



10.2.2

HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION
DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES
PAR MER ET PAR TERRE,

Qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes Langues
de toutes les Nations connues :

C O N T E N A N T

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE , DE PLUS UTILE ,
ET DE MIEUX AVERÉ D'ANS LES PAYS OU LES VOYAGEURS
ONT PÉNÉTRÉ ,

TOUCHANT LEUR SITUATION , LEUR ÉTENDUE ,
leurs Limites , leurs Divisions , leur Climat , leur Terroir , leurs Productions ,
leurs Lacs , leurs Rivières , leurs Montagnes , leurs Mines , leurs Cités & leurs
principales Villes , leurs Ports , leurs Rades , leurs Edifices , &c.

AVEC LES MŒURS ET LES USAGES DES HABITANS ,
LEUR RELIGION , LEUR GOUVERNEMENT , LEURS ARTS ET LEURS SCIENCES ,
LEUR COMMERCE ET LEURS MANUFACTURES ;

POUR FORMER UN SYSTÈME COMPLET D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE MODERNE ,
qui représentera l'état actuel de toutes les Nations :

E N R I C H I

DE CARTES GÉOGRAPHIQUES

Nouvellement composées sur les Observations les plus authentiques ,
DE PLANS ET DE PERSPECTIVES ; DE FIGURES D'ANIMAUX , DE VÉGÉTAUX ,
Habits , Antiquités , &c.

T O M E S E C O N D .



A PARIS,

Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins, à la Bible d'or.

M. DCC. XLVI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.





L E T T R E

D E

M. BELLIN,

INGENIEUR DE LA MARINE,

A

M. L'ABBÉ PREVOST.



VOICI des Epreuves de toutes les Cartes qui doivent entrer dans le second Volume de votre Recueil des Voyages. Quoique j'aye employé tous mes soins pour répondre à l'empressement que le Public a marqué pour cet Ouvrage, je n'oserois assurer qu'il ne me soit échappé quelque chose ; & je crains, malgré toute ma bonne volonté, de ne pas satisfaire assez parfaitement aux engagemens que vous m'avez fait prendre dans la Préface de votre premier Volume. Cependant je vous

Tome II.

a ij

avoueraï que j'ai fait tous mes efforts pour n'être pas tout-à-fait indigne de la façon dont vous vous exprimez sur mon zèle pour le progrès d'une Science que je cultive dès ma première jeunesse, avec (*) des secours que personne n'a eus jusqu'ici, & qui en d'autres mains auroient sans doute un succès plus brillant que dans les miennes.

Vous serez peut-être surpris que je n'aye pas toujours suivi les Cartes & les Plans que les Auteurs Anglois nous ont donnés pour ce second Volume ; mais je ne leur ai pas trouvé l'exactitude nécessaire. Il me paroît qu'ils ont pris de côté & d'autre sans beaucoup de choix, & que leur critique s'est bornée à la narration. Ils n'ont pas même remarqué qu'il leur manquoit beaucoup de Cartes pour l'intelligence de leur Collection, & qu'il étoit impossible, avec celles qu'ils donnoient, de suivre les Navigateurs dans toutes les Parties de leurs Voyages ; que ces Cartes étoient mal distribuées, & fatiguoient un Lecteur attentif qui veut tout avoir sous ses yeux.

Ces défauts se remarquent aisément dans le premier Volume. Mais il n'a pas été possible d'y remédier assez promptement. Cette entreprise me demandoit un tems qui auroit empêché le Libraire de satisfaire aux engagemens qu'il venoit de prendre avec le Public : mais comme vous sçavez aussi-bien que moi qu'il n'épargne rien de tout ce qui peut contribuer à la perfection de l'Ouvrage, je suis convenu avec lui de donner un Supplément de Cartes pour le premier Volume, qui seront finies & délivrées au mois de Décembre prochain avec le troisième Volume, sans aucune augmentation de prix pour ce nouveau travail.

Parmi ces Cartes, on en trouvera une générale de tout l'Univers, qui m'a paru absolument essentielle dans un pareil Recueil. Cette Carte ne sera pas une Mappemonde telle qu'on nous les présente ordinairement. Cette Projection circulaire embarrasse & les yeux & l'esprit du plus grand nombre, & ne leur permet pas de comparer les grandeurs & les distances des diverses Parties de la Terre & des Mers. Je me servirai de la Projection usitée pour nos Cartes marines, qui représente les Méridiens & les Paralleles par des lignes droites, en faisant du Globe de la Terre un Cylindre, qui devient alors une surface plane, dont le développement ne présente aux yeux de tout le monde qu'une Carte semblable à celles auxquelles on est accoutumé, & d'un usage facile, tant pour suivre les Journaux des Navigateurs, & pointer sur la Carte les mêmes routes qu'ils ont faites à la mer, que pour marquer celles qu'il convient de faire pour toutes les Parties connues de notre Globe.

(*) Le Dépôt des Cartes, Plans & Journaux de la Marine.

A l'égard de l'ordre dans lequel les Cartes du premier Volume sont distribuées, & dont je ne suis pas content, je sens qu'il ne seroit guères possible d'y remédier, si l'on vouloit suivre dans la distribution des Cartes le cours historique du Recueil; car on trouve differens Voyages & en differens tems pour les mêmes Parties du monde, ce qui met le Lecteur dans la nécessité de revenir aux mêmes Cartes. Ainsi dans quelque endroit qu'on les placât par préférence, on trouveroit qu'elles manquent dans d'autres, où elles sont aussi nécessaires.

On ne peut éviter cet inconvenient, qu'en retirant toutes les Cartes Géographiques (& c'est le conseil que je donne à mes amis) dont on formera un Volume séparé, qui aura l'avantage d'offrir un corps de Géographie assez singulier & curieux, d'autant que dans la suite je puis donner des morceaux qui ne sont pas communs. Il sera aisé d'y arranger toutes les Parties de proche en proche, au moyen de la Carte générale dont nous venons de parler. Nous serons plus; nous donnerons à la fin de l'Ouvrage une Liste de toutes les Cartes, dans l'ordre qu'on les doit ranger, & l'on ajoutera un Frontispice convenable pour un tel Volume. C'est-là l'unique moyen de lever toute difficulté sur la maniere d'arranger & distribuer les Cartes; mais il est indispensable de continuer à les mettre dans chaque Volume qui paroîtra, en y apportant le plus d'ordre qu'il sera possible (a).

Voilà, Monsieur, les observations dont j'ai cru devoir vous faire part, pour répondre à la confiance que vous avez eue en moi, en me chargeant de la Partie Géographique de votre Ouvrage, & je ne serois pas fâché que le Public en eut connoissance.

Il ne me reste plus qu'à vous prier de faire quelque attention aux additions & aux changemens que j'ai faits dans les Cartes destinées pour ce second Volume.

1°. J'ai fait cinq Cartes de parties assez considérables, & qui manquoient dans la Collection Angloise; la premiere contient le Golfe de Bengale, c'est-à-dire, l'Isle de Ceylan, les Côtes de Coromandel, de Golconde, d'Oriza, de Bengale, d'Aracan, d'Ava, de Pegu; celles de Tenasserim, & de Queda, jusqu'à la presqu'Isle de Malaca, avec la Partie septentrionale de Sumatra, & les Isles qui en sont au Nord. La seconde comprend les Isles de Sumatra, Java, Borneo;

(a) Par la même raison, quelques Figures particulieres d'Animaux & de Plantes, qui se trouvoient dispersées sans ordre à l'occasion de quelque incident passager, sont renvoyées à l'Histoire naturelle de chaque Région, où tout ce qui appartient à la Physique est recueilli, suivant la méthode annoncée dans les Préfaces.

les Détroits de la Sonde & de Banca, celui de Malaca & sa presqu'Isle, avec le Golfe de Siam. Cette Carte est extrêmement nécessaire pour l'intelligence de plusieurs Voyages rapportés dans ce second Volume. La troisième contient les Côtes de la Cochinchine, celles de Tunquin, & partie de celles de la Chine jusqu'à Canton. La quatrième comprend la suite des Côtes de la Chine, la Corée & les Isles du Japon. La cinquième renferme les Isles Philippines, les Moluques, l'Isle Célèbes, &c. J'ai dressé ces Cartes avec tout le soin possible : les latitudes & les longitudes de beaucoup d'endroits sont déterminées par des observations astronomiques ; & lorsqu'elles me manquoient, les remarques des plus habiles Navigateurs m'ont servi de guide pour ne me point égarer dans la position, le gissement & les différences de ce grand nombre d'Isles.

Ces cinq Cartes, avec les sept que les Anglois ont mises dans le premier Volume, & qui sont tirées des Cartes hydrographiques que j'ai dressées depuis quelques années pour le service des Vaisseaux du Roi, forment une suite de Côtes depuis le Déroit de Gibraltar jusqu'aux Parties les plus orientales de l'Asie ; au moyen de laquelle il sera facile de suivre les Voyageurs dans les divers Pays qu'ils ont parcourus ; & pour rendre cette suite complète, nous joindrons une Carte des Côtes depuis le Nord de l'Europe jusqu'au Déroit de Gibraltar.

20. J'ai dressé une Carte des Isles Canaries. Si vous la comparez avec toutes celles qui ont paru, vous serez étonné des erreurs dans lesquelles leurs Auteurs sont tombés. Ils n'ont pas placé ces Isles dans leurs latitudes. On ne trouve aucune vérité dans les distances & les gissemens. Les contours & la grandeur des Isles sont sans aucunes proportions. En voici quelques exemples. Ces Cartes placent l'Isle Canarie Est & Ouest, avec l'Isle Fortaventure, au lieu qu'elles gissent Nord-Est & Sud Ouest ; Palme & Gomere à 14 lieues l'une de l'autre, au lieu de 8 à 9 lieues au plus ; Sainte Croix dans l'Isle de Tenerife, & la Gave dans l'Isle de Canarie, Nord-Ouest quart de Nord, & Sud-Est quart de Sud, à 16 lieues de distance ; au lieu que les relevemens faits par les Navigateurs à la vue de ces deux lieux, donnent 10 lieues de distance de l'un à l'autre, & leur gissement Sud-Est & Nord-Ouest. Je ne finirois point si je voulois entrer dans la discussion de tous les points. C'est des Journaux de Navigation qui sont au Dépôt de la Marine, tant des Vaisseaux du Roi, que de ceux de la Compagnie des Indes, que j'ai tiré le nombre prodigieux de remarques nécessaires pour constater ma Carte, & me donner la hardiesse de m'éloigner ainsi de tous ceux qui m'ont précédé dans ce genre de travail.

3°. J'ai donné une Carte particuliere de l'Isle de Tenerife, toute differente de celle des Anglois, qui n'est qu'un morceau très-informe, & duquel on ne peut tirer aucune lumiere, tant pour la grandeur, que pour la forme de cette Isle. Les Bayes & la configuration des Côtes y sont sans aucunes proportions, de même que le Pic & les autres Montagnes de l'Isle. Pour en être convaincu, il suffit de remarquer qu'ils n'y ont mis ni Graduation, ni Echelle.

Ils ont traité de même l'Isle de Madere. J'en ai fait aussi une petite Carte, où j'ai tâché de rassembler toutes les connoissances que l'on en a. J'y ai ajouté l'Isle de Porto-Santo, que les Anglois avoient oubliée, & j'ai donné aux Isles Désertes la grandeur & la position qui leur convient.

4°. J'ai fait beaucoup de corrections & de changemens à la Carte des Isles du Cap-Verd, & à presque toutes les diverses Parties de la Côte occidentale d'Afrique.

5°. J'ai refait en entier la Carte du cours du Senegal que les Anglois ont tirée de ce qui en a été publié par le Pere Labat, mais qu'ils n'avoient pas bien executée. J'y ai ajouté les degrés de latitude & de longitude, pour plus de précision, & j'ai retranché des Plans particuliers, pour les placer ailleurs. Les Anglois en avoient chargé la même Carte, ce qui faisoit une espece de confusion qu'on ne sçauroit trop éviter en Géographie.

6°. J'ai donné une petite Carte de l'Isle d'Arguim & de la Côte voisine, avec un détail assez précis des bancs de sable & des fonds qui l'environnent.

7°. J'ai donné un Plan de la Ville & du mouillage de S. Jago, ou Ribeiro Grande, Capitale des Isles du Cap-Verd, qui a été levée sur les lieux par un Ingenieur François; & je le mets ici avec d'autant plus de plaisir, que les Anglois ont donné une mauvaise petite Vue ou Plan de la Rade & Ville de S. Jago, qu'ils ont tiré des Voyages de Dampierre, & que j'ai laissé subsister, pour que l'on puisse faire la comparaison & se convaincre de la nécessité où nous nous trouvons de ne les pas copier aveuglément.

8°. J'ai donné un Plan de l'Isle de Gorée & de ses fortifications. On peut y avoir quelque confiance. Il m'a été communiqué par Messieurs les Directeurs de la Compagnie des Indes. On le trouvera different de celui que les Anglois ont donné, que j'ai laissé subsister dans le même esprit de comparaison dont je viens de parler. J'ai ajouté à mon Plan, les détails de la Mer, c'est-à-dire, les Sondes & les Mouillages qui sont autour de l'Isle.

Je pourrois pousser ce détail beaucoup plus loin , mais ceci me paroît suffisant pour prouver que je tâche d'entrer dans vos vûes , & que je n'épargne ni travail ni soins pour approcher de ce degré de perfection si désirable , & dont je sens que je suis encore fort éloigné.

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier : le second Volume de
l'*Histoire générale des Voyages*, &c. A Paris, ce 6 Juin 1746.
SOUCHAY.

On trouvera le Privilège au premier Volume.

F A U T E S A C O R R I G E R.

Page 177. ligne 30. supposer du moins, effacez du moins.

Page 185. ligne 15. du Senegal, ajoutez &c de la Gambia.

Nota. On avoit cru sur l'autorité de quelques gens de mer, que l'expression Angloise by East, by West, &c. qu'on a traduite par Est, par Ouest, &c. étoit un langage usité, d'autant plus que le terme François de quart sembloit trop précis, pour exprimer la contrée d'un Vaisseau, ou la direction d'un Vent, qui est quelquefois dans l'intervalle d'un quart à l'autre. Cependant plusieurs personnes intelligentes ayant représenté qu'il falloit se conformer à l'usage de France, en avertis que dans tous les endroits où l'on a mis, par exemple, Nord-Ouest par Ouest, &c. il faut suppléer Nord-Ouest quart d'Ouest, &c. Dans les Volumes suivans, on se fera une loi de suivre le même usage, & pour l'expliquer mieux, on donnera une Liste des aires de vent dans les deux Langues.



HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XV^e SIÈCLE.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE QUATRIÈME.

PREMIERS VOYAGES DES ANGLOIS
aux Indes Orientales , entrepris par une Compagnie
de Marchands.

CHAPITRE PREMIER.

*Voyage de Sir Henri Middleton à la Mer Rouge & à Surate ,
en 1610.*



L seroit inutile de supposer à l'Auteur de ce Voyage des vûes plus mystérieuses qu'il ne s'en attribue lui-même. Il étoit homme de naissance ; mais assez mal avec la Fortune , pour ne pas rougir , à l'exemple de son frere , d'employer son habileté & son courage au service de la Compagnie des Indes Orientales. Il fut nommé pour commander , avec le titre d'Amiral , trois Vaisseaux que la Compagnie envoyoit aux Indes , & lui-même s'est fait l'Hilf-

Tome II.

A

SIR HENRI
MIDDLETON,
1610.
Motifs de ce
voyage.

Sir HENRI
MIDDLETON.

1610.
Nom des Vais-
seaux de la Flo-
te.

Elle resté au
Cap Verd, & le
souffrit de maux.

Le séjour au
Cap Verd est re-
garde comme un
préjudice contre
le scorbut.

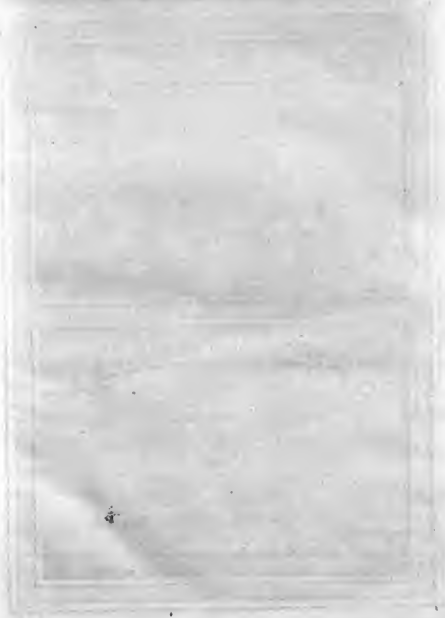
Tempête suivoit.

torien de son Voyage. Voilà les seuls éclaircissements qu'il donne sur les motifs de son entreprise.

Les trois Vaisseaux se nommoient *The Trade's Increase*, c'est-à-dire, l'*Accroissement du Commerce*; le *Pepper-Corn*, & le *Darling*. Le premier, commandé par l'Amiral, étoit de mille tonneaux; le second de deux cens cinquante, & le troisième de cent nonante. Ils avoient à leur suite une Pinace de cent cinquante tonneaux, nommée le *Samuel*, qui étoit chargée de vivres & d'autres provisions.

La Flotte mouilla le premier de Juin 1610 dans la rade du Cap Verd, sous une Isle où l'Equipage d'un Bâtiment François de Dieppe travailloit avec beaucoup d'ardeur à fréter une petite Pinace. Le grand mar de l'Amiral paroissant demander quelque réparation, les Charpentiers qui s'y employeroient furent surpris de le trouver si vermoulu, trois pieds au-dessus du pont, que si le reme eût été plus mauvais, il n'auroit pu résister au moindre orage. Sir Henri fit descendre quelques-uns de ses gens au rivage, avec ordre de chercher des arbres qui convinssent à ses besoins. Il s'en trouva de si bons, qu'il en fit couper plusieurs, pour les occasions pressantes. Mais il fallut obtenir la permission du Chef des Negres, qui vint dîner à bord avec l'Amiral. On lui fit présent d'une pièce de drap & de quelques bagatelles.

Le 15, après avoir calfeutré soigneusement les Chaloupes & les Esquifs, les ordres furent donnés pour lever l'ancre le lendemain. Sir Henri consulta *Downton*, Capitaine du *Pepper-Corn*, & ses autres Officiers, sur la route qu'il devoit tenir jusqu'au passage de la Ligne. La plupart frappés de la beauté du Pays, de l'excellence de la Rade, & de l'abondance des provisions, panchoient à demeurer plus long-tems dans un lieu où l'on prétendoit que les Matelots acqueroient de la force pour résister à l'air & aux maladies. Les Negres mêmes racontaient là-dessus des choses presque incroyables. Ils prétendoient avoir appris par le témoignage d'un grand nombre de Vaisseaux Espagnols & Portugais, que ceux que leurs nécessités ou d'autres raisons avoient fait demeurer plus d'un mois sur leur Côte, s'y étoient tellement familiarisés avec l'air d'Afrique, qu'ils n'avoient jamais connu le scorbut & les autres maladies de mer. Quoiqu'ils fussent peu capables d'en expliquer la raison, ils assuroient que leurs eaux avoient des propriétés excellentes, non-seulement dans l'usage actuel, mais long-tems après en avoir bû, sur-tout en y mêlant la poudre d'une racine qui leur servoit communément de nourriture. Sir Henri conçut fort bien qu'on pouvoit tirer quelque avantage de s'être accoutumé au climat d'Afrique par un séjour de plusieurs semaines; mais ne voyant aucun rapport entre la racine des Negres & les causes ordinaires du scorbut, qui sont les viandes salées & l'acreté de l'air marin, il n'enra dans ces idées que pour faire renouveler entièrement la provision d'eau. Il s'imagina même que la vue des Negres étoit de le retenir dans leur Rade, par l'utilité qu'ils tiroient du séjour de trois Vaisseaux étrangers. Cependant le départ fut différé jusqu'au 18, pour satisfaire les Matelots, sur qui les discours des Negres avoient fait beaucoup d'impression; & l'Amiral ne refusa pas même d'acheter une provision de racines sèches, pour en faire du moins l'expérience. Le plus grand avantage que la Flotte tira de ce délai, fut d'éviter une affreuse tempête, qui s'éleva la nuit du seize, & qui dura dix



Vüe du Cap Vert.



les Mamelles

Autre Vüe du Cap Vert. dans l'éloignement



les Mamelles

Charles Blouet del.

N.º XII

heures entières avec la même violence. Mais elle se fir peu sentir dans la Rade; & tandis que la mer étoit dans une agitation extraordinaire, le tems ne perdit presque rien de sa sérénité sur la terre.

Il arriva le 17 un Bâtimement Hollandois, qui avoit été forcé de couper ses mâts, & qui venoit se rabouter au Cap après avoir évité le naufrage. L'image de la mort sembloit peinte encore dans les yeux de tout l'Equipage. Le Capitaine, qui se nommoit *Van Tryden*, avoit fait jeter une partie de sa cargaison dans la mer; & faisant eau de toutes parts, il n'auroit pas conservé un seul ballor si la tempête avoit duré deux heures de plus. Dans le besoin où il étoit de routes sortes de provisions, les Anglois lui fournirent ce qu'ils avoient de prêt pour eux-mêmes. Ils aiderent même au travail de son Vaisseau.

Cependant ils furent mal payés de leurs bienfaits & de leurs services. Quoiquela nécessité justifiât certains excès, ils ne purent souffrir que les Hollandois abusassent de la facilité qu'ils avoient à les recevoir sur la Flotte, pour y enlever tout ce qui leur paroissoit utile à leurs besoins. Sur les premières plaintes, l'Amiral ordonna de fermer les yeux, & défendit même qu'on redemandât plusieurs instrumens qui avoient été détrobés. Mais cette indulgence même augmenta tellement le désordre, que plusieurs Matelots Anglois qui s'étoient vû enlever jusqu'à leurs ustenciles, employèrent ouvertement la violence. Quatre Hollandois qui avoient été pris sur le fait dans le *Pepper-Corn*, furent jetés brusquement dans la mer. *Van Tryden* porta ses plaintes à l'Amiral. Les Matelots Anglois furent punis, moins pour s'être défendus contre le vol, que pour avoir manqué d'obéissance, & s'être attribué le droit d'exercer la Justice. Mais l'Equipage des trois Vaisseaux goûta si peu cette distinction, que s'étant soulevé ouvertement, il menaça de tailler les Hollandois en pieces & de brûler leur Vaisseau. *Van Tryden* prit le parti de venir demander grace pour les Matelots Anglois, & de faire restituer tout ce que ses gens avoient enlevé.

Quelques Anglois, qui s'étoient exercés à la chasse, appotterent sur la Flotte une espèce de Licorne; du moins si tous les animaux qui n'ont qu'une corne doivent porter ce nom. Elle avoit d'ailleurs plus de ressemblance avec le Cheval qu'avec toute autre sorte de bêtes à quatre pieds. Sa couleur étoit brune, ses dents pointues & sa queue fort courte. Sir *Henri* conserva précieusement sa corne, qui étoit de la longueur de trois pieds & demi, sur sept pouces de tour dans la plus grande épaisseur.

Avant que de lever l'ancre, on revint à délibérer sur la route que la Flotte devoit tenir jusqu'au passage de la Ligne. Il fut résolu de porter pendant quarante lieues au Sud-Sud-Ouest, & puis au Sud-Sud-Est, jusqu'à ce qu'on se fût approché de la Ligne; ensuite d'avancer directement à l'Est. On renvoya de-là le *Samuel*.

Le 24 de Juillet, la Flotte entra dans la Baye de *Saldanna*, où elle trouva trois Vaisseaux Hollandois qu'elle salua de cinq coups de canon. Ils y étoient pour y faire de l'huile de Veau marin, dont ils avoient déjà rempli trois cens pipes. Les Anglois prirent terre le même jour. Le nom du Capitaine *Keeling*, qu'ils apperçurent sur les rocs, avec la date du mois de Janvier 1609, qui étoit celle de son retour, & celui de *David Middleton*, frere

Sir HENRI
MIDDLETON.

1610.

Vaisseau Hol-
landois fort mal-
traité par la Mer.

Différend entre
les Anglois & les
Hollandois pour
quelques vols.

Espèce de licer-
nes.

Ils arrivent à la
Baye de *Saldan-
na*; & ce qu'ils y
trouvent.

Sir HENRI
MIDDLETON.
1610.

de l'Amiral, qui étoit parti de Saldanna au mois d'Aout de la même année, leur firent chercher quelque Lettre aux environs, comme on étoit convenu à Londres d'en laisser pour l'instruction mutuelle. Il s'en trouva une, enfevelie dans la terre, directement au-dessous du nom de Keeling; mais le caractère en étoit si altéré, qu'il fut impossible d'en lire un seul mot. Pendant le séjour qu'on fit dans la Baye, il n'arriva rien de plus remarquable que la guérison des Malades.

Difficulté de
trouver des vi-
vres dans la Bay
de Saint-Augus-
tine.

Le 6 de Septembre, à 23 degrés 30 minutes de latitude, on eut la vue de Madagascar, & l'on jeta l'ancre avant la nuit dans la Baye de S. Augustin. On y trouva l'*Union*, qui étoit dans une grande disette de vivres. L'Amiral ayant gagné le rivage dans la Pinace, ne fut pas plus heureux à se procurer des provisions. On n'emporta de cette Côte que de l'eau & du bois.

Le 10, après avoir suivi long-tems la terre avec un bon vent Sud-Est, on compta d'avoir fait au moins vingt-six lieues; mais on ne se trouva guères plus avancé que de vingt, parce qu'on avoit été porté vers le Sud par les courans. On eut à les combattre, avec une défiance & des efforts continuels, jusqu'au 19^e degré de latitude, où l'on trouva d'autres ennemis dans les calmes. Le 20 à midi, la latitude se trouva d'onze degrés 40 minutes; & la variation, de 12 degrés 40 minutes. Dans le cours de l'après-midi, on apperçut les Isles de Queriba, qui sont basses, & dangereuses par la quantité de petits rocs & de bas-fonds dont elles sont environnées.

Isles de Quer-
iba.

Avec des vents assez favorables, les combats furent continuels contre les courans, & les erreurs fréquentes, jusqu'au 6 d'Octobre, qu'on se trouva à 2 degrés 30 minutes de latitude du Nord. La variation y étoit de 14 degrés 2 minutes. On ne cessa point jusqu'au 16 d'essuyer encore les mêmes difficultés, avec des erreurs & des variations perpétuelles. Le 17, ayant porté droit au Nord, on fit dix-sept lieues, & l'on découvrit le matin les Isles *duas Hermanas*, ou les deux *Sœurs*. Enfin, le 18 au soir, on entra dans une Baye fort fabuleuse de l'Isle de Socotra, au 12^e degré 25 minutes de latitude. Il n'y avoit que la nécessité de faire de l'eau qui pût arrêter les Anglois dans un lieu si desert & si stérile. Aussi leverent-ils l'ancre le 21, pour gagner la rade de Tamerin, principale Ville de l'Isle. Cependant le vent, qui étoit à l'Est, les empêcha d'y arriver jusqu'au 25. La latitude de Tamerin est de 12 degrés 30 minutes; & la variation de 19 degrés 18 minutes.

Rade de Tame-
rin dans l'Isle de
Socotra.

La Ville est située au pied d'une montagne fort haute & fort escarpée. La Rade s'ouvre entre Est par Nord & Ouest par Nord-Ouest. On y mouilla sur dix brasses d'eau & fut un excellent fond. Le 25, l'Amiral fit descendre Femel, avec un cortège honorable, pour offrir au Roi quelques présents. Ils consistoient dans une piece de drap, un gobeler d'argent, & une lame d'épée, qui furent reçus avec des témoignages de reconnaissance & des offres de service.

L'Amiral visi-
ta le Roi.

Sir Henri se rendit lui-même à terre, le jour suivant, accompagné de ses principaux Marchands, & d'une Garde bien armée. Quelques Insulaires, qui s'étoient présentés pour le recevoir, le conduisirent au Palais du Roi. Ce Prince parut à la porte de sa chambre, à l'arrivée des Anglois; & les faisant entrer fort civilement, il pressa l'Amiral de s'asseoir près de lui. Après d'autres complimens, Sir Henri lui fit diverses questions sur le commerce de la

Mer rouge, auxquels il répondit par de grands éloges du Pays & des Habitans, mais sur-tout d'Aden & de Mocka. Il ajouta que le Vaisseau Anglois l'*Ascension*, ayant porté ses marchandises dans ces deux lieux, s'en étoit défait avec tant d'avantage, qu'il étoit revenu entièrement à vuide, & qu'à son retour il avoit été obligé, pour la sûreté de sa navigation, de se lester à Socotra; ce qui n'avoit point empêché qu'il n'eût péri malheureusement. On peut donc compter cette raison entre celles qui causerent son naufrage. L'Amiral, échauffé par les espérances qu'on lui donnoit pour le Commerce, demanda au Roi la permission de calfeutrer sa Pinace. Elle lui fut refusée dans la Rade où il étoit, parce que le Roi craignoit beaucoup que la présence d'une Flotte Angloise n'éloignât les Etrangers de sa Capitale; mais la première Rade où il étoit entré lui fut offerte, avec l'assurance de toutes sortes de secours. Enfin ce Prince voyant l'Amiral peu disposé à profiter de cette offre, s'efforça d'adoucir son refus par d'autres faveurs. Il lui accorda de l'eau, sans la lui faire payer, quoique tous les Etrangers la payassent fort cher. Il lui dit qu'il ne lui restoit point d'aloès à lui offrir, parce qu'il avoit envoyé toute sa provision à son pere, qui étoit Roi de Fartak dans l'Arabie heureuse, & qui faisoit sa résidence à *Kuschem*; mais lui faisant appréhender de n'y être pas reçu favorablement, il lui conseilla de tourner les vûes de Commerce du côté de la Mer rouge. L'Amiral & tout son cortège eurent l'honneur de dîner avec le Roi.

Le 7 de Novembre, la Flotte ayant levé l'ancre, prit à l'Ouest par Sud & à l'Ouest Sud-Ouest en suivant la Côte. A peine étoit-il dix heures du matin, lorsqu'elle aperçut une terre haute, qu'elle prit pour Aden. C'étoit dans l'éloignement une sorte de Promontoire, qui s'élevoit comme *Abba del Curia*. Le soir, à six heures, on jeta l'ancre sur vingt brasses de fond, à la vue d'une Ville située dans une Vallée au pied d'une montagne; ce qui forme une perspective fort agréable. On fut assuré des le même jour que c'étoit Aden. Une Barque, partie du port, vint s'informer des intentions de l'Amiral, & lui offrir tout ce qui convenoit à ses besoins s'il étoit amené par le Commerce. Mais randis qu'il écouroit ces offres, le vent qui s'éleva à l'Est-Sud-Est, & la force extraordinaire du courant, l'emportèrent à plus de vingt lieues. Cependant s'étant rapproché le 8, il lui vint une seconde Barque, montée par trois Arabes, qui portoient le Pavillon du Gouverneur, & qui lui demanderent, de sa part, de quelle Nation il étoit, quelles vûes l'avoient amené, & s'il se propoisoit de s'arrêter long-tems dans le Pays. Ils ajoutèrent, que s'il étoit Anglois, il seroit reçu volontiers; que l'année d'au-paravant le Capitaine Sharpey étoit venu dans leur Port, & que de-là il s'étoit rendu à Mocka, où il avoit trouvé à se défaire de toutes ses marchandises.

L'Amiral leur demanda le nom & le caractère du Bacha. Ils répondirent que son nom étoit *Jaffer*; que son Prédécesseur avoit été un fort méchant homme; que celui-ci n'étoit pas beaucoup meilleur, & qu'en général les Turcs ne valaient rien.

Sir Henri envoya sa Pinace au rivage, sous les ordres de *Jean Williams*, un de ses Facteurs, qui parloit Arabe. Elle fut reçue civilement; mais on refusa au Facteur un Pilote qu'il demandoit pour conduire la Flotte jusqu'à

A iij

Sir HENRY
MIDDLETON.
1610.
Circonstances
de cette visite.

Fartak dans l'Arabie heureuse.

La Flotte Angloise se rend à Aden.

Bachas Turcs & leur caractère.

Sir HENRI
MIDDLETON.
1610.

Les Anglois
laissent un Vais-
seau à Aden.

Entrée de la
Mer Rouge.

Un Vaisseau An-
glois échoue près
de Mocka.

Premières ex-
plications avec
les Turcs.

Mocka. On voulut du moins qu'il restât trois Marchands Anglois pour ôter. Cependant cette difficulté fut terminée par une autre voye. A la vûe des trois Vaisseaux qui levoient l'ancre pour se rendre à Mocka, les Marchands de la Ville demanderent en grace à l'Amiral de leur en laisser un ; promettant d'en acheter toutes les marchandises, & d'accorder aux Anglois toutes les faveurs qu'ils pouvoient désirer. Il consentit à leur laisser le *Pepper-Corn*, sans abandonner le dessein qu'il avoit de se rendre à Mocka. Mais le Pilote qu'il attendoit ne paroissant point aussi-tôt qu'il l'auroit souhaité pour profiter du vent, il mit à la voile le 12 sans ce secours.

Son espérance étoit de suivre un petit Bâtiment Indien, qui faisoit la même route. Après avoir cotoyé le rivage pendant le reste du jour, tantôt Ouest-Sud-Ouest, tantôt Ouest par Nord, en trouvant toujours vingt-huit à trente brasses de fond, vers le soir il perdit de vûe son guide. Le 13 il continua de suivre la Côte, portant entre Ouest par Nord, & Sud, quoique son véritable point dût être l'Ouest. Le jour suivant, il découvrit de grand matin, à trente lieues d'Aden, le Promontoire qui est à l'entrée de la Mer rouge, & qui s'élève avec l'apparence d'une Isle. A l'opposite est une Isle basse & plate, qui se nomme *Babelmandel*. Elle a du côté du Sud un Canal assez large, qui sert d'entrée. L'Amiral passa ce Déroit. Ensuite il envoya sa Pinace pour demander un Pilote, dans un Village qui est sur la Côte du Nord, à l'entrée d'une Baye sablonneuse. Il lui vint deux Arabes, dont on lui vanta beaucoup l'habileté. La profondeur de l'eau dans le Déroit est entre huit & onze brasses. Ayant suivi la Côte, Nord par Ouest & Nord-Nord-Ouest, sur dix-huit & vingt brasses de fond, il découvrit vers quatre heures après midi la Ville de Mocka ; & dans l'espace d'une heure il arriva proche du Port ; mais le vent devint si gros, que ses deux grands mâts se fendirent, & que le Pilote Arabe qui conduisoit le Trade's Increase, le fit échouer, avec autant d'imprudence que de malheur, sur un grand banc de sable. Comme l'orage ne diminuoit pas, & que les flots étoient fort agités, on craignit beaucoup de ne pouvoir se délivrer d'un embarras si pressant.

Au milieu du péril, & lorsque l'arrivée des ténèbres sembloit devoir l'augmenter, on vit paroître une Barque qui venoit du Port, avec un Turc de fort bonne mine, que le Gouverneur envoyoit à la découverte. L'Amiral répondit à ses questions, qu'il étoit Anglois, & qu'il venoit pour le commerce. On l'assura qu'il seroit vu de bon œil à ces deux titres, & que pour l'accident du Navire échoué, il devoit peu s'alarmer, parce qu'il n'arrivoit guères de grand Bâtiment à Mocka, qui ne courût le même péril & qui n'en sortit heureusement. Après ces explications, le Turc se hâta de retourner au Port, dans l'impatience d'informer l'Aga de ce qu'il avoit appris ; mais il promit de revenir le lendemain avec des Batques, pour soulager le Vaisseau. On le nommoit en Arabe *Amir al Bahr*, c'est-à-dire, *Seigneur de la Mer*, & son Office consistoit à visiter les Vaisseaux, pour empêcher les fraudes du Commerce, & pour faire décharger les marchandises. Malgré le faite de son titre, ses appointemens se réduisoient à certains droits d'entrée & de sortie.

Il revint le 14, avec trois ou quatre autres Turcs, deux desquels parloient la Langue Italienne. Ils apportèrent à l'Amiral un présent de la part de l'Aga,

& l'offre de tout ce qui pouvoir être utile à ses besoins. Il pouvoit s'assurer, lui dirent-ils, de trouver à Mocka les mêmes commodités qu'on vante à Constantinople, à Alep & dans les meilleurs Ports de l'Empire Ottoman. Quatre ou cinq Barques legeres, dont ils furent suivis, s'approcherent du Vaisseau échoué pour recevoir les marchandises qu'on y voudroit décharger. Les Anglois y jetterent d'abord tout ce qui se trouva sous leurs mains : Femel, sans consulter l'Amiral, y mit tout ce qui lui appartenoit, & prit le parti de se rendre au rivage avec les Turcs. L'argent, les dents d'éléphants, la poudre & le plomb furent transportés sur le Darling. Ensuite, on employa toute la soirée à donner quelque mouvement au Vaisseau, en le tirant à force de bras avec tous les cables; mais tous les efforts furent inutiles.

On continua le lendemain de décharger tout ce qui pouvoit augmenter le poids d'une si grosse masse, & d'envoyer successivement les ballots & les tonneaux au rivage. L'Amiral reçut une lettre de Femel, qui lui rendoit compte des civilisés qu'il avoit reçues de l'Aga, & d'un Traité qu'il avoit fait avec lui, suivant lequel les Anglois devoient payer cinq pour cent de tout ce qui seroit vendu, avec la liberté de remporter à bord les marchandises dont ils ne pourroient se défaire. L'Aga lui écrivit aussi, pour lui renouveler ses offres par une lettre de sa propre main, & signée de son sceau. La fin de cette journée fut heureuse. On réussit enfin, par le secours des Cabestans, à tirer le Vaisseau du sable; & l'on eut avant la nuit la satisfaction de le voir à flot.

Le 19, on vit arriver deux Barques avec une lettre de Femel, qui demandoit du fet à l'Amiral. En lui envoyant ce qu'il désiroit, Sir Henri lui déclara par écrit qu'il ne permettroit plus qu'on transportât des marchandises à terre, avant que celles qui s'y trouvoient déjà fussent entièrement vendues. A cette réponse, Femel en fit une autre qui surprit beaucoup tous les Anglois de la Flotte. Il marquoit à l'Amiral que s'il pensoit à faire quelque commerce, il falloit, suivant l'usage du Pays, qu'il descendit lui-même au rivage; sans quoi les Infidèles ne se persuaderoient jamais qu'il ne fût pas venu avec de mauvaises intentions. L'Interprète étoit chargé de lui déclarer aussi par l'Ordre de l'Aga, que s'il étoit ami des Turcs & disposé à commercer de bonne foi, il ne devoit pas faire difficulté de descendre. Il lui cita l'exemple de Sharpey & de tous les Capitaines Indiens, qui n'avoient pas refusé aux Turcs ce témoignage d'estime & de confiance. Malgré la résistance de son propre cœur & les allarmes de ses gens, Sir Henri se détermina le 20 à se rendre à terre avec une suite moins nombreuse que choisie. Il trouva sur le rivage plusieurs personnes de distinction assemblées pour le recevoir, & des Musiciens qui le conduisirent au bruit de leurs instrumens jusqu'à la maison de l'Aga. Il y fut reçu avec toutes les marques possibles d'amitié & de considération. On le fit asseoir près de l'Aga, tandis que tout le reste de l'Assemblée étoit debout. Il présenta la Lettre du Roi, avec un présent qu'il avoit apporté pour le Bacha, & qu'il pria qu'on lui fit remettre incessamment. Il fit aussi un présent à l'Aga, qui le reçut avec beaucoup de satisfaction, en l'assurant qu'il ne seroit pas troublé dans l'exercice de son commerce, & que ceux qui entreprendroient de le chagriner seroient punis sévèrement. Après ces complimens, l'Aga le pria de se lever, & l'ayant fait revêtir d'une robe de soie pourpre, brochée d'argent, il lui protesta qu'étant désormais sous la protec-

Sir HENRI
MIDDLETON.
1610.

On décharge le
Vaisseau échoué.

Traité avec les
Turcs.

Le Vaisseau est
ramené à flot.

L'Aga exige que
l'Amiral descende
à terre.

Accueil qu'il
y reçoit.

Sir HENRI
MIDDLETON.
1610.

Il retourne au
rivage où il s'ar-
rêta.

tion du Grand-Seigneur, il n'avoit à craindre aucune insulte. En sortant de l'Audience, on lui presenta un beau cheval, richement paré, & conduit par un homme d'apparence. Il monta dessus, pour se rendre au logement des Anglois, couvert de sa nouvelle robe, & toujours escorté par les Musiciens de la Ville. Après avoir diné avec les gens de sa Nation, il partit pour se rendre à bord. Mais l'Aga le fit presser fort instamment de s'arrêter sur le rivage. Il y consentit pour voir calfeutrer sa Pinace, d'autant plus que le tems devint fort mauvais.

Les Turcs com-
mencent à l'in-
quiéter.

Ils attaquent
les Anglois.

Il ne se passa point un jour où l'Aga ne fit quelque civilité ou quelque présent à l'Amiral. Le 18 il le fit prier deux fois de se réjouir, & de se préparer, après le jeûne des Turcs, qui étoit prêt d'expirer, à l'accompagner dans une promenade qu'il vouloit faire à sa maison de campagne & dans d'autres lieux de plaisir. Le même jour, Pemberton, qui étoit logé dans la Ville, étant venu se promener au rivage, Sir Henri le retint à souper; après quoi l'en-vie leur prit à tous deux de retourner à bord. Les Turcs qui leur servoient de cortège, les prièrent de remettre leur départ au lendemain, sous prétexte que la nuit étoit trop avancée. L'Amiral, quoiqu'offensé de cet obstacle, n'en conçut aucune défiance; & supposant qu'ils agissoient sans ordre, il résolut d'en faire le lendemain ses plaintes à l'Aga. Le matin, tandis qu'il prenoit l'air à sa porte avec Femel & Pemberton, il lui vint un Janissaire avec quelque commission de l'Aga. Comme il ignoroit la langue Turque, il fallut attendre quelques momens, jusqu'à l'arrivée de l'Interprète. Le sujet du Message étoit un nouveau compliment. L'Aga le prioit de se livrer à la joie, sur les réponses favorables qu'il avoit reçues du Bacha, à qui il avoit envoyé les présents. Au même instant un Anglois de la suite de l'Amiral accourut avec effroi, pour l'avertir qu'il étoit trahi, & que les Turcs étoient aux mains avec les Anglois de l'autre côté de la maison. Le Messager de l'Aga, qui étoit encote présent feignit beaucoup de surprise, & se fit montrer le lieu du combat. Il s'y rendit aussitôt. Les Anglois le suivirent; & l'Amiral s'avança lui-même, en appelant ses gens à haute voix, & les exhortant à se rassembler autour de lui, pour se défendre dans la maison.

Perte des An-
glois, & traite-
ment qu'ils es-
suyent.

Tandis qu'il parloit avec cette chaleur il reçut de quelques Turcs, qui s'avancèrent près de lui, un coup furieux qui le fit tomber sans connoissance. Mais la douleur qu'on lui fit souffrir, en lui liant les mains derrière le dos, lui fit bientôt rappeler ses esprits. Lorsqu'on le crut capable de marcher, deux Turcs, l'escortant de chaque côté, le conduisirent dans cet état à la Ville, où il trouva plusieurs de ses Compagnons traités avec la même barbarie. En chemin on lui prit son argent & trois bagues de prix, dont l'une étoit son cachet. Il fut enfermé dans une étroite prison avec sept autres Anglois qui étoient échappés au carnage, & chargé de chaînes fort incommodes & fort pesantes. Ses gens lui apprirent qu'ayant été surpris sans défense, par une troupe de Turcs bien armés, huit d'entre eux avoient été tués des premiers coups, quatorze blessés dangereusement, & le reste fait prisonnier.

Après le succès de cette première trahison, les Infidèles cherchèrent le moyen de se saisir des Vaisseaux & des marchandises. Ils mirent dans trois grandes Barques, cent cinquante Soldats, pour surprendre d'abord le *Darling*, qui étoit à peu de distance du rivage. Ils ôtèrent leur turban, dans l'es-
perance

pérance de n'être pas reconnus & de passer pour des Chrétiens. A la faveur de cette ruse, ils aborderent en effet le bâtiment; & la plupart y étant montés avant que les Anglois se fussent déhés du péril, ils tirent main basse sur les premiers. Cependant les autres sautant sur leurs armes, se mirent en état de disputer courageusement leur vie. Un Marelot eut la présence d'esprit de prendre un baril de poudre, qu'il jeta au milieu des traîtres, avec une méche allumée si juste, que plusieurs furent brûlés sans pouvoir être secourus. Les autres effrayés de cette exécution, se retirèrent vers la poupe pour se reconnoître. Mais la mouqueretie & d'autres barils de poudre qui furent jetés parmi eux avec le même succès, augmentèrent tellement leur consternation, que la plupart se précipitèrent dans les flots, tandis que le reste descendant autour du Vaisseau pour regagner leurs Barques, demandoient quartier avec de grands cris. Ils se flattoient en vain de l'obtenir. Les Anglois massacroient sans pitié tout ce qui tomba sous leurs coups. Il n'en échappa qu'un, qui avoit eu l'adresse de se cacher, & qui obtint grâce après la fin du carnage.

Pendant cette furieuse action, une des Barques, qui sur quelques ordres mal conçus étoit retournée d'abord au rivage, y avoit déjà publié que l'Amiral Bahr s'étoit saisi du Vaisseau. On y fit de grandes réjouissances, & l'Aga fit partir aussi-tôt d'autres Barques pour amener une si belle prise jusqu'à la Ville. La surprise de ses gens fut extrême, en voyant venir à leur rencontre quelque reste de Turcs qui étoient échappés à la vengeance des Anglois. Malgré le chagrin que l'Aga ressentit de cette nouvelle, il fit dire à l'Amiral, par son Interprète, que les Musulmans avoient jugé à propos de s'emparer d'un de ses Vaisseaux, & le lendemain il se le fit amener avec les sept autres prisonniers.

En les voyant paroître, il s'avança au-devant d'eux d'un air irrité; &, d'un ton qui ne l'étoit pas moins, il demanda à l'Amiral comment il avoit eu la hardiesse de venir dans le Port de Mocka, si voisin de la sainte Ville de la Mecque. L'Amiral répondit que son arrivée n'avoit pas été inconnue, puisqu'il avoit pris soin d'en donner avis aux Turcs, & qu'il n'avoit consenti d'ailleurs à descendre au rivage qu'après des instances redoublées & sur l'engagement qu'ils avoient pris de traiter favorablement les Anglois. L'Aga reprit, qu'il n'étoit pas permis aux Chrétiens d'approcher de la sainte Ville, dont Mocka étoit le Port ou la Clé; & que le Bacha avoit ordre du Grand-Seigneur de faire esclaves tous ceux qui oseroient entrer dans cette Mer. Sir Henri répliqua que c'étoit sa propre faute, puisqu'il avoit arrêté les Anglois par ses instances & par de belles promesses. Alors l'Aga le pria d'écrire à bord du Darling, pour savoir combien il y restoit de Turcs prisonniers. L'Amiral lui dit que c'étoit prendre un soin fort inutile, puisque ce Vaisseau étoit entre les mains des Turcs. Il est vrai, répondit l'Aga, que mes gens s'en sont saisis, mais votre grand Vaisseau est venu me l'enlever. Cet artifice, par lequel il s'efforçoit de déguiser la vérité, servit du moins à consoler Sir Henri de la première nouvelle. Après avoir varié plus d'une fois dans ses discours, l'Aga lui proposa enfin d'envoyer par écrit au grand Vaisseau l'ordre de se rendre, & lui promit de lui accorder l'autre pour se retirer avec tous ses gens. Une proposition si ridicule ne pouvoit causer que

Tome II.

B

Sir HENRI
MIDDLETON,
1610.

Les Turcs aua-
quent au Vais-
seau Anglois.

Il sont fort
maltraités.

L'Aga se fait
amener l'Amiral
& les autres pris-
onniers.

Propositions &
m naces de l'A-
ga.

Sir HENRI
MIDDLETON.
1610.
Confiance de
l'Amiral.

de l'indignation à l'Amiral. Il se fit violence pour répondre tranquillement, que ses gens n'étoient pas des insensés, qui fussent capables sur un ordre simple, de venir se précipiter volontairement dans l'esclavage. Je suis sûr, reprit l'Aga, que si vous leur écrivez, ils n'oseront pas vous défobéir. Eh bien, répondit Sir Henri d'un ton ferme, je ne veux pas leur écrire.

L'Aga voyant toutes ses instances inutiles, lui demanda quelle somme d'argent il avoit sur ses Vaisseaux. L'Amiral répondit qu'il avoit peu d'argent, & que ce qu'il avoit apporté étoit moins pour acheter des marchandises que des vivres. L'Aga continua de demander si les deux Vaisseaux avoient à bord beaucoup d'eau & de provisions. L'Amiral répondit qu'ils en avoient assez pour deux ans. Cette réponse étoit peu vraisemblable; mais il parut qu'elle n'en faisoit pas moins d'impression sur les Turcs, car avec beaucoup de mauvaise foi ils étoient assez grossiers pour croire les autres plus sincères. Enfin l'Aga revenant à ses premières vues, menaça l'Amiral de lui faire couper la tête, s'il refusoit d'écrire au grand Vaisseau. J'y consens, lui répondit Sir Henri. Les fatigues de la mer & les désagréments du Commerce me rendent la vie fort ennuyeuse. Les offres faisant aussi peu d'impression sur lui que les menaces, l'Aga donna ordre qu'il fût séparé de ses compagnons, & chargé de nouvelles chaînes, avec les fers aux pieds & aux mains. On le logea pendant le reste du jour, dans une étable à chiens, fort obscure & fort sale. La nuit, sur les instances de *Schermal*, Consul des Banians, il fut conduit dans un lieu plus commode, avec un de ses Matelots qui parloit la Langue Turque. Cependant il n'eut que la terre pour lit, & qu'une pierre pour chevet.

Il est traité avec
beaucoup de bar-
barie.

Vers le milieu de la nuit, il reçut la visite du Lieutenant de l'Aga, & du *Drogue-man*, ou de l'Interprète, qui le prièrent avec beaucoup de douceur d'écrire à bord, pour sçavoir le nombre & les noms des prisonniers Turcs. Mais ils lui recommandèrent absolument de ne rien dire dans sa Lettre de sa propre situation, & des violences qu'il avoit essuyées. Au contraire ils exigèrent qu'il se louât du traitement qu'il avoit reçu, & que pour colorer son retardement, il leur écrivît qu'il attendoit la réponse du Bacha dans une maison où l'on prenoit soin qu'il ne lui manquât rien. Il consentit à faire cette Lettre; mais il y donnoit ordre à ses gens de veiller sur les deux Vaisseaux, & de n'en laisser sortir personne pour venir au rivage. Elle fut montrée séparément à plusieurs des prisonniers, avec des observations pour reconnoître si elle étoit conforme aux instructions du Lieutenant.

On s'empresse à
faire une Lettre
si ceste pour ses
gens.

Il se passa quelque tems, sans qu'elle pût être envoyée à bord, parce qu'il ne se trouvoit personne qui eût la hardiesse de la porter. A la fin, un homme de Tunis en Barbarie, qui parloit fort bien la Langue Italienne, s'offrit pour cette entreprise, à condition que l'Amiral écrivît à ses gens de le bien traiter. Sir Henri ne se fit pas presser pour y consentir. Cette seconde Lettre fut examinée avec autant de soin que la première, & partit le jour suivant. On reçut pour réponse que tous les Turcs avoient été tués ou noyés, à la réserve d'un seul, qui se nommoit *Rufuan*; & que les Anglois des deux Vaisseaux apprennoient avec d'autant plus de joie des nouvelles de leur Amiral, que *Rufuan* les avoit assurés de sa mort & de celle de tous les gens de sa suite. Ce prisonnier Turc étoit un Soldat du commun.

Réponse des
gens de l'Ami-
ral.

Sir Henri & les sept Anglois de sa suite demeurèrent dans cette misérable situation jusqu'au 15 de Décembre, sans recevoir aucune nouvelle des deux Vaisseaux, & sans pouvoir les informer de leur misère. L'Aga visita plusieurs fois l'Amiral, en renouvelant toujours ses promesses ou ses menaces, pour tirer de lui l'ordre qu'il desiroit. Ses réponses furent les mêmes. On le pressoit particulièrement sur la quantité des provisions, parce que l'Aga comprenant enfin que les deux Vaisseaux n'en pouvoient être fournis pour deux ans, se promettoit que la nécessité forceroit les Anglois de se rendre. Le vent ne leur permettoit pas de quitter cette mer avant le mois de Mai, & les Côtes sont si stériles qu'ils avoient peu de secours à tirer des lieux voisins. En effet, quoiqu'ils fussent libres dans une Rade fort large & fort ouverte, l'eau commençoit à leur manquer; d'autant plus qu'ils avoient été forcés de se défaire de cinquante tonneaux, pour soulager les deux Bâtimens dans leur première disgrâce. D'ailleurs ne recevant aucune nouvelle de la terre, ils avoient autant d'embarras sur la conduite que sur la course qu'ils devoient tenir. Après beaucoup d'incertitudes, un Marelot, nommé Jean Shambert, entreprit de se rendre à terre, pour éclaircir aux risques de sa vie le sort de ses compagnons & le sien. Il se mit dans une Chaloupe, avec un Indien de son Vaisseau pour lui servir d'Interprète; & gagnant à la rame une petite Île qui est à la vûe de la Ville, il y arbora le Pavillon de paix. Une Barque Turque vint le prendre au même moment. L'Aga, qui se le fit amener, lui demanda brusquement d'où lui venoit l'audace d'approcher du rivage sans sa permission. Il répondit qu'il étoit chargé d'une Commission; & qu'avec la qualité de Messager & l'Enseigne de paix qu'il avoit arborée, il se croyoit en droit de pénétrer jusqu'au milieu de ses Ennemis. On l'interrogea beaucoup sur l'état des deux Vaisseaux. Ses réponses s'accorderent heureusement avec celles de l'Amiral; & pour le sujet de sa Commission, il protesta qu'il n'en avoit point d'autre que de s'informer par ses propres yeux de la situation de l'Amiral.

On ne fit pas difficulté de le conduire dans la chambre obscure où Sir Henri n'avoit pas cessé d'être lié fort étroitement. Sortant du grand jour, il fut long-tems sans pouvoir le distinguer. Il lui remit, les larmes aux yeux, une Lettre qu'il avoit apportée pour lui. L'Amiral apprenant de quelle manière il étoit venu & routes les interrogations qu'il avoit essuyées, doura beaucoup qu'on lui permît de retourner à bord. Quelques jours auparavant le Capitaine du Pepper-Corn lui avoit envoyé d'Aden un Messager, que l'Aga avoit retenu dans les fers. Shambert répondit que si l'on portoit la perfidie jusqu'à l'arrêter, lui qui s'étoit mis à couvert sous le drot des gens, il étoit venu dans la résolution de partager les souffrances de son Maître & de son Amiral. Cependant, contre son attente, il obtint, le 16, la liberté de retourner à son Vaisseau, & même la permission de revenir le lendemain, si Sir Henri demandoit quelque chose qu'on lui voulût envoyer. C'étoit un artifice pour se saisir de quelques bagatelles dont l'Amiral avoit besoin. Shambert les ayant apportées le jour suivant, elles lui furent enlevées à son approche, & l'Aga les prit pour son usage.

Il sembloit que cette tyrannie dût être perpétuelle, lorsqu'on vit arriver de Zenan un Aga, Chef des Chaoux, avec des ordres du Bacha, pour éclaircir

SIR HENRI
MIDDLETON.
1610.

Leur embarras
dans la Rade.

Marelot d'un
Marelot Anglois.

Etat de l'Amiral
dans la prison.

Le Bacha prend
connoissance des
prisonniers Anglois.

Sir HENRI
MILBERTON.
1610.
Discours d'Is-
mael Aga.

l'affaire des Prisonniers Anglois. A peine fut-il entré dans la Ville, qu'il se fit amener l'Amiral & ses compagnons. Il avoit fait placer dans sa chambre trois sièges, sur lesquels deux autres Agas, *Reghis* & *Jassar*, parurent avec lui. Il le nommoit *Ismael*. Sa première question fut celle qui avoit été renouvelée tant de fois. Il voulut sçavoir comment les Anglois avoient été assez hardis pour venir si près de la sainte Ville sans un passeport du Grand-Seigneur. L'Amiral répondit que le Roi son Maître avoit un Traité d'alliance avec la Turquie, suivant lequel il étoit permis aux Anglois d'exercer le Commerce dans tous les Etats du Grand-Seigneur, dont Mocka faisoit une partie. Il ne faut que les lumières de la raison, lui dit l'Aga, pour excepter de toutes sortes de Traités la sainte Ville, dont les Profanes ne doivent jamais approcher. Ne sçavez-vous pas, reprit-il, que l'épée du Grand-Seigneur est fort longue? Vous ne m'avez pas pris par l'épée, répliqua l'Amiral, mais par trahison; sans quoi je n'aurois craint ni vos épées ni celles de personne. L'Aga se plaignit qu'il parloit avec trop d'orgueil. Ensuite il le pressa, comme Jassâr, d'envoyer à ses gens l'ordre de livrer les deux Vaisseaux.

L'Amiral & les
autres prison-
niers sont con-
duits au Bakhâ.

Tous ces discours ayant produit peu d'effet, Ismael les interrompit, pour déclarer à l'Amiral qu'il étoit venu de la part du Bacha, avec l'ordre exprès de le conduire à Zenan. En même tems il lui conseilla de faire venir de son Vaisseau des habits plus épais, parce qu'il sentiroit le froid en traversant les Montagnes. Sir Henri ne marqua point d'éloignement pour ce voyage; mais offrant de se contenter d'un fort petit cortège, il demanda en grace que ses gens fussent renvoyés à bord. Ismael répondit qu'il doutoit si cette faveur ne surpassoit pas son pouvoir, parce que l'ordre du Bacha étoit de le conduire avec tous ses gens; mais qu'il prenoit sur lui de le satisfaire en partie, & qu'il ne l'obligeoit à se faire accompagner que de cinq Anglois, tandis que les autres demeureroient à Mocka jusqu'à nouvel ordre. Ainsi quelques malades qui n'étoient point en état de supporter le voyage, furent dispensés de cette fatigue. Avant le départ, Sir Henri reçut une Lettre de Dounton, Capitaine du Pepper-Corn, qui lui apprenoit son arrivée dans la Rade de Mocka. Il lui fit réponse aussitôt, pour lui donner des ordres & des conseils propres aux circonstances.

Pemberton s'é-
chappe dans la
nuit.

Ismael fit partir ses Prisonniers à cheval, le 12 de Décembre. La Caravane étoit de trente-quatre hommes. Dès le soir du même jour, Pemberton trouva le moyen de s'échapper, sans avoir communiqué son dessein à l'Amiral. Il s'étoit imaginé que le terme d'un tel voyage ne pouvoit être que la mort ou la servitude. Le lendemain, en montant à cheval, l'Aga fit la revue de sa Troupe, & croyant trouver un Anglois de moins, il demanda ce qu'il étoit devenu. L'Amiral lui répondit que n'ayant pas compté ses gens à son départ, il ne sçavoit s'il lui manquoit quelqu'un.

Nombreux gens
parmi les Turcs.

Malgré les injustices des Turcs, Sir Henri avoit trouvé à Mocka plusieurs honnêtes gens qui l'avoient traité avec amitié. Un Aga, nommé *Hamed*, lui avoit fait divers présens dans sa prison, en l'exhortant à ne pas se décourager, parce que sa cause étoit bonne. Le jour de son départ, le même Aga lui avoit envoyé, pour lui & pour ses compagnons, une provision de pain, avec des Lettres de recommandation adressées à *Chelabi* - *Abdallah*, un des

principaux Officiers du Bacha. Le Consul des Banians n'avoit pas laissé passer un jour sans le visiter dans sa prison, & ses visites avoient toujours été accompagnées de quelque présent. *Toukar*, riche Négociant, avoit aussi marqué de la considération pour les Anglois & de la pitié pour leurs peines. Étant parti de Mocka pour Zenan, deux jours avant eux, il leur avoit promis de leur rendre service auprès du Bacha, & l'Amiral rend témoignage qu'il exécuta fidèlement ses promesses.

La Caravane arriva le jour de Noël dans une Ville nommée *Tayes*, à quatre journées de Mocka. L'Amiral & ses gens furent regardés avec admiration d'une foule de Peuple, qui vint assez loin au-devant d'eux; & l'Aga prenant un air de triomphe, les fit ranger deux à deux en entrant dans la Ville, comme s'il eût voulu les faire passer pour des Prisonniers de guerre. Il observa la même méthode dans toutes les Villes qui se trouvoient sur la route. Un jeune homme qui servoit de Secrétaire à l'Amiral, étant tombé malade à *Tayes*, fut laissé à la garde du Gouverneur; & cet accident fit interrompre pendant plusieurs jours le Journal de la route. Mais Sir Henri se souvient qu'il trouva l'air très-froid jusqu'à Zenan, & que dans tous les lieux où l'on passa la nuit, il n'eut point d'autre lit que la terre. Comme la plupart de ses gens avoient des habits fort légers, il fut obligé de leur acheter des robes fourrées, sans quoi ils seroient morts de froid. Il étoit lui-même assez mal couvert, parce qu'ayant pris à Mocka le conseil de l'Aga pour une raillerie, il n'avoit pu se persuader que l'air fût si rude dans les Montagnes. Chaque jour au matin, la terre étoit couverte de frimats; & dans les environs de Zenan, qui est à 16 degrés 15 minutes de la Ligne, la glace avoit chaque nuit l'épaisseur d'un doigt. Sir Henri ne l'auroit pas cru, s'il ne l'avoit éprouvé.

Il y a quinze journées de route entre Mocka & Zenan. Le 5 de Janvier 1611, on arriva deux heures avant le jour à deux milles de cette Ville, où les Anglois furent gardés à terre jusqu'au lever du Soleil, & souffrirent un froid si vif, qu'au départ ils pouvoient à peine se remuer. A quelque distance de la Ville, ils rencontrèrent un Officier du Bacha, à la tête de deux cens hommes, avec leurs trompettes & leurs tymbales. On s'arrêta quelque tems encore, pour former l'ordre de la marche. La Troupe de Zenan se divisa en deux parties, dans l'intervalle desquelles les Anglois furent placés. On leur ôta leurs robes & leurs chevaux, pour les faire marcher à pied. L'Amiral & Femel furent les seuls qui conservèrent leurs montures, mais ils furent forcés de suivre l'ordre de la marche. Ils traversèrent ainsi toute la Ville jusqu'au Château, en essuyant les regards d'une foule d'Habitans qui rendoient le passage fort étroit. A la première porte, ils trouvèrent une Garde nombreuse. La seconde étoit défendue par deux grosses pieces d'artillerie sur leurs affûts, & la cour qui étoit entre deux leur parut fort spacieuse. Les Soldats qui les avoient escortés firent une décharge de leurs mousquets à la première porte; après quoi ils se mêlèrent avec le reste de la Garde. L'Amiral & Femel furent avertis de mettre pied à terre, en entrant dans la cour, & de se placer à la tête de leurs gens. Ils n'y furent pas long-tems sans être appelés par quelques Officiers qui les conduisirent devant le Bacha. C'étoit un jour de Divan, ou de Conseil. On leur fit monter à l'extré-

Sir HENRI
MIDDLETON.
1610.

Route des An-
glois.

1611.
Ils arrivent à
Zenan.

Reception des
Anglois à Zenan.

SIR HENRI
MIDDLETON.
1611.

L'Amiral est
croulé devant
le Bacha.

Circonstances
de l'Audience.

Serence du
Bacha.

Les Anglois
renvièrent en pri-
son.

Faveurs qu'ils
recevoient du
Kiahia.

mité de la cour un escalier de douze marches, au sommet duquel deux hommes d'une taille extraordinaire prirent l'Amiral par les bras, en les serrant de toute leur force, & l'introduisirent dans une longue galerie où le Conseil étoit assemblé. Il y avoit de chaque côté un grand nombre de spectateurs assis; mais le Bacha étoit dans l'enfoncement, seul sur un sofa, avec un certain nombre de Conseillers qui étoient à quelque distance de lui. Le plancher étoit couvert de tapis fort riches; & tous ces objets ensemble formoient une assez belle perspective.

A cinq ou six pas du Bacha, les deux Guides de l'Amiral l'arrêtèrent brusquement. Il demeura pendant quelques minutes exposé aux regards de l'Assemblée. Enfin le Bacha lui demanda d'un air sombre & dédaigneux de quel Pays il étoit & ce qu'il venoit chercher dans celui des Turcs. L'Amiral répondit qu'il étoit un Marchand Anglois, & que se croyant ami du Grand-Seigneur en vertu des Traités du Roi son Maître, il étoit venu pour exercer le Commerce. Il n'est permis à aucun Chrétien, lui dit gravement le Bacha, de mettre le pied dans cette Contrée; & j'ai moi-même averti le Capitaine Sharpey de déclarer là dessus les ordres du Grand-Seigneur aux Marchands de sa Nation. L'Amiral répliqua que le Capitaine Sharpey ayant eu le malheur de périr par un naufrage sur la Côte de l'Inde, n'avoit pu communiquer cet avis aux Marchands d'Angleterre; & que pour lui, s'il eût été mieux informé, il n'auroit pas pris plaisir à se précipiter dans la situation où son malheur l'avoit conduit. Il ajouta que l'Aga de Mocka l'avoit trompé, en l'assurant que les Anglois seroient vus de bon œil dans le Pays, & qu'ils y seroient aussi libres que dans tout autre lieu de la Turquie; qu'il leur avoit fait quantité d'autres promesses par rapport à leur sûreté; mais que violant aussi-tôt sa parole, il les avoit fait attaquer par des gens armés, il en avoit massacré plusieurs, & l'avoit fait prisonnier lui-même avec le reste.

Le Bacha répondit que l'Aga n'étoit que son Esclave, & n'avoit pas eu droit de prendre des engagements sans sa participation: mais que tout ce qu'il avoit entrepris contre les Anglois s'étoit fait par ses ordres, ou plutôt suivant ceux du Grand-Seigneur même, qui vouloit que les Chrétiens fussent châtiés lorsqu'ils osoient approcher de la sainte Ville. Nous ne le sommes que trop, repartit l'Amiral; & si vous nous accordez la liberté de remonter sur nos Vaisseaux, cette aventure nous servira de leçon pour l'avenir. Non, lui dit le Bacha, vous demeurerez ici, d'où vous pourrez écrire à l'Ambassadeur que vous avez à Constantinople; & de mon côté j'écrirai au Grand-Seigneur, pour consulter ses volontés sur votre sort, & savoir s'il vous permet ici le Commerce.

L'Amiral fut congédié après cette explication, & conduit avec cinq ou six de ses gens dans une prison assez commode, tandis que tous les autres furent précipités dans un noir cachot & chargés de chaînes. Un jeune homme de sa suite, s'étant imaginé en le voyant conduire devant le Bacha, qu'il y alloit recevoir la mort, & qu'on ne lui feroit pas attendre long-temps le même sort après son Maître, tomba dans un évanouissement si profond qu'il n'en revint que pour expirer peu de jours après.

Le 6 de Janvier, Sir Henri fut étonné de recevoir un Messager du Kiahia, ou du Lieutenant Général du Bacha, qui l'invitoit à dîner avec lui. Les

portes de sa prison lui furent ouvertes. Après avoir déjeuné familièrement avec ce Seigneur, il lui raconta dans des termes fort touchans les trahisons & les injures qu'il avoit essuyées à Mocka. Le Kiahia l'exhorta beaucoup à prendre courage, en lui faisant espérer que ses affaires prendroient bientôt une meilleure face, & lui promettant du moins tous ses services. *Shermal*, Consul des Banians de Mocka, avoit mis ce honnête Turc dans les intérêts de l'Angleterre. L'Amiral s'en apperçut encore plus aux civilités qu'il reçut de son Geolier, & aux nouvelles commodités qu'on lui fournit dans sa prison.

Deux jours après, il fut invité par le Kiahia à l'accompagner avec Femel, dans une promenade à sa maison de campagne. Là, ce généreux Musulman l'assura sans restriction qu'il obtiendrait bientôt la liberté avec tous ses compagnons, & qu'il seroit renvoyé à Mocka, où ses Ennemis seroient forcés de réparer tous les outrages qu'il en avoit reçus. Il lui promit que son amitié pour les Anglois se soutiendrait avec constance; & prenant à remoins quelques Turcs & quelques Arabes, qui composoient son cortège, il protesta que tout ce qu'il avoit fait jusqu'alors n'étoit que dans la vue de plaire à Dieu. Sir Henri n'en jugea pas moins que son premier motif étoit l'espérance d'un présent considérable. Hamed Aga, qui avoit écrit en faveur des Anglois, les avoit prévenus sur les principes de la Cour de Zenan. Le même jour il y arriva un More du Caire, qui étoit ancien ami du Bacha, & qui lui avoit piété des sommes considérables avant sa fortune. Ce More avoit eu dans la Rade de Mocka un Vaisseau prêt à faire voile pour les Indes lorsque les Anglois avoient été trahis; & s'attendant à quelque effet de leur ressentiment, il n'avoit pas douté que la vengeance ne les portât d'abord à se saisir de son Bâtiment. Mais ils l'avoient laissé partir avec tant de liberté, que dans la reconnoissance qu'il avoit cru leur devoir, il leur avoit offert solennellement son amitié. Il avoit écrit en leur faveur au Bacha; & ne ménageant point les termes, il lui avoit représenté qu'il s'exposoit au risque de ruiner le Pays, en y détruisant le Commerce. Dans la visite qu'il lui faisoit à Zenan, il joignoit toutes sortes d'instances à cette raison; &, personnellement n'osant parler avec la même liberté, il lui conseilla de renvoyer les Anglois avec toutes leurs marchandises. L'Amiral confessa dans sa Relation qu'il fut redevable de son salut à de si puissantes sollicitations. Il apprit ensuite de Sermal & de Hamed que le dessein du Bacha, en le faisant amener à Zenan, avoit été de lui faire couper la tête, & de réduire tous ses gens à l'esclavage. Hamed, surnommé *Vaddi*, étoit un riche Négociant d'Arabie, qui faisoit sa demeure ordinaire à Zenan, & qu'on appelloit le Marchand du Bacha. Son amitié se soutint avec la même fidélité jusqu'au départ des Anglois.

L'Amiral encouragé par tant de motifs, fit présenter au Bacha une Requête assez hardie. Il exposoit qu'en se rendant à Mocka il avoit donné ordre aux Commandans de ses Vaisseaux de suspendre les hostilités pendant vingt-cinq jours, & d'en user ensuite à leur gré, si dans cette espace ils ne recevoient aucune nouvelle de lui. Le tems étant expiré, il prenoit la liberté d'en avertir le Bacha, afin qu'il daignât se hâter de terminer son affaire, ou de lui donner quelques favorables assurances qu'il pût communiquer à ses

SIR HENRI
MIDDLETON.
1611.

Esperances
qu'on leur donne
& secours
qu'ils reçoivent
de plusieurs amis

Requête hardie
de l'Amiral.

Sir HENRI
MIDDLETON.
1611.

Les Prisonniers
Anglois d'Aden
sont envoyés à
Zenan.

Récompense
promise au Kia-
hia.

Promesses que
le Bacha fait aux
Anglois.

Eloge qu'il fait
de lui-même.

gens; sans quoi il ne pouvoit répondre que se voyant sans Chef ils ne se portassent à la violence. Cette ruse produisit tant d'effet, que deux jours après on déclara positivement à l'Amiral que toutes les difficultés étoient finies; & que s'il étoit encore retenu à Zenan, c'étoit pour attendre l'arrivée de quelques Anglois qui avoient été arrêtés aussi à Aden, & que le Bacha faisoit venir, dans le dessein de les renvoyer tous ensemble à Mocka.

En effet, on vit arriver le 17 M. Fowler & dix-huit autres Anglois, qui sortoient des prisons d'Aden. Ils furent présentés au Bacha, qui leur fit les mêmes questions qu'à l'Amiral, & qui les envoya dans une prison sans les y faire maltraiter. Quelques jours après, le Kiahia fit inviter l'Amiral à l'accompagner dans ses jardins. Il lui dit que le Bacha avoit dessein de le voir aussi dans sa maison de plaisance, & qu'il lui conseilloit d'employer des termes doux & soumis pour l'apaiser entièrement. Sir Henri lui demanda s'il croyoit que le Bacha lui rendit ses marchandises & sa Pinace. Il répondit qu'il l'ignoroit; mais que si les Anglois suivoient son conseil, ils ne toucheroient point à cet article, pendant leur séjour à Zenan. Ecrivez-moi de Mocka, ajouta-t'il, & je vous servirai de tout mon crédit. On a déjà fait remarquer que le motif du Kiahia étoit l'espérance d'une grosse somme d'argent. C'étoit dans cette vue qu'il avoit engagé Shermal à prévenir l'Amiral par ses bienfaits, & l'on avoit déjà délibéré à quoi la somme devoit monter. Le Kiahia ne fit aucune difficulté d'en parler ouvertement. Il exigea une promesse de 500 écus Vénitiens; & l'ayant obtenue, il partit à cheval, après avoir chargé l'Interprète d'amener sur ses traces l'Amiral & Femel au jardin du Bacha.

On les fit attendre une heure à la porte. Enfin l'Interprète ayant reçu ordre de les introduire, ils trouverent le Bacha dans un cabinet d'Été avec le Kiahia debout à sa droite, & dix ou douze autres Turcs derrière lui. L'Amiral fut conduit par deux hommes, qui tenoient les deux côtés de son habit; & Femel, qui le suivoit, eut la liberté de s'avancer sans Guide. Le Bacha, les voyant à deux pas de lui, leur fit signe de s'arrêter: mais prenant un visage riant, il fit diverses questions à l'Amiral, sur sa santé, sur la vie qu'il menoit à Zenan, & sur le goût qu'il avoit pour les usages du Pays. Enfin il l'assura que dans peu de jours il seroit renvoyé à Mocka avec tous ses gens, & que la plus grande partie auroit la liberté de retourner à bord, tandis qu'il attendroit dans la Ville, avec les autres, que les Vaisseaux de l'Inde fussent entrés dans le Port: après quoi il seroit libre lui-même de remonter sur les liens, & de retourner ses voiles où il voudroit. L'Amiral, malgré le conseil du Kiahia, voulut sçavoir si ses marchandises & sa Pinace lui seroient rendues. On lui répondit qu'elles ne le seroient pas, parce qu'elles avoient été confisquées au profit du Grand-Seigneur. Il demanda si quelques matériaux du moins qu'il avoit à Mocka, & qui lui étoient nécessaires pour la navigation, seroient restitués. On lui promit de les rendre; & l'on s'engagea par de nouvelles promesses à lui accorder la liberté de rentrer dans son Vaisseau lorsque ceux de l'Inde seroient arrivés.

Ensuite le Bacha prétendant justifier ce qui s'étoit passé, loua beaucoup son propre caractère & la douceur avec laquelle il avoit traité les Anglois. Il les félicita même du bonheur qu'ils avoient eu de tomber entre ses mains, les assurant que sous un Gouverneur aussi rigide que son prédécesseur, il leur

ca

en auroit coûté la tête pour s'être approchés de la sainte Ville. Il leur déclara qu'il ne leur étoit rien arrivé que par l'ordre exprès du Grand-Seigneur, à qui les Bachas du Caire & de Swaken, aussi-bien que le Cherif de la Mecque, avoient représenté que le Vaisseau Anglois *l'Ascension* avoit acheté à Mocka les plus fines marchandises de l'Inde; ce qui avoit fait un tort considérable au Commerce de la Turquie; sur quoi le Grand-Seigneur avoit envoyé à tous ses Commandans l'ordre de confisquer tous les Vaisseaux Anglois ou des autres Pays Chrétiens, qui viendroient dans cette Mer, & de tuer ou faire Esclaves tous les hommes qui tomberoient entre leurs mains. Le Bacha voulut persuader à l'Amiral que c'étoit le traiter avec beaucoup de bonté, malgré des ordres si sévères, que de lui accorder la permission de retourner sur ses Vaisseaux. Il ajouta que les Anglois & les autres Nations Chrétiennes apprendroient sans doute à ne pas s'approcher désormais de la sainte Ville.

Le premier de Février, l'Amiral fut averti par le Kiahia que les Anglois devoient un compliment au Bacha sur le choix que le Grand-Seigneur avoit fait de lui pour son Visir. En effet ce Gouverneur venoit de recevoir les plus hautes marques de distinction & de faveur. Outre la Lettre du Grand-Seigneur, qui étoit dans des termes fort honorables, on lui avoit apporté de Constantinople une épée fort riche & les autres marques de sa nouvelle dignité. Il reçut ces présents avec beaucoup de solennité. Etant allé au-devant, jusqu'à deux lieues de la Ville, on y dressa une tente où il se revêtit du Cafetan & des autres ornemens qu'on lui apportoit. Il revint ensuite à la Ville, accompagné de tout ce qui pouvoit donner de l'éclat à sa marche. L'Amiral & ses principaux compagnons eurent des places marquées pour assister à ce spectacle. De-là, ils furent conduits par leur Interprète au Palais du Visir, où ils furent admis à l'Audience sans l'avoir long-tems attendue. Sir Henri lui protesta qu'il n'avoit point d'autre vûe dans cette visite que de prendre une vive part à sa joye & de lui souhaiter toutes sortes de prospérités. Le Visir le remercia fort affectueusement, & l'assura que toutes ses promesses seroient bientôt remplies. Il parut si sensible au compliment des Anglois, qu'il leur accorda, comme une insigne faveur, la permission de baiser sa main.

Cependant la plus grande partie des Prisonniers se ressentent de la misère de leur situation. L'ennui, le froid, la pesanteur des fers, le mauvais air & la mauvaise nourriture en avoient fait tomber plusieurs dans des maladies dangereuses. A force de sollicitations, Sir Henri obtint qu'ils fussent délivrés de cette affreuse prison. On lui donna dans la Ville une assez grande maison, pour les y rassembler tous, avec la permission de prendre l'air & de se promener. Pour comble de faveurs le Kiahia lui envoya six bœufs, & d'autres rafraichissemens, qui rendirent la santé & les forces aux Malades.

Enfin l'ordre, ou la permission du départ arriva le 17. Le Kiahia se chargea lui-même de conduire l'Amiral & Femel à l'Audience du Bacha. Ils en furent reçus avec des marques extraordinaires de bonté, mais qui furent accompagnées d'avis & de menaces. Il leur répéta qu'ils ne devoient leur salut qu'à sa clémence; que l'épée du Grand-Seigneur étoit longue, & qu'il lui avoit rigoureusement défendu de souffrir les Chrétiens dans ces Mers; que la porte seroit fermée désormais au pardon, & que c'étoit aux Anglois à

Sir HENRI
MIDDLETON.
1611.

Le Bacha de
Zeman en vint
Visir.

Il reçut les pré-
sents du Grand-
Seigneur.

Les Anglois
sont élargis.

Il obtiennent
la liberté de re-
tourner à Mocka.

Sir HENRI
MIDDLETON.
1611.

Orville s'efforça
de lui faire voir.

Son avarice.

Orville s'efforça
de lui faire voir
le mal.

Peut-être des An-
glois à Mosca.

donner cet avis aux autres Nations Chrétiennes. L'Amiral le supplia du moins que s'il arrivoit quelques Vaisseaux Anglois dans le Pays avant qu'il eût le tems d'avertir la nation des ordres du Grand-Seigneur, on ne les trahit point par de fausses promesses, & qu'on leur déclarât nettement qu'ils ne devoient espérer aucun commerce avec les Turcs. Cette prière fut rejetée. Il se réduisit à demander que le Bacha prit la peine d'écrire à Mosca, pour donner plus de force à ses ordres; dans la crainte que l'Aga, dont la haine étoit connue pour les Anglois, ne recommençât ses injustices. Tout l'orgueil du Visir s'émut à cette proposition. Un mot de ma bouche, répondit-il, n'est-il pas suffisant pour renverser une Ville de fond en comble? Si l'Aga vous fait tort, je le ferai écorcher jusqu'aux oreilles, & je vous ferai présent de sa tête. N'est-il pas mon Esclave?

Cependant, après ce transport d'orgueil & de colere, il donna ordre au Kiahia d'écrire quelques mots favorables à l'Amiral; mais il fut plus constant dans le refus qu'il fit de répondre à la Lettre du Roi d'Angleterre. En sortant de l'Audience, l'Amiral dit au Kiahia qu'il étoit sans épée, & qu'il demandoit la permission d'en acheter une, afin de ne pas retourner dans la condition d'un Prisonnier, comme il étoit venu. Cette demande alla jusqu'aux oreilles du Bacha, qui lui envoya une de ses propres épées. Le Kiahia jugeant que sa bourse étoit mal remplie après un si long séjour à Zenan, lui prêta cent sequins d'or, pour payer les frais de sa prison & d'autres dettes. Ce qu'on a dit des vûes intéressées du Kiahia n'empêchoit point qu'il ne fût capable d'une action libérale; au lieu que l'avarice du Bacha étoit extrême. Les riches Négocians avoient besoin de s'observer beaucoup pour ne lui donner sur eux aucune prise. Il avoit fait tuer depuis peu un Aga qui avoit amassé d'immenses trésors; & sans aucune forme de Justice, il s'étoit mis en possession de ses richesses.

Enfin l'Amiral prit congé de ses Bienfaiteurs, & reçut deux Lettres du Kiahia; l'une pour le Gouverneur d'Aden, qui lui ordonnoit de restituer la Chaloupe du *Pepper-Corn*, l'autre pour celui de Tayes, qui portoit ordre de rendre aux Anglois le jeune homme qu'ils avoient laissé malade dans cette Ville, & qui avoit été forcé d'embrasser le Mahométisme. Quoique le chagrin de leur situation ne leur eût pas laissé beaucoup de goût pour les objets de curiosité, ils avoient fait quelques observations qu'ils nous ont conservées. Zenan, que d'autres nomment *Sina*, leur parut un peu plus grand que Bristol. Les maisons y sont de pierres liées avec du ciment. Il ne s'y trouve que de l'eau de puits, & le bois y est fort cher, parce qu'il y est apporté de loin. La Ville est entourée de murs; & pour Forteresse, elle n'a qu'un Château à l'Est, où le Bacha fait sa demeure. Au long des murs, & fort près de la prison où l'Amiral avoit été enfermé, on a menagé un grand enclos, dans lequel on tient, sous une sure Garde, les femmes, les enfans & les proches parens de ceux dont la fidélité est suspecte au Gouverneur. Les femmes & les enfans ont la liberté de courir dans cet espace; mais si les raisons qu'on a de les retenir durent assez long-tems pour laisser aux enfans le tems de croître, on les met alors aux fers dans une prison plus étroite, pour y demeurer aussi long-tems qu'il plaît au Bacha.

Les Anglois partirent de Zenan le 18 de Février, montés sur des ânes ou

des chameaux, à l'exception de l'Amiral & de Femel qui obtinrent des chevaux. Ils avoient pour Conducteurs deux Chaoux, l'un à cheval l'autre à pied. Dans une si longue route, ils ne rencontrèrent que treize lieux habités, dont l'Amiral écrivit les noms. *Siam*, petite Ville avec un Châteauf sur le revers d'une montagne, à 16 milles de Zenan. *Surago*, Village, 18 milles plus loin. *Damare*, petite Ville, 20 milles au-delà. *Ermin*, Village, 15 milles. *Nakhel Sammar*, Caravanferas ou Hôtellerie, sur une montagne du même nom, 14 milles. *Mohader*, Village, 13 milles. *Rabatamaine*, Caravanferas, 16 milles. *Merfadin*, 16 milles. *Tayes*, Ville moins grande que Zenan de la moitié. *Eufra*, Ville, 16 milles. *Affambine*, Caravanferas, 11 milles. *Akkamot*, Caravanferas, 13 milles. *Moufa*, Ville, 17 milles. *Mocka*.

On s'arrêta deux jours à Damare, par l'ordre d'Abdalla Chelabi, Lieutenant du Bacha dans cette Province. Les montagnes escarpées qu'on traverse dans cette route, ont pour habitans des Arabes qui ne peuvent souffrir l'orgueil & l'insolence des Turcs, & qui ne les laisseroient pas voyager sans insulte, s'ils n'apportoient un passeport de la Province d'où ils sont partis. A Mohader, un des Chaoux ayant pris quelques ânes pour suppléer à ceux qui étoient fatigués du voyage, les Arabes s'attrouperent aussitôt à la suite de la Caravane, & tepirrent ces animaux, sans qu'aucun Turc eût la hardiesse de s'y opposer. On passa deux jours à Tayes, pendant lesquels Sir Henri n'épargna rien pour délivrer le jeune Anglois des mains du Gouverneur. On l'avoit forcé par toutes sortes de menaces d'embrasser la Religion de Mahomet. Un Matelot Anglois, qui parloit la langue du Pays, obtint la permission de le voir dans une chambre où il étoit avec plusieurs jeunes gens de son âge. Ce malheureux jeune homme versa beaucoup de larmes à la vue de son Compatriote, & protesta qu'il n'étoit pas Mahométan dans le cœur. Il ajouta qu'il avoit été trompé par de fausses assurances de la mort des Anglois à Zenan, & qu'on ne lui avoit laissé que le choix du Turban pour sauver sa vie; ce qui ne l'auroit pas même ébranlé, si plusieurs Domestiques de l'Aga ne l'eussent mené malgré lui dans un bain chaud, où l'ayant dépouillé avec violence, ils l'avoient circoncis. L'Amiral eut en vain recours à la Lettre du Kiahia. Elle portoit bien qu'on eût à rendre le jeune Anglois, mais supposé qu'il n'eût pas changé de Religion. Ainsi dans l'état où il se trouvoit, elle devenoit au contraire un ordre pour le retenir. Sir Henri s'étoit défilé en la recevant, qu'elle étoit conçue dans ces termes; & cette raison l'avoit porté à ne la montrer qu'après avoir employé inutilement toutes les autres voyes.

L'Amiral avoit été traité fort civilement à son premier passage par le Gouverneur d'Eufra, qui étoit néanmoins Turc de naissance & de Religion. Il en reçut les mêmes civilités à son retour, jusqu'à trouver à six milles de ce lieu un Messager de sa part, qui venoit le féliciter de la fin de ses peines, & qui ne le quitta point jusqu'à la Ville, où les Anglois furent bien logés & bien servis. Ils mirent seize jours dans cette pénible route. Le 5 de Mars ils arrivèrent à Mocka vers huit heures du matin, au milieu d'une foule d'habitans Arabes, qui marquerent beaucoup de joie de leur retour. Quelques Anglois qui y étoient restés prisonniers, avoient été mis en liberté le jour d'auparavant, & ne manquèrent point de venir au devant de leurs Compa-

Sir HENRI
MIDDLETON.
1611.

Haine des Arabes
contre les
Turcs.

Un jeune Anglois
se fait Musulman.

Civilité d'un
Gouverneur
Turc.

SIR HENRI
MIDDLETON.
1611.

Les Anglois ar-
rivent à Mocka.
Insinuation
de l'aga.

gnons & de leurs Chefs. L'Amiral apprit d'eux que le Ciel avoit favorisé la hardiesse de Pemberton. Il étoit rentré heureusement dans Mocka, où il avoit trouvé le moyen de se saisir sur le rivage d'un Canot, dans lequel il étoit retourné à bord.

La Caravane alla descendre à la porte de l'Agâ, qui consentit sur le champ à recevoir l'Amiral & ses principaux Compagnons. Après avoir lu les Lettres qu'ils lui avoient apportées, il composa son visage à la dissimulation, & ses complimens furent aussi vifs que l'amitié les auroit pu dicter. Il protesta qu'il étoit charmé de leur retour, qu'il en remettoit le ciel, & qu'il avoit autant de chagrin que de honte de tout ce qui s'étoit passé. Il pria l'Amiral de lui pardonner, & de le mettre au nombre de ses amis. Enfin rejettant sa conduite sur l'ordre de ses Maîtres, il jura qu'il avoit fait violence à son inclination. Sir Henri feignit de le croire sincère, & lui demanda si les ordres du Bacha seroient exécutés. Les protestations recommencèrent avec la même chaleur. Elles furent même soutenues d'un déjeuner, que l'Agâ le força d'accepter & qu'il prit avec lui. Ensuite le faisant conduire avec tous ses gens dans une maison voisine du rivage, il lui laissa autant de liberté que de repos pendant le reste du jour. Mais soit qu'il eût manqué de bonne foi dès le premier moment, ou qu'il fût échappé quelque indiscrétion aux Anglois, il les vint le lendemain dans un lieu plus éloigné du Port, & presque au centre de la Ville, comme s'il eût craint qu'ils ne pensassent à s'échapper. Il leur donna des Soldats pour gardes pendant la nuit, & lui-même, il se promenoit autour de leur maison pendant le jour, comme s'il ne s'étoit fié qu'à ses propres yeux pour les observer.

Grandeur & si-
tuation de Mocka.

Mocka est d'un tiers moins grand que Tayes. Ce n'est point une Ville défendue par des fortifications, mais elle est extrêmement peuplée. Sa situation est sur le bord de la Mer, dans un terrain fort sablonneux. La maison du Gouverneur touche au rivage, & n'a plus loin qu'une grosse jetée qui s'avance beaucoup dans la Mer. C'est où les Vaisseaux sont obligés d'aborder pour empêcher la contrebande. La tête de la jetée est une plate-forme, sur laquelle on a placé une douzaine de canons. Du côté de l'Ouest on a rebâti un Fort qui avoit été détruit par les Anglois dans le premier voyage qu'ils firent dans cette Mer; & dans l'état même où l'on s'est efforcé de le rétablir, il n'est pas capable d'une longue défense.

Servant de l'A-
ga en faveur des
Anglois.

L'après-midi du 5, le *Darling* entra audacieusement dans la Rade, & vint aîsez près de la jetée pour faire assurer l'Amiral par quelques Anglois qui se trouvoient sur le rivage, que tout étoit en bon état sur les trois bords. Le lendemain, Nakada Malek Ambar, Capitaine d'un grand Vaisseau de Dabul, qui étoit arrivé dans la Rade deux jours avant les Anglois, prit terre avec un grand nombre de Marchands, & fut conduit solennellement dans la Ville. L'Agâ s'étant préparé à le traiter, invita l'Amiral à cette fête. Là, devant toute l'Assemblée, il se fit apporter l'Alcoran, qu'il baïsa d'abord avec beaucoup de respect; & de son propre mouvement il jura qu'il ne souhaitoit pas de mal aux Anglois, qu'il feroit tout ce qui dépendoit de lui pour le succès de leurs affaires, & qu'il avoit beaucoup de regret des peines qu'ils avoient essuyées. L'Amiral lui fit des remerciemens fort vifs, en laissant au Ciel à juger de sa bonne foi. Le jour suivant, l'Agâ donna

une autre Fête aux Marchands de Dabul dans sa maison de campagne, où l'Amiral fut encore invité. Les Dabulien étoient montés sur des chevaux d'une beauté admirable, & parés fort richement, tandis que Sit Henti & Femel avoient peine à marcher sur ceux qu'ils avoient amenés de Zenan.

Le huit, tous les Anglois qui étoient à Mocka, reçurent ordre de s'assembler chez l'Aga. Ils étoient au nombre de soixante-dix, dont trente furent réservés avec l'Amiral pour attendre l'arrivée des Vaisseaux de l'Inde, & le reste eut la liberté de retourner à bord. Le Darling qui les vint prendre au rivage, obtint la permission d'acheter diverses commodités; & mettant aussitôt à la voile, il alla rejoindre les deux autres Bâtimens qui s'étoient retirés dans une fort bonne Rade, nommée *Ajjab*, sur la Côte des Abyssins. Ils y avoient trouvé du bois & de l'eau en abondance. Les Habitans du Pays sont aussi noirs que les Nègres de Guinée. Sur les bords de la Mer, ils sont tous Mahométans; mais dans l'intérieur des terres il ne se trouve que des Chrétiens, Sujets du Prêre-Jean. Ils vont nus jusqu'à la ceinture, où ils sont couverts d'une sorte de pagne qui leur tombe sur les genoux. L'arrivée des Anglois leur causa d'abord beaucoup de frayeur. Mais lorsqu'on eut formé quelque liaison, & qu'elle fut ensuite confirmée par des sermens mutuels, ils s'empresèrent de paroître avec des bœufs, des moutons & des chevres. Les payemens se firent pendant quelques jours en argent. A la fin ils demandèrent eux mêmes, pour échange, de la toile grossière que les Anglois avoient achetée à Mocka, & ce commerce devint fort avantageux aux trois Vaisseaux. Le Prince du Pays, sous l'autorité du Monarque des Abyssins, fait sa résidence dans une Ville peu éloignée de la Côte, à quarante milles au Sud d'Aslab; c'est-à-dire, assez proche du Détroit. Cette Ville se nomme *Rahaita*, & passe pour une des plus peuplées du Canton. La Langue qu'on y parle n'est point entendue des Arabes, quoique tous les gens au dessus du commun entendent celle d'Arabie. Les Commandans des trois Vaisseaux furent surpris de voir arriver des Députés du Prince qui leur envoyoit des présens, avec l'offre de tout ce que le Pays produisoit. Ils témoignèrent une profonde vénération pour un Prince si généreux, & leur reconnaissance se signala par diverses galanteries dont ils chargèrent ses Messagers.

En partant de Mocka, le Darling avoit obtenu la permission d'y retourner tous les dix jours, pour donner aux yeux des Infidèles, cette marque de respect & d'attachement à l'Amiral. Il ne parut point impossible aux Prisonniers Anglois de profiter de cette occasion pour se mettre en liberté. Tandis qu'ils s'occupaient d'un projet si hardi, ils eurent le spectacle continu d'un grand nombre de Bâtimens, qui arrivoient de toutes les parties de l'Afrique & de l'Inde. Ce détail peut faire prendre quelque idée du commerce de Mocka. Il arriva le 2 d'Avril, un second Vaisseau de Dabul, extrêmement chargé d'hommes & de marchandises. Le Capitaine ou le Nakada, fit une marche solennelle dans la Ville, en robe peinte, suivant l'usage. Ces tobbes qui se gardent à Mocka pour ces occasions, sont louées un certain prix, & rendues fidèlement après la Fête. Le 3, il arriva d'Aden une sorte de Bâtimement nommée *Jelba*, qui amenoit la Chaloupe du Pepper-Corn. Le 4, on vit entrer dans le Port un troisième Vaisseau de Dabul, qui re-

Sir HENRI
MIDDLETON.
1611.

Une partie des
Anglois est ren-
voyée à bord.

Les trois Vais-
seaux se retirent
à Ajjab.

Projet de l'A-
miral pour s'é-
chapper.

Détail du com-
merce de Mocka.

SIR HENRI
MIDDLETON.
1611.

venoit d'Achin avec sa cargaison de poivre. Ces trois gros Bâtimens de la même Ville appartenoient au Gouverneur, qui étoit Persan, & fort célèbre par l'étendue & le succès de son commerce. Capitaines & Matelots, tous les hommes qu'il employoit à son service étoient ses Esclaves. Maïeck Ambar qui commandoit les trois Vaisseaux, & que l'Aga traitoit avec tant de distinction, n'étoit pas d'une condition plus relevée. Il n'avoit pas coûté plus de quinze ou seize piéces de huit à son Maître : mais ayant mérité son amitié & sa confiance, il disposoit de toutes ses richesses, & jamais on ne le voyoit partir sans une suite aussi nombreuse que celle d'un Bacha. Le 7 il arriva de l'Inde un Vaisseau chargé de coton. Le 10, deux grandes & riches Barques des Maldives, dont le Commandant rendit plusieurs visites à l'Amiral. Le 12, deux autres Barques de la Côte de Malabar. Le 14, une Barque chargée de coton, pour les Bannians, & le lendemain une autre Barque de Ballanor. Le 17, il vint par terre une nombreuse Caravane de Marchands de Damas, de Suez & de la Mecque, pour commercer avec ceux de l'Inde. Le 19, un Vaisseau & une Barque de Cananor. Le Capitaine de ce Vaisseau ayant marqué de l'empressement pour voir l'Amiral Anglois, cette politesse déplût si fort à l'Aga qu'au milieu de la visite, il leur fit défendre par un de ses gens de continuer leur correspondance. Le 20, il arriva un Vaisseau de Calcut. Le 23, une grande Barque qui appartenoit au Roi de Sokotra, & qui revenoit de Goa.

L'Amiral se feroit
d'un Guzarate
pour écrire en
Angleterre.

Sir Henri cherchoit depuis long-tems l'occasion de faire passer des Lettres en Angleterre, pour informer sa Compagnie du traitement qu'il avoit reçu à Mocka. Le 2 de Mai, un Guzarate qui entreprenoit le voyage du Caire, se chargea des deux copies de la même Lettre, l'une pour le Consul François du Caire, l'autre pour le Consul Anglois d'Alep. Son espérance étoit que l'une ou l'autre passeroit heureusement : mais c'étoit se fier beaucoup au hasard. Le 10 il arriva une Barque de Suabell ou Magadoxa, chargée de dents d'éléphants, d'ambre & d'autres richesses de l'Afrique. Chaque année il venoit quatre Barques du même Pays; mais il étoit alors troublé par la guerre, & les Portugais y avoient brûlé tant de Bâtimens que le courage avoit manqué aux Marchands pour en faire partir un plus grand nombre. L'ambre venoit de Kankamara dans l'Isle de Madagascar, c'est-à-dire, du même lieu où le Capitaine Rowles, qui commandoit l'*Union*, avoit été lâchement trahi. L'Amiral s'informa de son sort, mais sans pouvoir obtenir d'éclaircissement.

Le Darling étoit déjà venu au Port de Mocka, dans l'unique vûe d'en reconnoître la situation, & de recevoir les ordres de l'Amiral. Il y revint le 10 de Mai vers midi; & suivant sa coutume, il tira un coup de canon, pour avertir qu'on lui envoyât une Chaloupe à bord. Le boulet glissa sur l'eau, du côté de la Ville; ce qui déplût beaucoup à l'Aga. Cependant il ne refusa point à Sir Henri la permission d'envoyer au Vaisseau. Mais il fit porter au Capitaine Pemberton la défense de revenir dans la Rade, & elle même d'envoyer sa Chaloupe au rivage, sans avoir reçu de nouveaux ordres.

L'Amiral Anglois perdit bientôt
toutement à se
faire.

Le lendemain au point du jour, l'Aga étant parti pour sa maison de campagne avec les principaux Habitans de la Ville, Sir Henri résolut de saisir cette occasion pour exécuter le projet qu'il méditoit depuis long-tems de se

mettre en liberté. Hamed Aga, & d'autres Turcs aussi-bien disposés pour les Anglois, lui avoient dit plus d'une fois que le Bacha n'exécuteroit point ses promesses s'il n'y étoit forcé. Enfin, l'ennui de sa prison fortifiant son courage, il écrivit à Pemberton qu'il croyoit pouvoir se sauver dans un coffre vuide, & qu'il le prioit de lui envoyer promptement la Chaloupe, avec quelques Matelots résolus, & des liqueurs fortes pour enivrer ses Gardes. Avant que de communiquer son dessein à Femel, il le fit jurer, non seulement de garder le secret, mais de ne faire aucune objection contre une entreprise à laquelle il étoit déterminé. Ensuite lui ayant lu ce qu'il écrivoit à Pemberton, il le chargea de faire la garde, avec quelques autres, dans un certain endroit du rivage; avec promesse de les attendre, s'il pouvoit gagner la Chaloupe, & de les prendre avec lui. D'un autre côté, il donna ordre à ses Charpentiers & à d'autres Artisans de sa suite, de se saisir d'une Barque qui étoit au Sud de la Ville, & qui ne manquoit de rien pour mettre à la voile; mais il leur défendit absolument de s'y embarquer avant qu'ils eussent vu la Chaloupe s'éloigner de la jetée.

Tout parut d'accord à favoriser l'entreprise de l'Amiral. L'Officier qui le gardoit s'arrêta long-tems à boire dans un cabaret de la Ville; ce qui étoit sans exemple, car les yeux de cet incommode Géolier ne s'étoient pas fermés un moment sur le Chef des Anglois. On laissoit aux autres la liberté de se promener & d'aller jusqu'au rivage sans être observés; mais Sir Henri l'étoit si continuellement que le tems de son sommeil n'étoit pas excepté. Il profita de l'absence de l'Officier pour distribuer entre ses autres Gardes les liqueurs fortes qu'il avoit reçues de Pemberton. Ils ne furent pas long-tems à s'enivrer. L'Officier étant revenu à minuit se retira dans sa chambre, qui n'étoit séparée de celle de l'Amiral que par un mur. Ce fut alors que les Anglois du complot sortirent deux à deux pour se rendre aux lieux que Sir Henri leur avoit marqués. Pour lui, se mettant dans le coffre qu'il tenoit prêt, il fut porté directement au rivage, où il sortit de cette cage pour entrer heureusement dans la Chaloupe. Onze personnes qui l'avoient suivi avec le même bonheur, & qui avoient servi à le porter y entrèrent avec lui. Mais Femel & ceux de sa troupe perdirent trop de tems à vouloir se charger de mille choses moins précieuses qu'embarrassantes. Le bruit de leur fuite se répandit dans la Ville, & mit en mouvement quantité de Turcs pour les poursuivre. Cependant les Traîneurs auroient pu se sauver, si se hâtant moins de gagner la Chaloupe, ils eussent été l'attendre à la pointe de la jetée; mais avant qu'elle pût se mettre en état de les recevoir, les Turcs eurent le tems de s'approcher.

L'Amiral désespéré de voir ses gens à la merci des Infidèles, fit tous les efforts imaginables pour les secourir, jusqu'à retourner fort près du rivage. Leur malheur voulut que dans cette précipitation, il heurta rudement contre le sable; ce qui l'empêcha de s'avancer plus loin; mais il fit mettre quelques-uns de ses gens à la nage, pour sauver du moins Femel. Ils n'étoient plus éloignés de la terre de la longueur d'une pique, lorsqu'ils virent les Turcs qui se faisoient de lui & de ses Compagnons. Femel, vivement poursuivi par un homme fort vigoureux, lui tira au visage un coup de pistolet, qui le blessa mortellement. Sir Henri conçut alors qu'il n'y avoit rien à se promettre

Sir HENRI
MIDDLETON.
1611.

Mesures qu'il
prend pour son
évadement.

Il se fait porter
au rivage dans
un coffre.

Malin d'une
partie de ses gens.

Femel est arrêté
avec ses Com-
pagnons.

Sir HENRI
MIDDLETON.
1611.

L'Amiral &
d'autres Anglois
échappent aux
Turcs.

Triste situation
de Femel & des
autres prison-
niers.

Fierté de l'A-
miral Anglois.

de la force ni de l'adresse. Il voyoit toute la Ville en allarme & le rivage couvert de gens armés. D'ailleurs, il avoit encore à traverser un espace dangereux, & il resseré par la petite île qui partage le Port, qu'il y auroit eu de la folie à s'arrêter plus long-tems. Il donna ordre à ses rameurs de gagner le grand Canal ; & se trouvant bientôt en pleine eau, il ne lui resta plus rien à craindre de ses ennemis.

Pendant ce tems là, on veilloit exactement sur le Darling ; & lorsqu'on vit approcher la Chaloupe, on se mit en état de la secourir si elle étoit poursuivie. Les Artisans qui s'étoient saisis de la Barque, ayant conduit leur entreprise avec beaucoup de bonheur, parurent presque en même tems, & n'eurent pas plus de peine à gagner le Vaisseau. Tolbot fut le seul qui périt à la vue de ceux qui s'éloignoient du rivage. Il s'étoit arrêté trop long-tems ; & les autres ayant mis à la voile, sans s'être aperçu qu'il manquoit, il n'eût pas d'autre ressource que de se jeter à la nage pour les rejoindre. Mais ses habits, ou d'autres obstacles, causèrent sa perte & le firent disparaître en un moment.

Sir Henri ne laissa pas de conserver jusqu'au jour l'espérance de voir arriver quelques-uns des malheureux qu'il laissoit derrière lui. On découvrit en effet un Canot qui s'avançoit lentement, & qui portoit deux hommes : mais c'étoient deux pauvres Arabes, & la crainte causoit leur lenneur. Ils purent balancer long-tems à s'approcher du Vaisseau. Enfin le plus hardi s'étant déterminé à monter à bord, présenta une Lettre, dont on reconnut aussitôt le caractère. Elle étoit de Femel, qui exprimoit avec beaucoup de force le péril qu'il avoit essuyé, & celui dont il se croyoit encore menacé. Ceux qui l'avoient arrêté, avoient voulu d'abord lui ôter la vie ; mais quelques Soldats, qui avoient été caressés par les Anglois, s'étoient empressés de le secourir, & l'avoient conduit avec ses Compagnons dans la maison de l'Aga, dont il attendoit le retour en tremblant.

On apprit ensuite que l'Aga trouvant à son arrivée cette troupe de Prisonniers, devint aussi pâle que son Turban, & que dans le premier transport de sa colère, il protesta qu'il leur en coûteroit la tête. Il leur demanda comment ils avoient eu la hardiesse de vouloir le tromper. Femel répondit qu'étant venu d'Angleterre sous l'autorité de leur Amiral, ils n'avoient rien entrepris que par ses ordres, auxquels il ne leur étoit pas permis de désobéir. Cette réponse ne l'ayant point apaisé, il les fit charger de chaînes, en répétant qu'il leur feroit abbatre la tête. Mais il parut s'apaiser dès le lendemain, à la prière de Nakada Maleck Ambar, & des autres Capitaines Etrangers, qui le portoit à servir les Anglois par la crainte qu'ils n'attaquassent leurs Vaisseaux dans la Rade. Cependant ils furent gardés plus étroitement que jamais.

D'un autre côté l'Amiral fit déclarer à l'Aga que s'il continuoient malgré l'ordre du Bacha, de retenir ses gens, & ce qui appartenoit à ses Vaisseaux, il brûleroit tous les Bâtimens qui étoient dans le Port, & qu'il étendrait sa vengeance jusqu'à la Ville. Il fit avertir en même tems tous les Capitaines étrangers de n'envoyer aucune Chaloupe à leurs Vaisseaux qui ne se présentât au sien, pour y rendre compte de leur commission, & de n'en rien faire venir sans son consentement ou sans son ordre. Un procédé si ferme jeta

le

le trouble & la consternation dans la Ville. L'Aga fort embarrassé lui-même craignit qu'il ne lui en coûtât la tête. L'Officier, qui avoit été chargé de la garde de l'Amiral, étoit encore plus allarmé. L'Emir al Bahr accusé d'avoir consenti à la fuite des Anglois, fut obligé de se mettre à couvert; & leur Geolier ne trouva point d'autre azile qu'une Mosquée, d'où il ne voulut sortir qu'après avoir obtenu sa grace. La plupart des Capitaines & les Marchands, fort inquiets pour leurs Navires, envoyèrent des vivres & d'autres présens à Femel.

La nuit suivante, Sir Henri envoya sa Chaloupe à la Rade d'Assab, pour faire venir les deux autres Vaisseaux. Ils arrivèrent le lendemain dans celle de Mocka; & dès la première marée, toute la Flotte s'approcha du Port. Le 12, Mohammed, Capitaine d'un Vaisseau de Cananor, vint à bord de l'Amiral, avec des Lettres de Femel, & l'ordre de l'Aga, pour lui déclarer que l'Aga étoit extrêmement affligé de la manière dont il étoit parti; que son dessein avoit été de lui rendre la liberté; qu'il étoit encore disposé à lui restituer ce qui appartenait à ses Vaisseaux; mais qu'il ne pouvoit lui en verser le reste de ses gens sans la permission du Bacha; qu'il lui demandoit onze jours de délai, & que si dans cet intervalle tous les Prisonniers n'étoient pas à bord, il ne souhaitoit aucune grace. L'Amiral répondit qu'il vouloit d'abord sa Pinace, parce qu'il ne pouvoit s'éloigner autrement de la Rade. Cependant il se rendit aux instances du Nakada pour accorder le terme qu'on lui demandoit; & sans s'expliquer sur ses dessein, il remit à prétendre des satisfactions après qu'on lui auroit rendu ses gens & sa Pinace.

Mohammed étant retourné à la Ville rassura les Habitans par la réponse des Anglois. Cependant l'Aga parut fort irrité de se voir redemander la Pinace. Il se fit amener Femel, pour apprendre de sa bouche quelles pouvoient être les intentions de l'Amiral, lorsque par ses conventions avec le Bacha, la Pinace & ses marchandises devoient rester au Grand-Seigneur. Femel répéta ce qu'il sçavoit que l'Amiral avoit répondu; c'est-à-dire, que les Anglois ne pouvoient partir sans leur Pinace; mais il ajouta que jamais ils ne redemanderoient les marchandises. L'Aga consentit le lendemain à faire transporter sur la Flotte les cables, les ancres, le godron & d'autres biens qui appartenoient au Darling. Ensuite affectant de marquer plus de satisfaction, il laissa passer peu de jours sans envoyer à l'Amiral des vivres & d'autres rafraichissemens: ce qui n'empêcha point qu'une Chaloupe partie du rivage ayant voulu se rendre à quelque bord étranger sans s'approcher des Anglois, l'Amiral ne lui fit tirer deux coups de canon qui la forcèrent de venir prendre ses ordres. Il menaça les Matelots de les faire pendre, s'ils avoient la hardiesse de retomber dans la même faute.

Il arriva le 18 un Vaisseau de Diu, chargé de marchandises des Indes, qui appartenoient à ce même Schetmal, dont les Anglois avoient reçu plusieurs services. L'Amiral le força de jeter l'ancre près de la Flotte; mais respectant le nom de son ami, il traita l'Equipage avec douceur, & laissa la liberté de gagner la terre à ceux qui la demandèrent. Cette fermeté fit sans doute une vive impression sur les Infidèles; car Mohammed fut envoyé le 25 pour déclarer que le Bacha consentoit à restituer les Prisonniers & la Pinace. Il s'engagea même à cette restitution pour le lendemain. Cependant les Anglois

Sir HENRI
MIDDLETON.
1611.

La Flotte Angloise se rend dominante dans le Port.

Convention entre l'Amiral & les Turcs.

Variations de l'Aga.

Monteur avec laquelle les Anglois se conduisent.

Sir HENRI
MIDDLETON.
1611.

Nouvelles pro-
posées au de la
part de l'Aga.

Conduite de
l'Amiral.

Il emploie l'ar-
tifice pour déli-
vrer les gens.

Le reste des pri-
sonniers Anglois
est renvoyé à l'A-
miral.

qui étoient à terre furent enchaînés le soir du même jour par le col , & dé-
livrés le lendemain de leurs chaînes, sans qu'on ait pu sçavoir la cause de
cette bizarrerie.

Dans le cours du 26, Mohammed fut renvoyé à l'Amiral, pour lui dire
que la Pinace étoit prête à partir du rivage, mais que l'Aga ne pouvoir la
rendre, non plus que les Prisonniers, sans un écrit signé de l'Amiral & de
quatre ou cinq des principaux Anglois, par lequel ils s'engageassent à con-
server la paix avec les Turcs, sujets de l'Aga, & avec les Indiens du Port ;
à ne troubler la navigation d'aucun Vaisseau qui arriveroit à Mocka, ou le
repos de ceux qui étoient déjà dans le Port & dans la Rade; enfin, à ne de-
mander aucune satisfaction pour les peines qu'ils avoient essuies, ni pour
les marchandises qu'on leur avoit enlevées. Cette promesse devoit être
confirmée par un serment solennel. L'Amiral répondit qu'il se trouvoit fort
offensé de cette variation continuelle, qui l'exposoit tous les jours à rece-
voir de nouvelles demandes; qu'après l'engagement où l'on s'étoit mis, la
veille, de lui renvoyer ses gens & sa Pinace, il avoit dû s'attendre à plus de
fidélité; mais que Mohammed observant si mal ses promesses, les Anglois
pour leur sûreté, prenoient le parti de l'arrêter avec tout son cortège, sans
aucun dessein de leur nuire, mais comme autant d'Orages jusqu'à l'exécu-
tion du Traité. Il lui conseilla là-dessus de donner avis à l'Aga de la réso-
lution des Anglois. Mohammed, après avoir marqué autant de confusion
que d'embarras, eut recours aux supplications. Il représenta qu'étranger entré
dans cette affaire par le seul desir d'obliger l'Amiral, il ne devoit pas por-
ter la peine des infidélités de l'Aga; qu'il ne pouvoit donner l'avis qu'on lui
conseilloit, sans s'exposer à la raillerie du Public. Enfin, qu'il n'y avoit point
de périls ni de mauvais traitemens qui pussent l'y faire consentir: mais que
si l'Amiral vouloit donner l'écrit qu'il lui demandoit & le renvoyer à terre,
il promettoit de lui amener sa Pinace & ses gens avant la nuit.

Après quelque délibération, Sir Henri, n'espérant pas d'autre fruit de la
violence que de nouvelles longueurs, prit le parti d'employer l'artifice. Il sei-
gnit de céder aux raisons de Mohammed, & de consentir à lui donner l'écrit;
mais, au lieu de la promesse qu'on exigeoit, il fit l'exposé des outrages & des
sujets de plainte qu'il avoit reçus des Turcs. Ce Mémoire fut signé de sa main,
& de celle de quatre ou cinq Anglois, qui prissent la qualité de Témoins. En
même tems il écrivit à Femel ce qu'il avoit à dire pour l'expliquer. A l'égard du
serment, il rejeta une proposition dont il se plaignit d'être offensé, en di-
sant que sa parole valoit mieux que tous les sermens des Turcs. Mohammed
recourra au rivage; mais il laissa les principales personnes de sa suite en ôta-
ge; & renouvellant sa promesse, il dit à l'Amiral qu'il étoit le maître de les
faire pendre, s'il ne lui ramenoit pas ses Compagnons avant la nuit.

En effet il pressa si vivement l'Aga, que vers la fin du jour il obtint la li-
berté des Prisonniers, & la permission de les conduire lui-même sur la Flor-
te. Ils étoient au nombre de neuf. Femel, William & Cunningham reçurent
de l'Aga chacun leur cafferan. Mohammed fut chargé d'en porter un à l'A-
miral, & lui dit, en le présentant, qu'il venoit de la part du Bacha. Mais
l'Amiral, ne se contentant pas de le refuser, protesta d'un ton méprisant
qu'il ne vouloit rien de la part d'un misérable, sans foi & sans honneur,

ennemi de la Nation, par l'ordre duquel il avoit effüié tant d'outrages. Mohammed prit le parti de laisser le cafferan à quelques gens de l'Equipage. On lui rendit le Prisonnier Turc, qui avoit été gardé jusqu'alors sur l'Incease. Il ne refusoit à restituer que la Pinace, qu'il promit d'amener lui-même le lendemain.

Elle parut enfin le 27. Mohammed fort satisfait de sa négociation demanda aux Anglois s'il n'étoit pas fidele à ses promesses. L'Amiral répondit qu'il lui manquoit encore un jeune homme qui étoit resté à Tayes, & que les Turcs avoient forcé de changer de Religion. En même tems il déclara que si ce Prisonnier n'étoit pas rendu, les Anglois ne relâcheroient pas les Vaisseaux dont ils s'étoient saisis. La réponse de Mohammed fut qu'il en parleroit à l'Aga, & qu'il reviendrait avec des explications. Après son départ, Sir Henri assembla son Conseil & mit en délibération s'il rendroit la liberté aux Vaisseaux Indiens, ou s'il les retiendrait jusqu'à la restitution du jeune Prisonnier. On conclut de relâcher les Vaisseaux des Indes, parce qu'ils appartenoient aux amis de la Nation Angloise, & de se dédommager par la prise du Vaisseau que les Turcs attendoient de Suez. On examina aussi quelle étoit la meilleure voie pour hâter la restitution du jeune homme. Les uns persuadés que toutes les instances seroient inutiles, proposerent d'arrêter quelque Turc de distinction, dont on offrirait de faire une échange. L'Amiral fut d'un avis opposé, & jugea qu'il valoit mieux prendre le parti des sollicitations dans un tems où les Anglois avoient à Mocha des amis qui les secourroient. On s'arrêta donc à la résolution d'insister sur le retour du jeune Prisonnier, & de ne pas parler de la restitution des marchandises.

Le 28. on apporta, de la part de l'Aga, un Ecrit par lequel Nakada, Mohammed & Schermal consentoient à la perte de leurs Vaisseaux & de leur cargaison, si le jeune homme n'étoit pas délivré dans douze jours, à la seule condition que les Vaisseaux fussent relâchés sur le champ. Sur cette promesse l'Amiral leur permit de décharger le Vaisseau de Diu, & de visiter librement les autres. La nuit suivante Femel mourut de la calenture, ou suivant l'opinion des Chirurgiens, de quelque dose de poison que les Turcs lui avoient fait avaler par surprise.

Au commencement du mois de Juin, le vent devint si chaud, que les Anglois ne pouvant le supporter, furent obligés pendant plusieurs jours de se tenir renfermés sous leurs écoutilles. On raconte d'étranges effets de ces vents enflammés, qui regnent quelquefois assez longtems sur cette Mer. Ils coupent la respiration & portent dans les entrailles une chaleur que tous les rafraîchissemens ne sont pas capables d'éteindre. Après avoir évité ce danger, Sir Henri écrivit en Italien une Lettre au Bacha. Il lui demandoit la restitution des marchandises Angloises, & des satisfactions pour tant de dommages qu'il avoit effüiés. On lui répondit que faire d'Interprète le Bacha ne pouvoit entendre la Lettre. Mais il crut cette réponse peu sincère, & n'écouterant plus que son ressentiment, il fit reprendre le Vaisseau de Diu, dont on n'avoit encore déchargé que quelques ballots de coton, en déclarant qu'il n'en sortiroit plus rien avant que le Bacha eût payé aux Anglois, pour dédommagement, soixante dix milles pieces de huir. Il s'étoit persuadé qu'il n'y avoit plus d'autre voie pour obtenir quelque satisfaction, & qu'il y avoit

Sir HENRI
MIDDLETON.
1611.

Il redemande le
jeune prisonnier
de Tayes.

Promesse des
Turcs.

Mort de Femel.

Vents brûlans
dans la Mer Rouge.

Les Anglois le-
mandent des sa-
tisfactions.

Sir HENRI
MIDDLETON.
1611.
Député du
d'Aly Kaskins.

peu de fond à faire sur le Vaisseau de Suez, parce qu'au moindre avis qu'il pouvoit être donné par terre, il ne falloit plus compter sur son arrivée.

Aly Kaskins, qui avoit servi d'Interprète à l'Amiral pendant son séjour à Zenan, vint un jour à bord, avec des complimens de la part du Bacha. Il protesta que son Maître avoit été fort affligé de la fuite précipitée de l'Amiral, parce qu'il s'étoit proposé de lui donner toutes sortes de satisfactions & de le congédier avec honneur. Aly apportoit aussi des complimens du Kiahia, qui faisoit prier Sir Henri de ne pas employer la violence, & d'avoir plutôt recours à la Justice de Constantinople, parce qu'ayant rendu tant de services aux Anglois, il appréhendoit beaucoup qu'on ne lui fît payer leurs hostilités de sa tête. Enfin le même Aly déclara qu'il avoit amené de Tayes, par ordre du Bacha, le jeune Prisonnier Anglois; & que si l'Amiral laissoit au Vaisseau de Dieu la liberté de décharger ses marchandises, ce jeune homme seroit amené à bord le jour suivant. Sir Henri fit une réponse civile aux politesses; mais il assura le Député que les marchandises de Dieu ne seroient relâchées qu'après la restitution des liennes.

Deux jours après on reçut un autre Messager de la part de l'Aga, qui faisoit demander une treve de douze jours, pour communiquer au Bacha les prétentions de l'Amiral; & le lendemain, Aly Kaskins accompagné d'un Bannian nommé *Tokorfi*, & de plusieurs autres, vint prier les Anglois de lui donner un Mémoire de leurs dommages, sur lequel on pût faire des réflexions dans la Ville. Il leur accorda leur demande, & dans le Mémoire qu'il leur donna, il faisoit monter ses pertes à 70 mille pièces de huit. Mais les douze jours étant expirés, sans qu'il eût reçu la moindre réponse, il fit dire de son côté à l'Aga, qu'après avoir été capable de le trahir, malgré ses invitations & ses promesses, de tuer plusieurs de ses gens qui ne l'avoient point offensé, de l'enfermer lui-même avec les derniers outrages, de se saisir de ses marchandises jusqu'à la valeur de 70 milles pièces de huit, & de lui causer d'autres dommages, dans lesquels il ne comprenoit point la perte du tems, il ne devoit pas être surpris que sur le refus qu'il faisoit aux Anglois de leur accorder des satisfactions, ils prissent la résolution de battre sa Ville à ses yeux, d'enlever les marchandises du Vaisseau de Dieu, & de brûler tous les Vaisseaux qui se trouvoient dans la Rade. Il fit ajouter que les Turcs ne l'accuseroient pas d'avoir violé sa parole, puisque le tems de la treve étoit expiré, & qu'ils devoient eux-mêmes se reprocher d'avoir mal rempli leurs promesses.

Messagers des
Anglois portés
à l'Aga.

Réponse faite
de l'Aga.

Tous les Anglois attendirent avec impatience comment cette déclaration seroit reçue. La réponse fut beaucoup plus ferme qu'ils ne l'avoient jugé. L'Aga leur fit demander d'où leur venoit le droit d'entrer dans ces Mers; & prétendant qu'ils n'avoient pu le recevoir de personne, il fit ajouter nettement qu'il ne leur étoit arrivé aucune disgrâce qu'ils n'eussent bien méritée. A l'égard des marchandises qu'ils se plaignoient d'avoir perdues, il déclara qu'il n'avoit rien fait que par l'ordre du Bacha. Si les Anglois se croyoient blessés, ils n'avoient qu'à porter leurs plaintes à Constantinople. Etoient-ils résolus de battre la Ville? il ne manquoit pas d'artillerie pour battre aussi leurs Vaisseaux. Les Bârimens & les marchandises qui étoient dans la Rade n'appartenoient ni au Bacha ni à lui. Mais si la Flotte Angloise attaquoit

la Ville ou les biens qui étoient sous la protection des Turcs, le Grand-Seigneur, qui en seroit bientôt informé, trouveroit mille moyens de s'en faire raison.

L'Amiral repliqua que pour entrer dans ces Mers il ne lui falloit pas d'autre permission que celle de Dieu & de son Roi : mais que pour descendre sur la Côte, l'Aga lui avoit donné la sienne en y joignant les plus fortes prières, qu'à l'égard des marchandises, ne devant rien au Bacha, n'étant point son Facteur, ne lui ayant fait aucun tort, & n'ayant jamais rien reçu de lui, il ne voyoit pas quelle raison il avoit eue pour se saisir de son bien par voie de réparation : qu'il devoit par conséquent redemander ses marchandises dans le lieu où elles étoient, & se faire rendre justice où il avoit reçu l'outrage ; qu'il doutoit d'ailleurs que le Bacha ou l'Aga osassent paroître à Constantinople quand leurs injustices y seroient connues, & répondre à ses plaintes devant le Sultan : mais que s'ils se croyoient offensés l'un ou l'autre, il leur conseilloit de porter leurs griefs à la Cour d'Angleterre.

Dans l'intervalle de ces déclarations, Sir Henri envoya le Capitaine Pemberton dans la Rade d'Assab, pour en apporter des rafraichissemens. La plupart de ses gens étoient malades à bord, & les amis qu'il avoit à Mocka l'avoient averti de se défier des provisions de la Ville, qui pouvoient être empoisonnées.

Enfin le 18 de Juin, Schermal, Aly, Tokorfi & plusieurs Chefs des Bannians vinrent à bord de l'Amiral, pour lui proposer des voies d'accommodement. Ils amenoient le Prisonnier de Tayes, déceimment vêtu à la Chrétienne, par la générosité de Schermal qui avoit fait volontairement la dépense de ses habits. Après quelques honnêtetés mutuelles, Schermal pria Sir Henri de se rappeler les marques d'estime & d'affection qu'il avoit toujours données à la Nation Angloise. Il avoit vu les chagrins des Anglois avec autant de douleur que s'il eût été question de ses propres gens. Mais c'étoit de ce sentiment même, & des services qu'il leur avoit rendus, qu'on lui faisoit un crime. Le Bacha lui avoit ordonné de trouver quelque moyen de les satisfaire, & l'avoit menacé de le faire étrangler s'il ne réussissoit pas dans cette entreprise. Il se remit là-dessus à la générosité de Sir Henri, en lui protestant que ses vûes étoient sincères & qu'il n'y entroit aucune feinte. Enfin il le supplia de lui déclarer ses véritables intentions, avec plus d'ouverture & de bonne foi qu'il n'en devoit avoir pour le commun des Turcs.

L'Amiral, après l'avoir remercié des sentimens qu'il avoit pour lui & pour sa Nation, lui répondit qu'il ne devoit pas ignorer ses demandes, puisqu'elles avoient été portées au rivage en Langue d'Arabie. Je les connois, lui dit Schermal ; mais si vous insistez sur des prétentions si excessives, il faut donc renoncer à toute espérance d'accommodement ; car il est impossible qu'elles soient accordées. Sir Henri touché de sa tristesse consentit à faire avec lui-même un second état de ses pertes, & une nouvelle estimation des marchandises dont les Turcs s'étoient saisis. La somme totale fut réduite à 18 mille pieces de huit, avec une stipulation particulière pour le fer & le plomb, qui devoit être restitué en nature. On conclut sur ces fondemens, une paix de deux ans entre les Anglois & les Turcs, depuis Mocka, jusqu'à Cananor sur la Côte de l'Inde ; mais à condition que le Bacha la confirmeroit par un

SIR HENRI
MIDDLETON.

1611.

Replique de l'Amiral Anglois.

Accommodement proposé par les Turcs.

Il est accepté, après de longues discussions.

Sir HENRI
MIDDLETON.
1611.

Maladie dan-
gereeuse.

Conclusion du
différend des An-
glois avec les
Turcs.

Ils quittent la
Rade de Mocka.

Politesse d'un
Prince Abyssin.

Projet des An-
glois pour le ven-
dre des Turcs.

Écrit signé de sa main & scellé de son sceau. Schermal partit fort satisfait de ce Traité; & pendant quelques jours, qui furent employés, sans doute à le communiquer au Bacha, les apparences furent si paisibles du côté de la Ville, que l'Amiral ne douta plus du succès de ses articles. Les Anglois commençoient à sentir vivement la nécessité de quitter une Côte si pernicieuse à leur Nation. Il s'étoit répandu sur les trois Vaisseaux une maladie dangereuse, dont presque personne ne fut exempt. Elle commençoit par de violentes douleurs de tête & d'estomac, & par une insomnie qui durait nuit & jour. La fièvre, qui ne tarda point à succéder, achevoit d'abattre les Malades. Cependant il en mourut peu; mais ceux qui n'avoient pas recours d'abord aux vomitifs & à la saignée, languirent longtems dans un état fort triste.

Le 2 de Juillet, Sir Henri reçut de Schermal le dernier paiement de la somme dont on étoit convenu, & termina tous les comptes avec lui. On ne manqua pas de lui faire demander les mille écus Vénitiens qu'il avoit promis au Kiahia. Mais il se crut dispensé de sa parole par les infidélités perpétuelles des Turcs. Schermal & son cortège l'ayant quitté vers la nuit, il les salua de trois coups de canon pendant qu'ils retournoient au rivage. Le lendemain Tokorli & Aly revinrent à bord, pour acheter du vermillon, qu'on ne fit pas difficulté de leur donner à crédit. Ils promirent de se rendre sur la Flotte avant quinze jours, dans la Rade d'Assab, où elle se proposoit de retourner, & d'y porter, avec l'argent qu'ils devoient, une petite provision de grain que l'Amiral les avoit chargés de lui acheter à Mocka, & la ratification du Traité par le Bacha. Dans le cours de l'après-midi, on leva l'ancre pour retourner à la Rade d'Assab; mais on n'y put arriver que le 5 au matin. Le jour suivant on commença par vider & nettoyer les puits, sur quelques avis que l'Amiral avoit reçus que les Turcs avoient proposé aux Habitans de cette Rade d'empoisonner les eaux.

Pendant que les Anglois profitoient d'une station si commode, pour se fournir de toutes sortes de provisions, le Prince du Pays qui n'avoit point ignoré les injustices des Turcs, envoya trois de ses principaux Officiers à l'Amiral, avec une escorte de trente Soldats, pour le féliciter de son heureuse délivrance & lui porter divers présens. Il lui faisoit offrir toutes les productions de son Pays, sans que les Anglois pussent juger s'ils devoient tant de politesse & de générosité à la haine des Abyssins pour les Turcs, ou à la qualité de Chrétiens, que le Prince faisoit profession de respecter. L'Amiral traita les Messagers avec autant d'affection que de magnificence, & les chargea pour leur Maître d'un habit de fort beau drap & d'un grand miroir.

Le 17, on vit arriver de Mocka, Tokorli avec un autre Bannian, qui apportoit à l'Amiral la provision qu'il leur avoit demandé & l'argent qu'ils lui devoient; mais n'ayant point la ratification du Bacha, ils s'excusèrent sur la multitude de ses affaires, qui ne lui avoit pas laissé le tems d'écrire. Les Anglois en conclurent qu'il ne vouloit garder aucune mesure avec leur Nation. Il n'y en eut pas un qui n'applaudit au dessein de l'Amiral, lorsqu'il leur proposa le 24 de s'avancer jusqu'à l'Île de Camatan, & d'y attendre le grand Vaisseau qui vient tous les ans de Suez, dans cette saison, avec une riche cargaison pour Mocka. C'étoit la plus sûre vengeance qu'ils pussent tirer de tous les outrages des Turcs; & leur empiètement augmentoit par la certi-

tude que l'Amiral même avoit eue à Zenan & à Mocka , que le Bacha & l'Aga croient intéressés dans la meilleure partie de cette cargaison. Ils s'employèrent jusqu'à la fin du mois à l'exécution de leur projet. Mais le vent leur fut toujours si contraire que dans une Mer fort éroire, ils eurent sans cesse à se défendre contre toutes sortes de dangers. S'ils faisoient voile pendant le jour, ils étoient obligés de mouiller l'ancre à l'entrée de chaque nuit; & fort souvent, dans les lieux mêmes qu'ils avoient crû les plus sûrs, ils se trouvoient exposés dans les ténèbres à quelques malheurs qu'ils n'avoient pas prévus. Enfin, reconnoissant qu'ils n'avoient que des disgrâces à se promettre sans un Pilote du Pays, ils rerournerent vers les Détroits , où ils jetterent l'ancre le 9 d'Août, à trois lieues de Bal-al ou Mandel. Le 10, le Darling & l'Inercafè sortirent par le Canal de l'Ouest, qui est beaucoup plus commode & plus profond que les Turcs & les Indiens ne le publient, dans la vûe de porter tous les Navigateurs à prendre l'autre passage, parce qu'il est si étroit qu'en le fortifiant, ils pourroient le commander par leur artillerie. En effet il n'a pas plus d'un mille & demie de largeur depuis le rivage d'Arabie jusqu'à l'Isle; & du côté de la terre il est parsemé de rocs & de basses, qui s'étendent assez loin. Cependant l'Inercafè & le Pepper-Corn prirent cette voie, de concert avec les deux autres Bâtimens, & pour se mettre en état de juger des deux passages. Ils se rejoignirent tous hors des Détroits, à quatre heures après midi, sur dix-neuf brasses de fond, sans être à plus de quatre milles de la Côte d'Arabie. Pendant la nuit suivante, ils firent voile au long de la terre. Depuis le 12 jusqu'au 27, ils eurent beaucoup de vent, mais presque toujours contraire; & souvent des calmes, avec un courant si rapide que dans le calme même il les emportoit quelquefois au Sud-Ouest l'espace de quatre milles en moins d'une heure; ce qui retarda extrêmement leur navigation. Le 27, un vent favorable les servit si bien qu'à six heures du soir ils eurent la vûe du Mont Felix, Promontoire à l'Ouest du Cap de Guardafu.

A dix heures ils furent arrêtés par un calme qui dura deux heures, quoique la Mer fut fort grosse; d'où ils conclurent qu'ils avoient passé la hauteur du Cap de Guardafu, car ils n'avoient pas trouvé de Mer si forte tandis qu'ils avoient été couverts de ce côté-là par la terre.

Le 30, ils entrèrent dans la Rade de Dellischa, où ils jetterent l'ancre vers midi. Il s'y trouvoit un grand Navire de Diu, & deux petits Bâtimens de l'Inde, qui étoient partis pour la Mer Rouge, mais qui avoient manqué la Mousson. Le Capitaine de Diu vint à bord de l'Amiral, & lui raconta que les Anglois étoient fort bien traités à Surate; qu'on y attendoit de jour en jour plusieurs Vaisseaux d'Angleterre; que le Capitaine Hawkins étoit dans une grande distinction à la Cour, où le Roi le considéroit beaucoup & lui avoit fait une grosse pension; enfin que ce Prince avoit donné au Capitaine Sharpey une somme d'argent pour se construire un Vaisseau qui devoit être lancé au premier jour. Quoique ces nouvelles fussent trop agréables pour être crues légèrement, l'Amiral accepta les civilités & les offres du Capitaine. Il employa même ses services, pour se procurer de l'eau, & pour former quelque liaison avec le Prince du Pays, dont il espéroit de tirer de l'aides. Mais il le paya plus cher que le Capitaine Keeling, parce que les Indiens en avoient enlevé de grosses provisions, & que la rareté en

Sir HENRI
MIDDLETON.
1611.

Ils abandon-
nent leur entre-
prise.

Ils repassent les
Détroits.

La Flotte en-
tre dans la Rade
de Dellischa.

Sir HENRI
MINDLTON.
1611.

Elle se rend à
Surate.

Elle y trouve
une nombreuse
Fotte de Portu-
gais.

Sir Henri écrit
à l'Amiral de cet-
te Nation.

Réponse qu'il
en reçoit.

Réplique de Sir
Henri.

augmentoit le prix. Il lui fit une Lettre au Prince pour le premier Navire Anglois qui relâcheroit dans cette Rade.

Les politeſſes & les ſervices du Capitaine de Diu n'avoient pas d'autre motif que de faire hâter leur départ aux Anglois ; mais l'Amiral, qui pénétoit ſes intentions, en profita fort adroitement pour obtenir de lui un Pilote Indien. Ce ſecours, dont il ſentoit le beſoin depuis long-tems, le fit partir avec beaucoup de joie le 3 de Septembre. Il arriva heureuſement le 26 dans la Rade de Surate, où il jeta l'ancre ſur ſept bralles de fond, à côté de trois Vaiſſeaux de l'Inde. Il voyoit dans la même Rade, à la diſtance d'un mille, ſept autres Bâtimens qu'il reconnut bientôt pour des Vaiſſeaux de l'Europe. Mais ſa ſurpriſe fut extrême en apprenant qu'ils étoient Portugais, & qu'il y en avoit actuellement treize autres dans la rivière de Surate. Dom Franciſco de Soto-Major, Commandant Portugais, qui portoit le titre de Grand Amiral du Nord, avoit appris depuis long-tems que les Anglois étoient dans la Mer Rouge, & s'étoit rendu à Surate dans le ſeul deſſein de ſ'y oppoſer à leur commerce. Il y tiroit de grands avantages du droit qu'il ſ'attribuoit de viſiter tous les Bâtimens étrangers, & de conſiſquer ceux qui entroient dans la Rade ſans paſſeport. Cependant Sir Henri ſe croyant à couvert de toute injuſte dans un tems où l'Eſpagne n'avoit pas de guerre avec les Anglois, prit le parti de lui écrire une lettre civile, dont il chargea ſon Pilote Indien. Il lui donna auſſi quelque commiſſion pour les Anglois de Surate ; car ayant pris peu de confiance au récit du Capitaine de Diu, il ſouhaitoit impatiemment de ſçavoir quel étoit leur nombre & leur ſituation dans cette Ville.

Le 29, il vit venir de l'Armada une petite Frégate, chargée de pluſieurs Portugais, qui lui apportoit la réponse de leur Chef à ſa lettre. Après quelques complimens, elle portoit en ſubſtance que le Grand Amiral ſe réjouiſſoit beaucoup de l'arrivée d'une Flotte Angloiſe, & qu'il étoit diſpoſé à lui rendre toutes ſortes de ſervices ; à condition néanmoins qu'étant venue pour le commerce, elle eût quelque paſſeport ou quelque ordre du Roi d'Eſpagne ; ſans quoi il étoit obligé de garder un Port dont la déſenſe étoit commiſe à ſes ſoins, parce que le Roi ſon Maître y entretenoit un Comptoir.

Sir Henri répondit de bouche qu'il n'avoit aucun paſſeport du Roi d'Eſpagne ni de ſes Vice-Rois ; mais qu'il ne croyoit pas en avoir beſoin, parce qu'il étoit envoyé au Grand-Mogol, de la part du Roi d'Angleterre, avec des Lettres & de riches préſens, pour établir dans ces Régions un commerce que les Anglois y avoient déjà commencé ; qu'il ne penſoit pas à nuire au Comptoir Portugais, mais qu'il ne connoiſſoit point auſſi de raiſon qui dût porter les Portugais à traverser l'établiſſement des Anglois, puifque l'Inde étoit un Pays libre, & que le Grand-Mogol ni ſes Sujets n'avoient aucune dépendance du Portugal. Sir Henri ajouta qu'il demandoit au Grand-Amiral, pour les Anglois qui étoient à Surate, la liberté de venir ſur la Flotte de leur Nation, & qu'il ſe flattoit qu'on ne le mettroit point dans la néceſſité d'employer la force pour ſe procurer une ſatiſfaction ſi juſte, parce qu'à toute ſorte de prix il étoit réſolu de les voir. Enſuite il fit préſenter au Meſſager Portugais, d'un habit de drap d'Angleterre,

Le

Le soir du même jour, il reçut une Lettre de Nicolas Bangham, Anglois de Surate, qui lui apprit que la Nation Angloise n'avoit pas de Comptoir dans cette Ville. Bangham y avoit été envoyé d'Agra par le Capitaine Hawkins, pour y recevoir quelques sommes qui lui étoient dûes. Il ne parloit point des marchandises Angloises, ni de ce qu'étoient devenus les anciens Facteurs; mais il ajoutoit qu'étant chargé de quelques Lettres du Capitaine Hawkins, il n'osoit les envoyer sur la Flotte, dans la crainte qu'elles ne fussent interceptées par les Portugais. Sir Henri lui répondit sur le champ qu'il pouvoit envoyer les Lettres, parce que n'ayant aucun dessein de nuire aux Portugais, il comptoit de les trouver dans la même disposition. Le 3 d'Octobre, Kojá Nassan Gouverneur de Surate & frere du Gouverneur de Cambaye, envoya un Mogol à l'Amiral Anglois avec des rafraichissemens & des offres de service. Il fit ajouter que du côté de son Pays on désireroit beaucoup d'entret en commerce avec les Anglois, mais qu'il y avoit peu d'apparence de le pouvoir, aussi long-tems que l'Armada Portugaise seroit si près de leur Flotte; qu'il leur conseilloit par cette raison de se rendre à Gogo, qui étoit un lieu plus commode & plus voisin de Cambaye, où les Négocians étoient en plus grand nombre qu'à Surate, les marchandises de meilleure qualité, & le débarquement plus sûr. Après cette explication, le Messager souhaita de sçavoir à quel parti les Anglois vouloient s'arrêter. L'Amiral répondit qu'il n'avoit point encore reçu les Lettres qu'il attendoit du rivage, & qu'ignorant ce qu'étoient devenus ses Compatriotes, & les marchandises Angloises qu'il y avoit laissées dans un autre tems, il ne pouvoit former aucune résolution; mais que si le Mogol vouloit conduire ses Vaisseaux près de la Ville, & faciliter à quelque Anglois de Surate la liberté de venir à bord, il s'expliqueroit plus positivement. Ce Messager & son Interprète furent renvoyés avec un petit présent,

Sir HENRI
MIDDLETON.
1611.

Il reçoit des
informations de
Surate.

On confie
aux Anglois de le
rendre à Gogo.

Ce qui les ar-
rête.

Deux jours après, l'Interprète qui étoit un Bramine, c'est-à-dire, un Prêtre des Bannians, reparut dans une Chaloupe, avec des Lettres de Nicolas Bangham, & celle du Capitaine Hawkins, écrite d'Agra au mois d'Avril, qui contenoit la maniere dont il étoit parvenu à la faveur du Grand-Mogol, qu'il avoit perdue ensuite par l'inconstance de ce Monarque, & par l'adresse des Portugais à se procurer tous les droits du commerce. Le même Messager apporta deux autres Lettres d'une date plus récente, écrite de Lahor, par William Finch; l'une au Commandant du premier Vaisseau Anglois qui attiveroit à Surate; l'autre à la Compagnie en Angleterre. Finch y rendoit compte de sa conduite & de l'entreprise qu'il avoit formée de retourner par terre en Europe; de l'inconstance du Roi & de la Nation; des intrigues des Portugais, & de quantité d'autres circonstances. Il avertissoit les Capitaines de ne pas débâter leurs marchandises, & de prendre peu de confiance au commerce dans tous ces Cantons, parce que le Roi & le Peuple, qui étoient également légers & inconstans, craignoient beaucoup d'offenser les Portugais.

Sir Henri re-
çoit des Lettres
de Surate.

Sir Henri, après avoir lu ces Lettres, perdit l'espérance de faire aucun commerce à Surate. Cependant il résolut de tout tenter dans cette vue, avant que de quitter la Rade. Il avoit appris par les Lettres de Bangham, que le Capitaine Sharpey, Jordayne, & d'autres Anglois qui étoient à Cam-

Sir HENRI
BIDDLETON.
1611.
Pécunière
qui peut com-
me les Portugais.

baye, s'étoient mis en chemin pour le venir voir à bord. Il se promit du moins la satisfaction de les y recevoir. Ce fut pour s'en assurer plus facilement qu'il refusa au Bramine la liberté de faire rentrer dans la rivière les trois Vaisseaux Indiens auprès desquels il avoit jetté l'ancre, & qui ayant manqué la Mousson s'étoient déterminés à renoncer au voyage du Sud. Il le chargea de dire au Gouverneur que sans aucun dessein de leur nuire, il étoit important pour lui de les retenir près de sa Flotte, parce que les Portugais interceptant ses Messagers & ses Lettres, l'éloignement de ces trois Vaisseaux lui feroit perdre tous les moyens de recevoir des nouvelles de Surate & d'y donner des siennes.

Les Anglois
font assés de
s'écarter de
leur point.

Mais le dessein des Portugais n'étoit pas de se borner à de si légers outrages. Le 22, ayant vu partir une Frégate Angloise pour gagner la terre; & ceux de leurs Vaisseaux qui se tenoient en embuscade l'attaquèrent avant que tous les Anglois fussent débarqués. A juger du nombre des Ennemis par le bruit de leur mousqueterie, ils devoient être plus de trois cens. Les Anglois qui étoient déjà descendus & ceux de la Frégate leur rendirent leur décharge. De part & d'autre il n'y eut aucun coup mortel. La Frégate Angloise rejoignit sa Flotte, en suivant de fort près le rivage; & l'Ennemi se retira vers le gros de la sienne. Mais cinq autres Vaisseaux Portugais, cachés derrière une petite montagne qui s'avançoit en forme de Cap, s'approchèrent bien-tôt pour canonner les Anglois qui étoient demeurés à terre; entreprise inutile, & tentée uniquement pour leur inspirer de la frayeur. Aussi ne leur fut-il pas difficile d'éviter les coups, & de gagner au long de la Côte un endroit où leur Frégate vint les reprendre, & d'où elle rejoignit heureusement la Flotte.

Arrivée d'en-
viron 3000 de
légats. Mous-
chaud à Surate.

Le 8 de Novembre, Bangham vint de Surate dans une Barque Indienne, pour visiter l'Amiral, & lui apporter quelques rafraichissemens. On apprit de lui que Moghreb Kam, Gouverneur de Cambaye étoit attendu dans peu de jours à Surate. Avant la nuit, on vit entrer dans la rivière environ cent petites Fregates, dont la plupart étoient Marchandes & faisoient voile à Cambaye. Elles avoient à leur tête le Fils du Vice - Roi. Quoiqu'elles n'eussent menacé les Anglois d'aucune insulte, Sir Henri rappella autour de lui un de ses Bâtimens qui avoit jetté l'ancre à quelque distance, dans la crainte qu'il n'eût quelque chose à souffrir dans l'obscurité. Le lendemain, Kojja Naffan parut sur le bord du rivage; & Sir Henri se détermina aussitôt à s'approcher de lui avec deux Chaloupes soutenues d'une Frégate. Leur conférence fut courte, mais civile. Le Gouverneur promit aux Anglois d'envoyer, dans deux ou trois jours au plus tard, des marchandises sur le rivage, pour y commencer le commerce, & de faire apporter aux Anglois par les gens du Pays tous les rafraichissemens dont la Flotte avoit besoin. Cependant il ne vint rien jusqu'au 18, que l'Amiral reçut une Lettre de Bangham, dans laquelle il trouva de nouveaux avis sur l'inutilité de ses espérances. Cette confirmation, jointe à l'oubli que Naffan marquoit de ses promesses, lui fit conclure qu'on n'avoit pensé jusqu'alors qu'à l'amuser, dans la double crainte d'offenser les Portugais, en lui permettant le commerce, & de le désoibler lui-même par un refus trop ouvert. Après cette réflexion, il résolut de partir; & dans cette vue il écrivit à Bangham de se rendre à bord. Mais Kojja

L'Amiral est
arrivé par le
Gouverneur.

Nassan lui en refusa la permission. Bingham, après l'avoir envoyé solliciter, se déroba secrètement & trouva le moyen de sortir de la Ville. Une démarche de cette nature faisant connoître au Gouverneur que le départ des Anglois étoit certain, il se hâta d'envoyer à l'Amiral un Marchand Indien, nommé Jadda, avec deux Lettres, l'une de sa propre main, l'autre de Moghreb Kam son frere, par lesquelles ils lui promettoient tous deux de lui rendre bientôt une visite sur son bord. L'offre d'une faveur si extraordinaire eut la force de faire suspendre sa résolution à l'Amiral, quoiqu'il eût appris à compter peu sur la parole des deux Freres.

Dans l'intervalle, les Portugais qui étoient entrés dans la rivière n'ayant point entrepris d'insulter les Anglois sur leur Flotte, s'efforcèrent de leur dresser un piège sur le rivage. Ils se cachèrent derrière quelques monts de sable, proche du lieu où ils voyoient souvent aborder; & paroissant tout d'un coup, au moment qu'ils touchoient la terre, ils se flatterent de les surprendre & de les accabler. Mais ils furent reçus de si bonne grace par des Ennemis bien armés, & préparés à tout événement, qu'ayant été forcés de prendre la fuite, ils laisserent sur le sable un de leurs gens blessé à mort, que les Anglois transporterent sur leur Flotte.

Le 24, qui étoit un Dimanche, Jadda vint à bord de l'Amiral, & lui annonça que Moghreb Kam étoit dans la Rade. Aussi-tôt les Anglois firent divers préparatifs; & Sir Henri, se mettant dans sa Frégate avec un cortège honnête & quelques présens, se hâta de se rendre au rivage. Il y trouva le Gouverneur de Cambaye & celui de Surate, qui attendoient tous deux son arrivée. On s'embrassa de part & d'autre, avec de grands témoignages d'estime & d'amitié. Les Vaisseaux Anglois firent en même tems une décharge de toute leur artillerie, & les deux Freres parurent fort sensibles à cet honneur. L'Amiral leur ayant offert ses présens, ils s'assirent tous sur un grand tapis, étendu par terre. La conférence dura jusqu'au soir. Enfin, Sir Henri voyant le Soleil prêt à se cacher, leur proposa de venir passer cette nuit sur son bord. Moghreb Kam y consentit, avec son fils & celui de Kojia Nassan, accompagnés tous trois de plusieurs personnes de distinction; mais Nassan déclara que ses affaires le rappelloient à la Ville. Les Anglois furent charmés de recevoir une si glorieuse marque de confiance de la part d'un homme aussi distingué que le Gouverneur de Cambaye. Ils le traitèrent avec toute la magnificence dont ils furent capables dans un espace si court. Les Indiens firent honneur au festin par leur bonne humeur & leur appétit. Après qu'ils eurent cessé de boire & de manger, l'Amiral présenta au Gouverneur une Lettre du Roi d'Angleterre qui lui étoit adressée, & lui en expliqua le sens. Il parut extrêmement flatté de l'honneur qu'il recevoit d'un grand Roi; & dans le mouvement de sa reconnaissance, il promit de rendre toute sorte de services aux Anglois, non seulement dans les affaires présentes du commerce, mais pour leur procurer même une établissement dans la Ville ou le Port qu'ils voudroient choisir, avec la permission d'y bâtir un Fort. Enfin, l'Amiral n'auroit fait, dans ce moment de faveur, aucune demande qui ne lui eût été accordée. Mais il comprit ce qu'il devoit rabattre de cet excès d'offres & de promesses. La nuit étant fort avancée, il laissa au Gouverneur la liberté de se reposer.

Sir Henri
MIDDLETON.
1611.

Pièce que les
Portugais dis-
sent aux Anglois.

Conférence sur
le rivage entre
l'Amiral Anglois
& les Gouverneurs
de Cambaye & de Surate.

Le Gouverneur
de Cambaye va
présenter la nuit sur
la Flotte Angloi-
se.

Sir HENRI
MIDDLETON.

1611.

Careilles qu'il
y recut, & son
avisité.

Les Anglois
font mai recom-
penses.

Le commerce se
fait sur le rivage.

Le 25 au matin, Moghreb Kam se fit un agréable amusement d'acheter des couteaux, des miroirs, & d'autres bijoux qui se trouvoient entre les Anglois de l'Equipage. L'Amiral lui fit voir toutes les parties du Vaisseau, dont il admira l'ordre & la propreté. Tout ce qui parut lui plaire lui fut offert gratuitement; & quoique de lui-même il fut allé porté à marquer du goût pour quantité de bagatelles, Sir Henri qui vouloit aller au devant de tous ses desirs, acheta de ses gens plusieurs choses de cette nature qu'il lui fit accepter. Il lui montra des essais de toutes les marchandises; & pour satisfaire sa curiosité, il fallut ouvrir toutes les armoires & tous les coffres. On lui servit ensuite un grand dîner, après lequel il souhaita de visiter de même les autres Vaisseaux.

Il sembloit que sans former des prétentions téméraires, on pouvoit se flatter, sur de si belles apparences, d'obtenir du moins les avantages ordinaires du commerce. Le 30 & le 31, Sir Henti envoya Fowler, Jordayne, & d'autres Façteurs de sa Flotte pour examiner les marchandises que les deux Gouverneurs avoient promis de mettre en vente. Ils rapportèrent des essais, auxquels tous les prix étoient attachés. Les Anglois marquerent leurs choix, & jusqu'où ils vouloient aller pour la quantité & pour le prix. Ils pressèrent les Marchands Indiens de faire la même chose pour les marchandises de la Flotte. Mais ils s'apperçurent bientôt qu'en les remettant d'un jour à l'autre on ne pensoit point à conclure. On n'offroit rien pour leurs marchandises, & l'on ne vouloit rien rabattre du prix de celles de l'Inde. Les Anglois avoient vendu à Moghreb Kam un grand nombre de lames d'épées, & les avoient laissées à fort bon marché, parce qu'ils se flattoient que dans la multitude, les médiocres passeroient avec les bonnes. Mais après les avoir reçues, il eut grand soin de les faire examiner rigoureusement & de renvoyer les mauvaises; ce qui tendit presque sans valeur celles qui furent renvoyées; & loin de les faire payer sur le champ, il ne fixa même aucun terme pour le paiement. Ensuite, paroissant lui-même choqué de la lenteur des Anglois, il fit remporter à Surate les marchandises qu'ils avoient présentées; & pour comble d'infidélité, il publia, sous de grosses peines, une défense de porter des vivres ou d'autres commodités à l'Amiral. Tel fut le salaire de toutes ses libéralités & ses promesses.

Cependant, le 8 de Décembre au matin, Moghreb Kam revint au rivage avec une suite nombreuse & quarante balles de marchandises. L'Amiral s'y rendit, bien escorté, & fut conduit sous sa tente. Les civilités & les caresses ne lui furent point épargnées; mais il abrégua les siennes pour traiter sérieusement. On convint de prix pour le plomb, le vif-argent & le vermillon. Il fut réglé de même pour les marchandises qui devoient se prendre en échange. Celles de Surate n'appartenoient pas uniquement aux deux Gouverneurs: le Scha Bandar & divers autres Négocians y avoient beaucoup de part; mais Koya Nassan ne laissoit pas de se rendre l'arbitre de tous les prix, parce que sa permission étoit nécessaire pour acheter & pour vendre. Il abusoit de cette autorité pour hausser à son gré le prix des marchandises de la Ville, & pour diminuer celui des Anglois, sans paroître ému des murmures mêmes de ses gens, qui voyoient à regret combien cette tyrannie étoit nuisible à la vente.

L'Amiral ne laissa pas de faire débarquer le 9, une partie de son plomb. Il reçut aussi quelques marchandises dont les échanges avoient été réglés. Moghreb Kam assisloit à ce commerce, avec une ardeur & des témoignages de joie qui faisoient assez connoître combien il croyoit y trouver d'avantages; lorsqu'on lui apporta, de la part de son Roi, une Lettre qui changea tout d'un coup sa bonne humeur dans une profonde tristesse. Il s'assit d'un air pensif. Ensuite s'étant levé brusquement, il quitta Sir Henri qui étoit assis à son côté, sans lui dire un mot, ni jeter les yeux sur lui. Cependant avant que de monter à cheval, il parut revenir à lui-même; & se tournant vers le Général, il l'embrassa en lui disant qu'il étoit son frere, & qu'il le prioit d'excuser un départ si brusque, parce qu'il étoit appelé par des affaires de la dernière importance. Il ajouta qu'il laissoit Kojas Nassan, pour recevoir & délivrer les marchandises sur lesquelles on étoit déjà d'accord, & pour faire de nouveaux marchés. Peu de jours après, les Anglois furent informés qu'il avoit été dépouillé de son Gouvernement de Cambaye, comme Nassan son frere le fut bientôt aussi de celui de Surate; ce qui leur fit juger que c'étoit la nouvelle de sa disgrâce qu'il avoit reçue pendant la conférence qu'ils avoient avec lui. Dans ces Pais barbares, rien n'est si glissant que la faveur. Moghreb Kam, qui s'étoit vu Gouverneur d'une grande Province, se trouva réduit à l'Office de Directeur de la Douane à Surate.

Le nouveau Gouverneur de Surate eut la curiosité de se rendre à bord du Pepper-Corn, pour visiter la Flotte Angloise. Pendant qu'il s'occupoit de ce soin avec l'Amiral qui lui servoit de Guide, les Facteurs Anglois étoient au rivage pour y faire peser le plomb, dont une partie étoit déjà débarquée, & l'autre prête à l'être, dans les Chaloupes qui l'avoient apporté. Ils demandoient qu'on se servit des poids Anglois; mais Kojas Nassan, qui paroissoit conserver encore la même autorité dans le commerce, ne vouloit pas d'autres poids que ceux de Surate, & les avoit fait apporter dans cette vue. Ils furent obligés d'y consentir; mais après quelques essais, ils souhai-terent du moins qu'on leur accordât la liberté d'examiner la différence des poids, parce que rien ne les obligeoit de se fier aux Indiens, qui pouvoient donner les noms qu'il leur plaisoit à leurs propres poids. En effet ayant pesé avec les poids Anglois ce qui l'avoit déjà été avec ceux de Surate, ils trouverent dans cinq quintaux une différence de dix ou onze *mandes*, c'est-à-dire de plus de trente-trois livres Angloises. Nassan qui avoit ses avantages à tirer de cette inégalité, commença d'autres chicanes, & demanda d'être payé, moitié en argent, moitié en échanges de marchandises, sans quoi il protesto que les Anglois n'avoient rien à prétendre. Il donnoit déjà ordre aux Voiruriers de retourner à la Ville avec leurs charges, en déclarant qu'il ne vouloit rien non plus de ce qui appartenoit aux Anglois. Les Facteurs se hâtèrent de faire avertir l'Amiral, qui étoit encore à bord avec le Gouverneur & le Scha Bandar. L'expérience avoit déjà fait connoître à Sir Henri que Nassan étoit capable d'exécuter ses menaces. Il sçavoit aussi que l'usage du Pays, & d'une grande partie de l'Inde, est que les Traités de commerce peuvent être revoqués dans l'espace de vingt-quatre heures, en rendant les arrhes, & même les marchandises après qu'elles ont été livrées. C'étoit dans la crainte de ce traitement qu'il avoit envoyé Fowler & d'au-

Sir HENRI
MIDDLETON.
1611.

Disgrâce des
Gouverneurs de
Cambaye & de
Surate.

Le nouveau
Gouverneur de
Surate visite la
Flotte Angloise.

Chicanes de
Kojas Nassan dans
le commerce.

Sir HENRI
MIDDLETON.
1611.

Les Anglois ar-
rivent sur leur
Flotte le Gouver-
neur de Surate.

Il se relâche
& garde Na-
fan pour Otage.

Lettres du Vi-
ce-roi de Goa
lues à l'Amiral
Anglois.

La fermeté plus
utile aux An-
glois que la poli-
telle.

Arrivée de Flo-
ris à Massulipa-
tan.

rrés Facteurs au rivage, pour sçavoir de Nassan s'il vouloit se tenir aux conditions, & pour lui déclarer que les Chaloupes ne partiroient pas sans cette certitude. Nassan s'étoit engagé devant plusieurs Témoin à remplir routes ses promesses, & n'avoit marqué d'empressement que pour l'arrivée des Chaloupes.

Dans le chagrin d'être trompé, Sir Henri, après avoir consulté les Anglois qui restoient autour de lui, ne vit pas de moyen plus sûr pour mettre les Indiens à la raison, que d'arrêter sur son Vaisseau le Gouverneur de Surate & le Scha Bandar. Il leur expliqua civilement les sujets de plainte qu'il recevoit de Nassan, & le regret qu'il avoit de se voir forcé, par tant d'injustices, de les retenir pour garans du Trairé. Le Gouverneur, sans condamner la conduite des Anglois, les pria d'envoyer ordre de sa part à Koj Nassan de le venir trouver sur la Flotte. Il n'osa refuser d'obéir. Aussitôt qu'il fut arrivé, le Gouverneur s'adressant à l'Amiral, lui dit qu'il avoit entre les mains l'Auteur des difficultés, & qu'il lui conseilloit de se faire rendre justice. Le sens de ce discours ne parut obscur à personne. L'Amiral laissa au Gouverneur & au Scha Bandar la liberté de retourner à terre, après lui avoir fait un présent, & garda pour otages, sur le Pepper-Corn, Koj Nassan & plusieurs personnes de son cortège.

Quelques jours après, le Scha Bandar, qui se nommoit Nassan Aly, vint à bord de l'Amiral, & lui montra deux Lettres du Vice-Roi de Goa; l'une adressée à lui-même, l'autre qui étoit venue sous son enveloppe, & qui étoit pour le Grand-Amiral du Nord, commandant la Flotte Portugaise. Le Vice-Roi écrivoit dans celle-ci au Grand-Amiral, qu'il avoit reçu la sienne, où il avoit lû avec beaucoup de satisfaction le service qu'il venoit de rendre à l'Espagne, en forçant l'Amiral Anglois & ses gens de se jeter à la nage pour regagner leurs Vaisseaux, sans quoi il les auroit fait prisonniers. Il relevait cette action par de grands éloges; & pour la récompenser avec éclat, il lui faisoit présent de quelques Frégates qu'il avoit enlevées depuis peu sur la Côte de Malabar. En même tems il lui donnoit avis qu'il avoit envoyé son Fils sur sa Flotte, pour y apprendre le métier des armes; & le recommandant à ses soins, il le prioit de lui enseigner le chemin de la gloire. Cette Lettre, que le Scha Bandar prenoit plaisir à faire lire aux Anglois avant que de la remettre au Grand-Amiral, marquoit combien le Vice-Roi étoit trompé par les fausses relations & les vaines bravades de ses Officiers. Dans celle qui étoit adressée au Scha Bandar, il le remercioit d'avoir employé ses soins pour empêcher le commerce des Anglois à Surate, & le prioit de les continuer avec le même zèle, en l'assurant que la Cour de Portugal le récompenseroit libéralement de ses services.

La fermeté de Sir Henri avoit produit plus d'effet que ses civilités & ses présents. Il vint le même jour au rivage plusieurs chariots de provisions que Bangham avoit eu la liberté d'acheter à Surate. Toutes les affaires du commerce furent terminées le 24, & les comptes réglés à la satisfaction des Parties. Alors Sir Henri ne fit pas difficulté de renvoyer ses Otages, qui lui promirent plus de fidélité.

Le 27, il vint à bord un Juif de Massulipatan, qui en apportoit une Lettre, datée le 8 de Septembre, d'un Danzikois, nommé *Peter Floris*, qui

étant employé par la Compagnie d'Angleterre, donnoit avis à l'Amiral de son heureuse arrivée au commencement de Septembre. Il étoit parti de Londres au mois de Février.

Il y avoit long-tems que Sharpey étoit arrivé sur la Flotte. Sir Henri le chargea, avec Hugues Fraine & Hugues Greet, de faire le voyage d'Agra, pour rendre au Capitaine Hawkins une Lettre qu'il se crut obligé de lui écrire. Il étoit peu satisfait de la conduire d'Hawkins, & sa qualité d'Amiral le mettoit en droit de lui expliquer ses sentimens. Sharpey partit le 2 de Janvier, avec ordre aussi d'acheter quelques étoffes des Indes, & d'autres commodités s'il s'en trouvoit à des prix raisonnables.

Il revint plutôt qu'on ne s'y étoit attendu, & la surprise des Anglois fut extrême de le voir sur le rivage, avec le Capitaine Hawkins. Ils avoient laissé leurs voitures à cinq milles de la mer, dans la crainte qu'elles ne fussent enlevées par les Portugais. Sir Henri se rendit lui-même à terre avec deux cens hommes armés, pour les mettre à couvert. Elles furent amenées jusqu'au rivage, & transportées sur les Vaisseaux, sans que les Portugais s'en apperçussent.

Moghreb Kam avoit conservé depuis sa chute, une sorte d'autorité qui le faisoit encore respecter de ceux qui avoient été témoins de sa grandeur. Étant sorti de la Ville pour aller au devant d'un Général qui revenoit des guerres du Dekan, & qui devoit passer par Surate, il avoit chargé à son départ Jordayne de faire des civilités de sa part à Sir Henri, & de lui dire qu'il parloit pour revenir incessamment, disposé à remplir avec fidélité les promesses qu'il avoit faites aux Anglois pour leur Comptoir. A son retour il changea extrêmement de langage, car ayant fait appeler Jordayne, il lui demanda d'un air sombre, ce qu'il faisoit à Surate, & pourquoi tous les Anglois n'étoient pas partis. Jordayne répondit qu'ils étoient arrêtés par la confiance qu'ils avoient à sa parole, & par l'espérance d'établir un Comptoir, sans quoi ils n'auroient pas tardé à mettre à la voile. Moghreb protesta qu'ils n'obtiendroient jamais de Comptoir à Surate, & se plaignit que le long séjour qu'ils avoient fait dans la Rade, avoit fait perdre à sa Douane plus d'un million de manureys; après quoi il leur ordonna de la part du Roi de partir immédiatement. Cet ordre surprit l'Amiral sans lui causer beaucoup de chagrin. Il rappella aussitôt tous les Facteurs qu'il avoit à Surate, dans la résolution de mettre promptement à la voile.

La Rade où les Anglois étoient depuis si longtems n'étoit pas celle de Surate, qu'ils avoient quittée après avoir vu arriver le Fils du Vice-Roi. Ils s'étoient retirés dans celle de Soually au 20^e degré 57 minutes de latitude, 16 degrés 30 minutes de variation. Mais étant déterminés à partir, ils leverent l'ancre le 11 de Février, & se rapprochant de la Rade de Surate pour faire connoître que la crainte n'avoit point de part à leur résolution, ils mouillèrent le soir, près d'un Vaisseau de la Ville qui avoit été lancé nouvellement, & qui étoit sorti le même jour de la Rivière, pour faire voile vers la Mer Rouge. La latitude de cette Rade, est de 20 degrés 42 minutes. Enfin s'étant mis en mer le 12, ils allerent jeter l'ancre à deux lieues de la Rade, près d'un Vaisseau de Calcut, qui arrivoit à Surate, & qui leur accorda un Pilote pour les conduire à Dabul. Le 13 ils avancèrent avec toutes

Sir HENRI
MINDLITON.
1612.

Sharpey est en-
voyé à Agra par
l'Amiral.

Son retour avec
le Capitaine
Hawkins.

Moghreb chan-
ge de sentimens
pour les Anglois
& les force de
partir.

Rade de Soually
& sa latitude.

Estime de la
Rade de Surate.

SIR HENRI
MIDDLETON.
1612.

leurs voiles Ouest par Sud, l'espace d'environ dix lieues; mais alors le vent leur manquant tout-à-fait, ils demeurèrent immobiles pendant trois heures sur un fond de vingt brasses. A peine l'air eut-il recommencé à s'agiter que portant au Sud-Sud-Ouest, ils découvrirent la terre, avec deux petites montagnes, qui leur firent juger qu'ils étoient proches de Daman. A six heures du soir, un calme qui les surprit encore, leur fit passer une partie de la nuit dans l'immobilité. Ils employèrent plus heureusement le reste en se laissant conduire par le vent qui les portoit au Sud par Ouest. Le matin ils se trouvèrent à 19 degrés 50 minutes de latitude, éloignés d'environ cinq lieues du rivage. Le vent les servit peu jusqu'à midi; mais il devint plus favorable jusqu'au soir, que se trouvant sur treize brasses de fond à quatre ou cinq lieues du rivage, ils jugèrent à l'entrée de la nuit qu'ils étoient vis-à-vis de Chaul. Ils portèrent au Sud pendant toute la nuit avec un fort bon vent. Le 16, ils dirigèrent leur course au long de la Côte, Sud, & par Est, jusqu'à six heures après midi, ne trouvant nulle part moins de dix brasses; enfin ils entretinrent avant la nuit dans la Rade de Dabul, qui est à 17 degrés 42 minutes de latitude; 16 degrés 30 minutes de variation.

Les Anglois ar-
rivent à Dabul,
& y sont bien re-
çus.

Le jour suivant, l'Amiral envoya au rivage, dans une Barque de Pêcheur, le Pilote qu'il avoit reçu du Vaisseau de Calecut, avec une Lettre pour le Gouverneur, qu'il avoit obtenue à Mocka, de Maleck Amber, Capitaine d'un grand Vaisseau de Dabul. Il se trouva heureusement que ce Capitaine étoit arrivé depuis quelque tems avec son Vaisseau. Dans le cours de l'après-midi, l'Amiral reçut de sa part & de celle du Gouverneur quelques rafraîchissemens, avec des assurances d'amitié, des offres de service, & la permission d'envoyer au rivage, s'il avoit dessein d'y faire quelque commerce. Les Anglois ne balancèrent point à faire descendre deux Facteurs, qui furent reçus avec beaucoup de caresses, & traités fort civilement pendant le séjour qu'ils firent dans la Ville.

Il y eut peu
de commerce.

Les trois jours suivans furent employés à vendre une petite quantité de marchandises; mais l'Amiral s'apercevant qu'il ne pouvoit se promettre un commerce plus considérable, prit dès le 24 la résolution de partir. Il assembla le Conseil pour délibérer s'il fetoit voile à Priaman, à Bantam, & dans d'autres parties de l'Inde; ou s'il devoit retourner dans la Mer Rouge, dans l'espérance d'y faire un commerce plus utile avec les Vaisseaux Indiens. Il repréenta qu'ayant trouvé jusqu'alors si peu de facilité à se défaire des marchandises que la Flotte avoit apportées, il ne falloit pas compter qu'on en trouvât davantage dans des lieux plus éloignés; & que personne ne les accuseroit d'injustice, lorsque pour prix d'un si long & si pénible voyage ils forceroient les Vaisseaux Indiens de leur donner en échange les marchandises de l'Inde, pour celles qu'ils leur offriroient. Ce raisonnement parut si bien fondé, qu'on se détermina pour la Mer Rouge par cette seule raison, à laquelle néanmoins Sir Henri voulut qu'on joignît l'obligation de tirer vengeance des outrages des Turcs. C'étoit déclarer ouvertement qu'on alloit prendre la qualité de Pirates avec celle de Marchands. Mais pour la déguiser un peu, on apprit par la voie de Malfulipatan, que le Vaisseau Anglois qui y étoit arrivé quatre mois auparavant sous la conduite du Capitaine Flo-
ris, étoit parti dans le dessein de gagner aussi la Mer Rouge, & l'on se crut autorisé

Raison qui les
détermine à re-
tourner dans la
Mer Rouge.

autorisé à ne rien épargner pour le sauver de la trahison des Turcs, entre les mains desquels il alloit se jeter imprudemment.

Depuis ce jour jusqu'au 27, on ne s'occupa qu'à renouveler la provision d'eau. Le soir du 26, on aperçut un Vaisseau à quelque distance; & deux ou trois petits Bâtimens Malabares qui étoient venus du même côté, assurèrent l'Amiral que c'étoit un Vaisseau Portugais de Cochîn, qui étoit parti pour Chaul. Le Pepper-Corn, le Darling, & la Frégate furent envoyés aussitôt à sa rencontre, & n'eurent pas de peine à s'en saisir. Mais les gens de la Frégate excédant leurs ordres, pillèrent l'Equipage Portugais. L'Amiral fit restituer aux Matelots ce qui leur avoit été enlevé, & se contenta de prendre ce qu'ils avoient de meilleur & de plus frais dans leurs provisions, pour se dédommager un peu des pertes que la Flotte Portugaise de Surate avoit fait esuier à la sienne. La Lettre du Vice-Roi, dont le Scha Bandar avoit procuré la lecture aux Anglois, leur avoit fait assez connoître que si l'Amiral Soro Major ne leur avoit pas causé plus de mal, c'étoit moins l'inclination que le pouvoir qui lui avoit manqué. Cependant Sir Henri eut soin de faire signer aux Commandans de l'Equipage, un Mémoire exact de ce qu'il leur avoit enlevé.

Le 25 Mars, la Flotte Angloise eut la vue de l'Isle de Sokotra. A quatre ou cinq lieues de la pointe de Dellifcha, la variation se trouva de 16 degrés. Depuis midi jusqu'à quatre heures au matin du jour suivant, on suivit la Côte avec fort peu de vent; & le calme survenant tout d'un coup, on fut emporté par le courant sur un Roc qui est à quatre ou cinq lieues de la partie Occidentale de l'Isle, où l'on fut forcé de mouiller, pour attendre le vent. Il se leva deux heures après à l'Est; de sorte que vers midi on se trouva éloigné du Roc d'environ quatre lieues, après lesquelles on retomba dans un autre courant, qui n'étoit pas moins impétueux vers le Nord. Le 27, en portant à l'Ouest-Sud-Ouest, on trouva encore un courant, dont la direction étoit aussi vers le Nord. Mais après s'en être dégagé aussi heureusement que des deux autres, on se trouva le matin, vis-à-vis d'Abba del Kuria, & le soir, on eut la vue du Cap de Guardafu, à sept ou huit lieues de distance. Depuis le midi du jour précédent jusqu'à l'heure où l'on étoit, on avoit fait environ vingt-huit lieues, Ouest-Sud-Ouest; quoique la véritable direction fût à l'Ouest, en tirant beaucoup moins vers le Sud. L'Amiral fit jeter l'ancre jusqu'à minuit. Le lendemain à huit heures, il se trouva entre les deux Caps de *Guardafu* & *Felix*.

Le Darling s'étoit arrêté à Sokotra, avec les ordres de Sir Henri. Pemberton qui commandoit ce Vaisseau, revint le 2 d'Avril, & rapporta qu'il avoit vu entre les mains du Roi un Ecrit de Jean Saris, Commandant de trois Vaisseaux Anglois, qui contenoit le tems de son départ d'Angleterre, le nom des lieux où il avoit relâché dans sa route, son arrivée à Sokotra & le dessein dans lequel il étoit parti de pénétrer dans la Mer Rouge, pour y exercer le commerce. Pemberton ajouta qu'on avoit fait lire à Saris l'Ecrit que Sir Henri avoit laissé dans la même Isle, & les raisons qui devoient le faire renoncer au voyage de la Mer Rouge; mais que se fiant au Passeport qu'il avoit du Grand-Seigneur, il espiroir d'être reçu plus favorablement que Sir Henri. Sur ce recit, le Conseil fut assemblé; & sans la moindre

Tom. II.

F

Sir HENRI
MIDDLTON.
1612.

Il prenait un
Bâtimen Por-
tugais, & s'occu-
pait de ses
provisions.

Calmes & dan-
gerous courans
pres de Sokotra.

Infirmités
touchant l'ar-
rivée d'un nou-
veau Flotte An-
gloise dans la Mer
Rouge.

Sir HENRI
MIDDLETON.
1612.
Résolution de
l'Amiral.

opposition de sentimens , on se confirma dans la résolution d'exécuter le dessein qu'on s'étoit proposé. D'ailleurs , il auroit été difficile d'en former un autre. Le vent ne permettoit plus de retourner en arriere , jusqu'à la Mousou de l'Ouest qui ne devoit revenir qu'au mois de May. Ainsi l'Amiral prit le parti de laisser le Capitaine Dounton avec le Peppet-Corn , pour croiser aux envions d'Aden ; tandis qu'avec l'Inercase & le Darling , il s'avanceroit lui-même jusqu'aux Détroits de Babalmandel. Ils allerent ensemble jusqu'à sept lieues du Promontoire d'Aden , & lorsqu'ils se crurent vis-à-vis de cette Ville , à 12 degrés 47 minutes de latitude , Pemberton demeura derriere l'Amiral qui continua sa navigation. La variation fut , cet après-midi , de 13 degrés 40 minutes.

Il jette l'ancre
dans le Détroit.

Depuis quatre heures du soir jusqu'à trois heures du matin , l'Amiral eut peu de vent. Il suivit le Canal en portant à l'Ouest par Nord & à l'Ouest-Nord-Ouest. Vers le milieu du jour , un bon vent , qui se leva tout d'un coup , le fit avancer si légèrement jusqu'au soir , qu'au soleil couchant il jeta l'ancre à quatre lieues de Babalmandel. Le 4 , à huit heures du matin , il remit à la voile pour entrer dans le Détroit. Deux heures après , il se trouva dans Babalmandel même , entre l'Isle de ce nom & l'Arabie. Il y mouilla sur un fond de huit brasses. Le Canal n'a pas plus d'une demi-lieue de largeur. A peine y fut-il arrêté qu'il vit venir à son bord une Barque conduite par un Turc & trois ou quatre Soldats Arabes. Ce Turc étoit le Commandant d'un Château voisin , sous l'autorité de l'Aga de Mocka. Il offrit à l'Amiral de se charger de ses Lettres pour Mocka , s'il y vouloit écrire , & de lui remettre les réponses dans l'espace de trois jours. L'occasion étoit trop belle , par quelque motif qu'elle fût offerte. L'Amiral prit le parti d'écrire au Capitaine Saris , pour lui communiquer les raisons qui le tamenoiient dans cette Mer.

Il reçoit des lettres
du Capitaine
Saris , alors à
Mocka.

Le 6 , il lui vint de Zeyla , Ville maritime du Détroit , sur la Côte d'Arabie , une Jelbe qui alloit à Mocka , chargée de nattes. Il acheta du Patron douze moutons ; & loin de l'arrêter dans sa route , il lui recommanda de publier qu'il avoit rencontré des Anglois. Le 7 avant le jour , il vit passer un Vaisseau de Basanor , qui sembloit fort pressé pour l'éviter. Il le força de jeter l'ancre près de lui , en le menaçant de le couler à fond , s'il résistait à ses ordres. Le même jour , *Richard Wickam* , un des Capitaines de Saris , lui apporta des Lettres dont le sujet n'est pas marqué dans la Relation. Mais l'Amiral retint *Wickam* , de peur que les Turcs ne se crussent en droit de l'arrêter lorsqu'ils apprendroient à son retour que les Vaisseaux Indiens ne passoient plus librement dans le Détroit. Il ne laissa pas de faire réponse à Saris , mais par un Turc qui avoit accompagné *Wickam*. Le huit , après midi , il arriva un Vaisseau de Diu , qui fut fort surpris de recevoir des Anglois , l'ordre de jeter l'ancre auprès d'eux. C'étoit le même Bâtiment que Sir Henri avoit arrêté l'année précédente dans la Rade de Mocka. Il fit prendre sur les deux Navires Indiens toutes les marchandises qui convenoient à ses vues , & les fit transporter à bord de l'Inercase. Le 9 , il se saisit d'une petite Frégate arrivée de Sael , & chargée d'Ollibanum , dont les Anglois acheterent une partie , qu'ils payerent à la satisfaction des Infideles. Deux jours après ils arrêterent une Barque de Sindé.

L'Amiral com-
mence à se saisir
des Vaisseaux In-
diens.

Il est remarquable que depuis le jour qu'ils étoient entrés dans les Détroits jusqu'au 12, le vent demeura constamment au quart du Sud-Est, & qu'ensuite il changea au Nord-Ouest. L'année d'auparavant, il avoit tourné aussi le même jour au Nord-Ouest, où il étoit demeuré trois jours. Ce changement arrive tous les ans avec la même régularité.

Le 14, Saris arriva sur les huit heures du matin à la vûe de Sir Henri avec ses trois Bâtimens. Après qu'ils se furent salués de roure leur artillerie, Saris, accompagné du Capitaine Towson, & de Cox son principal Facteur, se rendit à bord de l'Inercase, où il passa tout le jour avec l'Amiral. Il l'invira, pour le jour suivant, à dîner sur son Vaisseau, qui se nommoit le *Clove*. Sir Henri s'y étant rendu avec ses meilleurs amis, pria le Capitaine de lui faire lire le Passeport du Grand-Seigneur; sur quoi Saris lui déclara que s'étant promis un heureux Commerce à Mocka, il n'attribuoit la perte de ses espérances qu'à la détention des Vaisseaux Indiens. L'Amiral, quoique fort persuadé qu'il s'étoit flatté mal-à-propos, crut devoir le consoler par une offre dont les avantages devoient surpasser beaucoup ceux du commerce ordinaire. Il convint par un Ecrit formel que le Capitaine auroit le tiers de toutes les marchandises qui seroient prises aux Indiens, en payant comme lui le prix en argent ou par des échanges, & que les Bâtimens demeureroient ensuite à la disposition de celui qui avoit cru devoir cette conduite à sa vengeance. Etrange Traité, par lequel ils dispoient du bien d'autrui sans aucun droit. Saris ne se crut point obligé d'en examiner la justice, parce qu'il regarda les fruits qu'il en devoit tirer, comme un salaire bien acquis par les services qu'il alloit rendre à l'Amiral.

En effet, deux Vaisseaux ayant paru le 16, l'un de Calecut, chargé de riz, l'autre de Karaparan près de Dabul, chargé de poivre, Saris fut le plus ardent à les forcer de jeter l'ancre. Le 18, il en vint un de Cananor, à Mocka. Le lendemain, on en arrêta deux de Surate, l'un nommé le *Hassani*, qui appartenoit à Abdal Hassan, & qui alloit à Joddah; l'autre à Kojâ Nassan, cet ancien ami de l'Amiral. Ils furent forcés de mouiller près de son Vaisseau, sur lequel il fit monter les Commandans Indiens, pour les faire garder sous ses yeux. Il apprit d'eux que le principal Navire du Grand-Mogol, nommé le *Rhemi*, devoit bientôt arriver. Le 20, il prit un Vaisseau de Diu, chargé de marchandises Indiennes; & le même jour, une grande Barque de Dabul qui lui auroit échappé si la Pinace n'eût fait beaucoup de diligence pour la joindre. L'Amiral fit conduire à terre, le lendemain, tous les Passagers des deux Vaisseaux de Surate. Vers midi, il arriva un Vaisseau de Calecut, qui fut arrêté avec tous les autres. Le 22, on arrêta une Frégate de Sael, qui apportoit à Joddah de l'olibanum, qu'elle avoit été charger à Goa. Dans le même tems, le Darling poursuivit un grand Vaisseau de Diu, chargé de marchandises Indiennes pour Suaken, qui avoit pris sa roue par le grand Canal, mais que cette précaution ne put garantir du fort commun.

Enfin le 23, on vit arriver le Rhemi de Surate, Vaisseau du Grand-Mogol, qui étoit chargé pour la Reine, Mere de ce puissant Monarque. Il comptoit de se rendre à Joddah; mais il fut arrêté avec tous les autres. Son Equipage étoit de quinze cens personnes. Sir Henri, satisfait d'une proie si riche, donna ordre à cette multitude de Captifs de se préparer pour le

Sir HENRI
MIDDLETON.
1612.

Observation sur
le vent dans ces
Détroits.

Saris joint l'A-
miral Middleton.
ton.

Etrange traité
pour piller le
bien d'autrui.

Grand nombre
de Vaisseaux In-
diens arrivés par
les deux Chets
Anglois.

Arrivée du Vais-
seau du Grand
Mogol.

Sir HENRI
MIDDLETON.
1612.

L'Amiral se re-
tient avec la puce
dans la Baye
d'Assab.

Remarque.

suivre le lendemain dans la Rade d'Assab, où il se proposoit de faire la distribution de son butin. Il partit en effet le 24, en laissant derrière lui le Darling, & le Thomas, Vaisseau de Saris, pour croiser dans les Détroits.

Il jeta l'ancre, à l'entrée de la nuit, sous l'Isle des Crabbes; & le jour suivant il entra dans la Rade, accompagné de tous ses Captifs.

On doit trouver fort étrange que l'Amiral interrompe ici sa Relation, sans nous apprendre comment il usa de l'ascendant qu'il avoit sur les Indiens, & quelles bornes il mit à sa vengeance. On ne comprend pas mieux sur quels principes il se croyoit en droit de punir les Indiens des outrages qu'il avoit reçus des Turcs. Mais le voyage suivant étant lié au sien, par la dépendance où le Capitaine Downton étoit de ses ordres en qualité de son Lieutenant, on fait remonter ici le Lecteur jusqu'à l'année de leur départ commun, pour tirer du Journal de Downton quantité d'éclaircissemens qui manquent à la Relation de l'Amiral. Ce n'est pas néanmoins sans avoir eu l'attention de recueillir les latitudes.

L A T I T U D E S.

Isles de Queriba.....	11	10	S.	Rade de Surate.....	20	42
Baye sablonneuse de Sokotra.....				Rade de Dabul.....	17	42
.....	12	25	N.	Variation.....	16	30
Ville de Tamarin.....	12	30		Aden en Arabe.....	12	47
Variation.....	19	18		Variation.....	13	40
Ville de Zenan.....	16	15				
Rade de Soually.....	20	57				
Variation.....	16	30				

J O U R N A L

*De NICOLAS DOWNTON, Capitaine du Pepper-Corn ;
dans la Flotte de Sir HENRI MIDDLETON.*

DOWNTON.
1610.
Voyage fait avec
le précédent.

LE 22 de Juillet 1610, à quatre heures après-midi, on eut la vue de *La-Table*, Montagne fort élevée, & celle de la Baye de Saldanna, à la distance d'environ douze lieues. Mais les calmes & la variété des vents ne permirent point d'entrer dans la Rade avant le 24. On y trouva trois Bâtimens Hollandois, dont l'un faisoit voile à Bantam, commandé par Peter-Gar, qui étoit parti de Hollande avec treize Vaisseaux que la tempête avoit dispersés, & qu'il attendoit dans cette Baye. Les deux autres étoient venus faire leur provision d'huile dans l'Isle des Pengouins, & devoient retourner directement en Europe.

g u i s s i o n d e l a
Baye de Saldan-
na.

La Baye de Saldanna est à (a) quatre lieues, Nord-Nord-Est, du Cap de Bonne-Espérance; & Nord par Ouest, à dix lieues du Cap *Falsa*. Ces deux Caps qui peuvent être vus de Saldanna, sont divisés par une autre grande Baye,

(a) Les Relations ne s'accordent pas sur cette distance; mais voyez la Carte.

DOUNTON,
1610.

entre laquelle & celle de Saldanna, il n'y a qu'un espace de trois lieues, d'un terrain bas & marécageux, qui s'étend Sud & Nord, & qui des deux côtés est environné de hautes montagnes. Quand on est assez avancé pour avoir la pointe de la Baye de Saldanna à l'Ouest-Nord-Ouest, au Nord-Ouest & par Ouest, vis-à-vis la terre qui est entre les deux hautes montagnes de La-Table, & du Sugar Loaf, ou d'un Pain-de-sucre, on se trouve dans une situation sûre & commode, sur un fond de six, cinq, & quatre brasses, suivant l'eau que prend le bâtiment. L'Isle des Pengouins en est à trois lieues, portant Nord-Nord-Ouest, demi-Ouest, & s'étendant au Nord par Ouest de l'endroit de la Rade où vous êtes. (a) Le Continent du fond de la Baye, quoiqu'éloigné de 13 lieues, sert aussi à couvrir cette itarion, parce que tirant sur le Nord, Ouest par Ouest, il ne laisse gueres plus de trois points ouverts du côté de la Mer du Nord-Ouest, d'où viennent les plus grandes tempêtes.

La Baye de Saldanna avoit été jusqu'alors une retraite favorable pour les Anglois. Outre la bonté de l'air, qui les retabloit de toutes leurs maladies, ils y avoient toujours trouvé une grande abondance de bœufs & de moutons, qu'ils achetoient à fort bon compte. Un bœuf ne leur coûtoit qu'un crochet de fer de douze ou quinze pouces de longueur. Mais le Capitaine Dounton trouva beaucoup de changement, sans pouvoir en pénétrer la cause, parce que la Flotte Angloise n'avoit personne qui entendit les langues du Pays. Ses conjectures sont, que le mal avoit pu venir des Hollandois, qui, sans faire attention à l'avenir, ravageoient & détruisoient tout, dans les lieux où le hazard les faisoit arriver : ou que les bestiaux qu'on y avoit vus en si grand nombre, n'étoient pas une production du Pays ; mais qu'étant pris dans les guerres que les Habitans avoient alors, & qui leur faisoient rechercher avec tant d'avidité les moindres morceaux de fer, pour armer leurs dards & leurs lances, la paix qui avoit peut-être succédé à leurs divisions, leur avoit fait perdre tout à la fois le goût du fer & l'occasion d'enlever des bestiaux. Ils ne laissoient pas de venir chaque jour aux tentes des Anglois ; mais les prières & les présents ne purent tirer d'eux que quatre vaches & six brebis, pour le soulagement des Malades de la Flotte. Ces vaches étoient mêmes si vieilles & si maigres, que leur chair ne faisoit point un mets fort piquant. Et ce ne fut pas du fer que les Sauvages demandèrent en paiement ; ils ne voulurent prendre que de petites plaques de cuivre, de six pouces quatrés ; pour chacune desquelles ils donnoient volontiers une brebis. On fut obligé de couper en pieces un chaudron de cuivre, dont ils regardoient les morceaux avec admiration. Ils s'en font des ornemens pour leur parure, avec un soin extrême de les rendre clairs & luisans ; & Dounton en vit plusieurs qui portoient six ou sept de ces précieux bijoux au long des bras.

Ces Africains sont les plus sales Créatures que l'Auteur ait jamais vues. A la malpropreté naturelle de leurs corps, qui vient de la sueur ou d'autres causes, ils joignent une onction, qui est apparemment le jus de quelques herbes, mais qui ressemble beaucoup à la fiente de vache ; & leur chevelure, ou plutôt la laine de leur tête, qu'ils ont soin de bien enduire de cette affreuse pomade, a l'air d'une pâte composée d'herbes pilées. Pour habits, ils ont

Changement ar-
rivés dans cette
Baye.

Cause du chan-
gement.

Usages & ca-
ractères des Afri-
quains de Saldan-
na.

(a) L'Editeur Anglois remarque qu'il faut qu'il y ait ici quelque erreur, & que cette Description ne peut convenir qu'à la Baye de La-Table. Elle est d'ailleurs fort obscure & semble se contredire.

DOUNTON.
1610.

des peaux de bêtes, qui leur tombent jusqu'au milieu des cuisses, mais sans être liées par aucune couture; & leurs parties naturelles sont couvertes, dans les deux sexes, d'une queue de chat, ou de quelque autre petit animal. Leurs moutons, au lieu de laine, ont une sorte de poil qui ressemble à celui des veaux, & qui est aussi de diverses couleurs. Ils ont les jambes plus longues, & le corps plus gros que les moutons d'Angleterre; mais ils sont beaucoup moins gras.

Les Chefs de la Nation sont distingués par une plaque d'ivoire mince & fort poli, d'environ seize pouces de grandeur, qui leur couvre le bras au dessus du coude; & depuis le coude jusqu'au poignet, ils portent six, huit, & jusqu'à douze petites pièces de cuivre, qui sont ou séparées, ou jointes ensemble, suivant la facilité qu'ils trouvent à les ajuster, avec des bracelets de verre bleu, & de nacre de perles, qui leur viennent des échanges qu'ils font avec les Matelots Hollandois pour des œufs d'autruche & des porcs-épics. Ils ont une autre sorte de parure, qui est peut-être ce qu'il y a de plus dégoûtant dans l'univers; ce sont les boyaux des Bêtes qu'ils ont tués, ou qu'ils voyent tuer aux Anglois. Ils se les passent autour du col, en les faisant descendre jusqu'à la ceinture au long de l'estomac; ce qui joint à l'horreur du spectacle une odeur que les Européens ont peine à supporter. Ils ont l'usage des fleches & des arcs; mais lorsqu'ils s'approchent des Voyageurs de l'Europe, ils laissent ces armes dans quelque buisson, pour ne conserver qu'une sorte de lance fort courte, ou de dard armé d'une petite pointe de fer; & quelques plumes d'autruche, dont ils se servent comme d'éventails, contre la chaleur du Soleil. Ils ont la taille fort belle, & le corps extrêmement dégagé. On croit avoir remarqué qu'ils changent de tems en tems d'habitations, pour la commodité des pâturages. Les lieux qu'ils préfèrent sont les vallées entre les montagnes. De la Baye, on découvre dans l'éloignement, des sommets chargés de neige; mais les monts qui sont vers la Côte, n'ont rien qui sente l'Hiver, malgré leur extrême hauteur.

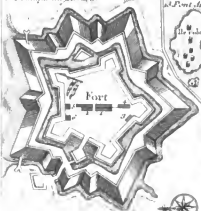
Monts chargés
de neige, en Affri-
que.

Observations
de Dounton sur
les animaux.

Dounton, plus capable d'observations que la plupart des Marchands Anglois, remarqua différentes espèces de serpens & d'araignées, mais sans entreprendre d'en laisser la description. Il vit quantité de bêtes farouches. Les Hollandois l'assurèrent qu'ils avoient vu des lions; mais il chercha inutilement l'occasion d'en voir. Les chevreuils, les antilopes, les porcs-épics, les tortues de terre, les singes, les oyes, les canards, les pélicans, les *passées*, les *stémings*, les corbeaux, qui ont tous un collier blanc autour du col, quantité de petits oiseaux de différentes espèces, sans parler de ceux de mer dont la variété est innombrable, remplissent tellement l'air, les arbres & la terre, qu'on ne peut se remuer sans en faire partir un grand nombre. Les cormorans sont en troupes au long des côtes, & ne l'emportent pas néanmoins par la multitude, sur certains oiseaux gris, avec les ailes noires, que les Portugais appellent *alcantrafes*.

Le poisson n'y est pas moins abondant. On y trouve la plupart des espèces qui sont connues en Europe. Mais Dounton parle avec étonnement de la multitude des veaux marins, & des petites baleines qu'il vit plusieurs fois autour de l'Isle des Pengouins. L'air, sur toute la côte, est fort sain, & l'eau excellente. On voit descendre des montagnes une infinité de petits ruisseaux,

1. Logement du Gouverneur.
2. Logement du Sous-Gouverneur.
3. Logement du Capitaine.
4. Logement du Lieutenant.
5. Porte-roulé.
6. Boutique du Service.



7. Montagne de la table.
8. Montagne du Diable.
9. Montagne du Lion.
10. Quai du Lion.
11. Habitation des Hollandais.
12. L. Fort.
13. Pont du débarquement.
14. Lieu de l'Anquade.
15. Rivière.



Baye de la Table.

Vue du Cap de Bonne Esperance

- | | | |
|--------------------------|-------------------------------|-----------------------|
| A. Montagne du Diable. | F. Fort des Hollandais. | L. Rivier & Hospital. |
| B. Montagne de la table. | G. Fort de la Compagnie. | M. Fort de l'Anquade. |
| C. Montagne du Lion. | H. Habitation des Hollandais. | N. Lieu de l'Anquade. |
| D. Quai du Lion. | | |



qui se réunissent dans plusieurs endroits, & qui fournissent abondamment à la provision des Vaisseaux.

Un jour au matin, le Capitaine Dounton & l'Amiral accompagnés de treize hommes, entreprirent de chercher quelque lieu d'où ils pussent faire apporter du bois. Après avoir fait trois milles sans en découvrir aucune apparence, à la réserve de quelques feuilles vertes, que la nécessité fit couper aux gens du Pepper-Corn, Sir Henri qui cherchoit en même tems quelques rafraichissemens pour ses malades, prit la résolution de s'avancer autout de La-Table, dans l'espérance d'y trouver quelques bestiaux qu'il se proposoit d'acheter. Il ne prévoyoit pas dans quelles difficultés il alloit s'engager. Ils traversèrent d'abord un grand terrain pierreux, inégal, sans aucune trace de chemin, obligés fort souvent de descendre & de remonter, pour franchir un grand nombre de ravines que les torrens, formés par la pluie, n'avoient pas cessé de former depuis un grand nombre de siècles, en se précipitant du sommet de La-Table. Enfin, ils trouvèrent un sentier battu, au long duquel ils marchèrent quelque tems, guidés par quelques plumes qu'ils rencontroient d'espace en espace & par d'autres traces d'oiseau ou de bétail. Cependant, en ayant trouvé la fin, ils jugèrent que cette route avoit été frayée par les équipages de divers Vaisseaux. Ils la quitterent, pour prendre sur la droite, où ils recommencèrent à marcher dans un lieu riste & fatigant, jusqu'à ce qu'ils découvrirent un autre sentier, qui sembloit conduite vers la rade au long des montagnes. Ils le suivirent assez longtems, au travers des rocs & des ravines; & se trouvant avec beaucoup de surprise entre le Pain-de-sucre & La-Table, ils découvrirent le rivage, au long duquel ils avoient marché, entre des monts qui leur en détoient la vue. Ils continuèrent d'avancer entre le Nord du Pain-de-sucre & La-Table, sans qu'on nous dise quelle étoit leur ressource contre la faim & la fraîcheur de la nuit. Enfin, après s'être fortifiés le marin, en faisant un peu de feu, ils marchèrent encore une partie du jour, & vers le soir ils arrivèrent à leurs tentes. Une si longue absence y avoit déjà répandu l'alarme. Pember-ton, inquiet pour le sort de son Amiral, se dispoisoit à partir avec un corps d'Anglois bien armés, pour le chercher d'un côté de la Montagne, tandis que Thornton en feroit le tout du côté opposé avec une autre troupe. La joie de le voir arriver sur si vive, qu'elle éclatta dans toute la Flotte par une fête publique. Sir Henri, dans cette marche, avoit eu pendant tout le jour *La-Table* à sa droite; & sur sa gauche, des marais, qui étant près des montagnes, se trouvoient remplis de rocs, tombés en divers rems du sommet. Le fond en est humide, & paroît propre à faire d'excellens pâturages. On y voit par intervalles des arbres fort bas, quoique larges & rouffus par leurs branches, qui portent un fruit de la figure & de la grosseur des pommes de pin, mais dont la peau n'est pas si rude: les oiseaux se nourrissent de la semence. Les feuilles ont à peu près la forme de celles du Houx; mais elles sont moins épaisses.

Cette saison étant le printems du pays, l'herbe & les arbres étoient en fleurs de tous côtés. Dounton, charmé de ce spectacle, regretta de n'avoir pas apporté les meilleures semences de nos jardins, pour les laisser dans une terre qui lui paroïssoit fort propre à les recevoir. Quoique les Sauvages eussent pû ruiner une partie de son travail, il jugea qu'il s'en feroit sauvé quelque partie; & que les Commandans de chaque Vaisseau, qui seroit entré dans la Baye,

DOUNTON.

1610.

Voyage témé-
raire & infu-
tueux de l'Ami-
ral Anglois.

Son retour, &
les observations.

Utilité de por-
ter des semences
dans les voyages
de mer.

DOUNTON.
1610.
Départ des Anglois.

Ils rencontrent
l'Union à Madagafcar. Ses avan-
tices.

recueillant le fruit de ses soins, auroient été portés par son exemple à soute-
nir & à perfectionner son entreprise.

Après avoir renouvelé la provision d'eau, & rétabli les malades avec des
rafraichissemens d'une bonté médiocre, puisqu'ils consistoient principalement
dans l'abondance du poisson & dans une prodigieuse quantité de moules, on
se disposa le 9 d'Août, à remettre à la voile. Mais le vent devint contraire jus-
qu'au 13, que soufflant au Sud-Sud-Est il fit doubler avant la nuit le Cap de
Bonne-Espérance. On ne passa pas moins heureusement celui de *Das-Agulhas*
ou des Aiguilles. Les jours suivans furent variés par des tems fort divers, jus-
qu'au 6 de Septembre qu'on découvrit à trois heures après midi l'Isle de Madaga-
scar, ou de Saint-Laurent, à 23 degrés 38 minutes de latitude. Vers le soir,
on jeta l'ancre dans la Baye de Saint-Augustin, où l'on trouva l'*Union* de
Londres, Vice-Amiral du quatrième voyage, que le défaut de provisions tenoit
dans cette Baye avec beaucoup d'embarras & d'inquiétude. On apprit
du Capitaine qu'il avoit été séparé de son Amiral & de la Pinace entre le Cap
de Bonne-Espérance & la Baye de Saldanna, sans avoir pu se procurer la
moindre information sur leur sort, & qu'il étoit entré dans cette Baye, pour les
chercher. Ensuite ayant fait voile vers l'Isle de Zanzibar, il s'étoit laissé enga-
ger par les fausses offres des Portugais à tenter le commerce dans cette
Isle; mais quelques-uns de ses gens, qu'il leur avoit envoyés, avoient eu
beaucoup de peine à se sauver de leurs mains, & n'avoient pu regagner leur
Chaloupe qu'en perdant trois de leurs compagnons. Les vents contraires ne
lui permettant point de choisir un port commode, il avoit été forcé par le
besoin d'eau, de retourner vers Madagascar, dans le dessein de gagner la
Baye d'Antongile, qui est sur la Côte Est-Nord-Est: divers obstacles l'avoient
mis dans la nécessité d'entrer dans celle de Konguomorro au coin Nord-Ouest
de l'Isle. Il s'y étoit arrêté quelques jours, excité à la confiance par les caresses
& les offres du Roi. Le principal Facteur du Vaisseau avoit conçu une si bonne
opinion de ce Prince barbare, que dans l'espérance d'en tirer de l'ambre gris
& d'autres richesses, il s'étoit déterminé à descendre au rivage avec plusieurs
Marchands du Vaisseau. Il s'étoit présenté au Roi qui avoit souhaité de voir aussi
le Chirurgien, le Trompette, & le Tambour. Mais ces trois hommes, qui avoient
accompagné les Marchands dans la Chaloupe ayant refusé d'en sortir, on vit
aussitôt paroître un grand nombre de Sauvages armés de dards, de flèches &
de lances, qui entreprirent de forcer la Chaloupe. Les Matelots Anglois re-
poussèrent ces furieux à coups d'arquebuses, mais il en sortit d'autres de la
rivière dans une multitude de Canots, qui eurent la hardiesse de s'avancer
jusqu'au Vaisseau, d'où le bruit de l'artillerie les éloigna bientôt. Cependant,
ils formèrent le dessein, quelques jours après, d'attaquer le Vaisseau même,
qui attendoit des nouvelles de son Capitaine & de ses Marchands. Plus de
cent Canots s'approchèrent en forme de croissant, & mirent les Anglois dans
la nécessité de se retirer. Ils avoient repris leur course vers l'Inde; & n'ayant
pu gagner Sokotra, ils avoient fait voile au Port d'Achin, où ils avoient
trouvé quelque avantage à commercer avec les Guzarates. De-là, ils s'étoient
rendus à Priaman, pour y charger du poivre; mais après y avoir fait leur
convention pour le prix, à treize pièces de huit le *bahar*, on leur avoit livré
la marchandise dans l'Isle de Tekou, qui est à trois lieues de Priaman.

Sic

Sir Henti se chargea volontiers de procurer des vivres à l'Union, par les mêmes moyens qu'il employa pour lui-même, & cette entreprise rendit son séjour plus long dans la Rade. Il accorda aussi les différends qui s'étoient élevés dans l'Equipage. Pendant quatre jours qu'il passa dans cette Baye, il observa que l'eau y est partout fort profonde, mais inégale dans sa profondeur, qui surpasse quelquefois deux cens brasses. Tout le rivage du Sud, depuis la pointe de l'Ouest jusqu'aux montagnes, est parsemé de rocs & de baïsses, que le retour de la marée laisse à découvert. L'Amiral avoit fait jeter l'ancre à l'extrémité de ces rocs proche des montagnes, sur douze brasses de fond; mais il auroit pu s'approcher encore plus de la terre, sur sept brasses. Il étoit entré dans la Baye avec un vent très fort qui souffloit au Sud-Sud-Ouest, & qui cessa tout d'un coup lorsqu'on fut près de la terre. Cependant il recommença tous les jours, jusqu'à la nuit, qui étoit toujours fort calme. L'Auteur remarque qu'on avoit alors la nouvelle Lune, ce qui rend le tems plus difficile dans ces contrées; de sorte qu'il ne put juger de ce qu'il est dans un autre cas. Il lui parut que la chaleur est toujours extrême sur ces terres, surtout lorsque le Soleil est au Sud de la ligne.

Les Anglois trouverent, dans cette partie de l'Isle, des arbres aussi résineux que le sapin jaune. Ayant essayé d'y mettre le feu, ils furent surpris de le voir gagner avec une vitesse prodigieuse de la racine jusqu'aux branches. Le bois de ces arbres est aussi fort tendre; mais ils en trouverent une autre espèce dont le bois est aussi dur que le *lignum-vita*, & la couleur très blanche jusqu'au cœur, qui tire un peu sur le brun. Les arbres qu'on coupa pour le chauffage des Vaisseaux, furent de ceux qui parurent les plus communs, & dont les branches sont chargées d'un fruit qu'on appelle tamarin. Il est dans des cosses, de la grandeur de celle de nos fèves. Le goût en est fort aigre, & les Apothiquaires le croyent bon contre le scorbut. On trouve aussi dans le même lieu une grande quantité de cette herbe, dont on fait l'espèce d'aloes qu'on appelle *Sokotrine*. Pour la forme, on auroit peine à la distinguer de la *Semper-vive*. Mais l'Auteur ne put être informé si les Habitans de l'Isle la connoissent, & s'ils en font usage. Il ne découvrit pas mieux pourquoi ils marquoient tant d'éloignement à converser avec les Anglois. On eut beaucoup de peine à se procurer des rafraichissemens. Un bœuf se donnoit autrefois dans cette Baye pour une pièce de huit; & l'Amiral en pouvoit à peine obtenir pour le double. Il y a beaucoup d'apparence que c'étoit l'Union même qui avoit causé ce changement, depuis qu'étant sans Chef, & cherchant peut-être à se venger, tout l'Equipage avoit commis divets désordres sur la Côte. On prétend que les Insulaires de Madagascar sont naturellement perfides; mais leur entremise à Konkomorre, & l'ordre dans lequel ils s'étoient avancés pour combattre, doit faire juger aussi qu'ils sont braves, & qu'ils n'ignorent pas la discipline militaire. Leurs armes sont l'arc & les fleches, la lance & de petits dards qu'ils portent en faisceaux, & qu'ils jettent fort adroitement.

Le 9 de Septembre, à quatre heures après midi, la Flotte leva l'ancre; & laissant l'Union dans la Baye, elle en sortit avec un fort bon vent. Le 21, entre 10 & 11 degrés de latitude, le vent étant à l'Est-Sud-Est, & les Courans au Sud-Ouest, on se trouva fort près d'une Côte très basse au milieu d'une infinité de petits rocs, qui ne s'appërçoient que par le battement de la mer.

Tome II.

G

DOUNTON.
1612.
Secours accordés à l'Union.

Propriétés de la Baye de Saint-Augustin.

Arbres & plantes.

Changement de manieres dans les Habitans.

Départ de la Flotte.

DOUNTON.
1613.
Iles de Queriba.
Rocs & courans dangereux.

On distingua plusieurs petites Iles, qui sont celles de *Queriba*, & l'on employa six jours à s'en dégager. La Côte, dont on avoit été surpris de se trouver si proche, est, au jugement de Dounton, environ 70 lieues au Nord de Mozambique. Comme le soin d'éviter les rocs occupoit uniquement les Anglois, ils ne firent point d'observations sur la terre qu'ils avoient devant les yeux, ni sur la distance des Iles entr'elles. Le plus grand danger venoit des Courans, qui étant d'une grande violence, empêchoient de jeter l'ancre au milieu des rocs, & même d'approcher du rivage quoiqu'ils n'en fussent qu'à deux lieues. Tous les soirs ils voyoient des feux allumés par les Habitans, mais ces foibles secours ne diminuoient pas le péril, & ne leur inspiroient pas l'envie de s'approcher. Ce qui leur causa un nouvel étonnement, ce fut qu'après s'être dégagés des rocs, ils se trouverent jettés au Nord par les Courans, presque au même point d'où ils étoient venus.

Iles nommées
les Deux Herman-
nas.

Enfin les Courans cessèrent le 9, ou du moins la Flotte s'en trouvant délivrée, sans pouvoir distinguer de quel côté ils prenoient leur direction, le 17, au lever du Soleil, on découvrit les Iles qui se nomment *Deux-Hermanas*, ou les deux Sœurs, & qui tirent ce nom de leur parfaite ressemblance. Leur situation, l'une à l'égard de l'autre, est Ouest par Sud, & Est par Nord. Elles sont à sept ou huit lieues de la pointe Ouest de Sokorra, vers laquelle on continua de s'avancer. La sonde fit trouver, à trois lieues & demie de cette pointe, vingt-trois, vingt-quatre & vingt six brasses d'eau. Mais le vent, qui avoit été très favorable dans cet espace, venant tout d'un coup à manquer, on ne put surmonter le Courant pour s'approcher des Côtes. L'Amiral & le Darling jetterent l'ancre sur douze brasses de fond, près d'un Ville nommée *Gallanza*. A la fraîcheur du soir, le Capitaine Dounton gagna dans la Pinace une pointe sablonneuse, pour en tirer quelques rafraichissemens de poisson ou d'autres vivres. Il y apprit, comme il le craignoit déjà, que la Mousson de l'Est étoit arrivée, & par conséquent qu'il falloit renoncer pour neuf mois à l'espérance de se rendre à Cambaïe. Cependant il leur restoit celle de recevoir à Tamarin des informations plus certaines de la bouche du Roi.

Villes de Gal-
lanza & de Ta-
marin.

Le 20, qui étoit un samedi, ils allerent mouiller le soir contre une pointe, à six lieues de Tamarin, & cinq de Gallanza. Mais au lieu d'y passer la nuit, s'étant flattés de pouvoir avancer à la faveur d'un petit vent frais de terre, ils furent entraînés avec tant de force par le Courant, que le lendemain ils se retrouvèrent vis-à-vis de Gallanza, mais à beaucoup de distance du rivage. Le 22, l'Amiral & le Darling se rapprocherent de la terre dans un lieu que les rocs & les basses rendoient assez dangereux; & vers midi, le *Pepper-Corn*, qui avoit failli d'être tout-à-fait écarté de l'Isle, mouilla aussi dans la Baye, à l'Ouest de Gallanza sur un fond de six brasses. Dounton se rendit aussi-tôt au rivage dans la Pinace, où il avoit mis quantité de barrils pour rapporter de l'eau. Il s'étoit muni d'une enseigne de paix, dans l'espérance que les Habitans viendroient à lui avec quelques boucs & d'autres rafraichissemens. Il en vit effectivement plusieurs troupes, qui s'étoient rassemblées à quelque distance: mais personne n'osant s'approcher, il jugea que ces pauvres Insulaires étoient arrêtés par la crainte de déplaire au Roi, qui ne vouloit pas que ses Sujets eussent la moindre intelligence avec les Etrangers, ni qu'ils leur fournissent aucun secours de vivres sans sa permission. Dounton se contenta de remplir d'eau

treize de ses barils, & revint tranquillement à bord.

La Lune étant pleine & la marée haute à neuf heures du soir, on trouva par diverses observations que l'eau s'étoit élevée de douze pieds. Elle se retira directement au Nord, c'est-à-dire, en suivant le rivage. Un vent frais, qui prit le même cours, servit encore à faire avancer les Anglois au long des Côtes, jusqu'à l'entrée d'une Baye sablonneuse, où ils employèrent le reste de la nuit à la pêche; & s'apercevant que le Courant les repoussoit à l'Ouest, ils mouillèrent l'ancre, pour attendre la marée suivante ou le secours d'un autre vent. Le 25, ils obtinrent le vent qu'ils avoient désiré; & vers le milieu du jour ils jetterent l'ancre à moins d'un mille du rivage, vis-à-vis de Tamarin, où le Palais du Roi se fait voir sur une éminence au-dessus de la Ville. L'Amiral salua ce Prince de six coups de canon, le Pepper-Corn de trois, & le Darling d'un seul. Femel, un des principaux Marchands de la Flotte, fut envoyé au rivage dans la Pinace, avec un présent, qui consistoit dans une coupe d'argent doré du poids de dix onces, une lame d'épée & trois aunes de beau drap. Le Roi le reçut sur le bord de la mer, dans une tente couleur d'orange, où il étoit assis avec ses principaux Courtisans & une garde de quelques Arquebusers. Il entretenait Femel pendant plus d'une heure. Il marqua beaucoup d'envie de voir l'Amiral, en promettant de lui accorder gratuitement de l'eau, & la liberté du Commerce; quoique la sécheresse & la stérilité qui regnoient depuis deux ans dans son Isle, en eussent tellement banni l'abondance, qu'ayant envoyé dans la Mer Rouge, sur sa propre Fregate, tout ce qu'il avoit pu recueillir d'aloes, il ne lui en restoit pas une livre. Il ajoura que le Vaisseau Anglois, *l'Ascension*, étoit arrivé pour la première fois sur la Côte au mois de Février, & qu'ayant trouvé dans la Rade de Tamarin un Bâtiment Guzarate, il étoit parti avec lui pour la Mer Rouge; que sa Pinace, qui étoit arrivée quelques jours après, avoit suivi la même route; qu'au mois de Juillet, *l'Ascension* & la Pinace étoient revenus de la Mer Rouge, & qu'après avoir fait de l'eau à Sokotra, ils avoient fait voile vers Cambaye; mais que sa Fregate se trouvant au Pott de Bazaïn, près de Daman, avoir été informée que pour s'être trop hâtés d'arriver sur cette Côte avant la fin de l'Hyver & du mauvais tems, ces deux malheureux Bâtimens avoient péri, sans qu'on en eût pu sauver autre chose que l'Equipage.

Le Roi joignit à ses civilités un présent pour l'Amiral, qui ne fit pas difficulté de descendre le lendemain avec une bonne Escorte, au bruit de son artillerie. Il fut reçu de ce Prince avec des marques particulières de distinction; mais on lui fit entendre que sa Flotte étant capable d'effrayer les Vaisseaux Indiens qui étoient attendus dans le Pott, il n'y devoit pas faire un trop long séjour. Downton s'imagina que cet avis pouvoit venir d'une autre cause. Le Roi, qui vouloit donner une haute idée de sa puissance aux Anglois, avoit fait assembler de toutes les parties de l'Isle, un grand nombre de ses Sujets, qu'il étoit obligé d'entretenir à ses frais, pendant qu'il les tenoit près de lui; & le retardement des Anglois lui auroit rendu cette dépense fort incommode. Ils acheverent, deux jours après, de se fournir d'eau, d'un étang formé par quantité de ruisseaux qui descendent des montagnes, & le 7, qui étoit un Dimanche, la plus grande partie des Matelots eut la permission de descendre à terre pour s'y réjouir.

DOWNTON.
1612.

Les Anglois
jetterent l'ancre à
Tamarin.

Vistee qu'ils
font au Roi; in-
formations qu'ils
en reçoivent.

Le Roi se lasse
du séjour des An-
glois.

DOUNTON.

1612.

Nom & naissance
de ce Prince.

Le nom du Roi de Sokotra étoit *Muley-Amar-Eben-Sayd*. Ce Prince n'étoit proprement que le Lieutenant de son pere, qui regnoit à Tartack en Arabie, vers le Canton d'Aden, & dont les terres touchoient à la Mer du côté de *Carasem*, autrement nommé *Kussem* ou *Cassan*. Il raconta aux Anglois que le Roi son pere étoit alors en guerre avec les Turcs d'Aden; & ce fut l'excuse qu'il leur apporta pour se dispenser de les recommander par une Lettre au Gouverneur de cette Ville. Il n'a que des Arabes pour sa garde & pour la défense de l'Isle. Les anciens Habitans du Pays, qui sont des Chrétiens Jacobites, vivent dans le dernier esclavage.

Principales pro-
priétés de l'Isle
de Sokotra.

Les principales Marchandises de l'Isle sont les Sokotrides, qui se font au mois d'Août, du suc d'une herbe fort semblable à la *Semper-vive* d'Espagne : mais ce qu'on en fabrique tous les ans ne va guères plus loin qu'un tonneau. On y trouve aussi une petite quantité de *Sang-de-Dragon*, dont les Anglois acheterent quelques livres, à douze sols de leur monnoye; des dattes, dont les Habitans composent leur pain, & que le Roi vend aux Etrangers cinq reaux de huit le quintal; des bœufs & des vaches, qui se vendent jusqu'à douze reaux de huit; des boucs & des chevres, pour une réale; des moutons & des poules, pour une demi-réale. Toutes ces espèces d'animaux sont de petite stature, à cause de la sécheresse du terroir. Le bois y est si cher que la charge d'un homme revient à douze sols d'Angleterre. Dounton ne put découvrir si l'Isle produit d'autres richesses; mais tout ce qui s'offrit à ses yeux lui ayant fait juger qu'elle n'est composée que de rochers & de pierres, il prit fort mauvaise opinion de sa fécondité.

Départ de cet-
te Isle au Cap de
Guardafu.

La Flotte Angloise partit de Sokotra le 7 d'Octobre, & tourna ses voiles vers Aden, dans la Mer Rouge. Elle prit sa course par Abba-del-Kuria, pour gagner le Cap de Guardafu, qui fait la pointe la plus Orientale de l'Abyssinie, à trente-quatre lieues de la pointe Occidentale de Sokotra. On compte de cette extrémité de Sokotra jusqu'à la pointe Orientale d'Abba-del-Kuria quatorze lieues. La longueur d'Abba-del-Kuria qui est une Isle longue & étroite, a cinq lieues de l'Est à l'Ouest; & de cette pointe Ouest jusqu'au Cap de Guardafu, il n'y a pas moins de quinze lieues. Le Roi de Sokotra a, dans l'Isle d'Abba-del-Kuria, quelques Pâtres qui lui nourrissent des troupeaux de chevres. A trois lieues au Nord du centre, on voit deux grands rochers blancs, fort près l'un de l'autre, qui ont un demi-mille de longueur. Ce n'est pas la nature qui les a rendus blancs; mais la fiente d'un prodieux nombre d'oiseaux dont ils sont couverts.

Route des An-
glois jusqu'au
Port d'Aden.

Le 31, à dix heures, on étoit vis-à-vis la pointe Occidentale de Sokotra. A deux heures après midi on laissa le rocher blanc, qui se nomme *Saborna*, quatre lieues Nord-Ouest par Ouest de cette pointe. A trois heures on avoit à dix lieues, Ouest-Sud-Ouest, les deux plus hautes montagnes d'Abba-del-Kuria. Le 5 de Novembre au lever du Soleil, on étoit entre Abba-del-Kuria & les deux rocs. A midi, la latitude étoit de 12 degrés 17 minutes du Nord, & la variation de 17 degrés 35 minutes. Dans l'après midi, on découvrit le Cap de Guardafu; mais comme il étoit nuit lorsqu'on s'en approcha, on le passa sans y pouvoir faire aucune observation. Le 2, au matin, on se trouva vis-à-vis d'une haute montagne, neuf lieues à l'Ouest du Cap; entre laquelle & une autre pointe qui en est à cinq lieues, Ouest par Sud, on apperçoit une basse

DES VOYAGES. Liv. IV.

langue de sable qui s'avance environ cinq stades de terre dans la Mer. On y jeta l'ancre vers le milieu du jour. Les Officiers y envoyèrent quelques soldats, lorsque les Portugais l'eurent occupé le Mont d'Aden. Mais ces soldats ne purent la faire en apparence qu'ils n'eussent été tués. Le 3, on descendit encore en rade, & l'on y trouva le bon capot grande abondance. L'après-midi, on courut la Côte d'Arabie, Nord-Nord-Ouest & le Nord par Est. A midi, la lune étoit de 15 degrés au-dessus de l'horizon. Le soir, on découvrit à deux lieues de la Côte, Ouest par Sud, dans l'attitude d'une montagne, & fort élevée. Les Portugais reconnurent à s'approcher de la terre, & la force imperceptible des Courants l'avoit portée presque entière. Le mercredi au soir, on se trouva tout le jour à quinze, douze, dix, & huit brasses d'eau. On continua de faire la Côte pendant le Port dans l'obscurité, & si l'éclat de la Mer, quoique les environs soient à sec dans les basses mers, on a choisi apparemment cette situation pour en faire un lieu de défense. En effet la Place est très forte; & Dousson ne croit pas qu'elle puisse être prise aisément du côté de la Mer, quoique les environs soient à sec dans les basses mers. Elle est défendue par un rocher fort haut, qui n'est pas beaucoup plus gros que la Tour de Londres; mais dont l'approche est très difficile. Comme il n'y a point de degrés torrens, quatre hommes seroient capables d'y arriver. Ce rocher est taillé avec tant d'avantage, & muni d'une si étroite Armée, qu'il paroît commander la Ville & la Rade. Cependant on s'en étoit composé de degrés torrens, on y eut des gens de guerre des Villes sœurs une Armée, qui il paroît informé quelle étoit la Garnison d'Aden; & pour jeter l'ancre sur neuf brasses, hors de la portée du canon. Un peu au Nord de ce roc, Dousson ne parut être informé quelle étoit la Garnison d'Aden; mais il apprit que suivant les besoins, on y eut des gens de guerre des Villes qui sont dans les terres. Elle reçoit ses provisions, sur la Côte d'Abyssinie, & d'où elle se fait apporter dans ses Barques, des bestiaux & des fruits, outre de la myrthe, de l'encens & d'autres marchandises. Aden est à 13 degrés 35 minutes de latitude. La variation de 12 degrés 40 minutes, Ouest. Dans les marées, l'eau s'élève entre six & sept pieds, le jour du changement de la Lune. La montagne au pied de laquelle Aden est située est une Peninsule, qui s'avance assez dans la Mer. L'isthme, qui la joint à la terre, n'est qu'une langue de sable, au bout de laquelle on trouve un vaste espace de marais sablonneux.

11
D'Aden.
1612.
24e Fev., on
Monte-l'eau.

La distance
d'Aden.

Distance de
entre l'un & l'autre.

D'où elle tire
son nom.

G ij

DOONTON.

1612.

Accueil que les
Anglois requi-
rent des Turcs.

qui s'étendent jusqu'aux montagnes, c'est-à-dire, l'espace de 18 ou 20 milles.

Aussi-tôt que les Anglois eurent mouillé l'ancre, ils virent approcher, dans un Canot, un Arabe qui observa leurs Vaisseaux, mais qui refusa de venir à bord. Le jeudi au matin, le même Arabe vint se présenter à l'Amiral, de la part de l'Emir, ou du Gouverneur, pour lui demander qui il étoit, & lui déclarer que s'il étoit ami des Turcs il seroit bien reçu au rivage. L'Amiral fit préparer aussi-tôt un présent, qui consistoit dans un moufquet curieusement travaillé & une lame d'épée. William & Walter, qui sçavoient les langues Turques & Arabes, furent chargés de la députation. Ils n'obtinrent point la permission d'entrer dans la Ville; mais l'accueil qu'ils reçurent sur le rivage fut civil & plein d'affection. Les Turcs firent l'éloge de la Nation Angloise, avec laquelle ils témoignèrent qu'ils étoient fort liés à Constantinople, à Alep, & dans d'autres Villes. Cependant, au lieu de parler de commerce, ils firent entendre tendrement qu'ils attendoient bientôt dans Aden un Corps de trente mille hommes. Il parut si peu vraisemblable aux Anglois qu'un lieu tel qu'Aden pût recevoir une Armée si nombreuse, que prenant ce discours pour une marque de crainte, ils se hâtèrent de répondre, qu'ils demandoient pour toute grace, au Gouverneur, un Pilote qui fût capable de les conduire à Mocka, & qui seroit payé libéralement. Les Turcs s'excusèrent sur l'absence du Gouverneur. Il étoit sorti de la Ville & n'y devoit retourner que le lendemain. Ils promirent d'envoyer sa réponse à l'Amiral; & pour présent, ils lui firent porter deux moutons, avec quelques fruits.

Amirauté que
les Turcs em-
ploient pour les
Anglois.

Le lendemain l'Amiral renvoya de bonne heure les deux Interprètes, pour demander un Pilote. Ils furent conduits à la Maison de l'Emir; mais le Gouverneur n'étant point encore revenu à la Ville, on les amusa par de belles promesses, & l'Emir fâché que la Flotte eût ses voiles tendues, comme si elle eût marqué de l'empressement pour partir, envoya prier l'Amiral de laisser du moins un de ses Vaisseaux dans la Rade, pour fournir la Ville de plusieurs commodités dont elle avoit besoin. Quoiqu'il ne parût point de Pilote, cette amorce prit merveilleusement parmi les Anglois, qui étoient échauffés par l'espérance d'obtenir de l'indigo, de l'ollibanum, de la myrrhe & d'autres richesses. Cependant, avant que le Député de l'Emir arrivât sur la Flotte, elle avoit déjà doublé la pointe de la Rade; & le Courant ne lui permettant point de revenir, elle jeta l'ancre vis-à-vis la Baye, au Sud de la Ville.

L'Emir s'offen-
se de la hardiesse
de l'Amiral.

L'Amiral découvrit de ce lieu plusieurs personnes de distinction qui l'observoient. Il ne fit pas difficulté de se mettre dans sa Pinace, & de se rendre au rivage, pour leur demander quand le Courant changeroit, dans la vue de retourner à son premier poste. L'Emir parut mécontent de cette hardiesse, & prétendit que le dessein des Anglois étoit de reconnoître les forces de la Ville. Mais le Gouverneur, qui étoit enfin revenu, prit leur curiosité dans un sens plus favorable; ou du moins, employant la dissimulation, il s'en expliqua avec plus de douceur & leur accorda un Pilote pour Mocka. En même tems il les pria de laisser un de leurs Vaisseaux dans la Rade, en se plaignant de ses prédécesseurs qui avoient ruiné le Commerce d'Aden par la rigueur avec laquelle ils avoient traité les Errangers, & témoignant beaucoup d'envie de le rétablir. Il ajouta que si la Flotte Angloise parloit sans avoir fait

quelque commerce avec la Ville, il seroit blâmé par le Bacha, son Supérieur, qui l'accuseroit d'avoir maltraité les Anglois.

L'Amiral qui n'ignoroit pas que la première partie de ce discours étoit vraie, s'imagina facilement que la dernière l'étoit aussi, & ne fit pas d'autre objection à la demande du Gouverneur, que de représenter la nécessité d'un ancrage sûr pour ses Vaisseaux contre la Mousson de l'Est qui est fort dangereuse au long de cette Côte. Comme on pensoit bien moins à la sûreté qu'à la ruine, on s'efforça de le guérir de ses craintes. Le Pilote n'étoit pas venu, malgré l'ordre du Gouverneur. William ayant été renvoyé, pour presser son arrivée, on lui répondit que la femme du Pilote refusoit de laisser partir son mari, à moins que les Anglois ne laissassent pour caution jusqu'à son retour quatre de leurs principaux Marchands. Ce changement leur donna quelque défiance de l'inconstance des Turcs; cependant l'Amiral, plus fidèle à ses promesses, résolut de laisser le Pepper-Corn dans la Rade. Mais au lieu de permettre qu'il déchargât une partie de ses Marchandises au rivage, pour la facilité du Commerce; il déclara que les Turcs manquant de confiance pour sa bonne foi jusqu'à lui refuser un Pilote, il n'en auroit pas plus pour eux. En effet il donna ordre sur le Pepper-Corn, que si les Turcs étoient sérieusement disposés à faire quelque commerce, on attendit leurs Marchands à bord, & qu'on ne leur livrât rien qui ne fût payé sur le champ; avec une recommandation expresse au Capitaine Dounton de lever l'ancre immédiatement pour suivre la Flotte à Mokka, s'il se voyoit chagriné par quelque mauvaise objection. Il partit ensuite avec ses deux autres Vaisseaux. En mettant à la voile il aperçut un Bâtiment qui entroir dans la Baye, & qu'il prit pour un Guzarate. Il lui fit demander un Pilote; mais sans être plus heureux à l'obtenir.

Ainsi Dounton demeura seul dans la Baye d'Aden, exposé à toutes les perfidies des Turcs. Il eut d'abord beaucoup de peine à se rapprocher de la Rade, contre la double opposition du vent & du courant. Enfin, ces deux obstacles étant surmontés, l'Émir d'Aden lui fit témoigner qu'il souhaitoit de parler aux Marchands du Vaisseau, pour apprendre d'eux-mêmes quelle sorte de Commerce ils vouloient faire avec la Ville. Trois Marchands, Fowler, William, & le Tresorier se rendirent à terre, & déclarèrent leurs intentions. L'Émir parut peu satisfait de la méthode qu'ils lui proposèrent. Tant de précautions lui faisant connoître qu'on étoit en garde contre ses artifices, il ne douta point qu'au premier sujet de plainte le Vaisseau ne levât l'ancre; & dans cette crainte il résolut d'arrêter les trois Marchands pour tirer du moins quelque avantage de leur captivité. Son prétexte fut le droit d'ancrage & quelques autres droits qu'il fit monter à cinq cens *venetianos* d'or; chaque pièce de cette monnoye valant une réelle & demie de huit.

La surprise de Dounton fut extrême. Cependant comme on ne le menaçoit d'aucune violence, il continua de recevoir civilement plusieurs Turcs, qui venoient l'exhorter à faire décharger ses marchandises au rivage. L'Émir, loin de paroître choqué de ses refus, affectoit d'envoyer à Mokka Messager sur Messager, pour obtenir la permission de l'Amiral. Il lui faisoit dire qu'Aden se remplissoit de Marchands qui venoient de tous les Cantons voisins dans cette espérance, & que l'opiniâtreté de Dounton faisoit perdre aux Anglois des avantages considérables. Dounton, qui n'espéroit plus de bonne foi ni d'hon-

DOUNTON.

1612.

Les Anglois
consentirent à la
ter un de leurs
Vaisseaux dans la
Rade.

Précautions des
l'Amiral.

Le Capitaine
Dounton, à regret
seul dans la
Rade d'Aden.

L'Émir arrêta
trois Marchands
Anglois.

DOUTON.
1612.

nèreté de la part des Turcs, ne laissoit pas de tenir ses marchandises prêtes pour ceux qui viendroient les acheter à bord, & ne manquoit de les faire voir à ceux qui le visitoient; mais l'expérience prouva qu'ils ne pensoient à rien moins qu'au commerce.

Embarras de
Douton.

Avec la défiance continuelle de quelque trahison, il eut à craindre jusqu'au 16 de Décembre, les orages qui sont fréquens dans toutes les parties de cette Mer pendant cette Mousson. Il envoyoit, de deux jours l'un, sa Pinace à terre, avec deux hommes, pour s'informer de la situation & de la santé de ses Marchands. Ils étoient toujours reçus civilement. Les gens de guerre, surtout, s'empressoient de les bien traiter; & si, dans le besoin qu'ils avoient d'acheter des rafraichissemens, quelque Juif ou quelque Bannian entreprenoit de leur surfaire ou de les tromper, on étoit toujours disposé à leur rendre justice. Douton jugea que ces apparences de sincérité étoient autant d'artifices pour le faire tomber dans le piège. Les Marchands prisonniers n'étoient pas moins caressés. Ils recevoient continuellement les visites des Turcs, mais c'étoit de ceux que l'Emir avoit chargés de conduire son intrigue. D'un autre côté il avoit expressément défendu qu'aucun Arabe s'approchât du Vaisseau Anglois, depeur que le Capitaine n'en tirât des informations.

Observations
sur l'état de la
ville d'Aden.

Les deux Matelots, qui alloient à terre dans la Pinace, observèrent que la Ville d'Aden avoit été beaucoup plus grande & plus peuplée, mais qu'elle étoit alors assez déserte, & qu'une partie des maisons tomboit en ruine dans tous les quartiers. Il n'y avoit pas même de boutiques où l'on trouvoit des marchandises de prix, ni le moindre Négociant qui entendit le Commerce. L'argent y étoit si rare, que si les Anglois avoient besoin de changer une piece de huit pour des âpres, il falloit qu'elle courut longtems dans la Ville, où tout le monde la regardoit avec admiration.

Adresse de l'Emir
pour tromper
les Anglois.

Le Gouverneur, qui étoit à la veille de quitter son emploi, souhaitoit beaucoup, avant son départ, de tromper les Anglois par quelque artifice. Il leur faisoit souvent l'éloge du Capitaine Sharpey, qui avoit abordé au même lieu, six mois auparavant, & qui s'étoit fié sans réserve à la bonne foi des Turcs. Il avoit fait débarquer ses Marchandises, disoit-il, sans aucune précaution. Il avoit pris plaisir à faire retentir de ses trompettes les murs de la Ville. Ses gens étoient descendus librement au rivage, comme des Marchands qui n'ont pas d'autre vûe que le Commerce; & puisque les Anglois qui étoient alors dans la Rade faisoient difficulté de les imiter, on devoit conclure qu'ils n'étoient pas venus avec les mêmes intentions. Le Capitaine ne cessa point de regarder ces discours comme autant de pièges. Il ne put se persuader que Sharpey eût été plus imprudent que lui; & s'il avoit eu le malheur de l'être, il jugea qu'il avoit eu sujet de s'en repentir. Les circonstances lui avoient déjà

Espérances des
Turcs.

fait pénétrer le dessein des Turcs. Ils s'étoient flattés d'abord, non seulement de pouvoir acheter les marchandises Angloises sans argent & par des échanges avantageux, mais qu'aussi-tôt qu'elles seroient débarquées ils se rendroient maîtres de routes les conditions. Ensuite voyant que les Anglois répondoient mal à leurs espérances, ils avoient souhaité qu'un de leurs Vaisseaux demeurât dans la Rade, parce qu'ils se promettoient plus de facilité contre un seul, & que les Turcs de Mokka en maltraiteroient deux plus facilement que trois; car les deux Villes étoient d'intelligence pour le profit du Bacha, dont elles dépendoient

dépendoient également. L'Emir étoit persuadé d'ailleurs, que des Etrangers, tels que les Anglois, ne pouvoient sçavoir que cette Mer est fort dangereuse, & si peu favorable au Commerce pendant l'Hyver, que les Vaisseaux n'y peuvent passer cette saison sans le secours des Turcs, ne fut-ce que pour en recevoir de l'eau, qu'on ne peut s'y procurer qu'avec leur consentement. Ils s'attendoient que dans l'endroit où le Pepper-Corn avoit jerré l'ancre, quelque coup de vent le forceroit tôt ou tard de s'approcher sous le canon du Château, d'où il lui seroit impossible de se retirer sans s'exposer à sa perte. Cependant, comme toutes ces suppositions dépendoient d'un avenir incertain, il avoit pris le parti de caresser les Anglois, dans la vue d'en attirer un grand nombre au rivage, & de s'en saisir, pour les mettre dans la nécessité de se racheter avec les marchandises de leur Vaisseau. Dounron confesse qu'il auroit évié difficilement quelqu'un de ces dangers, si l'Emir ne s'étoit pas trahi lui-même en se hâtant trop de faire arrêter les trois Marchands.

Le Gouverneur d'Aden sortit de la Ville & fut absent jusqu'au premier jour de Décembre. Après son départ, les Prisonniers Anglois furent reserrés plus étroitement & traités avec plus de rigueur. Ils demandèrent la liberté de porter leurs plaintes à l'Emir. On leur répondit qu'il étoit aussi à la campagne. Cependant il parut deux jours après, & se transportant à leur prison, il leur tint un langage fort civil. Il leur accorda la permission de se procurer routes sortes de soulagemens à leurs propres frais. Il leur promit qu'aussi tôt que le Commerce seroit commencé, les Anglois n'auroient qu'à se louer de ses manières, & qu'il les rendroit tous libres, sans autre condition que le payement de quinze cens Venerianos. Il ajouta que les droits de la Douane n'étoient qu'à cinq pour cent, que toutes les autres charges seroient aussi modérées, & que toutes les marchandises seroient payées argent comptant. Enfin il les pria d'écrire à l'Amiral, en les assurant qu'il l'avoit déjà fait lui-même sans en recevoir de réponse, mais qu'un Messager de leur part seroit sans doute plus heureux.

Dounron feignoit de se préparer au départ, lorsqu'il fut informé de ce détail par une lettre des Prisonniers. Ils le pressoient de prendre sur lui-même le soin d'écrire à l'Amiral, & de lui demander la permission de débarquer les marchandises. Quoiqu'il fût persuadé que les discours & la conduite de l'Emir couvroient quelque nouvel artifice, il fit réflexion que la Mousson de l'Est durant jusqu'au mois de Mai il ne pouvoit se rendre plus tôt à Mocka; & comme il ne souhaitoit pas moins d'apprendre des nouvelles de l'Amiral que de lui donner des siennes, il lui dépêcha par terre un de ses Anglois qui se nommoit *Caulker*, avec une lettre, qui devoit être pour lui, dit-il dans son Journal, une nouvelle source de peines. Pendant l'absence du Courrier, les Turcs redoublèrent leurs caresses, & marquerent un extrême empressement de le voir revenir, pour commencer aussi-tôt un heureux Commerce.

Malgré tant de réflexions & de défiance, Dounron fut enfin trompé par cette dissimulation. Il manquoit de gros & de petits cordages. Ses gens lui représenterent que dans leur oisiveté ils pouvoient en faire eux-mêmes sur le rivage, au long des murs de la Ville, & que ce travail n'ayant point de rapport avec les affaires du Commerce, les Turcs n'auroient aucun prétexte pour s'y opposer. Il en fit demander la permission à l'Emir, qui assigna lui-même

Feintes caresses & surces dissimulations.

Les Anglois commencent à donner dans le piège.

Ils sont trahis & perdent vingt hommes, qui font arrêtés par les Turcs.

DOUNTON.
1612.

un lieu commode pour les Ouvriers, & qui leur donna, dans le voisinage ; une maison, où leurs instrumens devoient être à couvert pendant la nuit. Ils descendirent l'après-midi avec une parfaite confiance. Mais à peine furent-ils à terre qu'ils se virent saisis par un grand nombre de Soldats. Ils furent maltraités, pillés, chargés de fers, & conduits dans une obscure prison. La Pinace tomba aussi entre les mains des Turcs. Il y eut vingt Anglois de pris dans cette occasion, entre lesquels se trouvoient deux Marchands, le Trésorier, & l'Apothiquaire, qui étoient descendus par curiosité, ou par amusement. Les autres étoient les Ouvriers les plus nécessaires au Vaisseau, tels que le Charpentier, le Canonier, &c.

Dounon sort de
la Rade d'Aden.

Une si triste avanture fit prendre au Capitaine la résolution de lever l'ancre. Il sortit de la Rade, du côté le plus Méridional, pour tourner ses voiles vers Mocka par les détroits de Bab-al-mandel, qui forment l'entrée de la Mer Rouge à trente-deux lieues d'Aden.

Deux jours après, vers quatre heures du matin, il y eut une éclipse de Lune. On passa le Déroit dans l'après-midi du même jour. La longueur du Canal est d'environ deux milles. Comme il ne se trouvoit personne à bord qui sût combien Mocka en est éloigné & qui connut sa situation, on prit au long de la Côte d'Arabie sur neuf & dix brasses de fond. Le soir on jeta l'ancre sur huit brasses, à neuf lieues du Déroit, vis-à-vis un petit mont qui se présente seul sur le rivage.

Il arrive à Mocka
et joint l'Amiral.

Le lendemain on s'approcha de Mocka, qui n'est qu'à dix-huit lieues des Détroits, situés dans un terrain bas, sablonneux & stérile. Dounon découvrit bientôt l'Amiral, qui étoit seul à l'ancre, environ quatre milles en mer, avec sa Pinace au long de son Vaisseau. Le tems étoit si mauvais que Thornton, qui commandoit la Pinace, n'osa s'éloigner de son poste, dans la crainte de ne pouvoir regagner le dessus du vent & des courans. Mais à la vue du Pepper-Corn, qui continuoît de s'approcher, les gens de l'Amiral baissèrent leur pavillon ; ce qui fit comprendre à Dounon qu'ils avoient essuyé quelque disgrâce. Aussitôt qu'il eut jetté l'ancre, Thornton vint à bord. Leurs premiers discours furent des témoignages de douleur. Je ne répéterai point ici ce qu'on a lu dans la Relation de Sir Henri ; mais il se trouve dans celle-ci diverses circonstances qui peuvent jeter du jour sur la première.

Récit que Thornton
a fait des
disgrâces de l'Amiral.

Thornton raconta que le passage de l'Inercaffé & du Darling avoit été fort prompt depuis Aden jusqu'à Mocka ; ils n'y avoient mis que trente heures. Mais un de ces deux Vaisseaux ayant eu le malheur de donner sur le banc de sable, à l'entrée de la Rade, & le secours du vent, joint à tous les efforts de l'Equipage, n'ayant point été capable de le dégager, il avoit fallu le soulager d'une partie de sa cargaison, & se fier aux Turcs, qui n'avoient rien épargné pour inspirer de la confiance aux Anglois. Femel, aveuglé par la crainte, avoit été le plus ardent à transporter à terre tout ce qu'il avoit de précieux sur le Vaisseau. Cette partie de l'Arabie, depuis l'Est d'Aden jusqu'à Camaran dans la Mer Rouge, c'est-à-dire, environ soixante-dix lieues au-delà du Déroit de Bab-al-mandel, s'appelle la Terre d'Yaman, & se trouvoit alors gouvernée par un Bacha, qui faisoit sa résidence à Zenan, Ville dans les terres à quinze journées de Mocka. C'est ce Bacha qui choisit annuellement les Gouverneurs particuliers de Mocka & d'Aden. Regib Aga, qui l'étoit alors

de Mocka , l'avoit été d'Aden l'année d'au paravant , lorsque le Capitaine Sharpey y étoit venu avec l'Ascension. Il étoit esclave du Bacha ; mais ayant obvenu son affection & sa confiance par toutes sortes de lâcherés , il s'élevoit ainsi chaque année à quelque nouveau degré de puissance & de considération.

A l'arrivée des Anglois , Regib Aga avoit dépêché à Zenan , pour sçavoir les intentions de son Mairre. Dans l'intervalle , il avoit dressé ses barrières contre des Etrangers dont son avidité lui faisoit déjà dévorer en idée toutes les marchandises. Ayant fait venir des Canons voisins un nombre de Soldats convenable à ses vûes , il les avoit remplis des plus odieuses préventions , en leur représentant les Anglois comme des Pirates & des Chrétiens ennemis de la Religion de Mahomet , qui n'étoient venus que pour détruire les Temples de la Mecque & de Médine. Il leur avoit persuadé que la destruction d'une Flotte Chrétienne étoit un service qu'ils devoient à Dieu & à leur Patrie. Enfin , pour exciter leur avarice avec leur haine , il les avoit assurés que les deux Vaisseaux Anglois étant remplis de richesses , il y auroit de quoi payer libéralement ceux qui contribueroient à leur ruine.

Pendant ce tems-là , les Anglois qui ne se défioient de rien , avoient loué une Maison , & préparoient toutes leurs marchandises pour le retour du Courrier qui avoit été dépêché à Zenan. L'Aga les flattoit de toutes sortes d'espérances , & leur promettoit des facilités extraordinaires pour le Commerce. Cependant il employoit aussi l'adresse , pour leur faire débarquer de jour en jour quelque nouvelle partie de leurs richesses. Il paroissoit étonné que deux Vaisseaux si grands ne contrinsent pas plus de marchandises qu'il n'en avoit vû transporter au rivage , & lorsqu'on lui répondoit que le nombre en étoit beaucoup plus grand , il se plaignoit de la crainte qui empêchoit l'Amiral de les débarquer. Pour soutenir cette comédie , il déclara , de son propre mouvement , que c'étoit l'usage du Grand-Seigneur , lorsqu'il vouloit favoriser les Etrangers , de leur donner par les mains de ses Gouverneurs , une robe , que les Turcs nomment Cassetan ; & que c'étoit en effet la seule marque de protection qui pût les mettre à couvert des insultes du Peuple. Ensuite faisant entendre qu'il étoit résolu d'accorder cette faveur à l'Amiral , il feignoit d'être surpris qu'il ne pensât pas lui-même à la solliciter. Il ajouta qu'elle ne pouvoit être accordée qu'à terre , & qu'apparemment l'Amiral avoit peu d'affection pour les Turcs , puisqu'il ne daignoit pas descendre pour la recevoir ; que sa froideur sur un point de cette importance devoit faire douter de ses intentions ; enfin qu'il sentoit quelque scrupule à lui accorder la liberté du Commerce , parce que répondant , sur sa tête , de tous les maux qui pouvoient arriver aux Sujets du Grand-Seigneur , il ne sçavoit si la prudence lui permettoit de se fier aux Anglois.

L'Amiral ne se laissa pas persuader tout d'un coup par cet artificieux langage. Cependant ses Vaisseaux étoient engagés dans un lieu , d'où il y avoit peu d'apparence qu'ils pussent sortir avant sept ou huit mois. Il ne s'en apercevoit point encore , par une autre imprudence , qui avoit été jusqu'alors commune aux Anglois , & qui les avoit amenés dans cette Mer sans être bien informés de la direction des vents & des courans. D'un autre côté Femel , qui étoit dans la Ville , où l'on n'épargnoit rien pour gagner son esprit , lui rendoit compte de tous les discours de l'Aga , & le sollicitoit même de profiter de ses

Confiance imprudente des Anglois.

Artifices employés & bien conduits par les Turcs.

DOUNTON.
1612.

offres. Sur toutes ces raisons, l'Amiral, quoique bien informé du caractère des Turcs & de leur haine pour les Chrétiens, se crut obligé, pour l'intérêt du Commerce, de descendre à terre, où sa présence lui paroissoit nécessaire. Ainsi, Dounton s'efforça de justifier Sir Henti, sur le témoignage de ses Compagnons mêmes, qui n'auroient pas été si ardents à faire l'apologie de sa conduite s'ils l'avoient cru coupable de leurs pertes & de leurs infortunes. Il y avoit alors environ trois semaines qu'ayant été arrêté par les Turcs, avec les violences qu'on a lues dans sa propre Relation, il étoit prisonnier à Mocka, où Chambers, Matelot de son Vaisseau, avoit eu la hardiesse de le visiter depuis peu, & d'où il étoit revenu le 17, c'est-à-dire, deux jours avant l'arrivée du Pepper-Corn.

Dounton envoie
de ses nouvelles à
l'Amiral.

Le 21, Dounton renvoya Chambers à Mocka, pour apprendre à l'Amiral toutes les disgrâces qu'il venoit d'essuyer à Aden. Sir Henri lui fit aussi le récit des siennes, dans une Lettre fort courte. Il lui conseilloit en même-tems de sortir, à toutes sortes de prix de la Mer Rouge, & de se retirer aux environs d'Aden, où il le croyoit moins en danger. Il ajoutoit que devant partir pour Zenan avec quelques autres Anglois, il lui avoit envoyé le Darling, dans la seule vue de prévenir son arrivée à Mocka.

France résolu-
tion de l'embar-
quer.

Ce fut dès le lendemain, que l'Amiral fut conduit à Zenan. Il étoit gardé par un grand nombre de Soldats, qui avoient ordre de veiller soigneusement sur lui & sur les gens de sa suite. Cependant toute leur attention n'empêcha point que le même soir, Pemberton ne se dérobat de la Caravane, & que foible & malade comme il étoit, il n'eût le bonheur de regagner furtivement le rivage, où il trouva encore plus heureusement un Canot, dans lequel il ne fit pas difficulté de s'abandonner aux flots. Il employa toutes ses forces à s'éloigner de la terre avec la rame : & ce pénible exercice, qui l'occupait toute la nuit, le jeta dans un tel abattement, que n'ayant rien pour se remettre, il ne trouva point d'autre ressource que d'avaler son urine. A la pointe du jour, les gens de l'Inercale aperçurent le Canot, qui sembloit venir vers eux ; & le vent étant assez doux, ils envoyèrent la Pinace, qui leur causa une surprise extrême en leur amenant Pemberton. Il étoit si foible, qu'il passa plusieurs heures sans pouvoir ouvrir la bouche pour leur raconter le départ de l'Amiral & sa propre aventure.

Les trois Vail-
leaux Anglois
souffrent beau-
coup de la tem-
pête.

Depuis ce jour jusqu'au 27, le tems fut sans cesse orageux. Le Darling, qui avoit eu beaucoup à souffrir en s'efforçant d'exécuter les ordres du Général, revint dans la Rade de Mocka, après avoir perdu une de ses ancres avec le cable. Mais l'air devint si tranquille au commencement de Janvier, que les trois Vaisseaux prirent la résolution de retourner vers Bab-al-mandel. Ils avoient deux vûes, l'une de chercher de l'eau, qui commençoit à leur manquer ; l'autre d'arrêter les Vaisseaux Indiens qui arriveroient dans cette Mer, pour forcer les Turcs de relâcher leur Amiral & leurs marchandises. Ils s'arrêterent d'abord sur la Côte des Abyssins. Ensuite laissant derrière eux le Darling, qui vouloit chercher son ancre & son cable dans le lieu où il l'avoit perdu, l'Inercale & le Pepper-Corn passèrent de l'autre côté vers le rivage de l'Arabie, où ils mouillèrent à trois lieues de Mocka, & quatre milles en mer. Le 3 au matin, ils remirent à la voile avec la marée ; & s'avancant jusqu'au soir, ils s'arrêterent pour attendre le Darling. Mais le

vent devint si violent pendant la nuit, que l'Inercase ayant été enlevé de dessus ses ancrs fut séparé du Pepper-Corn, & courut les derniers dangers. Le 4 de Janvier, le Pepper-Corn fut poussé lui-même avec tant de violence, qu'il perdit aussi une de ses ancrs. Il aperçut dans l'après-midi l'Inercase qui étoit entraîné vers Mocka ; & vers le soir, le Darling qui étoit tranquille à l'ancre, dans le premier lieu où il l'avoit laissé. Il ne lui auroit pas été difficile de se rapprocher du Darling ; mais jugeant que l'Inercase pouvoit avoir besoin de son secours, il s'efforça de le suivre, avec des vents si furieux qu'une de ses voiles fut presque emportée. Il arriva ainsi, à l'entrée de la nuit, dans la Rade de Mocka, où il trouva effectivement l'Inercase si maltraité, qu'il fut obligé de lui envoyer la plupart de ses Ouvriers. Depuis le 6 jusqu'au 12, les deux Vaisseaux reçurent continuellement des nouvelles de la Ville, par quelques Canots que les Prisonniers Anglois leur envoyèrent avec la permission de l'Aga.

Le Darling profita d'un vent favorable pour revenir le 12 dans la Rade de Mocka. Il brûloit d'informer les deux autres Bâtimens qu'il avoit non-seulement retrouvé son cable & son ancre, mais découvert une Rade extrêmement commode, avec un lieu pour faire de l'eau. Tandis qu'il contribuoit aussi à réparer les desordres de l'Inercase, il leur vint de la Ville quelques rafraichissemens, mais sans la moindre nouvelle de l'Amiral, qui étoit toujours à Zenan. Ils se déterminèrent encore à lever l'ancre pour retourner sur la Côte des Abyssins ; & le soir, ils mouillèrent à trois lieues de cette Côte, sous une Île qu'ils nommerent l'Île des Crabbes, parce qu'ils y en aperçurent un grand nombre. Le 19 ils entrèrent dans la Baye d'Assab, qui étoit celle que le Darling leur avoit vantée, & les trois Vaisseaux y jetterent l'ancre à un mille du rivage, vis-à-vis le lieu même d'où ils esperoient de l'eau. Dounron envoya quelques-uns de ses gens au rivage, pour tenter quelque liaison avec les Habitans. A peine eurent-ils touché la terre, qu'ils virent paroître environ cent hommes, armés de lances. Un de ces Barbares s'étant approché sans aucune marque de crainte, parla civilement aux Anglois & demanda d'être conduit sur leur Flotte. En montant à bord, il apprit au Capitaine, que les Turcs avoient fait informer tous les Habitans du Canton de la manière dont ils avoient traité les Anglois, avec des exhortations à ne pas traiter mieux tous ceux qui tomberoient entre leurs mains. Cet Abyssin étoit un jeune homme de distinction, qui ne relâcha rien de ses civilités & de ses bons offices pendant le séjour que les trois Vaisseaux firent dans la Baye. Il passa cette nuit à bord de l'Inercase, où l'on n'épargna rien pour le confirmer dans les sentimens qu'il avoit déclarés.

Le 21, Dounron descendit au rivage avec la plus grande partie de ses gens. Les uns furent employés à creuser des puits, & d'autres à couper du bois, tandis que le reste faisoit la garde autour d'eux sous les armes. Il leur vint un Prêtre Abyssin, avec le pere & les freres du jeune homme qui marquoit tant d'inclination à les servir. Ils présentèrent un bouc au Capitaine, qui leur offrit en retour quatre chemises. Ils promirent de revenir le lendemain & d'apporter d'autres rafraichissemens. Dounron trop bien instruit par sa propre expérience & par celle de l'Amiral, pour se fier légèrement aux apparences, fit continuer la garde pendant la nuit, & veiller sur-tout à la

DOUNTON.
1613.

Ils se rejoignent
dans la Rade de
Mocka.

Ils se rendent
ensemble à la
Baye d'Assab.

Civilité d'un
jeune Abyssin.

DOUNTON.
1613.

sûreté des puits, que les Turcs étoient capables de faire empoisonner. Le lendemain il fit recommencer le travail, en attendant le retour des Abyssins; mais le tems fut si mauvais qu'il ne fut pas surpris de n'en voir paroître aucun. Ils revinrent le jour suivant, accompagnés de plusieurs Pâtres qui conduisoient des boucs & d'autres bestiaux. Le Capitaine acheta d'eux tout ce qu'ils avoient amené, sans contestation pour le prix. Ils continuèrent pendant quelques jours de lui fournir toutes sortes de provisions.

La Flotte ne
peut gagner les
Détroits.

Le 29, après avoir renouvelé entièrement leur eau, trois Vaisseaux profitèrent d'un vent Nord-Nord-Ouest pour tourner leurs voiles vers les Détroits, dans le dessein d'arrêter tous les Bâtimens Indiens qui entreroient cette année dans la Mer Rouge : mais à la hauteur de l'Île des Crabbes, ils furent surpris par le calme. Dans l'après midi, ils apperçurent deux Jellbes qui traversoient le Golphe; & lorsqu'ils se dispoient à faire quelque mouvement pour les arrêter, ils en virent une qui venoit directement vers l'Inercase. Elle apportoit à la Flotte une Lettre de l'Amiral, datée le 15 de Janvier, qui contenoit le recit de son voyage à Zenan. Il parloit de son élargissement avec beaucoup d'incertitude, malgré les promesses qu'on ne cessoit pas de lui faire tous les jours. Mais il ajoutoit que Fowler & les autres Anglois du Pepper-Corn, qui avoient été retenus par l'Emir d'Aden, étoient arrivés à Zenan, & que le Ciel au milieu de tant de disgrâces, lui avoit procuré quelques amis puissans, dont il espéroit beaucoup de services auprès du Bacha. Il prioit aussi les Commandans de la Flotte de suspendre leurs entreprises contre les Vaisseaux Indiens, parce qu'il étoit encore important pour sa sûreté & pour l'avantage même du commerce d'Angleterre dans la Méditerranée, de ne pas donner aux Turcs de justes sujets de plainte avant qu'ils eussent confirmé ouvertement leurs injustices. Enfin il apprenoit à ses Commandans que le Bacha de Zenan avoit justifié l'Aga, en déclarant qu'il n'étoit rien arrivé à Mocka que par ses propres ordres. Dounton écrivit, pour réponse à cette Lettre, que la Flotte avoit trouvé une Rade commode & de l'eau sur la Côte des Abyssins, vis-à-vis de Mocka, à treize lieues de distance.

Elle reçoit
d'heureuses in-
formations.

Le 7 de Février, Thornton, qui avoit été envoyé vers l'Aga pour lui demander des nouvelles de l'Amiral, revint avec une Lettre de l'Amiral même. Il recommandoit encore à Dounton de suspendre sa vengeance, & lui apprenant enfin que ses affaires étoient dans une situation plus heureuse, il paroisoit compter de quitter Zenan peu de jours après, pour retourner à Mocka. Il se passa néanmoins jusqu'au 5 de Mars avant qu'on reçût la nouvelle de son retour. Le Darling fut envoyé exprès dans la Rade de cette Ville, pour éclaircir les raisons d'un si long silence. Il y trouva un grand Vaisseau de Dabul, nommé le *Mohammed*, & les civilisés qu'il reçut des Turcs, apprirent bientôt aux Anglois que les dispositions étoient changées en leur faveur. Cependant l'avis qu'il en fit donner aux deux autres Vaisseaux ne les empêcha point de le suivre, dans la crainte qu'il ne fût menacé de quelque nouvelle perfidie. Mais avant qu'ils eussent doublé l'Île des Crabbes, ils l'appercurent à la voile; & retournèrent ensemble à la Baye d'Assab, ils résolurent d'y attendre de nouveaux ordres de l'Amiral. Thornton fut envoyé dans la Pinace pour observer les environs de la Ville. On le vit revenir le soir, avec vingt-deux des Prisonniers de Mocka & quatorze du Pep-

per-Corn. La surprise des Anglois fut aussi grande que leur joie. Thornton leur offrit avec les Prisonniers, une Lettre de l'Amiral, qui parloit des nouvelles assurances que les Turcs lui avoient données de le rendre libre, aufsitôt que les Vaisseaux annuels de l'Inde seroient entrés dans la Rade. Il consultoit aussi Dounton sur le dessein qu'il avoit formé de s'échapper par la fuite; en le priant, s'il l'approuvoit, d'envoyer le Pepper-Corn dans la Rade de Mocka, pour favoriser son évaison. Dounton ne balança point à louer son projet. Il mit à la voile aussitôt pour Mocka; mais un calme qui le surprit à trois lieues de la Baye d'Assab, & la marée qui se trouvoit contraire à sa course, l'obligèrent de jeter l'ancre contre un banc où il passa la nuit.

Le 19 au matin, il entra dans la Rade, où il n'étoit encore arrivé que le grand Vaisseau de Dabul. Mais sans avoir eu le tems de jeter l'ancre, il reçut une Lettre de l'Amiral qui lui conseilloit de retourner sur le champ à la Baye d'Assab, parce que son arrivée ayant effrayé les Dabuliens, l'Aga même en paroisoit mécontent. Cet ordre déplût à Dounton, qui étoit parti avec de meilleures espérances. Il prit le parti d'écrire deux Lettres, qu'il envoya par un de ses gens dans sa Pinace. L'une qui étoit pour l'Amiral, exploit non-seulement les besoins de la Flotte, mais l'opinion que les Anglois devoient prendre des Turcs, après tant de trahisons & d'infidélités. L'autre, composée dans une autre sens, devoit être montrée à l'Aga. Dounton feignoit de ne vouloir plus reconnoître l'autorité de l'Amiral. Il lui déclaroit qu'étant prisonnier, son pouvoir ne pouvoit plus s'étendre sur des hommes libres, & par conséquent que tous ses ordres n'empêcheroient point la Flotte Angloise d'entrer dans la Rade de Mocka & dans tout autre lieu où elle seroit appelée par ses affaires ou par ses besoins. L'Amiral fit la réponse suivante à ces deux Lettres.

DOUNTON.
1613.

Projet de l'Amiral pour le sauver par la fuite.

Dounton s'approche de Mocka avec le Pepper-Corn.

Deux Lettres à double sens.

« Capitaine Dounton, l'excès de votre prudence peut vous causer beaucoup de mal sans m'apporter aucun avantage. Ne poussez donc pas vos soins au-delà du nécessaire. Je n'ai eu jusqu'à présent que trop de peines, & je n'en suis point encore délivré. Vous seriez fâché, dites-vous, de quitter cette Rade sans moi : mais vous ne devez pas douter qu'il ne fût bien plus triste pour moi d'y rester après vous, si ce malheur devenoit nécessaire. Je me suis vu forcé de convenir avec le Bacha de Zenan, que votre Flotte ne demeureroit point à l'ancre trop proche de Mocka jusqu'à l'arrivée des Vaisseaux de l'Inde; & qu'à la Mousson de l'Ouest je serois mis en liberté avec tous mes Compagnons. Si l'on manque à l'observation de ce Traité, je vous demande alors secours & vengeance. Mais jusqu'au tems de l'exécution, il faut que vous preniez patience comme moi. Je serois fâché qu'un engagement si solennel fût violé de notre part, sans que les Turcs nous y eussent autorisés par leur exemple. Ne soyez pas surpris de n'avoir pas reçu les provisions que l'Aga vous a fait espérer. C'est ma faute de ne l'avoir pas pressé, & j'aurai soin de la réparer. Enfin je ne doute pas que les Turcs ne remplissent leurs promesses, parce que mon Traité est avec le Bacha, & non avec l'Aga. Si je me dénois de quelque nouveau stratagème, j'entreprendrois de m'échapper avant le tems. J'en ai trouvé plusieurs moyens, que je pourrois tenter encore, si je

Réponse de l'Amiral à Dounton.

DOUNTON.
1613.

« ne craignois de laisser la vie de mes gens fort en danger. Mais si la pi-
« role du Bacha demeura sans exécution après l'arrivée des vents de l'Ouest,
« je vous assure que je profiterai des occasions. Et je vous confesse même que
« je l'aurois déjà tenté, si j'avois pu faire entrer dans mon projet Femel, qui
« ne veut rien hasarder jusqu'au terme, parce qu'il est persuadé qu'on nous
« rendra libres à la Mousson de l'Ouest, lorsque vous viendrez nous rede-
« mander. Vous pouvez demeurer tranquillement à l'ancre dans votre Rade
« jusqu'à cet heureux jour, à moins que le vent ne vous permette d'envoyer
« un de vos Bâtimens jusqu'aux Détroits, pour observer ce qui s'y passe. Je
« comprends que vous manquez de quantité de choses; mais j'espère que je
« me trouverai bientôt en état de vous les procurer.

Raison qui em-
pêchoit l'Amiral
de s'échapper.

On a cru devoir ici rapporter cette Lettre, pour faire voir qu'au milieu
de toutes ses espérances, l'Amiral avoit des soupçons qui lui auroient fait
prendre tout d'un coup le parti de la fuite s'il n'avoit été retenu par les craintes
& les représentations de Femel. Le 27, Doughton retourna dans la Rade
d'Affab, où il trouva des provisions assez abondantes, par le soin que les
Habitans du Pays avoient eu d'en apporter dans son absence. Le Darling
continua d'aller à Mocka, de deux jours l'un, suivant l'accord qu'on avoit
fait avec les Turcs; & pendant plus d'un mois les Anglois demeurèrent tran-
quilles dans la Baye d'Affab. Mais les Vaisseaux de l'Inde ayant commencé
à paroître sans que les Turcs marquassent plus d'empressement pour l'exécu-
tion du Traité, l'Amiral prit enfin le parti de s'échapper le 11 de Mai, dans
le Darling, avec quinze de ses Compagnons; & le jour suivant, il envoya
la Pinace à Doughton, pour le presser de le venir joindre dans la Rade de
Mocka, avec les deux autres Vaisseaux.

Il s'y détermi-
na enfin.

Les Turcs font
forcés à leur tour
d'appaiser les An-
glois.

Cet événement fit changer de face aux affaires. Les Anglois s'étant rendus
maîtres de la Mer, jusqu'à défendre aux Vaisseaux Indiens, qui étoient ar-
rivés dans la Rade, d'entretenir aucune communication avec la Ville, Re-
gib Aga se vit forcé de changer de ton, & de chercher les moyens de se
reconcilier avec les Anglois. Il employa la médiation du Nackada Moham-
med & de plusieurs autres Étrangers. Il envoya des présens à l'Amiral, avec
la promesse de lui rendre incessamment Femel, qui n'avoit pas eu le même
bonheur dans sa fuite. S'il le retint pendant quelques jours, ce fut pour le
traiter à sa maison de campagne, où il ne dédaigna plus de boire & de man-
ger avec lui. A son départ, l'Aga lui dit en souriant, qu'ils pourroient se re-
voir à Constantinople. Ce discours sembloit se rapporter à la menace que
Femel lui avoit faite autrefois, de porter ses plaintes à la Cour du Grand-
Seigneur; mais l'effet montra bientôt qu'il renfermoit une noire & funeste
ironie. Femel étant retourné à bord parut extrêmement joyeux les deux pre-
miers jours. Le troisième au matin, il mourut presque subitement; & les Chi-
rurgiens, qui ouvrirent son corps, jugèrent qu'il avoit été empoisonné. Dans
la douleur d'un si cruel soupçon, l'Amiral se saisit aussitôt de tous les Vais-
seaux Indiens qui étoient dans la Rade.

Négociations
des Turcs avec
l'Amiral.

Le 1 de Juin, on vit arriver à bord quelques Députés de l'Aga, qui ve-
noient demander aux Anglois quelles étoient leurs intentions. L'un étoit
Aly Haskins, Portugais d'origine, qui avoit abandonné le Christianisme pour
obtenir la dignité de Capitaine. Comme il avoit servi d'Interprète à l'Ami-
ral

ral pendant son séjour à Zenan, & qu'il avoit fait avec lui une liaison fort étroite, l'Aga l'avoit choisi pour négocier la paix. Il étoit accompagné d'un jeune Bannian nommé Tokorfi. L'Amiral leur déclara que pour réparation de toutes les pertes qu'il avoit essuyées, il demandoit aux Turcs la somme de cent mille piéces de huit. Le 19, Schermal, Scha-Bandar de Mocka, accompagné d'Aly-Haskins, de Tokorfi & de plusieurs riches Marchands Indiens, s'approche de l'Inercase dans une Barque fort ornée, au bruit des instrumens de musique, pour terminer l'affaire des satisfactions. On conclut enfin qu'outre la restitution du plomb & du fer, qui avoient été saisis, & celle des présens mêmes qui avoient été faits à l'Aga, les Turcs payeroient aux Anglois la somme de dix-huit mille piéces de huit. L'Amiral se réduisit à cette somme, parce qu'il n'ignoroit pas qu'elle devoit sortir de la bourse du Scha-Bandar des Bannians, de qui il avoit reçu beaucoup de secours & de consolation dans sa captivité. Comme une si grosse somme ne put être payée tout d'un coup, l'Aga fit prier les Anglois de prendre dans le Vaisseau de Diu une certaine quantité de marchandises pour caution, & promit de les racheter par degrés, à mesure qu'il pourroit faire de l'argent dans l'espace de quatorze jours. L'Amiral facilita beaucoup le paiement, en prenant pour ses Vaisseaux une grosse provision de riz & d'autres grains. Après cet heureux accommodement, il se rendit le 3 de Juillet avec ses trois Vaisseaux & sa Pinace, dans la Rade d'Alfab, où la bonté de l'eau & les rafraichissemens, qu'il acheta des Badwis servirent à rétablir un grand nombre de ses gens, parmi lesquels il s'étoit répandu de fâcheuses maladies. Les civilités & les présens qu'il reçut du Roy de Rahayta, pays voisin de la Baye, & du Prince Abdalla son neveu, contribuerent aussi à lui rendre ce séjour fort agréable jusqu'à la fin du mois.

Il mit à la voile le 24, vers Camatan, Isle sur la Côte d'Arabie, à quarante lieues au Nord de Mocka, vers le 15^e degré de latitude. Comme elle a une Ville & une Forteresse, les Anglois s'imaginèrent que le Vaisseau de Suez, qui vient chaque année à Mocka, auroit choisi cette retraite pour attendre le départ de leur Flotte. Il y a peu de Bâtimens qui osent faire voile dans cette Mer, vers le Nord, pendant la Mousson de l'Ouest. L'Amiral avançoit pendant le jour, & ne manquoit pas de jeter l'ancre à l'entrée de la nuit. Cette précaution ne l'empêcha point de donner sur des brâsses fort dangereuses, dont il ne se dégagea qu'avec une peine extrême. Il passa deux jours dans cette allarme. La Flotte n'avoit pas de Pilotes qui connussent ces Mers, & le Courant étant incertain, on ne pouvoir avancer sans témérité pendant la nuit. L'Amiral que tous les gens avoient prié plusieurs fois d'abandonner la poursuite du Vaisseau Turc, se crut obligé lui-même de renoncer à cette entreprise.

On prit vers l'Isle de *Jubal-Suckar*, qui est assez grande & fort élevée. Elle a au Sud une autre grande Isle, qui n'est pas moins haute, & qui se nomme *Jubal-Arry*. Toutes deux sont environnées d'un grand nombre de petites Isles du côté du Sud, &, dans plusieurs endroits, par des chaînes de petits rocs qui ne se découvrent que par le battement de la mer. Cette rangée d'Isles peut avoir dix lieues de longueur. Elles sont au Nord-Nord-Ouest de Mocka, d'où elles peuvent être facilement aperçues dans le beau tems. Mais rarement l'est-il assez

Tome II.

I

DOUNTON.
1613.

Convention qui
renferme les dif-
féréns.

La Flotte An-
gloise met à la
voile vers l'Isle
de Camatan.

Isles de Jubal-
Suckar & de Ju-
bal-Arry.

DOUNTON.
1513.

pour cela. Depuis la partie Ouest de Jubal-Suckar jusqu'à Beloula, la distance est de douze lieues, Sud-Ouest par Sud, au long des mêmes îles. Il se trouve dans cette direction deux rochers abîmés, que le battement des flots fait reconnoître. Au Sud par Ouest de Jubal-Arry, on aperçoit deux îles & un roc, entre lequel & la Côte d'Afrique, au Sud-Ouest, sont quatre autres petits rocs plats, éloignés du premier d'environ quatre milles & demi. Il n'y a point de péril à s'en approcher, parce que l'eau est fort profonde jusqu'à celui qui est le plus Sud-Ouest & le plus proche de la Côte d'Afrique.

Les Anglois reviennent dans la Rade de Mocka.

Le 6 d'Août, à quatre heures du matin, on revint jeter l'ancre dans la Rade de Mocka, où l'on aperçut le Vaisseau de Suez, qui avoit trouvé le moyen de passer fort heureusement. Il étoit amarré fort proche de la Ville, & déjà déchargé. Dounton apprit qu'il étoit arrivé cinq jours auparavant, accompagné d'une Galere, & qu'au premier jour il devoit en arriver trois autres. La Flotte Angloise s'approcha le 7, aussi près de la Ville qu'il fut possible, pour terminer quelques restes d'affaires & pour se mettre à portée de commander tous les Vaisseaux qui étoient dans la Rade. Tokorfi, l'ancien ami des Anglois, & Sabrago vinrent à bord, avec un présent de la part de Schermal.

Ils repassèrent les Détroits pour retourner à Sokotra.

Le 10, vers onze heures du matin, la Flotte repassa le Détroit de Bal-alandel, en se divisant par les deux Canaux. Le lendemain on découvrit la haute tour d'Aden, à la distance d'onze lieues; & suivant les calculs, on se crut à trente-six lieues des Détroits. On avança peu jusqu'au 21, puisqu'on n'aperçut que ce jour-là le Mont-Felix qui se presentoit Est par Nord à dix lieues de distance. Les calmes retarderent la Flotte jusqu'au 26, qu'un vent frais de terre lui servit à remettre à la voile.

Le 27, on fit quatorze lieues Est-Nord-Est, & vers quatre heures après-midi on se trouva seize lieues à l'Ouest du Cap de Guardafu. Le soir, en s'approchant de la pointe du Cap, on remarqua dans le mouvement de la mer une différence sensible, qui annonçoit l'ouverture de l'Océan Méridional. Le 29, on découvrit l'Île de Sokotra. Dans ce passage d'Aden à Sokotra, les Coureurs ne cessent pas de rendre la navigation fort incertaine, car on se trouve entraîné en arrière lorsqu'on croit avancer.

Ils y laissèrent des avis pour les Capitaines Anglois.

L'Amiral fit relâcher à Sokotra, pour y prendre des rafraîchissements & tour l'aloes qu'on y avoit ramassé depuis son passage. Il laissa entre les mains du Roi des Lettres d'avis pour tous les Capitaines Anglois, qui viendroient dans cette île avec le dessein de pénétrer dans la Mer Rouge. Le 4 de Septembre, il partit de la Rade de Delischâ; mais étant arrêté presque aussitôt par un calme, qui fut suivi d'une continuelle variété de vents, il n'arriva que le 13 à la hauteur de Soually. La vue des arbres, qui se presentent au Nord & au Sud de la Baye, lui servit de direction pour avancer avec la marée, & s'approchant toujours de la terre au Nord, il se garantit de plusieurs écueils dangereux. Enfin il jeta l'ancre sur un fond limoneux. Pendant les mois de Juin, de Juillet, & d'Août, qui sont l'hiver de ce Pays, Dounton est persuadé qu'il n'y a point d'ancre ni de cables, qui puissent y résister à la violence des marées.

La Flotte part vers Surate.

L'Amiral envoya aussitôt sa Pinace au rivage; mais elle rencontra une Barque, qui venoit de Surate, chargée de riz pour Gogo; & l'ayant amenée à l'Amiral il apprit de ceux qui la conduisoient qu'il avoit passé de sept ou huit lieues le Port de Surate. Il retint cette Barque, pour se servir du Patron

en qualité de Pilote. Le 24, il lui vint du rivage une autre Barque, dont le Patron ne consentit pas moins volontairement à lui rendre le même service. Les Anglois apprirent de ces deux Indiens qu'il se trouvoit actuellement à la Barre de Surate, quinze Frégates Portugaises, dans le dessein apparemment d'interrompre le Commerce de toutes les autres Nations, car la paix qui renoit entre l'Angleterre & l'Espagne ne permettoit pas de croire que cet armement regardât directement les Anglois. Cependant l'Amiral se croyant obligé de garder des précautions, employa jusqu'au 25 à s'approcher de Surate; & vers sept heures du soir il mouilla tranquillement à une lieue de la Rade, au Sud de la Barre, où il découvrit trois Vaisseaux Indiens à l'ancre. Le 26 au matin, il entra dans la Rade avec la marée, & il jeta l'ancre fort près des trois Indiens. C'étoient des Bâtimens de Surate même, qui avoient été chargés pour Sumatra, mais qui sur le bruit & par la crainte de l'approche des Anglois, autant que par la tyrannie des Portugais, avec lesquels ils n'avoient pu s'accorder pour les Passeports, avoient abandonné le dessein de leur voyage. L'Amiral reconnut, suivant l'information de ses nouveaux Pilotes, qu'il y avoit dans la Rade jusqu'à dix-huit Frégates, qui se faisoient voir en plus ou moins grand nombre. Elles avoient pour Commandant Dom Francisco de Soto-Major, Amiral de Daman & de Chaul, accompagné de l'Amiral & des forces de Diu. Cette armée fit pendant quelque tems une garde fort exacte à l'embouchure de la Rivière, pour empêcher qu'il ne vînt aux Anglois des lettres ou des provisions; & sous prétexte de visiter les Barques, elle pilloir indifféremment tout ce que les Indiens y apportoit sans une permission par écrit de l'Amiral Soto.

DOUNTON.
1613.

Elle entre dans
la Rade.

Elle y trouve
une Armée Portu-
gaise.

Cette inaction, où les Anglois furent long-tems, sans pouvoir se procurer aucune sorte de rafraîchissemens, fit naître parmi eux des maladies dangereuses. Le scorbut devint celle de tout le monde sur les trois Bords. Enfin la Chaloupe d'un des Vaisseaux de Surate leur apporta de la Ville des informations fort obscures, dans une lettre de Nicolas Bangham, que l'Hector y avoit laissé pour veiller à la conservation de quelques marchandises Angloises. Quelques jours après, ils reçurent par lui deux autres lettres; l'une du Capitaine Hawkins qui étoit alors à Agra; l'autre de William Finch à Lahor. L'Amiral apprit par ces deux voies qu'il n'y avoit pas beaucoup d'espérance pour le Commerce, dans une Nation qui avoit peu de fidélité pour ses engagements. Bangham lui écrivoit encore que le Capitaine Sharpey, Jean Jordayne & quelques autres Anglois étoient attendus de jour en jour à Surate, par la voie de Cambaye, qu'ils avoient prise pour revenir d'Agra. Cette nouvelle jeta beaucoup de joie dans la Flotte.

Mais les
affligent les An-
glois.

Le 30, Dounton, par l'ordre de l'Amiral s'avança avec le Peppet-Corn & le Darling vers l'embouchure de la Rivière, dans la vue de chercher le passage de la Barre; mais la vigilance des Portugais à couper les Chaloupes qui fondoient devant les deux Vaisseaux, & la multitude des bas fonds, que les Anglois ne connoissoient pas, firent manquer cette entreprise. Dounton pensant retourner dans la Rade, fut jetté vers l'Ouest à quatre milles, par le vent & la marée; de sorte qu'il ne put rejoindre l'Amiral que le 3 d'Octobre. Le Conseil s'assembla pour délibérer sur les embarras d'une si fâcheuse situation. On résolut d'écrire à l'Amiral Portugais, pour lui demander du moins la per-

Il s'efforça
inutilement de
passer la Barre de
Surate.

DOWNTON.
1613.

Réponse que les
Portugais firent au
Capitaine Shar-
pey.

mission de prendre à bord les Anglois qui étoient à Surate, en lui promettant de quitter aulli tôt la Côte. Mais les Portugais rejetterent même cette priere, & répondirent qu'ils se chargeoient de conduire ces Anglois à Goa, d'où ils auroient la liberté de retourner en Europe. Dans le tems qu'ils affectoient tant de fierté, le Capitaine Sharpey, qui étoit arrivé à Surate, s'étoit adressé dans cette Ville à quelques-uns de leurs principaux Négocians, pour obtenir de l'Amiral Soto-Major un sauf-conduit jusqu'à la Flotte. Cette grace lui fut accordée, mais à condition qu'il seroit transporté sur une Galiotte Portugaise. Sharpey auroit pu se fier à cette proposition, si l'on n'y eût ajouté l'offre de le mener à Goa, en lui promettant d'un ton ironique qu'il y seroit regardé d'aussi bon œil que les Turcs, les Mores & les Juifs. Il comprit à quoi il devoit s'attendre, s'il se livroit à des ennemis qui ne cherchoient pas même à déguiser leur mépris & leur haine.

L'Amiral Anglois, dans l'impatience de procurer la liberté à ses compatriotes, leur écrivit de se mettre en chemin par terre, & de le venir joindre à Debul. Mais cette route étoit trop pénible, sans compter que les guerres du Dekan la rendoient fort dangereuse. Le tems se perdoit ainsi, avec autant d'incommodité que de chagrin pour les Anglois. L'eau & les vivres leur manquoient, sans aucune espérance d'en envoyer prendre ou de s'en faire apporter. Sharpey avoit acheté pour eux à Surate diverses sortes de rafraîchissemens; mais il n'osoit en risquer le transport à la vue des Portugais, qui observoient continuellement le passage. L'ayant tenté néanmoins, il eut le chagrin de voir enlever sa Barque; & Soto-Major, joignant l'insulte à l'injustice, fit dite aux Anglois qu'il les remettrait beaucoup de lui avoir procuré des provisions si fraîches.

La Flotte Angloise cherche à s'approcher de la Côte.

Sir Henri Middleton, fort inquiet de la situation de sa Flotte, leva l'ancre pour chercher vers le Nord, au long de la Côte, quelque endroit où non seulement il pût se faire une retraite commode, mais d'où il pût commander assez la terre pour assûter le passage de ses Chaloupes jusqu'au rivage. Il fut forcé par le vent de s'arrêter vers la fin du jour à la pointe du Nord, vis-à-vis la Barte. Le matin, il remit à la voile avec la marée. Comme le Courant étoit fort rapide, & qu'il ne connoissoit pas la Côte, il fit toujours avancer devant lui le Bâtiment qui prenoit le moins d'eau, avec ordre de tenir les ancrs prêtes, pour les jeter à la première apparence de bas-fond. Il s'aperçut bientôt que la Flotte Portugaise avoit mis aulli à la voile, & qu'elle le suivoit avec tous ses pavillons déployés, & faisant entendre quelquefois son artillerie, comme si elle s'étoit préparée à l'attaque. On découvrit Soto-Major qui alloit de Vaifseau en Vaifseau dans une petite Frégate, pour encourager ses gens. Enfin la Chaloupe du Datling étant à sonder vers la terre à quelque distance de son Bâtiment, deux Fregates Portugaises des plus legeres, entreprirent de lui couper le passage dans sa retraite. Le Capitaine du Datling, qui vit sa Chaloupe & ses gens en danger, ne balança point à faite feu. Une des Fregates se retira heureusement; mais la seconde, ayant essayé quelques coups qui la mirent en desordre, se fit échouer sur le rivage, & ses gens ne résistant point à leur frayeur sauterent à terre pour se sauver par la fuite. L'Armada put faire quelque mouvement, dans le dessein de s'approcher à leur secours. Cependant comme ses forces ne consistoient point en artillerie, elle n'osa s'exposer à

Peut combatre les Anglois le lendemain d'une Frégate.

celle des Anglois, & la Fregate demeura ainsi entre leurs mains. Ils y trouverent une petite quantité d'indigo, de canelle, de coton, de mirabolans, dépouilles d'une Barque Baniane dont les Portugais s'étoient saisis nouvellement. Cet avantage en procura un autre aux Anglois, par l'occasion qu'ils en prirent de s'avancer jusqu'à l'embouchure de la Riviere de Surate, & si près de la terre qu'ils jetterent à l'ancre sur cinq brasses, à la portée du mousquet.

Le 13 au matin, s'étant encore avancés plus près du rivage, sur six brasses de fond, ils apperçurent à terre plusieurs personnes vers lesquelles ils ne firent pas difficulté d'envoyer une Chaloupe avec le pavillon de paix. Jefe & Bagge, qui furent chargés de cette députation, reconnurent en s'approchant que c'étoient des Portugais, & s'en crurent encore plus certains lorsqu'ils leur virent tirer l'épée avec des signes fort menaçans. Ces bravades furent si mal soutenues, qu'à l'arrivée des Anglois, qui n'en parurent point effrayés, leurs ennemis prirent le parti de se retirer. L'Inercase étant resté à quelque distance, dans la Rade, Sir Henri lui envoya ses ordres par le Darling, qui revint presque aussitôt avec une Barque Indienne qu'il avoit rencontrée, & sur laquelle dix-sept Indiens, qui avoient été envoyés successivement à Surate avec des lettres pour le Capitaine Sharpey, avoient eu la hardiesse de risquer le passage à la vue des Portugais. Sir Henri les récompensa noblement, & leur promit, à son retour, d'autres marques de sa reconnaissance.

Le 20 au matin, il envoya au rivage, dans la Pinace, Thomas Glenam, pour engager les Payfans du Canton à lui apporter des vivres. Glenam avoit ordre de faire tirer trois coups de mousquet, pour avertir la Flotte du succès de sa négociation. En abordant, il fit monter un de ses gens sur la hauteur, dans la vue d'assurer sa marche par de sages observations. Elles étoient si nécessaires, que dès la première vue l'espion découvrit une troupe de Portugais, qui sortirent tumultueusement de leur embuscade. Il eut besoin d'employer toute sa légèreté pour regagner la Pinace, qui s'éloignait aussitôt, jetta l'ancre à quelque distance du rivage. Les Portugais n'accoururent pas moins jusqu'au bord de l'eau, d'où ils firent leur décharge sur la Pinace; mais elle fut moins heureuse que celle des Anglois, qui leur blessèrent quelques hommes. Les Ennemis s'étant retirés, on apperçut de la Pinace un homme à cheval, qu'on prit pour un Indien. On lui fit quelques signes, qui le firent avancer jusqu'au rivage; & Glenam persuadé que c'étoit l'occasion qu'il cherchoit pour se procurer des vivres, fit tirer les trois coups dont il étoit convenu avec l'Amiral. La Fregate dont les Anglois s'étoient saisis, & qu'ils avoient rendue propre à leurs usages, fut envoyée aussitôt pour secourir la Pinace. Mais le Cavalier Indien se retira dans cet intervalle, sans qu'on put juger du motif qui l'avoit amené. Seulement, vers le soir, il se presenta quelques pauvres Habirans du Canton, avec certains fruits que l'Amiral fit acheter. Tandis que les Anglois rentroient dans la Fregate, il leur vint trois Desepteurs de l'Armée Portugaise; l'un né à Lisbonne, mais Hollandois d'origine; les deux autres, Portugais & mécontents de leurs Chefs.

L'Amiral s'étant approché de la terre, le jour suivant, y reçut, par le ministère d'un Indien, une lettre du Capitaine Sharpey, qui lui donnoit avis que le 22 il étoit résolu de faire transporter toutes les marchandises Angloises au rivage, sous une escorte de cent Cavaliers bien armés. Il le prioit

DOUNTON.
1613.

Bravade de
quelques Portu-
gais.

Entreprise des
Anglois pour se
procurer des vi-
vres.

Ils sont inter-
rompus par les
Portugais.

Avis qu'ils re-
çoivent de l'arri-
vée de Sharpey.

DOUÏTOM.
1613.

de secondar son entreprise par l'adresse ou par la force, car il ne doutoit pas qu'étant observé par les Portugais, il ne dût trouver quelque obstacle du côté de la terre ou de la mer. Un jeune Malabare, qui avoit été cinq ou six ans leur esclave, vint se rendre aux Anglois dans le même lieu, & leur demander la liberté ou des Maîtres plus humains.

Le 12, à la pointe du jour, Sir Henri se rapprocha du rivage, avec la Frégate & la Pinace, pour attendre Sharpey & les marchandises. Il dé arma trente hommes, armés de fabres & de mousquets, dont l'un fut placé d'abord au sommet de la hauteur pour n'y pas interrompre un moment ses observations, tandis que tous les autres se postèrent avantageusement sur le rivage. L'Espion découvrit bientôt deux Baniens, qui venoient du côté du Nord. Ils apportèrent à vendre, du rabac & d'autres bagarolles. Étant conduits à l'Amiral, ils lui apprirent que la nuit précédente cinq Anglois s'étoient rendus de Surare dans un Village à quatre milles de la mer, & que vraisemblablement ils arrivoient dans le cours de l'après-midi. Pendant que l'Amiral recevoit ces informations, sept Compagnies Portugaises se firent voir entre deux Collines, enseignes déployées. À cette vue les Anglois se disposèrent au combat. Mais l'inégalité du nombre porta Sir Henri à les faire rentrer dans leurs Bâtimens; & les Portugais, qui s'étoient d'abord arrêtés, ne balancerent point alors à s'approcher du rivage. Ils avoient avec eux cinq ou six petites pieces de campagne, dont ils firent quelques décharges inutiles. Les Anglois à qui il étoit plus facile d'ajuster leurs coups, firent plus de ravage dans leurs rangs, & les forcèrent enfin de se mettre à couvert; l'inquiétude de l'Amiral n'en fut pas moindre pour le convoi qu'il attendoit. Après avoir passé plusieurs heures dans l'impairance, il jugea que l'arrivée des Portugais auroit fait abandonner son dessein au Capitaine Sharpey; & retournant à bord du Pepper-Corn, il pensoit à remettre le soir à la voile pour rejoindre l'Incease. Mais lorsqu'on se disposoit à lever l'ancre, on découvrit quelques hommes, qui venoient du côté du Nord. L'Amiral se rapprocha aussi tôt de la terre, où sans voir paroître les Portugais il eut la satisfaction de recevoir trois Anglois qui lui annoncèrent, pour le lendemain, l'arrivée de Sharpey & de son convoi. En effet, on aperçut, le jeudi, cent Cavaliers armés d'arcs & d'épées, qui conduisoient les marchandises au centre de leur Troupe; & Sharpey, qui faisoit l'arrière-garde avec quelques autres Anglois. Le convoi fut transporté à bord sans aucune opposition.

Nouvelle attaque des Portugais.

Sharpey amène heureusement les marchandises à bord.

Le Gouverneur de Surate accorde une conférence aux Anglois.

Avec les marchandises & quelques provisions, Sharpey apportoit à Sir Henri l'heureuse nouvelle d'un changement fort imprévu dans les dispositions du Gouverneur de Surate. Khoja-Nassan, qui occupoit cet emploi, avoit promis de se rendre lui-même au rivage pour conférer avec l'Amiral Anglois sur les intérêts du Commerce. Cette faveur n'étant remise qu'au lendemain, on fit des préparatifs pour la recevoir avec éclat. L'Amiral se mit dans la Frégate, avec ses principaux Officiers, & s'approcha de la terre au bruit des instrumens. Khoja-Nassan, qui s'y étoit déjà rendu, l'envoya prendre à la descente du Vaisseau, par quatre de ses gens, qui le transportèrent sur leurs épaules dans un Palanquin. Un superbe tapis, que les Indiens avoient étendu dans un lieu commode, servit de siège pour la conférence. Après quelques discours, sur les motifs qui avoient amené l'Amiral à Surate, & sur le chagrin que les Habitans

ressentoient de se voir tyrannisés dans leur propre Ville par les forces supérieures des Portugais, Khoja-Nassan conseilla aux Anglois de se rendre à Gogo, Port de la partie Occidentale du Golphe, & plus voisin de Cambaye, en leur offrant des Pilotes pour les conduire. Il leur restoit à se faire expliquer les motifs de ce conseil, lorsqu'une pluie violente, qui survint tout d'un coup, mit Khoja-Nassan dans la nécessité de se retirer. La conférence fut remise au jour suivant.

Le 26, Khoja-Nassan envoya au Général Anglois, dans une de ses Chaloupes, un présent de quelques provisions, & deux Pilotes pour le conduire à Gogo. On se rejoignit sur le rivage, pour recommencer la conférence. Les Pilotes mêmes ayant représenté que Gogo n'étoit pas un Port aussi commode pour les Anglois que Nassan l'avoit prétendu, on convint qu'ils mettroient en Mer pendant cinq ou six jours, en feignant de quitter tout-à-fait la Côte, dans l'espérance que les Portugais la quitteroient aussi après leur départ; & Nassan promit de les faire avertir. Suivant cette résolution, l'Amiral fit lever l'ancre pour rejoindre l'Inercase, & partir dès le lendemain dans ce Bâtiment; Mais s'étant arrêté au-dessus de la Rade, pour attendre le reste de sa Flotte, il écrivit dans cette intervalle à Dom Francisco de Soto Major. En faisant comprendre aux Portugais qu'il étoit prêt à s'éloigner, il rappelloit dans sa lettre tous les sujets de plaintes qu'il avoit reçus d'eux, tels que de s'être opposés à son débarquement, d'avoir empêché les Anglois qui étoient à Surate de se rendre sur sa Flotte, d'avoir intercepté ses lettres & saisi ses provisions. Il leur reprochoit particulièrement d'avoir coupé le passage à ses Chaloupes & de les avoir forcées d'employer la violence pour s'échapper de leurs mains. Il ajoutoit qu'ayant terminé toutes ses affaires, il étoit disposé à leur restituer leur Frégate, s'ils vouloient envoyer quelqu'un à qui les Anglois pussent la remettre.

Après avoir attendu inutilement leur réponse, il mit à la voile le 29; mais il fut surpris de se voir suivi à quelque distance par l'Armée Portugaise; ce qui ne l'empêcha point d'arrêter une Barque chargée de cocos pour Cambaye. Il en acheta soixante-dix mille, qu'il distribua entre ses gens. Le 31, s'apercevant que les Portugais ne cessent pas de le suivre, il prit la résolution de ne pas pousser plus loin sa course, & de retourner, en dépit d'eux, pour achever ses affaires. En effet, il se prit brusquement vers le Nord; & gagnant la Rade de Soually il descendit aussi-tôt au rivage; mais sans pouvoir s'y procurer aucunes nouvelles de Surate. Les Portugais, qui s'étoient rapprochés en même tems de la Rivière, firent entendre la même nuit un grand bruit d'artillerie, & publièrent parmi les Indiens que c'étoit pour se réjouir de l'approche d'une nouvelle Flotte qui venoit à leur secours. Ils se flattoient d'inspirer de la frayeur aux Anglois, dont ils avoient jusqu'alors éprouvé la résolution, & qui étoient mieux disposés que jamais à les recevoir.

Le 5, Sir Henri ayant envoyé Pemberton, Capitaine du Darling, avec son Vaisseau & la Frégate pour chercher une autre Rade vers le Nord, et la satisfaction d'apprendre à son retour qu'il en avoit trouvé une, avec une Barre, sur laquelle non seulement les petits Vaisseaux, mais l'Inercase même, en le soulageant un peu, pouvoient passer sûrement dans la haute mer, & jeter l'ancre à dix toises du rivage. Toute la Flotte partit le 6 pour gagner cette nouvelle Rade, & passa heureusement la Barre avec la marée. Elle fut

DOONTON.
1613.

Les Anglois feignent de partir & pour tromper les Portugais.

Reproches qu'ils font à leur Commandant.

Ils reviennent à Soually.

Autre Rade qu'ils découvrent.

DOUNTON.
1613.

immédiatement suivie par douze Fregates Portugaises, qui mouillèrent vis-à-vis d'eux, mais hors de la portée du canon. Sir Henri, accompagné du Capitaine Dounton & de quarante Fusiliers, descendit à terre dans le cours de l'après midi, pour chercher de l'eau fraîche. Il fut obligé de parcourir un terrain marécageux, dans lequel il découvrit enfin une sorte d'eau mêlée, dont la nécessité le força de se contenter. Mais ce désagrément fut compensé par l'occasion qu'il trouva d'acheter cinq ou six chevres, une brebis, & quelques fruits pour le soulagement de ses malades. Comme il étoit résolu de ne rien épargner pour les rétablir, & que sa Pinace demandoit d'ailleurs des réparations qui ne pouvoient se faire que sur le rivage, il y fit élever une tente, où le Capitaine Dounton s'établit avec une garde nombreuse, pour se précautionner contre les Portugais. Il y reçut de Surate des rafraichissemens que l'Amiral y fit acheter par Bangham. Les Payfans du Canton s'empresèrent aussi de lui apporter tout ce qu'ils pouvoient retrancher à leurs propres besoins. Quelques jours après, on reçut avis, par la Flotte, qu'il étoit arrivé dans la Rivière deux Galeres & huit Fregates. Cette nouvelle fit changer de résolution à l'Amiral, qui se crut obligé, pour sa sûreté, de réunir toutes ses forces. Il fit rentrer tous ses gens à bord, & les réparations de la Pinace furent différées. On repassa aussi-tôt la Barre, pour retourner dans la Rade de Soually, où la résolution de l'Amiral étoit de reconnoître les intentions de la nouvelle Flotte Portugaise. Il y entra le premier; & dès le lendemain il vit arriver de Surate Khoja-Nassan, au-devant duquel il s'empressa de descendre sur le rivage. Cette entrevue fut remplie d'affection & de civilité. Le Gouverneur Indien lui promit qu'aussi-tôt que ses autres Vaisseaux seroient entrés dans la Rade, les Négocians de la Ville apporteroient des marchandises sur le bord de la Mer, & qu'ils y établiroient un Marché où les Anglois pourroient se fournir de toutes sortes de commodités. Il apprit aussi à l'Amiral que les Fregates qui étoient arrivées dans la Rivière, étoient un *Kassilath*, c'est-à-dire, une Flotte de Marchands Portugais, qui faisoit voile à Cambaye. Pour confirmation de ses promesses, le Gouverneur emmena Bangham avec lui jusqu'à Sutate.

Elle n'est composée que de Marchands.

Marché ou Fête des Indiens sur le rivage.

Les Portugais viennent l'interrompre.

Trois jours après, on vit naître en effet sur le rivage un Marché de toutes les provisions qui sont propres au Pays. Les Anglois descendirent librement, pour satisfaire leurs besoins ou leurs goûts à des prix fort raisonnables. Mais la tranquillité de ce commerce fut interrompue par un Espion qu'ils avoient placé sur une hauteur, & qui ayant découvert environ cinq cens Portugais, vint répandre l'alarme dans le Marché. On ne pensa plus qu'à regagner les Chaloupes, pendant que l'Ennemi désespéré d'avoir été reconnu, s'avançoit tumultueusement pour couper la retraite à ceux qu'il voyoit fuir. Cependant, comme la plupart étoient bien armés, ils ne rentrèrent point dans leurs Chaloupes sans avoir fait une décharge, qui devint funeste à plusieurs Portugais. Quelques uns furent blessés, & ne penserent qu'à se retirer. Les autres se trouvant arrêtés par une ravine, qui leur fit craindre d'essuyer une seconde grêle de mousqueterie, se hâterent aussi de retourner sur leurs pas. Dans une retraite si précipitée ils laisserent derrière eux Antonio de Souza, Gentilhomme de Chaul, qui étoit tombé d'un coup mortel à la tête : les Anglois, plus pitoyables que les compatriotes, ne yirant pas plutôt le champ libre,

bre, qu'ils allèrent le relever; & l'ayant transporté à bord, tous leurs secours ne l'empêchèrent point de mourir avant la nuit. Ils l'enterrent honorablement sur le rivage. On apprît ensuite du Mockadan, ou du Gouverneur de Soually, que les Portugais avoient eu neuf de leurs gens tués ou blessés dans cette occasion.

Les Indiens prenoient si peu de part à toutes ces violences, que le 24, après midi, Mokrib-Kham, Gouverneur de Cambaye, vint au rivage avec cent chevaux, & de l'infanterie en plus grand nombre, cinq éléphants, plusieurs chameaux & des chariots pour le transport de ses provisions. Il avoit aussi plusieurs léopards dressés à la chasse, pour faire montre de sa grandeur. On vit aussi-tôt élever une Ville de tentes. Sir Henri, qui descendit à terre pour faire honneur à Mokrib, y fut reçu avec une décharge de la mousqueterie Indienne, tandis que l'artillerie de ses Vaisseaux faisoit retentir aussi le rivage. Ensuite l'Amiral presenta au Gouverneur de Cambaye la Lettre & les présents du Roi d'Angleterre, qui furent acceptés avec de grandes apparences d'amitié. Il le pressa de lui faire l'honneur de monter sur son Vaisseau. Mokrib y consentit sans aucune marque de défiance; & laissant sur le bord de la Mer Khoja-Nassan, Khoja-Arfan-Aly, & les autres Seigneurs de son cortège, il se rendit hardiment sur l'Inercase avec six hommes choisis. Les Anglois s'efforcèrent de le bien traiter. Il y passa la nuit & la moitié du jour suivant, occupé à considérer les bijoux & les bagatelles qui pouvoient plaire au Roi son maître, mais écartant les propositions sérieuses de commerce, ou les remettant à d'autres occasions. Après avoir satisfait sa curiosité sur le Vaisseau de l'Amiral, il souhaita aussi de visiter les autres, sur lesquels il continua de jouer le même rôle. Cependant il y acheta toutes les caisses de lames d'épées, & son ardeur fut si grande pour s'en assurer la possession, qu'il les fit transporter sur le champ au rivage. Quelques jours après, ayant mis à part celles qui lui parurent moins belles, il les renvoya d'un air dédaigneux, suivant l'usage de ces Nations, où l'on ne fait pas difficulté de rompre un marché après l'avoir conclu. L'Amiral lui renouvela ses propositions de commerce, qu'il remit encore à d'autres tems, sous divers prétextes. Enfin, dans l'incertitude de ce qu'on devoit s'en promettre, le Conseil s'assembla sur l'Inercase, & l'on prit la résolution de s'expliquer avec autant de force que de netteté. Le 26, l'Amiral retourna au rivage dans cette vue; mais il y apprit que Mokrib étoit parti; & que pour garder quelque ménagement avec les Anglois, il avoit déclaré qu'il alloit travailler à les mettre en bonne intelligence avec les Portugais. Sir Henri jugea fort bien que c'étoit une comédie, & qu'après avoir tiré des présents de la Flotte Angloise, il alloit employer les mêmes artifices sur la Flotte Portugaise. Cependant, comme Nassan étoit demeuré au rivage, & qu'il témoignoit quelque envie d'acheter les marchandises, on y mit le prix. Le reste du jour fut employé à cet arrangement, & le commencement du commerce fut remis au lendemain.

Le 27, au matin, Mokrib envoya au Général Anglois un de ses principaux Officiers & son Facteur, avec une Lettre, pour le prier de lui accorder quelques bijoux qu'il avoit vus à bord & qu'il regrettoit de n'avoir pas emportés. Il demandoit aussi que les Serturiers de la Flotte fussent pour lui

Tome II,

K

DOUNTON.
1613.

Le Gouverneur
de Cambaye rend
visite à l'Amiral
Anglois.

Les mœurs
procèdent suc-
cédent à la poncti-
fe.

Incertitude de
part & d'autre
pour le commerce.

DOUWTON,
1613.

le modèle d'une chaîne de pompe. Sir Henri refusa honnêtement la première de ces deux demandes, & se rendit volontiers à la seconde. Il se passa plusieurs jours, pendant lesquels Sharpey & Jordayne confèrent souvent avec les Facteurs Indiens sur le prix des marchandises. Mokrib & Nassan firent plusieurs fois le voyage de Surate, allant & revenant avec diverses marques de mécontentement ou d'incertitude. Enfin, le 8 de Décembre, ils arrivèrent tous deux au rivage, suivis d'un grand nombre de chariots, qui déchargèrent d'abord quarante ou cinquante balles de calicots. Ils en étalèrent ensuite jusqu'à cent vingt. Les Marchands Indiens marquaient beaucoup d'empressement pour le vis-argent & le vermillon des Anglois; & Mokrib-Kham, pour leurs velours. Mais ne pouvant obtenir que ces marchandises fussent vendues séparément, ils consentirent à prendre en même tems du plomb. Leur injustice fut telle, qu'ils s'obstinèrent à vouloir gagner cinquante pour cent sur les biens qu'ils mettoient en vente à leur porte, tandis qu'ils n'accordoient aux Anglois qu'un profit médiocre pour ceux qu'ils avoient apportés de si loin. Cependant le 9 au matin, Sir Henri revint à terre; & s'étant fait confirmer par les Indiens qu'ils s'en tiendroient du moins aux prix convenus, il commença sérieusement à faire décharger son plomb. Mais, vers midi, Mokrib-Kham reçut des Lettres du Grand-Mogol, qui le jetterent dans une profonde consternation. A peine lui échappa-t-il une parole; & partant presque aussitôt, il laissa Khoja-Nassan & les facteurs pour achever le commerce. L'Amiral, à qui cet incident fit naître de fâcheux soupçons, ne retourna sur son bord que pour se donner plus de liberté à faire demander encore à Khoja-Nassan s'il étoit fidèle à ses engagements. La réponse fut si nette & si positive que les Anglois ne pouvant plus conserver de défiance s'empresèrent de décharger leurs marchandises.

Les Indiens
font plusieurs in-
justices aux An-
glois.

Le nouveau Gouverneur de Surate se rendit le lendemain sur la Flotte avec Khoja-Arsan-Aly, pour satisfaire leur curiosité. Tandis qu'ils étoient à bord de l'*Inercase*, l'Amiral fut averti par un Exprès dépêché du rivage, que Khoja-Nassan, après avoir reçu le velours & quelques autres marchandises qu'il avoit désirées, avoir commencé à faire de nouvelles chicanes aux Anglois; qu'il avoit entrepris de les tromper sur les poids; & que pour réponse à leurs plaintes, il les avoit menacés de faire remporter ses marchandises à la Ville. Cette conduite causa tant d'indignation à l'Amiral, que n'écoulant plus que son ressentiment, il arrêta sur le champ le Gouverneur de Surate & Khoja-Arsan-Aly. Cependant il continua de les traiter si civilement, que le Gouverneur entrant dans ses intérêts, lui conseilla d'envoyer de sa part au rivage, pour y porter à Nassan l'ordre de le venir joindre sur la Flotte Angloise. Nassan n'osa désobéir. Mais à peine fut-il arrivé que le Gouverneur s'adressant à l'Amiral, lui dit qu'il pouvoit garder pour caution celui qu'il accusoit d'injustice, & ne lui rendre la liberté qu'après l'exécution des articles. Ainsi Nassan fut humilié jusqu'à demeurer captif sur l'*Inercase*, du consentement même de son Gouverneur, à qui les Anglois permirent aussitôt de retourner au rivage. On continua la vente des marchandises avec plus de tranquillité & de succès. Cependant, pour ne refuser aucune satisfaction aux Indiens, l'Amiral leur donna de son côté deux Otages, qui furent Jean Williams & Henri Boothly.

L'Amiral arrê-
te à bord le Gou-
verneur de Surate.

Les Portugais ne purent ignorer long-tems que le commerce s'exerçoit enfin avec beaucoup de franchise entre les Négocians de Surate & la Flotte Angloise. N'ayant pu l'empêcher, ils résolurent de l'interrompre. L'Amiral, qui ne quittoit plus son bord, reçut avis qu'on découvroit du côté du Sud, cinq Compagnies Portugaises, qui s'approchoient avec leurs enseignes déployées. Il ne put douter que leur dessein ne fût de s'approcher de la Mer, pour se saisir de ses marchandises & brûler les Chaloupes. Il fit transporter aussi-tôt sur le rivage, dans la Frégate & la Pinace, deux cens hommes armés de mousquets & de piques, avec ordre de ménager si peu les Ennemis, que cette aventure devint pour eux une leçon. Mais à la vue de tant de monde, qui étoit disposé à les recevoir, ils prirent le parti de se retirer. Les Anglois, ayant marché quelque tems à leur poursuite, rencontrèrent près de Soually plusieurs Négocians de Surate, qui venoient à la Mer avec vingt nouvelles balles de marchandises.

Le 19, Sir Henti reçut, par un Juif, une Lettre de *Peter-Floris*, Capitaine Hollandois au service de la Compagnie d'Angleterre. Elle étoit datée de Masulipatan, où la Compagnie avoit un Comptoir; & Floris y donnoit avis à l'Amiral qu'il étoit parti trois Vaisseaux d'Angleterre, dont l'un étoit destiné pour la Mer Rouge. Cette nouvelle lui causa d'autant plus de chagrin, qu'après les différens qu'il avoit eus avec les Turcs, esperant peu de faveur de leur Nation pour tout ce qui paroîtroit dans cette Mer avec le nom Anglois, il craignoit que la Compagnie d'Angleterre ne lui reprochât d'avoir attiré la tempête sur son commerce. Cependant, comme il ne doutoit point que le Capitaine ne relâchât dans l'Isle de Sokotra, il le crut assez averti du péril par la Lettre qu'il avoit laissée entre les mains du Roi.

Quoique le commerce eût été poussé avec assez d'avantage sur le bord de la Mer, Jordayne fut envoyé à Surate, pour engager les Indiens à mettre en vente une plus grande quantité de leurs étoffes, & pour leur faire prendre d'autres marchandises de la Flotte. Il avoit l'esprit insinuant; & le long séjour qu'il avoit fait dans les Indes, depuis le naufrage de l'Ascension, lui ayant donné l'occasion d'apprendre la langue du pays, il se lia fort étroitement avec un Marchand d'Esclaves, qui s'étoit fort enrichi par ce commerce. Dounton, Auteur de cette Relation, & depuis long-tems ami de Jordayne, regrette qu'il n'eût point employé le talent qu'il avoit de plaire, à se mettre aussi-bien dans l'esprit de quelques Négocians, dont l'amitié pût être plus utile aux Anglois. Il raconte, sur le témoignage de son ami, que le Marchand d'Esclaves porta la confiance & l'affection jusqu'à vouloir l'associer à son commerce, & qu'il lui en découvroit tous les ressorts. Il avoit à Surate une fort grande maison, qui ressembloit par la distribution des logemens, aux Couvents de l'Eglise Romaine, dans laquelle il entretenoit plus de cent jeunes filles, qu'il achetoit en sortant du berceau, & qu'il faisoit élever suivant le jugement qu'il portoit de leur beauté, à mesure qu'elles avançoient en âge. Les Esclaves de l'autre sexe étoient en beaucoup plus grand nombre, mais logés & nourris comme il convenoit à leur misérable sort; au lieu qu'il ne manquoit rien aux filles pour les commodités de la vie & pour l'instruction. Le Marchand fournissoit non-seulement les principaux Serrails d'Agra & des plus grandes Villes de l'Indostan; mais quantité de

K ij

DOUNTON.

1613.

Le commerce
est interrompu
par les Portugais.Ils se retirent
en désordre.Lettre de
Peter-Floris.Jordayne se lie
avec un Mar-
chand d'Esclaves.Détail de ce
commerce.

DOUSTON,
1613.

Turcs qui venoient prendre tous les ans, dans son séminaire, de quoi fournir eux-mêmes les serrails du Caire & de Constantinople. Il fit voir à Jordayne des beautés de divers ptx, depuis cent pieces de huit jusqu'à douze & quinze mille. Mais, ce qui doit paroître assez étrange, il en tiroit des Marchands Turcs pour les divers pays de l'Inde, comme il vendoit celles de l'Inde pour la Turquie.

Hawkins est
tenté de passer à
Goa.

L'Amiral reçut une Lettre du Capitaine Hawkins, qui étoit retourné à Cambaye, & qui lui marquoit qu'après avoir fait des réflexions sérieuses sur les offres des Portugais, il étoit résolu de se rendre à Goa avec toute sa famille, pour retourner de-là en Angleterre. De quelque source que pût venir ce dessein, Sir Henri se ctut obligé de lui représenter avec force qu'une entreprise si téméraire l'exposoit à perdre ses biens & sa vie. En lui faisant cette réponse par le même Messager, il l'exhortoit à prendre l'occasion de la Flotte, pour retourner dans sa Patrie avec plus de douceur & de sûreté. Ce ne fut néanmoins qu'après des instances redoublées, qu'Hawkins prit cette résolution. Il arriva le 16 de Janvier, à Soually, avec le Capitaine Sharpey, Fragne & quelques autres Anglois qui l'avoient accompagné à Cambaye; & l'Amiral alla trois milles au-devant de lui avec un corps de deux cens hommes, pour le garantir de l'insulte des Portugais, qui n'étoient pas éloignés de son passage avec leur armée.

1614.

Les Anglois se
battent en vain
d'obtenir un
Comptoir à Su-
rate.

Pendant le séjour de Jordayne à Surate, ses manieres douces & infinuantes sembloient avoir disposé le Gouverneur à lui accorder pour sa Nation un Comptoir dans cette Ville. Il donna lui-même cette esperance à l'Amiral, qui avoit déjà nommé ceux qui devoient être chargés de cet établissement. Mais ayant envoyé le 16 Jean Williams, pour sçavoir les dernières résolutions du Gouverneur, il le vit revenir le 29 avec un refus & des marques d'éloignement qui ne regardoient pas moins le fond du commerce que la proposition du Comptoir. Ce changement ne put être attribué qu'à la jalousie & aux pratiques des Portugais. Après une déclaration si rigoureuse, il ne restoit aux Anglois de Surate qu'à prendre les ordres de leur Amiral, sur le tems de leur retour à la Flotte. Il leur écrivit, dès le jour suivant, de partir sans délai; de sorte qu'ils furent rendus à bord le 31 avec toutes leurs marchandises.

Kasirath de
500 voiles.

Le 6 de Février, les Anglois virent passer un Kasirath, c'est-à-dire une Flotte Marchande, d'environ cinq cens Frégates Portugaises qui alloient à Cambaye. Il leur étoit venu sur leurs trois Vaisseaux quelques Déserteurs de cette Nation, qui n'y avoient été reçus que par le seul mouvement de l'humanité; mais ils éprouverent à leur tour que la Religion & l'amour de leur Patrie ne sont pas toujours capables de retenir les Anglois; car plusieurs Matelots, gagnés apparemment par des carences & des offres, abandonnerent leur bord pour se rendre sur la Flotte Portugaise. On accusa de leur défection un Portugais nommé Pierre *Rosemary*, qui étant passé du Portugal en Angleterre pour y embrasser la Religion Protestante, avoit offert à l'Amiral de l'accompagner dans son voyage. Il avoit servi d'Interprète dans tous les lieux où l'on avoit eu besoin des Langues Portugaise & Arabe, & celle-ci lui étoit presque aussi familière que l'autre. Ensuite étant arrivé dans la Rade de Surate, il n'avoit pu se voir si près d'une Flotte de sa Nation sans rap-

Déserteurs An-
glois, détachés
par l'Amiral Ro-
semary.

peller les idées & les sentimens de sa naissance, qui l'avoient porté à rejoindre ses Compatriotes. Mais quoiqu'il fût parti seul, dans une occasion qu'il trouva sur le rivage, pendant que les Indiens y tenoient leur marché, on fut surpris de voir déserter après lui tous les Matelots avec lesquels il avoit eu quelque familiarité; comme si la peinture qu'il leur avoit apparemment tracée de sa Nation & des avantages qu'ils y pouvoient espérer, leur avoit fait perdre l'amour & le goût de leur propre Patrie. Dans la première indignation que l'Amiral ressentit de leur fuite, il fut tenté de les faire redemander à Dom Soto-Major, en lui offrant pour échange les Portugais qui étoient passés sur la Flotte Angloise; mais il craignit qu'on ne l'accusât d'avoir violé, à l'égard des detniers, sa parole & le droit sacré des aziles.

La Flotte Angloise avoit passé dans ce pays l'espace de cent trente-huit jours, pendant lesquels elle avoit essuïé de la part des Gouverneurs de Surate, des infidélités & des délais fort pernecieux à son commerce. Le refus d'un Comptoir, après lui avoir fait espérer si long-tems cette faveur, étoit une autre injustice dont elle étoit d'autant plus blessée, qu'ayant reçu l'ordre de partir immédiatement, il ne lui restoit aucun moyen de se faire payer de plusieurs sommes qui lui étoient dûes par les Marchands de la Ville. L'Amiral apprit ensuite d'où venoit cette mauvaise disposition des Indiens. Pendant qu'ils délibéroient s'ils devoient lui accorder la permission d'établir un Comptoir, Mokrib-Kham avoit reçu une Lettre de *Dangier*, Banian de Cambaye, qui lui déclaroit, à l'instigation des Missionnaires, que s'il souffroit l'établissement des Anglois à Surate, les Portugais étoient résolus de brûler toutes les Villes de la Côte & de se saisir de tous les Vaisseaux Indiens qui tomberoient entre leurs mains. Sur quoi Mokrib avoit jugé que la prudence devoit lui faire rejeter toutes sortes de liaisons avec l'Angleterre.

La Rade de Soually, où les Anglois étoient à l'ancre, est au 20^e degré 55 minutes de latitude du Nord, & la variation de 16 degrés 40 minutes à l'Ouest. Dounton observa que dans les marées de la pleine lune, la hauteur de l'eau surpasse de quatre pieds celle des marées communes; & qu'ordinairement les marées de nuit sont plus hautes de trois pieds que celles du jour.

Le 10, après avoir réglé tous les comptes du commerce, avec deux Facteurs de la Ville, nommés *Jaddan* & *Narran*, l'Amiral se saisit d'une Frégate Indienne, qui faisoit voile à Gogo; & s'étant accommodé d'une partie de sa cargaison, qui étoit composée de chandelles faites d'un mélange de riz & de poix, il donna aux Patrons, des billets payables par ses Débiteurs de Surate. La Flotte leva l'ancre, le 11, avec la marée; & s'étant avancée au Sud de la Barre de Surate, près d'un Vaisseau Indien, nommé le *Hassani*, qui étoit prêt à faire le voyage de la Mer Rouge, elle prit aussi quelques marchandises, dont elle lui assigna le paiement sur ce qui restoit dû aux Anglois par les Négocians du pays. Le 14, à une heure du matin, elle tomba sur un grand banc, où l'eau se trouva toujours assez haute pour ne pas lui causer beaucoup d'inquiétude; après quoi, suivant la terre à la distance d'environ dix lieues, & forcée par le vent de porter au Sud-Sud-Est, elle se trouva le lendemain à 19 degrés 37 minutes de latitude. Depuis midi

DOUNTON.
1614.

Cause des embarras que les Anglois avoient trouvés à Surate.

Position de la Rade de Soually.

Les Anglois se payent par leurs propres billets & quittent Surate.

Leur route jusqu'à Dabul.

DOUNTON.
1614.

jusqu'au soir, elle ne fit que cinq lieues, avec beaucoup d'embarras pour se dégager d'un dangereux courant. Un calme, qui dura une partie de la nuit suivante, lui fit entendre fort distinctement plusieurs coups de canon, dont le bruit venoit du rivage; & le matin, sans appercevoir aucun Vaisseau, ils découvrirent la terre, qui présentoit un mélange de montagnes & de vallées fort agréables. La latitude à midi étoit de 19 degrés 4 minutes. Vers le soir, ils se trouverent à trois lieues du rivage sur un fond de douze brasses, qui diminua jusqu'à six. Enfin, le 16 à midi, ils virent une terre haute, divisée par plusieurs Bayes, qui sembloient offrir d'excellentes Rades, avec un fond excellent de cinq ou six brasses à quatre milles du rivage, & de neuf ou dix brasses à trois lieues en Mer; la latitude de 18 degrés une minute. Ils ne purent douter, sur les indications de leurs Cartes, qu'ils ne fussent proches de Dabul. En effet, ils jetterent l'ancre près de la Barre, à l'entrée de la nuit, sur un fond de sept brasses.

Situation de
Dabul.

L'Amiral, qui s'étoit proposé de se défaire dans ce Port de quelques marchandises Angloises, s'avança le lendemain dans sa Frégate, pour sonder la profondeur de la Barre. Il trouva cinq brasses à la pointe du Sud; mais un peu plus loin au Nord, vers le milieu de la Barre, il ne trouva que deux brasses. La latitude de cette pointe du Sud est de 17 degrés 34 minutes; & la variation, 15 degrés 34 minutes.

Politesses & offres
du Gouverneur.

Le même jour, après midi, on vit arriver, de la part du Gouverneur deux Barques, dont l'une ramenoit le Messager que les Anglois lui avoient envoyé pour l'informer de leur arrivée, & l'autre apportoit à l'Amiral un présent de trois veaux, & d'un mouton, avec quelques fruits & des melons d'eau. Le Vaisseau de Dabul que les Anglois avoient trouvé à Mocka, étant revenu dans le pays, le Capitaine faisoit témoigner à l'Amiral la satisfaction qu'il avoit de son arrivée; & joignant, à la manière des Indiens, beaucoup de complimens aux promesses d'amitié, il ajoutoit; que pour les marchandises Angloises, les Négocians de Dabul donneroient ou de l'argent comptant, ou de l'indigo, des étoffes & du poivre. C'étoit plus qu'ils n'avoient dessein d'exécuter & que les Anglois ne s'étoient promis; car tout l'indigo, les étoffes & le poivre du pays s'embarquent ordinairement sur leurs propres Vaisseaux pour être transportés dans la Mer Rouge. Cependant, sur de si belles offres, l'Amiral ne balança point à faire descendre ses Facteurs, avec un présent pour le Gouverneur & des essais de leurs marchandises. Ils furent traités civilement, mais à peine vendirent-ils quelques piéces de drap & d'étamine. Le Gouverneur, après avoir acheté une certaine quantité de plomb, ne fit pas difficulté de le renvoyer à bord, & de rompre son traité, suivant l'usage de Surate, dont les Anglois avoient déjà fait une triste expérience. A l'égard du bled, de l'eau & des autres provisions, ils obtinrent facilement tout ce qui leur étoit nécessaire. Ils changerent une de leurs ancrs contre un gros cable Indien, de dix-huit pouces d'épaisseur, & long de 96 brasses, qui fut estimé douze livres sterling. Dounton déclare qu'il ne put juger si toutes ces facilités venoient de l'inclination du Gouverneur à favoriser les Etrangers, ou de la crainte que lui pouvoit inspirer le récit de tout ce qui s'étoit passé à Mocka.

Le Commerce
se réduisit presque
à rien.

Outre plusieurs Bâtimens Malabares, qui étoient à l'ancre dans la Rade,

les Anglois virent arriver, le 26 après-midi, un grand Vaisseau Portugais accompagné d'une Frégate. L'Amiral envoya, deux heures avant la nuit, le *Darling* pour le reconnoître; & craignant ensuite qu'il ne trouvât le moyen de s'échapper dans les ténèbres, il fit avancer aussi le *Pepper-Corn* & la *Frégate*, avec ordre de s'en saisir. On s'aperçut bientôt que cette précaution avoit été nécessaire; car à l'entrée de la nuit, les deux Bâtimens leverent l'ancre & commencèrent à s'éloigner. Mais un coup de canon les força de baisser leurs voiles. Ils se hâtèrent d'envoyer un canot avec trois hommes, pour faire les excuses de leur Capitaine, à qui son âge & ses infirmités, dirent-ils, n'avoient pas permis de venir lui-même à bord. Ils ajoutèrent que leur grande Chaloupe étoit si chargée, qu'ils n'avoient pu la détacher du Vaisseau pour la mettre en mer. Là-dessus, Dounton se trouva obligé de faire avancer sa Pinace, avec quelques-uns des principaux Marchands & plusieurs Soldats, mais contre son inclination, parce qu'il prévoyoit combien il seroit difficile d'empêcher le pillage. Il défendit fort rigoureusement au Patron de laisser monter aucun Soldat dans le Vaisseau Portugais, s'il n'y étoit forcé par les circonstances; son dessein n'étant que de s'en assurer, & d'attendre l'Amiral à qui il vouloir laisser l'honneur d'y entrer le premier. D'un autre côté la Frégate Angloise, qui après avoir tué un Portugais du coup de canon qu'elle avoit tiré, avoir poursuivi leur Frégate, la ramena comme en triomphe, & vint prendre les ordres de Dounton. Il fit passer sur son bord une partie de l'Equipage, & donna ordre au reste d'entrer dans la Rade. Mais s'apercevant qu'ils prenoient un détour, & craignant que s'ils gagnaient le vent, il ne lui fût impossible de les rejoindre avec toutes ses voiles, non seulement il les fit arrêter, mais s'étant fait apporter leurs voiles, il les força de jeter l'ancre près de lui. Ensuite il prit dans sa chambre leur Patron pour se faire expliquer en quoi leur cargaison consistoit.

Pendant ce tems là le Patron de la Pinace feignant de douter si les Portugais du Vaisseau étoient disposés à la soumission, monta sur leur bord avec quelques Soldats, qui ne balancerent point à piller tout ce qui excita leur avarice. Dounton, qui n'en étoit pas assez éloigné pour ne pas s'apercevoir du desordre, les fit rappeler plusieurs fois sans leur trouver beaucoup d'obéissance pour ses ordres. Enfin, les voyant revenir, il chargea quatre de ses principaux Officiers de se tenir prêts à la lanterne, pour les fouiller l'un après l'autre à leur retour. Tout le butin qu'ils apportèrent fut jetté successivement dans la Chaloupe, & Dounton le renvoya sur le champ aux Portugais, en leur faisant dire que s'il leur manquoit quelque chose de plus, on leur accorderoit routes fortes de satisfactions, aux dépens de ceux qui étoient montés sur leur bord, sans aucun ordre. Mais tandis qu'il en usoit si généreusement, la Frégate Angloise, qui n'avoit alors pour Commandant qu'un certain *Terrie*, valet de *Thornton*, se rapprocha de la Frégate Portugaise; & les Matelots Anglois montant à bord brisèrent les armoires, forcèrent les coffres, & prirent tout ce qu'ils jugèrent à propos. Dounton, fort irrité de ce brigandage, pressa *Pemberton*, Capitaine du *Darling*, d'en informer promptement l'Amiral.

Il paroissoit assez difficile d'arrêter un penchant si général au pillage. Cependant l'Amiral, sans perdre un moment, envoya des ordres sévères à

DOUNTON.

1614.

Les Anglois se
saisirent de deux
Bâtimens l'un des
autres.

Dounton ne
peut empêcher le
pillage.

Il résistait aux
Portugais ce
qu'on leur avoit
pris.

Le desordre aug-
menté & l'Amiral
y remédia.

DOWNTON.
1614.

tous les Anglois, de rentrer chacun sur son bord. Ensuite s'étant mis dans sa Chaloupe avec les principaux Marchands du Navire Portugais, il fit la visite de tous les Vaisseaux de sa Flotte, avec une ardeur extrême à fouiller dans les coins les plus détournés. Après avoir donné cette satisfaction aux Officiers Portugais, il fit mettre à leurs yeux, dans sa Frégate, tout ce qui leur avoit été enlevé, & le fit transporter avec eux sur leur Bâtimeur. Ils venoient de Cochin, pour se rendre à Chaul. Leur Navire, qui étoit d'environ trois cens tonneaux, se nommoit le Saint-Nicolas. Sa cargaison consistoit principalement en noix sèches de cocos, noix de Racka, sucre noir, étain, étoffes & porcelaines de la Chine, cayro, sacs d'Alun, & divers cordages. En vain les Anglois presserent le Capitaine de leur communiquer le Mémoire de toutes ses marchandises. Ils ne purent ni l'obtenir, ni le trouver par toutes leurs recherches. Mais après lui avoir fait restituer ce qui lui avoit été pris sans ordre, l'Amiral se crut en droit de prendre lui-même de quoi se dédommager d'une partie des pertes que les Portugais lui avoient causées à Surate. Il fit transporter du Saint-Nicolas sur l'Inercafte quelques balles de soie crue, de la Chine, plusieurs caisses de girofle & de canelle, avec une certaine quantité de belle cire; faible réparation, dit l'Auteur, pour tous les outrages, & les torts que la Flotte Angloise avoit reçus des Portugais.

Il prend lui-même une partie des marchandises Portugaises.

La Frégate appartenoit aux Portugais de Chaul, & faisoit voile pour Ormuz. Sa charge étoit d'environ 60 tonneaux, & ses marchandises consistoient en riz & en tamarins. L'Amiral prit quelques sacs de riz pour sa provision. Il consentit à laisser passer sur les deux bords Portugais, les Dériseurs de cette Nation, qu'il avoit reçus à Surate, & qui lui demanderent volontairement cette faveur. Ensuite ayant fait quelques présens aux deux Capitaines, il leur accorda la permission de continuer leur course.

Cet incident avoit interrompu le commerce des Anglois avec Dabul; ce qui n'empêcha point le Gouverneur de les faire avertir que le grand Kafilath, qui avoit passé le 6 de Février aux environs de Surate pour se rendre à Cambaye, devoit repasser le lendemain ou la nuit suivante, en retournant à Goa. Les Anglois n'en découvrirent aucune trace. Mais l'Amiral assembla son conseil, pour délibérer sur plusieurs partis qu'il avoit à choisir. Il proposa d'abord de faire voile à Goa, pour demander des réparations aux Portugais; dans le dessein de se faire un droit de leur refus pour exercer des représailles sur tous les Vaisseaux de cette Nation qui tomberoient entre ses mains. Cette proposition parut fort raisonnable à l'Assemblée; mais comme c'étoit s'exposer à des délais, & à des subtilités; en un mot, à quantité de nouveaux artifices, dont le seul effet certain seroit de faire perdre un tems qui pouvoit être mieux employé, on conclut qu'il valoit mieux retourner vers la Mer Rouge, non seulement pour tenter de se remettre en possession de tout ce qu'on avoit perdu, mais par trois autres raisons, dont la plus faible n'étoit pas sans force : 1^o. Pour se dédommager sur les sujets du Grand-Mogol, des pertes qu'on avoit effluées dans les Rades de Soually & de Surate. 2^o. Pour tirer quelque vengeance de la trahison des Turcs à Aden & à Mocka. 3^o. Pour garantir ou sauver du péril le Vaisseau Anglois qui devoit arriver dans cette Mer, comme on l'avoit appris de Masulipatan, par la Lettre du Capitaine Floris. Malgré les excuses & les déguise-

Délibération
des Anglois.

Mojifs qui les
déterminèrent à re-
tourner dans la
Mer Rouge.

semens de l'Auteur, il faudroit ici s'aveugler pour donner à l'entreprise des Anglois un autre nom que celui de pyratérie. C'est une remarque que j'ai faite à l'occasion du même voyage, dans la Relation précédente.

Le 5 Février, à six heures du matin, la Flotte mit à la voile, en suivant la Côte au Nord-Nord-Ouest. L'Amiral, qui vouloir garder au fond quelques mesures avec les Portugais, étoit bien aisé de voir le Vaisseau de Cochîn en sûreté, & de lui servir comme d'escorte jusqu'à Chaul contre les Malabares, alors ennemis de la Nation Portugaise. Il mouilla l'ancre, le soir, à une lieue de la terre, à six de Dabul, & neuf de Chaul.

Le lendemain, ayant remis à la voile avec un vent favorable, la Flotte éprouva de jour en jour qu'elle étoit poussée plus loin au midi qu'elle ne devoit s'y attendre suivant la direction de sa course, fut-tout après avoir passé l'embouchure du Golphe Persique. Dounton croit que cette erreur ne peut être attribuée qu'aux courans, quoiqu'ils ne soient pas toujours sensibles. Le 24 de Mars étant à la vue de l'Isle de Sokotra, l'Amiral envoya devant lui Pemberton, dans le Darling, pour s'informer si le Vaisseau Anglois, qui devoir entrer dans la Mer Rouge, avoit déjà paru sur cette Côte. Pour lui, continuant sa course, il se trouva le 25 au matin devant la pointe de Delichâ; & le jour suivant, un calme, dont il fut tout d'un coup surpris, le força de mouiller l'ancre sur vingt brasses de fond, à un mille du roc de Saboyna, pour se garantir du courant, qui l'auroit poussé au Nord sur ce roc. L'abondance de poissons, dont la Flotte se vit environnée, servit à l'amusement des Anglois. Le 27, ils passerent les rocs, qui sont à trois milles au Nord d'Abba-Kuria, & suivant le calcul de Dounton, à vingt lieues Ouest par Sud de la pointe Occidentale de Sokotra. Le matin du 28, ils se trouverent à sept lieues du Cap de Guardafu, & à neuf du mont-Felix. Vers trois heures après-midi, le vent, qui devint contraire, leur fit prendre le parti de jeter l'ancre sur un fond de sept brasses, mais fort rude à un mille & demi du mont-Felix. L'Amiral reconnut toute cette Côte avec sa Frégate. Trois Habitans, qui ne se firent pas presser pour venir à bord, se chargèrent d'une Lettre pour le Darling s'il s'approchoit de la même Côte. Ils apprirent à l'Amiral que trois jours avant son arrivée, ils avoient vu passer quatre Vaisseaux Indiens vers la mer Rouge.

L'espérance de voir paroître le Darling retint l'Amiral à l'ancre jusqu'au 29, & ce délai lui procura des rafraichissemens, qui lui furent apportés de toutes les parties du Canton. Il acheta même, à juste prix de l'ollibanum & diverses sortes de gommes Arabiques. Les Habitans le prirent pour un Mahometan, & lui repeterent plusieurs fois, qu'ils ne l'auroient pas si bien traité s'ils l'avoient cru *Franghis*; c'est le nom qu'ils donnent aux Chrétiens. Enfin ne comptant plus de voir arriver le Darling, on tourna les voiles vers Aden. Le 30, on découvrit la Côte de l'Arabie heureuse, qu'on ne perdit plus de vue que la nuit, jusqu'au 2 d'Avril, que se trouvant à dix-huit lieues d'Aden, on tint Conseil sur la séparation de la Flotte. Il fut résolu que le Peppet-Corn demeureroit à croiser devant le Port d'Aden, pour empêcher les Bâtimens Indiens d'y entrer, & leur faire prendre le parti de s'avancer vers la Mer Rouge, où l'Amiral seroit prêt à les recevoir avec le *Trade-Increase*, sa Frégate & les Pinaces.

Tom. II.

L

DOUNTON.
1614.

L'Amiral en-
voye le Darling
à Sokotra.

Il relâche sur
la côte de l'Ar-
abie heureuse.

DOUTON.

1614.

Le *Darling* ap-
porte des infur-
mations à l'A-
miral.

Le jour suivant, à huit heures du matin, lorsqu'ils étoient prêts de se ré-
pater, ils trouverent le *Darling* à l'ancre, au-dessus d'Aden, à la distance
d'environ sept lieues. Leur retardement sur la Côte d'Arabie lui avoit donné
le tems de les devancer de deux jours. Pemberton, qui le commandoit, avoit
reçu du Roi de Sokotra une lettre que le Capitaine Saris avoit laissée au Prince
en passant dans son Ile avec trois Vaisseaux, le *Clove*, l'*Huilor* & le *Thomas*.
Quoiqu'il y eût trouvé la Relation des disgrâces que ses Compatriotes avoient
essuies dans la Mer Rouge, il s'étoit obstiné à suivre la même route avec ses
trois Bâtimens, par la seule raison qu'étant muni d'un Passeport du Grand-
Seigneur, il se flattoit d'être reçu plus favorablement. L'Amiral partit immé-
diatement avec le *Trade-Increase*, le *Darling* & la *Fregate*, laissant Douton
à l'ancre pour exécuter ses ordres.

Douton de-
meure sous l'écro-
lier près d'Aden.

Le 3 au matin, Douton, mit à la voile & s'avanga au Sud pour donner
plus d'étendue à ses observations. Il découvrit bientôt trois Navires; mais
le vent, qu'il avoit contraire, ne lui permit pas de les joindre; & le tems
n'ayant pas changé, vêts le soir, il lui fut impossible de se jeter l'ancre pen-
dant toute la nuit. Le 4, il s'approcha jusqu'à trois milles d'Aden; & trou-
vant un fond commode, il y mouilla sur douze brasses. Huit jours, qu'il
passa dans cette situation, lui étoient devenus fort ennuyeux, lorsque le 12
au matin il aperçut un gros Bâtiment, qui n'épargna rien pour éviter sa rencon-
tre. L'effort des Anglois pour lui couper le passage ne l'auroit point empêché de
gagner le Port, s'ils n'eussent pris le parti de lui lâcher quelques boulets,
qui lui firent baisser aussi-tôt ses voiles. Il envoya sa Chaloupe, avec quel-
ques Indiens, de qui Douton apprit qu'ils appartenoient au Samorin de
Calecur; & qu'étant partis de cette Ville pour Aden, ils avoient employé
quatante jours dans leur voyage. Ils avoient passé à Sokotra, & s'étaient en-
suite arrêtés sur la Côte du mont-Felix, ils avoient vu la Lettre que l'Ami-
ral y avoit laissée pour le *Darling*. Leur Capitaine, ou leur *Nackada*, se
nommoit *Ibrahim-Abba-Sinda*. Leur cargaison qui étoit de deux cens ton-
neaux, consistoit, suivant leur déclaration, en trois tonneaux de tamarins,
deux mille trois cens quinquaux de riz, quarante bahars de Jagazza ou de sucre
brun, sept bahars de cardamome, quatre quinquaux & demi de gingembre sec,
un tonneau & demi de poivre, & trente & une balles de coton. L'Equipage
étoit composé de soixante treize personnes pour les usages suivans: vingt pour
le service des pompes & la manœuvre intérieure, huit pour le gouvernail,
quatre pour les mâts & vingt pour les alimens & la cuisine. Le reste étoit des
Passagers, Pelerins ou Marchands.

Sa conduite à
l'égard de ce Bâ-
timent.

Comme ils étoient d'une Ville qui n'avoit jamais causé de tort aux An-
glois, Douton n'eut aucune envie de les chagriner, & borna ses demandes
à deux barils d'eau qu'ils lui accorderent volontiers. Cependant, sur la dé-
fense qu'il leur fit d'entrer dans le Port d'Aden, ils parurent si mécontents,
que pour se faire obéir, il les menaça de les couler à fond, & de ne leur
laisser que leur Chaloupe pour sauver leur vie. Leurs objections continuant
encore, il ajouta que s'ils ne partoient avant qu'il parût quelque autre Bâti-
ment, il seroit forcé de les abîmer, pour empêcher leurs correspondances
avec les Turcs ses ennemis. Ils se déterminèrent enfin à mettre à la voile,
mais en portant vêts la Côte; de sorte que les Anglois prirent la résolution.

de les suivre nuit & jour, de peur qu'ils ne profitassent des ténèbres pour se glisser dans le Port. Dounton fait observer qu'à chaque Vaisseau qui paroissoit à la vue d'Aden, les Turcs se hâtoient de donner avis qu'il y avoit un Vaisseau de l'Europe sur leur Côte. Ils avoient voulu rendre le même service au Navire de Calecur; mais quelques Arabes & deux Soldats Turcs qu'ils avoient envoyés dans une Barque, tomberent comme lui entre les mains des Anglois. Leur frayeur fut égale à leur surprise lorsque paroissant devant le Capitaine, ils le reconnurent pour celui qu'ils avoient traité l'année précédente avec tant de mauvaise foi & de barbarie. Ils se seroient jettés à la nage, s'ils avoient été moins éloignés de la terre, sur-tout lorsque Dounton leur rappella leur ancienne conduite, avec des reproches de leur injustice & de leur cruauté. Cependant, après les avoir effrayés, il leur dit que malgré de si justes sujets de ressentiment, il vouloit leur faire connoître que sa Nation étoit plus capable d'humanité de les Turcs, & les renvoyer dans leur Ville sans leur nuire. Ils partirent fort satisfaits, en promettant d'apporter des vivres & des rafraichissemens. En effet, ils envoyèrent une barque chargée de poisson, qui devoit être suivie le lendemain de beaucoup d'autres provisions. Mais le Pepper-Corn étant alors à la suite du Bâtiment de Calecur, ils n'osèrent se hasarder si loin pour le joindre.

Le 14 au matin, Dounton découvrit un autre Vaisseau de la même grandeur, qui s'avançoit aussi vers Aden. L'ayant forcé de mettre à l'ancre, il s'en fit amener quelques Indiens, tandis qu'il faisoit faire la visite de leurs marchandises. Il apprit d'eux qu'ils étoient de *Pormean*, Ville peu éloignée de Kuts Nagone, & Tributaire du Grand-Mogol, qui avoit maltraité la Nation Angloise. Le Capitaine étoit Bannian. Dounton, sans prendre la peine d'examiner plus long-tems leur Commission, fit enlever quelques balles de corou & de calicos qui faisoient la plus précieuse partie de leur cargaison, & leur accorda la liberté de porter le reste aux Turcs. Cette violence n'empêcha point que le même jour Manharim, Aga d'Aden, ne lui envoyât, par quatre Arabes, un present d'œufs de poules & de fruits. Mais il ne daigna pas même le regarder. Après avoir laissé pendant quelques momens les Messagers sans leur répondre, il leur déclara que c'étoit le ressentiment des outrages que sa Nation avoit reçus des Turcs qui l'avoit ramené dans cette Mer, pour en tirer vengeance par tous les chagrins qu'il trouveroit l'occasion de leur causer; qu'étant si éloigné de vouloir mériter leurs faveurs, il méprisoit aussi leurs artificieuses politesses; enfin qu'ayant égorgé les Anglois lorsqu'ils étoient venus chez eux avec la qualité d'amis, ils n'en devoient point attendre des témoignages d'affection lorsqu'ils venoient avec le dessein de se vanger. A l'égard du present, il consentit que ses gens le prissent pour leur usage, mais en payant la valeur; afin qu'ils ne s'engageassent à rien par une autre acceptation. Il en usa de même pour des rafraichissemens de poissons qui lui furent envoyés; c'est-à-dire, que faisant payer tout ce que les Turcs lui apportoiient, il les retenoit encore pour manger avec ses gens une partie de ce qu'ils avoient apporté.

Le 16, il aperçut au Sud d'Aden un Bâtiment qui faisoit voile vers l'Est. La Pinace qu'il envoya aussitôt à sa poursuite, le lui amena dans l'après-midi. C'étoit une Jelbe de Xaer ou Schaer, chargée de grains, d'opium &

L ij

DOUNTON.
1614.

Traitement qu'il
fait à quelques
Turcs.

Diverses Bâtimens arrivés par
les Anglois.

Flotte de Dounton
à l'égard des
Turcs.

DOUNTON.
1614.

d'autres commodités. Il en tira ce qui convenoit à ses besoins ; & s'il le paya comme il affecte de le répéter, il y a peu d'apparence que le payement répondit à la valeur des marchandises. Le 19, il vit tomber entre les mains deux grandes Barques qui venoient d'une Ville des Abyssins, nommée Bandat-Zeada. Leur cargaison, en marchandises, n'étoit composée que de nattes ; mais elles portoient aussi soixante huit moutons à grosse queue, qu'il acheta, sans consulter apparemment ceux à qui il en fit agréer le prix.

Il abandonne
A son port le reste
des autres Distributions.

Il ne paroît pas que dans ces petites expéditions le Pepper-Corn eut répondu fort avantageusement aux espérances de l'Amiral. Mais le vent devint si favorable pour gagner les Détroits, que Dounton ne pouvant résister à l'occasion, tourna ses voiles vers Bab-al-mandel. Après avoir découvert à dix heures du matin la Côte d'Abyssinie, qui se présente dans l'éloignement avec l'apparence d'une Île, il porta au Nord-Ouest vers les Détroits, dont il se jugea éloigné d'environ dix lieues ; & vers quatre heures après midi, il commença distinctement à les apercevoir.

Diverses prises
qu'il y fait.

Ayant jeté l'ancre à l'entrée pour y passer la nuit, il vit arriver, le jour suivant, un petit Vaisseau dont la Pinace se saisit sans résistance. Le Nackada qui lui fut amené, se déclara Sujet du Grand-Mogol, & parti d'une Ville nommée *Lirri* ou *Lourri*, à l'embouchure de la rivière de Sindé. Il en tira plusieurs balles d'étoffes précieuses, de l'huile & du beurre pour l'usage de son propre Vaisseau, après quoi il lui laissa la liberté de continuer sa course vers Mocka. Mais à peine avoir-il fait transporter des marchandises qui lui coûtoient si peu, qu'il vit paroître, à l'Est du Détroit, un Navire de deux cens tonneaux, immédiatement suivi d'un autre Bâtiment beaucoup plus gros, dont le grand mât avoit quarante trois (a) verges de longueur. Ces deux Vaisseaux n'ayant été découverts que de fort près, parce qu'ils étoient cachés par la situation de la terre, le premier, qui avoit pour lui le vent

Il manque un
Grand Vaisseau.

& la marée, passa si légèrement, que Dounton n'ayant pu le couper, fut réduit à lui donner la chasse par derrière. En le suivant d'assez près, Dounton le reconnut pour le Vaisseau de Mahammed de Dabul, l'ami des Anglois. C'étoit perdre l'espérance d'en faire sa proie. Cependant il se ressouvint de la fierté de ce Nackada, qui avoit refusé de visiter l'Amiral Anglois sur son bord, pendant le séjour qu'il avoit fait à Mocka & à Dabul, & cette pensée lui auroit fait souhaiter de pouvoir exercer sur lui quelque autorité. Mais, le Navire ayant trop d'avance, il se contenta de lui envoyer une volée de canon, dans la crainte de manquer aussi celui qui le suivoit. En effet, celui-ci, qui avoit vu les Anglois attachés à la poursuite du premier, jeta l'ancre aussi-tôt, avec l'espérance de pouvoir s'échapper à la faveur des ténèbres. La nuit n'étoit pas éloignée ; mais c'étoit dans la même idée que Dounton avoit abandonné son autre chasse ; de sorte que s'étant bientôt rapproché, il n'eut point de peine à se saisir d'une proie qu'on ne pensoit point à lui disputer. S'il y a quelque chose d'étonnant dans cette multitude de prises, c'est la facilité avec laquelle on voit abandonner aux Indiens leurs Vaisseaux & leurs marchandises. Ce dernier Bâtiment que les Anglois avoient pris pour un Navire de Diu, étoit de *Kusfargone*, chargé de coton, de cacao, de beurre & d'huile. Dounton, qui vouloit se donner le repos de le visiter, fit passer sur son bord les principales personnes de l'Equipage ; &

Il en prend un
beaucoup plus
grand.

(a) Mesure Angloise, qui revient à l'aune de France.

le conduisant sur la Côte d'Arabie, dans un lieu parsemé de basses, il attendit le matin pour ne laisser rien échapper à ses observations. Les richesses qu'il en tira furent la plus grande partie des étoffes, avec quelques provisions d'huile & de beurre. Cependant comme il étoit naturel qu'il rendit en échange quelques marchandises Angloises, ne fut-ce que pour faire place sur son bord à tant de richesses dont il s'étoit déjà saisi, il fut surpris de voir rejeter ses offres aux Indiens, sous prétexte qu'ils n'avoient aucun usage à faire des marchandises qu'il vouloit leur faire accepter. Ce qui n'étoit apparemment dans ces Infidèles qu'un effet de leur dépit ou de leur haine, ne laissa pas de tourner à leur avantage, par le scrupule que Dounton se fit de prendre leur bien sans aucune sorte de compensation. Il leur rendit quelques balles, avec une partie de leur beurre & de leur huile; après quoi remettant sur leur bord les Pelerins & les Passagers qu'il en avoit fait sortir, il leur donna une Lettre pour l'Amiral, dans la persuasion qu'ils ne manqueraient pas de le rencontrer. Mais avant leur départ les Anglois aperçurent une Jelbe, qui venoit vers eux de Bal-al-nindel, & que leur seule chaloupe arrêta. Le Patron apprit au Capitaine qu'il appartenait à Bandar Zeada, Ville de la Côte d'Abyssinie, éloignée d'une demi-journée à l'Ouest de Bandar-Kassum; qu'il alloit à Mocka avec des nattes; que rangeant la Côte au passage du Détroit il avoit appris d'un homme du Canton que l'Amiral Anglois s'étoit retiré dans la Baye d'Assab avec huit ou neuf Vaisseaux Indiens, & lui avoit laissé une Lettre pour le Capitaine Dounton, mais qu'il ne vouloit la remettre à personne, parce qu'espérant que Dounton retourneroit au Détroit, il comptoit d'en recevoir une récompense. Sur cet avis, le Capitaine mit à la voile le même jour; mais le vent, qui changea tout d'un coup, l'obligea de remettre à l'ancre. Comme il se disposoit à partir le jour suivant, il vit arriver, dans une Pinace, Gilles Thornton, Lieutenant de l'Incréase, qui venoit le féliciter de la part de l'Amiral sur son heureuse arrivée, & l'informer que la Flotte étoit effectivement dans la Baye d'Assab avec celle de Saris & quantité de Vaisseaux Indiens dont les deux Flottes Angloises s'étoient saisies. Il lui nomma le *Rehemi*, de cinq cents tonneaux; le *Hassani*, de six cents; le *Mahmudi* de Surate, de cent cinquante; le *Saltamia*, de quatre cents cinquante; le *Kadri*, de deux cents; l'*Açum-Khani*, de deux cents; tous Bâtimens de Diu; outre trois Vaisseaux Malabares, de deux à trois cents; le *Kadri*, de Dabul, de quatre cents, & le grand Navire de Cananor. Dounton ayant levé l'ancre aussitôt, Thornton ajouta qu'il lui seroit difficile de gagner assez promptement la Baye d'Assab, pour assister à la réception du Roi de *Rahita*, qui devoit venir le même jour au rivage avec sa Noblesse & ses Gardes, & que les deux Généraux Anglois se proposoient de traiter magnifiquement. En effet le Pepper-Corn n'entra dans la Baye qu'au retour des deux Généraux, qui revenoient souper ensemble sur l'Incréase. Dounton apprit d'eux que par une convention mutuelle ils étoient venus à Assab pour y faire l'échange de toutes leurs marchandises Angloises contre les richesses Indiennes dont ils s'étoient saisis; ou, si l'on veut des termes plus clairs, pour y faire ensemble le partage de leur proie.

Pendant que toutes les forces des Anglois étoient rassemblées dans cette Baye, le Gouverneur de Mocka leur envoya *Mammi*, un de ses principaux

DOUNTON,
1614.

Scrupule de
Dounton.

Dounton apprend des nouvelles de l'Amiral.

Il en reçoit directement par un député, & se rejoinct à Assab.

Propositions du
Gouverneur de
Mocka.

Donnton.
1614.

Officiers, quelques autres Turcs, pour capituler avec l'Amiral; c'est-à-dire, pour lui demander à quoi se borneraient enfin les satisfactions qu'il continuoit d'exiger. Sir Henri insistant sur cent mille pieces de huit, les Députés le prièrent de leur accorder du tems, pour faire connoître les prétentions au Bacha de Zenan. Lorsqu'ils furent partis, les deux Généraux Anglois détachèrent chacun un Vaisseau de leurs Flottes, le Darling & le Thomas, pour les envoyer à Tekou. Sir Henri congédia le même jour l'Azum Khani, en faveur de Schermal, Schia Bandar de Mocka, à qui ce Navire appartenoit.

Abrégé des Turcs
pour le dépense
du paiement.

Le 30, tandis que tous les Officiers des deux Flottes étoient à dîner sur l'Incrase, où ils s'étoient assemblés pour le Conseil, on vit arriver de Mocka le Scha Bandar, avec Manci & un Aga, députés tous trois par le Gouverneur, pour conférer avec l'Amiral Anglois. Le trouvant déterminé à ne rien rabattre de ses prétentions, ils lui demanderent la liberté d'entretenir particulièrement les Capitaines des Vaisseaux Indiens. L'Amiral pénétra leur dessein, qui étoit de faire entrer ces Capitaines dans le paiement d'une partie de la somme; & loin de nuire à leurs vûes, il fit dresser sur le rivage une Tente pour leur conférence. Mais les Nakadas, qui avoient eux-mêmes des plaintes à faire contre les Turcs, & qui ne craignoient plus que leur sort pût empirer entre les mains des Anglois, fermerent l'oreille à toutes sortes d'instances & de propositions. Il fut impossible aux Députés de déguiser leur chagrin. Cependant ils promirent encore à l'Amiral de lui faire sçavoir la réponse du Bacha, aussitôt que leur Gouverneur l'auroit reçue. Les Anglois s'occupèrent, jusqu'au neuf de Juin, à choisir entre les richesses Indiennes celles qui leur convenoient le mieux, à les nettoyer, les emballer, en faisant transporter à leur place différentes parties de leurs propres marchandises qu'ils donnoient en échange.

Les Anglois
se tiennent dans la
Baye de Mocka.

Le 11, Sir Henri Middleton, avec l'Incrase, & le Capitaine Satis avec le Clove & l'Hector, quitterent la Baye d'Alfab pour retourner dans la Rade de Mocka. Ils menerent comme en triomphe tous les Vaisseaux Indiens qu'ils avoient dépouillés; & le Pepper-Corn resta seul dans la Baye, avec un petit Bâtiment de Surate, nommé le *Jungo*, dont les échanges n'étoient point encore achevés. Après cette operation, il rejoignit la Flotte, qui attendoit impatiemment la réponse des Turcs à la vûe de leurs propres murs. Comme il s'étoit passé plus d'un mois depuis qu'ils l'avoient fait espérer, & qu'abusant de la patience des Anglois, ils ne paroissoient occupés qu'à décharger un Vaisseau de Kuts-Nagone, qui avoit trouvé le moyen d'échapper aux deux Flottes, Sir Henri prit la résolution de troubler du moins leur travail jusqu'à l'arrivée de la réponse du Bacha. Il fit avancer le Capitaine Donnton, avec ordre de leur envoyer quelques volées de son artillerie, qui les forceroit bientôt de se retirer.

Déclaration de
l'Amiral Anglois
aux Capitaines
Indiens.

Après avoir encore attendu jusqu'au 26, les deux Generaux Anglois ne pouvant plus résister à leur indignation, se rendirent à bord du Mahmudi de Dabul, où ils firent assembler tous les Nakadas des autres Vaisseaux Indiens. Là, Sir Henri, après avoir répété les justes sujets de plaintes qui l'animoiennent contre les Turcs, déclara ouvertement que tout satisfait qu'il croyoit être pour les injures qu'il avoit reçues dans l'Inde, il ne permettroit point

aux Indiens de commercer dans la Mer rouge avant qu'il eût reçu la satisfaction qu'il exigeoit du Bacha; & que la résolution étoit, par conséquent, d'emmener avec lui tous leurs Vaisseaux hors de cette Mer, pour faire du moins perdre aux Turcs le profit du commerce de cette année. En effet, il ne lui restoit plus d'autre moyen de leur nuire. Mais les Nakadas n'étoient pas disposés à retourner chez eux avec leurs marchandises, sans avoir tiré aucun fruit de cette mousson. Ils proposèrent à l'Amiral une autre sorte de composition, qui seroit de payer une somme pour chaque Vaisseau, & d'acheter ainsi la liberté du Commerce. Peut-être n'avoit-il pas d'autre vûe que de les amener à cette résolution. Il se fit presser néanmoins pour y consentir; mais dès le même jour il convint avec Mir Mohammed Takkey, Nakada de Zehemi, pour la somme de quinze mille pieces de huit. Tous les autres vaisseaux consentirent à ce Traité. Une partie de la somme ayant été payée le 6 d'Août, Saris fit partir immédiatement Towtson, son Vice-Amiral, avec l'Heûtor, & ne remit à le suivre que jusqu'au 13. Sir Henri & Dounton abandonnerent aussi la Rade de Mocka, trois jours après, & repassèrent les Détroits dès le lendemain.

Ils n'arriverent que le 29 à la hauteur du Cap de Guardafu. Ensuite, ayant tourné leurs voiles vers l'Inde, ils se trouverent le premier de Septembre à 13 degrés 35 minutes de latitude, trompés souvent dans leur course par l'action continuelle des Courans. La pluie fut continuelle pendant les huit jours suivans. Le 12, ils aperçurent plusieurs serpens, qui n'ageoient sur la surface de l'eau; ce qui n'arrive guères dans les tems orageux, & qui marque toujours dans ces mers qu'on n'est pas éloigné de la terre. Le 13, ils en découvrirent encore un plus grand nombre, & le fond se trouva de cinquante-cinq à quarante brasses. Enfin, le 14, au lever du Soleil, ils reconnurent la terre, qui leur parut fort haute, à la distance d'environ seize lieues. Ils portèrent Est par Sud jusqu'à quatre heures après-midi qu'ils découvrirent plus distinctement la Côte à huit lieues. Ayant pris le parti de la suivre, ils trouverent assez long-tems l'eau épaisse & bourbeuse, avec quelques taches claires par intervalle. La profondeur en portant Est par Sud étoit de vingt à trente brasses; mais vers le Sud, ils ne la trouvoient que de seize à vingt-trois.

Le 15, ils cessèrent d'apercevoir des serpens. Le 16, en continuant de suivre la Côte de Malabare, sur vingt & seize brasses de fond, ils se trouverent au milieu du jour à l'Ouest d'une haute montagne, qui s'avance en pointe dans la Mer, & qui est entourée de terres basses. Au côté du Sud on découvre une Baye. La plus haute partie de la montagne est à 12 degrés 10 minutes de latitude; & cette position fit juger aux Anglois que ce devoit être la terre de Magisilan. Le lendemain ils eurent le vent si contraire avec un teins si sombre & si pluvieux qu'ils perdirent pendant quelques heures la compagnie de l'Amiral; mais l'ayant retrouvé avant-midi ils portèrent directement au Sud. Le 18, la terre se couvrit d'un brouillard si épais, que pendant tout le jour ils ne purent l'apercevoir. Le fond étoit toujours entre vingt-cinq & vingt-neuf brasses. Le 19, ils furent poussés par un vent Sud Ouest à quatorze lieues de la terre, où ils ne trouverent pas de fond à moins de quarante brasses. Enfin s'étant avancé jusqu'au 22 avec des vents fort variables, ils découvrirent avant midi le Cap de Comorin. Le jour suivant ils aperçurent la

DOUNTON:
1614.

Accommodé-
ment entre ces
Anglois & les In-
diens.

Les deux Flotes
Angloises sur-
tent de la Mer
rouge.

Elles prennent
leur course vers
l'Inde.

Cap de Comorin.

DOUNTON.
1614.

Les Anglois ar-
rivent à Tekou;
ils y retrouvent
le Darling.

L'Amiral part
pour Bantam sur
le Pepper-Corn.

Doun-ton part
avec son équi-
page à l'ancre.

terre haute qui est à l'Est de ce Cap. Le 14, ils eurent la vue de Ceylan; & le 16 ils en reconnurent la pointe méridionale, qui porte le nom de Cap de Galle. Sa latitude est de 5 degrés 50 minutes. Ils continuèrent leur course Est-Sud-Est, avec un vent qui ne cessa point de se soutenir entre Sud-Ouest & Ouest-Sud-Ouest. La pluie les abandonna si peu, qu'une partie de leurs grains se trouva corrompue par l'humidité.

Enfin le 19, à trois heures après-midi, ils jetterent l'ancre dans la Rade de Tekou, où ils trouvèrent le Darling, qui y étoit arrivé dès le mois de Juillet. Pemberton, qui le commandoit, avoit eu le chagrin d'y perdre trois de ses Marchands & trois Matelots. Le reste de son Equipage étoit accablé de maladies. Il s'étoit trouvé peu de poivre dans l'Isle, avec peu d'espérance d'en recueillir davantage jusqu'à la saison suivante, qui ne devoit arriver qu'aux mois d'Avril & de Mai. D'ailleurs les guerres civiles mettoient un fâcheux obstacle au Commerce. Le *Thomas*, Vaisseau de Saris, étoit aussi dans le même Port: il étoit revenu depuis peu de Priaman, où il n'avoit pas mieux réussi que le Darling à Tekou.

Le 21, Sir Henri peu satisfait des espérances qu'on lui faisoit concevoir, mit à la voile sur le Pepper-Corn, pour se rendre à Bantam, & laissa l'Incease à Tekou sous le commandement de Doun-ton, pour y demeurer jusqu'au 16 du mois suivant. Cette Ville devint fort déserte au mois de Novembre, par l'ordre que tous les Habirans reçurent de se rendre à l'Armée. Raja Buncha (c'étoit le nom de leur Prince) étoit en guerre contre un Raja voisin, dont l'Auteur vante le courage & l'habileté, sans nous apprendre quelle étoit la cause de leur division. Le 20, après avoir trouvé beaucoup de mauvaise foi dans les Négocians du Pays qui avoient livré du poivre aux Anglois, Doun-ton sortit du Port à la clarté de la Lune, avec un vent Nord-Ouest. Il eut besoin de beaucoup de précautions, pour éviter deux rocs fort connus, qui sont à trois lieues de l'Isle; l'un Sud par Ouest, l'autre Sud par Est; & qui ne sont jamais sans danger, quoique dans l'espace qui les sépare le fond soit par-tout de vingt-six brasses. Les mêmes vents qui sont favorables pour sortir du Port, & les Courans, dont la violence est presque toujours égale, exposent les Vaisseaux à se briser contre l'un ou l'autre de ces deux écueils. Heureusement pour Doun-ton, le tems devint si calme & la mer si tranquille, que la seule action du Courant le mit bientôt en sûreté; & pour comble de bonheur, un vent frais d'Ouest, qui se leva aussi-tôt, l'éloigna tout d'un coup des deux rocs. Il jeta l'ancre à deux milles, pour attendre sa Chaloupe, qui apportoit quelque reste de marchandise après lui; mais il reconnut la faveur du Ciel dans le parti qu'il avoit pris de s'arrêter, lorsque profitant de cet intervalle pour visiter son Bâtiment, il découvrit une voie d'eau, que la précipitation de l'Amiral à partir pour Bantam lui avoit fait négliger. Le mal, qui parut d'abord assez léger, augmenta tout d'un coup avec tant de violence, que tout l'Equipage fut assemblé pour délibérer sur une situation si pressante. On considéra le danger sous plusieurs faces. Premièrement, l'ouverture étoit déjà si grande, qu'elle employoit continuellement un grand nombre de personnes, dont le travail n'empêchoit pas l'eau de gagner avec beaucoup de vitesse. 2°. Le Vaisseau étant sans fer, on ne trouvoit rien qui pût suppléer à la chaîne de la pompe, qui s'étoit déjà brisée plusieurs fois; & l'eau d'ailleurs commençoit à

s'élever avec tant de force qu'il paroîssoit impossible de porter le travail au bas des pompes. 3°. La plus grande partie de l'Equipage étoit dans un état de foiblesse & de langueur, causée par la mauvaise qualité des alimens, qui ne permettoit pas d'en esperer beaucoup de secours. 4°. La bonté du Vaisseau & la richesse de sa cargaison méritoient toutes sortes de soins pour le conserver. Enfin le naufrage de l'Ascension, les infortunes de Sharpey, & les mauvais procédés de son Equipage étoient des exemples capables d'allarmer.

Après avoir pesé des raisons si fortes, Dounton jugea que le seul parti qu'il eut à prendre étoit de retourner à Tekou, pour s'y procurer des secours qu'il ne pouvoit esperer au milieu des flots. Le vent seconda ses intentions. Ayant abordé au rivage vers la fin du jour, avec une peine incroyable à faire jouer continuellement les deux pompes, il n'eut rien de si pressant que de soulager le Vaisseau en déchargeant une partie de sa cargaison. La réparation des voiles d'eau dura jusqu'au 8 de Décembre; après quoi l'Inercase remit à la voile, avec la précaution de se faire précéder par sa Chaloupe pour sortir du Port. Les deux rocs furent évités d'autant plus heureusement que la Mer étant fort tranquille, les gens de la Chaloupe eurent peine à les apercevoir. On porta ensuite, pendant toute la nuit, au Sud, & au Sud par Ouest, avec un petit vent frais, qui rendit la navigation fort légère. Le lendemain au lever du Soleil, on suivit directement le Sud-Ouest, l'espace d'environ dix lieues, après lesquelles on découvrit du même côté quelque partie d'une grande Ile, & l'on recommença à porter au Sud. La pluie & l'orage furent terribles la nuit suivante; ce qui n'empêcha point de faire huit lieues avant le jour; & la clarté du Soleil naissant fit découvrir la haute terre de Sumatra, à vingt lieues de distance. La latitude, à midi, étoit de 2 degrés 11 minutes du Sud. On arriva le 20 à Pulo-Panian.

Sir Henti Middleton, que la nécessité de radoubier le Pepper-Corn avoit arrêté dans cette Ile, n'eut pas moins d'inquiétude en apprenant le malheur qui étoit arrivé à l'Inercase, que de satisfaction à la vûe de ce précieux Vaisseau. Il assembla aussitôt le Conseil pour délibérer sur les moyens de le garantir du même danger. Le résultat fut qu'il devoit être fortifié & carené avant que de retourner en Europe. Mais comme cette entreprise demandoit beaucoup de tems, on résolut aussi de renvoyer immédiatement le Pepper-Corn en Angleterre, pour donner quelque satisfaction à la Compagnie. La séparation des deux Vaisseaux devint funeste à Sir Henti qui mourut le 25 de May à *Machian*, du chagrin d'avoir vu échouer le sien & d'avoir perdu une partie de son Equipage. On tira cette triste aventure dans les relations de Floris & de Saris.

Ainsi, Dounton, après avoir achevé de charger le Pepper-Corn à Pulo-Panian, mit à la voile pour l'Europe le 4 de Février. Il mouilla le 10 de Mai dans la Rade de Saldanna, où il s'attendoit de trouver tous les Bâtimens Anglois qui étoient partis de l'Inde pour reprendre la même route. Mais il n'y trouva que l'Hector & le Thomas, deux Vaisseaux du Capitaine Satis, & l'*Expedition*, commandé par le Capitaine Newport qui étoit parti de Londres depuis six semaines pour le douzième voyage de la Compagnie. Le Thomas & l'Hector devant lever l'ancre dans peu de jours, Dounton aimoit mieux se priver des rafraichissemens & du repos, qu'il étoit venu chercher

DOUNTON.
1614.

Dounton est
forcé de retourner
à Tekou.

Il se remet en
mer.

Pulo-Panian.

Dounton rejoint
l'Amiral dans
cette Ile.

1615.
Le Pepper-Corn
est renvoyé en
Angleterre.

Vaisseaux qu'il
trouve dans la
Baye de Saldan-
na.

DOUNTON,
1615.

dans la Baye, que de manquer l'occasion de retourner avec eux. Ils leverent l'ancre le 15, tandis que l'Expédition alloit doubler le Cap de Bonne-Espérance, pour relâcher dans la courbe au Golphe Persique, où il devoit laisser Sir Robert Sherly & Sir Thomas Powell avec leurs femmes.

Il rencontre
deux Caravaques
Portugaises.

Les vents contraires retarderent long-tems cette nouvelle Escadre, & la pousserent ensuite vers le Sud. Le Pepper-Corn, qui étoit bon voilier, profita si adroitement des premiers souffles dont il put tirer le moindre avantage, que laissant les deux autres fort loin derrière lui, il les perdit enfin de vue. Le 6 de Juin, étant à la hauteur de la pointe du Nord-Est, il s'approcha de l'entrée de la Baye dans le dessein d'y jeter l'ancre pour les attendre. Mais il y aperçut deux Caravaques Portugaises, dont le premier mouvement d'une juste défiance ne lui permit pas d'approcher. Il tint quelque tems contre le vent, pour délibérer sur les périls de cette rencontre. Cependant il prenoit la résolution d'en courir les risques, persuadé que les Portugais ne le croiroient pas seul; lorsqu'il se sentit entraîné par les Courans avec tant de violence, qu'il n'y trouva pas d'autre remède que de tourner sa proue vers l'Angleterre. Il perdit ainsi la double espérance de rafraichir ses gens, qui étoient accablés de maladies, & de rejoindre le Thomas & l'Hector. Le 15 & le 16, il essaya des plaies d'une grosseur surprenante. Le 18, il passa la Ligne.

Il arrive à Waterford en Irlande.

Le reste de sa navigation n'auroit eu que de l'agrément, avec le plus beau tems du monde & la hâteuse idée d'une riche cargaison, si le scorbut & d'autres maladies n'eussent continué de troubler l'Equipage. Le 10 de Septembre, après avoir doublé les Caps d'Espagne, le vent devint si difficile à gouverner, que Dounton n'espérant point de pouvoir aborder dans aucune partie Méridionale de l'Angleterre, dirigea sa course au Nord-Est, pour gagner Milford-Haven dans le Pays de Galle, d'où il se promettoit plus de facilité à donner de ses nouvelles à la Compagnie. Le lendemain, à cinq heures après-midi, on découvrit tout à la fois la Côte de Galles & celles d'Irlande, qui se présente par une haute montagne entre Wexford & Waterford. On passa la nuit à l'ancre, dans la crainte d'être jetté contre les rocs, par un vent qui étoit encore devenu plus impétueux. Il continua, le jour suivant, avec tant de furie, que perdant toute espérance de pouvoir s'approcher de Milford-Haven, Dounton se déterminait tout d'un coup à se réfugier dans la Rivière de Waterford. Le 13 au matin, il reconnut la Tour de Whooke, seule marque à laquelle on distingue cette Rivière, qui n'en est qu'à trois lieues. A huit heures, on aperçut une petite Barque, qui sortoit de la Rivière, à qui l'on fit signe de venir à bord. C'étoit une Barque Française, qui alloit à Wexford, & que le Capitaine loua pour aller porter la nouvelle de son arrivée au Commandant du Port de Dungannon, parce que l'entrée du Canal étant fort étroite, il craignoit que son Vaisseau ne souffrir du moindre retardement, s'il étoit forcé de jeter l'ancre. A midi, il remonta la Rivière jusqu'au lieu qui se nomme *Passage*, où il trouva un Pêcheur de Lime, nommé Stephen Bonner, qui vint au-devant de lui dans sa Barque avec quelques autres Matelors, & qui entreprit avec beaucoup de zèle de rendre toutes sortes de services aux malades du Vaisseau.

Le 18, Dounton députa Bonner à Londres, avec une lettre à la Compagnie.

gnie, par laquelle il lui rendoit compte de son arrivée & de ses besoins. Il reçut, le même jour, la visite du Docteur Lancaſter, Evêque de Waterford, qui ſignala ſa politèſſe par un grand ſeſtin qu'il ſit préparer à bord, & ſon zèle par un ſermon qu'il prêcha devant l'Equipage.

Le 22, il arriva au Capitaine Dounton une diſgrace qui non ſeulement lui rappella les trahiſons & la Barbarie des Turcs, mais qui lui ſit douter ſi c'eſt avec raiſon que ſes Compatriotes ſ'attribuent l'honneur d'être plus humains & de meilleure foi que ces Infidèles. Il avoit congédié un de ſes Matelots pour quelques crimes notoires. Ce miſérable, qui devoit ſe croire heureux d'avoir évité le dernier ſupplice, s'engagea au ſervice de Stratford, Commandant du Fort de Dungannon, & ne tarda point à lui raconter toutes les expéditions de ſon Vaifſeau dans la Mer Rouge. Stratford n'étoit point aſſez riche pour vivre content de ſa fortune, ni aſſez honnête homme pour rejeter l'occaſion de ſ'enrichir par une injuſtice. Il crut pouvoir abuſer du Statut contre la Piraterie, pour arrêter le Pepper-Corn, & ſe ſaiſir de toutes les marchandises au nom du Comte d'Ormond, dont il eut l'adreſſe d'obtenir un plein pouvoir. Il vint à Paſſage avec cette autorité; & faiſant dire à Dounton qu'il avoit deſſein de le viſiter ſur ſon Bord, il le pria de lui envoyer ſa Chaloupe. Elle lui fut envoyée ſur le champ; mais il ſit arrêter ceux qui la conduiſoient, & prenant ſes propres Matelots avec quelques gens armés pour ſe rendre ſur le Vaifſeau, il arrêta auſſi le Capitaine & ſon Bâtiment à titre de piraterie. Dounton fut renfermé dans le Fort de Dungannon, avec des ordres rigoureux pour lui retrancher toutes fortes de communication; ou ſi quelqu'un obtint la liberté de le viſiter, ce ne fut que pour ſe voir forcé, en le quittant, de répéter ſous la foi du ſerment tous les entretiens qu'il avoit eus avec le Priſonnier. Ses gens furent examinés avec la même rigueur, & l'on employa les détours les plus captieux pour rendre leurs dépoſitions nuifibles au Capitaine. Sa priſon dura près d'un mois, ſans qu'il eût la liberté de ſe défendre ni de ſe plaindre. Cependant le cri public s'étoit fait entendre en ſa faveur, & le Comte d'Ormont mieux inſtruit par les informations de quantité d'honnêtes gens, envoya à Paſſage Sir Lawrence Eſmond pour approfondir cette affaire. Dounton fut délivré de la tyrannie de Stratford, & conduit à Paſſage, où dans la préſence de l'Evêque de Waterford & d'Eſmond, il prouva aiſément la vérité de ſa Commiſſion & la juſtice de ſa conduite. Ayant été remis en poſſeſſion de ſon Vaifſeau, il vit arriver le 26 de Septembre, dans un petit Bâtiment de Briſtol, un Député de la Compagnie des Indes Orientales, qui lui apportoit de l'argent avec des hommes & des proviſions pour achever ſon voyage.

Il ſortit, le 6 d'Octobre, de la Rivière de Waterford. Le 12 au matin, il étoit à la hauteur de Beachy, & quelques heures après il entra dans la Rade de Douvres. Il en parti le 13 pour aller jeter l'ancre aux Dunes, où ſe trouvant près d'un Vaifſeau de guerre, nommé *l'Affurance*, il eut encore le chagrin, ſur diverſes indiſcrétions de ſes gens, de ſe voir arrêté par les Officiers de ce Bâtiment juſqu'à l'arrivée des ordres de l'Amirauté. Son Contre-maître, qu'il dépêcha auſſi-tôt à la Compagnie des Indes, apporta immédiatement l'ordre de le relâcher; mais l'opinion même qu'on ſembloit avoir priſe, en Angleterre, de ſon voyage & de la nature de ſon Commerce, juſtifie quel-

DOUNTON.
1615.

Dounton eſt arrêté en qualité de Pirate.

Il eſt renfermé dans le Fort de Dungannon.

Il obtient la Liberté & retourne en Angleterre.

DOUNTON:
1615.
Remarques sur
son voyage.

ses réflexions qui me sont échappées sur son propre état. Ajoutons qu'en reconnoissant, dans sa Relation, qu'il fut accusé de piraterie, il rapporte bien qu'il se mit à couvert de cette imputation; mais il ne prétend nulle part qu'elle fut sans fondement.

L A T I T U D E S.

Aden en Arabie.....	12	35	Dabul (entrée de la Rade)...	17	34
Variation Ouest.....	12	40	Variation.....	15	34
Isle de Cameran.....	15	00	Mafigilan.....	12	10
Baye de Soually.....	20	55	Cap de Galle dans l'Isle de		
Variation Ouest.....	16	40	Ceylan.....	5	40

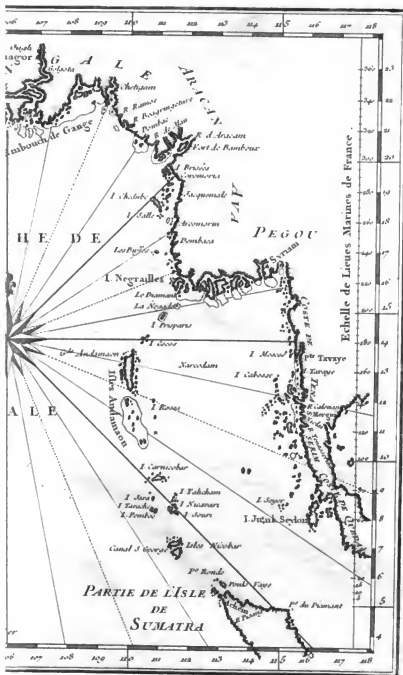
CHAPITRE II.

Voyage d'Antoine Hippon à la Côte de Coromandel, à Bantam & à Siam en 1611.

HIPPON.
1611.
Remarques préliminaires sur
cette Relation.

ON trouve dans Purchas deux Relations de ce Voyage, l'une par Nathaniel Marten, Contre-Maitre du Vaisseau nommé *le Globe*, qui fut envoyé seul dans l'Inde, en 1611, sous le commandement du Capitaine Hippon, l'autre par Floris. Celle-ci, qui est de Marten, ne contient guères que des remarques nautiques & des observations de latitude, lecture plus utile qu'agréable, & qu'on offre ici presqu'uniquement aux Navigateurs & aux Géographes. Aussi Purchas même a-t-il supprimé une grande partie du Journal de Marten, & n'y a-t-il joint celui de Floris que pour dédommager le Lecteur de la sécheresse du premier. Cependant, comme le dessein de ce Recueil est de donner un corps de tous les Voyages, ceux qui prennent la peine de le composer ne doivent pas craindre qu'on leur fasse un reproche d'avoir apporté trop de soins à le rendre complet; surtout lorsqu'avec une fidélité constante pour leur plan ils n'y admettent rien qui ne porte le caractère de la vérité. Qu'on y fasse réflexion: ce ne sont pas les voyages les plus estimés dont la lecture a le plus d'agrément. Les premiers Navigateurs de chaque Nation se font d'abord arrachés à découvrir des Côtes inconnues, & n'ont guères écrit que pour l'instruction de ceux qui viendroit les mêmes lieux, dans la vue d'y faire d'autres sortes de découvertes. C'est ce qui rendra bienrôt les Relations plus agréables, à mesure que les années vont augmenter. D'ailleurs il faut se rappeler ce qu'on a pris soin de répéter ici plusieurs fois, & ce que chaque Lecteur doit avoir vérifié lui-même; que les Marchands Anglois, dans l'origine de leur Commerce, étoient conduits par l'unique espoir du gain, sans aucune vue de curiosité ou de plaisir, & j'ose dire, avec aussi peu de lumieres que de goût. L'avidité des richesses a fait entreprendre aux Anglois les voyages de Commerce; & le succès du Commerce, qui a produit avec les richesses le goût des sciences & du plaisir, les a fait penser ensuite à tirer de leurs voyages autant d'agrément que d'utilité.

Réflexion sur
les premiers Na-
vigateurs An-
glois.



On ne se plaindra point de trouver, dans la Relation de Marten, une ennuyeuse répétition de la route d'Afrique. Etant parti de Black wall le 3 de Janvier 1611, il se transporta tout d'un coup à la hauteur du Cap de Galle, dans l'Isle de Ceylan, où il se trouva le dernier jour du mois de Juillet. Le 4 d'Août, au matin, l'Auteur observe que la variation étoit de 13 degrés 7 minutes. A midi, le Vaisseau étant à six lieues de la terre, qu'on appercevoit distinctement du tillac, on eut pour latitude 9 degrés 15 minutes. A trois lieues du rivage, on trouva neuf brasses de fond, & l'on jugea que la Côte se présente Nord-Ouest, & Nord-Ouest par Nord.

Le 6, au matin, on s'aperçut que le Vaisseau étoit engagé dans un grand Courant, dont la direction étoit Nord par Ouest. Cependant la vue de plusieurs Pêcheurs, qu'on découvrit du haut des mâts, fit juger aussi qu'il y avoit peu de risque à les suivre; & la terre qui se fit voir presque aussitôt à sept ou huit lieues vers l'Ouest-Nord-Ouest, acheva de rassurer les Matelots. On y tourna la proue, sur vingt brasses de fond. A mesure qu'on avança, l'eau se remplissoit de rocs & de basses. Vers trois heures après-midi, on aperçut la Tour de Negapatan, & un Vaisseau, qui étoit à l'ancre au Nord-Ouest. On mouilla sur huit brasses, à trois lieues du rivage.

Hippon, qui n'explique point ses projets, remit à la voile le soir, & fit seize lieues jusqu'au lendemain à midi, portant Nord par Est, sur un fond qui se soutint sans cesse entre douze & quatorze brasses. La latitude, de 11 degrés 57 minutes. Depuis le 7 jusqu'au 8 à midi, il continua de porter Nord par Est, & l'on fit environ vingt lieues, à la vue de la haute terre, qui s'élève de collines en collines. On prit ce jour-là une Barque de Saint-Thomas. Le 9 à midi, on découvrit la Ville de Meliapor à deux lieues. La marque, pour la reconnoître, est une montagne fort haute, qui est dans les terres. A deux lieues au Sud de Paleakate, on trouve un bauc qui n'est guères à plus d'une mille du rivage, mais dont la pointe Nord-Est s'en écarte de plus d'une lieue. On s'en approcha imprudemment jusqu'à ne trouver que trois brasses de fond; ce qu'on peut éviter sans peine en se tenant toujours sur dix ou douze brasses. Le 9, à quatre heures après-midi, on mouilla vis-à-vis la Ville. Elle a, au Nord, une croix qui peut être apperçue à deux ou trois milles du rivage; mais, de ce lieu, on ne peut découvrir la Ville même. Hippon, ne trouvant point cette rade commode, s'avança plus au Nord, & jeta l'ancre sur huit brasses. Le 10 à midi, ils virent paroître une Barque, qui vint à bord de la part du Gouverneur. Browne & Floris prirent le parti de descendre au rivage, mais dans la Chaloupe du Vaisseau, qui fut malheureusement renversée par une vague en passant la barre, sans qu'il y eut néanmoins personne de noyé. Paleakate est située au 13° degré 15 minutes de latitude. L'Auteur trouva la variation d'un degré 15 minutes par le demi-cercle.

Le 15, Hippon descendit lui-même à terre, pour conférer avec la Gouvernante; mais il revint à bord le jour suivant, sans avoir pu s'accorder sur les articles du Commerce. Dès le même jour il leva l'ancre pour gagner Peta-poli. Il s'avança l'espace de trente lieues jusqu'au 17 à midi, à la latitude de 14 degrés 15 minutes, en portant sans cesse Nord par Est. Du 17 au 18, il fit environ vingt-trois lieues, vers le Nord, mais d'un si mauvais tems qu'il fut obligé de renoncer aux observations. Le 18 au matin, il changea sa course de

HIPPON.
1611.
Départ & route
d'Hippon.

Tour de Negapatan.

Meliapor.

On arrive à Paleakate, qu'on quitte aussitôt.

HIPPON.
1611.

Hippon entre
dans la Rade de
Perapoli.

Il est invité au
commerce.

Il se rend à Ma-
sulipatan.

1612.

Il revient à Pe-
rapoli, & part
après son com-
merce.

Nord-Nord-Est à l'Est-Nord-Est & à l'Est par Nord; mais trouvant peu d'eau jusqu'au-delà d'une ouverture d'environ deux lieues, qui forme une petite Baye dans les terres. Le 18, depuis midi jusqu'à cinq heures, il porta Nord-Est par Est, pour trouver plus d'eau, parce que la Côte s'avance ici beaucoup plus à l'Est. A cinq heures, on aperçut, à la distance d'environ six lieues, une touffe d'arbres, qui est proche de Perapoli, la terre est fort haute au Nord-Ouest de cette Ville. A sept heures on mouilla sur neuf brasses. Le lendemain au matin on s'avança vers les arbres; & vers neuf heures, on jeta l'ancre sur cinq brasses, à deux milles du rivage.

Deux Barques, qui portent dans ce lieu le nom de *Gingathes*, apportèrent à bord une lettre des Marchands de la Ville. Elles furent suivies presque aussitôt d'une autre Barque & d'un Messager de la part du Scha-Bandar. C'étoient des invitations à descendre pour le Commerce. On y répondit civilement; & le lendemain, Hippon reçut un présent du Scha-Bandar, avec deux nouvelles Barques pour les Facteurs du Vaisseau qui voudroient descendre à terre. Cinq Anglois, Floris, Lucas, Essington, Adam Dounon & Leman, s'offrirent les premiers. Ils furent si bien reçus par le Scha-Bandar & les Marchands, qu'ayant renvoyé à bord le 21, pour marquer leur satisfaction, le Capitaine ne fit pas difficulté d'entrer le même jour dans la rade. La marque, pour passer la Barre sans danger, est un petit palmier sur le bord de la Côte, vers la pointe Nord de la colline. L'Auteur trouva la variation de 12 degrés 27 minutes.

Le 28, Floris & Essington revinrent à bord; & le soir, on partit pour Masulipatan, avec le vent au Sud-Est: On y arriva le 30. Je supprime les observations de la route, parce qu'elles ne regardent que les vents, qui ne sont pas toujours les mêmes. On ne trouva nulle part plus de cinq brasses dans ces deux jours de navigation; & la rade de Masulipatan, où l'on jeta l'ancre à cinq heures, n'a pas plus de trois brasses & demie. Le 31, les Facteurs descendirent à terre, pour y demeurer au nombre de cinq; Floris, Essington, Simon Evans, Cuthbur, Whitfield & Arthur-Smith. L'Auteur observa le 28 de Décembre que la variation étoit de 12 degrés 22 minutes.

On remit le 30 à la voile pour retourner à Perapoli où l'on arriva le même jour à 8 heures du soir, après être parti à 7 du matin. Marren observa, le 4 de Janvier, la latitude de cette rade, qu'il trouva de 15 degrés 36 minutes. Le 25 & le 26 ayant renouvelé ses observations, il trouva 15 degrés 49 minutes.

Le 7 de Février, les Facteurs revinrent à bord avec les marchandises qu'ils avoient achetées; & le 11 à six heures du matin, on sortit de la rade de Perapoli avec le vent au Nord-Nord-Ouest. On eut si peu de vent jusqu'au 14, que la crainte des Courans, qui portoient au Nord-Est, fit demeurer à l'ancre à six lieues de la rade. Le 14, à quatre heures du matin, on remit à la voile avec le vent au Sud-Sud-Est, & l'on porta avec assez de peine au Sud-Est & au Sud-Est par Sud. Il y a beaucoup d'apparence qu'Hippon reprit vers Masulipatan, & qu'ayant passé quelques semaines dans ce Port, il y reprit les Facteurs qu'il y avoit laissés; car la Relation nous transporte tout d'un coup au 20 de Mars, sans aucune trace de ce qui s'est passé dans l'intervalle, & les mêmes Facteurs reparoissent plusieurs fois dans le voyage.

Le 28 de Mars, on fut surpris par le calme. Le lendemain à midi, après

Avoir fait sept lieues, on se trouva à 1 degré 26 minutes de latitude. La variation étoit le soir de 13 degrés 57 minutes par le demi-cercle; & l'amplitude, de 4 degrés 27 minutes, qui étant soustraits de 13 degrés 57 minutes, faisoient, pour la variation, 9 degrés 25 minutes. Depuis le 21 à midi, jusqu'au 22 à la même heure, on fit quinze lieues, & la latitude se trouva d'un degré 34 minutes. Au soir, la variation étoit de 10 degrés 10 minutes; ce qui fit voir qu'on avoit été emporté à l'Ouest par un grand courant. Le lendemain à midi, après avoir fait sept lieues Sud par Est, on trouva la latitude de 57 minutes, & le soir, la variation de 10 degrés. L'Azimuth magnetique étoit de 15 degrés 15 minutes; & l'amplitude, 5 degrés 13 minutes. Depuis le 23 jusqu'au 24 à midi, on fit vingt-trois lieues Sud par Est, avec le vent entre Ouest & Sud-Ouest; après quoi, suivant les informations, on se trouva sous la Ligne.

HIPPON.
1612.

Continuation
de la route & des
observations.

Depuis le 24 jusqu'au 25 à midi, on avança au Sud-Sud-Est, l'espace de vingt & une lieues, jusqu'à 57 minutes de latitude du Sud. L'Auteur ayant observé la variation trouva l'Azimuth magnetique de 17 degrés 40 minutes, & l'amplitude de 6 degrés; ce qui donnoit pour la variation 9 degrés 40 minutes.

Depuis le 25 à midi jusqu'au 26 à la même heure, on fit quinze lieues au Sud-Sud-Est, avec un vent variable entre le Nord-Nord-Ouest & l'Ouest-Sud-Ouest. La latitude se trouva d'un degré 30 minutes. Au soir l'Azimuth magnetique portoit 15 degrés 5 minutes; & l'amplitude, 6 degrés 21 minutes: par conséquent la variation 8 degrés 54 minutes.

Depuis le 31 à midi jusqu'au premier d'Avril à midi, le vent Sud-Sud & très-foible. On fit douze lieues en portant à l'Est-Sud-Est, & la latitude fut de 4 degrés une minute. Du premier au second, vingt & une lieues & deux tiers Sud-Est par Est, & la latitude 4 degrés 24 minutes. Suivant le calcul de l'Auteur, qui se trouva d'abord avec ses observations, on avoit douze lieues Est-Sud-Est, & deux lieues Sud & par Est. Au matin, l'Almicanter & l'Azimuth magnetique portoit un degré 30 minutes, l'amplitude 8 degrés 47 minutes; ce qui faisoit pour la variation 7 degrés 27 minutes. Vers deux heures du matin, la mort enleva un Marchand, nommé Adam Douglas. Du 2 au 3, on fit trente-deux lieues, & l'on se trouva vis-à-vis la partie la plus Occidentale de l'Île d'Engam. Le 26, à 4 heures après-midi, on jeta l'ancre dans la rade de Bantam, sur quatre brasses & demie de fond. Pulopanian porte Nord, Pulorando Nord-Ouest par Nord, Puloduo Est-Sud-Est, & la pointe la plus Occidentale de Puloranzo Nord-Ouest par Nord. La pointe la plus Orientale de Pulolimo touche presque à la pointe Occidentale de Java. Aussi-tôt qu'Hippon eut mouillé l'ancre, Spalding Facteur Anglois de Bantam, vint à bord avec deux autres Anglois du Comptoir.

Îles voisines de
Bantam.

Le 31 de Mai, à quatre heures après-midi, les Marchands qui étoient descendus à terre, rentrèrent dans le Vaisseau; & vers neuf heures on remit à la voile en portant au Nord-Nord-Est avec le vent au Sud. Le premier de Juin, on eut un si mauvais tems, qu'on prit le parti de mouiller contre l'Île de Pulorando, sur un fond de dix-neuf brasses. Le lendemain, on partit avec le vent au Sud-Est, & l'on ne trouva bientôt que cinq brasses, qui diminuèrent encore jusqu'à quatre. L'Île est couverte de bois, & sa longueur paroît d'environ

éviter deux petites Isles à l'Est, qui ne paroissent pas non plus sans danger. La latitude étoit ce jour-là de 5 degrés 54 minutes.

HIPPON.
1612.

Depuis le 17 à midi, jusqu'à lendemain à la même heure, on fit huit lieues Nord-Ouest; & le même nombre depuis le 18 jusqu'au 19, dans la même direction. Le matin à sept heures, Marten aperçut un petit roc à trois lieues du Vaisseau. Comme on s'en trouva fort près vers midi, il descendit dans la Chaloupe pour s'assurer du fond, qu'il trouva de 12 brasses à la portée d'un jet de pierre, & de 6 brasses contre le roc. Cet écueil est entre la pointe Ouest & la pointe Sud de la terre, à trois ou quatre lieues de la première, & à deux ou trois lieues de l'autre. Depuis le 20 jusqu'au 21 à midi on porta au Nord-Ouest pendant six lieues. Le calme obligea de mouiller deux fois dans le cours de la nuit. Depuis le 21 jusqu'au 22, on côtoya le Rivage, avec le vent à l'Ouest; après quoi l'on aperçut la basse pointe de sable de la Rade de Patane, à deux lieues au Sud du Vaisseau.

Roc dangereux
& à fuir.

On s'arrêta dans cette Rade jusqu'au 4 d'Août, qu'on remit à la voile avec le vent au Sud-Sud-Ouest; & l'on porta successivement au Nord-Ouest, au Nord-Ouest par Ouest, & au Nord-Ouest par Nord. Suivant le calcul de l'Auteur, depuis neuf heures jusqu'à midi, on fit dix lieues Nord-Ouest. Depuis midi jusqu'à six heures, dix lieues; & huit lieues, Nord-Nord-Ouest, jusqu'à six heures du matin. Les vents furent variables dans cet espace. Le matin on découvrit la terre à dix lieues.

Depuis le 6 au matin jusqu'à midi, on fit cinq lieues Nord-Nord-Ouest, & la latitude étoit de 8 degrés 7 minutes. Le fond de dix-sept brasses. Depuis midi jusqu'au 7 à la même heure, on porta au Nord-Nord-Ouest avec fort peu de vent. L'Auteur juge qu'on ne fit pas plus de six lieues; cependant la latitude se trouva de 8 degrés 3 minutes. Du 7 au 8, le vent fut encore très-foible; ce qui n'empêcha point de faire huit ou dix lieues Nord-Nord-Ouest, sur dix-huit & vingt brasses de fond. Latitude, 9 degrés 40 minutes. Au matin, l'on aperçut deux Isles. Depuis le 9 jusqu'au 10 à midi, le calme rendit le Vaisseau presque immobile. On fit néanmoins deux lieues dans cet espace. Le vent recommença le jour suivant, mais pour devenir fort variable, & l'on ne fit jusqu'au 12 que huit lieues Nord par Ouest, sur vingt-cinq & vingt-six brasses. Du 12 à midi jusqu'au 13, on fit Nord par Est vingt-quatre lieues, avec le vent au Sud-Sud-Ouest & au Sud-Ouest. On n'étoit qu'à sept ou huit lieues du Rivage.

Suites d'obser-
vations nauti-
ques.

Du 13 au 14, on fit seize lieues Nord par Ouest, avec un vent Sud-Ouest, & depuis vingt-deux jusqu'à vingt-cinq brasses de fond, à cinq ou six lieues du Rivage. Du 14 au 15, on fit seize lieues Nord par Ouest avec le vent à l'Ouest, & le même fond, à six lieues de la Côte. Du 15 au 16, dix lieues Nord par Ouest; mais le fond diminua jusqu'à neuf & huit brasses à quatre lieues du Rivage. Ensuite on porta jusqu'à minuit à l'Est & à l'Est-Sud-Est, jusqu'à ce que la sonde ne faisant trouver que quatre brasses, on se hâta de baisser les voiles; mais le fond diminuant encore jusqu'à trois brasses, on prit le parti de jeter l'ancre jusqu'au jour suivant. Le 18, on avança fut cinq brasses, ayant au Sud par Ouest la partie la plus Méridionale de l'Isle, & l'embouchure de la Rivière de Siam (a) au Nord.

(a) Comme rien n'a dû paroître si informe que cette Relation de Marten, on ne doit pas
Tome II. N

HIPPON.
1612.

Conclusion &
remarque de Purchas.

Le 3 de Novembre on quitta cette Baye , & l'on prit au Sud-Sud-Est pour se dégager de l'Isle. Le 4 à midi , la latitude étoit de 12 degrés 33 minutes , après avoir fait vingt cinq lieues dans l'espace de vingt-trois heures. On porta ensuite au Sud par Ouest , & l'on arriva le 11 à Patane.

Purchas , se laissant ici de suivre l'Auteur dans ce détail , abrège tout d'un coup sa Relation. Il ajoute seulement que le Capitaine retourna de Patane à Siam , où il avoit laissé quelques-uns de ses gens , & de Siam à Patane ; qu'il fit un second voyage de Masulipatan à Bantam en 1614 , & qu'il retourna en Angleterre en 1615. La seule remarque qu'il ait conservée , & qui paroît assez importante , c'est que l'Isle de Sainte Helene est cent lieues plus à l'Ouest qu'elle n'est marquée dans les Cartes.

L A T I T U D E S .

Paleakare.....	13	30
Masulipatan , Pointe du Sud.....	15	30
Variation.....	12	23
Petapoli.....	15	49

CHAPITRE III.

Journal de Peter Williamfon Floris , premier Facteur du Capitaine Hippon dans le même Voyage.

FLORIS.
1611.
Remarques sur
ce Journal.

Si la Relation de Marten est entièrement nautique , celle de Floris se borne presque uniquement aux transactions , aux aventures , en un mot , aux faits historiques qu'il a pris soin de recueillir dans le cours du voyage. Purchas avoue néanmoins qu'il en a supprimé une partie , & n'appelle ce qu'il a conservé qu'un extrait , en nous apprenant que c'est la traduction de l'Original Hollandois ; mais il n'explique point si cet Original étoit imprimé ou manuscrit , ni si c'est lui-même qui a pris soin de le traduire. Pour la personne de Floris , il observe que c'étoit un Négociant Hollandois , qui suivit Hippon avec la qualité de premier Facteur , & qu'étant revenu en Angleterre en 1615 , il mourut à Londres deux mois après son retour. Les Anglois estiment sa Relation , non seulement parce qu'elle contient des particularités intéressantes , mais encore parce que la liberté avec laquelle Floris censura les Hollandois , ses compatriotes , est une preuve continuelle de sa bonne foi.

L'épart du
Globe.

Le Globe ayant mis à la voile le 5 de Février 1610 , arriva le 21 de May dans la Baye de Saldanna. Il y trouva trois Vaisseaux , deux desquels commandés par Isaac Lemaire , & par Henryke Brower , l'envoyèrent saluer par leurs Chaloupes. Il n'y avoit pas beaucoup de rafraichissemens à se promettre dans

être surpris qu'elle ne soit pas moins obscure pour le terme que pour le progrès du Voyage. Peut-être ce défaut vient-il de l'Abbreviateur , à qui on le reproche dans plusieurs autres Journaux.

cette saison, qui étoit l'Hyver du Pays, sur-tout après des pluies violentes, dont les traces paroissent encore dans les campagnes, quoique les monts fussent couverts de neige. Les Anglois firent beaucoup de recherches, pour découvrir la racine de Ginfeng, dont les deux Vaisseaux Hollandois avoient apporté la connoissance dans ce pays, en revenant du Japon où les Européens avoient commencé à connoître cette plante. Mais les nouvelles feuilles ne faisant alors que pousser sans être encore développées, ils n'autoient pas tiré beaucoup de fruit de leurs recherches, s'ils n'eussent reçu des explications plus capables de les instruire. La véritable saison, pour recueillir le Ginfeng, est le mois de Décembre, & ceux de Janvier & de Février, parce que c'est le tems de sa maturité. Les Habitans de la Baye le nomment Karena.

Après avoir pris sa provision d'eau, le Globe se remit en Mer, & continua sa navigation jusqu'au 10 de Juin, qu'une furieuse tempête, accompagnée d'un tonnerre épouvantable, faillit de le submerger près de *Tierra de Naral*. Le premier d'Août, il se trouva à la hauteur de la pointe de Galle dans l'Isle de Ceylan. Il suivit la Côte jusqu'à Negapatan, dont il eut la vue le 6. Mais les observations firent trouver dans ce lieu une erreur de 28 lieues sur la carte. Les Hollandois qu'on avoit rencontrés dans la Rade de Saldanna, avoient remarqué la même chose. On ne trouva pas non plus l'Isle de Ceylan aussi large que les Géographes le prétendent. M. Mulleneux a placé le Cap ou la Pointe de Galle à 4 degrés de latitude, au lieu de 6, qui est sa véritable position. Vers le soir, on passa devant la Rade de Negapatan, & l'on aperçut distinctement la ville & les maisons.

Le 8, on se trouva vis-à-vis Saint-Thomé, & le 9 à Paleakate, où l'on n'aborda qu'après avoir passé sur une basse d'un demi-mille de longueur, qui n'a guères que trois brasses de fond. Il vint deux Chaloupes au-devant du Vaisseau, l'une de la part des Hollandois, l'autre du Scha-Bandar, avec un fauf-conduit pour s'approcher du Rivage. L'Auteur descendit avec M. Brown; mais la mer devint si grosse, que leur Chaloupe fut renversée par une vague, si heureusement néanmoins qu'il ne se noya personne. Le Scha-Bandar étant venu lui-même à leur secours, leur offrit une maison pour les loger, & leur promit une lettre du Roi pour la Gouvernante Konda-Maa. Le 11, Jean Van-Werfick, Président Hollandois de la Côte de Coromandel, leur fit voir un *Kaul*, c'est-à-dire, un ordre de Venkapati-Raja, Roi de Narlingue, qui défendoit le Commerce à tous les Vaisseaux de l'Europe, s'ils n'avoient une Commission du Comte Maurice. Ils répondirent que celle du Roi d'Angleterre leur suffisoit; sur quoi les expressions devinrent si vives, que le Scha-Bandar employa tous ses efforts pour calmer les esprits, en assurant que la Gouvernante devoit arriver dans trois jours.

En effet, Konda-Maa fit son entrée dans la Ville le 17, & le Capitaine Anglois descendit au Rivage pour lui faire sa cour. Mais lorsqu'il s'avançoit vers elle, il reçut l'ordre de remettre sa visite au lendemain. Les Anglois attribuerent cet incident aux mauvais offices des Hollandois, & n'ayant pas reçu le nouvel ordre qu'ils attendoient le jour suivant, ils en firent demander la raison au Scha-Bandar, qui leur fit répondre que les Hollandois avoient reçu du Roi un privilège exclusif, & qu'il falloit par conséquent s'adresser à ce Prince pour obtenir la liberté du Commerce. Comme cette négociation de-

N ij

FLORIS.
1641.

Le Ginfeng apporté à Saldanna par les Hollandois.

Erreur des cartes sur l'Isle de Ceylan.

Paleakate.
Les Anglois y descendent.

Ils n'obtiennent rien du Gouverneur.

FLORIS.
1612.

Ils se rendent
à Petapoli.

Mort d'un Roi
Indien & les suites
pour les Anglois.

Ils se rendent
à Bantam, & pro-
cèdent du mécon-
tentement des
Hollandois.

Ils vont à Pa-
tane.

Audience de la
Reine.

mandoit plus de deux mois, & leur auroit fait perdre la Mousson pour Patane; sans compter l'incertitude du succès contre des ennemis qui préparoient déjà pour le Roi de Narlingue un présent de deux Eléphants, ils résolurent de continuer leur course vers Petapoli & Masulipatan.

Ils arrivèrent le 20 à Petapoli. Le Gouverneur leur ayant envoyé un Kaul, ils convinrent avec lui que les droits de la Douanne se réduiroient à trois pour cent; & sur cette convention ils ne firent pas difficulté de décharger quelques marchandises, dans la résolution de laisser deux Facteurs pour le Commerce, & de conduire leur Vaisseau à Masulipatan, où la Rade est beaucoup plus commode. Ils résolurent aussi d'envoyer un présent à Mir Sumela, un des principaux Officiers du Roi, & Président de ses Revenus à Kondapoli, pour s'assurer de sa protection contre la mauvaise foi des Officiers inférieurs. Le 20 de Janvier, on apprit la mort de Kotohara, Roi de Badaga & de Masulipatan. Il étoit à craindre qu'elle ne fût suivie de beaucoup de desordres; mais ils furent prévenus par la prudence de Mir Masunim, qui fit élire aussi-tôt Madmud-Unim Kotohara, neveu du Roi, mort sans enfans. Sous le dernier règne, les Persans avoient eu dans le Royaume une autorité sans bornes, par l'in fidélité de Mir-Sumela, qui aspirait à la Tyrannie. Le jeune Monarque prit une conduite tout à fait opposée.

Le Gouverneur trompa les Anglois dans un marché de draps & de plomb. Il prétendit s'être accordé avec Floris pour la somme de quatre mille pagodes, & fa seule preuve contre ce Marchand qui déavoit le traité, fut qu'étoient Mir & descendu de Mahommed, son témoignage devoit l'emporter sur celui d'un Chrétien. Floris, qui n'avoit pas le remède de porter ses plaintes au nouveau Roi, auroit eu peine à se garantir de cette injustice, si les Marchands du Pays n'eussent employé leur intercession en sa faveur.

Les affaires du Commerce étant terminées à Petapoli, & la Mousson devenant favorable, on mit à la voile pour Bantam, où l'on arriva le 26 d'Avril 1612. Les nouvelles exactions qui s'introduisoient dans cette Ville, avoient fait prendre aux Hollandois la résolution de se retirer à Jakarta, & les préparatifs se faisoient pour leur départ: ce qui n'empêcha point les Anglois, qui n'avoient pas alors de Maison à Bantam, de s'accorder avec le Gouverneur pour le droit d'Entrée, qui fut réglé à trois pour cent. David Middleton avoit entrepris, dans ce tems-là, d'établir un Comptoir à Sukkadonia, & Spalding travailloit encore à le soutenir; mais on reconnut ensuite que l'intérêt particulier avoit eu plus de part à cet établissement que le zèle du bien public.

On partit de Bantam le premier de Juin, & l'on arriva le 22 dans la Rade de Patane, où se trouvoit alors le *Bantam*, Navire d'Enckuyfen, qui apprit aux Anglois les usages du Pays. Ils descendirent à terre le 26, avec beaucoup d'appareil, & un présent de six cens piéces de huir, dont la lettre du Roi d'Angleterre devoit être accompagnée. On n'épargna rien pour leur faire un accueil honorable. La lettre fut mise dans un baïsin d'or, & portée sur un éléphant couvert de riches parures. La Cour de la Reine étoit d'une magnificence étonnante. Cette Princesse ne se fit pas voir aux Anglois; mais elle lut leur lettre & leur accorda la permission d'exercer le commerce en payant les mêmes droits que les Hollandois. Après cette mystérieuse audience, ils furent

conduits chez Daton Laxmena, Scha Bandar, dont l'office étoit de traiter avec les Etrangers, & qui leur fit servir un rafraîchissement de fruits. Ils virent ensuite Otan-Raga-Sirnona, qui ne les reçut pas avec moins de politesse. Le jour suivant, la Reine leur envoya des vivres & des fruits en abondance. Le 3 de Juiller, une Pinace Hollandoise nommée le *Lévrier*, qui avoit apporté des lettres de Bantam aux Anglois, mit à la voile pour le Japon, sans oser confier son dessein à d'autres qu'à Floris, parce que les Japonois étoient alors en guerre avec Patane, & l'avoient brûlée deux fois dans l'espace de six ans. Cette haine d'une Nation si puissante & si hardie fit délibérer aux Anglois s'ils devoient user de la liberté que la Reine leur accordoit de bâtir un magasin dans la Ville. Il falloit du moins le faire à l'épreuve du feu, ou dans quelque lieu dont il ne pût approcher. Ils demandèrent une place qui leur fut accordée, proche du Comptoir Hollandois, mais qui leur fut vendue bien cher. Quatre mille pieces de huit, que leur coûta le terrain, joint aux frais d'un bâtiment de quatre-vingt toises de long sur quatre de largeur, leur auroient valu une somme exorbitante, si leur courage n'eût été soutenu par l'espérance d'en recueillir les fruits. Les maladies qui se répandirent dans le Vaisseau, y causèrent beaucoup de ravage. Le Capitaine Hippon fut une des premières victimes de cette contagion. Les boetes furent ouvertes suivant la méthode dont on a déjà vu l'exemple. Brown, qui se trouvoit nommé dans la première, étoit déjà mort. La seconde nommoit Thomas Essington, qui prit aussitôt possession de son emploi. Pour augmenter la conservation des Anglois, leur nouvelle Maison fut volée pendant la nuit. Ils y étoient au nombre de quinze; ils avoient une lampe allumée, un homme armé, & deux dogues d'Angleterre, qui faisoient la garde; ce qui n'empêcha point qu'on ne leur enlevât deux cens quatre-vingt-trois pieces de huit. Mais un événement si extraordinaire fit soupçonner que le vol venoit de quelqu'Anglois même, quoiqu'on n'en ait jamais pu découvrir les Auteurs.

Floris, Jean Persons, & six autres Marchands furent laissés à Patane pour la vente des marchandises & le soutien du Comptoir, tandis que le Vaisseau remit à la voile au mois d'Août, dans la résolution de faire le voyage de Siam. Essington avoit pensé à s'en ouvrir les voyes par ses lettres; mais il n'avoit point eu d'occasion pour les envoyer par mer; & la route, par terre, étoit infestée par les tigres, traversée par un grand nombre de Rivières, qui ne permettoient point aux Habitans mêmes du Pays de l'entreprendre, sans être bien accompagnés.

Pendant son absence, qui dura jusqu'au mois de Novembre, le Roi de Jahor, ou de Jor, vint brûler les fauxbourgs de Pahan & Camponfina; ce qui causa une disette extrême dans tout le Pays. Floris qui avoit fait, quatre ans auparavant, le voyage de Patane sur un Vaisseau de sa Nation, se souvenoit d'avoir vendu si promptement toutes ses marchandises, qu'il sembloit alors, pour me servir de ses expressions, que l'Europe entière n'auroit pu fournir de quoi rassasier l'avidité des Indiens. Mais les tems étoient changés. A peine la curiosité lui amenoit-elle des spectateurs, au lieu de Marchands. La raison qu'il en donne est que les Portugais apportent tous les ans de Malaca une quantité régulière de marchandises de l'Europe, & que les Hollandois en avoient rempli Banram & les Moluques; sans compter que les

N iij

 FLORIS.
1612.

 Les Anglois bâ-
tissent un maga-
sin à Patane.

 Il leur coûte
fort cher.

 Malheurs qu'ils
essuent.

 Le Globe pour
Siam. Floris
est laissé à Pa-
tane.

 Changement
du commerce.

FLORIS.
1612.

Mores faisoient eux-mêmes une partie de ce Commerce à Tanasserim, à Siam, & à Tarangh, Port nouveau dans le voisinage de Queda. Floris avoit peine à faire cinq pour cent de ses marchandises, tandis qu'autrefois ses profits montoient à quatre cens pour cent. Il envoya le 8 d'Octobre une petite cargaison à Macassar, sur un jonc d'Empan, & sous la conduite de Jean Persons.

Départ des Joncs
de Patane.

Le 9, deux joncs arrivés de Siam, lui apportèrent une lettre du Capitaine Essington, qui lui peignoit fort vivement les peines qu'il avoit essuyées à Siam, & qui se louoit fort peu de son Commerce. Outre les raisons qu'on vient de lire, il attribuoit sa disgrâce aux guerres qui ravageoient ce Pays, depuis que les forces de Camboya, de Laniam, & de Jangoman s'étoient liguées pour y faire diverses invasions. Le 25, Floris vit sortir du Port de Patane les joncs destinés pour Borneo, Jambî, Java, Macassar, Jorthan, & pour d'autres lieux. Entre ces Bârimens il s'en trouvoit un qui partoît pour Bantam, & qui devoit aller de-là à Macassar, à Amboyne & à Banda. Il appartenoit à Orankaja Raja-Indramouda, un des plus riches Négocians de Patane. L'Auteur admire que les Hollandois accordent ainsi la liberté du Commerce aux Malayens, aux Chinois, aux Mores, & qu'ils leur prêtent même leur assistance; tandis que non seulement ils refusent la même faveur aux Nations Chrétiennes, à leurs amis, à leurs freres, mais qu'ils l'interdisent même sous peine de confiscation & de mort; terrible effet, dit-il, de l'avarice ou de l'envie. Il ne faut pas oublier, en lisant cette réflexion, que Floris étoit Hollandois.

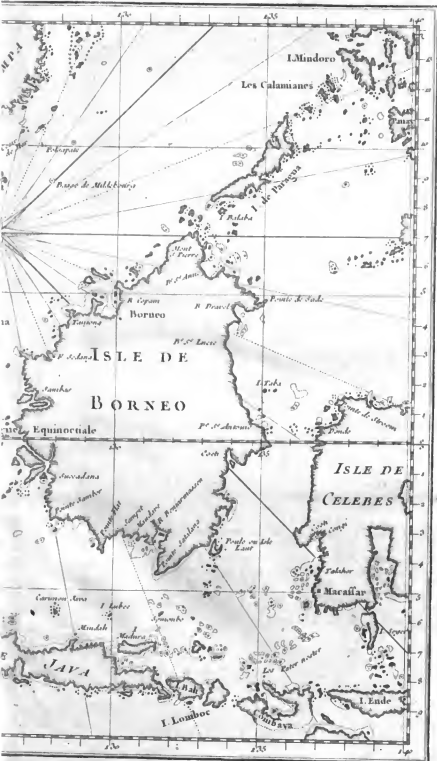
Rédaction sur
les principes des
Hollandois.

Le Globe revint de Siam vers le milieu de Novembre. Il y étoit arrivé le 15 d'Août; & jetrant l'ancre à quatre milles de la Barre, Essington avoit été surpris de s'y trouver sur trois brasses de fond pendant la haute marée. Il s'étoit hâté d'entrer dans la Rade, qui est sûre & commode, excepté pendant les vents Sud-Sud-Ouest. La Ville est à trente lieues dans la Rivière. Il y envoya la nouvelle de son arrivée. Le Scha-Bandar, & le Gouverneur de Bankok, Place située à l'embouchure de la Rivière, accompagnèrent les Députés Anglois à leur retour, pour recevoir les lettres & les présens du Roi d'Angleterre. Essington consentit à se rendre à la Ville avec eux. Il y fut présenté au Roi, qui lui promit la liberté du Commerce, & qui lui fit présent d'une petite coupe d'or, avec une pièce d'étoffe du Pays. Les Mandarins, qui sont les Seigneurs & les Officiers de l'Erat, respectèrent si peu l'ordre du Prince, qu'ils voulurent fixer arbitrairement le prix des marchandises & ne payer que suivant leur commodité ou leur caprice. Les Anglois n'avoient encore vu dans l'Inde aucun exemple d'une si odieuse tyrannie. Mais ils trouverent le moyen de faire pénétrer leurs plaintes jusqu'aux oreilles du Roi, qui établit en leur faveur des règles plus fermes & mieux exécutées; il leur accorda, près du Comptoir Hollandois, une Maison de briques, la meilleure qu'il y eût à Siam, où leurs marchandises furent transportées.

Tempête fu-
rible.

On étoit malheureusement dans la saison des pluies, qui sont d'une abondance & d'une force extraordinaire à Siam. Tout le pays se trouva couvert d'eau. Le 26 d'Octobre, il s'éleva une tempête si furieuse, que les Habitans n'avoient rien vu qui leur eût causé tant de frayeur. Les arbres furent enlevés jusqu'aux racines. Un magnifique monument que le Roi avoit élevé pour honorer la mémoire de son pere, fut renversé de fond en comble. Le Vaisseau





Anglois ne fut sauvé que par une faveur du Ciel. Il avoit été détaché de dessus deux ancrs, & poussé à moins d'un mille de la terre, où il ne pouvoit se garantir d'un triste naufrage; mais Skinner, au risque de sa vie qu'il faillit de perdre dans les flots, trouva le moment de jeter une troisième ancre, qui le fixa derrière une colline, où l'on se trouva un peu à l'abri. Il étoit tombé, avec cinq hommes qui l'aidoient à ce travail, & qui périrent tous sans pouvoir être secourus. On ne douta point qu'une balaine, qui parut au même instant, n'en eût dévoré un. Skinner fut le seul qui échappa au péril, avec autant d'adresse & de résolution qu'il en avoit eu à sauver le Vaisseau. La tempête dura quatre ou cinq heures; après lesquelles la mer redevint aussi calme que si elle n'eût jamais souffert d'agitation. Mais il s'éleva une autre sorte d'orage sur le Vaisseau, par la perversité du Contre-maitre, qu'on fut obligé de charger de fers, en nommant Skinner à sa place. Du côté du Commerce, le calme ne fut que trop profond, pour une Ville qui tenoit le troisième rang dans les Indes après Bantam & Patane. Floris a pris soin d'expliquer les causes de ce changement.

Siam étoit un ancien & puissant Royaume; mais il avoit été conquis depuis peu & rendu tributaire du Pegu. Cette première révolution néanmoins n'avoit pas duré long-tems. Le Roi de Siam avoit laissé, en mourant, deux fils, qui furent élevés à la Cour de Pegu. L'aîné, qui se nommoit en langue Malayenne Raja-Api, c'est-à-dire, le Roi Terrible, & que les Portugais ont nommé le Roi Noir, trouva le moyen de s'échapper & de remonter sur le Trône de ses peres. Le Roi de Pegu fit marcher contre lui une armée redoutable, commandée par son propre fils, qui périt malheureusement dans cette guerre, & dont la mort attira dans le Pegu tous les ravages dont Siam avoit été menacé. Le Roi désespéré de la mort de son fils, tourna sa vengeance sur ses principaux Officiers & sur un grand nombre de Soldats, qu'il accusoit de l'avoir mal défendu. Cette sévérité fit tant de mécontents & de rebelles, qu'il se vit abandonné de jour en jour par les Rois tributaires de sa Couronne, qui étoient au nombre de vingt. L'affoiblissement de ses forces encouragea le Roi Noir à lever une grosse armée, avec laquelle il s'avança devant Pegu. Cependant, après deux mois d'un siège pénible & sanglant, il fut obligé de retourner à Siam sans avoir exécuté ses desseins. Ensuite le Roi de Pegu se voyant épuisé de Sujets & de munitions, & menacé de tomber entre les mains du Roi d'Attakan qui venoit contre lui avec toutes ses forces, prit le parti de se soumettre au Roi de Tangu avec tous ses trésors: ce qui n'empêcha point que le Roi d'Attakan ne se rendit maître de sa Capitale & d'une partie de ses Etats, où il porta la désolation & la famine. Ce furieux vainqueur menaçoit ensuite le Roi de Tangu, qui lui envoya des Ambassadeurs pour lui offrir une partie des trésors de Pegu, l'éléphant bleu & la Princesse fille du Roi. L'Auteur rend témoignage qu'il avoit vu en 1608 la Princesse & l'éléphant. A ces offres, le Roi de Tangu joignoit celle de livrer le Roi même, ou de lui donner la mort. Floris ne rapporte point comment ces propositions furent reçues du Roi d'Attakan; mais il y a beaucoup d'apparence qu'il en profita pour établir son pouvoir; car l'Auteur ajoute que le Roi de Tangu tua celui de Pegu d'un coup de pilon, afin qu'il ne parût aucune marque de son crime par les traces du sang & les bleffures; que le Roi d'Attakan donna le Fort de Siriam, situé sur la même Rivière que Pegu, à Philippe Britto de Nicote & aux Portugais, en

FLORIS.
1612.

Adresse & courage de Skinner.

Révolution de Siam.

Roi de Pegu nommé de Pegu.

FLORIS.
1612.
Présent maître-
cooperie.

accordant à Britto le titre de *Changa* ; faveur néanmoins qui fut si mal récompensée dans l'espace de deux ou trois ans , que les Portugais se saisirent du fils du Roi , & l'obligèrent de payer pour sa rançon onze cens mille tangans & dix Barques chargées de riz. Britto s'étoit acquis une autorité dont il jouissoit encore tandis que Floris étoit aux Indes.

Hardesse fin-
gérée d'une-
troupe de Japo-
nois.

Ainsi , la destruction de Pegu avoit servi à rétablir Siam dans toute sa puissance & son éclat. Le Roi Noir s'étoit assujéti les Royaumes de Camboya , de Laniang , de Jangoma , de Lugor , de Patane , de Tanasserim & plusieurs autres. Etant mort en 1605 , sans laisser d'enfans , il eut pour Successeur son frere , qu'on appella le Roi Blanc. Ce Prince se rendit odieux par son avarice , ce qui ne l'empêcha point de jouir d'un règne tranquille. Il mourut en 1610 , laissant après lui plusieurs enfans , qui donnerent naissance à de nouveaux defordres ; car dans son lit de mort il en fit tuer l'ainé , à l'instigation de Jockromeoua , un des principaux Seigneurs de Siam , qui soutenu par un prodigieux nombre d'Esclaves , aspirait lui-même au Trône. Cependant le second fils du Roi Blanc avoit été couronné avec les acclamations de la plus grande partie de ses Sujets , & c'étoit lui qui régnoit à Siam en 1612 , âgé d'environ vingt-deux ans. Il s'étoit défait de l'ambitieux Jockromeoua ; mais ce perfide avoit entre ses Esclaves deux cent quatre-vingt Japonois , qui entreprirent de venger sa mort. Ils coururent au Palais , dont ils eurent l'audace de se saisir , & forçant le Roi de leur livrer quatre de ses principaux Mandarins , qu'ils accusoient d'avoir contribué à la mort de leur Maître , ils les tuèrent avec des circonstances cruelles. Ensuite , après avoir profité quelque tems de l'éloignement des troupes & de la consternation du Peuple , pour commettre toutes sortes de defordres , ils forcerent le Roi de signer de son propre sang un certain nombre de conditions qu'ils lui imposèrent ; ils emmenerent les principaux Talapoins pour otages , & partirent chargés de tresors , au prix desquels les Siamois se crurent trop heureux d'acheter le repos & la liberté. Mais le plus fâcheux effet de ce brigandage fut d'avoir porté quelques Royaumes tributaires à se révolter. Le Roi de Laniang entra dans les États de Siam , & croyant la Capitale encore troublée par les Japonois , il s'en approcha si brusquement qu'il n'en étoit plus qu'à deux journées. Deux autres Rois devoient le joindre avec leurs forces. Mais ne s'étant pas donné le tems de les attendre , sa précipitation devint un avantage pour le Roi de Siam , qui ne balança point à marcher au-devant de lui avec les troupes qu'il put rassembler. Cette vigoureuse résolution démonta le rebelle , & lui fit prendre le parti de la retraite. Telle étoit la résolution des affaires de Siam , lorsqu'Ellington y étoit arrivé : des conjonctures si tumultueuses n'avoient pu faire trouver aux Anglois beaucoup de facilité pour le Commerce.

La Reine de Pa-
sane favorise les
Anglois.

On prit la résolution de passer l'Hyver à Patane ; & l'on s'y trouvoit forcé par diverses raisons. Le 31 de Décembre , la Reine , accompagné de six cens Pras , sortit pour se procurer de l'amusement. Elle s'arrêta d'abord à Sabrangh , où les Anglois se rendirent pour la saluer , de concert avec les Hollandois. C'étoit une femme de fort belle figure , âgée d'environ soixante ans , grande & pleine de majesté. Floris en avoit peu vu , dans l'Inde , qui eussent l'air aussi noble. Elle avoit près d'elle sa sœur , qui étoit destinée à lui succéder , & la fille d'une autre sœur , mariée au Raja-Siack , frere du Roi de Jahor. Cette sœur ,

sœur, que le droit de succession faisoit déjà nommer la jeune Reine, n'avoit jamais été mariée, quoiqu'elle n'eût pas moins de quarante-six ans. Après une courte audience, où la Reine se laissa voir à découvert, un rideau qui la déroba tout d'un coup, fit connoître aux Anglois qu'ils devoient se retirer; mais on leur dit qu'ils avoient la liberté de revenir le jour suivant. Ils ne manquèrent pas d'accepter cette faveur, & l'on n'épargna rien pour les bien traiter. Douze femmes & douze enfans dansèrent devant eux, avec tant d'art & de grace qu'ils furent charmés de cette galanterie. Ensuite les Nobles du cortège reçurent ordre de danser à leur tour. Les Anglois & les Hollandois, invités aussi à danser, ne purent refuser cette marque de respect à la Reine, qui parut prendre beaucoup de plaisir aux danses de leur Pays. Il y avoit sept ans qu'elle n'étoit pas sortie de son Palais. Elle alloit à la chasse des buffles & des raureaux sauvages, qui sont en grand nombre, aux environs de Patane. Dans son passage entre les Vaisseaux & la Maison des Anglois, elle fut saluée de quelques coups de canon à bord, & de la mousqueterie sur le Rivage.

FLORIS.
1612.

Elle leur pro-
cure des amuse-
mens.

Pendant l'Hiver, qui tombe dans ce Pays au mois de Novembre & de Décembre, la pluie rend les eaux si grosses, qu'elles emportèrent quantité de Maisons, & firent périr un grand nombre de bestiaux. Le 25 de Janvier 1613, on reçut avis par un Bâtiment Hollandois, arrivé de Siam, que les Facteurs Anglois, qu'Essington y avoit laissés, avoient vendu plus de la moitié de leurs marchandises, & que le Roi même en avoit acheté une grande partie. Ce Prince avoit porté ses soins, pour la sûreté des Facteurs, jusqu'à défendre que ses propres Officiers emportassent, sans une permission de sa main, les marchandises mêmes dont ils avoient déjà payé le prix. On apprit aussi par la voie de Queda, que les Portugais de Saint-Thomé, au nombre de quinze cens, s'étoient saisis de la Maison des Hollandois à Paleskate; qu'ils avoient fait main basse sur tout ce qu'ils y avoient rencontré, & qu'ils en avoient enlevé tous les effets. Au mois de Mars, Essington, laissant Floris à Patane, se remit en mer pour Siam, avec de nouvelles marchandises.

1613.

Tristes avis
qu'ils reçoivent
de Queda.

Pendant son voyage, le Roi de Pahan épousa la seconde sœur de la Reine de Patane, après l'avoir fait enlever sans doute avec quelque violence; car la Reine la redemanda par des ambassades solennelles; & n'ayant pu l'obtenir, elle prit le parti non-seulement de faire arrêter tous les Jongs de Siam, de Camboia, de Bordelouge, de Lugor & les autres Navires chargés de riz pour Pahan, mais encore de mettre en Mer toutes ses forces, qui étoient composées de plus de soixante & dix Voiles & d'environ quarante mille hommes, sous la conduite de Maha Raja, de Daton-Bassat & d'Oran Raja-Sitnora. Dans l'excès de son ressentiment, elle avoit donné ordre que par force ou par adresse la sœur fût ramenée morte ou vive; de sorte qu'au jugement de l'Auteur, il y avoit peu d'apparence que le Roi de Pahan, déjà fort embarrassé par la perte de ses provisions & par ses guerres avec le Roi de Jahor, fût capable de se défendre contre une attaque si puissante.

Guerre entre
Patane & l'Achille.

Au mois d'Avril 1613, il arriva plusieurs Jongs de Camboia & de la Chine. Dans le cours du mois de Mai, Floris reçut des Lettres de Siam, avec avis que le Globe y étoit arrivé fort heureusement, & que le Commerce s'y faisoit avec le même bonheur. Cette agréable nouvelle augmenta l'empressement avec lequel il travailloit à charger un Bâtiment pour le Japon; & jugeant qu'il

Heureuses nou-
velles de Siam.

FLORIS.
1613.

Fâcheux avis
de Banram.

Réconciliation
du Roi de Pahau
avec la Reine de
Patane.

Vint que la Reine
vint à ce
Pahau.

La guerre nui-
sit à au commer-
ce.

y avoit beaucoup d'avantage à tirer des marchandises de la Chine, il emprunta de la Reine de Patane trois mille piéces de huit, à six pour cent d'intérêt pour trois ou quatre mois, dans la vûe de remplacer celles dont il espérait de se défaire au Japon. Mais sa joye fut modérée par les tristes avis qu'il reçut de Banram. Campon China ayant essuyé deux incendies, la Maison des Anglois, qui étoit remplie d'étoffes, & celle des Hollandois, n'avoient pu échapper aux flammes. D'un autre côté, le Trade-Increase, grand Vaisseau Anglois commandé par Sir Henri Middleton, avoit beaucoup souffert à Pulo-Panian, & la moitié de l'Equipage avoit été enlevé par les maladies. Enfin, les Achinois avoient aliéné Jabor.

Le 12 de Juillet, on vit arriver à Patane, avec autant de joye que de surprise, le Roi de Pahau & sa femme, sœur de la Reine. Ce Prince cédoit à la nécessité plutôt qu'à son inclination. Il avoit laissé son Pays en proie au feu, à la guerre, à la famine, & aux trahisons de ses principaux Sujets, qui avoient formé contre lui diverses conspirations. Il raconta que la Flotte d'Achin s'étoit emparée de Jabor, après vingt-neuf jours de siège; qu'elle en avoit emporté l'artillerie, les esclaves, & tout ce qu'elle y avoit trouvé de précieux; que Raja-Bunghsum un des principaux Seigneurs du Pays avoit été fait prisonnier avec ses femmes & ses enfans; que le Roi n'ayant trouvé de ressource que dans la fuite, étoit allé chercher une retraite à Bantano; enfin, que plusieurs Hollandois qui étoient dans la Ville, avoient été massacrés par les Vainqueurs.

Quelque satisfaction que la Reine eût ressentie à l'arrivée du Roi de Pahau, elle affecta de le recevoir avec froideur; vengeance pardonnable, après la dépense & les chagrins qu'il lui avoit causés. Elle ne voulut pas même que les Seigneurs de sa Cour parussent trop empressés à le visiter. Cependant elle eut la complaisance de faire tuer tous les chiens de la Ville, parce qu'il avoit de l'aversion pour ces animaux. Les Anglois, qui n'avoient reçu d'elle aucun ordre, se crurent obligés de faire honneur à l'arrivée du Roi par une décharge de leur artillerie. Il parut si sensible à cette politesse, que s'étant arrêté quelques momens pour les entretenir, il les pria de le voir souvent, & de se disposer dans la suite à porter une partie de leur commerce dans ses Etats.

La Reine s'étant enfin réconciliée avec son beau frere, fit faire les préparatifs d'une grande fête qui fut célébrée le premier jour d'Août. Elle fit l'honneur aux Marchands Anglois de les y inviter. Il y eut une comédie représentée par des femmes, à la manière des Javans; c'est-à-dire, sur un sujet de l'Antiquité, avec des habits tels qu'on suppose dans l'Inde que l'usage étoit anciennement de les porter. Le Roi de Pahau quitta Patane, après y avoir passé plus d'un mois. Sa femme, à qui la Reine offrit la liberté de demeurer avec elle, se détermina volontairement à retourner avec son mari, & justifia par cette constance la facilité, avec laquelle il paroissoit qu'elle avoit consenti à son enlèvement.

Le 16, Floris reçut une lettre de Thomas Bret, à Macassar, qui lui peignoit le Commerce de cette Ville avec de tristes couleurs. La guerre avoit causé dans l'Isle de Celebes les mêmes desordres qu'à Patane. Jean Persons y étoit devenu fol. Les Anglois rebutés du mauvais succès de leurs entreprises, y avoient acheté un Jone, dans le dessein de quitter l'Isle; mais, dans le même tems, le Darling y étoit arrivé avec sa cargaison de draps, dans le dessein d'y établir un Comptoir.

Le 18 de Septembre, Raja-Indramonda revint à Patane, d'où il partit le 25 d'Octobre pour se rendre à Macassar & de-là aux Isles de Banda, où il fit un commerce si avantageux, qu'il en apporta deux cens fockes de fleur de muscade avec une grande quantité de noix. Il s'étoit chargé pour Floris d'une lettre de Richard Walden, qui contenoit la situation présente de Banda. Peter de Bot, Général des Hollandois, ayant traité les gens avec trop de rigueur, jusqu'à faire pendre sur une Galere voisine du Château quelques Sentinelles, pour s'être endormis dans leur poste, plusieurs Hollandois avoient pris le parti de déserter chez les Bandanois & d'y embrasser le Mahométisme. Tous les efforts du Général avoient été inutiles pour les rappeler, parce que n'ayant aucune autorité sur les Habitans de l'Isle, tout son pouvoir se bornoit à forcer les Jones & les autres Bâtimens de venir jeter l'ancre sous le Château. Enfin, quoique les Hollandois fussent les maîtres de la Mer aux environs de ces Isles, ils n'osoient entreprendre d'exercer leur empire sur les Habitans.

Le 23, le Globe arriva de Siam, avec une lettre des Facteurs pour Floris. Ils lui marquoient qu'ils n'avoient appris aucune nouvelle de la cargaison qui étoit partie pour Jangoma, parce que la guerre qui étoit allumée entre Ova & Laniang, avoit fermé tous les passages. On racontoit que le Roi d'Ova s'étoit emparé de Siriang, & qu'il avoit fait empaler Brito de Nicote & son fils. La poudre ayant manqué aux Portugais de Siriang, ils avoient été forcés de se rendre, & le Vainqueur, après s'être défait de Brito par un cruel supplice, avoit voulu mettre sa femme au rang de ses concubines; mais sur le refus qu'elle avoit fait de se rendre à ses desirs, il lui avoit fait écorcher les jambes, & l'avoit réduite à la condition des Esclaves. Cette femme avoit à se reprocher sa propre disgrâce & celle de son mari. Elle vivoit depuis longtems dans un commerce scandaleux avec un Officier de sa Nation; & tous les Portugais de la Garnison de Siriang ayant tenu des discours trop libres sur une intrigue dont l'éclat leur paroissoit choquant, elle avoit persuadé à son mari, qui ignoroit seul sa honte, qu'une si grosse Garnison étoit inutile, & qu'il pouvoit s'en épargner les frais; de sorte que le Roi d'Ova l'avoit trouvé presqu' sans défense. Les ambitieux projets de ce Prince sembloient menacer aussi le Royaume de Siam. Mais il trouva les frontieres de cet Etat si bien gardées, qu'il n'eut point la hardiesse de s'en approcher.

Le 4 d'Octobre, qui étoit le premier jour du Carême des Mahométans, le feu prit avec une violence extrême dans la Ville, ou plutôt dans le Fort & le Palais Royal de Patane. La cause de cet accident venoit d'une foule d'Esclaves Javans révoltés, qui n'avoient pas trouvé de moyen plus sur que l'incendie pour se venger de leurs Maîtres. Ils étoient environ cent, qui coururent vers la grande porte, nommée *Punta Gorbangh*, en mettant le feu des deux côtés à tous les édifices; de sorte, qu'à la réserve de quelques Maisons, tout fut consumé par les flammes. Dans leur passage ils enleverent les plus belles femmes, qu'ils emmenerent avec eux. Le desordre dura depuis le milieu de la nuit jusqu'à deux heures après-midi, sans que personne osât s'approcher des Rebelles.

Pendant ce tems-là, les Anglois n'étoient pas sans inquiétude dans leur quartier. Ils étoient informés que le dessein de ces furieux étoit de tomber sur les Etrangers; & leur premier soin fut de se garantir d'abord par une forte

FLORIS.
1613.

Situation des
Hollandois à
Banda.

Brito Nicote est
empalé à Siriang.

Sort de la femme.

Terrib'e incendie à Patane.

Les Anglois
& les Hollandois
s'éloignent de Patane.

FLORIS.
1613.

garde. Mais lorsqu'ils se furent affûtés contre toutes sortes de surprise, ils résolurent, de concert avec les Hollandois, de marcher au-devant d'un ennemi si méprisable; & s'étant armés de fusils & de sabres, ils s'avancerent en bon ordre. Les Esclaves, informés par leurs espions, de l'attaque qui les menaçoit, penserent moins à la résistance qu'à la fuite. Ils se retirèrent à travers-champs au Village de Qualbouka, & de-là jusqu'à Bordolough & Sagnora dans l'intérieur des terres. Ainsi, sans essuyer aucune perte, les Marchands des deux Nations mériterent le titre de défenseurs du Pays. La Reine fit poursuivre les fugitifs, dont on ne prit que cinq ou six traîneurs, arrêtés par la maladie. Floris ignore ce que devint le reste; mais cet incendie étoit le troisième qui avoit affligé Patane depuis un petit nombre d'années.

Départ des Anglois.

Le 21, les Anglois prirent congé de la Reine, qui fit présent à l'Auteur & au Capitaine Essington, d'un poignard d'or à chacun. Ils laissèrent trois Facteurs dans leur magasin, William Ebert, Robert Littleword, & Ralph Cooper, avec des lettres pour John Lucas, qui étoit demeuré à Siam. Le même jour, les Hollandois virent arriver leur Vaisseau le *Hope*, qu'ils attendoient de Jahor pour remettre aussi à la voile. Ils s'étoient déjà tendus au Rivage, lorsque la Flotte d'Achin, qui venoit assiéger Patane, entra dans la Rivière, & leur coupa le passage avant qu'ils eussent pu se rendre à bord. Dans le desespoir d'un si fâcheux contretems, ils écrivirent aux gens du Vaisseau de faire descendre à terre trente hommes bien armés, & de s'avancer dans la Rivière, aussi loin qu'il leur seroit possible, pour combattre les Achinois. Mais le Vaisseau ne trouvant point assez de fond, ne put ni s'avancer, ni débarquer un seul homme. Douze des Hollandois du Rivage trouverent le moyen d'aller à bord, tandis que les autres, au nombre de vingt-trois, furent obligés de rentrer dans la Ville. Elle se rendit par composition après vingt-neuf jours de siège, & les vingt-trois Hollandois furent faits prisonniers. Le Capitaine du Vaisseau tenta mille moyens pour les secourir; mais au milieu de ses efforts il s'éleva un orage qui le poussa sur le banc de Bornes, d'où il fut jetté par un autre vent vers Pulo Kondor. Ayant perdu l'espérance de regagner Patane, il alla chercher des rafraichissemens dans la Baye de Varellas, Rade assez commode, mais dont il tira peu de secours, parce qu'il y trouva les Habitans mal disposés pour lui. Son Vaisseau étoit chargé de quinze mille pieces de huit, & de vingt-neuf balles d'étoffes des Indes.

Patane est assiégée par la Flotte d'Achin, & les Hollandois faits prisonniers.

Route du Vaisseau Anglois.

Les Anglois, en quittant Patane, avoient trouvé le vent si favorable, que le 25 ils étoient à la vue des Isles de Ridangh, qui sont au nombre de dix-huit ou vingt, au sixième degré de latitude. Ils passerent le soir au long des trois Isles de Kapas, à treize lieues de celles de Ridangh & deux du Continent. Le 26, ils virent Pulo Tiama à vingt-huit lieues au Sud des Isles Kapas. Le 29, ils arriverent à Pulo Tingi, où ils furent surpris par le calme: il n'y a point de danger dans toute cette course, lorsqu'on se tient constamment sur dix-huit brasses de fond.

Le premier de Novembre, on vit la Pointe de Jantana, ou Jahot. Le lendemain, on eut la vue de Pedra Branca; & vers dix heures on se trouva contre la dangereuse chaîne de rocs qui s'étend, de la Pointe de Jahor, l'espace de quatre lieues dans la Mer. Linschoten, Voyageur Hollandois, a fait une description fort exacte de cet écueil, après l'avoir passé avec beaucoup de danger.

Pedra Branca est un roc, couvert d'oiseaux de Mer, dont la sienne en a tellement blanchi le sommet qu'il en a tiré son nom. Les Anglois employèrent jusqu'au 7 à combattre les courans, jusqu'à ce qu'ils eurent passé à l'embouchure de la Riviere de Jahor & qu'ils furent à deux lieues de Sincapur. Le 8, il leur vint plusieurs Paves, conduits par des Sujets du Roi de Jahor, qui n'ont pas d'autre habitation avec leurs femmes & leurs enfans, & qui s'y nourrissent de leur pêche. Floris apprit d'eux, que le Roi d'Achin avoit renvoyé avec beaucoup d'honneurs Raja Bounyoc, frere de leur Roi, pour rebâtir le Fort & la Ville de Jahor, & que lui ayant donné sa sœur en mariage, il vouloit le placer sur le trône au lieu de l'ancien Roi. Les Anglois prirent ici un Pilote pour les conduire au travers des Détroits.

Le 19 de Décembre, ils arriverent à Masulipatan, où ils trouverent un Vaisseau de leur Nation & deux Hollandois. L'Anglois, qui se nommoit le *Jarmes*, avoir été envoyé pour les seconder dans leur voyage. Marlou, Davis, Gumez, & Coö, ses principaux Facteurs, vinrent à bord du Globe, & remirent au Capitaine & à ses gens quantité de lettres dont ils étoient chargés. Le 21, Floris descendit au Rivage. Il y trouva le gouvernement changé par une révolution, qui avoit dépossédé Mirfadardi, & qui lui avoit fait donner pour successeurs Armakan & Busebullenan. Wentakadra, fils de Busebullenan, vint au-devant de lui, avec le Scha-Bandar & d'autres Mores. Ils lui firent divers présens, entre lesquels étoit un fort beau cheval, qu'il refusa d'accepter, dans la crainte que cette apparence de générosité ne fût le voile de quelques trahisons. Mais il y fut forcé par les instances de Wentakadra, de qui il obtint aussi un Kaul, ou une permission pour le débarquement de quelques marchandises, en payant cinq pour cent.

Le 25 de Janvier 1614, le James mit à la voile pour Petapoli, dans le dessein de se rendre ensuite à Bantam. Floris partit le 18 pour Narfapou Peku. Le 19, il entra dans la Riviere, où il trouva neuf brasses d'eau, & jusqu'à dix & demie, contre le rapport de quelques personnes qui cherchoient à refroidir les Anglois par de fausses descriptions. Le 23, l'Auteur revint à Masulipatan; & dépêcha un *Poon*, c'est-à-dire, un Courier Indien, à Surate, pour y porter de ses nouvelles au Facteur Alworth. Le même jour, il arriva un petit Bâtiment de Pegu, sur lequel étoit Cornelius Franke, Marchand Hollandois, qui confirma la prise de Siriang par le Roi d'Ova, le massacre des Portugais, & la mort tragique de Brito. Le Roi avoit donné des ordres pour faire relever Pegu de ses ruines. Ensuite s'étant avancé vers Tenasserim, il y avoit été joint par Banza Dela, à la tête de cinquante mille Peguriens, qui l'avoient reconnu pour leur Vainqueur & leur Maître. Cette conquête avoit causé beaucoup de joie aux Mores de Masulipatan, parce qu'ils se flattoient que le Commerce de Pegu tomberoit bientôt entre leurs mains; & dans cette espérance ils firent équiper deux Vaisseaux, pour les y envoyer au mois de Septembre.

Dans le cours du mois de Mars, les Anglois apprirent qu'il étoit arrivé onze Vaisseaux à Goa, huit de la Chine & trois de Malaca. Cette abondance de marchandises auroit causé beaucoup de préjudice à l'Auteur, s'il n'eût déjà vendu la plus grande partie des siennes. Au mois d'Avril, Armakan partit pour Golkonde, où le tems étoit venu d'aller rendre ses comptes; & ce voyage ne pouvoit tomber dans une conjoncture plus heureuse, parce que Maleck

FLORIS.
1613.
Roc de Pedra-
Branca.

Rétablissement
de Jahor.

Changement de
Masulipatan.

1614.
Narfapou Peku.

Rétablissement
de Pegu.

FLORIS.

1614.

Avantages pour
les Anglois.Mort du Capita-
taine Ellington.Divers Princes
invitent les An-
glois au commerce.Députation du
Roi de Narlingue
à Floris.Inondation à
Narispur Peka.

Tufa, son ami, fut alors nommé par le Roi à l'office de Grand-Tresorier. Les Anglois y trouverent aussi des avantages considérables, non-seulement par la faveur d'Atmakan, qui leur étoit affectionné, mais encore parce que les dettes d'un Gouverneur Indien sont mal assurées, lorsqu'il perd son emploi.

Le 18 de Mai fut un jour funeste aux Anglois, par la mort du Capitaine Ellington, dont le caractère étoit généralement estimé. Il fut emporté par une fièvre subite, qui le prit en sortant de table. Floris prit soin aussitôt de mettre le Vaisseau en bon ordre; mais quoique tout l'Equipage le pressât d'accepter le commandement, il refusa cet honneur, & consentit seulement à nommer M. Skinner, en laissant espérer qu'il pourroit quelque jour reprendre cette place. Sa vue, dans une promesse si vague, étoit de soutenir & l'Equipage & le nouveau Capitaine dans l'exercice de leur devoir. Etant retourné au Rivage, il trouva dans la Ville trois députés de la Reine de Paleakate, & des lettres de cette Princeesse, pour l'inviter à faire le Commerce dans sa Ville, avec promesse de lui donner un terrain vis-à-vis le Fort, & de lui accorder plusieurs faveurs. Floris, qui se ressouvenoit de la maniere dont il y avoit été reçu l'année précédente, ne fit pas beaucoup de fond sur ces offres. Cependant il convint avec les Députés qu'un d'entr'eux demeurerait près de lui à Masuliparan, & que les deux autres retourneroient à Paleakate avec Vengali, un de ses gens, qu'il chargeroit de sa réponse. Dans sa lettre il rappelloit à la Reine le mauvais accueil qu'elle avoit fait aux Anglois; & si elle étoit résolue de les traiter mieux, il la prioit de lui envoyer un Kaul, ou un sauf-conduit, qui pût faire naître leur confiance.

Vingali revint à la fin de Juillet, accompagné de quatre nouveaux Députés, l'un du Roi de Narlingue, qui apportoit un Kaul à Floris, avec l'abeftiam de ce Prince, faveur Indienne, qui consiste dans un morceau d'étoffe blanche, sur lequel la main du Roi est empreinte en sandal, ou en safran. Le second Député apportoit aussi le Kaul de la Reine de Paleakate: & les deux autres étoient chargés des lettres de quelques petits Princes, tels que Jaga Raja, Time Raja, Apokandora Raja, &c. qui invitoient les Anglois au Commerce. La lettre du Roi de Narlingue étoit écrite sur une feuille d'or. Il faisoit des excuses à Floris, du traitement qu'il avoit reçu à Paleakate, & le pressant de se rendre dans ses Etats, il lui offroit le choix d'un lieu pour bâtir une Maison, ou un Fort, avec d'autres privileges. Enfin, pour gage de sa bonne foi, il faisoit présent à Floris d'une petite Ville, dont le revenu annuel étoit d'environ quatre cent livres sterling, en lui promettant à son arrivée d'autres marques de son affection. Les Hollandois, jaloux d'une faveur si éclatante, s'efforcèrent d'en écarter les suites; mais leur influence étoit trop foible à la Cour du Roi. Ses propres Sujets, affligés de voir passer chaque année sur leur Côte tant de Vaisseaux Anglois, sans en tirer aucun fruit, avoient fait retentir son Palais de leurs plaintes, & s'étoient rendus comme les Avocats de la Nation Angloise. Cependant une juste précaution porta Floris à retenir le Député du Roi, qu'il entretenoit aux frais de la Compagnie jusqu'à l'arrivée de son Vaisseau dans la Rade. Ses défiances acheverent de se dissiper, lorsqu'il eut appris que Vengali avoit été reçu avec autant d'affection que de civilité, & que le Roi pour confirmer ses promesses, avoit mis solennellement la main sur sa tête.

Au mois d'Août, Narfapur Peka & tous les lieux voisins furent desolés par

une si furieuse inondation, que le riz, les salines, les bestiaux, les hommes & les villes entières, furent enveloppés dans la même ruine. Dans les grands chemins l'eau s'élevoit de six pieds au-dessus de la terre. A Golkonde, qui est joint à ce Canton pour une branche de la même Riviere, il y eut plus de cinq mille Maisons entraînées. Deux Ponts de pierre, l'un de 19 arches, l'autre de 15, aussi-bien bâties qu'il y en ait en Europe, se trouverent couverts de 3 pieds d'eau, quoiqu'au jugement de Floris leur hauteur fût ordinairement de 18 pieds au-dessus de la surface; & 6 arches des 19 furent emportées par le torrent.

Le 4 d'Octobre, les Anglois prirent congé du Roi de Narlingue, après lui avoir trouvé toute la fidélité qu'il leur avoit fait espérer dans les promesses. Floris ayant pris occasion de tant de faveurs pour supplier ce Prince de lui faire toucher quelques sommes, dont le payement commençoit à traîner en longueur, le Secrétaire de la Cour eut ordre d'en écrire à Mir Mahmud-Rafa & au Scha-Bandar. Mais le 25, c'est-à-dire, peu de jours après le retour du Vaisseau à Masulipatan, on y reçut la triste nouvelle de la mort de Vancatad Raja, Roi de Narlingue. Il avoit régné cinquante-cinq ans. Ses trois femmes, dont Obiama, Reine de Paleakate étoit une, se brûlerent avec son corps. On appréhenda que cet incident ne produisît de grands troubles; & les Hollandois particulièrement craignirent beaucoup pour le nouveau Fort qu'ils avoient obtenu la permission de construire à Paleakate. Floris s'apercevant que la mort du Roi faisoit chercher au Gouverneur de Masulipatan des prétextes pour différer le payement de ses dettes, & craignant d'être renvoyé au-delà de l'année, prit la résolution de l'enlever, lui ou son fils, & de le garder à bord aussi long-tems qu'il refuseroit de payer. L'entreprise étoit dangereuse, mais tout l'Equipage lui promit de le seconder. Il envoya la Chaloupe à bord, pour en amener six moulquetaires, qui vinrent enveloppés dans des voiles, parce qu'il n'étoit pas permis aux Etrangers de descendre à terre avec des armes, & qui se cachèrent d'abord plus facilement dans un endroit obscur de la Douane, que ce bâtiment touchoir presque au Rivage. Il donna ordre en même tems aux gens qu'il avoit près de lui, de se tenir prêts à le suivre, lorsque le Gouverneur, ou son fils, prendroient le chemin de la Douane; ce qui ne pouvoit tarder long-tems, suivant l'habitude qu'ils avoient d'y aller tous les jours. Le soin dont il chargea ses gens, fut de se saisir des piques de la garde, qui demeuroident négligemment appuyées contre un mur, tandis que le Gouverneur étoit occupé dans le bâtiment. Avec quelque secret que ce dessein eût été formé, il alla jusqu'aux oreilles des Hollandois; mais le regardant comme une menace peu sérieuse, ils ne furent pas tentés de le découvrir.

Cependant Floris étant allé voir le Gouverneur, prit un ton fort emporté pour lui demander son argent & pour se plaindre qu'on le leur fit attendre depuis sept mois. Il vit aussi Mir-Mahmud Raja, pour lui reprocher d'avoir eu si peu d'égard aux ordres de la Cour. Ils lui répondirent tous deux, avec quelques tailleries, qu'on parleroit d'affaires à la Douane, lorsque sa colere seroit passée. Floris teprit qu'il n'étoit pas d'humeur à se laisser jouer plus long-tems, & que s'il ne recevoit pas sur le champ une promesse formelle, avec des assurances pour l'exécution, il sçauoit prendre quelque parti qui conviendrait à ses intérêts & à l'honneur du Roi son Maître. On ne fit que fourire de sa menace. Il se rendit sur le champ à la Douane, où il sçavoit que le fils du Gouver-

FLORIS.
1614.

Mort du Roi
de Narling. Ses
trois femmes le
font brûler avec
son corps.

Etrange projet
de Floris.

Il pense à
le saisir au fils
du Gouverneur.

FLORIS.
1614.

Vains efforts
des Indiens pour
les tirer de ses
mains.

Fermeté de
Florin.

Florin insiste sur
ses prétentions.

neur étoit déjà, avec une garde peu nombreuse. Les piques étoient dressées contre la porte, & la marée haute, deux circonstances dont il avoit toujours jugé que le succès de son dessein pourroit dépendre. Aussi se confirma-t-il dans la résolution d'en profiter. Ses gens, qui le suivoient à l'œil, à l'exception de trois, qu'il avoit laissés pour garder sa maison, se saisirent des piques, entreurent dans la Douane, & fermentent la porte sur eux. Les Mousquetaires parurent aussi-tôt. Floris prenant lui-même le fils du Gouverneur par le bras, le remit à trois ou quatre de ses gens, qui le conduisirent à la Chaloupe, tandis que lui & le reste des Anglois faisant l'arrière-garde, écartèrent le peuple qui commençoit à s'assembler, & gagnèrent ainsi le Rivage. Le Gouverneur & Mir Mahmud-Rafa arrivèrent immédiatement, mais la Chaloupe avoit déjà quitté la terre. Cependant comme le vent étoit assez fort, & qu'elle fut obligée de suivre quelque tems le Rivage, à peu de distance, pour arriver au grand Canal, les Indiens se hâtèrent d'entrer dans quelques Canots, & se mirent à la pourfuite. Il étoit déjà trop tard. Floris, qui n'avoit pas manqué de prendre ses plus habiles rameurs, avoit passé la Barre avec une légèreté incroyable; & deux ou trois coups de mousquets, qu'il fit tirer dans l'air, refroidirent ceux qui auroient entrepris de le suivre plus loin. Chancey, un des trois Anglois, qu'il avoit laissés dans la Ville pour justifier sa conduite & recevoir l'argent qui lui étoit dû, eut l'imprudence de sortir de la maison par un mouvement de curiosité. Il tomba dans un gros d'Indiens, qui le maltraitèrent beaucoup. Mais le Gouverneur craignant des représailles sur son fils, se le fit amener aussi-tôt & le prit sous sa protection.

Dans le cours de l'après-midi, Werner Van-Berchem, Marchand Hollandois, vint à bord du Globe avec l'Interprète du Gouverneur, pour demander la cause d'une entreprise si violente. Floris leur répondit qu'il trouvoit surprenant qu'ils parussent l'ignorer, après avoir été si souvent témoins de ses plaintes; & que d'ailleurs il avoit laissé trois de ses gens dans la Ville pour expliquer ses intentions. Ensuite apprenant que celui qu'il avoit chargé principalement de ses ordres, avoit été maltraité par le peuple, il feignit de vouloir s'en venger sur le fils du Gouverneur; & quoiqu'à la prière de Berchem il promit de suspendre les effets de son ressentiment, il jura de faire étrangler ce jeune homme, si le moindre de ses gens recevoit quelque injure. Non seulement il écrivit la même chose au Gouverneur, mais il lui déclara, que s'il venoit au Vaisseau Anglois quelque Barque de la Ville, sans une lettre de Chancey, elle seroit coulée à fond sans pitié.

Van-Berchem revint le jour suivant avec l'Interprète. Il apportoit la dette du Gouverneur. Floris lui répondit que pour satisfaire les Anglois, il falloit que le Gouverneur leur fit payer ou leur payât lui-même la dette de Kalipa Marchand Indien, dont il s'étoit rendu caution, & qu'il envoyât sur le Vaisseau, les autres Marchands qui refusoient de les payer. Berchem choqué de cette fermeté, protesta contre le procédé de Floris, en ajoutant que les Anglois répondroient du tort que leur conduite avoit causé & qu'elle pouvoit causer encore aux Hollandois. Mais Floris, sans paroître embarrassé de cette protestation, y répondit par un acte public qu'il fit signer à tous ses Facteurs. Le Bâtiment Hollandois partit la même nuit pour Patane.

Pendant ce tems-là le fils du Gouverneur étoit demeuré à bord sans prendre
aucun

aucune sorte de nourriture, parce qu'étant Bramine, il ne lui étoit pas permis de boire ni de manger chez autrui, s'il n'avoit préparé ses alimens lui-même. Floris ayant pitié de sa situation, offrit de le rendre à son pere, pourvu que deux Mores de qualité vinssent prendre sa place. Mais il ne se trouva personne qui fût tenté d'accepter cette condition. Enfin le Gouverneur consentit à payer la dette de Kalipa, & força les autres Marchands de payer, à l'exception de Miriapeck & de Datapa, deux Indiens qui faisoient leur résidence à Golkonde. Ainsi le prisonnier fut remis en liberté le 30 de Novembre.

Après cet accommodement, plusieurs Mores, qui visiterent Floris sur son Vaisseau, lui promirent de rendre un compte fidèle au Roi de tout ce qui s'étoit passé, & le prièrent de n'en pas prendre droit de nuire aux Bâtimens de leur Nation. Il leur répondit qu'il se bornoit à la satisfaction qu'il avoit reçue, mais qu'à l'avenir il leur conseilloit de prêter plus facilement l'oreille aux plaintes des Anglois, ou plutôt de ne leur donner aucun sujet d'en faire. Il écrivit dans le même sens au nouveau Roi. Les différends qu'il avoit eus avec les Officiers de Masuliparan ne lui avoient pas permis de profiter des bienfaits de son prédécesseur; mais il se crut obligé d'en faire des excuses au nouveau Gouvernement & de promettre dans une autre occasion plus d'empressement pour de si grandes faveurs. Il laissa aussi des lettres à quelques Marchands fidèles & affectionnés pour l'instruction des Anglois, qui viendroient dans le même Port après lui.

Le 7 de Décembre, Chancey revint à bord avec les deux autres Anglois, & Floris ordonna aussi-tôt que l'ancre fut levée la nuit suivante. Il offrit de descendre encore une fois au Rivage pour faire civilement ses adieux; mais le Gouverneur appréhendant qu'il ne pensât à lui rendre quelque mauvais office à la Cour par le moyen des Mores, lui fit répondre avec une modestie affectée, qu'après les sujets de plainte qu'il avoit donnés aux Anglois, il n'auroit pas la force de soutenir ses regards.

On mit à la voile avant la fin de la nuit; & le 3 de Janvier, on arriva au Port de Bantam, où l'on trouva le James, venu nouvellement de Patane, le Hosiander & la Concorde. Floris descendit à terre. Jordayne, alors premier Facteur de Bantam, lui remit plusieurs lettres de différens Comptoirs, tels que ceux de Macassar, de Paleakate, de Siam, &c. Dans tous ces lieux, on paroissoit encore alarmé par les desordres de la guerre; mais comme le Darling y devoit passer successivement, Floris se flatta que les Facteurs de chaque Pays en recevroient quelque consolation. Il convint avec Jordayne que les marchandises de l'Hosiander seroient transportées sur le Globe, & que les deux Capitaines, Edouard Christian & Skinner, prendroient aussi la place l'un de l'autre; que le Globe auroit cinquante hommes d'équipage; le James cinquante-cinq; le Hosiander, qui devoit rester aux Indes, vingt-huit; & la Concorde vingt-quatre. Le James partit le 30, avec ordre de s'arrêter au Cap de Bonne-Espérance ou à Sainte-Helene, pour y attendre les autres. Comme l'Hosiander ne pouvoit être prêt assez tôt pour les entreprises auxquelles il devoit être employé, on prit le parti d'envoyer la Concorde à Amboine, avec Georges Bale pour Facteur, & Georges Chancey, qui devoit s'arrêter à Macassar. Avant leur départ, le Vaisseau Hollandois la *Zelande*, arrivant du Japon, apporta des lettres de Cocks, qui apprirent aux Comptoirs des deux Nations, que M. Pen-

Tome II.

P

FLORIS.
1614.

Accommodement avec le Gouverneur.

Excuses de Floris au Roi de Natlingues.

1615.
Le Globe se rend à Bantam.

Séparation de plusieurs Vaisseaux Anglois.

FLORIS.
1615.

Effroi de David Middelton, en apprenant la mort de son frere.

Il retourne en Europe avec Floris.

cok, Anglois, & tous les Hollandois qui étoient à la Cochinchine, avoient été massacrés par les Habitans du Pays, & que cinq Anglois, échappés au carnage, s'étoient retirés à Siam.

Le 14 de Février, le Capitaine David Middelton arriva au Port de Bantam avec trois Vaisseaux, le *Samaritain*, le *Thomas* & le *Thomassin*, qui, par un bonheur presque sans exemple, n'avoient point un seul malade dans les trois Equipages. Middelton apprenant la mort de Sir Henri son frere, & la perte de son Vaisseau, fut si troublé par cette nouvelle, qu'il prit la résolution de retourner en Angleterre. Le Conseil s'assembla pour régler la route des quatre Bâtimens qui se trouvoient à Bantam. Le Samaritain fut nommé pour retourner avec Middelton; le Thomas, pour Sumatra; le Thomassin, pour joindre la Concorde à Amboyne; & l'Hosiander pour Patane & le Japon.

Le Globe & le Samaritain mirent à la voile le 22 de Février. Ils arrivèrent le 30 d'Avril dans la Baye de Saldanna, où ils trouverent, avec le James, l'Advice & l'Attendant, deux Vaisseaux Anglois qui faisoient le voyage de l'Inde. Le 17 de Mai, ils quitterent Saldanna, accompagnés du James, & le premier de Juin ils relâcherent à Sainre-Helene.

CHAPITRE IV.

Voyage de Samuel Castleton à Priaman, en 1612.

CASTLETON.
1612.
Remarques posthumes.

Départ.

ENTRE les voyages qui se faisoient au nom de la Compagnie des Indes, il s'en trouve toujours quelques-uns qui n'étoient que les entreprises de divers particuliers, sans qu'on soit informé de qui ils recevoient leur commission, & s'ils étoient autorisés par le Gouvernement, ou par la Compagnie. Celui-ci dont John Tatton, Pilote du Vaisseau, nous a laissé la Relation, paroît ne s'être fait qu'aux dépens du Capitaine Castleton, & de Georges Barthust son Lieutenant. Mais on ignore quelle étoit leur cargaison, & de quel nombre d'hommes leur Equipage étoit composé. Aussi Putchafs, qui nous a conservé le Journal de Tatton, déclare-t'il qu'il n'a pris ce soin que pour l'utilité de la navigation. Il semble même qu'il en ait retranché quelques endroits, qui lui ont paru sans doute moins convenables à cette vûe.

Castleton, Capitaine de la *Perle*, partit de Blackwall le 22 d'Août 1612; mais les vents lui devinrent si contraires, qu'ayant relâché de Port en Port au long des Côtes d'Angleterre, il ne put gagner Landsend avant le 5 de Novembre. Le 27, il arriva devant Lancerota, une des Canaries, sans pouvoir entrer avant le 3 de Décembre dans la Rade de Lauratavi qui appartient à cette Isle. Il y trouva un petit Bâtimen de Londres, que le mauvais tems avoit aussi forcé de s'y mettre à couvert. Le 5, ils en furent chassés tous deux par la force du vent, & pendant le reste du mois ils se virent contraints d'errer aux environs de cette Isle & de celle de Tetsetife, d'où ils trouverent pourtant le moyen de tirer seize pipes de vin. Le 31, Castleton, qui avoit perdu de vûe le petit Bâtimen depuis le jour précédent, l'aperçut à l'ancre, près d'un Vaisseau de guerre Hollandois, qui s'en étoit saisi; mais les Matelots de Hollande s'écart



T.H.N. 11.

enyvrés pendant toute la nuit, il fut facile aux Anglois de se dérober dans les ténèbres, quoiqu'ils ne fussent qu'au nombre de trois. Castleton leur donna deux hommes de plus, avec un Facteur, qu'il les pria de mettre à terre dans la Grande Canarie. Le vent n'ayant pas cessé de les en écarter, il convint avec eux qu'ils le suiviroient jusqu'à l'Isle de Palme, où il promit de leur faire trouver de meilleures provisions; & tous deux se trouverent fort bien de s'être arrêtés à ce parti.

Le 15 de Janvier, Castleton mouilla dans la Rade du Cap-Vert, où il se procura quelques bœufs, avec une nouvelle provision d'eau. Le 21 ayant remis à la voile, il s'avança jusqu'à Rosisko, dans l'espérance d'y trouver des bestiaux en plus grand nombre. Il y jeta l'ancre à cinq heures du soir, sur onze brasses, profondeur qui est à peu près la même dans toutes les parties de la Rade, sur-tout à l'Est par Nord, qui est la position de Rosisko à l'égard de l'Isle qui forme la Rade du Cap-Vert. Les Anglois s'y procurerent sept bœufs. Le 23 au matin, ils quitterent Rosisko, & faisant voile avec un bon vent, ils se trouverent le 28, à 6 degrés 32 minutes de latitude. Le 20 de Février, ils passerent la Ligne, & prirent leur course au Sud-Sud-Est. Le 15 d'Avril, étant à 32 degrés 39 minutes, ils porterent à l'Est-Sud-Est, avec un vent Sud-Ouest. A mesure qu'ils continuèrent d'avancer, ils remarquerent du changement dans l'eau, jusqu'à cinq heures du soir, qu'ils découvrirent la terre entre l'Est-Sud-Est & l'Est-Nord-Est. Ils suivirent l'Est pendant toute la nuit jusqu'à sept heures du matin, qu'ils se trouverent vis-à-vis la pointe de Sainte Lucie à quatre lieues en mer. Cette pointe est un peu au Sud du Cap de Saint-Martin. Ils jeterent la sonde, qui leur fit trouver 43 brasses sur un fond fort pierreux. Le 16 à midi, la latitude étoit de 33 degrés; & vers cinq heures après midi, ils furent jettés si loin dans la Baye, qu'ils se trouverent contre une chaîne de rocs qui est au Sud-Sud-Ouest. Ils eurent tant de peine à s'en dégager, que le jour suivant à sept heures du matin, ils n'étoient avancés que de trois lieues au Sud. A deux milles de la terre, qu'ils cotoyèrent pendant le reste du jour, ils ne trouverent nulle part moins de neuf brasses.

Le 18 au matin, ayant envoyé la Chaloupe & l'Esquif au rivage, l'Esquif revint aussi tôt pour leur annoncer que les Habitans étoient d'un caractère traitable. Vingt de ces Barbares s'étoient présentés avec diverses sortes de bestiaux. Castleton renvoya l'Esquif à terre avec plusieurs morceaux d'un croc de fer coupé en pieces, & quelques haches. Pour un morceau de croc, les Anglois acheterent un veau; & pour une petite hache, ils obtinrent un excellent mouton. Il est étrange que l'Auteur ne fasse pas connoître cette Baye par son nom; mais, ce qui ne permet pas de croire que ce fût celle de Saldanna, c'est qu'on n'y trouva point d'eau, à la réserve de celle que les Habitans montrèrent dans quelques marais bourbeux, en faisant comprendre par leurs signes qu'ils en faisoient usage, & que le pays n'en avoit pas d'autre. La Chaloupe remonta, l'espace de plus d'un mille, une fort belle riviere qui est au fond de la Baye; mais l'eau en étoit aussi salée que celle de mer. Tous les environs parurent fort stériles.

Le 24 d'Avril, la Relation nous transporte à Priaman, d'où elle fait partir le Vaisseau pour Tekou; mais ce n'est pas sans observer que la premiere de

P ij

CASTLETON.

1612.

L'écrit des
Mareyeurs Hol-
landois, leur fa-
it perdre un éti-
ment qu'ils a-
voient pris.

1614.

Rosisko au Cap-
Vert.

Dangereuse
chaîne de rocs.

Baye avanta-
geuse que l'Au-
teur néglige de
nommer.

CASTLETON.
1613.

Baye d'Ayre-
Bangye.

Île de Pattahan
& sa situation.

Grande île que
l'auteur ne nom-
me pas.

Les Anglois ar-
rivent dans l'île
de Ceylan.

Baye de Billi-
gam, ou Vela-
gam.

ces deux Villes est à 38 minutes du Sud, & que la variation y est de 4 degrés 50 minutes Nord-Ouest. La latitude de Tekou est de 25 minutes du Sud. On rencontre entre ces deux Places trois ou quatre basses qui sont sans danger pour ceux qui se tiennent au large, à quatre lieues du rivage. Le 31, Castleton entra dans une Baye qui se nomme Ayre-Bangye, du nom d'une petite Ville qui en est fort proche au Sud. La latitude de cette Baye est de huit minutes du Nord. A deux milles du rivage, vis-à-vis la pointe Ouest, c'est-à-dire au Nord d'Ayre-Bangye, il se trouve une chaîne de rocs, sur lesquels l'eau n'a pas plus de huit ou neuf brasses; mais plus loin, entre la terre & une longue île qui en est à sept lieues, on n'a guétes moins de vingt-huit ou trente brasses.

Le 10 de Septembre, on jeta l'ancre à deux milles de Pattahan, parce qu'on avoit à combattre le vent qui venoit du rivage. Le lendemain au matin, on s'avança à l'extrémité Sud-Ouest de cette île, où l'on mouilla sur 14 brasses; & vers deux heures après midi, s'étant approché de la Rivière, on y mouilla sur cinq brasses. Le fond, sur toute cette Côte, est fort bourbeux au long du rivage, excepté sur quelques basses qui paroissent d'un sable fort pur. L'eau de la rivière est excellente, & l'on y trouve six ou sept pieds de fond au-delà de la Barre. Elle est à 28 minutes du Nord. Le 14 on partit de Pattahan avec deux Pilotes du pays, pour s'avancer vers Barons & Achin. On se trouva, le 16, fort près d'une grande île qui est à vingt-cinq ou vingt-six lieues de Pattahan vers le Nord, & qui n'est qu'à deux mille du Continent. Sa latitude est un degré 40 minutes. Elle a du côté Nord-Ouest un torrent qui tombe d'un mont escarpé, & qui est si blanc de son écume, qu'il se fait appercevoir de sept ou huit lieues. Du côté du Nord, on découvre une belle Baye, près de laquelle le fond est bourbeux sur trente brasses. Au Sud-Ouest, à quatre lieues de l'île, on rencontre une basse qui demande des précautions.

Le dernier jour d'Octobre, la Relation fait partir le Vaisseau de Nicobar, sans nous avoir appris qu'il y fût arrivé. C'est la methode insupportable de Purchas, quand il entreprend d'abreger. Il supprime une partie de son texte au lieu de le resserrer par des extraits. Le dessein des Anglois étant de se rendre à Ceylan, où les Habitans de Nicobar ne font pas difficulté d'aller dans leurs canots, comme s'ils en étoient fort voisins, ils se trouverent le 12 de Novembre à 5 degrés 35 minutes de latitude; & suivant cette observation, l'Auteur conclut qu'en deux jours le Vaisseau étoit avancé, de quarante lieues au Sud plus qu'il n'avoit pu juger par sa navigation. On avoit eu le même jour, à huit heures du matin, la vue de la haute terre du Cap de Galle, à plus de douze lieues du rivage. Dans cet endroit, la sonde ne trouva point de fond. Le 13 à midi, la latitude étoit de 5 degrés 32 minutes; & le soir, la variation de 13 degrés 24 minutes. Ayant porté au Nord pendant la nuit, avec des vents fort variables & beaucoup de pluie, la terre se presentoit le matin à l'Est-Nord-Est. A midi, la latitude étoit de 6 degrés, & l'on avoit à l'Est la partie méridionale de Ceylan, qui s'appelle *Dondera*.

Le 16 après-midi, on entra dans la Baye de Billigam, avec le dessein d'y faire de l'eau, & l'on y jeta l'ancre sur un fond de sept brasses, d'excel-

lent sable, à un quart de mille du rivage. Des deux pointes de cette Baye, l'une est à l'Ouest-Nord-Ouest; & l'autre, au long de laquelle on entra, est au Sud-Sud-Ouest. Castleton envoya le soir son Esquip au rivage, avec un Pavillon de paix; mais aucun de ses gens ne hasarda d'y descendre, parce que les Habitans leur firent connoître par des signes, qu'ils n'entendoient pas la langue Portugaise. Le 17, la Chaloupe s'étant approchée de la terre de l'autre côté de la Baye, où les Portugais avoient plusieurs maisons, un Insulaire qui s'avança dans l'eau, parla fort bon Portugais. Quoiqu'il fût vêtu à la mode du Pays, les Anglois jugerent qu'il n'en étoit pas. Il répondit à leurs questions, qu'il ne pouvoit leur donner aucune assurance positive, jusqu'à ce que le Roi fût instruit de leur arrivée, & que s'ils vouloient revenir le lendemain au même lieu, ils y apprendroient les intentions de ce Prince. Leur résolution n'en étoit pas moins de descendre; mais apercevant les Portugais qui commençoient à se rassembler, ils prirent le parti de retourner au Vaisseau. Le 22, Castleton ne pouvant se persuader qu'on lui refusât la liberté de chetcher de l'eau, renvoya au même rivage sa grande Chaloupe & son Esquip. La Chaloupe avoit ordre de ne pas s'approcher trop de la terre, mais de se tenir à portée de secourir, s'il en étoit besoin, l'Esquip, qui étoit conduit par six hommes. Il ne parut sur le rivage qu'un seul Insulaire, à qui les Anglois demanderent s'ils pouvoient obtenir de l'eau. Il leur répondit qu'ils en obtiendroient en la payant. Leur Capitaine, reprirent-ils, consentoit à donner le prix qui seroit demandé. Ils ajoutèrent qu'ils alloient à Marikalo (que d'autres appellent Balikala,) une des principales Villes de l'Isle. Pendant cet entretien, l'Espion des Portugais s'avançant vers l'Esquip, affecta de la timidité, & dit aux Anglois qu'ils avoient sans doute des armes à feu, dont il craignoit qu'ils ne se servissent contre lui. Ils l'assurèrent qu'ils étoient sans armes, & Castleton effectivement n'avoit fait armer que la Chaloupe. L'Espion continua de leur parler, avec de grandes apparences de bonne foi. Mais s'étant retiré brusquement, une décharge surprenante de mousquets, qui ne pouvoit être moins de deux cens, blessa les six Anglois, & leur fit regarder comme un bonheur extrême d'en être quittes pour des blessures. Au même instant, il sortit d'entre quelques bruyères un grand nombre de Portugais mêlés d'Indiens, dont plusieurs s'avancèrent dans l'eau jusqu'au cou, pour se saisir de l'Esquip. Mais deux Matelots Anglois, suppléant aux quatre autres, qui ne pouvoient se servir de leurs bras, s'éloignèrent de la terre à force de rames; tandis que la Chaloupe, avec quelques petites pieces de canon & sa mousqueterie, força leurs Ennemis de regagner leur embuscade.

Le 24, Castleton alla jeter l'ancre sept lieues à l'Est de Dondera, qu'il forme la pointe méridionale de l'Isle. La nuit, dans une paix profonde, tout l'Equipage fut reveillé par un bruit effroyable, qu'on auroit pris pour les cris d'une multitude d'animaux si l'on eût été moins éloigné de la terre. Les Sentinelles du Vaisseau ne distinguant rien autour d'eux à la seule lueur de la lanterne, Castleton effrayé lui-même d'un bruit qui n'étoit point interrompu, fit allumer quantité de feux, qui devoient jeter une grande lumière dans une nuit fort obscure. C'étoit plutôt, comme il commençoit à le concevoir, pour être de quelques secours à des malheureux, que pour éloi-

CASTLETON.
1613.

Ils confèrent
avec un Insu-
lar.

Trahison des
Portugais.

Les Anglois
s'en sauvrent leur
recours.

Secours qu'ils
accident à des
malheureux.

CASTLETON.
1613.

gner ses propres dangers; car le bruit devenant plus distinct à mesure qu'il s'approchoit, tout le monde croyoit entendre des voix d'hommes & de femmes qui étoient apparemment dans quelque extrémité pressante. Enfin la lumière du Vaisseau les attira bientôt à si peu de distance, qu'on les reconnut pour une troupe d'Indiens qui étendoient les bras en demandant d'être assistés. Ils étoient quinze dans une Barque de l'Isle. Quoiqu'ils ne sçussent pas le Portugais, leur crainte, qui s'exprima d'une manière sensible, & la vue même de leur situation, apprirent aux Anglois, que passant le soir d'un endroit de l'Isle à l'autre, ils avoient été jettes en mer par un vent impétueux & poussés contre un roc qui avoit fait plusieurs ouvertures à leur Barque. L'eau qui les gaignoit sans cesse étoit un mal d'autant plus dangereux, que n'ayant ni pompe ni pelles, ils étoient réduits au secours de leurs mains, dont le service ne pouvoit être si prompt que l'augmentation du péril. Aussi fut-il impossible de sauver la Barque. Mais la plupart s'étant jettes à la nage pour monter sur le Vaisseau Anglois, évitèrent la mort à la faveur de la Chaloupe, que Castleton envoya au-devant d'eux.

Riviere de Val
louay.

Orage & perils
de rocs.

Le lendemain, les Anglois s'approcherent du rivage, & jetterent l'ancre à midi devant la Riviere de Vallouay, sur huit brasses de fond. Elle leur parut fort large; mais l'entrée en est défendue par un roc, contre lequel l'eau bat avec beaucoup de violence, & qui avoit causé vraisemblablement le malheur des quinze Insulaires. Castleton les fit mettre à terre dans la Chaloupe. A peine leur avoit-on rendu ce dernier service, que le vent devenant orageux, força non seulement la Chaloupe de retourner à bord, mais le Vaisseau même de faire une manœuvre fort difficile pour éviter plusieurs rocs qui se présentoient au long de la Côte. On s'en éloigna jusqu'à six milles; & l'on fut obligé de jeter trois ancres, & de passer le reste du jour & la nuit suivante à cordes & à mâts.

Belle riviere où
les Anglois font
de l'eau.

Le 18, après s'être avancés cinq ou six lieues à l'Est, en se tenant toujours à six ou sept milles du rivage, on rencontra un autre écueil, qui consiste en plusieurs perils monts de sable; mais à la distance de deux ou trois milles, où le Vaisseau les laissa, le fond ne cessa point de donner cinq ou six brasses. En se rapprochant du rivage, on aperçut quelques rocs, qui faisoient la pointe d'une belle riviere, & l'on mouilla sur neuf brasses à l'Est de cette pointe, qui se présente au Sud-Ouest par Sud. Là, Castleton fit descendre sur les rocs trente hommes armés de mousquets, pour garantir ceux qui furent occupés à prendre de l'eau. Il leur vint plusieurs Habitans, qui donnerent d'abord quelques marques d'effroi, mais qui s'approprièrent ensuite jusqu'à devenir fort caressans. Ils ressembloient peu à ceux qui avoient été secourus par le Vaisseau; c'est-à-dire, qu'au lieu d'avoir, comme eux, les cheveux courts & les oreilles percées d'un grand trou, ils avoient les oreilles entières, & les cheveux noués sur le haut de la tête, à la maniere des Chinois. Les uns & les autres étoient nus, avec un grand pagne, composé d'une piece d'étoffe qui leur tomboit jusqu'aux genoux. Ils s'en trouva deux qui parlant fort bien la Langue Portugaise ne firent pas difficulté d'aller à bord. Ils y firent beaucoup de promesses qu'ils n'exécuterent pas. Les Anglois se voyant trompés dans l'esperance d'obtenir quelques rafraichissemens, en retinrent un, & renvoyerent l'autre à terre, avec un mélange de promesses & de menaces,

Ils reçurent le lendemain un mouton & deux veaux.

Pendant plus de deux mois que les Anglois passèrent sur les Côtes de Ceylan, on est embarrassé à découvrir le motif qui pouvoit les avoir amenés dans une région si éloignée. On ne les voit occupés qu'à changer de station, à mesurer les profondeurs, à tenir compte des basses & des rocs, à s'écarter & à se rapprocher de la rivière de Vallouay, de Dondera, & de la pointe de Galle. Il ne paroît pas la moindre trace de commerce dans leur Journal, & l'Auteur n'annonce nulle part d'autres vûes. Il y a beaucoup d'apparence que leur voyage n'étoit qu'une entreprise de Pirates, & qu'ils pensoient moins à s'enrichir par le commerce que par les dépouilles de ceux qui l'exerçoient. Matton confesse du moins que le 13 de Février ayant découvert un Vaisseau qui passoit sans défiance, ils lui donnèrent la chasse, & le prirent dans l'espace de trois heures. La Nation n'est pas nommée. Ensuite ayant jetté l'ancre à deux milles du rivage, dans un lieu où ils se crurent bien à couvert, ils déchargèrent leur prise. Ce Bâtiment devoit être d'une grandeur & d'une richesse extraordinaire, puisqu'après s'être comblés de ses dépouilles, les Anglois lui laissèrent encore près de cent tonneaux de poivre, & je ne sçais quelle quantité de bois de Sandal. A juger par ce récit, & par la longueur de leur retardement, ils attendoient cette proie, qui étoit peut-être quelque Vaisseau annuel des Indes ou des Portugais; & soit que leurs desirs fussent remplis d'un seul coup, soit que ce ne fut pas leur unique brigandage, ils ne pensèrent ensuite qu'à retourner en Europe.

Ils partirent le 3 de Février, immédiatement après avoir fait passer leur burin à bord; ce qui confirme encore qu'ils n'avoient cherché que cette occasion de s'enrichir. A six heures du soir, ils étoient déjà vis-à-vis d'une Isle qui est à sept ou huit lieues, au Sud, du Fort Portugais de Ceylan, qui se nomme Columbes. La précipitation de l'Ecrivain ne le cède point ici à celle de la course; car se transportant tout d'un coup au mois de Mars, il dit qu'on se trouva ce jour-là à 13 degrés 7 minutes de latitude, & que la variation étoit de 24 degrés 26 minutes. Il ajoute que cette variation est la plus grande qu'il ait trouvé dans le voyage. A la même hauteur, on porta au Sud-Ouest, sans s'apercevoir d'aucun courant: sur quoi Matton fait observer, que depuis 4 degrés 30 minutes de latitude jusqu'à 13 degrés sans minutes, on avoit trouvé quantité de courans & de tournans, sur-tout dans les parallèles de Pedras Brancas, du côté de l'Ouest. Les tournans y produisoient quelquefois un bruit semblable à celui de l'eau qui s'abîme tout d'un coup en terre.

Le 24, 16 degrés 50 minutes de latitude, & 23 degrés 10 minutes de variation. On continua de porter au Sud-Ouest. Le 27, étant au 21^e degré, on découvrit à quatre lieues de distance, Ouest-Sud-Ouest & Sud-Ouest par Ouest, une Isle dont la terre parut fort haute. A six heures du soir, on jeta l'ancre à un mille du rivage, sur dix brasses d'un fond d'excellent sable, & l'on s'aperçut avec étonnement que près du rivage même, le fond varie depuis quarante jusqu'à quatre brasses. La Chaloupe, qui fut envoyée à terre, y trouva une prodigieuse quantité de tortues, dont chacune feroit la charge d'un homme. C'est une nourriture fort agréable & fort saine. La

CASTLETON.
1613.
Le Vaisseau de
Castleton n'étoit
qu'un Pirate.

1614.

Il fait une prise
si riche.

Son retour en
Europe.

Courans &
tournaux.

CASTLETON.
1614.

Isle Mascare-
bas, aujourd'hui
l'Isle de Bour-
bon.

Agriemens &
propriétés de cet-
te Isle.

Combat à Saint-
Helene.

pointe Nord-Est de l'Isle est très haute; mais, un peu au Sud-Est, la terre est basse & arrosée d'une belle eau qui a l'apparence d'une rivière. Quoiqu'une chaloupe n'y puisse point entrer, on peut y faire aisément sa provision.

Cette Isle, que les Portugais ont appelée Mascarebas, & que les François nomment aujourd'hui l'Isle de Bourbon, étoit alors inhabitée; mais elle étoit remplie d'oiseaux de terre de toutes les especes, de pigeons, de grands perroquets, d'une autre sorte d'oiseaux de la grosseur d'une oye, fort gras, avec des ailes courtes qui ne lui permettent pas de voler. On l'a nommé depuis le geant; & l'Isle Maurice, (aujourd'hui l'Isle Française,) en produit aussi beaucoup. Il est blanc, & naturellement si privé qu'il se laisse prendre à la main; ou du moins, s'effrayant peu de la vue des Matelots, il leur étoit aisé d'en tuer un grand nombre à coups de bâtons & de pierre. En général les oiseaux sont en si grande abondance dans cette Isle, que dix hommes en peuvent ramasser dans un jour pour la nourriture de quarante. Quelques Anglois s'étant répandus dans les terres y trouverent une autre rivière, couverte d'oyes & de canards, & remplie de grosses Anguilles, du meilleur goût du monde. Tarton admirant leur grosseur eut la curiosité d'en peser une, qui se trouva du poids de 25 livres. Lorsqu'elles sont frappées d'un coup de picque, elles fuient l'espace de deux ou trois brasses, après quoi s'arrêtant d'elles-mêmes, elles se laissent prendre aisément. L'Auteur repêta avec complaisance que c'est le plus agréable poisson qu'il ait jamais mangé. Comme il n'y a d'ailleurs aucun danger pour les Bâtimens aux environs de l'Isle, il conclut que c'est un lieu admirable pour le rafraichissement des Voyageurs.

Le premier d'Avril, on remit à la voile, & doublant la pointe Nord-Est dont on a parlé, les yeux des Anglois se promenerent avec une satisfaction extrême sur la Côte du Nord, qui est une belle terre, couverte d'arbres, & dont la perspective est beaucoup plus agréable que celle de la Côte du Sud. Le lendemain, étant à cinq lieues de l'Isle qu'on laissoit au Sud-Est par Est, la latitude se trouva de 20 degrés 58 minutes. Le soir, la variation étoit de 22 degrés 48 minutes. Le premier de Mai, à 38 degrés 47 minutes de latitude, qui étoit la plus grande qu'ils eussent jamais eue au Sud, ils commencèrent à porter Ouest-Nord-Ouest. Le 21 à midi, la latitude étoit de 33 degrés 58 minutes. L'Auteur, par cette observation, découvrit un courant au Nord, & trouva qu'on étoit à l'Ouest du Cap de Bonne-Espérance.

Le premier de Juin, sans avoir parlé de l'Isle de Sainte-Helene, il nous apprend qu'il en partit un Vaisseau Anglois, nommé le *Salomon*, & quatre grands Bâtimens Hollandois. Quatre heures après leur départ, & lorsqu'ils étoient encore à la vue de l'Isle, il y arriva deux grandes Carques Portugaises. Castleton n'avoit pas dix hommes à bord. La plus grande partie de son Equipage, qui étoit arrivée fort malade, se rafraichissoit dans l'Isle, où elle s'étoit dispersée. Cependant il envoya aussitôt la Chaloupe au rivage, d'où elle ramena seize hommes, de cinquante qui étoient à terre. On se hâta de dépêcher après l'Amiral Hollandois, pour l'avertir de l'occasion que la fortune leur offroit. Le plus gros Vaisseau de l'Ecadre Hollandoise & le plus capable de défense & d'attaque, s'étoit déjà éloigné avec le *Salomon*; ce qui n'empêcha point l'Amiral de revenir avec les trois qui lui restoient,

restoient , & de se joindre à Castleton dans la Rade.

Vers midi, l'Amiral fut le premier qui allant jeter l'ancre au flanc de la principale Caraque, commença par une canonade si vigoureuse qu'il l'aurait coulé à fond, si l'avarice ne l'eût fait penser à conserver sa proie. Mais les Portugais, qui avoient été surpris d'une attaque si brusque, se remirent bientôt de leur effroi. Ils étoient beaucoup mieux en artillerie que des Vaisseaux Marchands. Ils firent à leur tour un feu si terrible, que l'ardeur des Anglois & des Hollandois ne fut pas longtems à se refroidir, & le Ciel, qui les favotisoit, permit qu'une piece du Lion Blanc, un des Vaisseaux Hollandois, crevant fut la chambre des poudres, y mit le feu, fit sauter le Bâtimement en pieces & l'abîma sur le champ. Les deux autres, assez maltraités par l'artillerie Portugaise, n'eurent point d'autre ressource que de sortir successivement de la Rade ; & Castleton, containt d'abandonner dans l'Isle quinze de ses gens, qui étoient dispersés sur les montagnes, quoique la Chaloupe eût ramené le reste pendant le combat, se hâta aussi de gagner la Mer & de prendre le large avec toutes ses voiles.

Le 18 de Juillet, les Anglois & les Hollandois réunis se trouvetent dans une Mer couverte d'herbe à longues feuilles, qui porte un petit fruit blanc de la grosseur d'un grain de poivre. Un Pilote Hollandois, qui avoit pénétré plus loin du côté de l'Ouest, assura que dans plusieurs endroits, l'eau en est assez chargée pour retarder la navigation des plus gros Vaisseaux. Cette Mer, qui est entre les Açores & le Cap-Verd, ou pour la marquer avec plus de précision, entre le 21° & le 31° degré de latitude, est nommée par les Espagnols *Mare de Sargasso*, & par d'autre la Mer Verte, ou la Mer des herbes. Le 19, nos Voyageurs passerent le Tropique du Cancer.

CASTLETON.

1614.

Un Vaisseau
Hollandois saute
& les autres prennent
la fuite avec
Castleton.

Mer de Sargasso
ou Mer des
herbes.

LATITUDES.

Priaman.....	0	38 S.	Baye d'Ayre Bangye.....	0	8 N.
Variation Nord-Ouest.....	4	50	Riviere de Pattahon.....	0	28
Tekou.....	0	25	Grande Isle sans nom.....	1	40
			Isle Mascarenhas ou de Bourbon.....	21	0 S.

CHAPITRE V.

*Voyage du Capitaine John Saris à la Mer Rouge, aux Moluques
& au Japon, en 1611.*

C'E Voyage qui tient le huitième rang entre ceux de la Compagnie, mérité d'autant plus de curiosité, qu'il est le premier que les Anglois aient fait au Japon ; on doit entendre, sur un Vaisseau de leur Nation ; car William Adams étoit arrivé quelques années plutôt dans cette Isle, sur un Navire Espagnol. L'Auteur de la Relation, qui est Saris même, n'ayant jamais publié son ouvrage, Purchas, entre les mains duquel il étoit tombé, nous

SARIS.
1611.
Introduction.

Tome II.

Q

SARIS,
1611.

en a conservé le fond dans un extrait. Les observations en sont généralement curieuses, sentées, & d'une variété fort agréable. Saris étoit Facteur à Bantam en 1608. Il nous a laissé la continuation des événemens de cette Ville, depuis le tems où Scor finit son Journal. Dans ce voyage, il avoit trois Vaisseaux sous ses ordres; le *Clove* qu'il commandoit lui-même, l'*Hédor* & le *Thomas*.

Départ.

Etant parti des Dunes le 18 d'Avril 1611, il passa la Ligne le 6 de Juillet; & le premier d'Août, il mouilla dans la Baye de Saldanna, où s'étant rafraîchi pendant huit jours, il leva l'ancre le 9, & vers quatre heures après midi, il doubla le Cap de Bonne-Espérance. Le 2 de Novembre, il se vit à 24 degrés 21 minutes de latitude du Sud. Il observe que depuis le Cap, il ne trouva point de Mouffons de vents d'Ouest, comme on l'en avoit averti; mais au contraire des vents Nord-Est, Sud-Est, & Est, avec de violents orages, des pluies, du tonnerre & des éclairs surprenans. Cependant le tems étoit si beau, ce jour-là, & la chaleur si excessive, qu'on se crut menacé d'un long calme.

Rome de la
Flotte Angloise.

Le 3, la latitude étoit de 23 degrés 50 minutes. Vers le soir, on découvrit l'Isle de Madagascar, & la Baye de Saint-Augustin à six lieues Est par Nord. On porta au Nord-Nord-Est. La variation se trouva le soir de 15 degrés 11 minutes Ouest. La sonde n'y donna pas de fond à cent brasses. On passa ensuite le Tropique du Capricorne; & le 10 de Septembre, on eut pour latitude 17 degrés 3 minutes. Ayant porté de-là au Nord-Nord-Est, la variation se trouva, au lever du Soleil, de 13 degrés 54 minutes Ouest. Un courant impétueux emporta les trois Vaisseaux au Sud-Sud-Ouest, & dans l'espace d'un petit nombre d'heures, ils ne firent pas moins de vingt-quatre lieues; mais ayant avancé peu dans leur direction, ils se trouverent le soir à quatre lieues Ouest par Nord de l'Isle Primeiras. Ils s'approchèrent

l'Isle Primeiras.

le soir du Nord de l'Isle, d'où elle leur parut plus longue qu'auparavant, car son étendue est du Nord-Ouest au Nord. La sonde donna vingt & trente brasses. Comme l'impétuosité du vent pouvoit faire craindre l'approche du rivage, & que les besoins de la Flotte n'étoient pas pressans, on continua de voguer jusqu'au 15, que se trouvant à 16 degrés 46 minutes de latitude, on remarqua que la violence du courant étoit fort diminuée. Saris en donne pour raison qu'entre le courant & la Flotte, il avoit l'Isle de Juan de Nueva, à dix-huit lieues Est par Nord, suivant son calcul. La variation étoit,

Embarras causé
par les courans
aux Isles d'Anga-
dosa.

le soir, de 12 degrés 8 minutes Ouest. Le 17 au matin, on découvrit à la distance de 7 lieues les Isles d'Angadosa au Sud de Mozambique. Le côté Occidental de ces Isles parut fort blanc. On porta Nord-Est par Est, & l'on apperçut, le soir, la terre du Continent qui s'étendoit au Nord. Elle sembloit couverte d'arbres vers la Mer. Ici le courant prenoit sa direction au Nord-Nord-Ouest, car à la vue de la terre on remarqua que sans beaucoup de vent, la Flotte étoit emportée fort rapidement vers le Nord. La sonde ne donna point de fond à cent brasses. Après avoir combattu deux jours contre le courant, on se trouva le 21 fort près de la plus Septentrionale des Isles d'Angadosa, à 16 degrés 20 minutes de latitude du Sud. Ces Isles, suivant l'observation redoublée de Saris, ont été placées mal-à-propos dans les cartes à 15 degrés 40 minutes. La variation y étoit de 13 degrés Ouest.

Fausse position
de ces Isles dans
les cartes.

Dans la difficulté de se dégager des courans, Saris profita, le 22, d'un vent favorable, pour retourner vers l'Isle de Madagascar, en observant avec soin, l'Isle de Juan de Nueva, dont Van-Linschoten avertit les Matelots de se défier beaucoup, & de ne pas trop approcher dans les petites lunes.

Cependant il fallut en courir tous les dangers, pour se délivrer des courans. Le 25 au matin, après s'être crus fort avancés à l'Est-Nord-Est, les Anglois des trois Vaisseaux furent extrêmement surpris de revoir la terre à cinq lieues vers l'Ouest. A mesure que le jour s'éclaircit, ils reconnurent la même Isle d'Angadexa qu'ils avoient quittée le 22; ce qui causa tant de chagrin & d'épouvante aux Matelots, qu'ils desespererent de trouver un passage par cette voie. Ils jugerent que la cause de leur erreur venoit d'un contre-courant, qui part Est-Nord-Est & Ouest-Sud-Ouest de la pointe du rivage, & qui remontrant le courant Nord-Nord-Est, les avoit jettés à l'Ouest avec beaucoup de violence, malgré le vent qui les avoit fort bien servis, & qui fut suivi ce jour-là d'un profond calme.

Si l'Isle de Juan de Nueva existe, dit Saris, elle doit être bien moins à l'Ouest qu'on ne l'a placée dans les cartes, & beaucoup plus proche de l'Isle de Madagascar; sans quoi il lui paroît impossible qu'il ne l'eût point aperçue dans cette course. Les Anglois qui avoient fait le quatrième voyage de la Compagnie dans le Vaisseau de l'Ascension, compioient d'avoir passé vers l'Est, entre cette Isle & celle de Madagascar; ce que les Portugais de cetems-là, soutenoient impossible, parce qu'ils prétendoient que l'Isle de Juan de Nueva est si proche de Madagascar, qu'elle n'en est séparée que par un canal fort étroit. Cependant comme ils l'ont placée ensuite, fort à l'Ouest, dans leurs cartes, Saris en conclut qu'ils ont eu dessein de tromper les Navigateurs des autres Nations, & de les faire tomber dans ces courans impétueux, qui suivant ses observations, tournent beaucoup plus à l'Ouest qu'au Nord-Est & au Sud-Est. Il exhorte par conséquent ceux qui doivent naviguer de ce côté-là, à se rendre sur la Côte de Madagascar, pour le premier de Juin; & du Cap de Saint-Augustin jusqu'au 12^e degré, à porter vers l'Est, en se gardant bien de prendre leur route à l'Ouest du Nord ou au Nord par Ouest; dans la crainte des courans du Sud-Ouest, qui, avec les calmes & 14 degrés 1 minute de variation Ouest, les jetteroient infailliblement sur la Côte de Sofala, fond brisé, Mer profonde, où l'on n'est guères le maître de garder ses latitudes. D'un autre côté, si l'on veut prendre au dessus de Madagascar, on ne le peut guères, sans courir le danger de tomber sur les basses de l'Inde, sur-tout si l'on passe au Nord de ces basses, parce que le courant prend les Vaisseaux en flanc, sur-tout au mois d'Août & de Septembre, où l'on trouve des vents de Nord-Ouest fort violens.

Le 3 d'Octobre, la Flotte Angloise alla jeter l'ancre, avec beaucoup de difficultés, entre Sofala & Mozambique, sur treize & quatorze brasses. La latitude de 16 degrés 32 minutes; la longitude de 76 degrés 32 minutes, & la variation d'onze degrés 50 minutes Ouest. On mouilla sous une Isle qui est proche de la Côte, mais si deserte & si stérile, qu'on n'y trouva point d'Habitans ni d'eau, quoiqu'on y fit de profondes ouvertures dans le sable. L'inquiétude des Anglois ne faisant qu'augmenter, Saris prit la résolution de gagner Madagascar, au dessus de l'Est par Nord, dans l'espérance de se dé-

Q ij

SARIS.
1611.

Erreur surprenante.

Observations
curieuses & utiles
de Saris.Avis important
pour les Naviga-
teurs.La Flotte mouilla
entre Sofala &
Mozambique.

SARIS.
1611.
Moyella, une
des îles de Co-
more.

gager des courans par cette voie. Il remit à la voile ; mais après avoir été fort embarrassé jusqu'au 16 par un courant qui venoit du Nord-Est, il se trouva heureusement à Moyella, une des îles de Comore, à 12 degrés 13 minutes de latitude du Sud. Les rafraichissemens y étant en abondance, il y passa huit jours, pendant lesquels, avec quelque mercerie & peu d'argent, il se procura des cabris, des veaux, des poules, des limons, des cocos, des cannes de sucre, des tamains, du riz, du lait, d'excellentes racines, des œufs & du poisson. Le soin qu'il eut sans cesse de tenir ses gens sur leurs gardes, soutint les Habitans dans la disposition de le servir avec beaucoup de civilité & d'affection.

Le Roi de
Moyella vint
à bord.

Il invita le Roi de l'île, qui étoit Mahométan, à le visiter à bord, où il le reçut au bruit des trompettes & de plusieurs instrumens. Ce Prince refusa de toucher aux viandes des Anglois, parce qu'il étoit au carême de sa Religion, qu'il nommoit *Ramadan*, comme les Turcs. Mais il en prit ce qu'il trouva de meilleur pour le porter à la Reine sa mere, en promettant d'en manger lui-même après le coucher du Soleil. Il se nommoit Cherif-Abubeker ; & la Reine Sultane, Manangalla. A son retour au rivage, le Roi pria Saris de lui laisser une Lettre qui tendît témoignage de l'accueil civil qu'il avoit fait aux Anglois, afin qu'il pût la montrer aux Bâtimens de leur Nation, qui viendroient après eux. Il en avoit une de l'Amiral Hollandois Stephen Verhagen, datée de l'année 1604, qu'il fit voir avec complaisance, & que Saris accompagna de la sienne ; mais avec un avis aux gens de sa Nation de ne pas se fier trop à ces Insulaires, s'ils n'étoient les plus forts.

Caractère du
Roi & des Hab-
itans.

Les Habitans de l'île Moyella sont Nègres. Leurs cheveux sont naturellement frisés, & leur unique habillement est une piece d'étoffe peinte, qui leur couvre le milieu du corps. Sur la tête, les uns ont un bonnet blanc ou rayé, d'autres un turban. Cependant avec le turban & le pagne, le Roi avoit les épaules couvertes d'un manteau de corbon. Sa taille étoit fort basse, son visage maigre, & presque aussi noir que celui de ses plus vils sujets. Il parloit peu ; mais il sçavoit quelques mots d'Arabe, qu'il avoit appris dans un pèlerinage de la Mecque, d'où il avoit aussi rapporté le nom de Cherif. Il donna au Général Anglois un certificat d'amitié, signé de sa main, dont Purchas nous a conservé les caractères. Les Habitans aimèrent mieux recevoir le paiement de leurs dentées en argent qu'en marchandises. Cependant pour du drap écarlate, des calottes rouges, des étoffes de Cambaye & des lames d'épée, on est sûr de tirer de l'île toutes les provisions dont on a besoin.

Baye Formosa,
sur la Côte de
Melinde.

Le 4 de Novembre, on leva l'ancre ; & le 7 au matin, on découvrit la terre de Melinde, & la Baye, ou le Golphe, qui s'appelle *Formosa*. La Côte s'étend au Nord-Est & au Sud-Ouest. A quatre lieues du rivage, la sonde donna trente brasses d'eau. La direction des courans étoit au long du rivage vers le Nord-Est. On eut pour latitude 2 degrés 10 minutes ; & le soir, pour variation, 12 degrés 37 minutes Ouest. Cette terre est plus à l'Est qu'elle n'est placée dans les cartes, sans quoi on n'auroit pu l'apercevoir si tôt ; car suivant les calculs fondés sur les cartes, Saris s'en croyoit encore à plus de quarante-huit lieues. Le 29, la latitude étoit de 4 degrés 44 minutes du Sud, & la variation de 27 degrés 34 minutes Ouest. A la distance

d'environ douze lieues des Basses, nommées par les Portugais Baxos de Malhina, Est par Sud, on trouva un grand tournant, ou un gouffre d'eau, auprès duquel la sonde ne trouva point de fond à cent brasses.

En portant au Nord-Est, on se vit le premier de Décembre à trois degrés 40 minutes du Sud, & l'on apperçut un autre tournant d'une grandeur & d'une violence surprenantes. La variation étoit de 16 degrés 15 minutes Ouest. Le 6, 5 degrés 5 minutes de latitude. Depuis le 31 de Novembre jusqu'à ce jour, on avoit fait, Sud-Est par Sud, suivant les calculs, soixante-douze lieues, malgré la force d'un courant qui alloit au Sud, & la frayeur continuelle dont on ne pouvoit se défendre à la vue des tourmens. On étoit averti pendant la nuit par le bruit de l'eau; & cet indice même devenoit un sujet d'épouvante, parce qu'étant loin de la terre, on ne pouvoit concevoir la cause de ce Phénomène. On eut aussi des pluies, des tonnerres, & des éclairs épouvantables, avec un déluge de vapeurs soudaines qui coupoient la respiration. Saris y joint des calmes fréquens, qui achevoient de désespérer les Marclors.

Le 25, étant à une mince de latitude du Nord, & fort près du rivage, on trouva, par le calcul du tems & de la navigation, qu'on avoit été reculé de 5 degrés 26 minutes. Sur quoi l'Auteur observe que ceux qui vont à Sokorra dans cette saison, doivent tenir course l'espace d'environ deux cens lieues vers l'Est de Pemba, où la variation augmente sans cesse à l'Ouest; ce qui ne manquera point de les avancer plus au Nord. Ainsi, tenant toujours l'Isle de Sokorra ouverte entre le Nord par Est & le Nord-Nord-Est, ils tireront le meilleur parti qu'on puisse espérer de tous ces vents, qui près du Continent se soutiennent sans interruption entre Est par Nord & Nord par Sud, mais qui ne cessent point en Mer de souffler au Nord-Est, au Nord, & quelquefois au Nord-Ouest, à l'Ouest, & à l'Ouest par Sud, avec des mélanges, néanmoins, de calmes, de tourmens, de tonnerres & d'éclairs. Et quoique les vents Nord-Est & Nord ne soient pas d'un grand secours pour ceux qui vont au Nord, on en tire néanmoins cet avantage, qu'à proportion qu'on avance plus à l'Est, on s'approche plus du Nord de la ligne, avant que de rencontrer le Continent, dont Saris recommande sur-tout qu'on se tienne hors de vue autant qu'il est possible, pendant ce tems de la Mousson d'Est, jusqu'à ce qu'on soit arrivé à 10 degrés de latitude du Nord. Au contraire, dans la Mousson de l'Ouest, suivez hardiment le rivage, car il est par tout fort sûr; mais il est beaucoup plus à l'Est qu'il n'est représenté dans les cartes.

Le premier de Janvier, à 3 degrés 38 minutes de latitude du Nord, on découvrit la terre de Magadoxa, & le Cap das-Baxas, à la distance de huit lieues. Le 18, après avoir été fort tourmenté par un courant, on eut, à six degrés 27 minutes du Nord, la vue des terres de Doara qui parut sablonneuse & fort stérile. Quoiqu'il y ait peu de régularité dans la variation, on trouva par l'expérience, qu'en avançant vers l'Est, elle augmente à l'Ouest, & qu'en suivant le rivage au Nord-Ouest, elle diminue au contraire fort sensiblement à l'Ouest: de sorte qu'en consultant les cartes, on se croyoit toujours plus loin de la terre qu'on ne l'étoit effectivement, au lieu que la variation en faisoit juger sans aucune erreur. Ainsi c'est une règle sur laquelle

SARIS.

1611.

Baxos de Malhina.

Tourmens terribles.

Observation singulière.

1612.

Incertitude de la navigation, dans certaines saisons.

SARIS.
1612.

on peut faire fond; & l'on n'en doutera pas, quand les observations seront faites par un homme d'expérience, avec un instrument exact. Saris acquit cette connoissance à force d'être repoussé sur cette Côte. La variation étoit, le 18 au Soleil levant, de 17 degrés 36 minutes Ouest, & le soir de 17 degrés 20 minutes.

Cap Dorful.

Le premier de Février, on eut la vue du Cap Dorful, à sept lieues de distance; terre haute & fort stérile en apparence au long de la Mer. Le 9, à 10 degrés 37 minutes du Nord, on apperçut encore le même Cap, contre l'attente de tout le monde; mais il portoit Nord-Ouest, au lieu que la première fois c'étoit Nord-Est par Nord. La cause de l'erreur fut un courant Ouest-Nord-Ouest, dont on se défioit si peu, qu'on se croioit à 45 ou 50 lieues de la terre. La sonde, à cinq lieues du rivage, donna cinquante brasses, sur un fond de beau sable. On n'apperçut que des terres hautes & quantité de montagnes. Le 10, à onze degrés 20 minutes du Nord, après avoir fait seize lieues Nord-Est par Est, on vit la haute terre du Cap de Guardafu, dont on n'étoit guères qu'à la distance de huit lieues. Saris fit faire l'essai du courant, avec la Pinace, & l'on trouva que son cours étoit Nord par Est. Vers le soir du même jour, on eut la vue de l'Isle d'Abda-del-Kuria, d'environ dix lieues. C'est une terre haute, qui présente l'apparence de deux

Erreurs des
lieux.

Îles. Le 14, à 11 degrés 32 minutes du Nord, on eut appercevoir de six lieues la plus orientale des Îles Hermannas, dont la terre parut basse. Le 25, à 11 degrés 27 minutes, n'ayant fait que six lieues à l'Est-Sud-Est, on se persuada qu'une Île qu'on découvroit de huit lieues, étoit encore la plus orientale des deux Hermannas; mais on reconnut que c'étoit Abda-del-Kuria, & que les deux Hermannas étoient à douze lieues au Nord-Est. La variation se trouva le soir de 17 degrés 23 minutes Ouest. Le lendemain à la pointe du jour, on vit de six lieues l'Hermannas occidentale, qui se présenteroit Est-Sud-Est; & l'on découvrit Sokotra à dix lieues de distance. A midi la latitude étoit de 12 degrés 19 minutes; la variation de 17 degrés 22 minutes Ouest. On s'approcha de la pointe occidentale de l'Isle de Sokotra. Vers le soir, on eut la vue du rocher blanc qui est à l'extrémité de cette pointe. Mais quoiqu'on n'en fût qu'à quatre lieues, un courant impétueux, qui suivait la terre, ne permit que le lendemain au soir de jeter l'ancre à une lieue & demie de Tamerin, Ville où le Roi fait sa résidence. Le 18, on entra dans la Rade, & Saris ne fit pas difficulté de mouiller vis-à-vis du Palais Royal, sur un fond de sable d'environ neuf brasses.

Rade de Tamerin dans l'Isle de Sokotra.

Il envoya immédiatement dans l'Esquif, Richard Cockes son principal Facteur, pour informer le Roi de quelle Nation étoient ses trois Vaisseaux, quels étoient les motifs de leur voyage, & pour lui demander des rafraîchissements. Cockes & ceux qui l'accompagnoient, furent reçus avec affection. Le Roi fit porter aussitôt des provisions fraîches à la Flotte, avec une Lettre de Sir Henri Middleron, datée le premier Septembre 1611, à bord du Trade-Inercale, dans la Rade de Delischa. Saris garda l'original de cette Lettre, & pour l'utilité des Anglois qui viendroient après lui, il en fit tirer une copie qui fut renvoyée au Roi.

Saris passe la nuit avec le Roi.

Le 19, il descendit au rivage avec beaucoup de pompe, & le Roi l'ayant traité pendant toute la nuit, ils ne se séparèrent que le matin. Ce Prince

étoit vêtu d'une robe de velours ctamoisi, brodée en or. Le Palais est bâti de pierres de taille, & presente l'apparence d'un Fort. De plus de cent hommes qui composoient le Cortège Royal, il n'y en avoit pas plus de cinquante qui fussent vêtus honnêtement, à la façon des Mores. Tout le reste paroissoit une troupe de misérables Insulaires, dont la plupart étoient presque nuds. Le Roi qui se nommoit Sultan-Amir-Ebensaid, étoit fils du Roi de Cschem fut la Côte d'Arabie.

Les Habitans de l'Isle, accoutumés depuis long-tems au passage des Vaisseaux de l'Europe, avoient pris aussi l'habitude de leur faire payer les rafraichissemens fort chet. Un bœuf coûta aux Anglois douze pieces de huit, un mouton, trois schellings, & chaque chevreau, une piece de huit. Mais la cherté leur parut encore moins rebutante que la saleté de ces viandes, qui se vendant toutes préparées par les Insulaires, étoient capables de dégouter les Matelots les plus affamés. Le riz se vendoit trois sols la livre; les dattes, le même prix; les poules, jusqu'à deux & trois schellings (a). Le tabac, une piece de huit pour soixante-dix feuilles; les œufs, un sol piece. Le Roi, pour ses marchandises particulieres, ne voulut pas recevoir d'autre monnoye que des pieces de huit.

Le 17, Saris assembla le Conseil, pour lire en commun les instructions de la Compagnie & la Lettre de Middleton. Après quoi representant que d'un côté il n'y avoit pas d'espérance d'obtenir de l'aloès à Sokorra, parce que le Roi qui en étoit absolument dépourvu, ne promettoit d'en fournir qu'au mois d'Août, & que d'une autre part la Lettre de Sir Henri Middleton ne leur conseilloit pas d'entrer dans la Mer Rouge, où leur dessein avoit été de s'arrêter s'ils ne trouvoient pas la Mousson favorable pour Sutate, il sembloit qu'on fût réduit à la nécessité de passer six mois dans la Rade où l'on étoit, ou dans celle de Delischa, pour attendre la saison. Cependant quelle apparence de perdre un tems si considérable, sans aucun espoir de former la moindre entreprise; car il ne falloit pas se promettre de pouvoir gagner la Côte de Cambaye avant la fin de Septembre. Saris revint donc, malgré les avertissemens de Sir Henri, à proposer le voyage de Mocka, parce qu'on avoit du moins un Passeport du Grand-Seigneur; ce que les autres Vaisseaux n'avoient jamais eu. Il ajouta, pour fortifier son opinion, que c'étoit le seul moyen de reconnoître une fois, s'il y avoit quelque fond à faire sur ces Passeports; qu'on en seroit quitte pour se tenir continuellement sur ses gardes, & pour ne risquer la sûreté de personne sans une bonne caution; de sorte qu'on pourroit se tenir tranquillement à l'ancre, & sans descendre au rivage exercer le commerce avec d'autant plus de confiance qu'il n'y avoit aucun Port d'où l'on pût faire sortir assez de forces pour allumer la Flotte; que si les voies du commerce leur étoient fermées, il étoit résolu en vertu de la Commission du Roi, de tirer vengeance des outrages que Sir Henri avoit essuies de la part des Turcs, soit en les forçant d'acheter les marchandises Angloises, soit par la ruine de leur propre trafic, en fermant l'entrée de la Mer aux Bâtimens Indiens qu'ils attendoient vers le 5 de Mars. Enfin, il conclut que cette résolution devoit plaire à tout le Conseil, parce qu'elle ne demandoit pas que les trois Vaisseaux se sépa-

SARIS.
1612.

Cherté des provisions.

Saris assemble le Conseil pour délibérer sur la route.

Ses motifs pour entrer dans la Mer Rouge.

(a) Monnoye d'Angleterre, qui vaut douze sols du Pays.

SARIS.
1612.

Avia utile du
Roi de Sokotra.

Départ pour la
Mer Rouge.

Abondance de
vivres au Mont-
Felix.

Courant.

Instruction de
Saris à ses Offi-
ciers.

raissent, & que pouvant faire voile ensemble de la Mer Rouge à Surate, ils en seroient plus capables de résister à toutes les entreprises de leurs ennemis. L'assemblée goûta de si fortes raisons, & le jour du départ fut fixé au premier de Mats. Le Roi de Sokotra, qu'ils consultèrent sur leur route, leur conseilla de prendre au Sud d'Abda-del-Kuria, parce qu'en prenant au Nord, ils s'exposeroient à se voir jettés sur le rivage d'Arabie, d'où ils auroient beaucoup de peine à gagner le Cap de Guardafu. En effet, ils trouverent par l'expérience qu'il vaut mieux suivre le rivage des Abylins.

Ils quitterent Tamerin le jour qu'ils s'étoient proposé. Cette Baye est à 12 degrés 35 minutes de latitude du Nord, & la variation y est de 18 degrés 42 minutes Ouest. Le 4 au matin, on aperçut, à huit ou neuf lieues à l'Ouest, le Cap de Guardafu, sans trouver de fond dans cet endroit (12 degrés une minute de latitude) à plus de cent brasses. Le soir, on s'approcha du rivage pour chercher la Baye du Mont-Felix, & l'on y trouva un fort bon fond sur vingt-six, dix-huit & dix-sept brasses. Ce fut là qu'après avoir considéré qu'Aden étoit une Ville de Guerre, où le commerce étoit peu considérable, sans compter les droits & les exactions, qui n'ont pas de bornes, on prit la résolution de se rendre à Mocka. La Baye du Mont-Felix fournit aux Anglois d'excellent poisson, qu'ils se firent un amusement de prendre à la ligne. Ils y trouverent aussi plusieurs sortes de gommés odoriférantes, qui leur étoient apportées à bord par les Habitans, & quantité de ces belles nattes qui sont recherchées à Aden, à Mocka & dans toutes les Indes. Les moutons, le beurre & les autres vivres sont à si bon marché dans la Baye du Mont-Felix, que les Vaisseaux Indiens y relâchent exprès, comme dans le lieu d'où Aden & Mocka tirent la plus grande partie de leurs provisions. Mais les Habitans ne veulent recevoir que du linge en échange. La Ville de Felix (c'est le nom qu'elle porte dans toutes les Relations de l'Europe, par corruption de Feluk qui est son véritable nom) est située si avantageusement pour l'approche des Vaisseaux, qu'il en peut passer trois de front sans danger, dans le Canal qui est entre une basse Pointe de sable & une Colline assez élevée. L'eau & le bois sont en abondance aux environs de la Ville; mais il ne s'en trouve point au fond de la Baye.

Le 9, on fit vingt-cinq lieues à l'Ouest, en suivant le rivage à la distance de sept ou huit lieues. Le 10 au matin, en portant Ouest par Nord, on eut la vue de deux petites Isles, à une lieue de la haute terre de Demeti, éloignées l'une de l'autre d'environ quatre lieues. Le lendemain, on vit à huit lieues la haute terre de Darfina en Arabie. Un Courant d'Est causa quelque embarras à la Flotte, & la porta contre son attente au Nord par Ouest, au lieu du Nord-Nord-Ouest qui étoit sa direction; mais lorsqu'elle eut été poussée à douze lieues du rivage, elle fut délivrée de cet obstacle; ce que Saris attribua au Cap ou à la Pointe d'Aden qui rompoit le courant.

En s'approchant des Détroits, il donna des instructions par écrit au Capitaine Towrson & à Davis, pour régler leur conduite en arrivant dans la Rade de Mocka. Elles avoient deux vûes; l'une de se concilier les Turcs par de bons procédés; l'autre de se garantir de leurs trahisons, dans l'idée que les Anglois devoient avoir d'une Nation si perfide. Le 13 au soir, ils se trouverent à quatorze lieues à l'Est de l'entrée des Détroits, & seize à l'Ouest d'Aden,

d'Aden. On y jetta l'ancre, parce qu'on ne croyoit pas connoître assez la Côte; & par la même raison on l'avoit suivie pendant tout le jour à trois ou quatre lieues de distance, la sonde sans cesse à la main, pour ne rien donner au hasard. Le fond s'étoit trouvé de sable, depuis quarante jusqu'à quinze brasses. Le soir du jour suivant, après une pluie abondante, qui étoit la première depuis quatre mois, on se crut si près des Détroits, que l'obscurité faisant tout paroître dangereux, on aimait mieux s'avancer vers la Côte d'Arabie. Le 15, on fit six lieues Ouest par Sud, & l'on aperçut à l'Est trois petites Îles, dont la plus grande & la plus Orientale est défendue par un Château. Il fallut des soins & des efforts pour se dégager d'un Courant, qui venoit du Sud-Est. Enfin, vers midi, on entra dans les Détroits, en trouvant depuis trente jusqu'à neuf & sept brasses; & vis-à-vis une Maison blanche qu'on découvre dans une petite Baye sablonneuse au Nord-Est, on eut six brasses sur un fond de sable fort blanc. La latitude fut de 12 degrés 56 minutes. Le fond n'ayant pas cessé d'être excellent, on jetta l'ancre le soir, sur quinze brasses & demie, à trois lieues du rivage d'Arabie, & dix de celui des Abissins; car le tems se trouvant fort clair, on distinguoit parfaitement les deux Côtes. Le 16 au matin, on porta Nord par Ouest, sur dix-huit, seize & quinze brasses, jusqu'à quatre lieues de Mocka. Ensuite on prit Nord & Nord par Est, sur neuf, dix, huit & sept brasses. Mais découvrant une basse, ou plutôt un banc, qui est au Sud-Est de la Ville, ils avancèrent Nord-Nord-Ouest, tirant vers le Sud, jusqu'à ce qu'ils eurent mis la Ville Est par Sud à l'égard de la Flotte. Là, ils jetterent l'ancre, à la vue du Mimaret & de la grande Mosquée, qu'il faut avoir Est-Nord-Est pour être tout-à-fait délivré du banc. C'est le seul danger qu'il y ait en entrant dans la Rade; mais il est si redoutable qu'il y a peu de Bâtimens qui l'évitent, quoiqu'avec un peu d'attention cet écueil puisse être aperçu à la couleur de l'eau.

Aussi-tôt que la Flotte fut à l'ancre, le Gouverneur de la Ville envoya un pauvre vieil Esclave dans un petit Canot, pour s'informer des motifs qui l'avoient amenée. On le reçut civilement. Il déclara de son propre mouvement qu'un Général Anglois qui étoit venu depuis peu dans ce Port y avoit été fort maltraité par Regib Aga; mais que le nouveau Gouverneur, qui se nommoit Ider Aga, Grec de Nation, étoit ami des Etrangers & du Commerce. Saris fit donner deux pieces de huit à l'Esclave, & répondre au Gouverneur par sa bouche que lui & ses gens étoient Anglois, amis du Grand-Seigneur, & que s'il vouloir leur envoyer quelqu'un avec qui ils pussent conférer, ils expliqueroient mieux les causes de leur arrivée. Presqu'aussi-tôt il leur vint un Renegar Italien, vêtu proprement, qui leur renouvela les mêmes questions, & qui leur demanda s'ils avoient un Passeport du Grand-Seigneur. Saris répondit que non seulement ils avoient ce Passeport, mais encore des Lettres du Roi d'Angleterre pour le Bacha. L'Italien souhaitant de les voir, Saris refusa de les lui montrer, par mépris pour un homme qui avoit abandonné sa Religion; mais il le chargea de faire ce récit au Gouverneur, & de lui dire que pour faire honneur à leur Passeport, les Anglois alloient saluer la Ville d'une décharge de cinquante pieces de canon. En le congédiant il lui fit donner cinq pieces de huit. Aussi-tôt l'artillerie de la Flotte s'étant fait entendre, celle de la Ville lui répondit de cinq coups; & deux

Tome II.

R

SARIS.

1612.

Pluie rare.

La Flotte passe
les Détroits.

Danger de la
Rade de Mocka.

La Flotte y jette
l'ancre. On
vient la reconnaître.

SARIS.

1612.

Présent munielle
des Turcs & des
Anglois.

Galères, qui étoient dans le Port, en tirent six. Ces deux Bâtimens étoient bien équipés; leur Commandant se nommoit Maami.

Le 1^{er}, Saris reçut d'Ider Aga un présent de trois vœux, vingt poules, un panier de fruits & deux de limons, avec beaucoup de complimens, par lesquels il le prioit de descendre au rivage. Il lui envoya de son côté un bon fusil de chasse, en lui faisant dire par le Messager Turc qu'il descendroit volontiers, pourvu qu'on lui donnât des ôtages convenables, & que les motifs qui l'obligeoient à cette précaution ne pouvoient être inconnus au Gouverneur. Il arriva au même moment un autre Messager avec une Lettre d'Ider Aga, par laquelle il demandoit aux Anglois quelle réponse ils avoient faite au Renegat Italien, qui se nommoit Mustafa Tatziman, parce qu'ayant reçu d'eux une bouteille de vin, il s'étoit tellement enivré avant que de retourner à la Ville, qu'il se trouvoit hors d'état de parler. Ce nouveau Messager Turc étoit un Secrétaire de la Ville ou du Gouverneur. Son titre & sa suite marquant un homme de quelque distinction, Saris lui proposa de demeurer à bord, tandis qu'il feroit descendre deux de ses gens, Cocks & Bolton, qui sçavoient la langue du Pays. Cette proposition fut acceptée. Le Secrétaire ne se fit pas prier pour manger les alimens que les Anglois lui offrirent, mais il voulut qu'ils fussent préparés par les gens de sa suite.

Démonstration des
Anglois à l'Aga
Turc.

Cocks & Bolton furent reçus à terre avec de grands témoignages de joye, & conduits dans la Ville au son des instrumens, pour faire connoître au Peuple qu'ils étoient amis du Grand-Seigneur. Ils avoient ordre de déclarer au Gouverneur que le Général Anglois étoit amené par des vues de commerce, & qu'il étoit prêt à venir dans la Ville lorsqu'il auroit reçu des ôtages pour la sûreté de son retour. Ils devoient ajouter que les Anglois n'ignoroient pas les torts que Sir Henri Middleton avoit reçus de Regib-Aga; mais que s'ils trouvoient les Turcs mieux disposés, ils promettoient d'ensevelir le passé dans l'oubli, & de faire avec eux, suivant le Passeport du Grand-Seigneur, un commerce également avantageux aux deux Nations. Le Gouverneur leur fit une courte réponse, & leur donna pour le Général Saris une Lettre où ses intentions étoient mieux expliquées. Avant que de quitter la Ville, on leur ôta les robes dont ils avoient été revêtus pour la cérémonie de leur marche. A leur retour, Saris apprit du Secrétaire que cet usage s'observoit à l'égard de tous les Etrangers. Il affecta d'en user plus généreusement, en lui faisant présent d'une demi-pièce de camelot violet; ensuite, remettant à lire la Lettre du Gouverneur après son départ, il le congédia avec beaucoup de politesses. Purchas nous a conservé cette Lettre, dont on lita volontiers la traduction (a).

Lettre de l'Aga, écrite d'après les paroles de sa propre bouche.

Lettre de l'Aga
à Saris.

« TRÈS digne & très honorable ami, j'ai parlé à ceux que vous m'avez
« envoyés, & je les ai reçus avec tous les honneurs possibles, suivant
« les usages de ce Pays, les ayant fait revêtir de robes & conduire avec la
« musique de la Ville, afin que les Habitans pussent reconnoître que vous ar-
« rivez & que nous vous recevons avec des sentimens d'amitié. Si votre plai-

(a) Purchas a conservé aussi la figure du cachet, qui n'étoit pas de cire, mais de papier, gravé de quelques caractères.

« fit est de me venir voir demain, je vous offrirai tous les divertissemens qui
 « pourront se trouver ici, avec un cœur exempt d'artifice & de dissimulation,
 « & je vous enverrai pour ôtage mon Secrétaire, ou toute autre personne
 « qu'il vous plaira de me faire nommer par mon Interprète, que je charge,
 « dans cette vue, de se rendre sur votre bord avec les vôtres. Faites-moi dire
 « aussi à quelle heure vous souhaitez de descendre à terre. J'écrivis hier à
 « Jaffar Bacha, mais il se passera quatorze ou quinze jours avant que je puisse
 « recevoir sa réponse. Cependant s'il vous plaît, dans cet intervalle, d'en-
 « voyer vos gens au rivage, pour acheter des provisions fraîches, ou toute
 « autre chose que vous désirerez dans cette Ville, ils y seront bien reçus &
 « n'y recevront aucun sujet de plainte. Ainsi, je finis en attendant votre ré-
 « ponse. De Mocka, le 25 de Moharam, 1021 de Mohamed. Ous como
 « bono amico, (a) HAYDAR AGA, Aga de Mocka.

Malgré le silence de la Relation, il faut supposer que Saris fit sur le champ, une réponse convenable à cette lettre; car le lendemain on vit arriver à bord Mohammed Aga, Amiral de cette Mer & Commandant patriculier de la Rade, avec Nafus, Turc d'un âge avancé & d'une figure fort grave, qui venoient, accompagnés de quelques Esclaves, pour servir d'Otages. Saris se prépara aussi tôt à descendre avec tous ses Marchands, dans les trois Esquifs, qui furent ornés de ce qu'il y avoit de plus galant sur la Flotte. On fit à son départ une décharge générale de l'artillerie. Il trouva sur le Rivage le Capitaine des Galeres & plusieurs autres Officiers, qui le conduisirent dans la Ville au travers d'une prodigieuse foule de peuple, précédés des trompettes & des instrumens de musique, tandis que les canons du Château se firent entendre à plusieurs reprises. Après avoir passé deux gardes, à l'entrée du Château, il fut introduit dans la Maison du Gouverneur, qui est bâtie de fort belles pierres, avec un fort bel & grand escalier, & reçu dans une chambre, dont le plancher étoit couvert d'un riche tapis. Les fenêtres étoient à l'Angloise, depuis le séjour apparemment que Sir Henry Middleton avoit fait à Mocka, pendant lequel il avoit pu communiquer aux Turcs quelques uns de nos usages. On érendit aussi-tôt sur le tapis un autre drap de foye beaucoup plus précieux, sur lequel on mit deux grands coussins, & les Anglois furent priés de s'asseoir. Mais le Gouverneur sortit bien-tôt d'une chambre voisine, accompagné de cinq ou six personnes, richement vêtues, & paré lui-même d'une robe de brocard d'or, bordée de martre. Il prit le Général par la main, & baissant la sienne, qu'il mit sur sa tête, il le conduisit vers la fenêtre, où ils s'assirent ensemble. Après quelques complimens, Saris lui presenta les lettres du Roi d'Angleterre. Elles furent lues par Cocks, & expliquées par Bolron au Commandant des Galeres, qui les tendoient ensuite à l'Aga. Le Passeport du Grand-Seigneur fut donné à lire au Secrétaire; après quoi, le Gouverneur le prit respectueusement, le baïsa & le mit sur sa tête. Purchas a cru nous devoir conserver la traduction de ce Passeport.

« Vous mes très dignes, mes heureux, mes riches & grands Vice rois
 « & Beglierbeys, qui êtes établis par mer & par terre depuis mon trône

(a) Il est étonnant qu'ayant cette signature pour règle on ait mis dans le texte l'let au lieu de Haydar, d'autant plus que Haydar est connu pour un mot Arabe qui signifie Lyon.

R ij

SARIS.
1612.

Les Turcs en-
voient des Otages
sur la Flotte.

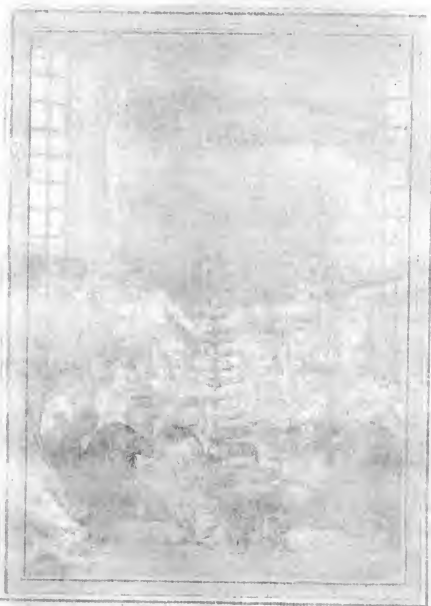
Maison de l'A-
ga & cérémonie
de l'Audience.

Passeport du
Grand-Seigneur.

SARIL.
1612.

impérial & glorieux, jusqu'aux confins des Indes Orientales, qui êtes en possession de quelque portion de notre dignité, & à qui il appartient de donner aide & secours, au premier signe de notre volonté, dans la cause de Dieu & de la Religion Musulmane, dont la puissance & la grandeur puissent durer à jamais. A vous mes très dignes & vaillans Sangiacs, Beys, subordonnés ausdits Beglierbeys, qui êtes dans la possession & l'attente de grandes dignités & charges, &c. A vous, mes très dignes, très sages & très prudents Juges & Ministres de Justice, qui êtes sous l'autorité desdits Sangiacs, Beys, & de qui la sagesse, la prudence & la justice coulent comme d'une source; que la grandeur & le mérite de votre fonction puissent à jamais continuer. A vous, mes renommés, mes grands, mes très dignes Capitaines & Beys de mes Navires & Bâtimens qui nagent sur la surface de l'eau. A vous, mes très dignes Commandans des Châteaux, Villes & Cités. A vous, dignes Officiers de nos douanes, demeurans sur les Côtes de Mer, sur les Rivieres, Ponts, & autres parts de nos domaines & des pays appartenans. A vous tous enfin, qui sur la vûe de mon impérial commandement êtes obligés par le plus étroit devoir, de vous lever pour lui rendre l'obéissance & le respect qui lui appartiennent.

Cette Lettre est pour vous faire entendre, que l'Ambassadeur de la Grande-Bretagne, résidant actuellement à notre très heureuse & très sublimé Porte, nous a fait les représentations suivantes; Que quelques Sujets du Roi de la Grande-Bretagne ayant, avec beaucoup de dépense & de travail, découvert un commerce aux Indes Orientales, & d'ailleurs étant informés qu'il y a dans quelques parties de nos domaines de grandes richesses & des espérances de commerce, souhaitent, dans leur passage, de pouvoir visiter ces places pour l'utilité & l'aggrandissement dudit commerce; & dans cette vûe, afin que lesdits Sujets du Roi de la Grande-Bretagne puissent obtenir toutes sortes de faveurs & d'assistance dans une si bonne & si louable entreprise, ledit Ambassadeur nous a prié, au nom de son Maître, le Roi de la Grande-Bretagne, de daigner leur accorder notre sauf-conduit & notre recommandation. En conformité de cette demande, & en considération de ce que nous & nos prédécesseurs, depuis l'espace d'un grand nombre d'années, sommes & avons été dans une alliance & une amitié très étroite avec ledit Roi de la Grande-Bretagne & les Sujets de ce Royaume, qui ont actuellement, comme ils ont eu depuis long-tems, la permission & la liberté du trafic dans tous nos domaines & nos provinces des Mers Méditerranéennes; nous vous enjoignons & ordonnons très expressement, à vous tous nos Sujets & Officiers ci-dessus mentionnés, non seulement de recevoir & traiter avec amitié & civilité les Marchands & Sujets de la Grande-Bretagne venans & passans dans nos domaines, & sur-tout avec l'intention de commercer dans les Cantons d'Yaman, d'Aden & de Mocka, ou pays appartenans, en les aidant & les secourant de tout ce qui leur est nécessaire pour leurs personnes & pour leurs Vaisseaux, mais encore de leur laisser la liberté de passer par mer & par terre, d'aller, de revenir, suivant que leurs affaires & leurs besoins peuvent le demander, & de s'arrêter dans nos Domaines, nos Villes & nos Cités, en leur accordant toutes sortes de privilèges & de liberté raisonnables pour le Commerce, sans leur causer, ou souffrir qu'on



THE MOUNTAIN RANGE OF THE MOUNTAINS



Festin du Gouverneur de Mocka.

N° XVIII.

» leur cause aucun empêchement, aucune injure & aucun trouble. Au con-
 » traire, vous leur rendrez tous les bons offices & tous les témoignages de
 » bienveillance & d'humanité qu'il est juste & convenable d'accorder à d'hon-
 » nêtes Etrangers, qui auront entrepris un si long & si pénible voyage. Et si
 » nous apprenons que, contre nos ordres, & contre l'alliance & l'amitié qui
 » est entre nous & le Roi de la Grande-Bretagne, vous fassiez le moindre tort
 » ou vous causiez la moindre peine & le moindre sujet de plainte ausdits
 » Marchands dans leur commerce, ou autrement, apprenez certainement que
 » non seulement vous encourrez notre indignation, mais que vous ferez pu-
 » nis pour l'exemple des autres. Obéissez donc à notre impérial commande-
 » ment, & reconnoissez ici notre feing impérial. Donné à Constantinople le
 » 15^e jour de la Lune nommée Qulbajjah, l'an 1019.

Le Gouverneur remit l'original de ce Passeport à Saris, après en avoir fait
 tirer une copie & l'assura que son arrivée étoit agréable à tous les Turcs. Il le
 pria d'oublier tout ce qui s'étoit passé à l'égard de Sir Henri Middleton,
 cette querelle n'étant venue que de deux personnes ivres, & le Gouverneur
 de ce tems là, qui n'en avoit pas mieux ménagé les suites, ayant été déplacé
 pour cette faute. A l'égard du Commerce, il lui dit qu'on ne pourroit pas
 l'avancer beaucoup avant la réponse qu'il attendoit du Bacha de Zenan, &
 qu'il ne pouvoit recevoir que dans dix ou douze jours; mais que les Anglois
 n'en auroient pas moins la liberté de venir au Rivage, d'acheier tout ce qui
 leur seroit nécessaire, & de régler d'avance une partie des affaires, afin que
 les Habitans de la Ville s'appercussent qu'on étoit dans une paix parfaite &
 que tous les anciens ressentimens étoient oubliés. Saris jugea que les politesses
 du Gouverneur venoient de la crainte de perdre les droits du Commerce, soit
 avec les Anglois, soit avec les Indiens, à qui la Flotte Angloise pouvoit fer-
 mer l'entrée du Port. Aussi Saris avoit eu dessein de causer cette inquiétude
 aux Turcs en approchant si près du Rivage; & maître de la Rade comme il
 étoit, il ne crut pas qu'il y eût beaucoup de péril à laisser descendre quelques-
 uns de ses gens dans les Esquifs, pour acheter leurs besoins.

Le Gouverneur les traita magnifiquement à dîner, avec toutes sortes de gi-
 bier, de volaille, de grosse viande, de confitures & de pâtisseries. On fut
 servi en vaisselle d'étain, & tous les mets furent présentés dans un seul service,
 avant qu'on se fut mis à table. Il est assez difficile de comprendre quel en étoit
 l'arrangement, lorsque l'Auteur ajoute que tous les plats furent placés l'un sur
 l'autre, sans qu'on y touchât moins librement, & qu'ils formoient une pyra-
 mide de quatre ou cinq pieds de hauteur. Il ajoute à la vérité qu'ils avoient tous
 un pied, comme nos soucoupes; ce qui peut faire juger qu'il restoit quelque
 vuide dans l'intervalle; mais dans l'abondance de mets qu'il représente, &
 servis tout à la fois, la hauteur de la pyramide devoit surpasser la mesure qu'il
 lui donne. On ne presenta, pour liqueur, que de l'eau simple, ou bouillie avec
 du café, que les Anglois ne connoissoient point encore, & dont le goût leur
 parut fort amer. Les convives étoient assis à terre, avec les jambes croisées,
 sans table & sans sièges.

Après le festin, Saris fut conduit dans une chambre intérieure, où le Gou-
 verneur & lui étoient attendus par quatre jeunes garçons, dont l'un tenoit un
 réchaud avec du charbon allumé, le second quelques serviettes, & les deux

SARIS.
1612.

Discours obli-
 geants du Gouver-
 neur.

Sur politique.

Festin que l'A-
 ge donne aux
 Anglois.

Cérémonie des
 parfums.

SARIS.
1612.

autres un plat couvert d'ambre-gris, de bois d'aloës, & d'autres parfums. Le Gouverneur ayant fait allouer Saris sur un riche tapis, le pria de recevoir le service des quatre enfans. Ils lui mirent une serviette sur la tête, & tinrent dessous pendant quelques momens le réchaud parfumé, dont l'odeur lui parut fort agréable. Ils rendirent ensuite le même office au Gouverneur & à deux de ses principaux Officiers. Cette cérémonie est en usage parmi toutes les personnes riches du pays.

Préens du
Grand-Seigneur
à Saris.

La conférence ayant duré quelque tems entre le Gouverneur & Saris, trois des quatre enfans revinrent chargés, l'un d'une robe, ou d'un cafferan, de drap d'or, enveloppé d'un taffetas teint dans le safran, pour conserver la couleur de l'or; l'autre d'un turban broché d'or; & le troisième d'un sabre de Damas monté en argent. Le Gouverneur revêtit lui-même Saris de la robe & lui mit le sabre au côté, en lui déclarant que ce présent ne venoit pas de lui, mais du Grand-Seigneur. Ensuite il le pria de faire un tour de promenade dans la Ville avec le Cadi, qui est le chef de la Justice parmi les Turcs, & le Commandant des Galeres, afin que le Peuple n'ignorât point qu'on étoit liés d'une sincère amitié. On amena sur le champ un cheval richement équipé; mais Saris demanda la liberté d'aller à pied, pour se procurer plus aisément la vue de la Ville. Il se promena ainsi pendant plus d'une heure, & il choisit même une Maison pour en faire un Comptoir. A son retour, le Commandant des Galeres lui fit accepter des rafraichissemens avec beaucoup de galanterie & de magnificence; après quoi il retourna chez le Gouverneur, qui vint le recevoir sur son escalier. On s'y renouvela mutuellement la promesse d'oublier tout ce qui s'étoit passé dans le voyage de Sir Henri, & le Gouverneur en demanda pour preuve, à Saris, d'envoyer souvent les Anglois au Rivage. Enfin, l'on ne se sépara que le soir, au bruit du canon de la Flotte & de la Ville. Saris étant retourné à bord, renvoya aussitôt les Otages Turcs, après leur avoir fait divers présens.

Hypocrisie du
Gouverneur
Turc.

Le 21, Cocks fut envoyé au Rivage, avec quelques flacons de *Rosafolis*, ou de *Rosfolis*, que le Gouverneur avoit demandés à Saris, mais qu'il l'avoit prié de lui faire apporter avec tant de précautions, qu'ils ne pussent être aperçus des Turcs. On lui envoya de même deux robes de drap violet pour ses Eunuques. Cocks avoit ordre de s'informer des droits d'entrée & de sortie, des poids, des mesures, de la valeur des monnoyes, du prix des toiles Indiennes, des étoffes de coton, & des autres marchandises dont la Flotte pouvoit se charger. Il devoit aussi tâcher adroitement d'engager un Juif, qui s'étoit trouvé sur l'Ascension, lorsque ce Bâtiment avoit fait naufrage, à venir à bord pour y faire quelque liaison avec les Anglois, & leur apprendre les circonstances du séjour de Sir Henri à Zenan & à Mocka.

Petit avis que
les Turcs don-
nent aux An-
glois.

Enfin, le 31, Saris apprit du Commandant des Galeres, que le Gouverneur avoit reçu la réponse du Bacha; & qu'elle lui ordonnoit non seulement de permettre le commerce aux Anglois, mais de leur faire toutes sortes de caresses. Cette heureuse nouvelle leur parut d'autant plus suspecte, que deux heures auparavant Cocks avoit vu le Gouverneur, qui ne lui en avoit rien dit. Le Commandant des Galeres, à qui ils ne manquèrent pas de faire cette objection, répondit que le Gouverneur avoit eu des raisons pour se taire, parce qu'une Jebbe, qui se trouvoit dans le Port, devant partir au même instant

pour la Mecque, il avoit craint que si cette nouvelle étoit portée à la Mecque, le Chérif de cette Ville ne se hâtât d'écrire au Grand-Seigneur, pour faire révoquer la faveur du Bacha. Cependant un Arabe, nommé Ashraf, qui avoit toujours eu de l'affection pour les Anglois, fit avertir Saris qu'il devoit bien se garder de descendre à terre, sans avoir exigé les otages; qu'il ne falloit pas se fier au Gouverneur, quand il auroit juré par l'Alcoran; que lui & toute sa Cour étoient des Soldats, qui respectoient peu les sermens; que jusqu'alors la réponse du Bacha n'étoit pas favorable aux Anglois; mais que le Passeport du Grand-Seigneur ne pouvant encore être arrivé à Zenan, la prudence les obligeoit d'attendre cinq ou six jours, après lesquels tout seroit éclairci.

Le 2 d'Avril, la Catavane du Grand Caire arriva dans la Ville, avec un grand nombre de Marchands, qui furent charmés de trouver une Flotte Angloise au Port de Mocha. Le 3, deux Vaisseaux Indiens entrèrent dans la Rade, l'un de Chaul, l'autre de Cananor, chargés tous deux d'indigo, de calicos & d'autres toiles des Indes, d'ambre gris, d'étoffes de coton, & d'environ quatre cens Passagers, qui apportoitent d'immenses richesses. La Flotte Angloise les salua de neuf coups de canon, auxquels ils répondirent de trois coups, parce qu'entre deux ils n'avoient que trois pieces d'artillerie. Saris leur envoya son Esquif, pour s'informer de ce qui se passoit sur la Côte de Surate; mais on apprit d'eux seulement qu'il y étoit arrivé trois Vaisseaux Anglois pour le Commerce. Vers le soir, le Commandant des Galeres, accompagné de cinq Janissaires, vint déclarer pour la seconde fois, que le Gouverneur avoit reçu ordre du Bacha de traiter favorablement les Anglois, & de leur accorder la liberté du Commerce; sur quoi il invita Saris à descendre le lendemain au Rivage, en lui promettant qu'il y recevrait des explications dont il seroit satisfait. Le souvenir des avis d'Ashraf rendit le Général Anglois fort défiant. Il promit néanmoins de descendre, mais à condition qu'on lui envoyât des Otages; & ne relâchant rien de ses civilités pour le Commandant, il fit tirer vingt coups de canon à son départ. Cet Officier fut si sensible à l'accueil des Anglois, qu'il leur fit promettre sur le champ ses plus ardens services dans toutes sortes d'occasions.

Le 4 au matin, dans l'impatience d'apprendre les intentions du Bacha, le Capitaine Tourson se tendit à terre sans attendre l'arrivée des Otages; il se fioit à la seule garantie des deux Vaisseaux Indiens, qui avoient jetté l'ancre près de la Flotte, & qui étoient commandés par l'artillerie Angloise. Le Gouverneur parut charmé de le voir, & lui fit présent d'une robe; mais l'affaire principale n'étoit pas terminée. Cependant, on lui conseilla d'engager Saris à faire partir pour Zenan deux de ses principaux Facteurs avec la lettre & les présents du Roi d'Angleterre, en faisant entendre que c'étoit le seul moyen d'abréger les difficultés. Saris approuva ce conseil, & se disposa à l'exécuter le jour suivant. Mais lorsque ses Députés furent prêts à partir, il reçut, par les soins du Commandant des Galeres, trois lettres de Sir Henti Middleron & du Capitaine Sharpey, qui croisoient alors aux Détroits de Babalmandel. Ils lui marquoient qu'après avoir tenté le Commerce à Surate, avec peu d'avantage & de satisfaction, ils avoient pris le parti d'abandonner cette Côte; que le Capitaine Hawkins, sa femme, & tous les Anglois qui étoient à Agra, où ils avoient essuyé les mêmes dégoûts, s'étoient déterminés à s'embarquer sur la Flotte, à

SARIS.
1612.
Il s'en retourne
vers la destination.

Arrivée d'une
Caravane & de
deux Vaisseaux
Indiens.

Lettres de Sir
Henti à Saris, &
conseil qu'il lui
donne.

SARIS.
1612.

Cargaison de
deux Vaisseaux
Indiens.

Ordre du Ba-
gha de Zenan.

Proportions des
poids de Mocka
à ceux des An-
glois.

l'exception d'un seul, qui avoit entrepris de retourner par terre en Europe ; qu'ils s'étoient rapprochés de la Mer Rouge, pour chercher l'occasion de se venger des Turcs, & qu'ils le prioient, s'il n'étoit pas trop engagé, de faire rentier à bord tous ses gens & ses marchandises. Un avis de cette importance fit changer toutes ses vues à Saris. Il dépêcha sur le champ un de ses Facteurs aux Anglois de Babalmandel pour leur rendre compte de son voyage & de l'accueil qu'il avoit reçu à Mocka. La députation de Zenan fut suspendue. Enfin la résolution à laquelle on s'arrêta fut d'attendre les explications des Turcs, & de se régler sur leur conduite.

Les deux Vaisseaux Indiens déchargèrent sur le Port soixante quintaux de bois d'aloès & six cens charles d'indigo ; cent cinquante bahars de canelle de Ceylan, chaque Bahar revenant à trois charles & demie ; de l'osfar, qui est une teinture rouge ; du girofle, des toiles & des étoffes des Indes. Le prix de l'indigo étoit de trente à trente-cinq réaux le charle.

Le bruit s'étant répandu que Sir Henri avoit arrêté deux ou trois Jelves, qui venoient de la Côte des Abissins avec des vivres, on en conçut tant d'effroi dans la Ville, qu'il n'y avoit plus une Barque ni un Canot qui osassent quitter le rivage, ce qui n'empêcha point Saris d'écrire au Gouverneur que s'il vouloit lui procurer des marchandises Indiennes à des prix raisonnables, il en chargeroit un de ses Bâtimens. Il ajouta que cette marque d'intelligence serviroit à convaincre Sir Henri de la bonne foi des Turcs & pourroit lui faire cesser les hostilités. Mais pour réponse à sa Lettre, il en reçut une qui lui apprenoit les intentions du Bacha. Elles étoient si favorables en apparence, que pour faire sentir aux Anglois toute l'étendue de cette grace, le Gouverneur lui envoyoit la copie des ordres mêmes qu'il avoit reçus : « Haydar Aga, » vous m'avez écrit qu'il est arrivé à Mocka trois Vaisseaux Anglois avec le » Passeport du Grand-Seigneur. Mon plaisir est que vous leur engagiez ma » parole pour leur sûreté, & que vous leur accordiez la liberté de prendre » une maison dans la Ville, pour y exercer le commerce pendant cette Mouf- » son. Vous m'écrivez aussi qu'ils veulent m'envoyer ici deux de leurs gens ; » donnez-leur tout ce qui est convenable pour le voyage.

A l'égard de la proposition de Saris, on lui répondoit, qu'il obtiendrait tout par amitié, rien par force ; & qu'on étoit aussi disposé à charger ses trois Vaisseaux qu'un seul. Saris eut en même tems l'information qu'il avoit désirée pour les poids. L'*inen* contient deux *rottales*, & le *rottale* est une livre de Mocka. Dix *inens*, qui font vingt livres, reviennent un peu plus qu'à vingt-trois livres Angloises, & même à vingt-quatre avec un peu de faveur. Un charle d'indigo fait cent cinquante livres de leur poids ; & de celui d'Angleterre, entre cent soixante-tix & cent septante. Le coton se vend par bahard, à dix-huit réaux chaque bahar, quand il est bon & bien nettoyé ; & le bahar fait trois *rottales*, c'est-à-dire, entre trois cens quarante-quatre & quatre cens trente-deux livres du poids Anglois. La mesure de Mocka, pour les longueurs, s'appelle *Pik*, & contient vingt-sept pouces, ou trois quartiers de la verge Angloise ; ce qui revient à l'aune de Flandres.

Le Gouverneur envoya le 9 un Canot à bord, pour proposer à Saris de faire descendre quelques-uns de ses gens au rivage, où il promettoit de faire voir l'original des ordres du Bacha, & de leur donner un ordre en vertu duquel

duquel tous les Jones Indiens qui échapperoient à Sir Henri seroient obligés d'entrer dans le Port de Mocka pour y commercer tranquillement avec les Anglois. Il ajoutoit que si Saris pensoit sérieusement au commerce, il ne devoit pas faire difficulté d'envoyer ses Facteurs à terre, parce que les Marchands Turcs & Indiens, effrayés des hostilités de Sir Henri, n'avoient pas la hardiesse de se rendre sur la Flotte. Cocks descendit le lendemain. Il eut une conférence avec le Gouverneur & le Capitaine Maami, qui lui déclarèrent encore qu'aucun Marchand ne vouloit risquer d'aller sur la Flotte, & que le Cadi même s'y opposoit depuis que les Turcs étoient offensés par la conduite de Sir Henri; que les Facteurs du grand Caire, arrivés avec la Caravane pour acheter les marchandises des Indes, ne commenceroient pas le commerce avant que de sçavoir combien il en viendrait cette année dans le Port; que les Banians, Facteurs ordinaires des Vaisseaux Indiens, ne se presseroient pas non plus de vendre, parce qu'ils prévoyaient infailliblement une cherté; enfin que si les Anglois vouloient vendre leurs propres marchandises, il ne falloit pas moins nécessairement les apporter au rivage.

Outre le motif de la crainte, qui faisoit souhaiter au Gouverneur de connaître les intentions de Saris, il avoit celui de l'intérêt; car, suivant l'aveu qu'il fit à Cocks, la Douane de Mocka valoit alors chaque année quinze cens mille sequins, qui, évalués à cinq schellings piece, faisoient la somme de trente-sept mille cinq cens livres sterling.

Saris assembla son Conseil, pour délibérer sur les conjonctures. Après avoir considéré qu'il n'y avoit rien d'heureux à se promettre pour le commerce, randis que Sir Henri continueroit d'arrêter les Vaisseaux Indiens, on résolut de demeurer dans l'inaction jusqu'au retour de la Mousson, pour se rendre dans quelque autre lieu avec de meilleures esperances, & de vivre néanmoins en bonne intelligence avec la Ville, comme on l'avoit fait jusqu'alors. Mais le 12, Saris reçut une Lettre de Sir Henri, avec des témoignages si vifs de son affection & du desir qu'il avoit de lui communiquer ses desseins, que ne pouvant se défendre de tant d'instances, il résolut de profiter du premier vent pour gagner Bal-al-mandel. Cependant il communiqua sa résolution au Gouverneur; & pour entretenir l'amitié, il prit une Lettre de lui pour Sir Henri.

Il arriva le 14 aux Détroits, où il trouva le Trade-Inercase & quatre Vaisseaux Indiens. Après avoir conféré avec Sir Henri, il assembla son Conseil, pour lui représenter que les différends de Sir Henri avec les Turcs & les Cambayens ne lui laissent pas plus d'esperance pour le commerce à Surate & à Cambaye qu'à Mocka, le parti qu'il croyoit le plus avantageux étoit de faire croiser l'Hector & le Thomas entre Aden & Bal-al-mandel, tandis qu'avec le Clove il garderoit le Canal des Abissins, pour couper le passage aux Bâtimens Indiens pendant la nuit; qu'à mesure qu'ils en arrêteroient quelques-uns, ils se déferoient de leurs draps, de leur plomb, de leur étain, de leur fer & de leurs dents d'éléphants, en les faisant prendre aux Indiens pour des épices & des étoffes des Indes. Il ajouta que Sir Henri lui avoit annoncé l'arrivée de deux grands Vaisseaux, nommés le *Rhemi* & le *Hassani*, dont le moindre avoit assez de richesses pour charger entièrement l'Hector.

Tome II.

S

SARIS.
1. 12.
Objets de
difficultés du
Gouverneur de
Mocka.

A quoi monte
le revenu de la
Douane à Mog-
ka.

Saris se déter-
mine à joindre
Sir Henri.

Il le trouve aux
Détroits.

SARIS.

1612.

Etrange traité
qu'ils font en-
semble.

Cette proposition ayant été approuvée de tout le monde, on ne pensa plus qu'à l'exécuter au premier vent favorable.

Cependant il restoit un Traité à faire entre les deux Généraux Anglois pour le partage des marchandises échangées. On convint que les deux Flottes s'attacheroient également à fermer le passage aux Bâtimens de l'Inde ; que les deux tiers des marchandises appartiendroient à Sir Henri, & la troisième part à Saris ; & que les droits du Grand-Seigneur seroient payés fidèlement. Cette convention fut écrite & signée respectivement. On y ajouta une défense rigoureuse à tous les Anglois des deux Flottes de s'attribuer particulièrement la moindre part au butin, & de commettre la moindre injustice ou la moindre violence.

Saris retourne
à Mocha, & s'espé-
rances qu'on lui
donne.

Le 18 au soir, il arriva un Vaisseau de Cananor, chargé d'épices, de drogues & d'autres commodités. Saris, qui ne vouloit pas quitter Mocha sans sçavoir sur quoi il pouvoit compter de la part des Turcs, retourna le même jour dans la Rade ; & le Gouverneur surpris de le revoir, le fit prier de lui envoyer son Interprète, pour l'informer de ce qui se passoit aux Détroits. On ne lui dissimula rien. Cette ouverture, qui sembloit devoir l'irriter, servit au contraire à le rendre plus traitable. Il envoya aux Anglois quantité de rafraîchissemens, & leur fit demander des essais de leurs marchandises, que Saris lui fit porter sur le champ. Il marqua du goût pour des draps de diverses couleurs. Il promit d'en prendre, avec de l'étain & du plomb, jusqu'à la somme de mille pieces de huit : mais il ajouta que plusieurs Négocians de la Ville souhaitoient du plomb & du fer ; sur quoi il pria instamment les Facteurs Anglois d'en faire débarquer une certaine quantité, parce qu'à peine auroient-ils commencé, leur dit-il, que le commerce prendroit une meilleure forme & se continueroit à la satisfaction de tout le monde. Il envoya de son côté sur la Flotte trois essais d'indigo, mais dont aucun n'étoit de Lahor, qui passe pour le meilleur terroir. Il mit le prix du churle à cent pieces de huit, ce qui étoit fort au-dessus de l'estimation des Anglois, qui ne croyoient pas qu'aucune des trois especes valût plus de trente, quarante & quarante cinq pieces le churle.

Il sent le com-
merce avec les
Turcs.

Cependant Saris s'imagina qu'un excès de défiance étoit fort souvent nuisible au commerce ; & dans cette idée il consentit à faire transporter au rivage huit balles de drap, une tonne de fer, une tonne de plomb & deux caisses d'étain du poids de six cens livres. Les Turcs offrirent pour le meilleur drap trois demi-pieces de huit le pik ; pour le bahar d'étain, cent vingt pieces de huit ; douze, pour le bahar de fer, & quinze pour le plomb. Ces prix n'ayant pas satisfait les Facteurs de la Flotte, ils prirent le parti de retourner le soir à bord, avec leurs marchandises.

Il se rend à la
Baye d'Alfab.

Les espérances de Saris s'évanouirent entièrement, après cette tentative. Il mit à la voile dès le 25 pour la Baye d'Alfab, où il trouva l'Inercase & l'He-
tor, avec onze Bâtimens Indiens de divers Cantons. En arrivant dans la Rade, il envoya ordre aux Indiens de ne pas s'en écarter sans sa permission. De leur côté, ils le supplièrent de s'accommoder promptement de ce qui lui conviendrait dans leurs marchandises, & de ne pas les exposer par de trop longs délais à manquer la Mousson pour Jeddah. Ils lui offrirent même de lui apporter à bord les balles qu'il voudroit avoir. Cette satisfaction leur

fur accordée. Saris eut la curiosité de faire mesurer leurs deux plus grands Vaisseaux. Le Rhemi, dans toute sa longueur, avoit cent cinquante-trois pieds; quarante-deux de largeur, & trente-un de profondeur. Le Mahmudi étoit long de cent trente-six pieds, large de quarante & un, & profond de vingt-neuf. La hauteur du grand mât, dans le Rhemi, étoit de cent trente-deux pieds. Le 10 de Mai, Maami arriva dans la Rade d'Assab, chargé par le Gouverneur de Mocka d'une espece de négociation avec Sir Henri. Il vint d'abord sur le Clove, où Saris, qui ne lui devoit que de la reconnaissance, le reçut avec beaucoup d'amitié. Ensuite s'étant rendus ensemble à bord de l'Inercase, Maami présenta deux Lettres à Sir Henri, l'une du Bacha de Zenan, l'autre du Gouverneur de Mocka, qui demandoient quelle pouvoit être la cause de tant d'hostilités, auxquelles ils prétendoient n'avoir pas donné d'occasion; car s'ils avoient offensé les Anglois, disoient ils, ils leur avoient donné des satisfactions. Là-dessus ils prioient Sir Henri de rendre la liberté aux Vaisseaux Indiens.

SARIS.
1612.
Mesure des Vais-
seaux Indiens.

Plaintes des
Turcs.

Il répondit que loin d'avoir reçu des satisfactions, c'étoit le ressentiment de n'avoir pu les obtenir qui l'avoir ramené dans ces Mers; & qu'il en demandoit d'éclatantes pour le meurtre de ses gens, pour les outrages personnels qu'il avoit essuyés, & pour la perte de la Mousson qui avoit ruiné toutes les esperances de son voyage. Maami le pria de mettre ses prétentions par écrit, en promettant que dans l'espace de quinze jours il lui apporteroit la réponse du Bacha. Sir Henri le satisfait aussi-tôt.

Réponse des
Anglois.

Les Anglois eurent, le 15, un spectacle qui ne fut pas sans agrément au milieu de tant de chagrins & de tant de fatigues. Le Roi de Rahaita, petit Prince sur la Côte d'Abissinie, vint les visiter avec son cortège Africain. Il étoit monté sur une vache; nud, à l'exception de la ceinture, autour de laquelle il portoit un fort beau pagne d'étoffe des Indes; & de la tête, qui étoit couverte d'un turban, avec une grande nacre de perle qui lui tomboit sur le front. Sa Garde étoit composée de quinze hommes, armés de dards, d'arcs & de flèches, d'épées & de targettes. Les deux Généraux Anglois allèrent au-devant de lui, avec cent Mousquetaires & un bon nombre de Piquiers; car ils n'étoient pas sans défiance; & n'ignorant pas que les Turcs avoient employé divers artifices pour soulever contre eux les Habitans du Pays, ils doutoient si cette civilité du Roi ne couvroit pas quelque trahison. D'un autre côté ils ne pouvoient se dispenser de lui rendre des honneurs, parce qu'ils avoient besoin des rafraichissemens de la Rade d'Assab qui étoit sous sa domination. Aussi le traitèrent-ils suivant son goût, en lui offrant quelques bouteilles d'eau-de vie, dont il but jusqu'à ne pouvoir plus se soutenir sans secours. Ce Prince dépendoit de l'Empereur des Abissins, quoique trop éloigné de sa résidence pour en recevoir des loix fort gênantes. Il fit présent aux Généraux de cinq veaux gras.

Viste comble
d'un Prince A-
byssin.

Le même jour, Sir Henri eut la satisfaction de voir arriver le Peppercorn, un des Vaisseaux de sa Flotte, pour lequel il n'étoit pas sans inquiétude. Doughton, qui le commandoit, s'étoit saisi près d'Aden, d'un Jonc de Sindi, chargé de beurre, d'huile & d'étoffes de Cambaye. Il raconta que le grand Navire de Diu, commandé par Malek-Amber, lui étoit échappé, quoiqu'il lui eût donné quelque tems la chasse & qu'il lui eût envoyé quel-

SARIS.
1612.

Accommodement des Anglois avec les Javes.

ques volées de canon. C'étoit précisément le Vaisseau qu'il avoit ordre d'arrêter, & que le Thomas & le Darling avoient attendu si long tems aux Détroits. Tous les jours suivans furent employés aux échanges des marchandises Indiennes, jusqu'au 31, que le Messager du Bacha de Zenan, le Scha Bandar des Banians de Mocka, & le Capitaine de Maami arrivèrent dans la Rade, pour terminer les différends de Sir Henri avec les Turcs. Il est inutile ici de répéter les conditions de cet accommodement, qu'on peut lire dans les Relations précédentes.

Saris se rend à Bantam.

Enfin les deux Flottes Angloises repassèrent les Détroits, aussi satisfaites de leur butin que de leur vengeance; & chaque Vaisseau prit une course différente, suivant les vûes & les ordres de leurs Généraux, pour se rassembler à Banram. Saris, après avoir passé à Sokotra, où il acheta du Roi une médiocre quantité d'aloës, arriva au Port de Bantam le 24 d'Octobre. Il y revint les autres Bâtimens, qui n'avoient pas fait moins heureusement leur course. Une Lettre de William Adams, où les richesses du Japon & la facilité du commerce dans cette grande Ile, étoient représentées avec beaucoup d'avantage, lui fit prendre la résolution d'entreprendre un si long voyage. Il mit sur le Thomas & sur l'Hector toutes les marchandises qu'il avoit pour l'Europe; ces deux Vaisseaux rerournerent directement en Angleterre. Pour lui, s'étant parfaitement radoubé jusqu'au commencement de l'année suivante, il partit le 13 de Janvier dans le Clove, pour aller faire l'essai d'un commerce qui n'étoit point connu des Anglois.

1613.

Il entreprend le voyage du Japon.

Il avoit pris, avec ce qui lui restoit de marchandises d'Angleterre, sept cens sacs de poivre à Bantam. Son Equipage n'étoit composé que de vingt-quatre Anglois, un Espagnol, un Japonois & cinq Indiens. Le marin du jour suivant, il porta Est par Sud & Est-Sud-Est, en laissant à droite Pulo-Lack, & dix ou onze petites Iles à gauche. Mais en s'avancant entre deux autres Iles, qui sont à l'Est de Pulo-Lack, il donna malheureusement sur une basse, où il demeura plus de trois heures dans un étrange embarras; & lorsqu'il s'en fut dégagé avec le secours d'un vent fort impétueux, il s'aperçut d'une voye d'eau si terrible, que toutes les mains du Bâtiment fussent à peine pour en arrêter les progrès. Cependant l'habileté du Charpentier répara le desordre. Une triste expérience apprit à Saris que pour éviter cet écueil, il faut suivre l'Ile aussi près qu'il est possible.

Civilisés qu'il fit & qu'il revint à Jackatra.

Le 16, il mouilla contre le rivage, sur cinq brasses, près d'un lieu nommé *Tingo-Java*, où l'eau est excellente, à quatorze lieues de Bantam, & trois & demie à l'Ouest de Jackatra. Il envoya de là quelques presens au Roi de Jackatra & à son Scha Bandar, en leur faisant demander la permission d'acheter ce qui lui étoit nécessaire. Cette politesse fut si bien reçue, que le lendemain il vit arriver un des principaux Officiers de cette Cour, avec des remerciemens & des presens de la part du Prince. Il usa, pour ses besoins, de la liberté de descendre qui lui fut accordée; & le 21, il remit à la voile, en portant Est Nord-Est, près de la plus orientale des deux Iles qui sont vis-à-vis Tingo Java. Bien tôt il trouva un courant si impétueux, qu'il fut obligé de mouiller vers le soir, trois petites lieues à l'Est de Jackatra.

Iles de Cheribon.

Après s'être mis au large le lendemain, sur quatorze brasses, on reprit à l'Est-Nord-Est, & le 23 au matin on eut la vûe des Iles de Cheribon, &

6 degrés 10 minutes de latitude du Sud. Le 26, on eut celle de Pulo-Labuk, éloignée d'environ huit lieues. On porta Est par Sud sur trente-cinq brasses, & vers cinq heures après-midi on découvrit le Continent, qui se presentoit Sud-Est & Sud-Est par Sud. Le 27, à 6 degrés 4 minutes du Sud, on aperçut une Île au Nord Nord-Est.

Le 30, la latitude se trouva de 5 degrés 57 minutes, & l'on se crut par les calculs à deux cens vingt-quatre lieues de Banram. Vers trois heures après midi, on vit à cinq ou six lieues une Île basse & plate, qui parut couverte d'arbres. On continua de porter Est par Sud, & le 31 au matin, on reconnut l'Île Celebes, dont la pointe occidentale s'élève comme une Île séparée. Le soir on serra les voiles pour s'approcher des Détroits de Desolam, que les Habitans du Pays nomment *Solar* ; pendant toute la nuit on eut la sonde à la main, dans la crainte d'une basse qui n'est qu'à deux tiers de lieue de Celebes, & sur laquelle on voit battre l'eau dans la basse marée. Tout le côté de Celebes est fort dangereux, par la multitude de basses ou de terres abîmées qu'on y rencontre ; mais quoique le plus sûr soit de se jeter du côté de Desolam, on peut sans crainte suivre le Nord entre les deux Îles, elles sont éloignées l'une de l'autre de cinq petites lieues, qui font la largeur du Détroit.

Le 2 de Février, à 5 degrés 52 minutes, lorsqu'on ne voyoit plus que la partie Méridionale de Desolam éloignée d'environ dix lieues, on porta librement à l'Est par Nord. Le 3, au matin, on vit la pointe Sud de l'Île Cambine, à neuf lieues ; & le lendemain après midi, une Terre qu'on prit pour l'Île Button ou Botun. Le 5, étant à trois ou quatre lieues de Cambine, on trouva que le courant portoit au Nord : mais à la faveur de l'Île même, on s'en dégagera facilement. Le 8 au matin, on aperçut une autre Île, nommée *Tingabasse*. Le 9, on rencontra deux Bâtimens Indiens, qui portent le nom de *Kurrakures* ou *Caricoles*. L'Esquif, qui leur fut envoyé, amena aussitôt deux hommes, qui se firent connoître, l'un pour un Anglois, nommé *Welden*, de l'Equipage du Vaisseau Anglois l'*Expedition*, & l'autre pour un Flamand, *Welden* s'étant arrêté dans l'Île de Button, faisoit le commerce du Roi aux Îles de Banda, & commandoit actuellement les deux Caricoles. Il se loua beaucoup de sa situation & de ses espérances de fortune. Son dessein, après s'être enrichi, étoit de retourner en Europe sur le premier Vaisseau Anglois qui relâcheroit à Button. Le Flamand, moins heureux que lui, ne se soutenoit à cette Cour que par sa protection. Il y étoit venu de Makassar, où s'étant attiré la haine d'un puissant Facteur Hollandois, il avoit mieux aimé se retirer dans une Île peu fréquentée des Européens, que de demeurer exposé aux persécutions de son Ennemi.

On étoit à 5 degrés 20 minutes du Sud. Saris raconte que voyant encore la pointe Orientale de Button, il remarqua que cette terre s'affaissa tout d'un coup & s'ouvre au Nord-Ouest par deux ou trois grandes Bayes, qui avec trois Îles qu'elles ont au Nord, forment les Détroits de Button. Ces Détroits n'ont pas plus d'une lieue de largeur.

Le 31 au matin, à 3 degrés 41 minutes, on vit l'Île de Barro, qui est une haute terre, mais peu habitée, parce que le fond en est extrêmement sablonneux & que l'eau y est fort rare. Elle a au Sud-Ouest une autre Île nommée *Sula*, qui en est à 14 lieues.

SARIS.
1613.

Île Celebes &
son Détroit.

Île de Tingabasse.

Deux Européens
au service du Roi
de Button.

Détroits de
Button.

Îles de Barro
& de Sula.

SARIS.
1613.

Le 25 au matin, on étoit à quatre ou cinq lieues de Boa de Bachian, que les Mariniers nomment *Haleboling*, Isle fort haute, & ronde dans sa forme. Sa latitude est un degré 16 minutes du Nord. Sept lieues plus loin au Nord par Est, on aperçut, de la 55^e minute de latitude, l'Isle de Machian. La variation, au soir, étoit de 4 degrés 12 minutes.

Situation de
l'Isle de Bachian.

Le lendemain, étant à trois lieues de la pointe Ouest de Bachian, Saris découvrit trois ou quatre autres Isles à l'Est, qu'on ne peut distinguer aisément si l'on n'en est fort près. Elles sont face à l'Est-Sud-Est ; mais la terre s'ouvre à la pointe du Sud, qui est éloignée d'environ quatre lieues de la pointe de l'Ouest. Ensuite il se présente au Nord-Est une grande Baye, qui est environnée de tous côtés par la terre, & qui a par-tout beaucoup de profondeur. L'Isle de Bachian est abondante en girofle. Mais Saris la trouva ruinée par les guerres civiles, que les artifices des Flamands & des Espagnols y entretenoient, dans la vue d'affoiblir une Nation qu'ils vouloient réduire à l'esclavage. A deux milles de la pointe, Saris envoya sa Chaloupe au rivage, pour chercher de l'eau. On n'en trouva point, & le besoin pressant qu'il en avoit lui fit prendre le parti d'entrer dans la Baye, où il découvrit tout d'un coup la Ville & le Fort des Hollandois. Le Fort est bâti régulièrement. Il commande la Ville, qui étoit fort petite. Les Anglois jetterent l'ancre à la portée du canon de la terre. La Rade se nomme *Amasan*.

Fort & Ville
des Hollandois.

Saris est bien
acquiescé.

Il étoit venu à bord, en entrant dans la Baye, un Officier du Roi, qui offrit aux Anglois de la part de son Maître toutes les productions du Pays, Les Hollandois de leur côté saluerent le Vaisseau de cinq coups de canon, qu'on leur rendit dans le même nombre ; & Saris dit à l'Officier Indien que cette décharge se faisoit à l'honneur du Roi. L'Amiral & plusieurs autres Nobles de l'Isle vinrent aussi visiter les Anglois au nom de ce Prince. Ils avouèrent que la crainte des Hollandois les tenoit dans un assujettissement si continu, qu'à peine osoient-ils faire sortir de l'Isle un kati de girofle. Saris leur ayant néanmoins déclaré qu'il venoit dans l'espérance de lier commerce avec eux & de laisser même un Comptoir dans leur Isle, ils répondirent qu'ils ne desiroient rien avec tant d'ardeur, mais qu'ils doutoient s'ils auroient le pouvoir de le satisfaire, & qu'ils en parleroient au Roi leur Maître.

Etat de leurs
forces. Femmes
guerrières.

Le Commandant du Fort Hollandois ne s'empêcha pas moins de rendre visite à Saris sur son bord. Il lui parla, sans défiance, de l'état présent de ses forces, qui n'étoit pas capable d'inspirer aux Habitans toute la terreur dont ils étoient remplis ; mais les Flottes Hollandoises, qui étoient venues successivement dans l'Isle, y avoient laissé cette impression. Il n'y avoit dans le Fort que treize piéces d'artillerie fort médiocres, & trente Soldats, dont la plupart étoient mariés à des femmes du Pays, & quelques-uns à des Hollandoises. A la vérité ces femmes de Hollande, qui étoient au nombre d'onze, faisoient le service militaire comme leurs maris, & n'auroient pas balancé dans l'occasion à combattre les armes à la main. Elles étoient d'une taille & d'une force extraordinaires, mais d'une physionomie d'ailleurs aussi basse que leurs manieres. Elles ne tarderent point à suivre leur Commandant sur le Vaisseau ; & se plaignant beaucoup de leur misere, elles commencerent bientôt à vivre dans la dernière familiarité avec tous les Matelots de l'Equipage.

Le 3 de Mars, Saris envoya l'Esquif pour sonder tout le côté oriental de

la Baye; & vers l'entrée, près d'une petite Isle, on trouva un lieu commode pour y jeter l'ancre sur douze, seize & vingt brasses d'un fond de corail, hors de la portée du canon Hollandois. On observa aussi une Baïse, au Sud, de deux ou trois cables de longueur. La latitude de la Baye est de cinquante minutes du Sud. Le lendemain, Saris reçut un present du Roi, par les mains d'un Prêtre Indien. Un More, qui vint à bord après le départ du Prêtre, avec des essais de cloux de girofle, offrit aux Anglois de leur en vendre une quantité considérable, s'ils vouloient se tendre à Machian. Il étoit chargé de cette commission par un Négociant fort riche de cette Isle, qui se trouvoit alors dans celle de Bachian. Saris ouvrit l'oreille en apprenant que celui de la part duquel il recevoit ces offres étoit frere du Roi de Ternate. Il se nommoit Ray Malladaja.

Cet honnête & noble Indien vint lui-même à bord le lendemain, & promit à Saris, non seulement de lui donner deux de ses gens pour lui servir de Pilotes jusqu'à Machian, mais de l'accompagner dans ce voyage. Cependant il le pria de partir avant lui, pour l'attendre dans une Isle qui se trouvoit sur la route. Il ajouta de bonne-foi que les Hollandois ne payoient que cinquante pieces de huir pour le bahat, mais que les Anglois en payeroient soixante. Saris ne fut pas rebuté du prix, & trouvant au contraire un motif de confiance dans cette déclaration, il promit de payet ce qu'on lui demandoit.

Il sortit le 7 de la Rade d'Amasan, en portant Ouest & Ouest par Nord, sous la direction de ses deux nouveaux Pilotes. Le 10 on découvrit Machian, qui est une Isle fort élevée au Nord-Est de Tidor. On en trouve plusieurs entre celles de Bachian & de Machian, ce qui forme différens Détroits. Celui de Namurat, qui se presente le premier, est à neuf lieues de la Rade d'Amasan. Un courant, qui alloit au Sud, força les Anglois de mouiller le soir cinq lieues au-delà de Namurat, à l'entrée d'un autre Détroit. Le jour suivant, quoique le vent fût au Sud-Sud-Est, on passa heureusement sur 29 & 30 brasses. Ensuite, portant à l'Ouest, on eut la vue de Geylolo, qui est une longue terre, couverte de plusieurs Isles à l'Est & à l'Est-Sud-Est. L'Isle qui forme le Détroit, de ce côté-là, se nomme Tavalli-Bachian. On jeta l'ancre trois lieues au-delà, fort près d'une autre Isle nommée simplement Tavalli, où Ray Malladaja s'étoit engagé à rejoindre les Anglois. On y trouva du bois en abondance, mais nulle apparence d'eau fraîche.

On attendit Malladaja jusqu'au 14, avec assez d'étonnement de sa lenteur. Mais par le conseil de ses propres Pilotes, qui attribuerent son retardement à quelques soupçons des Hollandois, Saris se détermina le lendemain à continuer sa course vers Machian, dont on étoit encore à dix lieues. Il se trouve dans cet espace un grand nombre d'Isles; mais le fond est fort libre entre Bachian & Geylolo, c'est-à-dire au Sud-Est & au Nord-Ouest. On compte six lieues de largeur dans la plus étroite partie du Canal, qui est entre Bachian, Machian, Tidore & Ternate. Sa situation est Nord par Ouest & Sud par Est.

Le 15 au matin, on passa entre Batta-China sur la Côte de Geylolo & Kaja, un peu troublés par le courant qui alloit au Sud. La latitude étoit de 17 minutes, & la variation de 4 degrés 50 minutes Nord-Est. L'Isle de Ma-

SARIS.
1613.
Saris fait son-
der la Baye.

Proposition
qu'on lui fait
pour l'Isle de
Machian.

Saris part de
la Baye d'Amas-
an.

Détroits.

Diverses Isles &
leur situation.

Batta-China &
Geylolo, Kaja.

SARIS.
1613.

Racine de Sago.

Commence-
ment de com-
merce.

Oppositions des
Hollandois &
leurs menaces.

Arrivée du jeu-
ne Prince de Ter-
nate.

chian n'est pas bien placée dans les Cartes; elle y est coupée par la Ligne Equinoxiale, quoique dans la vetiré elle soit cinq lieues plus au Nord.

Le 16 au matin, assez près de l'Isle de Kaja, on vit du côté du Nord un Vaisseau qui avança à pleines voiles, & qu'on reconnut pour un Hollandois qui alloit de Machian à Tidot, chargé de sago, qui est une racine dont les Insulaires font leur pain. On passa le 17 près d'un Fort Hollandois, nommé *Tabolola*, & l'on mouilla l'après midi dans la Rade de Pelabry, proche de Tabanne, sur cinquante brasses, à la portée de la voix du rivage. Cette Rade de Machian n'est qu'à cinq lieues de l'Isle de Kaja, mais on conçoit que c'étoit toujours l'esperance de voir arriver Kay-Malladaja qui avoit rendu la navigation si lente. Quelques Insulaires apporterent la nuit suivante une petite quantité de girofle à bord, & le prix fut fixé à soixante pieces ou réaux de huit pour chaque bahar de deux cens katis, chaque kari étant de trois livres, qui ne revenoient guères à moins de cinq livres Angloises. Saris reçut le lendemain une Lettre de Malladaja, que cet Indien lui écrivoit de Bachian, pour excuser un retardement qu'il n'avoit pas été libre d'éviter, & dont il esportoit de voir bientôt la fin; mais il ajoutoit qu'ayant envoyé des ordres à ses gens, Saris pouvoit commencer le commerce avec eux.

Il vint à bord un Satiaka, qui fit de grandes promesses aux Anglois. Mais il étoit accompagné de deux Hollandois, dont la curiosité parut fort vive pour sçavoir qui avoit découvert cette Rade à Saris. Ils prétendirent que ce ne pouvoit être qu'un Habitant du Pays, & que s'ils parvenoient à le connoître ils le couperoient en pieces aux yeux des Anglois. Ils ajoutèrent que Saris offensoit la Hollande, en s'attribuant le droit de venir dans un lieu que les Hollandois avoient conquis à la pointe de l'épée. Mais il les renvoya dans leur Fort, pour dire à leurs Commandans que s'ils avoient besoin de quelque chose que les Anglois pussent se retrancher, il les en accommoderoit volontiers à des prix raisonnables, & préférablement aux Indiens, parce qu'il les reconnoissoit pour ses voisins & pour ses freres dans la même Religion; que d'ailleurs il ne voyoit pas quel droit ils avoient plus que les Anglois sur un Pays qui étoit ouvert à tous les Négocians du Monde. Ils partirent fort mécontents; & leur chagrin se tournant vers quelques Indiens qui étoient à bord, ils ne les menacerent de rien moins que la mort s'ils portoient la moindre quantité de girofle aux Anglois. Mais cette menace les effraya si peu, qu'ils en apporterent le même jour trois cens katis, qu'ils échangerent pour des étoffes de Cambaye, & quelque partie pour de l'argent comptant.

Le 19, les deux Hollandois revinrent à bord, & commencerent à prendre sur leurs tablettes les noms des Insulaires qu'ils y trouverent occupés du commerce. Saris choqué de cette audace, les congédia sans ménagement, avec défense de retourner sur le Vaisseau. Il envoya dès le même jour au tirage quelques-uns de ses gens, pour éprouver quel accueil ils y recevroient du Peuple. Ils allerent hardiment jusqu'aux Villes de Tabanne & de Pelabry, où ils furent traités avec beaucoup d'affection. Les Habitans leur dirent que Kay-Chilli-Sadang, fils du Roi de Ternate, arrivé nouvellement dans l'Isle, s'étoit laissé gagner par les artifices des Hollandois, jusqu'à défendre sous peine de mort le commerce du girofle avec les Anglois; sans quoi tous les In-
sulaires

fulaires se seroient empressés à leur en offrir. Vers le soir, ce jeune Prince passant près du Vaisseau dans la Caricole, Saris envoya sa Chaloupe, ornée fort galamment d'un tapis de Turquie & de rideaux de soie brochés d'or, pour le prier de venir à bord. Il parut sensible à cette politesse; mais s'excusant pour ce jour-là, il remit sa visite au lendemain.

Le 21, un Oran-Kay ou Kaya étant venu à bord, raconta aux Anglois qu'une Caricole du Fort avoit visité fort rigoureusement trois ou quatre Canots Indiens qui apportoit du girofle au Vaisseau; qu'elle avoit enlevé leur cargaison, en menaçant de mort ceux qui entreprendroient le même commerce; que le Commandant du Fort avoit dispersé toute sa Garnison dans l'Isle, pour contenir les Habirans par la frayeur; & qu'ils avoient envoyé à Tidor, où ils avoient deux grands Vaisseaux de leur Nation, pour les faire venir à Machian, dans la résolution de chasser les Anglois de la Rade. En effet, dès le jour suivant, on vit paroître à la pointe de la Rade un des Vaisseaux Hollandois, & cette vue inspira tant d'effroi aux Habirans, que le commerce fut entièrement interrompu. Le Navire de Hollande qui se nommoit le *Lion rouge*, & qui portoit trente pieces de canon, vint mouiller contre celui de Saris, qui n'en parut pas fort effrayé; cependant les Insulaires, à qui les Hollandois du Fort avoient promis siérement que l'arrivée de leur Vaisseau suffiroit pour faire prendre aux Anglois le parti de la retraite, attendoient avec impatience quel seroit le succès de ce différend. Kay Malladaja étoit enfin revenu de Bachian; mais l'étonnement qu'il eut de trouver tant d'agitation dans son Isle, ne l'empêcha point d'envoyer un présent au Capitaine Anglois. Le jeune Prince de Ternate n'en eut pas aussi moins d'empressement à rendre la visite qu'il avoit promise aux Anglois. Il fit avertir Saris de ses intentions, & l'on n'épargna rien pour lui faire une réception fort galante.

Il parut le jour suivant, accompagné de plusieurs Caricoles, avec lesquels il fit trois fois le tour du Vaisseau avant que de monter à bord. On le salua de cinq coups de canon. Saris le conduisit dans sa chambre, qu'il avoit fait orner de ce qu'il avoit de plus précieux. Le festin qu'il lui donna n'auroit pas été indigne du Roi même de Ternate. Il fut accompagné d'un concert de musique; sur quoi l'Auteur observe que c'est une précaution fort utile pour les Vaisseaux Marchands d'avoir à bord quelques instrumens de l'Europe. Le Prince charmé de cette fête & des civilités du Capitaine, promit d'accorder aux Habirans la liberté d'apporter du girofle, & ne demanda qu'un jour ou deux pour recevoir l'avis de son frere, qui étoit alors à Tidor. Saris lui fit plusieurs présents, & son départ fut célébré par une décharge de l'artillerie.

Le 25 au matin, une Caricole de Flamands vint à la rame autour du Vaisseau, riant & chantant une chanson qu'ils avoient composée pour railler les Anglois. Ils s'efforcèrent en même tems de précipiter au fond de l'eau quelques seaux qui étoient suspendus. Saris ne balança point à faire équiper sa Pinace, dont il avoit déjà rassemblé toutes les pieces, & mettant quelques-uns de ses plus braves gens à bord, il leur donna ordre de couler les Hollandois à fond s'ils recommençoient leurs insultes. Ils revinrent en effet: la Pinace fondit sur eux si impétueusement, qu'elle les couvrit d'eau en l'abordant. Ils avoient à leur tête deux Capitaines de leur Fort, qui étoient

SARIS.
1613.

Un Vaisseau
Hollandois vient
s'appuyer au
commerce.

Le Prince de
Ternate visite les
Anglois à bord.

Railleries des
Hollandois.

SARIS.
1613.

Promission
qu'ils font aux
Anglois.

armés, comme le reste, de mousquets & de dards. Mais les Anglois n'étoient pas moins en état de se défendre; & les ayant tenus quelque tems en respect, ils leur conseillèrent de prendre cette aventure pour leçon, s'ils ne vouloient en recevoir une plus rigoureuse. Vers le soir du même jour, un de leurs Marchands vint à bord, avec un Ecrit revêtu de formalités légales, pour signifier à Saris: « Que tous les Habitans des Moluques avoient fait avec eux un Contrat perpétuel pour le girofle, à cinquante piéces de huit le bar, par reconnaissance pour les services que les Hollandois leur avoient rendus, en les délivrant de l'esclavage des Espagnols au prix de leur sang & de leurs trésors. Les Anglois par conséquent ne devoient pas entreprendre de corrompre la fidélité d'une Nation, que la Hollande avoit conquise à la pointe de l'épée, & pour laquelle ses dépenses avoient été si excessives, qu'elle n'avoit pas trouvé d'autre moyen de se faire payer des Habitans qu'en girofle & en marchandises du Pays. Saris répondit qu'il n'entroit point dans les affaires & les intérêts d'autrui; qu'étant venu pour le commerce, il ne pensoit qu'à l'exercer, avec ceux qui avoient des marchandises à lui offrir, sans examiner quel rapport ils avoient avec les Hollandois ou les Espagnols.

Cependant les Officiers du Fort engagèrent le jeune Prince de Ternate à se tenir sur la Côte dans sa Caricole, pour empêcher les Habitans de porter des épices aux Anglois. Quelques Canots, qui étoient partis dans cette vue, reçurent du Prince l'ordre de retourner au rivage. Mais il se passa bientôt de cette complaisance; & s'éloignant vers une pointe qui le fit disparaître, il laissa le champ libre aux Insulaires & aux Anglois. Saris envoya la Pinace à la suite, pour lui proposer à lui-même quelques échanges. Block, qui conduisoit la Pinace, n'ayant pu rejoindre le Prince, descendit au rivage, où plusieurs Habitans s'empresèrent de le venir recevoir, & lui apportèrent diverses sortes de rafraichissemens. Deux jours après, on tevit le Prince dans son premier poste; mais c'étoit pour se trouver à l'arrivée d'un Navire Hollandois, nommé *la Lune*, qui venoit de Tidor, & qui jeta l'ancre près du Lion rouge. Il étoit de trente-deux piéces de canon, quoiqu'il n'eût pas plus de cinquante hommes d'Equipage. Alors le Prince envoya faire des excuses à Saris, de ce qu'il ne pouvoit retourner sur le Vaisseau Anglois, comme il l'avoit promis. Il y eut le jour suivant quelques démêlés fort vifs entre les Hollandois & les Anglois. Mais, le premier d'Avril, environ cent cinquante hommes, rassemblés de tous les Forts, parurent sur le rivage Enseignes déployées & tambour battant. Dans quelque vue qu'ils eussent pris les armes, Saris conçut qu'il falloit renoncer à l'espérance du commerce, surtout lorsqu'après de si longs délais il se persuada que Malladaja ne se souvenoit plus de ses promesses. L'ordre fut donné pour lever l'ancre au premier vent. La latitude de la Rade de Pelabry ou Pelebere, est de 26 minutes du Nord, & la variation de 3 degrés 28 minutes.

On mit à la voile le 5, & l'on sortit de la Rade en se laissant conduire au courant, qui alloit vers le Sud. Les deux Vaisseaux Hollandois suivirent quelque tems; mais le vent les jeta si loin au Sud-Est, que plusieurs Canots de l'Île se hâtèrent de joindre les Anglois & leur apportèrent encore une fort bonne quantité de girofle. Il leur vint même un Oran-Kaya, qui leur en

Saris prend le
parti d'abandonner
l'Île de Malakou.

Il reçoit encore
du girofle des
Insulaires.

offrir beaucoup davantage, s'ils vouloient se rapprocher de la terre pendant la nuit. En effet Saris ayant mouillé le soir à la distance d'un demi-mille, envoya sa Chaloupe pour recevoir l'exécution de cette promesse. Mais une Caricole Hollandoise, qui parut au long de la Côte, jeta tant d'épouvante parmi les Indiens, qu'ils se retirèrent avec leurs marchandises. Enfin les Anglois prirent le parti de s'éloigner. Le 7 au matin, ils étoient à la hauteur de Morir, qui est éloignée de quatre lieues, Nord par Est, de la pointe occidentale de Machian. Du côté du Nord ils virent à 3 lieues l'Isle de Marro, & celle de Tidor qui en est à deux lieues. Le passage entre ces Isles est sans danger. Le 8, on ouvrit la pointe Est de Tidor & la pointe Ouest de Bachian, qui sont Nord & Sud l'une à l'égard de l'autre. Entre Marro & Barra-China, il se trouve une longue Baie, qui s'étend au Nord-Est & au Sud-Ouest. La surface est blanchâtre en pleine eau; mais après la marée, le sable demeure à découvert.

Le Fort Espagnol de Marro est sur la Côte orientale de l'Isle du même ton. Tandis que les Anglois l'observoient à quelque distance, le vent leur manqua si subitement, que ne pouvant résister à la force du courant, ils furent poussés rout d'un coup jusqu'au rivage. On leur tira aussitôt du Fort quelques volées de canon, auxquelles ils répondirent. Mais Saris fit mettre l'Équip en mer, avec le Pavillon de paix. Il vit sortir immédiatement du Port une Barque avec deux Espagnols, qui furent reconnus de Hernando, Marchand de la même Nation, que les Anglois avoient amené de Bantam. Ils étoient envoyés par le Capitaine Général Dom Fernando Bysoete, pour s'informer de quelle Nation étoit le Vaisseau, & pourquoi il venoit jeter l'ancre si près du Fort Royal. Saris les pressa de monter à bord; mais ils s'excusèrent sur des ordres contraires. On leur offrit du vin & du pain, qu'ils mangèrent avidement, sans vouloir sortir de leur Barque, quoiqu'il fit une pluie fort violente. Saris répondit à leurs questions qu'il étoit Sujet de la Grande-Bretagne, comme ils pouvoient le reconnoître à son Pavillon, & que le Roi son Maître étant ami de l'Espagne, il demandoit au Capitaine Général la permission de faire de l'eau sur la Côte. Les deux Espagnols repliquèrent que le Pavillon étoit une marque équivoque, parce que les Flamands, avec qui l'Espagne étoit en guerre, prenoient souvent celui d'Angleterre ou d'Ecosse, pour se procurer les avantages qu'on leur refusoit; que c'étoit par cette raison que l'artillerie du Fort avoit tiré sur le Vaisseau; mais que ne pouvant douter qu'il ne fût Anglois, ils l'assuroient que son arrivée seroit agréable aux Espagnols. En effet, à peine furent-ils rentrés dans le Port que Francisco Gomez, Pilote des Galeres, vint leur offrir de la part du Capitaine Général toutes sortes de rafraîchissemens, & la liberté de jeter l'ancre dans le lieu qu'ils voudroient choisir. Comme la nuit commençoit à devenir fort noire, il se chargea lui-même de les conduire dans une petite Rade qui est à une lieue & demie du Fort; & s'étant arrêté familièrement à souper avec eux, il les quitta dans le cours de la nuit, sous prétexte d'aller prendre des Lettres que le Capitaine Général vouloit écrire à Ternate.

Saris fut surpris de découvrir, avec le jour, qu'il étoit sous le commandement de huit grosses pieces d'artillerie. Il se hâta de lever l'ancre, pour s'avancer une lieue plus loin au Sud. Gomez n'ayant pas manqué de revenir,

T ij

SARIS.
1613.

Baie dangereuse.

Saris est jetté contre l'Isle de Marro.

Accueil qu'il reçoit des Espagnols.

Saris se croit trompé par les Espagnols.

SARIS
1613.

avec deux Espagnols de fort bonne apparence, se défendit agréablement du reproche d'avoir trompé les Anglois, en protestant qu'il n'avoit pensé qu'à leur propre sûreté. Il leur apportoit des rafraichissemens au nom du Capitaine Général. Saris les reçut avec reconnoissance, & fit offrir à son tour aux Espagnols du Fort, tout ce que son Vaisseau pouvoit avoir d'utile à leurs besoins, en consentant à prendre du girofle pour payement. Dans cet intervalle, il aperçut les deux Vaisseaux Hollandois, qui patoissoient se disposer à venir jeter l'ancre près de lui. Cependant, après avoir affecté une espèce d'incertitude, ils allèrent mouiller sous leur nouveau Fort de Maricko.

Sa confiance
tenale,

Le jour suivant, Saris reçut du Capitaine Général une invitation à demeurer plus long-tems dans l'isle, avec promesse de lui rendre le lendemain une visite à bord, & de lui mener le Sergent Major de Ternate, qui arrivoit avec des Lettres du Mestre de Camp Dom Geronimo de Sylva, extrêmement favorables aux Anglois. Elles leur permettoient le commerce, du moins dans quelques parties. Saris fort satisfait de cette liberté, prit la résolution de s'arrêter. Le lendemain, lorsqu'il attendoit le Capitaine Général, il fut étonné d'entendre neuf coups de canon qu'on tiroit du Fort. Cependant il s'imagina que le but de cette décharge pouvoit être de lui faire honneur. Mais il sçut bientôt que c'étoit pour l'arrivée du Prince de Tidor, qui revenoit de la guerre à la tête d'environ cent hommes. Il avoit battu & tué depuis deux jours Kay Chilly Sadang, ce même Prince, fils du Roi de Ternate, qui s'étoit laissé persuader par les Hollandois de défendre aux Insulaires de Machian tout commerce avec le Vaisseau de Saris. L'artifice n'avoit pas eu moins de part à ce succès que la valeur. Ayant attendu Kay-Chilly Sadang à son retour, il avoit fait d'abord avancer deux petites Barques de Pêcheurs, auxquelles les Ternatis avoient voulu donner la chasse. Mais ils étoient tombés dans l'embuscade du Prince de Tidor, qui avoit fait main-basse sur soixante hommes dont le cortège de Sadang étoit composé. Il lui avoit ôté la vie de sa propre main, par l'empotement d'une vieille haine dont on a vu les causes dans plus d'une Relation précédente. Il lui avoit coupé la tête, qu'il rapportoit en triomphe. A la vérité, la fortune avoit commencé à se ranger de son côté, en faisant tomber quelques étincelles de feu sur un baril de poudre que le malheureux Sadang avoit acheté des Anglois à Machian, & qui avoit sauté au milieu de ses gens. Un autre Prince de ses freres & le Roi de Geylolo avoient péri dans la même occasion.

Défait du Prince
de Ternate par
le Prince de Ti-
dor,

Le 12, Saris reçut un Député du Prince de Tidor, qui lui faisoit faire des excuses de ne l'avoir point encore visité, & l'offre d'une grosse provision de poivre qu'il avoit réservé, disoit-il, pour les Anglois. Il ajoutoit qu'il les irait voir à bord le jour suivant. Saris répondit par des remerciemens fort vifs; mais dans la crainte de quelque trahison, il doubla la garde sur le Vaisseau. Le Prince de Tidor passoit pour un Guerrier déterminé, qui s'étoit rendu terrible aux Hollandois par divers exploits. Il avoit surpris un de leurs Vaisseaux pendant la nuit, & les Moluques retentissoient encore du bruit de cette action. Les allarmes des Anglois augmentèrent le soir à l'arrivée d'une Galere Espagnole qui revenoit de Batta-China, & qui fut près d'eux avant qu'ils eussent pu s'en appercevoir. Cependant on répondit au *Qui vive ? Espagnols, vos amis*; & la Galere n'ayant de chaque côté

Carrière du
Prince de Tidor.

que quatorze Rameurs, cessâ bientôt de leur paroître redoutable.

Saris observe ici que dans toutes les Isles Molucques un bahar de girofle pèse deux cens katis de cette Contrée, & qu'un kati revient à trois livres cinq onces Angloises; de sorte que le bahar monte à six cens soixante-deux livres huit onces. Les Hollandois, en vertu de ce qu'ils nomment leur Contrat perpétuel, ne le payent que cinquante pieces de huit. Mais Saris trouvant encore beaucoup de profit à le payer soixante, étoit convenu de ce prix pour hâter sa cargaison; ce qui rendoit les Insulaires si ardents à lui vendre leur girofle, que s'ils n'avoient point été retenus par les menaces & les observations continuelles des Hollandois, le Vaisseau Anglois n'auroit pas eu besoin d'un mois pour se charger entièrement.

La plupart de ces Isles produisent le girofle en abondance. Mais les principales, qui sont fort bien habitées, n'en rapportent pas moins, l'une portant l'autre, que trois milles neuf cens soixante-dix-sept bahars dans les années communes. Ternate en produit mille; Machian, mille nonante; Tidor, neuf cens; Bachian, trois cens; Morir ou Motietes, six cens; Miaou, cinquante, & Barta-China trente-cinq. Il est remarquable que chaque troisième année est beaucoup plus féconde que les deux autres. Les Habitans la nomment la grande moisson. Mais ils avoient souffert tant de ravages par les guerres civiles, qu'une grande partie des richesses qu'ils doivent à la nature avoit péri faute de mains pour les recueillir. Saris revint persuadé qu'il ne falloit espérer de paix que par la ruine entière de l'un des deux Partis. C'étoit, dit-il, un spectacle lamentable que l'état où la guerre avoit réduit toutes ces Isles. Il en apprit l'origine à la source même. Les Portugais dans le tems de leur première découverte avoient trouvé la guerre fort allumée entre les Rois de Ternate & de Tidor, dont toutes les autres Isles étoient alliées ou sujettes. Ils avoient évité de prendre parti contre l'un ou l'autre de ces deux Princes; mais pour assurer leur établissement, ils avoient profité de la division des Insulaires, en construisant des Forts dans les deux Isles, & par degrés ils étoient parvenus à se mettre en possession de tout le commerce du girofle. Cet avantage étoit demeuré entre leurs mains jusqu'en 1605, que les Flamands ayant paru dans ces Mers avec des forces considérables, les chassèrent de leurs Forts & s'y établirent à leur place. Mais ils n'y jetterent pas des fondemens assez solides pour s'y soutenir long-tems. Les Espagnols, à qui la donation du Saint-Siège en faveur des Portugais, avoit jusqu'alors servi de frein, se crurent dispensés des mêmes ménagemens pour les Ennemis de leur Religion. Ils vinrent des Philippines, chassèrent les Hollandois, firent prisonnier le Roi de Ternate, qu'ils envoyèrent aux Philippines, & se rendirent les maîtres absolus à Ternate & à Tidor. Cependant les Hollandois trouverent le moyen de rentrer dans quelques parties de leurs anciennes possessions, & d'y bâtir les Forts suivans.

Trois à Ternate. Celui de Melagou, qui est environnée d'un mur & défendue par trois boulevards. Toluko, qui a deux boulevards & une grosse tour. Tokone, avec quatre boulevards & un mur.

A Tidor, ils ont le Fort de Maricko, muni de quatre boulevards. Dans l'Isle de Machian, 1°. le Fort de Tafasoa, qui commande avec quatre boulevards la Capitale de l'Isle, ville assez peuplée, & nommée aussi Tafasoa.

T iij

SARIS.

1615.

Poids, état & production des Molucques.

Origine des discordes qui ont régné dans ces lies.

Les Hollandois chassés par les Espagnols.

Ils rentrent aux Molucques. Forts qu'ils y ont bâtis.

SARIS,
1613.

On compte mille Habitans dans la Ville, quatre-vingt Soldats Hollandois dans le Fort, & seize pieces de canon sur les boulevardz. 1°. Deux Forts près de la Ville de Nefokia, qui en est aussi commandée; & de l'autre côté, un troisième Fort sur le sommet d'une Colline qui commande la Rade, avec cinq ou six pieces d'artillerie, & une Garnison de trente Soldats. 3°. Deux Forts près de la Ville de Tabalola, montés de huit pieces de canon, qui la commandent. Leur situation naturelle les rend capables d'une si bonne défense que dix Hollandois fussent pour les garder.

Les Habitans de Nefokia ne passent pas pour bons Guerriers, mais ils ont l'habileté de se ranger toujours du côté des plus forts. On regarde comme les meilleurs Soldats des Isles Moluques ceux de Tabalola, qui sont venus anciennement de Kayoa. Ils étoient autrefois mortels Ennemis des Portugais & des Espagnols, & l'on prétend qu'ils ne souffrent pas plus volontiers la domination Hollandoise. Cette Isle de Machian est la plus riche en giroile. Tous les Habitans assurent que dans la grande moisson elle rapporte plus de dix-huit cens bahars.

Dans l'Isle de Bachian, les Hollandois ont le Fort de Mutieres, qui est considérable par son étendue & par les ouvrages qui le défendent.

Méthode du commerce
aux
Moluques.

La méthode du commerce aux Isles Moluques consistoit alors dans des échanges de plusieurs sortes d'étoffes pour des cloux & de la fleur de girofle. Les Habitans aimoient sur tout les étoffes de Cambaye & de Cotomandel. Saris nous donne un Etat des prix, qui n'est utile qu'à nous faire connoître les noms des marchandises, tels du moins qu'il nous les a transmis. Pour les kandaquins de Batrochie, six katis de cloux. Kandakins Papangs, trois katis. Selas, ou petites Bastas, sept & huit katis. Parra chere Mayo, seize katis. Dragam chere Mayo, seize. Kassas, douze. Berellias & Tankoulos rouges, quarante-quatre & quarante-huit. Sarassas chere Mayo, quarante-huit & cinquante. Sarampouti, trente. Chelles, Tapliels & Marafons, vingt & vingt-quatre. Kassas & Tankoulos blancs, quarante & quarante-quatre. Dongerigus les plus fins, douze; les plus gros, huit & dix. Pontis Kastellas, dix. Ballachios les plus fins, trente. Parra chere Mallayo de deux brasses, huit & dix. Grands Poras de quatre brasses, seize. Parkellas blancs, douze. Salalos Itam, douze & quatorze. Turias & Tappe Turias, un & deux. Patolas de deux brasses, cinquante & soixante. Les Velours, les Satins, les Taffetas & autres étoffes de soie de la Chine, se vendent aussi fort bien aux Moluques. Le riz & le sago se payent ordinairement avec la monnoye courante. Vingt huit livres de riz valent une piece de huit. Le sago, qui est une racine dont les Insulaires font leur pain, & qui est leur principale nourriture, hausse & baisse suivant l'abondance des années.

La défiance fait
lever l'ancre à
Saris.

La défiance prévalut enfin sur tous les intérêts du commerce, & fit prendre à Saris le parti de lever l'ancre. Les Espagnols & le Prince de Tidor lui répéterent en vain que s'il vouloit attendre seulement vingt-quatre heures, il recevrait du girofle en abondance. La vue de plusieurs Galeres, de quelques Frégates & d'un grand nombre de Caticoles qui se rassemblaient autour du Fort ne lui permit pas de douter qu'on ne méditât quelque trahison. Il mit à la voile le 13, avec un courant qui le portoit au Sud. A son départ on le salua de cinq coups de canon, auxquels il répondit par le même nombre.

En s'approchant de la pointe de Tidor, il vit quatre Vaisseaux Hollandois, qui croisoient devant le Fort de Maricko, & qui firent quelque mouvement pour le suivre. Mais il porta droit au Fort de Ternate, dont il s'approcha jusqu'à la portée du canon. Une Barque qui lui fut envoyée aussi-tôt, avec un Espagnol fort bien mis, lui fit les mêmes offres qu'il venoit de recevoir à Marro. Il balança sur la confiance qu'il y devoit prendre : mais les précautions qu'on exigeoit lui parurent si excessives, que ne pouvant les croire dictées par la bonne-foi, il remit à la voile.

Il avança peu les quatre jours suivans, parce que la Monsoon étoit contre lui. Le 18, il résolut de gagner l'Isle de Sayem, qu'il avoit vûe le jour d'au-paravant, & d'y relâcher à l'Ouest, pour attendre un tems plus favorable. Mais le vent s'étant mis tout d'un coup à l'Ouest, il porta au Nord & au Nord par Est. Le 20, après midi, il retourna vers une grande Isle, que les Habitans nomment Doy, dans le dessein d'y chercher des rafraichissemens. Le 21, il s'en trouva fort près, vers la pointe du Nord, qui est fort basse ; & l'Esquif s'étoit déjà mis en mer, pour chercher un lieu propre à l'ancrage. Mais le courant devint si impétueux à l'Est, qu'il fut impossible de s'approcher du rivage. On découvrit seulement une grande Baye, avec une Basse fort large, qui est située à la pointe du Nord, à deux milles de la terre. Cependant, après avoir passé la nuit à lutter contre l'effort du courant, on entra le lendemain dans la Baye, où l'on mouilla sur vingt-quatre brasses.

Le 23, Saris envoya l'Esquif, pour chercher de l'eau, & pour dresser une Tente, où ceux qui descendoient pussent être à couvert. Letter, qui fut chargé de ce soin, trouva un lieu commode, vis-à-vis du Vaisseau, avec des traces de Daims, de Sangliers & d'autres animaux. Le Pays étoit couvert d'arbres, tels que des Cocotiers, des Penangs, des Series & des Palmiers. Les Bécasses, les Faisans, & quantité d'autres oiseaux, s'y presentèrent aussi en abondance ; mais il ne paroissoit aucun Habitant. Saris descendit avec les Facteurs. Il fit creuser plusieurs fosses, pour prendre des Sangliers au piège. Ses gens s'exercerent à la pêche, entre les rocs ; mais, quoique le poisson n'y manquât pas, ils trouverent beaucoup de difficulté à le prendre. On en eut moins à tuer quelques Faisans & deux Pigeons ramiets qui étoient de la grosseur d'une Poule. Quelques Anglois passerent la nuit sur le rivage, pour observer les Sangliers qui s'approchoient des trappes.

Le 24, on vit plusieurs Sangliers d'une taille surprenante ; mais on n'eut pas la satisfaction d'en prendre un seul. D'ailleurs cette occupation fut troublée par une éclipse de Lune, qui dura trois heures & demie, & qui parut fort terrible aux Anglois. Les jours suivans furent employés à faire la provision d'eau & de bois. Le premier de Mai, quelques Matelots furent envoyés dans l'Esquif jusqu'à la pointe Ouest de la Baye, où ils trouverent l'eau fort profonde. Ayant pris terre, ils apperçurent des ruines de maisons, & d'autres vestiges de société humaine, qui leur firent juger que l'Isle n'avoit pas toujours été déserte, & que la guerre en avoit détruit ou chassé les Habitans.

Le 12, on quitta l'Isle de Doy, qui est la dernière au Nord-Est de Battachina ou de Geylolo. Sa latitude est de 2 degrés 35 minutes du Nord. La variation de 5 degrés 20 minutes Est, Saris prit delà sa course pour le Japon,

SARIS.
1613.
Il passa à Ternate.

Isle de Sayem.

Isle de Doy. Ce
que les Anglois y
trouvent.

Saris entreprend
de le rendre droit
au Japon.

SARIS.
1613.

Se route.

avec soixante-onze personnes à bord, tant Anglois & Espagnols, qu'Indiens ramassés dans les divers lieux qu'il avoit parcourus. Sa navigation fut heureuse jusqu'au 2 de Juin, qu'étant à 25 degrés 44 minutes de latitude, il trouva par ses calculs que depuis l'Isle Doy il avoit fait trois cens cinq lieues au Nord Est. Il crut découvrir, dans l'après midi du même jour, les Isles Dos-Reys-Magos, ou des Rois Mages; mais en approchant de la terre, il reconnut qu'il s'étoit trompé. La Côte qu'il apperçut étoit celle d'une Isle basse & déserte, qui ne lui fit pas naître l'envie d'y relâcher. Le lendemain il eut la vue de dix ou onze autres Isles, qui sont rangées du Nord-Est au Sud-Ouest, à si peu de distance l'une de l'autre, qu'il fut embarrassé pour trouver un passage. Il prit le parti, vers le soir, de porter à l'Est; & le 3 il relâcha dans une de ces Isles, qui lui parut la plus agréable qu'il eût rencontrée depuis son départ de l'Europe. Elle ne manquoit ni d'hommes ni d'animaux. Son dessein étoit de s'arrêter à la pointe Nord Est; mais le vent lui devint si incommode dans cette station, que n'ayant pu s'approcher de deux Barques, qui firent aussi des efforts inutiles pour s'approcher de lui, il continua sa navigation au Nord-Ouest. Il eut bientôt à l'Ouest-Nord-Ouest, la vue d'une autre Isle, d'où il en apperçut encore une, à sept ou huit lieues au Nord-Est. S'étant avancé vers celle-ci, il découvrit plusieurs rocs, qui sont à deux milles du rivage, l'un qui s'élève au-dessus de l'eau, d'autres à demi submergés, contre lesquels l'eau se brise avec beaucoup d'écume. Il porta de-là au Nord-Ouest, pour éviter le courant qui alloit au Sud. Le 7, il se crut à vingt-huit ou trente lieues de Tonan. Mais il reconnut le lendemain son erreur, à la vue de plusieurs Isles qu'il découvrit à cinq ou six lieues vers l'Ouest. Ayant repris au Nord par Est, il eut, à quatre ou cinq lieues Est par Sud, la vue d'une Isle qui présente trois Collines rondes, de la forme d'un pain de sucre. Vers le soir il vit celle d'Ufzideke, qui s'élève comme en deux parties au Nord-Est, mais qui est fort plate du côté opposé. Le lendemain, à douze lieues Nord-Est & Sud-Ouest d'Ufzideke, il découvrit Amaxay, ou Legue, & six grandes Isles qui sont sur une même ligne. Amaxay en a un grand nombre de petites au long de ses Côtes. Un peu plus loin à l'Est, les Anglois virent pleinement la haute terre de l'Isle, qui est nommée Xima dans les Cartes, mais que les Habitans appellent Mashma.

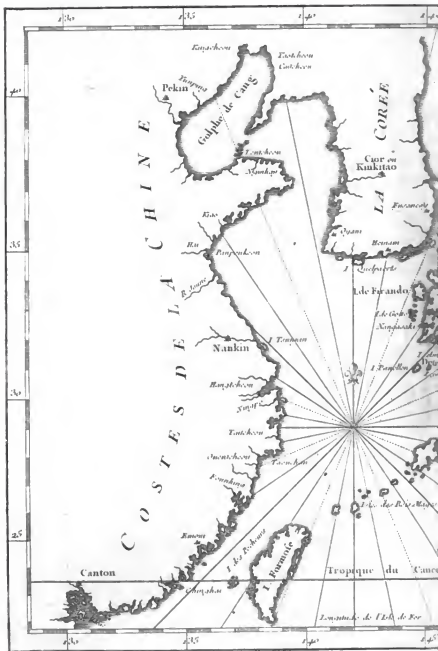
Barques Japonnoises.

Les Anglois arrivent devant Nangazaki.

Le 10, à neuf heures du matin, en s'approchant de la terre qui ne leur avoit paru qu'à dix lieues, au lever du Soleil, ils virent approcher d'eux quatre grandes Barques de Pêcheurs, dont chacune n'étoit pas moins que de cinq ou six tonneaux, avec quatre Rameurs de chaque côté. A l'aide des Indiens qu'ils avoient amenés pour Interprètes, ils apprirent enfin qu'ils étoient vis-à-vis le Port de Nangazaki, & dans les Détroits d'Arima, qui sont formés par l'Isle d'Ufzideke. L'ancrage est excellent à l'extrémité septentrionale des Détroits; & du côté opposé on trouve l'entrée de Cochinock, Saris fit marché avec deux Maîtres des Barques Japonnoises, pour lui servir de Pilotes jusqu'à Firando, qui étoit encore à trente lieues. Une des quatre Barques appartenoit aux Portugais de Nangazaki; & l'Equipage, qui étoit converti depuis peu au Christianisme, avoit suivi le Vaisseau Anglois, dans l'opinion qu'il arrivoit de Macao. Mais reconnoissant sa méprise, il se hâta de porter cette nouvelle à ses Maîtres.

Les

70 10



Les deux Pilotes Japonois portèrent Nord par Ouest avec un vent si favorable, que le 11 de Juin après midi, on jeta l'ancre à une lieue de Firando. Il fut impossible de s'avancer plus loin, parce qu'on arrivoit à la fin de la marée. Mais on n'y fut pas long-tems sans voir arriver à bord le vieux Roi de l'Isle, Foyne Sama, avec Tone Sama son neveu, qui gouvernoit sous son autorité. Ils étoient accompagnés de quarante Barques, ou petites Galeres, les unes conduites par dix Rameurs, d'autres par un plus grand nombre. Lorsqu'ils se furent approchés du Vaisseau, le Roi donna ordre au cortège de demeurer à quelque distance, & montant à bord avec son seul neveu, il salua Saris à la mode du Pays. Cette salutation consiste à quitter d'abord leurs sandales, ensuite à frapper d'une main dans l'autre & à les baisser toutes les deux jusqu'à leurs genoux; après quoi reprenant leurs sandales ils s'avancent à petits pas, en prononçant *augh, augh*. Les deux Princes étoient en robe de soye brochée d'or, sous laquelle ils avoient une chemise qui leur touchoit la peau, & des hautes-chausses fort semblables aux nôtres. Mais ils étoient sans bas. Chacun portoit au côté deux Katans, qui sont les épées du Pays, l'une de la longueur d'une demie-aune, l'autre moins longue de la moitié. Ils avoient le col nud. Le devant de leur tête étoit rasé jusqu'au sommet; & le reste de leurs cheveux, qui étoient fort longs, formoit un nœud par derrière. Ils n'avoient ni bonnet ni turban. L'âge du Roi étoit environ soixante-douze ans, & celui de son neveu vingt-quatre. Pour unique escorte, en montant à bord, ils étoient accompagnés chacun d'un Officier, qui avoit le commandement de leurs Esclaves.

Saris les conduisit dans la chambre de Poupe, où sur l'avis qu'il avoit reçu de leur visite, il avoit fait préparer un somptueux festin, avec un concert, qui parut les amuser beaucoup. Il presenta au Roi les Lettres de Sa Majesté Britannique. Elles furent reçues de ce Prince avec de grandes marques de satisfaction; mais il remit à les ouvrir au retour d'Ange, dont il vouloit se servir pour Interprète. Ange, qui signifie Pilote en Langue Japonoise, étoit un Anglois, nommé William Adams, qui étant venu au Japon par la Mer du Sud dans un Navire Hollandois, avoit pris occasion d'une révolte des Matelots pour demeurer dans ces Isles, où il étoit depuis douze ans. Les Lettres qu'il avoit trouvé le moyen d'écrire aux Facteurs Anglois de Bantam, avoient été le principal aiguillon qui avoit fait entreprendre ce voyage à Saris. Il étoit alors à près de trois cens lieues de Firando, sans que l'Auteur nous apprenne ici où il pouvoit être dans un si grand éloignement.

Après avoir passé plus d'une heure sur le Vaisseau, le Roi rentra dans sa Galere, & retourna au Rivage; mais toute la noblesse qui l'avoit accompagné voulut visiter aussi les Anglois. La plupart de ces Seigneurs Japonois portoient avec eux quelque présent de gibier ou de venaison, & Saris s'efforça d'abord de répondre à leurs politesses; mais les Soldats se présentant à leur tour, par un simple inouvement de curiosité, il fut bientôt si fatigué de cette multitude de visites, qu'il envoya prier le Roi de l'en délivrer. Un des principaux Officiers de la garde vint aussitôt à bord, avec ordre d'y demeurer, pour mettre les Anglois à couvert de toutes sortes d'insultes. Il se fit dans la Ville une proclamation dans la même vue. La nuit suivante, Henrick Brower, Chef du Comptoir Hollandois de Firando, rendit une visite à Saris, ou plu-

Tome II.

V

SARIS.
1613.
Ils se rendent
à Firando.

Visite que Saris reçoit du Roi.
Salutation & habillement de ce Prince.

William Adams,
Anglois établi
au Japon depuis
douze ans.

Empressement
des Japonois à
voir le Vaisseau.

SARIS.
1613.

tôt chercha l'occasion d'apprendre ce qui s'étoit passé entre le Roi & les Anglois. Mais, déguisant sa jalousie sous de grandes apparences de civilité & de zèle, il leur promit d'écrire le lendemain à William Adams, pour l'informer de leur arrivée. En effet, leur ayant tenu parole, sa lettre fut envoyée par le Roi à Ofakkag premier Port du pays, où William Adams étoit à voyager. L'Auteur le nomme ici *Edoo*, si l'on ne veut que ce soit une erreur, & qu'on doive lire Jedo.

Les Anglois
entrent dans le
Port.

Les Japonois ne laisserent manquer aucune sorte de rafraîchissemens au Vaisseau de Saris. Les bêtes fauves & le poisson y étoient portés en si grande abondance, que ne pouvant être qu'à très bon marché, les gens de l'Equipage se faisoient un amusement continuel de traiter ceux de qui ils les achetoient. Comme ils n'avoient pas cessé de demeurer à l'ancre dans leur première station, le Roi leur envoya un jour 60 Barques bien équipées, pour les amener dans la Rade. Saris, un peu allarmé de cette multitude, alloit les fait prier de ne pas s'approcher trop de son Bord; mais le Roi qui étoit à leur tête, fit signe de son mouchoir au plus grand nombre de ne pas s'avancer; & montant lui-même à bord, il dit au Général qu'elles étoient venues par son ordre, pour aider le Vaisseau à passer une pointe que la marée rendoit fort dangereuse. En effet, l'eau se trouva si forte, que malgré le vent, qui étoit favorable, on auroit été poussé sur les rocs de la pointe, si l'on n'eût accepté le secours des Barques pour tirer le Vaisseau à force de rames. Pendant ce travail le Roi étoit à déjeuner avec Saris, qui voulut récompenser les Japonois de leur peine; mais ce Prince leur défendit de rien prendre des Anglois pour un service d'amitié. On mouilla devant Firando, sur cinq brasses d'un fond bourbeux, si près du Rivage qu'on pouvoit parler aux Habitans dans leurs maisons. Saris salua la Ville de neuf coups de canon, auxquels les Japonois ne purent répondre faute d'artillerie. Firando est sans canon & sans Forr. Sa seule défense consiste dans quelques barricades, qui seroient à peine capables de résister à la mousqueterie.

Reboullement
de vilices.

Femmes Japo-
noises; leur ha-
bitement & leur
figure.

A si peu de distance de la Ville, on fut plus exposé que jamais aux visites continuelles de la Noblesse & du Peuple. Quoiqu'on ne reçût que les plus distingués, on ne pouvoit empêcher qu'il n'y eût sans cesse autour du Vaisseau un grand nombre de Barques, remplies de toutes sortes de gens qui confideroient avec admiration la proue & la poupe. Saris ne se fit pas presser pour accorder à plusieurs femmes de condition la liberté de venir le visiter dans sa chambre. Il y avoit un tableau de Venus & de Cupidon, dans un état assez libre. Les Dames Japonaises, qui avoient été converties au Christianisme par les Jésuites Portugais, se jetterent à genoux pour faire leurs dévotions devant cette peinture, sans que les Anglois osassent les avertir de leur erreur, dans la crainte de se faire reconnoître pour ennemis de ce culte, & par conséquent des Esclaves. Le Roi voulut procurer le même spectacle à ses femmes. Il vint à bord avec ses quatre favorites, qui étoient vêtues de plusieurs robes de soie fort legeres, tellement passées l'une sur l'autre qu'on pouvoit les distinguer toutes, & liées avec un ruban vers la ceinture. Elles avoient les jambes nues, mais elles portoient aux pieds une sorte de demie-sandale, liée aussi avec un ruban de soie, qui montoit par plusieurs tours au-dessus de la cheville. Leurs cheveux, qu'elles avoient noirs & fort longs, étoient noués glamment sur

leur tête. Il ne manquoit rien à leur taille, à la beauté de leurs traits, ni même à la blancheur de leur peau; mais n'ayant aucun teint naturel, elles y suppléent par l'art. Communément les femmes sont fort petites au Japon, extrêmement grasses, & d'une politesse, qui fait l'admiration des Européens. Elles savent faire les distinctions du rang, de l'âge & des qualités. Le Roi parut souhaiter que Saris & l'Interprète fussent les seuls qui demeurassent dans la chambre de poupe avec lui & ses femmes. Cet Interprète, que les Anglois avoient amené de Bantam, étoit né au Japon; & sachant le Malayen, il répétoit à Saris dans cette langue ce que le Roi lui avoit dit en Japonois. Les femmes du Roi parurent d'abord un peu réservées; mais à la prière de ce Prince elles prirent un air plus libre & plus gai. Elles chanterent diverses chansons, elles jouèrent de certains instrumens qui ressemblent beaucoup au luth de l'Europe; mais qui avec le même ventre ont le col plus long & ne sont montés que de quatre cordes. Elles touchoient fort agilement les cordes avec les doigts de la main gauche, tandis que de la main droite elles les frappaient d'un petit bâton d'ivoire. Cet exercice paroissoit leur plaire beaucoup. Elles battoient la mesure. Elles chantoient & jouoient sur un livre où les airs étoient notés en lignes & en espaces, à peu près comme notre musique de l'Europe. Saris leur fit une réception fort galante, & leur offrit plusieurs bijoux, qui se trouvoient entre ses marchandises. Ensuite il prit cette occasion pour demander au Roi une Maison dans la Ville. Elle lui fut accordée sans objection. Le Roi prit, à son départ, deux Facteurs, auxquels il fit voir, en rentrant dans la Ville, deux ou trois Maisons dont il leur laissa le choix, après avoir ordonné aux propriétaires de s'accommoder avec les Anglois pour le prix.

Le 13, Saris descendit au Rivage, accompagné de ses Officiers & de ses Marchands, avec les presens qu'il destinoit au Roi, & qui montoient à la valeur de cent quarante livres sterling. Il fut reçu avec des marques extraordinaires d'estime & d'affection, traité avec toutes sortes de gibier & de fruits, & réjoui par une infinité d'amusemens. Au milieu du festin, le Roi se fit donner une coupe, qui avoit été apportée entre les presens. Quoiqu'elle ne tint pas moins d'une pinte & demie, il la fit remplir du vin de son pays, qui est une distillation de riz aussi forte que l'eau-de-vie de France, & déclarant au Général Anglois qu'il falloit la vider à l'honneur du Roi d'Angleterre, il en donna l'exemple, que Saris s'empressa d'imiter. Ensuite faisant passer la coupe dans une salle voisine, où les Nobles étoient à dîner avec les Facteurs Anglois, il donna ordre qu'elle y fût vidée à la ronde. Les Japonais mangent à terre, assis sur des nattes, & les jambes croisées à la manière des Turcs. Mais ces nattes étoient richement bordées; les unes de drap d'or, d'autres de velours, de satin & de damas.

Le 16, Saris convint du prix d'une Maison avec le Capitaine du quartier Chinois, dont le nom étoit Andalli, pour la somme de quatre-vingt-quinze piéces de huit, pendant la Mousson, c'est-à-dire, l'espace de six mois. Andalli s'engageoit, non seulement à fournir aux Anglois le logement qu'ils avoient déjà choisi, mais à l'entretenir de nattes & des autres commodités du pays, en leur laissant la liberté d'y faire à leurs propres frais les changemens qui leur seroient convenables. Le jour de ce traité il vint sur le Vaissseau une si prodigieuse foule de peuple, que Saris fut obligé de faire demander des or-

SARIS.
1613.

Elles chantoient
& jouent des instrumens.

Musique Japonnoise.

Festin que le
Roi de Firando
donne aux Anglois.

Saris prend une
maison à Firando.

SARIS.
1613.

Artifices des
Hollandois.

Comédiennes
Japonoises.

Rigueur à la
Chine pour le
commerce étranger.

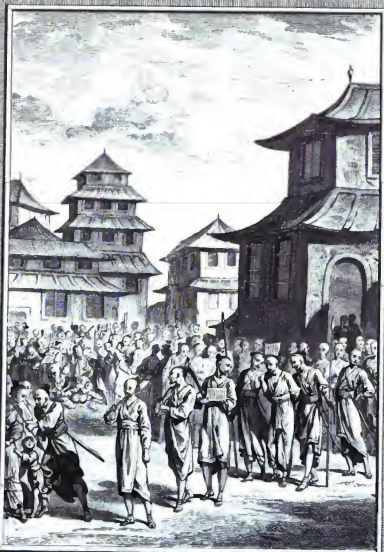
Les Hollandois
prennent le nom
d'Anglois.

des au Roi pour sa tranquillité : on lui avoit dérobé quantité de choses ; mais ses soupçons tomberent plus sur ses gens que sur les Japonois. Le même jour , on vit revenir de l'Isle de Xima , ou Mashima , un Flamand qui s'y étoit rendu dans une Barque du pays , avec quelques balles de draps , du poivre , & des dents d'éléphants. Quoiqu'il revint sans aucun reste de ces marchandises , il affecta de se plaindre beaucoup des disgrâces qu'il avoit essuyées , en faisant entendre que sa petite cargaison avoit été moins vendue que pillée ; mais l'interprète des Anglois apprit des Matelots qui l'avoient conduit , qu'il avoit échangé fort avantageusement ses marchandises pour des lingots d'argent , & que les Hollandois vouloient cacher à Saris cette heureuse espèce de commerce.

Le Roi de Firando avoit promis de procurer aux Anglois de nouveaux amusemens sur leur Vaisseau. Il s'y rendit le 21 avec une troupe de femmes , arrivées nouvellement dans la Ville pour y représenter des comédies , à peu près comme nos Comédiens d'Europe , qui courent de Villes en Villes pour le divertissement des Provinces. Elles étoient fournies d'habits & de décorations conformes à leurs Pièces , dont les sujets étoient des aventures de guerre ou d'amour. Ces femmes dépendent d'un seul homme , dont elles sont esclaves , & qui les envoie dans divers Cantons , avec défense , sous peine de mort , d'exiger plus que le prix qui leur est fixé pour les plaisirs qu'elles donnent au Public. Leur état , quoique propre à les faire mener une vie douce & aisée , passe pour infâme. Après avoir vécu dans la meilleure compagnie , & servi même de Maîtresses aux premiers Seigneurs du Japon , qui les préfèrent quelquefois à d'honnêtes femmes , on leur met après leur mort une bride de paille dans la bouche , avec laquelle on les traîne ignominieusement dans les rues , & l'on abandonne ensuite leurs cadavres sur un fumier , aux chiens & aux oiseaux de proie.

Le 23 , on apprit à Firando qu'il étoit arrivé à Nangazaqui , deux Jones Chinois chargés de sucre , malgré les rigoureuses défenses de l'Empereur de la Chine , qui avoit condamné nouvellement au dernier supplice cinq mille personnes & confisqué tous leurs biens , pour avoir exercé le commerce étranger contre ses ordres. Les Marchands des deux Jones avoient corrompu par leurs présents divers Officiers de la Côte , successeurs de ceux mêmes , qui avoient été enveloppés dans la Sentence de l'Empereur.

Le 29 , il arriva au même Port un Jonc de Siam , chargé de Hollandois qui apportoiient au Japon du bois de Brezil & des peaux de différentes sortes. Saris apprit avec étonnement qu'ils prenoient le nom d'Anglois , & que les Marchands de la même Nation étoient depuis long-tems dans cet usage ; non que les Anglois fussent dans une réputation fort glorieuse au Japon , car les Portugais n'avoient pas manqué de les y faire connoître comme des Pirates & des Ennemis de la Religion Romaine ; mais ils y étoient regardés comme des guerriers redoutables , surtout depuis qu'un seul Vaisseau Anglois s'étoit rendu maître de plusieurs Navires Espagnols aux environs des Philippines. Le bruit de cet événement s'étoit répandu dans les Isles du Japon. Il y avoit été célébré par une chanson , qui portoit le nom de *Krosonia* , & que Saris prit plaisir à se faire répéter. Les Japonois la chantoient avec des gesticulations effrayantes , qui faisoient assez d'impression sur les enfans & les femmes , pour leur donner une idée terrible du courage des Anglois.



Supplices du Japon .

N^o. XVI.

Saris s'établit enfin dans sa Maison de Firando. Il y mit vingt-six hommes, assez armés pour se défendre dans les occasions de surprise, mais trop peu pour inspirer de la défiance au Roi & de la frayeur aux Habitans. A son arrivée, il trouva que les Hollandois avoient beaucoup diminué le prix de leurs draps, dans la vue apparemment de s'en défaire avant que les Anglois en eussent fait décharger. Il se procura une conférence avec Brower, Chef de leur Comptoir, pour lui représenter que c'étoit faire un tort égal aux deux Nations, & lui proposer de convenir d'un prix fixe & constant. Brower parut consentir à cette proposition. Mais dès le même soir il fit déclarer aux Anglois qu'il n'avoit pas reçu de ses Maîtres le pouvoir de faire des traités. Le lendemain, il embarqua une grosse quantité de draps pour différentes Isles, avec ordre à ses Facteurs de s'en tenir à leur diminution.

Le 7, le Roi de l'Isle de Goto, qui n'est pas éloignée de Firando, vint rendre une visite au Roi Toyna, son parent, & son allié. Il étoit moins amené par l'empressement de l'amitié, que par la curiosité de voir le Vaisseau Anglois, dont tous les Japonois parloient avec admiration. Toyna fit prier le Général de recevoir civilement un Prince dont la satisfaction lui étoit chère. Les Anglois reçurent ordre à bord, de ne rien ménager pour rendre la fête éclatante. Ils traitèrent le Roi de Goto avec autant de pompe & de respect qu'ils en auroient employé pour faire honneur à leur propre Souverain. L'artillerie fut déchargée plusieurs fois, le Vaisseau paré de rideaux & de tapis magnifiques, tous les Matelots vêtus galamment, & le festin digne d'une fête royale. Saris, qui avoit l'art de joindre beaucoup de grâce à ses civilités, causa tant de plaisir & d'admiration aux deux Rois, que celui de Goto, dans le mouvement de sa reconnaissance, le pressa de venir lui-même ou d'envoyer quelques Anglois dans son Isle.

L'exécution de trois Japonois, deux hommes & une femme, qui avoient été condamnés à mort par la bouche même du Roi Foyne, donna aux Anglois un spectacle terrible. Ils n'eurent d'abord que la tête coupée. Mais les Spectateurs s'approchant ensuite pour essayer la bonté de leurs katans ou de leurs sabres, taillèrent les cadavres en pièces; après quoi, plaçant les morceaux l'un sur l'autre, ils recommencèrent encore cette sanglante boucherie, pour voir qui couperoit le plus de morceaux à la fois. Saris ne trouva pas moins d'injustice dans la Sentence que de barbarie dans l'exécution. La femme, dans l'absence de son mari qui étoit allé faire quelque voyage, avoit donné un rendez-vous aux deux hommes, à différentes heures. Celui qui devoit venir le dernier, trouvant le tems trop long, s'étoit présenté assez tôt pour la surprendre avec l'autre; & dans la rage de se voir trompé il s'étoit vengé à coups de sabre. Le bruit avoit attiré les voisins, qui s'étoient saisis des trois criminels; & sans mettre aucune distinction entre leur crime, le Roi les avoit condamnés sur le champ à la mort. Les restes des trois cadavres furent abandonnés aux chiens & aux oiseaux de proie. Mais autant que la fin de ces spectacles est tumultueuse, autant l'on observe d'ordre & de gravité dans les préliminaires. La marche commence par un homme seul, qui porte une hache sur l'épaule. Il est suivi d'un autre, qui porte une pioche, pour ouvrir la fosse du coupable, lorsque la Sentence permer qu'il soit enterré. Un troisième porte une petite planche, sur laquelle le crime & la Sentence sont gravés. Le quatrième est le

SARIS.
1613.

Le Roi de Goto
vient visiter
les Anglois.

Exécution de
trois criminels,
& forme de ces
châtiments au Japon.

SARIS.
1613.

patient, les mains liées derrière le dos avec une corde de foye, & portant sur la tête une petite bannière de papier, où son crime est encore écrit en fort gros caractères. Le Bourreau suit, le katan au côté, & tenant d'une main le bout de la corde dont le criminel est lié. Deux Soldats marchent la pique à la main de chaque côté du criminel, & tiennent la tête panchée sur son épaule pour lui ôter toute espérance de pouvoir s'échapper. Saris, qui en vit conduire plusieurs avec ces tragiques cérémonies, admira leur résolution, & confessa qu'en Angleterre même on ne va point à la mort avec cette fermeté. Il en vit exécuter un, pour avoir volé un sac de riz qui ne valoit pas plus de trente sols. Le vol est commun au Japon, mais il n'est puni nulle part si sévèrement.

Arrivée de William Adams.

Le 19, William Adams, qu'on attendoit depuis quarante-huit jours, arriva heureusement à Firando, après avoir employé dix-sept jours à venir de Sotongo. Dans les entretiens qu'il eut avec Saris sur les intérêts du Commerce, il lui dit que les conjonctures n'étoient pas toujours également favorables, mais qu'il ne doutoit pas qu'avec un peu d'habileté & de confiance les Anglois ne pussent y trouver leurs avantages, comme d'autres Nations qui les avoient précédés. Il fit d'ailleurs de grands éloges du pays, pour lequel il sembloit avoir pris beaucoup d'affection.

Crime & supplice d'un Gouverneur.

Le 13 au matin, un des Gouverneurs du jeune Prince fut coupé en pièces par l'ordre du Roi, pour avoir entretenu un commerce trop familier avec sa propre mère. Un Esclave du coupable eut le même sort que son Maître, pour avoir entrepris de le défendre. Le même jour, quelques Espagnols, arrivés à Firando, vinrent prier Saris de leur accorder le pailage jusqu'à Bantam. Ils étoient de l'Equipage d'un Amiral d'Espagne, qui avoit été envoyé l'année précédente pour rentrer de nouvelles découvertes au Nord du Japon. Pendant le séjour que leur Vaisseau étoit obligé de faire à Jedo, pour attendre la Mousson qui commence à la fin de May, ils s'étoient révoltés contre leur Chef; & l'ayant abandonné avec la dernière perfidie, ils cherchoient à se rapprocher de l'Europe. Mais Saris leur déclara, que ne pouvant prendre plus de confiance que d'estime pour des gens de leur caractère, il n'étoit pas disposé à les recevoir.

Espagnols qui abandonnent leur Amiral.

Le dessein des Anglois, tel qu'ils l'avoient communiqué au Roi de Firando, étant de se rendre à la Cour de l'Empereur du Japon, ils convinrent avec le Roi, des présents qu'ils devoient offrir à ce grand Monarque & à ses principaux Officiers, du nombre d'hommes qu'ils devoient envoyer à Meaco, & des préparatifs qui convenoient à leur députation. Les présents furent bornés aux sommes suivantes, sans que l'Auteur nous apprenne si c'étoit en argent monnoyé, ou en valeur de marchandises.

Présens destinés à l'Empereur du Japon.

	liv.	sterl.	fol.	den.
Pour l'Empereur Ogoxosama.....	87	76
Pour Xongosama, fils de l'Empereur.....	43	150
Pour Kodskedona, Secrétaire d'Etat.....	15	176
Pour Saddadona, fils du Secrétaire.....	14	34
Pour Jhokora, Juge de Meaco.....	4	106
Pour Fongo-Dona, Amiral d'Orongo.....	3	100
Pour Goto-Shoravero, Maître de la				
Monnoye.....	11	00

Ce détail n'a de curieux que le nom de l'Empereur & ceux de ses principaux Ministres, car il n'est pas fait pour donner une haute idée de l'Ambassade Angloise. Cependant le Roi Foyne, qui avoit pris beaucoup d'affection pour Saris, lui fit préparer une belle Galere, avec vingt-cinq Rameurs de chaque côté, & soixante autres Japonois pour cortège. Elle fut ornée fort galamment. Dix Anglois, choisis pour accompagner Saris, s'équipèrent particulièrement de ce qu'ils avoient de plus riche. Ils partirent le 2 du mois d'Août, & Saris nous a laissé une Relation fort exacte de ce voyage.

Ils passèrent entre plusieurs Îles, dont la plupart leur parurent extrêmement peuplées, & remplies de fort belles Villes. Celle qui se nomme Fukkate, est défendue par un Château de pierres de taille, mais sans artillerie & sans garnison; ce qui parut d'autant plus étrange à Saris que l'ayant observé de près il le trouva bien entretenu, avec un fossé profond de cinq brasses, & trois fois plus large, un pont levé & plusieurs guerites. On fut obligé de relâcher au Port de Fukkate, parce que le vent & la marée l'emportoient sur les efforts des Rameurs. La Ville ne parut pas moins grande à Saris, que celle de Londres, considérée dans l'enceinte de ses murs. Elle est plus peuplée qu'on ne peut se l'imaginer, & les Habitans en sont fort civils. Cependant les enfans & la vile populace s'assemblerent autour des Anglois & des Japonois de la Galere, en criant avec un bruit épouvantable, *Koré, koré, kohoré, waé*, c'est à-dire, *Coriens, cœurs perfides*. On fut exposé au même traitement dans toutes les Villes où la Galere relâcha, & dans quelques-unes on essaya quelques volées de pierres, sans y trouver d'autre remède que de passer en silence. Au long de toute cette Côte, jusqu'à la Ville d'Ozaka, Saris remarqua un grand nombre de femmes qui habitent sur l'eau, dans des Barques, avec leurs enfans, tandis que les maris s'occupent sur le rivage à diverses sortes de travail. L'occupation des femmes est de pêcher du poisson en plongeant jusqu'à sept ou huit brasses de profondeur. Mais cet exercice leur rend les yeux aussi rouges que du sang, & leur profession se reconnoît à cette marque. On mit deux jours depuis Firando jusqu'à Fukkate. A dix ou douze lieues, dans le Détroit de Xemina Seki, les Anglois observèrent une grande Ville, près de laquelle ils virent à l'ancre un Jonc de neuf cens ou mille tonneaux, revêtu de plaques de fer, avec une garde pour le garantir du feu & de toutes sortes d'accidens. Il étoit fort bien construit, à peu près comme on nous représente l'Arche de Noé. Les Japonois dirent à Saris qu'il étoit destiné à transporter des Soldats dans les Îles, lorsqu'on étoit surpris par la guerre ou par quelque révolte.

Après qu'on eut passé les Détroits, il ne se presenta rien d'extraordinaire jusqu'aux environs d'Ozaka, où l'on arriva le 27 d'Août. La Galere ne pouvant s'approcher de la Ville, il vint à sa rencontre une Barque legere, qui apportoit le Maître de la maison où les Anglois devoient être reçus à leur arrivée. Il leur presenta des rafraichissemens de vin & de fruits. Pour remonter le fleuve, la Barque fut tirée par des Mamelors, avec une corde attachée au sommet d'un mât. Ozaka est une Ville de la même grandeur que Fukkate. Elle a plusieurs ponts de bois, sur une riviere qui n'est pas moins large que la Tamise. Ses maisons ne sont pas également belles, mais il s'en trouve plusieurs d'une beauté extraordinaire. Ozaka est un des principaux

SARIS.
1613.

Voyage de Saris à la Cour de l'Empereur.

Fukkate, grande Ville.

Jonc de mille tonneaux.

Ozaka, grande Ville au Japon.

SARIS,
1613.

Port de Japon. Son Château est d'une grandeur considérable, fortifié par de larges & profonds fossés, avec plusieurs ponts-levis à chaque porte. Les murailles ont douze ou quinze pieds d'épaisseur, avec des ouvertures par intervalles pour lancer des fleches, des dards & des pierres. Elles sont de belles pierres de taille, & soutenues par un large rempart. Chaque pierre est taillée si exactement pour remplir sa place, que sans aucun besoin de ciment, un peu de terre suffit pour remplir les jointures.

Usurpation de
l'Empire par O-
gokama.

Ce Château étoit la demeure de Ticofama, fils du dernier Empereur, qui se trouvant dans l'enfance à la mort de son pere, avoit été laissé sous la tutelle de quatre Seigneurs, dont Ogokofama étoit le Chef. L'ambition de regner leur avoit bientôt fait violer tous les droits; mais Ogokofama, seignant de prendre les armes en faveur du jeune Prince, avoit défait ses trois rivaux dans plusieurs batailles. Il en avoit tué deux, & forcé le troisième de chercher son salut par la fuite. Enfin lorsqu'il s'étoit vu sans concurrent, il s'étoit fait proclamer Empereur, à l'extrême étonnement de ceux qui ne l'avoient pas soupçonné de cette vûe; & s'étant saisi du légitime héritier de la Couronne, il l'avoit marié à sa fille, comme le seul moyen dont on pût espérer une parfaite réconciliation. Mais il avoit confiné les deux jeunes époux dans le Château d'Ozaka, & placé près d'eux, pour Garde continuelle, un certain nombre de jeunes gens qu'il avoit fait élever depuis le berceau dans un dévouement absolu à toutes ses volontés. Ainsi n'ignorant pas les démarches & les plus secrètes pensées du Prince, il gouvernoit l'Empire avec une parfaite sécurité.

Ville de Sakay.

Vis-à-vis d'Ozaka, de l'autre côté de la rivière, on découvre une autre Ville, nommée Sakay, qui est fort inférieure en étendue, mais qui entretient un grand commerce avec les Isles voisines.

Ville de Fu-
chimi & la gar-
nison.

Le 18, après avoir laissé, à quelques Négocians d'Ozaka, des essais de marchandises & leur prix, Saris partit sur une Barque pour Fuchimi, où il arriva le 19. Cette Ville, qui est fortifiée suivant la méthode du Pays, a pour sa garde trois mille Soldats, que l'Empereur y entretient dans la seule vûe de renir en respect Ozaka & Meaco. On renouvellloit la Garnison à l'arrivée des Anglois. Ils virent sortir les vieilles Bandes, & les nouvelles prendre leur place. Elles marchaient sur cinq hommes de front & dix de hauteur. A chaque division, elles avoient un Officier, qui les entretenoit dans un ordre exact. La première étoit armée de *calivers*, car les Japonais n'ont pas de mousquets & n'en veulent pas prendre l'usage. La seconde l'étoit de piques; la troisième de katans, ou de sabres, & de targettes; la quatrième d'arcs & de fleches; la dernière, d'une sorte de bâtons ou de crocs garnis de fer, qui se nomment dans le Pays *Waggadashes*. Ces cinq divisions, avec leurs différentes armes, formoient une Compagnie; après laquelle une autre suivoit dans le même ordre. Mais il n'y avoit ni enseignes, ni tambours, ni trompettes, ni d'autres instrumens de guerre. La première file des katans avoit des fourreaux d'argent; & la dernière, des fourreaux d'or ou dorés. Toutes les Compagnies n'étoient pas composées du même nombre d'hommes. L'une étoit de cinq cens, une autre de trois cens, & les autres de deux cens cinquante. Au milieu de chacune, trois chevaux en bride & en selle, richement caparaçonnés, avec les houlles de velours brodé ou de pelletterie précieuse,

Ordre de la mi-
lice Japonaise.



Gravé par J. B. H. H. H.

Marche Militaire du Japon.

Gravé par J. B. H. H. H.

N.° XVII.

précieuse, étoient conduits chacun par trois Esclaves, qui les tenoient avec des longes de soye. Les Capitaines marchaient à cheval, à la queue de chaque Troupe, mais les jambes croisées sur deux pautiers, où leur lit & le reste de leur bagage étoient renfermé. Les plus vieux avoient derrière eux une sorte de dossier, contre lequel ils étoient appuyés dans une posture assez commode. Saris & les Anglois rencontrèrent le Commandant de la Garnison deux jours après avoir vu la première Troupe; car chaque Compagnie marchait à deux ou trois lieues de distance, pour la commodité des logemens & des vivres. Le Commandant étoit distingué par la richesse de son équipage. Il prenoit en chemin le divertissement de la chasse & du vol. Outre ses chevaux de bagage, il en avoit six de main, qui surpasseient, au jugement de l'Auteur, les plus beaux Genets d'Espagne. Son palanquin, de velours cramoisi, étoit porté devant lui par deux hommes; mais il y en avoit six, qui se relevoient tour à tour pour cet emploi.

SARIS.
1613.

Marche du Com-
mandant.

Il regnoit un si bel ordre dans la marche de cette petite armée, qu'on n'entendoit parler d'aucune injure ni d'autres sujets de plainte. Comme chacun payoit pour ses besoins, tous les Soldats étoient reçus volontiers dans les lieux de leur passage. Il n'y a point de Villes ni de Villages sur les routes publiques qui ne soient bien pourvus de Cuisiniers, de Traiteurs & d'Auberges, où l'on peut se faire servir sur le champ ce que l'on désire, au prix qu'on y veut employer. Les alimens communs dans tout le Pays sont le riz, de diverses sortes, entre lesquels néanmoins le blanc est le plus estimé; le poisson frais ou salé; toutes sortes d'herbes, de pois & de racines; de la volaille, des oiseaux & du gibier de toute espèce, car l'Europe n'a pas d'animaux qui ne soient en abondance au Japon. Mais les Japonais n'aiment point la chair des animaux privés. Ils ont différentes espèces de fromages, & ne font pas de beurre. Ils n'ont pas non plus l'usage du lait, parce qu'ils le considèrent comme du sang. Leur froment ne le cède point à celui d'Angleterre; mais la couleur en est rougeâtre. Ils emploient les bœufs & les chevaux à labourer la terre. Les Anglois ne payerent que trois sols pour une poule grasse, & le même prix pour un faisan. Un excellent cochon de lait ne leur coûta que douze sols; un cochon gras, cinq schellings; un bœuf, seize; un chevreau, trois; & la livre de riz, un demi sol. La boisson commune du peuple est l'eau pure, qu'ils font un peu chauffer, & qu'ils regardent dans cet état comme un souverain préservatif contre les vers. Leur unique liqueur est une distillation de riz, qui est presque aussi forte que l'eau-de-vie de France, & qui ressemble en couleur au vin de Canarie. Elle n'est pas chère. Cependant après avoir riré la meilleure & la plus forte, ils font encore sur le marc une liqueur plus foible, qui est à l'usage des Pauvres.

Abondance de
vivres dans les
routes publiques.

Le 30, on fournit à l'Ambassade Angloise dix-neuf chevaux, aux dépens de l'Empereur, pour transporter les présents à Suronga, avec Saris & sa suite. Outre le cheval qui devoit lui servir de monture, il y avoit pour lui un palanquin, & six hommes nommés pour le porter. L'Officier que le Roi de Firando lui avoit donné pour guide prenoit soin, en vertu d'un ordre Impérial, de louer ces porteurs & ces chevaux de ville en ville. Il étoit chargé aussi de la dépense & du logement; & suivant l'usage du pays, le convoi étoit précédé d'un Esclave à pied, qui couroit la pique à la main.

Saris fait une
partie du voyage
par terre.

Tome II.

X

SARIS.
1613.
Beauté admirable de la route.

Le voyage dura jusqu'au 6 de Septembre, à quinze ou seize lieues par jour. Cette route est la principale du Japon. Les soins qu'on a pris pour l'appianir en coupant jusqu'aux montagnes, l'ont rendue fort commode & fort unie. Elle est divisée en lieues, à chacune desquelles on a placé des deux côtés une petite pyramide, moins pour avertir de la longueur du chemin, que pour regler le prix des chevaux & des porteurs de louage, qui n'est que d'environ trois sols pour chaque lieue. On trouve sur toute la route une quantité surprenante de Voyageurs. Les métairies & les maisons de campagne sont en si grand nombre, qu'on n'avance point sans en découvrir de nouvelles. On rencontre une infinité de villages, plusieurs grandes villes & des pontons commodes sur chaque riviere. Il se presente aussi des Couvens dans quantité de lieux, ou des temples environnés d'un petit bois, & bâties, la plupart, dans les plus agréables parties de chaque Canton. Les Prêtres, qui font le service de la Religion, habitent ces lieux, & n'y manquent pas plus qu'en Europe de toutes les commodités de la vie. Aux environs de chaque ville, on trouve des croix chargées de criminels qui ont été punis par ce supplice. Le préjugé de cet usage n'a pas été le moindre obstacle à la propagation de l'Evangile dans toutes les Isles du Japon.

Obstacle au Christianisme.

Suronga, séjour de l'Empereur.

La ville de Suronga où l'Empereur du Japon tenoit sa Cour, est aussi grande que Londres avec tous ses Fauxbourgs. On n'y souffre point d'artisans dans l'intérieur, pour ménager le repos de l'Empereur & des Grands, qui ont leurs Palais au centre de la ville. Aussi ne trouve-t-on à l'entrée que des boutiques, des magasins, & d'autres lieux de travail, où l'on ne voit paroître que des Marchands & des Ouvriers.

Saris est conduit à l'Audience.

Aussi-tôt que Saris fut logé, il envoya William Adams à la Cour, pour déclarer son arrivée & demander une prompte expédition. On lui répondit qu'il étoit le bien-venu, & qu'après s'être reposé un jour ou deux il seroit admis à l'Audience de l'Empereur. Le jour suivant fut employé à préparer les présents & à se procurer de petites tables du pays, avec des parfums, pour s'en faire accompagner suivant l'usage. Le 8, Saris fut conduit dans son palanquin au Château de Suronga, précédé de ses Facteurs, qui portoiient les présents. Il passa plusieurs ponts, dont chacun avoit son corps de garde. Ensuite ayant monté un grand escalier de pierres choisies, il vit venir à sa rencontre deux personnages d'une figure fort grave & fort imposante, Kodskedona, Secrétaire de l'Empereur, & Fungondona, Amiral, qui l'introduisirent dans une chambre nappée, où ils s'assirent les jambes croisées. Après quelques momens de repos, ils le firent entrer dans une autre chambre qui se nomme en langage du Pays, la salle de présence. On y voit le fauteuil, ou le Trône de l'Empereur, qui est de drap d'or, élevé d'environ cinq pieds & fort richement orné, mais sans dais au dessus. Saris & ses Anglois furent avertis de le saluer; après quoi ils furent reconduits dans la première chambre, où ils n'attendirent pas moins d'une heure. Enfin, quelques Officiers de la Cour étant venus annoncer que l'Empereur avoit paru, le Secrétaire & l'Amiral prirent Saris sous les bras & le conduisirent à la salle de présence; mais ils le quitterent à la porte, en lui faisant signe d'entrer, & sans oser eux-mêmes jeter les yeux dans la salle. L'Auteur observe que les présents, c'est-à-dire, ceux du Roi d'Angleterre & ceux que l'Ambassadeur offroit en son propre

nom, suivant l'usage du pays, avoient été placés sur des nattes, dans la salle d'Audience, avant l'arrivée de l'Empereur.

Saris accompagné du seul Adams, qui lui servoit d'Interprète, s'avança respectueusement vers le Trône, où l'Auteur ne nous apprend pas si l'Empereur étoit assis, ni s'il étoit environné d'un nombreux cortège. Après un compliment fort court, Saris presenta au Monarque du Japon la lettre du Roi d'Angleterre. Il la reçut de sa propre main, & l'ayant portée à son front, il donna ordre à son Interprète qui étoit assis derrière lui, de dire à William Adams, qu'il voyoit les Anglois avec plaisir, & que lorsqu'ils auroient pris deux ou trois jours pour se remettre des fatigues d'un si long voyage, il leur feroit donner la réponse qu'il vouloir faire au Roi leur maître. Ensuite il demanda au Général Anglois s'il n'avoit pas dessein d'aller voir son fils, qui étoit à *Jedo*. Saris ayant répondu que c'étoit son intention, l'Empereur donna ordre qu'on lui fournit des hommes & des chevaux pour ce voyage. L'Audience finit par un signe de tête du Monarque, qui fit connoître aux Anglois qu'il étoit temps de se retirer. Saris retrouva le Secrétaire & l'Amiral à la porte. Ils le conduisirent jusqu'à l'escalier, où il rentra dans son palanquin pour retourner à son logement.

Le 9, il porta au Secrétaire les presens qui lui étoient destinés. Mais cet Officier refusa constamment de les recevoir, en protestant qu'il étoit lié par une défense expresse de l'Empereur son maître, & qu'il y alloit de sa tête. Cependant il accepta quelques livres de tablettes d'aloès, comme un grand remède pour sa santé. Saris lui remit un Mémoire contenant les articles du commerce. Il y en avoit quatorze; Kodschedona, qui les trouva trop longs, demanda qu'ils fussent abrégés, par la seule raison que les Japonois n'aient pas les longueurs.

Le 10, Adams fut chargé de porter un abrégé des articles au Secrétaire, qui les communiqua aussi-tôt à l'Empereur. Ce Prince les approuva tous, à l'exception d'un seul qui regardoit les Chinois. Les Anglois n'ayant pu obtenir la liberté du commerce à la Chine, Saris demandoit qu'il leur fût permis d'amener dans les Ports du Japon les prises qu'ils feroient sur cette Nation, & d'en vendre les marchandises aux Japonois. L'Empereur n'avoit marqué d'abord aucun éloignement pour cette proposition; mais après en avoir conféré avec un Ministre de la Chine, qu'il avoit à sa Cour, il déclara que cet article ne seroit jamais accordé. Tous les autres passerent sous le grand sceau, qui n'est pas de cire, comme en Europe, mais qui consiste seulement dans quelques caractères gravés en couleur rouge. Le Maître de la monnoye ne fit pas les mêmes difficultés que le Secrétaire pour recevoir les presens des Anglois; mais il en marqua sa reconnaissance à Saris, en lui envoyant deux robes de raffetas du Japon. Avec l'intendance de la monnoye, il avoit la qualité de Marchand Impérial, ce qui le mit dans une correspondance plus étroite avec les Anglois, qui lui communiquèrent divers essais de leurs marchandises. Il étoit fort estimé de l'Empereur; & ce qui augmentoit beaucoup son crédit, il s'étoit engagé par un vœu solennel à se tuer à la mort de son maître, pour se délivrer de la douleur de lui survivre.

L'Equipage qui devoit conduire Saris à *Jedo*, ayant été préparé suivant l'ordre Impérial, il partit le 12 avec son cortège. Le pays qu'il traversa lui

X ij

SARIS.

1613.

Il est traité favorablement.

Réglement des articles du commerce.

Refus d'un article.

Saris, fait le voyage de *Jedo*.

SARIS.
1613.
Idoles & superstitions du pays.

parut fort peuplé. Il admira sur-tout un grand nombre de Fotaquis ou de Temples, entre lesquels il en vit un fort célèbre par la statue d'une Divinité nommée *Dabis*. Elle étoit de cuivre, & creusée intérieurement; mais si grande qu'elle n'avoit pas moins de vingt & un ou vingt-deux pieds de hauteur, quoiqu'elle fût dans la posture d'un homme à genoux & les fesses appuyées sur ses talons. Tous les membres étoient d'une grosseur proportionnée. Elle étoit couverte d'une tobbé, pour augmenter la vénération du peuple par la richesse de l'habillement. On ne refusa point aux Anglois la permission d'entrer dans l'intérieur du corps, avec d'autres Voyageurs, qui regardoient cette circonstance comme une parrie de leur dévotion. Le retentissement de la voix y causoit un bruit terrible. Chacun prenant la liberté de graver quelques caractères sur le cuivre, les Anglois y écrivirent leur nom & l'année de leur passage. Ce Temple est situé sur le grand chemin qui conduit à Tenkaday, autre lieu de pèlerinage, où les Grands & le Peuple se rendent avec le même empressement de superstition. William Adams, qui avoit eu la curiosité de faire ce voyage, raconte que tous les mois on amène au Temple de Tenkaday une des plus belles filles du pays, qu'on place avec beaucoup de bienfaisance, dans une chambre fort ornée. Là, pendant certaines nuits, l'Idole Tenkaday se présente à elle & la traite avec toute la familiarité d'un mari. Il lui explique toutes les difficultés que les Bonzes, (c'est le nom des Prêtres), lui prient de lui proposer. Mais lorsqu'il la quitte, & qu'elle fait place à celle qui doit lui succéder, elle se trouve couverte d'écaillés, qui ressembleraient à celle du poisson. On ignore ensuite ce qu'elle devient. L'Auteur paroît persuadé que c'est le Diable qui se joue ainsi de la crédulité des Japonais, sans faire réflexion que l'intervention des esprits est inutile au milieu des Bonzes.

Saris arrive à Jedo.
Beauté de la Ville.

Rue singulière.

L'Ambassade Angloise arriva le 14 à Jedo, Ville, non seulement plus grande que Suronga, mais beaucoup plus admirable par la magnificence de ses bâtimens. La plupart sont bâtis de belles pierres, & dorées dans plusieurs endroits de la façade & du toit. Les fenêtres ne sont pas de verre, mais elles n'en sont pas moins grandes; & les planches légères dont les volets sont composés sont chargées de dorures & de peintures. La principale rue de la ville est formée par une chaussée qui regne continuellement au-dessus d'une rivière, avec une ouverture de cinquante en cinquante pas, pour la commodité de l'eau. Les villes de l'Europe ont peu de rues qui soient aussi larges que cette chaussée.

Age & situation du Roi de Jedo.

Après avoir fait avertir le Secrétaire d'Etat de son arrivée, Saris fut conduit le 15 à l'Audience du Roi. Ce Prince tient sa Cour dans le Château de Jedo, qui est beaucoup plus fort & plus beau que celui de Suronga. Sa garde est aussi plus nombreuse. Saddudona, son Secrétaire, étoit pere de Kodskedona Secrétaire de l'Empereur. Son mérite & son expérience l'avoient fait choisir pour Gouverneur du jeune Prince, qui paroissoit âgé néanmoins d'environ quarante-deux ans. Saris fut reçu avec les mêmes cérémonies & les mêmes rémoignages de bonté qu'à Suronga. Le Roi parut sensible à la lettre & aux pressens du Roi d'Angleterre. Il ordonna des rafraichissemens pour les Anglois, & leur promit que sa réponse & ses pressens pour leur Maître seroient prêts dans peu de jours.

Le 19, il leur envoya deux armures complètes pour le Roi d'Angleterre, & une épée pour Saris, de celles que les Japonois appellent *Tach*, & qui ne sont à l'usage que des guerriers du premier ordre.

Les Anglois quitterent Jedo le 21 ; mais au lieu de revenir à Suronga par le même chemin, ils se laissèrent volontiers conduire dans une barque du Roi jusqu'à Oringa, ville maritime, d'où ils n'arriverent que le 29 à la Ville Impériale. Avec quelque empressement qu'ils eussent demandé leur congé, ils furent obligés d'attendre jusqu'au 9 d'Octobre les lettres & les préfens de l'Empereur. Cependant on ne diminua rien des civilités qu'ils avoient reçues jusqu'alors, & le Secrétaire d'Etat fit plusieurs fois l'honneur à Saris de le visiter dans son logement. Enfin il lui remit la lettre de l'Empereur, que Purchas a conservée dans les caractères du Japon. Il suffira d'en joindre ici la traduction.

AU ROI DE LA GRANDE-BRETAGNE.

« JE reçois avec plaisir la lettre obligeante de Votre Majesté, qui m'est
 « apportée par votre sujet le Capitaine Jean Saris, le premier Anglois de
 « ma connoissance qui soit arrivé dans une partie de mes Domaines, & je
 « n'ai pas peu de joie d'apprendre quelle doit être la grandeur de votre sa-
 « gesse & de votre pouvoir pour réunir trois puissans Royaumes sous votre re-
 « doutable commandement. Je remercie Votre Majesté de la bonté extrê-
 « me qui l'a portée sans aucune raison de ma part à m'envoyer un présent de
 « plusieurs choses rares, telles que mon pays n'en produit point & qu'on n'en
 « a jamais vû. Je les reçois, non comme d'un étranger, mais comme d'un
 « Prince que j'estime autant que moi-même, & dont je desire que l'amitié
 « me soit continuée. Je souhaite aussi que votre Hauteesse persiste dans la bonne
 « intention d'envoyer ses sujets dans les partries ou les Ports qu'il lui plaira de
 « ma domination, où j'ordonnerai qu'ils soient très bien reçus ; louant beau-
 « coup leur habileté dans la connoissance admirable de la navigation, qui
 « leur a fait découvrir facilement un pays si éloigné, sans que l'étendue d'un
 « si grand gouffre, & la crainte d'une infinité de rempêtes & d'orages, leur
 « ait fait abandonner l'entreprise des découvertes & du commerce, dans la-
 « quelle ils me trouveront toujours prêts à les favoriser suivant leurs desirs.
 « J'envoie de mon côté à Votre Hauteesse, par votre même Sujet, un petit
 « témoignage de mon affection, en vous priant de le recevoir comme de
 « celui qui se rejouir beaucoup de votre amitié. Comme les Sujets de Votre
 « Majesté ont désiré certains privileges pour le commerce, & la permission
 « d'établir un Comptoir dans mes Etats, non seulement je leur ai accordé cer-
 « te faveur, mais pour la rendre plus solide je l'ai confirmée par mon grand
 « sceau. Donné dans mon Château de Suronga le 4 du neuvième mois, dans
 « la VIII^e année de notre Dary, suivant notre maniere de compter : demeurant
 « l'ami de Votre Majesté, le plus haut Commandant dans ce Royaume du Ja-
 « pon. *Signé plus bas.* MINNA MONTTONO. YEL. YE. YEAS.

Avec cette lettre, on remit à Saris la Patente des Privileges pour le commerce du Japon. Il laissa l'original à Cocks, qui devoit demeurer dans le pays avec la qualité de premier Facteur. Les caractères de cette piece, comme ceux de la lettre, diffèrent beaucoup des caractères Chinois. Les lettres de chaque mot sont écrites l'une sur l'autre, & les lignes prennent du

SARIS.
1615.

Retour de Sa-
ris à Suronga.

Lettre de l'Em-
pereur du Japon
au Roi d'Anglan-
terre.

Caractères &
écriture du Ja-
pon.

haut du papier, jusqu'en bas, en commençant à droite & continuant à gauche jusqu'à la dernière, au bas de laquelle est le sceau.

Privileges accordés par Ogoxofama, Empereur du Japon, à Sir Thomas Smith, Gouverneur, & aux honorables Associés de la Compagnie des Indes Orientales.

Patentes & Privileges du commerce.

« **P**Remierement, nous accordons & donnons liberté perpétuelle aux Sujets du Roi de la Grande-Bretagne, c'est-à-dire, à Sir Thomas Smith Gouverneur, & à la Compagnie de Marchands des Indes Orientales, de venir dans tous les Ports de notre Empire du Japon, avec leurs Vaisseaux & leurs marchandises, sans aucun empêchement pour leurs personnes & pour leurs biens, d'y résider, de vendre, d'acheter, de faire des échanges avec toutes sortes de Nations, d'y demeurer aussi long-tems qu'ils le jugeront à propos & d'en partir suivant leur inclination & leurs besoins.

« *Item.* Nous les délivrons des droits de la Douane pour toutes les marchandises qu'ils ont apportées & qu'ils pourront apporter dans nos Royaumes, ou qu'ils voudront en transporter dans d'autres pays; & nous autorisons les Navires qui arriveront d'Angleterre à procéder à la vente de leurs marchandises, sans avoir besoin de venir ou d'envoyer davantage à notre Cour.

« *Item.* Nous déclarons que si quelque Vaisseau d'Angleterre étoit en danger de faire naufrage dans notre pays ou sur nos Côtes, notre volonté est non seulement que nos Sujets leur prêtent de l'assistance, mais que les Marchandises qui auront été sauvées soient rendues au Capitaine, ou au premier Marchand, ou à ceux qui auront leur Commission. Nous voulons aussi qu'ils aient la liberté de bâtir pour la commodité de leur commerce une ou plusieurs maisons, dans quelque Port de notre Empire qu'ils en aient besoin; & qu'à leur départ ils puissent la vendre.

« *Item.* Si quelque Marchand ou quelque autre Anglois sortent de cette vie dans l'étendue de notre Empire, les biens du mort demeureront à la disposition du principal Facteur. Si quelque Anglois commet une offense, le droit de la justice & de la punition appartiendra au principal Facteur, & nos Loix ne regarderont ni leurs biens ni leurs personnes.

« *Item.* Nous vous commandons, à vous, nos Sujets, qui trafiquerez avec les Anglois pour quelque partie de leurs marchandises, de les payer fidèlement, suivant les conventions, sans délai, sans remise, & sans qu'il vous arrive de leur renvoyer les marchandises achetées.

« *Item.* A l'égard des marchandises propres à notre usage, qu'ils ont apportées, ou qu'ils apporteront à l'avenir, notre volonté est qu'elles ne soient jamais arrêtées ou confisquées, mais que suivant les conventions de prix qui seront faites avec les Marchands, elles soient payées au moment qu'elles seront délivrées.

« *Item.* Si dans leurs entreprises pour découvrir d'autres pays, ou pour le retour de leurs Vaisseaux, ils ont besoin d'hommes ou de vivres, notre volonté est que vous, nos Sujets, vous leur fournissiez, pour leur argent, les commodités dont ils auront besoin.

« *Conclusion.* Nous voulons que sans autre Passeport, ils puissent travailler à la découverte de *Yeadzo*, ou de tout autre pays dans l'étendue & aux environs de notre Empire,

De notre Château de Suronga, ce premier jour du neuvième mois, dans la VIII^e année de notre Day, suivant notre maniere de compter. Scellé de notre grand Sceau.

SARIS.
1613.

Signé plus bas. MINNA. MONITONA. YET. YE. YEAS.

En passant par Oringa, Saris observa que ce Port est excellent, & que les Vaisseaux n'y sont pas moins en sûreté que dans la Tamise au milieu de Londres. L'entrée par la mer est aussi très sûre & très facile. D'où il conclut que les Bâtimens Anglois doivent le préférer à celui de Firando, d'autant plus qu'il n'est qu'à quatorze ou quinze lieues de Jedo. A la vérité, les bestiaux & les autres provisions ne s'y trouvent point dans la même abondance qu'à Firando; mais cette raison même ne doit point empêcher qu'on ne lui donne la préférence.

Excellence du Port d'Oringa.

Les Anglois, en entrant à Sutonga, trouverent dans cette Ville un Ambassadeur Espagnol, arrivé des Philippines, qui avoit obtenu sa première audience de l'Empereur, & qui lui avoit présenté quelques piéces de damas de la Chine, avec cinq gros flacons de vin de l'Eutope, mais qui ne put ensuite se procurer d'autre accès à la Cour Imperiale. Il venoit demander que tous les Portugais & les Espagnols qui étoient au Japon, sans y être autorisés par le Roi d'Espagne, lui fussent remis pour être transportés aux Philippines. Mais l'Empereur rejetta cette demande, en déclarant que le Japon étoit un pays libre, d'où il vouloit que personne ne fût forcé de sortir. Cependant il ajouta que si l'Ambassadeur pouvoit persuader à quelqu'un de le suivre, la même raison l'empêcheroit de s'y opposer. L'occasion de cette Ambassade étoit le besoin que les Espagnols avoient d'hommes, pour défendre les Molucques contre les Hollandois, qui faisoient de grands préparatifs pour la conquête de ces îles.

L'entrée trahie au Japon.

Saris partit le 9 d'Octobre pour retourner à Firando. Après son départ, l'Empereur, qui avoit peu d'inclination pour la Religion Chrétienne, ordonna par une proclamation, que tous les Chrétiens se retirassent à Nangazaki, Ville maritime, éloignée de Firando d'environ huit lieues, & que sous peine de mort il n'y en eût point d'assez hardis pour faire célébrer la Messe à moins de dix lieues de sa Cour. Quelques jours après, vingt-sept Japonnois, tous gens de quelque distinction, s'étant assemblés en secret pour l'entendre dans un Hôpital que les Chrétiens avoient fondé pour les Léproux, l'Empereur, informé de leur hardiesse, les fit arrêter, & ne remit leur supplice qu'au lendemain. Tandis qu'ils passoient la nuit dans une même prison, le hafard y fit amener un Idolâtre, arrêté pour dettes. Le matin, lorsque les Officiers de la Justice vinrent appeler les Chrétiens pour les conduire à la mort, en offrant la vie à ceux qui renonceroient à leur religion, cet homme, qui avoit eu le bonheur de recevoir des instructions pendant la nuit, sortit courageusement avec les autres, & fut crucifié avec eux.

Perfection contre les Chrétiens.

En suivant la route de Suronga à Meaco, les Anglois essayèrent une si grosse pluie, que n'ayant pu traverser les rivières, ils n'arriverent dans cette Ville que le 16 d'Octobre. Meaco est la plus grande Ville du Japon, & n'est presque composée que de Marchands. On y voit le principal Temple du pays, bâti de pierres de taille, & peu différent de Saint Paul de Londres pour la grandeur. Il est orné d'arches & de colonnes. Un grand nombre de Bonzes y

Meaco, Ville très grande.

Temple célèbre.

SARIS.
1613.

sont entretenus aux dépens du Peuple. Les offrandes consistent en riz & en petites pièces de monnaie, nommées Kondrijus, dont vingt font le schelling d'Angleterre. La principale Idole, est une statue colossale de cuivre, à peu près semblable à celle de Dabis, dont on a vu la description, mais incomparablement plus grande, car elle s'élève jusqu'à la voûte. Ce Temple, qui avoit été commencé par Tikofama, venoit d'être achevé par son fils. Saris, curieux de savoir ce que c'étoit qu'une masse de pierres qu'il vit dans l'enceinte, avec une pyramide au dessus, apprit qu'on y avoit renfermé les oreilles & les nez de trois mille Coréens, qui avoient été massacrés à la fois. On nourrissoit soigneusement près du Temple le dernier cheval que Tikofama avoit monté; & comme il étoit entretenu sans aucun exercice, cette inaction l'avoit rendu d'une grosseur monstrueuse. L'avenue qui conduit au Temple, a de chaque côté un grand nombre de piliers de pierre, à dix pas l'un de l'autre, sur lesquels on a placé des lampes qui brûlent nuit & jour. Les Jésuites Portugais avoient dans Meaco un fort beau Collège, où plusieurs Religieux Japonais du même Ordre prêchent avec autant de zèle que de liberté. Ils ont traduit le Nouveau-Testament en langue vulgaire. On comptoit sept ou huit mille Chrétiens Japonais dans la Ville; mais les Idolâtres mêmes ne faisant pas difficulté d'abandonner leurs enfans aux instructions Chrétiennes, il y avoit beaucoup d'apparence que l'Evangile y feroit insensiblement beaucoup de progrès. Outre le Temple principal, la religion du pays en a beaucoup d'autres à Meaco. Les artisans des différentes professions y sont tassés chacun dans leurs quartiers & dans leurs rues, sans qu'on leur permette le mélange qui est en usage dans nos Villes d'Europe.

Présent pour le
Roi d'Angleterre.

C'étoit à Meaco qu'on devoit remettre aux Anglois les présents destinés pour le Roi leur Maître. Ils passèrent quelques jours à les attendre, parce qu'il manquoit encore quelque chose à la perfection du travail. C'étoient dix grandes peintures, que les Japonais appellent Beobes, pour tendre une chambre au lieu de tapisseries.

Les Anglois
sont insoumis en
reconnait à Firando.

Le 20, étant parti de Meaco, on arriva le soir à Fuschinis. Le lendemain à midi, ils étoient à Zaka, où la populace encore plus insolente qu'à leur premier passage, les suivit en leur jettant des pierres, & criant *Toffin ! Toffin !* c'est-à-dire, *Chinois, Chinois*; & d'autres, *Koré, Koré*, ou *Coréens*. La Galère qu'ils y avoient quittée n'ayant pas cessé de les attendre, aux frais du Roi de Firando, ils y rentrèrent le 24, & le 6 de Novembre ils arrivèrent à Firando, où le Roi parut charmé de les revoir.

Raison de la
longueur du com-
merce.

Pendant leur absence, les Facteurs qu'ils avoient laissés dans cette Ville avoient tiré peu d'avantage du Commerce. Saris en apporte deux raisons : l'une, que n'ayant point encore la permission de l'Empereur, on n'osoit exposer librement les marchandises en vente; l'autre, que les Hollandais avoient donné de fausses impressions de leur valeur, en affectant, pour nuire aux Anglois, d'en tabailler le prix. Il ajoute que les Japonais se prévenoient d'ailleurs contre les draps de l'Europe, en voyant que les Anglois en faisoient eux-mêmes peu d'usage; car les Marchands, comme le Capitaine & les autres Officiers, étoient vêtus de soie, & le commun des gens de l'Equipage ne portoit que des étoffes grossières. Vous louez, leur disoient les Japonais, des marchandises pour lesquelles il paroît au fond que vous avez du mépris.

Saris

Saris prend occasion de ce préjugé, pour recommander à ses compatriotes d'employer constamment à leur propre usage les principales matières de leur commerce, & tout ce qu'ils veulent mettre en vente aux yeux des Étrangers.

Malgré l'inclination que le Roi Foyne avoit conçue pour les Anglois, le zèle de l'ordre & de la justice lui fit condamner sans ménagement les querelles qui s'élevoient souvent parmi eux, & qui alloient quelquefois jusqu'aux combats les plus sanglans. Le 8, André Polmer, Contrôleur du Vaisseau, & Willam Marnell, Canonier, ayant passé la nuit à terre, se querellèrent avec tant d'emportement, qu'ils en vinrent aux armes dans un duel régulier, dont ils furent rapportés tous deux mortellement blessés. Saris, à qui le Roi s'en plaignit amèrement, se rendit aussi-tôt à bord & fit assembler tout l'Équipage. Ses reproches & ses menaces y répandirent la honte & la consternation. Il ne dissimula point que le Roi, déterminé à ne pas souffrir dans les Anglois ce qui étoit sévèrement défendu aux habitans du pays, lui avoit protesté qu'il feroit tailler en pièces à coups de sabre ceux qui donneroient cette sorte de scandale aux Japonois. Et pour inspirer plus de terreur aux coupables, il fit paroître un Interprète du Roi, qui fit la même déclaration de la part de ce Prince. A son retour, le Roi lui rendit une visite dans sa maison, & ne reprit ses manières caressantes qu'après s'être fait assurer qu'il avoit inspiré plus de retenue à tous les gens.

Cependant il se trouva quelques Anglois, si effrayés, ou si choqués de la menace du sabre, qu'ayant abandonné le Bâtiment, au nombre de sept, ils trouverent le moyen de se rendre à Nangazaqui, où ils s'engagerent sans doute au service des Espagnols. Saris fut quelques jours sans pouvoir se procurer les moindres lumières sur leur retraite. Mais ayant appris la route qu'on leur avoit vû prendre, il fit des plaintes si éclatantes, qu'elles allèrent jusqu'à Domingo Francisco, Chef des Espagnols à Nangazaqui. On fut surpris à Firando de voir arriver Jean Comas, Marchand de cette Nation, avec deux lettres, l'une pour Saris, l'autre pour le Facteur Cocks, & des présens de confitures, qui ne surpassoient point en douceur, suivant l'expression de l'Auteur, les termes enmiellés des deux lettres. Domingo Francisco témoigna beaucoup de chagrin de ce que les sept deserteurs étoient arrivés dans son absence, & parut du Japon, sans que lui ni les Jésuites en eussent la moindre connoissance. Il s'excusoit aussi d'avoir jamais dit que les Anglois fussent des hérétiques & des pirates. À l'égard des sept hommes, il croyoit que trois avoient pris la route des Manilles sur quelque Jonc Japonois, & que les quatre autres étoient montés sur un Bâtiment Portugais. Mais Saris comprit bien que ces excuses, qui faisoient tomber la faute sur autrui, étoient auran de faibles. Il sçavoit que les Espagnols haïssent les Portugais, n'aiment point les Japonois, & ne sont pas plus aimés des uns & des autres.

La bonne intelligence regnoit si constamment entre le Roi Foyne & les Anglois, que ce Prince faisoit souvent demander à Saris du bœuf & d'autres provisions du Vaisseau, préparées à la manière Angloise. Ses deux Ministres rendoient aussi de fréquentes visites au Comproir. Un jour qu'ils se procurerent l'amusement d'aller à bord avec le Facteur Cocks, le seul desir d'entretenir la paix & l'amitié leur fit répéter à l'Équipage toutes les raisons qui devoient faire éviter les querelles, & sur tout les combats. Non seulement les loix du

SARIS.
1613.

Querelles entre les Anglois.

Désertion de sept Anglois.

Les Anglois s'accordent bien avec les Japonois.

SARIS,
1613.

Saris se procu-
re des Matelots
du Japon.

Danse d'ours,
danse accoutée
à Saris.

Vifne du Roi
de Krats, & ga-
jante de Saris.

Dettes des Au-
glois payées.

pays condamnoient à mort ceux qui prenoient des armes pour se battre, mais elles ordonnoient sous la même peine à ceux qui les rencontroient, de se réunir pour les tuer sur le champ à coups de sabre. L'Auteur loue beaucoup la bonté d'un Seigneur Japonois, nommé Nobezane, sans expliquer les services qu'il rendit aux Anglois, ni le rang qu'il tenoit dans l'Etat.

Le 14, Saris envoya son Interprète aux deux Rois, pour leur demander une douzaine de Matelots habiles, qu'il se proposoit de mener jusqu'en Angleterre. Les deux Princes étant alors engagés dans d'autres affaires, l'Interprète ne put parler qu'aux Secrétares, qui lui répondirent qu'une demande de si peu d'importance ne méritoit pas l'attention de leurs Maîtres, & qu'il y avoit dans la Ville un grand nombre de gens désœuvrés qu'on trouveroit toujours disposés à partir. Ils ajoutèrent que les Hollandois en avoient emmenés plusieurs, mais qu'on ignoroit quel avoit été leur sort, & celui même du Vaisseau.

Le 18, les Anglois reçurent la visite du Roi, qui leur avoit fait offrir le spectacle d'une danse d'ours. Il n'y eut personne au Comptoir qui ne s'attendit effectivement à voir des ours apprivoisés. Mais c'est un nom que les Japonois donnoient à trois Courtisannes & à quelques Comédiens, qui dansoient avec des peaux d'ours. Ils amuserent long-tems l'Assemblée par une musique & des figures de danses, qui causèrent peu d'admiration aux Anglois. Le 19, Saris fut vivement sollicité par le Chinois de qui il louoit sa maison, & par un Facteur Portugais, nommé Georges Duras, de s'employer auprès du Roi pour la liberté de deux honnêtes Japonois, dont tout le crime étoit d'avoir exhorté un voleur à se sauver par la fuite. Il n'étoit question que d'un petit morceau de cuivre, qui ne valoit pas trois sols. Cependant le voleur n'ayant pu éviter d'être pris, fut condamné à mort; & ceux qui lui avoient conseillé de fuir auroient subi le même châtiment, si Saris n'eût demandé grâce pour eux avec beaucoup d'instances.

Le 20, Samedon, Roi de Krats, qui étoit venu rendre une visite d'amitié au Roi Foyne, fit prier les Anglois de le recevoir à bord, pour admirer toutes les curiosités de leur Vaisseau. Comme il devoit être accompagné des deux Princes de Firando, Saris se crut obligé de leur faire une réception d'autant plus galante, qu'il commençoit à n'être pas éloigné de son départ. Elle commença par une décharge de l'artillerie, qui fut suivie d'un magnifique festin, d'un concert de musique, & de plusieurs danses à l'Angloise. La fête finit, à la prière du Roi Samedon, par un exercice des Canoniers Anglois, qu'on fit tirer à la marque pour un prix qui leur fut proposé. Les trois Princes furent si satisfaits de la galanterie de Saris, qu'ils lui envoyèrent chacun deux piques Japonaises & un Katan.

Les préparatifs des Anglois pour leur départ ne pouvant être cachés aux habitants de Firando, il s'en présenta plusieurs à Saris, avec de grandes marques d'inquiétude pour les dettes de quelques particuliers de l'Equipage. Leurs plaintes allarmerent les Officiers du Vaisseau, parce qu'elles pouvoient avoir d'autres suites. On prit le parti de payer sur le champ tout ce qui étoit dû, en se réservant le droit de déduction sur les gages des débiteurs; & pour arrêter la défiance des Japonois, Saris fit déclarer qu'à l'exemple des Hollandois il laisseroit dans son absence un Comptoir à Firando. En effet, quoiqu'il n'eût

pas d'ordre exprès de la Compagnie pour cet Etablissement, il considéroit que d'autres Capitaines en avoient formé de la même nature à Siam & à Patane; que la Patente de l'Empereur lui en accordoit la liberté; & qu'il lui restoit assez de marchandises pour fournir à l'entretien des Facteurs jusqu'à l'arrivée de quelqu'autre Vaisseau de la Compagnie. Le Conseil, qu'il assembla pour délibérer encore sur une affaire de cette importance, s'étant trouvé de même avis, il choisit pour composer le Comptoir, huit Anglois & cinq Japonois; trois avec la qualité d'Interprètes, deux avec celle de domestiques. Richard Cocks, nommé pour les commander, reçut ordre non seulement de joindre aux lumières qu'on s'étoit déjà procurées sur le Commerce du Japon, toutes celles qu'il pourroit tirer de l'expérience, mais encore d'étendre ses recherches jusques dans la Corée, le Tushmay & les autres pays voisins, pour observer s'il n'y avoit point des avantages plus considérables à s'y promettre.

Le 5 de Décembre, Cocks & ses compagnons vinrent faire leurs adieux à bord. On nous a conservé leurs noms: William Adams, qui ne se laissoit pas de vivre au Japon, après y avoir déjà passé douze ans; Tempest Pencok, Richard Wickam, William Eaton, Walter Carwarden, Edouard Sares, & William Nelson. Leurs appointemens annuels étoient de cent livres sterling. Saris, déterminé à mettre à la voile dès le même jour, fit la revue de son Equipage, qui se trouvoit réduit à quatorze-vingt Anglois, cinq Swarts, quinze Japonois & trois passagers. Par les observations, qu'il renouvela fort exactement, il trouva l'Isle de Firando au 33^e degré 30 minutes de latitude du Nord; & pour variation, 2 degrés 50 minutes, Est.

Le plan de la navigation étoit de se tendre à Bantam, en suivant les Côtes de la Chine. On eut d'abord le vent si favorable, qu'ayant porté au Sud par Ouest, on se trouva le lendemain à soixante-neuf lieues de Firando. Ce ne fut pas sans avoir senti le grand Courant, qui suit entre la Corée & la Chine, ni sans avoir éprouvé la violence de cette Mer. Etant au 29^e degré, on porta à l'Ouest-Sud-Ouest, pour doubler le Cap de Lambor. La Mer étoit si grosse & le vent si impétueux, que les Matelots eurent besoin d'employer tout leur art.

Le 12, avant le jour, la sonde donna trente-cinq brasses sur un fond bourbeux. Le matin, lorsqu'on se jugeoit fort proche des Côtes de la Chine, on s'aperçut que ce qu'on avoit pris pour la terre n'étoit qu'une Flotte de plus de trois cents Joncs, dont les moindres paroisoient de vingt ou trente tonneaux. Il en vint deux assez près du Vaisseau. On ne fut pas tenté de les arrêter, après les avoir reconnus pour des Pêcheurs: mais on fit inutilement toutes sortes de signes pour engager quelques-uns de leurs Matelots à venir à bord. Avant midi on découvrit, à quatre lieues, deux Isles qui se nomment *les Pêcheurs*, vers le 25^e degré 55 minutes de latitude du Nord. Ensuite on porta au Sud-Sud-Est, en suivant la terre avec un très gros vent. A sept heures du soir, la lumière de la Lune fit reconnoître un roc, qui se trouvoit directement dans la course du Vaisseau, & qui doit être, suivant le calcul de Saris, à douze lieues des Isles des Pêcheurs. On s'en approcha d'environ deux fois la longueur du Vaisseau, sans trouver moins de trente brasses. Saris fit porter de-là au Sud, avec le vent constamment en poupe.

Le 13, on retourna au Sud-Ouest, en suivant à cinq lieues les Isles qui sont

Y ij

SARIS.
1613.

Saris établit un
Comptoir à Firando.

Derniers adieux
& noms des Fac-
teurs.

Le Vaisseau
Anglois quitte le
Japon.

Route depuis
Firando, jusqu'à
Bantam.

SARIS.
1613.

Erreur des cartes.

Autre erreur
des cartes.

On approche
de China Bata-

au long des Côtes de la Chine. Le 14 on tint la même course; & le jour suivant on aperçut quantité de Bâtimens pêcheurs, auxquels la violence du vent ne permit pas de parler; mais ils firent signe au Vaisseau de porter à l'Ouest. Ce fut du moins le sens qu'on crut devoir donner à leurs signes, parce qu'on n'étoit alors qu'à trois lieues de la terre. La latitude étoit ce jour-là de 21 degrés 40 minutes du Nord; & depuis le 12 on crut n'avoir pas fait moins de cent-quarante lieues. Les Îles qui bordent les Côtes de la Chine sont plus au Sud qu'on ne les a placées dans les Cartes. Vers trois heures après midi, on eut la vue de l'Île San-cha; & s'en étant approché jusqu'à deux lieues, on porta de là vers le Sud-Ouest au long de la terre.

Le 18, la latitude étoit de 15 degrés 43 minutes du Nord; & depuis le 15 on crut avoir fait cent-quarante lieues Sud-Ouest par Sud. A cinq heures après-midi, on eut la vue de Pulo-Kotan, à cinq lieues de distance. Cette Île, qui paroît fort haute, est à vingt lieues, vers l'Ouest, d'un fameux rocher, nommé Plaxel. La sonde ne trouva point de fond dans cette grande mer. Mais le matin du jour suivant, on eut la satisfaction de reconnoître à deux lieues la Côte de Kamboja, qu'on suivit Sud par Est, sans perdre la terre de vue. On se trouva à midi au 13^e degré 31 minutes du Nord, après avoir fait quarante-quatre lieues depuis le midi du jour précédent. On continua d'avancer au Sud-Sud-Ouest, sans trouver de fond à cinquante brasses, quoiqu'on se tint constamment à deux lieues du rivage. Les Cartes placent Kamboja trop à l'Est; car la course qu'on est obligé de prendre à quelque distance pour suivre les Côtes, fit connoître à Saris que cette terre est Sud-Sud-Ouest & Nord-Nord-Est. Elle est bordée de quantité de rocs, qui se présentent comme autant d'Îles, l'une à la distance d'une lieue, l'autre d'une lieue & demie. Mais elle n'a point d'autres dangers, de ceux du moins qui peuvent s'apercevoir. Saris observe encore qu'on trouve les vents de commerce au long du rivage. Le 20, on étoit au 10^e degré 53 minutes du Nord, après avoir fait cinquante-quatre lieues Sud par Ouest. Deux heures après, on eut la vue d'une petite Île, qu'on prit pour celle qui est à l'extrémité des Basses, & qui se nomme Pulo-Siti. On porta au Sud-Ouest, pour doubler cette Île, en consultant toujours le Journal de Linfchoten, qu'on avoit pris pour guide depuis Fitando, & qui s'étoit trouvé fort exact. Le 21, on eut pour latitude 9 degrés 43 minutes du Nord; & suivant les calculs, on avoit fait trente-quatre lieues. Pulo-Kondor se fit voir à cinq lieues le matin du jour suivant, & l'on crut avoir fait quarante-une lieues, Sud-Ouest par Ouest, en se trouvant à midi au 8^e degré 20 minutes du Nord. On porta de là au Sud-Sud-Ouest, vers la terre qui se nomme les Sept-Points.

Le 25, à quatre heures du matin, on aperçut Pulo-Timon, dont on n'étoit qu'à cinq lieues. La latitude, 2 degrés 38 minutes du Nord; & par les calculs, on crut avoir fait cent-une lieues Sud-Sud-Ouest $\frac{1}{2}$ Ouest, depuis le 22. Le 28, après avoir fait quatre-vingt-deux lieues Sud-Sud-Est depuis le 25, on eut pouvoir juger à la vue, qu'on n'étoit qu'à une lieue & demie de China-Bara, qui est une terre basse, couverte d'arbres & de ronces vers la pointe Sud-Ouest. En portant l'après-midi au Sud-Sud-Est, entre plusieurs petites Îles qui forment les Détroits de China-Bata, on trouva que ces Détroits sont exactement placés dans la Carte de Janfon Mole, Hollan-

— — — — —

— — — — —

— — — — —

— — — — —

— — — — —

— — — — —

— — — — —

— — — — —

— — — — —

— — — — —

— — — — —

— — — — —

— — — — —

— — — — —

— — — — —

— — — — —

— — — — —

— — — — —

— — — — —

— — — — —

— — — — —

— — — — —

— — — — —

— — — — —

— — — — —

— — — — —

— — — — —

— — — — —

— — — — —

— — — — —

— — — — —

— — — — —

— — — — —

— — — — —

— — — — —

— — — — —

— — — — —

dois, qui avoit fait present de ce fruit de ses observations au Capitaine Hippon, Anglois, de qui la Compagnie des Indes l'avoit reçu.

Le 29, un peu avant midi, l'eau changeant tout d'un coup de couleur, on jeta la sonde, qui ne trouva que sept brasses & demie. Bien-tôt on apperçut un roc assez élevé, qui paroît triangulaire & fort aigu du côté du Sud. Il n'est pas fort éloigné, à l'Ouest, de l'entrée des Détroits. Sa situation est dangereuse, mais il est placé fort exactement dans les Cartes, avec ses profondeurs. La latitude de ce jour étoit de 4 degrés 6 minutes du Nord; & la course au Sud par Ouest, de trente lieues. La multitude de basses que la sonde fait découvrir de tous côtés, obligea de jeter l'ancre le soir sur sept brasses d'un fort bon fond de sable.

Le 30 au matin, on vit paroître le Vaisseau Anglois le *Darling*, qui faisoit voile à Coromandel. Son Equipage étoit de vingt-un Anglois, & neuf Swarts. Sâris apprit d'eux la mort de Sir Henri Middleton & la perte du Vaisseau le *Trade-Increase*. On porta pendant le jour au Sud-Sud-Ouest, demi-Ouest, & l'on fit quinze lieues. La nuit suivante, tandis qu'on avançoit avec toutes les voiles, quelques Matelots prêtèrent heureusement l'oreille au bruit des flots, qui barroient sur une chaîne de rocsabimés. On laissa aussitôt couler l'ancre, sur un fond de dix-sept brasses & demie. Cette précaution sauva le Vaisseau d'un péril d'autant plus pressant, que la marée commençant à baisser, il auroit pu demeurer engagé au milieu de cet écueil. Le matin du jour suivant on eut la vue de la haute terre de Sumatra, & celle d'une Île. On passa ensuite au long d'une chaîne de rocs, qui n'étoient qu'à un mille sur la droite, en laissant de l'autre côté à deux lieues trois petites Îles, qui présentent la forme d'un triangle. Cependant le fond se trouvant depuis neuf jusqu'à vingt-deux brasses, on se seroit approché de la Côte de Java, qu'on voyoit à sept ou huit lieues, si l'on n'eût été fixé tout d'un coup par un calme, qui dura toute la nuit & tout le jour suivant. Le 2 de Janvier, on eut un peu de vent, à l'aide duquel on remit à la voile. Mais on ne regretta point d'avoir été retenu plus de vingt-quatre heures, lorsqu'entre huit & neuf heures du matin on rencontra l'Expédition, Vaisseau Anglois, qui retournoit en Europe. Il n'y eut point d'Anglois, dans l'Equipage de Sâris, qui ne profitât de cette occasion pour écrire à ses amis d'Angleterre.

Le 3, on entra heureusement dans la Rade de Bantam. Mais la satisfaction de Sâris fut troublée, par le chagrin de n'y trouver rien de prêt pour sa cargaison. L'excuse de ceux qu'il y avoit laissés dans cette vue, fut qu'ils ne s'étoient point attendus à le revoir si-tôt. Cette négligence causa beaucoup de tort aux Anglois; car lorsqu'on fut à Bantam, & qu'étant prêts de retourner en Europe, ils vouloient charger du poivre, on en fit monter le prix à l'excès. Kevi, Marchand Chinois, le déclara ouvertement à Sâris.

De dix hommes dont le Comptoir de Bantam étoit composé, au départ des Anglois pour le Japon, il ne s'en trouvoit que cinq de vivans. Sâris n'en avoit perdu qu'un dans le voyage de Firando à Bantam. L'état du Comptoir lui fit juger combien il étoit nécessaire de se ménager la faveur du Gouvernement. Il tendit des devoirs assidus au Gouverneur de Bantam, & lui offrit divers presents. Mais il n'apporta pas moins de soins à rétablir l'ordre dans les magasins & dans leur administration. La dépense du Comptoir, qui étoit excessi-

Y liij

SÂRIS.

1613.

Écueil fort dangereux.

Danger que les Anglois courent.

1614.

Ne restèrent à Bantam.

État du Comptoir de Bantam, & réparations de Sâris.

SARIS.
1614.

ve en liqueurs fortes, fut réduite à de justes bornes, & le nombre des Esclaves Indiens diminué. Avec beaucoup d'attention à satisfaire tout le monde, Saris obtint que le prix du poivre fût modéré. Il en acheta mille sacs, de Kevi & de Lakmoy, deux des plus riches Négocians de la Ville, à treize piéces de huit pour dix sacs. Dans le poids, il s'apperçut de quelques différences, qui n'étoient point à son avantage. Loin d'en prendre droit de faire des plaintes trop dures, il n'employa que des politesses pour faire remarquer cette injustice; & ses reproches furent accompagnés d'un présent de cinq piéces de huit, qu'il fit au premier Com-mis. Il en fut dédommagé par des témoignages efficaces de zèle & de reconnaissance. Au milieu de tant de soins, il eut à se défendre d'un accident terrible, qui lui fut cependant moins funeste qu'aux habitans de Bantam. Le 16, étant sur son Vaisseau, il vit toute la Ville en flammes, & l'ardeur du feu déchainée avec tant de furie, qu'il jugea toutes sortes de remèdes impossibles. Il se hâta d'envoyer ses gens au rivage, pour donner au Comptoir des secours qu'il ne croyoit que trop inutiles. Ils trouverent la Ville entièrement brûlée; mais, par une faveur extraordinaire du Ciel, les Comptoirs d'Angleterre & de Hollande avoient eu le bonheur d'échaper aux flammes.

Terrible incendie.

How Chingla
traducteur de la Let-
tre de Ju Han de Fir-
sanga.

Le 20, Saris pria Lakmoy & Lan-ching, deux Négocians Chinois, de traduire en langue Malayenne la Lettre du Roi de Firando au Roi d'Angleterre. Elle étoit en caractères de la Chine. La voici, telle que l'Auteur a cru devoir la conserver.

« **T**RE'S puissant Roi, je ne puis assez vous exprimer combien votre
« Lettre affectionnée & votre noble présent, qui m'ont été rendus par
« votre Sujet le Capitaine Jean Saris, ont répandu de joie dans mon cœur,
« ni combien je m'estime heureux de jouir de l'amitié de votre Hautesse. Je
« vous en fais mes remerciemens, & je vous en demande la continuation. Ma
« joie est extrême d'avoir vu arriver vos Sujets dans ma petite Isle, après un
« si long & si dangereux voyage. Ma bonne volonté & mon secours ne leur
« manqueront point dans leur digne & louable entreprise de découvrir de
« nouvelles terres & d'exercer le Commerce. Je ne puis trop exalter leur
« diligence & leur zèle. Ainsi me rapportant à eux-mêmes du récit de ce que
« j'ai fait pour eux & des bons traitemens qu'ils ont reçus de moi, j'envoie à
« votre Hautesse une petite marque de mon estime, & je lui souhaite une
« longue vie. De mon Château de Firando, le 6 de notre dixième mois.
« Votre affectionné ami, le Commandant de l'Isle de Firando au Japon.
« FOYNE-SAM-MASAM.

Remarque sur
le nom.

Les deux Chinois ne s'accorderent point sur la prononciation du nom du Roi. Lanching vouloit que ce fut Foyne-Foschi-Sam; & Lakmoy le prononçoit comme il est ici. L'Auteur observe que cette différence vient d'un défaut des caractères Chinois, & que pour exprimer les noms propres, on est obligé à la Chine d'emprunter les caractères des autres mots qui ont le même son ou qui en approchent le plus; ce qui cause beaucoup d'erreurs. On trouve la même remarque dans Joseph Acosta.

Le 22, Bantam fut affligé d'un nouvel incendie, qui consuma quelques

restes de maisons échappées aux dernières flammes. Mais les Comptoirs de Hollande & d'Angleterre furent encore préservés.

Le 16, il arriva un Bâtiment de mille tonneaux, dont l'Equipage s'étoit révolté dans l'Isle Mayo, jusqu'à prendre les armes pour égorger les Officiers. Ce horrible complot avoit été découvert par un Ecoïlois, qui en avoit averti le Capitaine. Les chefs de la sédition avoient été surpris au moment même pour l'exécution de leur crime, & jetés sur le champ dans la mer. Il se trouvoit sur le même Vaisseau plusieurs soldats Anglois & Ecoïlois.

Le premier de Février, on fut surpris au Comptoir Anglois de voir revenir le Darling, qu'une tempête furieuse avoit mis dans la nécessité de se radoubier. Il fut résolu, dans une assemblée de tous les Chefs, qu'il remettrait à la voile incessamment pour Sokadana, dans l'Isle de Borneo, & que de-là il irait à Siam & à Paane.

Enfin Saris, ayant achevé sa cargaison, leva l'ancre le 13 de Février. Il observa dans les Détroits de la Sonde, que la marée y monte pendant douze heures à l'Est, & que le reflux à l'Ouest dure aussi douze heures. Le 16 de Mai, il arriva dans la Baye de Saldanna, où il trouva un Vaisseau de Londres, nommé *la Concorde*. Avant qu'il en eut pu recevoir des informations, quelques Habitans du Pays s'approchant dans leurs Parques, lui firent des plaintes fort vives par leurs signes. Ils accusoient l'Equipage de la Concorde de les avoir insultés sans raison, & de leur avoir enlevé deux hommes. A la vérité ces malheureux Nègres s'étoient défendus, & reconnoissoient même qu'ils avoient blessé quelques Anglois; mais n'ayant pas commencé la querelle, ils demandoient que les deux Prisonniers leur fussent restitués, & que si les Européens n'avoient pas besoin de leurs services, ils ne vissent pas troubler leur repos. Saris s'employa volontiers pour terminer ce différend. Il en eut plus de facilité à se procurer des rafraichissemens, pendant vingt-trois jours qu'il passa dans la Baye; & prenant le parti de faire faire une grosse provision de chair de bœuf, il trouva, contre l'opinion commune, que le sel y prenoit aussi-bien qu'en Europe. Un Vaisseau Hollandois, qui faisoit voile à Bantam, sous la conduite du Capitaine Cornelio Van-Harte, vint jeter l'ancre le 19, à la portée de la voix du Vaisseau Anglois.

Le 27 de Septembre Saris arriva heureusement à Plymouth.

On trouve à la fin de son Journal quelques remarques détachées, dont il vante la certitude. Yedzo, dit-il, en faisant remonter ses Lecteurs à l'année 1613, est une Isle éloignée du Japon d'environ dix lieues au Nord-Ouest. Ses Insulaires sont blancs, & de fort bon caractère, mais si couverts de poil qu'à la première vue on les prend pour des singes. Ils n'ont point d'autres armes que l'arc, mais leurs flèches sont empoisonnées. L'Isle produit de la poudre d'or, que les Habitans donnent en échange aux Japonois pour les nécessités de la vie. Ils ne connoissent l'usage des poids & des mesures que sur le bord de la mer, où se font ces échanges. Le plomb, le fer & le riz sont les principales marchandises qu'ils reçoivent du Japon. Leur Ville capitale, ou plutôt celle qui est connue pour le commerce, se nomme Machma. Les Japonois y ont plus de cinq cens familles, & un Fort dont le Gouverneur porte le nom de Machmadona. C'est là que la plus grande partie des Insulaires vient tous les ans, sur-tout au mois de Septembre, pour y faire

SARIS

1614.

Séjour sur un
Vaisseau Hollan-
dois.

Départ de Saris
pour l'Europe.

Il appelle les
Nègres de Sal-
danna.

Remarques
ajoutées à son
Journal.

Ville de Machma
dans l'Isle
d'Yedzo.

SARIS.
1613.

leurs provisions. Au mois de Mars, ils y apportent du saumon & d'autre poisson sec. Les Japonais n'ont de commerce réglé qu'avec cette Ville. Plus loin au Nord, on trouve d'autres Peuples d'une si petite stature, qu'ils ne sont connus que sous le nom de Nains. Entre l'Isle d'Yedzo & le Japon, il y a un courant fort impétueux, qui part de la Corée, & qui a sa direction à l'Est-Nord-Est. Les vents sont ici généralement, comme au Japon, Nord depuis le mois de Septembre jusqu'au mois de Mars, & Sud pendant l'autre partie de l'année.

L A T I T U D E S .

Isles d'Angoxas.....	16	20 S.	Bachian.....	0	50 S.
Variation.....	13	00	Variation Est.....	4	43
Isle près de Mozambique...16	32	Pelebere.....	0	26	
Longitude.....	76	10	Variation.....	3	28
Variation Ouest.....	11	50	Fort Espagnol à Tido.....	0	50
Isle de Moyella.....	12	13	Isle Doy.....	2	35
Baye de Tamarin.....	12	35 N.	Variation Est.....	5	20
Variation Ouest.....	18	42	Firando.....	3	30
Cap de Comorin.....	7	42	Variation Est.....	2	50
Machian.....	0	15			

C H A P I T R E V I .

Divers événemens arrivés à Bantam & dans d'autres Parties des Indes Orientales, depuis le mois d'Octobre 1605, jusqu'au même mois 1609.

SARIS.
1606.
Remarques préliminaires.

CET article est annoncé dans le précédent, comme une suite utile & curieuse du même Journal. Mais il semble au contraire que si l'on considère la fortune de Saris dans ses différens degrés, son voyage au Japon avec la qualité d'Amiral, & même l'ordre simple des années, il auroit dû faire l'ouverture de cette longue Relation. Aussi les Auteurs de ce Recueil n'apportent-ils pas d'autre raison pour justifier un renversement si manifeste, que le respect qu'ils ont cru devoir aux intentions de l'Auteur. C'est Saris même. Il étoit Facteur au Comptoir Anglois de Bantam, lorsqu'il prit la peine de recueillir toutes ces observations, qui peuvent servir de supplément à celles d'Edmont Scott.

Le 7 d'Octobre 1605, l'Amiral Henri Middleton, & le Capitaine Christophe Colhurst, partirent de Bantam pour retourner en Angleterre. Les Anglois du Comptoir tuèrent le 8 un Esclave de Keygno Varo, Seigneur de Bantam, dans l'entreprise actuelle de brûler leur maison.

Le 23, quelques Hollandois, arrivés sur un Junc de Priaman, racontèrent indiscrètement que Sir Edouard Michelburne & le Capitaine Davis étoient sur cette Côte, & qu'ils avoient pris dans les Détroits un Junc de Guzarat, qui venoit de Bantam à Priaman. Sur le bruit de cette nouvelle, les Anglois du

Les Anglois accusés de violence.

du Comptoir furent appellés le 25 à la Cour. On leur demanda s'ils connoissoient Michelburne, & s'il étoit vrai qu'il eût commis une telle violence contre les amis du Roi, qui ne lui avoient fait aucun mal ? Ils répondirent qu'à la vérité ils connoissoient un Anglois de ce nom, mais qu'ils ignotoient s'il étoit dans ces Mets, & s'il s'étoit saisi d'un Bâtiment Guzarate; ou que ne l'ayant appris que par le recit des Hollandois, ils y ajoûtoient si peu de foi, qu'ils soupçonnoient au contraire de cette injustice un Vaisseau de Hollande qui étoit sorti de la Rade de Bantam deux jours avant le départ du Guzarate. Leur apologie fit suspendre du moins les résolutions de la Cour jusqu'à d'autres éclaircissemens. Le 26, Verhagen, Amiral Hollandois, partit pour la Hollande avec deux Vaisseaux. Michelburne arriva le 29. On s'attendoit à voir renouveler la querelle du Guzarate; mais soit que la Cour eût résolu de se borner à ses premières plaintes, ou qu'elle craignît une réponse trop ferme, cette affaire fut ensevelie dans le silence. Cependant Saris & Townson prièrent Michelburne de ménager les amis du Roi de Bantam. Il s'y engagea par une promesse, que les deux Facteurs ne manqueroient pas de communiquer à la Cour; & le 2 de Novembre, il partit pour les Détroits de Pallingban.

Le 13, à l'arrivée d'un petit Bâtiment Hollandois, nommé *le Petit-Soleil*, il en partit un autre pour aller à la découverte d'une Isle qu'on nommoit, sans la connoître, l'Isle de la nouvelle Guinée, où l'on prétendoit, sur divers bruits, qu'il se trouvoit de l'or en abondance. Ce secours auroit été nécessaire aux Hollandois dans les tristes circonstances où leur Comptoir étoit réduit à Patane. Il y avoit été consumé depuis peu par les flammes, avec toutes leurs marchandises. Leur Amiral Warwick répara néanmoins une partie de cette perte, par la prise d'une riche Caraque Portugaise, qui faisoit voile à Macao avec sa cargaison de soye crue & d'autres richesses.

Le 2 de Janvier 1607, un Jonc de Bantam, frété par les Chinois de cette Ville, mit à la voile pour Tamor. Sa cargaison étoit composée de plaques d'argent fort minces, de la grandeur de la main, de fer d'Angleterre, de porcelaine grossière, de taffetas, de paons de la Chine & de petites cloches. Mais les Chinois revinrent bientôt, en faisant retentir leurs plaintes contre Michelburne, qu'ils accusoient de leur avoir enlevé ce qu'ils avoient de plus précieux. Ils en demandèrent la restitution au Comptoir, qui allegua pour sa défense que le Vaisseau de Michelburne n'appartenoit point à la Compagnie des Indes Orientales, & que n'ayant aucune relation avec les Anglois de Bantam, ils ne devoient pas répondre de sa conduite.

L'Amiral & le Scha Bandat, qui étoient assez bien disposés pour les Anglois, trouverent des moyens de conciliation. Mais la vengeance tomba sur une Frégate Hollandoise, qui revenoit alors des Moluques. Elle en apporta les Marchands de cette Nation, que Bastianfon y avoit laissés, & qui avoient été dépouillés & chassés par les Espagnols. Ayant rencontré à dix lieues de Jackarra la Flotte de Bantam, qui revenoit de Pallingban, où elle avoit porté la guerre, les malheureux Hollandois n'y trouverent que des Ennemis & des Voleurs, qui acheverent de les ruiner par le pillage. En vain s'efforcèrent-ils d'obtenir la restitution de leurs biens à la Cour de Bantam. On écouta leurs plaintes, mais sans leur accorder la moindre satisfac-

Tome II.

Z

SARIS.
1606.
Ils se justifient
à la Cour.

Les Hollandois
vont à la décou-
verte d'une nou-
velle Ile.

1607.

Plaintes des
Chinois de Ban-
tam contre les
Anglois.

Les Hollandois
en portent la pen-
se.

SARIS.
1607.

tion. La Flotte Javane arriva le 29, & ne fit qu'insulter à leur disgrâce.

Le 15 de Juin, un Capitaine Chinois de Bantam, arrivé de Banda avec une riche cargaison de fleur & de noix de muscade, apporta à Saris que les Hollandais avoient découvert l'Isle de la nouvelle Guinée, & que le Vaisseau qui avoit formé cette entreprise étoit actuellement à Banda. Mais les gens de l'Equipage racontèrent qu'étant descendus au rivage pour lier commerce avec les Habitans, ils avoient été reçus avec une nuée de fleches, qui avoient tué neuf Hollandais. Ces riches Insulaires n'étoient que des Payens barbares, & même Antropophages. Ainsi les Avanturiers Hollandois étoient revenus sans avoir tiré aucun fruit de leur course.

Eclipse de Lune.

Le 6 d'Août, il y eut une Eclipse de Lune, qui dura deux heures. Elle commença vers huit heures du soir. Les Chinois & les Javans firent un bruit horrible avec leurs mortiers & leurs poeles, en criant de toutes leurs forces que la Lune étoit morte.

Le 4 d'Octobre, un furieux incendie consuma le Quartier des Chinois, mais les Anglois eurent le bonheur de s'en garantir. Dans le cours de la même nuit, une Caraque Hollandoise chargée de mille sacs de poivre, de soyerue & de sucre de la Chine, mit à la voile pour la Hollande. Le 5, les Hollandais virent arriver des Moluques leur Vaisseau le *Ouest Frisland*, qui en avoir été chassé par les Espagnols, & qui n'étoit qu'à demi chargé de fleur de girofle, de cloux & de coton. Le 9, il arriva de Sukadona une petite Fregate, nommée *le Simonson*, avec sa cargaison de cire & un grand nombre de diamans. Le 13, à minuit, il y eut un tremblement de terre qui dura peu, mais qui fut terrible.

Tremblement
de terre.

Le 13 de Décembre, deux Jones Hollandois, arrivés de Jor, raconterent qu'il y avoit onze Vaisseaux de la même Nation devant Malaca. Leur Amirale, nommée l'*Orangia*, étoit commandée par le jeune Matteleefe. Dans le dessein d'attaquer cette Ville, ils jetterent l'ancre à l'entrée de la Rade, où les Portugais leur avoient brûlé depuis peu une Caraque & quatre Jones, & Matteleefe fit débarquer une partie de ses gens. Mais il reçut avis presque aussitôt par un de ses Bâtimens, qu'il avoit laissé à la garde d'une petite Isle, nommée Cap Rochado, qu'on voyoit paroître une Flotte Portugaise de seize grands Vaisseaux, commandée par le Viceroy même. L'embarras des Hollandais fut extrême. Ils avoient à terre la moitié de leur monde & presque toute leur artillerie. Cependant les Portugais, qui s'étoient approchés, leur offrirent vingt-quatre heures pour faire rentrer à bord leurs gens & leur canon, avec la liberté de se retirer. Matteleefe en profita; mais étant sorti de la Rade, il se mit en ordre de combat, & l'engagement commença bientôt avec une extrême fureur. On se battit pendant quarante heures. Les Hollandais perdirent deux Vaisseaux, les Portugais trois; & l'*Orangia*, percée de toutes parts, fut obligée de se retirer avec le reste de la Flotte dans la Rade de Jor, dont le Roi étoit alors uni fort étroitement avec les Hollandais. Ils y employèrent un mois à se radoubier; & retournant vers Malaca, ils y trouverent six Vaisseaux Portugais, qu'ils presserent si vivement, qu'après en avoir brûlé trois, ils forcerent les trois autres à se brûler eux-mêmes. Ils se rendirent ensuite aux Isles de Nicobar, où ils sçavoient que le Viceroy s'étoit retiré avec sept Vaisseaux; mais il s'y étoit fortifié contre le rivage avec

Les Hollandais
attaquent Malaca.

Combat naval
entre eux & les
Portugais.

tant de précautions, qu'ils perdirent l'envie de l'attaquer. Le 10, Matteelee arriva dans la Rade de Bantam, avec toute sa flotte, & partit le 19 pour les Moluques.

Le 14 de Mai 1607, un Jong Malayen, arrivé de Grefe, rapporta qu'un Marchand Hollandois, nommé Julius, & cinq autres Marchands de la même Nation, qui étoient partis de Bantam le 13 Novembre 1606, avoient souffert la mort à Banjarmassin, dans l'Isle de Borneo, pour avoir parlé sans respect de la personne du Roi. Ce Prince informé de quelques expressions indifférentes, qui leur étoient échappées contre lui, leur fit dire qu'il avoit quelques affaires de commerce à leur proposer; ils ne balancerent point dans cette confiance à se rendre à la Cour; mais ils furent massacrés en chemin, & tous leurs biens confisqués.

Il arriva le 17 d'Août un Bâtiment Hollandois de Coromandel, nommé *le Grand Soleil*, & commandé par le Capitaine *Peter Isacson*, qui revenoit chargé d'un riche butin. Il avoit pris vers l'Isle de Ceylan un grand Vaisseau Portugais, en course pour Malaca, d'où il avoit tiré quatre-vingt balles d'étoffes précieuses, & huit cens caisses de sucre. Il s'étoit faisi, dans la Rade de Masulipatan, d'un autre Vaisseau de la même Nation, richement chargé de toutes les marchandises qui sont propres au commerce de cette Côte. C'étoient des cloux de girofle, de la fleur de muscade & des noix, des rafferas de la Chine, des velours & des damas de couleurs vives, car les blancs ne sont point en usage dans ce Pays; de la porcelaine de la Chine, & fut-tout de la plus grande. Isacson, fier de tant d'avantages, racontoit que les Hollandois avoient trois Comptoirs sur la même Côte, dans trois Villes différentes, qui ne sont pas fort éloignées l'une de l'autre; à Masulipatan, à Petapoli & à Belligar; que la situation de Masulipatan est à 17 degrés de latitude; que les provisions y sont en si grande abondance, que trente-deux poules ne s'y achètent qu'une piece de huit, & un bœuf au même prix; mais qu'au mois de Mai, lorsque le vent souffle à l'Ouest, il y fait si chaud, que l'air y est insupportable, sans qu'on puisse suer néanmoins jusqu'au coucher du Soleil, après lequel tout le monde est pris d'une sueur fort abondante; que dans tout le cours de ce mois, personne ne quitte sa maison qu'à l'entrée de la nuit, & que ceux qui risquent de paroître pendant le jour ne manquent point d'être suffoqués.

Le 7 de Septembre, il arriva une grosse Pinace Hollandoise d'une petite Isle, nommée Sainte Lucie, à 24 degrés & demi de latitude du Sud, & si près de l'Isle de Madagascar qu'on y compte à peine un mille. Les Hollandois avoient été forcés d'y relâcher, pour se mettre à couvert d'une Caraque Portugaise, qui étoit partie de Madagascar le 4 d'Octobre 1606, & qui ayant fait plusieurs voyes d'eau, s'étoit vûe dans la nécessité de jeter trois mille sacs de poivre & d'autres marchandises précieuses. Ils raconterent aux Anglois de Bantam que l'Isle de Sainte-Lucie est un lieu fort commode pour les rafraichissemens; que les Insulaires n'y connoissent pas l'argent ni d'autre monnoye; que pour une cueillier d'étain on obtenoit d'eux un bœuf, & un mouton pour un petit morceau de cuivre; que l'ancrage y est fort bon sur sept ou huit brasses, quoique le fond soit un peu rude.

Le 14 de Novembre, David Middleton, Capitaine du *Consent*, arriva de Londres à Bantam.

SARIS.
1607.

Hollandois tués
à Banjarmassin.

Pirateries d'un
Vaisseau Hollan-
dois.

Chaleurs extra-
ordinaires à Ma-
sulipatan.

Isle de Sainte-
Lucie près de
Madagascar.

S A R I S.

1697.

Les Hollandois
relatés à la Chi-
ne.

Le 17, Matteleefe, Amiral Hollandois, revint des Côtes de la Chine, où l'espérance du commerce l'avoir exposé aux plus grands dangers. En vain s'étoit-il présenté aux Chinois, qui avoient rejeté toutes ses propositions, & jusqu'à l'offre de cent mille piéces de huit par lesquelles il avoit tenté de gagner leur confiance & leur affection. Six Caraques Portugaises, parties de Macao, l'avoient forcé de gagner le large avec perte de sa Pinace qu'elles lui avoient enlevée. A son retour il avoit touché à Kamboya & à Pahang, mais sans y pouvoir obtenir rien de plus que des vivres.

Ile Mayotta,
une des Comores.

Le 17 de Décembre, on vit arriver le Gelderland, grand Vaisseau de Hollande. Il étoit venu entre l'Isle de Saint-Laurent & la Côte d'Afrique. Le premier endroit où les Hollandois avoient relâché pour se procurer des rafraichissemens, avoit été l'Isle Mayotta, une des Comores. Ils y avoient frêté leur Pinace, dans une rade à la vérité fort commode, mais dépourvue de vivres, & sur-tout de bestiaux. De-là ils avoient fait voile à Calcut, Village qui leur avoit paru si grande qu'ils ne lui donnoient pas moins de cinq mille de longueur. Le Samorin, qui est le Roi du Pays, leur avoit rendu une visite à bord, vêtu fort richement, avec une couronne d'or sur la tête, & l'épée nue à la main. Il leur offrit routes sortes de faveurs & la permission d'établir un Comptoir dans sa Capitale; mais dans la crainte des Portugais, qui étoient alors fort bien avec lui, ils avoient refusé ses offres. En avançant vers Calcut, ils s'étoient saisis d'une Barque de la Mecque, chargée de riz & d'un grand nombre de Passagers, auxquels ils avoient fait payer leur rançon.

Arrivé de Paul-
us Van Carle à
Bantam.

Le 27, l'Amiral Hollandois, Paulus Van-Carle, mouilla dans la Rade de Bantam, avec sept grands Vaisseaux & une Fregate Portugaise dont il s'étoit saisi dans sa course. Il avoit pris des rafraichissemens au Cap de Lope-Confalve, sur la Côte de Guinée, où il avoit trouvé de l'eau & du poisson en abondance. Après avoir passé six semaines, pour attendre le changement du vent qui étoit au Sud-Est par Est, il s'étoit rendu à l'Isle d'Annabon sur la même Côte. Le 13 de Mars, il étoit venu mouiller au Port de Mozambique, malgré le feu continuel de l'artillerie du Château; & sans perdre le tems d'abord à répondre à cette insulte, il avoit pris le parti d'attaquer à la vue des Portugais une Fregate de leur Nation & deux Navires Guzarates qui étoient dans le Port. Après s'en être saisi & leur avoir enlevé toutes leurs marchandises, il avoit brûlé les deux Guzarates; mais la Fregate Portugaise lui avoit paru si bonne qu'il l'avoit conservée pour son propre usage. Le lendemain ayant fait la revue de ses forces, qui se trouverent composées de neuf cens quatre-vingt-quinze hommes; il en mit à terre sept cens, avec sept piéces d'artillerie, qui commencerent aussitôt à battre le Château. Cette attaque lui promettant peu de succès, il poussa ses tranchées si près de l'Ennemi, que les gens pouvoient jeter des pierres dans le Château. Mais lorsqu'il comprit d'employer la mine pour faire sauter les murs, une furieuse pluie l'obligea d'abandonner cette entreprise. Les Assiégés profiterent du découragement des Hollandois pour lancer sur eux quantité de pors à feu, qui les incommoderent beaucoup. Une sortie, qu'ils firent en même tems, acheva de rebuter les Assiégeans, & les força de se retirer après six semaines d'un Siege inutile, qui leur avoit coûté quarante hommes, sans compter un grand

Il avoit attaqué
Mozambique.

nombre de blessés. Ils rentrent dans leurs Vaisseaux, pour sortir de la Rade. Mais à la pointe d'un angle funeste, où ils ne pouvoient éviter le canon du Château, ils furent si maltraités de plusieurs coups, qu'un de leurs Bâtimens fut coulé à fond, & deux autres percés dangereusement.

Van-Carle se rendit à l'Isle de Mayotta, pour réparer le desordre de sa Flotte. La Rade qu'il choisit pour y jeter l'ancre se trouva si bien fournie de bestiaux, qu'il y acheta six cens vingt bœufs & trente-six moutons dans l'espace de six semaines. Les Insulaires connoissent si bien l'usage de l'argent, qu'on ne peut rien obtenir d'eux que pour des pieces de huit. A l'arrivée des Hollandois, le Roi défendit à tous les Sujets, sous de rigoureuses peines de vendre les moindres provisions avant qu'il se fût défaire de toutes les siennes. Aussi-tôt que les Hollandois se crurent parfaitement rétablis, ils retournerent vers Mozambique, pour recommencer l'attaque du Château. Mais en entrant dans la Rade ils apperçurent trois Carques, nouvellement arrivées de Portugal. Cette vue refroidit leur courage, & leur fit prendre le parti de continuer leur course vers les Indes. A trente lieues de Goa, ils mirent à terre les Guzarares qu'ils avoient pris à Mozambique. Le lieu qu'ils choisirent, pour se délivrer de ce fardeau, se nomme Seperdon. Ils y trouverent toutes sortes de rafraichissemens à bon marché, mais nulle autre marchandise qu'une petite quantité de poivre. De-là s'étant avancés vers les Isles Commodo, à sept lieues de Goa, ils se saisirent d'une Caraque qui retournoit à Lisbonne, chargée presque uniquement de pieces de huit. Ils la brûlerent après s'être emparés de toutes ses richesses. L'amorce d'un si précieux butin les fit demeurer pendant plus d'un mois dans le même lieu, pour attendre les trois Carques qu'ils avoient rencontrées à Mozambique. Mais se voyant trompés dans cette esperance, ils se rendirent à Calecut, dans l'intention d'y parler au Samorin. Dix Galeres, qui y étoient arrivées de Goa, leur ôterent l'envie de s'approcher du rivage. Cependant ils envoyèrent au Samorin un present de deux pieces d'artillerie de fonte, en le faisant prier de leur accorder de l'eau. Cette faveur ne leur fut pas refusée; mais l'eau se trouva si mauvaise, qu'ils n'en purent faire aucun usage. Ils tournerent vers le Cap de Comorin, sans en pouvoir trouver de meilleure; & leurs besoins étant devenus fort pressans, ils s'efforcèrent de gagner les Détroits de Malaca. Mais les vents & les courans leur furent si contraires, qu'ils n'eurent point de ressource plus prompte que de se rendre à Bantam. Il y avoit près de vingt-deux mois qu'ils étoient partis de Hollande. Van-Carle, dont la haine ne se rallentissoit pas contre les Portugais, remit à la voile le 31 de Décembre, pour aller croiser dans les Détroits de Malaca, où il se promettoit de rencontrer les Vaisseaux de Macao. Mais la fortune le servit si mal dans cette entreprise, qu'il revint le 4 de Janvier à Bantam, d'où il partit le 5, pour faire voile aux Moluques.

Le 18, Marteleefe leva l'ancre aussi, pour retourner en Hollande. Sa cargaison étoit composée de douze mille sacs de poivre, quatre cens sacs de noix muscades, de sucre, de bois d'ébene, & de soye crue.

Dans le cours de l'année 1608, il arriva un prodigieux nombre de Jones de la Chine & des autres parties des Indes. Le premier Bâtiment de l'Europe fut l'*Erasmus*, Vaisseau Hollandois, qui retournoit d'Amboyne en Hollande, chargé de sept cens bahats de girofle. Le premier de Septembre, une

Z iij

S A R T S.
1607.
Circumstances
du siège.

Finisterre de
Paulus Van-Carle.

Il n'ose s'approcher
de Calecut.

1608.
Départ & arrivée
de divers
Vaisseaux.

SARIS.
1608.

Invasions des
Hollandois.

L'Amiral Kee-
ling arrive à Ban-
tani.

Mort tragique
du Gouverneur.

Détresses du
Vaisseau l'Inco-
nue.

perite Pinace de la même Nation, arrivée de Machian, rapporta que deux grands Vaisseaux, *la Chine & le Pigeon*, avoient été submergés sur leurs ancres devant cette Ville, par un vent d'Ouest, qui ne paroissoit point assez violent pour produire un effet si terrible. Mais le moindre orage qui vient de ce côté-là cause des agitations extrêmes dans un Port où le fond est fort mauvais & n'a pas moins de 70 ou 80 brasses. La perte des Hollandois avoit été compensée par la prise de Machian & de Tassafal, qui ne leur avoit pas coûté un seul homme. Ils avoient mis dans chacune de ces deux Places cent vingt Soldats. C'étoit de la même manière & par la même voye qu'ils s'étoient fortifiés dans le Château de Malayo.

Le 10, une Pinace Hollandoise partit pour Sukadona, dans la seule vûe de ramener les Négocians de cette Nation, qui y étoient accablés de maladies, & qui ne pouvoient se faire payer de ce qui restoit dû à leur Compagnie depuis le voyage de Claes Simonson.

Le 2 d'Octobre, Keeling, Amiral Anglois, arriva de Priaman dans le Dragon, & se rendit le 7 à la Cour, avec une Lettre du Roi d'Angleterre & des présens, qui consistoient dans cinq pieces d'artillerie, une aiguiere & un bafin d'argent, & deux barils de poudre. Il fut rémoïné, avec tous les Anglois du Comproir, d'un fort triste spectacle. Les Pungavas, le Scha Bandar, l'Amiral, Kay Departi, Utennagera, & plusieurs autres Seigneurs, irrités depuis long-temps contre le Gouverneur du jeune Roi, qui abusoit quelquefois de son autorité, se réunirent pour le perdre. Ayant choisi la nuit du 13, pour s'assembler chez Kay Mas-Parti, ils se rendirent secrètement au Palais, où ils commencèrent par s'assurer de la personne du Roi & de la Reine mere. Ils coururent ensuite à l'appartement du Gouverneur, qu'ils esperoient de surprendre dans son lit; mais il eut le tems de se sauver par la ruelle, après avoir reçu une blessure à la tête, & de se retirer chez le Grand-Prêtre, qui se nommoit Kay Finkkey. Le respect d'un asile si sacré n'arrêta point ces furieux. En vain Finkkey paroissant lui-même s'efforça de les arrêter par ses prieres & ses menaces. Ils forcerent l'entrée de sa maison, & le Gouverneur perit de mille coups entre leurs mains. Keeling leva l'ancre le 6 de Décembre, pour retourner en Angleterre; mais le mauvais tems & les vents d'Ouest le repoussèrent vers la Rade. Il remit à la voile le 10, & l'on fut surpris de le revoir encore le 13. Il avoit rencontré dans les Détroits l'Hector, dont presque tout l'Equipage étoit réduit à l'extrémité par le scorbut; & l'intérêt de la Compagnie l'avoit obligé de prêter son secours à ce malheureux Vaisseau. Il y avoit fait passer une partie de ses gens pour suppléer à la manœuvre. Enfin sans cette rencontre imprévue, les Anglois de l'Hector n'ayant plus la force de porter la main aux voiles, couroient risque à tous momens de se briser contre les rocs ou d'échouer dans quelque Ile du Sund. Ils avoient essuyé d'autres malheurs à Surate, où les Portugais leur avoient pris leur Chaloupe, avec dix-neuf de leurs gens, & des draps d'Angleterre pour la valeur de neuf mille pieces de huit. Mais ils s'étoient un peu dédommagés de cette perte, en se saisissant d'une Fregate de Columbo, dans laquelle ils avoient trouvé entre autres marchandises onze balles d'étoffes des Indes, & treize petites pieces d'Artillerie. Leur arrivée à Bantam fit changer de vûe à Keeling. Il monta dans l'Hector, le 5 de Janvier, pour se rendre aux Isles de Banda, & le Capitaine Towson partit pour l'Angleterre dans le Dragon.

Le 3 de Février, les Hollandois à qui le retardement de leurs Vaisseaux commençoit à causer de l'impatience, eurent la satisfaction de voir arriver de Malaca Williamfon Verhoof, leur Amiral, avec une Flotte de douze grands Vaisseaux, dont sept partirent immédiatement pour les Molucques. Les Officiers qui restoient à Bantam, accompagnés de tous les Façteurs de leur Comptoir, demandèrent une assemblée des Pungavas, sous prétexte d'une affaire importante qu'ils avoient à leur communiquer. Cette faveur leur étant accordée, ils déclarèrent avec beaucoup de faîte, dans un Conseil si nombreux, qu'ils avoient reçu des Lettres de leur Roi (titre qu'ils affectoient de donner au Comte Maurice pour se procurer plus de considération) par lesquelles ils apprenoient que la paix avoit été conclue entre eux & les Portugais. Ils ajoutèrent qu'ils se croyoient obligés d'en informer la Cour de Bantam, parce que devant vivre désormais en bonne intelligence avec le Portugal, ils ne pouvoient plus accorder de secours aux Javans contre les insultes des Vaisseaux de cette Couronne. Les Pungavas reçurent ce discours avec de grands éclats de rite. Ils connurent tout d'un coup que le dessein des Officiers Hollandois étoit de les prévenir par des jalousies & des craintes, contre ceux dont ils se reconnoissoient les amis, afin de rendre la Cour de Bantam plus réservée sur tous les Privilèges qui pouvoient nuire au Commerce de Hollande. Aussi répondirent-ils que les Javans étoient sans inquiétude, & que les Hollandois pouvoient suivre leur inclination.

Le 21, Saris fut appelé à la Cour par le nouveau Gouverneur, qui se nommoit *Pangram Arcumgalla*. Il se hâta d'obéir à cet ordre, avec la précaution ordinaire de porter un present. Le Gouverneur lui dit qu'ayant appris par des informations certaines que les Anglois retenoient dans leur maison deux Prisonniers pour dettes, & qu'ils les avoient même chargés de chaînes, il vouloit sçavoir sur quel fondement ils s'attribuoient cette autorité. La réponse de Saris fut qu'ils avoient obtenu la permission du Roi; & produisant les billets des Prisonniers pour prouver la réalité & la justice de la dette, il demanda instamment qu'ils ne fussent pas déchargés sans avoir donné une caution ou d'autres assurances pour le payement. Le Gouverneur repliqua qu'il supposoit la vérité de la dette, mais que pour la permission d'enchaîner les Prisonniers, il sçavoit que les Anglois ne l'avoient jamais obtenue du Roi, & qu'il vouloit par conséquent qu'ils fussent relâchés. Enfin Saris obtint, après beaucoup d'instances, qu'ils demeureroient en prison, jusqu'à ce que l'un, qui se nommoit Tanyomges, & qui devoit au Comptoir cinq cens pieces de huit, eût du moins payé cent, & que l'autre, nommé Bungum, qui devoit, avec la même somme, cent sacs de poivre, eût payé cent pieces & vingt sacs. Sur cette convention, le Gouverneur envoya un de ses gens avec Saris, pour déclarer aux Prisonniers à quelles conditions ils pouvoient obtenir la liberté. Cependant, le 24, il vint à Saris un nouvel ordre de se rendre à la Cour. Il y trouva les Façteurs Hollandois qui y avoient été mandés comme lui, & vers lesquels le Gouverneur se tourna d'abord, pour leur demander si c'étoit l'usage en Entope de mettre un homme en prison pour ses dettes, sans en avoir reçu la permission du Roi ou de ses Ministres. Les Hollandois ayant répondu non, il donna ordre que les deux Prisonniers fussent relâchés sur le champ. En vain Saris lui représenta les conditions dont on étoit convenu

SARIS.
1609.
Arrivée d'une
Flotte Hollan-
doise.

Les Hollandois
s'assemblent en sa-
luerie du Conseil
de Bantam.

Embarque que
les Hollandois
faisoient à Saccas.

SARIS.
1609.

Esperances des
Hollandois à
Bornéo.

trois jours auparavant, un des Esclaves du Roi fut envoyé aussitôt pour les délivrer. Saris ne douta point que cette mortification ne lui eût été suscitée par les Hollandois. Ils reçurent à leur tour un sensible chagrin, en apprenant par une Pinace, arrivée le 13 d'Avril, que Paulus Vankerle, un de leurs Amiraux, avoit été pris à Ternate. Mais, sur quelques recits de l'Isle de Bornéo, ils firent partir un petit Bâtiment pour Banjarmassin, dans la résolution de faire parcourir toutes les Criques & tous les coins de cette grande Isle où ils avoient appris qu'on trouvoit de l'or & du bezoar en abondance pour des grains de verre & pour les plus viles merceries.

Poids & mesures
de Banda.

Le 16 d'Août, Keeling revint de Banda, chargé de douze mille quatre cents quatre-vingt-quatre katis de fleur de muscade, & de cinquante-cinq mille huit cents quarante-quatre katis de noix, qui lui revenoient à neuf, dix & onze pieces de huit le bahar. Un kari, dans les Isles de Banda, répond à treize onces & demie d'Angleterre. Le petit bahar de fleur de muscade est composé de dix katis; & le petit bahar de noix, de cent katis. Le grand bahar contient cent katis de fleur, & mille de noix. Si quelqu'un vous doit dix katis de fleur, & qu'il vous offre en paiement cent katis de noix, la Loi du pays vous oblige d'y consentir.

Saris retourne
en Angleterre
avec Keeling.

Le 4 d'Octobre, Keeling, qui avoit achevé sa cargaison à Bantam, en y joignant quatre mille neuf cents sacs de poivre, leva l'ancre pour retourner en Angleterre. Saris, Auteur de cette Relation, monta sur le même Vaisseau, après avoir passé quatre ans, neuf mois, onze jours au Comptoir de Bantam. Sans s'arrêter aux circonstances de son retour, il joint à son Journal quelques observations curieuses sur diverses sortes de drogues & de marchandises, & sur les lieux d'où les Européens tirent ces productions.

Observations
sur diverses mar-
chandises, par-
fums, gommés,
&c.

Le bois d'aloès, comme l'appellent les Anglois, est nommé *Garu* par les Malayens. La meilleure espèce vient de Malaca, de Siam & de Cambaye. Il faut choisir celui qui est en gros bâtons ronds, fort massifs, noir, avec des veines couleur de cendre, un peu amer au goût, d'une odeur agréable, & qui brûle au feu de charbon comme un morceau de poix; c'est-à-dire, que s'il est bon, il ne cesse pas d'éprouver une sorte de friture, en jettant une odeur fort douce jusqu'à ce qu'il soit consumé.

Benjouis.

Le Benjouis est une gomme, que les Malayens nomment *Minnian*. La meilleure espèce vient de Siam. Elle est pure, claire, blanche, avec de petites rayes couleur d'ambre. Sumatra en produit une autre sorte, qui n'est pas méprisée, quoique moins blanche. Une troisième espèce, qui vient de Priaman & de Burroule, est rejetée des Anglois, parce qu'ils la trouvent trop grossière; mais elle est fort estimée à Bantam.

Civettes.

La civette, si l'on veut choisir la meilleure, doit être d'un jaune foncé qui tire sur celui de l'or. Celle qui est blanchâtre se vend beaucoup moins, parce qu'elle est ordinairement altérée avec de la graisse. Cependant la civette, en général, est blanchâtre quand elle est fraîche, & ce n'est qu'en vieillissant qu'elle devient jaune.

Muscs.

Le musc est connu par trois espèces; la noire, la brune & la jaune. La première n'est point estimée. La seconde est bonne. La troisième est la meilleure. Celle-ci doit être couleur d'ambre foncé, & revêtue d'une simple peau; car si elle en a deux, comme il arrive souvent, c'est un défaut. Elle ne doit point être

être trop humide, ce qui la rend pesante; ni trop sèche, ce qui diminue quelque chose de son prix. Elle doit être sans pierres, sans filamens, & d'une odeur douce & forte. Elle est nuisible à quantité de personnes, non seulement par l'odorat, mais même par le palais, car Saris a connu des gens qui ne pouvoient en goûter sans qu'elle pénétrât jusqu'au cerveau. Elle ne doit pas se fondre trop tôt dans la bouche, ni demeurer trop long-tems dans la main sans se dissoudre. On doit bien se garder de la tenir près d'aucune autre forte d'épice, si l'on ne veut pas qu'elle perde bientôt son odeur.

Le Bezoar: il y en a de deux sortes, l'une qui vient des Indes Occidentales, l'autre des Indes Orientales. Celle-ci vaut le double de l'autre. Les pierres de l'une & l'autre sorte ne se ressemblent point dans leur forme. Les unes sont rondes; d'autres longues comme des noyaux de dattes; & d'autres comme des œufs de pigeon; d'autres comme les rognons d'un chevreau; enfin d'autres ont la figure d'un gland. Mais il y en a peu qui se terminent en pointe. Leur couleur n'est pas moins variée: car il s'en trouve d'un rouge clair, de couleur de miel & de couleur de cendre. Mais la plupart sont d'un verd pâle. Les bezoars de l'Inde Orientale sont composés de plusieurs robbes ou de plusieurs peaux, comme l'oignon, & ne sont pas moins luisans que si l'art s'étoit employé à les polir. Qu'on en ôte une peau, la suivante est plus luisante & plus claire que la première. Ces peaux sont plus ou moins épaisses, suivant la grosseur des pierres. Les plus gros bezoars sont les plus chers. Saris donne une méthode certaine pour les mettre à l'épreuve. Qu'on prenne, dit-il, le poids exact de la pierre, & qu'on la mette dans l'eau pendant quatre heures. Qu'on examine ensuite si elle ne s'est pas fendue; & qu'après l'avoir bien essuyée on la pèse une seconde fois. Si l'on trouve la moindre différence dans le poids, on peut être sûr que la pierre n'est pas bonne. La plupart des bezoars contrefaits viennent de Sukadana dans l'Isle de Borneo. Il s'y en trouve néanmoins d'excellens, comme à Patane, à Banjarmassin, à Macassar, & dans l'Isle Das-Vaccas, qui est à l'entrée de la Rade de Kamboja.

L'Ambre: il y en a de différentes couleurs, tels que le blanc, le noir, le brun & le gris. Le noir est le moins recherché & le gris passe pour le meilleur. De cette dernière sorte, choisissez celui qui est le plus clair, le plus pur, qui tire sur le blanc & qui est mêlé de veines couleur de cendre ou blanchâtres. Il doit flotter sur la surface de l'eau; & quoiqu'il y ait de l'ambre contrefait qui flotte de même, on peut s'assurer que le véritable ne s'enfonce jamais. Il vient en abondance du Mozambique & de Sofala.

Bantam est le grand Marché d'une infinité de Nations pour quantité de marchandises. Cette Ville, qui est située dans la grande Ile de Java, est au 6^e degré de latitude du Sud; variation Ouest & degrés. Mais le Pays ne produit gueres, de son propre fonds, que des vivres, du coton, de la laine & du poivre. La récolte du poivre, qui se fait au mois d'Octobre, donne ordinairement trente ou trente-deux mille sacs. Chaque sac contient quarante-neuf katis & demi de la Chine. Les Javans nomment le sac un timbang. Deux timbangs font un pikul; trois pikuls composent le petit bahar; & quatre pikuls & demi le grand bahar, qui fait quatre cens quarante-cinq katis & demi. Les Javans ont encore un poids qu'ils nomment kulak, & dont l'usage est fort

Tome II.

A a

SARIS.
1609.

Bezoar.

Ambre.

Marché de Bantam.

Poids & mesures.

SARIS.
150.

commun à Bantam. Sept kulaks font le timbang. Mais quelque expérience qu'on puille acquérir dans tous ces poids, les Commis Indiens, qui sont toujours des Chinois, donnent beaucoup d'avantage aux Marchands du Pays, parce qu'ils ont l'art de diminuer ou de grossir à leur gré les poids & les mesures.

Aux mois de Décembre & de Janvier il vint à Bantam un grand nombre de *ones* & de *Pares*, chargés de poivre de Cherringin & de Janby, de sorte qu'à la fin de Janvier cette Ville a toujours de quoi fournir à la cargaison de trois grands Vaisseaux.

Taël Malayen.

Les poids pour le bezoar, la civette & l'or, se nomme taël, & revient à deux pieces de huit un quart, ou à deux onces d'Angleterre. Un taël Malayen pèse une piece & demie de huit, ou une once & un tiers d'Angleterre. Un taël Chinois est le poids d'une piece & sept vingtièmes de huit, ou une once & un cinquième d'Angleterre; de sorte que dix taëls de la Chine font précisément six taëls de Java.

Marchandises
propres à Bau-
liana.

Les marchandises Angloises qui se vendent à Bantam, sont le fer en barres longues & minces, à six pieces de huit le pikul.

Le plomb en petites masses, à cinq pieces le pikul.

De la poudre à tirer, vingt-cinq pieces le barril.

Draps larges, de couleur rouge, opium de Mesri qui est le plus estimé, ambre en gros grains, corail à grandes branches.

Mais les pieces de huit sont la meilleure marchandise qu'on puisse porter à Bantam, parce qu'avec de l'argent comptant, il n'y a rien qu'on ne se procure fort au-dessous de son prix. On s'y défait aussi fort avantageusement des tafetas, des velours, des damas de toutes sortes de couleurs, des sarins blancs, du musc, du fil & du trait d'or, du sucre blanc, du sucre de Candie, des bassins de porcelaine, du benjoin, du bois d'aloës, de l'alun, & de toutes sortes de drogues.

Les étoffes de Coromandel sont fort en recommandation à Bantam, & surtout celle qui se nomme Gubar. Les calicos, les pintades, les ballachos, les beaux tapis de Saint-Thomé, le *muris*, qui est une sorte de drap fort cher; toutes les étoffes Malayennes, & généralement toutes celles de coton qui ont de la largeur & de la longueur.

Droits du Roi.

Les droits du Roi sont, 1°. le chuckey, qui est de huit pour cent sur le poivre. 2°. Le billabilian; c'est-à-dire, que s'il arrive dans la Rade quelque Vaisseau chargé de draps ou d'autres marchandises de cette nature, le Roi doit être informé de la quantité & du prix avant qu'on en puisse rien débarquer. Ensuite il envoie ses Officiers, qui achètent tout ce qui est nécessaire à son usage, pour la moitié du prix, c'est-à-dire, que si vous mettez le prix de votre drap à vingt pieces de huit le gori, on ne vous en donne pas plus de quinze ou seize. L'usage des Hollandois est de faire présent au Roi, de sept ou huit cens pieces de huit à leur arrivée, pour se délivrer de tous les droits. Le Ruba-ruba est un droit pour l'ancre, qui monte à cinq cens pieces de huit pour six mille sacs de poivre. Le droit du Scha Bandar pour la même quantité de poivre, est de deux cens cinquante pieces de huit; celui des Commis pour les poids & les mesures, d'une piece de huit sur cent sacs. Les Jerrutulis, qui sont les Gardes de la Douane, ont aussi le droit d'une piece de huit sur cent sacs.

Bantam tire beaucoup de vivres, de coton & de bois, du Canton de Jorran, qui est situé à l'Est de Jakatra. Il lui vient de Janby un grand nombre de Jones, chargés de poivre. Banda lui fournit une petite quantité de fleur & de noix de muscade, qu'on envoie prendre dans quelques Jones du Roi & de la ville. Macassar lui fournit de même des pierres, du bezoar, du riz & d'autres vivres. Bali qui est une Isle à l'Est de celle des Celebes, vers huit degrés & demi de latitude, envoie beaucoup de riz & de coton, des Esclaves, & des étoffes grossières. Timor, qui est à l'Est de Bali, à dix degrés quarante minutes de latitude du Sud, produit une abondance de chindanna, que les Anglois nomment *white sanders*. Il vaut à Bantam jusqu'à vingt piéces de huit le pikul. On en tire aussi de la cire, qui se vend vingt-cinq & jusqu'à trente piéces le pikul. Les Indiens sont capables de beaucoup d'artifice pour contrefaire cette marchandise ou pour l'alterer par divers mélanges; de sorte qu'il est toujours à propos de la rompre en piéces pour éviter l'imposture. On porte pour échange à Timor, des cureaux, de perires merceries, de la porcelaine grossière, des taffetas de diverses couleurs, excepté les noirs, des poëles de la Chine, de perires plaques d'argent battu, aussi minces que des oublies, & de la grandeur de la main. Ce commerce est fort avantageux, car les Anglois y ont gagné jusqu'à quatre cens pour cent.

Banda, qui est à cinq degrés de latitude du Sud, fournit avec la fleur & la noix de muscade, de l'huile de l'une & de l'autre. Cette Isle n'a point de Roi; mais elle est gouvernée par un Scha Bandar, qui est allié des Scha Bandars de Nera, de Lanrot, de Puloway, de Pulinor, & de Labatake, autres Isles qui sont comprises sous le même nom, & qui dépendoient autrefois du Roi de Ternare. Toutes ces Isles ont trois moissons chaque année, dans les mois de Juillet, d'Octobre & de Février; mais celle de Juillet qui se nomme la moisson d'*Arepuri*, est la plus considérable. Les marchandises qui conviennent aux Insulaires, sont les étoffes de Coromandel, & toutes celles de Cheremalla, du drap d'Angleterre, les especes d'or, les piéces de huit, avec cette différence, que pour la valeur de soixante-dix piéces de huit en or, vous aurez ce qui coûteroit quatre-vingt-dix piéces en argent; les grands bafins de la Chine, les damas de couleurs vives, les taffetas, les velours, les boëres de la Chine, les jettons dorés, les chaînes d'or, la vaisselle dorée, telles que des assiettes, des plats & des soucoupes, les armes de tête damasquinées & bien luisantes; les mousquets, les lames d'épée, mais retroussées à la pointe. Le riz est encore une marchandise sur laquelle on trouve de grands profits dans les Isles de Banda, sur-tout dans certaines années où la racine de sagio, dont on y compose le pain, manque presque entièrement.

Les Isles Moluques, qui sont au nombre de cinq, sont près de la Ligne Equinoxiale, se nomment *Molukko*, *Ternate*, *Tidor*, *Gelolo* & *Machian*, & produisent une grande abondance de girofle; mais chaque année n'est pas également fertile. C'est la troisième qui donne toujours une riche moisson. Le kari aux Moluques est de trois livres cinq onces Angloises. Le bahar contient deux cens karis. Dix-neuf karis de Ternate, en font cinquante de Bantam. Les marchandises qu'on demande aux Moluques, sont les étoffes de Coromandel & de Cheremalla, les ceintures de Siam, les falolos, les ballachos & les chelhis, les taffetas de la Chine, les velours, les Damas, les grands bafins, les jer-

A a ij

S A R I S.
1609.Pays divers d'où
Bantam tire ses
richesses.Macassar, Bali
& Timor.

Iles le Banda.

Iles Moluques.

SARIE.
1609.
Siam.

tons vetnis, les draps écarlate, l'opium & le benjoin.

Siam, dont la situation est à 14 degrés & demi de latitude du Nord, fournit une grande abondance d'excellent benjoin, & beaucoup de belles pierres, tant de son propre fond, que de celles qu'on y apporte de Pegu. Le Tael de Siam pèse deux pieces de huit & un quart. On y trouve beaucoup d'argent en lingots, mais il y vient du Japon; ce qui n'empêche pas que les pieces de huit n'y soient si recherchées, que deux & demi, avec le coin, en valent presque trois en lingots. Le drap d'Angleterre de couleur éclatante, le fer & les beaux Miroirs, sont dans une haute estime à Siam. Toutes les marchandises de la Chine s'y vendent beaucoup moins cher qu'à Bantam. Les Jones Guzarates viennent à Siam aux mois de Juin & de Juillet, après avoir rouché aux Maldives & à Tenasserim, où l'on trouve en tous tems cinq & six brasses d'eau. De Tenasserim, on peut se rendre par terre à Siam, dans l'espace de vingt jours.

Borneo.

Borneo est à trois degrés de latitude du Sud. Cette grande Ile produit beaucoup d'or & de bezoars, de la cire, des *Rotans*, du Kajulacka, &

Banjarmassin.

du Sang-de-Dragon, dont le principal commerce se fait dans la Ville de Banjarmasin. Les marchandises qu'on y demande sont les Etoffes de Coromandel, la soie de la Chine, les damas, les taffetas, les velours de toutes couleurs, excepté la noire; les draps de l'Europe & les Pieces de huit.

Sukadana.

Sukadana est une autre Ville de l'Isle de Borneo, dont la latitude est d'un degré & demi du Sud; on y compte cent soixante lieues de Bantam. Le

Diamans de la
riv. de Lavi.

grand commerce de cette Ville est celui des Diamans, qui s'y trouvent en abondance, & qui passent pour les meilleurs de l'univers. Elle en a beaucoup dans tous les tems de l'année, mais sur-tout aux mois de Janvier, d'Avril, de Juillet & d'Octobre, où l'usage est de les aller chercher dans des Parcs, au long de la Riviere de Lavi, en plongeant comme l'on fait pour les Perles. Cependant il arrive quelquefois aux mois de Juillet & d'Octobre, que les pluies grossissent excessivement cette Riviere; au lieu que n'ayant dans les deux autres mois que trois ou quatre brasses de profondeur, on y plonge plus facilement.

Quatre sortes
de diamans.

Lorsqu'on se propose d'aller à Sukadana, le meilleur parti est de se rendre d'abord à Banjarmasin, où sans beaucoup d'embaras on peut se procurer du bezoat & des diamans pour de l'or. On y compte quatre sortes de diamans, qui sont distingués par leur eau, que les Indiens appellent *Verna*. Verna ambon est le blanc; Verna loud, le verd; Verna sakkar, le jaune; & Verna bessi, une couleur entre le verd & le jaune. Les poids se nomment *Sa Mas*, *Sa Kupang*, *Sa Bufuks*, *Sa Pead*. Quatre Kapangs font un Mas; trois Bufuks un Kupang; un Pead & demi fait le Bufuk. Ils ont aussi le *Paha*, qui fait quatre Mas; & seize Mas font un Tael. C'est avec ces poids qu'on pèse l'or & les diamans.

Marchandises
de la Chine.

Les marchandises de la Chine, sont la soie crue. La meilleure se fait à Nanking, & s'appelle dans le Pays *How-sa*. Elle se vend quatre-vingt pieces de huit le pikul. Les Taffetas, que les Chinois nomment *Tuc*: les meilleurs se font dans une petite Ville nommée Hock chu. Ils se vendent trente pieces de huit le gori. Les Damas qu'on appelle Towne: c'est à Canton que se font les meilleurs, à cinquante pieces le gori.

La foye à coudre, nommée *Kou-swa*, à cent pieces de huit le pikul. Les étoffes brodées nommées *Pocy*, qui servent de Tapisseries : les meilleures se vendent dix pieces.

S A R I S.
1609.

Le fil d'or à coudre & à broder, nommé *Kim-swa*, qui se vend par chip-pao, c'est-à-dire par paquets, dont chacun contient dix papiers, & chaque papier cinq échevaux, ou cinq nœuds. Trois chip-paos se payent deux pieces de huit.

Satins, nommés *Lin*, les meilleurs une piece de huit.

Grands Baffins, nommés *Cho-pao*, trois pour une piece de huit.

Le Sucre blanc, nommé *Pe-tong*, le meilleur une piece le pikul.

La Porcelaine de même espece, nommée *Poa*, la meilleure une piece de huit le Kati.

Les boetes à perles, nommées *Cha-nab*, les meilleures une piece de huit.

Les Velours, nommés *Tan-go Jounck*, de neuf aunes de long, cinq pieces de huit.

La foye de manche, nommée *Jounck*, la meilleure cent cinquante pieces le pikul.

Le musc, nommé *Sa-hu*, sept pieces le Kati.

Les Draps larges, nommés *To-lo-ney Sa-foko*, c'est-à-dire, larges de trois quarts, sept pieces de huit.

Les Miroirs de la plus grande largeur, nommés *Kea*, dix pieces chacun.

L'Etain, nommé *Sca*, quinze pieces le pikul.

La Cire, nommée *La*, quinze pieces le pikul.

Mousquets, nommés *Kau-ching*, vingt pieces le batil.

Dents d'Éléphants, les plus gros & les meilleurs, deux cens pieces le pikul.

Les petits, nommés *Ga*, à la Chine, & par les Portugais *Screvelias*, cent pieces le pikul.

Les sables du Japon, nommés *Sam to*, huit pieces de huit.

Le Droit sur le Poivre, dans l'intérieur du Pays, est d'un Tael sur chaque pikul.

Au mois de Mars, les Jons qui doivent faire voile aux Manilles, partent ensemble de *Chan-chu*; c'est-à-dire, que d'environ quarante qui font ce Voyage tous les ans, il y en a toujours sept ou huit, ou dix qui s'associent, à mesure qu'ils sont prêts au départ. Leur cargaison est de foye crue & travaillée, mais beaucoup meilleure que celle qui se porte à *Bantam*. On compte dix jours de navigation entre *Canton* & les *Manilles*. Les Jons reviennent au commencement de Juin, chargés de pieces de huit. Ils sont sans armes & sans aucune autre défense; de sorte qu'on n'a besoin que d'une Chaloupe armée pour les arrêter, & pour les prendre.

Commerce de
la Chine aux Ma-
nilles.

Saris n'a pas laissé des observations moins exactes sur les marchandises qui sont recherchées au Japon. Il suffira de les nommer, sans en marquer les prix. Les draps larges de toutes sortes de couleurs, sans en excepter les noirs, mais sur-tout les rouges & les jaunes. Les foyes, les bouracans simples & doubles, les étoffes de foye à gros grains; les gros grains de *Turquie*, les camelots, les satins, les taffetas & les damas de l'Inde. Le fil de toutes sortes de couleurs. Les tapis de table. Les cuirs dorés ou peints, à fleurs & à figures. Les tableaux, & toutes sortes de peintures, sur-tout

1615.
Marchandises
propres au Ja-
pon.

SARIS.
1613.

celles qui représentent des histoires lascives, & des batailles sur mer ou sur terre; les plus grandes formes sont toujours les plus estimées.

Le vif argent, le vermillon, le rouge pour le visage. Le cuivre en plaques, le plomb en lingots, le plomb en feuilles. L'étain en lingots. Le fer en masse, en barre & en plaques. L'acier de toutes sortes de formes. Les tentures de tapisserie. La civette. Le fil d'or à coudre, de la Chine. La cassonade ou le sucre en poudre de la Chine. Le sucre de Candie. Les velours de toutes couleurs. Les velours à fleurs. Les gazes. La soie crue. Le fil tors. Les verres à boire de toute espèce, les bouteilles, les cruches, & toutes sortes de vases & de vaisselles, simples ou dorés; le papier, les Livres de Comptes & les tablettes de poche. Le savon d'Espagne. L'ambre en grains. Les bas de soie, de toutes couleurs. Le cuir d'Espagne, & toutes sortes de peaux bien passées. Les Kandicks bleus & noirs de la Chine. La cire pour les bougies. Le miel. Le poivre. Le samel de la Cochinchine. La muscade. Le camphre de Batous & de Borneo. Le bois de Kalamba. Le sapon, sorte de bois rouge. Les dents d'éléphants. Les cornes de rhinocéros & de cerfs. L'alun de roche. Il est en telle estime, que Saris vendit pour cent florins ce qui ne lui en avoit coûté que trois.

Ce qu'il y a de
meilleur au Ja-
pon.

Ce qu'on trouve de meilleur au Japon est une abondance d'excellentes teintures, bleues, rouges, noires & vertes. Les vernis, sur-tout en or & en argent, y sont meilleurs qu'à la Chine. Le soufre, le salpêtre, le riz & le coton abondent aussi dans la plupart de ces îles.

LATITUDES.

Masulipatan.....	17	00 N.	Variation Ouest.....	3	00
Île Sainte-Lucie, proche			Île de Bali.....	8	30
Madagascar.....	24	30 S.	Île de Timor.....	10	40
Seperdoné, près de Chau-			Île de Banda.....	5	00
le.....	18	0 N.	Sukadana, dans l'Île de Bor-		
Bantam.....	6	0 S.	neo.....	1	30

CHAPITRE VII.

Relation de ce qui se passa dans l'Île de Firando pendant le Voyage de Saris à la Cour de l'Empereur du Japon.

COCKS.
1613.
Le Facteur
Cocks est chargé
d'écrire les évé-
nements.

ON s'apperoit par degrés que l'attention des Marchands Anglois pour les événemens historiques, & leur curiosité pour le caractère & les usages des Nations étrangères, augmentent avec l'étendue & le succès de leur commerce. Cocks, destiné à gouverner le Comptoir de Firando, ne demeurera point oisif dans cette Ville pendant le voyage que Saris avoit entrepris à Suronga. Avec le soin des marchandises & des autres intérêts de la Nation, il étoit chargé de recueillir, dans un Journal exact, tout ce qui se passeroit d'intéressant sous ses yeux. C'est sa Relation qu'on va lire.

Le 7 d'Août, Saris, Général Anglois, partit avec William Adams pour la Ville Impériale dans une Batque du Roi montée de quarante Rameurs. Il prit avec lui douze personnes de confiance; Tempest, Pencoek, Richard Wickam, Edouard Saris, Watter Corwarden, Diego Fernandes, John Williams, Tailleur; John Head, Cuisinier; Edouard Bartan, Chirurgien; John Japan, Interprète; Richard Dale & Antoine Ferrea, Matelors; sans compter quatre Valets, deux à lui & deux à William Adams. On fit honneur à son départ, en tirant treize coups de canon.

L'Auteur se rendit aussitôt chez les deux Rois, comme par ordre du Général, pour les remercier des ordres qu'ils avoient donnés en sa faveur. En effet ces deux Princes avoient poussé leurs attentions jusqu'à faire porter à Saris cent taëis, en monnoye du Japon, pour lui épargner les embarras du change dans une si longue route. Cette somme fut acceptée, mais comme un prêt. Quelques Anglois ayant causé du desordre la nuit d'apparavant, le Roi Icoyne pria Cocks, autant pour son honneur que pour celui de sa Nation, d'avoir l'œil ouvert sur la conduite de ses gens.

Le 9, un jeune Japonois, nommé Juan, qui parloit fort bien la Langue Espagnole, vint offrir ses services à Cocks pour neuf ou dix ans, sans en excepter le voyage d'Angleterre, qu'il promettoit de faire avec le Vaisseau. Miguel, l'Interprète qu'Adams avoit procuré au Comptoir, étant d'un esprit fort lourd, & sujet d'ailleurs à s'absenter souvent, le desagrément qu'on avoit sans cesse de le voir manquer au besoin, fit accepter les offres de Juan. C'étoit un nouveau Chrétien, qui avoit la plus grande partie de sa famille à Nangazaqui, & un cousin à Firando. Quoiqu'il eût servi pendant trois ans un Espagnol aux Manilles, il en étoit revenu sans avoir embrassé le Christianisme, & les Jésuites l'avoient baptisé à Nangazaqui. La curiosité de voir l'Europe parut être le seul motif qui le faisoit tourner vers les Anglois.

Le 19 au soir, on vit commencer à Firando la grande Fête des Japonois, qui consiste à se réjouir & à faire bonne chere toute la nuit sur les tombeaux de leurs parens, qu'ils invitent à ce festin. Leurs réjouissances durent trois nuits consécutives. On publia l'ordre de parsemer les rues de sable & d'allumer des lanternes devant chaque porte. Il en coûta la vie à un pauvre homme pour avoir négligé d'obéir. Cocks ne fit pas difficulté de se conformer aux usages du Pays. Non seulement il suspendit à sa porte deux belles lanternes; mais étant informé que les deux Rois devoient se promener dans les rues, & s'arrêter à sa maison, il leur fit préparer un souper digne d'eux. Cependant, après les avoir attendus jusqu'à minuit, il fut averti que d'autres occupations leur avoient fait changer de dessein. Il ne laissa point de leur envoyer des présents, suivant l'usage de la Nation. Plusieurs Seigneurs Japonois, qui prirent l'occasion des Fêtes pour visiter le Comptoir, y furent reçus & traités avec autant de générosité que de politesse.

Le 23, les Anglois cessèrent de débarquer leur poudre, dont ils avoient déjà transporté cinquante-neuf barils au rivage. L'avidité du Roi à s'en procurer & sa facilité à leur en donner le prix qu'ils avoient demandé, sembloit leur avoir fait oublier qu'ils en devoient conserver du moins leur provision. Mais le Lieutenant du Vaisseau se crut obligé de faire transporter, au Comptoir, quantité de petites merceries, que les Matelors commençoient à dé-

Cocks.
1613.
Départ du Gé-
néral.

Un jeune Ja-
ponois, s'engage
à servir les An-
glois en Europe.

Grande Fête
des Japonois
pour leurs pères
morts.

Volz des Ma-
telors Anglois.

Cocks.
1613.

Mascarades Ja-
ponnoises.

Lettres arrivées
à Cocks.

Ouvrage sans
exemple au Ja-
pon.

rober pour fournir à leurs débauches. On étoit au dernier jour des trois fêtes. Trois Compagnies de Danseurs se promenerent dans toutes les rues avec des banieres, & des poëles pour instrumens de musique; s'arrêtant aux portes des Grands comme aux Sépultures & aux Pagodes, avec des transports de joye, & des cris aussi extravagans que leurs danses.

Le 24 il y eut une autre illumination, à l'honneur du jeune Roi & de son frere, qui allèrent en Mascarade chez le vieux Roi Foyne, avec un cortège fort nombreux. Les deux Princes étoient à cheval, & le reste de la Troupe à pied. Nabesone, Gouverneur du jeune Roi, jouoit du fifre pendant la marche, & cette musique étoit accompagnée de celle que j'ai déjà représentée. Cocks ayant appris que les Princes se proposoient, à leur retour, de visiter le Comptoir Anglois, prépara un grand festin. Mais ils ne s'en approcherent qu'après minuit, avec beaucoup de confusion, & même quelques marques de mécontentement. Ils ne se présenterent pas pour entrer. Brower, Facteur Anglois, s'avança jusqu'à la porte, en affectant de les regarder peu. Ils feignirent aussi de ne l'avoir point aperçu.

Cocks reçut le 28 deux Lettres du Général, l'une du 19, l'autre du 20, pour le Gouverneur Schimonasco, qui suivant quelque cérémonial inconnu aux Anglois, ne les envoya point au Comptoir, mais les fit porter au Vaisseau. Comme l'une des deux Lettres étoit pour le Roi Foyne, Cocks se rendit au Palais, accompagné de Melsham & de Hermando. Le Roi donna un katan au premier, une dague d'Espagne à l'autre, & à tous trois quelques bottes d'ail, galanterie ordinaire au Japon. Il leur accorda aussi la permission de faire sécher leur poudre au sommet du Fort, en leur offrant le secours de ses gens pour ce travail.

Le premier de Septembre, le vieux Roi & toute sa Noblesse, se donnerent le divertissement d'une nouvelle Mascarade, & rendirent visite le soir au jeune Prince. Les rues étoient éclairées par un nombre infini de lanternes. Cocks, qui s'attendoit d'autant plus à recevoir le Roi, que deux jours auparavant ce Prince lui avoit fait l'honneur de le surprendre chez lui, & d'y passer une partie de la nuit dans la joye, fit préparer pour la troisième fois un festin, qui eut le sort des deux précédens. Le cortège royal étoit si nombreux, que ce fut apparemment cette raison qui empêcha Foyne d'entrer chez les Anglois.

Le lendemain les Arpenteurs de la Cour mesurèrent toutes les maisons de la rue où les Anglois avoient leur Comptoir, pour les faire contribuer, suivant leur grandeur, aux frais de quelques nouveaux Forts que le Roi vouloit entreprendre. Celle des Anglois ne fut point exemptée de cette taxe. Cependant le dessein de ces ouvrages fut abandonné à l'occasion d'un ouragan, qu'on appelle Typhon dans ces Mers, le plus furieux qu'on se souvint d'avoir jamais vu aux îles du Japon. Il renversa plus de deux cens maisons. Il en découvrit un beaucoup plus grand nombre, sans épargner le Palais royal, dont non seulement tous les toits, mais les murs mêmes de circonvallation furent abbatu. La mer fut agitée par des secousses si violentes, qu'elle mina un grand Quai, sur lequel étoit situé le Comptoir Hollandois, ruina un mur de grosses pierres, entraîna les degrés, mit en pieces deux grandes Barques, & submergea quarante ou cinquante autres petits Bâtimens dans

dans la Rade. Le mut de la Cuisine des Anglois, avec un four extrêmement épais qu'ils avoient bâti nouvellement, furent mis au niveau de la terre. Cette horrible tempête s'étant élevée pendant la nuit, la confusion & le bruit du Peuple, qui couroit éperdu dans toutes les parties de la Ville, augmenta beaucoup le désordre. La plupart portoient des brandons de feu pour s'éclairer. Les étincelles qui voloient de toutes parts devinrent bientôt la cause d'une disgrâce encore plus affreuse; car le feu prit à plusieurs maisons, & ne pouvoit manquer de se répandre dans toute la Ville, si par un autre accident, qui n'accompagne jamais néanmoins les Typhons, il n'étoit tombé une pluie si prodigieuse, qu'on se crut menacés de périr par l'eau, après l'avoir été d'être écrasés par la chute des maisons, ou d'être enveloppés dans les flammes. Le Vaisseau Anglois, quoiqu'à l'abri par sa situation, se soutint à peine sur cinq cables, dont il y en eut un de rompu. La Chaloupe & l'Esquif furent emportés, & ne purent être retrouvés que deux jours après. On apprit que le Port de Nangazaqui avoit beaucoup plus souffert. Vingt Jones Chinois y furent submergés; & le Vaisseau, qui avoit apporté l'Ambassadeur Espagnol des Manilles, fut misérablement fracassé.

COCKS.
1613.

Les Typhons
ne sont jamais
accompagnés de
pluie.

Ces fléaux du Ciel n'empêcherent pas les Matelots Anglois de se livrer à des désordres si crians, que pour l'honneur de leur Nation, les Auteurs de ce Recueil ont cru devoir les supprimer. Mais ils ne sont pas difficilement publiés ceux qui ne regardent que la discipline nautique, pour apprendre à l'Angleterre même, que ce n'est pas toujours par l'injure des éléments, ou par les fatigues d'un métier pénible, qu'elle perd un si grand nombre de Matelots. Il se passoit peu de jours où l'ardeur de la débauche ne fit naître quelques querelles entre les Anglois. Elles étoient presque toujours sanglantes, & quelquefois mortelles. Après avoir exercé leur fureur l'un sur l'autre, ils commencèrent à la tourner vers les Japonois. Un Matelot, nommé Francis Williams, s'étant enivré au rivage, prit un bâton, sans y être excité par aucune injure, & maltraita un Domestique du Roi Foyne. Quatre Japonois témoins de cette brutalité, eurent la sagesse d'engager l'offense à se rendre au Comptoir Anglois avec eux; & faisant leur plainte aux Facteurs, ils protestèrent que s'ils n'obtenoient pas une juste satisfaction, ils les porteroient jusqu'au Roi. Cocks apprit au même moment que Williams s'étoit retiré à bord. Il y envoya un de ses gens, pour exhorter le Lieutenant du Vaisseau à donner un exemple de sévérité; & déclarant ses intentions aux Japonois, il leur conseilla de se rendre eux-mêmes à bord, pour reconnoître le coupable. Ils y allèrent. Mais Williams, interrogé par le Lieutenant, eut l'audace de nier le fait, & l'impudence de soutenir son desaveu par un faux serment. N'en étant pas moins condamné à des peines rigoureuses, les Japonois se crurent satisfaits par la Sentence, & demandèrent grace pour lui en faveur de l'ivresse. Alors, ce furieux Matelot, plus sensible à la honte de l'obligation qu'à la crainte du châtimement, saura sur un croc de fer, dont il auroit assommé les cinq Japonois s'il n'eût été retenu. Il ne ménagea pas même son Lieutenant, ni le Député de Cocks. Enfin, ne s'étant rendu qu'à la force, il aima mieux demeurer à fond de calle, les fers aux pieds & aux mains jusqu'au départ du Vaisseau, que de réparer son offense par des marques de repentir.

Corruption &
désordre des
Matelots Anglois.

Brutalité
fautive d'un
Matelot.

Tom II.

B b

COCKS.
1613.
Maladie du
Roi.

Autre excès
des Matelots An-
glois.

Cocks employe
l'autorité du Roi
de Firando pour
les contenir.

Le 13, Cocks apprenant que le vieux Roi étoit tombé malade, lui envoya l'Interprète avec divers présens qui convenoient à sa situation. C'étoit un grand flacon d'excellent vin, que Saris avoit fait conserver précieusement, & quelques boîtes de confitures. Les perirs soins, & l'attention que les Chefs avoient continuellement de prévenir les Japonois par toutes sortes de politesses, réparoient le tort que les Matelots faisoient à leur Nation. Le lendemain au matin, Cocks reçut avis du Lieutenant, à qui Saris avoit recommandé de ne pas s'éloigner de son bord, qu'une partie de l'Equipage avoit passé la nuit dans la Ville sans sa permission, & dans un tems où tous les Matelots étoient d'autant plus nécessaires sur le Vaisseau que la marée l'avoit laissé presque à sec. Cocks, accompagné de Melsham & de l'Interprète, entreprit aussitôt de les rappeler à leur devoir. Il en trouva plusieurs dans divers lieux de débauche, & ne ménageant ni les reproches ni les coups, il les força de retourner à bord. La plupart de ceux qu'il n'avoit pas découverts, ne laissèrent pas de suivre l'exemple des autres, & de rentrer dans la soumission. Mais il en resta quatre, sur lesquels l'autorité ne fit pas plus d'impression que le devoir & l'honneur. Ils continuèrent leur débauche pendant le reste du jour & la nuit suivante; jusqu'à ce qu'ayant pris querelle entr'eux, ils se battront avec tant de fureur, qu'ils furent portés au Vaisseau à demi morts de leurs blessures. Ils se nommoient Lambert, Colphax, Boles & Evans.

Le 17, Cocks apprit qu'un Japonois, que les Matelots avoient nommé Bastian, & qui tenoit une maison de débauche, s'étoit vanté que si les Officiers Anglois reparoissoient chez lui pour en chasser leurs gens, il seroit main-basse sur eux avec tous les siens. Cette menace obligea les Facteurs de porter leurs plaintes au jeune Prince, parce que la maladie du vieux Roi duroit encore. Ils l'engagerent à faire publier une Ordonnance, qui défendoit sous de rigoureuses peines à tous les Habitans de la Ville, de recevoir les Anglois chez eux après la fin du jour; qui permettoit à Cocks & à ses Ministres d'entrer dans toutes les maisons pour y chercher ses gens; qui ordonnoit aux Japonois de lui prêter main-forte dans le besoin; enfin qui l'autorisoit à faire enfoncer les portes, lorsqu'on lui refuseroit de les ouvrir. Le Prince fit déclarer en même tems à Bastian, que s'il arrivoit le moindre désordre par sa faute, ou s'il entreprenoit de s'opposer aux recherches de Cocks, il lui en coûteroit aussitôt la vie. Malgré tant de précautions & de loix, les Matelots Anglois protestèrent qu'ils vouloient boire; qu'ils boiroient en plein champ s'ils n'avoient pas la liberté d'entrer dans la Ville; & que s'il ne se trouvoit personne pour leur apporter de l'arrack, ils prendroient la peine eux-mêmes d'en aller chercher dans les Villages, à quelque distance qu'ils fussent du Port. Cependant il arriva, peu de jours après, que le vieux Roi étant rétabli & se promenant à pied dans la Ville, rencontra deux Anglois qui étoient à boire à la porte d'un Chinois. Il prit la peine de s'arrêter; & d'un air menaçant, il détacha vers eux quelques gens de sa suite. Son dessein n'étoit que de leur faire demander s'ils avoient la permission de leurs Officiers. Mais dans la crainte d'un traitement plus sévère, ils prirent le parti de s'éloigner en fuyant. Cette avanture ayant servi à leur persuader que le Roi même avoit les yeux ouverts sur leur conduite, ils commencèrent à s'observer d'avantage.

Le 27, Williams Paulin, Contre-Maire, mourut au Comptoir, d'une maladie de langueur. A la priere de Cocks, le Roi permit qu'il fût transporté au cimetiere des Chrétiens. Mais cette permission n'empêcha point les Prêtres Japonois de s'opposer au passage du corps dans les rues de Firando, & surtout devant leurs Pagodes. On fut obligé de le transporter par eau. Il fut suivi d'un grand nombre de Japonois, malgré les représentations des Prêtres, qui leur faisoient un crime de leur curiosité. Mais lorsqu'on fut au lieu de la sépulture, il ne s'en trouva pas un qui voulut prêter ses mains ni ses instrumens pour ouvrir la fosse.

On publia le 29 un ordre du Roi, pour nettoyer & embellir les rues. Comme elles ne sont pas pavées à Firando, cet embellissement consiste à répandre du sable & du gravier chacun devant sa porte, à vuidier deux petirs canaux qui sont de chaque côté pour l'écoulement des eaux, & à les parer de larges pierres, enfin à ne laisser aucune trace de faleré à la face des maisons. La diligence des Habitans est admirable dans ces occasions. Il ne fallut qu'un jour pour achever l'ouvrage, & les Officiers du Roi commencerent leur revûe dès le lendemain. Le Capitaine Chinois de qui les Anglois louoient leur maison prit ce soin pour eux.

Le 30, quelques Négocians de Meaco arrivés pour le commerce, vinrent au Comptoir & demanderent seulement à voir les principales marchandises. Après avoir tout observé, avec autant de curiosité que d'intelligence, ils s'arrêterent aux draps, pour lesquels ils n'offrirent néanmoins qu'un prix fort médiocre. On refusa leurs offres; mais il fut aisé à Cocks de reconnoître à leur langage qu'ils s'étoient laissés prévenir par les intrigues des Hollandois. Le marché fut ininterrompu par le bruit d'un vent d'Est si violent, qu'on le prit pour l'avant-coureur d'un nouveau Typhon. Chacun s'étant retiré chez soi ne fut occupé qu'à se garantir des malheurs dont on croyoit la Ville menacée. Cette opinion paroissoit d'autant mieux fondée, que peu de jours auparavant un Bonze avoit prédit au Roi que le Typhon recommenceroit bientôt ses ravages. Le Chirurgien Anglois se trouvant dans une maison où le même Bonze prédisoit à quelques femmes le retour de leurs maris, lui offrit trois sols pour apprendre aussi quand le Général Saris & ses Compagnons reviendroient à Firando. Le Bonze l'assura qu'ils seroient dans la Ville dix-huit jours après. Il prétendoit que cette connoissance lui venoit d'une voix qui lui parloit à l'oreille, & qui ne se faisoit entendre qu'à lui. Cependant la Ville en fut quitte pour des vents orageux, qui durèrent deux jours sans y causer aucun desordre.

Le 2 d'Octobre, Cocks reçut avis du Vaisseau, qu'il en étoit parti sept Marelots dans l'Esquif. Il auroit envoyé sur le champ après eux, si l'Interprète des Hollandois ne l'eût assuré qu'il les avoit vûs dans une maison de la Ville où ils étoient à se réjouir; mais il se trouva que ceux qu'il avoit vûs étoient une autre bande, & son témoignage ayant empêché qu'on ne fit courir après les autres, leur donna le tems de s'éloigner sans être poursuivis. La nuit suivante fut marquée par une autre disgrâce. Le vieux Roi Foyne avoit de l'autre côté de l'eau une maison de campagne où il prenoit souvent plaisir à passer quelques jours dans la solitude. Il avoit prié les Facteurs Anglois d'y faire transporter quelques belles étoffes qu'il vouloit examiner à loisir,

B b ij

COCKS.

1613.

Les Prêtres Japonois s'opposent à l'enterrement d'un Anglois.

On ne peut embellir les rues.

Typhon prédit par les Bonzes.

Sept Anglois déserent avec l'Esquif.

Cocks.
1613.
Palais du Roi
enflamé par le
feu.

& dans la confiance qu'ils avoient à l'amitié de ce bon Roi, ils n'avoient pas fait difficulté d'y contenter. Tandis qu'il satisfaisoit sa curiosité, avec des cannes allumées qu'il tenoit à la main, quelques étincelles tombées sur les nattes mirent le feu à la maison & la réduisirent en cendres avant le jour. Cocks l'ayant visité le lendemain, le trouva moins affligé de sa propre perte que de celle des Anglois. Cependant comme elle n'étoit point assez considérable pour affliger beaucoup les Facteurs, Cocks se borna pour dédommagement à prier le Roi de lui faire retrouver ses deserteurs. L'ordre fut donné aussi-tôt de les chercher, avec d'autant plus d'espérance, qu'on prétendoit les avoir vus dans une île deserte à deux lieues de Firando. Le Roi, dans l'empressement d'obliger Cocks, ordonna qu'ils fussent ramenés morts ou vifs.

Au pré-
diction des Bonzes.

Le 4 d'Octobre, sur une prédiction des Bonzes, qui menaçoient la Ville de Firando d'un incendie général, dont il ne devoit pas se faire une seule maison, il se répandit dans toutes les rues un grand nombre de Crieurs, pour avertir le Peuple, avec des expressions lamentables, d'éteindre soigneusement tous les feux. C'étoit la nuit suivante que ce desastre étoit attendu. Tous les Habitans, & les Anglois mêmes pour qui la superstition étoit contagieuse, la passèrent dans des alarmes continuelles. Mais l'événement vérifia que le Diable est toujours l'esprit de mensonge.

Arrivée du Gouverneur de Nangazaki.

Le Roi Foyne étant venu le 5 au Comptoir Anglois, dit à Cocks qu'il avoit envoyé deux Barques bien armées à la poursuite des Fugitifs. Il lui apprit aussi que le Gouverneur de Nangazaki, nommé Ben-Diu, & frere de l'Impératrice, devoit arriver le lendemain à Firando; sur quoi il lui conseilla de le faire saluer de quelques coups de canon à son passage. Pendant leur entretien il arriva un homme à cheval, avec une Lettre de la Cour Impériale pour le Roi, & des nouvelles du Général Saris, qui devoit être dans huit ou dix jours à Firando. Le même jour, James Foster, que les Facteurs avoient député à Nangazaki, revint avec l'Esquif, mais sans avoir pu obtenir la restitution des sept deserteurs, qui s'étoient mis sous la protection de la Ville. On sçut par des informations certaines que Miguel l'Interprète, dont Foster s'étoit fait accompagner, loin de se rendre utile au succès de son voyage, avoit conseillé aux Fugitifs de persister dans leur desertion. Cocks prévint que leur dessein étoit de passer aux Manilles sur quelque Navire Espagnol, & qu'il lui seroit impossible de s'y opposer s'il ne se faisoit point un ami de Ben-Diu. Il ordonna qu'il fût salué de quatre coups de canon. Dès le même jour, ce Gouverneur étant à se promener dans la Ville avec le jeune Prince de Firando, Cocks sortit du Comptoir pour lui faire son compliment. Ben-Diu s'arrêta quelques momens pour répondre à cette civilité, & ne reçut pas avec moins d'affection le présent que les Anglois lui envoyèrent le soir. Il leur offrit ses services à la Cour de l'Empereur, & de son propre mouvement il leur parla des Deserteurs. Son intention étoit qu'ils fussent pardonnés; mais Cocks demandoit que les Chefs fussent punis. Enfin, sur les instances du Gouverneur, on convint qu'ils obtiendroient grace sans exception. Cocks s'y engagea par un écrit de sa main, & promit de le faire confirmer par Saris au premier instant de son arrivée; sans quoi Ben-Diu protesta qu'il ne se prêteroit à rien, parce qu'il ne vouloit contribuer à la mort de personne. Quelques jours après, il fit l'honneur aux Anglois de les visiter dans leur Comptoir, & d'y examiner

Convention
pour les sept Des-
serteurs.

leurs marchandises; mais sans en rien acheter. Il fit présent à Cocks d'un karan, qui lui fut payé avec avantage par quelques flacons d'excellent vin & par quelques drogues médicinales dont il emporta une bonne provision pour sa santé.

Cocks.
1613.

Cocks ayant appris que Ben-Diu, & son frere, qui étoit à se baigner chez les Hollandois, où il y avoit un bain chaud, se proposoient de visiter le Bâtiment, se rendit lui-même à bord pour les y recevoir. Ben-Diu lui fit présent de deux katans, & les Anglois firent une décharge de sept pieces à l'arrivée de ces deux Seigneurs. A peine furent-ils retournés au rivage, fort satisfaits de l'accueil qu'ils avoient reçu, que le frere revint à bord, pour demander un petit singe qu'il y avoit vu, & qu'il vouloit porter à sa belle sœur. Cocks se crut obligé de l'acheter du Maitre-Canonier, à qui il appartenoit, & le paya cinq pieces de huit; mais il se réserva le mérite de le présenter lui-même à Ben-Diu. Le Roi Foyné, par des raisons que les Anglois ne purent pénétrer, envoya demander au Comptoir quels étoient les présents qu'ils avoient faits aux deux freres, & prit soin d'en conserver un mémoire. Il n'y joignit point la lunette d'approche que Ben-Diu avoit demandée avec beaucoup d'instances, mais qu'il renvoya presque aussitôt, parce qu'il ne la trouva point à son gré; ce qui n'empêcha pas que dans la reconnaissance de tant de civilités qu'il avoit reçues de la Nation Angloise, il ne fit porter au Comptoir deux barils de vin de Meaco. Son frere y envoya deux aussi, avec les mêmes remerciemens.

Politesse
des Anglois.

Le 10, deux jeunes Japonois, fils d'un autre Gouverneur, visitèrent les Anglois dans leur Comptoir. Ils étoient nouvellement convertis au Christianisme, & fort affectionnés pour tout ce qui portoit le nom d'Européen. Cocks leur fit voir toutes ses marchandises, & leur offrit une collation délicate, qui fut accompagnée d'un concert de musique. Pendant la fête, le Roi Foyné surprit agréablement l'assemblée en y paroissant tout d'un coup, & prit part de bonne grace au divertissement. Son goût s'étoit déclaré pour un mets dont l'appât n'est pas difficile, mais qui n'en est pas moins agréable à ceux qui le connoissent. C'est du bœuf & du porc aux navets & aux oignons. Après en avoir mangé beaucoup, il pria Cocks de lui en faire préparer un autre plat par le Cuisinier Anglois, en lui avouant qu'il le trouveroit délicieux. Cocks prit cette occasion pour le faire souvenir des Deserteurs, & lui envoya le lendemain son mets, qui fut reçu avec des transports de joye & mangé de même.

Autres civilités
dont ils ne peu-
vent se dispenser.

Le 21, Cocks rendit une visite à ce Prince, qui le remercia de l'accueil civil qu'il avoit fait aux Gouverneurs de Nangazaqui & de Scam; mais il ajouta qu'ayant appris qu'ils avoient acheté au Comptoir quelques marchandises dont ils avoient réglé le prix à leur gré, il vouloit savoir si les Anglois ne se plaignoient pas de cette injustice. Cocks répondit qu'il ne pouvoit désavouer la vérité du fait; mais que la même chose se pratiquant à Nangazaqui à l'égard des Chinois & des Portugais, il avoit cru que c'étoit l'usage du Japon; & qu'il n'étoit question d'ailleurs que de quelques bagatelles, qui ne méritoient pas beaucoup d'attention. Foyné repliqua que l'usage de Nangazaqui n'étoit pas une règle pour Firando; que les Chinois étoient une Nation avec laquelle on gardoit moins de ménagemens, parce qu'il leur

Adresse des Ja-
ponois pour avoir
d'eux des précieus.

Bb ij

Cocks.
1613.

Frèsin que le
Roi le donne aux
dépens des E-
trangers.

Cocks est trompé
par le Gouverneur
de Nangazaqui.

Perfidie des Des-
serteurs.

étoit défendu par leurs propres Loix de faire le commerce au Japon, mais qu'il prétendoit que les Européens ne souffrirent aucun tort dans les terres de son Domaine, sur tout de la part de ceux qui n'y avoient aucune autorité. Cocks l'ayant remercié vivement de la justice qu'il faisoit rendre aux Etrangers, lui envoya le mémoire des marchandises qui avoient été enlevées à des prix arbitraires. L'Auteur fait observer que s'il entre dans ces détails, c'est pour faire connoître qu'au fond les Anglois étoient des duppes, qui se laissoient tromper par des apparences de civilité & d'affection. Foyne ne leur faisoit aucune oïsse de service qu'ils ne se crussent obligés de payer par des pressens; & toutes ces belles promesses demeuroient presque toujours sans effet. Le 13, il pria Cocks & deux autres Facteurs à dîner chez les Hollandois, en leur recommandant d'y apporter quelques flacons de leur vin, qu'il trouvoit excellent. Le dîner fut très bien servi, aux dépens du Comptoir de Hollande & du vin des Anglois. Le Roi étoit à la première table, accompagné des Princes ses petits enfans. Nabefone, son frere, se mit à la seconde, & fit placer Cocks entre lui & Semidone, autre frere du vieux Roi. Après eux étoit le Ministre de Firando; & de l'autre côté, plusieurs Japonois de la première Noblesse. Brower, Chef du Comptoir Hollandois, ne s'affir point, & se borna au soin de couper les viandes, tandis que tous ses gens servoient les deux tables à genoux; & lui-même, à la fin du repas, servit à boire aux convives dans la même posture. Cocks surpris de cette formalité, lui en demanda la raison. Sa réponse fut que le Roi faisoit le même honneur aux Etrangers, lorsqu'il leur donnoit à dîner. En sortant de table, toute l'assemblée se rendit au Comptoir Anglois, où le Roi se fit un amusement d'en visiter toutes les parties. Cocks lui offrit une collation, qui fut acceptée.

Le 16, deux hommes de mer, l'un Vénitien, l'autre Flamand, arrivés ensemble de Nangazaqui, apprirent à Cocks que les sept Deserteurs avoient été conduits secrètement à Meaco dans une petite Barque. L'espérance de ces deux hommes étoit de se faire recevoir sur le Vaisseau Anglois pour retourner en Europe. Le Flamand avoit été pendant vingt-quatre ans au service des Espagnols. Il étoit venu d'Acafpulco aux Manilles, & les occasions ne lui ayant pas manqué pour amasser beaucoup d'argent, il demandoit la permission de le mettre à bord. Cocks lui répondit que dans l'absence du Général il n'osoit accorder une faveur de cette nature; mais il consentit volontiers à faire assurer le Roi que ces deux Etrangers n'étoient point Espagnols, ni Sujets du Roi d'Espagne; sans quoi ce Prince ne les auroit pas soufferts à Firando, depuis qu'il étoit arrivé au Japon un Ambassadeur Espagnol des Manilles, pour demander à l'Empereur la permission d'emmener tous les Sujets de l'Espagne.

Cocks, à la prière du Vénitien & du Flamand, se rendit le lendemain avec eux au Palais de Foyne. Ils lui apprirent en chemin que les Deserteurs Anglois étoient vantés à Nangazaqui de n'être pas les seuls qui eussent pris la résolution d'abandonner le Vaisseau. Ils avoient publié que la plupart des Marelots étoient dans le même dessein, parce que leurs Officiers les traitoient cruellement; & joignant la perfidie aux plaintes, ils avoient assuré les Espagnols qu'avec une Barque ou deux il leur seroit aisé de s'emparer du Vaisseau d'Angleterre. Le Roi Foyne reçut humainement les deux Etrangers qui lui furent

présentés par Cocks. Il leur demanda des informations sur la guerre qui s'étoit élevée aux Molucques entre les Espagnols & les Hollandois. Mais lorsqu'il apprit d'eux que les Deserteurs étoient passés de Nangazaqui à Meaco, sa surprise fut si vive qu'à peine voulut-il s'en rapporter à leur témoignage. Il répéta plusieurs fois, avec douleur, qu'il n'auroit pas cru Ben-Diu capable de violer ses promesses. Le Flamand, qui connoissoit par un long usage les dispositions des Espagnols, assura Cocks qu'il n'avoit pas d'autre vengeance à désirer de la trahison de ses gens, que le traitement qu'ils recevoient de leurs nouveaux Maîtres.

Le 18, entre dix & onze heures du soir, il y eut une Eclipsé totale de Lune; & dans le tems que ce phénomène allarmoit assez les Habitans de Firando, le feu prit, avec tant de violence, à quelques maisons voisines du jeune Prince, que si le vent, qui étoit au Nord-Est, ne s'étoit apaisé tout d'un coup, la plus grande partie de la Ville auroit été réduite en cendres. Elle dut son salut à la diligence des Anglois, qui ne put empêcher néanmoins la ruine de quarante maisons. Les flammes se rallumèrent trois ou quatre fois, & furent éteintes avec le même succès. Le vieux Roi, qui ne cessa point pendant toute la nuit, de se promener à cheval dans les rues, conseilla aux Anglois de mettre toutes leurs marchandises dans les caves, & d'en boucher la porte avec du fumier; mais le danger n'étoit plus assez pressant pour les obliger de suivre ce conseil. On ne put découvrir quelle avoir été l'origine de cet incendie. Cependant le Peuple se persuada que les Bonzes l'avoient prédit; & peut-être l'avoient-ils commencé eux-mêmes, pour donner du crédit à leurs prédications.

Le 10 au soir, Hernando Ximenes, Espagnol que les Anglois avoient amené de Bantam, arriva de Nangazaqui où Cocks l'avoit envoyé pour l'affaire des Deserteurs. Il avoit fait ce voyage avec un Facteur Anglois nommé Edouard Markes; mais quoiqu'à leur arrivée les Deserteurs fussent encore dans la Ville, ni l'un ni l'autre ne put se procurer la liberté de les voir. Un Espagnol, homme de distinction, dit à Markes qu'ils ne seroient pas rendus, & que si les autres Matelots vouloient aussi deserter, ils seroient reçus volontiers, sur-tout s'ils amenoient avec eux le Vaisseau. Les Japonois qui avoient accompagné Markes & Hernando ne permirent point à Markes de sortir de son logement pendant deux jours. Enfin Cocks ne put douter qu'il n'y eût quelque artifice dans cette conduite, & desespéra d'obtenir ses sept Deserteurs. Le Roi Foyne l'assura, pour le consoler, qu'il ne perdroit plus de Matelots, s'ils ne trouvoient moyen, comme les premiers, de s'enfuir avec l'Esquif. En effet, il fit défendre à tous les Japonois, par une proclamation publique, de conduire ou de transporter aucun Anglois sans sa permission & celle de Cocks.

Le 13, on célébra dans Firando une grande Fête de Religion, pour laquelle on dressa devant la Pagode un magnifique pavillon, où le Roi, toute sa Noblesse & quantité d'Etrangers s'assemblerent. Chaque Seigneur étoit accompagné de ses Esclaves, les uns armés de piques, les autres de mousquets, & les autres avec l'arc & les fleches. Ces préparatifs étoient le prélude d'une course qui devoit se faire dans la grande Place. On avoit suspendu un bouclier de paille, contre lequel tous les Acteurs lancerent des traits & des fleches

Cocks.
1613.

Accidens si-
chreux.

Conservation
de l'affaire des
Deserteurs.

Fête de Religion
à Firando.

Cocks.
1613.

en courant à toutes brides. Au milieu de ces réjouissances, le Roi informé d'une prédiction de quelques Bonzes qui menaçoient la Ville d'un incendie, donna ordre que chaque maison se pourvût d'un tonneau d'eau pour la nuit suivante. Les Anglois se défilant plus de la malignité des Prêtres Japonais que de leurs prédications, se conformèrent volontiers aux loix de cette Police. Ils entendirent, à l'entrée de la nuit, mille voix qui criaient d'un ton lugubre, gardez-vous du feu. Mais les Bonzes, & l'esprit qui les inspiroit, furent convaincus d'imposture.

Préens des Anglois à cette occasion.

Cependant la Fête ayant continué le jour suivant, les Anglois, pour se conformer aux usages du Pays, envoyèrent au Roi divers présents. L'expérience leur avoir appris ceux qui étoient les plus agréables à ce Prince. C'étoient plusieurs mets à l'Angloise, deux poules & un cochon de lait rôti, avec deux flacons de vin d'Espagne, qui devoient servir le troisième jour pour l'acte le plus brillant de la Fête. On avoit fait les préparatifs d'une Comédie, qui devoit être suivie d'un grand festin. Le jeune Prince fit demander le soir aux Anglois une paire de hautes-chausses, pour un Acteur qui n'avoit pu s'en procurer. Cocks ayant fait assurer qu'il n'y avoit rien au Comptoir dont il ne pût disposer librement, les deux Princes le firent inviter à la Comédie pour le lendemain.

Comédie Japonaise représentée.

Il s'y rendit avec deux de ses principaux Facteurs. Le vieux Roi, qui avoit eu soin de leur faire préparer une place commode, s'approcha d'eux à la vue de tout le peuple, & leur fit servir une collation fort galante. Semidone leur en offrit une autre, au nom des jeunes Princes. Divers Seigneurs du cortège du Roi vinrent ensuite, & leur en firent accepter une troisième. Les Acteurs de la Comédie étoient le Roi même, les Princes & les premiers Seigneurs. Ils avoient pris pour sujet les plus célèbres actions de leurs Ancêtres, depuis l'établissement de leur Etat, avec divers intermèdes pour l'amusement du Peuple. L'assemblée étoit extrêmement nombreuse. Chaque maison de la Ville apporta un présent au Roi, & tous les Habitans de l'Isle vinrent lui rendre successivement le même hommage.

Poésie, musique & danse des Japonais.

La Poésie, la Musique & la Danse eurent peu d'agrément pour les Anglois. Cependant ils y trouverent de l'harmonie & de la justesse. Les instrumens de musique étoient une sorte de petits tambours, de la forme des sables qui marquent les heures. On bat dessus d'un côté avec la main, tandis que de l'autre, on serre la corde qui lie l'instrument, & qui en élève ou rabaisse le ton. On l'accompagne de la voix, ou de la flûte, ou du siffre. Quoique tout le spectacle fût assez grossier, Cocks assure qu'il n'en avoit jamais vu qui l'eût tant affecté, par un air de véritable grandeur que chaque rôle tiroit de la réalité des personnages. Non seulement c'étoient des actions réelles qui étoient représentées avec toutes leurs circonstances, mais tous les Acteurs étoient réellement ce qu'ils représentoient, c'est-à-dire, Rois, Capitaines, Ministres, suivant la distribution du sujet. Les Hollandois n'avoient pas été invités à la Fête; ce qui passa dans l'esprit même des Japonais pour une marque honorable de la préférence que le Roi donnoit aux Anglois.

Proposition d'un Hollandois.

Cocks, à son retour, trouva trois Hollandois qui l'attendoient avec impatience. L'un, vêtu à la Japonaise, étoit arrivé nouvellement d'une Ville nommée Kushma, où il avoit vendu du poivre & d'autres marchandises. Il se

vantoit

vantoit d'avoir jetté les fondemens d'un commerce secret avec la Corée , ou d'en avoir du moins des espérances certaines ; & se croyant redevable de cette ouverture à William Adams , il venoit offrir aux Facteurs Anglois de leur accorder quelque part à son entreprise. Il n'étoit pas aisé de juger s'il étoit sincère ; car Hernando , qui l'avoit déjà vu au Comptoir Hollandois , ayant demandé à quelques-uns de leurs Facteurs d'où cet homme arrivoit , Brower , Chef du Comptoir s'étoit offensé de sa demande & lui avoit répondu qu'il n'avoit de compte à rendre à personne.

A l'entrée de la nuit , André Bulgarain , Gênois , & Benito de Palais , Pilote Major d'un Vaisseau Espagnol qui avoit fait depuis peu naufrage sur la Côte du Japon , arriverent de Nangazaqui & firent prier les Facteurs Anglois de leur envoyer leur Interprète. Cocks leur ayant refusé cette grace , ils lui rendirent sur le champ une visite , accompagnés d'un Chinois dans la maison duquel il étoit logé. Leur entretien fut d'abord assez froid ; mais ils tombèrent enfin sur l'affaire des Déserteurs , qui parut avoir été le principal motif de leur voyage ; & justifiant les Jésuites , sur lesquels ils n'ignoroient pas que les Anglois avoient fait tomber leurs soupçons , ils prétendirent qu'il ne falloit rejeter la fuite des Déserteurs que sur le Peuple de Nangazaqui , dont on connoissoit la méchanceté. Cocks , loin de se prêter à leur apologie , s'imagina que ces deux hommes étoient venus avec le dessein de débaucher les autres Matelots. Il recommanda au Lieutenant d'avoir les yeux ouverts sur le Vaisseau & sur l'Esquif , & d'observer la moindre apparence de liaison entre les Matelots & les deux Espagnols. Cependant on reconnut à la fin que le Pilote Major ayant quelques marchandises entre les mains de William Adams , étoit à Firando pour ses comptes , & que s'il avoit d'autres vûes elles étoient à couvert sous un prétexte si juste. Les Facteurs Anglois ne firent pas difficulté dans la suite de le recevoir & de manger même avec lui , quoique dans le premier repas qu'ils firent ensemble , leur défiance allât jusqu'à prendre des mesures contre le danger du poison. Les deux Espagnols avoient apporté des Lettres de l'Evêque & des Jésuites aux deux Etrangers que j'ai déjà nommés , pour leur persuader de retourner à Nangazaqui.

Le 2 de Novembre , on retomba dans la crainte des incendies , des vols , des meurtres & des crimes les plus noirs. Le feu commença pendant le jour par la maison d'une pauvre famille , & fut bientôt éteint. Mais à l'entrée de la nuit on entendit un bruit épouvantable de gens qui croioient au meurtre , au vol & au feu. On vint même avertir les Anglois qu'il y avoit des Voleurs au sommet de leur maison. Cocks y monta bien armé , & n'y trouva personne. Il vit de ce lieu tous les Japonois des maisons voisines dans les mêmes allarmes. Les cris continuoient sans interruption. Enfin lorsqu'on commençoit à se persuader que c'étoient de fausses terreurs , on vit les flammes s'élever dans divers endroits de la Ville , & l'on apprit que dans le tumulte quelques maisons avoient été volées , deux hommes assassinés , & plusieurs personnes de l'un & de l'autre sexe maltraités avec beaucoup de violence. Cependant le feu ne fit pas de grands progrès , par l'attention que tous les honnêtes gens apportèrent à la préservation de leurs quartiers. Comme on soupçonnoit de tous ces désordres une Troupe de Vagabonds , qui étoient arrivés depuis peu de Meaco , l'ordre avoit été publié pour tous les Habitans

Tome II.

C c

Cocks.
1613.

Suite de l'affaire
des Déserteurs.

Incendies, meurtres & vols.

Cocks.
1613.

Fuite d'un Incendiaire.

de se retirer chacun dans sa rue , & d'observer les Etrangers. On découvrit dans celle des Anglois un de ces scélérats qui mettoit le feu à la maison la plus proche du Comptoir. Il fut pourfuiivi par un grand nombre de gens armés , dont la multitude même ne servit qu'à faciliter sa fuite. Etant sorti de la Ville , il se jeta dans un Bois voisin , où le Roi se rendit avec quantité de Seigneurs. Mais toutes les recherches furent inutiles , & Cocks ne douta point que l'Incendiaire n'eût trouvé le moyen de se mêler dans la foule , en criant au voleur & au feu comme les autres. Le lendemain , raisonnant avec le Roi sur la cause de tant de malheurs ou de crimes , il apprit à ce Prince que la méthode des grandes Villes en Europe , est d'entretenir des Gardes , pendant la nuit , pour la sûreté du Public. Cette ouverture fut si bien reçue , que dès le même jour les ordres furent donnés pour l'établissement d'une Patrouille , qui devoit marcher en plusieurs Troupes , & veiller continuellement dans les ténèbres. On ordonna aussi , par le conseil de Cocks , qu'après une certaine heure tous les Habitans qui sortiroient de leurs maisons seroient obligés de porter de la lumière à la main , afin que tout le monde pût être reconnu.

Un Jésuite demande à voir le Vaisseau Anglois.

Le 5 , Cocks reçut deux Lettres , l'une de Domingo Francisco , Ambassadeur Espagnol des Manilles , dattée de Ximonaque ; l'autre d'un Négociant Portugais , nommé Georges Spallo. On lui demandoit , au prix courant , certaines marchandises dont les Espagnols n'ignoroient pas qu'il étoit bien fourni. Après quelques délibérations , il ne se crut point autorisé par ses mécontentemens à leur refuser ce qui étoit exposé au Public. Mais il fut plus incertain s'il devoit satisfaire la curiosité d'un Jésuite Espagnol , qui étoit venu dans la même Barque avec les gens de l'Ambassadeur , & qui demanda la permission de visiter le Bâtiment Anglois. Cependant il consentit enfin , non-seulement à lui laisser la liberté d'aller à bord , mais à donner ordre qu'il y fût reçu civilement. Il sçavoir , ajoute-t-il en bon Protestant , qu'il est quelquefois nécessaire d'allumer un chandelle au Diable.

Différend des Anglois avec quelques Marchands de Meaco.

Le 6 , à dix heures , le Général Saris arriva de la Cour Impériale , avec toute sa suite , fort satisfait de l'accueil qu'il avoit reçu de l'Empereur & des avantages qu'il avoit obtenus pour le commerce. Il envoya aussitôt Cocks au Roi Foyne , pour lui communiquer la joie qu'il rapportoit de son voyage. Mais elle fut troublée par un différend , qui chagrina beaucoup les Anglois pendant plusieurs jours. Quelques Marchands de Meaco étant venus acheter diverses marchandises au Comptoir , se retirèrent après s'être accordés pour le prix , & demandèrent seulement qu'on prit la peine de les transporter chez eux. On y consentit volontiers. Ils les reçurent sans explication ; mais au lieu de les payer argent comptant , ils donnerent la valeur à prendre sur Semidone , qui étoit parti depuis quelques jours pour un long voyage. Saris leur fit déclarer aussitôt qu'il vouloit être payé sur le champ , ou retirer ses marchandises. Leur réponse fut qu'il n'obtiendrait d'eux ni l'un ni l'autre. Cocks , chargé d'en faire des plaintes au Roi , commença par faire arrêter les marchandises , qu'on avoit déjà pris soin d'embarquer & qui étoient prêtes à partir. Le Roi répondit d'abord que Semidone étoit capable de satisfaire pour ses dettes , mais sans consentir néanmoins à se faire sa caution. L'affaire traîna pendant quatre jours , avec la seule consolation pour les Anglois d'avoir

fait arrêter la Barque des Marchands. Mais outre que la violence pouvoit être employée à tous momens pour la titer de leurs mains, ils étoient obligés à de grands frais pour l'entretien des Gardes. Enfin le Roi Foyne, sensible à cette injustice, ordonna que les marchandises fussent restituées ou payées. Les Marchands, à qui l'argent manquoit, n'eurent pas d'autre ressource que d'employer la caution de leur hôte, & les Anglois prirent le parti de l'accepter.

Le départ de Saris ayant suivi de fort près son retour à Firando, Cocks demeura chargé de l'administration des affaires, avec la qualité de premier Facteur ou de Chef du Comptoir. On ignore s'il continua son Journal; & Purchas rend témoignage qu'après quantité de recherches il n'a pu le découvrir. Mais ayant écrit du Japon plusieurs Lettres qui sont tombées entre les mains des Auteurs de ce Recueil, ils y ont trouvé des observations assez curieuses pour se croire obligés d'en recueillir la substance, & de les faire entrer ici dans l'ordre des années. La première Lettre est datée de Firando le 10 Décembre 1614, c'est-à-dire, près d'un an après le départ du Général Saris; c'est à lui-même qu'on la croit adressée, quoique l'enveloppe en soit perdue. La seconde, qui est de la même date, est écrite à Thomas Wilson, qui fut élevé ensuite à la dignité de Chevalier. La troisième, datée le 15 Février 1617, est au Capitaine Saris. Il paroît par cette Lettre qu'elle avoit été précédée d'une autre, en date du 5 Janvier 1616; mais celle-ci n'a pas été conservée. La quatrième, qui est sans date & dont il n'est resté qu'une partie, paroît adressée, comme la précédente, au Capitaine Saris. La dernière est encore à Thomas Wilson; & par l'effet du tems, qui a consumé les caractères, on ne lit pour date que le 10 de Mars 1610, ce qui fait douter si c'est le nombre 1 ou le zero qui est altéré, & s'il faut entendre 1619 ou 1620. Mais je passe à la narration.

Quelques jours après le départ du Vaisseau, Cocks apprit que dans un Village nommé Kochi, éloigné d'un mille de Firando & situé sur la même Rivière, on avoit mis en vente un Jonc d'environ deux cens tonneaux. Il se hâta de l'acheter, pour l'envoyer à Siam sous la conduite de William Adams avec Wickam & Sayer pour Facteurs. Au moment qu'il mettoit à la voile, on apprit par la voye de Nangazaqui que M. Peacock avoit été massacré à la Cochinchine, & qu'on ignoroit le sort de Walter Carwarden, qui étoit demeuré avec lui dans ce Comptoir.

Avant la Lettre dont on donne ici l'extrait, Cocks avoit été témoin d'un spectacle auquel sa qualité de Protestant ne l'avoit point empêché d'être vivement sensible. L'Empereur avoit banni du Japon tous les Prêtres, Jésuites, Moines, & les avoit fait embarquer sur divers Bâtimens, les uns pour Macao, d'autres pour les Manilles. Il avoit détruit toutes les Eglises Chrétiennes & tous les Monastères. Enfin dans sa haine pour le Christianisme, il avoit fait publier les plus rigoureux Edits contre le nom Chrétien. Le Roi Foyne étoit mort dans le même intervalle. Utschando, son plus ancien Ministre, & deux autres de ses plus fideles serviteurs s'étoient ouverts le ventre avec leurs katans, pour l'accompagner dans une meilleure vie. Leurs corps avoient été brûlés dans le même bucher, & leurs cendres renfermées dans le même tombeau. Le Japon étoit alors menacé d'une furieuse guerre, entre Oguxozama, l'ancien Empereur, & Fidaia Sama son gendre, fils de Ticofama. Ce

C c ij

 COCKS.
1613.

 Remarque sur
les articles sub-
vans.

 Lettres de
Cocks.

 1614.

 Cocks achete
un grand Jonc,
pour l'envoyer à
Siam.

 Les Prêtres
Chrétiens sont
bannis du Japon.

 Mort du Roi
Foyne.

Cocks.
1614.
Guerres civiles
au Japon.

jeune Prince s'étoit fortifié dans le Chateau d'Ozaka , où près de cent mille hommes s'étoient rassemblés autour de lui , avec des provisions pour trois ans. Le vieil Empereur , résolu de marcher en personne à la tête de trois cens mille hommes , s'étoit rendu au Chateau de Fuschima , où ses gardes avancées avoient eu quelques escarmouches qui avoient déjà coûté la vie à quantité de braves Guerriers. Ozaka venoit d'être brûlé jusqu'aux fondemens. Zaron , Facteur Anglois , qui s'y étoit établi , avoit été forcé de se retirer à Sackey , sans être beaucoup plus à couvert dans cette Ville , dont une partie avoit été consumée aussi par les flammes.

Ruine d'un Pa-
lais & de plu-
sieurs Villes.

Cocks ajoute que le Palais Impérial , qui étoit bâti nouvellement , & dont tous les dehors étoient dorés depuis la terre jusqu'au sommet , ayant été renversé par un terrible ouragan , les Japonois Idolâtres attribuerent cette disgrâce aux enchantemens des Jesuites bannis ; tandis qu'avec plus de lumieres & de raison les Japonois Chrétiens la regardoient comme un châtimement du Ciel pour le bannissement de leurs Prêtres & de leurs Ministres. Jeddo s'étoit ressentí de la même tempête par la ruine presque entière de ses magnifiques édifices. On n'y avoit jamais vu d'exemple d'un Typhon si terrible. Les flots de la mer avoient inondé toute la Ville & forcé les Habitans de chercher une retraite dans les Montagnes.

Projet de com-
merce à la Chi-
ne.

A l'égard du commerce , l'Empereur sans tourner ses menaces sur les Marchands , s'étoit saisi de quelques pieces d'artillerie que Saris avoit laissées au Comproir Anglois. Il avoit acheté une partie de leurs draps , en les payant à juste prix ; mais il avoit rejeté les couleurs rouges , & son goût s'étoit déclaré pour les jaunes & les blanches. Cocks avoit conçu l'espérance de pousser son commerce à la Chine , par l'entremise d'un Capitaine Chinois , nommé Andreas , & vraisemblablement Chrétien , qui se flattoit , avec le secours de ses deux freres , de faire recevoir trois Vaisseaux Anglois dans un Port qui auroit des correspondances établies avec la fameuse Ville de Nankin , & qui , dans une saison favorable , n'étoit éloigné que de trois ou quatre jours de navigation.

Plaintes des
Européens contre
les Hollandois.

Les Chinois avoient fait retentir leurs plaintes contre les Hollandois , qui avoient arrêté leurs Jones & pillé leurs marchandises. L'Empereur avoit pris parti pour eux , jusqu'à refuser un present qui lui avoit été offert par les Facteurs du Comproir de Hollande. Il avoit traité avec le même dédain les Portugais d'un grand Vaisseau , qui étoit arrivé de Macao. Les présens des Anglois furent acceptés. Saris s'étoit imaginé que le commerce pouvoit se soutenir au Japon sans les renouveler ; mais l'expérience apprit à Cocks que l'Empereur attendoit un present à l'arrivée de chaque Vaisseau. Comme un Jone , ou tout autre Bâtimement Japonois , n'auroit osé partir sans la permission de la Cour , on exigeoit des Etrangers , qui étoient exempts d'une loi si rigoureuse , quelques témoignages de reconnoissance pour cette faveur.

La Corée , &
son commerce.

Cocks avoit employé inutilement toutes sortes de voyes pour établir la communication de son commerce de Fuschima avec la Corée ; mais il n'avoit pu obtenir plus de liberté que les Habitans mêmes de Fuschima , à qui il n'étoit pas permis de pénétrer au-delà d'une petite Ville sur la frontière. Cependant son ardeur s'enflammoit de jour en jour par les récits qu'on lui faisoit des richesses du Pays & d'une multitude de grandes Villes qui s'y ren-

contrent à chaque pas. On ajoutoit qu'à la vérité il étoit coupé par un grand nombre de marécages, qui ne permettoient pas d'y voyager à cheval, ni même à pied; mais que l'industrie des Habitans y suppléoit par de grands chariots à voiles, qui servoient dans certaines saisons à transporter les hommes & les marchandises; que les damas, les sarins, les taffetas & les autres étoffes de soie se faisoient dans la Corée avec autant d'art qu'à la Chine; que Ticosama, dernier Empereur du Japon, s'étoit proposé de faire pénétrer une armée jusqu'à Pekin sur ces chariots à voiles, pour surprendre l'Empereur de la Chine dans sa Capitale; mais qu'il avoit été prévenu par un Seigneur Coréen, qui l'avoit empoisonné; & que le ressentiment de ce projet avoit fait interdire l'entrée de la Corée à tous les Japonois.

Dans la seconde Lettre de Cocks, qui est adressée à Thomas Wilson, on trouve une Relation des injustices que les Anglois avoient essuyées aux Moluques de la part des Hollandois. Les Facteurs de Hollande au Japon ne laissoient pas de se flatter que les Compagnies des Indes d'Amsterdam & de Londres s'uniroient bientôt pour chasser de ces Isles les Espagnols & les Portugais: sur quoi l'Auteur observe que si les deux Nations prenoient effectivement ce parti, il leur deviendroit fort aisé de s'emparer absolument du commerce des Indes Orientales, & de ruiner tous les autres Etablissmens. Les Espagnols étoient déjà fort affoiblis aux Moluques. Les Portugais d'Ormuz, de Goa, de Malaca & de Macao ne craignoient pas moins d'être surpris, & demandoient tous les jours en Europe des secours qu'ils accabloient de lenteur. Cependant Cocks répète sans cesse que les Hollandois s'étoient rendus fort odieux aux Chinois, par l'obstination qu'ils avoient à se saisir de leurs Joncs & de leurs marchandises. Outre le ressentiment de se voir exclus, comme les Anglois, de tous les Ports de la Chine, ils étoient portés à cette piraterie par de si grands avantages, que des richesses qu'ils en tiroient tous les ans, ils auroient pu fournir à l'entretien d'une Flotte nombreuse. Il ne leur manquoit qu'un lieu propre à leur fournir des provisions, car avec cette ressource ils auroient pu se rendre assez forts pour enlever les Vaisseaux mêmes des Japonois, si l'Empereur eût entrepris de leur ôter la liberté du commerce. Leur fierté augmentoit de jour en jour jusqu'à mépriser les Anglois, dont ils avoient reçu les premiers principes de la Navigation, & que tout le monde reconnoissoit pour leurs Maîtres. A la vérité ils s'étoient mis en possession de quelques Fortereffes près de Malaca; mais Cocks rend témoignage sur des informations incertaines, qu'ils étoient moins aimés des Indiens que les Espagnols. Quoique la hauteur insupportable des Officiers de l'Espagne eût fait désirer aux Peuples des Indes l'arrivée des Hollandois, ils s'étoient bientôt aperçus de la diminution des piéces de huit, qui leur venoient en abondance des Espagnols, Nation que sa fierté n'empêche pas d'être galante & libérale; au lieu que les Hollandois, qui servoient aux Indes en qualité de Soldats, n'avoient qu'une paye modique, à peine suffisante pour leur nourriture & leur habillement. Les Commandans de Hollande leur retranchoient jusqu'aux profits qui devoient leur revenir de leurs prises & de leurs conquêtes, en répétant sans cesse que tout devoit retourner aux Etats Généraux.

Cocks ne prétend pas décider à quoi cette conduite pouvoit aboutir, mais

Cocks.
1614.

Espérance d'union entre les Compagnies de Hollande & d'Angleterre.

Remarques sur les progrès des Hollandois & sur leur caractère.

COCKS.

1614.

Raisons qui faisoient espérer le commerce de la Chine aux Anglois.

il étoit persuadé que si les Hollandois ne changeoient pas de méthode, ils devoient renoncer à l'espérance d'établir jamais leur commerce à la Chine. Au contraire, il s'imaginait que cette entreprise pouvoit réussir d'autant plus facilement pour les Anglois, qu'ils ne demandoient que la liberté d'y envoyer tous les ans trois Vaisseaux, & d'y laisser un petit nombre de Facteurs pour l'administration de leurs affaires, sans y mener des Prêtres ou des Ministres, que les Chinois, dit-il, ne recevoient pas volontiers. Il se flatoit aussi que depuis l'arrivée des Anglois dans ces contrées l'Empereur de la Chine avoit pris une fort bonne opinion de leur caractère, surtout en apprenant que le Roi de Firando & l'Empereur même du Japon les avoient comblés de caresses, & que la Nation Angloise s'accordoient mal avec les Espagnols. Les Marchands Chinois qui entretenoient Cocks dans ces idées, ajoûtoient que leur Empereur & les principaux Seigneurs de sa Cour prenoient plaisir à se faire raconter tout ce qui appartenait au caractère & au commerce des Anglois. Ils demandèrent à Cocks si dans la supposition que le commerce lui fût accordé à la Chine il empêcheroit que les Hollandois ne pillassent plus long-temps les Jones Chinois. Cette question étoit embarrassante. Cependant il leur répondit que le Roi son Mairre donneroit des ordres que les Hollandois seroient forcés de respecter.

Circonstances de la mort de Peacocks à la Cochinchine.

On apprend enfin au Comptoir de Firando les circonstances tragiques de la mort de Peacocks, qui avoit été tué l'année précédente à la Cochinchine. Il s'y étoit rendu sur un Bâtimement Indien, avec des Lettres du Roi d'Angleterre & des marchandises. Il avoit été fort bien reçu à Quinham, Port commode, où il s'étoit proposé d'exercer le commerce. Carwarden, qui l'accompagnoit en qualité de Facteur, descendit à terre, offrit des présents, qui furent agréés, & vendir même au Roi plusieurs piéces de draps d'Angleterre. La connoissance ayant paru bien établie, Peacocks ne fit pas difficulté de descendre à son tour, pour recevoir le payement des Marchandises. Mais lorsqu'il étoit prêt à sortir de l'Esquif, plusieurs Indiens fondirent sur lui armés de crocs de fer, & le massacrèrent avec son Interprète & quelques autres gens de sa suite. Carwarden, qui étoit demeuré sur le jonc, sortit heureusement du Port; mais on ignoroit encore ce qu'il étoit devenu. Les Chinois & les Japonais parurent également persuadés que cette trahison du Roi de la Cochinchine étoit venue du ressentiment qu'il conservoit contre les Hollandois, depuis qu'ils avoient brûlé sa Capitale & fait main basse sur tous les habitants. Leur querelle avoit commencé par l'infidélité de quelques Facteurs de Hollande, qui avoient répandu quelques années auparavant de fausses piéces de cuir à Quinham & qui les avoient données en payement pour diverses étoffes de soie. Le peuple Indien, qui s'en étoit aperçu, avoit poussé la vengeance jusqu'à piller le comptoir des Hollandois & tuer un de leurs Facteurs; après quoi les Vaisseaux de Hollande s'étoient crus en droit d'exercer toutes sortes d'hostilité sur cette côte, de brûler la ville, & de passer au fil de l'épée jusqu'aux femmes & aux enfans.

Fausse monnaie employée par les Hollandois.

1617.
Bornes des Anglois au Japon.

Dans la lettre de l'année 1617, Cocks raconte qu'il s'étoit rendu à la Cour Impériale, pour faire donner plus d'étendue aux privilèges de commerce que Saris avoit obtenus. Ils étoient bornés aux Ports de Firando & de Nangazaki; ou du moins les Vaisseaux ne pouvoient aborder dans aucun autre lieu, par la seule raison que c'étoient les premiers Ports où Saris étoit arrivé. Toutes les sollicitations de Cocks ne purent obtenir que cette ordonnance fut changée.

L'année d'auparavant, Edouard Sayer avoit fait le voyage de la Cochinchine sur un Jonc Japonois, avec une riche Cargaïson. Mais à son retour il avoit été volé par quelques Chinois, qui lui avoient enlevé tout le profit de son commerce. Son argent étoit dans sa chambre, d'où il se préparoit à le faire transporter au rivage. Les voleurs trouverent le moyen de percer une planche du Jonc, & de tirer avec des crochets une partie des sacs, sans que la garde en eût conçu le moindre soupçon. Quoique les auteurs du vol ne fussent pas connus, on avoit des preuves si fortes que c'étoit des Chinois, qu'avec l'approbation même de la Cour & des Habirans de Firando, Sayer intenta un procès aux Marchands Chinois de cette Ville; ce qui ne l'empêcha point, après avoir mis sa cause entre les mains d'un Japonois fort éclairé, d'entreprendre un autre voyage, pour réparer encore plus sûrement sa disgrâce. Le grand Jonc, que Cocks avoit acheté à Kochi revint cette année de Siam, où il avoit déjà fait deux voyages fort heureux.

Les Hollandois envoyèrent des Molucques une flotte aux Manilles, pour attaquer celle d'Espagne, qu'ils s'étoient lassés d'attendre dans le lieu même qui faisoit le sujet de la guerre. Ils la tinrent bloquée pendant cinq ou six mois, sans qu'elle osât faire le moindre mouvement pour se dégager de cette esclavage. Enfin perdant l'espérance de la forcer dans ses Ports, ils remirent à la voile pour donner la chasse aux Jons Chinois, avec l'indigne artifice de se couvrir du nom Anglois. Ils en prirent jusqu'à trente cinq, dont l'un étoit chargé de précieuses richesses. Cependant les Espagnols étant enfin sortis de leurs retrairces & les trouvant séparés, fondirent sur cinq ou six de leurs Vaisseaux, dont ils brûlerent & coulèrent à fond trois des plus gros, entre lesquels on comptoit l'Amiral. La victoire ne pouvoit leur être contestée, & peut-être en auroient-ils recueilli d'autres fruits, s'ils n'eussent pas eu l'imprudence de se séparer à leur tour. Mais leur Vice-Amiral rencontra deux gros Vaisseaux Hollandois, qui n'avoient point encore essuyé de combat, & qui le firent échouer après un combat fort opiniâtre. Les Espagnols aimèrent mieux brûler de leurs propres mains ce malheureux Bâtiment, que de le voir tomber entre les mains de leurs ennemis.

Les deux Hollandois vinrent ensuite à Firando, avec deux autres Vaisseaux de leur nation, qui avoient attendu long-tems le Navire Portugais de Macao, & qui étoient desespérés de l'avoir manqué. L'un des deux, nommé le Lion rouge, se brisa dans un grand orage, en entrant dans la Rade de Firando; mais toutes ses marchandises furent sauvées, quoiqu'avec beaucoup d'altération. L'Empereur ayant déclaré justes routes les prises qu'ils avoient faites sur les Chinois, ils envoyèrent un des quatre Vaisseaux, chargé de soye crue & d'autres dépouilles de la Chine à leur Comptoir de Bantam; un autre chargé d'argent & de provisions au Comptoir de Malaca; & les deux autres sur les Côtes de la Chine, pour y enlever tout ce qui sortiroit des Ports & retourner à la Mouffon suivante. La hardiesse qu'ils avoient eue de couvrir leurs pirateries du nom Anglois étant venue jusqu'aux oreilles de Cocks, il se crut obligé de faire avertir les Chinois de cette imposture.

Dans sa quatrième lettre, il raconte l'arrivée de deux Jésuites sur un Vaisseau Espagnol, avec la qualité d'Ambassadeurs du Vice-roi de la nouvelle Espagne, & des présents pour l'Empereur. Mais ce Prince obtint dans la haine

Cocks.
1617.

Vol subtil de
quelques Cha-
nois.

Les Hollandois
prennent les Espa-
gnols aux Mo-
lucques.

Combat entre
ces deux Nations.

1618.

Deux Jésuites
arrivent au Ja-
pon avec la qua-
lité d'Ambassa-
deurs.

COCKS.
1618.

qu'il portoit aux Chrétiens refusa de les voir, & se servit de William Adams pour leur faire déclarer qu'ayant banni tous les Prêtres & les Religieux de ses États, il n'avoit pas changé de résolution. Il fit joindre à cette déclaration l'ordre de sortir immédiatement de ses États. On prétendoit que Fidaia-Sama, son gendre & son ennemi, avoit promis aux Jésuites la liberté de revenir au Japon si la fortune favorisoit ses armes. Ainsi, conclut Cocks, il est fort heureux pour les Anglois & les Hollandois que la victoire ne se soit pas déclarée pour lui; car nous aurions été pour jamais exclus du commerce du Japon.

Les Hollan-
dois déclarent la
guerre aux An-
glois de Firando.

Cocks parle ici d'une autre lettre, dans laquelle il avoit écrit à Thomas Wilfon les procédés impérieux des Hollandois contre la Nation Angloise; mais ils n'avoient jamais approché de ceux que le Comptoir Anglois essuia cette année, par les emportemens d'Adam Westerwood, Amiral, ou comme il se faisoit nommer au Japon, Seigneur Commandant d'une Flotte Hollandoise de sept Vaisseaux, qui étoit alors dans la Rade de Firando. Ce furieux Amiral fit déclarer solennellement la guerre aux Anglois sur tous les Bâtimens de sa Flotte, avec ordre à tous ses gens de prendre leurs Vaisseaux, de se saisir de leurs marchandises, de les poursuivre, & de les tuer comme leurs plus mortels Ennemis. Après une démarche si éclatante, les Hollandois de la Flotte ne cessèrent pas de renouveller sans cesse leurs outrages & de venir braver Cocks jusqu'à la porte de son Comptoir. Ils y seroient entrés plus d'une fois, dans l'intention de le massacrer, lui & tous les Anglois, qui n'étoient pas un contre cent, s'il n'eut pris le parti d'implorer le secours des Japonois. La violence leur réussissant mal au Comptoir, ils se saisirent d'un Esquif, qui appartenoit à Cocks & qui étoit marqué aux armes d'Angleterre. Ils chargèrent de chaînes un Anglois qu'ils y trouverent, & l'ayant conduit dans leur Comptoir, ils le menacèrent de le poignarder à coup de couteaux. Le jour d'après, ils bracquèrent quelques piéces d'artillerie contre deux barques Angloises qui rentroient dans la Rade; & les ayant manquées avec le canon, ils se saisirent de la mousqueterie, dont ils tuèrent deux Japonois employés au service des Anglois. Le Roi de Firando avoit reçu de l'Empereur l'ordre exprès d'arrêter ces excès de fureur; mais les craintes dont il étoit rempli lui-même ne lui permettoient guerre d'employer le ton de l'autorité; & la seule grace qu'il fit à Cocks fut de souffrir que les habitans de Firando prissent sa défense.

Autres outrages
des Hollandois.

Entre les Vaisseaux de la Flotte Hollandoise, les Anglois en reconnurent deux qui avoient été pris sur leur Nation dans les Mers de l'Inde. Ce n'étoit pas le seul outrage qu'ils eussent essuié de cette nature. La même Flotte leur avoit enlevé deux autres Vaisseaux dans le Port de Patane, où ils avoient un Comptoir. John Jordain, premier Président de la Compagnie Angloise dans les Indes, avoit été tué dans cette occasion, avec plusieurs Matelots; & de quantité d'autres, qu'ils avoient arrêtés pour les engager à leur service, il ne s'en étoit sauvé que six, qui avoient gagné fort heureusement la terre. Westerwood eut la hardiesse de les faire redemander aux Anglois de Firando. Mais Cocks répondit, d'un air ferme, qu'il falloit commencer par lui faire voir en vertu de quelle commission les Hollandois avoient osé se saisir des biens de sa Nation & tuer les sujets du Roi son Maître. Sur cette réponse, ils poussèrent l'impudence jusqu'à s'adresser à Tono, Roi de Firando, pour le presser de leur faire rendre leurs Esclaves Anglois. Il leur conseilla de s'adresser à l'Em-
peur

perent, en leur promettant que ses ordres seroient exécutés; mais il prit soin d'ajouter qu'on étoit fort éloigné de croire au Japon que les Anglois fussent esclaves de la Hollande. Cocks vivement pénétré de tant d'insultes, implore la justice & l'honneur du Roi Jacques en faveur de ses propres sujets, contre une race ingrate & perfide, telle, dit-il, qu'étoient alors les Hollandois des Indes Orientales, qui ne connoissoient point d'autres loix que la fraude, la violence & le pillage, & qui maltraitoient indifféremment leurs alliés & leurs ennemis.

Wersterwood, ne mettant point de bornes à sa fureur, alla jusqu'à promettre cinquante pieces de huit à qui lui apporteroit la tête de Cocks, & trente pour la mort de chaque Anglois. Cette cruelle ordonnance coûta quelques blessures mortelles à plusieurs personnes du Comptoir, que les Marelots Hollandois observoient continuellement pour les poignarder. Il se trouvoit néanmoins sur la Flotte quantité d'honnêtes gens qui gémissoient de la conduite de leur Amiral. Il y en eut même quelques-uns, qui cherchèrent le moyen de parler secrètement aux Anglois & qui désavouèrent ses emportemens au nom de leur Nation. Ils apprirent à Cocks que ce superbe Amiral étoit fils d'un vil artisan d'Amsterdam, & que tous les Capitaines qu'il avoit sous ses ordres n'étoient pas d'une naissance plus relevée. Mais comme tout dépendoit de la force & qu'elle étoit entre leurs mains, il résolut de faire le voyage de Meaco, pour représenter à l'Empereur, qui faisoit alors sa résidence dans cette ville, les indignes traitemens que les Anglois essuyoient dans ses Etats, au mépris des grâces & des privilèges qui leur avoient été accordés par Sa Majesté Impériale. Il fut reçu avec beaucoup de caresses. On lui promit toutes sortes de protections, & l'Empereur lui fit dire qu'il avoit envoyé là-dessus des ordres au Roi de Firando. Mais les Hollandois n'en furent pas moins insolens, ni le Roi de Firando moins timide.

Pendant que Cocks étoit à la Cour, plusieurs Marchands Espagnols & Portugais y vinrent rendre leurs hommages à l'Empereur, cérémonie qui s'observe toujours à l'arrivée des Vaisseaux étrangers. Il y avoit à Meaco dans le Palais même, un Hollandois qui ayant passé près de vingt ans au Japon, parloit facilement la langue du pays, & vivoit familièrement avec les premiers Seigneurs de la Cour; homme d'ailleurs qui n'avoit rien de plus recommandable que son effronterie & quelque bien qu'il avoit amassé. Se trouvant avec Cocks & les Députés Espagnols en présence de quelques Seigneurs Japonais qui prenoient plaisir à les voir, il eut la hardiesse de relever par de grands éloges le Roi de Hollande, & de le représenter comme le plus grand Monarque de l'Europe. Cocks entendoit la langue du Japon, quoiqu'il affectât toujours d'employer un Interprète. Dans l'indignation de tant d'impostures, qui ne lui avoient d'abord causé que de la surprise, il les interrompit tout d'un coup pour répondre en Japonais, que c'étoit autant de mensonges; que la Hollande étoit un Pays de fort petite étendue, qui n'avoit pas de Roi; qu'elle étoit gouvernée par un Comte, ou plutôt que le Comte étoit gouverné lui-même par les Hollandois; & que s'il y avoit quelque Roi dont elle dût faire l'éloge, c'étoit celui d'Angleterre, sans la protection duquel il n'existeroit point un petit Etat qui se nommoit la Hollande. Cette réponse couvrit le Hollandois de confusion, & réjouit également les Japonais & les Espagnols.

L'Empereur ne se relâchoit pas dans sa haine contre les Chrétiens sur-tout

Tome II.

D d

COCKS.
1618.

L'Amiral Hollandois met la tête de Cocks à prix.

Cocks a recours à l'Empereur du Japon.

Hardiesse d'un Hollandois confondue.

COCKS.
1618.
Pérecutions
contre le Chri-
tianisme.

contre les Japonais qui étoient demeurés attachés à l'Evangile. Tous ceux qui étoient découverts recevoient immédiatement la sentence de mort. Cocks en vit exécuter tout à la fois cinquante-cinq à Meaco, & dans ce nombre, plusieurs enfans de cinq ou six ans, qui étoient brûlés vifs dans les bras de leurs meres en invoquant le nom de Jesus. Cinq furent brûlés à Nangazaki; onze décapités; leurs corps coupés en pièces, liés dans des sacs & précipités au fond de la mer. Les prisons de Firando & plusieurs autres Villes en contenoient une multitude, qui attendoient à tous momens le supplice; & la rigueur de cette persécution en ramenoit fort peu à l'Idolâtrie. Malgré la ruine d'une infinité d'Eglises, il en étoit resté quelques-unes à Nangazaki. Le Monastere de la Misericorde avoit été épargné aussi dans cette ville, avec les cimetières & les autres lieux de sépulture. Mais par de nouveaux ordres de l'Empereur, on recommença cette année les démolitions. Les Tombeaux furent ouverts, les os des morts brûlés, & leurs cendres répandues dans les champs. Enfin pour effacer jusqu'au souvenir du Christianisme, on forma de nouvelles rues & l'on bâtit des maisons dans les lieux où les Eglises avoient existé. On y joignit des Pagodes, avec des fondations de Prêtres Idolâtres, & des établissemens les plus opposés à la Religion Chrétienne. Il y avoit près de Nangazaki un lieu consacré par la dévotion des Chrétiens, où plusieurs Jesuites & d'autres Fideles avoient souffert la mort pour la défense de la Foi. On y avoit élevé un Autel, & la crainte du supplice n'empêchoit pas qu'un grand nombre de Japonais n'y allaient tous les jours offrir au ciel leur sang & leurs prieres. L'Empereur affecta de le faire détruire avec des circonstances terribles. Les Arbres, les Edifices, l'Autel, tout fut renversé & réduit en cendre. La terre fut renouvelée & changée en plaine où l'on fit passer la charrue.

Résolutions
d'Etat au Japon.

A la fin de l'année précédente l'Empereur avoit dépouillé Tay-Fruschama, un des plus grands Princes du Japon, de plus de soixante ou quatre-vingt Terres qu'il possédoit, en lui laissant pour toute retraite un petit canton du côté du Nord. On s'attendoit que cet événement produiroit de grands troubles, parce que tous les Vassaux de Tay-Fruschama ayant pris les armes, s'étoient fortifiés dans la Ville de son nom, avec des munitions pour une longue défense. Mais le Tay se trouvant encore arrêté avec son fils à la Cour de l'Empereur, ce Prince les força d'écrire à leurs sujets pour leur persuader de quitter les armes. Cette démarche réussit, & l'Empereur pardonna aux Rebelles, mais il n'en donna pas moins les biens du Tay à deux de ses propres Parens; & pour signaler encore plus sa vengeance il fit abattre le Château de Fruschama qui étoit d'une beauté & d'une grandeur extraordinaires. Toutes les pierres & les autres matériaux furent transportés à Ozaka, dans la vue de rebâtir le Château de cette Ville qui avoit été détruit dans la dernière guerre. Les Rois Tributaires reçurent ordre de contribuer chacun dans quelque partie aux frais de cette entreprise; ce qui les chagrina d'autant plus qu'étant retournés depuis peu dans leurs Etats, dont ils avoient été long-tems éloignés pendant la guerre, ils se voyoient dans la nécessité de revenir à la Cour Impériale & de s'engager dans de nouvelles dépenses. Mais on ne leur laissoit pas de troisième choix entre ce parti & celui de s'ouvrir le ventre. Cependant ils concurent quelques esperances sur le bruit qui se répandit que Fidaia-Sama, fils de Tico-Sama, n'étoit pas mort comme on l'avoit publié, & qu'il vivoit

caché, à Meaco, dans le Palais du Dairi, ou du Chef de la Religion. Ces faux rapports, qu'on avoit pris plaisir à semer plusieurs fois, avoient toujours été reconnus pour des impostures. Mais ils jetoient du moins des allarmes dans l'esprit de l'Empereur; & tandis qu'il étoit livré à ses inquiétudes, il laissoit à ses Vaux le tems de respirer. On ne doutoit pas que Fidaia, s'il étoit vivant, ne lui causât beaucoup d'embarras; car cet usurpateur étoit moins guerrier que politique.

Dans le cours de Novembre & de Décembre, il parut deux comètes au Japon. La première s'étant levée à l'Est sous la forme d'une grande poutre de feu, prit sa direction vers le Sud, & disparut avant la fin du mois. L'autre venant aussi de l'Est, avec l'apparence d'une grande étoile enflammée, prit vers le Nord, & disparut près de la grande Ourse. Les Prêtres du Japon firent regarder ces deux Phénomènes comme les présages d'une infinité de malheureux événemens; mais il n'arriva rien de plus éclatant que la déposition du Tay-Fuschama.

Les Espagnols & les Portugais publièrent au Japon qu'on avoit vu en Angleterre une croix sanglante au dessous des nues, qu'un Prédicateur Protestant qui avoit eu la hardiesse d'en parler sans respect, avoit perdu tout d'un coup l'usage de la langue; & que le Roi effrayé de ce miracle avoit fait demander au Pape des Cardinaux & d'habiles Ecclésiastiques pour rétablir dans ses Etats la Religion Romaine. Cocks raille beaucoup les Espagnols & les Portugais sur la facilité avec laquelle ils avoient reçu cette histoire, jusqu'à soutenir, dit-il, que c'étoit lui-même à qui les premières informations en étoient venues d'Angleterre.

Purchas ajoute aux Relations de Saris & de Cocks deux Lettres d'Edouard Sayer, datées de Firando au Japon. Sayer étoit un des Facteurs du Comptoir Anglois de cette Ville. La première de ces deux Lettres est du 5 Décembre 1615, & la seconde du 4 Décembre 1616. Quoique l'adresse ne se soit pas conservée, on conclut de quelques expressions, qu'elles furent toutes deux écrites à Saris. Il n'y a rien dans la première qui ne se trouve dans la Relation de Cocks. La seconde contient quelques circonstances d'un voyage de Sayer à Siam, dans un Jonc de la Compagnie commandé par William Adams. Il raconte qu'ayant acheté à Siam plus de marchandises que le Jonc n'en pouvoit recevoir, il en avoit fretté un autre dont il avoit pris la conduite. L'année étant déjà fort avancée, il avoit essuyé depuis le 1 de Juin jusqu'au 17 de Septembre un fort mauvais tems entre Siam & Schachmar, avec d'autant plus de danger qu'il étoit fort mal en Pilote. Le Chinois, qu'il avoit été obligé de prendre pour cet office ignoroit la navigation jusqu'à ne pouvoit reconnoître où il étoit lorsqu'il avoit perdu de vue la terre. Enfin ce mauvais guide étant tombé malade, Sayer, sans s'attribuer beaucoup plus d'habileté, s'étoit vu dans la nécessité de prendre lui-même le gouvernail, au hasard d'être mille fois submergé. Il eut néanmoins le bonheur de conduire son Jonc à Schachmar, où il arriva le 17 de Septembre, après avoir perdu vingt hommes par la maladie & le besoin d'eau. En rentrant dans la Rade de Firando, il ne lui en restoit que cinq qui fussent capables de se soutenir sur leurs jambes.

A la fin de cet article, les Auteurs du Recueil n'ont pas cru devoir sup-

D d ij

Cocks.
1618.

Comètes au
Japon.

Fable inventée
par les Espagnols.

Deux Lettres
de Sayer ajoutées
à cette Relation.

COCKS.
1618
Raisons qui
font publier la
Lettre suivante
au Roi de Hol-
lande.

primer une Lettre de l'Empereur du Japon au Roi de Hollande, qui n'est pas moins curieuse par le fond que par son titre. L'original fut apporté en 1610 sur le Vaisseau le *Lion-rouge*, qui arriva au Texel le 22 de Juillet. On ne nous apprend pas comment elle est passée entre les mains des Anglois; mais leur vue, en la publiant, est de la faire servir de preuve à quelques observations sur les Hollandois, qu'il est inutile de répéter.

Lettre de l'Empereur du Japon au Roi de Hollande.

« Moi, l'Empereur du Japon, je souhaite au Roi de Hollande qui envoie
 » de si loin pour me visiter, toutes sortes de prospérités.
 » Je me réjouis beaucoup de la volonté que vous avez eue de m'écrire &
 » d'envoyer vos gens vers moi. Je souhaiterois que nos Pays fussent plus pro-
 » ches l'un de l'autre, afin que l'amitié commencée entre nous pût continuer
 » & s'accroître plus facilement. Cependant le souvenir de votre Majesté ne
 » m'est pas moins agréable, depuis la liberté & l'affection qu'elle m'a mar-
 » quée sans me connoître, en me faisant offrir quatre présents; & quoique je
 » n'en eusse aucun besoin, je n'ai pas laissé de les recevoir avec une joie & une
 » considération extraordinaires parce qu'ils viennent de vous. Et comme les
 » Hollandois, sujets de votre Majesté, desirant d'exercer le commerce dans
 » mon Pays avec leurs Vaisseaux, & d'avoir un lieu de résidence près de ma
 » Cour, dans la vue de tirer plus d'avantages de ma protection, j'ai sûre votre
 » Majesté que si je ne puis les satisfaire actuellement dans toute l'étendue de
 » mes desirs, à cause des troubles qui nous agitent, je ne veux néanmoins
 » rien négliger pour leur témoigner mon affection comme j'ai fait jusqu'à
 » présent, & je donnerai ordre à tous mes Gouverneurs & Sujets de les traiter
 » avec faveur & amitié, eux, leurs Vaisseaux & leurs marchandises, dans
 » quelques Ports & quelque lieu de mes États qu'ils arrivent. A cet égard votre
 » Majesté & tous ses Sujets n'ont à craindre aucune contravention; ils peuvent
 » arriver ici aussi librement que dans les Ports & le Pays de votre Majesté.
 » Ils peuvent rester dans les miens pour exercer le commerce, & se persua-
 » der que l'amitié qui est commencée avec vous par moi & mes Sujets, loin
 » d'être jamais altérée de ma part, ne fera qu'augmenter & se fortifier à
 » l'avenir. Je ressens de la confusion de ce que votre Majesté, qui est si connue
 » & si renommée dans le monde par ses nobles exploits, a bien voulu con-
 » descendre à me faire visiter de si loin par ses Sujets, dans un Pays aussi in-
 » digne de son attention que le mien, & à m'offrir des témoignages d'amitié
 » que je mérite si peu. Mais considérant que ce soin procède de votre affection,
 » je ne puis me dispenser de bien recevoir vos Sujets & de consentir à leurs
 » demandes. Aussi cette Lettre leur sera-t-elle caution que dans tous les lieux,
 » les Pays & les Îles de mon État, ils peuvent trafiquer & bâtir des Maisons,
 » propres à leurs marchandises & à leur commerce; ils peuvent, à présent
 » comme à l'avenir, vacquer au soin de leurs affaires avec une entière liberté,
 » s'assurer qu'on ne leur fera point de tort ni d'injure, & compter que je les
 » supporterai & les défendrai comme mes propres Sujets. Je promets aussi
 » que les personnes qui doivent être ici laissées, comme on me le fait entendre,
 » me seront à présent & à l'avenir dans une particulière recommandation &

» que ma protection & ma faveur ne leur manquant jamais , elles trouveront
 » en moi les mêmes sentimens que dans les voisins & les amis de votre Ma-
 » jesté. A l'égard des autres affaires, qui ont été traitées entre moi & les Su-
 » jers de votre Majesté, comme il seroit trop long d'en parler ici, je m'en
 » rapporte à leur propre recit.

COCKS.
1618.

CHAPITRE VIII.

*Voyage & aventures de William Adams , Pilote Hollandois ,
 aux Isles du Japon.*

C E voyage s'étant fait par la voye du Sud-Ouest, il sembloit devoir être placé naturellement avec ceux de la même espee, suivant l'ordre qu'on s'est proposé dans ce Recueil. Mais le nom de l'Auteur est revenu si souvent dans les Relations de Saris & de Cocks, qu'on s'est déterminé à ne pas le séparer de deux Voyageurs avec lesquels il se trouve joint par les mêmes affaires & les mêmes intérêts. William Adams étoit né à Gillingham, dans la Province de Kent, à deux milles de Rochester, & un mille de Chatam, principale station des Vaisseaux du Roi. Dès l'âge de douze ans, il fut amené à Lime-House, près de Londres, où il apprit pendant onze ou douze ans le métier de la Mer, sous Nicolas Digines. Ensuite, ayant servi en qualité de Pilote sur les Vaisseaux de la Reine Elizabeth, il fut employé par la Compagnie des Marchands de Barbarie, jusqu'à ce que les Hollandois commencerent le commerce des Indes. Adams, passionné pour connoître les méthodes de navigations qui sont propres à ces Mers éloignées, se loua pour premier Pilote au service de la Flotte Hollandoise qui devoit faire voile à la Mer du Sud en 1598. La nécessité ayant fait relâcher les Hollandois au Japon, il y parvint à la faveur particuliere de l'Empereur, qui lui accorda une pension, & dans la suite une Terre suffisante pour l'entretien d'un homme de distinction. Mais Adams éloigné de sa femme & de deux enfans qu'il avoit laissés à Londres, étoit moins sensible aux avantages de sa fortune qu'au chagrin d'être séparé de ce qu'il avoit de plus cher. Enfin trouvant l'occasion de quelque Jong Indien pour écrire dans l'Isle de Java, où il sçavoit que les Anglois avoient quelques Marchands, il y envoya comme au hasard une Lettre datée le 22 d'Octobre 1611, avec cette étrange suscription, dans la langue de son Pays : *A mes amis & mes compatriotes inconnus, que je prie de faire tenir cette Lettre, ou une simple copie, ou seulement les nouvelles qu'elle contient, à quelques personnes de ma connoissance, soit à Limchouse, soit à Gillingham.*

Observations
préliminaires.

Naissance, édu-
cation & progrès
d'Adams.

1598.

Adresse éngi-
liere d'une Let-
tre.

Une des vûes d'Adams en écrivant aux Anglois de Bantam, étoit sans doute d'exciter les Anglois au commerce du Japon. Mais il semble qu'ils avoient déjà tourné les yeux de ce côté-là, puisque le Capitaine Saris étoit parti de Londres, six mois avant la date de la Lettre, pour entreprendre ce dangereux voyage. L'Angleterre continua d'envoyer tous les ans plusieurs Vaisseaux au Japon ; & William Adams fit de-là diverses courses dans les Pays voisins, en qualité

D d iij

ADAMS.
1598.

Mort d'Adams.

Départ de la
Flotte Hollan-
doise dont il étoit
Pilote.

Les Pilotes sont
célus du Con-
seil.

Pêcheuse navi-
gation.

Côte de Loango
dans la basse Gui-
née.

Île d'Anno-
bon.

de Capitaine ou de Pilote. Cependant, étant toujours retourné au Japon comme à son centre, & remettant sans cesse à partir pour l'Angleterre, la mort le surprit à Firando en 1620 ou 1621. Du moins Purchas assure qu'on apprit à Londres en 1621, la nouvelle de sa mort, par le James, Vaïseau de la Compagnie.

La Flotte Hollandoise étoit composée de cinq Bâtimens, équipés par Peter Vanderbach & Hans-Vander Vikes Chef de la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales. L'Amiral étoit un Marchand, qui se nommoit Jacques Maypay, & qui reçut William Adams pour son Pilote. Ils partirent du Texel le 24 de Juin 1598; & perdant de vûe les Côtes d'Angleterre le 1 de Juillet, ils arrivèrent le 21 d'Août à Saint-Jago, une des Îles du Cap-Verd, où ils s'arrêtèrent vingt-quatre jours. Pendant ce long séjour, ils eurent un grand nombre de malades, & l'Amiral même ne fut point à couvert de cette disgrâce commune. La raison qui les arrêta si long-tems dans ces Îles fut une fausse espérance d'y trouver beaucoup de chevres & d'autres rafraichissemens, sur la parole d'un Capitaine qui avoit déjà fait cette course, mais qui comptoit mal à propos sur sa mémoire. Adams ayant été appelé au conseil avec les autres Pilotes, ne fit pas difficulté de condamner hautement le patti qu'on avoit pris sans l'avoir consulté; ce qui fut si mal reçu par tous les Capitaines, qu'ils prirent entr'eux la résolution de ne plus admettre les Pilotes au Conseil.

Le 15 de Septembre, on quitta l'Île de Saint-Jago. Mais les maladies n'ayant fait qu'augmenter après qu'on eut passé la Ligne, on eut le chagrin de perdre l'Amiral à trois degrés de latitude du Sud. Les vents, la pluie, les orages, & toutes les disgrâces de la navigation forcèrent la Flotte de relâcher sur les Côtes de la basse Guinée, au Cap de Spirito-Sancto. On reconnut que la cause de tant de malheurs venoit d'être partis dans une saison trop avancée. Le nouvel Amiral résolut de gagner le Cap de Lope-Gonçalves sur la Côte de Loango, dans la vûe de s'y procurer des rafraichissemens. Mais quoiqu'il fut arrivé avec beaucoup de bonheur, l'air s'y trouva si mauvais, & les vivres si rares, qu'il lui mourut un grand nombre de malades. Il remit à la voile le 29 de Septembre, déterminé à passer directement les détroits de Magellan. Cependant à la vûe de l'Île d'Annobon, sur laquelle il romba sans s'y être attendu, il ne put résister à l'espérance d'y trouver d'utiles secours. Mais il fallut employer la force & se rendre maître de l'Île, pour y faire débarquer tous ses malades. La Ville ne contenoit pas plus de vingt maisons. Le Pays fournit en abondance des Bestiaux, des Oranges & d'autres fruits: mais l'air y est si mal sain qu'à mesure qu'un Marelot se rétablisoit deux étoient atteints de la même maladie. D'ailleurs le biscuit, le vin & l'eau commençant à manquer, on fut forcé de lever l'ancre le 11 de Décembre, avec la triste nécessité de réduire tous les gens de l'Equipage à une livre de pain pour quatre jours, en gardant la même proportion pour l'eau & le vin. La disette ne fit qu'augmenter, & les vents ne cessèrent pas de souffler au Sud par Est & au Sud-Sud-Est jusqu'au quatrième degré de latitude du Sud qu'ils tournèrent au Sud-Est, à l'Est-Sud-Est & à l'Est. Dans une navigation si languissante, qui fit employer près de quatre mois depuis l'Île d'Annobon jusqu'au Détroit de Magellan, quantité de Marelots affamés mangèrent jusqu'aux cuirs qui

couvraient les cables. Enfin le 19 de Mars on eut la vûe de la terre à cinquante degrés de latitude.

Le 3 d'Avril on tomba au Port Sanro, & l'on entra le 6 dans le premier Détroit de Magellan. Le 18 on passa le second avec un fort bon vent. Ici l'on jeta l'ancre contre l'Isle des Pengouins, où les Chaloupes furent bienrôt chargées de ces Oiseaux, qui sont plus gros que des Canards. Toute la Flotte se trouva fort soulagée par ce rafraichissement. Le 10 elle remira à la voile, avec un vent capable de la dégager bientôt des Détroits. Mais l'Amiral voyant les Côtes garnies de bois & trouvant l'ancrage excellent dans plusieurs endroits, ne voulut pas aller plus loin pour faire sa provision. Il pensoit aussi à former une Pinace de quinze ou seize tonneaux. Cette double vûe lui fit choisir le premier endroit favorable pour relâcher. L'hiver se faisoit déjà sentir dans ces contrées. Il y tomba beaucoup de neige. Les Matelots ayant également à souffrir du froid & de la faim s'affoiblissoient de plus en plus. Après avoir manqué l'occasion de sortir des Détroits avec un vent qui souffla au Nord-Est pendant cinq ou six jours, on ne retrouva pas la même facilité lorsqu'on voulut l'entreprendre. Le vent étoit tourné au Sud, & le mois d'Avril tirant vers sa fin, il tomba une prodigieuse quantité de pluie & de neige, qui fut suivie de gelées & de vents impétueux. On se trouva dans la nécessité de chercher un Port commode, pour y passer l'hiver, & l'on rencontra heureusement, à quatre lieues au Nord, la Rade ou la Baye d'Elisabeth. L'hiver, dans ce quartier du monde, qui est à cinquante-deux degrés trente minutes du Sud, dure pendant les mois d'Avril, de Mai, de Juin, de Juillet & d'Août. Ce long intervalle ne se passa point sans quelques bons vents, dont la Flotte auroit pu profiter pour sortir des Détroits; mais l'Amiral s'y opposa toujours. On demeura dans la Baye d'Elisabeth jusqu'au 24 d'Août, & les provisions étant presque entièrement épuisées, plusieurs Matelots moururent de faim.

En entrant dans la Mer du Sud, on trouva des courans fort impétueux, qui jetterent les Hollandois jusqu'au cinquante-quatrième degré du Sud, dans un tems où le froid étoit encore fort vif. Enfin les vents étant devenus favorables, on avança vers la Côte du Perou. Mais au bout de cinq ou six jours, un orage plus furieux qu'on n'en avoit encore éprouvé, dispersa la Flotte, & la repoussa jusqu'au 54 degré & demi du Sud. L'Amiral perdit pendant quelques jours la vûe des autres Vaisseaux, & ce ne fut que le 9 de Septembre qu'il recommença à les découvrir. Sepr ou huit jours après, un autre orage lui enleva sa voile d'avant, & lui fit perdre encore la compagnie des autres. Alors William Adams prit le parti de porter vers la Côte du Chili, au quarante-sixième degré. C'étoit le rendez-vous dont on étoit convenu dans les plus fâcheuses suppositions. Il y arriva heureusement le 19 de Septembre.

Les Habitans de ce Pays étant d'un fort bon caractère, on obtint d'eux des rafraichissemens, par des échanges de peu de valeur. Cependant après avoir donné avec plaisir quelques Moutons & des Patates pour des sonnettes & de petits couteaux, la crainte des Espagnols leur fit abandonner tout d'un coup le rivage, sans que rien fût capable de les rappeler. L'Amiral profita de ce repos pour faire équiper la Pinace qu'il avoit apportée de Londres en

ADAMS.

1598.

La Flotte arrive aux Détroits de Magellan.

Difficultés pour en sortir.

Orages & courans dans la Mer du Sud.

Adams relâche sur la Côte de Chili.

A D A M S.

1598.

Baldivia.

Ile Mocha.

quatre parties. On passa vingt-huit jours sur cette Côte, suivant le terme qui avoit été réglé dans un conseil; après quoi levant l'ancre on s'avança jusqu'à l'entrée de la Baye de Baldivia. Mais le vent devint si fort qu'on fut obligé de tourner vers l'Isle Mocha, où l'on arriva le jour suivant, qui étoit le premier de Novembre. Elle est au 38^e degré de latitude du Sud. N'y trouvant aucun Vaisseau de la Flotte, on porta vers l'Isle de Sainte-Marie, & le lendemain on mouilla au dessous du Cap, à une lieue & demie de l'Isle du côté du Sud; mais le rivage paroissant couvert de monde, sans qu'on pût deviner quelle étoit l'intention de ces Insulaires, on prit le parti de doubler le Cap & d'aller jeter l'ancre sur quinze brasses, dans une Baye d'excellent fond.

Ile Sainte-Marie.

On envoya la Chaloupe à terre, pour lier commerce avec les Habitans, qui ne s'étoient pas assemblés avec moins de promptitude qu'aux environs du Cap. Mais ils reçurent les Hollandois à coups de flèches, & dans la première surprise ils en blessèrent plusieurs. Cependant, comme les vivres recommençoient à manquer, l'Amiral fit débarquer trente hommes bien armés, qui écartèrent bientôt les Sauvages. Les signes d'amitié & les témoignages de paix furent employés pour leur faire comprendre qu'on n'en vouloit ni à leurs biens ni à leur liberté. On leur montra de loin du fer, de l'argent & du drap. Ils comprirent enfin ce qu'on leur demandoit, & la plupart apportèrent au rivage du vin, des patates & des fruits. Ensuite s'expliquant à leur tour par des signes, ils promirent de revenir le lendemain avec des vivres & d'autres provisions. Comme il étoit fort tard, les Hollandois retournerent à bord; & quoiqu'il y en eut peu qui fussent exempts de blessures, la joie d'avoir parlé aux Habitans & l'espérance des rafraichissemens servirent à les consoler. Le lendemain, qui étoit le 9 de Novembre, plusieurs Officiers du Vaisseau se mirent dans la Chaloupe, avec les plus braves gens de l'Equipage. Ils étoient convenus de s'approcher du rivage, mais de n'y débarquer que deux ou trois hommes, parce que les Habitans étant en grand nombre, il y avoit de justes raisons de s'en défier. Lorsqu'ils furent proches de la terre, ils furent invités à descendre par des signes. Leur Chef déclara d'abord par les siens qu'il ne venoit pas avec cette intention. Mais alors quelques Habitans s'avancerent dans l'eau jusqu'à la Chaloupe, avec un visage riant & des vases remplis d'une espèce de vin, en le pressant de se fier à leur Nation, & lui faisant entendre qu'ils avoient à peu de distance plusieurs sortes de Bestiaux. Le Chef Hollandois, tenté par l'espérance des provisions, que les besoins du Vaisseau lui auroient fait préférer à tout l'or du monde, oublia ses résolutions & fit débarquer vingt-trois hommes, armés de sabres & de mousquets. Cette petite troupe marcha vers quelques maisons, qui n'étoient pas éloignées. Mais à peine eurent-ils fait deux cens pas, que plus de mille Sauvages sortant d'une embuscade, tombèrent sur eux avec les armes dont ils ont l'usage, & les massacrèrent jusqu'au dernier. Thomas Adams, frere de l'Auteur, étoit malheureusement de ce nombre. Ceux qui étoient restés dans la Chaloupe n'eurent pas d'autre ressource que de retourner promptement à bord, pour y porter cette triste nouvelle.

Trahison qui
fait perdre vingt-
trois hommes
aux Hollandois.

Rencontre d'un
Vaisseau de la
Flotte dans l'Isle
de Sainte-Marie.

On leva l'ancre dès le lendemain; & gagnant l'Isle de Sainte-Marie, à trente-sept degrés douze minutes de latitude du Sud, on y trouva un des Vaisseaux

Vaisseaux de la Flotte, qui étant parti de Mocka un jour avant l'arrivée de l'Amiral, n'y avoit pas été reçu avec plus de faveur. Le Capitaine & tous les Officiers y avoient été blessés à terre. Cependant les deux Bâtimens se consolèrent par le bonheur qu'ils avoient de se rencontrer. On tint conseil sur le moyen de se procurer des vivres; car les besoins devenoient pressans, & la plus grande partie des deux Equipages étant accablée de maladies, il y avoit peu d'apparence de pouvoir se faire respecter par la force. Tandis qu'on étoit à délibérer, il vint à bord un Espagnol qui obtint la permission de voir le Vaisseau. Il revint le jour suivant, & l'on ne fit pas plus de difficulté de le laisser retourner à terre. Le troisième jour, il en arriva deux, qui monterent sur le Vaisseau avec aussi peu de précaution. L'Amiral, sans aucun dessein de leur nuire, prit la résolution de les arrêter; & leur protestant qu'il ne croyoit blesser aucun droit puisqu'ils étoient venus sans sa permission, il leur déclara que pour obtenir la liberté il falloit fournir aux deux Vaisseaux Hollandois, qui manquoient de toutes sortes de provisions, un certain nombre de Moutons & de Bœufs. La nécessité les força d'y consentir, & les Bestiaux furent amenés à bord au tems dont on étoit convenus. Ce secours rendit le courage aux Hollandois. Hudcote (c'étoit le nom de l'Amiral) proposa de brûler l'un des deux Vaisseaux, parce qu'il n'y restoit point assez de monde pour les conserver tous deux; mais la difficulté de décider sur lequel des deux tomberoit cette sentence, en fit retarder l'exécution. Alors Adams, & Timothy Schotten, autre Pilote Anglois, qui avoit fait le voyage autour du monde avec Thomas Candish, furent appelés au conseil pour donner leur avis sur la situation des deux Bâtimens & sur le projet du voyage. Outre les embarras présens, on sçavoit que les Espagnols avoient mis en Mer quelques Vaisseaux pour les chercher, & la suite vérifia cette information, car un des trois autres Bâtimens de la Flotte, fut pris quelques jours après à San-Jago. Il étoit donc fort dangereux de s'arrêter plus long-tems dans cette Mer. On avoit à bord beaucoup de draps. Un Matelot nommé Detrick Gerritson, qui avoit fait le voyage du Japon avec les Portugais, fut le premier Auteur d'un conseil qui fut approuvé de tout le monde: il représenta que les draps de l'Europe étoient fort recherchés dans cette Isle, & qu'indépendamment des autres raisons il y avoit plus d'avantage à s'y promettre qu'aux Molucques & dans les autres parties des Indes Orientales, où la chaleur ne permettoit pas de croire que les draps de laine fussent de si bon usage.

Il resta si peu d'incertitude après cette ouverture, qu'on ne pensa plus qu'à quitter l'Isle de Sainte-Marie. L'Ancre fut levé le 27 de Novembre, & tournant directement le voile au Japon, on passa la ligne avec un bon vent, qui ne se démentit point pendant plusieurs mois. Dans une si longue course, on tomba vers le seizième degré de latitude du Nord, au milieu de certaines Isles, dont les habitans sont Anthropolophages. Sept ou huit hommes de l'Equipage s'étaient approchés de la terre dans un Esquif, furent surpris par ces barbares, & mangés, comme on le suppose, sans pouvoir être délivrés de leurs mains. On prit néanmoins un Insulaire, qui fut conduit à bord de l'Amiral; mais on ne lui trouva qu'une stupidité féroce, qui ne permit d'en tirer aucune lumière. Dans toute l'étendue du 27 & du 28^e degré de latitude, les

Tome II.

E e

ADAMS.
1598.

Adresse que les
Hollandois em-
ploient pour se
procurer des vi-
vres.

Raisons qui com-
mencent les deux
Vaisseaux au Ja-
pon.

Isles habitées
par des Anthro-
pophages.

ADAMS.
1599.

Fausse position
du Japon dans les
Cartes.

Triste état du
Vaisseau à son
arrivée au Japon.

Embarras que
les Portugais sus-
citent au Vais-
seau.

vents furent extrêmement variables, & le tems si orageux, que le 24 de Février l'Amiral fut perdu de vûe, pour ne plus reparoitre. Adams avoit changé de Vaisseau dans l'Isle de Sainte-Marie. Il continua sa course jusqu'au 24 de Mars qu'il découvrit une Isle nommée Una-Colonna. Les maladies faisoient tant de ravage dans son Bâtiment, qu'il y étoit mort quantité de personnes, & qu'entre ceux que la mort avoit épargnés il n'en restoit que neuf ou dix qui pussent se servir de leurs jambes & de leurs mains. A la hauteur de trente degrés, Adams chercha, suivant les Cartes, le Cap Nord du Japon, mais inutilement, puisqu'il est à trente-cinq degrés trente minutes, & que toutes les Cartes particulières, les Globes, les Mappes-Mondes se sont également trompés sur sa situation.

Enfin, le 19 d'Avril, à trente-deux degrés & demi, on eut la vûe de l'Isle, après une navigation de quatre mois & vingt-deux jours depuis le Cap de Sainte-Marie. En arrivant sur la Côte, le Vaisseau n'avoit plus que six hommes, avec William Adams, qui pussent se soutenir sur leurs jambes. On laissa tomber l'Ancre à deux milles d'un lieu nommé Bungo. Il vint aussitôt quantité de Barques, qui ne marquerent aucune intention de nuire au Bâtiment. Cependant après avoir reconnu la foiblesse de l'Equipage, les Marelots Japonais monterent à bord sans attendre l'ordre du Capitaine, & firent divers vols qu'on leur fit ensuite payer bien cher. Le lendemain un Officier du Roi vint à la tête de quelques Soldats, pour mettre les biens des Hollandois à couvert par une garde continuelle. Deux ou trois jours après, le Vaisseau fut conduit dans un excellent Port, pour y demeurer en sûreté, jusqu'à ce que le Roi principal, ou l'Empereur du Japon fût informé de son arrivée, & lui fit déclarer ses intentions. Mais dans l'intervalle, les Hollandois obtinrent la liberté de débarquer leurs malades, & de se procurer une maison où ils ne manqueroient d'aucun rafraîchissement. De vingt quatre, sains ou malades, qu'ils étoient en arrivant, il en mourut trois le jour d'après, & trois autres dans la suite; mais le reste se rétablit parfaitement.

Il se passa cinq ou six jours, après lesquels il vint de Nangazaqui un Jesuite accompagné d'un autre Portugais. Ce fut un malheur pour les Hollandois qu'on leur eût envoyé le Jesuite pour Interprète, parce que l'aversion qu'il ne manqua pas de concevoir pour des Protestans, le porta aussitôt à publier que c'étoient des Pirates, dont il falloit se défier. Les Japonais qui avoient été nommés pour la garde du Vaisseau, étant aussi Catholiques, toute la Ville reçut bientôt les mêmes impressions, & la haine devint un sentiment si général que les Hollandois s'attendoient à tous momens d'être crucifiés. C'est le supplice en usage au Japon pour les vols & quelques autres crimes. Mais leur crainte fut encore augmentée par la désertion de deux de leurs gens, qui s'engagerent au service du Roi de Bungo, & qui se joignirent aux Portugais pour la ruine du Vaisseau. L'un qui se nommoit Gilbert Conning, de Middelbourg, se donna pour le principal Marchand du Vaisseau; & de concert avec l'autre, dont le nom étoit Jean-Abelson Vanwarer, non-seulement il s'efforça de se mettre en possession de toutes les marchandises, mais il découvrit aux Portugais tout ce qui s'étoit passé dans le cours du voyage.

Neuf jours après l'arrivée du Vaisseau, l'Empereur envoya cinq-Fregates,

pour faire amener les Chefs des Hollandois à Ozaca, où il tenoit sa Cour. Le Capitaine, qui avoit reconnu de l'esprit & de la fermeté à William Adams le pria de se charger de la députation, & lui donna deux Matelots pour cortège. En arrivant à la Cour, Adams fut présenté à l'Empereur. Ce Prince ne lui parla d'abord que par divers signes, qu'il n'entendit pas également. Les Hollandois ayant dispensé le Jesuite de leur servir plus long-tems d'Interprète, il n'avoit pas voulu s'obliger à suivre Adams malgré lui. Cependant on fit venir un Japonois qui parloit assez bien la langue Portugaise, & l'Empereur s'en servit pour faire quantité de questions au Député des Hollandois. Il leur demanda quel étoit l'état présent des Royaumes de l'Europe & particulièrement du sien; quelle route il avoit prise pour venir au Japon, quelle espèce de Marchandises il avoit apportée &c. Adams répondit que son Pays étoit alors en guerre avec l'Espagne & le Portugal, mais qu'il étoit ami de toutes les autres Nations. A l'égard de la route, il prit une Mappede-Monde, qu'il avoit apportée; & lui faisant remarquer la disposition de toutes les parties du Globe terrestre, il lui traça la course du Vaisseau par les Détroits de Magellan. Toutes ces idées furent si nouvelles pour l'Empereur, qu'il parut douter si ce n'étoit pas autant de fables. Adams lui apprit ensuite quelles étoient les marchandises du Vaisseau; & lorsqu'après un long entretien, il le vit prêt à se retirer, il lui demanda pour ses compatriotes la même liberté de commerce qu'il accordoit aux Espagnols & aux Portugais. L'Empereur lui fit une réponse qu'il n'entendit point & qui ne lui fut pas expliquée. Mais en sortant de l'audience il fut renfermé, avec les deux Matelots, dans une Prison où il fut fort bien traité.

Deux jours après, il fut rappelé à la Cour; & l'Empereur lui demanda quels pouvoient être les motifs qui l'avoient amené dans un Pays si éloigné du sien. Adams répondit qu'il étoit venu par le penchant commun à toute sa Nation, de cultiver l'amitié & le commerce avec les autres Peuples du Monde, en faisant à leur avantage mutuel, des échanges de marchandises & d'autres richesses. La curiosité de l'Empereur se réveilla fort vivement sur les guerres des Anglois contre l'Espagne & le Portugal. Il en demanda la cause & les divers événements. Adams reprit les différends de l'Europe dans leur origine, & fit un récit auquel le Monarque du Japon parut très attentif, mais qui ne l'empêcha point de renvoyer l'Orateur en prison. Cependant le lieu fut changé, & les traitemens beaucoup plus favorables. Cette captivité dura trente-neuf jours, pendant lesquels Adams n'apprit aucune nouvelle du Vaisseau, & s'attendoit sans cesse au dernier supplice.

Les Portugais s'efforcèrent dans cette intervalle de prévenir l'esprit de l'Empereur par toutes sortes d'accusations contre les Anglois. Ils les représentèrent comme des voleurs & des brigands, rassemblés de toutes les Nations, à qui la justice impériale ne pouvoit laisser la vie sans exposer le Japon aux derniers malheurs. Leur exemple, disoient-ils, alloit exposer les Japonois à l'invasion de toutes sortes de Corsaires; au lieu qu'une punition rigoureuse ôteroit aux ennemis des Japonois l'envie de troubler leur repos. Ces noires sollicitations étoient secondées par le crédit de tous les amis que les Portugais avoient à la Cour. Leur malignité demeura sans effet. L'Empereur après les avoir écoutés long-tems, leur répondit enfin, que jusqu'alors ces Etrangers, qu'on lui peignoit avec de si odieuses couleurs, n'avoient causé aucun mal ni

E e ij

ADAMS.
1599.
Adams est en-
voyé à la Cour
Impériale.

Son entretien
avec l'Empereur.

Il est em-
prisonné.

Autre entretien
avec l'Empereur.

Mauvais offices
des Portugais.

ADAMS.

1599.

L'Empereur
prend parti pour
les Hollandais.

à lui ni à ses sujets, & qu'il ne pouvoit par conséquent leur ôter la vie sans blesser la raison & la justice; que si les Anglois étoient en guerre avec l'Espagne, il ne voyoit rien qui obligât les Japonois de s'y intéresser; & bien moins qui l'obligât lui-même de condamner au supplice des Étrangers qui ne l'avoient point offensé. Cette réponse confondit les Ennemis d'Adams, & les força de-formais au silence.

Depuis qu'il étoit prisonnier, le Vaisseau avoit été conduit aussi près d'Ozaka qu'il étoit possible; & si l'Équipage étoit gardé soigneusement, on ne lui refusoit aucune sorte de commodité. L'Empereur s'étant fait ramener Adams le quarante-unième jour de sa prison, lui demanda s'il souhaitoit de revoir ses compagnons. Sur la réponse à laquelle il avoit dû s'attendre, il lui déclara qu'il étoit libre & qu'il pouvoit satisfaire son empressement. Adams, sans prétendre à d'autres explications, ne douta pas qu'une faveur qu'on ne limitoit par aucune défense, n'eût des effets encore plus heureux, qu'il espéra de l'avenir. Il se mit dans une Barque, qui le conduisit au Vaisseau. Le Capitaine & le reste de l'Équipage étoient rétablis dans une parfaite santé; mais l'incertitude de leur sort, & la crainte où ils avoient été long-tems de ne jamais revoir leur Député, avoient rendu leur vie si triste, que dans le premier mouvement de la joie commune tout le monde versa des larmes de plaisir & d'admiration. Tout ce qui appartenoit au Vaisseau & à la Compagnie, avoit été transporté à terre par les Japonois, jusqu'aux instrumens mathématiques d'Adams. Mais l'Empereur, qui n'avoit point eu de part à cette injustice, ordonna que la restitution se fit immédiatement, avec des peines rigoureuses pour ceux qui seroient convaincus d'avoir soustrait la moindre partie des marchandises ou des meubles. Cependant comme les effets se trouvoient dispersés dans un nombre infini de mains, l'impossibilité de les rassembler entièrement porta ce Prince à faire donner au Vaisseau cinquante mille piéces de huir, à titre de dédommagement. Il se fit rendre compte de l'exécution de cet ordre; & ne dédaignant pas d'autres détails, il fit publier dans la Ville de Sackay, où le Bâtiment étoit à l'ancre, que ceux qui abuseroient de l'ignorance des étrangers pour les tromper ou pour leur nuire, seroient punis fort sévèrement.

Faveurs qu'il
leur accorde.Le Vaisseau
Hollandois est
conduit à Edo.

Il y avoit trente jours que le Vaisseau étoit à Sackay, grande Ville à deux ou trois lieues d'Ozaka. Il fut conduit par l'ordre de l'Empereur à celle d'Edo, dans la Province de Quanto, partie Orientale de l'Isle, éloignée d'environ cent-vingt lieues d'Ozaka. Les vents contraires rendirent ce passage fort long & fort ennuyeux; de sorte que l'Empereur étant parti long-tems après les Hollandais, pour faire le même voyage par terre, arriva beaucoup plutôt qu'eux. Ils avoient pris jusqu'alors la qualité d'Anglois; & ne tirant que de l'avantage de cette supposition, ils n'auoient pas pensé à détromper les Japonois, si quelques Portugais les ayant reconnus à la différence du langage, n'eussent découvert de quelle Nation ils étoient. Ce fut alors que dans la vûe de soutenir leur crédit & l'opinion qu'Adams avoit donné d'eux, ils jetterent les fondemens de la Royauté du Comte Maurice, & de toutes les fables qu'ils augmentèrent dans la suite à mesure que leur considération s'accrût dans ces Mers. Aussi tôt qu'ils furent arrivés à Edo, ils adressèrent leurs supplications à l'Empereur, pour obtenir l'usage libre de leur Vaisseau, & la permission de se rendre dans les lieux où ils esportoient trouver quelque établissement de leur

Nation. Cette demande leur coûta beaucoup de tems & d'argent ; mais dans l'intervalle, ils eurent l'occasion d'apprendre la langue Japonnoise & de se lier avec les Habitans par diverses entreprises d'industrie & de commerce. Un de leurs artifans , qui , avec plus de génie que d'expérience , se souvenoit d'avoir vû travailler en Hollande à la construction des Canaux , offrit ses services à l'Empereur pour conduire de l'eau dans son Palais & dans les places de la Ville. Divers essais qu'il fit dans les maisons particulières donnerent tant de confiance à ses offres, qu'il fut mis à la tête d'un grand nombre d'ouvriers, avec une autorité fort étendue & des appointemens considérables. Il trouva le moyen non-seulement d'embellir le jardin du Palais par des canaux & des cascades, mais d'introduire des tuyaux dans les appartemens & d'y fournir mille commodités que les Japonnois ignoroient. De-là il fut envoyé à Ozaka & à Meaco , pour y rendre les mêmes services. Un autre Hollandois rendit ses connoissances utiles en perfectionnant les voitures. L'Empereur surpris de l'habileté de ces étrangers ne douta pas qu'ils ne fussent capables d'exécuter tout ce qu'il leur feroit entreprendre. Il fit un jour appeller William Adams , pour lui ordonner de construire un Vaisseau. Cette proposition embarrassa beaucoup Adams , qui n'avoit aucune teinture d'un art si difficile. Il déclara naturellement qu'il n'étoit pas Charpentier , & qu'il ignoroit les regles de la construction. Mais l'Empereur , insistant sur ses ordres, lui dit qu'il vouloit un Vaisseau , de quelque manière qu'il fût construit. Dans la nécessité d'obéir, il prit ses plus habiles ouvriers, quoiqu'il n'y en eût pas un qui fût capable d'une si grande entreprise, & réunissant tous leurs efforts, ils composèrent un petit Bâtiment à l'Angloise, d'environ quatre-vingt tonneaux. L'Empereur parut charmé de cet ouvrage ; il le visita plusieurs fois, il l'examina soigneusement, & la dépense ne fut point épargnée pour l'embellir. La faveur d'Adams ne fit qu'augmenter de jour en jour. Outre l'honneur d'être appelé souvent à la Cour & de se voir consulté dans toutes les occasions, il obtint des presens considérables, qui furent suivis à la fin, d'une terre du revenu annuel de quatre-vingt ducats, avec deux livres de riz par jour. Il profita de la familiarité dans laquelle il commençoit à vivre avec l'Empereur, pour inspirer à ce Prince le goût des mathématiques ; il lui en apprit quelques parties ; & ne se faisant pas moins goûter par son caractère & sa politesse, il s'acquit tant de considération à la Cour qu'il ne s'y faisoit plus rien sans l'avoir consulté. Les Portugais & les Jésuites mêmes, qui l'avoient vû d'abord de si mauvais œil, commencèrent à le traiter avec autant de respect que d'admiration. Ils se crurent heureux de pouvoir obtenir sa protection auprès de l'Empereur ; & dans plus d'une affaire importante ils se trouverent bien de l'avoir employée.

Il y avoit déjà plus de deux ans que les Hollandois sollicitoient la liberté de partir dans leur Vaisseau. Mais tout ce qu'ils avoient fait pour l'obtenir n'ayant servi qu'à les rendre plus nécessaires à l'Empereur, ils eurent le chagrin de s'entendre enfin déclarer qu'il falloit demeurer au Japon pour le service de sa Majesté Imperiale. Ils demanderent du moins que la somme qui leur avoit été accordée fût divisée entr'eux, pour la faire servir à tendre leur situation plus douce. Quoique cette libéralité dût retourner à la Compagnie Hollandoise des Indes, dont les marchandises avoient été dissipées, le Capitaine du Vaisseau jugea, comme Adams, que dans l'état où l'Equipage avoit été réduit

E e iij

ADAMS.
1600.
Adams en de-
mande la liberté
& ne l'obtient
pas.

Industrie des
Hollandois pour
s'attirer de la
considération.

Adams con-
struit un Vaisseau
sans en sçavoir
rien.

Faveur où il
parvient auprès
de l'Empereur.

1602.

Dissipation de
l'Equipage Hol-
landois.

ADAMS.
1602.

la première loi étoit de vivre. La somme fut distribuée, & l'Empereur y joignit pour chaque Matelot deux livres de riz par jour, avec une pension annuelle de douze ducats. Mais à peine les Hollandois eurent-ils touché leur argent, qu'à la persuasion de deux ou trois matins de l'Equipage la plupart s'échappèrent par différentes voyes; quelques-uns pour s'établir dans d'autres Villes du Pays, où la bonté de l'Empereur vouloit encore qu'ils fussent suivis de leurs pensions. D'autres cherchèrent le moyen de sortir du Japon; & de ce nombre étoient les sept qui s'adressèrent ensuite à Saris pour obtenir leur passage.

Adams sollicita inutilement sa liberté.

Adams & le Capitaine continuèrent de vivre à la Cour, avec assez d'agréments pour rendre leur condition fort heureuse, si le repos & l'abondance avoient pu leur faire oublier leur Patrie. Mais Adams languissoit de revoir sa femme & ses enfans. Après cinq ans d'une mortelle impatience, il résolut de renouveler ses sollicitations, en y joignant la promesse de revenir avec sa famille. L'Empereur irrité de cette demande lui répondit nettement qu'il devoit avoir renoncé depuis long-tems à sa Patrie, & qu'il s'étonnoit que toutes les faveurs, dont il étoit comblé au Japon, ne lui eussent point encore fait perdre cette pensée. Malgré des refus si formels, quelques Hollandois ayant appris que leurs compatriotes avoient commencé à s'établir dans les Ports d'Achin & de Patane, Adams prit occasion de cette nouvelle pour demander encore la permission de partir, en promettant d'engager les Anglois & les Hollandois à tourner leur commerce vers le Japon. L'Empereur répondit qu'il souhaitoit beaucoup de voir une liaison bien établie entre son Pays & ces deux Nations; mais qu'il suffisoit de leur écrire, & qu'Adams ne partiroit pas.

Il obtient cette du Capitaine.

Enfin désespérant d'obtenir jamais la liberté, il se réduisit à la demander pour le Capitaine Hollandois, dans l'espérance de donner du moins des nouvelles de son sort à sa famille, & d'inspirer peut-être aux Anglois, par ses Lettres, le desir de porter leur commerce aux Isles du Japon. L'Empereur ayant consenti tout d'un coup à sa prière, il ne fut plus question que de faciliter le départ du Capitaine. Tous les restes de l'Equipage étoient dispersés, & ce n'étoit pas sur le Vaisseau de Hollande qu'il falloit espérer d'entreprendre un si long voyage. On trouva des Matelots Japonais qui avoient déjà fait celui de Patane, & qui s'offrirent à le recommencer sur un Jonc de leur Pays. Le Capitaine accoutumé à leurs usages, ne fit pas difficulté de se livrer aux vents sous leur conduite. Il partit avec des Lettres d'Adams, & leur navigation fut heureuse. Mais n'ayant pas trouvé les Bâtimens Hollandois à Patane, ils y passerent toute l'année à les attendre inutilement. De-là ils se rendirent à Jor, où non-seulement ils eurent le bonheur de rencontrer une Flotte Hollandoise de neuf Vaisseaux, sous le commandement de l'Amiral Mataleefe; mais un des Capitaines étant mort à leur arrivée, son emploi fut donné à celui que la fortune sembloit avoir amené pour le remplir. Mais peu de jours après, il fut tué près de Malaca, dans un combat contre les Portugais. Adams ne recevant pas de ses nouvelles, & doutant que ses Lettres pussent être rendues fidèlement, écrivit par d'autres Jones Japonais; voye moins sûre encore, & dont l'incertitude lui fit prendre le parti de recourir à l'étrange expédient que j'ai rapporté dans l'Introduction.

Le Capitaine trouve à Jor une Flotte Hollandoise, & perit dans un combat.

Le Vaisseau qu'il avoit fait pour l'Empereur ayant été mis à l'essai dans

deux voyages consécutifs, il reçut ordre d'en faire un plus grand sur le même modèle. Cette seconde entreprise ne lui réussit pas moins heureusement. Le nouveau Bâtiment qu'il construisit étoit de cent-vingt tonneaux. Il l'éprouva lui-même, en faisant le voyage de Meaco à Eddo, & l'Empereur fut extrêmement satisfait de son ouvrage. En 1609 ce Prince le prêta au Gouverneur des Manilles, qui ne fit pas difficulté d'y mettre quatre-vingt hommes pour les envoyer à Acapulco, & qui pria l'Empereur de lui en accorder la propriété au retour de ce voyage, en lui offrant la valeur en marchandises & en argent. Il l'obtint, comme une marque particulière de considération; & dans le tems que l'Auteur écrivoit la Lettre dont on recueille ici les circonstances, les Espagnols se servoient encore de ce Bâtiment aux Manilles.

Ce fut dans la même année, que l'Empereur revêtit Adams d'une Seigneuterie considérable, qui lui assujétissoit plus de quatre-vingt fétmes, avec des droits & des honneurs dont il n'y avoit pas d'exemple en faveur d'un étranger. Il paroit surprenant que Saris & Cocks n'en aient rien rapporté dans leurs Journaux. Mais ils y parlent du moins de cet heureux Pilote avec une distinction extraordinaire; & la reconnaissance dont ils font profession pour ses services, ne laisse pas douter du pouvoir qu'il avoit eu de les rendre. Pour lui, qui n'avoit aucun intérêt dans sa Lettre à grossir ses avantages aux dépens de la vérité, puisque le bonheur de sa situation ne l'empêchoit pas d'en gémir, il confesse que sans les justes raisons qui portoient la tendresse de son cœur vers l'Angleterre, il y auroit eu peu d'hommes au monde qui eussent dû se louer autant que lui de la fortune. Il avoit des terres, de l'argent, des Esclaves; & ce qui le flattoit encore plus, il jouissoit d'une faveur si constante à la Cour Impériale, que les Seigneurs mêmes du Japon avoient quelquefois recours à son crédit. En parlant si souvent de l'Empereur & de ses bontés, il a négligé de nous apprendre le nom de ce Prince; mais il semble que ce ne pouvant être que Tico-Sama, puisqu'à l'arrivée de Saris l'usurpateur Ogoxama étoit depuis peu sur le trône, & venoit de s'y établir solidement, en faisant épouser sa fille au jeune Prince fils de son prédécesseur. Il en faut conclure qu'Adams ayant eu le crédit de servir Saris à la Cour d'Ogoxama, il n'avoit rien perdu de sa considération après la mort de son premier bienfaiteur.

Il s'étend peu sur les propriétés du Pays, quoiqu'il dût les connoître après y avoir demeuré si long-tems. L'Isle du Japon, dit-il, est fort grande; mais il semble, à ce langage, qu'il n'ait pas sçu qu'on en compte plusieurs. La partie du Nord, ajoute-t-il, est au 48° degré de latitude; & la partie la plus Meridionale, au trente-cinquième. Il remarque que l'Isle est presque quarée. Sa longueur Nord & Ouest par Sud (car telle est sa position) n'a pas moins de deux cent-vingt lieues Angloises; & sa largeur, du Sud au Nord, contient treize degrés, qui en les comptant à vingt lieues, font deux cent-soixante lieues. Les Habitans, suivant son témoignage, sont d'un excellent naturel, genereux, polis, vaillans à la guerre. La justice s'exerce au Japon avec autant d'intégrité que de figurent. La politique y est fondée sur les plus judicieuses maximes. Adams ne croit pas qu'il y ait au monde de Pays mieux gouverné. Mais la superstition y combat la prudence; & sous les influences d'une prodigieuse multitude de Prêtres, qui sont divisés en plusieurs sectes, mais qui se ressemblent tous par la malignité & l'emportement

ADAMS.
1609.
Adams com-
mence un second
Voyage.

Il obtient une
Seigneurie de
l'Empereur du
Japon.

See remarques
sur le Japon.

ADAMS.

1609.

Origins du commerce des Hollandais au Japon.

ment, il est impossible que la sagesse des Conseils ne soit pas troublée souvent par l'artifice ou la violence.

Les premiers Vaisseaux Hollandois qu'Adams vit arriver au Japon entre-
rent dans la Rade de Firando en 1609, après avoir attendu inutilement sur
les Côtes de la Chine le Vaisseau Portugais de Macao. Ils étoient deux. Les
Capitaines se rendirent à la Cour Impériale, où ils furent reçus avec beau-
coup de caresses. Adams n'épargna rien pour leur faire obtenir la permis-
sion qu'ils demandèrent à l'Empereur, d'envoyer tous les ans un ou deux
Vaisseaux dans ses Ports; & si le Gouvernement la fit attendre pendant quel-
ques semaines, ce fut dans l'unique vûe de la faire désirer avec plus d'ardeur.
Cependant les Hollandois n'envoyèrent pas de Vaisseaux en 1610, mais
l'année d'après il en arriva un, chargé de draps, de plomb, de dents d'Ele-
phans, de damas, de taffetas blancs, de soye crue, de poivre & d'autres
commodités. Les Marchands firent des excuses de n'être pas venus l'année
précédente, & furent extrêmement caressés. Adams observe qu'il n'est pas
besoin d'apporter, de l'Europe, de l'argent & de l'or au Japon; parce qu'avec
des Marchandises on y en trouve assez pour le besoin qu'on en a dans d'au-
tres Pays. Il ajoute que les marchandises dont on y tire le plus d'avantage
sont la soye crue, les damas, les taffetas noirs, les beaux draps, noirs &
rouges, le plomb & les autres commodités d'usage. A la vûe des Vaisseaux
Hollandois, son esperance étoit toujours de trouver l'occasion de partir
avec eux. Mais l'Empereur qui se déshoit de ses intentions, ne manquoit
point alors de l'attacher plus particulièrement à sa Cour par diverses com-
missions qui l'approchoient de sa personne. Cette contrainte ne dura vrai-
semblablement que jusqu'au regne d'Ogoxama, puisqu'on ne voit pas dans
le journal de Saris qu'on lui ait refusé la permission de se rendre à Firando,
sur les premières nouvelles qu'il reçut de l'arrivée des Anglois. Il paroît
même incroyable qu'après tant de soupirs poussés vers l'Angleterre, après
des impatiences si vives de revoir sa femme & ses deux enfans, la pensée
de partir l'ait comme abandonné au moment qu'il en avoit le pouvoir. Mais
tous les détails qu'on vient de lire étant tirés de ses Lettres, qui avoient
précédé l'arrivée de Saris, & qui avoient même été le motif de son voyage,
on ignore ce qui put le retenir encore; sur-tout lorsque dans la relation de
Cocks on lui voit entreprendre le voyage de Siam avec une liberté à laquelle
on n'apporte aucun obstacle, & qu'on le voit retourner ensuite au Comptoir
Anglois & dans sa terre, aussi librement qu'il en étoit sorti. Peut-être l'ardeur
de servir sa Nation, dans l'origine de cet établissement, l'emporta-t-elle sur
la tendresse conjugale & sur l'affection paternelle.

Marchandises
qui s'y vendent le
mieux.

Remarques sur
le sort d'Adams.

LATITUDES.

Isle de Sainte-Marie dans	Isle Mocha.....	38	09
la Mer du Sud.....	37 11 S. Cap Nord du Japon.....	35	30

HISTOIRE

GENERALE

DES VOYAGES

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XV^e SIÈCLE.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE CINQUIÈME.

VOYAGES EN DIFFERENTES PARTIES DE L'AFRIQUE
ET DANS LES ISLES ADJACENTES ,

AVEC LA DESCRIPTION DES PAYS ET DES HABITANS.

CHAPITRE PREMIER.

*Description des Isles Canaries & de l'Isle Madere ,
par Thomas Nicols.*



L n'y a personne qui ne puisse remarquer sensiblement, dans le cours de cet Ouvrage, l'exécution du plan qu'on s'est formé dans la Préface. Ici les Auteurs Anglois fatigués d'avoir suivi leurs Marchands au long d'une immense étendue de côtes , & dans quelques Pays dont ils n'ont gueres pû nous apprendre que les noms, & sortant enfin d'une carrière ennuyeuse & pénible, déclarent que les Relations vont prendre plus que jamais le double caractère de l'agrément & de l'utilité.

Thomas Nicols, qu'ils font monter le premier sur la scène, nous apprend, dans une courte Préface, qu'il a demeuré dix-sept ans aux Canaries, & qu'il n'a pû résister à la passion d'écrire, en lisant les erreurs & les fautes de quelques voyageurs, sur-tout celles d'André Thevet, qui dans un Livre intitulé le *Nouveau Monde Antartique*, dédié au Cardinal de Sens, Garde des Sceaux de France, prétend n'avoir rien rapporté dont il n'ait été témoin.

Hackluyt nous a conservé l'ouvrage de Nicols, mais sans date, & sans
Tome II. F f

INTRODUC-
TION.

Qui étoit Ni-
cols.

NICOLS.
1560.

Raisons qui
font placer
ici la Relation.

Supplément
qu'on y joint.

Exacte position
d'un des Cana-
ries.

autre marque du tems qu'une Note de l'Auteur, où l'on trouve qu'il demeuroit aux Isles Canaries avec la qualité de Facteur de trois célèbres Négocians de Londres, Thomas Loke, Antony Hickman, & Edouard Castelein. Il paroît par d'autres rémoignages que ces trois Marchands Anglois étoient alliés en 1554 pour le commerce de Guinée : & les deux derniers jusqu'en 1556, mais sans Monsieur Loke, de sorte qu'on en peut conclure que la résidence de l'Auteur aux Canaries finit en 1554. Mais on recueille aussi de quelques-uns de ses termes, que son ouvrage fut composé plusieurs années après son retour. Quoiqu'il en soit, il a toujours passé pour une piece d'autant plus curieuse, qu'avec ce qu'il y a de plus remarquable dans les autres Ecrivains, elle contient quantité de choses qui lui sont propres, telles par exemple, que les Caves de Momies, dont on ne trouve ailleurs que des traces fort imparfaites. Outre cette raison, qui a dû faire choisir la relation de Nicols pour fondement de tout ce qui appartient à la description des Canaries, on ajoute, qu'il est le seul qui ait parlé de toutes les Isles de ce nom. Mais pour donner une juste perfection à cet article, en suppléant à ce que Nicols même a négligé, on a cru devoir joindre à ses lumieres celles de quelques habiles gens, qui ont eu l'occasion d'écrire sur le même sujet sans s'être mis au rang des Voyageurs. On en nomme trois. 1. Sir Edmund Scory, qui écrivoit en 1600. 2. Un judicieux Medecin, dont l'ouvrage, composé vers le milieu du dernier siècle, a paru digne au Docteur Sprat d'être inséré dans l'histoire de la Société Royale d'Angleterre. 3. Edens, dont les observations sur le Pic de Tenerife en 1715, ont été placées dans les Transactions Philosophiques.

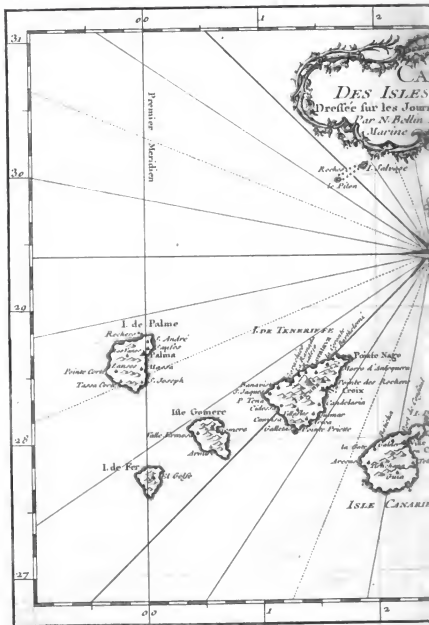
Les Isles Canaries, dont la moins éloignée de la Côte d'Afrique en est à quarante lieues, s'étendent l'espace de cinq degrés trente minutes de l'Ouest à l'Est. Du Sud au Nord leur étendue n'est que de deux degrés quinze minutes; mais si l'on y comprend l'Isle de Madere & Puerto-Santo, elles n'occupent pas moins de cinq degrés 40 minutes. Elles sont situées entre le premier Meridien, qui traverse la partie Occidentale de Ferro, & cinq degrés trente minutes de longitude; comme entre vingt-sept degrés trente minutes & vingt-neuf degrés quarante-cinq minutes de latitude du Nord, ou, si l'on y comprend les deux autres Isles que j'ai nommées, trente-trois degrés dix minutes. Cette position, qui est celle qu'on leur a donnée ici dans la Carte, doit être regardée comme la plus parfaite, parce qu'elle est fondée sur d'exactes observations, dont on aura soin de rendre compte dans le cours de cet article.

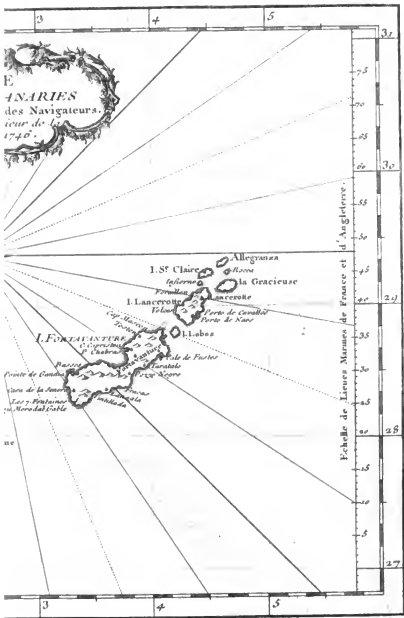
§. I.

Isles Canaries en général.

Difficultés sur
leur découverte
& sur leur nom.

Ces Isles sont au nombre de sept. Leur premiere découverte fit naître des contestations fort vives entre les Espagnols & les Portugais, qui s'en attribuoient exclusivement l'honneur. Les Portugais prétendoient les avoir reconnues dans leurs voyages en Ethiopie & aux Indes Orientales. Mais il paroît plus certain que cette connoissance est due aux Espagnols; & l'on ne peut contester, du moins, qu'ils n'en ayent fait la premiere conquête, avec le secours de plusieurs Anglois.





On ne s'est pas mieux accordé sur l'origine de leur nom. Quelques Ecrivains prétendent que celle qui se nomme proprement Canarie, a donné son nom à toutes les autres, & qu'elle l'a tiré elle-même du grand nombre de Chiens qui se trouvoient dans son sein. André Thevet, pour confirmer cette opinion, raconte qu'un certain Juba en emmena deux grands Chiens. Mais les Insulaires, à qui l'Auteur demanda ce qu'ils pensoient de ce récit, lui répondirent, que jamais ils n'avoient scû que leur île eut produit plus de Chiens que tout autre Pays. Il s'y en trouvoit sans doute, mais comme dans tous les Pays du Nord-Ouest & dans quelques parties des Indes Occidentales, où les habitans s'en nourrissoient au lieu de moutons. L'Auteur apprit de quelques uns des premiers Conquerans mêmes, que les Îles Canaries ont tiré leur nom de la multitude d'une certaine espèce de Cannes dont on aura l'occasion de parler. Ces Cannes croissent en grand nombre sur une même racine. Pour peu qu'on les presse, elles rendent un jus couleur de lait, qui passe pour un poison subtil, & dont quelques Espagnols éprouverent malheureusement le danger dans le tems de leur première découverte. A l'égard des Cannes de Sucre, il est certain qu'elles y furent plantées par les Espagnols, plusieurs années après la conquête. Ainsi le nom de Canarie ne peut être venu des Cannes de Sucre.

Les Insulaires reçurent de leurs vainqueurs le nom de Canariens. Ils étoient vêtus de peaux de Boucs, larges & pendantes sans aucune forme. Ils habitoient entre les rochers, dans des cavernes où ils vivoient avec beaucoup d'union & d'amitié. Leur langage étoit le même. Ils se nourrissoient de chair de boucs & de chiens, & de lait de chèvres. Ils faisoient aussi tremper dans le même lait de la farine d'orge, dont ils composoient une espèce de pain, appelé *Goffia*, qui est encore en usage parmi leurs descendans. L'Auteur en a mangé plusieurs fois avec goût, & le trouve extrêmement sain.

Quant à l'origine des Insulaires, ce qu'il en a pu découvrir de plus vraisemblable, c'est qu'ils viennent de certains exilés d'Afrique, anciennement bannis par les Romains, qui leur avoient coupé la langue pour avoir blasphémé les Dieux de Rome; cependant il confesse qu'il n'a reconnu dans leur langage aucune trace de la langue Romaine, ni de celle d'Arabie.

Les Canaries sont sous le gouvernement du Roi d'Espagne, dont les Officiers font leur résidence dans la grande Canarie. Quoiqu'il ne possède proprement que les trois Îles fécondes, qui sont Canarie, Tenerife & Palma, il s'est réservé le pouvoir d'exercer la juridiction dans les autres, pour garantir les Vaux de l'oppression de leurs Seigneurs.

SUPPLÉMENT. Nicols ne compte que sept Îles, la grande Canarie, Tenerife, Gomera, Palma, Hierro ou Ferro, Lancerotta & Fuerte-ventura. Mais il y en a six autres, qui sont situées autour de Lancerotta. Elles se nomment Gratiola, Rocca, Allegranza, Santa-Clara, Inferno, & Lobos, qui s'appelle aussi Vecchio-Marino, & qui est placé entre Lancerotta & Fuerte-ventura. On peut y joindre les Salvages, qui sont entre les Canaries & Madere; petits Rocs, à la vérité, qui ne sont utiles à rien; & c'est apparemment ce qui a causé le silence de Nicols.

Dans son titre, il employe l'alternative d'Îles Canaries, ou d'Îles fortu-

Ff ij

Nicols.
1560.

Origine & caractère des premiers Insulaires.

Dépendance des Canaries.

Nombre de ces Îles.

NICOLAS.
1560.
Si les Anciens
ont connu les
Canaries.

nées, en supposant que ce sont celles dont on trouve le nom dans Ptolémée. Il y a beaucoup d'apparence en effet que ce sont les mêmes, plutôt que les Isles du Cap-Verd, comme d'autres se l'imaginent; car les Anciens ne parlent que d'une rangée d'Isles, situées au long de la Côte Occidentale d'Afrique, & l'on ne peut s'imaginer avec vraisemblance qu'ils connussent les Isles du Cap-Verd, sans connoître les Canaries (ce qu'il faudroit néanmoins penser, dans la supposition que les premières fussent les Isles fortunées) puisqu'elles les Canaries sont directement dans la route qui y conduit, qu'elles sont la moitié plus proche du Continent, & la moitié moins éloignées du détroit de Gibraltar. D'ailleurs on peut fort bien douter avec quelques Auteurs, si les Grecs avoient étendu leurs connoissances vers le Sud aussi loin que les Isles du Cap-Verd. Enfin, ce qui semble décider la question, c'est qu'une des Isles fortunées est nommée formellement Canarie par Ptolémée; à moins qu'on ne veuille supposer, que ceux qui ont découvert les Canaries les aient ainsi nommées à l'imitation de cet Auteur. D'un autre côté, il est certain que les Arabes, successeurs des Romains dans les sciences comme dans l'étendue de l'Empire, & probablement mieux instruits de tout ce qui appartenait à l'Afrique, ont appelé les Canaries *Al-Jazayr Al-Khaledat*, c'est-à-dire Isles fortunées.

Tout vient de
nom d'Isles fortunées.

Les Anciens plaçoient leur Elysium aux Isles fortunées; ce qui a fait juger qu'elles tiroient ce nom de l'heureuse température de l'air & de la fécondité du terroir. D'autres ont cru que dans le tems qu'on n'osoit encore s'éloigner des Côtes, quelque ancien Navigateur poussé en Mer par le vent & fort heureux de rencontrer ces Isles, leur donna le nom de Fortunées, parce qu'il croyoit leur être redevable de son salut. A l'égard du nom de Canarie, la plupart des Ecrivains s'accordent avec Thevet pour l'attribuer au grand nombre de chiens qu'on y trouva d'abord. Dapper, dans sa description de l'Afrique, nous apprend que les Mores les appelloient toutes *Elbard*, du Pic de Tenerife. On ne sçautoit douter qu'elles ne fussent connues des Romains; mais après la chute de l'Empire, elles furent oubliées, pendant plusieurs siècles, de toutes les Nations de l'Europe, excepté des Arabes & des Mores, qui tinrent long-tems l'Espagne sous le joug. La première mention qu'on en trouve parmi les Modernes, est vers l'an 1393, qu'elles furent découvertes par Henri III. d'Espagne. En 1417 Berancour conquiert Lancerotta & Fuerte-ventura, Gomera & Ferro furent subjuguées par Fernando Peteyra & sa femme, au nom peut-être de Massiot, neveu de Berancour, qui les échangea toutes quatre, avec Henri de Portugal, contre une partie de l'Isle de Madere. Ce Prince envoya une Flotte en 1447 pour conquérir les autres Isles; mais il abandonna ce dessein, sur les prétentions du Roi de Castille. L'année 1445 se passa sans aucun changement; & peu après, la grande Canarie fut conquise par Pedro de Vera, simple habitant de Xericim, comme Palma & Tenerife le furent ensuite par Alphonse de Lugo, aux dépens de Ferdinand le Catholique. Enfin l'an 1483, elles furent annexées à la Couronne d'Espagne, par un traité entre Alphonse de Portugal & Ferdinand de Castille.

Par qui elles
étoient habitées.

En 1445, lorsqu'Aluise da Cada-Mosto en fit le voyage, les quatre Isles, qui avoient été déjà conquises, étoient habitées par des Chrétiens soumis à

l'Espagne; & leur Gouverneur étoit un Espagnol, nommé Herreta, natif de Seville, le même peut-être qu'on vient de nommer Pereyra. Le même Auteur observe, que les trois autres Isles étant plus considerables, les Espagnols n'en avoient pas encore fait la conquête; qu'elles étoient habitées par des Idolâtres; que la grande Canarie n'avoit pas moins de huit ou neuf mille Habitans, & Tenerife quatorze ou quinze mille.

On peut prendre une idée de ces Aborigenes, sur ce qu'on rapporte de ceux qui se sont conservés dans l'Isle de Tenerife. Linschoten & d'autres Ecrivains les nomment *Guanchos*, race grossière & barbare. Ils prennent autant de femmes qu'ils le desirent. Ils font alaiter leurs Enfans par des chevres. Tous leurs biens sont en commun, c'est-à-dire, leurs alimens, car ils ne connoissent pas d'autres richesses. Ils cultivent la terre avec des cornes de bœufs. Leurs ancêtres n'avoient pas même l'usage du feu. Ils regardoient l'effusion du sang avec horreur; de sorte qu'ayant pris un petit Vaisseau Espagnol, leur haine pour cette Nation ne leur fit point imaginer de plus rigoureuse vengeance que de les employer à garder les chevres, exercice qui passoit entr'eux pour le plus méprisable. Ne connoissant pas le fer, ils se servoient de pierres tranchantes pour se raser les cheveux & la barbe. Leurs maisons étoient des cavernes creusées entre les rochers.

Anciennes
monies de la liabie
tales.

Cet excès de barbarie n'empêchoit pas qu'ils n'eussent quelque idée d'un état futur; car chaque communauté avoir toujours deux Souverains, un vivant & l'autre mort. Lorsqu'ils perdoient leur chef, ils lavoient son corps avec beaucoup de soin; & le plaçant debout dans une caverne ils lui mettoient à la main une sorte de sceptre, avec deux cruches à ses côtés, l'une de lait, l'autre de vin, comme une provision nécessaire pour son voyage.

Du tems de Cada-Mosto, chaque Isle étoit divisée en plusieurs Seigneuries. L'Isle de Tenerife en avoit neuf. La guerre qui s'allumoit souvent entre ces petits Etats faisoit oublier les sentimens de douceur & d'humanité, qu'étoient naturels à la Nation, & le carnage étoit toujours porté à l'excès. Leurs armes n'étoient néanmoins que des pierres, avec une sorte de lances ou de dards, les uns armés de corne, d'autres nuds, mais endurcis au feu, qui les rend aussi dangereux que le fer. Pour cottes de maille, ils s'ignoient le corps du jus de certaines plantes mêlées de suif. Cette onction, qu'ils renouvelloient souvent, leur rendoit la peau si épaisse, qu'elle servoit encore à les défendre contre le froid.

Il paroît que chaque canton avoir ses usages & son culte de Religion particuliers. Dans l'Isle de Tenerife on ne comptoit pas moins de neuf sortes d'Idolâtrie; les uns adoroient le Soleil, d'autres la Lune, les Planettes &c. La Polygamie étoit un usage général; mais le Seigneur avoit les premiers droits sur la virginité de toutes les femmes, qui se croyoient fort honorées lorsqu'il vouloit en user.

Neuf sortes d'Idolâtrie dans une même Isle.

A chaque renouvellement de Seigneur, ils conservèrent long-tems une (1) pratique fort barbare. Quelques jeunes personnes s'offroient toujours pour être sacrifiées à son honneur. Il donnoit une grande Fête, à la fin de laquelle ceux qui vouloient lui donner cette preuve d'affection étoient conduits au sommet d'un Rocher. Là, on prononçoit des paroles mystérieuses,

(1) Voyez Cada-Mosto, *ibi sup.*

NICOLS.
1560.
Cérémonie bar-
bare.

accompagnées de diverses cérémonies ; après quoi les victimes se précipitant elles-mêmes dans une profonde vallée, étoient déchirées en pièces avant que d'y arriver. Mais pour récompenser ce sanglant hommage, le Seigneur se croyoit obligé de répandre toutes sortes de biens & d'honneurs sur les pères des morts ; ce qui fait douter si le sacrifice ne se faisoit pas plutôt à la tendresse du sang, qu'au respect pour le Souverain.

Caractère & qua-
lités des Guan-
chas.

Durret dans (1) la Relation de son voyage à Lima, nous apprend que ces Guanches, nom que les Espagnols leur ont donné, étoient une Nation robuste & de haute taille, mais maigre & bazanée ; que la plupart avoient le nez plat, qu'ils étoient vifs, agiles, hardis & naturellement guerriers. Ils parloient peu, mais fort vite. Ils étoient si grands mangeurs qu'un seul homme mangeoit quelquefois dans un seul repas, vingt Lapins & un Chevreau. Suivant la Relation du Docteur Sprat (2) il reste encore dans l'Isle de Tenerife quelques descendans de cette ancienne race, qui ne vivent que d'orge pilé, dont ils composent une pâte, avec du lait & du miel. On leur en trouve toujours des provisions, suspendues dans des peaux de Boucs, au-dessus de leurs foyers. Ils ne boivent pas de vin, & la chair des animaux n'est pas une nourriture qui les tente. Ils sont si agiles & si légers, qu'ils descendent du haut des montagnes en sautant de rochers en rochers. Mais ceux qui l'entreprennent sans s'y être bien exercés, s'y rompent quelquefois le cou.

Leur art de sa-
lir sur-
prenant.

Ils se servent pour cela d'une sorte de pique, longue de neuf ou dix pieds, sur laquelle ils s'appuient pour s'élancer, ou pour glisser d'un lieu à l'autre, & pour briser les angles qui s'opposent à leur passage, posant le pied dans des lieux qui n'ont pas six pouces de largeur. Le Chevalier Richard Hawkins, rend témoignages (3) qu'il les a vus monter & descendre par cette méthode, des montagnes escarpées, dont la seule perspective l'effraioit. Sprat raconte l'histoire de vingt-huit prisonniers, que le Gouverneur Espagnol avoit fait conduire dans un Châtelet d'immense hauteur, où il les tenoit bien renfermés, & d'où ils ne laisserent pas de s'échapper, au travers des précipices, avec une hardiesse & une agilité incroyables. Il ajoute qu'ils ont une manière extraordinaire de siffler, & qu'elle se fait entendre de cinq milles ; ce qui est confirmé par le témoignage des Espagnols. Il assure encore qu'ayant fait siffler un Guanche, près de son oreille, il fut plus de quinze jours sans pouvoir entendre parfaitement.

Force avec la-
quelle ils sifflent.

On trouve aussi dans Sprat que les Guanches employent les pierres dans leurs combats, & qu'ils ont l'art de les lancer avec autant de force qu'une balle de Mousquet. Cada-Mosto assure la même chose, & s'accorde avec Sprat dans la plus grande partie de cette Relation. Ils disent tous deux sur le témoignage de leurs propres yeux, que ces Barbares jettent une pierre avec tant de justesse, qu'ils font furs d'atteindre au but qu'on leur marque ; avec tant de force que d'un petit nombre de coups ils brisent un bouclier ; & si loin, qu'on la perd de vue dans l'air.

Productions na-
turelles des Ca-
naries.

A l'égard des productions de ces Isles, les Espagnols n'y trouverent ni bled, ni vin à leur arrivée. Ce qu'il y avoit alors de plus utile étoit le fro-

(1) Durret, p. 71.

(2) Histoire de la Société Royale, p. 212
& suivantes.

(3) Voyage de Sir Richard Hawkins à la
Mer du Sud, & toutes les Relations Espagno-
les de ces Isles.

NICOLS.
1560.

mage, qui étoit fort bon dans son espece, les peaux de Boucs que les habitans passioient en perfection, & le suif, qu'ils avoient en abondance. Dans la suite on y a planté des vignes & semé toutes sortes de grains. Lorsque Sir Richard Hawkins fit le voyage en 1593, il y trouva du vin & du bled de la production du Pays; mais il s'engendre dans le bled un ver qui se nomme Gorgosio, & qui en consume toute la substance sans endommager la peau. Les Canaries donnent aujourd'hui, avec le vin & le bled, du sucre, des conserves, de l'*Oreal*, de la poix qui ne fond point au Soleil, & qui est propre par conséquent aux gros ouvrages des Vaisseaux; du fer, des fruits de toutes les bonnes especes, & beaucoup de bestiaux. La plupart de ces Isles peuvent fournir aux Bâtimens leur provision d'eau. Toutes les Relations s'accordent à les représenter comme une source féconde de toutes sortes de commodités, mais relevent particulièrement les bestiaux, le bled, (5) le miel, la cire, le sucre, le fromage & les peaux (6). Le vin des Canaries est agréable & très fort. Il se transporte dans toutes les parties du monde. Roberts (7) prétend que c'est le meilleur vin de l'univers. Linschoten (8) confirme tout ce qu'on dit de la fertilité des Canaries. Il ajoute qu'il n'y a pas de grains qu'elles ne produisent avec la même abondance; & parmi les bestiaux qu'elles nourrissent, il compte les chameaux.

Qualité de
leurs vins.

Le-Maire (9) rend le même témoignage à la fécondité de ces Isles pour tout ce qui est agréable & nécessaire à la vie; mais il parle moins avantageusement de l'eau, qu'il trouve d'une bonté médiocre. Les Habitans en ont la même opinion, puisqu'ils se croient obligés de la purifier en la filtrant au travers de certaines pierres. Le-Maire fait observer que le reme de la moisson aux Canaries est communément le mois de Mars & d'Avril, & que dans quelques endroits il y a deux moissons chaque année. Il ajoute qu'il y a vu un cerisier porter du fruit six semaines après avoir été greffé. On y trouve l'*Ori-felle*, plante qui produit la graine de Canarie, mais qui demande beaucoup de soin & de ménagement dans ces Isles, tandis qu'elle croît (10) sans peine en Hollande & dans les autres Pays de l'Europe. Les oiseaux de Canarie, qu'on nomme Serins, & qui naissent en France, n'ont ni le son si doux, ni le plumage si beau & si varié que dans le lieu de leur origine (11).

Eau médiocre.

Double moisson.

Outre les végétaux qu'on a nommés, ces Isles produisent aujourd'hui des pois, des fèves; & des *coches*, qui sont une sorte de grain semblable au maïs, dont on se sert pour engraisser la terre; des papas, des grozeilles, des framboises & des cerises, des guaves, des congres, des oignons d'une rare beauté, toutes sortes de racines, de légumes & de salades, avec une variété infinie de fleurs. Entre les poissons, le maquereau y (12) est dans une prodigieuse abondance, & l'esturgeon n'y est guères moins commun (13) puisqu'il fait l'aliment des Pauvres. Les Canaries ont aussi beaucoup de chevaux & de daims (14).

Végétaux.

Ces observations regardent toutes les Canaries en général; mais Lancerotta

(5) Hawkins, *ubi sup.*

(6) Beckman vante aussi le miel, p. 4.

(7) Voyage au Cap-Verd, p. 4.

(8) Voyages des Hollandois, Vol. I. p. 96.

(9) Voyage aux Canaries, p. 19.

(10) Le-Maire, *ubi sup.*(11) Durret, *ubi sup.* p. 71.

(12) Voyages de Dampierre, Vol. III. p. 8.

(13) Durret, *ubi sup.*(14) Dampierre, *ubi sup.*

NICOLAS
1560.

Différence de
cherché pour les
provisions.

est particulièrement renommée pour ses chevaux; la grande Canarie, Palme & Tenerife pour ses vins, Fuerte-ventura pour la quantité de ses oiseaux de mer, & Gomera pour ses daims (15).

Il est utile d'observer que les provisions sont plus chères dans les îles de commerce que dans les autres; de sorte que l'avançage des Vaisseaux est toujours de relâcher à celles-ci lorsqu'ils ne vont point aux Canaries pour y acheter du vin. C'est Dampierre qui pese soigneusement sur cette remarque, après en avoir reconnu la vérité par une fâcheuse expérience. Durer nous apprend que les Soldats qui sont à la garde des Forts y sont transportés d'Espagne.

§. II.

Île Canarie.

Grandeur de
l'île.

SA longueur est de douze milles, à peu près sur la même largeur. Elle est regardée comme la principale des îles du même nom, mais par la seule raison qu'elle est le siège de la Justice & du Gouvernement. La Cour Souveraine est composée du Gouverneur & de trois Auditeurs, qui sont en possession de toute l'autorité, & qui reçoivent les appels de toutes les autres îles.

Différents noms
de la Capitale.

La Ville se nomme en Latin *Civitas Palmarum*, en Espagnol *la Ciudad* (16) *Das-Palmas*, & communément *Palme* ou *Canarie*. Elle est ornée d'une magnifique Cathédrale, où les Offices & les Dignités sont en fort grand nombre. L'administration ordinaire des affaires civiles est entre les mains de plusieurs Echevins qui forment un Conseil. La Ville est grande, & la plupart des Habitans fort riches. Le sable dont l'île est composée rend les chemins si propres, qu'après la moindre pluie on y marche communément en souliers de velours. L'air est temperé, sans qu'on y connoisse jamais l'excès du froid ou du chaud. On recueille deux moissons de froment; l'une au mois de Février, l'autre au mois de Mai. Il est d'une bonté admirable, & le pain a la blancheur de la neige. On compte dans la grande Canarie trois autres Villes, qui se nomment *Telde*, *Galdar* & *Guia*. L'île a douze Manufactures de sucre, qui s'appellent *Ingenios*, & qu'on prendroit pour autant de petites Villes à la multitude de leurs Ouvriers.

Trois autres
Villes.

Méthode des
Canaries pour la
culture, & la fa-
çaison du sucre.

Voici la méthode qui est en usage aux Canaries pour le sucre. Un bon champ produire neuf récoltes dans l'espace de dix-huit ans. On prend d'abord une canne, que les Espagnols nomment *Planta*; & la couchant dans un sillon on la couvre de terre. Elle y est arrosée par de petits ruisseaux, qui sont ménagés avec une adresse. Cette plante, comme une sorte de racine, produit plusieurs cannes, qu'on laisse croître deux ans sans les couper, & non six mois, comme Thever le prétend mal-à-propos. On les coupe jusqu'au pied; & les liant avec leurs feuilles, qui se nomment *Coholia*, on les transporte en fagots à l'*Ingenios*, où elles sont pilées dans un moulin, & le jus conduit par un canal dans une grande chaudière où on le laisse bouillir jusqu'à ce qu'il ait acquis une juste épaisseur. On le met alors dans des pots de terre, de la forme d'un pain de sucre, pour le transporter dans un autre lieu, où l'on s'occupe

(15) Le même, *ibid.*

(16) C'est du moins le nom qu'elle porte

dans les Actes publics, & même dans les Contrats particuliers & les Procédures de Justice.

à le purger & à le blanchir. Des restes de la chaudière, qui s'appellent *Escumas*, & de la liqueur qui coule des pains qu'on blanchit, on compose une troisième sorte de sucre, qui se nomme *Pamela* ou *Netas*. Le dernier marc, ou le rebut de toutes ces opérations se nomme *Remiel* ou *Melasse*, & l'on en fait encore une autre sorte de sucre, nommée *Refinado*.

Lorsque la première récolte est finie, on met le feu à toutes les feuilles qui sont restées dans le champ, c'est-à-dire, à toute la paille des cannes; ce qui consume toutes les tiges, jusqu'au niveau de la terre; & sans autre secours que le soin d'arroser & de nettoyer le terrain, les mêmes racines produisent dans l'espace de deux ans une seconde moisson, qui se nomme *Zoca*. La troisième, qui arrive dans le même période, est appelée *tertia Zoca*, la quatrième, *quarta Zoca*, & toujours de même jusqu'à ce que la vieillesse des plantes oblige de les renouveler.

L'île Canarie produit un vin d'une bonté spéciale, sur-tout dans le Canton de Telde. Elle n'est pas moins féconde en excellens fruits, tels que les melons, les poires, les pommes, les oranges, les limons, les grenades, les figues, les pêches de diverses espèces, & sur-tout le *Plantano* ou le Plantain. Cet arbre n'est pas propre aux édifices. Il croît sur le bord des ruisseaux. Son tronc est fort droit, & ses feuilles extrêmement épaisses. Elles ne viennent pas aux branches, mais au sommet de l'arbre, où elles sortent du tronc même. Elles ont une aune de longueur, & la moitié moins de largeur. Chaque arbre n'a que deux ou trois branches, sur lesquelles croissent les fruits, au nombre de trente ou quarante. Leur forme est à peu près celle du concombre. Ils sont noirs dans leur maturité, & l'on peut dire qu'il n'y a point de confiture aussi délicieuse. Le Plantain ne produit qu'une fois. On le coupe ensuite. De la même racine il en naît un autre, & l'on recommence ainsi continuellement. L'île de Canarie est fort bien fournie (17) de bêtes à cornes, de chameaux, de chèvres, de poules, de canards, de pigeons & de grosses perdrix. Le bois est ce qui lui manque le plus. Sa situation (18) est à vingt-sept degrés du Nord.

SUPPLÉMENT. Cette île a de tous côtés treize ou quatorze lieues d'étendue, & son circuit n'en a pas moins de quarante. Suivant l'opinion commune, elle est la même que les Anciens, particulièrement Ptolémée, ont appelée du nom qu'elle porte encore. C'est la principale de toutes ces îles. Le nom de sa Capitale est *Canarie*, ou *Ciudad de las Palmas* (19).

Le Maire, qui étoit dans cette île en 1682, nous apprend que la Ville est défendue par un Château situé sur une colline, mais peu capable (20) de résistance. Elle est au Sud-Sud-Ouest, à une lieue & demie de la Rade, où l'ancre est aussi bon, qu'il est dangereux contre le rivage même de la Ville, à cause des rocs qui sont cachés sous l'eau. On compte dans la Ville de Canarie en-

NICOLA.
1560.

Tems de la récolte.

Fruits divers

Plantane.

Divers et-mo-
gnars sur la même
île.

(17) Herbert dit que la grande Canarie est pleine de chèvres, de vaches, d'ânes, de porcs, de froment, de riz, d'orge & d'une variété de fleurs & de raisins. Voyage d'Herbert, p. 4. Linshoren y joint les chamcaux.

(18) C'est plutôt 25 degrés. La capitale du moins est à cette dernière latitude.

Tome II.

(19) Beckman à l'île Borneo, pag. 4 & suivantes.

(20) Durret dit qu'elle a une bonne citadelle, & un petit Fort à gauche, devant lequel les Vaisseaux demeurent à l'ancre, p. 71 & suivantes.

NICOLS.
1560.
Fortifications
de Canarie.

Cours & Cou-
vens de la Capi-
tale.

Observation
sur le Plantain.

viron douze mille Habitans, dont on assure que le courage supplée à la foiblesse de leurs murs. Elle n'a gueres moins d'une lieue de circuit, ses Edifices sont fort beaux ; & la plupart des Maisons ont deux étages, avec des Plate-formes au sommet : la Cour Episcopale, le Tribunal de l'Inquisition, & le Conseil souverain, qui est comme le Parlement des sept Îles, ont leur siège à Canarie ; mais l'Evêque, le Gouverneur, & les Gens de qualité font leur résidence (21) à Tenerife. Il y a dans Canarie quatre Couvens (22) ; les Dominiquains, les Cordeliers, les Bernardines, & les Recolers. L'Auteur fut appelé aux Bernardines, en qualité de Médecin, & leur fit quatre visites ; mais il reconnut bientôt que leurs principales maladies venoient de leur captivité continuelle. Elles le caresserent beaucoup, elles le chargerent de biscuits, & de toutes sortes de confitures ; avec des politesses, dont il crut devoir la meilleure partie à son sexe. Il leur fit aussi quelques présens, qui furent avidement reçus. Les François ont un Consul à Canarie ; Le-Maire fut appelé pour voir sa femme, dont les infirmes auroient demandé des Médecins plus éclairés qu'il ne s'en trouve dans cette Ville (23).

Le Plantain ou le Plantain, aux Indes Occidentales, est de la hauteur d'un pomier ordinaire ; mais il a le tronc fort droit, & diminuant un peu en grossier à mesure qu'il s'élève. Dans sa substance, il ressemble beaucoup à la tige du Choux ; les feuilles sont communément plus larges que l'Auteur ne le fait observer. La ressemblance qu'il donne au fruit avec le Concombre seroit assez juste, s'il avoit ajouté qu'il est plus gros ; il croît en grappe, qui en porte depuis seize jusqu'à trente & quarante. Lorsqu'il commence à meurir, sa couleur est d'un brun blanchâtre : il est alors un peu plus dur que la Patate ou la Pomme de terre, & couvert d'une peau fort épaisse, d'un verd pâle. A mesure qu'il avance en maturité, le fruit & la peau jaunissent ; & lorsqu'il commence à passer, la peau devient noire ; mais si on la leve, le fruit est d'un jaune foncé & rougeâtre, qui ressemble beaucoup à l'or. Il n'y a personne qui ne le trouve délicieux.

§. III.

Isle de Tenerife.

Situation de
Tenerife.

Son Pic & sa
Description.

Cette Isle est au 27^e degré & demi (24) de latitude. Sa (25) distance de l'Isle de Canarie est de douze lieues au Nord. On lui donne dix-sept lieues (26) de longueur : la terre en est haute. Au milieu de l'Isle s'élève une Montagne ronde, qu'on appelle le (27) Pic de Teithe, & dont la hau-

(21) Tous les autres disent qu'ils demeurent à Canarie.

(22) Durret dit qu'ils ont été bâtis par les Marchands Genoïs.

(23) Le-Maire, Voyage aux Canaries, p. 29 & suiv.

(24) La partie la plus méridionale est presque 28 degrés. La partie du Nord à 28 degrés 4 minutes.

(25) Plutôt à l'Ouest qu'au Nord-Ouest.

(26) La longueur de Tenerife est contestée.

Les uns lui donnent 22 lieues, d'autres plus ou moins. Sa largeur est fort irrégulière, depuis trois lieues jusqu'à quinze, & son circuit d'environ soixante lieues. Beckman, Voyage à Borneo, p. 4 & suiv. Dellon assure qu'elle a dix-huit lieues de long & dix de large.

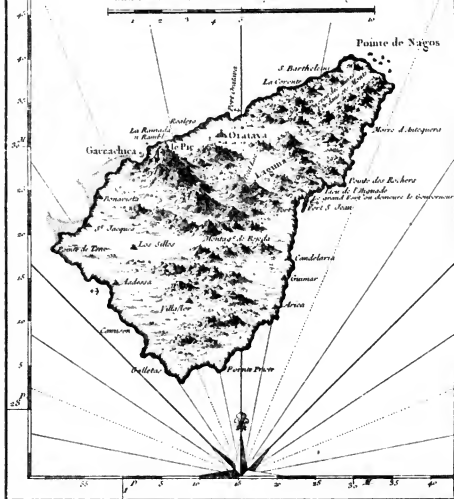
(27) Ou de *Tayda*, c'est ainsi que le nomment Varenne & Beckman. Ils ajoutent que les Habitans le nomment *Pico de Terrata*. Dapper dit la même chose dans sa Description de l'Afrique.

CARTE DE L'ISLE DE TENERIFFE

Surant les Observations Astronomiques
Et les Journaux de Navigateurs

ECHELLE

Lignes Marines de France et d'Angleterre de 20 au Pease



Tom II N° 7.

teur est si prodigieuse, qu'elle a plus de quinze lieues de chemin. Du sommet, qui n'a pas plus d'un demi-mille de tour, il sort quelquefois des flammes & du soufre. A deux milles au-dessous on ne trouve que de la cendre & des Pierres de ponce. A deux milles encore, la Montagne est couverte de neige pendant toute l'année : un peu plus bas, elle produit des Arbres d'une hauteur surprenante, qui se nomment *Vinatice*, dont le bois est fort pesant & ne pourrit jamais dans l'eau. Il y en a une autre forte, qu'on appelle *Barbusane*, & qui est de la même qualité que le Pin : plus bas on trouve des Forêts de dix & douze milles de longueur : le passage en est charmant, par la quantité de petits Oiseaux qui font entendre un ramage admirable. On en vante un particulièrement, qui est fort petit, & de la couleur de l'Hirondelle, avec une tache noire & ronde, de la grandeur d'un liard, au milieu de la poitrine : son chant est délicieux ; mais s'il est renfermé dans une cage, il meurt en peu de tems.

Tenerife produit les mêmes fruits que l'Isle de Canarie. Il s'y trouve aussi, comme dans les autres Isles, une sorte d'Arbrisseau nommée *Taybayba*, dont on exprime un jus laiteux, qui s'épaissit en peu de momens & qui forme une excellente glue. Mais l'Arbre qui se nomme *Dragon* (28) est propre à l'Isle de Tenerife. Il croît sur les terres hautes & pierreuses ; & par les incisions qu'on fait au pied il en sort une liqueur qui ressemble au sang, & dont les Apocaites font une drogue médicinale. On fait du bois de cet Arbre des Targeres ou de petits Boucliers qui sont fort en estime, parce qu'ils ont cette propriété qu'une épée dont on les frappe s'y enfonce, & tient si fort au bois qu'on ne l'en retire pas sans peine.

Cette Isle porte plus de bled que toutes les autres ; ce qui lui a fait donner le nom de Nourrice & de grenier dans les tems de disette & de cherté. Il croît sur les Rochers de Tenerife une sorte de mousse, nommée *Orchel*, qui s'achete par les Teinturiers. L'Isle a douze Inganios ou Manufactures de sucre ; mais on y admire particulièrement un petit Canton, qui n'a pas plus d'une lieue de circonférence, auquel on prétend qu'il n'y a rien de comparable dans l'Univers. Il est situé entre deux Villes, dont l'une se nomme *Larotava*, & l'autre *Rialejo*. Ce petit espace produit tout à la fois de l'eau excellente, qui s'y rassemble des Rocs & des Montagnes ; des grains de toutes especes ; toutes sortes de fruits ; de la foye, du lin, du chanvre, de la eire & du miel ; d'excellens vins en abondance, une grande quantité de sucre, & beaucoup de bois à brûler. En général l'Isle de Tenerife fournit beaucoup de vin aux Indes Occidentales & aux autres Pays ; le meilleur croît sur le revers d'une Colline, qui s'appelle *Ramble*. La Ville Capitale, nommée (29) *Lagane*, est située sur le bord d'un Lac, à trois lieues de la Mer. Elle est bien bâtie, & l'on y compte deux belles Patoisses. C'est la résidence du Gouverneur ; les Echevins y obtiennent leurs emplois de la Cour d'Espagne. Il y a quatre autres Villes dans l'Isle de Tenerife, *Santa-Cruz*, *Larotava*, *Rialejo*, & *Garachico*. Avant la conquête, cette Isle avoit sept Rois, qui vivoient dans des cavernes, comme leurs Sujets, qui se nourrissoient des

NICOLAS.
1560.

Arbre Vinatice
& Barbusane.

Oiseau chape
mant.

Taybayba, ar-
brisseau.

Dragon, & son
usage.

Mousse pour les
teintures.

Prodigieuse fi-
condité d'un pe-
tit canton.

Ville Capitale
de Tenerife.

(28) Durret confirme cet endroit, p. 7. Ce (29) Plus proprement Saint-Christoval de
jus du Dragon, s'appelle gomme Adragant, la Languna, ou Saint-Christophe du Lac.
ou sang de Dragon.

NICOLS.
1560.
Sépulture des
Princes Cana-
riens.

mêmes alimens, & qui n'avoient pour habits que des peaux de Boucs, comme les Habitans de Canarie. On a déjà remarqué que la sépulture que les Barbares donnoient aux corps de leurs Princes consistoit à les placer debout dans une grande caverne; & s'ils avoient joui de l'aurorité souveraine, ils leur mettoient à la main un bâton en forme de sceptre, avec un vase plein de lait à leur côté. L'Auteur vit trois cens de ces corps dans une même caverne, & leur trouva la peau si sèche qu'il la compare au parchemin; mais il n'ajoute rien ici qui puisse expliquer comment ils étoient si bien conservés. Chaque Isle avoit sa langue particuliere, outre celle qui étoit commune à toutes les Canaries.

Les Isles de Canarie, de Tenerife & de Palme (30) appartiennent au Roi d'Espagne, qui en tire annuellement cinquante mille ducats. Elles sont aussi sous la Jurisdiction d'un seul Evêque, dont le revenu annuel est de douze mille ducats.

SUPPLÉMENT. Tenerife, quoique la seconde des Isles Canaries en dignité, est la plus considérable par l'étendue, les richesses & le Commerce.

Tenerife nom-
mée Nivaria.

Sir Edmund Scory, homme de savoir, prétend que cette Isle fut nommée *Nivaria*, de la neige qui environne le Pic de Teirhe comme un collier; & le nom de Tenerife ne lui a été donné que par les Habitans de l'Isle de Palme, dans la langue desquels *Tener* signifie de la neige, & *Isle* une Montagne (31).

Ses principaux
ports & leurs
propriétés.

Le Capitaine Dampierre a publié de fort bonnes remarques sur l'Isle de Tenerife. Il observe que son étendue étant Nord & Sud, ses principaux Ports sont du côté de l'Est & de l'Ouest. Il nomme pour les plus considérables (32) Oratava à l'Ouest, & Santa-Cruz à l'Est. C'est Oratava qui est le plus célèbre par le Commerce. Les Anglois y ont un Consul & plusieurs Marchands. Il est plus dangereux dans les vents de l'Ouest, que Santa-Cruz dans ceux de l'Est. La meilleure eau se trouve aussi à Santa-Cruz; de sorte que les Bâtimens y envoient leurs Chaloupes d'Oratava même. Ce Port est éloigné de la Rade environ d'un mille, & n'en est séparé que par une petite langue de sable où l'abordage est extrêmement doux & commode. C'est le plus sur des deux Ports en Hiver; mais les deux Rades sont tellement ouvertes, l'une à l'Est, & l'autre à l'Ouest, que les Vaisseaux se voyent souvent forcés de mettre en mer, & de laisser même couler leurs ancres pour faire plus diligence; après quoi ils reviennent tranquillement au même lieu. A Santa-Cruz, le meilleur ancrage n'est pas à plus d'un demi (33) mille du rivage, sur trente, quarante & cinquante brasses d'un fond limoneux. S'il s'y trouve beaucoup de Vaisseaux, ils sont fort serrés l'un (34) près de l'autre. Le Rivage est généralement fort élevé, & même escarpé

(30) Ces trois Isles sont les principales, & leur situation est au milieu des autres.

(31) Voy. le Pèlerinage de Purchas, p. 785.

(32) Dampierre rapporte sur la foi d'autrui, qu'Oratava est plus grande que Laguna, qu'elle a plusieurs Couvents, mais une seule Paroisse. Nicols appelle cette Ville Larotava, d'autres la nomment Lauratava. Le P. Feuillée a fait en 1724, le 26 d'Avril, plusieurs obser-

varions sur la longitude de cette Isle. Il a trouvé la distance méridienne entre Oratava & Toulon, de 22 degrés 23 minutes, & par conséquent entre Paris 18 degrés 48 minutes.

(33) Durret dit, un mille.

(34) Vis-à-vis de Santa-Cruz est un autre Port nommé *la Roca*. Le reste de l'Isle est environné de rochers inaccessibles. Supplément au Voyage des Indes Orientales par Dullen, p. 6.

dans la plupart des lieux d'où les Bâtimens peuvent s'approcher. Entre ce Port & l'endroit où l'on trouve de l'eau fraîche, il y a deux petits Forts qui commandent la Rade, & quelques batteries de canon répandues au long de la Côte : la Ville, qui est sans murs & fort petite, est défendue aussi par deux autres Forts (35).

Les maisons de Santa-Cruz ne surpassent pas le nombre de deux cens ; mais elles sont toures de pierre, à trois étages : les meilleurs Edifices sont l'Eglise Paroissiale & deux Couvens (36).

A trois milles de Santa-Cruz, on découvre (37) Laguna sur une petite éminence : la tette des deux côtés de la Rade, est parsemée de Rocs ; mais on y voit par intervalles quelques petits cantons cultivés. Au long des Montagnes, tout est rempli de Vignobles, entremêlés néanmoins de quantité de Rochers, qui ne produisent que cette espece de Cannes venimeuses, dont Nicols a fait mention.

La Ville de Laguna forme une Perspective fort agréable du côté qu'elle s'étend sur le penchant de la Colline ; de l'autre elle s'avance dans la Plaine. Elle n'est ni petite, ni mal bâtie ; ses Maisons sans être uniformes, lui donnent l'air d'une Ville considérable. On en distingue plusieurs, qui s'élèvent comme autant de Palais : elle a deux Couvens de Filles, & quatre d'Hommes ; un Hôpital, quelques Chapelles & deux Eglises Paroissiales, avec de fort beaux Clochers. Les rues sont spacieuses & fort belles : elles s'ouvrent au milieu de la Ville par une grande Place, qui est entourée de fort beaux bâtimens. La plupart des maisons sont ornées de jardins, & de parterres ou de terrasses, sur lesquelles on voit regner de belles allées d'Orangers & de Limoniers. La situation de Laguna peut recevoir quantité d'embellissemens. Comme elle domine sur la mer, & qu'elle est ouverte du côté de l'Est, elle a l'avantage du vent de commerce, qui est ordinairement fort doux ; de sorte que pendant tout le jour elle n'est guères sans quelque soufle rafraîchissant, dont la Plaine voisine tire tant d'avantage, que l'herbe y est d'une verdure charmante. Cette Plaine est terminée à l'Ouest par des Montagnes, qui lui fournissent une autre source d'agréemens par la fraîcheur de leurs eaux : la principale Fontaine (38) est conduite jusqu'à la Ville par des tuyaux de

Nico 2° 57'
1° 56 0.
ses surabondances.

Laguna, Capitale de l'Isle.

Sa défection par l'ampource

(35) Dellon dit au même endroit que le Fort principal a quatre bastions, & commande la Ville de Santa-Cruz, qui est le lieu le plus sur de l'Isle pour l'abordage ; que sur la Côte du Nord il y a trois autres petits Forts ; & , au Sud, un Chateau avec des tours rondes, & deux petites Forts devant la Ville qui la défendent de ce côté-là. Durret s'accorde avec ce récit, excepté qu'aux trois Forts il en joint un quatrième en forme de tour.

(36) On y voit trois Monastères d'hommes & trois de filles. Il s'y trouve aussi un Hermitage le plus agréable du monde, Durret, p. 74.

(37) Le P. Feuillée, par l'observation des Satellites, aux mois de Juillet & de Septembre 1724, trouva que cette Ville est située à 21 degrés 28 minutes Ouest de Toulon, & par

conséquent 5 minutes Ouest d'Oratava, & un degré 7 minutes Est de Ferro.

(38) C'est la Fontaine dont Durret parle. Mais Dellon ajoute que la fraîcheur de l'eau y est entretenue par de grands arbres qui font autour de la source, & que toutes les collines voisines sont couvertes d'oranges, de citrons & de grenades ; qu'il y a au pied de la montagne un Canton charmant, à côté duquel l'eau tombe des rochers avec un doux murmure, & se rassemblant dans un canal, arrose la Plaine l'espace de quatre milles & demi ; après quoi elle entre dans un aqueduc, qui la conduit l'espace d'une demie lieue jusqu'à deux cens pas de la Ville, où elle est reçue dans deux citernes. Dellon, *ubi sup.*

NICOLAS.
1560.

pierre, élevés sur des piliers. De l'autre côté, c'est-à-dire à l'Est; la nature a placé un Lac, ou un Etang (39) d'eau fraîche, d'un demi mille de tour: on voit dans toutes les saisons sur les bords une multitude de Bestiaux; mais en Hiver il est couvert de toutes sortes d'Oiseaux de mer, qui donnent aux Habitans le plaisir de la chasse; c'est de ce Lac que la Ville a tiré le nom de Laguna. Enfin si l'on considère dans la Capitale de Tenerife, la situation, l'étendue de sa vue à l'Est; (car la vue s'étend jusqu'à la grande Canarie) ses Jardins, ses Allées d'arbres & ses Bosquets, sa Plaine, son Lac, son Aqueduc, & la douceur des vents dont elle est rafraîchie; elle doit passer pour une habitation délicieuse. On ne fait pas la même peinture du reste de l'Isle, qui est rempli de Rochers & de Monts escarpés, dont les Voyageurs ne se dégagent qu'avec peine, avec des Ânes & des Mulets pour monteurs. On s'en sert aussi pour les chariots & les autres voitures.

De Laguna on découvre au Sud-Ouest une pointe de Montagne qui surpasse toutes les autres; mais qui paroît peu considérable dans ce point de vue, parce qu'elle est environnée de plusieurs autres Monts; c'est le fameux (40) Pic, qui est regardé avec raison comme la partie du Globe terrestre la plus éloignée du Centre.

Autre description
par Scory.

La terre, dit Sir Edmund Scory, s'élève insensiblement depuis le Port de Santa-Cruz jusqu'à Ciudad de Laguna. Cette Capitale est admirablement située au milieu d'une Plaine, dont la circonférence est d'environ dix milles, & qui est environnée de hautes montagnes, excepté vers le Nord-Ouest. Il y entre de ce côté-là un vent qui porte beaucoup de fraîcheur dans la Ville: c'est ordinairement à midi qu'il commence, pour durer jusqu'à minuit, quoiqu'en même tems il soufflé pleinement Sud-Est sur Mer. Pendant la nuit, la fraîcheur est quelquefois excessive, à cause de la rosée qui tombe alors en abondance. Les Maisons de la Ville sont bâties de pierres brutes, presque toutes à deux ou trois étages: elles n'ont pas de cheminées, même dans la Cuisine; mais seulement un fourneau contre le mur. Aussi les Habitans mangent-ils leur viande grillée plutôt que rôtie. La forme de la Ville est fort belle, & les rues assez droites: elle n'a point de murailles; mais elle est bien fournie d'eau. Son nom lui vient d'un Lac qu'elle a du côté de l'Ouest, & sur lequel il se trouve quantité d'Oiseaux de mer & d'eau douce.

Faucons plus
gros que ceux de
Jabalane.

Je ne puis oublier, dit Sir Edmund, les belliqueux Faucons, qui paroissent tous les soirs aux environs du Lac. C'est un spectacle fort agréable que de voir les Negres occupés à les chasser & même à les combattre; ils sont beaucoup plus gros & plus forts que ceux de Barbarie. Le Viceroi (41) assistant un jour à cette chasse, & voyant le plaisir que l'Auteur y prenoit, l'assura qu'un Faucon qu'il avoit envoyé en Espagne au Duc de Lerme, étoit

(39) Il y a aussi, près de la Ville, sur une petite colline, un Lac environné d'autres collines, qui abreuve les bestiaux des Habitans. *Dillon, ubi sup.*

(40) Le P. Feuillée a trouvé que le Pic est à 22 degrés 29 minutes 3 secondes Ouest de Toulon. Par conséquent il doit être une mi-

nute 30 secondes Ouest de Laguna, & un degré 5 minutes Est de Ferro. La latitude est de 28 degrés 30 minutes d'après les mêmes observations.

(41) D'autres ne l'appellent que Gouverneur général.

revenu d'Andalousie à Tenerife, c'est-à-dire, que, s'il ne s'étoit pas reposé sur quelque Vaisseau, il avoit fait d'un seul vol deux cens cinquante lieues d'Espagne; aussi fut-il pris à demi-mort, avec les armes du Duc de Lerme au cou. Depuis le moment de son départ d'Espagne jusqu'à celui de sa prise, il ne s'étoit passé que seize heures (42).

Le fameux Pic de Tenerife est, suivant l'opinion commune, la plus haute Montagne de l'Univers. Linschoten assure qu'on le voit en Mer de soixante (43) milles; qu'on ne peut y monter qu'aux mois de Juillet & d'Août, parce que le reste de l'année il est couvert (44) de neige, quoiqu'il n'en paroisse point dans tous les lieux voisins; qu'on employe trois jours à gagner le sommet, d'où l'on découvre aussi-tôt routes les autres Îles; & qu'il en sort beaucoup de soufre (45) qui est transporté en Espagne. Beckman dit, que cette merveilleuse Montagne est située au centre de l'île, & qu'elle s'élève comme une Pyramide, ou plutôt comme un pain de sucre; mais qu'il ne put en voir le sommet (46) parce qu'il étoit caché dans les nues. Atkins l'appelle un amas pyramidal de Rocs brutes (47), qui ont été comme incrustés ensemble par quelque embrasement souterrain qui dure encore.

On ne trouve pas moins de différence entre les Auteurs sur la véritable hauteur du Pic (48) que sur la distance d'où l'on peut l'apercevoir en mer. Cependant, par une observation sur le Barometre, on a reconnu que le vis-à-vis s'abaisse d'onze pouces au sommet de la Montagne, c'est-à-dire de vingt-neuf à dix-huit; ce qui répond, suivant les tables (49) du Docteur Halleg, à deux milles & un quart. Ce calcul s'accorde assez avec celui de Beckman, qui met la hauteur perpendiculaire du Pic à deux milles & demi; il observe aussi que les Hollandois y placent leur premier Meridien (50).

Dampierre observe que l'île de Tenerife est abondante en froment, en orge & en maïs, qu'on transporte souvent dans les autres Pays; & qu'elle surpasse (51) en fertilité toutes les Îles voisines. Le Capitaine Robert rend témoignage qu'il y a vu un arbre de corail, le plus grand peut-être qui ait jamais été (52) connu dans le monde. Durret compte le Pin avec le Dragon & la plante d'Aloes pour une production naturelle de Tenerife. Le Pin y rend une certaine gomme, ou une espèce de poix, qu'on en tire par une méthode fort simple: on couche l'arbre coupé, en pièces, sur une fosse qu'on

NICOLA.
1560.
Vol prodigieux
d'un Faucon.

Observations
sur le Pic de Ten-
erife.

Sa hauteur mes-
urée à l'aide du
Barometre.

Corail à Ten-
erife.

Pois de pin.

(42) Observations de Sir Edmond Scory, dans le Pilgrimage de Purchas, p. 785.

(43) Le-Maire dit quarante lieues; Beckman, cinquante; Durret, soixante. Herbert prétend que dans un tems clair, on le voit de cent vingt & quelquefois de trois cens milles. Purchas raconte que Thomas Briam, un de ses amis, l'avoit vu de 48 lieues dans un tems serain. Il ajoute à la marge que d'autres prétendent l'avoit vu de cent cinquante milles, Pilgrimage, p. 785.

(44) Le-Maire dit qu'il est perpétuellement couvert de neige, qu'elle ne tombe jamais, & qu'elle ne diminue point.

(45) Voyage de Linschoten, chap. 90, pag. 177.

(46) Beckman, Voyage à Borneo, pag. 4 & suivantes.

(47) Atkins, Voyage de Guinée, p. 30.

(48) Herbert dit qu'on lui donne quinze milles de hauteur. Dellon & Durret 478112 pieds, ce qui fait environ neuf milles; Varenus, quatre milles & demi.

(49) Voyez le traité Géographie, Part. I. p. 348.

(50) Voyez des détails plus curieux sur le Pic à la dernière Section de ce Chapitre.

(51) Voyez ses Voyages, Vol. III. p. 3 & suivantes.

(52) Son Voyage aux Îles du Cap-Verde, pag. 4.

NICOLLS.
1560.
Trois fortes
d'excellent vin.

ouvre dans la terre; & mettant le feu (§3) à l'un des deux bouts, on force la poix de couler dans la fosse.

Origine du vin
du Canarie.

Cette Île produit trois fortes d'excellent vin, qui sont connus sous les noms de Canarie, de Malvoisie, & de Verdone; les Anglois les confondent tous trois sous le nom commun de Sack. Beckman observe que les Vignes qui produisent le Canarie, ont été transplantées du Rhin à Tenerife par les Espagnols, sous le regne de Charles-Quint: on prétend que dans une seule année il en est venu jusqu'à quinze & seize mille muids (§4) en Angleterre. Dampierre, Le-Maire & Durret donnent la préférence à la Malvoisie de Tenerife sur celle de tous les autres Pays (§5) du monde. Les deux derniers de ces trois Auteurs ajoutent qu'elle n'étoit pas connue à Tenerife avant que les Espagnols y eussent apporté quelques cepes de Candie, qui produisent aujourd'hui de meilleur vin & plus abondamment que dans l'Île même de Candie; le transport & la navigation ne font qu'augmenter sa bonté. Dampierre parle aussi du verdone, ou du vin verd. Il est plus fort & plus rude que le Canarie; mais il (§6) s'adoucit aux Indes Occidentales, où il est fort estimé. Comme il croît à l'Est de l'Île, il s'embarque à Santa-Cruz. Au contraire le Canarie, qui croît à l'Ouest, s'embarque à Oratava (§7).

Prix de la malvoisie.

Dellon observe que le prix d'une pipe de malvoisie ne surpasse pas communément vingt ducats. Les droits d'exportation montent à dix-sept réaux. Ainsi le tout ne revient pas à plus de quatre-vingt-neuf livres de France, pour quatre cens quatre-vingt pintes dont la pipe est composée. Dellon ajoute que l'argent étant fort commun à Tenerife, les Marchands Etrangers y commercent avec beaucoup d'avantage. Il nous apprend encore que les marchandises dont la vente est la plus certaine aux Canaries, sont les épées, les pistolets, les couteaux, les peignes, les montres & les pendules, le beau drap noir & gris, les rubans, & toutes sortes de linge, fin & commun (§8).

Marchandises
estimées à Tenerife.

Mine d'or. Elle
gâche la vie à un
d'autre.

Il ne manque rien aux richesses de Tenerife, s'il est vrai, comme le Capitaine Robert nous l'assure, qu'il y ait une Mine d'or à la pointe de Negos. Il observe à cette occasion qu'un pauvre homme, plus avide de richesses que ses voisins, fut surpris sur une de ces montagnes avec des outils de fer & d'autres instrumens, qui firent connoître ses intentions. On trouva même déjà sur lui une certaine quantité d'or. Enfin le crime d'avoir voulu fouiller dans les Mines parut si avéré, qu'il fut pendu peu de jours avant (§9) l'arrivée du Capitaine.

Observations
d'un bon ne d'écri-
vain, publiées par
épigone.

Un homme d'esprit, qui a fait sur l'Île de Tenerife des observations curieuses, dont on doit la publication au (60) Docteur Sprat, parle ainsi des productions de cette Île. « Les vignes qui produisent l'excellent vin de Tenerife croissent toutes sur la Côte, à la distance d'un mille de la mer. Cel-
» les qui sont plus loin dans les terres sont beaucoup moins estimées, & ne

(51) Voyage à Lima, p. 7.

(54) Herbert dit que Tenerife surpasse Canarie en raisins, & qu'elle fournit tous les ans vingt huit mille barils de vin, p. 4.

(55) Les Anglois l'appellent par corruption Malmsey.

(56) Voyez les Voyages de Dampierre,

Vol. III, p. 3 & suivantes.

(57) Dellon, Supplément, p. 6.

(58) Robert, Voyage aux Îles du Cap-Verd.

(59) Histoire de la Société Royale, pag. 108.

(60) Ibid.

réussissent

réaflissent pas mieux quand on les transplante dans les autres îles.

» Dans quelques endroits de l'Isle de Tenerife il croit une sorte d'abricofeau, nommé *Legnan*, que les Anglois achètent pour du bois aromatique. On y trouve des abricotiers, des pêchers & des poiriers qui portent deux fois l'an, & des limons qui en contiennent un petit dans leur centre, ce qui leur a fait donner le nom de *Pregnada*. Tenerife produit du coton & de la coloquinte. Les rosiers y fleurissent à Noël. Il n'y manque rien aux roses, pour la vivacité du coloris, ni pour la grandeur; mais les tulipes n'y croissent point. Les rochers y sont couverts de crête marine. Il croît sur les bords de la mer une autre herbe à feuilles larges, si forte & même si venimeuse qu'elle fait mourir les chevaux. Cependant elle n'est pas si pernicieuse se aux autres animaux. On a vu jusqu'à quatre-vingt épis de froment sortir d'une seule tige; il est aussi jaune & presque aussi transparent que l'ambre. Dans les bonnes années un boisseau de semence en a rendu jusqu'à cent.

» Les Serins des Canaries qu'on apporte en Angleterre sont nés dans les *Barancos* ou les Sillons que l'eau forme en descendant des montagnes. L'Isle de Tenerife est aussi fort abondante en cailles & en perdrix, qui sont d'une grande beauté & beaucoup plus grosses qu'en Europe. Les pigeons ramiers, les tourterelles, les corbeaux & les faucons y viennent des Côtes de Barbarie. Il y a peu de montagnes où l'on ne découvre des essaims d'abeilles. Les chèvres sauvages grimpent quelquefois jusqu'au sommet du Pic. Les porcs & les lapins ne sont pas moins communs dans l'Isle. A l'égard du poisson, il y est généralement de meilleur goût qu'en Angleterre. Les écrevisses de mer n'y ont pas les pattes si grandes. Le *clacas*, qui est sans contredit le meilleur coquillage de l'univers, croît dans les rocs, où il s'en trouve souvent cinq ou six sous une grande écaille. On estime aussi une forte anguille, qui a six ou sept queues, longue d'une aune, jointe à un corps & à une tête de la même longueur. Les *turtles* & les *cabridos* sont des poissons qui l'emportent sur nos truites.

» Le Port de Santa-Cruz est au côté Nord-Est de l'Isle; mais elle a trois autres Villes qui le surpassent en beauté comme en grandeur, Saint-Christoval de Laguna, Oratava & Garrachico.

Sir Edmund Scory (61), qu'on a déjà cité, étoit aux Canaries vers le commencement du dix-septième siècle. L'idée qu'il nous donne de Tenerife est plus exacte que tout ce qui se trouve dans les Relations qui ont suivi la sienne. Cette Isle est partagée, dit-il, par une chaîne de montagnes, qui ressemble beaucoup à la nef d'une Eglise, dont le Pic fait comme le clocher. Si on la divise en douze parties, il y en a dix qui ne sont composées que de montagnes impraticables, de rochers, de bois & de vignobles. Mais le reste consiste en terres labourables, d'où l'Auteur tend témoignage que malgré la petitesse de l'espace il a vu tirer dans une année cinq mille deux cents hannaks de froment, outre une prodigieuse quantité d'orge & de riz.

Les principaux vignobles sont ceux de Buena-Vista, Dante, Oratava, Figueste, & sur-tout celui de Ramble, qui produit le meilleur vin de l'Isle. Il y a deux sortes de vins fort estimés, la malvoisie & le verdon. Celui-ci vient d'un

* Les Turtles sont une espèce de Tortues.

(61) Observations de Scory, dans le Pilgrimage, p. 785.

NICOLS.
1560.

Limon *Pregnada*
da.

On naissent les
serins à Tenerife.

Poissons exotiques. Clacas, anguilles marines.

Tortues & Cabridos.

Autre île de
Tenerife par
Scory.

Les principaux
vignobles.

NICOLAS.
1560.

grain fort long & passe pour pesant. L'autre d'un grain rond, qui forme une liqueur divine, & digne d'être transportée dans toutes les parties du monde. Elle est à l'épreuve de la chaleur & du froid. Pour les fruits, il n'y a pas de Pays qui fournisse de meilleures especes de melons, de grenades, de cirrons, de figes, d'oranges, de limons, d'amandes & de dattes. La soie, le miel, & par conséquent la cire, y sont de la même excellence; & si ces trois sources de richesses y étoient cultivées avec plus de soin, elles surpasseroient celles de Florence & de Naples.

Ses arbres.

Le côté du Nord est rempli de bois & d'excellente eau. On y voit croître le cedre, le cyprès, l'olivier sauvage, le mastix, le savinier, avec des palmiers & des pins d'une hauteur admirable. Entre Oratava & Garachico, on trouve une forêt entière de pins, qui parfume l'air des plus délicieuses odeurs. L'Isle n'a pas de canton qui n'en produise; c'est le bois dont se font les tonneaux & tous les autres ustensiles. Outre le pin droit, on en voit un autre qui croît en s'élargissant comme le chêne. Les Habitans le nomment l'arbre immortel, parce qu'il ne se corrompt jamais ni dans l'eau, ni sous terre. Il est presque aussi rouge que le bois du Brésil, auquel il ne cède pas non plus en dureté; mais il n'est pas si onctueux que l'autre espece. Il s'en trouve de si gros, que les Espagnols ne font pas difficulté d'assurer fort sérieusement que toute la charpente de l'Eglise de los Remedios à Laguna est composée d'un seul de ces arbres.

Eglise bâtie d'un
seul arbre.

Arbre nommé
Dragon, & ses
propriétés.

Mais l'arbre qu'on appelle Dragon, surpasse tous les autres par ses propriétés. Il a le tronc fort gros, il s'élève fort haut, son écorce ressemble aux écailles d'un dragon ou d'un serpent; & c'est delà sans doute qu'il tire son nom. Ses branches, qui sortent toutes du sommet, sont jointes deux à deux comme les mandragores. Elles sont rondes, douces & unies comme le bras d'un homme, & les feuilles sortent comme entre les doigts. La substance du tronc sous l'écorce n'est pas un véritable bois; c'est une matière spongieuse, qui sert fort bien, quand elle est séchée, à faire des ruches d'abeilles. Vers la pleine Lune, il en sort une gomme claire & vermeille, qui s'appelle *sangre de draco* ou sang de dragon. Elle est beaucoup meilleure & plus astringente que celle de Goa & des Indes Orientales, que les Juifs (61) altèrent ordinairement de quatre à un.

Nombre des
Habitans de Tenetife.

Dans la proportion de sa grandeur, l'Isle de Tenetife contient plus d'Habitans qu'aucune autre Isle de l'Océan. Dampierre en fait monter le nombre à quinze mille hommes. Mais on est porté à croire qu'il l'a supposé plus grand, lorsqu'il ajoute que l'Isle peut mettre douze mille hommes sous les armes. A l'égard des Habitans Espagnols, Dellon & Durret observent que les gens de qualité, & ceux dont la fortune est aisée, sont fort affables & fort polis; mais que le caractère des Pauvres est, comme en Espagne, l'orgueil & la paresse. Il n'y a pas de petit Bourgeois de Laguna qui ne porte une longue épée, à la Ville comme en voyage, & qui n'aime mieux languir de faim, ou du moins vivre de potage & de tacinis, que de se donner le moindre mouvement pour se tendre la vie plus douce; quoique le poisson, le gibier & les autres commodités se présentent en abondance. Dampierre ajoute que les femmes, aussi lâches que les hommes pour le travail, se couvrent d'un

Paresse des Espagnols.

(61) Dellon & Durret, *ubi sup.*

grand voile, qui ne les empêche pas de regarder du coin de l'œil les objets qui peuvent leur plaire. On suppléera dans l'article suivant au caractère des Habitans de Tenerife, par une relation curieuse qui regarde les Guanches.

NICOLA.
1560.

§. III.

Isles de (63) Gomera, de Palma, d'Hiero ou Ferro, de Lancerota & de Fuerte-ventura.

LA premiere de ces cinq Isles est située à l'Ouest de Tenerife, à six lieues de distance. Elle n'a pas plus de huit lieues de longueur. On lui donne le titre de Comté; mais, dans les différends civils, les Vassaux du Comte de Gomera ont le droit d'appel aux Juges Royaux, qui font leur résidence dans l'Isle de Canarie. La Capitale de l'Isle porte le même nom. C'est une fort bonne Ville (64) avec un excellent Port, où les Flottes des Indes s'arrêtent volontiers pour y prendre (65) des rafraichissemens. L'Isle fournit à ses Habitans leur provision de grains & de fruits. Elle n'a qu'un Ingenio, c'est-à-dire, une Manufacture de sucre; mais elle produit des vignes en abondance. Sa latitude, 27 degrés du Nord (66).

Situation de
Gomera, & ses
provinces.

Isle de Palma (67).

Cette Isle est à douze lieues de Gomera au (68) Nord-Ouest. Sa forme est ronde. Elle n'a pas moins de vingt-cinq lieues de circuit. On vante beaucoup l'abondance de ses vins & de son sucre. Sa Capitale, qui se (69) nomme Palma, fait un grand commerce de vin aux Indes Occidentales & dans les autres Pays. Elle est ornée d'une très belle Eglise. L'administration des affaires & de la Justice est entre les mains d'un Gouverneur & d'un Conseil d'Echevins. L'Isle n'a qu'une autre Ville, nommée Saint-André, assez jolie, mais fort petite. Elle a quatre Ingenios, où l'on fait d'excellent sucre; deux qui se nomment *Zançes*, & les deux autres *Tassacortes*. Le terroir produit peu de bled. Dans leurs besoins, les Habitans ont recours à l'Isle de Tenerife.

Situation de
Palma.

SUPPLEMENT. Les meilleurs vins de Palma croissent dans un Canton qui se nomme *Brenia*, & qui produit tous les ans environ douze mille barils de malvoisie. Il n'est pas moins fertile en fruits (70) & en bestiaux. Vers l'année 1652, il se forma dans cette Isle un Volcan, avec un tremblement de terre si violent, qu'il se fit sentir jusqu'à Tenerife, où la premiere éruption du soufre enflammé fut entendu comme un coup de tonnerre. On vit de la même Isle, pendant plus de six semaines, la flamme aussi brillante dans les ténèbres de la nuit, qu'une chandelle allumée dans une chambre, & l'on y

Canton de Brenia, le meilleur pour le vin.

Volcan, dans
l'Isle de Palma.

(63) Ou la Gomera.

(64) Hawkins dit qu'elle est à l'Est.

(65) Il y a une belle riviere d'eau douce à trois lieues du Sud de la Ville. *Hawkins*, Voyage à la Mer du Sud, p. 21.

(66) La Partie Nord de Gomera est à 28 degrés dans nos Cartes.

(67) Ou la Palma.

(68) Elle est absolument au Nord dans les Cartes.

(69) Hawkins la place à l'Est de l'Isle.

(70) Voyez le Parfait Géographe, Part. II, p. 221.

NICOLS.
1560.

vit tomber quantité de cendre & de sable, que le vent avoit la force de transporter (71) à cette distance.

Ile de Ferro, d'Hiero (72) ou de Fer.

Vignoble unique dans l'île de Ferro.

Merveilleux arbre qui lui fournit de l'eau.

L'île de Ferro n'est qu'à deux lieues à l'Ouest de Palma. Son circuit est d'environ six lieues. Elle appartient au Comte de Gomera. Sa situation (73) est à 27 degrés de latitude du Nord. Ses principales productions sont la chair de chevre & l'orchel. On n'y a jamais vu qu'un seul vignoble, planté par un Anglois de Taunton, qui se nommoit Jean Hill. Elle n'a pas non plus d'autre eau douce que celle qu'on y recueille de la pluie, à la faveur d'un grand arbre (74) qui se trouve au milieu de l'île, & qui est sans cesse couvert de nuées. L'eau qui distille sur les feuilles tombe continuellement dans deux grandes citernes qu'on a construites au pied de l'arbre, & suffit pour (75) les besoins des Habirans & des bestiaux.

SUPPLÉMENT. La plupart des Voyageurs s'accordent dans le récit qu'ils font de cet arbre, & quelques-uns y joignent des circonstances qui augmentent le prodige. Ils observent (76) que le tronc a deux brasses d'épaisseur, qu'il s'élève de quarante-huit pieds, & que le diamètre de ses (77) branches est de cent vingt pieds. Dapper raconte que les nuages qui couvrent l'arbre, excepté (78) dans la plus grande chaleur du jour, y répandent une rosée si abondante, qu'on en voit continuellement couler de l'eau, & qu'il en tombe chaque jour vingt tonneaux dans les citernes. Elles sont de pierre, profondes de seize pieds, & larges de vingt (79) pieds carrés. Leur situation est au Nord de l'arbre. Dapper ajoute que les Insulaires appellent cet arbre *Garoe*, & les Espagnols *Santo*; qu'il est d'une fort belle forme, & que les feuilles ont toujours la verdure du laurier, mais qu'elles ne sont pas plus grandes que celles du noyer; & que pour fuir, il porte (80) une sorte de noix ou d'aveline qui est fort douce & fort agréable. Pour conserver plus sûrement l'arbre *Santo*, on a pris soin de l'entourer d'un mur de pierre. Le même Ecclésiastique raconte qu'au tems de la conquête, lorsque les Espagnols ne trouvant

(71) Voyez la Relation du P^{re} de Tenetife dans l'Histoire de Sprat.

(72) Les Espagnols l'appellent ordinairement *Hiero*, les Portugais *Ferro*, & les Italiens *Ferro*.

(73) Sa latitude a trois degrés de plus dans nos Cartes. Le P. Feuillée a déterminé sa longitude à 20 degrés Ouest de l'Observatoire de Paris. C'est la même que M. de Lisle avoit marquée d'après les Journaux des Voyageurs. Les Géographes tracent leur premier Méridien par l'île de Fer.

(74) Pierre Martyr dit qu'il est sur la plus haute terre de l'île. Décad. t. p. 12.

(75) Dapper dit qu'il a fourni leur provision d'eau à des Flottes entières.

(76) Beckman, p. 7.

(77) Durret, Voyage de Lima, *ubi sup.*

(78) Linschoten dit qu'il est toujours couvert de petites nuées de la même forme, & qui ne grossissent ni ne diminuent. Voyez les Voyages, p. 177.

(79) Linschoten dit qu'il y a quantité de citernes sous l'arbre & à l'entour, & que l'eau est claire, légère & fort belle, *Ibid.* Le Commentateur du premier Voyage des Hollandais aux Indes Orientales, en 1594, s'accorde exactement avec Linschoten, qu'il a peut-être copié; cependant au lieu de citernes pour recevoir l'eau, il dit que les Habirans la viennent recevoir dans des vases; ce qui est conforme à la Planche que de Bry nous a donnée de cet arbre.

(80) Linschoten dit que les feuilles sont longues & étroites, & toujours vertes.

dans l'Isle ni fontaines, ni puits, ni rivierte, en marquoient beaucoup d'étonnement, les Insulaires leur dirent qu'ils ramassoient l'eau de pluie dans des vases. Ils avoient couvert soigneusement leur arbre avec de la terre & des cannes, dans l'espérance que leurs Vainqueurs se trouveroient forcés d'abandonner l'Isle. Mais le secret ne demeura pas long-temps caché. Une femme (81) le découvrit à son Galant Espagnol.

La plupart des Voyageurs ne parlent, comme M. Nicols, que d'un seul Arbre qui fournit à l'Isle sa provision d'eau; mais le Chevalier Richard Hawkins en introduit un grand nombre dont les Insulaires tirent le même service. Il raconte que le grand Arbre est dans une Vallée, au milieu d'un bois épais de fort grands Pins, qui étant défendus une partie du jour contre l'ardeur du Soleil, par les hautes Montagnes dont ils sont environnés au Sud-Est, reçoivent sur leurs feuilles les vapeurs qui s'exhalent de la Vallée, & qui retombent après s'être épaissies en nuages. Du feuillage des Pins, dit-il, elles coulent sur l'Arbre qui est au milieu de la Vallée, & de cet Arbre dans les Citernes; mais ce secours de la nature n'empêche pas que les Habitans ne ramassent l'eau (82) de pluie avec beaucoup de diligence, & qu'ils ne la conservent dans d'autres Citernes. Quoique le récit de Hawkins diffère ici des autres relations, on y reconnoît du moins le même Arbre dont les autres Voyageurs ont parlé. Il n'y en a qu'un seul qui nie hardiment le fait, & qui traite de fiction ce que tous les autres ont rapporté si sérieusement: c'est Le-Maire, dans la Relation du voyage qu'il fit aux Isles Canaries en 1682. Comme il avoit entendu parler de cet Arbre merveilleux, il ne manqua point en arrivant de prendre des informations, & de raconter toutes les circonstances qu'on a rapportées jusqu'ici; mais il nous assure que les ayant toujours regardées comme une fable, il fut confirmé dans cette opinion par le témoignage des Habitans. Ne pourroit-on pas objecter contre ce récit, que les informations de Le-Maire furent prises dans l'Isle de Tenetife, & non à Ferro même, d'autant plus qu'il confesse ensuite d'avoir trouvé quelques Insulaires qui lui tinrent un langage différent (83), & qui reconnoissoient l'existence de plusieurs Arbres de cette nature, se réduisirent à prétendre qu'ils ne rendoient point une aussi grande quantité d'eau qu'on l'a publié.

Il faut remarquer que tous les Auteurs dont on a cité jusqu'ici les noms ne parlent que sur le témoignage d'autrui; mais nous y joindrons le récit de Louis Jacksons, qui passe pour un témoin oculaire. Il apprit lui-même à Purchas qu'étant à Ferro en 1618, il avoit vu l'Arbre de ses propres yeux; qu'il lui avoit trouvé la grosseur d'un chêne, l'écorce fort dure, & six ou sept aunes de hauteur; les feuilles rudes, de la couleur des feuilles de Saules, mais blanches au côté inférieur; qu'il ne porte ni fleurs, ni fruits; qu'il est situé sur le revers d'une Colline; que pendant le jour il paroît flétri (84), & qu'il ne rend de l'eau que pendant la nuit, lorsque la nue qui le couvre commence à s'épaissir; enfin qu'il en donne assez pour suffire à toute l'Isle, c'est à-dire, suivant le récit de Jacksons, à huit mille âmes & à cent mille bestiaux. Il ajoute que l'eau est conduite par des tuyaux de plomb, du pied de l'Arbre dans un

NICOLS.
1560.

Différent d'opinion sur cet arbre.

Le-Maire traite de fable, & se dément.

Relation d'un témoin oculaire.

(81) Voyez Dapper, sur les Isles Canaries.

(83) Le-Maire, *ubi sup.* p. 18.

(82) Hawkins, Voyage à la Mer du Sud, p. 27.

(84) *Id. Ibid.*

NICOLS.
1560.

Jugement sur
cette variété d'ap-
pensions.

Est présent de
l'Isle de Ferro.

Volcan terrible.

grand réservoir, qui ne contient pas moins de vingt mille ronneaux, environné d'un mur de brique & pavé de pierre; que de-là on la transporte dans des bariis à divers endroits de l'Isle, où l'on a pratiqué d'autres citernes; & que le grand bassin est rempli toutes les nuits (85).

Après avoir comparé tous les témoignages, quoique nous ne soyons pas parvenus à rejeter celui d'un homme qui parle de ce qu'il a vu, sur-tout à l'égard d'un fait dont on ne sçait démontrer l'impossibilité, il nous semble néanmoins que le récit de Le-Maire est le plus probable, parce qu'il est plus aisé de concevoir que plusieurs arbres puissent fournir de l'eau à l'Isle de Ferro qu'un seul: on pourroit demander aussi comment faisoient les Insulaires avant la naissance de cet Arbre, ou quelle seroit leur ressource s'il venoit à leur manquer. A la vérité Linschoten nous apprend qu'ils ont de l'eau dans quelques endroits voisins de la Côte; mais qu'il est si difficile d'en approcher qu'ils n'en peuvent tirer beaucoup d'utilité; & que le terrain de l'Isle est si sec, qu'il ne s'en (86) trouve point une goutte dans aucun autre endroit.

Le même Voyageur ajoute que l'Isle de Ferro est fort stérile; cependant d'autres Ecrivains nous apprennent depuis, qu'elle produit du bled, des cannes de sucre, & quantité de fruits & de plantes; sans parler d'un grand nombre de bestiaux, qui fournissent du lait & du fromage aux Habitans. N'oublions pas le Volcan qui s'y ouvre quelquefois avec un grand bruit & beaucoup de ravages. En 1677 il en parut un (87) qui ne dura que cinq jours; mais quinze ans après en 1692, l'Isle en essuya pendant six semaines un beaucoup plus terrible, qui fut accompagné de plusieurs tremblemens de terre (88).

Isle de Lancerota ou Lanzarota.

Cette Isle est (89) au 26^e degré de latitude, à dix-huit lieues de la grande Canarie vers le Sud-Est; & sa longueur est de douze lieues. Ses seules richesses sont la chair de chevre & l'Orchel. Elle a le titre de Comté. Du tems de Nicols, elle appartenoit à Dom Augustin de Herrera, qui se qualifioit Comte de Fuerte-ventura & de Lanzarota; mais ses Vassaux avoient le droit d'appel aux Juges royaux de Canarie, comme on l'a déjà fait observer. Cette Isle envoie chaque semaine à Canarie, à Tenerife & à Palma, des Barques chargées de chair de chevre séchée, qui s'appelle *Tuffineta*, & dont on se sert dans ces Isles au lieu de lard.

SUPPLÉMENT. Lancerota n'a pas moins de treize lieues, du Nord au Sud, sur neuf lieues de largeur (90). Son circuit est d'environ quarante lieues. Elle

Comté de Lan-
cota. A qui il
est présent.

(85) Purchas observe que le même arbre croit dans l'Isle S. Thomas, avec cette différence néanmoins, si l'on en croit Sanutus, que les nuées ne s'y rassemblent qu'après midi, & se dissipent ensuite deux heures avant le jour; après quoi les feuilles & l'arbre entier distillent de l'eau & ne sechent que deux heures après le lever du Soleil. *Pilgrimage* p. 784.

(86) Linschoten, *ubi sup.* Barbot prétend que cet arbre est connu aujourd'hui pour une

fiction. Voyez la Collection de Churchill, Vol. V, p. 125.

(87) Ce fut la même année que Port-Royal & la Jamaïque fut englouti par un tremblement de terre.

(88) Arkins, Voyage en Guinée, p. 20.

(89) C'est peut-être une fautive d'impression, pour 29 degrés. Nos Cartes la placent 30 minutes plus au Nord.

(90) Beckmann, Voyage à Bornco, p. 4.

fut prise en 1596, par les Anglois, sous la conduite de Léonidas (91) Comte de Cumberland; après quoi elle fut fortifiée avec (92) plus de soixante mille Marmol dans sa Description de l'Afrique place ici la Ville de Cayas, que les Algériens pillèrent avec le reste de l'Isle; & d'où ils enlevèrent quatre cents soixante-huit Prisonniers.

Lancerota n'a proprement qu'une Ville; mais elle a deux Ports sur la Côte orientale, l'un nommé *Puerto de Naos*, l'autre *Puerto de Cavallos*. Ils ne sont éloignés l'un de l'autre que de la portée du canon: le premier qui est le plus profond, s'ouvre entre deux rangées de rocs, qui rendent le Canal fort dangereux. La dangereuse situation de ces deux Ports les rend si deserts qu'on n'y voit pas même une maison. Ils sont à trois lieues de la Ville, & le chemin de communication est entre des montagnes; cependant on a bâti une Eglise à Cavallos.

Le Comte de Cumberland & le Docteur Layfield, son Chapelain, nous ont laissé deux Relations de la prise de Lancerota, où l'on trouve une Description (93) curieuse de la Ville & de ses anciens Habitans. Le 13 d'Avril 1596, ayant eu la vûe d'Alleganza, la plus septentrionale des Canaries, & presque immédiatement celle de trois petites Isles nommées Granges, ils les laissèrent à l'Ouest, pour venir relâcher dans l'après midi à celle de Lancerota. Le lendemain ils jetèrent l'ancre dans une Rade qui regarde l'Est-Sud-Est, proche (94) d'une dangereuse chaîne de rocs. Les Anglois étoient informés que le Seigneur de l'Isle & de Fuerte-ventura possédoit plus de cent mille livres sterling. Le Chevalier Jean Berkeley fut détaché avec cinq ou six cents hommes pour attaquer la Ville, qui étoit à neuf ou dix milles de l'endroit où la Flotte avoit débarqué; le chemin qu'il prit lui parut le plus court, mais il étoit rempli de sable & de pierres qui le rendoient fort difficile. En arrivant à la Ville, il trouva que les Habitans avoient pris la fuite avec ce qu'ils avoient de plus précieux. Cependant ils n'avoient pu emporter leurs vins & leur fromage; & les Anglois en firent d'abondantes provisions. Berkeley résolu de poursuivre les Fuyards, envoya sur leurs traces un détachement, qui fut arrêté à un demi mille de la Ville par un Château très fort, situé au sommet d'une colline. On se crut dans la nécessité de former un siège; mais une centaine d'Espagnols ou d'Insulaires qui gardoient la Place, cherchèrent leur sûreté dans la fuite. Les Anglois entrant sans résistance trouvèrent douze pièces d'artillerie démontées, & de grands amas de pierres. Le Château étoit bâti de quartiers de rocs, & fortifié avec beaucoup d'art. On avoit pratiqué la porte dans la partie supérieure du mur, à la hauteur d'une pique; de sorte qu'en retirant l'échelle, vingt hommes auroient pu la défendre contre cinq cents.

La Ville étoit composée de plus de cent maisons, dont la plus belle n'avoit que l'apparence d'une cabane. Elles étoient bâties de cannes & de paille, avec quelques chevrons, & couvertes de boue endurcie au Soleil; l'Eglise même n'en étoit pas différente. Elle étoit sans fenêtres, & ne recevoit de lumière que par la porte: il n'y avoit aucune division pour le chœur; des deux côtés

NICOL.
1560.
Ville de Cayas.

Deux Ports
dans l'Isle de
Lancerota.

Expédition du
Comte de Cum-
berland d. na. 1596
le 13.

Ville & Châ-
teau abondan-
tes.

Description de
la Ville.

(91) Comme c'est le même dont on a donné ici une autre Relation, il est certain que son nom étoit Georges, & l'on ne conçoit pas pourquoi Purchas de qui celle-ci est tirée, le nomme Leonidas.

(92) Herbert, *ubi sup.* p. 5.

(93) Purchas, *Pilgrim.* Vol. IV, p. 1151 & 1155.

(94) C'est apparemment près de l'un des deux Ports qu'on a nommés.

Nicols.
1560.

Usages & qua-
lités des Hab-
itans.

Propriétés de
l'Isle.

regnoit un banc de pierre qui alloit jusqu'à l'Autel. Les Anglois y trouverent différentes marques de Religion Romaine. Il y avoit à peu de distance un Couvent qu'on commençoit à bâtir, avec un Jardin fort bien cultivé. Berkeley defendir que les Edifices fussent détruits ou brûlés.

Quoique les Habitans fussent si agiles qu'il fut impossible aux Anglois (95) d'en arrêter un seul, Layfield qui accompagnoit Berkeley, observa qu'ils sont fort bazanés & d'une taille fort haute. Leurs armes sont des picques & des pierres. Lorsqu'on les couche en joue avec les armes à feu, ils se jettent par terre; mais aussi-tôt qu'ils ont entendu le bruit du coup, ils se relevent avec leurs picques & leurs pierres, & voltigeant autour d'un Barailon ils l'incommodent beaucoup. Leur Isle s'étend Nord-Est & Sud-Ouest: elle est à vingt-huit degrés quelques minutes du Nord. Une chaîne de Montagnes, qui la divise, sert d'asyles à quelques bêtes sauvages, qui n'empêchent pas les chevres & les moutons d'y paître tranquillement; mais il y a peu de bêtes à cornes, & moins encore de chevaux. Les Vallées sont seches & sablonneuses; elle ne laissent pas de produire de l'orge & du froment médiocre. La moisson devoit se faire cette année au mois d'Avril, & les Habitans en attendoient une seconde vers le mois de Septembre.

Isle de Fuerte-ventura (96).

Situation &
étendue.

Cette Isle est à 17 degrés (97) de latitude: on ne la compte éloignée que de cinquante lieues du Promontoire de Guer en Afrique, & de vingt-quatre à l'Est de la grande Canarie. On lui donne quinze lieues de long sur dix de large; elle appartient au Seigneur de Lancerota. Ses productions sont le froment, l'orge, les chevres & l'orchel; elle ne produit pas plus de vin que Lancerota. Du côté du Nord, à la distance d'une lieue, elle a une autre petite Isle, qui se nomme *Gratiosa*. Les plus grands Vaisseaux passent sans danger dans l'intervalle.

SUPPLÉMENT. Sa longueur du Sud-Ouest au Nord-Est n'est pas moins de vingt-cinq lieues: mais elle est fort irrégulière dans sa largeur; car elle est composée de deux Peninsules, jointes par un Istme qui n'est large que de quatre lieues. Son circuit est d'environ soixante-dix lieues, à cause des deux Golpes (98) qui sont formés par l'Istme; cette description est conforme à celle de nos Cartes.

Villes de Fuerte-
ventura.

Dapper dit que Fuerte-ventura a trois Villes sur les Côtes; *Lanagla*, *Tarrafalo* & *Porro Negro*. Du côté du Nord elle a le Port de *Chabras*; & un autre à l'Ouest, dont on vante la bonté. Entre cette Isle & celle de Lancerota, les plus nombreuses Flottes peuvent trouver (99) une retraite sûre & commode; mais la Côte est dangereuse au Nord-Est, & la mer y bat furieusement contre une multitude de rocs.

(95) Ce récit s'accorde fort bien avec tout ce qu'on a rapporté jusqu'ici des Guanches. Mais les Voyageurs modernes parlent si peu de cette Nation, qu'il y a beaucoup d'apparence qu'elle s'est éteinte, ou qu'elle est fort diminuée.

(96) D'autres écrivent *Forte-ventura*.

(97) La Partie du Sud est à 18°, & la Partie du Nord à 19°.

(98) Beckman, *Voyage à Bornéo*, p. 4.

(99) Hawkins, *ubi sup.* p. 24.



Gravé par S. B.

T. II. N.° VII.

§. IV.

SCORY.
1600.*Trois Voyages au sommet du Pic de Tenerife, avec des observations sur l'origine des Guanches, & sur les Caves des Morts.*

IL manque tant de circonstances aux anciennes descriptions du Pic de Tenerife, qu'il doit être agréable au Lecteur de les trouver ici rassemblées dans un nouvel article, d'après les Relations des Voyageurs modernes. Nous en avons trois, qui font l'ouvrage d'autant d'Anglois, témoins oculaires de ce qu'ils racontent, & les seuls à qui l'on ait l'obligation d'un Journal exact de ce voyage. La première est du Chevalier Scory, Homme de sçavoir, qui a fait sur l'Isle de Tenerife & sur le Pic, des observations, dont Purchas a publié l'Extrait. Mais cet Editeur en ayant négligé la date, on est réduit à supposer (1) qu'elles sont de l'année 1600. L'Extrait est composé : 1°. D'un voyage au Pic & des observations de l'Auteur. 2°. De ses Remarques sur la nature du terroir de Tenerife, & sur ses productions. 3°. D'un détail sur les anciens Habitans de l'Isle. 4°. D'une Description de Laguna. Le second & le dernier de ces articles ont déjà trouvé place dans les Supplémens qu'on a joints à la description de Nicols. Les deux autres vont entrer ici ; mais il faut observer que Purchas suivant sa méthode ordinaire, qui est de mutiler grossièrement les meilleurs Auteurs, n'a pas donné l'extrait de l'Ouvrage entier ; de sorte qu'on ignore à quoi le reste avoit rapport.

Remarques préliminaires sur les Auteurs de ces Relations.

Le second voyage au Pic est inséré dans l'Histoire de la Société Royale de Londres (2) par le Docteur Sprat, ensuite Evêque de Rochester ; elle y est sans nom d'Auteur & sans date ; mais on croit pouvoir conclure de quelques circonstances qu'elle fut écrite en 1650 ou 52. Le troisième voyage est de Mr Edens, qui le fit en 1715, & qui a consenti que sa Relation fût insérée (3) dans les Transactions de la Société Royale. Comme ces trois pieces sont extrêmement curieuses, & que chacune renferme quantité de Remarques différentes, elles méritent de trouver place ici séparément ; & pour n'y laisser rien à désirer, on y joindra plusieurs observations sur l'Histoire naturelle de Tenerife, communiquées par l'Auteur de la seconde Relation.

Description du Pic de Tenerife, & recherches sur les Guanches.

La fameuse montagne de Teyde ou Teythe, qu'on nomme communément le Pic de Tenerife, cause une égale admiration de près ou dans l'éloignement. Elle étend sa base jusqu'à (4) Garrachico, d'où l'on compte deux journées & demie de chemin jusqu'au sommet. Quoiqu'elle paroisse se terminer en pointe fort aigue, comme un pain de sucre, avec lequel elle a d'ailleurs beaucoup de ressemblance ; elle est plate néanmoins, à l'extrémité, dans l'étendue de plus

(1) Il est certain par un endroit de la Relation que l'Auteur étoit aux Canaries en 1581, mais il paroît ensuite qu'il n'écrivit point dans la même année.

(2) Publiée pour la première fois en 1667,

Tome II.

in-4°. 107 pages.

(3) Nombre 345, p. 317 ; & dans l'Abregé des Jones, Vol. V. Part. II. p. 147.

(4) Ville maritime, au côté Nord-Ouest de l'Isle, & au Sud d'Oratava.

SCORY.
1600.
Manière de
monter au Pic du
Teatide.

d'un arpent. Le centre de cet espace est un gouffre d'où il s'élance de grosses pierres, avec de la flamme & de la fumée, accompagnées d'un bruit prodigieux. On y peut monter pendant sept lieues sur des Mules ou sur des Anes ; mais il faut continuer le voyage à pied, avec de grandes difficultés. Chacun est obligé de porter ses provisions de vivres.

On ne peut s'ar-
rêter long-temps
au sommet.

Le dos de la montagne, pendant les dix premiers milles, est orné des meilleurs arbres de toutes les espèces ; & le terrain est même arrosé de petits ruisseaux sortant de leurs sources, qui venant à se joindre, descendent jusqu'à la mer en larges torrents, sur-tout lorsqu'il arrive quelque pluie violente qui les grossit. Quand on est au milieu du chemin, le froid devient insupportable ; & l'on est forcé de ne marcher que du côté du Sud, & pendant le jour seulement. Cette Région froide ne finit qu'à deux lieues du sommet, où la chaleur n'est pas moins (5) extrême qu'au fond de la vallée ; ainsi par une raison toute opposée on est obligé de marcher du côté du Nord, & seulement pendant la nuit. Le tems le plus commode de l'année pour ce voyage est le cœur de l'Été, parce qu'on évite les torrents qui viennent de la fonte des neiges. Si l'on arrive au sommet vers la fin de la nuit, on peut y passer quelques heures ; mais il est impossible de s'y arrêter après le lever du Soleil. On y reçoit bientôt, du côté de l'Est, des vapeurs si ardentes qu'on les croiroit sorties d'un four enflammé.

Le Soleil paroît
tourner sur son
centre.

Il est remarquable que du sommet, le Soleil paroît beaucoup plus petit lorsqu'il est monté sur l'horizon que lorsqu'on le voit au-dessous de soi, & qu'il semble tourner sur son centre. Le Ciel y est fort clair & fort serein. Il n'y tombe jamais de pluie, & le vent ne s'y fait jamais sentir (6) ; on rapporte la même chose du Mont Olympe. Quoique l'Isle soit si remplie de Rochers qu'on en compte jusqu'à vingt mille, elle paroît de l'extrémité du Mont comme une belle Plaine, divisée en portions par des bordures de neiges ; mais ce qu'on prend pour la terre n'est au fond que les nuées, qu'on a plusieurs milles au-dessous de soi.

Ruisseaux de
souffre.

Née des an-
ciens habitans.

Toute la partie d'en haut est ouverte & stérile, sans aucune apparence d'arbre ou de buisson. Il en sort du côté du Sud plusieurs ruisseaux de souffre qui descendent dans la région de la neige : aussi paroît-elle entremêlée dans plusieurs endroits de veines de souffre. La flamme du Volcan dont on a parlé s'élance avec plus de force en Été. Si l'on jette une pierre dans le gouffre, elle y rétentit, comme un vaisseau creux de cuivre, contre lequel on frappetoit avec un marteau d'une prodigieuse grosseur ; aussi les Espagnols lui ont-ils donné le nom de *chaudron du Diable*. Mais les Naturels de l'Isle étoient persuadés sérieusement que c'est l'enfer, & que les âmes des Méchans y faisoient leur séjour, pour être tourmentées sans cesse, tandis que celles des Bons habitoient l'agréable vallée où l'on a bâti la Ville de Laguna : en effet le monde entier n'a pas de canton où la température de l'air soit plus douce, ni de perspective plus riante que celle qu'on a du centre de cette Plaine.

Origine des
Guanches.

On connoît peu l'origine des Guanches. Ils étoient barbares à l'arrivée des

(1) Elle pouvoit venir alors de quelque éfervescence extraordinaire du Volcan, car les autres Voyageurs ne parlent point de cette chaleur excessive.

(6) D'autres ont trouvé au sommet, du vent & du froid. Scory est le seul qui parle de ce tournoyement du Soleil.

Espagnols ; ils le sont encore. Leur ancien langage , qui n'a pas cessé de subsister dans la Ville de Candelaria , ressemble beaucoup à celui des Mores de Barbarie. Berancourt , Gentilhomme François , qui découvrit le premier leurs Isles , les représente (7) comme des Payens qui n'avoient pas la moindre idée de Dieu ; mais au contraire le Chevalier Scory assure qu'ils reconnoissoient un pouvoir suprême , auquel ils donnoient divers noms , tels que ceux d'Achurahhan , Achuhuchumar , Achguaya-xerax , qui signifient le plus grand , le plus sublime , le conservateur de tout ce qui existe. Lorsqu'ils manquoient de pluie , ou qu'ils étoient incommodés par le dérangement des saisons & par quelqu'autre disgrâce , ils conduisoient leurs Moutons & leurs Chèvres dans un lieu destiné aux exercices de Religion ; & sevrant ce jour-là les petits du lait de leurs meres , ils tiroient du sang à tous leurs Troupeaux , dans l'opinion que c'étoit le moyen d'appaier la colere divine , & d'obtenir du Ciel ce qui leur manquoit. Ils avoient quelque notion de l'immortalité & d'une punition future du crime , puisqu'ils regardoient le Volcan du Pic comme l'enfer des méchans. Ils appelloient Echeyde , & le Diable Guayotta ; mais l'Auteur ne remarque point qu'ils eussent de commerce avec cet ennemi de Dieu.

SCORY.
1600.

Sacrifice fort
singulier.

Dans les affaires civiles ils avoient quelque apparence d'ordre. Ils avoient des Rois , dont ils se reconnoissoient les Vassaux ; & le serment de leur soumission se renouvelloit à leur mariage. Le droit de succession étoit établi parmi eux , sans y admettre les Bâtards : ils avoient un certain nombre de Loix , auxquelles ils faisoient profession d'obéir. Leurs Rois n'habitoient point d'autres Palais que des cavernes raillées dans les rocs , ou formées par la nature : on en voit encore un très grand nombre , entre lesquelles on croit distinguer celles qui appartinrent aux Princes de la Nation. L'Isle de Tenerife fut gouvernée long-tems par un seul Roi , qui portoit le nom d'Adex : ensuite les enfans d'un de ces Monarques ayant conspiré contre leur Pere , divisèrent le Royaume en neuf parties , parce qu'ils étoient autant de Freres. Ils s'éleva , entre eux & leurs Successeurs , des guerres qui affoiblirent insensiblement la Nation ; cependant l'ambition y avoit moins de part que le vol. Les injustices mutuelles consistoient à se dérober des bestiaux , particulièrement des Chevres mouchérées , dont ils faisoient beaucoup d'estime ; il y a beaucoup de ressemblance , pour la taille & la couleur , entre leurs Chevres & les Daims d'Angleterre.

Leur Gouver-
nement civil.

Cause de leurs
guerres.

Ils avoient une forme établie pour les mariages : elle consistoit à demander le consentement des Peres avec quelques cérémonies ; mais après l'avoir obtenu il y avoit peu de formalités pour la consommation : aussi des liens si faciles se rompoient-ils de même. Il étoit libre de quitter une femme pour laquelle on prenoit du dégoût , & de s'en procurer successivement plusieurs autres , avec cette restriction néanmoins que tous les enfans nés après le premier divorce passioient pour illégitimes : le Roi seul étoit exempt de cette loi , en faveur de la succession ; il avoit droit sous le même prétexte d'épouser sa sœur. A la naissance d'un enfant , une femme choisie pour cet office lui versoit de l'eau sur la tête , & dès ce moment elle contractoit avec la famille une

Leurs mariages.

(7) Ce n'est pas le seul exemple d'un Peuple plus rempli de l'idée d'un premier Erre que les premiers Voyageurs ont représenté ceux qui leur avoient fait cette injustice.

SCORY.
1600.
Freres de
leurs jeunes.

sans.

Habille-
ment des
Guanches.

Leurs ali-
mens.

Leurs Fêtes.

Fruits qu'ils
nomment Mo-
zan, & son ali-
gé.

forte d'affinité, qui ne lui permettoit plus d'épouser un homme de la même race. Les jeunes gens s'exerçoient à sauter, à courir, à lancer des dards & des pierres; mais surtout à la danse, dont ils font encore aujourd'hui leur plaisir & leur gloire. La vertu & l'honnête simplicité étoient en si haute recommandation parmi eux, que par une loi inviolable ceux qui faisoient quelque violence à une femme étoient punis de mort.

La plupart des Guanches étoient bienfaits dans leur taille, & d'une bonne complexion. Il s'y trouvoit quelquefois des Gens d'une hauteur incroyable. On a découvert dans une de leurs cavernes la tête d'un Guanche, qui avoit quatre-vingt dents; & son corps, qui fut trouvé dans la caverne sépulchrale des Rois de Guymur, de la race desquels on prétend qu'il étoit, n'avoit pas moins de quinze pieds. Au Sud de l'île, les Guanches étoient couleur d'olive; mais du côté du Nord ils étoient blancs, surtout les Femmes, qui avoient aussi la chevelure fort longue & fort belle. Leur habit commun étoit une casaque courte de peau d'agneau, sans manches & sans col, liée par devant avec des courtoies de cuir. Les femmes étoient vêtues comme les Hommes, & cette casaque se nommoit *Tomari*; mais la modestie leur y faisoit joindre une autre robe de peau, qui descendoit par dessous, jusqu'à leurs talons; car elles regardoient comme une indecence pour leur sexe d'avoir la poitrine & les pieds découverts. On les ensevelissoit dans le dernier habit qu'elles avoient porté pendant leur vie (8).

Pour alimens, les Guanches semoient de l'orge & des fèves; le froment leur étoit inconnu. Ils faisoient cuire l'orge au feu, & le broyant dans des moulins à bras, tels qu'on en use en Espagne, ils en tiroient la farine, pour en composer une sorte de pain avec de l'eau, du lait & du beurre; c'est ce qu'ils appelloient *Giffio*, dont ils faisoient leur principale nourriture. Cependant ils mangeoient quelquefois de la chair de Mouton, de Chevre & de Porc; mais c'étoit dans certains jours réglés, qui étoient comme leurs jours de Fête. Ils s'assembloient alors, pour joindre d'autres réjouissances à la bonne chère. Leur Roi, qui présidoit à ces assemblées, distribuoit de sa propre main trois Chevres à chaque bande, composée de vingt Guanches, & du *Giffio* à proportion: après quoi toutes les bandes venoient successivement devant le Monarque, & monroient leur habileté dans tous les exercices dont l'usage étoit établi. Pendant ces Fêtes, l'on publioit un armistice, qui donnoit aux hommes la liberté de traverser le Pays de leurs ennemis; & souvent malgré la guerre, ils s'invitoient à des festins mutuels avec un parfait oubli de toutes sortes de ressentimens. Dans la saison d'ensemencer les terres, le Roi faisoit des lorts de chaque canton, & les distribuoit entre les Hommes. On se servoit de cornes d'animaux pour les cultiver, & l'on prononçoit des paroles myltérieuses en y jettant la semence; tous les ouvrages domestiques étoient le partage des Femmes.

Ils ont une sorte de fruit qu'ils nomment *Mozan*, de la grosseur d'un pois: il est d'abord très verd; ensuite rougissant à mesure qu'il mûrit, il devient enfin très noir. On le compareroit à nos groseilles noires, s'il n'étoit

(8) L'article qui regarde la sépulture des Meurs, & toutes les cérémonies des cavernes sépulchrales est renvoyé à la fin de la troisième Relation. Ce qui regarde ici le Géant de quinze pieds parait une exagération.

d'un goût beaucoup plus agréable. Les Guanches n'en succent que le jus. Ils en font une espèce de miel, qu'ils appellent Chacerguen. Le Mozan le cueille fort mûr : on le laisse sécher au soleil pendant sept ou huit jours ; ensuite le broyant avec des pierres, on le fait bouillir dans l'eau, jusqu'à ce qu'il s'épaississe en syrop. C'est la médecine des Guanches pour le flux de ventre, & pour quantité de maux. Ils ont aussi l'usage de la saignée aux bras, aux temples & au front ; mais leur lancette n'est qu'un cizeau tort aigu.

SCORY.
1600.

Second Voyage au Pic de Tenerife.

Quoique le Docteur Sprat n'ait pas fait connoître l'Auteur particulier de cette Relation, il assure que les Marchands du voyage étoient une compagnie d'honnêtes gens, dont le témoignage ne souffre aucune exception. Après s'être pourvus d'un guide, de chevaux & de Domestiques, ils partirent d'Oratava, Port de mer au Nord de Tenerife. Leur marche ayant commencé à minuit, ils arriverent à huit heures du matin au pied de la montagne, où ils s'arrêtèrent sous un grand Pin, pour s'y rafraichir jusqu'à deux heures après midi ; ensuite continuant leur chemin au travers de plusieurs montagnes sablonneuses & stériles, sans y trouver un seul arbre, ils eurent beaucoup à souffrir de la chaleur jusqu'au pied du Pic, où ils ne trouverent pour abri que de gros Rochers, qui sembloient y être tombés de quelque partie de la montagne.

A six heures du soir ils commencèrent à monter le (9) Pic ; mais après avoir marché l'espace d'un mille, ils trouverent le chemin si difficile pour les chevaux, qu'ils prirent le parti de les laisser derrière eux avec leurs Domestiques. Pendant ce premier mille, quelques-uns des Voyageurs ressentirent des faiblesses & des maux de cœur. D'autres furent tourmentés par des vomissemens & des tranchées ; mais ce qui parut encore plus surprenant, le crin des chevaux se dressa. Les Malades ayant demandé du vin, qu'on portoit dans de petits barils, ils le trouverent si froid qu'ils n'en purent boire sans l'avoir fait chauffer : cependant l'air étoit calme & modéré ; mais vers le coucher du Soleil, le vent devint si violent & si froid, qu'étant forcés de s'arrêter sous les Rocs ils y allumèrent de grands feux pendant toute la nuit.

Ils recommencèrent à monter vers quatre heures du matin. Après avoir fait l'espace d'un mille, un des Voyageurs se trouva si mal qu'il fut obligé de retourner sur ses pas. Là commencèrent les Rochers noirs. Le reste de la Compagnie continua sa marche jusqu'au pin de sucre, c'est-à-dire à l'endroit où le Pic commence à prendre cette forme. La plus grande difficulté qu'ils y eurent à combattre fut le sable blanc, contre lequel néanmoins ils s'étoient munis, en prenant avec eux des fouliers, dont la semelle étoit plus large d'un doigt que le cuir supérieur : ils gagnèrent avec beaucoup de peine le dessus des Rochers noirs, qui est plat comme un pavé. Comme il ne leur restoit plus qu'un mille jusqu'au sommet, ils sentirent redoubler leur courage ; & sans être tentés de se reposer, ils gagnèrent enfin le sommet. Leur crainte avoir été d'y trouver la fumée aussi épaisse qu'elle leur avoit paru d'en bas ; mais ils n'y

ANNONCE
1652.
D'après d'Oratava.

Les Voyageurs
ressentirent des
faiblesses & d.
tranchées.

Souliers pour
marcher dans le
sable.

Sommet du Pic,
& ce qu'on y
trouve.

(9) On l'appelle proprement *Taïbe*, *Teyde* & *Terraira*. C'est par excellence qu'on le nomme simplement le Pic de Tenerife. Il ne faut pas manquer ici de faire attention que ce Voyage se fait d'un côté du Pic différent de l'autre.

Li. liij

ANONYME.
1652.

fentirent que des exhalaisons assez chaudes, dont l'odeur étoit celle du soufre.

Dans la dernière partie de leur marche, ils ne s'étoient apperçus d'aucune altération dans l'air, & le vent n'avoit pas été fort impétueux; mais ils le trouverent si violent au sommet, qu'ayant voulu commencer par boire la santé du Roi, & faire une décharge de leurs fusils, à peine pouvoient-ils se soutenir. Ils avoient besoin de reparet leurs forces, que la fatigue avoit épuisées. Leur surprise augmenta beaucoup, lorsqu'ayant voulu goûter de l'eau-de-vie, ils la trouverent sans force; le vin au contraire leur parut plus vif & plus spiritueux qu'auparavant.

Forme & qua-
rité de la saou-
dure.

Le sommet du Pic, sur lequel ils étoient, sert comme de bord au fameux gouffre que les Espagnols appellent *Caldera*. Ils jugerent que l'ouverture peut avoir une portée de mousquet de diamètre; & qu'elle s'étend vers le fond l'espace d'environ quatre-vingt verges. Sa forme est celle d'un entonnoir; ses bords sont couverts de petites pierres tendres, mêlées de soufre & de sable, entre lesquelles il s'exhale de la fumée & des vapeurs chaudes, qui sont si dangereuses, que l'un des Voyageurs ayant tenté de remuer une pierre assez grosse, faillit d'être suffoqué. Les pierres mêmes sont si chaudes qu'on ne peut y toucher sans précaution. Personne n'osa descendre plus de quatre ou cinq verges, parce que le terrain s'enfonçant sous les pieds, on fut arrêté par la crainte de ne pouvoir remonter facilement; mais on prétend que des Voyageurs plus hardis en ont couru les risques, & qu'étant parvenus jusqu'au fond ils n'y ont rien trouvé de plus remarquable qu'une espèce de soufre clair, qui paroît comme du sel sur les pierres.

Ce qu'on dis-
coute de la sou-
dure du Pic.

Du haut de cette célèbre montagne, les Marchands Anglois découvrirent la grande Canarie, qui en est à quatorze lieues; l'Isle de Palme qui en est éloignée de dix-huit, celle de Gomera qui n'en est qu'à sept lieues, & celle de Ferro à plus de vingt; mais leur vûe s'étendoit à l'infini sur la surface de l'Océan, & l'on en doit juger par une simple remarque: c'est que la distance de Tenerife à Gomera, qui est de sept lieues, ne paroît pas plus grande que la largeur de la Tamise.

Effet du Soleil
dans ce lieu.

Aussitôt que le Soleil parut à l'horison, l'ombre du Pic parut couvrir non-seulement l'Isle de Tenerife & celle de Gomera, mais toute la mer, aussi loin que les yeux pouvoient s'étendre; & la pointe du Mont sembloit tourner distinctement, & se peindre en noir dans les airs. Lorsque le Soleil eut acquis un peu d'élevation, les nuées se formèrent si vite qu'elles firent perdre tout d'un coup aux Marchands la vûe de la mer, & celle même de l'Isle de Tenerife, à la réserve de quelques pointes des montagnes voisines qui sembloient percer au travers. Nos observateurs ne purent savoir si ces nuées s'élevent quelquefois au-dessus du Pic même; mais quand on est au-dessous, on s'imagineroit qu'elles sont suspendues sur la pointe, ou plutôt qu'elles l'enveloppent; & cette apparence est constante pendant les vents de Nord-Ouest: c'est ce que les Habitans appellent le Cap. Ils le regardent comme le prognostic certain de quelque tempête.

Méthode au
de savoir du Pic.

Un des mêmes Marchands, qui recommença le voyage deux ans après, arriva au sommet du Pic avant le jour. S'étant mis à couvert sous un roc, pour se garantir de la fraîcheur de l'air, il s'aperçut bientôt que ses habits étoient

fort hamides ; il jeta les yeux autour de lui , & sa surprise fut extrême de voir quantité de gouttes d'eau couler au long des Rocs. Il remarqua aussi que du sommet des autres montagnes , il s'écoule continuellement de petites veines d'eau , qui se rassemblent ou qui se dispersent suivant la facilité qu'elles trouvent à leur passage.

Après avoir passé quelque tems au sommet du Pic , les Anglois descendirent par une route sablonneuse jusqu'au bas de ce qu'on appelle le Pain de sucre ; & comme elle est si roide qu'on la croiroit perpendiculaire , ils en furent bientôt dégagés. En jettant les yeux dans cet endroit , ils découvrirent une cave qui leur causa de l'admiration : sa forme est celle d'un four , dont l'ouverture seroit au sommet. Ils eurent la curiosité d'y descendre avec des cordes , dont ils firent tenir le bout par leurs Domestiques. La profondeur de cette cave est de dix verges , & sa largeur de quinze. En descendant , ils furent obligés de s'arrêter sur un tas de neige fort dure , pour éviter un trou rempli d'eau qui a l'apparence d'un puits , & qui est directement au-dessous de l'ouverture de la cave. Il a six brasses de profondeur , sans que les Anglois pussent juger si c'est une source d'eau vive , ou l'assemblage de la neige fondue , ou la distillation des Rochers. De tous les côtés de la grotte on voit des glaçons suspendus , qui descendent jusqu'aux tas de neige , dont le fond est rempli ; mais nos Voyageurs bienôt incommodés de l'excès du froid quitterent ce lieu pour continuer de descendre. Ils arriverent à Oratava vers cinq heures du soir , le visage si rouge & si cuisant , que pour se rafraîchir ils furent obligés de se faire laver long-tems la tête avec des blancs d'œufs.

La hauteur perpendiculaire du Pic est d'environ deux milles & demi. Les Marchands Anglois n'apperçurent point d'autre arbre dans leur route que des pins. Ils ne virent nulle trace d'herbe , ni de buisson ; mais au milieu du sable blanc ils remarquèrent une plante qui a quelque ressemblance avec le Jonc. Près du lieu où ils avoient passé la nuit , ils découvrirent aussi plusieurs de ces Cannes carrées , dont on a parlé dans la Relation de Nicols : leur racine a presque un demi-pied de largeur , & les scions sont hauts de sept à huit pieds. Ils portent au sommet un petit fruit rouge , qui rend , en le pressant , une sorte de lait si venimeux , que si l'on en distille sur la peau d'un cheval ou de quelque autre bête , il fait tomber aussi-tôt le poil. Il s'en trouva de secs , dont les Anglois se servirent pour allumer du feu. Mais cette plante n'est pas propre au Pic de Tenerife. Elle croit dans toutes les parties de l'Isle , & quelques Naturalistes la prennent pour une espèce d'Euphorbium.

Troisième Voyage au Pic de Tenerife , par M. Edens.

Le Mardi 13 d'Août 1715 , à dix heures & demie du soir , l'Auteur accompagné de quatre Anglois & d'un Hollandois , avec des Domestiques & des chevaux pour le transport de leurs provisions , partit du Port d'Oratava : leur Guide étoit le même qui en avoit servi depuis plusieurs années à tous les Etrangers qui avoient fait ce voyage.

Ils arriverent avant minuit à la Ville d'Oratava (10), qui est à deux milles du

(10) La Ville & le Port sont sur la Côte du Nord.

ANONYME.
1652.

Cave ou grotte
suspense.

Plante du Pic
sa Racine.

Espèce d'Euphorbium.

EDENS.
1715.

Départ d'Oratava.

EDENS.
1715.
Détail de la
route.

Port; & suivant les instructions du Guide ils y prirent des bâtons d'une forme commode, pour faciliter leur marche.

Le jour suivant, à une heure du matin, ils s'avancèrent, jusqu'au pied d'une montagne fort roide, à un mille & demi de la Ville; & commençant à voir autour d'eux à la faveur de la Lune, qui étoit fort claire, ils découvrirent le Pic, environné d'une nuée blanche qui le couvroit comme un chapeau. De-là, suivant le pied de la montagne, ils gagnèrent une plaine que les Espagnols ont nommée *Dornajito en el monte verde*, c'est-à-dire, petit trou dans la montagne verte: ce nom lui vient, comme l'Auteur le suppose, d'un trou très profond qu'on trouve un peu plus loin sur la droite, dans lequel tombe une eau pure & fraîche qui descend des montagnes. Après avoir marché par des chemins tantôt rudes & tantôt fort aisés, ils arrivèrent à trois heures près d'une petite croix de bois, que les Espagnols appellent *la Cruz de la Solera*, d'où ils apperçurent le Pic devant eux; mais quoique depuis la Ville ils eussent montré presque continuellement par divers détours, il ne leur parut pas moins élevé, & les nuées blanches en couvroient encore la pointe.

Quantité de
pins sur les mon-
tagnes.

Un demi-mille plus loin, ils se trouverent sur le dos d'une montagne fort rude & fort escarpée, qui se nomme *Caravalla*; nom qui lui vient d'un grand Pin que leur Guide les pria d'observer: Cet arbre jette en effet une grande branche, qui par la manière dont elle s'avance au-delà des autres, a l'air d'un mât, tandis que les autres forment une touffe qui ressemble à la partie d'avant d'une Caravelle; on trouve d'ailleurs, des deux côtés, un grand nombre d'autres Pins. Entre ces arbres, ils virent plusieurs ruisseaux de souffre enflammé, qui descendoient de la montagne en serpentant, & de petits tourbillons de fumée qui s'élevoient des lieux où le souffre avoit commencé à s'enflammer. Ils eurent le même spectacle la nuit suivante, lorsqu'ils se retirèrent sous les Rocs pour s'y reposer; mais ils ne purent découvrir d'où venoit l'inflammation, ni ce que devenoient ensuite ces ruisseaux ardents.

Roisiers de
soufre enflam-
més.

Vers cinq heures du soir ils arrivèrent au sommet de la Montagne, où ils trouverent un fort gros arbre, que les Espagnols appellent *el Pino de la Merenda*, c'est-à-dire, l'arbre de la Collation. Le feu que différens Voyageurs ont fait au pied, en a découvert le tronc & fait couler beaucoup de térébentine. Nos Anglois en allumèrent un grand, à peu de distance, & s'arrêtèrent pour se rafraîchir. Ils apperçurent quantité de lapins, qui ont peuplé ces lieux deserts & sablonneux. Depuis cet endroit jusqu'à assez près du pain de sucre, on est fort incommodé par l'abondance du sable.

Quantité qu'il
y a de ces lieux.

Ils se remirent en marche vers six heures; & trois quarts d'heure après ils arrivèrent à *Portillo*, c'est-à-dire, à l'ouverture de plusieurs grands Rocs, d'où ils recommencèrent à découvrir le Pic, qui ne leur paroissoit plus qu'à deux lieues & demie d'eux. Leur Guide les assura qu'ils étoient à la même distance du Port. Mais le Pic ne cessoit pas de leur paroître enveloppé de nuées blanches. A sept heures & demie ils arrivèrent à *Las-Faldas*, c'est-à-dire, aux avenues du Pic; d'où, jusqu'à la Stancha, qui n'est qu'à un quart de mille du pain de sucre, ils eurent à marcher sur de petites pierres si mobiles, que les chevaux y enfonçoient jusqu'au-dessus du pied. La couche en devoit être fort épaisse, puisque l'Auteur y fit un grand trou sans en pouvoir trouver le fond.

Pierres fort
mobiles.

A mesure qu'on s'approche du Pain de sucre, on voit quantité de grands rocs dispersés, qui, suivant le récit du Guide, ont été précipités du sommet par d'anciens Volcans. Il s'en trouve aussi des tas, qui ont plus de soixante toises de longueur ; & l'Auteur observe que plus ils sont loin du pied du Pic, plus ils ressemblent à la pierre commune des rocs. Mais ceux qui sont moins éloignés paroissent plus noirs & plus solides. Il y en a même qui ont la couleur du caillou, avec une sorte de brillant, qui fait juger qu'ils n'ont point été altérés par le feu : au lieu que la plupart des autres tirent beaucoup sur le charbon de forge ; ce qui ne laisse pas douter que de quelque lieu qu'ils viennent ils n'aient souffert les impressions d'une ardente chaleur.

A neuf heures, les Voyageurs arrivèrent à la Stancha, un quart de mille au-dessus du pied du Pic, au côté de l'Est. Ils y trouvèrent trois ou quatre grands rocs, durs & noirs, qui s'avancent assez pour mettre plusieurs personnes à couvert. Ils placèrent leurs chevaux dans ce lieu, & cherchant pour eux-mêmes une retraite commode, ils commencèrent par se livrer tranquillement au sommeil. Ensuite leurs gens préparèrent diverses sortes de viandes qu'ils avoient apportées. Comme leur dessein étoit de se reposer pendant tout le jour, Edens profita du tems pour observer mille objets qui le frappaient d'admiration. A l'Est du Pic, on voit à quatre ou cinq milles de distance plusieurs montagnes, qui s'appellent *Malpelles* ; & plus loin au Sud, celle qui porte le nom de *Montagne de Rejada*. Tous ces monts étoient autrefois des Volcans, comme l'Auteur ne croit pas qu'on en puisse douter à la vue des rocs noirs & des pierres brûlées qui s'y trouvent, & qui ressemblent à tout ce qu'on rencontre aux environs du Pic. Si l'on s'en rapporte aux réflexions d'Edens, rien n'est comparable à cet amas confus de débris entassés les uns sur les autres, qui peuvent passer pour une des plus grandes merveilles de l'Univers. Après avoir diné avec beaucoup d'appétit, les Voyageurs voulurent recommencer à dormir ; mais étant reposés de la fatigue qui les avoit forcés d'abord au sommeil, ils ne purent fermer les yeux dans un endroit si peu commode ; & leur unique ressource fut de jouer aux cartes pendant le reste de l'après midi. Vers six heures du soir ils découvrirent la grande Canatie, qu'ils avoient à l'Est par Nord.

La faim redevint si pressante qu'on fit un second repas avant neuf heures. Chacun se promit ensuite de pouvoir dormir sous le rocher. On se fit des lits avec les habits, & l'on choisit des pierres pour oreillers. Mais il fut impossible de goûter un moment de repos. Le froid tourmentoit ceux qui s'étoient éloignés du feu. La fumée n'étoit pas moins incommode à ceux qui s'en approchoient. D'autres étoient persécutés par les mouches, avec un extrême étonnement d'en trouver un si grand nombre dans un lieu où l'air est si rude & si perçant pendant la nuit. L'Auteur s'imagine qu'elles y sont attirées par les chevres, qui grimpent quelquefois sur ces rocs ; d'autant plus que dans une caverne fort proche du sommet de la montagne, il trouva une chevre morte. Elle n'avoit pu monter si haut sans beaucoup de peine ; & s'étant sans doute échauffée dans la matche, le froid l'avoit saisie jusqu'à lui causer la mort. A moins qu'on ne veuille supposer qu'elle étoit morte de faim, ou peut-être de quelque vapeur sulfureuse qui l'avoit étouffée ; ce qui paroît le plus probable, parce que l'Auteur ajoute qu'elle s'étoit séchée jusqu'à tomber presque en poudre. Enfin le

Tome II.

K k

EDENS.
1715.
Effets des vol-
cans.

La Stancha, où
les Voyageurs
passent la nuit.

Les Voyageurs
ne peuvent dor-
mir.

Ils sont surpris
de trouver beau-
coup de mon-
ches.

EDENS.
1715.

Deux monta-
gnes entre la
Stancha & le Pic.

Guide ayant averti qu'il étoit tems de partir, on se remit en marche à une heure après minuit. Comme le chemin ne permettoit plus de mener les chevaux, on laissa dans le même lieu quelques hommes pour les garder.

Entre la Stancha & le Sommet du Pic, on rencontre deux montagnes fort hautes, chacune d'un demi mille de marche. La première est parsemée de petites cailloux, sur lesquels il est aisé de glisser. L'autre n'est qu'un amas monstrueux de grosses pierres, qui ne tiennent à la terre que par leurs poids, & qui sont mêlées avec beaucoup de confusion. Après s'être reposés plusieurs fois, les Voyageurs arrivèrent au sommet de la première montagne, où ils prirent quelques rafraichissemens. Ensuite ils commencèrent à monter la seconde, qui est plus haute que la première, mais plus sûre pour la marche, parce que la grosseur des pierres les rend plus fermes. Ils n'en eussent pas moins de fatigue pendant une grosse demie heure, après laquelle ils découvrirent le Pain de sucre, qui leur avoit été caché par l'interposition des deux montagnes.

Ce qu'on dé-
couvre du pied du
Pain de sucre.

Au sommet de la seconde ils trouvèrent le chemin assez uni, dans l'espace d'un quart de mille, jusqu'au pied du Pain de sucre, où regardant leurs montres, ils furent surpris qu'il fût déjà trois heures. La nuit étoit fort claire, & la Lune se faisoit voir avec beaucoup d'éclat. Mais ils voyoient sur la mer des tas de nuées, qui paroisoient au-dessous d'eux comme une vallée extrêmement profonde. Ils avoient le vent assez frais au Sud-Est par Sud, où il demeura presque continuellement pendant tout le voyage. Pendant une demie-heure qu'ils furent assis au pied du Pain de sucre, ils virent sortir en plusieurs endroits une vapeur semblable à la fumée, qui s'élevant en petits nuages disparoisoit bientôt & faisoit place à d'autres petits tourbillons qui suivoient les premiers. A trois heures & demie, ils se remirent à monter dans la plus pénible partie du voyage. Edens & quelques autres ne ménageant pas leur marche, parvinrent au sommet dans l'espace d'un quart d'heure; tandis que le Guide & le reste de la Compagnie n'y arrivèrent qu'à quatre heures.

Forme & étendue
du Sommet
du Pic.

Grotte nommée
Caldera.

Le sommet du Pic est un ovale, dont le plus long diamètre s'étend du Nord-Nord-Ouest au Sud-Sud-Est. Autant qu'Edens en put juger, il n'a pas moins de cent quarante toises de longueur, sur environ cent dix de largeur. Il renferme dans ce circuit un grand gouffre, qu'on a nommé *Caldera*, c'est-à-dire la chaudière, dont la partie la plus profonde est au Sud. Il est assez escarpé sur tous ses bords; & dans quelques endroits il ne l'est pas moins que la descente du Pain de sucre. Toute la Compagnie descendit jusqu'au fond, où elle trouva vers quarante toises de profondeur des pierres si grosses que plusieurs surpassoient la hauteur d'un homme. La terre, dans l'intérieur de la chaudière, peut se paitir comme une sorte de pâte; & si on l'allonge dans la forme d'une chandelle, on est surpris de la voir brûler comme du soufre. Au dedans & au dehors on trouve quantité d'endroits brûlans, & lorsqu'on y leve une pierre on y voit du soufre attaché. Au-dessus des trous d'où l'on voit sortir de la fumée, la chaleur est si ardente qu'il est impossible d'y tenir long-tems la main. La cave où Edens trouva une chevre morte est au Nord-Est par Est, dans l'enceinte du sommet. Le Guide l'assura qu'il s'y distilloit souvent du véritable esprit de soufre; mais ce Phénomène ne parut point dans le peu de tems que les Anglois y passèrent.

Différentes ob-
servations sur le Pic.

Edens observe que c'est une erreur de s'imaginer, avec les Auteurs de

quelques Relations, que la respiration soit difficile au sommet du Pic : il rend témoignage qu'il n'y respira pas moins facilement qu'au pied. Il n'y mangea pas non plus avec moins d'appétit. Avant le lever du Soleil, il trouva l'air aussi froid qu'il l'eut jamais senti en Angleterre dans les plus rudes Hyvers. A peine put-il demeurer sans ses gants. Il tomba une rosée si abondante que tout le monde eut ses habits mouillés. Cependant le Ciel ne cessa point d'être fort serein. Un peu après que le Soleil fut levé, ils virent sur la mer l'ombre du Pic, qui s'étendoit jusqu'à l'Isle de Gomera ; & celle du sommet leur paroissoit imprimée dans le Ciel comme un autre Pain de sucre. Mais les nuées étant assez épaisses autour d'eux, ils ne découvrirent pas d'autres Isles que la grande Canarie & Gomera.

A six heures du matin ils pensèrent à partir pour retourner sur leurs traces. A sept heures ils arrivèrent près d'une citerne d'eau, qu'ils n'avoient pas remarquée en montant, & qui passe pour être sans fond. Leur Guide les assura que c'étoit une erreur, & que sept ou huit ans auparavant il l'avoit vûe à sec pendant les agitations d'un furieux Volcan. Edens jugea que cette citerne (11) peut avoir trente-cinq brasses de long sur douze de large, & que sa profondeur ordinaire est d'environ quatorze brasses. Elle a sur ses bords une matière blanche, que les Anglois, sur la foi de leur Guide, prirent pour du salpêtre. Il s'y trouvoit aussi dans plusieurs endroits de la glace & de la neige, l'une & l'autre fort dure, quoique couverte d'eau. Edens fit prendre de cette eau dans une bouteille, & ne fit pas difficulté d'en boire avec un peu de sucre. Mais il n'en avoit jamais bû de si froide. Du côté droit, il y avoit un grand amas de glaçons qui s'élevoit en pointe, & d'où les Anglois s'imaginèrent que l'eau couloit dans la citerne.

Trois ou quatre milles plus bas, ils découvrirent une autre cave, qui étoit remplie de squelettes & d'os humains. Ils en virent quelques-uns d'une grandeur si extraordinaire qu'ils les prirent pour des os de Géans. Mais ils ne purent apprendre d'où venoient tant de cadavres, ni quelle étoit l'étendue de la caverne.

Le 15 d'Août, ils rentrèrent à six heures du soir dans le Port d'Oratava, d'où ils étoient partis.

Conjecture sur l'origine du Pic, avec la description de la Cave des Morts, & des Momies de l'Isle Ténérife.

L'Auteur de la seconde Relation du Pic, y joint un détail curieux sur l'Isle de Ténérife, & sur les Habitans. Elle n'est pas son ouvrage; mais il la tenoit d'un homme fort judicieux, qui avoit vécu vingt ans dans cette Isle, avec le double titre de Médecin & de Marchand. Après en avoir extrait diverses remarques pour éclaircir la Relation de Nicols, on a réservé ce qui concerne l'Histoire naturelle de l'Isle, & les Momies qu'on y a trouvées, pour former ici un article qui ne mérite pas moins de curiosité que le Pic même.

L'opinion du Médecin, ou du Marchand, est que tout le terroir de Ténérife étant impregné de soufre, a pris feu dans (12) les anciens tems; & que l'Isle

(11) C'est apparemment la Cave ou la Grotte qu'on a déjà vûe dans l'article précédents.

(12) Voyez l'Histoire de la Société Royale par le Docteur Sprat, p. 104.

EDENS.
1715.

Cave ou citerne
qu'Edens trouva
à son retour.

Caverne sépulchrale.

ANONYME.
1652.

A qui l'on doit
ses observations.

Explication physique
des apparences du Pic &
des environs.

ANONYME.
1652.

entière, ou la plus grande partie, a sauté tout à la fois. Alors sont sortis des entrailles de la terre quantité de montagnes & de vastes rocs, qui paroissent aujourd'hui dans tous les cantons de l'Isle; mais particulièrement dans la partie du Sud-Ouest : & suivant les mêmes idées, la plus grande partie du soufre s'étant trouvée au centre de l'Isle a soulevé le Pic à cette hauteur prodigieuse qui fait (13) l'admiration des Voyageurs. L'Auteur est persuadé que ceux qui observeront attentivement, sur les lieux, la situation & la forme de tous ces rochers calcinés, entreront tout d'un coup dans son opinion; car ces grandes masses sont couchées autour du Pic, à trois ou quatre mille de distance, l'une sur l'autre, & dans un ordre à faire juger que la terre s'étant enflée par la force du soufre, a crevé tout d'un coup, pour vomir des montagnes & des torrents de rochers, qui ont roulé pêle-mêle les uns par dessus les autres, sur-tout vers le Sud-Ouest; car dans cette partie de l'Isle, depuis le sommet du Pic jusqu'à la Côte, on voit non-seulement de vastes amas de ces rocs brûlés, mais jusqu'aux traces d'une infinité de fleuves de soufre, dont les ravages ont tellement ruiné le terroir que la stérilité paroît son partage éternel. Du côté du Nord on ne voit presque aucun rocher.

Mines & minières.

L'Auteur conçoit que dans le tems de la grande éruption, il sortit du fourneau plusieurs mines de métaux différens. On en remarque encore des traces sur un grand nombre de rocs, qui ont la couleur, les uns de l'or, les autres de l'argent ou du cuivre; particulièrement dans les *Azulcios*, qui sont de hautes montagnes de cette partie Sud-Ouest, où peu de personnes ont pénétré. Mais l'Auteur, qui se vante d'avoir eu le tems & la curiosité de les visiter, rend témoignage qu'il y a vu, dans plusieurs endroits, de la terre blanchâtre, mêlée de pierres bleues, qui sont couvertes d'une rouille jaune, semblable à celle du cuivre ou du vitriol. Il y a remarqué aussi de petites sources d'eau vitriolique, qui ne peuvent être éloignées de quelques mines de cuivre. Un Fondeur de cloches, au Port d'Oratava, assuroit qu'ayant apporté sur deux chevaux leur charge de cette terre, il en avoit tiré assez d'or pour en faire deux grosses bagues. Un Portugais qui avoit voyagé dans les Indes occidentales, répétoit souvent qu'il ne doutoit pas que l'Isle de Ténérife n'eût d'aussi bonnes mines que celles du Mexique & du Pérou. Enfin, un ami de l'Auteur avoit tiré de quoi faire deux cuillères d'argent, de quelques charges de terre qu'il avoit apportées du même côté des montagnes. On y trouve encore des eaux nitreuses, & des pierres couvertes d'une rouille couleur de safran, qui a le goût du fer.

Caves des morts.
A quel titre l'Auteur les visite.

Le même Ecrivain nous apprend que l'Isle est remplie de sources d'eau fraîche, qui ont le goût du lait; & qu'à Laguna, où l'eau est rare, on l'épure en la filtrant au travers de certaines pierres. Il confirme d'ailleurs la plupart des observations de Nicols.

A l'égard des enterremens, il raconte que sa qualité de Médecin lui ayant fait rendre des services considérables aux Insulaires, il obtint d'eux la liberté de visiter leurs cavernes sépulchrales; spectacle qu'ils n'accordent à personne, & qu'on ne peut se procurer malgré eux sans exposer sa vie au dernier danger. Ils ont une extrême vénération pour les corps de leurs Ancêtres; & la curiosité

(11) On prétend que le Pic de S. Philippe ou de Fuego, une des îles du Cap-Vert, s'est formé de même. Voyez le Voyage de Roberts dans ces îles, p. 416.



L. Sculp.

Cave Sépulchrale des Guanches.

L. Sculp.

XV.

des Etrangers passe chez eux pour une profanation. Dans leur petit nombre & leur pauvreté, ils sont si fiers & si jaloux de leurs usages, que le plus vil de leur nation dédaigneroit de prendre une Espagnole en mariage. L'Auteur se trouvant donc à *Guimar*, Ville peuplée presque uniquement par les descendants des anciens Guanches, eut le crédit de se faire conduire à leurs caves. Ce sont des lieux anciennement creusés dans les rochers, ou formés par la nature, qui ont plus ou moins de grandeur suivant la disposition du terrain. Les corps y sont coufés dans des peaux de chevres, avec des courroies de la même matiere, & les coutures si égales & si unies qu'on n'en peut trop admirer l'art. Chaque enveloppe est exactement proportionnée à la grandeur du corps. Mais ce qui cause beaucoup d'admiration, c'est que tous les corps y sont presque entiers. On trouve également dans ceux des deux sexes les yeux, mais fermés, les cheveux, les oreilles, le nez, les dents, les levres, & la barbe; & jusqu'aux parties naturelles. L'Auteur en compta trois ou quatre cens dans différentes caves, les uns debout, d'autres couchés sur des lits de bois, que les Guanches ont l'art de rendre si dur, qu'il n'y a pas de fer qui puisse le percer.

Un jour que l'Auteur étoit à prendre des lapins au Furet, chasse fort exercée dans l'Isle de Ténérife; ce petit animal, qui avoit un grelot au cou le perdit dans un terrier, & disparut lui-même sans qu'on pût reconnoître ses traces. Un des Chasseurs, à qui il appartenoit, s'étant mis à le chercher au milieu des rocs & des brossailles, découvrit l'entrée d'une cave des Guanches. Il y entra; mais sa frayeur se fit connoître aussi-tôt par ses cris. Il y avoit aperçu un cadavre d'une grandeur extraordinaire, dont la tête reposoit sur une pierre, les pieds sur une autre; & le corps sur un lit de bois. Le Chasseur devenu plus hardi en se rappelant les idées qu'il avoit sur la sépulture des Guanches, coupa une grande pièce de la peau que le Mort avoit sur l'estomac. L'Ecrivain de cette Relation rend témoignage qu'elle étoit plus douce & plus souple que celle de nos meilleurs gants, & si éloignée de toute sorte de corruption, que le même Chasseur l'employa pendant plusieurs années à d'autres usages. Ces cadavres sont aussi légers que la paille. L'Auteur, qui en avoit vu quelques-uns de brisés, proteste qu'on y distingue les nerfs, les tendons, & même les veines & les artères, qui paroissent comme autant de petites cordes.

Si l'on s'en rapporte aujourd'hui aux plus anciens Guanches, il y avoit parmi leurs Ancêtres une Tribu particulière qui avoit l'art d'embaumer les corps, & qui le conservoit comme un mystère sacré qui ne devoit jamais être communiqué au vulgaire. Cette même Tribu composoit le Sacerdoce, & les Prêtres ne se mêloient point avec les autres Tribus par des mariages. Mais après la conquête de l'Isle, la plupart furent détruits par les Espagnols, & leur secret perit avec eux. La tradition n'a conservé qu'un petit nombre d'ingrédients qui entroient dans cette opération. C'étoit du beurre mêlé de graisse d'ours, qu'on gardoit exprès dans des peaux de chevre. Ils faisoient bouillir cet onguent avec certaines herbes, telles qu'une espèce de lavande qui croit en abondance entre les rocs, & une autre herbe nommée *Lara*, d'une substance gommeuse & glutineuse qui se trouve sur le sommet des montagnes; une autre plante, qui étoit une sorte de *Cyclamen* ou de Truffe; la sauge sauvage, qui croit par tout dans les montagnes; enfin plusieurs autres simples qui

ANONYME.
1652.

Ce qu'il y avoit.

Découverte d'une cave & d'un corps.

Art d'embaumer pratiqué par les Guanches.

K k iij

ANONYME.
1652.

faisoient dans ce mélange un des meilleurs baumes du monde. Après cette préparation, on commençoit par vider le corps de ses intestins, & le laver avec une lessive faite d'écorce de Pins, sechée au soleil pendant l'Été, ou dans une éruve en Hyver. Cette purification étoit répétée plusieurs fois. Ensuite on faisoit l'onction au dedans & au dehors, avec un grand soin de la laisser sécher à chaque reprise. On la continuoit jusqu'à ce que le baume eût entièrement pénétré les cadavres, & que la chair se retirant on vit paroître tous les muscles. On s'apercevoit qu'il ne manquoit rien à l'opération lorsque le corps étoit devenu extrêmement léger. Alors on le couloir dans des peaux de chevres, comme on l'a déjà fait observer. Il est remarquable que pour éviter la dépense, lorsqu'il étoit question des pauvres, on leur ôtoit le crâne. Ils étoient coufus aussi dans des peaux, mais auxquelles on laissoit le poil. Au lieu que celles des riches étoient si fines, & passées si (14) proprement, qu'elles se conservent fort douces & fort souples jusqu'aujourd'hui.

Caves des Rois
toujours inconnues.

Les Guanches racontent qu'ils ont plus de vingt caves de leurs Rois & de leurs grands hommes, inconnues, même parmi eux, excepté à quelques vieillards qui sont les dépositaires d'un si respectable secret, & qui ne doivent jamais le reveler. Enfin l'Auteur observe que la grande Canarie a ses caves comme Ténérife, & que les Morts y étoient ensevelis dans des sacs; mais que loin de se conserver si bien, les corps y sont entièrement consumés.

Les Guanches ont dans ces lieux funebres des vases d'une terre si dure qu'on ne peut venir à bout de les casser. Les Espagnols en ont trouvé dans plusieurs caves, & s'en servent au feu pour les usages de la cuisine.

Supplément de
L'ory.

Il ne reste pour la perfection d'un article si curieux qu'à joindre ici quelques remarques du Chevalier Scory. Il nous apprend que les (15) anciens Guanches avoient un Officier public pour chaque sexe, avec le titre d'Embaumeur, dont le principal office étoit de composer une certaine préparation de poudres différentes & de plusieurs herbes mêlées ensemble, & liées avec du beurre de chevre; qu'après avoir lavé soigneusement les corps morts, ils les frotoient pendant quinze jours avec ce baume, en les exposant au Soleil & les tournant sans cesse jusqu'à ce qu'ils fussent entièrement secs & roides: (le tems de cette cérémonie régloit pour les Patens la durée du deuil) qu'ensuite on enveloppoit les corps dans des peaux de chevres, coufues ensemble avec une adresse & une propreté merveilleuse; qu'on les portoit dans des caves profondes, dont l'accès n'étoit permis qu'aux Ministres des funérailles, & qu'on les y plaçoit couchés ou debout. Le Chevalier Scory étant à Ténérife avoit vu plusieurs de ces corps, qui étoient ensevelis depuis plus de mille ans. Cependant il n'ajoute point à quelles marques on pouvoit leur reconnoître tant d'antiquité. Purchas rend témoignage lui-même qu'il avoit vu deux de ces Momies à Londres (*).

(14) Histoire de la Société Royale par Sprat, p. 209. & suiv. On ne trouve rien qui puisse faire juger d'où cet art venoit aux Guanches. Ceux qui les font venir d'Afrique pourroient

rapporter leur secret à la même origine, & le faire remonter même jusqu'à l'Égypte.

(15) Pilgrimage de Purchas, p. 781.

(*) Ibid.

CARTE DES ISLES DE

Dressée sur les Journaux de

Eche

Lignes Communes de



30

25

20

15

10

de ne savoir point de Moultre dans ce

ISLE DE MADERE

Funchal

Monte

Monte

Monte

Monte

Monte

Monte

Monte

Monte

Monte

Monte

Monte

Monte

Monte

Monte

Monte

Monte

Monte

Monte

Monte

Monte

Monte

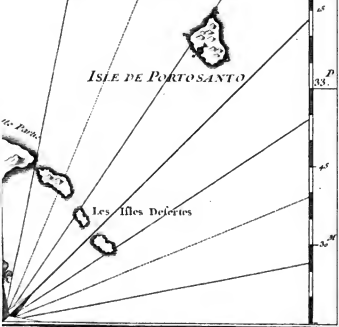
MADERE ET PORTOSANTO

les plus habiles Navigateurs.

lle

distance de 25 au Degré

25 50 75 Lieues



Tom II N° 2.

§. VI.

NICOLS.

1560.

Description de l'Isle de Madere.

L'Isle de Madere est située à 32 degrés de latitude du Nord, & soixante-dix lieues de l'Isle Ténérife au Nord-Est. Elle fut découverte par un Anglois, nommée *Macham*; mais conquise ensuite & possédée par les Portugais. Son nom lui vient de la multitude d'arbres sauvages de toutes les espèces, dont elle étoit remplie. Cependant on fut persuadé assez long-tems qu'entre l'Isle de Palma & celle-ci, il y avoit une Isle, non encore découverte, & nommée depuis Saint Brandon, qui étoit la véritable Madere, où *Macham* avoit abordé.

Sa découverte,
son nom & la si-
tuation.

Madere produit un revenu considérable au Roi de Portugal. Sa Capitale, qui se nomme *Funchal*, est fortifiée par un Château. Le Port est commode & bien défendu. On admire dans la Ville, l'Eglise Cathédrale, où l'on n'a rien épargné pour la beauté de l'édifice, & pour l'établissement du Clergé. Le Gouvernement est formé sur celui de Portugal, où l'appel des causes se porte en dernière instance.

Ses Villes, sa
grandeur & ses
productions.

Le circuit de l'Isle est d'environ trente lieues. Sa terre est haute. Les beaux arbres qu'elle produit en abondance, croissent sur des montagnes, au travers desquelles on a trouvé l'art de conduire l'eau par diverses machines. Elle a une seconde Ville nommée *Machico*, dont la Rade est aussi fort avantageuse aux Vaisseaux. On compte dans l'Isle de Madere six Ingenios, où l'on fait d'excellent sucre. Elle produit une abondance extrême de toutes sortes de fruits; poires, pommes, prunes, dattes, pêches, melons, parates, oranges, limons, grenades, citrons; figues; & des légumes de toute espèce. L'arbre qui donne le sang de dragon y croît aussi. Mais rien ne lui fait tant d'honneur que ses excellens vins, qui se transportent dans tous les autres Pays du monde.

Du côté du Nord, à douze lieues (16) de distance, on trouve une autre Isle, nommée *Port-Saint*, ou *Puerto-Santo*, dont les Habitans vivent de leur propre économie. L'Isle de Madere produisant (17) peu de bled, ils se font livrer à l'Agriculture, qui les rend indépendans du secours de leurs voisins. A six lieues de Madere, du côté de l'Est, on trouve encore quelques Isles, nommées (18) les Déserts, qui dans une fort petite étendue ne produisent que de l'orchel & des chevres.

Isle de Puerto-
Santo.

Les déserts.

Entre Ténérife & Madere, la nature a placé, presque à la même distance de ces deux Isles, celle qu'on nomme les (19) Sauvages, ou les *Selvages*. Elle n'a pas

Les Sauvages.

(16) L'Auteur Anglois s'est trompé en ne mettant que trois lieues.

(17) Elle en tire ordinairement la provision de France & de l'Isle de Ténérife. Cependant il y a des années où elle peut se passer de ce secours. On assure qu'en 1415 elles produisirent trente mille *flans* Venitiens, qui font dix-huit cents soixante-quinze quartiers d'Angleterre.

(18) Le Chevalier Jean Narbrough dit que les *Déserts* sont des Isles nues & stériles, rem-

plies de rocs d'une bonne hauteur, qui ne sont éloignées que d'un mille de la pointe Sud-Est de Madere; qu'il y a de l'eau suffisamment dans l'intervalle, sans aucun danger pour les Vaisseaux. Voyez son Voyage aux Détroits de Magellan, p. 1. Ces Isles sont appelées aussi les *Serres* ou les *Seriers*, par corruption apparentement du nom *Déserts*.

(19) Elle est au Nord de la Pointe Nord-Est de Ténérife, dont elle est éloignée de trente lieues & soixante de Madere.

NICOLS.
1560.

plus d'une lieue de tour, & l'on n'y a jamais vu d'arbre ni de fruit. Cependant les chevres y trouvent de quoi se nourrir entre les rochers & les pierres.

SUPPLÉMENT. Dapper & quelques autres Géographes, comprennent Madere entre les Canaries. Mais quoique Nicols joigne la Description à celle de ces Isles, il est fort éloigné de la comprendre sous le même nom, puisqu'il réduit nettement le nombre des Canaries à sept.

Remarques de
divers Ecrivains.

Il est remarquable que plusieurs Ecrivains mettent sous le nom de Madere (20) l'Isle de Puerto-Santo; & qu'en Angleterre comme en Espagne, on dise même assez communément, *les Maderes*. Nous n'avons aucune Relation particulière de ces deux Isles. La plupart des Voyageurs ne faisant que toucher à quelqu'un de leurs Ports, & souvent sans y descendre, nous ont laissé peu de lumières sur l'intérieur du Pays. Cependant on trouve, dans trois Auteurs, diverses Remarques qui méritent de n'être pas négligées. Le premier est (21)

Deux Isles font
le nom des Ma-
deres.

Trois Auteurs
qui ont parlé de
Maderes.

Aluis de Cada Mosto, qui étoit à Madere en 1455. Son voyage aux Isles du Cap-Vert est inséré dans la (22) Collection Italienne de Ramusio, & trouvera place dans celle-ci. Jean *Ovington*, Chapelain (23) du Roi Guillaume, nous a donné dans son voyage de Surate en 1589 un Chapitre entier sur les propriétés de Madere. Enfin Jean *Atkins*, Chirurgien de Vaisseau, qui a publié son voyage de Guinée, du Brésil, & des Indes Occidentales, entre 1720 & 1723, n'a pas cru devoir supprimer ce qu'il avoit observé dans cette Isle.

Situation de
cette Isle.

Madere, qui a tiré son nom de la quantité d'arbres dont elle étoit remplie, est située entre 32 degrés douze minutes, & 32 degrés cinquante minutes de latitude, & entre un degré quinze minutes de longitude. Funnell (24) prétend que par de bonnes observations, il a trouvé que cette Isle est à 32 degrés vingt minutes de latitude du Nord. La longitude, suivant son calcul, est 18 degrés quinze minutes, de Londres. Mais il est certain que la latitude est ici trop générale; à moins qu'il n'ait voulu la réduire à Funchal, que les observations du Chevalier Narborough (25) placent 10 degrés plus au Sud. Dans nos Cartes, Madere est vers 32 degrés quarante minutes de latitude, & quarante minutes Est de Ferro. Elle a soixante-quinze milles de longueur, sur trente de largeur.

La grandeur
générale.

Le Docteur Fryer, dans sa Relation (26) de l'Inde Orientale, assure que c'est la plus grande Isle de l'Océan Atlantique. Mais Ténérife peut lui disputer l'étendue. Quelques Ecrivains modernes donnent à l'Isle de Madere cent quarante lieues de circuit, & d'autres cent soixante; tandis que Cada Mosto, qui paroît approcher beaucoup plus de la vérité, ne lui donne que cent quarante milles. Le même Auteur observe (27) qu'elle a de fort bonnes Rades; mais sans aucun Port. Puerto-Santo n'en est qu'à douze lieues, & se découvre aisément dans un tems serein (28).

(20) Le Chevalier Richard Hawkins dit expressément que les Isles Maderes font au nombre de deux, l'une nommée la grande Madere, l'autre Porto-Santo. Voyez son Voyage à la Mer du Sud, p. 24.

(21) Son nom a déjà paru dans les Sections précédentes.

(22) Volume I. p. 97.

(23) Il seroit d'Aumônier sur le *Benjamin*. Le Capitaine Hamilton l'a censuré sans fonde-

ment dans sa Relation des Indes Orientales; imprimée en 1727 à Edimbourg.

(24) Voyez son Voyage, p. 3.

(25) Voyage aux Détroits de Magellan; pag. 3.

(26) Voyage de Fryer, p. 3.

(27) Navigation de Cada-Mosto, dans Ramusio.

(28) Voyez ci-dessus Tome I. aux premières pages.

Ovington,

Ovington, dans son voyage de Surate, observe que malgré les Relations des Portugais, qui attribuent la première découverte de Madere à Jean Gonçalve & Trutan, sous la protection de Henri Infant de Portugal, les Habitans de l'Isle font un récit fort différent. Ils racontent qu'en 1344 un Gentilhomme Anglois (29) qui avoit épousé une femme fort riche, s'étant embarqué avec elle pour passer de Bristol en France fut poussé par des vents impétueux jusques dans cette Isle. Il y prit terre; mais la trouvant sans Habitans & sans culture, il tomba dans une mélancolie si profonde qu'elle le mit au tombeau. Cependant les Marcelors remirent à la voile & gagnèrent heureusement la Côte de Barbarie. Ils y trouverent quelques Portugais, auxquels ils firent le récit de leur voyage & de l'Isle qu'ils avoient quittée, en promettant de la retrouver si on leur fournisoit des Vaisseaux & des hommes. Cette offre parut si avantageuse aux Portugais, que l'ayant proposée à la Cour de Lisbonne, ils obtinrent les secours qu'ils desiroient, avec lesquels ils trouverent effectivement l'Isle de Madere; & dans peu d'années ils firent de ce Pays sauvage un jardin de plaisir (30).

Suivant Cada Mosto, le Prince Dom Henri envoya la première Colonie à Madere, vers l'année 1431, sous la conduite de Tristan Tello & de Jean (31) Gonzales Zarco, qu'il en nomma Gouverneur. Ils firent entre eux le partage de l'Isle. Le canton de Machico échut au premier, & celui de Funchal à l'autre. Les nouveaux Habitans pensèrent aussi-tôt à nettoyer la terre. Mais ayant employé le feu pour détruire les forêts, il leur devint si impossible de l'arrêter, que plusieurs personnes, entre lesquelles Gonzales (31) étoit lui-même, ne purent échapper aux flammes qu'en se jetant dans la mer, où pendant deux jours ils demeurèrent dans l'eau jusqu'au cou, sans aucune nourriture. Madere étoit alors habitée dans (33) quatre parties; Manchico, Santa-Cruz, Funchal, & Camera de Lobos. C'étoient du moins les principales habitations; car il y en avoit de moins considérables; & la totalité des Habitans (34) montoit à huit cens hommes, en y comprenant une Compagnie de cent chevaux. Il n'est pas surprenant que depuis tant d'années ils se soient multipliés jusqu'à se trouver en état, suivant le récit d'Atkins, de mettre aujourd'hui dix-huit mille hommes sous les armes (35).

En 1601, lorsque Moquet se trouvoit (36) dans cette Isle, elle avoit deux Villes, dont la principale étoit défendue par deux Châteaux. La Garnison de l'un étoit composée d'Espagnols, & l'autre de Portugais. La Ville que Moquet appelle Madere, & qu'il devoit nommer Funchal, est située dans une vallée, au pied d'une montagne, d'où il sort, dit-il, une si prodigieuse abondance de sources, qu'elles causent quelquefois des inondations terribles jusqu'à ruiner les Ponts, les Maisons, les Églises, & les autres Edifices. Cette Ville étoit alors de la grandeur de Saint Denis en France, mais fort peuplée,

NICOLS.
1560.
Différentes opinions sur la découverte.

Première colonie envoyée à Madere.

Forêts brûlées; & danger des habitants.

Situation de Funchal.

(29) C'est Machan, dont on a déjà parlé. Son histoire est racontée différemment au Tome I. & plus au long à la suite de cet article.

(30) Voyez son Voyage à Surate, p. 4. & suiv.

(31) D'autres le nomment Gonzalvo.

(32) Ovington raconte à peu près la même chose, *ubi sup.* p. 6.

Tome II.

(33) Là-dessus quelques uns ont prétendu que les Chefs avoient divisé l'Isle en quatre Parties.

(34) Cada Mosto, *ubi sup.*

(35) Atkins, Voyage de Guinée, &c. p. 18.

(36) Voyage de Moquet en 1601, p. 17. & suiv.

NICOLS.
1560.

Description de
Funchal & de la
Baye.

à cause du grand nombre d'Esclaves qui l'habitent, & qui vont travailler hors de la Ville dans les Manufactures de sucre. Jean de Cloux qui avoit épousé la Nièce de Dom Cristoval de More, Viceroy de Portugal, étoit alors Consul de France; & toutes les Nations de l'Europe avoient des (37) Facteurs dans l'Isle.

Le Chevalier Narbroughk, qui s'y trouvoit en 1669, observe que Funchal, ou Funchiale, c'est ainsi qu'il l'écrit, est situé dans une Baye au Sud de l'Isle, & fort près de la mer. Elle est défendue par un mur & par d'autres fortifications du côté du rivage. Plusieurs ruisseaux d'eau fraîche, dont elle est arrosée, viennent se jeter dans la Baye par une arche qui passe sous le mur. Le rivage est couvert, dans quelques endroits, de cailloux de mer; & dans d'autres, d'un grand nombre de rocs. Le fond est fort mauvais dans la partie Orientale de la Rade; cependant les Vaisseaux peuvent jeter l'ancre à la portée du canon. On donnoit alors un mille de longueur à la Ville, & trois quarts de large. La Baye est à 32 degrés (38) dix minutes de latitude du Nord. Barbot qui étoit à Madere en 1681, représente Funchal au pied d'une montagne, & fort étroite dans sa longueur. Il ajoute qu'elle est munie de trois Forts ou de trois Châteaux, & que l'Adelantade, ou le Gouverneur du Roi de Portugal, y fait ordinairement (39) sa résidence.

Elle s'enomme
proprement Ton-
chal.

Ovington observe que le nom de cette Ville est *Tonchal* ou *Tonzal*, mais qu'on la nomme communément Funchal (40) à cause du Fenouil qui y croît en abondance. En 1689, qui est l'année de son voyage, elle lui parut d'une grandeur fort médiocre. Cependant elle n'avoit pas moins de vingt Eglises. C'est le centre, ou plutôt l'unique lieu du commerce, qui consiste principalement en vin & en sucre. Le sucre de Madere passe pour le meilleur de l'univers.

Les Campagnes de l'Isle sont fort montagneuses, mais elles n'en sont pas moins fécondes & moins délicieuses. La Ville est rafraîchie par sept ou huit rivières, & par quantité de petits ruisseaux qui descendent des montagnes. On ne sauroit voir sans admiration la fertilité des lieux les plus haurs. Ils sont aussi cultivés que les Plaines d'Angleterre, & le bled n'y croît pas moins facilement. Mais la multitude des nuées qui s'y forment est pernicieuse (41) au raisin.

Autre idée de
la même Ville.

Le Capitaine Urin étoit à Funchal en 1717. Il raconte qu'elle est défendue par deux grands Forts, & que sur un roc à quelque distance du rivage elle en a un troisième (42) qui est capable d'une bonne défense par sa situation. Derrière la Ville, continue-t-il, le terrain s'élève par degrés jusqu'aux montagnes, & s'étend en forme de cercle dans l'espace de plusieurs milles. Cette campagne est remplie de jardins, de vignobles, & de maisons agréables; ce qui rend la perspective charmante. Il tombe des montagnes une abondance de belles eaux, qui sont conduites assez loin par des Ageducs, & qui servent aux Habitans pour arroser & pour embellir leurs jardins (43).

(17) Voyages de Moquet en 1601. p. 19.

(18) Voyez son Voyage au Détroit de Magellan en 1659. p. 1.

(19) Voyez sa Relation dans la Collection de Churchill, Vol. V. p. 124.

(40) La plupart des Ecrivains la nomment

Funchal, & ne varient qu'entre Funchal & Funchiale.

(41) Voyage d'Ovington à Surate, p. 7.

(42) On l'appelle Loo.

(43) Urin, Hist. de ses Voyages, p. 334.



Vue de la Ville et de la Rade de Funchal Capitale de l'Île de Madère.
N° III

Funchal, dit Atkins, qui y étoit en 1720, est la résidence du Gouverneur & de l'Evêque, & forme une Ville (44) grande & bien peuplée. Elle a six Paroisses, plusieurs Chapelles, trois (45) Monastères d'Hommes & trois de l'autre sexe. Les Religieuses sont moins resserrées à Funchal qu'à Lisbonne. Elles ont la liberté de recevoir les Etrangers, & d'acheter d'eux toutes sortes de bagatelles. Le Collège des Jésuites est un fort bel Edifice. A l'égard des Habitans, c'est un mélange de Portugais, de Nègres & de (46) Mulâtres, que le commerce rend égaux, & qui ne sont pas difficilement s'allier par des mariages.

Le Port est incommode & dangereux, sur-tout pendant les vents d'Ouest & de Sud-Ouest, qui regnent librement dans la Rade. L'ancre n'est sûr qu'à plus d'un mille du rivage, sur un fond de quarante brasses, & seulement du côté de l'Ouest. Encore est-on forcé, lorsque le gonflement des eaux annonce quelque vent impétueux, de tirer les (47) cables & de gagner promptement la mer. Les bords du rivage sont si rudes, que les cargaisons demandent des précautions extrêmes; & les vents augmentant la difficulté, on est obligé de choisir des remis commodes. A la vérité les petites Bâtimens peuvent demeurer à l'ancre sous le Rocher du Fort de Loo, qui les garantit du vent d'Ouest. Mais si la moindre partie d'un orage leur fait tourner la proue vers la mer, alors les Marelots n'ont rien à faire de mieux que de gagner promptement le rivage, & d'abandonner leur Vaisseau à tous les hasards. Si les logemens sont plus sûrs à terre, ils ne sont gueres plus commodes; car on y est (48) sans cesse tourmenté par les mouches & par d'autres insectes.

Barbot nous apprend qu'outre Funchal, l'Isle a deux autres Villes, *Monte-rico* & *Santa-Cruz*; qu'elle a trente-six Paroisses, un Collège, cinq Monastères, quatre Hôpitaux, quatre-vingt-deux Hermitages, & quantité de Châteaux & de Maisons de Campagne (49).

Les Cartes particulières mettent trois Villes dans Madère, toutes dans la partie méridionale de l'Isle. *Marafylo*, petite Place, avec une Baye & un Port à l'extrémité Sud-Ouest de l'Isle. L'ancre y est excellent, sur douze, quinze, dix-sept & vingt brasses: *Funchal*, vers le milieu d'une grande Baye: *Santa-Cruz*, dans une autre Baye fort ouverte, vers la pointe Orientale de l'Isle. C'est entre cette pointe & Santa-Cruz, que Machico doit être située. Quoique son nom ne paroisse pas sur les Cartes, on apprend des Géographes qu'elle a une fort belle Eglise, avec un Couvent de Bernardines. On convient généralement que l'air de Madère est excellent. Ovington (50) assure qu'il est fort tempéré, & que le Ciel y est presque toujours clair & serein. Il observe à cette occasion que les climats, qui sont, comme Madère, entre le 30^e & le 40^e degré de latitude, étant exempts des excès de froid & de chaud, sont non-seulement les plus délicieux, mais encore les plus convenables

NICOLS.
1560.

Mauvais Port
à Funchal.

Autres Villes
de Madère.

Leur situation.

(44) Il est Suffragant du Patriarche de Lisbonne. Autrefois l'Archevêque des Indes Orientales faisoit sa résidence à Funchal.

(45) Voyez Cnda Mosto.

(46) Voyage d'Atkins en Guinée, p. 26.

(47) Barbot (dans la Collection de Churchill, p. 524 Vol. V.) confirme ce récit. Il

ajoute que la raison qui force les Vaisseaux de gagner la mer, est pour éviter les lûes *Desferas* ou *Dejets*.

(48) Barbot, *ibid.* p. 27.

(49) *Idem*, *ibid.* p. 524.

(50) Ovington, Voyage de Surate, p. 7.

MICOLIS.

1560.
Aggrimens de
cette île.M. de l'île che-
B. l'île.Diminution de
fertilité à Madere
de.

Vins de Madere.

à la constitution humaine, & par conséquent (51) les plus favorables à la santé.

Moquet parle de Madere comme du plus charmant séjour de l'Univers. L'air, dit-il, y est d'une douceur admirable, & l'on ne doit pas être surpris que les Anciens y aient placé (52) les champs Élysées. Ainsi Moquet semble entrer dans l'opinion de ceux qui comptent Madere entre les Canaries.

Suivant la Description d'Atkins, l'Isle est un amas de montagnes, entremêlées (53) de vallées fertiles. Les parties hautes sont couvertes de bois, qui servent de retraite aux chevres sauvages. Le milieu contient des jardins, & le bas des vignobles. Les chemins y sont fort mauvais; ce qui oblige d'y transporter le vin dans (54) des barils, sur le dos (55) des ânes.

La Description que Cada Mosto nous a donnée de Madere semble préférable à toutes celles qui sont venues (56) après lui. Il observe que le terrain quoique montagneux, est d'une rare fertilité; qu'il produisoit autrefois jusqu'à trente mille steres (57) Vénitiens de bled, & qu'il rendoit soixante-dix pour un. Mais que faute d'habileté dans la culture (58) il ne rend plus que trente ou quarante; qu'il est rempli de sources excellentes, outre sept ou huit rivières; que ce fut cette abondance d'eau qui fit naître au Prince Henri de Portugal la pensée d'y envoyer des cannes de Sicile; que cette transplantation dans un climat plus chaud leur donna tant de fécondité, qu'elles (59) surpassèrent toutes les espérances: que le vin y étoit fort bon de son temps, quoiqu'alors extrêmement près de son origine; & l'abondance si grande, que les transports étoient déjà considérables. Entre les vignes qui furent portées à Madere, le Prince Henri fit choisir à Candie quelques cepes de Malvoisie, qui réussirent parfaitement. En général le terroir de Madere est si favorable aux vignobles, qu'on y voit plus de grappes que de feuilles, & qu'elles y sont (60) d'une grosseur extraordinaire. On y trouve aussi, dans sa perfection, le raisin noir qui se nomme *Pergola*. Cada Mosto ajoute que les Habitans (61) commencent alors la vendange à Pâques.

L'Isle ne produit rien avec tant d'abondance que du vin. On en distingue trois ou quatre espèces, qui viennent des cepes de Candie: Celui qui a la couleur du Champagne a peu de réputation. Le pâle est beaucoup plus fort. La troisième espèce, qu'on nomme Malvoisie, est véritablement délicieuse. La quatrième est le *Tinto*, qui n'est pas moins coloré que la Malvoisie, mais qui

(51) Moquet, *ubi sup.* p. 17. & suiv.

(52) Narboraug dit que le terrain est formé de collines irrégulières, qui sont couvertes de bois charmans.

(53) *Ibid.*

(54) Quelques Anciens ont mis leur Elysium aux Isles fortunées, qui étoient les Canaries.

(55) Voyages d'Atkins en Guinée, &c. p. 23 & suiv.

(56) Vers 1455, c'est-à-dire, 35 ans après la découverte.

(57) Le *stere* est une mesure de grains, qui pèse trois livres. *Ogilby*, p. 744.

(58) Ovington confirme cette diminution de fertilité, & prétend qu'après avoir donné

dans l'origine soixante pour un, la terre ne rapporte plus qu'environ vingt-cinq. Il observe ensuite qu'il y a des années où le bled manque à Madere, jusqu'à mettre l'Isle dans le danger de la famine. *Voyage à Surinam*, p. 10. Le Capitaine Utzig assure que l'Isle ne produit guères que sa provision pour trois mois, & qu'elle tire le reste des autres Pays. *Voyages d'Uring*, p. 334.

(59) Atkins, *ubi sup.*

(60) Ovington observe qu'après l'incendie des Bois dont on a parlé, les cendres causèrent cette extrême fertilité.

(61) Cada Mosto, dans Ramusio, Vol. I, pag. 98.

lui est fort inférieur par le goût. On le mêle avec d'autres vins, autant pour les conserver que pour leur donner de la couleur. Cada Mosto remarque qu'en le faisant cuver on y jette une sorte de pâte, composée de la pierre de *Jiff* qu'on pile avec beaucoup de soin, & dont on met neuf ou dix livres dans chaque pipe. Le vin de Madere a cette propriété, qu'il se perfectionne, ou, s'il a souffert quelque altération, qu'il se repare à la chaleur du Soleil. Mais il faut pour cette opération, que la bonde soit ouverte, & qu'il puisse recevoir l'air (62).

Le produit d'un vignoble se partage avec égalité entre le Propriétaire & ceux qui cueillent & qui pressent le raisin. Cependant on voit la plupart des Marchands s'enrichir, tandis que les Vignerons & les Vendangeurs languissent dans la pauvreté. Les Jésuites étant en possession du meilleur vignoble de Malvoisie en tirent un profit considérable.

On compte qu'années communes l'Isle de Madete donne vingt mille pipes de vin. Il s'en consomme huit mille entre les Habitans, & le reste se transporte aux Indes Occidentales & dans d'autres Pays, mais particulièrement à la Barbade où les Anglois le préfèrent à toutes sortes (63) de vins de l'Europe.

Atkins prétend, comme Ovington, que les cendres des bois brûlés, aux premiers temps de la découverte, donnerent beaucoup de fécondité aux Canes (64) de sucre, mais qu'un ver, qui commença bientôt à s'y introduire, ayant ruiné les Plantations, elles furent changées en vignobles qui dédommagerent les Habitans par l'excellence de leurs vins. Celui qu'on appelle Malvoisie est un Cardinal admirable, & le meilleur appartient aux Jésuites de Funchal. La vendange se fait aujourd'hui dans le cours des mois de Septembre & d'Octobre, & le produit annuel monte à vingt-cinq mille pipes. Suivant le même Auteur, Madere n'a proprement que deux sortes de vins; l'un brunâtre; l'autre rouge, qu'on nomme *Tinto*, & qui, suivant l'opinion commune, tire ce nom, de ce qu'en effet il est teint; quoique les Habitans s'obtiennent à le défavouer (65).

Madere produire une singulière abondance de pêches, d'abricots, de prunes, de cerises, de figues & de noix. Les Négocians Anglois à qui l'on a permis de résider dans cette Isle, y ont transporté d'Angleterre des groseilles, des framboises, des noisettes, & d'autres fruits, qui ont mieux réüssi dans un climat chaud, que la plupart des fruits de Madere ne font sous un Ciel aussi froid que le nôtre. La Banane est estimée (66) des Habitans avec une sorte de vénération, comme le plus délicieux de tous les fruits; jusqu'à se persuader que c'est le fruit défendu, source de tous les maux du genre humain. Pour confirmer cette opinion, ils allèguent la grandeur de ses feuilles, qui ont assez de largeur pour avoir servi à couvrir la nudité de nos premiers Peres. C'est comme un crime à Madere de couper une banane avec un couteau, parce qu'on voit ensuite dans la substance du fruit quelque ressemblance avec l'image du Sauveur crucifié.

(62) Voyage à Surate, p. 8. & suiv.

(63) *Ibid.* p. 9. Le Capitaine Uring dit qu'il s'en fait entre vingt & trente mille pipes, dont la plus grande partie est achetée par les Anglois pour leurs Colonies d'Amérique. Voyez son Voyage, p. 314.

(64) Dapper qui écrivait long-temps avant l'altération dont parle Atkins, dit que l'herbe étoit alors si haute, qu'on étoit obligé de la brûler, ce qui rendoit la terre fort féconde.

(65) Atkins, Voyage en Guinée, &c. p. 24.

(66) Ou *Banana*.

Nicols.
1560.

Partage du produit.

Malvoisie des Jésuites.

Causés de fécondité.

Fruits de l'Isle.

Banane prise pour le fruit défendu.

NICOLS.
1560.
Su. Net, confiture.

Cedre & Naffo.

Les Habitans font de leurs citrons (67) une sorte de confiture fort délicate, qu'ils appellent *Sucket*, dont ils font partir tous les ans pour la France la charge de deux ou trois petits Vaisseaux. Le sucre qu'ils y font entrer se transporte rarement, parce qu'il est lui-même (68) fort rare. On en prescrit l'usage avec succès pour la maladie Angloise, qu'on appelle *Consumption*.

Entre les arbres, Cada Mosto vante beaucoup le Cedre & le *Naffo* (69) de Madere. Le premier est fort haut, fort gros & fort droit. Son odeur est d'un agrément singulier. On en fait de belles planches, qui servent particulièrement pour les lambris. Le *Naffo* est couleur de rose. Outre les planches, on en fait des bois de fusil, & des arcs d'un excellent ressort. On envoie les arcs aux Indes Occidentales, & les planches en Portugal (70).

Atkins découvre dans les jardins de Madere une curiosité qui lui parut fort extraordinaire. C'est la fleur immortelle (71), qui étant cueillie dure plusieurs années sans se faner. Elle étoit comme la sauge, & la fleur ressemble à celle de la camomille. L'Auteur en prit plusieurs, qui se trouverent ainsi blanches & aussi fraîches à la fin de l'année, qu'au moment qu'il les avoit cueillies.

Cada Mosto rapporte que de son tems l'Isle étoit abondante en toutes sortes de Bestiaux & que les montagnes renfermoient beaucoup de sangliers. Les Petdrix & les Plaisans sont communs dans l'Isle. On y voit des Phaisans blancs. Mais il n'y a point d'autres animaux sauvages, excepté les caillies. Quelques Habitans raconteront à l'Auteur que dans l'origine de l'Etablissement on y trouva un nombre incroyable de pigeons, qui se laissoient prendre avec un lacet qu'on leur jettoit au cou, & qui ne se déliaient d'aucune trahison regardoient stupidement l'Oïseleur tandis (72) qu'il concertoit sa perte. Il ajoute que ce récit lui parut d'autant plus vraisemblable qu'on voyoit encore la même chose dans quelques Isles nouvellement découvertes (73).

Peu d'animaux sauvages.

Provisions de l'Isle.

Les principales provisions de l'Isle sont le chevreau, le porc, le veau, qui est communément assez maigre, les légumes, les oranges, les noix, les figues, les yams, les bananes, &c. Comme il n'y a point de (74) Marchés fixes, la Campagne envoie dans les Villes ce qu'elle juge nécessaire à la consommation. Uring se plaint qu'ordinairement les alimens y (75) sont fort chers. Le Commerce se fait par des échanges. Atkins observe que les provisions qu'on reçoit le plus volontiers à Madere sont la farine, le bœuf, le pilchard & le hareng, le fromage, le beurre, le sel & l'huile. Ce qu'on recherche après ces alimens, ce sont des chapeaux, des petruques, des chemises, des bas, toutes sortes de grosses étoffes, & de (76) draps fins, sur tout les noirs, qui sont la couleur ordinaire des Portugais. On demande aussi des meubles & des ustensiles, comme de la vaisselle d'étain, des chaises, des écritaires, du papier, des livres

(67) Moquet vante quantité d'autres confitures, qui se transportent aussi, p. 19. Cada Mosto rend le même témoignage de son tems, pag. 98.

(68) Ovington, *ubi sup.* p. 10.

(69) D'autres nomment par préférence le Dragon & le Gayac, qui est pourtant fort médiocre à Madere. Voyez le Parf. Géogr.

(70) Cada Mosto, *ubi sup.*

(71) Atkins, Voyage en Guinée, p. 17.

(72) Aleasfordo s'est fort étendu sur la familiarité des oïseaux.

(73) Cada Mosto, dans Ramusio, p. 97.

(74) Voyage de Guinée par Atkins, p. 10.

(75) Voyez ses Voyages, p. 115.

(76) Uring dit que les Habitans tirent leur parure d'Angleterre, & leur linge de Hollande, par les Vaisseaux Anglois.

de compte, &c. Les Habitans donnent du vin en échange (77) ; le vin commun sur le pied de trente Milreys la pipe ; la Malvoisie sur le pied de soixante. Chaque Milrey monte à douze schellings & demi, dont six & demi se payent en marchandises de la même valeur, & six en billets. Mais lorsqu'il est question d'un envoi considérable ils accordent pour cent, quarante ou cinquante. Comme ils transportent ensuite ces (78) marchandises au Breil, elles sont quelquefois d'une grande cherté à Madere.

Les Marchands Anglois qui résidoient à Madere pendant le séjour qu'Ovington fit dans cette Isle n'étoient qu'au nombre de douze. Ils vivoient suivant les usages de leur Patrie, se traitant fort bien dans leurs Maisons de Campagne & n'épargnant rien pour se rendre la vie agréable. Là, ils s'assembloient entre eux sous des berceaux d'orangers, & de limoniers, rafraichis continuellement par des ruisseaux d'eau vive. Rien n'approche de la scène qu'ils avoient devant les yeux. Les collines étoient couvertes de vignobles, & les vallées remplies de fruits qui parfumoient l'air. Les bosquets & les allées d'arbres jetoient de la variété dans cette perspective, & la rendoient encore plus riante. L'air étoit serein. Le chant des oiseaux y faisoit entendre une mélodie continuelle. La mer & les Vaisseaux formoient un autre point de vue plus éloigné. Enfin, de quelque côté qu'ils tournassent les yeux, ils trouvoient sans cesse de nouveaux charmes (79) dans cette admirable diversité d'objets dont ils étoient environnés.

Dans le tems de la vendange, les pauvres n'ont gueres d'autre nourriture, que le pain & le raisin. Sans cette sobriété, il leur seroit difficile d'éviter la fièvre dans une saison si chaude ; & les plaisirs des sens auxquels ils s'abandonnent sans réserve, joints à l'excès de la chaleur, ruineroient bientôt les plus vigoureux tempéramens. Aussi les Portugais mêmes les plus riches s'imposent-ils des règles de sobriété dont ils ne s'écartent presque jamais. Ils ne pressent jamais leurs Convives de boire. Les domestiques qui servent dans un repas ont toujours la bouteille à la main, mais ils attendent si exactement l'ordre des Maîtres pour leur offrir du vin, qu'un simple signe ne seroit pas entendu. Cette affectation de tempérance est portée si loin, qu'un Portugais n'oseroit uriner dans les rues, parce qu'il s'exposeroit (80) au reproche d'ivrognerie.

Les Habitans de Madere ont beaucoup de gravité dans leur parure, & portent communément le noir, par déference, comme Ovington se l'imagine, pour le Clergé de l'Isle, qui s'y est mis en possession d'une extrême autorité. Mais ils ne peuvent être un moment sans l'épée & le poignard. Les Valets mêmes ne quittent point ces ornemens inséparables. On les voit servir à table, l'assiette à la main, & l'épée au côté, jusques dans les plus grandes chaleurs ; & leurs épées sont d'une longueur extraordinaire.

Les Maisons n'ont rien néanmoins qui sente le faste. L'édifice & les meubles sont de la même simplicité. On voit peu de Bâtimens qui aient plus d'un

NICOLAS.
1560.

Remarque
particulière d'Ovington.

1685.

Détail de la situation de l'Isle d'Ovington.

Sobriété des Portugais.

Leur parure à Madere.

Leurs maisons.

(77) Dapper y joint le sucre, le miel, la cire, les oranges, les citrons & les limons, les grenades & le cuir. Dampierre y ajoute le madrar. Ce grand commerce avec quantité de Nations rend les Habitans de Madere plus civils que ceux des Canaries. Cada Mosto ob-

serve qu'ils ont de la cire & du miel, mais en petite quantité, p. 98.

(78) Atkins, *ibid.* sup. p. 25.

(79) Voyage à Surate d'Ovington, p. 12. & suiv.

(80) *Ibid.* p. 14.

OVINGTON.
1669.

Nat. animal venimeux.

Cause de l'altération du terrain.

Singularité de leurs mariages.

Différence que les Juifs mettent entre les Juifs & les Anglois.

Religion bizarre d'un pays.

étage. Les fenêtres sont sans vitres & demeurent ouvertes pendant tout le jour. Le toit, elles se ferment avec des volets de bois. Le Pays ne produit (81) aucun animal venimeux. Mais il s'y trouve un nombre infini de lézards, qui nuisent beaucoup aux fruits & aux raisins. Les serpents & les crapaux qui multiplient prodigieusement aux Indes, s'accommodent peu de l'air de Madere (82).

L'île a beaucoup perdu de sa fertilité depuis l'origine de ses plantations. A force de fatiguer la terre on a tellement diminué sa force, qu'on est obligé dans plusieurs endroits de la laisser reposer pendant trois ou quatre ans; & lorsqu'elle ne produit rien après ce terme, elle est regardée comme absolument stérile. Cependant on n'attribue pas moins cette altération à la mollesse des Habitans qu'à l'affoiblissement du terrain. Tous les vices, & sur-tout celui de l'incontinence, regnent à Madere dans toutes les conditions. L'exemple des hommes a comme autorisé les femmes à satisfaire aussi leurs inclinations déréglées. Elles n'en perdent jamais l'occasion, particulièrement avec les Etrangers. Ovington rejette une partie de ce désordre sur l'usage établi de se marier sans se connoître, & souvent sans s'être vus. Il raconte que pendant son séjour à Madere, un jeune homme fort riche devant épouser une jeune personne qui l'étoit aussi, les deux Parties étoient arrivées à la veille de leur mariage, sans avoir jamais eu l'occasion de se voir. Cependant une curiosité peu conforme à l'usage conduisit le jeune homme chez celle qui devoit être sa femme. Il y fut bien reçu; mais tandis qu'il y étoit, le hasard lui fit entendre la voix de deux jeunes filles, qui s'entretenoient dans une chambre voisine. Il y jeta aussi-tôt les yeux par le trou de la serrure, en priant qu'on lui fit distinguer sa femme. Demain, lui dit-on. Il sera assez tems demain. La principale précaution qu'ils apportent au mariage des filles regarde la famille de l'homme & son origine, pour se garantir de toute alliance avec les Juifs & les Mores, qui sont en grand nombre à Madere. Les hommes n'ont point la même délicatesse dans le choix de leurs femmes; mais on regarde comme la dernière bassesse de prendre pour une jeune fille un mari qui n'est pas de la même Religion; & cette rigueur s'étend jusqu'aux Anglois, avec la seule différence qu'ils deviennent propres à recevoir les Portugais en se faisant Catholiques, au lieu que la tache des Juifs ou des Mores n'est pas même effacée par ce changement. Cependant il arrive quelquefois qu'on passe sur l'objection en faveur des richesses; mais on a vu rompre aussi des mariages qui n'avoient pas eu d'autre défaut, & la décision des Casuistes s'accorde là-dessus avec l'inclination des Parties. Ovington déclare plaisamment qu'il n'auroit jamais regardé la sobriété & la continence comme un obstacle au mariage. Cependant une Dame de Madere, qui se proposoit de donner sa fille à un jeune homme de la Ville, ayant appris qu'il avoit toujours joui d'une santé parfaite, sans s'être amusé avec les femmes de mauvaise vie, & sans avoir jamais gagné de maladie honneuse, conclut que tant de sagesse ne pouvoit venir que d'une constitution foible, & ne le crut pas propre à devenir son (83) gendre.

(81) Tous les poisons, dit l'Auteur, étant ou chauds, comme l'Euphorbium, ou froids, comme l'opium, ou secs, comme le vitriol, il semble que ces qualités ou leur mélange devroient plutôt se trouver à Madere qu'en Irlande, qui est un Pays humide & par con-

séquent moins propre à former toutes ces causes. Cependant l'Irlande a des animaux venimeux & Madere n'en a point.

(82) *Ibid.* pag. 15-18.

(83) *Ibid.* pag. 18. & suiv.

Le

Le meurtre est dans une sorte d'estime à Madere. Il y est devenu comme une marque de distinction ; & pour jouir d'une certaine renommée , il faut avoir trempé ses mains dans le sang d'autrui. La source de ce détestable usage est la protection que l'Eglise accorde aux Meurtriers. Ils trouvent un azile inviolable dans les moindres Chapelles, qui sont en grand nombre. Funchal en est rempli , & les Campagnes mêmes en ont plusieurs. L'indulgence qu'on a pour un crime de cette nature est la honte de l'humanité. C'est assez qu'un Criminel puisse toucher le coin de l'Autel , pour braver toutes les rigueurs de la Justice. Le plus rude châtimement qu'il ait à craindre est le bannissement ou la prison , dont il peut même se racheter par des présents.

Le Clergé est si nombreux qu'il paroît surprenant que tant de riches Ecclésiastiques puissent être entretenus dans ce degré d'opulence par le travail d'un si petit nombre d'Habitans. Pour diminuer l'étonnement , les Portugais répondent qu'on n'admet personne au Sacerdoce s'il ne jouit déjà de quelque bien qui l'empêche d'être à charge à l'Eglise. On se garde bien d'y recevoir ceux qui sont descendus de race Juive ou More. Cependant il y a une Eglise , nommée Saint Jacques , où l'on permet aux Prêtres Africains d'officier. Les Jésuites tiennent le premier rang entre les Ordres Religieux. On n'est pas surpris qu'Ovington , qui (84) étoit Prêtre de l'Eglise Anglicane , les maltraite un peu ; mais c'est pousser trop loin la haine que de vouloir faire passer , sans preuves , la réputation d'honnêteté dont ils jouissent , pour un voile dont ils ont l'adresse de couvrir leurs désordres ; & les Auteurs de ce Recueil sont encore plus coupables lorsqu'ils avertissent ici malignement qu'Ovington doit être crû sur l'article du Clergé , parce qu'il étoit lui-même Ecclésiastique (85).

L'Eglise des Jésuites surpasse routes les autres en richesse & en beauté. L'Auteur eut l'occasion de la voir dans tout son lustre , le jour où l'on célébroit la Fête de S. Ignace. Les ornemens extraordinaires , la musique , & les illuminations composoient un spectacle magnifique. Près de cette Eglise est un fameux Hôpital pour les maux vénériens. L'Auteur vit plusieurs Malades qui lui parurent des objets fort dégoûtans. Mais si l'on a la liberté de les voir , il ne faut laisser rien échapper qui les offense ; car dans la plus humiliante situation ils conservent toute leur fierté. Ovington ne vit qu'une femme qui donnoit quelques marques de confusion & de repentir (86).

Les Eglises sont les lieux où l'on ensevelir les Morts. On orne avec beaucoup de soin le cadavre ; mais on l'enterre sans cercueil , & l'on ne manque pas de mêler de la chaux avec la terre , pour le consumer plus promptement ; de sorte qu'en moins de quinze jours la place peut être remplie par un autre corps. Comme l'Eglise Romaine a décidé sur le sort des Hérétiques , elle ne traite pas leurs cadavres avec beaucoup de ménagement. Les Anglois qui meurent à Madere sont moins considérés que les carcasses mêmes des bêtes ; car on leur refuse toutes sortes de sépultures , & leur partage est d'être précipités dans la mer. Ovington rapporte un exemple de cet usage , qu'il traite de barbarie , dans un Marchand Anglois qui mourut sous ses yeux. Tous les Marchands de la même Na-

OIVINGTON.
1682.
Le meurtre trop
lâché à Madere.

Richesse du
Clergé.

Eglise des Jes-
uites.

Hôpital pour
les maux véne-
riens.

La sépulture res-
fusée aux Hérétiques ;
ques.

(84) On a déjà remarqué qu'il étoit Chape-
lain du Roi Guillaume , & qu'il servoit en
qualité d'Aumônier sur un Vaisseau de Roi ,
nommé le *Benjamin*.

Tome II.

(85) Voyez le Voyage d'Ovington , p. 23.
& suiv.

(86) *Ibid.* pag. 25 , 26.

OVINGTON.
1632.

La même pra-
tique s'observe aux
Indes.

Exception peu
vraisemblable.

Chanoines de
Madere.

Embarras des
Anglois à l'occa-
sion de quelques-
uns de leurs Ma-
telots convertis
par les Jésuites.

Les amérins
des Indes par-
tiennent par
rapport.

tion voulant l'enterrer avec décence, & le sauver du moins de la rigueur du Clergé, prirent le parti de le transporter entre les tochers, dans l'espérance qu'il y seroit à couvert des recherches ecclésiastiques. Mais ils furent trahis dans leur marche. Les Portugais se rendirent en foule au lieu de la sépulture, exhumerent le corps, & l'exposèrent aux insultes publiques; après quoi ils le jetterent dans l'Océan. On en use de même aux Indes Orientales, dans tous les Pays de la domination Portugaise. Il n'y a pas de lieu qui paroisse assez vil pour y enterrer un Hérétique. On appréhende que les vapeurs de son cadavre n'infecte toute l'étendue d'un canton Catholique. Cependant la haine des Prêtres se laisse quelquefois adoucir par une somme d'argent. L'Auteur rapporte l'exemple d'un enfant qui avoit été secrètement enterré, & pour lequel on obtint grâce, à des conditions, qui devoient paroître fort étranges si le récit d'Ovington avoit ici plus de vraisemblance. Mais comme il n'en parle que sur le témoignage d'autrui, on peut supposer qu'il a prêté trop facilement l'oreille à des fables. Il raconte donc que le Clergé Portugais exigea que l'enfant fût exhumé, pour recevoir le Baptême des Catholiques; & qu'après cette cérémonie (87), il consentit qu'on lui rendit la sépulture.

Les Chanoines de l'Eglise Cathédrale jouissent du plus heureux sort du monde, dans une condition également éloignée de la pauvreté & du travail. Leur règle les oblige à la vérité de se rendre à l'Eglise dès quatre heures du matin. Mais comme cette heure ne favorise point assez le goût qu'ils ont pour le repos, Ovington a remarqué qu'ils ont soin tous les jours de faire retarder l'horloge, afin qu'elle fasse entendre quatre heures, lorsqu'il en est réellement cinq; & par cet artifice, ils ménagent tout à la fois leur sommeil & leur réputation.

Au reste cette censure, dont on s'efforce ici d'adoucir les termes, doit paroître assez pardonnable à l'Auteur Anglois, après le chagrin que son Capitaine essuya de la part des Ecclésiastiques de Madere. Il en rejette la principale cause sur les Jésuites, en les accusant d'un excès de zèle pour leur Religion; mais il est surprenant qu'il prétende leur en faire une offense. Quelques Matelots Anglois qui sçavoient la langue Portugaise ayant été bien reçus au Collège des Jésuites, prirent du goût pour la Religion Romaine, & s'en firent expliquer les principes. Leur Vaisseau se dispoisoit à partir, ils se trouverent absens à la revue que leur Capitaine fit de l'Equipage. On devina aisément qu'ayant pris la résolution de se faire Catholiques ils avoient renoncé au voyage des Indes. Le Capitaine s'adressa au Gouverneur, qui ordonna, pour satisfaire la Nation Angloise, qu'on fit quelques recherches dans la Ville. Mais son autorité n'alloit pas jusqu'à pouvoir forcer le Collège des Jésuites. Cependant le jour du départ étant fixé pour les Anglois, ils se rendirent à bord, d'où ils envoyèrent au rivage leur Pinace bien armée, dans l'espérance d'y enlever quelques Pécheurs & de les faire suppléer à la place de leurs Matelots. En croissant dès le premier jour, le hasard leur fit rencontrer deux Ecclésiastiques, qui se rendoient à Funchal dans une Barque. Les deux Révérends, comme l'Auteur les appelle, furent extrêmement surpris de se voir arrêtés par une troupe de Matelots; mais leur douleur surpassa beaucoup leur étonnement lorsqu'on leur déclara qu'il falloit dire adieu au délicieux séjour de Madere & se préparer au

(87) *Ibid.* pag. 27.

voyage des Indes. Ils demandèrent la liberté d'écrire au Gouverneur. Leur lettre, dont ils ne refusèrent pas la lecture aux Anglois, contenoit des prières & des instances passionnées pour être secourus à toutes sortes de prix. Le Capitaine écrivit en même-tems au Consul de sa Nation pour justifier sa conduite.

A l'arrivée de ces deux lettres, l'allarme se répandit dans toute la Ville, & le Peuple aussi animé que le Clergé déclara que si l'on ne se hâtoit de lui rendre ses Prêtres, toute la Nation Angloise en porteroit la vengeance à Madere. En effet les Marchands qui demeuroient dans l'Isle commencerent à trembler pour leur sûreté. Ils tentèrent inutilement toutes sortes de moyens pour apaiser la populace, qui couroit dans les rues en redemandant ses Prêtres & maudissant les Hérétiques. Enfin craignant que l'obstination du Capitaine ne les exposât bientôt aux dernières violences, ils demandèrent la permission de se rendre à bord, pour lui faire entendre raison; & dans le doute du succès ils portèrent avec eux tout leur argent, résolus de ne pas retourner dans la Ville s'ils ne tiroient aucun fruit de leur négociation. Mais le Capitaine, après les avoir entendus, comprit qu'il ne pouvoit retenir les Prisonniers sans causer un tort considérable à l'Angleterre. La différence étoit extrême entre des Matelots fugitifs, qui prenoient volontairement le parti de l'abandonner, & deux Ecclésiastiques qu'il prétendoit arracher malgré eux à leur Patrie. Enfin s'étant déterminé à satisfaire les Portugais, il abandonna sa vengeance à l'Ecrivain de cette Relation, qui (88) a cru bien l'exercer en parlant fort injurieusement de l'Eglise Romaine & de ses Ministres.

OVINGTON.
1682.

Ils sont obligés
de les rendre.

Leur vengeance

Isles de Puerto-Santo & de Saint Brandon.

Cada Mosto, qui est entré le premier dans quelque détail sur ces deux Isles, nous apprend que celle de Puerto-Santo fut découverte par les Portugais, vers l'an (89) 1418, le jour de la Toussaints; & que c'est de cette Fête qu'elle a tiré (90) son nom. Le Prince Henri de Portugal y forma une colonie, sous la conduite de (91) Barthélemi Perestrella, qu'il revêtit de la (92) qualité de Gouverneur. On donne à l'Isle environ (93) quinze milles de tour.

Découverte &
propriétés de
Puerto-Santo.

Le même Auteur ajoute qu'elle produit assez de bled & d'avoine pour sa provision; qu'elle nourrit beaucoup de Bœufs & de Porcs (94), mais sur-tout une prodigieuse quantité de lapins. Entre plusieurs espèces d'arbres, elle a le dragon, dont la sève ou le jus se tire dans certaines faisons, & forme une gomme qui par diverses épurations (95) devient ce que les Apoticairens nomment sang de dragon. Cet arbre donne un fruit dont on estime le goût, & qui est jaune, avec la forme d'une cerise. On trouve dans Puerto-Santo le meilleur miel & la plus belle cire du monde, mais en petite quantité. Le pois-

(88) Ovington, *ubi sup.* p. 31. & suiv.

(89) L'Auteur se trompe. C'est en 1413.

(90) Faria en donne une autre raison. Voy. le Chap. I. du Vol. I.

(91) Dans Ramusio, c'est Pollastrello.

(92) Lorsque Breston se saisit de Puerto-Santo, en 1595, l'Isle abondoit en vin, en bled, en huile, & ne manquoit ni de bestiaux, ni de fruits, d'oiseaux & de poisson. Voyez

Hakluyt, troisième Vol. de la Collection, pag. 578.

(93) Barbot dit huit lieues. D'autres plus ou moins. Elle est à douze lieues au Nord-Est de Madere.

(94) On a parlé au Tome I. de la multiplication des Lapins.

(95) Quelques-uns la mettent au rang des épiceries.

OVINGTON.
1681.

Il est pris &
brûlé par les
Anglois.

Il est pris &
brûlé par les
Anglois.

son est abondant sur les Côtes, sur-tout la Dorade (96) & le Dentali. L'Isle n'a pas de Port; mais la Rade est commode & couverte de toutes parts, excepté entre le Sud & l'Est; ce qui la rend dangereuse lorsque le vent souffle de ce côté-là. Cada Mosto (97) borne ici ses éclaircissemens.

Au mois d'Avril 1595, le Capitaine Amias Preston s'empara de la Ville de Puerto-Santo avec soixante hommes. Elle étoit alors assez grande & fort bien bâtie. Les Habitans se retirèrent avec ce qu'ils avoient de plus précieux sur une montagne voisine, où les Anglois n'osèrent les attaquer. Ils proposèrent une rançon pour la Ville; mais Preston se ressentant de quelques insultes qu'il y avoit reçues, la fit brûler jusqu'aux fondemens. Il fit le même traitement à tous les Villages de l'Isle, qui étoient habités par de vieux Soldats Portugais à qui l'on accordoit cette retraite (98) comme une récompense de leurs services. En 1681, Barbot ayant relâché dans cette Isle y trouva (99) quelques Villages & plusieurs Hameaux.

Nicols parle de Saint-Brandon (1), sans expliquer la grandeur ni les propriétés (2) de cette Isle. Linschoten s'étend davantage; mais avec autant d'incertitude. A droite des Canaries, dit-il, (3) environ cent lieues de Ferro, le hasard a fait souvent rencontrer une Isle nommée par les gens de mer, *San-Brandon*, ou *Boranora*. Ceux qui l'ont vue la représentent comme un lieu délicieux, où la verdure, les arbres & toutes sortes de provisions sont en abondance. On prétend qu'elle est habitée par des Chrétiens; mais personne n'a pu rendre compte de leur Pays ni de leur langage. Les Espagnols, qui sont partis plusieurs fois des Canaries pour la chercher, n'ont point encore réussi à la découvrir; ce qui a fait supposer à quelques-uns de leurs Ecrivains que c'est une Isle enchantée, qui ne se montre jamais à ceux qui la cherchent. D'autres racontent qu'elle a ses jours & ses tems pour se faire voir & pour disparaître, ou que c'est la force des courans qui en éloigne les Vaisseaux. Enfin d'autres conjecturent plus raisonnablement que l'Isle étant fort petite & presque toujours enveloppée de nuages, les courans ne permettent guères en effet qu'on puisse en approcher assez pour la voir. Quoiqu'il en soit, on est persuadé, suivant Linschoten, que l'Isle de Saint Brandon existe, à la distance des Canaries qu'on vient de marquer; & l'on ne peut douter, ajoûter-il, d'un fait qui est attesté par divers témoins (4) oculaires. Malgré l'air de persuasion avec lequel il s'explique, les Auteurs de ce Recueil sont portés à croire que c'est une Isle chimérique, comme celle d'*O-Bresil*, qui semble se jouer aussi de la curiosité des Matelots.

(96) Orate Vecchio.

(97) Voyez la Collection de Ramusio, Volume I. p. 96.

(98) Collection de Hakluyt, Volume. III. pag. 578.

(99) Barbot, dans la Collection de Churcill, Volume. V. p. 524.

(.) Elle est ainsi nommée dans la Traduction Française des Voyages Hollandois aux Indes Orientales; mais les Anglois l'appellent *Boranora*; & de Brie, *Boradon*. Les uns la mettent à cent lieues, d'autres à cent milles

des Canaries. Par la droite de Ferro, il faut entendre ici le côté de l'Ouest.

(2) Nicols la place entre Madere & Palma. Pour accorder cette situation avec Linschoten, il faut entendre le Nord, par la droite des Canaries.

(3) Voyages de Linschoten, p. 177.

(4) Imprimé en 1560, traduit en Anglois, & publié in-4°. par Hakluyt. Purchas en a mis l'extrait dans son Pilgrimage, Vol. II. p. 1671.

§. VIII.

ALCAFORADO

1421.

Histoire de la découverte de l'Isle de Madere.

ON trouve, dans plusieurs Auteurs, différentes Relations de la même découverte. Jean de Barros, le Tite-Live du Portugal, en parle avec peu d'étendue dans la première Décade de son *Asie*. Le Docteur Manuel Clement en a publié l'Histoire en Latin, avec une Épître dédicatoire au Pape Clément V. Manuel Tome a composé sur le même sujet un Poème Latin sous le titre d'*Insulana*. Antoine Galvano s'étend sur cette découverte dans le Traité des Entreprises des Espagnols & des Portugais jusqu'à l'année 1550. Manuel de Faria y Sousa, illustre Commentateur du *Camoens* (5), cite Galvano à la première Stance du cinquième Chant de la *Lusiade*. Mais nous n'avons pas de Relation si complète que celle de François Alcaforado, Ecuyer du Prince Henri de Portugal, premier Auteur des Navigations qui nous ont ouvert de nouveaux Mondes. D'ailleurs elle a précédé celles de tous les autres Ecrivains; elle fut composée pour le Prince, dans un tems où l'attention du Public auroit exposé les moindres fautes au démenti; & personne n'étoit plus capable qu'Alforado de donner un détail exact de cet événement, puisqu'il étoit au nombre de ceux qui assistèrent à la seconde découverte.

Remarque préliminaire.

Son Ouvrage fut publié d'abord en Portugais, par Don Francisco Manuel. En suite ayant été traduit en François, il parut à Paris (6) en 1671. On ne s'attache ici qu'à cette Traduction, parce qu'on n'a pu se procurer l'original. L'Auteur François déclare qu'ayant trouvé le style chargé de comparaison, de digressions, d'étréologies, & de réflexions ennuyeuses, il n'a pas fait difficulté de le réformer; mais qu'il a conservé scrupuleusement les moindres circonstances historiques.

Il est fort remarquable qu'il ne paroît aucune trace de Machin, Machan, Marcham, ou Marchan dans les Historiens Anglois; & que Hakluyt, qui en a parlé le premier, est obligé à Galvano de tout ce qu'il (7) rapporte après lui. On ne peut dissimuler qu'il y a quelques objections à faire contre la vérité de cette histoire, dans certains endroits où les circonstances s'accordent mal avec le tems de l'Auteur. Si l'on ne regarde point ces erreurs comme une raison de rejeter l'ouvrage, il faut supposer du moins qu'elles y ont été mêlées par les Editeurs. Mais il est vrai du moins que ce qui regarde la personne de Machan se trouve confirmé par Ovington, qui écrivoit sur le témoignage des Habirans même de Madere.

Doutes sur la vérité de cette histoire.

Sous le regne d'Edouard III, Roi d'Angleterre, un homme d'esprit & de courage, nommée Robert (8) Machin, ayant conçu une passion fort vive pour une jeune personne d'une naissance supérieure à la sienne, obtint la pré-

Caricature de Machan.

(5) Faria en parle aussi dans son *Asie Portugaise*.

(6) Sous le titre de Relation historique de la découverte de l'Isle de Madere.

(7) Collection de Hakluyt, Vol. II. Part. II p. 1.

(8) Galvano, & Hakluyt après lui, appellent Machan. Ils ne marquent pas précisément l'année de cette aventure. Galvano dit seulement que ce fut vers 1344, sous le Regne de Pierre IV. d'Arragon.

ANCA. GRADO
1421,

férence sur tous ses Rivaux. Mais les parens de la Maitresse, qui se nommoit Anne Dorset, s'apperçurent des sentimens de leur fille; & dans la résolution de ne pas souffrir un mariage qui blessât leur fierté, ils se procurèrent un ordre du Roi pour faire arrêter Machin, jusqu'à ce que le sort d'Anne fût fixé par une autre alliance. Ils lui firent épouser un Homme de qualité, dont Machin refusa de déclarer le nom après sa triste aventure. Anne fut aussitôt conduite à Bristol dans les terres de son mari. L'Amant prisonnier obtint immédiatement la liberté; mais animé par le ressentiment de son injure autant que par sa passion, il entreprit de troubler le bonheur de son Rival. Quelques amis lui prêtèrent leur secours. Il se rendit à Bristol, où par des artifices ordinaires à l'amour il trouva le moyen de voir sa Maitresse. Elle n'avoit pas perdu l'inclination qu'il lui avoit inspirée pour lui. Ils résolurent ensemble de quitter l'Angleterre & de chercher une retraite en France. Leur diligence fut égale à leur témérité. Un jour qu'Anne feignit de vouloir prendre l'air, elle se fit conduire au bord du Canal par un domestique de confiance; & se mettant dans un Bateau qui l'attendoit, elle gagna un Vaisseau, que son Amant tenoit prêt pour leur fuite.

Il enleva la
Maitresse.

Une tempête le
jette dans l'Isle
de Madag.

L'ancre fut levée aussitôt, & les voiles tournées vers les Côtes de France. Mais l'inquiétude & la précipitation de Machin ne lui avoient pas permis de choisir les plus habiles Matelots d'Angleterre. Le vent d'ailleurs lui fut si peu favorable, qu'ayant perdu la terre de vue avant la nuit, il se trouva le lendemain comme perdu dans l'immensité de l'Océan. Cette situation dura treize jours, pendant lesquels il fut abandonné à la merci des Flots. On parle d'un tems où la Boussole n'étoit point encore en usage dans la Navigation. Enfin, le quatorzième jour au matin, ses gens apperçurent fort près d'eux, une terre qu'ils prirent pour une Isle. Leur doute fut éclairci au lever du Soleil, qui leur fit découvrir des forêts d'arbres inconnus. Ils ne furent pas moins surpris de voir quantité d'Oiseaux d'une forme nouvelle, qui vinrent se percher sur leurs mâts, & leurs vergues, sans aucune marque de frayeur.

Ils mirent la Chaloupe en mer. Plusieurs Matelots y étant descendus pour gagner la terre, revinrent bientôt avec d'heureuses nouvelles & de grands témoignages de joie. L'Isle paroissoit déserte; mais elle leur offroit du moins un asyle après de si longues & si mortelles allarmes. Divers animaux s'étoient approchés d'eux sans les menacer d'aucune violence. Ils avoient vu des ruisseaux d'eau fraîche, & des arbres chargés de fruit. Machin & sa Maitresse, avec leurs meilleurs amis, n'eurent plus d'empressement que pour aller se rafraîchir dans un si beau Pays. Ils s'y firent conduire aussitôt dans la Chaloupe, en laissant le reste de leurs gens pour la garde du Vaisseau. Le Pays leur parut enchanté. La douceur des animaux ne les invitait pas moins que celle de l'air & que la variété des fleurs & des fruits, ils s'avancèrent un peu plus loin dans les terres. Bientôt ils trouverent une belle prairie, bordée de lauriers, & rafraîchie par un ruisseau, qui descendoit des Montagnes dans un lit de beau gravier. Un grand arbre, qui leur offroit son ombre, leur fit prendre la résolution de s'arrêter dans cette belle solitude. Ils y dressèrent des cabanes, pour y prendre quelques jours de repos & délibérer sur leur situation. Mais leur tranquillité dura peu. Trois jours après, un orage du Nord-Est arracha le Vaisseau de dessus les ancres, & le jeta sur les Côtes de Maroc; où s'étant

Il s'échappa à
peine.

brisé contre les rochers, tout l'Equipage fut pris par les Mores & tenfermé dans une étroite prison.

Machin n'ayant retrouvé le lendemain aucune trace de son Bâtiment, conclut qu'il étoit coulé à fond. Cette nouvelle disgrâce répandit la consternation dans sa troupe, & fit tant d'impression sur sa compagnie, qu'elle n'y survécut pas long-temps. Les premiers malheurs qui avoient suivi son départ avoient abbatu son courage. Elle en avoit tiré de noirs présages, qui lui faisoient attendre quelque funeste catastrophe. Mais ce dernier coup lui fit perdre jusqu'à l'usage de la voix. Elle expira deux jours après, sans avoir pu prononcer une parole. Son Amant pénétré d'un accident si tragique ne vécut que cinq jours après elle, & demanda pour unique grâce à ses amis de l'enterrer dans le même tombeau. Ils avoient creusé sa fosse au pied d'une sorte d'autel, qu'ils avoient élevé sous le grand arbre. Ils y placèrent aussi le malheureux Machin, & mettant une croix de bois sur ce triste monument, ils y joignirent une inscription qu'il avoit composée lui-même, & qui contenoit en peu de mots sa pitoyable aventure. Elle finissoit par une prière aux Chrétiens, s'il en venoit après lui dans le même lieu, d'y bâtir une Eglise sous le nom de *Jésus Sauveur*.

Après la mort du Chef, le reste de la Troupe ne pensa qu'à sortir d'un lieu si désert. Tous les soins furent employés à mettre la Chaloupe en état de soutenir une longue navigation; & l'on mit à la voile, dans la vue, s'il étoit possible, de retourner en Angleterre. Mais la force du vent ou l'ignorance des Marclors ayant fait prendre la même route que le Vaisseau, on alla tomber sur la même Côte, & l'on n'y eût pas un meilleur sort.

Les prisons de Maroc étoient alors remplies d'Esclaves Chrétiens de toutes les Nations, comme celles d'Alger le sont aujourd'hui. Il s'y trouvoit un Espagnol de Seville, nommé Jean de Morales, qui ayant exercé long-temps la profession de Pilote, prit beaucoup de plaisir au récit des prisonniers Anglois. Il apprit d'eux la situation du nouveau Pays qu'ils avoient découvert, & les marques de terre auxquelles il pouvoit être reconnu. Ici l'Historien se croit obligé de reprendre les circonstances qui conduisirent à la seconde découverte de Madere.

Jean premier, de Portugal, étant retourné victorieux des guerres de Castille, entreprit de passer en Afrique à la tête d'une puissante Armée, pour la conquête de Ceuta, qu'il prit effectivement en 1415. Il étoit accompagné dans cette expédition des Infans de Portugal, entre lesquels Don Henri, alors Grand-Maitre de l'Ordre de Christ, se distingua singulièrement. Ce jeune Prince ayant cultivé l'étude de la Géographie & des Mathématiques trouva l'occasion, chez les Mores, de prendre des informations sur les Pays & les Mers, dont ils étoient environnés. Ce qu'il apprit d'eux lui fit naître une passion insurmontable pour les découvertes. Après la réduction de Ceuta, il se retira dans la Province des Algarves, où il bâtit près du Cap Saint Vincent un Fort & une Ville qu'il nomma *Terca Nabal*, mais qui prit ensuite le nom de *Villa de Infante*. Il s'y livra si entièrement à l'exécution de ses projets, qu'il y destina d'abord tous les revenus de son Ordre.

Le principal instrument sur lequel il jeta les yeux pour une si noble entreprise, fut Juan Gonsalvo Zarco, Gentilhomme de sa Maison. La valeur de

ALGABRADO

1415
Le vent entra
ne son Vaisseau
dans l'Afrique

Sa Maitre
mourut, & fut
après elle.

Éclairage de la
grotte en Afrique
Ils y trouvent
Jean de Morales

Cause de la fi-
èvre des marais
de Madere.

Gonsalvo Zar-
co, principal in-
strument de l'in-
ce Henri de Port-
ugal

ALCAFORADO
2424.

Comment il
se vint Jean
de Machin.

Il le mena au
Prince Henri.

Officiers levés.

Zarco s'étoit signalée au siège de Ceuta, où le Roi l'avoit revêtu de la dignité de Chevalier. On prétend qu'il introduisit le premier l'usage de l'artillerie sur les Vaisseaux. Il avoit découvert en 1418 l'Isle de Puerto-Santo, dans un voyage qu'il faisoit pour trouver le Cap de Bojador; deux ans après, il passa les Détroits par ordre du Roi Jean, pour aller croiser sur les Côtes d'Afrique. Mais il faut remarquer ici que dès l'an 1416, Don Sanche, dernier fils du Roi Ferdinand d'Aragon & Grand-Maître de l'Ordre de Calatrava, avoit laissé en mourant une grosse somme d'argent pour la rédemption des Captifs. Après quelques délais, on fit partir d'Espagne un *Foist*, chargé du legs & de l'exécution des volontés du Prince. Quantité d'Esclaves Chrétiens sortirent des prisons de Maroc. Jean de Morales (9) qui fut de ce nombre, passoit avec les autres d'Afrique à Tarif lorsque la Flotte de Zarco traversoit le Détroit. Les deux Couronnes, sans être en guerre ouverte, avoient quelques différends qui autorisoient le Commandant Portugais à se saisir du *Foist*. Cependant la cargaison n'ayant pu lui inspirer que de la pitié, il rendit la liberté à ce Bâtiment & ne s'écrit que Morales, après lui avoir reconnu assez d'habileté pour le croire capable de servir le Prince Henri dans ses desseins. La violence n'eut aucune part à cette nouvelle captivité. Morales n'apprit la cause de sa détention que pour en marquer de la joie, & s'offrit volontairement au service du Prince de Portugal. Il s'empressa même de communiquer à Zarco l'espérance qu'il avoit de se faire considérer tout d'un coup par des ouvertures importantes; il parla de la nouvelle Isle que les Anglois avoient découverte, & l'histoire des deux Amans ne fut pas oubliée.

Zarco charmé de ce qu'il entendoit n'eut rien de si pressant que de retourner à Tarca Nabal, pour faire un si riche présent à son Prince. Morales fut reçu comme un envoyé du Ciel. A peine eut-il expliqué ses propositions, que Henri dépêcha au Roi son père, pour lui en relever les avantages, & demander la permission de les exécuter.

Elles trouverent des obstacles à la Cour, par l'opposition secrète de quelques Ennemis du Prince, Mais, sur les informations de Zarco, il s'y rendit

(9) Il faut avouer que l'objection qui naît ici contre la vérité de cette Histoire est difficile à lever. On nous a raconté qu'après la mort de Machin, ses Compagnons partirent aussitôt, & trouverent Jean de Morales dans les prisons de Maroc. Or si l'on suppose, comme Galvano le rapporte d'après les Chroniques de Castille, que la découverte de Machin arriva vers l'an 1344, il faut que la prison de Morales n'ait pas duré moins de soixante seize ans jusqu'au tems qu'il rencontra Zarco. L'intervalle seroit encore plus long, si l'aventure de Machin étoit arrivée dès la 1318, comme Herbert l'écrit. L'Auteur même de cette Histoire place cet événement sous le Règne d'Édmond III, qui commença en 1327 & qui finit en 1378. Mais en ne le rapportant qu'à la dernière année de ce Règne, ce seroit toujours quarante-deux ans qu'il faudroit accor-

der à la prison de Machin; ce qui est non-seulement peu probable, mais contraire au sens de l'Historien, qui semble mettre un espace fort court entre les deux événements, & contraire encore à la Chronique, qui dit expressément que Machin passa lui-même en Afrique, & qu'il fut présenté ensuite au Roi de Castille. A la vérité cette supposition de la Chronique peut passer pour l'invention de quelque Espagnol, qui a cru fortifier alors les prétentions de l'Espagne sur Madère; mais la première objection demeure dans toute sa force. On n'y voit même aucune autre réponse, que de dire, ou que Morales avoit blesé la vérité en déclarant qu'il savoit des Anglois mêmes ce qu'il n'avoit appris que par la tradition des autres Esclaves; ou qu'Alcaforado n'a pas rapporté fidèlement ce qu'il tenoit de Morales.

lui-

lui-même, & sa présence fit évanouir aussitôt les difficultés. Le tems de l'expédition fut marqué au mois de Juin, & les ordres donnés pour l'équipement d'un bon Vaisseau, accompagné d'une Chaloupe à rames, suivant l'usage du tems. Zarco fut nommé pour commander cette petite Flotte. Il prit avec lui le Capitaine Jean Laurence; François de Cardaval, Ruy Paës, Alvares Alfonso, François Aleafordo, Auteur de cette Relation; & deux habiles Pilotes, Antoine Jago, & Lorenzo Gomez.

Zarco toucha dans sa route à Puerto-Santo, où les Portugais, qu'il y avoir laissés deux ans auparavant, lui raconterent comme une vérité constante, qu'à Nord-Est (10) de l'Isle on voyoit sans cesse des ténèbres impénétrables, qui s'élevoient de la mer jusqu'au ciel; que jamais on ne s'apercevoit qu'elles diminuaissent, & qu'elles paroissent gardées par un bruit effrayant qui venoit de quelque cause inconnue. Comme on n'osoit encore s'éloigner de la terre, faute (11) d'altrôlabes, & d'autres instrumens dont l'invention est postérieure, & qu'on s'imaginait qu'après avoir perdu la vue des Côtes il étoit impossible d'y retourner, sans un secours miraculeux de la Providence; cette prétendue obscurité passoit pour un abîme sans fond, ou pour la bouche même de l'enfer. Les Ecrivains qui s'attribuoient plus de lumières, soutenoient que c'étoit l'ancienne Isle de Cipango, que le ciel se plaisoit à tenir cachée sous un voile mystérieux, dans laquelle on étoit alors persuadé que les Evêques Espagnols & Portugais s'étoient retirés avec d'autres Chrétiens pour se garantir de l'esclavage & de l'oppression des Mores. Ils ajoutaient qu'on ne pouvoit entreprendre sans crime de pénétrer dans un secret si divin, puisqu'il n'avoit point encore plu au ciel de faire précéder cette découverte par les signes qui sont annoncés dans les anciennes Prophéties.

Les exhortations de Morales firent mépriser à Zarco ces fausses terreurs. Ils jugerent tous deux que les ténèbres dont on vouloit leur faire un sujet d'épouvante étoient au contraire la marque certaine de la terre qu'ils cherchoient. Cependant après quelque délibération, ils convinrent de s'arrêter à Puerto-Santo jusqu'au changement de la Lune, pour observer quel effet il produiroit sur l'ombre. La Lune changea, sans qu'on s'aperçût de la moindre altération dans ce Phénomène. Alors tous les Avanturiers furent saisis d'une si vive terreur qu'ils auroient abandonné leur entreprise, si Morales n'étoit demeuré ferme dans ses idées, soutenant toujours d'après les informations qu'il avoit reçues des Anglois, que la terre qu'on cherchoit ne pouvoit être bien loin. Il faisoit comprendre à Zarco que cette terre, étant sans cesse à couvert du Soleil par l'épaisseur de ses forêts, il en sortoit une humidité continuelle, qui produisoit cette nuée épaisse, l'objet de tant de craintes & de fausses imaginations.

Enfin Zarco, ne consultant plus que son courage, mit à la voile un jour au

ALCATORADO
1411.

Départ pour la
découverte de
Malacca.

Opinions fau-
tives sur cette
Isle.

Difficultés qui
n'arrêtoient point
Zarco & Mora-
les.

(10) Ce devoit être au Sud-Ouest, qui est la situation de Madere par rapport à Puerto-Santo.

(11) Si cette remarque est véritable, voici la décision d'un point fort contesté, puisque l'Auteur déclare que les instrumens nécessaires à la Navigation n'étoient pas encore inventés en 1478 & 1410, lorsque Puerto-Santo & Madere furent découverts par les Portugais. D'un

autre côté il est clair par le même endroit qu'ils furent inventés quelques années après cette découverte, puisqu'ils l'étoient lorsque l'Auteur composa la Relation; à moins qu'on ne veuille supposer que c'est une interpolation de Don Francisco Manuel, comme on l'a fait remarquer dans les Remarques préliminaires, ou de quelqu'un qui avoit eu le Manuscrit avant lui.

ELCAYORADO

1411.

Approche du
Vaisseau vers
l'île, & trouva
des Matelots.

martin, sans avoir communiqué sa résolution à d'autres qu'à Morales ; & pour ne laisser rien manquer à sa découverte, il tourna directement la proue de son Vaisseau vers l'ombre la plus noire. Cette hardiesse ne fit qu'augmenter les alarmes de son Equipage. A mesure qu'on avançoit, l'obscurité paroissoit plus épaisse. Elle devint si terrible qu'on oisoit à peine en soutenir la vue. Vers le milieu du jour on entendit un bruit terrible, qui se répandoit dans toute l'étendue de l'horison. Ce nouveau danger redoubla si vivement la frayeur publique, que tous les Matelots poussèrent de grands cris, en suppliant le Capitaine de changer de route & de leur sauver la vie. Il les assembla d'un visage ferme, & par un discours prononcé avec le même courage il leur inspira une partie de sa résolution. L'air étant calme & les courans fort rapides, il fit conduire son Vaisseau au long de la nuée par deux Chaloupes. Le bruit servoit de marque pour s'avancer ou se retirer, suivant qu'il paroisoit plus ou moins violent. Déjà la nuée commençoit à diminuer par degrés. Du côté de l'Est elle étoit sensiblement moins épaisse. Mais les vagues ne cessèrent pas de faire entendre un bruit terrible. On crut bientôt découvrir au travers de l'obscurité quelque chose de plus noir encore, quoiqu'à la distance où l'on étoit, il fût impossible de le distinguer. Quelques Matelots assurèrent qu'ils avoient aperçu des Géans d'une prodigieuse hauteur. Ce n'étoient que les rochers, qu'on vit bientôt à découvert. La mer s'éclaircissant enfin, & les vagues commençant à diminuer, Zarco & Morales ne doutèrent plus qu'on ne fût peu éloigné de la terre. Ils la virent presque aussitôt, lorsqu'ils n'osoient encore s'y attendre. La joie des Matelots se conçoit plus aisément qu'elle ne peut s'exprimer. Le premier objet qui frappa leurs yeux fut une petite pointe, que Zarco nomma la pointe de Saint Laurent. Après l'avoir doublée, on eut au Sud la vue d'une terre qui s'étendoit en montant ; & l'ombre ayant tout-à-fait disparu, la perspective devint charmante jusqu'aux montagnes.

Première vue
de la terre.

Ruy Paës & Jean
de Morales y des-
cendent les pre-
miers.

Ruy Paës fut envoyé dans une Chaloupe, avec Jean de Morales, pour reconnoître la Côte. Ils entrèrent dans une Baye, qu'ils trouverent conforme à la description que Morales avoit reçue des Anglois. Erant descendus au rivage, ils découvrirent sans peine le monument de Machin, & les autres marques qu'ils s'attachèrent à distinguer. Après avoir satisfait leur piété au tombeau des deux Amans, ils porterent ces heureuses nouvelles au Vaisseau. Zarco prit possession du Pays au nom du Roi Jean & du Prince Dom Henri, Chevalier & Grand-Maitre de l'Ordre de Christ. Ensuite rapportant ses premières vues à la Religion, il fit élever un nouvel autel près du Tombeau de Machin. La date de ce grand événement est le 8 de Juillet, jour de Saint Elisabeth.

Recherches que
Zarco fait dans
l'île.

Le premier soin des Aventuriers Portugais fut de chercher, dans le Pays, des Habitans & des Bestiaux. Mais ils n'y trouverent que des oiseaux de diverses especes, & si peu farouches qu'ils se laissoient prendre à la main. On résolut de suivre les Côtes, dans la Chaloupe. Après avoir doublé une pointe à l'Ouest, on trouva une Plage où quatre belles rivières venoient se rendre dans la mer. Zarco remplit une bouteille de la plus belle eau, pour la porter au Prince Henri. En avançant plus loin on arriva dans une vallée arrosée par une autre riviere. Plus loin encore on trouva une seconde vallée couverte d'arbres, dont quelques-uns étoient rombés. Zarco en fit une croix, qu'il éleva sur le rivage, & nomma ce lieu *Santa-Cruz*. Un peu au-delà, ils passèrent

une pointe qui s'avançoit assez loin dans la mer, & la trouvant remplie d'un grand nombre de geais, ils lui donnerent le nom de *Pauta dos Gralhos*, qu'elle conserve encore.

ALCAFORADO
1421.

Cette pointe, avec une autre langue de terre, qui en est à deux lieues, forme un golphe, alors bordé de beaux cedres, au-delà duquel Zarco découvrir encore une vallée, d'où sortoit une eau blanchâtre qui formoit un grand bassin avant que d'entrer dans la mer. Tant d'agréments naturels engagèrent Zarco à faire descendre encore une fois ses gens pour pénétrer plus loin dans les terres. Mais quelques Soldats chargés de cet ordre revinrent bientôt lui apprendre qu'ils avoient vu de rous côtés la mer autour d'eux, & par conséquent qu'ils étoient dans une Île, contre l'opinion de ceux qui avoient pris cette terre pour une partie du continent d'Afrique.

Il reconnoît que
sa découverte est
une île.

Zarco ne pensa plus qu'à choisir dans l'intérieur du Pays quelque lieu propre à s'y établir. Il arriva dans une campagne assez vaste, & moins couverte de bois que les autres cantons, mais si remplie de fenouil que la Ville qu'on y a bâtie depuis & qui est devenue la Capitale de l'Île, en a tiré le nom (12) de *Funchal*. Là, trois belles rivières sortant de la vallée & s'unissant pour se jeter dans la mer, forment deux petites Îles, dont la situation tenta Zarco d'en faire approcher son Vaisseau. Ensuite il continua sa route par terre jusqu'à la même pointe qu'il avoit vue au Sud, où il avoit planté une croix. Il découvrit, au-delà, un rivage si doux & si uni qu'il lui donna le nom de *Playa formosa*. Un peu plus loin il fut arrêté par un ruisseau d'eau claire, mais si rapide, que deux de ses gens ayant entrepris de le passer à la nage furent emportés par le courant, & n'auroient pu éviter de périr s'ils n'eussent été promptement secourus. Cet accident fit nommer le ruisseau *Soccaridos*; cause plus heureuse que celle qui a fait nommer *Agraviados* une rivière de la mer Atlantique dont les Historiens Portugais (13) font mention.

Divers lieux
qu'il visite &
qu'il nomme.

En continuant sa marche, Zarco s'approcha d'une pointe de rocher, qui étant coupée par l'eau de la mer, formoit une sorte de Port. Il crut y découvrir les traces de quelques animaux; ce qui rendit sa curiosité d'autant (14) plus vive, que jusqu'alors il n'en avoit point encore aperçu. Mais il fut bientôt détrompé en voyant sauter dans l'eau un grand nombre de lous marins. Ils sortoient d'une caverne que l'eau avoit creusée au pied de la montagne, & qui étoit devenue comme le rendez-vous de ces animaux. Cette découverte fit donner à Zarco le surnom de *Camera dos Lobos*, qui s'est transmis (15) à sa postérité.

Camera de Lobos.

Les nuées devinrent si épaisses dans cet endroit, que faisant paroître les rochers beaucoup plus hauts & trouver quelque chose de plus terrible au bruit des vagues qui venoient s'y briser, Zarco prit la résolution de retourner vers son

Raisons qui avertissent Zarco.

(11) On trouve ici dans cette Relation une remarque sur Funchal, qui prouve clairement qu'on a fait quelques additions au Manuscrit d'Alcaforado; car l'Auteur n'a pu parler de plusieurs choses qui n'arriverent qu'environ quatre vingt ans après, telles que l'érection de Funchal en Evêché, &c.

(12) Cette réflexion sur la Rivière de la

Agraviados, dans le Golfe Arabique, est une autre interpolation; puisque l'événement qu'elle suppose est postérieur de cent vingt ans à la découverte de Madère.

(14) Machan avoit vu différentes sortes d'animaux.

(15) On reconnoît encore ici une interpolation.

ALCATORADO
1421.

Il retourne en
Portugal Accueil
qui y reçoit.

L'île est nom-
mée Madere.

Son second voya-
ge à Madere.

Port nommé
Santho. Egise
bâtie.

Fondations de
Funchal.

Autres disposi-
tions en faveur
du Prince Henri.

Récompense de
Zarco.

Vaisseau. Il se pourvut d'eau, de bois, d'oiseaux & de plantes de l'île, pour en faire présent au Prince Henri; & remettant à la voile pour l'Europe, il arriva au Port de Lisbonne vers la fin du mois d'Août 1420, sans avoir perdu un seul homme dans le voyage.

Le succès d'une si belle entreprise lui attira tant de considération à la Cour de Portugal, qu'on lui accorda publiquement un jour d'audience, pour faire le récit de ses découvertes. Il présenta au Roi plusieurs troncs d'arbres d'une grosseur extraordinaire; & sur l'idée qu'il donna de la prodigieuse quantité de forêts dont il avoit trouvé l'île couverte, ce Prince la nomma l'île Madere. Zarco reçut ordre d'y retourner au Printemps, avec la qualité de Capitaine ou de Gouverneur de l'île; titre auquel ses descendans joignent aujourd'hui celui de Comte.

Le second voyage se fit au mois de Mai de l'année 1421. Zarco partit accompagné de sa femme, Constance Rodrigue de Sa (d'autres disent d'Almeyda; de Juan Goncalvo son fils aîné, & de ses deux filles, Helene & Beatrice.) Il retrouva son île en peu de jours. La Rade où il aborda n'étoit encore distinguée que par le nom de Port Anglois; mais il la nomma *Puerto Machino*, pour faire honneur à la mémoire de l'infortuné Machin; & la Ville qui s'y est formée depuis, a conservé le nom de *Machino* ou *Machico*. En descendant au rivage, il fit abattre le bel arbre sous lequel étoient les aurels & le tombeau dont on a parlé; & l'usage qu'il en fit aussi-tôt fut pour bâtir une Eglise, qu'il dédia à *Jesus Sauveur*, suivant les intentions de Machin qui subsistoient encore dans son épitaphe. Il donna aux tristes restes des deux Amans une sépulture honorable dans le chœur.

Après avoir accordé ses premiers soins à la Religion, il choisit pour l'établissement de sa Colonie l'endroit de l'île qui lui avoit paru le plus commode & le plus agréable. C'étoit une belle vallée, où l'eau fraîche étoit en abondance. Il y jeta les fondemens d'une Ville qui fut nommée Funchal, & qui devint bientôt fameuse. Constance, sa femme, en dédia le premier Aurel à Sainte Catherine; ce qui se trouve néanmoins contraire au récit de Barros, qui suppose deux Eglises bâties à Funchal avant celle-ci. Cette erreur du Tire-Livre de Portugal rend fort suspect tout ce qu'il raconte ensuite du feu qu'on employa pour détruire les forêts, & qui s'y entretenit pendant sept ans; d'autant plus que Madere n'a jamais été sans beaucoup d'arbres, quoiqu'on en ait abattu un fort grand nombre pour les Manufactures de sucre, dont on a vu jusqu'à cent cinquante à la fois.

Après la mort du Roi Jean, Edouard son fils & son successeur accorda au Prince Henri les revenus de cette île pour tout le tems de sa vie, en dédommagement des sommes qu'il avoit avancées pour la découvrir & la peupler. Cette donation se fit à Cintra par un Acte solennel, le 26 de Septembre 1433; & par le même motif, l'autorité spirituelle fut accordée perpétuellement à l'Ordre de Christ. Alphonse, successeur d'Edouard, confirma ces dispositions en 1439. A l'égard de Juan Goncalvo Zarco, dont le mérite & les services méritoient aussi des récompenses, les Princes ses Maîtres changèrent son nom & ses armes. Il fut revêtu du titre de Comte, avec le nom de Camera dos Lobos, en mémoire de la caverne qu'il avoit découverte; & pour armes, il prit une tour d'argent supportée par deux loups marins & chargée

d'une croix d'or. Ses Descendans conserverent encore le même nom & les mêmes armes.

CADA
MOSTO.
1454.

CHAPITRE II.

Voyage d'Aluise da Cada Mosto, au long des Côtes d'Afrique, jusqu'à Rio grande, en 1455.

Nous avons deux voyages de Cada Mosto, qui se trouvent dans les collections de Ramusio & de Grynaeus; l'un, aux rivières de Sanaga ou Senegal; de Gambia, ou Gambia; & de Rio grande. L'autre à la même Côte d'Afrique & aux Isles du Cap-Verd.

Remarquez que l'imprimeur a mis le voyage de Cada Mosto.

Ces deux Ouvrages ayant été composés en Italien, Ramusio nous les a conservés dans la même langue; mais Grynaeus en a donné une traduction Latine, qui diffère de l'Original dans plusieurs points essentiels. Par exemple, l'Italien fait partir l'Auteur de Venise en 1454, & la traduction en 1504. On juge aisément que de part ou d'autre l'erreur vient de l'impression, & l'on est d'abord porté à croire, que c'est l'imprimeur du Latin qui doit être accusé de cette négligence. Mais la conjecture se change en certitude, lorsqu'on observe ensuite que le Prince Henri, par qui Cada Mosto (16) fut employé, mourut en 1463.

Les deux voyages sont précédés d'une Préface de l'Auteur, & d'une Introduction composée par celui qui a pris soin de les recueillir. On lit dans la seconde de ces deux pièces qu'Aluise da Cada Mosto fut le premier qui découvrit les Isles du Cap-Verd, quoique les Portugais attribuent l'honneur de cette découverte, douze ans auparavant, à (17) *Denis Fernandez*, un de leurs Compatriotes. On fit d'ailleurs plus de cas des voyages de Cada Mosto, lorsqu'ils furent publiés, que les Anciens ayant représenté les Pays voisins de la Ligne comme une Région inhabitable, il apprit au contraire à ses Lecteurs qu'elle étoit couverte de verdure & remplie d'Habitans. D'un autre côté, on s'imagina que ses découvertes pouvoient être d'une utilité considérable pour le commerce. Ramusio paroît avoir été persuadé que par les rivières du Senegal, qu'il prenoit pour des branches du Niger, on pouvoit s'ouvrir un commerce facile avec les riches Contrées de Tombuto & de Melli, & faire ainsi passer l'or en Europe avec plus de commodité & de diligence, que par les vaines & dangereux déserts qui séparent ces deux Régions de la Barbarie. Comme le sel, suivant Leon, étoit la marchandise la plus précieuse qu'on pût porter aux Nègres, on se proposoit de prendre du sel dans l'Isle de *Sal*, qui est une des Isles du Cap-Verd, & d'en fournir tous les Pays qui bordent le Niger, dont on ne supposoit pas que le cours eût moins de cinq cens milles. On espéroit d'en tirer, pour échange, de l'or & des Esclaves; & tandis que l'or passeroit en Europe, les Esclaves devoient être transportés au marché de Saint Jago, autre Isle du Cap-Verd, d'où il seroit aisé de les conduire immédiatement aux Indes occidentales.

Intérêts de l'humanité & de l'humanité.

(16) Ramusio écrit toujours Aluise da cada Mosto.

(17) Voyez le Chap. I. du Tome I. N n ii)

CADA
MOSTO.
1454.
Défauts de son
projet.

Pour entreprendre un si beau commerce, il auroit été nécessaire alors d'obtenir le consentement des Portugais, qui étoient maîtres de toute cette Côte d'Afrique, jusqu'à plusieurs degrés au-delà de la Ligne. Ramusio, dont je rapporte ici les raisonnemens, jugeoit qu'il y avoit peu de difficulté, puisque tous les Européens avoient la permission de porter leur commerce jusqu'à l'extrémité de la Guinée. Cependant comme les Portugais mêmes n'en avoient point encore entrepris de cette nature, il cherchoit par quels moyens on y pouvoit parvenir. Les Anglois l'ont tenté plusieurs fois; mais les obstacles qu'ils y ont trouvé marquent assez, que si le succès n'est pas impossible, il n'est pas aussi facile que Ramusio se l'imaginoit. D'ailleurs il supposoit une communication entre le Niger & les autres rivières qui tombent dans la mer occidentale; opinion combattue par tous les Voyageurs de quelque réputation. Moniteur de l'Isle l'a rejetée lui-même dans ces derniers rems; & sa dernière Carte d'Afrique représente le Senegal, la Gambia & le Niger comme des fleuves absolument séparés.

Prince du Prin-
ce Henri de Por-
tugal. Cada
Mosto.

Cada Mosto, dans la Préface, après avoir fait l'apologie de son Ouvrage, & déclaré qu'il s'attache inviolablement à la vérité, parle de l'Infant Enriquez, c'est-à-dire du Prince Henri, premier Auteur des découvertes. Il loue la grandeur d'ame de ce Prince, l'élevation de son génie & son habileté dans toutes les connoissances astronomiques. Il ajoute qu'il se livra tout entier au service de la Religion, en faisant la guerre contre les Mores, & que ses exploits lui acquirent une immortelle réputation. Le Roi Jean, son Père, étant au lit de la mort en 1432, le fit appeler, & lui recommanda de ne jamais abandonner l'héroïque résolution de poursuivre les ennemis de la sainte Foi. Ce généreux Prince engagea sa parole; & pour la remplir presque aussitôt, il entreprit avec Dom Edouard, son frère & successeur de Jean, cette fameuse guerre contre le Royaume de Fez, qui dura plusieurs années. Son zèle ne se relâchant point contre les Mores, il fit partir, chaque année ses Caravelles pour croiser sur les Côtes (18) d'Azafi, & de Meisa; mais n'étant pas moins passionné pour les découvertes, il joignoit à cette Commission celle d'avancer sans cesse au long de la Côte. Elles pousserent en effet jusqu'au grand Cap qu'on a nommé le Cap de Non (19), & qui n'a tiré ce nom que de l'impossibilité qu'on se figuroit à pénétrer plus loin. Cependant le Prince Henri, qui pensoit autrement, ajouta trois Caravelles au nombre qu'il avoit jusqu'alors envoyées. Elles passèrent le Cap d'environ cent milles; & n'ayant trouvé au-delà que des Côtes sablonneuses & désertes, elles revinrent sur leurs traces.

Aideur inven-
tible de ce Prince
pour les décou-
vertes.

Leur progrès n'ayant fait qu'encourager le Prince, il remit la même Flotte en mer, l'année suivante, avec ordre d'avancer cent cinquante milles de plus, & d'aller aussi loin qu'il seroit possible, en promettant d'enrichir par ses bienfaits tous ceux qui tenteroient cette entreprise. Ils partirent; mais tout leur courage & leur respect pour les ordres du Prince ne purent leur faire pousser plus loin leurs découvertes. Cependant la force de son jugement ne lui faisoit pas voir avec moins de clarté qu'on devoit trouver de nouveaux Pays & de nouvelles

(18) Zafi, ou Saffi.
(19) Faria prétend que le Cap Non fut découvert & celui de Bojador découvert en 1414, c'est-à-dire, plusieurs années avant la mort du

Roi Jean. Voyez le Chap. I. de cet Ouvrage. On rend compte ici de la Préface de Cada Mosto, sans s'attacher à l'exactitude de la Chronologie.

Nations. Il ne se laissa point d'envoyer des Catavelles, jusqu'à l'heureux tems où l'on découvrit enfin certaines Côtes habitées par les Arabes du désert, & par les Azanaghiz, Nation farouche & bazanée. Ainsi les Nègres ayant été découverts, on continua de découvrir successivement les autres Nations, comme Cada Mosto va nous l'apprendre. Tel est le fond de sa Préface.

Il raconte ensuite qu'il étoit âgé de vingt-deux ans lorsqu'il entreprit son voyage; qu'il en avoit déjà fait plusieurs dans quelques parties de la Méditerranée, & celui de Flandres, qu'il s'étoit proposé de recommencer pour travailler à sa fortune; car il ne défavoue pas qu'avec le dessein d'employer sa jeunesse, son principal objet ne fut d'acquérir des richesses & des dignités. Ce qui donne beaucoup de prix à ses Relations, c'est qu'elles sont les plus anciennes qui nous restent des navigations Portugaises. S'il y en a quelques-unes qui les aient précédées, ce ne sont que de courts extraits & de simples abrégés donnés par les Historiens, qui ne méritent pas le nom de Journal de Voyageurs. Cada Mosto étoit un homme d'esprit & d'intelligence, qui a fait un usage continu de ces deux qualités dans son ouvrage; & si l'on excepte quelques circonstances sur lesquelles on ne peut douter qu'il n'ait été trompé par les Marchands d'Afrique, comme la plupart des Voyageurs sont exposés à l'être, nous n'avons pas de Journal plus curieux & plus intéressant que le sien. On y trouvera particulièrement un détail fort instructif sur le commerce d'or de Tombuto & sur ses principales branches, qui ont été si peu connues de nos derniers Voyageurs: ce qui marque assez que ce n'est pas la multitude des Ecrivains qui jette du jour dans les matières obscures; & qu'un Voyageur éclairé donne une idée plus juste des Pays qu'il a parcourus, que vingt Auteurs médiocres qui tendent compte des mêmes lieux.

Cada Mosto, résolu de retourner en Flandres avec le peu d'argent qu'il avoit, s'embarqua sur une Galère Vénitienne commandée par le Capitaine Marco Zeno, Chevalier de Malte. Ils partirent de Venise le 8 d'Août 1454. Les vents contraires qui s'élevèrent près du Cap Saint Vincent les ayant forcés de s'y arrêter, il se trouva que dans le même tems Dom Henri Prince de Portugal, vivoit fort près du même Cap, dans un village nommé *Riposera*, où il s'étoit retiré volontairement pour se livrer à l'étude. Ce célèbre Protecteur de la navigation & des Voyageurs, envoya aussitôt au Vaisseau, Antoine Gonzalez son Secrétaire, accompagné d'un Vénitien nommé (10) Praticio Conti, qui étoit alors Consul de la République en Portugal, & que son goût pour les voyages attachoit aussi au service du Prince. Ils portoient quelques montres du sucre de Madère, du sang de dragon de la même Ile, & des autres commodités que le même Prince commençoit à tirer des Pays qu'il avoit découverts. Après diverses questions, ils apprirent aux Vénitiens du Vaisseau que Dom Henri avoit fait peupler plusieurs Isles désertes, & que les richesses qu'ils leur montroient en étoient déjà les fruits. Ils ajoutèrent que ces essais n'étoient rien en comparaison des grandes choses que le Prince avoit exécutées; que depuis telle & telle année il avoit pénétré dans des mers jusqu'alors inconnues, & dans des Pays où ses gens avoient fait des découvertes incroyables: que les Portugais qui s'étoient employés à ces admirables entreprises avoient tiré des avantages extrêmes de leur commerce avec les Nations barbares, & gagné

(10) Grynæus dit, sans le nommer, que c'étoit un Patrien de Venise.

CADA
MOSTO.
1454.

Age de Cada
Mosto, & la
manière de son
commerce.

Mérite de ses
Journaux.

Cada Mosto
part de Venise &
relâche au Cap
St. Vincent.

Rencontre du
Prince Henri à
Riposera.

CADA
MOSTO.
1454.

quelquefois jusqu'à mille pour cent. Enfin leur récit parut si merveilleux aux Vénitiens, que la plupart des Passagers, & particulièrement Cada Mosto, se sentirent enflammés de la passion des voyages. Ils demanderent si le Prince accordoit la liberté de partir, à ceux qui lui offroient leurs services. On leur répondit qu'il ne la refusoit à personne. Mais on leur expliqua les conditions qu'il y mettroit : C'étoit 1°. d'équiper & de charger un Vaisseau à leurs dépens; ou seulement de le charger, parce qu'il fournilloit volontiers des Caravelles. 2°. Que dans le premier cas, il se réservoir au retour la quatrième partie des biens qu'on rapportoit; & que dans le second, il exigeoit la moitié de la cargaison. 3°. Que si le voyage manquoit de succès, le Prince se chargeoit de tous les frais. Mais on prit soin d'assurer, qu'il étoit impossible qu'on ne recueillît pas de grands fruits d'une si belle entreprise. Gonzalez ajouta que Dom Henri seroit charmé d'y voir entret des Vénitiens, & qu'il les traiteroit avec distinction, parce qu'étant persuadé qu'on trouveroit des Epices dans les Pays dont il avoit commencé la découverte, il sçavoit que les Négorians de Venise étoient plus entendus que toute autre Nation dans le commerce.

Cada Mosto se
démontre, à leur
vif des d'attraits.

Cada Mosto ne balança point à se rendre auprès du Prince, qui lui confirma tout ce qu'il venoit d'entendre, & qui augmenta même son ardeur par une infinité de nouvelles promesses. La jeunesse, la curiosité, l'envie de s'enrichir furent autant d'aiguillons qui ne laissèrent plus de repos au jeune Voyageur. Il commença par s'informer des marchandises qui convenoient à ses nouveaux dessein. Ensuite, étant retourné à bord, il disposa de celles qu'il avoit destinées pour les Pays-bas; & ne réservant que ce qu'il crut favorable à l'expédition qu'il méditoit, il laissa partir sans lui les Galetes Vénitiennes. Le Prince Henri applaudit beaucoup à sa résolution, & le combla de caresses pendant le séjour qu'il fit en Portugal. Il lui fit équiper une Caravelle d'environ quatre-vingt-dix tonneaux, dont il donna néanmoins le commandement à Vincent Diaz, natif de Sago. Mais Cada Mosto l'ayant chargée presque entièrement à ses frais, ils partirent ensemble le 2 de Mars 1455, avec un vent Nord-Est.

1455.
Il arrive à
Puerto-Santo.

Dès le 15 ils arrivèrent à l'Isle de Puerto-Santo, qui est éloignée de six cents milles au Sud, du Cap Saint Vincent (21). Il y avoit déjà près de vingt-sept ans que cette Isle avoit été découverte. Ils en partirent le 28 de Mars, & le même jour ils entrèrent dans *Manchico* (22) un des Ports de l'Isle de Madere, à quarante milles de Puerto-Santo. Dans un tems clair, ces deux Isles peuvent se voir l'une de l'autre. Celle de Madere étoit habitée depuis vingt-quatre ans, par les soins du Prince Henri, qui lui avoit donné pour Gouverneur Trifan Telfera, & Gonzalez Zarco, deux de ses Gentilshommes, entre lesquels l'Isle & le commandement étoient partagés. Trifan occupoit la partie où le Port de Manchico est situé; & Zarco, celle où il avoit jetté lui-même les fondemens de Funchal.

Il touche à Ma-
dere.

Madere avoit déjà quatre habitations considérables; Manchico, Santa-

(21) On retranche ici de ce Journal la description de Puerto-Santo, & une partie même de celle de Madere, qui ont déjà trouvé pla-

ce dans le Chapitre précédent.

(22) C'est apparemment ce que les autres nomment *Manico*,

Cruz,

Cruz, Funchal & Camera dos Lobos, sans compter d'autres établissemens qui commençoient à se former en différens lieux. On y comptoit alors dix-huit cens hommes (23) de Milice, & une Compagnie de cent Cavaliers. L'Isle est arrosée par huit rivières, qui la traversent presque entièrement, & sur lesquelles on avoit construit des moulins à scier les planches, qui en fournilloient de diverses sortes au Portugal. Les plus estimées étoient celles de cedre & de Nalfo, dont on employoit les premières à tous les usages des Edifices, & les autres à faire des arcs & des bois de fusil. Le cedre ressemble beaucoup au cyprès; mais il rend une odeur extrêmement agréable. Le bois de Nalfo est couleur de rose & d'une rare beauté. Cada Mosto rend témoignage que la vendange se faisoit alors à Madere vers le tems de Pâques; au plus tard, l'octave d'après.

Il quitta cette Isle, pour prendre au Sud; & dans peu de jours il arriva aux Isles Canaries, qui sont à trois cens vingt milles de Madere. Il comptoit sept Canaries, dont quatre étoient habitées par des Chrétiens; Lancerota, Fuerte-ventura, Gomera & Ferro. Elles avoient pour Seigneur, sous l'autorité du Roi d'Espagne, un Gentilhomme Espagnol, nommé Herrera, natif de Seville. On transportoit de ces Isles à Cadix & dans la riviere de Seville une grande quantité de l'herbe qui se nomme *Orehel* ou *Oricello*, pour les usages de la teinture. Les peaux de chevres, le suif & le fromage faisoient le reste du commerce. L'Auteur remarque que les Habirans naturels des quatre Isles soumises aux Chrétiens étoient les Canarins, & qu'ils avoient différens langages qu'ils n'entendoient point entr'eux. Leurs habitations étoient de simples Villages, sans fortifications & sans défense dans les Plaines, mais si bien fortifiés dans les montagnes, qu'il falloit un siège pour les forcer. Les trois autres Isles, qui se nomment la grande Canarie, Ténérife & Palma n'avoient encore que des Idolâtres pour habitans. Elles étoient mieux peuplées que les quatre autres, sur-tout celle de Ténérife, qui est la plus grande, & qui ne contenoit pas moins de quatorze à quinze mille Ames. On en comptoit huit ou neuf mille dans la grande Canarie. Palma n'en avoit qu'un petit nombre, quoiqu'elle parût charmante en perspective. Ces trois Isles étant bien gardées par des Habirans fort courageux, les montagnes d'une hauteur excessive, & les Places imprenables, il avoit été jusqu'alors impossible aux Chrétiens de s'en rendre Maîtres. Ténérife est une des plus hautes Isles du monde, & se découvre de fort loin en mer. L'Auteur fut assuré par quelques Marelots, qu'ils l'avoient aperçue de soixante & soixante-dix lieues Espagnoles, qui font environ deux cent cinquante milles d'Italie. Elle a dans son centre une montagne en forme de diamant, d'une hauteur merveilleuse & toujours brûlante. Cada Mosto apprit ces circonstances de plusieurs Chrétiens qui avoient été prisonniers dans cette Isle. Il prétend que depuis le pied de la montagne jusqu'au sommet il n'y a pas moins de quinze lieues Portugaises, qui font soixante milles d'Italie. Mais on a vu, dans le Chapitre précédent, des règles plus justes pour la véritable hauteur du Pic.

(24) L'Isle de Ténérife avoit alors neuf Maîtres ou neuf Princes, qui pre-

(21) C'est-à-dire apparemment de gens capables de porter les armes.

(24) On trouvera dans le Chapitre précé-

Tome II.

dent la description entière de Ténérife, & du Pic, avec celle des autres Canaries.

CADA
MOSTO.
1455.

noient le titre de Ducs. C'étoient autant d'Usurpateurs, qui avoient divisé l'autorité souveraine, après s'en être saisis par la force. Les guerres qu'ils avoient entr'eux causoient souvent beaucoup de carnage. Leurs armes n'étoient que des pierres, & des massues, en formes de dards, dont la pointe étoit armée d'os ou de corne au lieu de fer. Ceux à qui ce secours manquoit, se contentoient de faire durcir leurs massues au feu. La plupart des Habitans étoient continuellement nus, quoique plusieurs se couvrirent de peaux de chevres. Mais ils s'enduisoient la peau de suif, mêlé avec le jus de quelques herbes, qui la rendoient assés épaisse pour résister au froid. D'ailleurs, étant si avancés au midi, ils n'avoient jamais beaucoup à souffrir de l'hiver. Leur demeure étoit des grottes & des cavernes au pied des montagnes. Ils se nourrissoient d'orge, de chair & de lait de chevres, qu'ils avoient en abondance, & de quelques fruits; mais particulièrement de figes. Comme le climat est fort chaud, ils faisoient leur moisson aux mois d'Avril & de Mai. On connoissoit peu leur Religion, parce qu'ils n'avoient pas de culte établi. Les uns adoroient le Soleil; d'autres la Lune & les Etoiles. On leur attribuoit jusqu'à neuf sortes d'idolâtrie. Leurs femmes n'étoient pas communes; mais ils n'avoient pas de loi qui les gênât pour le nombre. Ils ne prenoient une vierge, qu'après avoir proposé à leur Seigneur de passer la première nuit avec elle; & ceux qui obtenoient cette grâce s'en croyoient fort honorés.

Antenne Re-
Egout.

Infirmités
de Cada Mosto.

Si l'on veut sçavoir d'où Cada Mosto avoit tiré ces connoissances, il répond que les Chrétiens des quatre Isles s'approchoient souvent de Ténériffe pendant la nuit, & qu'ils y enlevoient souvent des Insulaires de l'un & l'autre sexe, qu'ils vendoient en Espagne pour l'esclavage. Lorsqu'il arrivoit à ces Barbares de faire quelques prisonniers Espagnols, ils n'avoient pas la cruauté de les faire mourir; mais par un mépris, qu'ils regardoient comme la dernière punition, ils les employoient à nettoyer les Chevres & à tuer les mouches dont ces animaux sont tourmentés.

Sacrifice barba-
re.

Adresse & vé-
rité des Cana-
riens.

Les anciens Canarins étoient dans l'usage d'offrir à leur Seigneur, non seulement leurs services & leur fidélité, mais le sacrifice même de leur vie, lorsqu'il entroit en possession de l'autorité souveraine. Il s'en trouvoit toujours plusieurs qui passoient de l'offre à l'exécution. Ils se rendoient avec un nombreux cortège sur le bord de quelque profonde vallée, où les victimes après quantité de cérémonies & de paroles mystérieuses, se précipitoient à la vue de tout le monde. Le même usage obligeoit le Seigneur de marquer une considération particulière aux Parens des Morts & de les distinguer par des honneurs & des bienfaits. L'Auteur fut informé de cette coutume barbare par divers Canarins qui avoient quitté leur Nation pour embrasser le Christianisme. Ils sont d'une légèreté extrême à la course, & fort agiles à descendre & monter au milieu de leurs rocs & de leurs précipices. Ils sautent de pierre en pierre, & souvent ils s'élancent à des distances incroyables. Leur adresse à jeter des pierres est si merveilleuse, qu'ils sont furs de toucher toujours au but. Les deux sexes se peignent le corps, en verd, en rouge, en jaune, avec le jus de certaines herbes, & cette variété de couleurs passe entr'eux pour un grand ornement. Cada Mosto relâcha dans les deux Isles de Gomera & de Ferro. Il toucha aussi à celle de Palma; mais sans y descendre.

Ayant remis à la voile, il continua sa course vers l'Ethiopie; & le vent ne

cessant pas de le favoriser, il arriva au Cap Blanco, qui est à soixante-dix milles des Canaries. Il observe que portant au Sud dans ce passage il se tint sans cesse éloigné de la Côte d'Afrique, qu'il laissoit sur la gauche; les Canaries étant fort avancées dans la mer du côté de l'Ouest. Il fit voile ainsi pendant la moitié de sa course; après quoi, prenant plus à gauche, il chercha la vue des Côtes, dans la crainte de passer le Cap sans l'apercevoir; car on est ensuite assez long-tems sans découvrir la terre. Les Côtes s'enfoncent après le Cap, & forment un Golfe, qu'on appelle *Forma d'Arguim*, du nom d'une petite Île qui est située dans le Golfe même. Il n'a pas moins de cinquante milles d'enfoncement, & l'on y trouve trois autres Îles, auxquelles les Portugais avoient déjà donné des noms. La première porte celui de *Blanca*, à cause de ses sables blancs. La seconde, celui d'*Île des Garças*, ou des Hérons, parce qu'on y trouve un si grand nombre d'œufs de ces animaux, qu'on en remplit deux Barques; la troisième celui de (25) *Coori*. Elles font toutes trois petites, sablonneuses, & désertes; mais celle d'Arguim a de l'eau fraîche.

Il faut observer qu'au Sud du Déroit de Gibraltar, la Côte, qui est celle de Barbarie, n'est pas habitée au-delà du *Cap-Cantin*, d'où l'on trouve jusqu'au Cap-Blanco une Région sablonneuse & déserte, qui est séparée de la Barbarie par des montagnes (26) du côté du Nord, & que les Habitans nomment (27) *Sara*. Du côté du Sud elle touche au Pays des Negres, & dans sa largeur elle n'a pas moins de cinquante ou soixante journées. Ce désert s'étend jusqu'à l'Océan. Il est couvert de sable blanc, si aride & si uni, que le Pays étant d'ailleurs fort bas, il n'a l'apparence que d'une Plaine jusqu'au Cap-Blanco, qui tire aussi son nom de la blancheur de son sable, où l'on n'aperçoit aucune sorte d'arbre ou de plante. Cependant rien n'est si beau que ce Cap. Sa forme est triangulaire, & les trois pointes qu'il présente sont l'une de l'autre à la distance d'un mille.

On trouve sur cette Côte une prodigieuse quantité de gros Poissons de toutes les espèces & d'une bonté extraordinaire. Le Golfe d'Arguim est fort profond dans toute son étendue; mais il est plein de tocs, & travesté par des courans qui rendent la navigation fort dangereuse dans les ténèbres. Cada Mosto apprit qu'il s'y étoit déjà perdu deux Vaisseaux. La situation du Cap-Blanc est au Sud-Ouest du Cap-Cantin.

Derrière le Cap-Blanc, dans l'intérieur des terres, on trouve à six journées du rivage une Ville nommée *Hoden*, qui n'a pas de murs, mais qui est fréquentée par les Arabes & les Caravanes de Tombuto (28) & des autres Régions du Pays des Negres. Leurs alimens sont des dattes & de l'orge. Ils boivent le lait de leurs Chameaux. Le Pays est si sec qu'ils y ont peu de vaches & de chèvres. Ils sont Mahométans, & sont ennemis du nom Chrétien. N'ayant point d'habitations fixes, ils sont sans cesse errans dans les déserts, & leurs courses s'étendent jusques dans cette partie de la Barbarie qui est voisine de la Méditerranée. Ils voyagent toujours en grand nombre, avec un train nombreux de Chameaux, sur lesquels ils transportent du cuivre, de l'argent, & d'autres richesses, de la Barbarie & du Pays des Negres à Tombuto, pour en rapporter de l'or & de la *Mulaguette*, qui est une espèce de poivre. Leur couleur est bazanée. Les deux

CADA
MOSTO.

1455.

Cada Mosto arrive au Cap-Blanco.

Description
cette Côte.Îles du Golfe
d'Arguim ou d'Arguim.Déserts de Sa-
ra.Ville nommée
Hoden.Commerce des
Negres à Tombuto.(25) Grynæus écrit *Cori*.

(26) Ce sont les Monts Atlas.

(27) Ou Sarrah.

(28) Grynæus met *Atambuto*.

CADA
MOSTO.
1455.

Commerce des
Portugais au
Golf d'Arguim.

sexes ont pour unique vêtement, une sorte de robe, blanche bordée de rouge. Les Hommes portent le turban, à la maniere des Mores, & vont toujours nus pieds. Leurs déserts sont remplis de Lions, de Pantheres, de Léopards, &c. d'Autruches, dont l'Auteur vante les œufs après en avoir mangé plusieurs fois.

Le Prince Henri de Portugal connoissant l'importance du Golf d'Arguim en avoit défendu l'entrée pour l'espace de dix ans à tous ceux qui n'étoient pas compris dans son ordonnance, c'est-à-dire à ceux qui n'avoient pas dans l'Isle du même nom une Habitation & des Facteurs approuvés. Les Portugais, qui jouissoient du privilege, commerçoient avec les Arabes qui venoient sur la Côte. Pour l'or & les Negres qu'ils tiroient de ces Barbares, ils leur fournissoient différentes sortes de marchandises, telles que des draps de laine & d'autres étoffes, des tapis, de l'argent & de l'alkhizeli. Le Prince fit bâtir un Château dans l'Isle d'Arguim, pour la sûreté du Commerce; & tous les ans il y arrivoit des Caravelles du Portugal. Les Négocians Arabes menaient au Pays des Negres quantité de Chevaux de Barbarie, qu'ils y échangeoient pour des Esclaves. Un beau Cheval leur valoit souvent jusqu'à douze ou quinze Negres. Ils y portoient aussi de la soie de Grenade & de Tunis, de l'argent & d'autres marchandises, pour lesquelles ils recevoient des Esclaves & de l'or. Ces Esclaves étoient amenés à *Hoden*, d'où ils passoient aux montagnes de Barka, & de-là en Sicile. D'autres étoient conduits à Tunis, & sur toute la Côte de Barbarie. Le reste venoit dans l'Isle d'Arguim; & chaque année, il en passoit sept ou huit cens en Portugal.

Avant l'établissement de ce Commerce, les Caravelles Portugaises, au nombre de quatre & quelquefois davantage, entroient bien armées dans le Golf d'Arguim, & faisoient pendant la nuit des descentes sur la Côte, pour enlever les Habitans de l'un & l'autre sexe qu'elles vendoient en Portugal. Elles pousserent ainsi leurs courses au long des Côtes, jusqu'à la riviere du Senegal, qui est fort grande, & qui sépare la Nation des Azanaghis de la premiere Contrée des Negres.

Nation des Azanaghis, & les
Negres.

Les Azanaghis habitent plusieurs endroits de la Côte au-delà du Cap-Blanco. Ils sont voisins des déserts, & peu éloignés des Arabes de Hoden. Ils vivent de dattes, d'orge, & du lait de leurs Chameaux. Comme ils sont plus proches du Pays des Negres que de Hoden, ils y ont tourné leur commerce, qui se borne à tirer d'eux du millier & d'autres secours pour la commodité de leur vie. Ils mangent peu, & l'on ne connoit pas de Nation qui supporte si patiemment la faim. Les Portugais en enleverent un grand nombre, & s'en trouvoient mieux pour esclaves que des Negres. Mais, depuis quelque tems, le Prince Henri avoit fait la paix avec eux, & formé des Regles de commerce qui ne permettoient plus aux Portugais de les insulter. Il espéroit que se familiarisant avec les Chrétiens, ils recevroient d'aurant plus facilement les impressions du Christianisme, qu'ils n'avoient que des idées fort confuses de la Religion de Mahomet.

Cada Mosto attribue une coutume fort singuliere à la Nation des (29) Azanaghis. Ils portent, dit-il, autour de la tête une sorte de mouchoir qui leur couvre les yeux, le nez & la bouche; & la raison de cet usage est que

(29) L'Auteur les appelle souvent Indiens, de ce qu'il ne leur en avoit pas d'autre nom avant le Voyage de cet A-dire, Indiens Orientaux. On ne leur Gama.

regardant le nez & la bouche comme des canaux fort sales, ils se croient obligés de les cachet aussi sérieusement que d'autres parties auxquelles on attache la même idée dans des Pays moins barbares. Aussi ne se découvrent-ils la bouche que pour manger.

Ils ne reconnoissent aucun Maître; mais les plus riches sont distingués par quelques témoignages de respect. En général il sont tous fort pauvres, menteurs, pèrudes, & les plus grands voleurs du monde. Leur taille est médiocre. Ils se frisent les cheveux, qu'ils ont fort noirs, & flottans sur leurs épaules. Tous les jours ils les humectent avec de la graisse de poisson, & quoi que l'odeur en soit fort désagréable, ils regardent cet usage comme une parure. Ils n'avoient jamais connu d'autres Chrétiens que les Portugais, avec lesquels ils avoient eu la guetie pendant treize ou quatorze ans. Cada Mosto assure que lorsqu'ils avoient vu des Vaisseaux, spectacle inconnu à leurs ancêtres, ils les avoient pris pour de grands oiseaux avec des ailes blanches, qui venoient de quelque Pays éloigné. Ensuite les voyant à l'ancre & sans voiles, ils avoient conclu que c'étoient des Poissons. D'autres observant que ces machines changeoient de place, & qu'après avoir passé un jour ou deux dans quelque lieu, on les voyoit le jour suivant à cinquante milles, & toujours en mouvement au long de la Côte, s'imaginèrent que c'étoient des esprits vagabonds, & redouroient beaucoup leur approche. En supposant que ce fût des créatures humaines, ils ne pouvoient concevoir qu'elles fissent plus de chemin dans une nuit qu'ils n'étoient capables d'en faire en trois jours; & ce raisonnement les confirma dans l'opinion que c'étoit des Esprits. Plusieurs Esclaves de leur Nation, que Cada Mosto avoit vus à la Cour du Prince Henri, & tous les Portugais qui étoient entrés les premiers dans cette mer, rendoient là-dessus le même témoignage.

Environ six journées dans les terres au-delà de Hoden, on trouve une autre Ville nommée *Teggazza*, qui signifie Caisse d'or, d'où l'on tire tous les ans une grande quantité de sel de roche, qui se transporte sur le dos des Chameaux à Tombuto, & delà dans le Royaume de *Melli*, qui est du Pays des Negres. Les Arabes vagabonds, qui font ce commerce, disposent, en huit jours, de toute leur marchandise, & reviennent chargés d'or.

Ce Royaume de *Melli* est situé dans un climat fort chaud, & fournit si peu d'alimens pour les Bêtes, que de cent Chameaux qui font le voyage avec les caravanes il n'en revient pas ordinairement plus de vingt-cinq. Aussi cette grande Région n'a-t-elle aucun quadrupède. Les Arabes mêmes & les Azanaghis y tombent malades de l'excès de la chaleur. On compte quarante journées à cheval, de *Teggazza* à Tombuto; & trente de Tombuto à *Melli*. Cada Mosto ayant demandé aux Negres quel usage les Marchands de *Melli* font du sel, ils répondirent qu'il s'en consommoit d'abord une petite quantité dans le Pays, secours si nécessaire à des Peuples situés près de la Ligne, où les jours & les nuits sont d'une égale longueur, que sans un tel préservatif contre la chaleur, leur sang se corrompt bientôt. Ils employent peu d'art à le préparer. Chaque jour ils en prennent un morceau qu'ils font dissoudre dans un vase d'eau; & l'avalant avec avidité, ils croient lui être redevables de leur santé & de leurs forces. Le reste du sel est porté à *Melli* en grosses pièces, deux desquelles suffisent pour la charge d'un Chameau. Là, les Habitans du Pays le brisent en d'autres pié-

Cada
Mosto.
1455.

Imagination
des Arabes à
la vue des pre-
miers Vaisseaux

Ville de Teggazza, d'où l'on tire du sel.

Usage du sel
parmi les
Negres.

CARA
MOÏO.
1455.

ces, dont le poids ne surpasse pas les forces d'un homme. On assemble quantité de gens robustes qui les chargent sur leur tête, & qui portent à la main une longue fourche, sur laquelle ils s'appuyent lorsqu'ils sont fatigués. Dans cet état, ils se rendent sur le bord d'une grande eau, sans que l'Auteur ait pu savoir si c'est la mer ou quelque fleuve; mais il panche à croire que c'est de l'eau douce, parce que dans un climat si chaud il ne seroit pas nécessaire d'y potter du sel si c'étoit la mer.

Commerce de
sel, & la mé-
tairie.

Lorsqu'ils sont arrivés au bord de l'eau, les maîtres du sel font décharger la marchandise, & placent chaque monceau sur une même ligne, en y mettant leur marque. Ensuite toute la Caravane se retire à la distance d'une demi-journée. Alors d'autres Nègres, avec lesquels ceux de Melli sont en commerce, mais qui ne veulent point être vus, & qui sont apparemment les Habitans de quelques Îles, s'approchent du rivage dans de grandes Batques, examinent le sel, mettent une somme d'or sur chaque monceau, & se retirent avec autant de discrétion qu'ils sont venus. Les Marchands de Melli retournant au bord de l'eau, considèrent si l'or qu'on a laissé leur paroît un prix suffisant. S'ils en sont satisfaits, ils le prennent & laissent leur sel. S'ils trouvent la somme trop petite, ils se retirent encore, en laissant l'or & le sel; & les autres, revenant à leur tour, mettent plus d'or, ou laissent absolument le sel. Leur commerce se fait ainsi sans se parler & sans se voir; usage ancien, qu'aucune infidélité ne leur donne jamais occasion de changer. Quoique l'Auteur trouve peu de vraisemblance dans ce récit, il assure qu'il le tient de plusieurs Arabes, des Marchands Azanaghis, & de quantité d'autres personnes, dont il vante le témoignage.

Entreprise de
l'Empereur de
Melli pour les
des richesses.

Il demanda aux mêmes Marchands pourquoi l'Empereur de Melli, qui est un Souverain si puissant, n'avoit point entrepris, par force ou par adresse, de découvrir la Nation qui ne veut ni parler ni se laisser voir. Ils lui raconterent que peu d'années auparavant, ce Prince ayant résolu d'enlever quelques-uns de ces Négocians invisibles, avoir fait assembler son Conseil, dans lequel on avoit résolu qu'à la première Caravane, quelques Nègres de Melli creuseroient des puits au long de la rivière, près de l'endroit où l'on plaçoit le sel, & que s'y cachant jusqu'à l'arrivée des Étrangers, ils en fortiroient tout d'un coup pour faire quelques prisonniers. Ce projet avoit été exécuté. On en avoit pris quatre, & tous les autres s'étoient échappés par la fuite. Comme un seul avoit paru suffire pour satisfaire l'Empereur, on en avoit renvoyé trois, en les assurant que le quatrième ne seroit pas plus maltraité. Mais l'entreprise n'en eut pas plus de succès. Le Prisonnier refusa de parler. Envain l'interrogea-t-on dans plusieurs langues. Il garda le silence avec tant d'obstination, que rejetant d'un autre côté toutes sortes de nourriture, il mourut dans l'espace de quatre jours. Cet événement a fait croire aux Nègres de Melli que leurs Négocians étrangers sont muets. Quelques-uns néanmoins pensent avec plus de raison que le Prisonnier étant revêtu de la forme humaine ne pouvoit pas être privé de l'usage de la parole; mais que dans l'indignation de se voir trahi, il avoit pris la résolution de se taire jusqu'à la mort. Ceux qui l'avoient enlevé rapportèrent à leur Empereur qu'il étoit fort noir, de belle taille, & plus haut qu'eux d'un demi-pied; que sa levre inférieure étoit plus épaisse que le poing, & pendante jusqu'au dessous du menton; qu'elle étoit fort rouge &

Ce qui l'Empereur
de Melli.

qu'il en tomboit même quelques gouttes de sang; mais que la levre supérieure étoit de la grandeur ordinaire : qu'on voyoit entre les deux ses dents & ses gencives, & qu'aux deux coins de la bouche il avoit quelques dents d'une grandeur extraordinaire; que ses yeux étoient noirs & fort ouverts : enfin que toute la figure étoit terrible.

Cet accident fit perdre la pensée de renouveler la même entreprise; d'autant plus que les Etrangers, irrités apparemment de l'insulte qu'ils avoient reçue, laissent passer trois ans sans reparoitre au bord de l'eau. On étoit persuadé à Melli, que leurs grosses levres s'étoient corrompues par l'excès de la chaleur, & que n'ayant pu supporter plus longtems la privation du sel, qui est leur unique remède, ils avoient été forcés de recommencer leur commerce. La nécessité du sel en est établie mieux que jamais dans l'opinion des Negres de Melli; ce qui est assez indifférent à l'Empereur, pourvu qu'il en tire beaucoup d'or. C'est tout ce que l'Auteur a pu se procurer de lumière (30) sur des faits si difficiles à vérifier. Mais en les reconnoissant fort étranges, il ajoute qu'on ne doit pas les traiter de fabuleux après les divers témoignages sur lesquels ils sont appuyés; & lui-même, dit-il, qui a vu dans le monde & entendu tant de choses merveilleuses, il ne fait pas difficulté de les croire.

L'or qu'on apporte à Melli se divise en trois parts; une qu'on envoie par la Caravanne de Melli à *Kokhia*, sur la route du grand Caire & de la Syrie; les deux autres à Tombuto, d'où elles partent séparément; l'une pour (31) *Toet* & de-là pour Tunis en Barbarie : l'autre pour Hoden, d'où elle se répand jusqu'aux Villes d'Oran (32), & d'One, dans l'intérieur du Détroit de Gibraltar, & jusqu'à Fez, Maroc, Arzila, Azafi, & Messa, hors du Détroit. C'est dans ces dernières Places que les Italiens & d'autres Nations Chrétiennes viennent recevoir cet or pour leurs marchandises. Enfin le plus grand avantage que les Portugais aient tiré du Pays des Azanaghis, c'est que de l'or qu'il envoie chaque année à Hoden, ils trouverent le moyen d'en attirer quelque partie sur les Côtes (33) du Golfe d'Arguim, & de se le procurer par leurs échanges avec les Negres.

Dans les Régions des Mores bazanés, il ne se fabrique point de monnaie. On n'y en connoît pas même l'usage, non plus que parmi les Negres. Mais tout le commerce se fait par des échanges d'une chose pour une autre, & quelquefois de deux pour une. Cependant les Azanaghis & les Arabes ont, dans quelques-unes de leurs Villes intérieures, de petites coquilles, qui leur tiennent lieu de monnaie courante. Les Vénitiens en apportent du Levant, & recevoient de l'or pour une matière si vile. Les Negres ont pour l'or un poids qu'ils appellent Mitical, & qui revient à la valeur d'un ducat. Les femmes des déserts de Sara, portent des robes de coton, qui leur viennent du

CADA
MISTO.
1455.

Effet de l'élévation
de la mer au-dessus
des montagnes.

Roue de l'or,
pour servir
l'Afrique.

La monnaie in-
connue chez les
Azanaghis.

(30) Le témoignage des Africains paroît sans force. Cependant il est vrai que tous les Voyageurs s'accordent à le rapporter; ce qui suffit du moins pour sauver le crédit de Calta Mosto. Jobson, qui étoit dans la Rivière de Gambra ou de Gambia en 1620, répète la même chose avec les mêmes circonstances. Monvett le rapporte aussi d'après le témoignage

des Mores de Maroc. Voyez ses Voyages en 1671.

(31) Grynæus met *Ato*.

(32) Grynæus met *Hema*.

(33) Ce récit des lieux d'où vient l'or, & de la manière dont il traverse l'Afrique, est le plus ancien & le plus vraisemblable.

CADA
MOSTO.
1455.
Parure de leurs
seigneurs.
Fracée des
Indiens.

Armées de Sa-
uterelles.

Rivière de Se-
negal. Son em-
bouchure.

Grande diffé-
rence entre les
hommes dans un
petit espace.

Pays des Negres; & quelques-unes, des especes de frocs qu'on appelle *Alkhegi* (34). Mais elles n'ont pas l'usage des chemises. Les plus riches se parent de petites plaques d'or. Elles font consister leur beauté dans la grosseur & la longueur de leurs mamelles. Dans cette idée, à peine ont-elles atteint l'âge de seize ou dix-sept ans, qu'elles se les serrent avec des cordes, pour les faire descendre quelquefois jusqu'à leurs genoux. Les hommes montent à cheval & font leur gloire de cet exercice. Cependant l'aridité de leur Pays ne leur permet pas de nourrir un grand nombre de ces animaux, ni de les conserver long-tems. La chaleur est excessive dans cette immense étendue de sables, & l'on y trouve fort peu d'eau. Il n'y pleut que dans trois mois de l'année, ceux d'Août, de Septembre & d'Octobre. Cada Mosto fut informé qu'il y paroît quelquefois de grandes troupes de Sauterelles jaunes & rouges, de la longueur du doigt. Elles sont en si grand nombre, qu'elles forment dans l'air une nuée capable d'obscurcir le Soleil, & de douze ou quinze milles d'étendue. Ces incommodes visites n'arrivent que tous les trois ou quatre ans; mais il ne faut pas espérer de vivre dans les lieux où l'armée des Sauterelles s'arrête, tant elle cause de défordre & d'infection. L'Auteur en vit une multitude innombrable, en passant sur les Côtes.

Après avoir doublé le Cap-Blanco, la Caravelle Portugaise continua sa course jusqu'à la riviere de Sannaga, ou du Senegal, qui sépare le désert & les Azanaghis, du fertile Pays des Negres. Cinq ans avant le voyage de Cada Mosto, cette grande riviere avoit été découverte par trois Caravelles du Prince Henri, qui y avoient établi des articles de commerce avec les Mores; & depuis ce temps-là il ne s'étoit point passé d'année où le Portugal n'y eût envoyé quelques Vaisseaux.

La riviere du Senegal a plus d'un mille de largeur à son embouchure, & l'entrée en est fort profonde. Avant que de se resserrer dans son lit, elle offre une Isle, qui présente un Cap vers la mer. Des deux côtés, on trouve des bancs de sable & des baïsses qui s'étendent assez près du rivage; ce qui oblige les Vaisseaux d'observer le cours de la marée pour entrer dans la riviere. Elle y remonte l'espace de soixante dix milles, suivant le témoignage que l'Auteur en reçut d'un grand nombre de Portugais, qui y étoient entrés dans leurs Caravelles. Depuis le Cap-Blanco, qui en est à trois cens quatre-vingt milles, la Côte se nomme Anterota, & borde le Pays des Azanaghis ou des Mores bazanés. Cette Côte est continuellement sablonneuse jusqu'à vingt milles de la riviere.

Cada Mosto fut extrêmement surpris de trouver la différence des habitans si grande dans un si petit espace. Au Sud de la riviere, ils sont extrêmement noirs, grands, bienfaits, & robustes. Le Pays est couvert de verdure, & rempli d'arbres fruitiers. De l'autre côté, les hommes sont bazanés, maigres, de petite taille, & le Pays sec & stérile. L'opinion (35) des Sçavans est que la riviere du Senegal sort de celle de *Ghion*, qui vient du Paradis terrestre. Les Anciens nommoient cette branche *Niger*, & prétendoient qu'ayant arrosé l'Éthiopie & s'avancant à l'Ouest vers l'Océan, elle se divisoit en plusieurs autres branches. Le Nil, qui sort aussi du Ghion, arrose l'Égypte & tombe dans la Méditerranée.

(14) En Italien *Porcelletto*.

(35) Toutes ces notions du Niger & du Nil ont été reconnues fausses.

Le premier Royaume des Nègres (16) est le Senegal, situé sur la rivière du même nom, & les Peuples se nomment Jalofs. Tout le Pays est fort bas, non-seulement au long de la rivière, mais fort loin au-delà jusqu'au Cap verd, qui est la plus haute terre de toute cette Côte, à quatre cent milles du Cap-Blanco. Le Royaume de Jalofs ou du Senegal a pour bornes à l'Est, le Pays de Tukhufor; au Sud le Royaume (37) de Gambra; l'Océan à l'Ouest, & la rivière au Nord.

Le Roi du Senegal se nommoit alors *Zukholin*, il n'avoit pas plus de vingt-deux ans. Cette Couronne n'est pas héréditaire. Trois ou quatre des principaux Seigneurs, dont le Pays est rempli, s'accordent ordinairement pour se choisir un Maître, qui ne regne qu'autant qu'il leur plaît. Ils le détronent par la force, à moins que le Roi ne se rende assez puissant lui-même pour leur résister; ce qui met dans le Gouvernement la même instabilité qu'en Egypte, où le Soudan du Caire craint sans cesse d'être banni ou massacré. D'ailleurs il ne faut pas juger de ces Rois sur l'idée que l'Europe a des siens. Leurs Peuples sont également pauvres & féroces. Ils n'ont pas de Villes fermées, ni d'autres habitations que de misérables Villages, dont les maisons sont couvertes de chaume. La pierre & le ciment ne leur manqueraient pas; mais ils n'en connoissent pas l'usage. Le Royaume du Senegal n'a, suivant l'Auteur, que deux cent milles d'étendue au long des Côtes, & la même profondeur dans les terres. Le Roi n'a pas de revenu certain: mais les Seigneurs du Pays, pour gagner sa faveur, lui font présent de Chevaux & d'autres Bêtes, telles que des Vaches & des Chevres. Ils y joignent différentes sortes de légumes & de racines; sur-tout du miller. La plus grande partie de ses richesses lui vient de ses vols & de ses brigandages. Il enlève, pour l'esclavage, les Peuples des Pays voisins. Il ne fait pas plus de grâce à ses propres Sujets. Une partie de ces Esclaves est employée à la culture des terres qui lui appartiennent: le reste est vendu soit aux Azanaghis & aux Marchands Arabes qui les prennent en échange pour des Chevaux & d'autres commodités, soit aux Vaisseaux Chrétiens depuis que le commerce est ouvert avec eux. Chaque Nègre peut prendre autant de femmes qu'il est capable d'en nourrir. Le Roi n'en a jamais moins de trente ou quarante, qu'il distingue entr'elles suivant leur naissance & le rang de leurs Pères. Il les entretient dans certaines habitations voisines de sa Cour, huit ou dix ensemble, avec des femmes pour les servir, & des Esclaves pour cultiver les terres qui leur sont assignées. Elles ont aussi des Vaches & des Chevres, avec des Esclaves pour les garder. Lorsque le Roi les visite, il ne se fait accompagner d'aucunes provisions, & c'est d'elles qu'il tire sa subsistance pour lui-même, & pour tout son cortège. Tous les jours, au lever du Soleil, chaque femme de l'habitation où il arrive, prépare trois ou quatre couverts de différentes viandes, telles que du Chevreau, du Poisson & d'au-

CADA
MOSTO.
1455.
Pays des Nè-
gres.

Richesses du Roi
du Senegal.

Les Femmes, &
manière dont il
les entretient.

(16) Quoique les premiers Canonns des Nègres soient sur la Rivière de Senegal, ils n'avoient pas de Royaume de ce nom. On peut croire même que le nom de cette Rivière lui vient des Azanaghis, que quelques Ecrivains nomment aussi Sanaghis, & qui habitent du côté du Nord. Quelqu'un en fait, la supposition d'un Royaume de Senegal ou de Sanaga,

Tome II.

est une fausseté que plusieurs Géographes ont copiée d'après Cada Mosto.

(17) Il n'y a pas non plus de Royaume de Gambra, mais une Rivière nommée *Gambra* ou *Gambia*, dont les bords sont habités aussi par les Nègres, qui étoient divisés en Tribus plutôt qu'en Royaumes.

P p

CADA
MOSTO.
1455.

tres délicatesses du goût des Nègres, qu'elle fait porter par ses Esclaves au logement du Roi; de sorte qu'en s'éveillant il trouve quarante ou cinquante mets qu'il se fait servir suivant son appétit. Le reste est distribué entre ses gens. Mais comme ils sont toujours en fort grand nombre, la plupart sont toujours affamés. Il se promène ainsi d'une habitation à l'autre, pour visiter successivement toutes ses femmes; ce qui lui procure ordinairement des enfans en grand nombre. Mais lorsqu'une femme devient grosse, il n'approche plus d'elle. Tous les Seigneurs suivent le même usage.

Profession du
Pays.

Les Nègres font profession de la Religion Mahométane, mais avec moins de lumière & de soumission que les Mores blancs. Cependant les Seigneurs ont toujours près d'eux quelques Azanaghis ou quelques Arabes pour les exercices de leur culte; & c'est une maxime établie parmi les Grands de la Nation, qu'ils doivent être plus soumis aux loix divines que le Peuple. Mais depuis qu'ils sont devenus familiers avec les Chrétiens, leur respect est fort diminué pour le Mahométisme.

Habille-
ment des
hommes & des
femmes.

Les Nègres du Senegal sont toujours nus, excepté vers le milieu du corps, qu'ils se couvrent de peaux de Chevres, à peu près dans la forme de nos hautes chausses. Mais les Grands & les Riches portent des chemises de coton, que les femmes filent dans le Pays. Le tissu de chaque pièce n'a pas plus de six pouces de largeur, car ils n'ont pu trouver l'art de faire leurs pièces plus larges. Ils sont obligés d'en coudre cinq ou six ensemble pour les ouvrages qui demandent plus d'étendue. Leurs chemises tombent jusqu'au milieu de la cuisse. Les manches en sont fort amples; mais elles ne leur viennent qu'au milieu du bras. Les femmes sont absolument nues depuis la tête jusqu'à la ceinture; le bas est couvert d'une juppe de coton, qui leur descend jusqu'au milieu des jambes. Les deux sexes ont la tête & les pieds nus; mais ils ont les cheveux fort bien treissés, ou noués avec assez d'art, quoiqu'ils les aient fort courts. Les hommes s'emploient, comme les femmes, à filer & à laver les habits.

Chaleur du cli-
mat.

Le climat est si chaud qu'au mois de Janvier la chaleur surpasse celle de l'Italie au mois d'Avril; & plus on avance, plus on la trouve insupportable. C'est l'usage pour les hommes & les femmes de se laver quatre ou cinq fois le jour. Ils sont d'une propreté extrême pour leurs personnes; mais leur saleré au contraire est excessif dans leurs alimens. Quoiqu'ils soient d'une ignorance & d'une grossièreté étonnante sur toutes les choses dont ils n'ont pas l'habitude, l'art & l'habileté même ne leur manque pas dans les affaires auxquelles ils sont accoutumés. Ils sont si grands parleurs que leur langue n'est jamais oisive. Ils sont menteurs, & toujours prêts à tromper. Cependant la charité est entr'eux une vertu si commune, que les plus pauvres donnent à dîner, à souper, & le logement aux Étrangers, sans exiger aucune marque de reconnaissance.

Caractère des
Habitués.

Leurs guerres &
inimitiés.

Ils ont souvent la guerre dans le sein de leur Nation ou contre leurs voisins. Leurs armes sont la Targette, qui est composée de la peau d'une bête qu'ils nomment *Danta*, & qui est fort difficile à percer; la Zappaye, sorte de dard qu'ils lancent avec une adresse admirable, armée de fer dentelé; ce qui rend les blessures extrêmement dangereuses: une espèce de cimeterre, courbé en arc, qui leur vient des Nègres de Gambra; car s'ils ont du fer dans leur Pays,

ils l'ignorent, & leurs lumières ne vont pas jusqu'à le pouvoir mettre en usage. Ils ont aussi une sorte de javeline, qui ressemble à nos demi-lances. Avec si peu d'armes, leurs guerres sont extrêmement sanglantes, parce qu'ils portent peu de coups inutiles. Ils sont fiers, emportés, & si pleins de mépris pour la mort qu'ils la préfèrent à la fuite. Ils n'ont point de Cavalerie, parce qu'ils ont peu de Chevaux. Ils connoissent encore moins la navigation, & jusqu'à l'arrivée des Portugais ils n'avoient jamais vu de Vaisseaux sur leurs Côtes. Ceux qui habitent les bords de la rivière ou le rivage de la mer ont de petites Barques, qu'ils nomment Zappolies & Almadies, composées d'une pice de bois creux, dont la plus grande peut contenir trois ou quatre hommes. Elles leur servent pour la pêche, ou pour le transport de leurs ustenciles au long de la rivière. Ils sont les plus grands Nageurs du monde, & l'Auteur leur a reconnu cette qualité par un grand nombre d'expériences.

Après avoir passé la rivière du Senegal, Cada Mosto continua de faire voile au long de la Côte, jusqu'au Pays de *Budomel*, qui est plus loin d'environ huit cent milles. Toute cette étendue est une terre basse, sans aucune montagne. La Caravelle s'arrêta pour se procurer des informations sur le Prince même de Budomel, que plusieurs Portugais avoient déjà vu, & dont ils louoient beaucoup le caractère. On avoit à bord quelques Chevaux Espagnols, qui sont fort estimés par les Negres, des étoffes, de la soie & d'autres marchandises.

Aussi-tôt qu'on eut jetté l'ancre dans une Rade qui se nomme *Palma* de Budomel, Cada Mosto envoya son Interprète au rivage, pour y donner avis de son arrivée & de faire des propositions de commerce. Le jour suivant, on vit paroître le Prince Negre, avec un cortège de quinze Chevaux, & d'environ cent cinquante hommes de pied. Il fit inviter les Portugais à descendre, en promettant de leur rendre service. Cada Mosto ne fit pas difficulté de se rendre à terre dans la Chaloupe, & fut reçu avec beaucoup de civilité. Après quelques momens d'entretien, il livra au Prince sept Chevaux avec les harnois, & plusieurs autres marchandises, de la valeur d'environ trois cent ducats. Le payement devoit se faire à la maison du Prince, qui étoit à vingt-cinq milles du rivage, & Cada Mosto fut invité à l'aller recevoir de ses propres mains. Il résolut de se fier à l'opinion qu'on lui avoit donnée de Budomel, & de passer même quelques jours dans sa maison, pour satisfaire sa propre curiosité. Avant que de partir, Budomel lui fit présent d'une jeune fille de douze ans, qu'il lui donnoit, lui dit-il, pour le servir dans sa Cabane.

Le Prince Negre fournit des Chevaux à Cada Mosto & tout ce qui étoit nécessaire pour la commodité du voyage. Lorsqu'on fut arrivé à quatre milles de l'habitation, il chargea *Bisoror* son Neveu, & Seigneur d'une Ville voisine, de le traîner avec toutes sortes de carettes. Cada Mosto passa vingt-huit jours dans ce lieu. On étoit au mois de Novembre. Il rendit de fréquentes visites au Prince Budomel, avec son Neveu; & dans chaque voyage il fit ses observations sur les usages du Pays. Mais il eut l'occasion d'en faire beaucoup plus en descendant par terre jusqu'à la rivière du Senegal. Le tems étoit devenu si mauvais que ne pouvant retourner au Vaisseau sans danger, il prit le parti de l'envoyer à l'entrée de cette rivière, & de s'y rendre lui-même à Cheval. Il fait remarquer ici que pour faire porter ses ordres à bord, il demanda parmi les Negres si quelqu'un vouloit se charger de sa lettre. Plusieurs s'offrirent

CADA
MOSTO.
1455.

Pays du Prince
de Budomel

Commerce de
Cada Mosto avec
ce Prince.

Il pénètre a-
vant lui dans les
Terres.

Il revient par
terre au Senegal.

CADA
MOSTO.
1455.

Habitude des
Negres à nager.

Résidence du
Prince Budomel.

Un Corregge &
lui Pa 200.

avec empressement. Le Vaisseau étoit à trois milles du rivage. La mer étoit fort haute, & le vent très-impétueux. Il paroïssoit impossible d'exécuter une commission, d'autant plus effrayante, qu'il y avoit quantité de bancs de sable au long des Côtes, & plus loin d'autres bancs, entre lesquels il passoit un courant d'une si grande violence qu'il étoit très-difficile de le passer à la nage; sans parler de la force des vagues, qui se brisoient sur les bancs, & qui sembloient former un obstacle invincible. La grandeur du péril n'arrêta pas les Negres. Cada Mosto ayant demandé à deux d'entr'eux ce qu'ils desiroient pour récompense, leurs prétentions se bornèrent à deux *Mavulgis* d'étain, dont chacun revient à trois liards de notre monnoie. Ils entreprirent de porter la lettre à ce prix. » On ne peut se représenter, dit l'Auteur, les difficultés qu'ils eurent, dans une mer si furieuse, à passer les bancs de sable. Quelquefois je les perdois de vue, & je les croyois ensevelis dans les flots. Enfin l'un des deux, ne pouvant résister plus long-tems à la force des vagues, tourna le dos au péril & revint au rivage; mais l'autre, apparemment plus vigoureux, passa les bancs, après avoir disputé plus d'une heure contre la violence des vents & de l'eau. Il porta ma lettre, & m'apporta la réponse, que j'osois à peine toucher, comme une chose merveilleuse & sacrée. Ainsi, conclut Cada Mosto, j'apprends que les Negres de Budomel sont les plus habiles Nageurs du monde.

On a déjà remarqué que les Rois & les Seigneurs Negres n'ont ni Villes ni Châteaux. Ils ne sont pas ici mieux partagés, & leurs plus riches habitations sont de misérables Villages. Le Prince Budomel étoit maître d'une partie du Royaume; mais dans un Pays, où la subordination des rangs est peu connue, la qualité de Seigneur ou de Prince, & le respect que les autres Negres avoient pour lui ne venoient que de l'opinion qu'ils avoient de ses richesses. Le mérite personnel, tel que la force, le bon sens, la justice, le courage & la bonne mine, produisent quelquefois le même effet; & Budomel avoit aussi ce second avantage. Le lieu de sa résidence n'étoit ni une Ville fermée, ni un Château fortifié. On lui avoit assigné, pour lui & pour ses femmes, le domaine de quelques habitations qu'il parcouroit successivement. Celle où Cada Mosto s'étoit arrêté étoit du nombre. Elle n'avoit que cinquante maisons couvertes de chaume, bâties l'une fort près de l'autre, avec un fossé & de grands arbres qui les environnoient, & deux ou trois passages pour y servir d'entrée. Cependant chaque maison avoit sa cour, avec un enclos de haies vives. Budomel avoit neuf femmes dans ce lieu, & plus ou moins dans d'autres Villages. Chaque femme étoit servie par cinq ou six jeunes filles, avec lesquelles le Prince pouvoit coucher quand il le souhaitoit, sans que ses femmes s'en trouvasent offensées. Les deux sexes sont également lascifs. Budomel pressa beaucoup Cada Mosto de lui apprendre quelque secret pour satisfaire plusieurs femmes. Il étoit persuadé que les Chrétiens avoient plus de lumières là-dessus que les Negres. La jalousie est le vice commun de toute la Nation. C'est outrager un Nègre que d'entrer dans la maison de ses femmes, & ses fils mêmes en sont exclus.

Budomel étoit toujours accompagné d'environ deux cens Negres; mais cette garde ou ce corregge n'étant retenu près de lui par aucune loi, les uns se retiennent, d'autres viennent; & par la correspondance qui règne entr'eux, les places sont presque toujours remplies. D'ailleurs il se rend sans cesse à l'habita-

tion du Prince, quantité de personnes des habitations voisines. A l'entrée de sa Maison, on rencontre une grande cour, qui conduit successivement dans six autres cours, avant que d'arriver à son appartement. Au milieu de chacune est un grand arbre, pour la commodité de ceux que leurs affaires obligent d'attendre. Tout le cortège du Prince est distribué dans ces cours, suivant les emplois & les rangs. Mais quoique les cours intérieures soient pour les plus distingués, il y a peu de Negres qui approchent familièrement de la personne du Prince. Les Azanaghis & les Chrétiens sont presque les seuls qui aient l'entrée libre dans son appartement & qui aient la liberté de lui parler. Il affecte beaucoup de grandeur & de majesté. On ne le voit chaque jour au matin que l'espace d'une heure. Le soir, il paroît pendant quelques momens dans la dernière cour, sans s'éloigner beaucoup de la porte de son appartement; & les portes ne s'ouvrent alors qu'aux Grands du premier Ordre. Il donne néanmoins des audiences à ses Sujets : mais c'est dans ces occasions qu'on reconnoît l'orgueil de ces Princes d'Afrique. De quelque condition que soient ceux qui viennent solliciter des grâces, ils sont obligés de se dépouiller de leurs habits, à l'exception de ce qui leur couvre le milieu du corps. Ensuite lorsqu'ils entrent dans la dernière cour, ils se jettent à genoux, en baissant le front jusqu'à terre; & des deux mains, ils se couvrent la tête & les épaules de sable. Personne, jusqu'aux parens du Prince, n'est exempt d'une si humiliante cérémonie. Les Supplians demeurent assez long-tems dans cette posture, continuant de s'arroser de sable. Enfin, lorsque le Prince commence à paroître, ils s'avancent vers lui, sans quitter le sable & sans lever la tête. Ils lui expliquent leur demande, tandis que feignant de ne les pas voir, ou du moins affectant de ne les pas regarder, il ne cesse pas de s'entretenir avec d'autres personnes. A la fin de leur discours, il tourne la tête vers eux, & les honorant d'un simple coup d'œil, il leur fait sa réponse en deux mots. Cada Mosto, qui fut témoin plusieurs fois de cette scène, s'imagine que Dieu n'auroit pas plus de respects à prétendre, s'il daignoit se montrer à la race humaine. Il ajoute que cet excès de soumission ne peut venir que d'un excès de crainte : c'est-à-dire, que les Negres se voyant enlever leurs femmes & leurs enfans, par ceux qui les surpassent en richesses & en puissance, prennent l'habitude de trembler devant des Tirans, dont ils ont tant de mal à craindre, & de les respecter plus que Dieu même, dont ils connoissent à peine le nom.

(38) La complaisance de Budomel alla si loin pour Cada Mosto, qu'il le conduisit dans sa (39) Mosquée, à l'heure de la prière. Les Azanaghis ou les Arabes, qui étoient ses Prêtres, avoient reçu ordre de s'y assembler. En entrant dans le Temple, avec quelques-uns de ses principaux Negres, Budomel s'arrêta d'abord & tint quelque tems les yeux levés au Ciel. Ensuite ayant fait quelques pas, il prononça doucement quelques paroles; après quoi il s'étendit sur de son long sur la terre, qu'il baissa respectueusement. Les Azanaghis & son cortège se prosternèrent & baisèrent la terre à son exemple. Il se leva, mais ce fut pour recommencer dix ou douze fois les mêmes actes de Religion; ce qui prit plus d'une demie heure.

Aussitôt qu'il eut fini, il se tourna vers l'Auteur, en lui demandant ce

(38) Johnson, dans son Voyage de la Gambra en 1610, a fait presque toutes les mêmes

remarques.

(39) Marfeds, ou Eglise.

CADA
MOSTO.
1455.

Orgueil des
Princes d'Afrique
à l'égard de leurs
Sujets.

Budomel com-
mène l'Auteur à sa
Mosquée. Ce qui
s'y passe.

CADA
MOSTO.
1455.
Pour quelle de
Cada Mosto, &
sa conversion de
Budomel.

qu'il pensoit de ce culte, & le pria de lui donner quelque idée de la Religion des Chrétiens. Cada Mosto eut la hardiesse de lui répondre, en présence de ses Pétrés, que la Religion de Mahomet étoit fautive, & que celle de Rome étoit la seule véritable. Ce discours fit rire les Arabes & Budomel. Cependant, après un moment de réflexion, ce Prince dit à Cada Mosto qu'il croyoit la Religion des Européens fort bonne, parce qu'il n'y avoit que Dieu qui pût leur avoir donné tant de richesses & d'esprit. Il ajouta que celle de Mahomet lui paroissoit bonne aussi, & qu'il étoit même persuadé que les Negres étoient plus surs de leur salut que les Chrétiens, parce que Dieu étoit un maître juste, & que faisant faire aux Chrétiens leur Paradis dans ce monde, il falloit que dans l'autre il réservât de grandes récompenses aux Negres, qui manquoient de tout dans celui-ci. Le Prince Budomel marquoit ainsi beaucoup de sens & de réflexion dans tous ses discours. Il prit plaisir à faire raisonner Cada Mosto sur les principes & les cérémonies de sa Religion. Son arrachement pour la sienne n'étoit pas si grand, qu'il n'eût embrassé facilement le Christianisme, s'il n'eût appréhendé d'irriter les Negres. Son Neveu le déclara plus d'une fois à Cada Mosto, qui étoit logé dans sa maison, & paroissoit charmé lui-même de l'entendre parler sur cette matière.

Table des Seigneurs
Negres.

La table de Budomel & des Seigneurs de sa Nation étoit entretenue par leurs femmes, suivant l'usage du Senegal. Chacune envoyoit un certain nombre de plats. Les Seigneurs Negres mangent à terre sans aucune régularité, & sans autre compagnie que leurs Mores, qu'ils regardent comme aulant de Précepteurs dont ils ne font pas difficulté de recevoir les instructions. L'usage du Peuple est de se mettre dix ou douze autour d'un seul plat. Ils y portent la main tous à la fois. Mais cet air de gourmandise n'empêche pas qu'ils ne soient fort sobres. Ils mangent peu à chaque repas, & leur coutume est de recommencer plusieurs fois le jour.

Alimens du
Pays.

La chaleur est si excessive dans les Régions des Negres, qu'il n'y croît ni froment, ni riz, ni aucune sorte de grain qui puisse servir à leur nourriture. Les vignes n'y viennent pas plus heureusement. Ils ont mis leurs terres à l'épreuve, en y jetant diverses semences qu'ils reçoivent des Vaisseaux Portugais. Le froment demande un climat tempéré, & de fréquentes pluies, qu'ils n'ont presque jamais; car ils passent neuf mois sans voir tomber une goutte d'eau du Ciel, c'est-à-dire, depuis le mois d'Octobre jusqu'au mois de Juin. Cependant ils ont du millet, des fèves & des noisettes de diverses couleurs. Leur fève est large, plate & d'un rouge assez vif. Ils en ont aussi de blanches. Ils plantent au mois de Juillet, pour recueillir au mois de Septembre. Comme c'est le temps des pluies, les rivières s'ensèment & donnent à la terre une certaine fécondité. Tout l'ouvrage de l'agriculture & de la moisson ne prend ainsi que trois mois. Mais les Negres entendent peu l'économie, & sont d'ailleurs trop paresseux pour tirer beaucoup de fruit de leur travail. Ils ne plantent que ce qu'ils jugent nécessaire pour le cours de l'année, sans penser jamais à faire des provisions qu'ils puissent vendre. Leur méthode pour cultiver la terre, est de se mettre cinq ou six dans un champ, & de la remuer avec leurs épées, qui leur tiennent lieu de houx & de bèches. Ils ne l'ouvrent pas à plus de quatre pouces de profondeur. Mais les pluies lui donnent assez de fertilité pour rendre abondamment ce qu'on lui confie avec tant de négligence.

Agriculture des
Negres.

Leurs liqueurs sont l'eau, le lait & le vin de palmier. Ils tirent la dernière d'un arbre qui se trouve en abondance dans le Pays, & qui n'est pas celui qui produit la date, quoiqu'il soit de la même espèce. Cette liqueur, qu'ils appellent *Mighol*, en fait toute l'année. Il n'est question que de faire deux ou trois ouvertures au tronc, & d'y suspendre desalebasses pour recevoir une eau brune, qui coule fort lentement; car depuis le matin jusqu'au soir un arbre ne remplit pas plus de deuxalebasses. Elle est d'un fort bon goût; & si l'on n'y mêle rien, elle enivre comme le vin. Cada Mosto assure que le premier jour elle est aussi agréable que nos meilleurs vins; mais elle perd cet agrément de jour en jour, jusqu'à devenir fort aigre. Cependant elle est plus saine le troisième ou le quatrième jour que le premier, parce qu'en perdant un peu de sa douceur elle devient purgative. Cada Mosto en faisoit usage, & la trouvoit préférable au vin d'Italie. Le Mighol n'est pas en si grande abondance que tout le monde en ait à discrétion. Mais comme les arbres qui le produisent sont répandus dans les Campagnes & les Forêts, chacun se procure une certaine quantité de liqueur par son travail; & les mieux partagés sont toujours les Seigneurs, qui employent plus de gens à la recueillir.

Les Negres ont diverses sortes de fruits, qui n'ont pas beaucoup de ressemblance avec ceux de l'Europe, mais qui sont excellens sans le secours d'aucune culture, quoiqu'ils pussent être encore meilleurs si l'on prenoit soin de les cultiver. En général le Pays est très-fertile. Il est rempli d'excellens pâturages & d'une infinité de beaux arbres qui ne sont pas connus en Europe. On y trouve aussi quantité d'étangs ou de petits lacs d'eau douce, remplis de poissons qui ne ressemblent point à ceux d'Italie; sur-tout un grand nombre de serpents d'eau, que les Negres nomment *Kalkatrici*.

Ils ont une huile dont ils font usage dans leurs alimens, sans que l'Auteur ait pu découvrir d'où ils la tirent & de quoi elle est composée. Elle a trois qualités remarquables: son odeur, qui ressemble à celle de la violette; son goût, qui approche de celui de l'olive; & sa couleur, qui teint mieux les vivres que le safran.

On trouve dans le Pays des Negres différentes sortes d'animaux, mais sur-tout une prodigieuse quantité de Serpens, dont quelques-uns sont fort venimeux. Les plus grands, qui ont jusqu'à deux toises de longueur, sont sans pieds, & n'ont pas d'ailes, comme on a pris plaisir à le publier. Mais ils sont si gros, qu'on en a vu plusieurs qui avalloient une Chevre d'un seul morceau. Les Negres racontent que ces terribles animaux se retirent en troupes dans certains cantons du Pays voisins des montagnes, où les Fourmies blanches, qui sont d'autres monstres, ont aussi leur retraite; & par un instinct merveilleux bâtissent avec de la terre qu'elles portent dans leur bouche des maisons pour ces terribles voisins. L'Auteur raconte d'après les Negres que ces maisons ressemblent à des fours, & qu'on en voit jusqu'à cent cinquante dans un même lieu. On peut croire jusqu'ici que la vraisemblance n'est pas blesmée. Mais Cada Mosto la ménage moins dans le récit qu'on va lire.

Les Negres, dit-il, sont de grands Enchanteurs. Ils ont recours aux charmes dans toutes sortes d'occasions, mais sur-tout à l'égard de ces Serpens. Un Génois, homme de bon sens, lui raconta qu'étant l'année d'auparavant dans

CADA
MOSTO.
1455.
Leurs liqueurs,
Excellence du
Mighol.

Leurs fruits.

Poissons, ser-
pens d'eau.

Serpens de mer.

CHAP. III.
 1455.
 Les dards.
 Les serpents.
 Les chiens.

le Pays de Budomel, & logé aussi chez Bisborot son neveu, il avoit entendu à minuit de grands sifflemens autour de la maison. Ce bruit ayant troublé son sommeil, il avoit vu Bisborot qui se levoit, & qui donnoit ordre à deux Negres de lui amener son Chameau, en disant qu'il étoit remis de partir. Il lui avoit demandé où il alloit si tard. Bisborot avoit répondu qu'il étoit appelé par quelques affaires, mais qu'il seroit bientôt de retour. En effet il étoit revenu avant la fin de la nuit. Les Génois curieux d'apprendre le fond de cette aventure, lui fit de nouvelles questions à son arrivée. N'avez-vous pas entendu, lui dit Bisborot, des sifflemens autour de la maison vers minuit? C'étoient des Serpens. Si je n'avois pas employé mes enchantemens pour les faire retourner dans leurs cantons, ils m'auroient tué une grande partie de mes bestiaux.

Art de Bisborot pour empoisonner ses dards.

Le Génois paroissant surpris de ce discours, Bisborot ajouta qu'il n'y avoit rien de merveilleux, & que Budomel son oncle faisoit beaucoup plus; que lorsqu'il vouloit empoisonner ses dards, il avoit coutume de former un grand cercle, dans lequel il rassembloit par la force de certaines paroles tous les Serpens du voisinage; qu'ensuite il leur laissoit la liberté de se retirer, à l'exception de celui qu'il jugeoit le plus venimeux; que le voyant seul il le tuoit, & que mêlant dans son sang la semence d'une certaine plante, il infectoit si puissamment ses dards, que leur moindre blessure devenoit mortelle en un quart d'heure. Le Génois assuroit encore que le Prince Bisborot lui avoit offert de le rendre témoin de plusieurs enchantemens, mais qu'ayant peu de goût pour cet odieux spectacle, il avoit refusé ses offres. Cada Mosto conclut de ce témoignage, que les Negres sont d'habiles Sorciers; & poussant la crédulité beaucoup plus loin, il ajoute que l'histoire des Serpens lui paroît fort vraisemblable, parce qu'on lui a raconté qu'en Italie même il y a des Chrétiens qui savent aussi les enchanter.

Animaux privés.

Le Pays du Senegal n'a pas d'autres animaux privés que des Bœufs, des Vaches & des Chevres. Il ne s'y trouve pas de Moutons, parce qu'ils ne s'accommodent pas d'un climat si chaud. Ainsi la nature a pourvu, suivant la différence des Pays, à toutes les nécessités du genre humain. Elle a fourni de la laine aux Européens, qui ne pourroient s'en passer dans un Pays aussi froid que celui qu'ils habitent; au lieu que les Negres, qui n'ont pas besoin d'habits épais dans leurs chaudes Contrées, ne peuvent élever des Moutons. Mais le Ciel y supplée, en leur donnant du coton, qui convient mieux à leur Pays. Leurs Bœufs & leurs Vaches sont moins gros que ceux d'Italie, ce qu'il faut encore attribuer à la chaleur. C'est une rareté parmi eux qu'une Vache rousse. Elles sont toutes, noires ou blanches, ou tachetées de ces deux couleurs. Les animaux de proie, tels que les Lions, les Panthères, les Léopards & les Loups, sont en grand nombre dans le Pays des Negres. Les Eléphans sauvages y marchent en troupes, comme les Sangliers à Venise; mais ils ne peuvent jamais être apprivoisés comme dans les autres Pays. Cet animal étant fort connu, l'Auteur observe seulement qu'il est d'une grosseur extraordinaire. On en peut juger par les dents qu'on apporte en Europe. Mais il n'en a que deux de cette espèce, à la machoire inférieure, comme le Sanglier; avec la seule différence que celles du Sanglier tournent la pointe en haut, & que celles de l'Eléphant la tournent en bas. Cada Mosto avoit cru, sur les récits communs, avant son voyage,

Bêtes de proie.

voyage, que les Eléphants ne pouvoient plier les genoux, & qu'ils dormoient debout. Il déclare que c'est une étrange fausseté, & qu'il les a vus, non-seulement plier les genoux en marchant, mais se coucher & se lever comme les autres animaux. On n'apperçoit jamais leurs grandes dents avant leur mort. Quelque sauvages qu'ils soient naturellement, ils ne font aucun mal lorsqu'ils ne sont point attaqués. Mais si quelqu'un les irrite, ils se défendent avec leur trompe, que la nature leur a donnée à la place de nez, & qui est d'une excessive longueur. Ils l'écrasent & la resserrent à leur gré. S'ils faisoient un homme avec cette redoutable machine, ils le jetteroient presque aussi loin qu'on jette une pierre avec la fronde. C'est en vain qu'on croit pouvoir échapper par la fuite. Ils font d'une vitesse surprenante. Les plus jeunes sont ordinairement les plus dangereux. La portée des femelles est de trois ou quatre petits à la fois. Ils se nourrissent de feuilles d'arbres & de fruits qu'ils attirent jusqu'à leur bouche avec le secours de leur trompe. L'Auteur, pendant tout le séjour qu'il fit chez les Negres, ne découvrit pas d'autres animaux que ceux qu'on vient de nommer.

CADA
MOSTO.
1445.
Fausse opinion
qu'on a de l'éléphant.

Portée de l'éléphant. Sa nourriture.

Mais il vit un grand nombre d'oiseaux, & sur-tout quantité de perroquets, que les Negres haïssent beaucoup, parce qu'ils détruisent leur millet & leurs légumes. On prétend qu'il y en a de plusieurs espèces. Cada Mosto n'en distingua que de deux sortes; les uns semblables aux Perroquets qu'on apporte (*) d'Alexandrie, mais un peu plus petits : les autres beaucoup plus gros, qui ont la tête brune, & le cou, le bec, les jambes & le corps, mêlés de jaune & de verd. Il en apporta un grand nombre en Europe, sur-tout de la petite espèce, dont plusieurs moururent dans le voyage. Cependant il lui en resta plus de cent cinquante qu'il vendit en Espagne, un demi-ducats pièce. Ces oiseaux ont beaucoup d'adresse à construire leurs nids. Ils ramassent quantité de joncs & de petits rameaux d'arbres dont ils forment un tissu qu'ils ont l'art d'attacher à l'extrémité des plus foibles branches; de sorte qu'y étant suspendu il est agréablement balancé par le vent. Sa forme est celle d'un ballon, de la longueur d'un pied. Ils n'y laissent qu'un seul trou pour leur servir de passage. On est porté à croire que la nature leur fait choisir les branches foibles, pour se garantir des Serpens, à qui la pesanteur ne permet pas de les attaquer dans cette retraite. Les Negres ont une grande abondance de ces gros oiseaux, qu'on appelle en Europe (**) *Poules de Pharaon*, & qu'on y apporte du Levant. Cada Mosto, sans s'arrêter aux noms ni aux descriptions, ajoute qu'ils en ont quantité d'autres, petits & grands, qui n'ont aucune ressemblance avec ceux d'Italie.

Perroquets de deux espèces.

Manière dont ils construisent leurs nids.

Pendant le séjour qu'il fit chez Bisbotor, sa curiosité le conduisit plusieurs fois au Marché ou à la Foire des Negres, qui se tenoit le Lundi & le Vendredi dans une Prairie, à peu de distance de son Habitation. Il s'y assembloit, de quatre ou cinq milles aux environs, quantité de personnes des deux sexes, avec leurs denrées; ceux qui avoient leurs Habitations plus loin, avoient aussi des Marchés dans leurs Cantons. C'est là qu'on reconnoit la pauvreté extrême de leur Nation. On n'y voit que du millet, des légumes, des nattes de palmier, des tuyaux de bois, des armes du Pays, un peu de coton cru, & quelques piéces d'étoffe. Cependant il s'y trouve quelquefois aussi de l'or, mais

Marchés & Foires des Negres.

(*) C'est à dire, qui venoient alors des Indes Orientales par cette voie.

(**) Apparemment des Poules d'Inde.

CADA
MOSTO.
1455.
Leur admira-
tion à la vue de
Cada Mosto.

en fort petite quantité. Comme ils n'ont pas de monnoye ni aucune sorte de coin, le commerce ne se fait que par des échanges. Ils troquent une chose pour une autre, ou deux pour une, suivant les différentes valeurs. Ceux qui venoient de l'intérieur du Pays s'attendoient long-tems à considérer Cada Mosto, & regardoient un homme blanc comme un prodige. Ils ne paroissent pas moins étonnés de ses habits que de sa couleur. Il étoit vêtu à l'Espagnole, c'est-à-dire, qu'il portoit un manteau sur une veste de damas noir. Ils admiroient également la forme & la qualité du drap. Ils lui prenoient les mains qu'ils frotoient avec leur salive, pour s'assurer que la blancheur n'étoit pas artificielle. La vue de l'Auteur, en se rendant à ces Marchés, étoit de voir quelle quantité d'or on y apportoit.

Estime qu'ils
ont pour les che-
vaux. Ils les con-
servent difficile-
ment.

Les Chevaux sont dans une estime égale à leur rareté parmi les Negres. Les Atabes & les Azanaghis leur en amènent de Barbarie, & des Pays voisins de l'Europe. Mais l'extrême chaleur ne les laisse pas vivre long-tems. D'ailleurs les feves & le millet, qui sont leur unique nourriture, les engraisent si fort qu'ils meurent ordinairement de gras fondu, ou de ne pouvoir rendre leur eau. Un Cheval, avec le harnois, s'échange contre plusieurs Negres, depuis neuf jusqu'à douze & quatorze, suivant sa beauté. Lorsqu'un Seigneur en achete un, il fait venir ses Sorciers, qui allument un feu d'herbes seches, sur la fumée duquel ils tiennent la tête du Cheval par la bride, en répétant quelques mots. Ils l'çoignent ensuite de la meilleure huile, & le gardent pendant dix-huit ou vingt jours, sans le laisser voir à personne, ils lui attachent au cou certains charmes enveloppés dans du cuir rouge. Après cette cérémonie, le maître se persuade qu'il peut s'exposer avec confiance à toutes sortes de périls.

Galeries des fem-
mes, & leurs
danfes.

Les femmes des Negres ont l'humeur fort gaie, sur-tout dans leur jeunesse, & prennent beaucoup de plaisir à la danse & au chant. Le tems de ces divertissemens est la nuit, à la lueur de la Lune. On en croit aisément l'Auteur, lorsqu'il assure que les danses des Negres sont fort différentes de celles d'Italie.

Effroi que l'ar-
tillerie cause aux
Negres.

Rien ne cause tant d'admiration à ces Barbares que les arquebuses & l'artillerie de la Caravelle Portugaise. Cada Mosto ayant fait tirer un coup de canon devant quelques Negres qui étoient montés à bord, leur effroi se fit connoître malgré eux par de violentes agitations, & parut croître encore lorsqu'il leur eut déclaré que d'un seul coup de cette furieuse machine, il pouvoit ôter la vie tout d'un coup à cent Mores. Après être un peu revenus de leur frayeur, ils déclarèrent à leur tour, qu'une chose si pernicieuse ne pouvoit être que l'ouvrage du diable. Leur étonnement fut plus doux lorsqu'ils entendirent le son d'une cornemuse. Les différentes parties de cet instrument leur firent croire d'abord que c'étoit un animal, qui chantoit sur différens tons. Cada Mosto riant de leur simplicité, les assura que c'étoit une simple machine & la mit entre leurs mains sans être enflée. Ils reconnurent que c'étoit effectivement l'ouvrage de l'art; mais ils demeurèrent persuadés que des sons si doux & si variés ne pouvoient venir que du pouvoir surnaturel, en donnant pour raison, qu'ils n'avoient jamais rien entendu de semblable. Ainsi tout leur paroît admirable, jusqu'aux moindres instrumens du Vaisseau. Ils répètent sans cesse que les Européens devoient être des forciers beaucoup plus habiles que ceux de leur Pays, & peu inférieurs au diable même: que les Voyageurs de terre trouvoient de la difficulté à tracer le chemin d'une Place à l'autre; au lieu qu'avec

Leur ignorance.

leurs Vaisseaux, ceux-là ne manquoient pas leur route fut mer, à quelque distance qu'ils fussent de la terre.

Les Negres succent le miel dans la gausse, & laissent la cire comme une chose inutile. L'Auteur ayant acheté d'eux quelques Ruches leur apprit la maniere d'en tirer le miel, & leur demanda ensuite ce qu'ils croyoient qu'on pût faire du reste. Ils répondirent qu'ils ne le croyoient bon à rien. Mais ils furent extrêmement surpris de lui en voir faire des chandelles, qu'il alluma dans leur présence. Les Blancs, s'écrierent-ils, n'ignorent rien. Cada Mosto finit la description du Pays de Budomel, en nous apprenant qu'on n'y connoit que deux instrumens de musique; l'un qui vient des Mores, & qui pourroit porter le nom de tymbale; l'autre, qu'on prendroit pour un violon, mais qui n'a que deux cordes, qu'on touche avec les doigts, & qui ne rend aucune harmonie.

Un si long séjour ayant donné l'occasion à l'Auteur de connoître la plus grande partie du Pays, il résolut après avoir acheté quelques Esclaves, de doubler le Cap-Verd pour faire de nouvelles découvertes & tenter la fortune. Il se souvenoit d'avoir entendu dire au Prince Henri, qu'au delà du Senegal il y avoit une autre riviere, nommée *Gambra*, d'où l'on avoit déjà rapporté quantité d'or, & qu'on ne pouvoit faire ce voyage sans acquérir d'immenses richesses. Une si belle espérance lui fit regagner la Caravelle, & mettre aussitôt à la voile.

Un jour au matin il découvrit deux Bâtimens dont il s'approcha. L'un appartenoit à Antonio Ufo di Maro, Gentilhomme Genoïs, & l'autre à quelques Portugais qui étoient au service du Prince Henri. Ils s'avançoient de concert vers les Côtes d'Afrique, dans le dessein de passer le Cap-Verd, & de chercher fortune en faisant de nouvelles découvertes. Cada Mosto, qui n'avoit pas d'autre vûe se joignit avec eux. Ils firent voile ensemble vers le Sud, sans cesser de voir la terre, & dès le jour suivant ils découvrirent le Cap.

On lui donne le nom de Cap-Verd, parce que les Portugais qui l'avoient découvert pour la première fois l'année précédente, l'avoient trouvé couvert d'arbres qui ne perdent jamais leur verdure. Il s'avance assez loin dans la mer; & la pointe est terminée par deux petites montagnes. Autour du Promontoire on trouve plusieurs Villages de Negres du Senegal, composés de chaumières qu'on découvre en passant à la voile. La Côte a quelques bancs de sable, qui s'étendent dans la mer l'espace d'un demi mille.

Après avoir doublé le Cap-Verd, les trois Vaisseaux apperçurent trois Isles désertes, & remplies de grands arbres. Le besoin d'eau leur fit prendre le parti de relâcher dans celle qu'ils jugerent la plus grande & la plus fertile. Mais ils n'y trouverent aucune source. Cependant comme elle étoit remplie de nids d'Oiseaux, & d'œufs dont ils ne connoissoient pas l'espece, ils s'y arrêtèrent un jour entier, qu'il employèrent à la chasse & à la pêche. Ils prirent un nombre incroyable de poissons, entre lesquels il se trouva des Dorades (40) qui pesoient douze & quinze livres.

On étoit alors au mois de Juillet. Le jour suivant, ils continuèrent leur course, en conservant toujours la vûe de la terre. Ce côté du Cap forme un Golfe. La Côte en est basse & couverte de beaux arbres, dont la verdure s'entreteint sans cesse; c'est-à-dire que les feuilles nouvelles succedant sans inter-

(40) Ramafio dit *Orate Vecchie*; Grynæus, *Offera Virens*.

CADA
MOSTO.
1435.

Ils n'ont que
deux instrumens
de musique.

Cada Mosto se
determine à doub-
ler le Cap-Verd.

Rencontre de
deux Vaisseaux
aupres desquels il se
joint.

Cap-Verd.

Trois Isles ro-
sées du Cap.

Verdure conti-
nuelle des arbres.

CADA
MOSTO.
1455.

valle à celles qui tombent, on ne s'aperçoit jamais comme en Europe que les arbres se flétrissent. Ils sont si près de la mer qu'on s'imagineroit qu'ils en sont arrosés. La perspective est si belle qu'après avoir navigué à l'Est & à l'Ouest, l'Auteur déclare qu'il n'en a jamais vu de comparable. Le Pays est arrosé de plusieurs petites rivières, dont on ne peut tirer aucun avantage, parce qu'il est impossible aux Vaisseaux d'y entrer.

Nations des
Barbasins & des
Serreres.

Au de-là du petit Golfe, la Côte est habitée par deux Nations de Negres, l'une nommée les *Barbasins*, l'autre les *Serreres*, qui n'ont aucune dépendance du Senegal. Ils sont sans Rois & sans Maîtres. La distinction ne vient parmi eux que des richesses ou des qualités personnelles. Ils sont idolâtres, sans aucunes loix, & d'un caractère fort cruel. Leurs armes les plus familières sont l'arc & la flèche. S'il fort une goutte de sang de la blessure, on en meurt immédiatement. Ils sont du plus beau noir du monde, & de la plus belle taille. Leur Pays est rempli de bois, de lacs & de rivières; ce qui sert merveilleusement à les défendre, car on ne peut approcher d'eux que par des défilés fort étroits. C'est aussi ce qui a toujours servi à la conservation de leur liberté. Les Rois du Senegal ont tenté plusieurs fois de les subjuguier, & n'ont remporté que de la honte de leur entreprise.

Rivière de Bar-
basin.

En avançant au long de cette Côte avec le vent au Sud, nos Navigateurs découvrirent l'embouchure d'une rivière, qui est large d'une portée d'arc, mais sans profondeur. Ils lui donnerent le nom de *Barbasini*, qu'elle porte en effet dans les Cartes qu'on a publiées de ce Pays, à soixante milles du Cap-Verd. Ils continuèrent de suivre la Côte pendant tout le jour; & le soir, ils jetterent l'ancre à quatre ou cinq milles du rivage. Au lever du Soleil ils remettoient à la voile, avec la précaution d'avoir sans cesse un homme au sommet du grand mât, & deux à l'avant du Vaisseau, pour observer si la mer battoit sur quelque roc ou sur quelque banc de sable. Ils arrivèrent à l'entrée d'une autre rivière, qui ne paroissoit pas moins large que celle du Senegal. Sa beauté, & celles des arbres qui la bordoient jusqu'à la pointe du rivage, les déterminèrent à faire descendre un de leurs Interprètes Negres. Chaque Vaisseau en avoit quelques-uns, qu'il avoit amenés de Portugal, anciens Esclaves que les Portugais avoient enlevés dans leurs premiers voyages, & qui avoient fort bien appris la langue de leurs Maîtres. On tira au sort lequel des trois Vaisseaux envverroit les siens à terre. Ce fut celui du Gentilhomme Génois. Il dépêcha aussitôt une Barque armée, avec ordre à ses gens de ne pas descendre au rivage, avant que d'y avoir débarqué l'Interprète, qui étoit chargé de prendre des informations sur le Gouvernement & sur les richesses du Pays.

Un Interprète
descend au riva-
ge.

Il est massacré
par les Negres.

Ils le mirent à terre, & s'étant éloignés à quelque distance, ils virent plusieurs Negres du Pays qui s'avançoient à sa rencontre. Mais après quelques discours, ils les virent tomber sur lui avec leurs armes, & le tuer misérablement sans qu'ils pussent lui donner du secours. Cette nouvelle, qu'ils se hâtèrent de porter à la Flotte, fit juger aux Commandans qu'une Nation capable de traiter un Homme du Pays avec cette cruauté, n'auroit pas moins de barbarie pour eux. Ils continuèrent de ranger la Côte, qui étoit basse, mais toujours couverte d'arbres, dont la beauté ne faisoit qu'augmenter. Enfin ils arrivèrent à l'embouchure d'une fort grande rivière. Dans sa moindre largeur,

elle n'avoit pas moins de trois ou quatre milles , & rien ne patoissoit s'y opposer à la navigation. Ils y entrèrent avec confiance , & le jour suivant ils apprirent que c'étoit la rivière de Gambra.

Les gens des trois Caravelles se crurent proches de quelque riche Contrée , qui alloit les dédommager d'un voyage pénible & remplir toutes leurs espérances. Ils résolurent de se faire précéder par le plus petit des trois Bâtimens , qui avanceroit aussi loin qu'il seroit possible ; avec ordre , s'il rencontroit des bancs de sable , de sonder toutes les profondeurs ; & , si la rivière se trouvoit toujours navigable , de retourner incessamment , de jeter l'ancre & de faite connoître le succès de son entreprise par des signes. Il ne trouva pas moins de quatre brasses ; sur quoi , lorsqu'il eut donné les avis dont on étoit convenu , on prit encore la résolution d'envoyer avec lui les Chaloupes bien armées , avec ces instructions : que si les Negres les venoient attaquer , la Caravelle & les Chaloupes retournassent sans aucune dispute , parce qu'il n'étoit pas question d'employer la force pour une entreprise de commerce , & qu'il ne falloit rien espérer que de la civilité & de la douceur.

Les Chaloupes ayant commencé à remonter la rivière , trouverent , pendant l'espace de deux milles , douze & seize brasses de fond. Elles continuèrent d'avancer , & les deux rives lui parurent toujours extrêmement riantes par la multitude de beaux arbres dont elles étoient bordées. Mais s'apercevant qu'elles commençoient à se courber , & que les détours devenoient fréquens dans les terres , elles ne jugerent point à propos de pénétrer plus loin. En retournant , elles apperçurent , à l'entrée d'une petite rivière , qui tomboit dans la grande , trois petites Barques , que les Negres nomment Almadies , composées d'une seule pièce de bois , dans la forme de nos Esquifs. Quoique les Voyageurs fussent assez forts pour se défendre , la crainte des flèches empoisonnées , aurant que les ordres de leurs Chefs , leur fit prendre leurs rames avec une diligence extrême. Ils rejoignirent la Caravelle ; mais n'ayant pas été moins poursuivis par les Negres , ils furent surpris en arrivant à bord de ne les voir éloignés d'eux qu'à la portée de l'arc. Ces Barbares étoient au nombre de vingt-cinq ou trente. Ils parurent étonnés , à leur tour , d'un spectacle aussi nouveau pour eux que celui de la Caravelle. Ils demeurèrent quelque tems à la regarder : mais on employa inutilement toutes sortes de signes & d'invitations pour les faire approcher. Enfin ils remonterent sur leurs traces.

Le jour suivant , à trois heures du matin , les deux Caravelles , qui étoient demeurées à l'embouchure , profitèrent de la marée & d'un petit vent pour entrer dans la rivière , & rejoindre leurs Compagnons. Elles s'y engagèrent l'une à la suite de l'autre. Mais à peine eurent-elles remonté l'espace de trois ou quatre milles , qu'elles se virent suivies d'un grand nombre d'Almadies , sans pouvoir juger d'où elles venoient. Elles revirent de bord , & s'avancèrent vers les Negres , après avoir pris soin de se couvrir de tout ce qui pouvoit servir à les défendre contre leurs flèches empoisonnées. Le combat paroissoit inévitable. Les Almadies se trouvoient déjà sous la proue du Vaisseau de Cada Mosto , qui étoit le plus avancé ; & se divisant en deux lignes elles le tinrent dans leur centre. Elles étoient au nombre de quinze , qui portoient environ cent cinquante Negres , tous bienfaits & de belle taille. Ils avoient des chemises blanches de coton , & sur la tête une sorte de chapeau blanc , relevé

CADA
MOSTO.

1455.
* Grande Rivière
de Gambra.

On y entra.

Les Chaloupes
rencontrent des
Negres & les éton-
nent.

Étonnement
des Negres.

Combat des
trois Caravelles
contre les Ne-
gres.

CADA
MOSTO.
1455.

L'artillerie les
effraye.

Ils reprennent
courage.

Ils se retirent
avec perte.

Effort des Por-
tugais, pour se
lier avec eux.

Ils rejettent la
paix & se con-
sistent.

d'un côté, avec une plume qui leur donnoit l'air fort guerrier. A la proue de chaque Almadie, un Negre, couvert d'une targette ronde qui sembloit être du cuir, observoit les objets & les événemens. Dans la situation où ces Barbares étoient au deux côtés du Vaisseau, ils cessèrent de ramer, & tenant leurs rames levées ils regardoient la Caravelle avec admiration. Ils demeurèrent ainsi tranquilles jusqu'à l'arrivée des deux autres Bâtimens, qui s'étoient hâtés de retourner à la vue du péril. Lorsqu'ils les virent fort proches, ils abandonnèrent leurs rames, & sans autre préparation ils se mirent à lancer leurs flèches. Les trois Caravelles ne firent aucun mouvement; mais elles tirèrent quatre coups de canon qui rendirent les Negres comme immobiles. Ils mirent leurs arcs à leurs pieds, & jettant les yeux de tous côtés avec les dernières marques de frayeur, ils paroisoient chercher la cause d'un bruit si terrible. Cependant s'étant rassurés lorsqu'ils eurent cessé de l'entendre, ils reprirent courage & recommencèrent à rire avec beaucoup de furie. Ils n'étoient plus qu'à la distance d'un jet de pierre. Les Portugais leur envoyèrent quelques coups d'arquebuse, dont le premier perça un Negre au milieu de la poitrine, & le fit romber mort. Sa chute effraya les autres, mais elle ne les empêcha point de continuer leur attaque. On leur tua beaucoup de monde, sans perdre un seul homme sur les trois Vaisseaux.

Cependant lorsqu'ils eurent remarqué leur perte, ils prirent la résolution de tourner tous leurs efforts sur la plus petite des trois Caravelles, qui étoit fort mal armée. Cada Mosto joua de leur dessein par la diversité de leurs mouvemens. Il fit avancer la petite Caravelle entre les deux autres. L'ordre fut donné en même tems pour une décharge générale de l'artillerie & des arquebuses. Quoiqu'on prit encore soin de ne pas rir sur les Almadies, le bruit & l'agitation même de l'eau causèrent tant d'épouvante aux Negres, qu'ils se retirèrent en désordre. Après leur départ, on lia les trois Caravelles ensemble, & par le moyen d'une seule ancre on les tendit aussi fermes qu'un Vaisseau l'est dans le plus grand calme.

Cada Mosto chercha l'occasion, pendant les jours suivans, de faire connoître aux Habirans du Pays qu'on ne pensoit point à leur nuire. Les Interprètes s'approchèrent d'une Almadie, saluèrent les Negres dans leur langue, & leur demandèrent pourquoi ils avoient attaqué des Étrangers qui ne desiroient que leur amitié, comme ils s'étoient procuré celle des Negres du Senegal, & qui étant venus d'une Région fort éloignée, avec des présens pour eux de la part du Roi de Portugal, n'aspiroient qu'à d'heureuses conditions de paix & de commerce. Ils les prièrent de leur apprendre du moins quel étoit le nom de leur Pays, & celui de leur rivière; & les invitant à venir prendre sur les trois Vaisseaux toutes les marchandises qui pourroient leur plaire, ils les assurèrent qu'on ne leur demanderoit en échange qu'une petite partie de leurs propres commodités, ou rien même, s'ils ne se croyoient obligés de rien donner en recevant beaucoup.

A toutes ces instances, les Negres répondirent qu'ils avoient entendu parler des Blancs & de leur arrivée au Senegal; qu'il falloit être bien méchant pour former avec eux quelque amitié, puisqu'on n'ignoroit pas que leur nourriture étoit la chair humaine, & qu'ils n'achetoient des Negres que pour les dévorer: que pour eux ils ne vouloient aucune liaison avec des gens si

cruels; qu'ils s'efforceroient de les tuer, & qu'ils feroient présent de leurs dépouilles à leur Prince, qui faisoit son séjour à trois journées de la mer; que leur Pays se nommoit *Gambra* (41), & leur riviere d'un autre nom, dont l'Auteur ne put se souvenir. Pendant cette conférence, le vent devint si favorable que les trois Caravelles en profitèrent pour s'avancer vers les Negres. Mais ils prirent la fuite à cette vue; & telle fut la fin d'une guerre pour laquelle Cada Mosto avoit beaucoup plus d'éloignement qu'eux.

Les Commandans des trois Caravelles n'en résolurent pas moins de remonter la riviere l'espace de cent milles, dans l'espérance de rencontrer des Peuples mieux disposés. Mais ils trouverent de la résistance dans leurs Matelots, qui dans l'impatience de retourner en Europe déclarerent ouvertement qu'ils n'iroient pas plus loin. Cada Mosto & les autres Chefs, se déshabillant de leur autorité, prirent le parti de mettre le lendemain à la voile pour retourner au Cap-Verd.

Pendant le séjour qu'ils avoient fait dans la riviere, ils n'avoient vu qu'une fois l'étoile du Nord, & fort bas à l'Horizon; car l'ayant observée dans un tems fort clair, elle ne paroissoit que de la hauteur d'une lance au-dessus de la mer. Ils observerent aussi presque à la même élévation six étoiles fort grandes & fort brillantes, qui se présentoient au Sud sous cette figure, &

* qu'ils prirent pour le *Chariot*. Mais n'ayant point encore perdu de vue l'étoile du Nord, ils ne pouvoient espérer de voir mieux cette constellation.

* Dans le même endroit, ils trouverent que le 1 de Juillet la longueur de la nuit étoit d'onze heures & demie, & celle du jour à proportion. Le climat est excessivement chaud. On assura l'Auteur que dans l'intérieur des terres, la pluie même est d'une chaleur extrême. Cependant l'air devient quelquefois plus temperé; & le tems, où cette diminution arrive, porte le nom d'Hyver. Il commence au mois de Juillet, par des pluies qui continuent jusqu'au mois d'Octobre, & qui tombent tous les jours vers midi. Lorsqu'il s'élève des nuées au Nord-Est par Est, ou à l'Est-Sud-Est, les pluies sont accompagnées de violens tonnerres. C'est néanmoins dans cette saison que les Negres commencent à planter & à semer, comme ceux du Senegal. Leurs vivres sont le millet, les légumes & les racines, la chair de Chevre & le lait. Ils ont des crépuscules fort courts, car il ne se passe pas plus d'un quart d'heure entre les ténèbres & le lever du Soleil. Dans ce petit intervalle le Ciel paroît trouble, comme s'il étoit obscurci par une fumée épaisse. Cada Mosto s'imagina que cette subite apparition du Soleil vient de ce que le Pays est fort bas & sans montagnes.

CADA
MOSTO.
1455.

Retour des trois
Caravelles.

Observations
astronomiques.

Chaleur du cli-
mat.

Apparences du
Soleil.

(41) Il paroît ici que le vrai nom de ce Pays est *Gambra* & non *Gambia*, comme plusieurs Historiens l'écrivent. Ce n'est donc pas des Portugais qu'il l'a reçu. Cependant Jobson dit

qu'il n'a jamais entendu les Habitans nommer autrement leur Riviere que *Gi ou Ji*, qui signifie Riviere dans leur Langue. Voyez ci-dessous Liv. VII.

CADA
MOSTO.
II. Voyage.
1456.

CHAPITRE III.

Second Voyage d'Aluise da Cada Mosto en 1456, & découverte des Isles du Cap-Vert.

Motif du second voyage de Cada Mosto.

Temple, qui lui fut découvert les Isles du Cap-Vert.

Il descend dans la première, & la trouve déserte.

Ses gens en découvrent d'autres.

LA barbarie des Negres de Gambra & la révolte des Matelots Portugais n'ayant pas laissé le tems à Cada Mosto de connoître parfaitement le Pays, il s'associa l'année suivante avec le Gentilhomme Genoï qu'il avoit rencontré, pour recommencer le même voyage. Leur projet fut si agréable au Prince Henri, qu'il les fit accompagner d'une troisième Caravelle équipée en son nom. Les trois Bârimens partirent de Lagos au commencement du mois de Mai. Un vent favorable les porta dans peu de jours aux Canaries; & sans s'y arrêter ils continuèrent leur course avec la même faveur du ciel jusqu'à la vue du Cap-Blanco. Mais ayant tenu la mer pendant toute la nuit suivante, ils furent surpris avant la fin des ténèbres par un orage du Sud-Ouest, qui les fit porter à l'Ouest par Nord, pendant trois jours & deux nuits, pour céder à la violence des vagues plutôt que de retourner en arrière. Le troisième jour, ils découvrirent la terre, avec une joie extrême de la trouver dans un lieu où ils s'en croyoient fort éloignés. Deux hommes, qu'ils firent monter au Perroquet ayant reconnu clairement deux grandes Isles, la satisfaction fut d'autant plus vive sur les trois Vaisseaux, que tout le monde se persuada qu'elles étoient ignorées des Européens. Comme on les crut inhabitées, & que les Chefs n'aspiroient qu'à trouver l'occasion de s'enrichir, ils oublièrent la Gambra pour saisir ce que la fortune leur présentait. Ils cherchèrent un ancrage commode autour de l'une des deux Isles, & l'ayant trouvé, ils dépêchèrent au rivage une chaloupe bien armée.

Quelques Matelots, qui prirent terre, rapporterent qu'après avoir poussé assez loin leurs recherches, ils n'avoient découvert aucune marque d'habitation. Le jour suivant, Cada Mosto, pour éclaircir tous les doutes, fit descendre dix hommes armés de fusils & d'arbalètes, avec ordre de se rendre au sommet d'une montagne qui paroïssoit fort élevée, & d'observer de-là, non-seulement si l'Isle étoit habitée, mais s'il n'y en avoit pas d'autres à la portée de la vue. Ils ne virent point d'Habitans; mais ils trouvèrent un prodigieux nombre de Pigeons qui se laissoient prendre à la main, & dont ils apportèrent leur charge aux Vaisseaux. De la montagne ils avoient découvert trois autres Isles, dont l'une étoit sous le vent, vers le Nord; & les deux autres au Sud, dans leur route, à la vue l'une de l'autre. Ils avoient crû découvrir encore à l'Ouest quelque chose qui ressembloit à des Isles, mais dans un si grand éloignement qu'ils n'avoient pu les distinguer. Cada Mosto fut peu tenté de s'y rendre, parce que les jugeant désertes, comme celle où les Caravelles avoient abordé, il craignit d'employer inutilement une saison précieuse. Mais il eut l'honneur d'en avoir découvert quatre. Ceux que cette nouvelle y conduisit après lui (42) en trouverent dix, de différentes grandeurs, habi-

(42) Cet endroit fait connoître que la Relation de Cada Mosto fut composée quelques années après son Voyage, & qu'elle fait ici allusion à la découverte d'Antoine de Noli, en 1482.

écés seulement par des Pigeons & d'autres Oiseaux. Les trois Catavelles leverent l'ancre, pour s'approcher des deux qu'on ne voyoit point encore du sommet des Mats. Elles se firent bientôt appercevoir, & l'une paroissant couverte d'arbres on chercha le moyen d'y aborder. Le hazard fit découvrir l'embouchure d'une rivière. Comme l'eau manquoit sur la flotte, on y mouilla pour renouveler la provision. Plusieurs Matelots, qui remonterent assez loin dans la Chaloupe, apperçurent des lacs couverts de fort beau sel, dont ils apportèrent une grande quantité sur leur bord. L'eau de la rivière ne leur parut pas moins bonne. Ils y trouverent une multitude de Tortues, dont plusieurs avoient l'écaille de la grandeur d'une Targette. Ils en prirent un grand nombre que les Cuisiniers de la Flotte préparèrent diversément, comme ils avoient déjà fait au Golfe d'Arguim, où les Tortues sont dans la même abondance, mais beaucoup plus petites. La curiosité en ayant fait goûter à l'Auteur, il les trouva d'aussi bon goût que le veau, & d'une odeur excellente. On prit le parti d'en faire une bonne quantité pour la provision du voyage.

Cada Mosto fit pêcher d'autres Poissons dont l'abondance lui parut surprenante; & sans en connoître les noms, on en mangea beaucoup, avec autant d'admiration pour leur grosseur que pour leur bonté. L'embouchure de la rivière est large d'une portée d'arc. Son lit peut recevoir un Bâtimement de cent cinquante tonneaux. La flotte y passa deux jours à se rafraîchir, & n'en partit qu'avec d'excellentes provisions, entre lesquelles il faut compter un nombre incroyable de Pigeons gras. Cada Mosto nomma la première de ces Isles, *Buena Vista*, comme la première sur laquelle sa vue étoit tombée à la fin de la tempête; & l'autre *S. Jago*, parce qu'il étoit parti de *Lagos* le jour de Saint Jacques & de Saint Philippe.

Il remit à la voile pour s'approcher du Cap-Verd; & tombant à la vue de la terre dans un lieu nommé *Spedegar*, il ne cessa plus de suivre les Côtes jusqu'aux deux *Palmes*, lieu situé entre le Cap-Verd & la rivière du Senegal. Il connoissoit si bien cette mer que dès le jour suivant il doubla le Cap. Il continua de s'avancer sans obstacle jusqu'à la rivière de Gambra, dans laquelle il ne fit pas difficulté de s'engager aussitôt. Quelques Negres qu'il rencontra dans leurs Almadies n'eurent pas la hardiesse de s'approcher de la Flotte. On remontra, la sonde à la main, l'espace d'environ dix milles, jusqu'à la vue d'une île dont on s'approcha pour y jeter l'ancre. Un Matelot de la Flotte, qui se nommoit André, étant mort le même jour, il y fut enterré; & comme il étoit aimé de ses Compagnons, ils donnerent à cette île le nom de Saint André, qu'elle porte encore.

On continua de remonter la rivière de Gambra, sans faire beaucoup d'attention à quelques Almadies, qui suivoient de loin les Caravelles. Cependant Cada Mosto mit dans sa Chaloupe quelques-uns de ses Interprètes, pour tenter les Negres par de nouvelles invitations. On leur fit voir quantité de colifichets. On les leur offrit. On leur répéta mille fois qu'ils pouvoient s'approcher sans crainte, & qu'ils ne devoient attendre que des bienfaits & des caresses d'une troupe d'étrangers qui leur ressembloient aussi peu par la férocité que par la couleur. Enfin, surmontant leur défiance, ils s'avancèrent par

1462. Il est surprenant que Faria n'ait pas par- découverte appartient proprement.
lé de Cada Mosto, à qui l'honneur de cette

Tome II.

R f

CADA
MOSTO.
II. Voyage.
1456.

Rafale tellement
qu'il tourna dans
la seconde.

Rivière com-
mode.

Cada Mosto
nomme deux îles
du Cap-Verd,
Buena Vista, &
S. Jago.

Il arrive à la
Rivière de Gam-
bra & la remon-
te.

Ses Interprètes
attirent les Ne-
gres.

CADA
MOSTO.
II. Voyage.
1456.

dégrés; & deux d'entr'eux, qui entendoient parfaitement le langage des Interprètes, monterent sur le Vaisseau de Cada Mosto. Ils marquerent beaucoup de surprise en voyant l'intérieur de la Caravelle, avec toutes ses voiles & tous ses agrès. Ils ne parurent pas moins étonnés de la couleur & de l'habillement des Étrangers.

Informations
qu'on reçoit
à cela.

On leur fit beaucoup de civilités, & l'on y joignit quelques petits présens, dont ils parurent extrêmement satisfaits. Cada Mosto leur demanda le nom de leur Pays & celui de leur Prince. Ils répondirent que le Pays se nommoit *Gambra*, & leur Prince *Forofangoli*; que sa résidence étoit entre le Sud & le Sud-Ouest à neuf ou dix journées de distance; qu'il étoit tributaire du Roi de Melli, le plus grand Prince des Negres; mais que des deux côtés de la rivière il y avoit quantité d'autres Seigneurs dont la demeure étoit moins éloignée; & que si Cada Mosto souhaitoit d'en être connu, ils lui en feroient voir un qui se nommoit Battimanfa. Cette offre fut si bien reçue, que redoublant les caresses on garda les deux Negres dans la Caravelle, en continuant de remonter suivant leur direction. Enfin l'on arriva près du lieu où Battimanfa faisoit sa résidence; & suivant le calcul de l'Auteur, ce ne pouvoit être à moins de quarante milles de l'embonchure.

Cada Mosto dé-
puta au Prince
Battimanfa.

Il faut observer qu'on n'avoit pas cessé de remonter à l'Est, quoiqu'on eût rencontré plusieurs autres rivières qui tombent dans celle de Gambra. Dans le lieu où l'on étoit arrivé, sa largeur n'étoit plus que d'un mille. On y jeta l'ancre; & Cada Mosto députa au Prince, avec les deux Negres, un de ses Interprètes, qu'il chargea de quelques présens. Il leur donna ordre aussi de déclarer à Battimanfa qu'un Roi Chrétien, qui se nommoit le Roi de Portugal, avoit envoyé de l'extrémité du monde quelques-uns de ses Sujets pour lui offrir son amitié, & des richesses inconnues aux Africains, que le Ciel avoit accordées aux Royaumes de l'Europe.

Traité de paix
avec les Negres
de Gambra.

Aussi-tôt que les Messagers eurent expliqué leur commission à Battimanfa, il envoya quelques Negres à la Caravelle. On fit avec eux un traité d'amitié, & divers échanges pour de l'or & des Esclaves. Mais la quantité d'or n'approchoit pas des espérances qu'on avoit conçues sur le récit des Peuples du Senegal, qui étant fort pauvres avoient une haute idée des richesses de leurs voisins. D'ailleurs les Negres de la Gambra n'estimoient pas moins leur or que les Portugais. Cependant ils marquerent aussi tant de goût pour les bagatelles de l'Europe, que les échanges furent assez avantageux. Pendant onze jours que les Caravelles demeurèrent à l'ancre, il y vint, des deux côtés de la rivière, un grand nombre de ces Barbares, les uns attirés par la curiosité, d'autres pour vendre leurs marchandises, entre lesquelles il se trouvoit toujours quelques anneaux d'or. Ils apportèrent du coton cru & travaillé. La plupart des pièces étoient blanches; quelques-unes rayées de bleu, de rouge & de blanc. Ils avoient aussi de la civette, & des peaux de l'animal du même nom; de gros Singes & de petits, qu'ils donnoient à fort-bon marché, c'est-à-dire pour la valeur de neuf ou dix liards. L'once de civette ne revenoit pas à plus de neuf ou dix sous. Ils ne la vendoient point au poids, mais à la quantité. D'autres apportèrent des fruits, sur-tout des dattes sauvages, que les Marcelots mangeoient avidement, quoiqu'ils les trouvaient inférieures à celles de l'Europe, & d'un goût fort différent. Cada Mosto n'y voulut pas touchet, par ménagement pour sa santé.

Commerce a-
vantageux.

Les Caravelles étoient continuellement remplies d'une multitude de Nègres, qui ne se ressembloient ni par la figure ni par le langage. Ils arrivoient & s'en retournoient librement dans leurs Almadies, hommes & femmes, avec autant de confiance que si l'on s'étoit connu depuis long-temps. Ils n'ont pas d'autre instrument que leurs rames pour la navigation. Leur usage est de ramer debout, sans tenir les rames appuyées sur le bord de la Barque. Elles sont de la forme d'une demie-lance, longueur de sept ou huit pieds, avec une planche ronde, de la grandeur d'une alette, qui est attachée à l'extrémité. Ils s'en servent fort adroitement au long des Côtes & dans leurs rivières; mais la crainte d'être pris par leurs voisins & vendus pour l'esclavage, ne leur permet gueres de se hasarder trop loin dans la mer.

Cada Mosto s'étant aperçu que la fièvre commençoit à se répandre entre ses Gens, fit consentir les autres Chefs à regagner l'embouchure du fleuve. Les soins qu'il avoit donnés au commerce ne l'avoient point empêché de faire ses observations sur les usages du Pays. Il avoit remarqué que la Religion des Nègres de la Gambia consistoit en diverses sortes d'idolâtries. Ils reconnoissent un Dieu; mais ils sont livrés à toutes les superstitions de la forceillerie. On voit parmi eux quelques Mahométans, qui n'ont pas néanmoins d'habitation fixe, & qui portent leur commerce dans d'autres Contrées, sans que les Gens du Pays connoissent leurs marches & leurs diverses relations. Il y a peu de différence, pour les alimens, entre les Nègres de la Gambia & ceux du Senegal. Mais ils mangent de la chair de chiens, usage que l'Auteur n'a vu dans aucun autre lieu. Leur habillement est de toile de coton, qu'ils ont en abondance; ce qui est cause sans doute qu'ils ne vont pas nus comme au Senegal, où le coton est plus rare. Les femmes sont vêtues comme les hommes; mais elles prennent plaisir dans leur jeunesse à se faire, sur les bras, sur le cou & sur la poitrine, différentes figures avec la pointe d'un aiguille chaude. La chaleur du climat est extrême, & ne fait qu'augmenter à mesure qu'on avance vers le Sud. Cada Mosto le trouva beaucoup plus chaud sur la rivière qu'au rivage de la mer, parce que la grande quantité d'arbres qui couvrent ses bords y tient l'air renfermé. Il en vit un d'une grosseur prodigieuse, près d'une source d'eau fort fraîche où les Matelots faisoient leur provision. Ayant pris la peine de le mesurer, il lui trouva dix-sept coudées de tour. L'arbre étoit creux; mais son feuillage n'en étoit pas moins verd, & ses branches répandoient une ombre immense. Il s'en trouve néanmoins de plus grands encore; d'où l'on peut conclure que le Pays est fort fertile. Aussi est-il arrosé par un grand nombre de ruisseaux.

Il est rempli d'Eléphans; mais les Nègres n'ont encore pu trouver l'art de les apprivoiser. Pendant que les Caravelles étoient à l'ancre dans le fleuve, trois Eléphans sortis des bois voisins vinrent se promener sur le bord de l'eau. On y envoya aussi-tôt la Chaloupe avec quelques gens armés; mais à leur approche les Eléphans rentrèrent dans l'épaisseur du bois. Ce sont les seuls que l'Auteur ait vus vivans. (43) Gnumi Manfa, Seigneur Nègre, lui en fit voir un jeune, mais mort. Il l'avoit tué dans les bois, après une chasse de deux jours. Les Nègres n'ont pour armes, dans ces chasses, que leurs arcs & des

(43) Jobson nous apprend que dans la Langue. Il appelle cette Langue, la Langue de
gue du Pays, Manfa signifie Roi, ou Sei- *Mandingo*.

CADA
MOSTO.
II. Voyage.
1456.
Curiosités des
Nègres.

Leur Religion
& leurs usages.

Usage des fem-
mes.

Grosseur des
arbres.

Multitude d'É-
léphans.

Chasse de ces
animaux.

CADA
MOSTO.
II. Voyage.
1456.

On mange leur
chair.

Serpens & au-
tres animaux.

Chevaux ma-
rins & leur figu-
re.

Monstres
flaute-souris.

Ca la Mosto
continue de sui-
vre les Côtes d'A-
frique.

zagayes empoisonnées. Leur méthode est de se placer derrière les arbres, & quelquefois au sommet. Ils passent d'un arbre à l'autre en poursuivant l'Éléphant, qui de la grosseur dont il est, reçoit plusieurs blessures avant que de pouvoir se tourner & faire quelque résistance. Il n'y a pas d'homme qui osât l'attaquer en pleine campagne, ni qui pût espérer de lui échapper par la fuite. Mais cet animal est naturellement si doux, qu'il ne fait jamais de mal s'il n'est offensé. Les dents de celui que l'Auteur avoit vu mort n'avoient pas plus de trois paumes de long; ce qui marquoit assez qu'il étoit fort jeune en comparaison de ceux qui ont les dents longues de dix ou douze paumes. Jeune comme il étoit, il avoit autant de chair que cinq ou six bœufs ensemble. Le Seigneur Negre fit présent à Cada Mosto de la meilleure partie, & donna le reste à ses Chasseurs. Cada Mosto apprenant qu'elle pouvoit se manger, en fit rotir & bouillir quelques morceaux, pour se mettre en droit de raconter dans son Pays qu'il avoit fait son dîner de la chair d'un animal qu'on n'y avoit jamais vu. Mais il la trouva fort dure & d'un goût désagréable: ce qui ne l'empêcha point d'en faire saler une partie, dont il fit présent au Prince Henri à son retour. Il observe que l'Éléphant a le pied rond comme les Chevaux, mais sans sabot; & qu'à la place, il a reçu de la nature une peau noire, dure & fort épaisse, avec cinq gros durillons sur le devant, qui ont la forme d'autant de têtes de clous. Le pied du jeune Éléphant avoit une paume de diamètre. Gnumi Manfa fit présent à Cada Mosto d'un autre pied d'Éléphant, qui avoit trois paumes & un pouce de largeur, avec une dent longue de douze paumes. L'Auteur porta l'un & l'autre au Prince Henri, qui les envoya peu de tems après à la Duchesse de Bourgogne, comme une curiosité des plus rares.

La rivière de Gambia & toutes les eaux de la même Côte ont un grand nombre de ces Serpens qui se nomment *Calkatrici*, & d'autres animaux qui ne sont pas moins redoutables. On y voit quantité de Chevaux marins, animaux amphibies, qui ressemblent beaucoup à la Vache marine. Ils ont le corps aussi gros qu'une Vache de terre, mais les jambes fort courtes & le pied fourchu, la tête large comme le Cheval, & deux dents monstrueuses qui s'avancent comme celles du Sanglier. L'Auteur en a vu de deux paumes & demie de longueur. Cet animal sort de l'eau pour se promener sur la rive, & marche à la manière des Quadrupèdes. Cada Mosto se vante qu'aucun Chrétien n'en avoit vu avant lui, excepté peut-être dans le Nil. Il vit aussi des Chanve-souris, ou plutôt des Chouettes longnes de trois paumes, & quantité d'autres Oiseaux fort différens des nôtres, mais presque tous fort bons à manger.

En quittant le Pays du Prince Bartimanfa, les trois Caravelles mirent peu de jours à descendre la rivière. Elles emportoient assez de richesses pour leur servir de motif à s'avancer plus loin au long des Côtes, & personne ne marqua d'éloignement pour cette entreprise. Cependant comme le cours de la Gambia les emportoit fort loin au-delà de son embouchure, & que la terre d'ailleurs s'avancoit au Sud-Sud-Ouest jusqu'à une certaine pointe qu'on prit pour un Cap, Cada Mosto jugea qu'il falloit gagner le large à l'Ouest. Mais en s'approchant de la pointe, on s'aperçut que ce n'étoit point un Cap, & que de l'autre côté le rivage étoit fort droit & fort uni. On ne fut pas moins obligé de s'en éloigner à quelque distance, parce que le battement des vagues fit cou-

noître qu'il y avoit des bancs ou des rocs à plusieurs milles dans la mer ; & l'on mit deux Hommes, l'un à la proue, l'autre au perroquet, pour découvrir les dangers dont on se croyoit menacé. A ces précautions, on ajoura celle de n'avancer qu'à la lumiere du jour, & de jeter l'ancre à l'entrée de la nuit. Pour éviter toute ombre de dispute, les Caravelles tiroient chaque jour au sort laquelle des trois feroit l'avant-garde. On suivit cette méthode pendant deux jours, en se tenant sans cesse à la vûe de la Côte. Le troisième on découvrit l'embouchure d'une riviere, qui avoit un demi-mille de largeur ; & , vers le soir, on vit un petit Golfe, qu'on prit pour une autre riviere. Mais comme les ténèbres approchoient, on jeta l'ancre, dans la résolution d'y entrer le lendemain. C'étoit un Golfe, mais on y apperçut bientôt la véritable embouchure d'une fort grande riviere, dont les deux rives étoit couvertes d'arbres verts d'une grandeur & d'une beauté extraordinaire. On prit le parti non-seulement d'y mouiller, mais d'armer deux Chaloupes pour se procurer des informations. Les Interprètes, après quelques heures d'absence, rapportèrent que la riviere se nommoit *Kaça Manfa*, du nom d'un Seigneur Nègre qui faisoit là résidence à trente milles du rivage, mais qui étoit alors occupé d'une guerre contre ses voisins.

Les circonstances étant si peu favorables, on sortit le lendemain du Golfe. Il est à cent milles de la riviere de Gambra. Trente-cinq milles plus loin, on trouva un Cap, ou du moins une pointe plus élevée que le reste de la Côte. Sa terre qui paroît rouge, lui fit donner le nom de *Capo-Roxo*. En continuant d'avancer, on découvrit l'embouchure d'une riviere assez large, à laquelle on donna, sans y entrer, le nom de *Sainte Anne*. Plus loin on en découvrit une autre, à peu près de la même grandeur, qui fut nommée *Saint Dominique*, ou *San Domingo*. Celle-ci est à cinquante-cinq ou soixante milles de Capo-Roxo.

Le jour d'après, on apperçut un enfoncement, qu'on prit d'abord pour un Golfe auquel on ne donnoit pas moins de vingt milles de profondeur. Mais il fut aisé de reconnoître bientôt l'embouchure d'une très-grande riviere, & de distinguer les beaux arbres qu'elle avoit de l'autre côté, sur la rive du Sud. On fut long-tems à la traverser ; & ce ne fut qu'en touchant la terre, qu'on découvrit quelques Isles, à peu de distance en mer. Cada Mosto, résolu de les reconnoître, fit consentir tous les Chefs à mouiller l'ancre. Le lendemain, on en vit venir à la rame deux grandes Almadies, qui s'approchèrent hardiment des Caravelles. L'une portoit environ trente hommes, & l'autre seize. Leur audace faisant naître des défiances, on prit les armes pour les attendre. Mais lorsqu'ils furent assez près, ils leverent un linge blanc au sommet d'une rame, pour annoncer la paix. Les Portugais répondirent par le même signe. Alors, la plus grande des deux Almadies s'avança vers le Bâtimement de Cada Mosto, & tous les Nègres donnerent des marques de surprise en voyant des visages blancs. Ils examinerent la forme du Vaisseau, les mats, les ponts, les voiles & les cordages. Un Interprète leur demanda le nom de leur Pays ; mais leur langage ne put être entendu. On ne laissa pas d'acheter d'eux quelques anneaux d'or, en convenant du prix par divers signes. Mais Cada Mosto fut extrêmement mortifié de se voir dans la nécessité de les quitter sans en avoir tiré plus de lumieres. Il en conclut même que ses Interprètes ne lui étant plus d'au-

R r iij

CADA
MOSTO.
H. Voyez
1456.

Riviere de Kaça
Manfa.

Riviers de
Sainte Anne &
de Saint Dominique.

Rio grande.

Nègres que les
Interprètes ne
peuvent entendre.

CADA
MOSTO.
II. Voyage.
1456.
Observations
de Cada Mosto.

cune utilité, il serviroit peu de pénétrer plus loin. Ainsi prenant le parti de retourner sur ses traces, il fit entrer les deux autres Commandans dans ses intentions.

Ils passèrent deux jours à l'embouchure de la rivière, qu'ils nomment (44) *Rio Grande*. L'étoile du Nord leur parut fort basse. Entre d'autres observations, ils trouverent, dans les marées, des différences qu'ils n'avoient encore vues dans aucun Pays. Au lieu qu'à Venise & dans les autres Pays de l'Europe le flux & le reflux s'entre suivent de six en six heures, le flux dure ici quatre heures, & le reflux douze heures. L'arrivée du flux est d'une violence incroyable. Trois ancrs suffisoient à peine pour soutenir chaque Caravelle, & la force de l'eau l'emportant même sur celle du vent, on fut obligé de lever les voiles.

Il retourne en
Portugal.

En se remettant en mer pour retourner en Portugal, la curiosité porta Cada Mosto à visiter deux grandes Isles & quelques petites, qu'il découvrit à trente milles du Continent. Les deux grandes sont habitées par des Negres. La terre en est fort basse, & couverte de beaux arbres. Mais la difficulté du langage parut encore un obstacle invincible, & l'on partit enfin pour le Portugal, où l'on arriva heureusement.

CHAPITRE IV.

*Voyage de Pedro de Cintra (45) à Sierra Leona, écrit
par Cada Mosto.*

CINTRA.
1462.
Auteur & motif
de ce voyage.

Les deux entreprises de Cada Mosto exciterent quantité de Portugais à tenter la fortune sur ses traces. Entre plusieurs Vaisseaux qui firent le même voyage, le Roi de Portugal fit partir deux Caravelles, après la mort du Prince Henri, sous le commandement du Capitaine *Pedro de Cintra*, un de ses Gentilshommes ordinaires, avec ordre de s'avancer plus loin sur les Côtes des Negres, & d'y faire de nouvelles (46) découvertes. Un jeune Portugais qui s'engagea pour ce voyage, & qui avoit servi de Secrétaire à Cada Mosto dans les liens, vint le voir à son retour, & lui donna la relation de toutes les découvertes de Cintra, en commençant à *Rio Grande*, qui avoit été le terme du voyage précédent. Cada Mosto prit ensuite la peine de l'orner de son stile.

On se rend à
Rio grande.

Les deux Caravelles aborderent aux deux grandes Isles qui sont à l'embouchure de *Rio Grande*. Quelques Negres, que Cintra se fit amener, parlant un langage auquel les Interprètes ne purent rien entendre, il pénétra dans leurs terres, pour y chercher leurs habitations. Il ne trouva que des chaumières fort pauvres, la plupart ornées de quelques statues grossières, que les Negres adoroient. N'ayant pu tirer aucune information des Habitans, il continua

(44) Suivant Faria, *Rio Grande* avoit été découvert par Nunnez Trifan dès l'année 1447, c'est-à-dire neuf ans auparavant. Voyez ci-dessus, le Chap. I. du Tome I.

(45) Ramusio écrit *Sintra*.

(46) Faria met ce Voyage avant la mort du Prince Henri. Mais son témoignage ne peut être mis en balance avec celui de l'Ecrivain.

de faire voile au long des Côtes, jusqu'à l'embouchure d'une autre rivière, qui n'a pas moins de trois ou quatre milles de largeur, & qui est à quarante milles de Rio Grande. Elle s'appelle *Befegue*, du nom d'un Seigneur Nègre, qui fait sa résidence assez près dans les terres. Plus loin, les Portugais trouverent un Cap, auquel ils donnerent le nom de *Cap Verga*. Toute la Côte, qui est d'environ cent quarante milles depuis la rivière de *Befegue* jusqu'à ce Cap, est fort montagneuse & couverte de beaux arbres; ce qui rend la perspective agréable dans l'éloignement. Quatre-vingt milles plus loin, au long de la même Côte, ils trouverent un autre Cap, le plus haut qu'ils eussent jamais vu, & terminé au centre par une pointe fort aigue. Il est couvert de beaux arbres, dont la verdure ne s'altère jamais. On le nomma *Sagres*, à l'honneur du Prince Henri, qui avoit fait bâtir une forteresse de ce nom au Cap de Saint Vincent; & pour distinguer ces deux lieux, les Portugais appellent celui-ci le Cap *Sagres de Guinée*.

L'Auteur, sans expliquer comment Cintra se fit entendre des Habitans, entre dans un détail de leurs usages qui suppose une grande connoissance du Pays. Ils sont idolâtres. Les objets de leur culte sont des statues de bois qui ont la forme humaine, auxquelles ils offrent leurs alimens. Les hommes & les femmes sont plutôt bazanés que noirs. Ils ont au visage & sur les autres parties du corps différentes marques, qu'ils se font volontairement avec un fer chaud. Les deux sexes sont également nus, & couverts seulement d'un morceau d'écorce d'arbre au milieu du corps. Leur nourriture est le riz, le millet, avec diverses sortes de fèves, plus grosses que les nôtres. Ils ont aussi des Bœufs & des Chevres, mais en petite quantité. A peu de distance du Cap, on voit deux petites Isles, couvertes de beaux arbres, mais sans Habitans.

Les Nègres de cette rivière (47) ont de grandes Almadies, qui sont capables de contenir jusqu'à trente & quarante hommes. Ils raiment debout, comme on l'a déjà fait observer de plusieurs autres Nations. Leurs oreilles sont percées de plusieurs trous, dans lesquels ils passent diverses sortes d'anneaux d'or. Ils en portent de même au nez, qui est aussi percé; & lorsqu'ils prennent leur nourriture, ils quittent cet incommode ornement. Les femmes de distinction portent des anneaux jusqu'aux parties que la nature leur apprend à cacher.

Après avoir doublé le Cap de Sagres, Cintra découvrit, quarante milles plus loin, l'embouchure d'une rivière qu'il nomma *Saint Vincent*, & qui a quatre milles de largeur. A cinq milles de cette rivière, il en trouva une autre dont l'embouchure est encore plus large, & qu'il nomma *Rio Verde*. Toutes ces Côtes sont montagneuses, mais sûres pour la navigation & l'ancre. Vingt-quatre milles au-delà de Rio Verde, on trouva un autre Cap, que les Portugais nomment *Liedo*, c'est-à-dire, gaye & riant, parce que la vue en est fort agréable.

Depuis le Cap Liedo, la montagne regne l'espace de cinquante milles au long de la Côte. Elle est fort haute & couverte de gros arbres verts. Dans l'endroit où elle finit, on découvre à sept ou huit milles en mer, trois Isles dont la plus grande n'a pas plus de dix ou douze milles de tour. Cintra leur

(47) Comme l'Auteur n'a parlé ici d'aucune Rivière, il faut supposer quelque omission. C'est apparemment la Rivière de Pougue, qu'il a oublié de nommer. Elle est dans notre seconde Carte.

CINTRA.
1462.
Rivière de Befegue.
Cap Verga.

Cap de Sagres
de Guinée.

Morues des Habitans.

Deux Isles près
du Cap.

Anneaux d'or
que les Nègres
portent au nez,
&c.

Rivière Saint
Vincent.

Rio Verde.

C I T R A .
1 4 2 .
Iles Saluzze,
Sierra Leona.

donna le nom d'*Iles Saluzze*, & à la montagne celui de *Sierra Leona*, à cause d'un effroyable tonnerre qui se fit entendre au sommet, & qui ressembloit au mugissement des Lions.

Rio Roxo.

Au-delà de cette montagne, dont la cime est toujours cachée dans les nues, on trouva une Côte basse, & dangereuse par ses bancs de sables, qui s'avancent fort loin dans la mer. A trente milles de *Sierra Leona*, les Portugais découvrirent une grande rivière, dont l'embouchure est large de trois milles. Ils lui donnerent le nom de *Rio Roxo*, parce que l'eau leur en parut rougeâtre. Plus loin, ils trouverent un Cap qu'ils nommerent aussi *Roxo*, parce que les terres étoient de la même couleur; & par la même raison ils donnerent le nom de *Roxo* à une petite Ile déserte, qui est à sept ou huit milles de la Côte. De cette Ile, qui n'est aussi qu'à neuf ou dix milles de la rivière, ils observent que l'étoile du Nord ne paroît point élevée au-dessus de la mer que de la hauteur d'un homme.

Apparence de
l'étoile du Nord.

Ile Seanni.

Après le Cap *Roxo*, la mer forme un Golfe, vers le milieu duquel il entre une rivière que les Portugais nommerent *Sainte Marie aux Neges*, parce qu'ils la découvrirent ce jour-là. De l'autre côté de cette rivière, la terre forme une pointe, au bout de laquelle on voit une petite Ile. Le Golfe est rempli de bancs de sables qui s'avancent à dix ou douze milles de la Côte, & contre lesquels l'eau bat fort impétueusement, avec des courans d'une grande violence. Ces bancs firent donner à la petite Ile le nom de *Seanni*. Vingt-quatre milles plus loin, on trouva un grand Cap auquel on donna le nom de *Sainte-Anne*, à l'honneur du jour.

Rio das Palmas.

Rio de Fumi.

Capo del Monte.

Capo Mesurado.

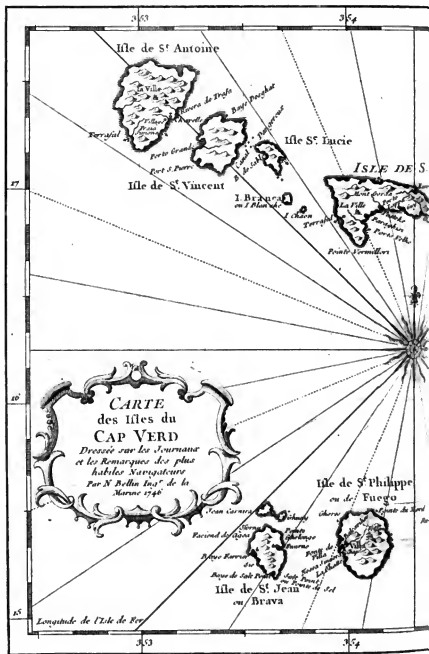
Soixante-dix milles au-delà du Cap *Sainte Anne*, on découvrit une rivière, qui fut nommée *Rio das Palmas*, parce qu'il s'y trouve une grande abondance de Palmiers. L'embouchure, quoiqu'assez large, est remplie de bancs de sables & de basses qui rendent l'entrée fort dangereuse. Soixante milles plus loin, on vit une autre rivière, qu'on nomma *Rio de Fumi*, parce qu'au moment qu'on l'aperçut, la Côte parut couverte de fumée. A vingt-quatre milles de cette rivière, on trouva un Cap qui s'avance beaucoup dans la mer, & derrière lequel est une haute montagne, qui lui fit donner le nom de *Capo del Monte*. Environ soixante milles plus loin, on trouva sur un autre Cap, mais petit, avec une montagne de hauteur médiocre; ce qui le fit nommer *Capo Cortese* ou *Mesurado*. Après avoir jetté l'ancre, on aperçut la nuit suivante, entre les arbres, quantité de feux, que les Negres effrayés de la vue des Vaisseaux avoient allumés pour s'enr'avertir.

Forêt de Sainte
Marie.

Catavellas, d'un
côté de l'autre
des Bois.

Au-delà du Cap, pendant l'espace d'environ seize milles, on voit au long du rivage une grande forêt d'arbres verts, que les Portugais nommerent *Bois de Sainte Marie*. Les Catavellas y ayant mouillé, on vit paroître quelques Almadies, dont chacune portoit deux ou trois Negres, armés de bâtons pointus. Deux ou trois d'entr'eux avoient des arcs, & des tatgettes de peau. Leurs oreilles & leur nez étoient percés; mais au lieu d'anneaux d'or, ils y avoient quelque chose de blanc qui ressembloit à des dents humaines. Les Interprètes leur parloient long-tems sans pouvoir se faire entendre. Trois de ces Negres étant montés fort hardiment sur une Catavelle, on en prit un; & les deux autres furent renvoyés libres, suivant l'ordre qu'on avoit apporté du Roi de Portugal. Ce Prince jugeant que les Interprètes n'entendoient pas toujours

la



la langue des Pays qu'on alloit découvrir , avoit souhaité que par force ou par adresse on se fassit de quelque Habitant ; dans l'espérance qu'entre les Negres , dont le nombre étoit fort grand en Portugal , il s'en trouveroit quelqu'un qui pourroit l'entendre , ou qu'en apprenant la langue Portugaise , il se mettroit lui-même en état de donner quelques lumières sur son propre Pays.

Cintra n'ayant rien à se proposer dans un plus long voyage , prit la résolution de retourner en Portugal. Il y présenta son Negre au Roi , qui le fit examiner par d'autres Negres. Mais il ne se trouva qu'une femme , Esclave d'un Portugais de Lisbonne , à laquelle son langage ne fut pas inconnu ; non qu'elle y trouva celui de son propre Pays , mais elle sçavoit une autre langue que le Negre sçavoit aussi. Cada Mosto ignora quels éclaircissements l'on avoit tirés de lui , parce que le Roi les tint fort secrets ; excepté néanmoins au sujet des Licornes , dont on déclara ouvertement que le Pays du Negre contenoit un fort grand nombre. Ce Barbare fut traité pendant quelques mois avec beaucoup de bonté & de caresses. On lui fit voir diverses curiosités du Royaume. On lui donna des habits fort propres ; & l'année suivante on le fit partir pour son Pays dans une Catavelle.

Cada Mosto ajoute que ce fut le seul Vaisseau qui entreprit ce voyage avant son départ pour Venise , qui fut le premier de Février 1463.

CINTRA.
1462.

Il retourne en
Portugal.

Unique éclair-
cissement qu'on
tire des Negres.

CHAPITRE V.

*Voyage de Georges Roberts au Cap-Verd & aux Isles du même nom ,
en 1721.*

DANS cette Relation , qui fut publiée à Londres en 1726 , l'Auteur déclare qu'à la réserve de ce qu'il rapporte sur le témoignage d'autrui , il n'écrit rien qui ne soit d'une exacte vérité ; & qu'avec de fortes raisons de croire ce qu'il n'a pas vu de ses propres yeux , il ne laisse pas d'en parler avec plus de ménagemens & de précautions. Il ajoute à cette apologie que si l'on ne prend pas beaucoup de plaisir à ses aventures , il ne doute pas du moins que la Description qu'il donne des Isles du Cap-Verd , de leurs productions , de leurs manufactures , &c. ne soit d'une extrême utilité pour les Anglois qui portent leur commerce dans ces Isles. La première partie de l'Ouvrage contient les aventures de l'Auteur. Le reste est donné à la Description des Isles du Cap-Verd , & peut passer pour la meilleure Relation qu'on ait de ces Isles dans aucun langage. Elle est accompagnée de plusieurs Cartes de l'Isle , composées par Roberts même , & de quatre Planches : 1. Une vue de la Baye de *Salt Point* dans l'Isle de *S. Jean* , où l'Auteur aborda dans sa Chaloupe. 2. L'arbre nommé , *le Dragon*. 3. Un homme & une femme de la même Isle , nuds , suivant l'usage du Pays. 4. Les mêmes , en habits dont ils ont aussi l'usage. On s'est arrêté d'autant plus volontiers au détail des infortunes de Roberts , qu'ayant passé onze jours entre les mains des Pirates , ce récit devient utile pour la connoissance des usages & des mœurs de ces Brigands.

Le 14 de Septembre 1721 , le Capitaine Roberts s'engagea au service de
Tome II. S f

ROBERTS.
1721.
Observations
sur cet Ouvrage.

Dessein du
Voyage.

ROBERTS,
1721.

quelques Marchands de Londres pour le voyage de Virginie. Là, il devoit prendre le commandement d'un Vaisseau nommé le *Dauphin*, avec une cargaison pour la Côte de Guinée; d'où il devoit retourner à la Virginie ou aux Barbades, suivant l'espérance qu'il auroit de rendre son voyage plus utile aux Propriétaires.

Roberts part
avec le Capitaine
Scot.

Le Capitaine Scot, un des Chefs de l'entreprise, faisant voile à la Virginie dans un Vaisseau de vingt-deux pieces de canon, nommé le *Roi Sagamore*, Roberts partit avec lui. Mais un vent contraire les ayant forcés de relâcher à Plymouth, ils trouverent dans ce Port le Comte de *Belhaven*, nommé au Gouvernement de la Barbade, que la même raison avoit forcé d'y entrer sur le *Royal Anne*, grand Vaisseau de guerre. Le remis s'étant adouci, sans promettre beaucoup de constance, ce Seigneur remit à la voile, sous de si malheureux auspices, qu'il fut jetté sur les rocs du Lezard, où il périt avec la plus grande partie de son équipage. Scot, plus attentif à sa sûreté, attendit un mois entier pour se remettre en mer. Sa course fut heureuse, & n'eut même rien de remarquable; excepté les observations de Roberts sur l'Isle de Ténérife, dont on a déjà rendu compte dans la description de cette Isle.

Naufrage de My-
lord Belhaven.

On arrive aux
Iles du Cap-
Vert.

Ils arriverent à l'Isle de Sal, une des Iles du Cap-Vert; mais n'y trouvant aucun des Habitans, ils en partirent le soir à huit heures, & le lendemain ils aborderent à dix heures du matin dans l'Isle de Buona-Vista, où leur dessein étoit de prendre leur cargaison de sel. Ils mouillèrent dans la Rade Angloise, sous la petite Isle, au-delà du Roc abîmé.

Méthode de ri-
ver du sel.

Le jour suivant ils descendirent au rivage, pour convenir de prix avec les Ouvriers qui devoient rirer le sel des Mines, & pour acheter d'autres marchandises, telles que des Chevaux & des Anes, dont ils vouloient faire une partie de leur cargaison. Ils s'attachèrent ensuite au travail. La méthode du Pays est que les gens d'un Vaisseau reçoivent le sel aux Mines, & le transportent à peu de distance dans quelque lieu propre à le faire sécher; après quoi les Habitans du Pays le chargent sur des Anes, & mettent un Nègre pour conduire ces animaux par troupes, dont chacune est composée de quinze. Mais il faut prendre garde de ne pas faire porter plus de sel à la fois qu'on n'a de gens pour l'embarquer aussi-tôt; car s'il en arrive trop au lieu de l'embarquement, il n'y a point de soins ni de précautions qui puissent le garantir du sable, que le moindre souffle met en mouvement, parce qu'il est d'une extrême légèreté. Il se mêle alors avec la marchandise, & lui cause un tort irréparable pour la vente. L'Auteur donne un autre conseil, qui regarde la cargaison des Bêtes vivantes. Tandis qu'on s'occupe à faire rirer le sel, il faut veiller soigneusement à faire porter chaque jour du soin aux animaux qu'on veut conserver; car si l'on s'en repose sur la fidélité des Nègres, ils violent leurs engagements avec tant de mauvaise foi, qu'on perd ses meilleures Bêtes, ou que devenant moins propres au travail, leur valeur diminue dans d'autres lieux. Enfin l'Auteur ajoute qu'il faut apporter assez d'eau pour la provision du Bâtimen, tandis qu'on est à rirer le sel; parce que les sources étant fort éloignées des Mines, il en coûte beaucoup pour faire venir de l'eau sur le dos des Anes, & que si l'on a des Bestiaux à bord il est impossible de fournir à cette dépense.

Précautions pour
le faire transpor-
ter.

On quitta l'Isle de Buona-Vista pour se rendre à celle de Maio, ou de Mai,

où l'on trouva cinq Bâtimens qui chargeoient du fel pour la Baltique. Cette rencontre fut heureuse pour les Matelots Anglois, qui commençoient à se ressentir de ce qu'ils appellent la famine de l'Ouest; c'est-à-dire, à manquer d'eau & de tabac. De l'Isle de Mai, on mit à la voile pour celle de S. Jago : mais ayant voulu s'approcher du Port *Villa de Praya* avec toutes les voiles, on fut jetté par le vent au-dessous de la Rade, & pendant trois jours on s'efforça inutilement d'y entrer. La disette d'eau fit périr dans cet intervalle une partie des Anes; triste leçon qui apprit aux Anglois à fermer leurs voiles en approchant de cette Baye, parce qu'il y souffle ordinairement un vent de terre, dont il n'est pas aisé de se garantir.

Après avoir renouvelé la provision d'eau & de bois, & pris du foin & des cocos verts pour les Bestiaux, on tourna les voiles vers la Barbade. Dans le passage on trouva une Baleine morte, & sur elle un prodigieux nombre d'Oiseaux qui la dévorèrent, quoique la terre la plus proche fût à plus de trois cents lieues. On aborda au Port de la Barbade vers la fin du mois de Mars 1722. Les Chevaux & les Anes étoient en si mauvais état qu'on n'en put vendre qu'un petit nombre; & les provisions se trouvoient si chères au Marché que si quelques honnêtes gens de l'Isle, amis de nos Marchands, ne leur en eussent fourni gratis, il auroit fallu prendre le parti de tuer la plus grande partie de ces animaux. Pour comble de disgrâce, le vin de Canarie qu'on avoit acheté à Ténérife, se vendoit moins que celui de Madère, quoiqu'il eût coûté le double & qu'il fût beaucoup meilleur. Mais le goût des Habitans de la Barbade est si déclaré pour le Madère, qu'ils le préférèrent à tout autre vin.

Tous ces contre-tems firent hâter son départ au Capitaine Scot. Roberts, à qui sa résolution déplut, l'engagea, pour ses gages & pour quelque argent prêt, à lui acheter une Felouque, nommée *la Marguerite*, d'environ soixante tonneaux, pour exercer le commerce en son propre nom. L'ayant chargée de diverses marchandises pour la Côte de Guinée & pour les Isles du Cap-Verd, la crainte de quelques Pyrates, qui croisoient aux environs des Isles Caraïbes l'obligea de partir avec Scot, vers le milieu du mois de Juillet. Cependant il en fut séparé, trois jours après, par un coup de vent. Ensuite son mauvais sort le fit tomber malade. Tandis qu'il étoit confiné dans son lit, le Pilote, par inattention ou par ignorance, perdit sa route. Il erra long-temps sans se reconnoître. Enfin, par de longs détours, on arriva vers le milieu d'Octobre à l'Isle de Sal.

On jeta l'ancre dans la Baye de Palmera, qui est au Nord de l'Isle. C'étoit la saison des Tortues vertes. Roberts observe à cette occasion que les François viennent souvent aux Isles du Cap-Verd dans la seule vue d'y prendre des Tortues, qu'ils salent au rivage, à peu près comme la Morue de Terre-Neuve, & qu'ils vendent aux Indes Occidentales avec beaucoup de profit. Ils gardent les écailles pour la France, où le débit en est plus avantageux qu'en Angleterre; sur-tout celui des Tortues de ces Isles, qui ont l'écaille plus fine & plus transparente que dans tout autre lieu. D'ailleurs ils y trouvent quelquefois de l'Ambre gris, particulièrement dans l'Isle de Sal; & l'on prétend que si les Chats sauvages, & même les Tortues vertes, ne mangeroient pas cette précieuse gomme, on y en trouveroit beaucoup davantage.

Roberts, qui avoit besoin de rafraichissemens, ayant envoyé sa Chaloupe

ROBERTS.
1721.

Dangers près
du Port de *Villa
de Praya*.

Baleine morte
& dévorée par
les Oiseaux de
mer.

1722.
Scot se rend à
la Barbade.

Roberts quitte
Scot, & com-
mande un petit
Bâtimement.

Son Pilote perd
sa route.
Il arrive à l'Isle
de Sal.

Tortues vertes.

Ambre gris.

ROBERTS.
1722.

Negres à la pêche des tortues.

à terre pour lui trouver quelques Tortues nouvellement pêchées, la vit revenir en moins de deux heures. Elle lui en apportoit une, qui pesoit entre deux & trois cens livres, avec un Negre de Saint Nicolas, qui lui en fit présent au nom de ses Compagnons. Ils étoient venus à Sal au nombre de soixante, pour y pêcher des Tortues par l'ordre d'un Capitaine de Vaisseau qui étoit allé depuis près d'un an charger à Buona-Vista. Mais une si longue absence leur faisoit perdre l'espérance de le revoir, ils offroient à Roberts la moitié de leurs Tortues, de leur huile, de leurs écailles & de leur ambre gris, pour transporter l'autre moitié dans l'Isle de Saint Nicolas. Comme son dessein étoit de se rendre dans cette Isle, il leur offrit d'y transporter leurs marchandises; mais il ne voulut point accepter leur présent sans sçavoir à qui le fond appartenir. Le Negre croyoit avoir été employé par un Capitaine Anglois. Cependant on lui nomma les Ports d'Angleterre & d'autres lieux qu'il ne put reconnoître. Enfin Roberts nomma les Bermudes, & le Negre assura que le Capitaine étoit venu de ces Isles. Le jour suivant on mit à la voile pour Saint Nicolas, après s'être chargé de six Negres, avec deux de leurs femmes & un enfant à la mamelle. On mouilla, la nuit suivante, dans la Rade de *Trefall*, sur six brasses de fond.

Traité de Roberts avec un Prêtre Portugais.

Le lendemain au matin, il vint à bord un Prêtre Portugais, qui se donna pour le Maître de tout ce que les Negres avoient acquis dans l'Isle de Sal. Il prétendoit les y avoir envoyés pour la pêche des Tortues & de l'ambre gris, avec la convention d'un salaire. Comme le plus grand nombre y étoit resté avec le fruit de leur travail, & que sur le récit de Roberts il appréhendoit qu'ils ne lui manquassent de fidélité, il convint avec lui que pour la somme de cent dollars & un bel Esclave, il iroit prendre à Sal les Negres & leur pêche. Roberts ne se fit pas presser, dans une occasion si simple de gagner de l'argent, & de se rendre agréable aux Portugais. Mais il se fit promettre que les cent dollars lui seroient comptés avant que les Negres & les marchandises fussent débarqués.

Projet de Roberts.

Avant ce voyage, il quitta la Rade de *Trefall*, qui est à quinze ou dix-huit milles de la Ville, pour aller jeter l'ancre dans l'ancienne Rade de *Parag-hissi*, d'où le chemin est plus court & plus commode jusqu'à la Ville de S. Nicolas. Il se proposoit de troquer son bled & son riz pour des étoffes (48) de coton, de l'ambre gris, du sang de dragon, & d'en vendre même une partie argent comptant. D'un autre côté il avoit appris que les Isles au-dessus du venr étoient dans un si grand besoin de provisions, que depuis un an il y étoit mort plus de cinq cens personnes de faim & de misère. Ainsi la principale partie de sa cargaison consistant en riz & en bled, il n'avoit à se promettre que de grands avantages. Cependant il résolut de ne pas remettre plus loin à satisfaire le Prêtre Portugais, de peur que ses Negres ne trouvasent le moyen de revenir sans son secours. Cette entreprise ne demandoit pas plus de huit jours; & dans la saison où l'on étoit, il ne devoit pas craindre qu'il arrivât d'autres Vaisseaux pour lui enlever ses espérances de commerce.

Il s'arrête à Currial.

Dans cette résolution il tourna le lendemain vers *Currial*, pour y renouveler sa provision d'eau & de bois. Ce lieu est fort commode pour l'eau, qui

(48) De celles qu'on porte aux Côtes de Guinée, & que les Portugais nomment *Baraful*.

y descend jusqu'à la mer ; mais le bois est assez loin , & le chemin si difficile , que sans l'assistance de quatre Negres , qui étoient à bord avec le Prêtre , il ne seroit jamais parvenu à s'en procurer. Aussi ne l'avoient-ils accompagné que pour lui rendre ce service , & le quitterent-ils lorsqu'il mit à la voile.

Le jour suivant vers dix heures du matin , il fut arrêté par un calme , qui dura tout le reste du jour. Vers le soir , il découvrit trois Bâtimens ; & le premier , qu'il observa soigneusement avec sa lunette , lui parut gros & chargé. Il ne douta point que les autres ne fussent de même , & qu'ils ne arrivassent ensemble. Cependant comme le calme continuoît , & qu'ils ne faisoient aucun signe , il passa la nuit à l'ancre. Mais le vent s'étant levé avec le Soleil , il aperçut bientôt , sur le Vaisseau qu'il avoit observé , un grand nombre d'hommes en chemise , & une longue bordée de canons , qui lui rendirent cette rencontre fort suspecte. Il étoit trop tard pour se dérober par la fuite. Déjà le Vaisseau étoit fort proche. Cependant lorsqu'il fut à la portée du canon , il arbora le Pavillon d'Angleterre ; ce qui rendit l'espérance aux Anglois. Roberts se hâta de faire paroître aussi le sien. Il remarqua que le Vaisseau portoit environ soixante-dix hommes & quatorze piéces d'artillerie. Le Capitaine se faisant voir sur l'avant , demanda à qui appartenoit la Felouque & d'où elle venoit. Roberts répondit qu'elle étoit de Londres & qu'elle venoit de la Barbade. Fort bien , lui dit-on , c'est ce qu'on n'ignoroit pas. Là-dessus , on lui ordonna brusquement d'envoyer sa Chaloupe.

Roberts ne fit pas difficulté d'obéir. Le Capitaine du Vaisseau étoit un Portugais , nommé *Jean Lopez* , comme on l'apprit ensuite ; mais qui sachant fort bien la Langue Angloise , avoit jugé à propos de se faire passer pour un Anglois , né vers le Nord de l'Angleterre , sous le nom de *John Russel*. Il demanda aux deux Matelots que Roberts lui avoit envoyés , où étoit le Patron de la Felouque. Ils lui montrèrent Roberts , qui étoit à se promener sur son tillac. Aussi-tôt la futeut paroissant dans ses yeux , il l'accabla d'injures. Roberts étoit en mules & en chemise , aussi peu capable de défense par sa situation que par la petitesse & le mauvais état de son Bâtiment. Il comprit dans quelles mains il étoit tombé , & qu'en déclarant son mépris par le silence il s'exposoit à se faire tuer d'un coup de balle. Sa réponse fut une marque honnête d'étonnement sur la maniere dont il se voyoit traité. On continua les outrages , & l'on y joignit les plus furieuses menaces , avec des reproches de ce qu'il n'étoit pas venu lui-même à bord. Il répondit que n'ayant entendu demander que la Chaloupe , il n'avoit pas cru que cet ordre le regardât personnellement. Quoi ! misérable chien , teprit Russel , tu feins de ne m'avoir pas entendu. Je vais te faire prendre de meilleures manieres. Le récit des emportemens d'un Pyrate mériteroit peu d'entrer dans cette Histoire , si l'Auteur n'avoit averti qu'il le croit utile pour faire connoître les mœurs de cette odieuse race.

Russel donna ordre aussi-tôt à quelques-uns de ses gens de lui amener Roberts , & chargea dix ou douze autres de ces Brigands de prendre possession de la Felouque. A l'arrivée de Roberts , qui lui fut amené sur le champ , il tira son sabre , en répétant , avec d'affreux blasphêmes , qu'il sçautoit lui apprendre à vivre. Le malheureux Roberts se crut à sa dernière heure , & con-

S f iij

ROBERTS.
1722.

Il rencontre
des Pyrates.

Les Pyrates l'embordent & l'interrogent.

Qui étoit leur
Capitaine.

Ses emportemens & ses menaces.

Il se fait amener Roberts , & le maltraite.

ROBERTS.
1722.

rina de s'excuser sur son ignorance. Mais l'autre, dans le dessein apparemment de l'effrayer, tenoit son sabre levé & continuoit ses menaces. Un de ses gens affecta de lui retenir le bras, & promit à Roberts qu'il ne lui arriveroit rien de fâcheux. Alors Ruffel voulut sçavoir pourquoi il étoit si mal vêtu. L'excuse de Roberts fut qu'il ne s'attendoit pas à paroître devant un homme si redoutable. Et pour qui me prenez-vous, reprit Ruffel ? Ici Roberts fort embarrassé chercha long-tems sa réponse. Enfin, dans la crainte d'offenser également par la vérité ou par la flatterie, je erois, répondit-il, que vous êtes un Homme de distinction, qui fait de grandes entreprises sur mer. Tu mens, répliqua Ruffel ; ou si tu crois dire vrai, apprends que nous sommes Pyrates.

Discours du Pyrate, & réponse de Roberts.

Roberts lui ayant offert d'aller se vêtir plus décemment, il lui dit, en jurant plus que jamais, qu'il étoit trop tard & qu'il demeureroit dans l'habille ment où il s'étoit laissé prendre ; mais que son Bâtimen t & tout ce qu'il contenoit ne lui appartenoit plus. Je ne le vois que trop, répondit Roberts. Cependant lorsqu'il m'est impossible de l'empêcher, j'espère de votre générosité que vous vous contenterez de ce qui peut vous être utile, & que vous me laisserez le reste. Le Pyrate lui dit, avec moins de brutalité, que ses Compagnons en décideroient. Mais en même-tems il lui demanda un Mémoire exact de tout ce qu'il avoit à bord, sur-tout de son argent ; & s'il s'y trouvoit quelque chose de plus qu'il n'auroit accusé, il protesta qu'il le feroit brûler vif avec sa Felouque.

Fausse compassion des Pyrates.

Tous les gens du Vaisseau, qui prêtoient l'oreille à cette conférence, avec un air affecté de compassion, lui conseillèrent d'un ton d'amitié d'être sincère dans sa déclaration, sur-tout à l'égard de l'argent, des armes & des munitions, qui étoient, lui dirent-ils, leur objet principal ; en l'avertissant que leur usage étoit de punir fort sévèrement les gens de mauvaise-foi. Il leur rendit le compte le plus fidèle qu'il put trouver dans sa mémoire. Aux questions qu'on lui fit sur le dessein de sa navigation présente, il ne répondit pas moins sincèrement qu'il alloit à Sal, pour remplir ses conventions avec un Prêtre Portugais. Mais Ruffel lui apprit là-dessus que son Prêtre ne verroit jamais le trésor sur lequel il fondeoit ses espérances, parce qu'il l'avoit fait enlever par quelques Fripons de sa Tronpe, qui avoient pris la fuite avec leur butin. Il ajouta que les informations qu'il avoit reçues touchant l'arrivée de Roberts, joint à quelques lumières sur une somme de quinze cens ou deux mille dollars que le Prêtre & le Gouverneur de S. Nicolas avoient dans leurs coffres, étoient le seul motif qui l'avoit amené ; sans quoi, son dessein & celui de ses Compagnons auroit été de se rendre à Buona-Vista. Roberts lui demanda de qui il tenoit tous ces éclaircissements. Il répondit que c'étoit du Capitaine Scot. Mais vous êtes donc de ses amis, reprit Roberts ? Plus qu'il ne le mérite, répliqua le Corsaire ; car nous nous sommes contentés de brûler son Vaisseau, & nous l'avons mis à terre dans l'Isle de Buona-Vista.

Ce qu'ils avoient déjà fait, & ce qu'ils alloient entreprendre.

Cependant Ruffel ne pouvant perdre de vue le Prêtre & le Gouverneur, prit la résolution de s'avancer dans la Rade de Paraghisi, pour gagner la Ville & les y surprendre. Il donna ordre à Roberts de lui servir de Guide dans sa Felouque. Comme elle n'avoit pas cessé d'être à l'ancre, les Pyrates laissent couler le cable, pour s'épargner l'embarras de la manœuvre. Les deux autres Bâtimens étoient demeurés jusqu'alors immobiles sur leurs ancres ; mais

lorsqu'ils virent le premier à la voile, la *Rosé*, Vaisseau de trente-six pieces de canon, commandé par *Edmond Lo*, Chet général des Pyrates, se mit en mouvement pour le suivre. S'étant bientôt rejoints, *Russel* rendit compte à *Lo* de ce qui s'étoit passé, & de l'espérance qu'il avoit le même soir d'enlever le Prêtre & le Gouverneur. Son projet fut applaudi, & *Lo* fit passer sur son bord quelques-uns de ses gens pour le renforcer.

Le Vaisseau de *Russel* continua de s'avancer jusqu'à la hauteur de *Porto-Lappa*, qui est une petite Baye entre *Currisal* & *Paraghisi*. Là, un Pyrate de la Troupe fit serment que suivant ses lumieres, c'étoit l'endroit le plus proche de la Ville & le plus commode pour débarquer. Aussi-tôt *Russel* fit tourner vers la Baye; & lorsqu'on fut à demie-lieue de la terre, il descendit dans sa Chaloupe avec trente-cinq hommes, pour gagner le rivage. Le Vaisseau n'en eut pas moins ordre de continuer sa course, & d'aller mouiller dans l'ancienne Rade de *Paraghisi*.

Le lendemain *Russel* & ses gens revinrent à bord, avec le Prêtre, le fils du Gouverneur, & cinq ou six Negres, qu'ils avoient enlevés. On mit à la voile aussi-tôt, pour rejoindre les deux autres Vaisseaux, qui étoient demeurés à l'entrée de la Rade. Le Général paroissant sur le sien, demanda de loin s'il y avoit d'heureuses nouvelles. *Russel* répondit qu'il se réservoir lui-même à lui en rendre compte. Le Prêtre & les autres Prisonniers furent mis dans la Chaloupe, & *Roberts* avec eux, pour être présentés au grand Général *Lo*. *Russel* les suivit dans son propre Esquif.

« A leur entrée dans le Vaisseau, tous les Pyrates vinrent les saluer successivement & les assürer qu'ils étoient touchés de leur infortune. Cette cérémonie se fit si gravement que les Prisonniers ne purent distinguer si c'étoit une insulte. On leur dit du même ton qu'il falloit rendre leurs respects au Commandant. Un Canonier se chargea de lui présenter *Roberts*. Il trouva *Lo* assis sur un canon, quoiqu'il y eût des chaises près de lui. Mais un Héros de cet Ordre ne pouvoit paroître que dans une posture martiale. Ayant ordonné qu'on le laissât seul avec *Roberts*, il lui dit qu'il prenoit part à sa perte; qu'étant Anglois comme lui, il ne souhaitoit pas de rencontrer ses Compatriotes, excepté quelques-uns dont il étoit bien-aise de châtier l'arrogance : mais que la fortune le faisant tomber entre ses mains, il falloit qu'il prît courage & qu'il ne marquât point d'abattement. *Roberts* répondit qu'au milieu de son chagrin il se flattoit encore qu'ayant affaire à des gens d'honneur, sa disgrâce pourroit tourner à son avantage. Le Corsaire lui conseilla de ne pas se flatter trop, parce que son sort dépendoit du Conseil & de la pluralité des voix. Il ne desiroit point, répéta-t-il, de rencontrer des gens de sa Nation; mais comme lui & ses Compagnons n'attendoient rien que de la fortune, ils n'osoient marquer de l'ingratitude pour les moindres faveurs, dans la crainte que s'en offensant elle ne les abandonnât dans leurs entreprises. Ensuite prenant un ton fort doux, il pressa *Roberts* de s'asseoir, mais sans lui faire l'honneur de quitter lui-même sa posture. *Roberts* s'assit. Alors, le Général lui demanda ce qu'il vouloit boire. Il répondit que la soif n'étoit pas son besoin le plus pressant; mais que pour reconnaissance pour tant de bonté il accepteroit volontiers tout ce qui lui seroit offert. *Lo* lui dit encore qu'il avoit tort de se chagriner & de s'abattre; que c'étoit le

ROBERTS.

1722.

Edmond Lo,
Général des Py-
rates.Ils enlevèrent le
Gouverneur & le
Prêtre de S. Ni-
colas.Roberts est pré-
senté au Général
Lo. Leur conver-
sation.

ROBERTS.
1722.
Ironie des Cor-
saires.

» hâlard de la guerre , & que le chagrin étoit capable de nuire à la santé ;
» qu'il feroit beaucoup mieux de prendre un vilage cian , & que c'étoit même
» la voie la plus sûre pour mettre tout le monde dans ses intérêts. Tous ces con-
» seils étoient sans doute autant d'ironies , & Roberts fut surpris de trouver
» cette figure si familière à des Corsaires. Allons , reprit Lo , vous serez plus
» heureux une autre fois. En sonnant une cloche , qui fit paroître un de ses
» gens , il donna ordre qu'on apportât du *Pouch* ; & dans le grand baïllin ,
» ajouta-t'il . Il demanda aussi du vin. L'un & l'autre fut servi avec beaucoup
» de diligence. En buvant avec Roberts , il lui promit tous les services qui
» dépendroient de lui. Il regrettoit beaucoup , lui dit-il , qu'il n'eût pas été
» pris dix jours plutôt , parce que sa Troupe avoit alors en abondance diver-
» ses sortes de marchandises qu'elle avoit enlevées à deux Vaisseaux Portugais
» qui faisoient voile au Brésil , telles que des étoffes de soie & de laine , de la
» toile , du fer & toutes sortes d'ustensiles ; il auroit pu engager ses Compa-
» gnons à lui en donner une partie , qu'ils avoient jettée dans la mer comme un
» bien superflu : que s'il le rencontroit quelque jour dans une occasion si fa-
» vorable , il lui promettoit de le dédommager de sa perte ; enfin qu'il faisoit
» profession d'être son serviteur & son ami. Quand j'aurois osé lui faire une
» réponse outrageante , dit Roberts , tant de caresses , feintes ou sincères ,
» m'en auroient ôté la force , & m'obligeoient de le remercier.

Russel est admis
à l'Audience , &
avec les prison-
niers Portugais.

Cependant on avoit le Général que le Capitaine Russel , avec les Prison-
niers Portugais , attendoit ses ordres pour entrer. Il consentit à les voir. Les
principaux Corsaires entrèrent avec eux & remplirent tout l'espace. Lo fit as-
seoir les Prisonniers. Ensuite il se fit raconter par Russel toutes les circonstances
de l'Expédition. Les trente-cinq hommes , qui étoient descendus à terre avoient
commencé par se saisir de deux Negres de l'Isle , dont ils s'étoient fait des Gui-
des pour s'approcher de la Ville pendant la nuit. Ils y étoient arrivés à neuf
heures du soir , & le chemin qu'ils avoient fait par terre ne surpasseoit pas dou-
ze milles. Ainsi , trouvant les Portugais sans défiance , ils avoient pu compter
qu'il ne leur échapperoit aucune partie de butin. Ils s'étoient rendus d'abord
à la maison du Gouverneur , où ils avoient laissé une Garde. Ensuite ils étoient
allés surprendre le Prêtre dans sa sienne. Il ne faisoit qu'arriver de Currisal :
mais quelque étonnement qu'il eût dû recevoir de cette visite , il avoit eu le
courage de n'en faire paroître aucune marque. Il avoit fait servir de la viande
& du vin , en priant ses Hôtes de ne pas s'offenser de la mauvaise chère qu'il
leur faisoit dans une occasion si peu prévue , & leur promettant de leur présen-
ter le lendemain tout ce que l'Isle avoit de meilleur.

Récit de son
Expédition.

Russel l'avoit remercié. Mais il lui avoit déclaré qu'étant chargé d'une com-
mission importante il souhaitoit que l'exécution n'en fût pas différée ; qu'ayant
appris par des témoignages certains que lui & le Gouverneur avoient dans leurs
coffres une bonne provision de dollars , il étoit venu pour demander sa part de
ce trésor , sur le principe que rien n'étoit plus nuisible au Commerce que de
tenir l'or & l'argent caché & d'en arrêter la circulation. A cette déclaration le
Prêtre avoit répondu , sans se troubler , que ceux qui lui avoient donné ces
informations l'avoient trompé , & qu'il n'y avoit aucune vraisemblance
que dans une Isle si déserte & si peu cultivée , on pût amasser des trésors.
La réplique de Russel avoit été , qu'ayant reçu de la Nature deux secours pour

la

la vérification de cette espèce de faits, c'est-à-dire, des yeux & des mains, il alloit les employer. Loin d'en paroître plus timide, le Prêtre avoit fait allumer quantité de cierges, car il n'avoit pas d'autres chandelles; en regrettant seulement que ces provisions ecclésiastiques, qu'il recevoit de l'Evêque de S. Jago, fussent employées à d'autres usages que ceux du service divin. Russel avoit fait visiter tous les coins & tous les détours de la maison, où n'ayant trouvé que vingt dollars il avoit dédaigné de prendre une si petite somme. Delà il étoit retourné à la maison du Gouverneur. Les recherches s'y étoient faites avec le même soin, mais avec aussi peu de succès. Ne doutant point alors de la fausseté des informations, il avoit fait faire une garde exacte à ses gens pendant le reste de la nuit, & le matin il avoit résolu d'emmener quelques Prisonniers pour la satisfaction du Général.

Lo, qui avoit écouté ce récit avec plusieurs marques de chagrin, ne put s'empêcher ici de l'interrompre. Est-ce-là, dit-il en jurant, ce qui me revient d'avoir attendu toute la nuit ! Quel besoin avons-nous de ces Misérables ? C'est de l'argent qu'il nous faut ; & s'ils n'en ont point, je les donne au Diable avec leur Isle.

Russel piqué de se voir interrompu si brusquement, répondit d'un ton fort aigre qu'il avoit autant d'intérêt que le Général & toute la Troupe à trouver de l'argent quand il y en avoit, & qu'on pouvoit s'en rapporter à lui quand il assuroit qu'il n'avoit rien négligé ; qu'il étoit persuadé que le Prêtre & le Gouverneur n'avoient que vingt dollars, qui partagés entre tous leurs Compagnons, ne feroient pas six sols à chacun pour sa part ; & que pour leur honneur il ne jugeoit pas à propos de s'arrêter à de si petites sommes. Pour moi, continua-t-il, je ne m'attache qu'à ce qui mérite mon attention ; & quand je trouverai quelque chose de cette nature, je ferai voir que je ne manque ni de hardiesse, ni de courage. Mais si je fais le métier de Voleur, je veux que l'occasion soit digne de moi, sur-tout dans des lieux que nous devons regarder comme un azile contre une infinité de cas qui peuvent nous arriver. Lo parut se repentir de son emportement. Il déclara d'un ton plus doux, que tout ce que Russel avoit dit étoit vrai ; qu'il le reconnoissoit pour homme de courage & de jugement, & que sans disputer sur une bagatelle il le prioit d'achever son récit.

Russel flatté de cet éloge, reprit sa narration. De la maison du Gouverneur il avoit envoyé ordre au Prêtre de le venir trouver ; mais ce rusé Portugais avoit déjà pris la fuite avec tous ses Esclaves. Il ne restoit chez lui qu'une vicille femme, de qui l'on apprit son évasion. Russel s'en prenant au Gouverneur, qui étoit un homme fort âgé, ne lui avoit donné que deux heures pour retourner les Fugitifs ; & paroissant peu touché de lui entendre dire qu'il seroit peut-être impossible de les découvrir, parce qu'il y avoit des retraites impénétrables dans les Montagnes, il avoit juré que s'ils ne paroisoient pas dans deux heures il réduiroit la Ville en cendres. Une partie des Negres s'étant mis à chercher le Prêtre, on l'avoit enfin découvert. Il étoit venu d'un air soumis, faire des excuses de sa fuite, en la traitant lui-même de folie & d'imprudencé, puisqu'il n'avoit aucune raison de se cacher. La seule vengeance que Russel en avoit tirée, avoit été de se réjouir avec tous ses gens aux dépens de son vin & de ses provisions, & d'inviter même tous les Habitans à prendre part à la Fête ;

Tome II.

T t

ROBERTS.

1722.

Il renouve pas
d'argent dans
l'Isle.Chagrin du Gé-
néral des Caria-
res.Fermeté de Rus-
sel à lui répon-
dre.Russel reprend
son récit. Fun e
du Prêtre Portu-
gais, & menaces
de Russel.

ROBERTS.
1722.

mais après s'être amusé long-tems de son chagrin, il lui avoit déclaré qu'il falloit le suivre à bord, avec le Gouverneur & cinq ou six autres Insulaires. Le Prêtre effrayé de cet ordre avoit demandé, la larme à l'œil, s'il devoit s'attendre à l'esclavage. On l'avoit assuré, pour le consoler, que les Pyrates étoient aussi bons Chrétiens que lui, & qu'on ne pensoit qu'à le présenter au Général, pour rendre témoignage que le Gouverneur & lui n'avoient pas d'argent. Ils étoient venus sans avoir fait d'autre objection. Vous les voyez devant vous, ajouta Ruffel, en s'adressant au Général. Disposez d'eux comme vous le jugerez à propos.

Les Prisonniers
Portugais sont
renvoyés.

Lo parut fort content de la conduite de son Capitaine. Il fit diverses questions aux Prisonniers; & n'ayant pas d'autre utilité à tirer de leur présence, il les fit remettre à terre avec assez d'humanité.

Roberts trouve
une consolation
dans sa captivité.

Roberts ne fut pas traité si généreusement. On lui déclara qu'il ne manquoit de rien sur le Vaisseau, mais qu'il falloit y demeurer jusqu'à ce que le Conseil eût décidé de son sort. Le jour suivant, tandis qu'il étoit à rêver tristement sur le tillac, un des Pyrates s'approcha de lui, & lui ayant marqué civilement la part qu'il ptenoit à sa peine, lui demanda s'il ne se souvenoit point de l'avoir vu. Il ajouta qu'il avoit servi sous ses ordres lorsqu'il commandoit en 1718 une Frégate de trois cens tonneaux, nommée *la Suzanne*. Pendant cet entretien, deux autres Pyrates, qui avoient été dans le même tems à son service, s'approchèrent aussi, & lui tinrent les mêmes discours. Il se rappella leur figure; mais sa surprise augmenta beaucoup lorsqu'ayant ajouté qu'ils avoient entr'eux 40 ou 50 pieces de toile fine, & 5 ou 6 ballons d'étouffes de soie, avec d'autres marchandises, ils l'assurèrent qu'ils attendoient que le Conseil eût décidé de son sort, & lui eût du moins rendu sa Felouque, pour lui faire une petite cargaison, à laquelle ils joindroient tout ce qu'ils pourroient obtenir de leurs autres Compagnons. Là-dessus, regardant autour d'eux, comme s'ils eussent appréhendé d'être entendus, ils se rapprochèrent pour lui dire plus secrètement, que s'il ne ptenoit garde à lui, il seroit forcé de demeurer avec eux, parce que son Pilote avoit déclaré qu'il connoissoit parfaitement la Côte du Brésil, & que le dessein des Pyrates étoit de tourner de ce côté là, lorsqu'ils auroient croisé quelque tems sur celle de Guinée; qu'il n'avoit qu'une seule voie pour s'en garantir, mais que sa liberté & leur propre vie dépendant de ce qu'ils alloient lui confier, ils lui demandoient un secret inviolable: qu'entre les loix sur lesquelles leur association étoit fondée, ils s'étoient imposé, avec un redoutable serment, celle de ne forcer aucun homme marié à les suivre; que son Pilote, à qui l'on avoit déjà demandé s'il l'étoit, avoit répondu qu'il n'en étoit pas sûr, mais qu'il le croyoit néanmoins; & qu'eux au contraire, qui l'avoient reconnu dès le premier moment, ils s'étoient efforcés de lui rendre service en assurant qu'il étoit marié, & qu'il avoit quatre enfans; qu'ils avoient rendu témoignage d'ailleurs à la bonté de son caractère & à sa fidélité dans ses promesses: que s'il vouloir donc être libre, c'étoit à lui de soutenir qu'il avoit effectivement une femme & cinq ou six enfans.

Loi inviolable
des Pyrates.

Ruffel veut la
visiter pour l'in-
terêt commun.

Ils lui apprirent encore qu'un homme des plus distingués dans leur Troupe demandoit avec beaucoup d'instances que ce serment fut annullé, sous prétexte que la nécessité devoit être leur principale loi, & qu'il leur étoit im-

possible de croiser sur les Côtes de Guinée sans un Pilote qui les connût ; que pour se faire écouter plus facilement, il ajoutoit que dans la course qu'on alloit faire en Guinée, on pouvoit espérer de prendre quelqu'un qui eût les qualités nécessaires sans avoir celle d'homme marié, & qu'alors on mettoit Roberts au rivage ; mais qu'il falloit attendre cette heureuse rencontre pour se défaire de lui. A la vérité, le Général étoit fort opposé à cet avis, & représentoit que si l'on violoit une fois quelque article des sermens fondamentaux, on ne pouvoit plus être sûr de rien. Toute la Troupe panchoit pour son opinion. Cependant Russel, qui étoit le Chef du Parti contraire, s'étoit acquis tant de considération qu'il étoit à craindre que son sentiment ne l'emportât. Après ce discours, les trois Matelots appréhendant de se rendre suspects, quittèrent Roberts & lui laissèrent le reste de ses intérêts à ménager.

A peine s'étoient-ils retirés, que le Général parut sur le tillac, pour ordonner qu'on assemblât le Conseil avec le signal ordinaire. C'étoit un Pavillon de soie verte, que les Pirates appelloient *the green Trumpeter*, c'est-à-dire le *Trompette vert*, parce qu'il portoit la figure d'un homme avec la trompette à la bouche. Tout le monde s'étant rendu sur le Vaisseau du Général & s'étant placé, les uns dans sa chambre, les autres sur les ponts, & dans les endroits que chacun voulut choisir, il leur déclara qu'il ne les avoit fait assembler que pour déjeuner avec lui. Cependant il se tourna vers Roberts, à qui il demanda publiquement s'il étoit marié. Sa réponse fut qu'il l'étoit depuis dix ans, & qu'en partant de Londres il avoit cinq enfans, sans compter un sixième dont sa femme étoit grosse. On continua de lui demander s'il avoit laissé sa famille à son aise. Il répondit qu'ayant autrefois essayé plusieurs disgrâces, la cargaison de sa Felouque composoit une grande partie de son bien, & que s'il avoit le malheur de la perdre il n'espéroit guères de pouvoir donner du pain à ses enfans. Lo, regardant Russel, lui dit qu'il falloit y renoncer. Renoncer à quoi ? répondit l'autre en blasphémant. Vous m'entendez, reprit le Général, & jurant à son tour, il répéta qu'il y falloit renoncer. Russel, s'échauffant beaucoup, prétendit que la première loi de la nature étoit, pour chacun, le soin de sa propre conservation, & rapporta plusieurs Proverbes pour prouver que la nécessité n'a pas de loi. Lo répliqua doucement qu'il n'y consentiroit jamais ; mais que si la pluralité des voix étoit contraire à son sentiment, il se réduiroit à la patience. Il ajouta que tout le monde étant assemblé, c'étoit une affaire qui pouvoit être décidée sur le champ. Alors il donna ordre à tout le monde de se rendre sur les ponts, & Roberts fut averti de demeurer dans la chambre.

Le Conseil dura deux heures. Lo & Russel étant descendus les premiers, demanderent à Roberts s'il n'étoit pas vrai que sa Felouque étoit en fort mauvais état. Hélas ! répondit-il, elle fait eau de tous côtés. Elle fait eau ? reprit Russel. Qu'en feriez-vous donc, si elle vous étoit rendue ? D'ailleurs vous êtes sans Matelots, car à présent tous les vôtres sont à nous. Et continuant de lui représenter ses besoins, il s'efforça long-tems de lui faire sentir sa misère. Enfin, venez, venez, lui dit Lo, nous examinerons votre affaire en recommençant à boire. On apporta du pounce en abondance, & chacun se mit à parler de ses expéditions passées, en Terre-neuve, aux îles de l'Amérique, aux Canaries. L'heure du dîner étant arrivée, Lo les invita tous. On leur servit des viandes, qu'ils s'arracherent de la main l'un de l'autre, comme une Troupe de

T t ij

 ROBERTS.
1722.

 Le Conseil des
Pirates est as-
sés.

 On Interroge
Roberts. Parage
des Chefs.

 Embarras de
Roberts.

ROBERTS.
1722.
Explications
suivies qu'il re-
çoit.

chiens affamés. C'étoit, disoient-ils, un de leurs plus grands plaisirs ; & rien ne leur paioissoit si martial.

Le jour suivant, un des trois Matelots, qui avoient parlé la veille à Roberts, vint lui faire des excuses de leur peu d'empressement, qu'il rejetta sur un des articles de leur société, par lequel il étoit défendu sous peine de mort, d'entretenir des correspondances secrètes avec un Captif. Il lui apprit qu'il n'avoit pas beaucoup à se louer de son Pilote ; qu'il le croyoit disposé à prendre parti avec les Pyrates, & que le reste de ses gens ne lui étoient pas plus fidèles ; de sorte que si on lui rendoit sa Felouque, il ne lui resteroit que son valet & un petit garçon pour la conduire ; qu'il auroit souhaité, lui & ses Compagnons, de pouvoir lui offrir leurs services ; mais qu'ils étoient liés par un autre article, portant que si quelqu'un de la troupe proposoit quelque chose qui tendit à la séparation, ou qui marquât quelqu'envie de se retirer, il seroit poignardé sur le champ, sans autre formalité. Il ajouta que jusqu'au moment où le Pilote de Roberts avoit déclaré que son Maître connoissoit parfaitement les Côtes du Brésil, Russel avoit témoigné de l'inclination à le servir, & qu'il avoit parlé de le dédommager de la perte de son bled & de son riz en lui formant une petite cargaison de toiles, d'étoffes, de chapeaux, de souliers, de bas, de galons d'or & de quantité d'autres marchandises, que les Pyrates gardoient dans la seule vue de les donner à ceux qu'ils prenoient, lorsqu'ils les avoient déjà connus ou qu'ils se sentoient pour eux de l'amitié ; mais que Russel ayant changé de disposition, ce seroit peut-être en vain que Lo prendroit les intérêts de Roberts, parce que Russel ayant été deux fois Général avoit conservé beaucoup d'ascendant sur toute la Troupe, & que d'ailleurs il avoit toujours traité les Prisonniers avec plus de ménagement que Lo.

Propositions de
Russel.

Aussi-tôt que cet homme eut quitté Roberts, Lo parut ; & sans toucher au sujet de sa peine, il lui parla de plusieurs sujets indifférens. Roberts fut obligé de soutenir gaiement une conversation fort fatigante ; car les Pyrates prennent un air d'autorité si absolue, qu'au moindre mécontentement ils outragent leurs Prisonniers, de coups ou de paroles, & le plus vil de la Troupe s'en fait quelquefois un amusement. Russel arriva dans la même tems, & s'adressant à Roberts avec un visage riant, il lui dit, que plus il pensoit à la proposition de lui rendre sa Felouque, moins il y trouvoit d'avantage pour lui-même ; qu'il l'avoit pris pour un homme sensé ; mais que dans les instances qu'il faisoit pour obtenir sa Chaloupe, il ne voyoit que de l'obstination & du désespoir ; que pour lui, il croyoit l'honneur de la Compagnie intéressé à ne pas souffrir qu'un galant Homme courût volontairement à sa perte ; que lui voulant beaucoup de bien, il avoit cherché pendant toute la nuit quel expédient plus utile à ses véritables intérêts que la restitution de sa Felouque, & qu'il croyoit l'avoir trouvé ; qu'il falloit commencer par mettre le feu à ce mauvais Bâtiment : nous vous retiendrons, continua-t-il, en qualité de simple Prisonnier, tel que vous êtes à présent ; & dans cette supposition je vous promets & je m'engage à vous faire promettre par toute la Compagnie, que la première Prise que nous ferons sera pour vous. Ce secours, ajouta-t-il, servira mieux que votre Felouque à rétablir vos affaires, & pourra vous mettre en état de quitter la mer pour aller vivre heureux avec votre famille.

Roberts lui fit des remerciemens ; mais témoignant peu de goût pour ses offres , il le pria de considérer que loin d'être aussi avantageuses qu'il paroissoit le croire , elles n'étoient propres qu'à consommer sa ruine. Quelle espérance auroit-il jamais de pouvoir disposer du Vaisseau & de la cargaison qu'on vouloit lui donner ? Qui voudroit les acheter de lui , s'il n'étoit en état de prouver qu'il avoit droit de les vendre ? Et si les Propriétaires en apprennoient quelque chose , ne seroit-il pas obligé de leur restituer la valeur entière de leur bien , avec le risque d'être jeté dans un cachot & de se voir mener peut-être au supplice ?

Cette réponse n'embarassa point Ruffel. Il la traita d'objection frivole. A l'égard du droit sur le Vaisseau & de la crainte d'être découvert , il prétendit que les Pyrates pouvoient faire à Roberts un billet de vente , & lui donner par écrit d'autres titres qui assureroient sa possession : qu'il étoit aisé d'ailleurs de se dérober à la connoissance des Propriétaires , parce que les Pyrates sçavoient toujours , soit par les déclarations du Maître d'un Vaisseau , soit par ses papiers , dont ils avoient soin de se saisir , qui étoient les principaux Intérêts dans une cargaison & quel étoit leur Pays ou leur demeure. Il ajouta que les écrits & les titres pouvoient se faire sous un autre nom que celui de Roberts & lui servir jusqu'à la fin de sa vente ; après quoi il pourroit reprendre son véritable nom , & s'assurer ainsi de n'être jamais découvert.

Roberts se vit forcé de reconnoître qu'il y avoit non-seulement de la vraisemblance , mais une espèce de certitude dans cette proposition. Il loua même l'esprit & l'habileté de Ruffel. Cependant après avoir confessé qu'un plan si adroit pouvoit le mettre à couvert , il eut le courage de déclarer qu'il étoit retenu par un motif beaucoup plus puissant que la passion de s'enrichir : c'étoit sa conscience , dont il craignoit les remords. De - là , s'étendant sur la nécessité de la restitution , il toucha plusieurs points qu'il crut capables de réveiller dans ses Auditeurs quelque sentiment de repentir. En effet son discours produisit différentes impressions. Les uns le félicitèrent sur son éloquence , & lui dirent qu'il étoit propre à faire un bon Aumônier de Vaisseau. D'autres lui déclarèrent brusquement qu'ils n'avoient pas besoin de Prédicateur , & que les Pyrates n'avoient pas d'autre Dieu que l'argent , ni d'autre Sauveur que leur épée. Mais , il s'en trouva aussi quelques-uns qui louèrent ses principes , & qui souhaitèrent que l'humanité du moins fût plus respectée dans leur Troupe. Cette variété de propos fut suivie de quelques momens de silence. Mais Ruffel le rompit , pour prouver à Roberts par quantité de sophismes , qu'en supposant même que la Pyratie fût un crime , ce n'en pouvoit être un pour lui de recevoir ce que les Pyrates auroient enlevé , parce qu'il n'auroit pas de part à leurs prises , & qu'il étoit prisonnier malgré lui. Supposé , lui dit-il , que nous ayons pris la résolution de brûler notre bûin ou de le jeter dans la mer. Que devient le droit du Propriétaire , lorsque son Vaisseau & ses marchandises sont brûlés ? L'impossibilité de se les faire jamais restituer annéantit toutes sortes de droits. Dites-moi , conclut Ruffel , si nous ne faisons pas la même chose , lorsque nous vous donnons ce qu'il dépend de nous de brûler.

Lo & tous les Spectateurs sembloient prendre plaisir à cette dispute. Mais Roberts s'apercevant que le ton de son adversaire devenoit plus aigre , brisa

ROBERTS.
1722.
Répon. de Roberts.

Ruffel se borne
à dire par ses ins-
tauces.

Peu de Ro-
berts , & s'en es-
t sur les Pyra-
tes.

Scène de
Ruffel pour gan-
guer Roberts.

ROBERTS.

1722.

Prène à laquelle
Roberts le re-
dait.

Il obtient sa de-
mande.

Souper que
Ruffel lui don-
ne, & ses cir-
constances.

Fermeté d'un
Canonier qui
sauve la vie à Ro-
berts.

tout d'un coup, en déclarant qu'il reconnoissoit à la Troupe le pouvoir de disposer de lui; mais qu'ayant été traité jusqu'alors avec tant de générosité, il ne faisoit pas moins de fond sur leur bonté à l'avenir : que s'il leur plaisoit de lui rendre sa Felouque, c'étoit l'unique grâce qu'il leur demandoit; & qu'il espéroit, par un travail honnête, de réparer ses pertes présentes. Lo, touché de ce discours, se tourna vers l'assemblée : Meilleurs, dit-il, je trouve que ce pauvre Homme ne propose rien que de raisonnable, & je suis d'avis qu'il faut lui rendre sa Chaloupe. Qu'en pensez-vous, Meilleurs ? Le plus grand nombre répondit oui; & le différend fut ainsi terminé.

Vers le soir, Ruffel voulut traiter Roberts sur son bord, avant leur séparation. La conversation fut d'abord assez agréable. Après le souper, on chargea la table de pounce & de vin. Le Capitaine prit une rasade, & but au succès de la Troupe. Roberts n'osa refuser cette santé. On but ensuite à la prospérité du commerce, dans le sens des avantages qui devoient en revenir aux Pirates. La troisième santé fut celle du Roi de France. Ensuite Ruffel proposa celle du Roi d'Angleterre. Tout le monde la but successivement (49) jusqu'à Roberts. Mais Ruffel ayant mêlé dans le pounce quelques boueilles de vin pour le fortifier, Roberts, qui avoit de l'aversion pour ce mélange, demanda qu'il lui fût permis de boire cette santé avec un verre de vin. Ici Ruffel se mit à blasphémer, en jurant qu'il lui feroit boire une rasade de la même liqueur que la Compagnie. Hé bien, Messieurs, reprit Roberts, je boirai plutôt que de quereller, quoique cette liqueur soit un poison pour moi. Tu boiras, répondit Ruffel, fut-elle pour toi le plus affreux poison; à moins que tu ne tombes mort en y portant les lèvres. Roberts prit le verre, qui tenoit presque une bouteille entière, & porta la santé qu'on avoit nommée. La santé de qui ? interrompit Ruffel. Mais, dit l'autre, c'est la santé qu'on vient de boire; celle du Roi d'Angleterre. Et qui est-il le Roi d'Angleterre ? demanda Ruffel. Il me semble, lui dit Roberts, que celui qui porte la Couronne est Roi, du moins pendant qu'il la porte. Et qui la porte ? insista Ruffel. C'est le Roi Georges, répondit Roberts. Alors Ruffel entrant en furie, s'emporta aux dernières injures & jura que les Anglois n'avoient pas de Roi. Il eût été surprenant, lui dit Roberts, que vous avez proposé la santé d'un Roi, dont vous ne reconnoissez pas l'existence. Le furieux Corsaire, sautant sur un de ses pistolets, l'auroit tué, s'il n'eût été retenu par son voisin. Il sauta sur l'autre, en répétant plusieurs fois que l'Angleterre n'avoit pas d'autre Roi que le Prétendant. Ses voisins l'arrêtèrent encore. Le Maître Canonier, qui étoit à table, homme considéré dans la Troupe, se leva d'un air ferme, & s'adressant à la Compagnie; Meilleurs, leur dit-il, si notre dessein est de soutenir les loix qui sont établies & jurées entre nous, comme je vous y crois obligés par les plus paisibles motifs de la raison & de notre propre intérêt, il me semble que nous devons empêcher Jean Ruffel de les violer dans les accès de sa fureur. Ruffel, qui n'étoit pas encore revenu à lui-même, entreprit de défendre sa conduite; mais le Canonier s'adressant à lui du même ton, lui déclara qu'on ne lui avoit pas donné le pouvoir de tuer un homme de sang froid sans le consentement de la Troupe, qui avoit les Prisonniers sous sa protection. Je

(49) C'est l'usage d'Angleterre.

vois, ajouta-t'il, que ce qui vous irrite est de n'avoir pu violer nos articles au sujet de Roberts. On sçaura mettre un frein à vos emportemens, & garder le Prisonnier jusqu'à demain, pour le conduire à bord du Général, qui ordonnera de son sort avec plus d'équité. Toute la Compagnie paroissant approuver ce discours, Ruffel à qui l'on avoit ôté ses armes, reçut ordre de demeurer tranquille s'il ne vouloit offenser la Troupe & se voir traité comme un mutin. Le Canonier dit à Roberts qu'on l'auroit conduit sur le champ au Général, s'il n'eut été défendu, par un ordre exprès, de recevoir les Chaloupes après neuf heures du soir.

Le lendemain il fut transporté sur le Vaisseau de Lo, qui lui promit sa protection. Dans l'après midi, Ruffel vint à bord, accompagné de François Spriggs Commandant du troisième Vaisseau des Pyrares. Il dit au Général que le Pilote & les Matelots de Roberts vouloient entrer au service de la Troupe en qualité de Volontaires. Lo répondit que rendre la Felouque à Roberts sans aucun de ses gens, c'étoit le livrer à la mort; & qu'il valoit autant lui casser la tête d'un coup de pistoler. Je ne m'y oppose pas, répliqua Ruffel; mais ce que je propose est pour l'utilité de la Compagnie; & je voulois voir qui seroit assez hardi pour me contredire. Il ajouta qu'en qualité de *Quartier-Maitre*, & par l'autorité que lui donnoit cet emploi, il vouloit que le Pilote & les Matelots fussent reçus sur le champ dans la Troupe: que grâces au ciel il soutenoit la justice & l'intérêt public, comme il y étoit obligé par son Poste; & que si quelqu'un avoit la hardiesse de s'y opposer, il avoit un pistoler à sa ceinture, & une poignée de balles pour se faire raison. Ensuite se tournant vers Roberts; Mon ami, lui dit-il, la Compagnie t'a rendu ta Felouque, & tu l'auras. Tu auras deux Hommes, & rien de plus. Pour les provisions, tu n'auras que ce qui est actuellement dans ton Vaisseau. Il m'est revenu, continua-t'il, que plusieurs de nos gens se proposent de te former une cargaison. Mais je leur en fais défense, en vertu de mon autorité; parce qu'il n'est pas sûr que les marchandises qu'ils veulent te donner ne nous soient pas bientôt nécessaires à nous-mêmes. En un mot, je jure par tout ce qu'il y a de redoutable, que s'il passe quelque chose de nos Vaisseaux dans le tien, sans ma participation & sans mon ordre, je mets aussi-tôt le feu à ta Felouque & je t'y brûle toi-même avec tout ce que tu possèdes.

Comme son emploi de *Quartier-Maitre* lui donnoit effectivement ce pouvoir, Lo ne put s'opposer à sa résolution. Il ne restoit plus qu'à conduire Roberts sur sa Felouque. Il quitta le Vaisseau du Général sans que personne osât lui présenter le moindre secours, effet des menaces de Ruffel; car la générosité est une vertu fort commune entre les Corfaires. Comme ce furieux Capitaine étoit prêt à retourner sur son propre bord, il se chargea de prendre Roberts dans sa Chaloupe. En arrivant à son Vaisseau, il donna ordre que le souper fût préparé; & dans l'intervalle il se fit apporter du pounce & du vin, avec des pipes & du tabac. Tous les Officiers furent invités, & Roberts avec eux. Ruffel lui dit qu'il l'exhortoit à boire & à manger beaucoup, parce qu'il avoit un voyage aussi difficile à faire que celui du Prophète Elie au mont Horeb, & que n'ayant ni vivres ni liqueurs dans sa Felouque il devoit faire un bon fond dans son estomac, pour résister long-tems à la soif & à la faim. Une raillerie si amère fit sentir à Roberts tout le malheur de sa situation. Ce-

ROBERTS.
1722.

Nouveaux
strages de Ruffel.

Se fit une ob-
servation.

Nommé Ro-
berts sur son
bord. L'eut des-
tiné en vain.

ROBERTS.
1722.

pendant, il répondit qu'il espéroit mieux de la générosité de ceux qui lui laissoient la vie & la liberté. Ruffel jura qu'il n'avoit plus d'autre faveur à se promettre que le souper qui se préparoit.

Je le conjurai, dit l'Auteur, plutôt que de m'abandonner dans cet état aux funestes extrémités qui sembloient me menacer, de me mettre à terre dans l'Isle voisine, ou sur les Côtes de Guinée; enfin de faire de moi tout ce qu'il jugeroit à propos dans sa colère ou dans sa bonté, pourvu qu'il me dispensât d'entrer à son service. Il me répondit qu'il avoit dépendu de moi d'être de ses amis; mais qu'ayant méprisé son amitié, il falloit me tenir au choix que j'avois fait; & qu'il avoit encore pour moi plus de bonté que je ne devois en attendre, après l'avoir mis plus mal avec sa Compagnie qu'il n'y avoit jamais été, & qu'il n'y vouloit être.

Roberts s'étant excusé par l'innocence de ses intentions, le supplia, lui & tous ses Convives, de le regarder comme un objet de pitié plutôt que de vengeance. Il répondit « Vos arguments & vos persuasions sont inutiles. Il est » trop tard. Vous avez refusé notre pitié lorsqu'elle vous étoit offerte; votre » sort est décidé. Remplissez-vous l'estomac, pour soutenir vos forces aussi » long-temps que vous le pourrez; car il y a beaucoup d'apparence que le re- » pas que vous allez faire sera le dernier de votre vie; à moins qu'ayant la » conscience si tendre vous ne soyez assez bien avec le ciel pour en obtenir » des miracles. Si je sens quelque pitié, c'est pour les deux Hommes qui » doivent vous suivre. Je suis tenté de les prendre avec moi, & de vous » laisser profiter seul des secours du ciel. Quelques personnes de l'Assemblée lui dirent que ces deux hommes s'exposeroient volontairement à suivre leur maître & qu'ils étoient résolus de partager toutes ses disgrâces. Apparemment, repart Ruffel, qu'il leur a rendu la conscience aussi délicate que la sienne. Vous verrez que le ciel ne refusera rien à de si honnêtes gens.

Ces railleries furent continuées pendant le souper. A dix heures, Ruffel fit appeler quelques Matelots qu'il avoit nommés pour la garde de la Felouque, & leur demanda s'ils avoient tout enlevé suivant ses ordres. Ils jurèrent qu'ils n'avoient rien laissé, & qu'il n'y restoit que de l'eau. Comment de l'eau? reprit Ruffel en blasphémant. Ne vous avois-je pas donné ordre de vider tous les tonneaux? Nous n'y avons pas manqué, répondirent-ils, & l'eau que nous avons laissée n'est que de l'eau de mer, qui entre de tous côtés dans le Bâtiment. Cette réponse calma le Corsaire, & lui donna occasion de redoubler ses ironies. Enfin lorsqu'il se sentit pressé du sommeil, il donna ordre que Roberts & ses deux Hommes fussent conduits à leur Felouque. En mettant le pied dans l'Esquif, Roberts crut entendre la voix de son Pilote, qui lui disoit avec un faux air de tristesse; Capitaine, vous êtes donc résolu de m'abandonner. » Je » lui demandai, raconte Roberts, si ce n'étoit pas lui-même qui me quittoit » volontairement. Il me répondit; Je crois que j'y suis forcé. Adieu donc, lui » dis-je. Il m'appella encore une fois, pour me prier d'écrire à son frère, & » de lui marquer où je l'avois laissé. Je lui répondis que j'ignotois la demeure de son frère. Il demeure, me dit-il, à Carlingfort en Irlande. Traître, » lui répondis-je, ne m'avez-vous pas dit à la Barbade que vous étiez Ecos- » sois, & que toute votre famille étoit en Ecosse. Il ne répliqua point. Le tems » étoit obscur. En un moment nous perdîmes le Vaisseau de vue.

Ce

Raillerie de Ruf-
fel.

Triste état de la
Felouque de Ro-
berts.

Adieu qu'il re-
çoit de son Pilo-
te.

Ce Pilote, que Roberts avoit pris à la Barbade, lui avoit dit effectivement qu'il étoit d'Ecosse; & qu'ayant servi sur un Bâtiment de la nouvelle Angleterre, il avoit perdu tout son bien dans un naufrage. A la vérité, il étoit presque nud lorsque Roberts l'avoit engagé à son service, & sa conduite n'avoit pas laissé d'être si bonne à la Barbade, qu'il n'y devoit rien à son départ. Roberts en avoit eu la preuve dans la liberté qu'on lui avoit laissée de partir; car la méthode de cette Île est d'arrêter un Capitaine pour les dettes de ses gens, & de ne lui laisser lever l'ancre qu'après avoir satisfait leurs créanciers sur leurs gages futurs, ou qu'après avoir donné de bonnes cautions. Roberts, prévenu en faveur de son caractère, lui avoit acheté des habits & les instrumens nécessaires pour sa profession. Il ne lui avoit trouvé aucun des vices qui sont communs entre les gens de mer, tels que le jurement & le blasphème, l'ivrognerie, la débauche, &c. C'étoit un Presbiterien rigide, qui observoit scrupuleusement les loix de son Eglise; & les seuls démêlés que Roberts avoit jamais eus avec lui n'avoient regardé que l'Eglise Anglicane, contre laquelle il s'emportoit souvent dans ses discours. Cependant, depuis qu'il s'étoit familiarisé avec les Corsaires, il étoit devenu plus méchant qu'eux. Il avoit formé en deux jours l'habitude de toutes sortes de vices. Son nom étoit *Hunter*.

Comme c'étoit dans son propre Esquif que Roberts avoit eu la liberté de retourner à sa Felouque, il attendit impatiemment le jour pour reconnoître en quel état elle lui étoit rendue. Il y trouva d'abord de quoi remplir son chapeau de miettes & de croutes de biscuit, avec quatre ou cinq poignées de tabac à fumer. Tout étant précieux pour lui dans la situation qu'on lui avoit annoncée, il recueillit soigneusement ces misérables restes. Il retrouva sa boussole, son quart de cercle, & quelques autres instrumens de mer. On lui avoit laissé son lit, comme un meuble inutile pour les Corsaires, qui, à l'exception des seuls Officiers, n'ont pas d'autres lits que le Tillac. Pour provisions de bouche, il ne trouva que dix bouteilles d'eau-de-vie & trente livres de riz, avec une fort petite quantité de farine. L'eau qui restoit dans les tonneaux ne montoit pas à plus de trois pintes.

Ses recherches tournerent ensuite vers les voiles. A la place des siennes, on en avoit mis de vieilles, qui étoient à demi pourries. Mais quelque Pyrate avoit eu l'humanité de laisser six aiguilles, avec un peu de fil retors, & quelques pieces de vieux canevas, dont il commença aussitôt à faire usage. Ce travail l'occupa pendant trois jours, lui & ses deux Hommes. Ils ne vécurent dans cet intervalle, que de farine & de riz cru, avec quelques verres d'eau-de-vie, pour épargner leur eau, dont ils espéroient faire de la pâte. Le quatrième jour, ils firent un petit gâteau, qu'ils partagerent fidèlement en trois parts, & qui fut le meilleur mets qu'ils eussent mangé depuis qu'ils avoient quitté les Pyrates. Un autre jour ils composèrent une sorte de bouillie, qui les soulagea beaucoup. C'étoit le 3 de Novembre. Avec une extrême difficulté ils avoient mis leurs voiles en état de servir. Roberts observa, le même jour, qu'il étoit à dix-sept degrés de latitude. Le Pilote de Ruffel lui avoit dit en le quittant, qu'on étoit à soixante-cinq ou dix lieues de l'Île S. Antoine, Est par Sud-est.

Dans cette supposition il porta vers les Îles du Cap-Vert, sur-tout vers

Tome II.

V u

ROBT. TS.
1722.
Caractère du
Pilote.

Roberts arrive
dans sa Felouque.
Provisions qu'il y
trouve.

Il emploie trois
jours à réparer
les voiles. Sa
nourriture.

Il tourne vers
les Îles du Cap-
Vert.

ROBLATS.
1722.

Pêche d'un
Shark, monstre
marin.

Usage qu'il en
fait.

Plan des Pyra-
tes pour leurs
courses.

Roberts arrive
à Cumial.

Il perd un de
ses baïonnes.

celle de S. Nicolas. Le 7 de Novembre, il se trouva par ses observations à seize degrés cinquante-cinq minutes du Nord, environ quarante-six lieues de S. Antoine. La nuit suivante, il tomba un peu de pluie, qui lui donna le moyen de recueillir quatre ou cinq pintes d'eau. Elle fut suivie d'un calme de plusieurs jours. Le 10, avec le secours d'un vent frais qui dura jusqu'au seize, il s'avança jusqu'à la vue de S. Antoine, à dix-huit ou dix-neuf lieues de distance. Le calme ayant recommencé l'après-midi du 16, il prit un *Shark*, que les François nomment le Requin. Cette pêche lui coûta beaucoup de peine, & mit même le Bâtiment en danger par les violentes secouilles du monstre marin, qui avoit onze pieds & demi de longueur. Roberts & ses deux Compagnons jugèrent qu'il ne devoit pas peser moins de trois cens livres. Après l'avoir crû mort sur le tillac, ils lui virent recommencer ses mouvemens avec tant de furie qu'ils ne purent les arrêter qu'en lui coupant une grande partie de la queue, où réside sa principale force. Ils lui trouverent dans le ventre cinq petits qui n'avoient encore que la grosseur d'un merlan. Son foye n'étoit pas d'un noir rougeâtre, comme il est ordinairement dans les animaux de cette espèce, mais d'un fort beau gris. Roberts faisant aussi-tôt du feu avec son fusil, seule arme qu'on lui avoit laissée, se servit d'eau de mer pour faire cuire quelque partie de sa pêche, dont il fit un repas, qui lui parut délicieux. Comme il manquoit de sel pour conserver le reste, il le coupa en longues tranches qu'il fit secher au Soleil. Son fusil lui devint un meuble fort utile, parce qu'on ne lui avoit laissé aucun autre instrument pour allumer du feu. Étant aussi sans chandelle, il se servoit pendant la nuit d'un charbon ardent pour observer l'aiguille aimantée & régler ainsi sa course.

Dans le séjour que l'Auteur avoit fait avec les Pyrates, il avoit découvert la route qu'ils vouloient prendre, quoiqu'ils affectassent d'en faire un secret. Leur dessein étoit de gagner directement la Côte de Guinée, & d'y croiser aussi long-tems qu'il leur seroit possible. De-là ils devoient prendre vers les Côtes du Brésil, où ils se promettoient des monts d'or, & descendre ensuite vers les Isles, pour se rendre à la fin du Printemps sur les Côtes de l'Amérique Septentrionale, d'où ils vouloient gagner en Été celles de Terre-neuve.

Le 17, Roberts n'étant qu'à huit lieues de S. Antoine crut pouvoir user de son eau fraîche avec un peu moins d'épargne. Il y fit cuire quelques tranches de son Poisson avec du riz. La vue de la terre excitant ses espérances, il mangea pour la première fois autant de goût que d'appetit. Le lendemain au matin il découvrit clairement *saint Antoine, saint Vincent, sainte Lucie, Terra-Bianca, & Monte-Guarde*, qui est la plus haute montagne de l'Isle S. Nicolas. Elle se fait voir de tous les côtés de l'Isle, dans la forme d'un pain de sucre, dont la pointe vient ensuite à s'élargir. Enfin, le 20, il mouilla dans la Rade de Currisal, sur seize brasses, à un quart de mille du rivage. Son premier soin fut de chercher le cable que les Pyrates avoient laissé couler dans leur première rencontre. Il en avoit aperçu le bout en arrivant dans la Rade. Il prit sa Chaloupe pour le retrouver, avec un paquet de petite corde qu'il se proposoit d'attacher à l'extrémité, dans l'espérance de le tamener ainsi jusqu'à bord. Mais la nuit vint interrompre son entreprise.

Un de ses gens, nommé *Potter*, lui demanda la permission de se rendre à terre dans l'Équip pour en apporter de l'eau fraîche. Il y consentit; & se sen-

tant accablé de sommeil , il donna ordre à l'autre de veiller jusqu'au retour de son Compagnon ; après quoi il se mit à dormir. S'étant éveillé en sursaut avant la fin de la nuit , il appella son homme , qui ne lui fit pas de réponse. Il se leva pour le chercher , & l'ayant trouvé endormi sur le Tillac , il s'aperçut en jettant les yeux autour de soi , que le courant l'avoit éloigné de l'Isle. Sa surprise fut extrême. Il se voyoit exposé aux flots pendant toute la durée des ténébres , & dans une situation plus dangereuse que jamais , sans espérer que Potter pût le rejoindre. Cependant le jour étant venu l'éclairer , il trouva le moyen avec beaucoup de peine , de gagner une Baye sablonneuse , que les Habitans nomment *Puttako* , où il jeta l'ancre le 22 de Novembre sur six brasses d'un beau fond de sable.

Vers le soir , il lui vint sept Negres de Paraghisi , qui lui apportèrent une petite provision d'eau , de la part du Prêtre & du Gouverneur de S. Nicolas. Ils l'assurèrent qu'il pouvoit s'approcher de Paraghisi , aussi-tôt que le courant seroit passé , c'est-à-dire dans l'espace d'une heure ; & lorsqu'il leur parla d'attendre un de ses gens qui étoit resté à Currisal , ils lui protestèrent que le vent étant contraire il se passeroit au moins quinze jours avant qu'il pût remonter au long de la Côte. Cette objection l'ayant emporté sur ses desirs , il mit à la voile avec les Negres pour aller au-devant de Potter. Mais le vent se trouva si fort , qu'il fut obligé de relâcher dans un lieu qui se nomme *Porto-Gary* ; & voulant tenter un nouvel effort , sa grande voile fut si maltraitée , que les Negres parlèrent de l'abandonner pour rentrer dans leur Barque. Il employa toutes sortes de motifs pour leur faire perdre cette pensée. Il leur représenta d'un côté , qu'il y auroit de la barbarie à le laisser sans secours ; & de l'autre , qu'ils alloient s'exposer encore plus follement à la fureur des flots , dans une Barque beaucoup plus fragile que son Bâtiment. Il ne put les persuader. Leur réponse fut qu'ils ne voyoient pas plus de danger dans leur Barque que dans un Vaisseau sans voiles , sans eau & sans provisions ; ou que s'il falloit périr , ils aimoient mieux que ce fut à la vue de leur demeure que dans des lieux éloignés. Un d'entr'eux ajouta que Roberts étoit sûr de ne manquer de rien lorsqu'il toucheroit à quelqu'autre terre ; au lieu que la seule sûreté qu'il y avoit pour eux étoit d'y tomber dans l'esclavage. Ils le quitterent malgré ses plaintes & ses reproches. Le vent continuant avec beaucoup de furie , il demeura incertain de quel côté il devoit porter. Sa situation ne lui laissoit gueres d'espérance de pouvoir gagner l'Isle de May ou celle de S. Jago. Il ne connoissoit pas celles de S. Jean & de S. Philippe. Les Cartes qu'il en avoit vues étoient fort imparfaites ; & dans plusieurs Relations il se souvenoit d'avoir lu que ces deux Isles sont fort dangereuses. Il trouva néanmoins dans la suite que l'idée qu'il en avoit conçue étoit tout-à-fait fautive.

Il passa la nuit dans routes les alarmes qu'on peut se représenter. Mais à la pointe du jour il apperçut à l'Est-Nord-Est *Terra Vermilia* , ou *Punta de ver Milhari* , comme la nomment les Habitans. Il eut besoin du jour entier & de la nuit suivante pour s'en approcher. Le lendemain , sans s'être aperçu que personne fût monté sur son bord , il entendit la voix d'un Homme qui demandoit en Portugais si le Vaisseau étoit à l'ancre. Aussi-tôt il découvrit trois Negres , de qui étoit venue cette question. Il leur répondit que dans l'embarras mortel où il étoit , à peine connoissoit-il sa situation ; mais qu'il cher-

ROBERTS.
1722.

Vaines offres
de sept Negres.

Roberts retom-
be dans un cruel
embarras.

Secours impré-
vu qu'il reçoit
de trois Negres.

V u ij

ROBERTS.
1722.

choit l'Isle de S. Jago. Alors un d'entreux, qui se nommoit Colau - Verde , l'assura qu'il connoissoit parfaitement S. Jago, S. Philippe & S. Jean; qu'il pouvoit le mener dans quelque Port de ces trois Isles qu'il voudroit choisir: que celle de S. Philippe étoit abondante en provision, mais l'anctage mauvais & la mer fort haute; qu'au contraire S. Jean avoit un excellent Port, où il promettoit de le conduire sûrement.

Il regnoit l'Isle
de Saint Jean.

Roberts accepta cette offre. Il s'efforça d'abord, avec le secours des trois Negres, de réparer un peu le desordre de ses voiles. Ensuite, se livrant à la conduite de Colau, il porta droit à la pointe Nord de S. Philippe. L'ayant doublée, il tourna plus au Sud en suivant les Côtes, jusqu'à la vue de Ghors, qui est une partie de la même Isle. De-là il découvrit l'Isle de S. Jean, vers laquelle il porta directement; & lorsqu'il eut passé les petites Isles qui sont situées dans l'intervalle, avec beaucoup de confiance pour Colau, qui lui fit prendre au-dessus de la plus orientale, il gagna aisément la pointe Ouest de S. Jean. Il restoit, suivant le Pilote Negre, à s'avancer vers la pointe Nord, que les Habitans nomment *Ghelungo*, & qui est éloignée de l'autre d'environ deux lieues. Alors Roberts voulut sçavoir de son Pilote, où il plaçoit le Port. Mais il fut extrêmement surpris de reconnoître aux incertitudes de Colau, qu'il l'ignoroit. L'unique éclaircissement qu'il en tira, fut qu'il étoit sûr de ne l'avoir point encore passé. Ils s'attachèrent à suivre la Côte, en observant soigneusement leur situation. Enfin le Port se fit appercevoir; mais ce ne fut qu'après qu'on fut arrivé sous le vent; car étant derrière une pointe, il faut l'avoir passée pour le découvrir; & comme le vent est toujours assez fort au long de la Côte, il devient très-difficile de remonter pour gagner le rivage: sans compter qu'on est poussé par un courant fort impétueux qui augmente beaucoup la difficulté.

Les embarras
de Roberts aug-
mentent.

Roberts embarrassé par ces obstacles demanda à son Pilote, s'il ne connoissoit point au-dessous du vent quelque endroit où l'on pût mouiller. Le Negre répondit non, & que si l'on ne gagnoit pas le rivage avant qu'on eût passé *Punta de Sal*, non-seulement il seroit impossible d'aborder; mais très-difficile d'éviter le naufrage. Roberts lui demanda conseil. Je n'en ai pas d'autre à vous donner, lui dit le Negre, que d'aborder sur les rocs, d'où chacun se sauvera comme il pourra. Mais je ne sçai pas nager, lui répondit Roberts, & mon Matelot non plus. La réplique du Negre fut qu'étant si près des rocs, il alloit aborder. Roberts prenant son fusil lui dit qu'il sçavoit empêcher qu'on ne lui fit violence sur son bord. Le Negre sauta aussitôt dans l'eau, & lui souhaitant une bonne fortune, il gagna la terre à la nage. Ses deux Compagnons, qui ne sçavoient pas si bien nager, n'osèrent suivre son exemple, & protestèrent même qu'ils n'étoient pas capables de laisser Roberts sans secours; mais ils le prièrent aussi de ne les pas abandonner aux flots sans eau & sans provision. Il leur dit qu'il ne cherchoit que le moyen d'aborder dans un lieu sûr, ou même de se faire échouer; & lorsqu'ils lui représentèrent de quoi Colau l'avoit menacé, il répondit que ce perfide, comme ils avoient pu le remarquer eux-mêmes, s'étoit attribué des connoissances qu'il n'avoit pas. Alors les deux Negres chargerent Colau d'imprécations, & souhaiterent de le voir périr avant qu'il pût gagner les rocs. Roberts leur dit que s'ils vouloient travailler à la pompe pour soulager un peu la Felouque, il espéroit encore de les mettre sûrement à terre. Mais ils lui déclarerent qu'ils ne travailleroient à rien

Son Pilote Ne-
gre s'écroule à la
nage.

Les deux autres
résident de l'ai-
dent.

que lorsqu'ils le verroient à l'ancre, s'engageant néanmoins par d'horribles sermens à ne pas l'abandonner.

Roberts s'approcha du rivage, & ferma de si près Punta de Sal, que vers l'extrémité de la pointe un homme auroit pu sauter du bord sur le rivage. La raison qui lui faisoit tant hasarder contre les rocs étoit sensible. Cette pointe lui paroissant l'extrémité de la Côte au-dessous du vent, il n'étoit pas sûr, au-delà, de trouver la terre assez avancée pour remorquer facilement. D'ailleurs les rocs étoient unis, & fort escarpés. Il sçavoit qu'ordinairement cette sorte de rocs ne s'avancent pas sous l'eau; & la difficulté n'étant que d'y grimper lorsqu'il en seroit assez proche pour y mettre le pied, il cherchoit quelque lieu qui fut favorable à ce dessein. Mais à la première vûe qu'il eut de la terre, de l'autre côté de la pointe, il découvrit une petite Baye assez profonde, dans laquelle il ne balançoit point à s'engager. La sonde, qu'il avoit à la main, lui donna d'abord treize brasses; ensuite douze. Un courant du Nord, qui entre dans la Baye, l'aidant beaucoup plus que ses voiles, il s'approcha insensiblement de la terre; & quoique le rivage lui parût fort inégal, ce qui est ordinairement la marque d'un mauvais fond, il ne se vit pas plutôt sur neuf brasses qu'il mouilla l'ancre à toutes sortes de risques. Les deux Nègres se voyant si près de la terre se jetterent aussitôt dans l'eau, & nagerent heureusement jusqu'au rivage.

La nuit approchoit. Roberts la passa tranquillement dans ce lieu. Au point du jour, trois Insulaires parurent sur le bord de la mer, & n'apercevant que deux Hommes sur la Felouque, se mirent librement à la nage pour venir à bord. Ils firent des offres civiles à Roberts, jusqu'à lui proposer d'aller dîner à terre avec eux. Il leur répondit qu'il ne sçavoit pas nager. Leur étonnement fut extrême. Ils repeterent plusieurs fois qu'il leur paroisoit bien étrange que des gens qui traversoient la grande mer osassent l'entreprendre sans sçavoir nager; & vanant l'usage de leur Narion, ils assurèrent qu'il n'y avoit pas d'enfant parmi eux qui ne pût se sauver de toutes sortes de périls à la nage. Cependant comme l'eau manquoit à Roberts, ils consentirent à lui en apporter. Etant bien-tôt revenus, avec deux calbasses qui tenoient environ douze pintes, Roberts leur offrit de préparer pour eux quelques tranches de son poisson. A la vûe des tranches seches, ils lui dirent qu'ils croyoient les reconnoître pour la chair d'un poisson qu'ils nommerent *Sarde*: sur quoi ils demanderent s'il ne dévoreroit pas les Hommes. Roberts leur ayant répondu qu'on en avoit quantité d'exemples, ils jetterent avec effroi ce qu'ils tenoient entre leurs mains, en disant qu'ils n'auroient jamais crû que des hommes fussent capables de manger un animal qui se nourrit de leur chair. Ce mécontentement ne les empêcha point de travailler à la pompe, & de nettoyer entièrement la Felouque. Roberts, pour les récompenser de leur travail, leur offrit un verre d'eau-de-vie, en regrettant que les Pyrates ne lui eussent pas laissé le pouvoir de leur en donner plus libéralement. Ils refuserent d'en boire. Puisqu'il en avoit si peu, lui dirent-ils, & qu'il étoit accoutumé à cette liqueur, ils lui conseilloient de la garder pour ses besoins. Ils ajoutèrent que l'eau étoit leur boisson naturelle & qu'ils s'en trouvoient fort bien; qu'ils n'avoient jamais goûté d'*aqua ardentia* (c'est le nom qu'ils lui donnoient) quoi qu'ils n'ignorassent pas qu'elle étoit fort bonne; mais qu'ils se souvenoient

V u ij

ROBERTS.
1712.

Il entre dans
une Baye de San E
Jean.

Secours qu'il re-
çoit de trois In-
sulaires.

Il leur offre du
vino & des hom-
mes qui en
reçoivent.

ROBERTS.
1722.

Abondance de
coton dans cette
Isle, sans aucun
commerce.

Idees des Nè-
gres sur les Sor-
ciers.

Manière dont
Roberts enten-
dait les Negres.

qu'un Pirate François nommé *Maringouin*, ayant abordé dans leur *Isle* avec une grosse provision de cette liqueur, qu'il n'avoit pas épargnée aux Habitans, la plupart de ceux qui en avoient bu, étoient devenus fous pendant plusieurs jours, parce qu'ils n'y étoient point accoutumés, & que d'autres en avoient été dangereusement malades; que cependant il se trouvoit encore des Negres qui fouhaitoient d'être enlevés par quelque Pyrate, pourvu qu'ils fussent conduits dans une Région où cette liqueur chaude fût en abondance.

Roberts leur demanda s'ils avoient beaucoup de coton dans leur *Isle*. Ils lui dirent que chaque année en produisoit abondamment. Mais que la rareté des pluies avoit rendu la dernière assez stérile: qu'il n'y avoit pas de Negre néanmoins qui n'eût cinq ou six robes, quoiqu'ils en fissent peu d'usage; que les Vaisseaux venant rarement dans leur *Isle*, ils employoient le coton à leurs propres besoins, & qu'il n'y avoit pas d'Habitant qui ne lui en donnât volontiers quelque piece pour raccommoder ses voiles. Mais il les assura qu'il ne prendroit rien d'eux sans le payer. Si j'avois eu, dit Roberts, quelques grains de verre ou d'autres baguettes, j'aurois acquis tout le coton de l'*Isle*.

Ils admirèrent beaucoup son horloge de sable & ses instrumens astronomiques. Les Portugais, à qui ils avoient quelquefois vu des machines de la même espèce, n'avoient jamais voulu leur en apprendre l'usage. Roberts prenant plaisir à leur donner quelque explication, ils lui dirent que tous les Blancs étoient autant de *Fittagers*, nom qu'ils donnent à leurs Sorciers. Il leur répondit que toute correspondance avec le Diable faisoit horreur aux Anglois, & que dans leur Pays les Sorciers étoient brûlés vifs. C'est une fort bonne loi, lui dirent-ils, & nous en fouhaiterions ici l'usage. Mais pour expliquer l'habileté des Blancs, ils conclurent que sans être aussi méchants que les Sorciers, puisqu'ils les punissoient par le feu, ils devoient être plus sçavans que le Diable même; & la raison qu'ils en apportèrent, c'est qu'ils avoient remarqué que leurs Sorciers, dont le sçavoir venoit du Diable, n'avoit aucun pouvoir contre les Blancs. Là-dessus ils prièrent Roberts d'employer ses lumières pour les empêcher de nuire à leurs bestiaux, & sur-tout à leurs enfans, qu'ils faisoient mourir par des maladies de langueur, lorsqu'ils portoient de la haine à leur famille.

On sera peut-être surpris, dit Roberts, que j'entendisse si parfaitement leur langage. Mais sçachant la Langue Portugaise, qui fait une grande partie de la leur, mêlée avec l'ancien Mandingo, qui est leur première Langue, ils ne me disoient rien dont je ne comprisse du moins le sens. D'ailleurs leurs moindres paroles sont accompagnées de tant de mouvemens & de gesticulations, sur-tout dans cette *Isle* & dans celle de S. Philippe, que leur pensée se fait entendre avant qu'ils aient achevé de l'exprimer.

Dans l'après-midi le vent devint fort impétueux & le Ciel se couvrit de nuages si épais, que Roberts se crut menacé d'une tempête. Il étoit venu à bord plusieurs autres Negres. A sa prière un d'entre eux se mit à la nage, tenant le bout d'une corde pour amarrer le Bâtiment contre les rocs. Mais il le fit si légèrement, que la corde ayant coulé aussi-tôt, son travail devint inutile. Roberts le pria inutilement de recommencer. Il répondit que si le vent éloignoit la Felouque, il se chargeoit, lui & ses Compagnons, de porter les deux Anglois au rivage. Cependant quelques-uns d'entr'eux consentirent à

retourner à terre, pour chercher Colau Verde, dont l'adresse & l'effronterie pourroient être de quelque secours. Le vent fut inégal pendant la nuit suivante. Une heure avant le lever du Soleil, il plut beaucoup au Nord-Est & à l'Est-Nord-Est; ce que les Negres expliquèrent comme un signe de vent, qui ne feroit qu'augmenter pendant le jour. Cependant le Soleil se leva fort clair. Mais vers huit heures, le vent souffla fort impétueusement, & devint si furieux vers le milieu du jour, que Roberts n'avoit jamais vu les vagues dans une telle agitation. Il ne sçavoit quel parti prendre, & tous ses efforts se tournèrent à persuader aux Negres de ne pas l'abandonner. Le reste du jour & la nuit suivante se passèrent avec moins d'alarmes. Mais le lendemain, qui étoit le 29 de Novembre, les vents redevinrent si furieux, qu'ayant arraché le Bâtiment de dessus son ancre, ils le précipitèrent sur la pointe d'un roc, où il se brisa misérablement. L'eau pénéroit de toutes parts, & les Negres à cette vue se jetterent à la nage pour gagner la terre. Cependant ils revinrent au secours de Roberts, & de son Matelot, qui jettoit des cris lamentables. A la faveur de quelques planches brisées ils les conduisirent au pied d'un roc, où ils trouverent assez de facilité à monter plus de quinze pieds au-dessus des flots. Là, le roc s'applanissant dans un espace de neuf ou dix pieds, ils s'arrêtèrent pour reprendre haleine, tandis que d'autres Negres qui avoient vu leur disgrâce du sommet de la Côte, leur apportèrent de l'eau & quelques alimens du Pays. Ils allumèrent du feu dans le même endroit, pour faire cuire des courges; & le tems ayant commencé à s'adoucir, ils y passèrent toute la nuit.

Le jour suivant fut employé par les Negres à sauver les débris de la Felouque, sur-tout les moindres piéces de bois où il restoit quelque trace de peinture. Ils dirent à Roberts que s'il pouvoit imaginer quelque moyen de rejoindre ensemble les mâts, le gouvernail & quelques autres parties qui ne paroissent pas fracassées, ils croyoient pouvoir les conduire jusqu'au Port d'Ovens, où peut-être en tireroit-il quelque utilité. Il admira leur bonté dans cette proposition, & touché de reconnaissance, il leur promit que s'il arrivoit dans ce Port quelque Bâtiment qui eût besoin de ces tristes restes, il les vendroit dans la seule vue de leur en donner le prix, & de récompenser leurs services par un présent fort inférieur à sa reconnaissance. Leur sensibilité pour cette promesse mérita d'être représentée dans les termes de l'Auteur. « Ils lui protestèrent qu'ils croyoient n'avoit fait que leur devoir en assistant des Étrangers, dans l'infortune; que malgré la différence de leur couleur, & qu'ils fussent regardés par les Blancs comme des Créatures d'une autre espèce, ils étoient persuadés que tous les hommes sont de la même nature; mais qu'ils avoient néanmoins que Dieu les avoir créés fort inférieurs aux Blancs. Roberts, surpris de leur trouver tant de raison, leur répondit qu'au fond il n'y voyoit pas d'autre différence que la couleur, & qu'il n'en connoissoit pas d'autre cause que la chaleur excessive de leur climat. Il ajouta que si quelque Blanc venoit vivre dans leur Île avec une femme de son Pays, exposé comme eux à l'ardeur du Soleil, il ne dourait pas que dans trois ou quatre générations leur postérité ne fût de la même couleur & de la même complexion.

Il fut beaucoup plus surpris de leur entendre dire, que dans cette supposition les Blancs perdroient peut-être leur couleur, mais que leurs cheveux

ROBERTS.
1722.
Temple qui
brise son ba-
timent.

Ils furent par
les Negres.

Leur bonté na-
vrière.

Idee qu'ils ont
d'eux-mêmes.

ROBERTS.
1722.

conserveroient toujours leur nature & ne deviendroient pas frisés comme ceux des Negres. Ils lui dirent encore qu'ils n'avoient que trop reconnu , par une longue expérience , qu'il y avoit sur eux quelque malediction , & qu'ils étoient faits pour être les Serviteurs & les Esclaves des Blancs. Roberts , assez content de les voir dans cette idée , leur répondit que c'étoit une opinion assez reçue dans le monde. Ils entrerent si fort dans sa réponse , qu'ils la confirmèrent eu lui disant que c'étoit une vérité prouvée par l'usage annuel des Blancs , qui venoient prendre ou acheter des milliers d'Esclaves en Guinée.

Leur habileté à nager & à plonger.

Non-seulement les Negres sauverent tous les débris qui étoient sur la surface de la mer ; mais plongeant avec une hardiesse extrême , ils ramenerent du fond des floss deux pots de fer qu'ils se hâterent de rendre à Roberts. Ils excellent tous à nager & à plonger. La petite Baye de Punta de Sal étant d'une eau si claire , que dans le beau tems on voit le fond jusqu'à huit & dix brasses , c'est un de leurs plus doux exercices , après la pêche , de jeter une pierre au fond de l'eau & de parier entr'eux qui aura le plus d'adresse à la retrouver. Ils ont un art de ménager leur haleine , qui les fait demeurer au fond plus d'une minute.

Messager de la part du Gouverneur & du Prêtre de l'Isle.

Vers midi , ils firent à Roberts un dîner , composé de courges bouillies & de quelques poissons qu'ils avoient pêchés. Pendant que les deux Anglois oublioient leur infortune , pour manger avec assez d'appétit , il leur vint un Messager du Seigneur Lionel Confalvo , Gouverneur de l'Isle , qui s'excusoit de n'être pas venu lui-même , parce qu'il étoit tourmenté d'un rhume. Il envoyoit à Roberts quelques courges & trois ou quatre pommes de terre , en lui faisant espérer , pour le jour suivant , une piece de chevreau sauvage. Au même moment , il parut un autre Messager de la part du Prêtre. Loin d'apporter quelques provisions aux deux Anglois , il étoit chargé par son Maître de leur demander s'ils n'avoient pas sauvé quelque reste de farine. Après cette question , il ajouta , comme de lui-même , que s'il leur restoit de l'aqua ardenta ils feroient beaucoup de plaisir au Prêtre de lui en envoyer. Roberts lui montra les restes de son naufrage , qui consistoient dans quelques planches & les deux pots de fer. A la vue des deux pots , le Messager releva beaucoup le pouvoir de son Maître , qui le rendoit plus capable d'erre utile aux Etrangers que le Gouverneur même ; & pour conclusion , il déclara aux Anglois qu'ils lui feroient plaisir de lui envoyer un des deux pots. D'autres Negres vinrent successivement , & parmi eux Domingo (50) Gomez , fils d'Antonio Gomez , qui avoit été Gouverneur de l'Isle avant Lionel Confalvo. Roberts prit une juste opinion de Confalvo en ne voyant qu'un Negre dans Gomez. Les Portugais dédaignent de venir commander personnellement dans une Isle si pauvre , & laissent volontiers prendre aux Negres leurs noms & leurs titres. Gomez presenta au Capitaine Anglois quelques courges , un papayo & des bananes , avec un gâteau composé de bananes & de maiz. Roberts lui ayant demandé ce qu'il exigeoit de sa reconnaissance pour tant de faveurs , il répondit qu'il seroit fort satisfait de son amitié ; & que tous les autres Habitans n'avoient pas d'autre prétention , à la réserve du Prêtre , qui ne cesse-

Le Gouverneur est un Nègre.

(50) Il y a dans l'Anglois *Gomez* ; mais il est clair que c'est une faute.

roit

roit pas, suivant sa coutume, de lui faire beaucoup de demandes; mais qu'il le prevenoit là-dessus, afin qu'il ne se laissât pas tromper. Roberts lui dit qu'à son retour en Angleterre il ne manqueroit pas de se louer beaucoup de la générosité des Nègres, pour engager ses Compatriotes à venir souvent dans leur Île. Gomez répondit que malheureusement l'Île ne produisoit rien d'avantageux au Commerce; que son pere & d'autres Nègres fort anciens se souvenoient d'y avoir vu des Étrangers qui leur avoient dit qu'elle étoit fort pauvre, & que non-seulement les Habitans en étoient fort misérables, mais que leur misère étoit la raison qui empêchoit les Vaisseaux de les visiter.

Pendant cet entretien, Roberts observa un Nègre qui paroissoit prêter l'oreille avec une attention extraordinaire; & jetant les yeux plus particulièrement sur lui, il crut remarquer qu'il ne ressembloit pas aux Nègres de Guinée, mais qu'il étoit bazané comme les Arabes des Parties Méridionales de Barbarie, & qu'il avoit les cheveux droits & bruns, quoiqu'assez courts. Tandis qu'il le considéroit, il fut extrêmement surpris de lui entendre dire en Anglois, que l'Île produisoit quantité de richesses qui n'étoient pas connues des Portugais, & dont les Insulaires ignotoient l'usage; telles que de l'or, de l'ambre gris, de la cire & diverses bois de teinture. En s'expliquant davantage Roberts apprit avec une joye égale à son étonnement, que cet Étranger étoit Anglois, né à Carleon sur la riviere d'Usk, dans le Pays de Galles; que son nom étoit Charles Franklin, & qu'il étoit fils d'un Juge de Paix. Il avoit commandé plusieurs Bâtimens de Bristol. Dans un voyage aux Indes Occidentales il avoit été pris par le Pyrate *Barthelemy*, & conduit sur la Côte de Guinée, d'où il avoit trouvé le moyen de s'échapper. Il s'étoit réfugié à Sierra Leona, chez un Prince Nègre, nommé *Thome*. Barthelemy avoit employé les menaces pour l'arracher de cet azile; mais le Prince *Thome*, fidele à ses promesses, lui avoit fait une réponse fiere & méprisante, qui avoit obligé le Pyrate à se retirer. Après son départ, le Capitaine *Plunket*, Chef du Comptoir Anglois de Sierra Leona, ayant entendu parler de Franklin, & le prenant pour quelque Scélerat de la Troupe du Pyrate, l'avoit fait demander au Prince *Thome*, dans la seule vûe de le condamner au supplice, suivant la rigueur des Loix Angloises. Le Prince Nègre en avoit averti Franklin, sans lui cacher qu'il étoit embarrassé par la crainte de déplaire aux Anglois. Franklin, comprenant qu'il lui seroit difficile de prouver son innocence, l'avoit conjuré d'attendre l'arrivée de quelque Vaisseau de Bristol, dont il connoît le Capitaine. Son malheur avoit touché si vivement le Prince, qu'il avoit obtenu le renouvellement de sa protection avec un redoutable serment. Cependant, Plunket ne se relâchant pas dans ses instances, il avoit souhaité pour l'intérêt de la paix, d'être envoyé plus loin dans les terres, & le Prince ne lui avoit pas refusé cette faveur. Outre le motif de sa sûreté, il avoit appris qu'on trouvoit beaucoup d'or dans l'intérieur du Pays, sur-tout entre douze & treize degrés de latitude, tant du Nord que du Sud, & peut-être jusqu'à l'extrémité méridionale de cette vaste Région. Le Prince *Thome* l'envoya au Roi de Bembolu, accompagné de quatre Gardes & d'un *Bâton d'Etat*, qui lui renvoya lieu d'une Lettre de créance. Son voyage avoit duré sept jours, & sur le calcul de sa marche il croyoit avoir fait environ cent milles. Il avoit passé dans sa route par plusieurs Villes, où il avoit été fort bien reçu. Pendant les qua-

ROBERTS.
1722.

Fauvet. de l'Île.

Roberts trouve un Anglois nommé Franklin.

Aventures de Franklin.

Fidélité d'un Prince Nègre.

Endroit de la Guinée où l'on trouve beaucoup d'or.

ROBERTS.
1722.

Franklin est en-
voïé au Roi de
l'Amérique.

Les premiers jours il n'avoit fait aucune remarque importante : mais il avoit ensuite observé que l'or étoit fort commun parmi les Habitans. L'attention que ses Gardes avoient continuellement sur lui l'avoit empêché de prendre des informations. Il apprit d'eux-mêmes qu'ils avoient ordre de lui ôter toutes les occasions d'acquiescer trop de lumières, & de le conduire par les routes les plus défectives ; mais sur-tout de ne pas lui laisser la liberté d'écrire. Le Prince Thome avoit eu soin de lui prendre tous ses papiers, sous prétexte de les conserver jusqu'à son retour ; mais les Negres étant persuadés que les Blancs sont autant de *Fittars* ou de Sorciers, s'imaginent que le Diable ou quelque Génie, est toujours prêt à leur fournir les commodités dont ils ont besoin. Enfin, il étoit arrivé à la Cour du Roi de Bembolu, où la vue du Baron d'Etat l'avoit fait recevoir avec beaucoup de civilité & d'affection. Il y avoit fait l'admiration du Roi & de tout son Peuple, qui n'avoient jamais vu d'Européen dans leur Ville.

Roberts ayant remarqué, pendant le discours de Franklin, que les Negres qui étoient autour de lui l'écoutoient fort attentivement, leur demanda s'ils avoient compris quelque chose à son récit. Ils lui dirent que non, mais qu'ils admiroient que le Seigneur Carolos (ils donnoient ce nom à Franklin) eût trouvé le moyen de lui parler dans une Langue qu'ils n'entendoient pas. Franklin leur apprit alors qu'il étoit du même Pays que Roberts. Une nouvelle si surprenante fut répandue aussitôt dans toute l'Assemblée. Ils venoient tous prier Roberts de la confirmer de sa propre bouche, parce qu'ils ont pour principe de ne pas s'en rapporter au témoignage d'autrui lorsqu'ils peuvent employer celui de leurs propres sens.

Roberts veut
voir la Ville des
Negres.

Difficultés in-
formantables du
chemin.

L'impatience de Roberts étoit de voir leur Ville. Franklin lui en avoit représenté le chemin comme inaccessible, par la multitude de rochers escarpés & pointus qu'il falloit traverser. Les Negres, qu'il interrogea aussi, confirmèrent la même chose, & lui firent une description extravagante de leur Isle. Cependant comme le Gouverneur & le Prêtre l'avoient fait inviter à les aller voir chez eux, il résolut de surmonter toutes les difficultés, d'autant plus que dans le lieu où il étoit, il se voyoit exposé le matin & le soir à périr par la chute des pierres, qui rouloient du sommet de la montagne. Les Negres lui dirent que ces mouvemens venoient des chevreux sauvages qui se retiroient le soir sous les rocs. En effet l'Auteur observe que l'Isle entière, n'est qu'un composé de montagnes, qui s'élèvent l'une au-dessus de l'autre, & que le sommet de l'une étant comme le pied de l'autre, elles forment ensemble une espèce de dôme. Lorsqu'il se fut déterminé à partir, Domingo voulut lui servir de guide, avec la précaution de le lier derrière lui, pour le soutenir dans sa marche. La première partie du chemin se fit assez facilement ; & l'on s'arrêta pour prendre quelques momens de repos. Mais en avançant plus loin, Roberts s'aperçut bientôt qu'il lui seroit fort difficile de continuer. Quelques Negres s'écartant pour chercher une meilleure route, firent tomber une grosse pièce de roc, qui mit en danger tous ceux qui les suivoient. Domingo déclara qu'il n'exposeroit pas le Capitaine Anglois pendant le jour, parce que l'ardeur du Soleil rendoit les rocs moins capables de consistance & les pierres plus faciles à se détacher ; au lieu que l'humidité de la nuit formoit une espèce de ciment qui les arrêtoit. Sur ce raisonnement, dont Roberts ajoute qu'il re-

connut la vérité par son expérience, on ne pensa qu'à retourner au lieu d'où l'on étoit parti. Domingo proposa de faire venir une Barque pour gagner la Ville par la voie de la mer. Quoique ce dessein demandât plusieurs jours, Roberts le vit forcé d'y consentir par les premières atteintes d'une violente fièvre. Tant de chagrins & de fatigues, joint à l'ardeur excessive du Soleil qu'il falloit essuyer continuellement, avoit épuisé ses forces. Il tomba dans une maladie si dangereuse, que pendant plus de six semaines son Matelot & Franklin désespérèrent de sa vie. Les Negres lui rendirent plus de services & de soins qu'il n'auroit pu s'en promettre dans la région la plus polie de l'Europe, & la plus affectionnée aux Anglois. Enfin lorsqu'il fut en état d'entrer dans la Barque, les Negres qui se chargerent de le conduire avec Domingo prirent au Sud-Ouest, & trouverent toujours la mer fort calme; au lieu que de l'autre côté le vent ne cessa pas de se faire sentir, sur tout à mesure que le Soleil s'approche du Méridien. On arriva le soir à *Furno*, où Roberts trouva un cheval du Gouverneur, sur lequel il monta pour se rendre à sa maison. Ce n'étoit proprement qu'une cabane. Il y fut reçu fort civilement; mais ayant promis à Domingo de loger chez lui, il se rendit ensuite chez le Signor Anroio, Pere de ce Negre. On y avoit déjà pris soin de lui préparer un lit, secours précieux, si l'on considère le Pays & les Habitans. Il étoit composé de quatre pieux, enfoncés dans la terre à de justes distances, & de quatre pièces de bois informes qui les joignoient ensemble, sans autre lien que des cordes de Bananier. Le fond étoit rempli d'une paille de cannes, sur laquelle on avoit mis une grande quantité de feuilles sèches de Bananier, couvertes d'une narte; & pour draps, deux pièces d'une étoffe blanche de coton. La courte-poinre étoit aussi de coton à raies bleues & blanches.

Roberts passa deux mois dans la maison du Seigneur Antonio Gomez, sans pouvoir se rétablir. Mais ayant commencé à reprendre ses forces, il se fit un amusement de la pêche. Il employoit souvent trois ou quatre jours entiers à cet exercice. Les Negres portoit le bois dont ils avoient besoin pour allumer du feu & faire cuire le poisson. Ils trouvoient du sel sur les rocs, où la chaleur du Soleil le formoit naturellement de l'eau de la mer.

Dans la familiarité où Roberts vivoit avec les Negres, il s'informa quels Vaisseaux ils avoient vus dans leur Isle depuis quelques années. Il n'en étoit arrivé que deux dans l'espace de sept ans; l'un d'Angleterre, qui avoit acheté des Porcs; l'autre, Portugais, qui transportant des Esclaves de S. Nicolas au Brésil, avoit relâché à S. Jean pour faire de l'eau, mais s'étoit vu enlever de dessus ses ancres par une violente tempête. L'intention de Roberts étoit de passer dans l'Isle de S. Philippe, où il sçavoit que les Vaisseaux abordoient plus souvent. Après de longues réflexions, il prit le parti de rassembler tous les débris de sa Felouque, & d'en composer une Barque, avec le secours des Negres. Il lui donna vingt-cinq pieds de long, sur dix de largeur, & quatre pieds dix pouces de profondeur. Il la calfata de coton & de moufle, avec un enduit de suif mêlé de fiente d'âne. Cette composition acquit tant de dureté en séchant au Soleil, que non-seulement la chaleur n'étoit pas capable de la fonder, mais que l'eau de la mer, ne pouvoit l'endommager. La fiente d'âne la défendoit contre les poissons, qui auroient mangé le suif sans ce mélange. D'ailleurs Roberts n'auroit pu se procurer assez de suif pour fournir à tout

ROBERTS.

1722.

Il y va par mer.
Malade qui l'arrête.

Il arrive à Furno & à la Ville.

Description de son lit.

Il s'amuse à la pêche.

Il forme une Barque des débris de la Felouque.

ROBERTS.

1722.

Frank la Polonoise ; ce qui ne l'empêche pas de partir.

Diverses Bayes de l'Isle Saint-Philippe.

Il arrive à celle de Lagiate.

Il retourne à Saint-Jean pour reparer sa Barque.

Comment il se fait une voile & des habits.

l'ouvrage ; car il observe que quarante Chevres ne lui en donnoient pas plus de cinq livres , & qu'une Vache grasse n'en rendoit pas davantage.

Lorsqu'il crut avoir mis sa Barque en état de supporter la mer, il obtint des Negres une ancre qu'il avoit pêchée après le départ du Vaisseau Portugais , dont on a raconté l'accident. Il s'approcha ainsi de Furno , d'où il se rendit à la Ville , pour y faire ses derniers adieux : mais il fut fort surpris que Franklin , après lui avoir promis constamment de s'embarquer avec lui , eut changé tout d'un coup de résolution. Il affecta de paroître satisfait de ses raisons ; & sans autre compagnie que son Marelot , & six Negres qui s'étoient offerts à le suivre, il partit deux heures avant le jour , avec la marée du matin. Son espérance étoit de pouvoir traverser le Canal avant les vents dont on a parlé, qui sont ordinairement fort impétueux vers midi. Il gagna le vent au-dessus de *Villa* , pour tomber à *Fonte de Villa* , qui est une Baye sablonneuse , mais où il se crut obligé d'entrer , parce que le vent commençoit à tourner au Nord. Il eut la patience de suivre la Côte jusqu'à la pointe de (*) *Nossa Singora* , qu'il doubla heureusement , & s'engageant dans la Baye du même nom, il y mouilla sur six brasses. Cette Baye est aussi sablonneuse , mais l'eau fort claire , & plus tranquille qu'à *Fonte Villa* , du moins pendant le vent qui souffloit. Cependant Roberts s'y arrêta peu , sur l'avis de quelques Negres envoyés par Thomé-Santi , qui lui conseillèrent de gagner une autre petite Baye , nommée *Lagiate* , où la mer étoit si unie , avec si peu de difficulté au rivage , qu'il pourroit s'en approcher & descendre à toute heure. Ils s'offrirent à lui servir de Guides jusqu'à la Baye. Thomé-Santi commandoit la Cavalerie de l'Isle. Il avoit reçu ordre du Gouverneur de s'avancer sur les Dunes jusqu'à *Nossa Singora* , pour la sûreté de la Côte , en attendant qu'on fut informé quel étoit le dessein de Roberts.

La Baye de *Lagiate* étoit telle que les Negres l'avoient représentée. Roberts trouva dans l'Isle de S. Philippe , qui se nomme aussi *Fuogo* , deux Chateaux Negres qui avoient été élevés au comptoir François du Senegal , & qui avoient ensuite passé cinq ans à Nantes en Bretagne pour se perfectionner dans leur profession. Ils lui firent appercevoir tant de défauts dans sa Barque , qu'il se détermina à retourner avec eux dans l'Isle de S. Jean , où le bois étoit en abondance. Thomé-Santi & quelques autres Passagers lui demandèrent la permission de l'accompagner. Il mit à la voile une heure avant la marée , & profitant d'un vent Sud qui dura jusqu'à la pointe de *Nossa Singora* il eut le bonheur d'y arriver avant le reflux. Ensuite ouvrant la pointe , il ne fut pas moins heureux à trouver le vent de commerce qui le fit avancer jusqu'à *Balleavillier* avant la fin du reflux. Mais trouvant ensuite le vent au Nord , il craignit de ne pouvoir gagner *Furno* avec la marée suivante , ce qui lui fit jeter l'ancre à *Balleavillier* , pour attendre celle d'après. Elle le servit si bien avant la fin de la nuit , qu'étant parti à quatre heures du matin , il arriva vers midi à *Furno*. Ses Passagers lui donnerent dix robes de coton , qui lui servirent à faire une fort bonne voile , & des habits pour lui & pour son fidèle Marelot.

Il se passa deux mois avant que les réparations de sa Barque fussent achevées. Enfin remettant à la voile , avec la résolution de se rendre à S. Jago , il ne laissa pas de toucher à S. Philippe , pour y remettre Thomé-Santi & les autres Passagers. Il y passa trois jours , à prendre de l'eau & des provisions ; après

(*) Nom corrompu , pour *Neufra Segora*.

quoï, partant pour S. Jago, il confesse que s'il n'employa que dix jours à ce passage il en eut l'obligation à la connoissance qu'il avoit du courant, sans quoi les difficultés qu'il eut à vaincre seroient devenues peut-être insurmontables. Il chercha la Baye qui s'appelle *Rivero das Bhaikas*; mais après y avoir monillé, le chagrin de n'y voir aucun Vaisseau & d'y trouver fort peu de sel, lui fit prendre le parti de gagner l'Isle de May. Il s'étoit fait une petite cargaison de Courges & de Maiz, dont il espéroit tirer beaucoup de profit dans cette Isle, où il n'ignoroit pas qu'on étoit affligé depuis long-tems par la famine. Son expérience lui avoit appris que la meilleure route pour se rendre à l'Isle de May étoit de gagner la pointe Nord de S. Jago. Il leva l'ancre, pour l'aller jeter, à la marée suivante, dans la Baye de *Rivero de Pinta*. La marée d'après il gagna *Porto Terrasfall*, où il fut obligé d'attendre pendant treize jours un meilleur tems. Enfin faisant une marée contre le vent, il s'avança jusqu'à *Porto Facienda*. Mais n'ayant pu gagner la pointe du Nord, il vint tomber dans une Baye inconnue, qu'il nomma *Porto Signore Georges*, par des raisons qui vont être expliquées. L'entrée de cette Baye est formée par quantité de rocs, dont le plus large ne l'étoit pas de plus d'un jet de pierre, la plupart élevés au-dessus de l'eau, & s'étendant à plus d'un mille du rivage: mais, avec beaucoup d'attention & de défiance, il trouva le moyen de passer au travers de tant d'écueils. Il se trouva dans la Baye comme dans un nid aussi sûr qu'agréable, à couvert de tous côtés, & sans découvrir même la mer, à qui les rocs servent comme de rempart. Le fond étoit de sable mêlé de limon, depuis cinq brasses jusqu'à trois. Il vit bientôt paroître un Homme fort âgé, suivi de quatre Esclaves armés de lances, qui se pria civilement de descendre à terre, & qui lui offrit dans l'intervalle un melon d'eau. Il prit lui-même la peine de le couper, avec un air de goût & de propreté qui sembloit marquer un homme de distinction. Roberts trouva le melon excellent; mais il sentit d'abord peu de penchant à suivre l'Etranger, parce qu'il se souvenoit d'avoir appris que cette partie de S. Jago est habitée par des Bandits, qui s'y sont une retraite contre les poursuites de la Justice. Cependant il sçavoit aussi que cette race de Brigands se laisse gagner de bonne foi par les présents & les témoignages d'amitié. Cette pensée lui fit prendre la résolution de descendre à terre. Il y fut reçu par le Vieillard avec beaucoup de civilités, & sans se rendre importun par sa curiosité il apprit bientôt de lui-même qu'il se nommoit *Signore Georges Wharela*; qu'il étoit le Juge du Pays; que toutes les terres qu'on pouvoit découvrir de la Baye lui appartenoient; qu'il avoit des mines d'argent dans son domaine, mais qu'il ignoroit le moyen de les mettre à profit, & que jusqu'alors il n'avoit pas voulu faire venir les Artistes de la Ville, dans la crainte que le Roi de Portugal ne se fût de ses richesses. Cependant il promit de faire voir à Roberts quelques essais de ses mines.

Il en fit apporter le lendemain. Mais Roberts, qui avoit trop d'expérience pour être trompé par de fausses apparences, ne trouva dans le minéral qu'un morceau de roc feuilleté, avec un mélange de quelques paillettes blanches qui brilloient au soleil comme de petits grains de cristal. Le Vieillard assez surpris de ne pas remarquer dans ses yeux les marques d'admiration auxquelles il s'attendoit, fit emporter tristement ses essais, & ne laissa pas de lui faire

X x iij

Le Bateau
1722.

Il passa à Saint
Jago, d'où il vint
visiter l'Isle de
May.

Baye inconnue
qu'il nomma
*Porto Signore
Georges*.

Retourne du
Signore Georges
Wharela.

Ses mines d'ar-
gent.

Roberts les trou-
ve fausses.

ROBERTS.
1721.

Il jette l'ancre
dans l'île de S. Jago.

Il se rend à Kalyete
dans l'île de
M. J.

Diverses con-
tes de Roberts.

Baye de Bighu-
de.

Porto Sine no-
me.

Porto Formosa.

C'est-à-dire que
Roberts est, il est
originaire de Thavar.

présent d'un Chevreau gras & de quelques pintes de lait.

Le tems ayant changé pendant la nuit suivante, Roberts en profita le lendemain pour s'avancer jusqu'à *Bigude*, qui est la pointe Nord-Est de S. Jago. Vers midi, le vent devint Nord-Est, & le servit si heureusement qu'il eut à trois heures la vue de l'île de May, & celle de *Monte Pinofo*, qui portoit Sud par Est. Dès le lendemain il mouilla dans *Porto Englefe*, que les Habitans de l'île nomment *Yindof* : mais n'y trouvant pas de Vaisseaux, & la Côte lui paroissant inégale, il remit en mer pour gagner *Kalyete*, ou *Paceco*, qui est au-dessus de Kalyete. Il auroit pu s'arrêter à Paceco, s'il n'eut fait réflexion que les mines de sel en sont trop éloignées. Ayant poussé jusqu'à Kalyete, où il jeta l'ancre, il s'y fit apporter du sel par les Habitans, qui prirent en échange les denrées qu'il avoit sur sa Barque.

Tandis qu'on chargeoit le sel, les Negres dont l'équipage de Roberts étoit composé, s'étant imaginés que son dessein étoit de les transporter à la Barbade avec cette cargaison, l'abandonnerent sans lui avoir témoigné leur défiance. Il demeuroit dans le dernier embarras, avec son unique Matelot, lorsque deux autres Negres, l'un natif de S. Nicolas, l'autre de S. Antoine, vinrent lui offrir leurs services. Le dernier assura qu'il se feroit plus avantageusement de son sel dans l'île de S. Antoine, & qu'il y pourroit prendre un grand nombre de Tortues, pour les aller vendre ensuite à S. Nicolas où les provisions étoient encore fort rares. Roberts suivit d'autant plus volontiers cette ouverture, que s'il ne pouvoit gagner ces deux îles il étoit sûr d'avoir pour le vent celle de S. Jago, où il pourroit toujours tomber.

Il partit de Kalyete, dans cette résolution ; mais le vent secondant mal son dessein, il abandonna le projet d'aller à S. Nicolas & à S. Antoine, pour se rendre droit à S. Jago, en portant vers la pointe Nord-Est de cette île. Il y trouva une belle Baye, d'environ deux lieues de largeur, au Sud de Bighude, & n'apprenant pas qu'elle eût de nom, il lui donna celui de Porto Sine Nome. Il y jeta l'ancre dans un lieu fort commode ; mais le Negre de S. Antoine lui dit que cette station n'étoit pas sûre, parce que c'étoit la principale habitation des Bandits. A peine avoit-il cessé de parler, qu'il leur vint du rivage un volée de pierres, qui fut suivie d'une autre, & qui n'auroit pas reçu d'interruption, si Roberts ne s'étoit avisé de nommer aux Negres qui l'insultoient du rivage, le Seigneur Georges Wharela, comme un de ses meilleurs Amis. A ce nom ils lui promirent la paix & leur amitié. Cependant il sentit peu d'inclination à demeurer plus long-tems près d'eux ; & levant l'ancre dans un tems fort calme, il se servit de ses rames pour gagner *Porto Formosa*, où il prit de l'eau & du bois.

Étant descendu lui-même au rivage, il y rencontra le Signor *Antonio Thavar*, un des plus distingués du Canton, qui ne marchoit pas sans être accompagné de huit Esclaves armés de lances & de pistolets. Il étoit obligé à cette précaution par le voisinage de *Wilhanças* & de *Terrafall*, autres habitations de Bandits ; & lorsque Roberts lui eut appris l'accueil qu'il avoit reçu à Porto Sine Nome, il le félicita du bonheur qu'il avoit eu d'échapper à cette dangereuse race. Thavar étoit un blanc de race Portugaise, & d'un caractère si obligeant qu'il offrit à Roberts une demie douzaine de ses Negres pour lui faire sa provision de bois. Le lendemain il lui envoya un Ane chargé de vivres

& de fruits. Enfin les civilités s'étant soutenues jusqu'au départ, il lui fit présenter, le dernier jour, de six fromages, de quantité de Poisson, & d'une calbasse remplie de miel.

Roberts quitta Porto Formosa, pour suivre la Côte avec un excellent vent jusqu'à Porto Madera. Il y mouilla contre un roc, sous lequel il étoit fort à couvert ; mais le lieu n'étant point habité, & le chemin paroissant très-mauvais jusqu'à la Ville de S. Jago, il se remit à suivre les Côtes vers *Praya Formosa*, & de-là jusqu'à *Porto Lobo*, où il reçut une lettre du Commandant Général de toutes les Isles du Cap-Verd, avec un Homme & un Cheval pour le conduire à la Ville. Ainsi laissant sa Barque à l'ancre, il entreprit le chemin par terre. On ne lui parloit que de vingt-milles, mais il en trouva plus de quarante.

Le tems approchoit où l'air devient extrêmement dangereux à S. Jago. Roberts assure qu'à l'exception de *Cachao*, le continent de Guinée n'a pas de lieu plus mal sain que cette Isle pendant les mois de Juin & de Juillet. D'ailleurs c'est la saison de l'année où l'on y voit arriver le moins de Vaisseaux. Avec ces lumieres, il conservoit toujours le desir de gagner quelque Isle au-dessus du vent, sur-tout celle de S. Nicolas, où il y avoit le plus d'apparence de trouver quelque Bâtiment de l'Europe. Aussi ne s'arrêta-t-il à S. Jago que pour y faire l'échange de son sel & se procurer une assez bonne cargaison de Maiz, de Manioc, de Noix de cocos, de Plantains & de Bananes. Ensuite ayant remis promptement à la voile, il s'efforça de gagner l'Est de l'Isle, non-seulement parce qu'il pouvoit s'avancer de-là plus facilement avec un vent de Sud ou d'Ouest, mais encore parce que c'est le côté de l'Isle où les Rades sont les plus sûres, à la réserve néanmoins de Kalyete & de S. Martin. S'étant donc avancé jusqu'à la hauteur de *Porto Lobo*, il se proposa d'abord de toucher, s'il étoit possible, à Bona-Vista, où le marché est excellent pour les provisions. Mais le courant du Nord lui fit abandonner cette résolution, & prendre celle de se rendre à Porto Madera, où il attendit le vent pendant huit jours. Enfin le trouvant favorable, il porta droit à l'Isle de May. Vers la fin du jour, un autre vent le força de mouiller devant Kalyete. Il prit le lendemain vers l'Est, en côtoyant par *Paceco*, & *Navia Coverada*, à la vue de plusieurs feux que les Habitans allumoient dans l'espérance de l'attirer dans leurs Cantons. Mais il étoit résolu de n'interrompre sa course qu'après avoir passé les *Gallons*, qui sont une longue chaîne de rocs, au Nord-Est de l'Isle. Alors il porta directement vers Bona-Vista, où il seroit bientôt arrivé, s'il n'eût été surpris par un calme, suivi de vents incertains qui le firent errer pendant trois semaines dans le Canal. Il fut forcé de tourner autour de la pointe Sud de l'Isle, où il eut l'occasion d'observer ce que les Pilotes appellent la riviere, & qui n'est qu'une chaîne de rocs abîmés & de sables cachés, entre lesquels la mer passe & bat, l'espace d'une lieue & demie, avec beaucoup de violence. Cependant il s'y trouve des canaux assez profonds pour le passage de toutes sortes de Bâtimens. Roberts en prit un qui n'avoit pas moins de trois ou quatre brasses d'eau. Mais le battement de la mer est si effrayant qu'on le croiroit beaucoup plus dangereux. Enfin s'étant approché de Bona-Vista, il entra dans la Rade Angloise, où il trouva une petite Barque Portugaise, abandonnée par les Pyrates. Il s'en servit pour faciliter sa cargaison de sel. On étoit

ROBERTS.
1721.

Porto Madra.

Praya Formosa.
Futuo 1.

Mouillage de
Saint-Jago.

Ville de Saint-
Jago.

Le vent.
Jago.
Navia Coverada.
Il y a beaucoup
des Guinées.

ROBERTS.
1724.
Arrivée d'un
Bâtiment de Bristol.
Bons-Vista.

alors au milieu du mois d'Août 1724. La saison étoit devenue si pluvieuse que ce travail lui prit trois semaines.

Dans cet intervalle il vit arriver un Bâtiment de Bristol, dont le Capitaine lui témoigna tant d'amitié qu'il n'auroit pas balancé à le suivre, s'il n'eût appris de lui-même le véritable dessein de son voyage. Ici Roberts, sans nommer cet Officier, déclare que son projet lui parut contraire à ce qu'il nomme la Justice universelle, & que c'est la raison qui l'empêche de rapporter son nom, comme ce fut celle qui lui ôta la pensée de le suivre. Cependant il assure qu'il n'étoit pas question de Pyratérie.

Franges Passa-
gers qu'il avoit à
bord.

Il fut si bien traité par le Capitaine de Bristol, que malgré toutes ses précautions ce changement de régime lui causa plusieurs jours de fièvre. Mais les secours qu'il reçut de la même main le délivrèrent bientôt de ce fâcheux accident. L'obscurité où il affecte ici de s'envelopper ne l'empêche pas de nous apprendre que le Capitaine avoit à bord l'Evêque de S. Jago & le Visiteur Général, avec leur Cortège, qui alloient visiter toutes les îles; après quoi le Visiteur devoit faire la visite de toute la côte de Guinée qui est sous la domination du Roi de Portugal. Quel moyen de s'imaginer comment tant d'honnêtes Portugais pouvoient se trouver sur un Bâtiment de Bristol, où ce qu'il y avoit de contraire à la Justice universelle dans la commission qu'un Anglois prenoit de les conduire? A moins que son dessein ne fût peut-être d'abuser de leur confiance pour les retenir prisonniers, & leur faire acheter leur liberté. Il pouvoit l'avoir communiqué à Roberts, qui dans ses principes de religion & d'honneur avoit sans doute refusé d'y consentir. Mais cette explication n'est qu'une conjecture. Il falloit d'ailleurs que le Capitaine ne fût pas un Homme sans mœurs & sans probité, puisque l'Evêque de S. Jago, surpris des marques d'affection qu'il donnoit à Roberts, lui ayant demandé s'il étoit son Paten; il répondit d'un ton romain: c'est un Chrétien, un Protestant, un Homme, & mon Compatriote; quatre titres qui lui donnent droit à mes services & à mon amitié.

Con-
cette
événement.

Rade de Porto
Gispy.

Roberts partit la nuit suivante, pour l'Île de S. Nicolas, qui est la plus renommée pour le commerce des Anes. Il se fait particulièrement aux mois de Novembre & de Décembre, au lieu que celui de Janvier est la saison ordinaire pour la cargaison du sel. En arrivant à S. Nicolas, Roberts chercha la Rade qui se nomme *Porto Ghuy*, parce que la mer y est plus tranquille que dans celle de Paraghisi. Il y entra le lendemain, & dans peu de jours il fit l'échange de son sel, mesure pour mesure, contre du Maïs & du bled d'Inde.

La Barque de
Roberts se brisa
contre les rochers.

De petites pluies, qui commençoient à tomber par intervalles lui firent craindre l'arrivée des vents du Sud ou de l'Ouest, qui étoient les seuls qu'il eût à redouter. Mais les Negres l'assurèrent qu'il ne devoit pas s'alarmer, & lui montrant une montagne pointue qui se nomme *Monte Fradre*, ils lui apprirent que le brouillard dont elle étoit couverte annonçoit toujours les vents du Nord aussi long-temps qu'elle en seroit enveloppée. Malgré ces assurances, il s'éleva un orage qui brisa la Barque de Roberts contre les Rochers. Heureusement, il étoit alors à terre avec tous ses gens.

Son unique ressource consistoit dans quelques lettres de recommandation qu'il avoit obtenues à Bona-Vista, de l'Evêque de S. Jago & de ses Prêtres.

Il en avoit une de l'Evêque pour deux Religieux de S. Antoine, L'Aumônier de ce Prélat, qui étoit le même Prêtre que le Pyrate Rusfel avoit pris à Saint Nicolas, lui en avoit donné une aussi pour son Successeur. Avec ce secours il se rendit à la Ville, où il fut si bien reçu, que le Successeur du Prêtre ayant besoin de bois pour élargir le Chœur de son Eglise lui offrit aussi - tôt dix dollars des débris de sa Barque. Et, pour s'en assurer la possession, il prononça une excommunication publique contre ceux qui en détourneraient un seul clou. Roberts se trouva plus riche en argent qu'il ne l'avoit été depuis plusieurs années. Mais il fut attaqué d'une fièvre tierce, qui le rendit fort languissant jusqu'à la fin d'Octobre. Les secours qu'il reçut du Prêtre & des Habitans contribuèrent beaucoup moins à sa santé que l'heureuse nouvelle qu'il reçut enfin de l'arrivée d'un Vaisseau Anglois, qui avoit jetté l'ancre à Terrafall. Tandis qu'il cherchoit à se procurer un Cheval pour ce voyage, on lui apporta une lettre du Capitaine, dont le nom étoit John Harfoot, qui se trouva heureusement de sa connoissance. Ayant appris des Negres le nom & les infortunes de Roberts, il s'étoit hâté de lui écrire pour le presser de se rendre à bord. Leur joie fut extrême de se revoir. Harfoot devoit faire voile à la Barbade. Il tira beaucoup d'avantage des conseils de Roberts pour faire sa cargaison ; & partant ensemble ils s'arrêtèrent quelques jours à Bona-Vista. Ensuite ils partirent par l'Isle de May, d'où ils allèrent jeter l'ancre à Porto Praya dans celle de S. Jago. Ils y trouverent un autre Vaisseau Anglois, qui revenoit des Côtes de Guinée avec sa cargaison d'Esclaves, de cire & de dents d'Elephans pour Lisbonne. Le nom du Capitaine étoit Moysé Durel, & celui du Vaisseau le *Merry Thought*. Roberts ne balançoit point à saisir cette occasion pour retourner droit en Europe. Il partit le 15 de Novembre avec Durel, en portant au Nord, dans la vue de se rendre à *Porto Cidade*. Mais le Bâtiment commençant à faire eau, on fut obligé de relâcher à Sainte Lucie. Quelques autres disgrâces, qui lui arriverent dans ce Port, le mirent en si mauvais état, que Roberts conseilla au Capitaine de tourner vers la Barbade. Il y avoit à bord cent quatre-vingt Esclaves, un Supercargo Portugais, quelques Officiers de la même Nation, & le Seigneur *Antonio de Barra*, dernier Gouverneur de Cachao. Ce Gentilhomme fit quelques objections contre la Barbade, & représenta particulièrement que ce n'étoit qu'une petite Isle. Roberts lui répondit qu'à la vérité c'étoit une Isle ; mais qu'à la réserve d'un Roi, d'un Patriarche, & d'un Homme noble, il n'y avoit rien à Lisbonne qu'on ne pût trouver dans l'Isle de la Barbade. On se déterminâ enfin à prendre cette route ; mais le Capitaine, pour justifier sa conduite, eut soin de faire signer sa résolution par tous les Officiers Portugais. On arriva dans la Baye de Carille le 15 de Decembre 1724. On y passa quelques semaines, & remettant à la voile pour Lisbonne, on eut la vue des Côtes du Portugal au commencement du mois de Mars. Roberts trouva au Port de Lisbonne Alexandre *Baxter*, Commandant d'un Brigantin, qui lui accorda généreusement le passage jusqu'à Londres, où il arriva sur la fin de Juin, avec son fidele Marcelor.

ROBERTS.

1724.

Secours qu'il trouve dans sa disgrâce.

Arrivée d'un Vaisseau Anglois commandé par un de ses amis.

Il rencontre un autre Vaisseau Anglois sur lequel il part pour l'Europe.

Il est forcé d'aller à la Barbade.

Son arrivée au Portugal & de là à Londres.

ROBERTS.
En
divers tems.

CHAPITRE VI.

Description des Isles du Cap-Verd.

INTRODUCTION.

IL se trouve assez de Voyageurs qui nous ont donné une courte Description de quelque Isle du Cap-Verd, à laquelle ils ont touché en faisant voile vers le Sud; mais le Capitaine Roberts est le seul qui en ait publié la Description générale. Aussi sera-t-elle le fondement de cet article, en y joignant, suivant notre méthode, les Observations des autres Ecrivains.

Roberts, après avoir donné, dans la première Partie, l'histoire de ses propres aventures, présente, dit-il, dans la seconde, le détail de ses Remarques sur la nature, la situation, les productions & les usages des Pays du Cap-Verd. Il distingue deux tems de sa vie, auxquels il rapporte ses lumières : celui du Commerce qu'il a fait dans ces Isles; & le dernier tems, où n'ayant guères d'autre qualité que celle de Voyageur, & même d'Habitant, il a pu satisfaire encore plus soigneusement sa curiosité. Aux remarques qu'il a faites de ses propres yeux, il a joint celles qu'il a pu recueillir du témoignage des Habitans naturels, quand il les a trouvées dignes de son attention & de sa confiance. Car les Peuples de ces Isles ayant quantité de notions confuses que leurs Ancêtres ont apportées de Guinée, il s'est dispensé de recueillir toutes ces fables.

Il s'est attaché particulièrement à tout ce qui concerne le Commerce, soit pour la nature des productions, soit pour la commodité des lieux. La Carte qu'il a pris la peine de composer appartient proprement à son Ouvrage; c'est-à-dire qu'elle répond à tous les lieux dont il fait la description. Il en relève beaucoup l'exactitude. En effet, comme on a déjà vu dans la Relation de son Voyage qu'il y a peu d'Isles dont il n'ait suivi les Côtes, & qu'il passoit continuellement de l'une à l'autre, on conçoit que sa Carte mérite beaucoup de préférence sur celles qui ont été publiées par des Voyageurs moins instruits; du moins par rapport à la distance mutuelle des Isles, à leur figure & à leur grandeur. A l'égard du point de leur situation, il peut rester quelque doute; non que Roberts n'ait pris soin de marquer la latitude & même la longitude de chaque Isle à la tête de sa description; mais on ne voit pas que ces positions aient été observées, à l'exception de celle de Paraghihi; ou si elles l'ont été, on ne fait pas connoître particulièrement dans quel lieu, ce qui les rend de fort peu d'usage. On peut supposer à la vérité qu'elles ont été prises au milieu de chaque Isle; mais quand cette supposition auroit plus de vraisemblance, elle ne pourroit regarder que Mayo & S. Philippe, puisqu'elles sont les Côtes Septentrionales des Isles de Sal & de S. Jean, & les Côtes Méridionales de S. Jago, S. Nicolas & S. Antoine, répondent fort bien aux latitudes qui sont marquées dans la Description. La Carte de Roberts ne paroît pas plus sûre pour les longitudes; car si elles s'accordent avec sa Description sur les Côtes Orientales de Sal, de Bona-Vista, de S. Jago & de S. Philippe, les mêmes Côtes sont trop à l'Ouest de quatre minutes pour

Observations
sur la Carte de
Roberts, & sur
ses défauts.

l'Isle de May, & trop à l'Ouest aussi de vingt minutes pour celle de S. Jean; tandis qu'au contraire celles de S. Nicolas y sont trop peu de vingt-deux minutes, & celles de S. Antoine trop peu aussi de cinquante-trois. Il est donc certain que les latitudes & les longitudes de Roberts ne sont point exactes, ou que les Plans ont été gravés avec beaucoup de négligence. On est porté à faire tomber le reproche sur les Graveurs, quand on considère que les contrariétés de la Carte & de la Description pouvoient être accordées facilement.

Il faut encore observer que si Roberts a marqué sur les Côtes plusieurs Places qui ne se trouvent pas dans les autres Cartes, en leur reprochant cette omission, il n'a pas laissé d'en omettre quelques-unes qui l'exposent à la même censure, telles que *Ribeira Grande* dans l'Isle de S. Jago, & S. *Domingo Abacou*. Il a négligé aussi de marquer le lieu de chaque Place par un petit cercle, pour en assurer exactement la position. Enfin il a tracé rarement la course de son Vaisseau; & s'il l'a fait quelquefois, ce n'est point avec autant d'exactitude qu'on devoit l'attendre d'un Voyageur si curieux & si attentif.

C'est dans la vue de remédier à tous ces défauts qu'on a composé une nouvelle Carte, où l'on s'est aidé de la sienne pour corriger les autres, & des autres aussi pour suppléer à la sienne. Mais il est échappé de donner le nom de Sainte Lucie à S. Vincent, & celui de S. Vincent à Sainte Lucie; erreur de gravure, dont il suffit que le Lecteur soit averti.

§. I.

Observations générales sur les Isles du Cap-Verd.

Les Portugais, en découvrant ces Isles, leur donnerent le nom de *las Ilhas de Cabo-Verde*. Le Cap tire le sien de la verdure perpétuelle dont il est couvert; & les Isles, du Cap vis-à-vis duquel elles sont situées. Cependant elles sont nommées aussi par les Portugais *las Ilhas Verdes*, soit par simple contraction, soit par allusion à l'herbe verte, qu'ils nomment *Sargosso*, dont toutes ces Isles sont environnées. Elle a beaucoup de ressemblance avec le creffon d'eau, & son fruit ressemble à la groseille. La mer en est couverte depuis le vingtième degré jusqu'au vingt-quatrième. Dans quantité d'endroits elle est si épaisse, qu'elle présente comme un grand nombre d'Isles florantes, qui sont capables d'arrêter les Vaisseaux lorsque le vent n'est point assez fort pour leur faire surmonter cet obstacle; sans qu'on puisse (51) s'imaginer ce qui produit cette verdure dans une partie de l'Océan, qui est à plus de cent cinquante lieues des Côtes de l'Afrique, & qui n'a pas de fond. Les Hollandois appellent les Isles du Cap-Verd, Isles de Sel, parce qu'il s'y en trouve beaucoup.

On en compte dix : *Sal*, *Bona-Vista*, *Mayo*, *S. Jago*, *Fuego*, ou S. Philippe, *Brava*, *S. Nicolas*, *Sainte Lucie*, *S. Vincent* & *S. Antoine*. D'autres en comptent douze, & quelques-uns quatorze; mais ils donnent mal-à-propos le nom d'Isles à quatre Rocs, dont les deux premiers, qu'on a nommés

ROBERTS.
En
divers tems.

Origine de leur
nom.

Herbe dont la
mer est couverte.

Nombre des Is-
les du Cap-Verd.

(51) Voyages de Mandeflo aux Indes, p. 271.

ROBERTS.
En
divers tems.

Leur position.

Qualité de l'air
& du climat.

Précaution des
Habitans.

Influence de la
Lune.

Principales pro-
ductions des îles
du Cap-Vert.

Chunty & Carnera, sont au Nord de *Brava* ; & les deux autres, nommés *Chlor* & *Branca*, à l'Oueſt de S. Nicolas.

Les îles du Cap-Vert prennent un peu plus de trois degrés du Sud au Nord, avec la même étendue de l'Est à l'Oueſt ; c'est-à-dire qu'elles ſont entre quatorze degrés trente minutes & dix-sept degrés quarante-cinq minutes de latitude. De même leur longitude, de Ferro, eſt entre quatre & ſept degrés. *Sal*, *Bona-Viſta* & *Mayo* ſont un peu plus à l'Est, du Nord au Sud ; S. *Jago*, *Fuego* & *Brava* plus au Sud, de l'Est à l'Oueſt ; S. Nicolas, *Sainte Lucie*, S. Vincent & S. Antoine plus au Nord-Oueſt, ſur la même ligne, du Sud-Eſt au Nord-Oueſt. Ovington ſit qu'elles s'étendent dans la forme d'un croiſſant (52) dont le côté convexe eſt tourné vers le continent d'Afrique. Beckman obſerve qu'elles préſentent une perspective fort agréable à ceux qui les traversent à la voile. *Mayo*, qui eſt la plus proche du Cap-Vert, en eſt éloignée d'environ quatre-vingt-treize (53) lieues, Oueſt par Nord. La ſituation de ces îles eſt très-favorable pour le rafraîchiſſement (54) des Vaiſſeaux qui ſont le voyage de Guinée ou des Indes Orientales.

Tout le monde convient que l'air des îles du Cap-Vert eſt d'une chaleur extrême & fort mal ſain. Sir Richard Hawkins prétend que le climat eſt un des plus pernicieux à la ſanté des hommes, qui ſoit connu dans l'univers. Il y avoit abordé deux fois, avec le chagrin d'y perdre la moitié de ſes gens par (55) des fièvres malignes & par la diſſenterie. Comme il y pleut rarement, la terre y eſt ſi brûlante qu'on n'y ſçauroit poſer le pied dans les lieux où le Soleil fait tomber ſes rayons. Le vent du Nord-Eſt, qui s'y leve un peu avant quatre heures après midi, apporte enſuite une fraîcheur ſoudaine dont les effets ſont ſouvent mortels. Auſſi les Habitans ont-ils la précaution de (56) ſe couvrir la tête d'un bonnet qui leur deſcend juſqu'aux épaules, & le corps d'une robe fourrée, ou doublée de coton. Hawkins obſerve encore que dans ce climat, comme aux Côtes de Guinée & dans tous les Pays chauds, la Lune a beaucoup d'influence ſur le corps humain, & qu'il eſt par conſéquent fort dangereux d'y paſſer (57) la nuit à l'air.

Beckman (58) remarque que dans la plupart des îles du Cap-Vert le terroir eſt pierreux & ſterile, ſur-tout dans celles de *Sal*, de *Bona-Viſta* & de *Mayo*. *Sal* & *Mayo* ont un grand nombre de Chevaux Sauvages. Outre les Chevaux, *Mayo* a quantité de Chevres, & du ſel en ſi grande abondance qu'on en pourroit charger, dit-on, plus de deux mille Vaiſſeaux. Les autres îles (59) ſont beaucoup plus fertiles & produiſent du riz, du maïs, du bled d'Inde, des bananes ; des limons, des citrons, des oranges, des grenades, des noix de cocos, des figues & des melons. On y trouve auſſi du coton & des canes de ſucre. Les Chevres y donnent généralement trois ou quatre Chevreux d'une portée (60), & ſouvent trois fois dans une année. Les vignes y portent auſſi deux fois.

(52) Voyage d'Ovington à Surate, p. 40.

(53) Voyage à Bornéo, p. 8.

(54) Voyage en Afrique & à la Barbade, dans la Collection de Churchill, Volume VI. p. 188.

(55) Avec des tranchées furieuſes.

(56) Voyage de Hawkins à la Mer du Sud,

p. 27.

(57) *Ibid.* p. 28.

(58) Beckman, Voyage à Bornéo, p. 9.

(59) Dampierre, Vol. III. p. 25.

(60) *Ibid.* p. 21.

Dampierre observe que les Oiseaux & les Bêtes sont les mêmes dans toutes les Isles du Cap-Verd ; mais que plusieurs Isles sont mieux partagées que les autres de pâturages & d'autres alimens pour certaines especes d'animaux. S. Jago par exemple ayant plus de bois & de grains, nourrir un plus grand nombre (61) de Volatiles. La principale partie des Bestiaux consiste en Chevres & en Moutons. Les Bœufs & les Vaches y sont rares. Mais il s'y trouve un si grand nombre d'Anes, que les Vaisseaux Anglois en font un commerce (62) particulier à la Barbade & dans leurs autres Plantations.

La richesse des Habitans consiste dans leurs peaux de Chevres & dans le sel de Bona-Vista, de Mayo & de S. Jago. Barbot rapporte qu'ils préparent excellemment leurs peaux, à la maniere du Levant ; & Beckman (63) assure qu'il n'y en a pas de meilleures au monde dans la même espece. Dapper dir que la Volaille multiplie admirablement dans toutes les Isles. Ce témoignage est confirmé par Mandelstø, qui prétend que les Poules, les Phaisans & les Pigeons y furent apportés par les Portugais. Les Cailles, les Perdrix, les Ramiers & les Poules d'Inde y sont à fort bon marché ; & les Lapins dans une extrême abondance.

On y prend un si grand nombre de Tortues que plusieurs Vaisseaux viennent s'en charger tous les ans, & les salent pour les transporter aux Colonies de l'Amérique. Ces animaux prennent les tems de pluie pour faire leurs nids dans le sable, & les laissent éclore au Soleil. C'est alors que les Habitans leur donnent la chasse, sans autre embarras que de les tourner sur le dos avec des pieux, car elles sont si grosses qu'on n'en auroit pas la force avec les mains. La chair des Tortues n'est pas moins en usage dans les Colonies, que la Morue dans (64) tous les Pays de l'Europe.

Atkins observe que les Portugais, établis aux Isles du Cap-Verd, reçoivent indifféremment tous les Vaisseaux qui s'y arrêtent, & leur vendent à fort bon marché des rafraichissemens & des provisions. Mais S. Jago est la principale (65) source. Barbot nous apprend que les François du Senegal & de Goree envoient prendre leurs provisions dans cette Isle, lorsqu'ils ressentent la disette dans certe partie de la Nigritie, & qu'ils en tirent des vivres, pour des Esclaves & d'autres richesses. Vers l'an 1593, dans le tems que le Chevalier Hawkins étoit en voyage, ils faisoient un commerce considerable à S. Jago, à Fuego, à Mayo, à Bona-Vista, à Sal & à Brava, où ils venoient continuellement de Guinée & de Benin. Ils en tiroient des Esclaves, du sucre, du riz, des étoffes de coton, de l'ambre gris, de la civette, des dents d'Elephans, du salpêtre, des pierres de ponce, des éponges, & quelque petite quantité d'or, que les Insulaires tiroient eux-mêmes (66) du Continent.

Suivant le Capitaine Philips, le principal commerce des Isles du Cap-Verd en 1693, consistoit dans le sel de Mayo, que les Vaisseaux Anglois venoient charger pour l'Isle de Terre-Neuve. On y voyoit aussi plusieurs Bâtimens de la même Nation, qui prenoient cette route en allant à leurs Colonies de l'Amérique, pour acheter des Anes & d'autres bestiaux, dont ils trouvoient (67) à se dé-

ROBERTS.
En
divers tems.

Alors l'usage des
tortues.

Commerce des
Francois dans
ces Isles.

Les Anglois
y achètent des
sels.

(61) Voyage à Bornéo, p. 10.

(62) Description de la Guinée, p. 139.

(63) Atkins, Voyage en Guinée, p. 31.

(64) Hawkins, *ubi sup.* p. 29.

(65) Voyage d'Atkins, p. 31.

(66) Hawkins, *ubi sup.* p. 29.

(67) Voyage de Philips en Afrique, p. 128.

ROBERTS.
En
divers tems.

Manière dont
ces Isles se sont
peuplées.

faire avantageusement à la Barbade. Roberts observe qu'on trouve à S. Jago une pierre singulière dont on verra la description dans l'article de Mayo.

Le même Auteur raconte que toutes les Isles du Cap-Verd étoient presque inhabitées lorsqu'elles furent découvertes par (68) les Portugais ; mais il ne put apprendre des Habitans dans quelle année ils virent arriver ces nouveaux Hôtes. Ils se souvenoient seulement d'avoir vu arriver à S. Jago une troupe d'Etrangers qui s'y étoient établis ; & qui avoient envoyé diverses Colonies dans les autres Isles. Ces Etablissements particuliers s'étoient mal soutenus , parce qu'ayant manqué de vivres la famine en avoit ruiné plusieurs. La pluie leur avoir manqué long-tems. A peine se souvenoit-on , dans les Isles de Bona-Vista , de Mayo , & particulièrement dans l'Isle de Sal , d'en avoir vu depuis six ou sept ans. Il n'en étoit tombé du moins que dans les Montagnes , où les Habitans racontent que les nuées se rassemblent , & qu'étant beaucoup plus pesantes ; elles se fendent , pour arroser inutilement des lieux stériles & deserts. Les Isles de Sal , de Bona-Vista & de Mayo , qui sont fort plates , arrêtent d'autant moins les nuées , qu'elles en sont continuellement chassées par le vent ; & c'est à cette raison qu'on attribue la sécheresse qui regne dans ces trois Isles.

Témoignage des
Portugais.

Sal , Sainte Lucie & S. Vincent , trois des plus grandes Isles du Cap-Verd , n'ont aucun (69) Habitant ; tandis que les autres sont assez bien peuplées de Negres & de Mulâtres. On en donne une raison qui mérite d'être rapportée. Les premiers Portugais , sur-tout ceux de S. Jago , se procuroient des Negres de Guinée pour le travail de leur Colonie ; mais comme la plupart ne menoient pas une vie fort régulière , ils se croyoient obligés , en mourant , de donner la liberté à quelques-uns de ces misérables Esclaves , pour expier une partie de leurs déréglemens. Après avoir reçu la liberté , la plupart ne pensoient qu'à s'éloigner de leurs Tyrans , & passoient dans les Isles voisines , où l'air différait peu de leur climat naturel , ils trouvoient le moyen de s'établir heureusement. Les Portugais voyant leur prospérité y passèrent après eux. Mais le commerce du Portugal déclina bientôt dans cette Partie de l'Afrique , lorsque les autres Nations de l'Europe eurent pénétré dans la Guinée & jusqu'aux Indes Orientales. Alors le nombre des Negres , qui n'avoit pas cessé de se multiplier , devint si supérieur à celui des Blancs , que ceux-ci pour éviter la honte de la soumission , se retirèrent à S. Jago ou en Portugal. Ceux qui restèrent dispersés parmi les Negres n'eurent plus d'autre ressource que de se joindre à eux par des mariages , qui produisirent (70) cette race couleur de cuivre dont toutes les Isles se trouvent peuplées. Le Roi de Portugal observant ce qui s'étoit passé dans l'espace de plusieurs années , donna la plupart des Isles du Cap-Verd aux Seigneurs de sa Cour , & ne se réserva que celle de S. Jago , à laquelle il a joint dans ces derniers tems Saint Philippe. Cependant le Gouverneur de S. Jago prend le titre de Gouverneur général de toutes les Isles du Cap-Verd , & de la Côte de Guinée depuis la Rivière du Senegal jusqu'à Sierra Leona. Les Seigneurs particuliers peuplerent

Origine d'une
race de Negres.

(68) Voyez ci-dessus les circonstances de leurs découvertes dans la Relation de Cada Mosto. Ovington (p. 38.) dit qu'en 1489. il y avoit encore dix Isles sans Habitans ; mais c'est

une erreur grossière.

(69) Dampierre & Beckman disent que les premiers Habitans furent des Portugais bannis.

(70) Voyages de Roberts , p. 187. & suiv.

leurs Isles de Vaches, de Chevres & d'autres Bestiaux. Ils les gouvernoient d'abord par un Lieutenant, dont l'autorité étoit fort médiocre, puisque non-seulement le pouvoir de vie & de mort, mais les autres punitions corporelles, appartoient au Gouverneur de S. Jago. Dans ces derniers tems on a établi pour toutes les Isles un Officier, nommé *Ovidor*, qui est revêtu de la Jurisdiction civile, & même de l'inspection & du ménagement des revenus de la Couronne; de sorte qu'il ne reste (71) au Gouverneur général que l'administration militaire.

Le Port de S. Jago est comme la Douane Portugaise pour tous les Vaisseaux de cette Nation qui commercent dans les Parties de la Guinée dépendantes du Portugal. Mais les revenus que la Couronne tire des Isles du Cap-Verd ne sont pas considérables. A la vérité il lui en coûte peu pour la garde de ces Isles, car il n'y a pas d'autres fortifications qu'à S. Jago & à S. Philippe. Encore les Ouvrages sont-ils d'une faible défense, excepté ceux de la Ville même de S. Jago, qui ont été construits par les Espagnols tandis que le Portugal étoit sous leur domination. Aussi les Isles du Cap-Verd ne sont-elles défendues (72) que par leur propre Milice, sans le secours d'aucunes Troupes du Roi. Il faut observer que les Habitans de S. Jago & de S. Philippe étant Vassaux immédiats de la Couronne, sont sur un meilleur pied que ceux des autres Isles, qui changent souvent de Propriétaires & de Maîtres.

Roberts dit qu'il pourroit s'étendre fort au long sur les Manufactures de coton (73) des Isles du Cap-Verd, & prouver que les Vaisseaux Anglois pourroient s'y fournir à beaucoup meilleur compte qu'en Angleterre, des étoffes qui servent au commerce des Esclaves en Guinée; mais qu'il n'oseroit décider en général si ce seroit à l'avantage de l'Angleterre. Il pourroit, dit-il, s'étendre aussi sur le nitre que plusieurs de ces Isles produisent; mais il croit s'être assez expliqué sur un point qui étoit presque inconnu en Europe avant ce qu'il en a publié. A la vérité, continue-t'il, on avoit transporté en Portugal, quelques années auparavant, une quantité considérable de nitre tirée de l'Isle de S. Vincent; & ce commerce avoit été abandonné, sur ce qu'on croyoit avoir découvert que la plus grande partie étoit de la nature du sel marin. Il avoue même qu'en ayant fait l'expérience il avoit trouvé qu'il s'allumoit difficilement, qu'il ne s'en dissipoit pas au huitième, & que le reste demeurait fixe comme le sel de mer. Mais il assure que dans la même Isle il en a trouvé d'autre, dont il ne reste pas la moitié après l'inflammation, & quelquefois même, pas un quart. Dans l'Isle de S. Jean il est si volatile & si inflammable qu'il s'évapore entièrement, à l'exception de celui qu'on ramasse près de la mer. Roberts laisse aux Curieux à trouver la raison de cette différence.

Il observe que la mer, autour des Isles du Cap-Verd, a régulièrement son flux & son reflux dans l'espace de six heures & quelques minutes; que les mortes-marées ont aussi leur cours régulier, excepté lorsqu'il est troublé par les vents incertains, qui sont ici plus fréquens que dans tous les autres lieux du monde. Mais quelque tranquille que le tems puisse être, la mer y est toujours plus agitée dans les Bayes vers les pleines Lunes & dans leurs charge-mens, que pendant les quartiers. L'Auteur a remarqué que tandis qu'un gros

ROBERTS.
En
divers tems.

Gouvernement
des Isles du Cap-
Verd.

Leur fortifica-
tion & leur ap-
pareil.

Observation sur
le nitre des Isles
du Cap-Verd.

Observation
sur les marées.

(71) *Ibid.* p. 188.

(72) *Ibid.* p. 188.

(73) *Ibid.* p. 455.

ROBERTS.
En
divers tems.

vent soulevoit beaucoup la mer dans le Canal qui sépare S. Philippe & S. Jean, elle étoit fort douce à Furno, qui est une Baye de la dernière de ces deux Isles. Au contraire, vers la pleine Lune ou dans le changement, lorsqu'il regnoit depuis trois ou quatre jours un calme profond dans le Canal & que la mer y étoit aussi tranquille que la Tamise, elle s'élevoit si impétueusement au rivage, qu'à Furno même on ne pouvoit entrer dans une petite Barque sans s'exposer à se voir couvert d'eau.

Autres obser-
vations.

Le courant de la marée est au Nord-Est, & le reflux au Sud-Ouest, à moins qu'il ne soit détourné par les pointes de quelques Isles ou par la forme irrégulière des Côtes. Le flux & le reflux sont également réguliers entre S. Jago & S. Philippe. Ils sont plus violens entre S. Philippe & S. Jean, comme entre S. Jean & les petites Isles qui sont au Nord. Mais les plus impétueuses marées sont entre S. Nicolas & S. Antoine, sur-tout dans l'étroit Canal qui sépare Sainte Lucie de S. Vincent. Roberts compare leur vitesse à celle des marées de la Tamise.

Contraintes péri-
odiques.

Il ajoute à la variété des vents & aux pointes des Isles, une troisième cause, qui altere le cours naturel des marées; c'est la force des courans, dont il n'entreprend pas néanmoins de déterminer la qualité ni le nombre. Ce qu'il a pu découvrir de leur qualité, c'est qu'un peu avant la saison des pluies, qui est au mois de Juin, de Juillet, d'Août & quelque partie de Septembre, les courans sont au Nord-Est; & qu'alors, à quelque distance des Isles, le flux commence à s'avancer vers les Canaux, & s'y engage avec une impétuosité fort supérieure à celle du reflux. Au contraire, lorsque les courans portent au Sud-Ouest, ce qui arrive ordinairement vers la fin des pluies, & quelque tems après, le reflux est plus violent que le flux.

Différence des
saisons & des
vents.

Ces courans dépendent des saisons, qui ne reviennent pas toujours dans les mêmes tems de l'année, quoique la différence ne soit pas fort grande. On attend la pluie avec les vents du Sud vers la fin de Juin; cependant on ne les a quelquefois qu'au mois de Juillet, ou même vers le milieu du mois d'Août. Le mois de Septembre amène généralement, mais avec beaucoup de variété, des vents impétueux d'Est, de Sud-Est & de Sud-Sud-Est, accompagnés de pluies. Au mois d'Octobre, ce sont des vents de Sud-Sud-Ouest & de Sud-Ouest. Vers la fin du même mois, ce sont ceux d'Ouest-Nord-Ouest, & de Nord-Ouest, avec des tonnerres, des éclairs, de grosses pluies, & quelquefois des ouragans d'une grande violence, mais qui durent peu. Dans l'intervalle de ces pluies, & dans le tems qui les précède, l'air est serain, & les vents doux & variables; mais c'est encore une propriété de cette saison qu'un petit vent du Sud souleve plus la mer qu'un vent impétueux du Nord. Au mois de Novembre, s'il tombe un peu de pluie, elle est généralement suivie d'un vent frais du Nord, qui devient quelquefois fort violent; mais une grosse pluie l'apaise aussitôt & rend la mer fort unie.

Après la saison des pluies il est fort ordinaire que le tems se tourne aux brumes, sur-tout pendant le jour; & si les pluies cessent dès le commencement de Novembre, cette disposition de l'air commence alors & dure souvent jusqu'à la fin de Janvier. Dans tout cet intervalle, les vents sont impétueux, Nord, Nord-Nord-Est & Nord-Est quart Nord. Mais au mois de Février, de Mars & d'Ayrl, ils sont assez constamment Nord-Est quart Nord; &, delà jusqu'au

jusqu'au tems des pluies, presque toujours Est. A mesure qu'ils deviennent plus Est, ils vont en s'affoiblissant.

Lorsque le vent qui amene la pluie souffle, suivant la saison, il dure peu s'il est subit & violent; & les Portugais l'appellent alors *Travado*. Lorsqu'avec beaucoup de violence il est accompagné de tonnerre & d'éclairs, ils le nomment *Turnado*.

§. I I.

Isles de Sal & de (74) Bona-Vista.

ROBERTS place l'Isle de Sal à dix-sept degrés de latitude du Nord, & cinq degrés (75) dix-huit minutes de longitude Ouest du Cap-Verd. Elle n'a ni rocs, ni bancs de sable qui en rendent l'approche difficile. Cependant l'ancrage n'y est pas commode dans la saison des pluies. La meilleure Rade est celle qui est devant la Ville de Palmera. Elle a l'apparence de deux Bayes, qui sont séparées au milieu par un point de Rochers.

La situation de cette Rade est au côté occidental de l'Isle. On la reconnoît facilement à trois Palmistes, dont elle tire son nom, & qu'on a conservés d'autant plus soigneusement qu'outre l'avantage de servir de marque aux Vaisseaux, ils sont seuls de leur espece dans toute l'étendue de l'Isle. Un mille au Sud de la Rade, on voit une petite Isle, si couverte de fiente d'Oiseaux qu'elle paroît blanche comme de la neige. Pour entrer dans la Rade, il faut avoir les trois Palmistes au Nord, & s'avancer jusques au Sud-Ouest de la petite Isle. Avec un petit Bâtiment on peut entrer dans celle des deux Bayes qui est au Nord, sur d'y pouvoir mouiller par tout sur trois brasses ou trois brasses & demie. Quand on est vers *Rabadijunk*, l'autre Baye paroît fort belle, quoique le fond en soit fort mauvais; mais après avoir passé la pointe de *Mordera*, on peut jeter l'ancre dans toutes les parties de la Baye, qui porte ce nom, & trouver un bon fond sur toute sorte de profondeur. L'Isle a plusieurs autres Bayes, où les petits Vaisseaux peuvent mouiller; mais (76) celles-ci sont les principales.

De cinq montagnes qu'on compte dans l'Isle de Sal, les plus hautes sont celle du Nord & celle de l'Est, qui présentent la forme de deux pains de sucre. Sal étoit autrefois bien fournie de Chevres, de Vaches & d'Anes; mais vers l'an 1705, peu d'années avant que Roberts y abordât, le défaut de pluie la fit abandonner par tous les Habitans, à l'exception d'un Vicillard qui résolut d'y mourir; ce qui arriva effectivement la même année. La sécheresse avoit été si excessive, que la plus grande partie des Bestiaux périrent de soif & de faim. Cependant il tomba un peu de pluie, qui rétablit insensiblement ce qui étoit resté, jusqu'à ce qu'un bizarre événement acheva, deux ou trois

ROBERTS.
En
divers tems.
Travado & Tur-
nado.

Position de l'Isle
de Sal.

Rade de Pal-
mera.

Isle voisine.

Rabadijunk.

Mordera.

Cinq monta-
gnes.

L'Isle de Sal
abandonnée de
ses Habitans.

(74) De Buena Vista, ou Buoa Vista; les gens de mer ont fait par corruption *Bona-Vista*.

(75) Suivant notre Carte elle est à cinq degrés trente minutes du Cap-Verd; de sorte que la différence est ici d'environ douze minutes. Dampierre prétend (Vol. I. pag. 70.) qu'elle est à seize degrés de latitude du Nord.

Tome II.

& dix-neuf degrés trente-trois minutes de longitude Ouest du Lezard; ce qui fait environ trois degrés huit minutes plus que Roberts. Il ajoute qu'elle s'étend du Nord au Sud d'environ huit ou neuf lieues, & qu'elle n'a pas plus de deux lieues de largeur.

(76) *Ibid.* p. 390.

ROBERTS.
En
divers tems.

ans après, de l'extirper entièrement. Un Bâtiment François, arrivé à Sal pour la pêche des Tortues, fut contraint par le mauvais tems d'y laisser une trentaine de Negres, qu'il avoit apportés de Saint Antoine pour ce travail. Ces malheureux, ne trouvant aucun autre aliment, vécurent de Chevres sauvages, & n'en laissèrent qu'une, qu'ils ne purent prendre dans les montagnes. Ils tuèrent aussi presque toutes les Vaches; de sorte qu'à la fin ils furent réduits à manger les Anes.

Environ six mois après, un Vaisseau Anglois faisant voile à l'Isle de May, pour y charger du sel, aperçut de la fumée qui s'élevait de l'Isle de Sal. Comme il n'ignoroit pas qu'elle étoit déserte, il se figura que ce devoit être l'équipage de quelque Vaisseau, qui s'étoit brisé contre cette Isle. Il y envoya sa Chaloupe; & la compassion lui fit recevoir à bord les trente Negres, qu'il remit à terre dans l'Isle de Saint Antoine. Roberts apprit cet incident d'un des Negres qui avoient eu part à l'aventure.

Beaux qui y
sont restés.

Les Negres de Saint Nicolas qui accompagnerent Roberts en 1712, lui dirent qu'il y avoit alors dans l'Isle de Sal neuf Vaches ou Taureaux, avec la seule Chevre dont on a parlé; mais que le nombre des Anes y étoit encore fort grand, quoique beaucoup moindre qu'avant la secheresse. Ils faisoient ce récit sur le témoignage de leurs propres yeux.

U'âge du co-
ton.

Le coton qui croît aux Isles du Cap-Verd n'y a jamais été d'un grand usage. Cependant les Habitans de quelques Isles s'en servent pour garnir leurs lins; ou s'ils en font des robes, c'est pour s'en servir fort rarement. L'Auteur observe que c'est le meilleur amadou qu'il y ait au monde. Le bois de cet arbrisseau jette une flamme éclatante, mais ne dure pas long-tems au feu; & lorsqu'il est bien sec, il s'enflamme par le seul frottement.

Eau qui se trou-
ve dans l'Isle.

Les dattes de l'Isle de Sal sont aussi bonnes que dans aucun autre Canton de l'Afrique. Mais des trois palmiers dont on a parlé il n'y en a qu'un qui porte du fruit.

La Vallée de Palmera est arrosée par un ruisseau qui se forme dans la saison des pluies & qui continue de couler un mois après qu'elles sont passées. Mais il se sèche alors, & l'Isle se trouve absolument sans eau fraîche. Cependant on a remarqué qu'en creusant la terre un peu au-dessus du Palmier qui porte du fruit, on peut encore s'en procurer jusqu'à Noël.

Poisson nommé
Mear. Usage
qu'on en pour-
roit faire.

Entre plusieurs sortes de Poisson qui abondent sur les Côtes, il y en a un que les Negres appellent *Mear*, de la grandeur d'une Morue, mais plus épais, qui prend le sel comme la Morue. Roberts est persuadé qu'un Vaisseau pourroit en faire plutôt sa cargaison qu'on ne la fait de Morue dans l'Isle de Terre-Neuve, & qu'elle se vendroit aussi bien, sur-tout à Tenerife. Le sel étant si près, l'opération en seroit plus prompte, & se seroit à moins de frais; d'aurant plus que les Negres de Saint Antoine & de Saint Nicolas font d'une adresse extrême pour la pêche & la salaison.

Ambre gris.

On trouve plus souvent de l'ambre gris dans l'Isle de Sal que dans toutes les autres Isles. Mais les Chars sauvages, & les Tortues vertes (77) en devoient la plus grande partie. Dampierre raconte que pendant le séjour qu'il y fit en 1683, un certain Coppinger acheta une piece de faux ambre-gris,

couleur de fiente de Pigeon, mais sans aucune odeur. Un Marchand de Bristol, nommé Read, dit à Roberts qu'il en avoit trouvé une pièce à Fuego, qui fumageoit près de son Vaisseau, & qui étoit de véritable ambre-gris.

L'Auteur remarque qu'il s'en trouve à Nicobar & dans le Golphe de la Floride, mais que les Habitans ont l'art de le contrefaire, & que cette fraude en impose quelquefois aux Marchands. Il ajoute qu'un Négociant nommé Hill, homme d'honneur, lui en montra un morceau, d'une beaucoup plus grande pièce, qui avoit été trouvée dans la Baye de Honduras. Elle étoit de couleur foncée, tirant sur le noir, de la dureté du fromage, & d'une odeur fort agréable. Roberts, qui avoit beaucoup voyagé, assure qu'à la réserve des Bermudes, des Isles de Bahama, & de cette Côte d'Afrique, avec les Isles qui sont entre Mozambique & la mer rouge, il n'a jamais pu (78) vérifier qu'on ait trouvé de l'ambre gris dans d'autres lieux.

Dapper dit que l'Isle de Sal est presque entièrement couverte de pierres, & qu'elle n'a ni arbres ni plantes, enfin qu'elle ne produit que des Chevres, dont on tue tous les ans un grand nombre pour en prendre seulement la peau. Le Capitaine Cowley, qui étoit à Sal en 1683, n'y trouva pas de fruits ni d'eau douce; mais (79) il y vit quantité de Poisson & quelques Chevres fort petites. L'Isle n'avoit alors que cinq Habitans; le Gouverneur, un Mulâtre, deux Capitaines, un Lieutenant, & un Valet pour les servir. Ils étoient tous Negres; mais ils vouloient être appelés Portugais, & c'étoit les choquer que de leur donner un (80) autre nom. Seize ans après, le Capitaine Dampierre ne trouva que cinq ou six Hommes dans l'Isle, avec un Gouverneur fort pauvre, qui lui fit un présent de trois ou quatre Chevres maigres, en l'assurant que c'étoient les meilleures du Pays. Dampierre lui donna par reconnaissance un habit complet; car il eut pitié de lui en voir un fort déchiré, avec un chapeau qui ne valoit pas un sou. Il acheta de lui vingt boisseaux de sel pour quelques autres vieux habits; & voulant le combler de joie, il lui (81) donna un peu de plomb & de poudre à tirer.

En 1689, le Guat vit dans l'Isle de Sal un Cheval sauvage de couleur baye, d'une belle taille. Il y vit aussi un Char sauvage, ou un Renard, avec un grand nombre d'Anes & de Chevres: mais la chair de Chevre ne flatta pas beaucoup (82) son palais. Le même Auteur observe qu'une multitude d'Oiseaux de mer vint se percher sur ses mâts ou se reposer sur ses ponts, & qu'ils se laissoient prendre à la main; mais que leur chair faisoit un fort mauvais aliment. Dans l'Isle il n'aperçut pas d'autres volatiles que des Moineaux, encore les trouva-t-il moins (83) gros qu'en France. Il ajoute qu'il avoit apporté des Canaries une Hirondelle, qu'il laissoit sortir de sa cage tous les matins, & qui revenoit fidèlement le soir; mais qu'elle fut tuée par accident. Le rivage, continue-t-il, est couvert de Tortues, sur-tout dans la saison de leur ponte. Il en prit deux, dont chacune ne pesoit pas moins de cinq cens livres.

ROBERTS.
En
divers tems.

On le contrefait. L'Isle ou il se trouve.

Différentes observations sur l'Isle de Sal.

Hirondelle pâ-
née.

(78) Dampierre, Vol. I. p. 72.

(79) Voyage de Cowley dans les Voyages de Dampierre, Vol. IV. p. 4.

(80) Ce n'est pas qu'ils ne soient noirs, mais ils se vantent que leur sang est mêlé de celui

des Portugais.

(81) Dampierre, Vol. I. p. 70.

(82) Voyage de le Guat aux Indes Orientales, p. 11.

(83) *Ibid.* p. 13. & 18.

ROBERTS.
En
divers tems.

Elles avoient l'écaïlle (84) d'une beauté admirable.

Dampierre, qui étoit à Sal en 1699, observe que l'Isle est fort stérile. On n'y voit pas un arbre, à l'exception de quelques ronces qui se présentent du côté de la mer. Quoiqu'il n'y eût pas d'herbe, il y vit quelques misérables Chevres, qui trouvent leur nourriture. Mais il (85) ne put découvrir aucun autre animal.

Le Guat remarque, avec Roberts, que la nature y forme elle-même le sel, dans les fentes des rocs, sans autre secours que la chaleur (86) du Soleil. Cawley rend témoignage que de son tems les Vaisseaux Anglois y venoient souvent charger du sel pour les Indes occidentales, & que les salines (87) y avoient alors environ deux milles de longueur. Dapper dit que vers la pointe Sud-Est, près d'une Côte sablonneuse, on comptoit de son tems soixante douze mines de sel.

Oiseaux nom-
més. Flamingos;
leur forme, leurs
nids & leurs pro-
prietés.

On ne doit pas oublier dans la description de l'Isle de Sal, les Oiseaux que les Portugais ont nommés *Flamingos*, & la forme de leurs nids, d'après le Capitaine Dampierre qui avoit vu plusieurs de ces animaux. Ils ont à peu près la figure du Héron; mais ils sont plus (88) gros, & de couleur rougeâtre. Ils se rassemblent en grand nombre, & leur habitation ordinaire est dans les lieux humides où il y a peu d'eau. C'est là qu'ils bâtissent leurs nids, en ramassant la boue, qu'ils élèvent d'un pied & demi au-dessus de l'humidité. Le pied en est assez large; mais ils vont en diminuant jusqu'au sommet, où la nature apprend aux Flamingos à creuser un trou dans lequel ils déposent leurs œufs. Comme ils ont la jambe fort longue, ils les couvent en tenant le pied sur la terre & le croupion sur le nid. Ils ne font jamais plus de deux œufs; mais il est rare qu'ils en fassent moins. Les petites ne commencent à voler que lorsqu'ils ont acquis presque toute leur grosseur. En récompense, ils courent avec une vitesse singulière. Cependant l'Auteur en prit quelques-uns; & n'ayant pas manqué de faire l'essai de leur chair, il la trouva d'un fort bon goût, quoique maigre & fort noire. Ils ont la langue fort grosse, & vers la racine un peloton de graisse qui fait un excellent morceau. Un plat de langues de Flamingos feroit, suivant Dampierre, un mets digne de la table des Rois. La couleur des petits est d'abord un gris clair, qui s'obscurcit à mesure que leurs ailes croissent; mais il leur faut dix ou onze mois pour arriver à la perfection de leur couleur & de leur taille. Ces Oiseaux se laissent approcher difficilement. Dampierre & deux autres Chasseurs, s'étant placés le soir près du lieu de leur retraite, les surprirent avec tant de bonheur, qu'ils en tuèrent quatorze de leurs trois coups. Ils se tiennent ordinairement sur leurs jambes, l'un contre l'autre, sur une seule ligne, excepté lorsqu'ils mangent. Dans cette situation, il n'y a personne qui à la distance d'un demi mille ne les prît pour un mur de brique, (89) parce qu'ils en ont exactement la couleur.

Description de
l'Isle de Bona-
Vista.

II. L'Isle de *Bona-Vista*, *Bona-Vista*, ou *Bona-Vist*, a reçu ce nom des Portugais, parce qu'elle est la première des Isles du Cap-Vert

(84) *Ibid.* p. 13.

(85) Dampierre, Vol. I. p. 70.

(86) Le Guat, *ubi sup.* p. 13.

(87) Cawley & Dampierre disent ici la même chose.

(88) Mandello dit que ces oiseaux ont le corps blanc & les ailes d'un rouge presque de feu, & qu'ils sont de la grosseur des Cygnes. Voyez les Voyages, p. 271.

(89) Dampierre, Vol. I. p. 70.

(90) qu'ils aient découverte. Elle est à seize degrés dix minutes de latitude du Nord, & cinq degrés quatorze minutes de longitude, Ouest du Cap. Sa longueur (91) du Sud-Est au Nord-Ouest est de huit lieues; & sa largeur, du Nord-Est au Sud-Ouest, d'environ quinze milles.

Il y a trente ou quarante ans que de toutes les Îles du Cap-Verd Bona-Vista paffoit pour la plus abondante en Vaches, en Chevres, en Porcs, en Chevreaux, en Anes, en Maiz, en Courges, en Melons d'eau & en Parares. Roberts, fut le rémoignage définitive d'un vieux Negre, hafarde ici une Hiftoire qui lui paroît incroyable à lui-même. Un Gouverneur de Bona-Vista, dit-il, entre plusieurs préfens qu'il crut devoir au Capitaine d'un Vaisseau Anglois qui avoit chargé du fel dans son Île, lui envoya une Parate si grosse, que deux Hommes furent obligés de la lier d'une corde (92) & de la porter avec un pieux sur leurs épaules, comme les Brasseurs portent un baril de biere. Mais en 1732, il n'y croissoit plus de Parares (93) ni presque aucune autre plante. Les Vaches même y ont été détruites, à la réserve de trente ou quarante qui appartiennent au Gouverneur. Cependant Roberts y vir apporner par le Capitaine Manuel Domingo un jeune Taureau, qui produisit en peu de rems sept Veaux ou Genifles (94).

La plupart des Habirans nourrissent des Chevres, dont le lait fait leur principal alimen, avec le Poisson & les Tortues. Pour les autres provisions, leur plus grande ressource est dans l'arrivée des Vaisseaux Anglois qui viennent charger du fel, & qui employent les Insulaires au travail. Ils sont payés en biscuit, en farine, en vieux habits, &c. On leur donne aussi de la soie crue, dont ils se servent (95) pour orner leurs chemises, leurs bonnets, & la coiffure de leurs femmes. Les Hommes sont généralement vêtus à la maniere de l'Europe, soit parce qu'ils n'ont guères d'autres habits que ceux qu'ils reçoivent des Anglois, ou parce qu'ils ont appris à railler leurs étoffes de coton d'après ces modeles. Les femmes, c'est-à-dire, celles qui sont habillées, portent des jupes de coton, liées d'une ceinture. Leurs chemises sont faites comme celles des Hommes, mais si courtes qu'elles ne leur passent guères l'estomac. Leurs mouchoirs de cou sont brodés à l'aiguille, de différentes figures de soie, sur-tout ceux des jeunes filles & des veuves, qui ont toutes l'humeur fort vive & fort enjouée. Les pauvres, & les vieilles, n'emploient que du coton bleu pour ces ornemens. Sur la chemise, elle ont toutes une sorte de camifole, avec des manches qui se bourent. Elle n'a pas plus de quatre pouces par devant; mais elle se ferme sous le sein, qu'elle sert à fourer. Sur cette camifole, elles portent une mante de coton, qui est toujours bleue pour les femmes mariées, & qui passe pour d'autant plus riche que le bleu en est plus foncé. Mais les jeunes filles la portent indifféremment blanche ou bleue, rayée ou d'une seule couleur. Il y a peu de femmes qui portent des souliers

Rom. 114.
Et
diversément.

Ancienne choré-
graphie de Bona Vi-
sta.

Paiement des
Negres pour leur
travail.

Leurs habits
pour les deux se-
xes.

(90) Ce sont les Anglois, qui l'appellent *Bona-Vista*. Le Docteur Fryer prétend que ce nom lui vient de quatre collines qui forment une belle perspective pour ceux qui en approchent.

(91) Voyages de Roberts, p. 393.

(92) *Ibid.*

(93) *Ibid.* p. 394.

(94) Barbot parle d'une sorte d'Anes rous, d'une grande taille, que les François & les Hollandois achètent à Bona-Vista pour leurs Plantations. Description de la Guinée, p. 538.

(95) Roberts, *ibid.* p. 394.

Roberts.
En
divers tems.

& des bas; encore n'est-ce que les jours de fête; mais les hommes ont l'usage de ces deux chaufures. Dans toute l'Isle, Roberts n'en vit pas trois qui eussent les jambes & les pieds nus.

Leur paresse.

Cette Description de leurs habits ne regarde néanmoins que les jours de fête; car, dans tous les autres tems, les deux sexes vont presque nus. Les femmes n'ont qu'un léger morceau d'étoffe de coton, autour de la ceinture, qui leur tombe jusqu'aux genoux; & les hommes une sorte de haute-chaufures, à laquelle on n'exige même que la grandeur nécessaire pour sauver la bienséance. Quelques-uns, faute de hautes-chaufures, portent à la ceinture de vieux lambeaux d'habits; & leur paresse est telle qu'ils ne prendroient point une aiguille pour raccommoder le meilleur habit du monde.

Autres effets
du même vice.

Le même vice leur fait négliger le coton, quoique leur Isle en produise plus que tous les autres ensemble. Ils attendent, pour en ramasser, qu'il leur soit arrivé quelque Vaisseau qui leur en demande, & leurs femmes ne pensent à le filer que lorsqu'elles en ont besoin. Aussi quand la saison de le recueillir est passée, on n'en trouveroit pas cent livres dans l'Isle entière. Cependant Roberts assure qu'elle en fourniroit aisément, chaque année, la cargaison d'un grand Vaisseau. Il remarque même que dans quelques années où toutes les autres Isles en ont manqué, celle de Bona-Vista en a toujours produit abondamment. C'est sur cette observation qu'il propose d'en faire un commerce dans la Guinée. Il voudroit qu'on le mit en *Barrafouts*, dont il prétend qu'en fort peu de tems on pourroit faire un ou deux mille, qui ne reviendroient qu'à six ou huit sous pièce. Le Barrafout est d'environ cinq pieds & demi de longueur, sur quatre de largeur, mesure Angloise. Avec cette quantité, dit Roberts, on acheteroit cent Esclaves, & quelquefois la moitié plus, dans tous les endroits de la Guinée où le coton se vend bien.

Projet d'un com-
merce de coton.

Bona-Vista pro-
duit de l'indigo.

Bona-Vista produit de fort bon sel. L'Auteur en fit une cargaison dans le cours de l'année 1724, pendant la saison des pluies, c'est-à-dire dans un tems où le rivage de la Rade étoit si humide & si glissant que les Anes avoient beaucoup de peine à le transporter à bord. La pluie ayant fondu le sel dans les mines, les Negres que Roberts mit au travail trouverent le moyen de le congeler dans l'espace de trois semaines & d'en faire sa provision. L'Isle produit aussi de l'Indigo, qui croit naturellement comme le coton, sans autre peine pour les Habitans que celle de le cueillir. Malheureusement ils n'ont pas l'art de séparer la teinture, ou de faire comme aux Indes occidentales, ce qu'on appelle la pierre bleue. Ils se contentent de prendre les feuilles vertes & de les broyer dans des mortiers de bois, faute de moulins. Ils en forment ainu une espèce de bouillie, dont ils composent des tourteaux ronds, qu'ils font sécher pour leur usage.

L'expérience in-
suffisante de l'Auteur.

L'Auteur est persuadé que dans cet état même, l'Indigo de Bona-Vista mériteroit d'être transporté en Angleterre. Il prit la peine d'y en apporter cinq ou six tonneaux, pour essayer s'il pourroit les rendre utiles au commerce. Il les mit entre les mains d'un Négociant. Mais on manqua d'art & de méthode pour cette expérience. Roberts ignoroit lui-même comment il falloit s'y prendre, pour en tirer la teinture. Il apprit dans la suite, de quelques Habitans de Saint Nicolas, que cette opération peut se faire par le moyen d'une

lesive. Mais il s'imagine qu'il y a des voyes plus sûres, qu'il exhorte les Anglois à tenter (96).

La pierre végétale (97) est plus commune à Bona-Vista que dans les autres îles. Elle fort en tiges, comme la tête d'un chou-fleur, ou comme le corail; mais elle est plus poreuse que le corail, & d'une grosseur grisâtre. On trouve aussi de l'ambre gris autour de Bona-Vista. Qu'on se garde seulement de l'artifice des Insulaires, qui ont trouvé le secret de l'altérer ou de le contrefaire, avec une sorte de gelée ou d'excrément que la mer jette sur leurs Côtes.

Bona-Vista le cede à l'Isle de Sal pour le Poisson, excepté contre un Roc, qu'on a nommé *John Letrou*, où il n'est ni moins bon, ni moins abondant, qu'à Sal. Cependant il manque si peu dans les autres lieux, que d'un seul coup de filer Roberts prit un jour cinquante-six Mulets, & quantité d'autres Poissons.

La terre de l'Isle est basse dans sa plus grande partie, mais elle a des montagnes de rochers & des collines de sable. La Côte de l'Est & celle de la pointe Sud-Est, en tournant vers le Sud jusqu'à la Rade Angloise, ne sont composées que de sable blanc mêlé de quelques rocs noirs. Il y a deux Rades fréquentées par les Vaisseaux. La plus célèbre est la Rade Angloise, qui est au Sud de la petite Isle. Elle est belle & spacieuse, mais elle a quantité de petites basses pierreuses, qui sortent du rivage du Nord. Cependant on y peut mouiller de tous côtés sur un fond de treize brasses jusqu'à quatre, pourvu qu'on évite de s'engager dans les basses. A la distance d'un mille de la pointe Sud de la petite Isle, on trouve un Rocher, qui s'étend plus d'un mille au Sud-Ouest, & qui est fort escarpé du côté même de l'Isle, quoiqu'il soit environné de basses de tous les autres côtés. Entre l'Isle & ce rocher, le canal est fort libre. On ne trouve jamais moins de neuf brasses de fond contre le roc; mais à mesure qu'on avance vers l'Isle, le fond se charge par degrés jusqu'à cinq brasses; ce qui n'empêche pas qu'on n'y puisse jeter l'ancre en sûreté. Cependant le meilleur ancrage est dans l'endroit où la pointe Sud de la petite Isle commence à se présenter au Nord-Ouest (1).

L'autre Rade a pris le nom de Baye ou de Rade Portugaise. Sans être aussi bonne & aussi commode pour le débarquement que la première, elle a l'avantage d'être plus proche de la Ville. D'ailleurs elle n'a rien de nuisible aux Vaisseaux que son rivage, sur-tout lorsqu'on est au Sud des basses de *Kalyete Saint-Georges*, jusqu'à ce qu'on soit arrivé à la pointe Sud-Est. Le Rec de Jean Letton est situé à cinq lieues au Sud-Ouest de Kalyete Saint-Georges. Dans le beau tems on peut voir Bona-Vista de ce roc. Sa pointe Nord s'élève au-dessus de l'eau, de la grosseur d'un Bâtiment de deux ou trois cens tonneaux. Du même côté, il est fort escarpé; mais il s'étend à l'Ouest-Sud-Ouest & à l'Est-Nord-Est d'environ une demie lieue. Roberts passa sur sa pointe Ouest-Sud-Ouest sans cesser d'avoir dix brasses. Il découvrit clairement le fond, qui lui parut couvert d'une prodigieuse quantité de Poissons. Après l'avoir passé, il jeta l'ancre dans une eau fort claire, où il fit une pêche si

ROBERTS.
En
divers tems.
Pierre végétale.

Deux Rades
dans l'Isle de Bona-Vista.
Rade Angloise.

Rade Portugaise.

Roc de Jean
Letton.

(96) Voyages de Roberts, p. 397.

(97) *Ibid.* p. 401.

(98) *Ibid.*

(99) Voyages de Roberts, p. 398.

(1) *Ibid.*

Roberts.
En
diverses.

Les Insulaires
ont les An-
glois.

abondante, qu'il fut obligé d'en rendre une partie à la mer. Il vit alors les flots se briser assez impétueusement contre le roc, mais il l'avoit passé dans la haute marée (2).

Il observe avec complaisance que les Habitans de Bona-Vista aiment naturellement les Anglois, & sçavent tous quelques mots de leur langue. Les femmes mêmes font tous leurs efforts pour l'entendre. Le Gouverneur, qui se nommoit *Signor Pedro Leiton*, étoit un homme d'honneur; & le Capitaine Manuel Domingo, avec la même probité, parut à Roberts un des plus nobles & des plus sensibles caractères qu'il eût jamais trouvés parmi les Nègres. Il sçavoit lire en François & en Anglois. Il avoit plusieurs Livres, entre lesquels Roberts vit une Bible françoise (3).

L'Isle de Bona-Vista appartenoit au vieux Marquis das Minhas; mais depuis sa mort, le Roi de (4) Portugal l'a donnée à d'autres Seigneurs.

§. III.

Isles Mayo (5) ou de May.

Position de l'Is-
le de May.

Cette Isle, suivant Roberts, est située à quinze degrés douze minutes de latitude du Nord, & cinq degrés vingt-neuf minutes de longitude Ouest du Cap-Verd. Elle est à quatorze lieues, Sud par Ouest de Bona-Vista. La plus grande partie de sa terre est basse, mais elle est distinguée par trois montagnes, dont la plus orientale & la plus haute se nomme *Pinosa*. La plus septentrionale porte le nom de *Saint Antonio*.

Sa distance de
Saint Nicolas.

Dampierre (6) dit que l'Isle de May est éloignée d'environ quarante milles, Est quart-Sud-Est, de celle de S. Nicolas; que sa circonférence est d'environ sept lieues; que sa forme est ronde, avec quantité de pointes de rocs qui s'avancent d'un mille, ou plus, dans la mer. Il observe, à l'occasion de ces pointes, qu'en faisant voile autour de l'Isle on voit l'eau qui s'y brise & qui semble avertir du danger. Il fit ainsi le circuit des deux tiers de l'Isle de May en 1699, sans y découvrir d'autres obstacles à la navigation. Cependant, quelques Ecrivains prétendent qu'au Nord & au Nord-Nord-Ouest de l'Isle il y a des basses dangereuses qui s'étendent assez loin dans la mer. Ce témoignage est confirmé par le Capitaine Roberts, qui représente la partie du Nord comme remplie de Rocs & de Basses. Le plus redoutable de ces écueils est une chaîne de rochers qui s'étend de la longueur d'une lieue, & que le reflux laisse à sec dans plusieurs endroits. Mais entre cette chaîne & le rivage il y a un Canal où les Bâtimens trouvent assez d'eau pour leur passage, quoiqu'il ne soit pas sans danger pour ceux qui ne le connoissent pas parfaitement (7).

Écueils au Nord
de l'Isle.

Sa fertilité &
sa culture.

Toute l'Isle est fort sèche, & généralement si stérile, que dans les meilleurs Cantons la terre est fort mauvaise. C'est une sorte de sable, ou de pierre calcinée, sans aucune apparence d'eau qui puisse l'humecter, excepté dans la saison des pluies, qui s'écoulent aussi rapidement qu'elles tombent. Cepen-

(2) *Ibid.* p. 399.

(3) *Ibid.* p. 400.

(4) *Ibid.* p. 394.

(5) Elle porte ce nom, parce qu'elle fut dé-

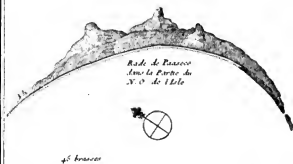
couverte au mois de May.

(6) Dampierre met l'Isle de May à 15 de-
grés, Vol. I. p. 75.

(7) Roberts, p. 400,

dans

ISLE DE MAY



VEUE DE L'ISLE S. JAGO ou S. JACQUES

Ville S Jago ou Ribeiro Grande





Tom II N° II

dant on trouve au centre de l'Isle une source, dont il se forme un petit (8) ruisseau, qui prend son cours dans une vallée entre deux collines. Mais elle suffit si peu pour la provision des Vaisseaux, que ceux qui viennent charger du sel dans l'Isle de May sont obligés de toucher à S. Jago pour faire de l'eau. D'ailleurs ce ruisseau est éloigné de la Baye. On trouve seulement à un demi-mille du rivage, un petit puits d'eau somache, qui sert à defalterer les Anes (9).

Quoique l'Isle de May n'ait pas moins souffert de la sécheresse que Sal & Bona-Vista, il s'y trouve un plus grand nombre de Vaches, qui passent même pour les plus grasses & les meilleures de toutes ces Isles. La plupart des Negres y nourrissent aussi des Chevres. Mais il y a moins de Poillon qu'à Bona-Vista. (10) Les Tortues n'y sont pas plus abondantes. Dampierre rend témoignage qu'il y a vu quantité de Bœufs, de Vaches & de Chevres, mais fort peu d'Osseaux. On y voit du bled, des Yams, des Patates & quelques Lataniers. En 1683, lorsque (11) Dampierre y fit quelque séjour, les Bœufs, les Chevres & les Anes y étoient en plus grand nombre que dans toutes les autres Isles; mais lorsqu'il y retourna, quinze ans après, les Pyrates avoient ravagé l'Isle, diminué l'abondance des Bestiaux, & détruit même une partie des Habitans.

Les principaux fruits de l'Isle de May sont les figues & les melons d'eau; mais Dapper dit que les figuiers y ont si peu d'écorce, que le fruit en devient fort insipide. Les Negres s'y nourrissent de Pompions, & d'une sorte de légume, semblable aux fèves, qu'ils nomment (12) *Callavance*. Ils ont aussi quelques arbres dans l'intérieur de l'Isle, mais on n'en apperçoit point vers les Côtes, à la réserve de quelques (13) buissons dispersés qui se présentent sur le dos des collines. Entre les végétaux, on compte la pierre dont on a vu la description dans l'article de Bona-Vista (14).

Le corou est beaucoup moins abondant à May qu'à Bona-Vista, mais les Insulaires en auroient plus qu'ils n'en ont besoin pour leur usage, s'ils n'étoient pas atteints du même vice (15) que leurs voisins. Dampierre dit qu'il en a vu quelques arbrisseaux près du rivage; mais qu'il s'en trouve davantage au milieu de l'Isle, où les Insulaires ont (16) leurs habitations. On y voit aussi une sorte de soye de corou, qui croit sur les Côreaux (17) sablonneux des salines, sur un arbrisseau fort tendre, de trois ou quatre pieds de hauteur, dans une cosse de la grosseur d'une pomme. Lorsqu'elle est parvenue à sa maturité, la cosse s'ouvre d'elle-même & se partage insensiblement en quatre quartiers. Cette soye n'est pas plus précieuse que l'autre, & ne sert qu'à couvrir des oreillers (18) & d'autres coussins. L'Auteur ayant mis quelques-unes de ces cosses dans une armoire avant qu'elles fussent tout-à-fait mures, fut surpris

ROBERTS.
En
divers tems.

Bestiaux qu'elle
nourrit.

Ses fruits & ses
légumes.

Corou de l'Isle
de May.

Soye de corou
& ses propriétés.

(8) Dampierre, *ibid.* p. 16.

(9) *Ibid.* p. 21.

(10) Roberts, p. 407.

(11) Dampierre, Vol. I. p. 75.

(12) *Ibid.* Vol. III. p. 17.

(13) *Ibid.* p. 16.

(14) Roberts, p. 411.

(15) Voyez l'article précédent.

Tome II.

(16) Dampierre, Vol. III. p. 16.

(17) Sur les mêmes Côreaux il croit une plante qui serpente sur la terre comme la vigne, avec de larges feuilles. C'est peut-être la Patate d'Espagne.

(18) Dampierre en trouva de deux sortes au Brésil, Vol. I. p. 164.

ROBERTS.
En
divers tems.

de les voir s'ouvrir & jeter leur coton en deux ou trois jours. Il en lia d'autres, alléz fort pour les empêcher de s'ouvrir; mais les ayant un peu desserrées quelques jours après, le coton se fit un passage pour en sortir par degrés, comme la poulpe sort d'une pomme qu'on fait rôtir. Dampierre trouva, dans la suite, du coton de la même espèce à Timor (19), aux Indes orientales, où le tems de sa maturité est le mois de Novembre. Il n'en a vu dans aucun autre lieu (20).

Oiseaux de di-
verses espèces.

Le même Auteur assure qu'il y a plusieurs sortes de petits & de grands Oiseaux dans l'Isle de May; telles que des Pigeons, des Tourterelles, des *Minioies* qui sont de la grosseur du Corbeau & de couleur grise; des *Crufas*, autre sorte d'Oiseaux gris, de la grosseur du Corbeau, qui ne paroissent que pendant la nuit; & qui servent de remède contre la *consomption*, mais qu'on ne mange que dans cette maladie; des *Rabekes*, espèce de Hérons gris, qui sont une bonne nourriture; des *Corlues*; des Poules de Guinée, que nous nommons Pintades, d'après les Portugais qui les ont nommées *Galinhas Pintadas*. Elles sont de la même nature que les Perdrix, mais plus grosses que les Poules d'Angleterre, avec de longues jambes qui leur servent à courir assez vite, & de courtes ailes qui ne leur permettent pas de voler bien loin. Elles sont si fortes qu'un homme auroit peine à les tenir. Leur bec est épais, mais tranchant; leur cou long & mince, & leur tête fort petite pour la grosseur du corps. Le mâle a sur la tête une sorte de petite crête, de la couleur d'une noix sèche, & fort dure. Des deux côtés, on lui voit une espèce d'oreille ou d'ouïe rouge. Mais la Poule n'a aucun de ces ornemens. Le plumage des Pintades est tacheté fort régulièrement de gris clair & foncé. Elles se nourrissent de vers, ou de Cigales, qui sont en abondance, dans l'Isle de May. Leur chair est douce, tendre & fort agréable. Les unes l'ont blanche; d'autres, noire; mais les deux espèces sont également bonnes. Les Habitans n'emploient que des chiens pour les prendre; & cette chasse est d'autant plus aisée, qu'outre la pesanteur de leur vol elles sont ordinairement deux ou trois cens dans une seule bande. Si on les prend jeunes, elles s'approivoient autant que les Poules (21).

Pintades, ou
poules de Gui-
née.

Poissons.

Quoique le Poisson ne soit pas dans la même abondance à May qu'à Bonavista, le Dauphin, la Bonite, le Muller, le *Snapper*, le Poisson d'argent, &c. ne manquent pas dans la Baye. L'Auteur observe même que la mer a peu de lieux plus favorables pour le Filet. D'un seul coup, il amena un jour au rivage six douzaines de grands Poissons, la plupart d'un pied & demi ou deux pieds de longueur. Il s'y trouve aussi des Tortues; & chaque jour on y voit (22) paroître quelques petites Baleines.

Pêche d'Atkins.

Atkins raconte qu'étant dans l'Isle de May, en 1721, il prit à la ligne, des Brèmes, que les Portugais nomment *Porgas*, des *Sauteurs*, des *Groupes*, un *Roc-Fish*, & plusieurs de ceux qu'on nomme *Juifs*. Le *Roc-Fish* est épais, court, d'un jaune foncé sous le ventre, aux ouïes & à la gueule. Le *Juif* a la gueule double. Celle d'en haut ne lui sert pas pour avaler; mais elle est remplie de petits Canaux qui pompent l'air. Il a les nageoires de la Morue, & sa chair est excellente (23).

(19) Voyez ci-dessus.

(20) Dampierre, Vol. III. p. 15.

(21) Roberts, p. 402.

(22) Dampierre, *ibid.* p. 17.

(23) *Ibid.* p. 19.

Dampierre remarque qu'aux mois de Mai, de Juin, de Juillet, & d'Août, il vient sur les Côtes de l'Isle de May une espece singuliere de Tortues, pour y faire leurs œufs; mais elles n'ont pas la chair si (24) bonne que celle des Indes occidentales. On doit observer que dans les latitudes du Nord comme dans celles du Sud, les Tortues font leurs œufs dans la saison de la pluie (25), quoiqu'il semble que tombant avec tant d'impétuosité & d'abondance elle ne dût être propre qu'à les corrompre. Mais quelque violente que soit la pluie, elle se perd aussi-tôt dans le sable, fort au-dessous sans doute des œufs que les Tortues y ensevelissent; où, si elle ne va point au-delà, le Soleil qui vient l'échauffer, ne la rend que plus propre (26) à les faire éclore.

L'Indigo & l'ambre gris ne sont pas inconnus dans l'Isle de May (27), quoique l'un & l'autre y soient rares. Barbot nous apprend que les Insulaires salent la chair des Chevres & la transportent dans des tonneaux. Ils préparent les peaux avec beaucoup de propreté; Dapper assure qu'ils en vendent tous les ans plus de cinq mille (28).

Mais leur principal richesse est le sel. L'Isle de May est la plus célèbre de celles du Cap-Verd pour cette utile marchandise, dont les Anglois viennent charger annuellement plusieurs Vaisseaux (29). Le tems de leur cargaison est ordinairement l'Été. Dampierre dit que malgré la difficulté de l'abordage, l'Isle de May est extrêmement fréquentée pour le sel. En 1699, il ne lui fallut que six jours pour en ramasser quatre-vingt tonneaux; & dans le même tems, il vit arriver dans la Rade plusieurs Bâtimens, qui venoient faire la même cargaison pour (30) Terre-neuve, où Barbot assure que les Anglois font un grand commerce. Le même Auteur ajoute que l'Isle de May pourroit en fournir tous les ans la cargaison de mille Vaisseaux.

Dampierre a décrit la maniere de faire & de charger le sel, avec un détail plus exact qu'on ne le trouve dans aucun autre Voyageur. A l'Ouest, c'est-à-dire dans la partie de l'Isle où la Rade est située, la nature a formé une grande Baye sablonneuse qui est traversée par un banc de sable, large seulement d'environ quarante pas, mais long de deux ou trois milles. Entre ce banc, & les collines qui lui répondent sur la côte, on voit une saline, ou un étang de sel, d'environ deux milles de longueur, sur un demi-mille de largeur. La moitié de cet espace est presque toujours à sec, mais la partie qui est au Nord ne manque jamais d'eau. C'est dans cette dernière partie que depuis le mois de Novembre jusqu'au mois de Mai, c'est-à-dire dans toute la saison de la secheresse, on trouve toujours du sel. L'eau dont il se forme est amenée de la mer par de petits aqueducs pratiqués dans le banc de sable. Cette opération ne se fait qu'aux marées vives, & remplit plus ou moins la saline, suivant la hauteur de la marée. S'il s'y trouve déjà du sel lorsque l'eau de la mer y est introduite, il se dissout aussi-tôt; mais deux ou trois jours suffisent pour renouveler la congelation; & l'on recommence la même chose, chaque fois

ROBERTS.
En
divers tems.

Remarque sur
la ponte des tortues.

Chair & peaux
de chevres.

Richesse de l'Isle
de May en sel.

Maniere dont
le sel s'y fait.

(24) Atkins. Voyage en Guinée, p. 32.

(25) Dampierre, Vol. I. p. 75.

(26) Dampierre a toujours observé la même chose, non-seulement pour les Tortues, mais encore pour les Crocodiles, les Alligators, les Guanos, & tous les autres Amphibi-

es qui font des œufs.

(27) Dampierre, Vol. III. p. 19.

(28) Roberts, p. 401.

(29) Atkins. Voyage en Guinée, p. 32.

(30) Dampierre, Vol. I. p. 75.

ROBERTS.
En
divers tems.

qu'on emporte le fel & que l'étang se vuide. On avoit la marée d'une nouvelle Lune lorsque l'Auteur fit sa cargaison. Tout le monde l'assura que c'étoit le tems le plus favorable ; mais il ne put s'en imaginer la cause (31).

Ceux qui viennent charger du fel le prennent à mesure qu'il se forme, & le mettent en ras dans quelque endroit sec avant qu'on introduise de l'eau nouvelle. Il est fort remarquable que dans cet étang, le fel ne commence à se congeler (32) que dans la saison sèche ; au lieu que dans les salines des Indes occidentales, c'est au tems des pluies, particulièrement (33) dans l'Isle de la Tortue.

Commerce de
fel par les An-
glois.

Les Anglois font un grand commerce de fel dans l'Isle de May ; & communément ils y ont un Vaisseau de guerre pour la garde des Vaisseaux (34), & des Barques, qui s'y rendent de toutes leurs Colonies. Le nombre de ces Bâtimens monte quelquefois jusqu'à cent dans une année, sans autre dépense que celle de faire ramasser le fel dans la saline, & de le faire transporter à bord. Il ne leur en coûte pas beaucoup, parce que les Anes étant fort communs dans l'Isle, ils en sont quittes pour les louer des Negres, & que la pauvreté du Pays ne leur fournissant pas d'autre (35) occupation, ils prennent la peine eux-mêmes de conduire les Anes. La saline n'est pas à plus d'un demi-mille de la Rade, de sorte que les mêmes Anes font plusieurs fois le voyage dans un jour. On a réglé (36) le nombre de ces courses, & les Negres ne permettent pas qu'on en fasse davantage. Il y a dans la saline une sorte de Ponton, que les Anglois nomment *Frape-Boat*, au milieu duquel on a élevé des ais de séparation, pour garantir des vagues les Esquifs qui viennent y recevoir le fel ; car la mer est toujours agitée au rivage, quoiqu'elle soit fort tranquille dans la Baye. On a pourvu de même par des estacades & des cordages à tous les inconvénients qui pourroient interrompre le travail. Dampierre s'est fort étendu sur toutes ces précautions de l'art pour l'utilité des lieux où la mer est violente. On y est, dit-il, moins heureux qu'en Amérique, où le fel se fait ordinairement en pleine Baye, sans (37) qu'il y ait jamais vu d'estacades.

Rades de l'Isle
de May.

Roberts observe que l'Isle a deux Rades, où les Vaisseaux peuvent être en sûreté ; outre plusieurs criques, qui ne reçoivent que des Barques, & qui ne méritent pas d'être observées. La Rade du Nord se nomme *Paseco* ou *Pacoco*. On y peut mouiller sur six, sept ou huit brasses. Le fond est pierreux, mais sans être fort nuisible aux cables, excepté entre les rochers de corail, qu'on peut éviter en amenant la pointe la plus orientale de la Baye au Nord-Ouest ou au Nord-Ouest quart de Nord. Au long de la Côte, jusqu'à la pointe de *Yingdoff* on trouve quantité de Rocs & de Basses, dont quelques-unes (38) s'étendent jusqu'à deux milles du rivage.

Pointe de Ying-
doff.

Rade Angloise.

C'est après la pointe de Yingdoff qu'est située la rade Angloise, où s'arrêtent les Bâtimens (39) qui viennent charger du fel. Le fond en est généralement fort

(31) *Ibid.* Vol. I. p. 12.

(32) C'est ce qu'assure Barbot dans sa Description de la Guinée (p. 538.) mais Roberts fit sa cargaison à Bona-Vista dans la Saison des pluies.

(33) Dampierre, Vol. I. p. 56.

(34) Barbot dit la même chose, *ubi sup.*

(35) Fryer, dans ses Voyages (p. 6.) dit qu'on amène le fel au rivage dans des brouettes poussées par le vent.

(36) Dampierre, Vol. III. p. 13.

(37) *Ibid.*

(38) *Ibid.* p. 14. & suiv.

(39) *Ibid.* p. 15.

mauvais, & parsemé de rocs vers la pointe Sud de la Baye. Celle du Nord n'est pas moins propre à couper les cables, mais il n'y a pas tant de rocs qui puissent arrêter les ancres & causer leur perte. On prétend que ce sont les Anglois mêmes qui ont rendu cette Baye si mauvaise, en y jettant leur lest. Le centre de la Baye est beaucoup meilleur pour le fond, & n'a pas moins de huit brasses jusqu'à douze. Mais le mouillage (40) n'y est pas sûr à la fin du mois de Juin & dans le cours de Juillet, où les vents deviennent fort variables.

Dampierre dit que les Habitans vivent au milieu de l'Isle, assez près de cette Baye, dans trois petites Villes, qui ont chacune leur Eglise & leur Prêtre. Il ne compte que six ou sept milles de leurs habitations jusqu'au rivage. *Pinoja*, qui est la principale, a deux Eglises. Les deux autres se nomment *Saint Jean* & *Lagoa*. Rien n'est si misérable que leurs Maisons. Elles sont bâties de bois de figuier, qui est le seul arbre qu'ils y puissent employer; & couvertes (41) d'une sorte de canne sauvage. Les Insulaires, sans en excepter leurs Gouverneurs & leurs Prêtres, sont des Nègres, qui tirent vraisemblablement (42) leur origine d'Afrique; quoiqu'étant soumis au Portugal ils en aient la Religion & la Langue. Ils sont bien faits, robustes, gras & charnus. Cependant l'Isle paroît si stérile & si pauvre aux yeux d'un Erranger, qu'il a peine à comprendre d'où les Habitans peuvent tirer leur embonpoint. À la vérité, Dampierre assure, après de justes informations, que leur nombre ne surpasse pas deux cens trente (43).

Roberts observe qu'ils diffèrent peu de ceux de Bona-Vista, mais qu'ils ont moins d'inclination pour les Anglois. Pendant le séjour qu'il y fit en 1722, il vérifia que l'Isle n'avoit pas plus de deux cens Habitans, presque tous Nègres, ou du moins avec beaucoup moins de Mulâtres & de Blancs que les autres Isles (44).

Dampierre prétend que les Insulaires de May, quoique fort mal en alimens, vivent mieux que ceux des autres Isles, à l'exception seulement de (45) S. Jago. Ils tirent, dit-il, la plus grande partie de leurs vivres, des Anglois, qui leur donnent, pour récompense de leurs services, tout ce qu'ils peuvent retrancher de leur provision, avec quelque argent, & de vieux habits. Aussi s'en trouve-t'il plusieurs qui sont vêtus assez honnêtement, quoique la plupart soient presque nus. Ils profitent de la saison des Anglois pour gagner quelque chose, parce qu'ils n'ont aucun Bâtiment qui puisse leur servir au commerce, & que les Vaisseaux Portugais ne venant point dans leur Isle, ils n'ont que les Anglois pour ressource (46). Ainsi c'est à l'intérêt, qu'il faut rapporter l'estime que Roberts leur attribue pour sa Nation.

Dans la saison des Tortues, ils veillent pendant la nuit sur le sable de leurs Côtes, pour surprendre ces animaux. C'est encore un secours qu'ils ont contre la faim; car il vient un grand nombre de Tortues aux Isles du Cap-Verd. Mais lorsque cette saison est passée, il ne leur reste que la chasse des Poules

ROBATS.
En
divers tems.
Ses qualités.

Habitans &
vie des Insulai-
res.

Leur nombre.

Ressource qu'ils
ont pour les guer-
res.

(40) Roberts, 401.

(41) Dampierre, Vol. III. p. 17.

(42) C'est une vérité dont on ne peut douter. Voyez ci-dessus la Description générale.

(43) Dampierre, Vol. III. p. 19. Dapper dit qu'en 1505 il y avoit deux cens vingt-cinq

Habitans, & qu'en 1618 il n'y en avoit plus que cent cinquante.

(44) Roberts, p. 402.

(45) Dampierre, Vol. I. p. 76.

(46) Id. Vol. III. p. 20.

ROBERTS.
En
divers tems.

de Guinée, & le soin de leurs petites plantations. S'ils ont envie de passer dans l'Isle de S. Jago, il faut qu'ils obtiennent la permission du Gouverneur, & le passage sur quelque bord Anglois. Le Gouverneur de l'Isle de May prend sa commission du Gouverneur Portugais de S. Jago. Celui qui occupoit cet emploi, en 1699, (47) étoit d'un excellent caractère, & fort généreux dans sa pauvreté, comme les Habitans sont presque tous. Il s'attend à recevoir un petit présent de tous les Commandans de Vaisseaux qui viennent charger du sel. Il se fait honneur d'être invité à bord ; & cette saison étant comme celle de sa récolte, il ne (48) quitte pas un moment les Anglois. En 1725, Roberts trouva pour Gouverneur, un Negre, nommé le Capitaine *Vincent Alva* (49), mais beaucoup plus connu des Anglois sous le nom de *Peter Vincent*.

L'Isle de May
est exposée aux
Pyrates.

Les Pyrates, qui descendent souvent dans cette Isle, en ont quelquefois enlevé les Bestiaux & même les Habitans. En 1683, sept ou huit jours avant l'arrivée de Dampierre, il y aborda un Vaisseau Anglois, dont l'Equipage étant descendu sous ombre d'amitié, se saisit du Gouverneur & de quelques autres Insulaires. Ils furent conduits à bord, d'où on les força d'envoyer chercher leurs meilleurs Bestiaux pour racheter leur liberté. (50) Mais c'étoit un artifice, qui n'aboutit qu'à les enlever eux-mêmes avec ce qu'ils avoient de plus précieux ; & peut-être n'ont-ils jamais revu leur Isle. Le Capitaine Anglois qui commit cette indigne action, étoit de Bristol, & se nommoit *Band*. Il avoit failli de brûler le Vaisseau de Dampierre dans la Baye de Panama (51). Le même Voyageur, étant à May en 1699, fut témoin du retour d'un Gouverneur, qui avoit été pris de même (52) par les Pyrates, & qui avoit passé un an ou deux dans leurs chaînes.

Elle fit partie de
la roi de Cathé-
rine d'Aragon.

L'Isle de May, avec *Tanger*, & *Bombay* dans l'Inde, avoit fait partie de la dote de Catherine d'Aragon, lorsqu'elle fut mariée en Angleterre. On doit présumer que les Anglois n'autoient point abandonné leurs prétentions sur cette Isle, s'ils avoient crû qu'elle méritât d'être conservée.

§. I V.

Isle de S. Jago, de Santiago, ou de Saint Jacques.

Origine du nom.

L'A découverte de cette Isle étant arrivée le premier jour de Mai, comme celle de la précédente, elle reçut le nom de Saint Jacques, dont la Fête se célèbre le même jour. Suivant Roberts, elle est située à quinze degrés de latitude du Nord, & six degrés cinq minutes de longitude (53) Ouest du Cap-Verd. Le Capitaine *Philips* la place à quinze degrés (54) vingt-cinq minutes de latitude, en prenant sa règle apparemment de *Praya*, où il avoit abordé.

Grandeur de
l'Isle.

S. Jago est la plus grande de toutes les Isles du Cap-Verd. Sa longueur,

(47) *Ibidem*.

(48) *Ibidem*.

(49) Roberts, p. 403.

(50) Les Habitans n'avoient pas voulu permettre aux Mamelouks de débarquer.

(51) Dampierre, Vol. I. p. 75.

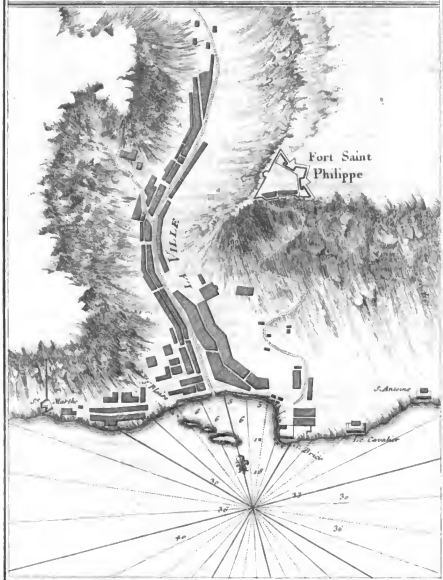
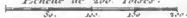
(52) *Ibidem*. Vol. III. p. 18. & suiv.

(53) Roberts, p. 403.

(54) Voyage de Philips en Afrique & à la Barbade, p. 183.

PLAN DE LA VILLE ET DES FORTS DE S^t YAGO.

Echelle de 200 Toises.



Tom. II. N^o 10.

THE HISTORY OF THE

REIGN OF

CHARLES THE FIRST

BY

JOHN BURNET

2

1643

1644

1645

1646

1647

1648

1649

suivant *Beckman* (55), est d'environ quarante-cinq lieues; sa largeur de dix; & son circuit de quatre-vingt-cinq. *Philips* ne lui donne qu'environ vingt lieues de longueur, du Sud-Est au Nord-Ouest; & dix de largeur, Est-Nord-Est & Ouest-Sud-Ouest (56). Elle est éloignée, suivant *Dampierre*, de quatre ou cinq lieues de *Mayo*, à l'Ouest; & sur le même témoignage c'est la principale, la plus fertile & la mieux peuplée des Îles du Cap-Verd (57), quoiqu'elle soit montagneuse & qu'elle ait quantité de terres stériles. *Philips* dit qu'elle est remplie de montagnes hautes & désertes (58).

À l'égard de l'air, *Roberts* observe que dans les saisons pluvieuses elle est plus mal-saine & plus dangereuse pour les Étrangers que toutes les autres Îles. Si l'on excepte *Cachao*, dit-il, la Guinée même n'a pas de lieu plus funeste à la santé que *S. Jago*. Il compare cette Île aux Pays où la peste fait les ravages (59).

Suivant *Beckman* (60), le terroir de *S. Jago* est extrêmement agréable, & produit également ce qu'il y a de plus utile & de plus délicieux pour la vie. *Ovington* juge néanmoins qu'elle n'est pas si agréable que *Madere*, ni si montagneuse; d'où il conclut qu'elle est plus propre aux Plantations (61).

Roberts observe que toute la partie Sud-Est de l'Île est une terre plate; & qu'à la réserve de *Campo de Terrafal* tout le reste s'élève en montagnes. La plus haute est celle de *Saint Antonio*, qui est vers le centre de l'Île. Lorsqu'on voit la haute terre de *Terrafal* à l'Est ou à l'Ouest, on la prendroit pour une Île, jusqu'à ce qu'on soit assez proche pour appercevoir la terre basse, qu'on a nommée *Campo*, (62) & qui joint cette partie à tout le reste. C'est dans ce dernier lieu que les Portugais formerent leur premier établissement (63), parce qu'ils le trouvaient, non-seulement le plus agréable, mais encore le plus fertile & le mieux réglé pour les saisons; sans compter qu'il est arrosé par un grand nombre de ruisseaux.

L'Île de *S. Jago* ayant beaucoup (64) d'eau fraîche ne peut manquer d'excellens (65) pâturages. Ses Animaux les plus considérables sont les Bœufs & les Vaches, qui sont en grand nombre, suivant *Dampierre*, quoiqu'ils (66) se vendent jusqu'à vingt dollars. Les Chevaux, les Anes, les Mulets, les Chèvres & les Porcs (67) n'y sont pas en moindre abondance. On y trouve des Singes, qui ont le (68) visage noir & la queue fort longue.

Sir Richard Hawkins dit qu'on y trouve des Civerres, & qu'il n'a (69) vu nulle part des Singes d'une aussi belle proportion. *Roberts* assure que de toutes les Îles du Cap-Verd celle de *S. Jago* est la seule qui (70) produise des Singes, & qu'elle en a dans toutes les parties. *Philips* les nomme *Jackanapes*. Il rend témoignage qu'ils multiplient dans les (71)

ROBERTS.
En
divers tems.

Qualités de l'air
& du terroir.

Mont S. Antonio
reniaiv

Abondance de
pâturages & de
bestiaux.

(55) Voyage à Borneo, p. 9.

(56) *Philips*, ubi sup.

(57) *Dampierre*, Vol. I. p. 76.

(58) *Philips*, ubi sup.

(59) *Roberts*, p. 335.

(60) *Ubi sup.* p. 11.

(61) Voyage à Surate, p. 40.

(62) *Roberts*, p. 409.

(63) *Ibid.* p. 403.

(64) *Dampierre* dit que l'eau est bonne à

S. Jago, mais difficile à transporter, & que le bois y est rare & cher, p. 3, Vol. IV.

(65) *Roberts*, p. 404.

(66) *Dampierre*, Vol. III. p. 15.

(67) Voyage à la Mer du Sud, p. 32.

(68) Page 411.

(69) Voyage en Afrique, &c. p. 185.

(70) Voyage à Borneo, p. 13.

(71) Observations sur divers Voyages aux

Indes, p. 7.

ROBERTS.
En
divers tems.

montagnes, où il en a vû un fort grand nombre. Beckman parle d'une abondance (72) extrême de Bœufs, de Porcs, & de Chevres. Mais, suivant Cornwall, (73) les Chevres y sont fort maigres. Philips assure qu'il en a vû des troupeaux de cinq cens, qui s'avançoient sur la Côte vers (74) son Vaisseau.

Officier de di-
verses nations.

Entre les volatiles de S. Jago, Dampierre nomme les Parakises, les (75) Perroquets, les Pigeons, les Tourterelles, les Hetons, les Faucons, l'Oiseau qui vit de Crabbes, les *Galdens*, qui sont plus grands, mais de la même espèce, les Corlues, &c; mais sur-tout des Coqs & des Poules, privés & sauvages. Roberts dit qu'on y trouve des Oiseaux de toutes les espèces, sur-tout des Poules de Guinée ou des Pintades, des Pans; & des Poules domestiques, qui vont le matin, en troupes, chercher leur nourriture dans les montagnes, d'où elles reviennent (76) le soir aux lieux habités, comme les Pigeons en Europe. Cornwall ajoute (77) que S. Jago a des Poules d'Inde. Beckman y joint des Oyes & des Canards, avec cette circonstance remarquable (78), que la plupart des Oiseaux de l'Isle ont les os aussi noirs que le Jais, & la peau de la même couleur que celle des Negres, quoique la chair en soit aussi blanche que celle des Oiseaux de l'Europe, & ne soit pas moins bonne. Philips dit en général que la volaille de S. Jago est (79) d'une bonté médiocre.

Propriété des
oiseaux de Saint-
Jago.

Cette Isle porte en abondance, du maïs, du bled de Guinée, des plantains, des bananes & des courges (80), des oranges, des limons, des tamarins, des pommes de pin, des melons d'eau. La noix de coco, la guave, & la cane de sucre n'y croissent pas moins abondamment. On fait peu de sucre dans l'Isle, & l'on s'y contente de la molasse. La vigne n'y croît pas mal, & l'Auteur est persuadé qu'avec un peu de culture on feroit de fort bon vin, si le Roi de Portugal ne s'y opposoit par (81) des raisons d'Etat. Ovington dit qu'il y a peu de vignes à S. Jago, & que le vin qu'on y boit vient (82) de Madere. Dapper prétend qu'il vient de Lisbonne. Le même Auteur met le cede entre les arbres de l'Isle, & nous apprend que les herbes & toutes les plantes de l'Europe y croissent fort bien, mais qu'elles demandent d'être renouvelées tous les ans.

Vignes de S.
Jago.

Coton.

Le coton y croît aussi, & reçoit plus de culture que dans les autres Isles, puisque Dampierre assure que les Habitans en recueillent assez pour se faire des habits & pour en faire passer une grande (83) quantité au Brésil. Le Capitaine Cornwall parle de l'abondance de (84) leur coton, & de leurs provisions; mais il ravalé beaucoup leur sucre. Entre leurs fruits, Dampierre

Deux fruits es-
timés la consti-
tude, forte de pom-
me.

(72) Voyage en Afrique, &c. p. 187.

(73) Observations, &c. p. 7.

(74) Philips, *ubi sup.* p. 184.

(75) Dampierre, Vol. III. p. 25. Hawkins dit que ce sont des Perroquets gris, p. 31.

(76) Roberts, p. 404.

(77) Voyage à Bornéo, p. 13.

(78) Dampierre, Vol. III. p. 43.

(79) *Ubi sup.* p. 187.

(80) Ovington dit que les Bananes de S. Jago sont meilleures que celles de Madere, pag. 40. Dampierre ajoute des Dattes. Philips met

les Oranges au-dessus de celles du Portugal. Elles s'y donnent presque pour rien.

(81) Roberts, p. 404.

(82) Dampierre prétend qu'ils ont du vin de leur cru, mais qu'ils le négligent, parce qu'ils en reçoivent des Vaisseaux de l'Europe, & que d'ailleurs ils en boivent fort peu. Volume III. p. 25.

(83) Voyage à Surate, p. 40.

(84) Observations sur divers Voyages, pag. 7.

releve

releve une sorte de pomme que les Anglois ont (85) nommée *Coustarde* (cuf-tard apple), de la grosseur d'une grenade & presque de la même couleur. Sa peau tient le milieu, pour la substance & l'épaisseur, entre celle de la grenade & celle de l'orange de Seville; plus souple que celle-ci, & plus cassante que la première. Ce qui la rend fort remarquable, c'est qu'elle est toute environnée de petits nœuds comme d'autant de clous. La chair en est blanche, tendre, douce & agréable, avec la couleur & le goût si semblable à la coustarde Angloise, que c'est ce qui lui en a fait donner le nom. A la place de pepins, elle a quelques petits noyaux ou de petites glandes. L'arbre qui la porte est de la grandeur d'un coignassier, avec des branches fort minces, mais longues & en grand nombre. Le fruit croît à l'extrémité, & pend par son propre poids au bout d'une queue de neuf ou dix pouces de long. Le plus grand arbre ne porte pas plus de vingt ou trente pommes (86). Dampierre a vu le même fruit dans toutes les parties de l'Amérique, Isles & Continent. Il ne le représente pas moins commun aux Indes Orientales. On trouve aussi dans toutes ces Contrées, suivant le même Auteur, le *Papa*, qui est un fruit de la grosseur du Melon muscar, creux de même, avec autant de ressemblance, au-dedans & au-dehors, pour la forme & la couleur. Seulement il porte au centre une poignée de graine noirâtre, de la grosseur d'un grain de bled, d'un goût presque aussi chaud que celui du poivre. Le fruit est fort agréable dans sa maturité; mais il n'a pas la moindre saveur avant ce temps-là. On le fait cuire alors avec la viande, comme les navers; & les Européens mêmes en mangent volontiers.

L'arbre qui porte le *Papa* a dix ou douze pieds de hauteur, son tronc, près de la terre, n'a pas moins d'un pied & demi ou deux pieds de diamètre. Mais il s'élève en diminuant jusqu'au sommet. Il est entièrement sans branches. Ses feuilles qui sont fort grandes, sortent immédiatement du tronc, au bout d'une tige, qui augmente en longueur à mesure que la feuille est plus éloignée de la cime de l'arbre. Leur forme est ronde & dentelée. Elles commencent à sortir six ou sept pieds au-dessus de la terre, & elles deviennent plus épaisses en montant vers le sommet, elles sont très-larges, & serrées contre le tronc. Le fruit croît entre elles, avec d'autant plus d'abondance qu'elles ont plus d'épaisseur; de sorte qu'à la cime il en est si grand nombre que l'un tient à l'autre; mais sa grosseur alors ne surpasse pas celle des Navers communs. Ce qu'on a d'abord ne regarde que le fruit d'en bas, qui croît entre des (87) feuilles moins épaisses.

Dampierre dit que le Poisson est le même à S. Jago qu'à May & dans (87) les autres Isles. Philips se vante d'en avoir pris en grand nombre & d'excellent dans la Baye. Ses hameçons n'étoient pas oisifs un moment; & lorsqu'il eut employé le filet, sa pêche se trouva si abondante, que (88) ses gens ne pouvant la manger en salerent une grande partie.

De tous les Voyageurs qui ont écrit sur les Isles du Cap-Verd, Roberts est le seul qui ait parlé des productions souterraines de S. Jago. Il en remarque deux principales. L'une qui s'y trouve en abondance est la *Marcaillite* que

ROBERTS.
En
divers tems.

Le Papa

Poissons de S.
Jago

Fossiles.

Marcaillite, nom-
mée *Beurre d'or*.

(85) Dampierre, Vol. III. p. 24. A la Ja-
maïque on l'appelle *Sweet Sep*.

(86) *Ibid.* Vol. III. p. 25.

(87) *Ibidem*.

(88) Voyage en Afrique & à la Barbade,
p. 187.

ROBERTS.
En
divers tems.

les Portugais nomment *Beurre-d'or*. Il est généralement opaque, quoiqu'il s'en trouve d'un peu transparent. A l'ombre, sa couleur est un bleu foncé; mais au Soleil, il a la vraie couleur de l'or. L'Auteur apprit de quelques personnes intelligentes, qui avoient résidé long-tems dans différens Canons du Brésil & qui avoient été mêlées dans les entreprises des mines, qu'il y a une mine d'or où l'on trouve une grande quantité de ce *Beurre-d'or*. Les mêmes personnes assurèrent Roberts que la peinture qu'on fait avec cette Marcastite est aussi brillante que la véritable dorure. Le second Fossile est une pierre rouge, ou une espèce d'ocre fort curieux, qui se trouve sur une montagne du côté du Nord. Elle est de la nature de la craie d'Angleterre, mais plus molle, & toujours un peu plus pesante que fa poudre, qui a l'odeur de la plus belle Farine. Elle s'étend dans la terre par différentes veines; & quoiqu'à la surface elle paroisse semblable au roc ordinaire, elle change à mesure qu'elle s'en éloigne, jusqu'à prendre entièrement la couleur du soufre. La couche qui succède est d'un jaune clair; & celle qui suit, est couleur de chair. Après celle-ci, on en trouve une où le rouge prévaut. Enfin la dernière est d'un rouge foncé, mais vif & brillant (89).

Pierre lumineuse.

Roberts vit à Terrafal une pierre de roc (90) d'un jaune gris fort lumineux, mêlé de paillettes brillantes, qui reluisoit au Soleil comme le cristal. Il n'explique pas ici ses conjectures.

Privileges de S.
Jago & de ses
Habitans.

L'Isle de S. Jago a le privilege d'être comme la Douane Portugaise, pour tous les Vaisseaux de cette Nation qui vont commercer au Nord de Sierra Leona jusqu'en Guinée. Cet avantage, joint à la commodité de sa situation pour le commerce, y avoit conduit quantité de Marchands, qui faisoient fleurir une Manufacture de *Barrafouls*; mais leur entreprise ayant décliné par les raisons (91) qu'on a déjà fait remarquer, la plupart ont pris le parti de retourner à Lisbonne, ou de s'établir dans d'autres Colonies. Cependant l'Isle en a conservé plusieurs, & cette occasion lui a procuré un grand nombre d'autres Habitans qui ont fort bien servi à la peupler. La Cour de Portugal, pour les encourager par ses bienfaits, n'a pas fait difficulté de leur accorder la propriété des terres à perpétuité, sans se réserver (92) aucune rente ni la moindre espèce de taxe. L'Isle de Sainr Philippe est la seule, qui jouisse de cette faveur avec S. Jago. Cependant une distinction de cette nature n'a point été capable d'y attacher long-tems les Portugais. Quoique les terres leur appartiennent, ils en laissent l'usage aux Negres, pour aller jouir du revenu dans leur Patrie. Il y avoit si peu de Blancs à Saint Jago lorsque Roberts y passa (93), qu'il n'en compra pas plus de trois pour quarante Negres.

Il s'y trouve
peu de Blancs.

Leur origine.

Dampierre assure que les premiers Habitans de S. Jago furent des Portugais bannis pour vol, pour meurtre, & pour d'autres crimes de la (94) même infamie. Le Capitaine Cornwall les traite (95) de Malfaiteurs transportés, qui s'étant mêlés avec la race de leurs Colonies de Guinée, n'ont conservé.

(89) Il en avoit pris des essais, qu'il perdit à S. Nicolas avec sa Barque, p. 112.

(90) Roberts, p. 414.

(91) Voyez ci-dessus la Description générale.

(92) Roberts, p. 403.

(93) *Ibid.* p. 404.

(94) Dampierre, Vol. IV. p. 4.

(95) Observations, &c. p. 6.

qu'une ressemblance imparfaite de figure & de langage avec les Portugais de l'Europe, quoique leur ambition continuelle soit de n'en être pas distingués. Ils sont devenus vrais Mulâtres, de haute taille, mais mal proportionnés; sur-tout les femmes, qui ont les lèvres grosses, le nez plat, & les inclinaisons aussi déréglées que leur visage est difforme. Si l'on excepte le Gouverneur, l'Evêque, quelques Gentilshommes, & les Religieux (96), qui sont envoyés de Lisbonne, tout le reste est de la même couleur & de la même difformité. Le Capitaine Beckman ajoute à cette peinture, qu'ils sont pauvres, paresseux, portés au latin, Catholiques de nom, mais la plupart d'une ignorance & d'une stupidité qui leur fait ignorer jusqu'aux premiers (97) principes de leur Religion. Cependant il faut observer que Beckman n'ayant tiré ce portrait général des Habitans de l'Isle, que d'après ceux de Praya, on y doit mettre quelque exception, sur-tout pour l'article du vol; car Dampierre qui reconnoît ce vice dans les Habitans de Praya, rend un meilleur témoignage à ceux de S. Jago. Ils ne sont gueres moins pauvres, dit-il, parce qu'ils ont peu de commerce; mais la présence d'un Gouverneur Portugais les contient (98) dans l'ordre.

ROBERTS.
En
divers tems.

Leurs qualités.

L'Evêque & les Chanoines doivent être Portugais de naissance; mais pour le service des autres Isles, & pour les fonctions subalternes de celle même de S. Jago, on admet les Mulâtres & les Negres aux degrés ecclésiastiques. Ceux qui se présentent pour le sacerdoce reçoivent l'éducation qui convient à cette dignité; & si l'on ne parvient pas à les rendre fort sçavans, on s'efforce du moins de leur inspirer du respect pour leur état & du zèle pour les fonctions de leur ministère. Philips fait entendre (99) que les plus ignorans & les plus déréglés ne sont pas toujours les Negres. Si les sociétés ecclésiastiques du Portugal ont quelque Sujet scandaleux dont elles veulent se défaire, c'est à S. Jago qu'elles trouvent le moyen de l'envoyer; & l'on se figure aisément que dans un lieu où la discipline est moins sévère qu'à Lisbonne, il n'arrive guères d'amendement pour les vices. Cependant il s'y trouve, suivant le témoignage de Roberts (1), des Ecclésiastiques vertueux, qui font honneur à leur profession.

Ecclésiastiques
de S. Jago.

Le même Voyageur ayant fait deux fois le tour de l'Isle & visité tous les Ports, nous en a laissé deux Relations; l'une dans le Journal de son voyage, l'autre dans sa Description particulière de toutes les Isles. Elles doivent trouver place ici successivement, parce que l'une sert à jeter du jour sur l'autre, & que les moindres différences sont importantes pour la Géographie.

(2) De *Furno* ou *Fuerno*, à l'Est de Saint Philippe, Roberts traversa le Canal & se rendit à *Rivera das Bharkas*, Baye de l'Isle de S. Jago. Là, il prit la résolution de gagner la pointe Nord de l'Isle, pour passer dans l'Isle de May; & quoiqu'en apparence cette route fût la plus longue, il sçavoit au fond qu'elle est la plus courte. Il fit donc voile vers la rivière de *Prata* ou *Plata*, & de-là à *Tertafal*; ensuite à *Porto Faciendo*, & à *Porto Signor Georges*, sans mettre ordinairement d'autre intervalle dans sa course que celui des marées. C'est l'unique moyen par lequel il supplée à l'omission des distances.

Ports de l'Isle
de S. Jago.

(96) Dampierre, Vol. III. p. 13.

(97) Voyage à Bornéo, p. 12.

(98) Dampierre, *ubi sup.*

(99) Voyage de Philips en Guinée, p. 188.

(1) Roberts, p. 405. & suiv.

(2) Roberts, p. 306. & suiv.

ROBERTS.
En
diversités.

La Baye Porto Signore Georges, qui est ici la seule qu'il décrive, est petite, & cachée par quantité de rocs de différentes grandeurs, dont le plus grand néanmoins n'est pas plus long que d'un jet de pierre, la plupart élevés au-dessus de l'eau. Ils s'étendent à la distance d'une demi-lieue du rivage, & rendent l'accès de la Baye fort difficile : mais lorsqu'on y est entré, c'est un lieu aussi sûr qu'agréable, où l'on est à couvert de toutes sortes de vents, & si bien enfermé qu'on n'aperçoit pas même la mer. Le fond est d'un sable limoneux, depuis cinq jusqu'à trois brasses.

Bighude.

De-là, Roberts s'étant avancé dans la marinée jusqu'à *Bighude*, qui fait la pointe Nord-Est de S. Jago, quitta la Côte à midi avec un vent Nord-Est, & découvrit, vers trois heures, le Mont Pinose dans l'Isle de May. De Kalyete dans la même Isle, il revint à Saint Jago, où il tomba dans une grande & belle Baye au Sud, à laquelle il donna le nom de *Porto sine Noma*. Il y mouilla, dans la partie du Nord, sous la haute terre. Ayant ensuite fondé une petite crique sablonneuse, il y trouva tant d'eau qu'il ne sentit le fond que fort près du rivage; ce qui devoit lui paroître d'autant moins surprenant, qu'il n'avoit pour sonde qu'une pierre, au bout d'une ligne qui lui servoit à la pêche. Quoiqu'il eût trouvé toutes les marques d'un excellent fond, la terre est si haute qu'appréhendant d'être surpris par quelque vent de mer qui lui eût fermé la sortie de la Baye, il remit à la voile pour se rendre à *Porto Formosa*; & du même vent il gagna ensuite celle de S. Jago. De-là il se rendit à *Porto*

Porto sine Noma.

Porto Formosa.

Porto Madera.

Praya Formosa.

S. Domingo.
Porto Lobo.

S. Francisco.
Portate.

Kalyete Saint
Martin.

Madera. Mais ne trouvant pas d'Habitans dans cette Baye, il continua de s'avancer vers *Praya Formosa*, où il toucha; de-là à *Saint Domingo*, & à *Porto Lobo*, d'où il alla par terre à (3) la Ville, qui en est éloignée de vingt milles, du plus mauvais chemin du monde. De *Porto Lobo*, il suivit la Côte, en passant à la vue des Bayes de *Saint Francisco* & de *Portate*; & le jour lui manquant pour gagner Kalyete, il mouilla jusqu'au lendemain à *Villa Praya*, d'où il se rendit à (4) *Kalyete*. Mais attendant bientôt un vent Sud, il résolut de gagner la Côte Est de l'Isle, parce que non-seulement la navigation est plus aisée avec le vent de Sud ou d'Ouest, mais que les Rades de cette Côte sont beaucoup plus sûres; car de l'autre côté il n'y en a pas une où l'on puisse être en sûreté, à l'exception de Kalyete Saint Martin; mais avec ces vents on n'en sauroit sortir, quoiqu'ils soient les seuls avec lesquels on puisse gagner le côté de l'Est. Roberts se rendit donc de Kalyete à *Porto Praya*.

Dans sa Description générale des Isles du Cap-Verd, il commence par celle de Porto Praya, qui est au Sud de l'Isle de Saint Jago; & tournant par l'Ouest, il fait encore une fois le tour de l'Isle pour revenir au même lieu.

Description
particulière.

Porto Praya est situé proprement à la pointe Sud-Ouest de S. Jago. C'est le 1^{er} Port de l'Isle & le plus célèbre. Il offre une perspective charmante. La Ville & le Fort se présentent au milieu de la Baye, sur une terre assez haute, mais plate, avec une vallée des deux côtés, où les palmiers & les cocotiers forment encore une vue fort agréable. Le meilleur ancrage est au-delà de l'Isle, dans la partie Nord-Ouest de la Baye; quoique dans la partie ouverte on puisse

(3) Roberts entend sans doute la Ville capitale de l'Isle, qui s'appelle S. Jago, ou Ribeira Grande.

(4) Il y a plusieurs Kalyetes dans les différentes Isles.

mouiller aussi sur un fond de beau sable, depuis quinze jusqu'à cinq ou six brasses. L'eau fraîche ne manque pas sur la Côte (5).

A deux lieues de Praya, Ouest-Nord-Ouest, on trouve *Kalyete S. Martin*, petite crique, qui n'est large que de la longueur d'un cable, & qui ne laisse pas d'avoir seize ou dix-huit pieds d'eau. On peut y demeurer sûrement à l'ancre pendant toute la saison des pluies, & l'eau fraîche n'y manque pas non plus. Mais quoique le lieu soit sans danger, on ne le découvrirait pas aisément si (6) l'on ne prenoit un Nègre à Porto Praya, pour s'y faire conduire. L'Auteur observe seulement que malgré tous les avantages de cette petite Baye, c'est l'endroit de l'Isle le plus pernicieux à la santé pendant (7) les pluies. De *Kalyete* à la Ville de Saint Jago ou de Ribeyra grande, on ne compte que quatre milles par terre, d'un chemin assez uni, mais fort pierreux. Par mer, cette Ville n'est pas à plus d'une lieue du rivage, au Nord-Ouest de *Kalyete*. Sa Rade n'a rien d'extraordinaire que la mauvaise qualité du fond, qui est si tranchant qu'on n'y demeure pas long-tems sans perdre quelque ancre entre les rocs ou sans y avoir quelque cable endommagé. Cet accident a causé la perte de plusieurs Vaisseaux. Aussi n'y voit-on qu'un petit nombre de Portugais, qui n'y font pas même un long séjour. Les Hollandois y relâchoient autrefois pour les rafraichissemens; mais ils ne touchent à présent qu'à Porto Praya (8).

Rivera de Plata est une fort longue Baye, d'un fond très-net, depuis douze & quatorze brasses jusqu'à trois. Elle est plus commode aussi que Porto Praya, pour faire de l'eau, parce que le ruisseau coule jusqu'au bord de la mer. On y trouve d'ailleurs toutes sortes de rafraichissemens, tels que des fruits, des racines, des Oiseaux, des Chevres, & des Vaches, à meilleur prix qu'à Porto Praya & qu'à la Ville (9).

Terrafal est un Port estimé, mais il ne fournit aucune provision; & quoiqu'on y soit fort sûrement lorsqu'on y est entré, l'accès en est fort difficile.

On trouve ensuite la Baye de *Porto Faciendo*, qui est grande & nette, avec un bon fond, depuis dix jusqu'à quatre brasses. L'eau fraîche y est en abondance; mais comme cette partie de l'Isle ne consiste qu'en pâturages, on ne peut s'y procurer d'autres provisions que des Vaches & des Chevres, qui y sont à la vérité moins chères que dans aucun autre Canton. L'Auteur y obtint un jeune Taureau, d'environ deux ans, pour une vieille chemise qui n'auroit pas valu six sous en Angleterre.

Entre cette Baye & Bighude, qui est la pointe la plus septentrionale de S. Jago, on trouve plusieurs autres petites Rades; mais le Pays est desert & stérile, la Côte dangereuse & parsemée de rocs, dont quelques-uns sont cachés sous l'eau. Ceux qui se font appercevoir ne sont pas à plus d'un mille du rivage (10). Quand on a doublé la pointe de Bighude, la Côte tourne au Sud de *Porto sine Noma*, dont a déjà lu la description. La Baye suivante est celle de *Porto Formoso*, à laquelle il ne manque rien pour la beauté, suivant l'origine de son

ROBERTS.

En
divers tems.
Celle de *Kalyete*
S. Martin.Celle de la Baye
de S. Jago.Celle de River
a de Plata.

Terrafal.

Porto Faciendo.

Pointe de Bi
ghude.

Porto Formoso.

(1) Roberts, p. 409.

(6) *Ibid.* p. 410.(7) *Ibid.* p. 340.(8) *Ibid.* p. 410.(9) *Ibid.* p. 410. & suiv. En 1593, lorsquele Chevalier Hawkins étoit à S. Jago, il y
avoit dans l'Isle, une Cité, dit-il, & deux
Villes. *Voyage à la mer du Sud*, p. 29.

(10) Roberts, p. 413.

ROBERTS.
En
divers tems.
Baye & Ville
de S. Jago.

nom. Vers la pointe, un petit Bâtiment peut être à couvert de toutes sortes de vents. Mais, sans expliquer ce qui lui manque, l'Auteur déclare qu'elle n'est pas favorable au commerce.

La Baye de S. Jago est aisément reconnue par l'Eglise de la Ville, dont les murs sont blancs, & le toit de tuiles fort rouges. La Ville est située au milieu de la Baye, sur un terrain qui s'élève; avec deux Vallées, l'une au Sud & l'autre au Nord, routes deux fort bien plantées de cocotiers & de palmiers. Le fond de la Baye est d'un beau sable. L'ancrage y est sûr, depuis dix brasses jusqu'à douze. Un peu au Nord de l'Eglise, la mer est ordinairement fort agitée au long du rivage. C'est d'ailleurs un des Cantons de l'Île où toutes les commodités qu'elle produit se trouvent avec plus d'abondance.

Porto Madera.

Au Sud quart-Sud-Est de cette Baye, on rencontre, à deux ou trois milles, celle de Porto Madera, dont l'entrée n'a pas plus d'un jet de pierre de largeur, entre deux pointes de rocs fort escarpés, où la profondeur de l'eau est depuis neuf jusqu'à six brasses. Après avoir passé la pointe du Nord, on tombe sur quatre brasses & trois brasses & demie; mais on y est à couvert de tous les vents. On n'y conserve pas même la vue de la mer. Un cable de trois pouces y tient ferme à l'ancre un Bâtiment de trois cens tonneaux. Le fond est de sable mêlé de cailloux; mais, plus haut, il est de limon fort doux. Enfin le Port est excellent quand on y est entré, & l'accès n'en est pas difficile: mais il n'est pas aisé de l'apercevoir, parce qu'une pointe cache tellement l'autre, qu'on ne découvre l'ouverture qu'après l'avoir passée. Elle n'a d'ailleurs rien de remarquable. Ainsi la seule ressource pour ne pas s'y tromper, c'est de prendre (11) à S. Jago un Negre qui puisse servir de Guide.

On trouve, après Porto Madera, plusieurs petites Bayes jusqu'à *Por-o-Lobo*; mais il n'y en a point qui n'ayent quelque danger pour les Vaisseaux, parce que la Côte est remplie de rocs à fleur d'eau, quoiqu'ils ne s'étendent point à plus d'un mille du rivage.

Porto Lobo.

Porto Lobo est un Port des plus sûrs, quand on y est entré. Il est à l'abri de toutes sortes de vents. Mais l'entrée en est fort étroite, & bordée de part & d'autre par une chaîne de rocs abîmés, qui la rendent fort dangereuse pour les Etrangers, s'ils ne sont bien surs de leurs Pilotes. L'intérieur de cette Baye a l'apparence d'un lac, par la tranquillité qui y regne continuellement. Son étendue de tous côtés est d'environ trois quarts de mille; sa profondeur de douze ou quatorze pieds seulement, excepté vers la pointe Nord, où l'on trouve dix-huit ou vingt pieds. Le fond est limoneux jusqu'à l'extrémité du lac, où le limon se change en un fort beau sable. La partie montagneuse de l'Île de S. Jago se termine un peu au Nord de Porto Lobo; & si l'on excepte quelques collines, on ne trouve plus que des campagnes plates jusqu'à Porto Praya.

Tin de la partie
montagneuse de
l'Île.

San Francisco.

Entre Porto Lobo & Praya, on rencontre la Rade de *San-Francisco*, qui est une petite Baye sablonneuse, avec une vallée plantée de palmiers & de cocotiers. Mais le fond en est fort mauvais, & l'on n'y trouve pas d'eau fraîche. Une lieue au-delà de San-Francisco, on arrive à la petite Baye de *Portata*. C'est une station fort commode pour les petits Bâtiments & les Chaloupes; mais

(11) Roberts, p. 311. 411. & suiv.

inaccessible pour les grands Vaisseaux, à cause d'un roc abîmé qui en fait tout le danger. La Rade suivante est celle de *Porto Praya*, qu'on a déjà décrite.

ROBERTS.
En
diversitens.

On ne s'accorde pas bien sur la situation & le nombre des Villes de S. Jago. Hawkins (12) n'y comptoit qu'une Cité, & deux Villes en 1593. Dampierre (13) ne parle que de deux grandes Villes, & de quelques Villages fort bien peuplées. Roberts compte quatre Villes, & les nomme, *Saint Jago*, *Saint Domingo*, *Saint Domingo Abacace*, & *Villa de Praya*. Il y joint une Cité, qu'il appelle *Cidade de Ribeyra grande*, en faisant entendre clairement que c'est la Capitale de l'Isle. Cependant tous les autres Voyageurs donnent indifféremment à la Capitale le nom de Ribeyra grande & de S. Jago; d'où il faut conclure qu'elle n'a ces deux noms que pour la distinguer de l'autre S. Jago, qui est dans la partie orientale de l'Isle, & qui est une des quatre Villes de Roberts, avec un Port qu'il a décrit. On ne doit pas faire difficulté de s'en rapporter à lui, puisqu'ayant vu toutes ces Places, à la réserve de Saint Domingo, Ville intérieure, dit-il, à douze milles de la Capitale, par les terres; il parle ici sur le témoignage de ses propres yeux. C'étoit à S. Jago que le Gouverneur, l'Evêque, & les autres personnes de distinction faisoient leur demeure en 1585, lorsque l'Amiral (14) *Drake* attaqua l'Isle. Il marcha vers cette Ville à la tête de six cens Hommes; & les Habitans ayant pris la fuite, il la réduisit en cendre. Elle avoit déjà été saccagée en 1582 par *Manuel Perader* (15), Portugais, qui commandoit une Flotte Française.

Saint Jago brûlée par l'Amiral Drake;

Saccagée par une Flotte Française.

La Ville de S. Jago, ou de *Ribeyra grande*, est située à trois lieues de Praya, vers l'Ouest. Dampierre la place dans la partie Sud-Ouest de l'Isle, à quinze (16) degrés de latitude du Nord; mais Cornwall prétend avoir observé qu'elle est à quinze degrés (17) cinq minutes. Cette Ville, suivant le premier de ces deux Voyageurs, est appuyée contre deux montagnes, entre lesquelles on découvre une belle vallée, qui se rétrécit beaucoup en s'éloignant de la mer. (18) Le même Ecrivain donne le Plan de la Ville & de la Baye.

Différentes descriptions de cette Ville.

D'un autre côté, l'Auteur des voyages de Drake (19) raconte qu'en 1585, lorsque son Héros prit cette Ville, elle étoit de forme triangulaire, & située dans une Vallée fort étroite entre deux montagnes, l'une à l'Est, l'autre à l'Ouest, qui sembloient pancher sur elle, & sur lesquelles on avoit fait différentes fortifications pour la sûreté de la Place. Il ajoute qu'elle étoit environnée d'un mur, & baignée par la mer, du côté du Sud, avec un Fort sur le rivage. Il y avoit cinquante pièces de canon dans la Ville & dans les Forts. La vallée étoit divisée par un petit ruisseau d'eau douce, qui formoit assez près du rivage un étang, où les Vaisseaux pouvoient aisément faire leur provision. A l'extrémité de la Ville, du côté du Nord, la vallée s'ouvroit assez pour former quantité de vergers & de Jardins qui étoient remplis d'orangers, de citro-

(12) Voyage à la Mer du Sud, p. 29.

(13) Description de la Guinée, p. 118.

(14) Voyez le Livre intitulé, *le Héros Anglois*, ou *Drake raffusé*, p. 129.

(15) Hawkins, *ubi sup.* p. 27.

(16) Dampierre, Vol. III. p. 22.

(17) Cornwall, *ubi sup.* p. 6.

(18) Dampierre, *ubi sup.*

(19) Le Héros Anglois, p. 128.

ROBERTS.
En
divers tems.

niers, de cannes de sucre & de diverses sortes d'arbres & de fruits. On ne peut concilier ces deux descriptions qu'en supposant que la Ville a changé de place & de forme en se relevant de ses ruines.

Dans le voyage du Chevalier Antoine Sherley à S. Jago & aux Indes occidentales, en 1569, on trouve la Description (10) suivante. « S. Jago est située entre deux montagnes fort roides, & commandée par trois excellens Forts. » Le principal est placé au sommet de la montagne qui est à l'Est, & pend en quelque sorte sur la Ville; de sorte qu'elle n'a point une rue où l'on puisse être à couvert du mousquet. Les deux autres Forts sont sur le rivage : mais ils commandent tous trois & la Ville & la Rade. On ne peut gagner le sommet des deux montagnes que par un petit sentier, où il ne peut passer qu'un Homme à la fois. La mer vient battre le front de la Ville.

À l'égard du ruisseau, Dampierre observe (11) qu'il y a dans la vallée, du côté de la mer, une rue au long de laquelle passe un filet d'eau, qui va se décharger dans un bel étang, ou dans une petite Baye sablonneuse, ordinairement fort tranquille; de sorte que les Vaisseaux peuvent s'en approcher sans péril & faire aisément leur provision d'eau. Le Capitaine Philips donne une autre (12) description du même ruisseau. Il passe, dit-il, au travers de la Ville, un petit ruisseau, large de douze ou quinze pieds, & d'un pied de profondeur, qui en sort sous le pied du mur; & qui va se rendre dans la mer, après avoir arrosé un beau verger, planté de cocotiers & d'orangers.

Dapper (13) dit plus simplement que la rivière de S. Jago prend sa source à deux milles de la Ville, & se décharge dans la mer par une embouchure, qui peut avoir une portée d'arc de largeur.

Dampierre donne à la Ville (14) deux ou trois cens maisons, toutes bâties de pierres brutes; avec un Couvent & une Eglise. Philips ne fait pas monter le nombre des (15) maisons au-delà de deux cens; mais il compte deux Couvents, l'un d'hommes, & l'autre de filles, avec une grande (16) Eglise près du Château. Cette Eglise est apparemment la Cathédrale, que Roberts nous représente comme un fort bel Edifice. Il nomme un Couvent de Cordeliers, en faisant remarquer, qu'ils sont presque les seuls dans l'Isle qui mangent du pain frais, parce qu'ils reçoivent tous les ans de Lisbonne une provision de farine. Ils ont un des plus beaux Jardins du monde, & rempli des meilleurs fruits. Un petit bras de la rivière, qu'ils ont eu la permission de détourner, leur fournit continuellement de l'eau pour la fraîcheur de leurs parterres & pour les commodités de leur maison. Après l'Eglise Cathédrale, il n'y a pas d'Edifice dans la Ville & au-dehors, qui approche (17) de la beauté de leur Couvent. La Maison du Gouverneur est dans un lieu élevé, d'où il a tellement la vue de toutes les autres, que leur sommet est de niveau avec les fondemens de la sienne. S'il faut juger de tous ces Bâtimens par la description que le Docteur Fryer nous fait de ceux (18) qu'il a vus, ils n'ont qu'un

(10) Collection d'Hackluyt, Vol. III. pag. 599.

(11) Dampierre, Vol. III. p. 12.

(12) Philips, *ubi sup.* p. 187.

(13) Voyages de Fryer, p. 7.

(14) Voyage de Durtet à Lima, p. 85.

(15) Dampierre, Vol. III. p. 12.

(16) Barbot donne cinq cens maisons à la Ville. Voyez la Description de la Guinée,

p. 538.

(17) Roberts, *ubi sup.*

(18) Fryer, *ubi sup.* p. 8.

étage;

étage; ils sont couverts de branches & de feuilles de cocotiers; les fenêtres sont de bois, & les murs de pierres, liées avec de la vase. Leur grandeur, dit-il, n'est que d'environ quatre aunes, dont la moitié est occupée par la porte. L'ameublement répond à la grandeur & à la forme.

Il ne paroît pas que les fortifications de la Ville ayant été fort augmentées, depuis le tems de l'Amiral Drake & du Chevalier Sherley. Dampierre observe que près du lieu où l'on débarque, on voit presque au niveau de la mer, un petit Fort, où la garde se fait soigneusement. Au sommet de la montagne, il y a un autre Fort, qui doit être plus grand, si l'on en juge par le mur qu'on aperçoit de la Rade. Il n'est pas sans artillerie; mais l'Auteur ne put savoir le nombre des pièces (*) ni de quel usage peut être cette Forteresse. Philips assure qu'elle contient douze canons; qu'elle est située à l'Est de la Ville, & qu'elle (**) se présente fort bien du côté de la mer. Il eut le tems d'observer la garnison. Cependant, sans nous apprendre si elle étoit nombreuse, il ne parle que de sept ou huit petites maisons, prêtes à tomber, & d'une Eglise qui est proche du Corps-de-garde. Sur le bord de la montagne, il remarqua un parapet, muni de six petits canons de fer, en si mauvais état (29) qu'ils ne se soutenoient pas sur leurs affûts. Près du rivage, on aperçoit six autres petites pièces, qui sont bracquées vers le Port, & qui saluerent le Vaisseau sur lequel le Docteur Fryer alloit aux Indes orientales. A peu de distance de cette batterie, on voit un Corps-de-garde qui fait face à la terre, & d'où l'on observe les (30) Vaisseaux qui s'approchent du Port.

Le même Auteur ajoute qu'aux environs de la Ville, le Pays est montagneux & rempli de rocs; mais que plus loin dans les terres il est fort agréable, bien arrosé, & fourni de routes les commodités nécessaires à la vie (31).

Il ne sera point inutile de joindre à la Description de Roberts, les remarques de quelques autres Ecrivains sur la Baye ou le Port de S. Jago.

Le Docteur Fryer dit que sa forme est un demi-cercle d'environ quatre milles d'étendue; que sa pointe la plus avancée (32) regarde le Sud-Ouest, demi-Ouest; & l'autre, l'Est quart-Sud-Est, & Sud; que le fond est couvert de corail de toutes les espèces; le rivage (33) sablonneux, & commode pour le débarquement. Le Capitaine Philips dit que la Baye de Saint Jago est plus petite & plus exposée que celle de Praya, & que (34) le fond est pier-reux & fort mauvais. Dampierre déclare que c'est la plus mauvaise Rade où il soit jamais entré. Il n'y a pas, dit-il, d'ancrage sûr, pour plus de trois Vaisseaux à la fois; encore doivent-ils être fort près l'un de l'autre. Un Bâtiment Anglois, commandé par le Capitaine Barefoot, qui vint y mouiller dans le même tems, perdit bientôt deux de ses ancres; & l'Auteur même (35) en perdit une. L'Isle de Fuego s'apperoit clairement de la Baye de S. Jago, dont elle n'est éloignée que de sept ou huit lieues. Pendant la nuit, on (36)

ROBERTS.
En
divers tems.

Fortifications
de la Ville.

Observations
sur la Baye de S.
Jago.

(*) Dampierre, Vol. III. p. 21. On a déjà vu que le Fort commande le Port & la Ville.

(**) Vol. I. p. 76.

(29) *Ibid.* p. 187.

(30) Fryer, p. 8.

(31) *Ibid.* p. 7. & suiv.

(32) *Ibid.* p. 9.

(33) Il a donné un Plan de la Baye, & de la Côte à l'Ouest.

(34) *Ibid.* p. 6.

(35) Voyage en Guinée, p. 187.

(36) Cela s'accorde avec la Description de Roberts.

voit des flammes qui s'élèvent du sommet de la montagne, & de la fumée pendant le jour (37).

ROBERTS.
En
divers tems.

Contenues des
Habitans de l'I-
le.

Philips remarque qu'on appréhende si fort, à S. Jago, qu'il ne s'échappe quelque Habitant sur les Vaisseaux Etrangers, qu'on ne souffre aucune Barque dans l'Isle. Il n'en vit pas (38) une à S. Jago ni à Praya. On fait même la garde (39) dans cette vue, tandis qu'il s'y trouve quelque Bâtiment. L'Auteur raconte à cette occasion qu'un vieil Officier Flamand, qui commandoit dans le Château, souhaitoit beaucoup de partir avec lui; mais qu'il n'eut pas la hardiesse de tenter cette entreprise.

Autre nom de
S. Jago.

Cap Tubarao.

Dapper appelle le Port de S. Jago. *Porto Reibeira Corta*, & le place au Nord-Ouest de *Cabo Tubarao*. Ce Cap est apparemment la pointe Est de la Baye. Le *Pilote Anglois* dit que le Cap *Tubarao* est au Sud-Ouest de Praya, & le Port *Reibeira* à l'Ouest de cette pointe.

Habits & ca-
ractère des Hab-
sans.

Suivant le Capitaine *Philips*, la plus grande partie des Habitans de la Ville est composée de Portugais; mais dans le reste de l'Isle, le (40) nombre des Negres l'emporte de vingt pour un. *Fryer* dit que les Natutels du Pays sont d'un beau noir; qu'ils ont les cheveux frisés; qu'ils font de belle taille; mais si voleurs & si effrontés qu'ils regardent un Etranger en face tandis qu'ils coupent quelque morceau de son habit ou qu'ils lui prennent sa bourse. Leur habillement, comme leur langage, est une mauvaise imitation des Portugais. Celui qui peut se procurer un vieux chapeau garni d'un nœud de ruban, un habit déchiré, une paire de manchettes blanches, & des hautes chausses, avec une longue épée, quoique sans bas & sans souliers, marche d'un air fier, en se contemplant, & ne se donnetoit pas pour le premier Seigneur de Portugal (41).

Les femmes ne sont pas si bien faites que les hommes. Elles ont les lèvres plus grosses, le corps plus épais avec une taille plus courte, les mamelles pendantes, & les mains fort larges. Leur habillement consiste dans un pagne, ou une pièce d'étoffe dont elles sont enveloppées depuis la ceinture jusqu'en bas. Le reste du corps est nud, sans excepter les pieds. Cependant les plus distinguées (42) portent des colliers & des bracelets, avec de fausses pierreries aux oreilles. Elles ont une sorte de voile qui leur tombe depuis la tête jusqu'aux genoux, avec un corset & des manches pendantes.

Fête qu'ils don-
nent aux Euran-
gers.

Le Docteur *Fryer* ayant été invité par quelques Habitans, trouva, pour toute galanterie, du tabac à fumer. L'instrument qui leur sert de pipe s'appelle *Hubble bubble*. C'est un long roseau, que la fumée rend fort brun, & qui passe au travers d'une cocque de coco remplie d'eau. Il s'applique contre une espèce de fourneau où l'on allume du tabac sans le hacher; & chacun suce la fumée aussi long-tems qu'il y prend plaisir. Ce n'est pas la bonne chère qu'il faut se proposer chez les Habitans de S. Jago, car ils ne boivent que de l'eau, & leurs alimens sont les fruits de la terre (43).

Gouvernement
de l'Isle.

A l'égard du Gouvernement, on a déjà fait remarquer que l'Isle de

(37) Dampierre, Vol. III. p. 26.

(38) Philips, p. 20.

(39) Dampierre dit qu'ils font si absolu-
ment sans Barques, qu'ils sont obligés d'ache-
ter même leur sel des Vaisseaux étrangers.

(40) Philips, *ubi sup.* p. 182.

(41) *Ibid.* p. 182.

(42) Fryer, p. 9.

(43) *Ibid.* p. 2.

S. Jago n'a jamais cessé d'appartenir au Roi de Portugal. Le Gouverneur qui commande au nom de ce Prince étend sa Jurisdiction, non-seulement sur toutes les Isles du Cap-Verd, mais encore sur tous les Domaines du Portugal dans la haute Guinée (44).

ROBERTS.
En
divers tems.

La Ville de S. Jago est un Siège Episcopal. L'Evêque, qui est Suffragant de Lisbonne (45), compte toutes les Isles du Cap-Verd dans son Diocèse. Il est nommé par le Roi, & toujours envoyé du Portugal. Outre le Palais qu'il a dans la Ville, il jouit d'une fort belle maison de campagne à trois ou quatre milles dans les terres, qui se nomme *Trinidad* (46).

En 1689, le Gouvernement ecclésiastique & civil étoit entre les (47) mains de l'Evêque. Mais en 1693, lorsque Philips passoit à S. Jago, le Gouverneur étoit un Laïque, qui soutenoit sa dignité avec assez d'éclat. Sa maison étoit spacieuse, accompagnée d'une belle cour, ornée d'un balcon de fer, d'où la vue s'étendoit sur la mer. Il offrit une collation à Philips. Elle consistoit dans une boete de marmelade (48) & du pain blanc, avec une bouteille de vin de Madere. Il refusa d'aller à bord, parce qu'il étoit arrivé à quelques-uns de ses Prédecesseurs d'être arrêtés par des Pyrates, qui leur avoient fait racheter leur liberté à grand prix, ou qui avoient exigé d'eux des provisions. Sa naissance étoit distinguée, & ses qualités naturelles fort estimables. Beckman, qui étoit à S. Jago en 1713, trouva moins de difficulté à persuader au Gouverneur de ce tems-là de se rendre sur son Vaisseau, où il le traita fort bien. Mais il en fut mal récompensé. Ayant accepté un dîner au Château, le jour suivant, il se trouva si malade en retournant à bord, lui & tous les Anglois qui l'avoient accompagné, qu'il eut recours aux contre-poisons. Mais soit qu'il fut déjà trop tard, ou que la force du mal l'emportât sur les remèdes, tous les convives eurent des vomissemens terribles, avec des convulsions & des tranchées insupportables. Ils commencerent à se rétablir le cinquième jour; mais il y en eut deux qui tombèrent dans une langueur, dont ils ne furent délivrés que plusieurs mois après, par la mort. Beckman partit desespéré de n'avoir pu se vanger d'une si noire perfidie (49).

Plusieurs An-
glois empoison-
nés dans une col-
lation.

Quoique la Ville de S. Jago soit fort pauvre, & qu'elle n'ait presque aucun commerce, Dampierre observe qu'outre les Vaisseaux étrangers que le hasard y amène, il y vient tous les ans un ou deux Bâtimens Portugais dans leur route pour le Brésil. Ils y vendent quelques marchandises de l'Europe, & se chargent des étoffes de coton qu'ils trouvent dans l'Isle. Les Marchands de Lisbonne y envoient chaque année un autre Vaisseau, qui prend le sucre, & qui (50) retourne directement en Portugal avec cette cargaison. Dampierre trouva dans le Port deux Bâtimens Portugais qui devoient faire voile au Brésil, & une Pinque Angloise qui avoit acheté, dans une autre Isle, des Anes pour la Barbade (51).

Commerce de
S. Jago.

On ne peut acheter la moindre provision dans l'Isle de S. Jago sans une permission expresse du Gouverneur; & le droit de vendte les Bestiaux appar-

Comment les
provisions s'y
vendent.

(44) Dampierre, Vol. III. p. 76.

(45) *Ibid.*

(46) Roberts, p. 404.

(47) Ovington, p. 41. du Voyage de Su-
rate.

(48) Philips, *ubi sup.* p. 185.

(49) Beckman, dans le Voyage de Bor-
neo, p. 14. & suiv.

(50) Dampierre, Vol. III. p. 23.

(51) *Ibid.* p. 21.

ROBERTS.
En
divers tems.

tient à lui seul. Dampierre étant venu de Praya pour se procurer des rafraichissemens, le Gouverneur fit publier le sujet de son arrivée par un Crieur public; après quoi il lui fut aisé de trouver du maiz & de la volaille, en échange pour le sel qu'il avoit apporté. Mais ce fut du Gouverneur même qu'il acheta des Bestiaux, avec la nécessité (51) de les payer argent comptant. Philips fut traité de même, avec cette différence qu'étant sans argent, il ne put obtenir ni Veaux ni Bœufs, & qu'on lui fit beaucoup valoir la permission qu'il obtint de prendre quelques Chevres & quelques Moutons en échange pour du sel. Mais, dès le lendemain de son arrivée, il vit le rivage couvert de Marchands, qui lui présentèrent des oranges, des limons, des cocos (52), des Singes, &c. L'un tenoit une Chèvre entre les jambes, l'autre un Porc lié au poignet, celui-ci un Singe sur ses genoux, un autre quelques Poules de Guinée entre ses bras; & les Marelots Anglois s'empresant de faire avec eux des échanges pour de vieilles chemises, de petites boîtes & d'autres meubles, car rien n'est inutile à S. Jago, cette scène formoit un spectacle fort amusant.

Excellent mar-
che de vieux ha-
bits.

Tous les Voyageurs conviennent que rien ne se vend si bien dans cette Isle que les vieux habits. Ovington dit que c'est la marchandise (54) la plus courante, & celle dont la vanité des Habitans n'est jamais rassasiée. Aux vieux habits Cortenwal ajoute les couteaux & les cizeaux, qui rapportent plus de profit que (55) l'argent comptant. Beckman a vu les Habitans de S. Jago accourir au Port avec leur volaille & ce qu'ils ont de meilleur, disputer entr'eux la préférence pour un couteau de deux sous, & pleurer de chagrin en le voyant donner à celui dont (56) les Anglois agrétoient la marchandise. Autrefois ils avoient chez eux un celebre Marché d'Esclaves, qui étoient transportés immédiatement de-là aux Indes occidentales. Mais ce commerce a pris un autre cours.

Situation de la
Ville de Praya.

Praya, ou Playa, comme l'appelle Hawkins, signifie dans la langue Portugaise, greve ou rivage. Le même Auteur dit que la Ville de ce nom est à trois lieues de S. Jago, vers l'Est, au fond d'une (57) Baye qui se nomme aussi Praya. Beckman place le Port de Praya à quinze degrés de latitude du Nord, & vingt degrés trente minutes (58) de longitude, de Londres. Mais Dampierre marque quatorze degrés cinquante (59) minutes de latitude, & vingt-quatre degrés quarante-sept minutes de longitude Ouest de Londres. C'est le premier de ces deux calculs qui paroît le plus exact. Il ne diffère de notre Carte, pour la longitude, que de cinquante-cinq minutes; au lieu que celui de Dampierre excède de deux degrés dix minutes. Praya, suivant le témoignage de Sherley (60), étoit une fort jolie Ville en 1596, avec un Fort monté de six pièces d'artillerie. Mais ce n'est à présent qu'une misérable habitation. En 1713, Beckman y trouva pour Eglise un mauvais Bâtiment qui n'avoit que l'apparence d'une grange. Les maisons étoient séparées à beau-

(51) *Ibid.* p. 32.

(52) Le Docteur Fryer observe qu'en arrivant à S. Jago il fut surpris de la quantité de Singes qu'il se vit offrir. On ne lui demandoit qu'un lambeau d'habit, ou quelques aunes de mauvais ruban pour un Singe.

(54) Voyage d'Ovington à Surate, p. 41.

(55) Observations sur divers Voyages, p. 6. & suiv.

(56) Voyage à Bornéo, p. 13.

(57) Ovington, *ubi sup.*

(58) Voyez ci-dessus.

(59) Voy. de Hawkins à la Mer du Sud. p. 17.

(60) Beckman, *ubi sup.* p. 11.

coup de distance, sans aucune forme de rues. On y voyoit (61) les ruines d'un vieux Château, où il restoit encore sept ou huit canons de fer sans affûts. Philips raconte qu'en 1699, les Soldats du Château de Praya avoient l'air de gens qui meurent de faim. L'Officier qui les commandoit ne paroissoit guères ni eux nourri. C'étoit un vieux (62) Flamand, qui devoit avoir été fort mal-traité par la fortune, pour regarder ce poste comme une récompense. Manuel Parades, dont on a déjà cité le nom, saccagea la Ville de Praya en 1582, (63) comme celle de S. Jago. L'Amiral Drake (64) la brûla trois ans après; & Sherley (65) la prit en 1596. Elle tomba ensuite, avec toute l'Isle, au pouvoir des François en 1712.

Sir Jean Narborough, qui étoit à Porto Praya en 1659, dit que ce n'est pas proprement un Port, mais seulement une fort belle Baye, dont la forme est ronde, avec des montagnes fort toides du côté de l'Est. Il ajoute qu'au fond de la Baye il y a une autre montagne, où le Château étoit situé; qu'il étoit défendu par quatre pièces de canon, mais peu capable de résistance. Au sommet de la même montagne, il y avoit un autre Fort muni de trois canons. Dans la partie Nord de la Baye, le rivage est de sable & de gravier, mais couvert d'un bois de cocotiers qui rend la perspective agréable. Une rivière d'eau douce, qui sort de la vallée, vient se perdre dans la mer au travers du sable. Cette eau est non-seulement en abondance, mais de si bonne qualité qu'elle se conserve long-tems en mer. Du côté de l'Ouest, & fort près du rivage, la nature a placé une Isle couverte d'herbe, que Narborough fit couper pour nourrir ses Bestiaux. La Rade n'est pas une retraite fort sûre contre la violence; car un Pyrate, ou tout autre Vaisseau de guerre, y peut enlever les Bestiaux sans rien craindre des Forts; & la plus belle Flotte ne pourroit pas s'y garantir de quelques Brûlors qui entreprendroient sa ruine, parce qu'il y souffle tous les jours un vent de mer, & que toute la Baye étant ouverte de l'Est à l'Ouest-Sud-Ouest, elle a deux pointes, par (66) lesquelles on n'y peut guères éviter la surprise.

Philips ayant sondé soigneusement Porto Praya, trouva par tout un bon fond de sable, depuis dix jusqu'à sept brasses. Il y jeta l'ancre entre le rivage & la petite Isle, avec le Fort & l'Eglise au Nord-Ouest quart-d'Ouest. Les vents de commerce y soufflent entre Nord-Nord-Est, & Est-Nord-Est. La nuit est calme, & les marinées sont rafraichies (67) par un petit vent de terre extrêmement doux. Barbot dit que la Rade est assez grande pour contenir à l'ancre, sur quarante brasses, une Flotte de cent Vaisseaux (68) derrière la petite Isle. Quelques Voyageurs, tels que Dampierre & Cornwall l'appellent par corruption *Baye de Prior*. Narborough lui donne le nom de *Pryam*, si l'on n'aime mieux rejeter cette faute sur l'Imprimant. Dampierre relève beaucoup la bonté du Port. Dans le tems de paix, dit-il, il est rarement sans Vaisseaux.

ROBERTS.
En
divers tems.
Ce qu'elle est
aujourd'hui.

Porto Praya.

Danger de la
Baye de Praya.

Sa grandeur.

Corruption de
son nom.

(61) Dampierre, Vol. IV. p. 1.

(62) Voyage de Sherley dans Hackluyt, Vol. III. p. 399.

(63) Beckman, *ubi sup.* p. 11.

(64) Voyage de Philips en Guinée, p. 184.

(65) Hawkins, p. 27.

(66) Voyage de Narborough aux Détroits

de Magellan, p. 748.

(67) Philips, *ubi sup.* p. 183. Il a donné un Plan de cette Baye. Cornwall en a donné un aussi, mais moins bon.

(68) Description de la Guinée par Barbot, p. 338.

ROBERTS.
En
divers tems.

Autre Baye qui
lui ressemble
beaucoup.

Poisson nommé
le Soldat.

Commerce de
Praya.

Vie et misère
des Habitans

C'étoit autrefois un usage comme établi pour les Anglois, les François & les Hollandois, d'y mouiller dans leurs voyages aux Indes orientales, aux Côtes de Guinée, ou à Surinam. Les Portugais y relâchoient même en allant au Brésil. Mais peu de Vaisseaux y touchoient au retour (69).

Beckman nous apprend qu'un mille à l'Est du Port, il y a une autre Baye si semblable à celle-ci, que sans des instructions certaines on peut s'y méprendre. Il y fut trompé lui-même, quoique plusieurs de ses gens eussent déjà vu l'une & l'autre (70). Dans l'une, on a l'Isle de May ouverte à la pointe Est de la Baye, au lieu que dans celle de Porto Praya on perd quelque tems la vue de cette Isle jusqu'à ce qu'on soit assez avancé pour jeter l'ancre. Dans la première encore, on a le sommet de l'Isle de Fuego vis-à-vis la pointe Ouest de la Baye. Il y a beaucoup d'apparence que cette Baye, à l'Est de Porto Praya, n'est que *Porto Portate*, dont parle Roberts. Beckman, dans le séjour qu'il fit à Praya, prit une prodigieuse quantité de Poissons (71), tels que des Mulets, des Brèmes, de grandes Ecrevisses, & particulièrement de celui qu'on a nommé le *Soldat*, apparemment parce que sa couleur est d'un rouge de sang, avec des écailles de la grandeur d'un écu, rangées comme celles de la carpe. Il s'en trouva qui pesoient jusqu'à quatre-vingt livres. La Baye, d'ailleurs, a d'autres Poissons de toutes les espèces.

Le commerce de Praya consiste dans les Bestiaux, la volaille, & les fruits, que les Habitans apportent aux Vaisseaux, pour les échanger, comme à S. Jago, contre de vieux habits, & sur-tout contre du linge. En 1683, dans le voyage de Dampierre, ils avoient encore la liberté de vendre ainsi (72) leurs gros Bestiaux; & quelquefois, ils ne les donnoient que pour de l'argent. Mais dix ans après, c'est-à-dire, en 1693 dans le voyage de Philips, on ne pouvoit plus acheter leurs Bestiaux sans la permission du Gouverneur (73) de S. Jago.

Les Habitans de Praya se distinguent par leur orgueil & leur paresse. Ils sont si paresseux, que malgré la fertilité de leur Canton, ils aiment mieux se réduire à recevoir leurs alimens & les autres nécessités de la vie comme du hasard, que de tourner leur travail & leur industrie à la culture de la terre. A l'égard de l'orgueil, si vous demandez au plus vil Habitant du Canton, qui n'a pas souvent de quoi rassasier sa faim, qui il est & comment il se nomme ? il vous répondra aussi-tôt qu'il est proche parent de quelque Seigneur Portugais; que lui, ou ses Peres, ont été bannis par une Sentence injuste, sur de simples soupçons. Le plus modeste (74) est fils d'un Capitaine ou d'un Colonel. Cependant ces gens si nobles n'ont pas honte de se revêtir du vieil habit d'un Etranger. C'est un spectacle curieux de leur voir endosser fièrement les guenilles qu'ils viennent d'échanger pour leurs fruits & leur volaille, & jusqu'à la camifole d'un simple Matelot. Leurs femmes sont extrêmement libertines (75). Il n'est pas surprenant qu'avec tous ces vices, ils languissent dans la misère. Leurs Officiers mêmes ne sont pas plus à couvert de la pauvreté. Ovington rend témoignage qu'en 1689, ayant offert au Commandant deux fromages & quelques autres provisions de mer, dans l'espérance d'en obtenir

(69) Philips, *ibid.* p. 183.

(70) Voyages de Dampierre, Vol. I. p. 76.
& Vol. III. p. 21.

(71) Beckman, *ubi sup.* p. 12.

(72) Dampierre, *Voy.* I. p. 76.

(73) Philips, *ubi sup.* p. 184.

(74) Beckman, *ubi sup.* p. 13.

(75) Ovington, *ubi sup.* p. 41.

du pain frais, son présent fut reçu avec avidité; mais qu'il ne se trouva pas dans tout le Canton un morceau de pain à lui vendre ou à lui donner, & que les Habitans (76) regardoient au contraire comme une précieuse faveur de recevoir de lui quelques pièces de biscuit. Mais tous les Voyageurs s'accordent à leur attribuer un vice encore plus odieux, qui est l'inclination au larcin. Dampierre avertit ceux qui relâcheront dans leur Baye, d'être continuellement sur leurs gardes, ou de s'attendre (77) à voir dispaître tout ce qu'ils ont autour d'eux. Il observe dans un autre endroit (78) qu'il n'a vu nulle part le vol si commun qu'à Praya. Ils prendroient votre chapeau, dit-il, en plein midi, à la vue d'une compagnie nombreuse; & la fuite les dérobe aussi-tôt à vos poursuites. Ovington dit que s'accordant ensemble pour voler (79) les Etrangers, deux ou trois d'entr'eux s'efforcent de partager votre attention par leurs discours, tandis qu'un autre vous arrache votre chapeau ou votre épée. S'ils trouvent quelqu'un seul dans le voisinage de la Ville, ils (80) ne manquent pas de le dépouiller entièrement. Beckman remarque qu'ils (81) n'ont pas moins de légèreté dans les jambes que d'adresse & de subtilité dans les mains. Ils dérobent tout ce qu'ils trouvent, en se fiant à leur agilité pour s'échapper (82).

Ils n'ont pas plus d'honnêteté & de bonne foi dans le commerce. Dampierre déclare que si les marchandises d'un Etranger passent dans leurs mains avant qu'il ait reçu la leur, il est sûr de perdre ce qui est sorti des siennes. A peine peut-il s'assurer que ce qu'il a reçu d'eux ne lui sera point enlevé. Beckman parle d'une friponnerie qui leur est (83) fort ordinaire dans la vente de leurs bestiaux. Ils les amènent par les cornes ou par les jambes, avec une corde pourtie. Lorsqu'ils en ont reçu le prix, suivant les conventions, & qu'ils les ont délivrés, ils se retirent à quelque distance, où ils font ensemble un bruit terrible, par leurs cris & leurs siffemens. Les Bestiaux, que la vue d'un visage blanc, dit l'Auteur, n'a déjà que trop effrayés, s'épouvantent encore plus & se donnent tant de mouvemens qu'ils rompent leur corde. Alors ils ne manquent pas de prendre la fuite vers les montagnes, d'où ils sont venus.

Dampierre s'imagine que les Habitans de Praya ont reçu l'inclination au vol, de leurs Ancêtres, qui étoient des criminels transportés (84), & qu'elle est passée chez eux comme en nature. On peut aussi présumer que la corruption de leurs mœurs vient de leur commerce avec les Pyrates, qui fréquentent beaucoup ce Port (85).

§. V.

Isle de S. Philippe ou de Fuego.

Cette Isle ayant été découverte par les Portugais le premier jour de Mai, qui est la fête de Saint Jacques & de Saint Philippe, a reçu le nom d'un

ROBERTS.
En
divers tems.

Leur inclination
& leur habileté
pour le vol.

Friponnerie plaisante.

Cause de ce penchant au vol.

Où il y a du nom

(76) Dampierre, Vol. III. p. 23.

(77) On a vu ci-dessus de quelle manière l'Isle s'est peuplée.

(78) Dampierre, Vol. IV. p. 1.

(79) Ovington, Voyage à Sarate, p. 41.

(80) Beckman, Voyage à Bornéo, p. 14.

(81) Dampierre, *ubi sup.*

(82) *Ibid.*

(83) Ovington, *ubi sup.* p. 41.

(84) Dampierre, *ubi sup.* p. 11.

(85) Beckman, *ubi sup.* p. 11.

ROBERTS.

En
divers tems.

Situation.

Erreurs d'un
grand nombre de
Voyageurs.Montagnes de
Fuego.Description du
pic.Horribles effets
du Volcan.

de ces deux Saints, comme S. Jago a pris le nom de l'autre, & Mayo celui du mois, pour avoir été découverte le même jour. Cependant on la nomme plus ordinairement l'Isle de *Fuego* ou de *Feu*, à cause de son volcan.

Sa pointe Nord-Est est à seize lieues de la pointe de Terrafal dans l'Isle de S. Jago. On la place à quinze degrés vingt minutes de latitude du Nord, & six degrés cinquante-quatre minutes de longitude, Ouest du Cap-Verd (86).

Roberts observe que l'Isle de Fuego & celle de Saint Jean étant fort perites, & peu fréquentées par les Anglois, les plans qu'ils en ont publiés sont fort imparfaits. Leurs descriptions ne le sont pas moins. Elles représentent les Côtes de ces deux Isles comme fort dangereuses, l'Isle de Fuego en particulier comme déserte, & les Rades comme très-mauvaises (87); autant d'erreurs que Roberts a reconnues par expérience.

La terre de l'Isle de Fuego est la plus haute de routes les Isles du Cap-Verd, ou plutôt n'est qu'une montagne continuée depuis le rivage jusqu'au centre de l'Isle, qui en est le sommet. De la mer, on n'y découvre pas la moindre vallée. Les ouvertures ne paroissent au plus que des ravines, formées par l'eau qui découle dans le tems de pluie. Cependant lorsqu'on est à terre, ces ravines sont de profondes vallées, & leurs bords de très-hautes montagnes (88). Ainsi l'on ne peut justifier ceux qui s'étant contentés d'en juger par les apparences, ont prétendu que l'Isle entière est une seule montagne. *Froger* (89) dit que ce n'est qu'un volcan; *Dampierre*, que c'est une grande montagne (90) assez haute.

Entre plusieurs monts, qui sont en effet dans cette Isle, le plus haut est le Pic. Il contient le volcan. Mais il n'est guères supérieur (91) à une autre montagne, qui s'étend du Sud-Est au Nord-Ouest, & qui fait les limites de la Jurisdiction du Capiraine *Montainhu* (92).

Le Pic ou le Volcan, qui fait donner à l'Isle le nom de *Fuego*, est situé au centre. On peut dire qu'il est au second étage des nues, parce que l'Isle a des montagnes inférieures, dont la cime s'y cache souvent (93) comme la sienne. Le Volcan brûle sans cesse, & jette des flammes qui (94) se font appercevoir de fort loin pendant la nuit. *Froger* dit qu'il a vu la flamme dans les ténèbres, & (95) la fumée pendant le jour. C'est un spectacle horrible, suivant Beckman, que les flammes qui s'élèvent pendant la nuit, dans des tourbillons de fumée. Il continua, dit-il, de les voir ensuite pendant le jour, quoiqu'il en fût encore à plus de soixante milles (96).

Roberts, qui avoit passé quelque tems dans l'Isle, raconte qu'il sort du Volcan des rocs d'une grosseur incroyable, & qu'ils s'élancent à une hauteur qui ne l'est pas moins. Le bruit qu'ils font dans leur chute, en roulant & se brisant sur le penchant de la montagne, peut s'entendre aisément de huit ou neuf lieues, comme il l'a vérifié par sa propre expérience. Il le compare à celui du canon, ou plutôt, dit-il, à celui du tonnerre. Il a vu souvent touler

(86) Voyages de Roberts, p. 415.

(87) *Ibid.* p. 131.(88) *Ibid.* p. 417.(89) *Froger*, Voyage de la Mer du Sud, p. 17.(90) *Dampierre*, Vol. I. p. 77.

(91) Voyages de Roberts, p. 418.

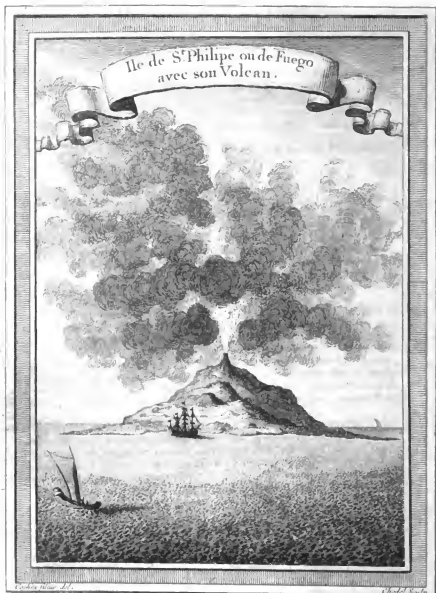
(92) *Ovington*, p. 42.(93) *Dampierre*, Vol. I. p. 77.(94) *Froger*, *ubi sup.* p. 17.

(95) Beckman. Voyage à Borneo, p. 12.

(96) Roberts, p. 417.

des





des pierres enflammées; & les Habitans l'ont assuré qu'on voyoit quelquefois couler du sommet de la montagne des ruilleaux de soufre, comme des torrens d'eau; & qu'ils en pouvoient ramasser une grande quantité. Ils lui en donnerent plusieurs morceaux, qu'il trouva semblables au soufre commun, mais d'une couleur plus vive, & qui jettoit plus d'éclat lorsqu'il étoit enflammé. Il ajoute que le Volcan jette aussi quelquefois une si étrange quantité de cendres, que non-seulement elles couvrent tous les lieux voisins, mais qu'elles étouffent toujours quelques Chevres. Cette circonstance est confirmée par d'autres témoignages. L'Auteur du voyage d'Antoine Sherley à S. Jago & aux Isles orientales, assure (97) qu'en passant la nuit près de l'Isle de Fuego, il tomba tant de cendre sur le Vaisseau, que chacun pouvoit écrire son nom avec le doigt sur toutes les parties du Tillac. Ovington observe qu'il sort du même lieu tant de pierres de ponce, qu'on les voit nager sur la surface de la mer, & portées bien loin par les courans. Il en a vu jusqu'à S. Jago (98).

Il ne faut pas oublier qu'au tems de la première découverte, l'Isle de Fuego n'avoit pas de Pic ni de Volcan. Le Pic s'est formé par degrés, depuis l'éruption des flammes; & si l'on en croit divers récits, il ne fait qu'augmenter tous les jours (99).

Les Insulaires de Fuego ont une tradition fort singulière sur l'origine de ce monstrueux Phénomène. Ils racontent que les premiers Habitans de l'Isle furent deux Prêtres, qui s'y étoient retirés pour passer le reste de leur vie dans la solitude. On ignore s'ils étoient *Minéralistes*, *Métallistes*, *Alchimistes*, ou *Sorciers*. Mais pendant leur séjour, ils trouverent une mine d'or, près de laquelle ils établirent leur demeure. Lorsqu'ils eurent amassé une bonne quantité de ce précieux métal, ils perdirent le goût de la vie solitaire, & cherchèrent l'occasion d'un Vaisseau pour se rendre en Europe. Mais l'un des deux, qui s'attribuoit quelque supériorité sur l'autre, se saisit de la meilleure partie du trésor, ce qui fit naître entre eux une querelle si vive, qu'ayant exercé tous leurs sortilèges ils mirent l'Isle en feu, & périrent tous deux dans les flammes qui étoient leur ouvrage. Cet incendie s'éteignit dans la suite, excepté vers le centre, où le feu n'a pas cessé d'agir furieusement (1).

Roberts est presque le seul Ecrivain de qui l'on ait reçu quelque éclaircissement sur la Géographie & l'Histoire civile ou naturelle de Fuego. Quoique cette Isle soit sans rivières, & qu'elle ait si peu d'eau douce que les Habitans sont obligés dans plusieurs Cantons de faire sept ou huit milles pour en trouver, elle ne laisse pas d'être assez fertile (2) en maïs, en courges, & en melons d'eau; mais elle ne produit pas de bananes, de plantains, ni presque d'autre fruit que des figues sauvages. Cependant on y trouve quelques guaves, plantés dans les Jardins, quelques orangers & quelques pommiers sauvages, avec une assez bonne quantité de vignes, dont les Habitans font quelques (3) muids d'un petit vin, qu'ils boivent avant qu'il ait achevé de

ROBERTS.
En
divers tems.

Origine du Vol-
can.

Fable des Insu-
laire.

Productions de
l'Isle de Fuego.

(97) Collection d'Hackluyt, Vol. III. pag. 600.

(98) Ovington, *ubi sup.*

(99) Roberts, *ubi sup.* p. 416.

(1) Roberts, p. 416.

(2) Dampierre dit que la nourriture des Habitans est à peu près la même que dans les au-

tres Isles, & qu'ils ont des Chevres, de la Vail-
laie, des Plantains, des Noix de cocos, &c.
Vol. III. p. 17. Mais Roberts assure expresse-
ment qu'ils n'ont pas de Plantains, & qu'il
n'a pas vu de Cocotiers.

(3) Roberts, *Ibid.*

ROBERTS.
En
divers tems.

(4) caver. L'Isle n'a pas d'autre Canton desert que le Pic & l'autre grande montagne qui la traverse. Lorsque les Portugais commencerent à l'habiter, ils y transporterent avec eux des Esclaves Negres, & quelques troupeaux de Vaches, de Chevaux, d'Anes & de Porcs. Le Roi y fit mettre des Chevres, qui furent abandonnées sur les montagnes, où elles sont devenues fort sauvages. Le profit de leurs peaux appartient à la Couronne, & celui qui est chargé de cette ferme porte le titre de Capitaine de la montagne, avec tant d'autorité que personne n'ose tuer une Chevre sans la permission.

Erreur de quel-
ques Ecrivains
sur cette Isle.

L'Isle de Fuego n'ayant jamais été fréquentée par les Vaisseaux Etrangers, de-là est venu l'opinion qu'elle étoit absolument deserte. Froger se fiant trop à cette fausse idée n'a pas fait difficulté de dire que les Portugais ont tenté plusieurs fois de la peupler (6), mais que la grande quantité de Rocs & les cendres du Volcan ont été des obstacles insurmontables. Dampierre s'est contenté d'observer que l'Isle est de peu d'importance (7) & qu'elle a quelques Habitans, qui vivent, dit-il, près de la mer, au pied de la montagne. Il est certain au contraire qu'elle n'en a pas moins de trois (8) ou quatre cens. Roberts, qui avoit cherché à s'instruire par de continuelles informations, raconte qu'à la vérité elle étoit demeurée deserte pendant plusieurs années; mais que le Roi de Portugal ayant accordé à ceux d'entre ses Sujets qui voudroient s'y établir, la (9) propriété des terres qu'ils entreprendroient de cultiver, il y en étoit passé plusieurs. Comme c'est une coutume établie à S. Jago d'accorder en mourant la liberté aux Esclaves Negres, il est assez vraisemblable qu'un grand nombre de ces Affranchis ont choisi leur retraite dans l'Isle de Fuego, comme on l'a fait observer de quelques autres Isles; tandis que les Portugais l'ont quittée par des raisons qu'on a déjà (10) expliquées. Cependant la plupart de ces Negres libres retiennent leurs terres des Blancs, qui ont conservé la propriété des meilleurs Cantons, sur-tout vers les bords de la mer. Il s'y trouve des Blancs, qui ont jusqu'à trente & quarante Esclaves. Plusieurs Negres en achètent aussi, pour du coton, qui tient lieu d'argent dans l'Isle, comme le tabac à Maryland & dans la Virginie (11).

Origine de l'é-
tablissement des
Portugais.

Religion de
l'Isle.

La plupart des Habitans de Fuego font profession de la Religion Romaine, mais avec un mélange de superstitions qu'ils ont tirées des Negres. Ils ont une extrême aversion pour les Pyrates, depuis qu'ils ont essuyé les pillages de ces Brigands (12).

Ancien com-
merce de Fuego.

Fuego étoit autrefois le plus grand marché de coton qu'il y eût dans toutes les Isles du Cap-Verd. Les Vaisseaux Portugais s'y chargeoient aussi de Barrafouls, pour la Guinée. Mais ils en ont tant tiré que la source en est comme tarie, de sorte que ce qui étoit autrefois la principale production de l'Isle y manque aujourd'hui. Cette rareté du coton dans les Isles de S. Jago & de Fuego, a porté les Portugais à défendre sous de rigoureuses peines aux Habitans de ces deux Isles d'en vendre aux François & aux Anglois, qui en venoient prendre aussi des cargaisons entières pour la Guinée. Ce Règlement continue de s'observer.

(4) Barbot dit que Fuego & Brava produisent le meilleur vin du Cap-Verd. *Ubi sup.* p. 538.

(6) Roberts, p. 417.

(7) Dampierre, Vol. I p. 77.

(8) *Ubi sup.* p. 58.

(9) Roberts, p. 137.

(10) *Idem*, p. 415. & 418.

(11) *Ibid.* p. 418.

(12) Roberts, p. 295.

à S. Jago; mais comme Fuego est sans Douane, il y est fort négligé (13).

Les Habitans de cette Ile faisoient autrefois un fort bon commerce d'Anes & de Mules, qu'ils nourrissoient en grand nombre, & qu'ils vendoient à très-bon marché. Mais une longue secheresse les a tellement détruits, que peu d'années avant le voyage de Roberts, il n'en restoit que deux dans l'Ile entiere. Cependant ils recommençoient à multiplier, & les Insulaires souhai-toient beaucoup que les Vaisseaux de l'Europe vinssent renouveller ce com-merce. C'étoient autrefois les François qui le faisoient fleurir; mais soit qu'ils rrouvent autre part des Anes à meilleur marché, soit que leurs Colonies n'en aient plus le même besoin, ou qu'ils ignorent peut-être que l'Ile de Fuego peut encore leur en fournir, leurs Vaisseaux ne s'y sont pas présentés depuis qu'elle en a manqué (**).

Le seul Habitant que Roberts y ait trouvé propre au commerce, se nommoit le Capitaine Thomas *Santé* ou *Santi*; homme intelligent qui veilloit gneusement au progrès de ses plantations. Mais il n'y avoit personne dans l'Ile qui parlât ou qui entendit un mot d'Anglois; ce qui n'empêchoit pas que les Insulaires ne souhaitassent beaucoup de voir des Vaisseaux de cette Nation, jusqu'à promettre à Roberts de leur vendre tout le coton de leur Ile, au mépris des défenses du Portugal (14).

L'accès de l'Ile est sur & commode du côté du Nord-Ouest, de l'Ouest & du Sud. Mais au Sud-Est, à l'Est & au Nord-Est, il se trouve beaucoup de rocs, qui s'étendent à un mille du rivage, & qui sans être fort près l'un de l'autre, se montrent en divers endroits, les uns au-dessus de l'eau, d'autres à la surface. A quatre milles de la pointe Nord de l'Ile, il y en a un qui est couvert de dix ou douze pieds d'eau, contre lequel Roberts a vu la mer battre furieusement dans les tems d'orage, mais d'autant plus dangereux dans les autres tems qu'il faut en être fort près pour l'apercevoir. Il n'est pas grand, & la mer est fort nette aux environs.

Fuego n'a pas beaucoup de lieux où les Vaisseaux puissent mouiller. Elle n'en a même que deux, qui doivent porter le nom de Rade, l'un nommé *Fonte de Villa*, l'autre la *Ghate*. Toutes les Côtes sont si roides & si escarpées (15) qu'il paroît impossible d'y prendre terre. L'Ecrivain du voyage d'Antoine Sherley dit que Fuego est une petite Ile que la nature a rendue inaccessible, & que ce ne fut pas sans une extrême difficulté (16) que Sherley trouva une petite ouverture pour y débarquer.

Roberts, faisant voile de Furno dans l'Ile de Saint Jean, gagna celle de S. Philippe ou de Fuego, en tombant d'abord au-dessous de *Villa* (17); d'où il s'avança jusqu'à la Baye sablonneuse qui porte le nom de *Fonte de Villa*. Ensuite continuant de ranger le rivage, il doubla la pointe de *Nossa Singora*, autre Baye sablonneuse, où il jeta l'ancre un peu au Nord de l'Eglise. Là, Signor Thomas *Santé* parut avec la Cavalerie de l'Ile, par l'ordre du Gouverneur, que l'approche de (18) l'Auteur avoit alarmé. Un peu plus bas, il s'en-

ROBERTS
En
diverses
Anes & mules.

Propriété des
côtes.

Deux Rades.

Rades visitées
par Roberts.

(13) *Ibid.* p. 418.

(**) *Ibid.* p. 419.

(14) *Ibid.* pag. 420.

(15) *Ibid.* p. 421.

(16) Hackluyt, Vol. III. p. 600. C'est-à-dire, que la Relation de ce Voyage se trouve

dans la Collection d'Hackluyt.

(17) C'est apparemment la Capitale, que Roberts nomme ailleurs (pag. 421.) Villa de S. Philippe, dont Fonte de Villa est le Port.

(18) Roberts, p. 394.

ROBERTS.

En

diversitens.

Fonte Villa.

Nossa Singora.

La Ghate.

Séjour des Blancs
& leur nom.Villa de Saint-
Philippe.
Description de
la Rade par Dap-
per.

gagée avec sa Barque dans la Baye de *la Ghate*. Il ne nomme pas d'autres lieux où il ait abordé.

La principale Rade de Fuego est celle de Fonte Villa, qui est vis-à-vis (19) de la Ville. Elle est fort sablonneuse, excepté pendant les vents du Nord, qui chassent quelquefois le sable jusqu'à laisser les rocs tout-à-fait nus. Ces vents soufflent régulièrement aux mois de Novembre, de Décembre & de Janvier. La navigation n'est pas sûre alors vers la pointe de Nossa Singora, qui est au Sud de la Ville. C'est-là qu'on voit sur la montagne une Eglise dédiée à Notre-Dame, d'où la pointe & la (20) Baye ont tiré leur nom. Ses murs sont aussi blancs que si l'on achevoit de la bâtir. Le toit est de tuiles rouges comme celui des maisons de la (21) Ville. Mais dans sa forme elle n'a que l'apparence d'une grange.

La Baye de Nossa Singora est assez bonne pendant les vents Nord-Est ou Nord-Est quart de Nord. Ceux du Sud quand ils sont violents, comme il arrive aux mois de Juin, de Juillet, d'Août, & de Septembre, chassent (22) le sable des rocs, & les rendent aussi nus jusqu'aux pieds, que le vent du Nord à Fonte de Villa. Dans l'une & l'autre de ces deux Bayes, on trouve un bon fond de sable depuis quatorze brasses jusqu'à dix, & l'on y peut mouiller assez sûrement, excepté dans les deux saisons qu'on vient de remarquer. Plus loin au Sud, on trouve une autre petite Baye sablonneuse, près d'une pointe de rocs bas & brisés (23), & vis-à-vis une fausse vallée, qui n'est qu'une grande ravine, creusée par l'écoulement de l'eau dans la saison des pluies. L'ancre y est fort bon, & le rivage assez commode pour le débarquement. On y trouve d'ailleurs de l'eau douce fort près de la Côte, avantage qui manque dans les deux autres Bayes. Il faut mouiller directement vis-à-vis l'ouverture de la ravine, si l'on ne veut trouver un fort mauvais fond au Sud & au Nord. Il n'y a de place commode (24) que pour deux Vaisseaux à l'ancre.

Quoique Roberts n'ait pas nommé cette Rade, il paroît certain que c'est celle de *la Ghate*, par la Description qu'il en fait dans un (25) autre lieu.

La plupart des Blancs font leur séjour dans la Ville avec le Gouverneur; ce qui n'empêche pas qu'ils n'aient des maisons de campagne dans les terres qu'ils possèdent & qu'ils font cultiver par des Esclaves. Le principal revenu de ces Plantations étoit autrefois le coton; mais depuis que l'Isle en est dépourvue, les Propriétaires font nourrir des Troupeaux de Porcs, de volaille, & d'autres animaux (26) que leurs Negres ont l'art d'élever. Le Gouverneur de Fuego étoit un Portugais, qui avoit commandé auparavant dans un Fort ou un Comptoir du Portugal, sur la Côte de Guinée (27).

Il est surprenant que Roberts n'entre ici dans aucune explication sur ce qu'il appelle *Villa*, ni sur la situation & le nom propre de cette Place. Il a parlé, dans le Journal de son voyage, d'un Fort de l'Isle de Fuego; mais il n'en dit

(19) Il faut entendre la Capitale.

(20) Roberts, p. 421.

(21) *Ibid.* p. 294.(22) *Ibid.* p. 421.

(23) Il y a de l'apparence que c'est ici la Ghate.

(24) Roberts, *ibid.*

(25) Roberts, p. 295.

(26) *Ibid.* p. 421. & suiv.(27) *Ibid.* p. 295.

pas un seul mot dans sa description. Cependant il ne paroît pas douteux que *Villa* ne soit ici le même lieu que Dapper cite dans la description de l'Afrique, où il dit qu'à l'Ouest de l'île de Fuego, il y a une Rade, avec un Château bâti au pied d'une montagne; mais qu'un courant fort impétueux, qui passe devant cette Rade, la rend fort incommode pour les Vaisseaux: que ceux qui font voile de l'Est vers ce lieu doivent porter au Nord lorsqu'ils en approchent, sans quoi ils n'y arriveroient qu'avec beaucoup de peine, parce que non-seulement ils auroient toujours le vent à combattre, mais que le fond est d'une inégalité qui peut tromper sans cesse, & qu'il n'y a de repos & de sûreté que dans la Rade même & sous le Château (28).

L'île de Fuego ou de Saint Philippe fut ptis au mois de Septembre 1596 par le Chevalier Antoine Sherley, qui fut long-tems à trouver un lieu propre au débarquement, & qui ne put mettre ses gens à terre, qu'avec une extrême difficulté. L'Ecrivain de son voyage dit qu'à la réserve de l'eau fraîche, il ne trouva dans l'île que de la misère & de l'inféction (29).

ROBERTS.
En
divers tems.

L'île de Fuego
prise par les An-
glais.

§. VI.

Île de S. Jean ou Brava.

L'île de Saint Jean est située à quinze degrés vingt-cinq minutes de latitude du Nord, & sept degrés deux minutes de longitude Ouest du Cap-Verd. On compte environ six lieues, à l'Est, de la Baye de Fuerno dans l'île de Saint Jean, à Villa de Saint Philippe. On donne aussi à l'île de Saint Jean le nom de Brava, qui signifie sauvage; apparemment parce qu'elle a été fort long-tems déserte (30). Sa terre est fort haute, & composée de montagnes qui s'élèvent l'une sur (31) l'autre en Pyramide. Cependant, à si peu de distance de Saint Philippe ou de Fuego, elle paroît basse (32) en comparaison. Elle est fertile en maïs, en courges, en melons d'eau, en Bananes & en Patates. Les Vaches, les Chevaux, les Aues & les Porcs y sont en fort grande abondance (33).

Nom & situation.

Francklin, dont on doit se souvenir d'avoir lu les aventures dans le Journal de Roberts, lui dit que l'île entière n'étoit qu'un rocher stérile, divisé par quelques vallées couvertes d'une légère couche de terre, où les bananes, les courges & les patates croissent fort bien; qu'on y trouve quantité de figues sauvages, qui servent de nourriture aux Habitans (34); qu'il y vient des papas, & que ceux qui prennent la peine d'y cultiver le maïs en recueillent assez abondamment; mais que les paresseux languissent dans une extrême pauvreté: que plusieurs Habitans nourrissent des Vaches, des Chevaux, des Aues & des Porcs; que les Porcs sur-tout y sont en fort grand nombre, parce que les Insulaires n'en mangent la chair qu'aux jours de fêtes; & que les Chevres

Idée de l'île
S. Jean sur le r.
c. de Francklin.

(28) Description de l'Afrique par Dapper, Voyageur.

p. 719.

(29) Collection d'Hackluyt, Vol. III. pag.

600.

(30) Roberts, p. 422. & suiv.

(31) Voyez ci-dessus le Journal du même

(32) Roberts, p. 428.

(33) *Ibid.* p. 422.

(34) Dapper dit qu'elle produit du maïs, du millet, des melons d'eau, des figues, des meures, & d'autres fruits.

D d d iij

ROBERTS.
En
divers tems.

Chasse des chiens
sauvages.

Présent que le
Roi de Portugal
fit de l'Isle Saint-
Jean.

Maigreur des
bestiaux.

Sécheresse & mé-
toux de l'Isle de
Saint-Jean.

sauvages s'y seroient multipliées à l'infini, si la plus grande patrie n'avoit été détruite (35). Une si grande diminution a fait porter une loi qui ne permet d'en tuer qu'au (36) Gouverneur, dans la vue d'en conserver du moins l'espèce; & les *Cassadars* sont les seuls qui puissent entretenir des Chiens de chasse avec la permission du Gouverneur (37).

Lorsque le Gouverneur veut faire une chasse générale, tous les Insulaires sont avertis, & reçoivent ordre de rassembler tous les chiens de l'Isle. Ils en ont une espèce qui semble tenir le milieu entre le Basset & le Levrier, qui ne ressemble pas mal au Mungrel d'Angleterre, mais qui a les jambes plus courtes, le corps plus pesant & les oreilles plus grandes. Après la chasse, tous les Insulaires s'assemblent, & le Gouverneur distribue entr'eux une partie de sa proie. Il envoie le reste chez lui, mais c'est pour le partager encore entre les vieillards & les pauvres. Il donne aussi quelques peaux, & toutes les autres demeurent aux Seigneurs des terres où l'on a pris l'amusement de la chasse. Lorsque le Gouverneur chasse seul ou n'emploie que ses Domestiques, il dispose à son gré de la venaison & des peaux. C'est même un des principaux (38) avantages de son emploi. Roberts apprit des Habitans, que le Roi de Portugal avoit donné depuis peu leur Isle à une Dame de sa Cour. On amassoit pour elle toutes les peaux de Boucs & des Chevres, dans un magasin bâti exprès. Mais Roberts a su dans la suite qu'on les y avoit laissées pourrir sans en faire aucun usage.

La chair de Chevres, comme celle de tous les autres Animaux de l'Isle, est d'une maigreur extrême. On a déjà vu que l'Auteur manquant de suif pour calfeutrer sa Barque, le Gouverneur, qui vouloit lui procurer ce secours, avoit ordonné une chasse générale. De quarante Chevres ou Boucs qui furent tués dans cette occasion, on ne tira que quatre ou cinq livres de suif. Une Vache du Gouverneur, la plus grasse qu'il eût dans son troupeau, n'en produisit pas davantage (39).

L'Isle de Saint Jean est fort abondante en salpêtre. Le Gouverneur offrit à Roberts de lui en procurer la cargaison d'une Felouque aussi grande que celle qu'il avoit perdue, c'est-à-dire du port de soixante tonneaux. Le salpêtre croit dans les caves, où tous les murs en sont couverts; & dans le creux des Rochers, où il se trouve de l'épaisseur de deux doigts. Roberts eut la curiosité de faire divers essais de la terre de l'Isle. Il tira de certains endroits $\frac{1}{17}$ de nitre; & dans d'autres, depuis $\frac{1}{10}$ jusqu'à $\frac{1}{17}$. Il trouva que la plus grande partie des rocs est imprégnée de ce minéral, & cimentée de nitre comme d'une sorte de glue; car dans la saison pluvieuse, où l'humidité (40) dissout les sels, il remarqua que les rocs s'encroûtoient, & que la sécheresse les faisoit tomber ensuite en poussière (41). Il est persuadé aussi que cette Isle est riche en mines de cuivre, & peut-être en métaux plus fins. Ses preuves sont qu'il trouva plusieurs fontaines acides, qui ne manquoient pas de vitriol, ce qu'il vérifia facilement en y mettant un couteau fort net, qui se couvrit, en moins d'une minute, de parties de cuivre très-épaisses, & d'une couleur presque aussi

(35) Roberts, p. 195. & suiv.

(36) Dapper dit que la propriété des Chevres appartient au Gouverneur de S. Jago, & qu'elles sont en petit nombre.

(37) Roberts, p. 264.

(38) *Ibid.* p. 265.

(39) *Ibid.* p. 286.

(40) Roberts, p. 265.

(41) *Ibid.* p. 286.

belle que celle de l'or. Il l'y laissa plus long-tems ; & l'ayant fait sécher, il en fit tomber, en le grattant, une véritable poudre. Les endroits grattés conservoient même quelque tems l'apparence du vermeil doré (42). Dans quelques fontaines, les couteaux se coloient plus vite que dans les autres, & l'acidité diminuoit à proportion que la source étoit éloignée.

Roberts trouva différentes espèces de sable pesant ; l'un d'un bleu noirâtre, l'autre tirant sur le pourpre, l'autre clair & brillant, l'autre d'un rouge foncé, &c. Il en trouva qui surpassoit le fer en pesanteur, & presque aussi pesant que le plomb.

Un jour qu'il grimpoit sur les rocs au Sud de l'Isle, il découvrit un rocher qui brilloit au Soleil, dans l'éloignement, comme de l'or bruni, & qui lui parut, de près, comme revêtu d'une dorure fort épaisse. L'ayant frotté de la main, il n'y fit aucun changement ; mais, avec un couteau, il en fit tomber une poudre si menue, qu'à peine en put-il ramasser quelque partie. Il observa que le roc, sous cette surface dorée, paroisoit d'une couleur noirâtre ; & par d'autres observations il trouva qu'il ne se dorait que dans les tems de pluie, lorsque l'eau avoit commencé à découler des montagnes (43).

Un autre jour, ayant remarqué un roc qui brilloit, de même, d'une infinité de paillettes d'or, il les trouva presque toutes comme autant de petites fibres de la grosseur d'un cheveu. Cependant il en découvrit aussi qui n'étoient pas moins grosses qu'une aiguille ordinaire, & se servant de son couteau il en recueillit le poids d'une dragme, qu'il ne put méconnoître pour de l'or solide, autant du moins, qu'il fut capable d'en juger par ses yeux. Il ajoute qu'en poussant ses recherches il en trouva une partie plus compacte, de la longueur du doigt, qu'il ne tira pas aisément du roc, où la veine s'enfonçoit beaucoup plus, & qu'il fut obligé de plier de différentes manières, après l'avoir cernée avec son couteau, pour l'en arracher. Elle étoit de la grosseur du fil d'archal commun. Mais son couteau s'étant rompu dans l'opération, il fut obligé d'abandonner son entreprise pour rejoindre ses Negres, auxquels il se garda bien de communiquer ce qu'il avoit vu. Cependant il en dit quelque chose au Gouverneur, avant que de quitter l'Isle, mais sans lui apprendre le lieu ; & comme on n'avoit jamais fait cette découverte avant lui, il est persuadé, dit-il, que personne n'aura poussé la curiosité & le succès plus loin (44). Il trouva aussi dans plusieurs endroits le *Beurre d'or* dont on a parlé dans la description de l'Isle de S. Jago, mais en moindre abondance, quoiqu'aussi brillant, avec la même apparence d'or (45).

L'Isle Saint Jean est d'une abondance extrême en Poisson. Il y vient aussi quantité de Tortues, qui y laissent leurs œufs dans la saison des pluies. Mais les Habitans ne les emploient pas plus à leur nourriture que ceux de S. Jago & de S. Philippe ; quoique dans toutes les autres Isles elles passent pour un mets délicieux, & que (46) Roberts en juge de même. Le principal exerci-

ROBERTS.

En divers tems.

Expériences de l'Auteur.

Autres expériences.

Beurre d'or.

Abondance de poisson.

(42) Voyez ci-dessus dans le Journal de Roberts.

(144) Il renouvella plus d'une fois la même observation. On doit pourtant remarquer ici que si les apparences étoient aussi fortes qu'il les représente, sur-tout pour les métaux dont

il va parler, les Anglois n'auroient pas manqué de tirer parti d'une si belle découverte.

(44) Roberts, p. 419. & suiv.

(45) Roberts, *Ibid.*

(46) *Ibid.* p. 430.

ROBERTS
En
divers tems.

ce (47) des Insulaires est la pêche à la ligne. C'est ce qui les rend si attentifs au naufrage des Vaisseaux, & si avides des moindres instrumens de fer qu'ils peuvent sauver. Il y avoit alors dans l'Isle un vieux Negre qui étoit pourvu d'un marteau, & qui avec du charbon de figuier avoit trouvé l'art de former un hameçon d'un clou. Il vendoit l'hameçon pour un autre clou, & pour la provision de poisson dont il avoit besoin. Roberts ajoute que le poisson de l'Isle est si vorace, qu'on le prendroit avec un simple crochet sans amorce (48).

Amorce dont se
servent les Ne-
gres.

Il est remarquable que presque tous les Poissons de l'Isle Saint Jean ont les dents grandes & tranchantes; de sorte que les Insulaires employent beaucoup de précautions pour les empêcher de couper leurs lignes. Les amorces ordinaires sont la crabbe, & la chair des autres coquillages, ou celle même du poisson qu'on a déjà pris. Mais la crabbe est l'amorce la plus sûre (49).

Manière dont
les Negres font le
fel.

Roberts n'ayant pris, pendant long-tems, d'autre plaisir que celui de la pêche, eut l'occasion d'observer comment les Insulaires ramassent le sel. Il se forme, par la chaleur du Soleil, dans les trous des rocs où il est resté de l'eau de mer. Les Negres ne manquent pas d'y en mettre eux-mêmes lorsque le tems est trop calme. Il ne faut pas plus de deux ou trois heures au Soleil pour cette opération. Roberts étoit surpris de trouver du sel, de l'épaisseur de deux pieds, dans des lieux où il n'avoit vu que de l'eau, & d'en voir tirer quatre boisseaux d'un trou qui n'avoit pas plus de douze ou quinze pieds d'étendue. Il est porté à croire que certains rocs ont une qualité qui hâle la formation du sel, & que d'autres au contraire ont quelque chose qui l'empêche. Dans quelques-uns il a vu qu'après l'exhalaison de l'eau il ne reste qu'un sédiment bourbeux, mais fort salé, & quelquefois une croute fort mince qui repose dessus comme du crème de tartre; au lieu que d'autres produisent un quart ou un tiers de sel, à proportion de leur grandeur & de l'eau qu'ils contiennent.

Baleas, sorte
de baleine.

Les Habitans commencent par recueillir le sel; ensuite ils s'occupent le soir à saler le poisson qu'ils ont pris; & le laissant pendant toute la nuit dans le tas de sel, ils l'étendent le lendemain au marin pour le faire sécher au Soleil. Ils peuvent alors le manger si la faim les presse; ce qui n'arrive guères qu'à la fin du jour, lorsqu'ils ont fini leur pêche. Dans les lieux où ils pêchent le plus souvent, leur usage est de laisser des pots de terre, qui leur servent à faire bouillir le poisson; car ils en aiment beaucoup le bouillon, jusqu'à le préférer à celui de Chevre & même de Bœuf (*).

Les Baleas, qui sont une espèce de Baleines, viennent dans les tems ordinaires de leur fray aux environs des Isles de May & de S. Jago, mais sur-tout de celle de Saint Jean. Roberts a vu, dans la Baye de Fuerno, un mâle & une femelle prendre leurs amusemens pendant trois jours. Ils rentroient le soir dans la mer, & le lendemain à huit ou neuf heures ils revenoient dans la Baye. Ils y dorment quelquefois deux heures entières, avec l'immobilité d'un Vaisseau à mâts & à cordes, joints ensemble dans un état qui auroit donné beaucoup de facilité à percer l'un ou l'autre, ou même tous deux ensemble.

(47) *Ibid.* p. 444.

(48) *Ibid.* p. 431.

(49) Franklin, qui étoit un homme intel-

ligent, donna beaucoup de lumières à l'Au-
teur.

(*) *Ibid.* p. 606.



L'Am. pour l'Am. 1780

Ch. J. G. 1780

Hommes et Femmes de l'Île de St. Jean. N.° XIII.

Roberts ajoute que le mâle n'est pas aussi gros de la moitié que la femelle. Ces Baleas sont fort communs aussi sur les Côtes du Bréuil. On employe, pour les prendre, la même méthode que pour les Baleines de Grunland, & l'on en tire de l'huile. Quelques-uns prétendent que l'ambre gris n'est que le sperme de ce Poisson, dont il se répand une partie dans leur accouplement, & qui n'étant d'abord qu'une sorte de gelée blanchâtre acquiert en flottant dans l'eau sa couleur & sa dureté. Ils ajoutent que le sperme vierge, ou le premier répandu est blanc & transparent, & que dans sa congélation il conserve la même couleur. Roberts tend témoignage qu'il a vu de cet ambre gris blanc, mais il n'a pu découvrir la cause de sa blancheur ni son origine (52). On trouvoit autrefois beaucoup d'ambre-gris aux environs de l'Isle de Saint Jean. Un Portugais nommé Jean Carneira, qui avoit été banni de Lisbonne pour quelque crime, & qui s'étant procuré une petite Chaloupe exerçoit le commerce aux Isles du Cap-Verd, trouva dans ses courses une pièce d'ambre gris d'une grosseur incroyable. Non-seulement cette heureuse pêche le fit rappeler dans sa Patrie, mais il acheta du fruit de son trésor des terres considérables en Portugal. Le roc auprès duquel la Fortune l'avoit favorisé porte encore son nom (53).

Le nombre des Insulaires (54) ne monte pas à plus de deux cens. Roberts les représente comme les plus ignorans, les plus simples & les plus humains (55) de toutes les Isles. Dans un autre lieu il loue beaucoup leurs vertus morales, sur-tout leur charité, leur humilité & leur hospitalité. C'est les offenser que de refuser leurs bienfaits. Leur respect pour l'âge avancé méritoit, dit l'Auteur, de servir d'exemple à tous les Hommes du monde. Ils le (56) rendent aux vieillards de toutes sortes de rangs & de Nations. Franklin fit à Roberts, dès le premier jour de leur rencontre, une peinture du caractère des Habitans, que l'expérience ne cessa pas de vérifier. Il l'assura qu'il n'aitroit pas besoin de pêcher ni de se donner le moindre embarras pour sa nourriture, parce que les Insulaires lui offriroient volontairement toutes les commodités de l'Isle. Ils avoient fait les mêmes offres à Franklin, qui n'avoit pris le parti de s'exercer lui-même à la chasse & à la pêche, que pour dissiper sa mélancolie (57).

Pendant que l'Auteur fut malade (58) parmi eux, l'attention ne se relâcha jamais pour lui fournir ce qui étoit nécessaire à sa situation. Il ne se passoit pas de jour qu'il ne reçût la visite de quelque Habitant, qui s'informoit soigneusement de sa santé, & qui lui apportoit quelque pièce de volaille ou quelque fruit. Le Gouverneur même le visitoit presque tous les jours, & lui envoyoit deux ou trois fois la semaine un quartier de chevreau. Dans le même intervalle, il fut continuellement logé chez un des principaux Negres de l'Isle; & lorsque sa santé fut rétablie, il lui restoit cinquante & une pièces de volaille

(52) Le P. Labar, dans son Histoire d'Afrique Occidentale, tourne cette opinion en ridicule : mais si ce n'est pas le sperme de la Baleine, on ne doute plus que ce ne soit quelque substance odoriférante, formée dans quelque bourbe voisine de ses testicules. Voyez les Transactions Philosophiques, N°. 387. pag. 256. ou l'Abregé, Vol. VII. p. 432.

(53) Roberts, p. 431.

Tome II.

(54) Vers l'année 1700. l'Isle n'avoit que la moitié de ce nombre, suivant le témoignage d'un Nègre de Saint Nicolas qui y étoit venu alors, & qui vivoit encore lorsque Roberts y arriva, *ibid.* p. 137.

(55) *Ibid.* p. 422.

(56) *Ibid.* p. 228.

(57) *Ibid.* p. 197.

(58) Voyez ci-dessus le Journal de Roberts.

E c c

ROBERTS.
En
divers tems,
Opinions sur
l'ambre gris &
l'ambre blanc.

Nombre des Insulaires de Saint-Jean.

Leur humanité.

ROBERTS.
En
divers tems.
Leur nourriture.

des présens qu'il avoit reçus (59), entre lesquelles il se trouva deux caïlles ; sans parler d'une grande quantité de lait , & de plusieurs gâteaux de bananes , qui font une composition (60) de bananes & de maïs.

Le Poisson fait une grande partie de leur nourriture , sur-tout le bouillon qui reste après qu'il est cuit. Ils pressoient Roberts d'en user dans sa maladie , comme du meilleur remède qu'il pût prendre contre (61) la fièvre. Ils ont la méthode de faire des soupes de courges , qu'ils font bouillir assez long-tems pour leur donner une certaine épaisseur. La fleur de manyoke & de maïs leur sert encore au même usage. Ils font aussi de l'un & de l'autre une fort bonne sorte de pain (62).

Ils ont une autre pâtisserie , qu'ils appellent *Kuskus* , composée de farine de bled d'Inde bouillie dans l'eau fraîche jusqu'à ce qu'elle prenne consistance. Alors ils la coupent en tranches , qu'ils font sécher au Soleil. Elle se conserve pendant plusieurs mois lorsqu'elle est bien séchée , & ressemble beaucoup au biscuit de mer. Roberts assure que dans l'occasion , elle peut servir

En quel tems
& comment l'Isle
s'est peuplée.

sur un Vaisseau jusqu'à la Barbade (63). Il n'y a pas plus d'un siècle que l'Isle de Saint Jean est peuplée. Pendant plusieurs années , ses Habitans se réduisirent à deux familles Negres , jusqu'en 1680 , que la famine ravageant l'Isle de Fuego , quelques pauvres Habitans de cette Isle passèrent dans celle de Saint Jean sur un Bâtiment Portugais. Ils furent reçus avec joie par les Negres de Saint Jean , qui avoient déjà fort augmenté le nombre de Chevres , de Vaches , & sur-tout de Porcs , que les Portugais avoient laissés dans l'Isle en la découvrant. La compassion naturelle porta les Negres , à leur donner une partie de leurs Bestiaux. Il arriva de-là que chacun entreprit de nourrir séparément les siens , & que le goût de la propriété prenant naissance , celui qui eut l'habileté d'en élever & d'en nourrir un plus grand nombre passa pour le plus riche. Il n'y eut que les Chevres qui furent laissées dans les montagnes , & qui continuèrent d'être sauvages.

La Religion s'y
établit.

Les nouveaux Habitans de Saint Jean apprirent aux autres l'art de filer le coton , qui croissoit naturellement dans l'Isle , & d'en faire une sorte d'étoffe pour se couvrir ; car ils étoient nuds auparavant , comme la plupart des Negres de la Côte de Guinée. Ils leur communiquèrent aussi les principes de la Religion Romaine , autant du moins qu'ils avoient été capables de les prendre eux-mêmes dans l'Isle de Fuego , dont ils étoient sortis. Mais un Prêtre de cette Isle se sentit assez de zèle pour se faire conduire à Saint Jean , où il s'efforça de cultiver ces premières semences de l'Evangile. Il baptisa (64) tous les Negres. A la vérité on put douter ensuite de la bonté de ses motifs , lorsqu'il parut exiger des récompenses trop mercénaires pour le service qu'il leur avoit rendu. Il tira de l'un des étoffes de coton , de l'autre du coton cru & de l'indigo , enfin de chacun ce qu'il avoit de meilleur , jusqu'aux Bestiaux , dont il se fit donner une grande partie ; & quittant l'Isle il accorda pour dernière faveur aux Insulaires , une Messe , qu'il leur dit dans une caverne de la Baye , qui en a pris le nom de *Fuerno de Padre*. Il leur promit de revenir tous les ans , & cette promesse fut exécutée plusieurs années consécutives. Mais un jour qu'il étoit à

Arrivée d'un
Missionnaire.

(59) *Ibid.* p. 244.

(60) *Ibid.* p. 285.

(61) *Ibid.* p. 260. & 356.

(62) *Ibid.* p. 318.

(63) *Ibid.* p. 152. 164. 334.

(64) Roberts , p. 427.



C. Viergeau delinavit

F. A. Ardenne sculpsit.

Hommes et Femmes de l'Île de St Jean dans leurs habits. N^o XI.

leur dire la Meſſe dans la même caverne, une partie du roc, qui vint à ſe détacher, enſévelit le Prêtre & trente des Aſſiſtans ſous ſes ruines. On entendit pendant trois jours le bruit de leurs gémiſſemens, ſans qu'il fût poſſible de leur donner le moindre ſecours. Auſſi l'île de S. Jean demeura long-tems ſans aucun Miniſtre Eccléſiaſtique; ce qui donna lieu à la naiſſance & au mélange de quantité de ſuperſtitious. Dans la ſuite du tems l'Evêque de S. Jago ayant entrepris la viſite de toute ſa Province, laiſſa des Miniſtres fort ignorans dans chaque île; & celle de Saint Jean eut pour ſon partage un Prêtre Negre, dont celui que Roberts y trouva étoit le quatrième Succéſſeur. Roberts aſſure qu'il n'entendoit pas la Langue latine; ce qui n'empêchoit point qu'ayant appris à lire dans le Miſſel il ne célébrât les ſaints Miſſeres & qu'il n'adminiſtrât les Sacrements. Mais il ſouffroit l'uſage des ſuperſtitious établies, telles que de faire laver les enfans avant le Bapême; de mettre de la terre ſur la tête aux jeunes filles dans la cérémonie du mariage, pour marque de ſubjection d'arroſer d'eau les ſoſſes des Morts, & quelquefois d'une quantité de jus de melons d'eau, &c. C'eſt un Proteſtant, qui fait cette Relation, & qui ne manque pas d'y joindre des réflexions injurieſes pour l'Egliſe Romaine (65).

L'île de Saint Jean eſt ſi négligée pour le Commerce, que dans l'eſpace de ſept ans (66) on n'y avoit vu que deux Vaiſſeaux étrangers. Roberts apprit de Francklin & des Negres que les Matelots de quelques Vaiſſeaux François, qui venoient charger des Mulets à Saint Philippe, avoient quelquefois touché à Saint Jean dans leurs Chaloupes, pour y acheter de la volaille, & d'autres rafraîchiſſemens; mais comme il n'en étoit venu aucun depuis pluſieurs années, les ſuſulaires conſuoiſſent que les François avoient abandonné (67) le Commerce de Saint Philippe, ou qu'ils trouvoient ailleurs qu'à Saint Jean les provisions dont ils avoient beſoin.

Le Gouverneur de l'île y exerce la Juſtice (68), & décide les petits différends qui ſ'élèvent entre les Habitans. S'ils reſuſent d'obéir à ſes ordres, il a le pouvoir de les faire mettre dans une Priſon, qui n'eſt qu'un parc découvert comme ceux où l'on renferme les Beſtiaux en Europe. Là, dit l'Auteur, ils demeurent quelquefois des jours entiers, ſans entreprendre de ſe mettre en liberté. Il eſt rare du moins de voir des rebelles. Lorſqu'il ſ'en trouve, le Gouverneur eſt en droit de les faire reprendre, & de leur faire lier les pieds & les mains dans la même priſon, avec une garde pour les y retenir juſqu'à ce qu'ils ayent ſatiſfait à leur adverſaire, & qu'ils ayent demandé pardon au Public. L'autorité du Gouverneur ne s'étend pas plus loin, dans le cas même de meurtre. Mais Roberts n'apprit aucun exemple d'un crime ſi noir. On l'aſſura ſeulement qu'un Meurtrier ſeroit gardé dans les chaînes pour attendre la ſentence du Gouverneur de S. Jago ou de la Cour de Portugal. Quelquefois, pour les fautes legeres, ſur-tout lorſque le Coupable eſt d'un âge avancé, on ne lui donne que ſa cabanne ou celle d'autrui pour priſon; ce qui eſt regardé comme une grande faveur; car la priſon publique eſt un châtimement auſſi redouté à Saint Jean que le dernier ſupplice en Angleterre. En 1722, le Gouverneur ſe nommoit Leonel Conſalvo. Il tenoit ſon emploi de Thomas Sanri, qui avoit

ROBERTS.
En
divers tems.

Mélange de ſu-
perſtitious.

Autorité du
Gouverneur.

Docilité des ſu-
ſulaires.

Nom du Gou-
verneur.

(65) *Ibid.* p. 418.

(66) Voyez ci-deſſus le Journal.

(67) Roberts, p. 266.

(68) *Ibid.* p. 264.

ROBERTS.
En
divers tems.

Erreurs des Car-
tes & des Pilotes,
sur l'Isle de Saint-
Jean.

Ma ques que
Roberts donne
pour s'insinuer la
Baye de Fuerno.

Autres Bayes de
Saint-Jean.
Faciend de Agus.

Baye de Ferrier.

le titre de Procurador de l'Isle Saint Jean, & qui faisoit ordinairement sa demeure dans celle de Fuego (69).

Les Cartes & les récits des Pilotes sont remplis d'erreurs sur tout ce qui appartient à l'Isle de S. Jean. Ils n'y reconnoissent qu'une bonne Rade, dont ils présentent même l'entrée comme fort difficile, à cause de l'abondance des rocs. Saint Jean néanmoins a plusieurs Bayes ou Rades, qui peuvent servir de retraite aux Vaisseaux. La principale & la meilleure est à la vérité celle de Fuerno, qui signifie un four ou une cave, soit qu'elle ait tiré ce nom de l'aventure tragique qu'on a rapportée, ou de sa forme même, qui la met à couvert de toutes sortes de vents. En effet, si l'on s'avance jusqu'au roc de Kaay, où l'on trouve assez d'eau pour un Vaisseau du premier rang, on y est tellement environné de la terre qu'on n'y peut ressentir qu'un léger souffle des vents Sud par Est, & Sud par Ouest, dont tout l'effet est de précipiter quelquefois l'eau de la mer dans la Baye.

Comme il est assez difficile d'en trouver l'entrée, quand on n'y a jamais relâché, Roberts donne les marques suivantes. Lorsque vous êtes vers la pointe Nord de Saint Philippe ou Fuego, si le tems est clair vous découvrez l'Isle de Saint Jean. Mais, dans un tems obscur, qui est assez ordinaire, portez au Nord par Ouest jusqu'à deux lieues de Saint Philippe, où vous trouverez les petites Isles. De là prenez vers la plus orientale, dont vous vous approcherez assez pour en appercevoir la pointe Nord, & continuez d'en suivre la Côte à la distance d'un mille, jusqu'à ce que vous soyez vis-à-vis la pointe du Sud. Ensuite, portant directement vers la pointe Nord-Est de l'Isle Saint Jean, qui est une pointe basse & plate, à laquelle vous ne sçauriez vous méprendre, élargissez-vous seulement d'environ un demi mille, jusqu'à ce que vous tombiez au Sud de l'Isle, où vous commencerez à suivre la Côte à la distance de la longueur d'un cable. Vous arriverez devant une grande Caverne qui se présente dans les rocs, & vous verrez bientôt, à moins d'un quart de mille devant vous, une basse pointe de roc qui s'avance médiocrement. C'est après cette pointe que vous trouverez Fuerno. Prenez un peu de large pour doubler cette pointe, parce que la Baye en est si proche que tournant en coude il seroit difficile autrement d'y entrer. Vous y pourrez jeter l'ancre dans toutes ses parties; mais le meilleur endroit est le côté de l'Est.

Si vous veniez de l'Est à Saint Jean, prenez garde de ne pas vous avancer trop vers la pointe Sud de Saint Philippe; car avec un vent commun il vous seroit impossible de gagner Fuerno, ni même aucune patrie de l'Isle (70).

Au Nord-Ouest de Saint Jean, on trouve une autre Baye, qui se nomme *Faciend de Agus*, & qui est reconnoissable à quantité de Bananiers. D'ailleurs il n'y a pas d'autre Vallée qui se présente du côté de la mer. Le rivage de cette Baye n'est pas commode; mais on peut y mouiller sûrement vers le centre, du côté du Nord, sur huit, neuf & dix brasses d'un fort bon fond. On apperçoit un Ruissseau d'eau fraîche, qui coule presque jusqu'à la mer.

Plus bas, au côté Sud-Ouest de l'Isle, près d'une pointe basse & unie, qui s'élève tout d'un coup, on trouve la Baye de Ferrier, qui est double, c'est-à-dire, divisée par des rocs d'une grande hauteur. Cette Rade est fort belle, &

(69) Roberts, *ibid.* p. 433.

(70) *Ibid.* p. 433.

Le Rivage très-commode pour le débarquement. Derrière l'endroit le plus Sud-Est de la Côte, la Nature a formé un Lac, ou un Bassin d'eau douce, qui est constamment rempli de l'eau qui découle des Montagnes. Il y a dans la partie Nord-Est de la Baye, un roc, qui forme une forte de Quai, dont les Châloupes peuvent s'approcher. Cette station seroit excellente, si elle n'étoit exposée aux souffles violens qui sortent des vallées, sur-tout aux mois de Novembre, Décembre & Janvier, & qui ont quelquefois tant d'impétuosité qu'ils enlèvent un Vaisseau de dessus les ancrés. Cette disgrâce étoit arrivée quelque mois auparavant à une Frégate Portugaise. La Baye n'est pas plus sûre dans la saison pluvieuse & dans celle des vents incertains. Elle est ouverte aux vents Sud-Est, Sud & Sud-Ouest, qui y soulèvent quelquefois les vagues, jusqu'à pouvoir briser un Bâtimen contre les rocs de la Côte. Mais pendant le reste de l'année, l'anctage est fort bon; sur-tout aux mois de Mars, d'Avril & de May, où l'on n'a le soir que des vents doux de mer; & toute la nuit jusqu'à dix heures du matin, de petits vents de terre fort agréables. Roberts ajoute que la Baye de Ferrier est plus fréquentée que celle de Fuerno, parce que celle-ci est beaucoup moins connue (71).

ROBERTS.
En
divers coins.

Scio est une autre Baye de l'Isle de Saint Jean, belle & sablonneuse, mais dont l'entrée est difficile, & qui n'a pas d'eau douce. Celle de *Sal-Point* ou de *la Pointe de Sable*, se trouve décrite dans le Journal de Roberts, & malheureusement célèbre par son naufrage. L'Isle a quelques autres Bayes; mais qui méritent peu d'attention. A l'extrémité des petites Isles, vers la pointe la plus Sud-Ouest, on trouve une petite crique, en forme de boulin, dans laquelle un petit Vaisseau peut mouiller. Quoiqu'elle ait quantité de rocs & de grosses pierres, on y voit clairement le fond, qui est depuis sept jusqu'à douze brasses, & la disposition du lieu fait qu'on y peut entrer & qu'on en peut sortir sans danger (72).

Baye de Scio.

Petite Baye à
l'extrémité des
petites Isles.

S. V I I.

Isle de Saint Nicolas.

Suivant le Capitaine Roberts, Saint-Nicolas, ou *San-Nicolao*, qui est le nom en usage parmi les Habitans, s'étend plus en longueur que les autres Isles du Cap-Verd, à l'exception seulement de S. Jago. *Paraghi*, son principal Port, est éloigné (73) d'environ trente lieues à l'Ouest de Palmera dans l'Isle de Sal. Elle est à 16 degrés 45 minutes de latitude du Nord, & à 6 degrés 52 minutes de longitude Ouest du Cap-Verd (74).

Sa situation &c.
sa grandeur.

Dampierre dit que sa forme est triangulaire; que le plus long de ses trois côtés, qui est à l'Est, n'a pas moins de trente lieues, & les deux autres, vingt lieues chacun. Il ajoute qu'elle est montagneuse, & que toutes ses Côtes sont stériles (75).

(71) *Ibid.* p. 434.

(72) *Ibid.* pag. 416. Avec quelque netteté qu'on s'efforce de rendre les idées de Roberts, il est difficile que le Lecteur se s'aperçoive pas souvent de la négligence. Mais on a mieux aimé lui laisser quelquefois son obscurité que de suppléer témérairement à des noms, ou à

des choses sur lesquelles on n'a pas d'autre témoignage que le sien.

(73) Dampierre dit que S. Nicolas est environ vingt-deux lieues au Sud-Ouest de Sal, Vol. I. p. 74.

(74) Roberts, p. 416.

(75) Dampierre, Vol. I p. 73.

- ROBERTS.**
En diversseins.
Monte Gourda.
Différence d'une partie des Côtes.
Baye de Paraghisi.
Puerto Velho.
Porto Lappa.
Currisal.
Petra de Looma.
Ces Bayes sont peu fréquentées.
- Roberts la représente généralement comme une terre (76) fort haute. Sa parrie la plus élevée est une sorte de pain de sucre, qu'on peut nommer une montagne, dont le sommet forme un pic, mais qui ne se termine pas en pointe. On l'appelle *Monte Gourda*. Sa situation est au Nord-Ouest de l'Isle, (77) mais assez loin dans les terres. De quelque côté qu'on arrive par la mer, on le découvre à la distance de neuf ou dix lieues (78).
- La Côte de Saint-Nicolas est si libre & si nette, que depuis la pointe Est jusqu'à une demie-lieue de celle du Sud-Ouest, un Vaisseau peut suivre le rivage à la portée de la voix (79).
- Dans la saison des vents variables, l'Isle n'a pas de Rade qui soit sûre ; Mais lorsque le véritable vent de Commerce est arrivé, elle a deux ou trois Bayes d'une bonté médiocre. La plus voisine de la Ville est celle de Paraghisi, où l'on peut mouiller assez sûrement, parce que le vent n'y souffle jamais que du rivage. Elle a même une Crique, où l'on peut jeter l'ancre (80) entre quatre amarres de terre. Mais Roberts décrit une autre Baye, où il aime mieux mouiller, pour se mettre à couvert de l'importunité des Habitans. Quoiqu'il ne la nomme pas, il y a beaucoup d'apparence que c'est celle de *Puerto Velho*. Celle de Paraghisi n'est qu'un boyau fort étroit entre deux pointes de roc, où les Bâtimens peuvent demeurer en effet comme dans une Rivière, soit sur une seule ancre, soit à l'appui d'une simple amarre ; & cette situation les expose à se voir sans cesse incommodés par le concours des Habitans. Le chemin de Paraghisi à la Ville est presque uni ; ce qui est fort rare dans toutes ces Isles, où la terre est coupée de toutes parts (81) par des rochers & des montagnes. Au Nord de Paraghisi, à la distance d'une demie-lieue, on trouve un petit banc de sable, qui n'est couvert que de quatre brasses d'eau (82).
- On rencontre ensuite la Rade de *Porto Lappa*, sur laquelle on ne peut se tromper, parce qu'elle se présente d'elle-même au Sud de l'Isle. Mais le fond y est fort mauvais pour les cables & les ancres.
- A l'Est de Porto Lappa, presque à moitié chemin entre cette Rade & la Pointe Est de l'Isle, on trouve celle de Currisal (83), qui a de l'eau fraîche en abondance, & dans une situation fort commode pour les Vaisseaux. Le meilleur endroit pour jeter l'ancre, est à l'Est, où l'on est (84) fort à couvert. On a devant soi *Petra de Looma*, ou le Roc terrible, contre lequel la mer vient se briser avec un bruit continuel, ce qui a servi vraisemblablement (85) à lui faire donner ce nom. Cette Rade n'est pas favorable au Commerce, parce qu'elle est située à seize ou dix-huit milles de la Ville, & le chemin parsemé de rocs, avec la nécessité de descendre & de monter sans cesse (86).
- Toutes les Bayes qu'on vient de nommer, sur-tout celles de Paraghisi & de Currisal, sont peu fréquentées par les Étrangers ; & la seule raison que Roberts en ait pu trouver, c'est qu'elles n'ont aucune marque à laquelle on puisse

(76) Roberts, p. 23.

(77) *Ibid.* p. 441.

(78) Roberts dit, vers la Pointe Ouest, p. 441.

(79) *Ibid.* p. 115.(80) *Ibid.* p. 142.(81) *Ibid.* p. 141.(82) *Ibid.* p. 125.(83) *Ibid.* p. 344.(84) Sur la position que Roberts donne ici à Currisal, & sur d'autres circonstances, on est porté à croire que cette Baye devoit être placée dans la Carte, proche du lieu où l'on a mis *Porto Gbacy*.

(85) Roberts, p. 441.

(86) *Ibid.* p. 25.

les reconnoître. Cependant si l'on excepte la saison des *Tornados*, il se trouve toujours au long de la Côte des Pêcheurs ou d'autres Insulaires, entre lesquels on peut se procurer un Pilote. D'ailleurs, en faisant voile avec un peu plus de lenteur à la vue du rivage, on donne le tems aux Habitans de s'assembler près des Bayes, en assez grand nombre pour en faire remarker l'ouverture (87).

La plus célèbre Rade de l'Isle Saint-Nicolas est celle de Terrafal, ou Trefal, qui est située à l'Ouest de l'Isle. Elle est aisée à distinguer par la multitude de grandes Barques que les Insulaires y ont sans cesse, & qui entrent ou sortent continuellement. Cette Baye est fort nette. On y trouve par-tout un excellent fond, particulièrement dans la partie du Nord. Du côté de la mer, à la distance d'un quart de mille du rivage, la Nature a placé un rocher pointu, & des deux côtés de cette pointe, deux vallées aussi étroites que profondes, d'où le vent sort quelquefois fort impétueusement. Si l'on veut se garantir de ces dangereux souffles, il faut jeter l'ancre vis-à-vis cette pointe, c'est-à-dire entre les deux vallées, où l'on trouve depuis seize jusqu'à trois brasses.

Roberts remarque encore que l'entrée de la Baye est traversée par un grand banc de sable, mais couvert d'environ dix brasses d'eau; & qu'après l'avoir passé on se trouve sur un fond de douze, treize & quatorze brasses, qui diminue graduellement jusqu'à quatre ou cinq (88).

Il n'y a presque aucun endroit dans la basse terre de l'Isle, où l'on ne puisse trouver de l'eau en creusant; excepté lorsque la saison des pluies a manqué. Mais on n'a pas besoin de ce secours, parce qu'à un demi-mille de la mer, on a toujours de fort bonne eau dans la vallée, d'où les Habitans l'apportent à très-bon marché sur le dos de leurs Anes. De la Baye de Trefal on peut découvrir, dans un jour serain, toutes les Isles qui sont sous le vent. Si le tems est un peu obscur, on n'apperçoit pas celle de *Choon*, ou des *Chiens* (89).

La Ville de Saint-Nicolas est une des mieux bâties & des plus peuplées de toutes les Isles du Cap-Verd. Cependant les maisons n'y sont pas si grandes qu'à S. Jago, si bien cimentées, ni si bien couvertes. Les toits, & celui même de l'Eglise, n'y sont que de chaume, ou de feuilles d'arbres. A l'égard du reste, & sur-tout de la régularité des rues, Saint-Nicolas l'emporte sur S. Jago même. Mais quelque tems avant le voyage de Roberts, un Pirate Anglois, nommé le Capitaine Avery, ayant relâché dans l'Isle, brûla une partie de la Ville, sur quelques sujets de plaintes qu'il prétendoit avoir reçus des Habitans (90).

On est étonné avec raison que Roberts n'ait placé, ni la Ville de Saint-Nicolas, ni celle de S. Jago dans sa Carte. Il ne donne pas même dans sa Relation, d'autre nom à la Ville de Saint-Nicolas, que celui de l'Isle; & quand il dit que Paraghisu en est plus proche que toute autre Rade, il ne la fait connoître que par le nom général de Ville (91).

Dampierre, qui aborda au Sud de l'Isle en 1683, raconte (92) que le Gouverneur l'étant venu voir au rivage, lui dit que la Ville Capitale étoit dans

ROBERTS.
En
divers tems.

Baye de Terrafal ou Trefal.

L'eau commune à Saint-Nicolas.

Etat de la Ville.

Silence de Roberts sur la situation.

Elle est dans une vallée.

(87) *Ibid.* p. 443.

(88) Voyage de Cawley, p. 4.

(89) On ne trouve en aucun autre endroit l'Isle des Chiens, mais c'est apparemment la

même que l'Isle *Choon*.

(90) Roberts, p. 419.

(91) Roberts, p. 152. 15. 41.

(92) Dampierre, Vol. I. p. 74.

ROBERTS.
En
divers tems.

une vallée, à quatorze milles de la Baye où le Vaisseau avoit jetté l'ancre; qu'elle contenoit plus de cent familles, outre quantité d'autres Habitans qui étoient dispersés dans des lieux plus éloignés.

Jannequin dit que de toutes les Isles du Cap-Verd, il n'y avoit de son tems (93) que May & Saint-Nicolas qui fussent habitées. C'est peut-être sur son autorité qu'Ovington compte dix Isles désertes, entre douze qui sont le nombre de ces Isles (94).

Nombre des Ha-
bitans de Saint-
Nicolas.

Roberts assure qu'avant la famine, Saint-Nicolas avoit plus de deux mille Habitans, & que le nombre ne surpasse pas aujourd'hui (95) treize ou quatorze cens. Ils ont un Prêtre Portugais pour le Gouvernement ecclésiastique; car ils font tous profession de la Religion Romaine. Mais quoiqu'elle y soit plus pure que dans les autres Isles, & qu'à S. Jago même, c'est-à-dire mêlée de moins de superstitions, ils font d'un caractère si dur & si peu docile, que ce Guide spirituel a beaucoup de peine à les conduire. Ils sont tous ou noirs, ou couleur de cuivre, avec les cheveux frisés, à l'exception d'un petit nombre de Race Française, qui ont été laissés dans l'Isle (96) par le Pilote Maringouin, & de trois vieux Portugais, avec deux ou trois vieilles femmes de la même Nation. Dampierre observe que le Gouverneur, dont il reçut la visite, avec celle de trois ou quatre Infulaires des plus distingués, étoit le plus blanc de ceux qu'il avoit vus, mais qu'il ne laissoit pas d'être fort bazané. Ils étoient vêtus assez honnêtement, & tous armés d'épées & de pistolets. Mais leur cortège, qui étoit composé de trente ou quarante hommes, ne paroissoit qu'un tas de misérables, dont la nudité n'étoit cachée que par quelques vieux lambeaux d'habits (97).

Ardelle & mo-
destie des fem-
mes.

Les femmes de l'Isle ont beaucoup plus de hardiesse à se servir de leurs mains & de leurs éguilles, que celles de toutes les autres Isles. Celle qui se présente en public avec une coiffe sans broderie, dans le goût des femmes de Bona-Vista, est accusée de paresse & de grossièreté. Elles sont aussi plus modestes, & jamais on ne les voit paroître nues devant les Estrangers, comme elles en ont l'habitude à Saint-Jean. Si elles ne sont point à travailler aux champs, on les trouve toujours occupées à coudre ou à filer (98).

Caractère des
Habitans.

C'est dans l'Isle de Saint-Nicolas qu'on parle la Langue Portugaise, avec une exactitude qui est rare dans les meilleures Colonies de cette Nation. Mais si les Habitans ont cette ressemblance avec les Portugais par le langage, ils ne ressemblent pas moins à la Population du Portugal par leur inclination à voler les Estrangers, & par leur soif pour le sang, lorsqu'ils sont animés par quelque sujet de haine. Ils se servent de leurs couteaux avec autant de cruauté que d'adresse. Roberts prouve leur goût pour le larcin, par son propre exemple. Lorsqu'il se trouva dans leur Isle avec un seul Matelot, en 1722, ils entrerent dans sa Barque en assez grand nombre, & remarquant l'endroit où Roberts avoit placé ce qui lui restoit de plus précieux, ils prirent droit de

(93) Voyage de Lybie par Jannequin, p. 215.

(94) Roberts dit que dans l'espace d'onze ou douze mois avant son arrivée, il en étoit mort cinq cens de faim.

(95) Dapper rapporte qu'en 1625, il n'y avoit dans l'Isle que dix-neuf personnes, scä-

voir huit hommes, sept femmes & quatre filles.

(96) Environ vingt ans avant l'arrivée de Roberts, p. 156.

(97) *Ibid.* p. 444.

(98) Dampierre, Vol. I. p. 74. & suiv.

son

son infortune pour s'en faïtir, en lui disant avec une impudence extrême, que sa Barque & tous ses biens étoient à eux, parce qu'il n'auroit pu éviter de périr sans leur secours, & qu'ils lui avoient apporté quelques bouteilles d'eau fraîche. » Double faullète, ajoute Roberts, car j'étois en sûreté sur mon ancre; & l'eau qu'ils avoient apportée pour moi, ils l'avoient employée à leur propre usage (1).

A l'égard des productions naturelles de cette Isle, Roberts observe qu'on y trouve les mêmes sortes de sable & de pierres qu'à Saint Jean; & les Habitans prétendent sur une ancienne tradition, qu'elles contiennent de l'argent & de l'or, qu'ils ignorent la manière d'en tirer. L'Isle produit aussi du salpêtre & du beurre d'or, mais en moindre quantité que S. Jago & Saint-Jean.

Dampierre raconte que malgré les montagnes de Saint-Nicolas & la stérilité de ses Côtes, il y a au centre de l'Isle des vallées où les Portugais ont leurs vignobles & leurs plantations, (2) avec du bois pour le chauffage. Le terroir, suivant Roberts, est fertile pour le maïs, pour les plantains, les bananes, les courges, les melons d'eau & muscats, les limons, les limes, & les oranges. On y voit quelques cannes de sucre, dont les Habitans font de la melasse. Ils ont des vignes, dont ils tirent, dans les bonnes années, soixante ou quatre-vingt pipes d'un vin (3) tartreux. Roberts en apprit la quantité par la dime du Prêtre. Le prix ordinaire est de trois livres sterling par pipe; mais il est rare qu'on en trouve encore vers le tems de Noël; & la vendange (4) de l'Isle se fait au mois de Juin & de Juillet.

On y trouvoit autrefois beaucoup de Sang de dragon; mais l'arbre qui le produit y est devenu si rare, que Roberts doute si l'on recueille annuellement vingt ou trente livres de cette gomme, & le plus souvent (5) corrompue & falsifiée. Les Habitans attribuent la ruine de leurs arbres au Pyrate *Avery*, qui ayant brûlé leur Ville & coupé leurs figuiers pour faire des Chaloupes & des Esquifs à sa Flotte, les mit dans la nécessité d'employer leurs dragons à faire les lambris & les planchers de leurs nouveaux édifices. En effet, on ne voit guères d'autre bois dans leurs maisons; quoiqu'étant creux, avec peu de dureté dans sa substance, il ne soit pas extrêmement propre à bâtir.

Avant la dernière famine, les chevres, les porcs & la volaille (6) étoient fort communs à Saint-Nicolas; mais quoique cette disgrâce n'eût duré que trois ans, Roberts assure qu'elle y avoit causé plus de ravages que dans toutes les autres Isles, parce que le Pays n'ayant guères d'autre commerce que celui (7) des Anes, il n'y paroïssoit pas souvent un Vaisseau dans l'espace de deux ans, sur-tout depuis que le besoin de ces animaux étoit diminué aux (8) Indes Occidentales. C'est ce qui avoit rendu les Habitans plus industrieux que tous leurs voisins. Dans un tems plus heureux, ils avoient une si grande

ROBERTS.
En
dive stems.

Productions naturelles de Saint-Nicolas.

Vignes & vin
qu'on en tire.

Sang de dragon?

Bœufs & volaille.

(1) Roberts, p. 444.

(2) Dampierre, Vol. I. p. 74.

(3) Cawley dit que le vin est mauvais. Dampierre observe (Vol. I. p. 74.) que le vin tire, pour le goût, sur celui de Madère, mais qu'il est pâle & épais.

(4) Roberts, p. 436.

(5) *Ibid.* p. 318.

Tome II.

(6) Dampierre dit que les Chevres n'y sont pas aussi bonnes que dans la plupart des autres Isles, mais qu'elles sont meilleures qu'à Sal. Vol. I. p. 74.

(7) Il dit ailleurs que S. Nicolas est l'Isle la plus célèbre pour les Anes, p. 345.

(8) *Ibid.* p. 436.

ROBERTS.
En
divers tems.

abondance de Chevres & de Vaches, que sans diminuer le fond, parce qu'ils ne les tuoient qu'à proportion du produit, ils embarquoient ordinairement sur les Vaisseaux annuels du Portugal, deux mille peaux de Chevres, des trois Isles de Saint-Nicolas, de Sainte-Lucie & de Saint-Vincent, & cent peaux de Vaches qui ne venoient que de Saint-Nicolas. Mais la famine y avoit réduit le nombre des Vaches à quarante; & celui même des Chevres sauvages étoit tellement diminué, que le Gouverneur dit à Roberts, qu'il ne falloit pas espérer, de trois ans, qu'on en pût faire passer en Portugal (9).

Roberts avoit emporté de Bona-Vista dans sa Barque une Genisse de l'année, dont le Capitaine Manuel Domingo lui avoit fait présent, pour la tuer dans le voyage, & lui servir de nourriture. L'ayant conservée vivante, il voulut la donner dans l'Isle de Saint-Jean à Nicolas Consalvo, chez qui il avoit logé. Mais le Gouverneur s'y opposa, sous prétexte que le droit d'élever & de nourrir des Vaches n'appartenoit qu'au Seigneur Propriétaire. Roberts proposa de faire ce présent à *Manuel Souar Gum*, parent du Gouverneur. Alors, l'intérêt prompt se déguisant sous un autre prétexte, le Gouverneur accorda son consentement, parce qu'on pouvoit espérer, disoit-il, que cette Genisse serviroit à produire un nouveau troupeau pour le Propriétaire (10).

Réparation né-
cessaire dans l'I-
le.

L'industrie des Habitans de S. Nicolas sembloit promettre, au jugement de Roberts, que leur Isle seroit bientôt repeuplée des espèces d'animaux qui s'accoutument le mieux du Pays, sur-tout de Porcs & de volaille, dont il y avoit déjà peu de familles qui ne fussent assez bien pourvues. Cette réparation s'étoit faite dans l'espace d'environ trois ans; & le succès en avoit été si prompt (11) qu'on auroit déjà pu charger à fort bon marché un Bâtiment, de volaille, de Porcs; & même de Chevaux, dont la race étoit venue de Bona-Vista, depuis quatorze ans, par les soins d'un Capitaine François, nommé *Rolland* (12).

Industrie des
Habitans pour le
vair.

Les Habitans de Saint-Nicolas se font des habits d'étoffe de coton, dans la même forme que ceux de l'Europe, & savent travailler les boutons sur tous les modèles qu'on leur présente. Ils se font des bas de fil de coton, & d'assez bons fouliers du cuir de leurs Vaches & de leurs Chevres, qu'ils ont l'art de tanner fort proprement. Ils faisoient aussi de leur coton plusieurs sortes de draps, & de matelats, qui étoient trop bons pour le commerce de Guinée, & que les Portugais venoient prendre pour celui du Brésil. Mais à force d'en tirer, ils ont rendu le coton aussi rare que dans toutes les autres Isles du Cap-Verd, (13) à l'exception de Bona-Vista. D'ailleurs S. Nicolas n'a jamais été d'un grand commerce. Ses Anes & son coton, avec quelques rafraichissemens pour les Vaisseaux, ont toujours été ses principales richesses. Le Capitaine Cawley, qui y étoit en 1683, acheta des Habitans une provision (14) de plantains, de bananes & de vin. Il semble qu'aujourd'hui la meilleure partie de leur commerce se réduit aux Tortues, dont ils prennent un grand nombre, & à quelques autres poissons, dont la pêche les exerce beaucoup. Leur Isle est la seule du Cap-Verd où l'on trouve une multitude de Barques, qui leur servent à pêcher entre les Isles de *Chao*n, de *Branca*,

Leur Commer-
ce présent.

(9) *Ibid.* 437.

(10) Roberts, p. 419.

(11) *Ibid.* p. 441.

(12) *Ibid.* p. 419.

(13) *Ibid.* p. 417.

(14) Dampierre, Vol. IV. p. 4.

de Sainte-Lucie & de Saint-Vincent. Ils vendent leur poisson argent comptant, ou pour les commodités dont ils ont besoin. Les Portugais qui prenoient, dans l'Isle, des draps de coton & des marelats pour le commerce du Brésil, payoient ordinairement ces marchandises en monnoie de Portugal, parce qu'ils n'apportoient pas de commodités qui satisfissent les Habitans. C'étoient les François & les Anglois qui leur fournissoient des ustanciles & d'autres marchandises de leur goût, pour lesquelles ils tiroient d'eux en échange des Anes & des rafraichissemens. Mais la même famine qui détruisoit leurs bestiaux, fit sortir aussi de l'Isle tout l'argent que les Portugais y avoient laissé; car, dans le besoin où ils étoient de toutes sortes de secours, un Vaisseau qui leur apportoit les moindres provisions étoit sûr de se les faire payer à grand prix (15).

C'étoit autrefois le Marquis *das Minhas*, qui étoit Seigneur propriétaire de l'Isle de Saint Nicolas, comme de celles de Sainte Lucie, Saint Vincent, Saint Antoine. Mais, après sa mort, le Roi se remit en possession des trois premières, parce que Saint Antoine étoit la seule qui fût héréditaire dans la Maison des Minhas. Le Marquis envoyoit, chaque année, un Vaisseau dans ces trois Isles, pour en apporter les peaux de Chevres & les cuirs; seul avantage qu'il ait jamais tiré de la Concession du Roi (16).

ROBERTS.
En
divers tems.

Ancien Seigneur
de Saint-Nicolas.

Isles de Chaon, de Branca & de Sainte Lucie.

Ces trois Isles sont également dépourvues d'Habitans & d'eau douce; & les deux premières n'ont pas même de Bestiaux. L'Isle, ou plutôt le roc de *Chaon*, est éloignée d'environ trois lieues, à l'Ouest, de Terrafal. Les Habitans de Saint Nicolas y vont à la pêche dans leurs Barques. Le fond est fort mauvais entre Chaon & Branca.

Trois Isles dé-
pourvues & sans eau.

Ilha Branca (17), ou l'Isle blanche, est un roc fort haut & fort escarpé, à deux ou trois milles de Chaon, entre Est-Sud-Est & Ouest-Nord-Ouest. On y vient pêcher aussi de l'Isle Saint Nicolas. Au Sud de l'Isle ou du roc, la Nature a formé une sorte de crique ou d'ouverture, qui peut recevoir les Barques, mais si dangereuse dans les grands vents, que les Pêcheurs de Saint Nicolas la fréquentent peu, quoique le poisson y soit dans une extrême abondance. Roberts suppose que cette Isle a tiré son nom d'une veine blanche qui s'étend au long de la Côte du Sud, & qui présente de loin comme des collines de sable blanc. Entre Branca & Sainte Lucie le fond est inégal, & brisé par quantité de rocs dans l'eau & dehors. Cependant, avec beaucoup de précaution, un Vaisseau peut y passer sans péril; mais l'entreprise est dangereuse pour ceux qui sont étrangers dans ces Isles. Branca produit le *Guana*, animal fort connu dans les Indes occidentales; mais qui ne se trouve dans aucune autre Isle du Cap-Verd. Sa forme ressemble beaucoup à celle du Léopard. On en voit, à Branca, de quatre ou cinq pieds de long (18).

Description de
Branca.

Quana sorte de
léopard.

Sainte Lucie est située à l'Ouest-Nord-Ouest de la partie Nord-Ouest de

Description de
Sainte Lucie.

(15) Roberts, p. 440. C'est-à-dire, que tout leur manquant pour les échanges, il falloit qu'ils donnaient leur or & leur argent.

(16) Roberts, p. 47.

(17) Branca, est une corruption de *Blanca*. Les Cartes la nomment *Ilha Branda*.

(18) Roberts, p. 415.

ROBERTS.
en
divers tons.

Saint Nicolas, à la distance de trois ou quatre lieues. Elle a deux fort bonnes Bayes, l'une au Sud-Ouest, l'autre au Sud-Est de l'Isle. Les Chevres & les Anes y sont en assez grand nombre (19), mais elle n'a pas d'autres Habitans. Le Canal qui la sépare de Saint Vincent est si rempli de rocs, qu'un Vaisseau ne peut s'y engager sans témérité (20).

Phénomène pro-
pre à cette mer.

Frezier observe (21) que la mer aux environs de ces Isles, est brillante & comme enflammée pendant la nuit, jusqu'à jeter des espèces d'étincelles pour peu qu'elle soit agitée par le mouvement des Poulions ou par celui d'un Vaisseau. Quoiqu'il eût vu, dit-il, quelques explications de ce Phénomène dans Rollaunt & dans quelques autres Philosophes, il n'aurait pas cessé de le trouver incroyable, s'il n'eût été convaincu par le témoignage de ses propres yeux.

§. VIII.

Isles de Saint Vincent & de Saint Antoine.

Saint Vincent, que les Portugais nomment *San-Vicente*, est une Isle basse & sablonneuse du côté Nord-Est, mais haute dans la plupart de ses autres parties, & fort riche en Rades & en Bayes.

Bayes de Saint-
Vincent.
Deighat.

La principale de ses Bayes au Nord est celle *Deighat*, qui s'étend vers le Nord-Est entre deux pointes assez belles; ce qui n'empêche pas que la mer n'y soit tranquille, & que les Vaisseaux n'y puissent mouiller sûrement contre le rivage; mais l'entrée en est si difficile avec le vent de Commerce, qu'elle est peu fréquentée. Cependant les Pêcheurs de Saint Nicolas y vont à la chasse des Tortues, & saisissent le calme du matin pour y entrer à la rame.

Porto-Grande.

Du côté Nord-Ouest, vis-à-vis l'Isle Saint Antoine, on trouve *Porto-Grande*, qui est une grande & belle Rade, où l'on peut mouiller sur une excellent fond de sable à l'abri de tous les vents. Elle se fait reconnoître aisément par un roc fort élevé, qui a l'apparence d'une tour, à l'entrée même de la Baye, & près duquel on peut passer des deux côtés sans aucune crainte. Si le vent souffle au long de la haute terre, on y essuye des bouffées fort violentes; mais on le trouve plus égal lorsqu'on est au-delà. On ne manque point d'eau fraîche ni de bois dans la Baye; ni de Chevres sauvages, si l'on veut prendre la peine de les tuer (22).

Description de
cette Baye.

Froger & Frezier, qui mouillèrent tous deux dans cette Rade, l'appellent Baye de *S. Vincent*, & donnent le nom de *Pain de sucre* au Roc ou à l'Isle (23) qui est à l'entrée. Ils n'en passèrent qu'à la portée du mousquet. Frezier dit qu'il y trouva vingt-sept brasses de fond, & qu'il n'est éloigné du rivage que de la longueur de deux cables; qu'en tournant pour le passer, les Vaisseaux sont exposés au souffle d'un vent fort impétueux qui vient des montagnes du Nord-Est, & que plusieurs Bâtimens de l'Escadre de M. Dugué y perdirent leur Perroquet; que ce roc, & la basse terre du côté du Nord, qui s'étend du pied des montagnes vers le Nord-Ouest, & fort près de l'Isle Saint

(19) Barbot s'est bien trompé dans la description de la Guinée (p. 558) lorsqu'il a dit que cette Isle est la plus peuplée après S. Jago.

(20) Roberts, p. 446.

(21) Voyage à la Mer du Sud, p. 9. & suiv.

(22) Roberts, p. 446.

(23) Voyage de Frezier à la Mer du Sud,

p. 51.



Antoine, furent les signes qui leur firent distinguer, du Nord, l'entrée du Canal entre les deux îles (24).

Ils jetterent l'ancre dans la crique, Sud par Est, sur dix brasses d'un beau fond de sable & de gravier, un peu à l'Est du roc. Ils descendirent au rivage, pour tirer leur provision d'eau d'une petite rivière, qui coule pendant une grande partie de l'année dans une petite crique, la plus enfoncée au Nord de la Baye; mais qui étoit alors à sec. (25).

Dans la Carte de Roberts, la forme de Porto-Grande diffère beaucoup du plan de (26) Frezier. Au contraire ce plan s'accorde avec les vieilles Cartes Hollandoises, excepté qu'elles font le roc de l'entrée beaucoup plus grand que Frezier ne le représente. La position que Roberts donne à la même Baye ne répond pas mieux à la latitude de Frezier, qui la place à seize degrés cinquante minutes du Nord, c'est-à-dire, vingt-cinq degrés moins que Roberts. Si le calcul de Frezier est exact, on doit accuser aussi d'erreur la latitude que Roberts donne à Paraghisi, & par conséquent la position des trois autres îles au Nord, qu'il a réglée suivant cette latitude. Mais comme aucun de ces deux Ecrivains n'avertit que son jugement ait été le résultat d'une observation actuelle, on balance en faveur duquel on doit se déterminer.

Porto San-Pedro est une Baye fort libre & fort nette de l'île Saint Vincent, vers la pointe Sud-Ouest. On y peut meubler sur un fond de sable, à la profondeur qu'on veut choisir. Mais dans les saisons douteuses, il est dangereux d'y faire un long séjour, à cause des vents imprévus qui sortent impétueusement de la vallée.

À l'exception de Sal, il n'y a pas d'île entre celles de Cap-Vert, où l'on prenne autant de Tortues qu'à Saint Vincent. Les Chevres & les Anes y sont aussi en abondance, & le salpêtre aussi commun qu'à Saint Jean, mais moins estimé dans son espèce. Roberts fit au feu l'essai de l'un & de l'autre, & trouva que le premier faisoit toujours quelque sel fixe; au lieu que l'autre se dissipe entièrement, à la réserve du moins de celui qui se forme près de la mer (27).

La Flotte de M. de Gennes, qui toucha à Porto-Grande en 1695, y fit une pêche fort abondante. Entre plusieurs sortes de Poissons, Froger en remarque un (28) qu'il appelle *Bourjé*, d'une beauté extraordinaire, des yeux duquel il sort des rayons, & qui a le corps marqué de taches exagones (29), d'un bleu fort brillant. L'unique rafraichissement du Vaisseau le Saint Joseph, lorsque Frezier étoit à Saint Nicolas en 1712, fut une quantité extraordinaire de Poisson que l'équipage prit dans la Baye. Cependant il n'y a qu'une crique, entre deux petites pointes à l'Est-Sud-Est, où l'on puisse employer le filet. Les autres lieux sont si pleins de rocs qu'on ne s'y sert que de l'hameçon. Entre plusieurs Poissons singuliers, Frezier donne la figure de celui qu'il appelle le Grogneur (*Grunter*), qui a les dents blanches, le bec fort long, la queue d'un rar, & qui est marqué de taches blanches. On en prit un de la longueur de six pieds, qui ressembloit beaucoup au *Pertin-uabo* du Brésil. Frezier parle aussi de la *Bourjé*, qu'on a déjà nommée (30) d'après Froger. Il fut aisé de juger

ROBERTS.
En
divers tems.

Différence entre les Cartes.

Porto San Pedro.

Pêche de l'île
Saint-Vincent.

Poisson de Saint-Vincent.

(24) *Ibid.* p. 9. & suiv.

(25) *Ibid.* p. 11.

(26) Voyez la Plaque,

(27) Roberts, p. 448.

(28) Froger, Relation d'un Voyage à la Mer du Sud, p. 57.

(29) Froger, *ibid.* sup. p. 57.

(30) Frezier, *ibid.* sup. p. 12. & suiv.

ROBERTS.
En
divers tems.

Tortues.

Baleines.

Rareté de l'eau
douce.

L'Isle est déserte,
sans aucun
faune, qu'on y
trouve.

Plantes curieuses.

à la quantité d'écailles & de petites squelettes de Tortues, dont le rivage étoit parsemé, qu'il y en vient un très-grand nombre. Les Habitans de Saint Antoine s'y rendent tous les ans pour cette pêche, qui fait également leur nourriture & le fond de leur commerce (31).

Froger assure qu'il se trouve, à S. Vincent, des Tortues qui pèsent jusqu'à trois & quatre cens livres. Il ne faut que dix-sept jours à leurs œufs pour acquérir toute leur maturité dans le sable; mais les petites Tortues qui en sortent, ont besoin de neuf jours de plus pour devenir capables de gagner la mer; ce qui fait que les deux tiers sont ordinairement la proie (32) des Oiseaux. Froger vit arriver un Vaisseau de Nantes, qui venoit charger (33) des Tortues pour la Martinique. Suivant le réauoignage de Frezier, il y a beaucoup de Baleines dans les Bayes de Saint Vincent (34).

L'Isle est fort montagneuse & mal pourvûe (35) d'eau fraîche & de bois. L'Equipage du Saint Joseph ayant trouvé la petite rivière à sec, pénétra un peu plus loin & ne découvrit d'abord que des marais salés. A la fin, vers la pointe Sud de la Baye, on trouva un petit ruisseau qui descendoit des rochers vers la mer. On creusa la terre pour y ramasser plus d'eau; mais on eut beaucoup de peine à la transporter à bord, parce que la mer étoit fort agitée. Quoique cette eau fût très-douce & très-fraîche, elle se corrompit en moins de huit jours. A deux cens pas du ruisseau, il y avoit un Bois d'une sorte de Tamarin, alléz aisé à couper, & fort proche du rivage (36).

Saint Vincent est une Isle déserte. M. de Gennes y trouva vingt Portugais de Saint Nicolas, qui s'y occupoient depuis deux ans à tanner des peaux de Chevres, dont le nombre est fort grand. Ils ont des Chiens dressés pour cette chasse. Un seul prend ou tue chaque nuit douze ou quinze de ces (37) animaux. Frezier raconte qu'il trouva dans la Baye quelques Cabanes, dont les portes étoient si basses qu'on n'y pouvoit entrer qu'en rampant sur les mains. Pour meubles, il y vit de petites bougettes de cuir, & des écailles de Tortues, qui servoient de sièges, & de vases pour l'eau. Les Habitans, qui étoient des Negres, avoient pris la fuite à la vue des François. On en découvrit quelques-uns dans les Bois, mais sans pouvoir les joindre & leur parler. Ils étoient tout-à-fait nuds (38).

A l'exception des Chevres sauvages, dont il est fort difficile d'approcher, on ne trouva point d'autres animaux qu'un petit nombre de Pinrades. La terre est si stérile qu'elle ne produit aucun fruit. Seulement on rencontre, dans les vallées, de petits bois de tamarins, & quelques arbrustes de coton. M. de Gennes y découvrit aussi quelques plantes curieuses, telles que le *Tithymallus arborescens* ou l'Espurge à branches; l'*Abrotanum-mas*, d'une odeur & d'une verdure admirables; une fleur jaune dont la tige est sans feuilles; le *Palma-Christi*, ou le *Ricinus-Americanus*, que les Espagnols du Pérou appellent *Pil-*

(31) *Ibid.* p. 13.

(32) Froger, *ubi sup.* p. 52.

(33) *Ibid.* p. 55.

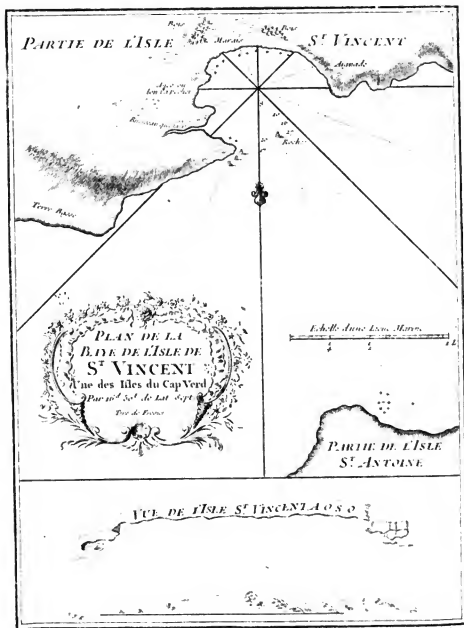
(34) Frezier, p. 11.

(35) Froger, p. 52. Dapper dit qu'on ne trouve d'eau qu'au fond de l'Isle; que celle qu'on tire des puits est douce, mais peu agréable.

(36) Frezier, p. 11.

(37) Froger, p. 52.

(38) Ces Negres n'étoient apparemment que des Passagers, venus pour tanner des peaux, car il ne paroît par aucun Auteur que l'Isle aie jamais été habitée. Voyez le Voyage de Lybie par Jannequin, p. 100.



terilla, & dont ils prétendent que les feuilles appliquées sur le sein des Nourrices attirent le lait. Sa semence ressemble exactement au pepin de la pomme des Indes. On en fait de l'huile au Paragay. M. de Gennes trouva aussi des pommes de coloquinte (39), & du *Limonium - maritimum* fort épais; du chien-dont, & de la lavande sans odeur. Il ajoute que près du roc qui est à l'entrée de la Baye, on pêche quelquefois de l'ambre gris, & que les Portugais en vendirent quelques pièces aux Vaisseaux de la Flotte Française (40).

II. L'Isle de Saint Antoine, ou *Sant-Antonio*, est située à sept degrés dix-neuf minutes de latitude du Nord, & huit degrés deux minutes de longitude, Ouest du Cap-Verd. C'est tout à la fois la plus Occidentale & la plus Septentrionale de toutes ces Isles. Frezier ne la mer qu'à deux lieues de Saint Vincent, d'autres la mettent à six lieues. Sa terre est fort haute, & ne le cède guères de ce côté-là à celle de Saint Philippe ou de Fuego. D'un autre côté, si l'on considère (41) la hauteur de ses montagnes & la profondeur de ses vallées, elle n'a guères moins de terrein que S. Jago. L'eau fraîche y est en abondance (42).

S. Antoine n'a que deux Ports ou deux Rades, qui puissent recevoir les Vaisseaux à l'ancre. Le meilleur, qui est à l'extrémité Sud-Ouest de l'Isle, se nomme *Terrafal*. De cette Rade à la Ville & aux Cantons habités du Pays, le chemin est si difficile & si long qu'un Vaisseau peut y demeurer long-tems sans que les Insulaires en soient informés. Suivant leur propre témoignage il y a quatre ou cinq jours de marche (43).

La seconde Rade, qui est moins une Baye qu'une Côte sablonneuse, porte le nom de *Praya-Simone*. Elle n'est à l'abri d'aucun vent; mais on y est exposé sur-tout à celui qui souffle avec beaucoup de violence dans le Canal qui est entre cette Isle & celle de Saint Vincent. La seule ressource, dans les dangers pressans, est de gagner *Porto Grande*, Rade sûre, dont on a donné la description dans l'article précédent. Cependant l'ancrage est assez commode à *Praya Simone* dans les tems favorables. On distingue cette Baye par un petit Village, avec une petite Chapelle, qui se présentent du côté du Nord. Une lieue plus loin, en suivant la Côte, on découvre la Rade, où (44) l'on peut mouiller, dans la partie Nord-Est, sur douze brasses jusqu'à sept.

Au Nord de la Chapelle, à la distance d'une demi-lieue, on trouve une petite crique, nommée *Rivera de Trufa*, où l'on peut être en sûreté avec une Barque. La mer y est tranquille, & le rivage fort doux. Le bois & l'eau fraîche ne manquent pas dans la (45) vallée. Dapper parle d'une autre Rade au Nord de l'Isle, à seize degrés cinquante minutes de latitude.

La multitude de ruisseaux dont l'Isle est arrosée rend les vallées si fertiles, que Saint Antoine le dispute à toutes les autres Isles du Cap-Verd pour le Maïs, les Bananes, les Plantains, les Parates, les Courges, les Melons

(39) Suivant Dapper la coloquinte n'y est tellement répandue qu'il seroit impossible de la détruire.

(40) Frezier, p. 14.

(41) Dapper donne à Saint Antoine deux hautes montagnes, dont l'une, dit-il, est presque aussi haute que le Pic de Ténérife, & cache ordinairement sa tête dans les nués.

(42) Roberts, p. 448.

(43) C'est au mauvais chemin que cela doit être attribué, car l'Isle n'a pas plus de trente-cinq ou quarante milles de longueur, du Nord au Sud.

(44) Roberts, p. 452.

(45) *Ibid.* p. 453.

ROBERTS.
En
divers tems.

Isle de Saint-
Antoine.
Sa situation.

Elle n'a que
deux Rades.
Terrafal

Praya Simone.

Crique nommée
RIVERA DE TRU-
FA.

Fertilité de l'Isle.

ROBERTS.
En
divers tems.

d'eau & les Melons musqués, les Oranges, les Limons, les Limes & les Guaves. On y trouve aussi plus de Vignes; & si le vin n'est pas le meilleur de ces Îles, il n'y en a point (46) où il soit en plus grande abondance ni à meilleur marché. Froger dit néanmoins que l'Île Saint Antoine a de bons vins & d'excellens fruits; & que l'air y étant fort sain & fort temperé, elle peut passer pour (47) un lieu délicieux.

Indigo de Saint-
Antoine.
Sa description.

Il y croît beaucoup d'Indigo. Les Marquis des Minhas y ont formé plusieurs grandes Plantations, sous la conduite d'un Portugais qui a trouvé de bonnes méthodes pour la séparation de la teinture. La plante, ou l'arbrisseau qui porte l'Indigo, croît avec assez de ressemblance au Genet, mais elle a moins de grandeur. Ses feuilles sont petites, pâles, vertes, assez semblables à celles du Bouis. On les cueille au mois d'Octobre & de Novembre, pour les broyer en bouillie, dont on fait des tablettes & des boales pour la teinture.

Coron.
Sa description.

Le Marquis des Minhas a formé aussi des Plantations de coton, qu'on cultive avec soin, & des Manufactures dont il sort de bonnes étoffes. L'arbrisseau qui produit le coton est à peu près de la grosseur d'un rosier; mais s'étend beaucoup davantage. Ses feuilles sont d'un verd d'herbe, & ressemblent à l'épinard. La fleur est d'un jaune pâle. Lorsqu'elle tombe, il lui succède une coque ronde, où le coton est renfermé dans trois cellules, & qui contient aussi la semence, qui est noire & de forme ovale, de la grosseur à peu près de ces fèves que les François nomment haricots (48).

Sang de Dragon.

Les vallées de l'Île Saint Antoine sont couvertes de bois. Entre plusieurs sortes d'arbres, on y trouve en abondance celui qui produit la gomme, nommée Adragante, ou *Sang de Dragon* (49).

Les Anes & les Pores y sont non-seulement en grand nombre, mais plus grands & plus forts que dans les autres Îles du Cap-Verd. Les Vaches n'y sont pas moins communes, & les montagnes sont remplies de Chevres sauvages (50).

Pierre transparente.

Sur une des montagnes de l'Île, on trouve une pierre transparente que les Habitans appellent *Topaze*; mais (51) Froger, qui en parle, n'ose assurer que ce soit la véritable pierre de ce nom.

L'Île appartient
au Marquis des
Minhas.

L'Île de Saint Antoine appartient au Marquis des Minhas, créé depuis peu Marquis de *Ghore*, qui envoie un Vaisseau tous les ans aux Îles du Cap-Verd, pour apporter en Portugal les revenus de son Domaine. Il jouit des principales richesses de l'Île; c'est-à-dire, que les Vaches, les Chevres sauvages, le Sang de Dragon, les pierres précieuses, le beurre d'or, & l'ambre gris sont à lui sans partage. Il y a des peines rigoureuses pour ceux qui seroient convaincus d'avoir caché de l'ambre gris. Cependant Roberts observe qu'avec un peu de connoissance de la langue du Pays, il n'est pas difficile d'obtenir des Habitans, à fort bon marché, tout ce que l'Île produit. On envoie tous les ans au Roi de Portugal une certaine quantité de beurre d'or; mais l'Auteur ignore pour quel usage (52).

On assure dans l'Île, qu'il s'y trouve une Mine d'argent; mais que dans la

(46) *Ibid.* p. 449.

(47) Froger, p. 54.

(48) Roberts, p. 450.

(49) *Ibid.* p. 449.

(50) Froger dit qu'ils élèvent un grand nombre de Bœufs, d'Anes, de Chevres & de Pores.

(51) Roberts, p. 459.

(52) *Ibid.* p. 449. & suiv.

craindre

crainte que le Roi ne s'en faisisse, les Marquis das Minhas different toujours à la faire ouvrir. On ajoute qu'un Particulier, qui s'étoit retiré dans les montagnes pour y mener la vie Héremitique, en tira de l'or jusqu'à la charge d'un Ane (53).

Froger dit que les Portugais de Saint Antoine, comme ceux des autres Villes, sont d'une couleur sombre & bazanée; mais qu'ils ont (54) le caractère fort doux & fort sociable. Roberts confirme cet éloge. Il nous apprend que leur Isle est une espèce de magasin d'Esclaves. Dans le tems, dir-il, que les Portugais faisoient le commerce des Esclaves pour l'Espagne, le Marquis das Minhas, qui vivoit alors, fit acheter en Guinée une cargaison de Negres, & les établit à ses frais dans son Isle, où ils apprirent bientôt des Negres libres du Pays, la maniere de former les plantations, & de fournir à leur propre entretien. Ces Esclaves multiplièrent si vite, qu'indépendamment de ceux que le Marquis fit transporter en Portugal & au Brésil, ils sont les quatre cinquièmes des Habitans, dont le nombre total monte à deux mille cinq cens (55). Ils ont non seulement leurs maisons & leurs femmes, comme les Negres libres, mais encore des biens qu'ils cultivent pour eux-mêmes, avec la dépendance naturelle du Seigneur, sous l'aurorité d'un Inspecteur, qui est ordinairement un Portugais Européen & qui porte le titre de *Capitaine More*. Ainsi l'Isle est divisée en deux sortes de Negres, entre lesquels ils s'élève quelquefois des querelles, dont la fin est toujours sanglante. Les Negres libres font valoir leur liberté. Les autres leur reprochent de n'être que des Fermiers, qui peuvent être déplacés au gré du Maître, & fixés même à l'esclavage, par la nécessité, ou par la souveraine volonté du Marquis. Ces injures se terminent ordinairement par des coups, & les Negres libres qui sont fort inférieurs en nombre ne remportent jamais l'avantage. L'Inspecteur même a souvent beaucoup de peine à réprimer l'insolence des Esclaves. Mais comme ils sont plus utiles que les autres à l'intérêt du Maître, la faveur panche de leur côté (56).

L'abondance des provisions rend l'Isle de Saint Antoine un lieu fort agréable pour les Vaisseaux. Froger raconte qu'y ayant envoyé sa Chaloupe de Saint Vincent, ses gens n'eurent que la peine de gagner quelques maisons fort voisines de la Rade, d'où ils rapportèrent plusieurs pièces de volaille (57), avec quantité de fruits, tels que des figues, du raisin, des bananes, des oranges, & des melons d'eau. Quelques jours après, il les envoya au même lieu, suivant le conseil des Habitans mêmes, qui avoient promis de donner avis de leur arrivée à la Ville. Les Chaloupes revinrent chargées de douze cens pièces de volailles, de cent Pores, & de vingt-cinq Bœufs, avec une grosse provision de fruits, pour lesquels ils n'avoient donné que de vieilles chemises, des grains de verre, des chapeliers, de petits miroirs, des rubans, des couteaux & d'autres bagatelles, que les Insulaires préférèrent à l'argent, parce qu'il passe peu de Vaisseaux dans leur Isle (58).

Le Saint-Joseph, sur lequel Frezier fit le voyage de la mer du Sud, fut

(53) Froger, p. 54.

(54) *Ibid.* Roberts attribue le même caractère à tous les Habitans de l'Isle, p. 450.

(55) On assure Frezier que l'Isle contenoit environ deux mille Habitans.

(56) Roberts, p. 451.

(57) Le même Auteur dit qu'on fait dans l'Isle une sorte de pain mêlé de maïs & de bananes.

(58) Froger dit ici mal-à-propos que la propriété de l'Isle appartient au Roi de Portugal.

ROBERTS.

En divers tems.

Mines d'or & d'argent.

Caractère des Insulaires.

Negres de Guinée établis à St. Antoine.

Leurs querelles avec les Natures de l'Isle.

Aboncence de provisions à Saint Antoine.

ROBERTS.
En
divers tems.

Silence des
Voyageurs sur la
Ville capitale.

Fragments du
Capitaine Ro-
berts.

Histoire du Ma-
telot qu'il perdit
à Saint-Nicolas.

beaucoup moins heureux. Du Port Saint-Vincent, il donna le signal de son arrivée par un coup de canon ; mais il ne lui vint personne de Saint Antoine. On aperçut seulement pendant la nuit quelques feux, qui sembloient répondre à ceux que les Marelors du Bâtiment avoient allumés aussi. Deux autres Vaisseaux de la même Flotte, le Saint-Clement & le Saint-Malo, qui relâchèrent ensuite au même lieu, ne laissèrent pas de recevoir la visite des Habitans de Saint-Anroine, qui leur apportèrent des Bœufs, des Chevres, des figues, des bananes, des limons & du vin fort agréable (59).

Roberts, avec sa négligence ordinaire pour les Villes Capitales, ne s'explique pas sur la situation de la Ville de Saint-Anroine & se contente de la nommer *Villa* en parlant de la Baye de Terrafal. Froger, qui avoit abordé à Praya Simone, ou à Riviera des Trufa, car il ne fait pas connoître la Baye par son nom, dit que la Ville est située au milieu des montagnes ; ce qui en rend l'accès fort difficile. Il ajoute qu'elle contient environ cinq cens Habitans, capables de porter les armes, outre un grand nombre d'Esclaves Negres, & qu'elle a un Couvent de Cordeliers (60).

Frezier rend témoignage qu'au-dessus de la Rade où il jeta l'ancre, & qui doit être une des deux précédentes, il y a un petit Fort, monté de quatre pièces de canon (61), commandé par un Gouverneur Portugais.

Dapper parle d'un Village situé à l'extrémité Nord-Ouest de l'Isle, & composé de vingt cabanes, qui étoient habitées vers le milieu du dernier siècle par cinquante familles. Elles avoient pour Chefs, un Capitaine, un Prêtre, & un Maître d'école, qui parloient fort bien la langue Portugaise, mais qui vivoient dans une grande pauvreté. L'Auteur ne nous apprend pas si cette habitation étoit alors la Ville Capitale.

Avant que d'abandonner les Isles du Cap-Verd, il nous reste à recueillir quelques fragments du Capitaine Roberts, qui peuvent être utiles aux Voyageurs & à la navigation, & qui n'ont pu trouver place dans l'extraire de sa description ni dans son Journal.

Le premier regarde *Potter*, l'un des deux Marelors que les Pyrates lui avoient laissés, & qui fut séparé de la Felouque en arrivant (62) à Saint-Nicolas. Cet homme, après avoir embrassé la profession de Portier à Kingston sur la Tamise, s'étoit senti du penchant pour la mer. S'étant adressé dans cette vue à ceux qui engagent des Marelors & des Domestiques au service des Vaisseaux, il avoit été trompé par un Perfide, qui sous divers prétextes avoit eu l'adresse de le vendre en qualité d'Ouvrier pour servir cinq ans dans les Colonies de l'Amérique. Potter ne fut pas plutôt à bord qu'il s'aperçut de cette trahison. Mais on répondit à ses plaintes qu'on avoit fait de la dépense pour son entretien pendant quelques semaines, & pour lui acheter les nécessités de son voyage ; de sorte que sans employer la violence, qui auroit mal réussi dans un Port d'Angleterre, ses seules dettes qu'il n'étoit pas en état d'acquiescer, devinrent une raison qui le fit consentir volontairement à partir. Il arriva à la Barbade, où il fut revendu. Roberts, qui étoit alors dans cette Isle, apprenant son aventure de lui-même, & lui trouvant de l'intelligence avec un bon caractère, se laissa engager par ses instances à le racheter pour la som-

(59) Frezier, *ubi sup.* p. 12.

(60) Froger, *ubi sup.* p. 54.

(61) Frezier, *ubi sup.* p. 12.

(62) Voyez ci-dessus le Journal de Roberts.

me de douze livres sterling, & le prit entre les Matelots de sa Felouque. Il lui trouva toujours, non-seulement du zèle pour ses intérêts, mais de l'affection même pour sa personne; ce qui le disposa, dit-il, à le regarder moins comme un valet que (63) comme son propre fils. Il le perdit à Saint-Nicolas, par une suite d'infortunes qu'on a rapportées. Quelques expressions du Journal font juger qu'il le retrouva dans la suire; mais on n'apprend pas dans quel lieu, ni s'il le laissa derrière lui dans les Isles, ou s'il le reprit à son service en retournant en Europe. On a crû que cet exemple devoit trouver place ici, pour servir à précautionner les jeunes gens contre la perfidie de ceux qui les engagent, & pour leur apprendre en même-tems que l'honnêteté & la droiture ne demeurent jamais sans récompense.

On se reproche en second lieu d'avoir passé trop légèrement sur les moyens que Roberts employa dans l'Isle de Saint-Jean pour composer une Barque des débris de sa Felouque. Il y a de l'utilité à tirer ici, disent les Auteurs de ce Recueil, non-seulement les Voyageurs qui peuvent se trouver réduits à la même extrémité, mais par les Nations les plus polies de l'Europe, qui prendront dans l'exemple des Barbares de Saint Jean une bonne leçon de douceur & d'humanité.

Roberts ne voyant aucune apparence de pouvoir quitter l'Isle de Saint-Jean pour retourner en Europe, demanda au Gouverneur la permission de se faire une Barque dont il vouloir être lui-même le Charpentier, dans l'espérance de gagner du moins l'Isle de Fuego ou de Saint-Philippe. Les débris de sa Felouque étoient encore sur le sable, où le zèle des Insulaires les avoit rassemblés; mais pendant deux ans qu'ils y avoient été négligés, les planches avoient achevé de pourrir, ou s'étoient fendues par l'ardeur du Soleil. C'étoit néanmoins sur ces misérables restes que Roberts comptoit d'exercer son industrie. Il avoit sauvé la plus grande partie des cloux de sa Felouque; & s'il ne lui restoit pas de voiles, il se proposoit d'en faire de ses habits. Mais le Gouverneur rejetta sa prière par un pur sentiment de tendresse. Il lui représenta qu'il ne pouvoir faire le moindre fond sur des planches tour-à-fair pourries, d'autant plus que le péril est toujours grand dans le Canal par la violence des vents & des courans.

Cependant il ajouta que si Roberts se croyoit capable de fabriquer un Vaifseau, l'Isle ne manquoit pas de bois pour en faire un neuf, & qu'il ne doutoit pas que tous les Insulaires ne l'aidassent dans cette entreprise. Il y avoit dans l'Isle, lui dit-il, trois ou quatre haches dont on se serviroit pour couper des figuiers, & pour les fendre. Son frere, qui avoit demeuré quelque-tems à S. Jago, en étoit revenu si bon Charpentier, qu'il avoit fait des portes pour la plupart des maisons de Saint-Jean, sans parler d'un lit pour lui-même, & d'une chaise pour le Prêtre. Roberts marquant la crainte où il étoit de ne pas avoir assez de cloux, parce qu'on n'en avoit pu sauver que six ou sept mille, tant brisés qu'entiers, avec quelques pointes, & quelques verroux ou quelques crochets, le Gouverneur lui garantit que le vieux Negre, qui faisoit les hameçons, étoit capable avec un peu d'instruction, de forger des cloux de tout ce qui restoit de vieux fer. Comme on voyoit encore l'Esquisse de Roberts, qui

ROBERTS.
En
divers tems.

Adresse de Roberts à se faire une Barque.

Unique ressource
ce qui lui restoit.

Offres du Gouverneur.

Fer qui restait
à Roberts.

(63) Roberts, p. 110. & suiv.

ROBERTS.
En
divers tems.

étoit tombé en pourriture sur le rivage : Faites une Barque, lui dir-il, qui n'ait que le double de cet Esquif en longueur & en largeur : elle sera capable de vous conduire sûrement à Saint-Philippe, & vous aurez assez de fer pour un Bâtiment de cette grandeur. Roberts ne put jamais lui faire comprendre qu'une Barque qui seroit plus longue & plus large du double, que l'Esquif, seroit beaucoup plus que le double de toute sa grandeur ; & par conséquent que le double des clous qui avoient suffi pour l'Esquif, ne suffiroient pas pour une Barque de la grandeur qu'il jugeoit nécessaire.

Fer qui se trou-
vait dans l'Isle.

Cependant après avoir pris la résolution de l'entreprendre, ils pensèrent à faire la visite de toutes les parties de l'Isle, pour chercher du bois, & ce qui se présentoit de plus utile. Les trois haches furent apportées, avec les autres instrumens de fer qui étoient entre les Insulaires. Les haches n'étoient que des coupeperts de Boucher. Elles se trouverent accompagnées de deux forêts, & de trois marteaux, dont l'un du poids d'environ trois livres paroissoit un marreau de Cordonnier, & les deux autres de Tonnelier. Ces préparatifs furent suivis d'une assemblée générale des Habitans. Le Gouverneur leur apprit dans quelle vue il les avoit appelés, & combien il seroit honorable pour leur charité d'assister un Erranger qui avoit besoin de leur secours. Ils répondirent d'une seule voix qu'il pouvoit disposer d'eux, & qu'ils ne lui refuseroient aucun service ; qu'ils regrettoient à la vérité que ce qu'ils alloient faire pour lui, ne dût servir qu'à les priver de sa présence ; mais que n'ignorant pas que son Pays étoit un séjour plus agréable que leur Isle, ils ne pouvoient s'offenser de l'impairance qu'il avoit pour son départ, & que sans cette raison ils l'auroient retenu malgré lui. Ensuite faisant ent'eux la distribution du travail, ils convinrent que chacun manieroit la hache à son tour ; que les autres porteroient le bois au rivage, & qu'on lui laisseroit quelque tems pour sécher jusqu'à ce qu'il fût en état d'être mis en œuvre.

Secours que la
Providence four-
nit à Roberts.

L'exécution répondit à ce plan. On avoit déjà transporté une bonne quantité de bois, lorsque les flots amenèrent sur la Côte près de Scio les débris d'un Bâtiment qui avoit fait naufrage. Il ne pouvoit rien arriver de plus heureux pour les vues de Roberts. Les rocs ne lui permettant pas d'attirer cette masse au rivage, trente ou quarante Negres y attachèrent leurs lignes, & la conduisant à la nage, ils la firent aborder avec beaucoup de difficulté dans une petite crique qui est entre Scio & Piscari Picuana. Ces restes d'un assez grand Vaisseau fournirent quantité de planches, de solives, de cloux, de chaînes & de pointes de fer, outre le mât de misene qui étoit entier avec ses agrès, & dont Roberts prit aussitôt la résolution de faire une Quille à sa Barque.

Obstacle qui
l'arrêta.

Il avoit vu construire quelques Vaisseaux en Angleterre ; mais n'étant pas Chatpentrier, il commençoit à douter de sa propre habileté pour un métier qu'il connoissoit si peu. Cependant la honte d'abandonner une entreprise dans laquelle il s'étoit engagé avec tant de confiance & qui avoit déjà causé tant de fatigue aux Negres, l'attacha plus que jamais à sa résolution. Il prit sept ou huit Negres des plus intelligens, avec plusieurs autres qui devoient servir d'aides à ses Ouvriers & s'occuper par intervalles à la pêche, pour la provision commune. Mais lorsqu'il étoit prêt à commencer l'ouvrage, il fut arrêté par un nouvel obstacle. Le Gouverneur l'étant venu trouver sur le rivage, lui défendit de pousser plus loin son travail, parce que la Barque qu'il vouloit construire lui pa-

roissant trop petite & trop foible pour s'exposer aux dangers du Canal, il jugeoit que le seul défefpoir lui avoit inspiré ce dessein, & le portoit à mépriser la mort. Dans le chagrin d'un si cruel contretems, Roberts fut obligé de promettre que sa Barque seroit plus grande au double que l'Esquif; & de s'engager par un serment formel à demeurer dans l'Isle, s'il lui donnoit moins de grandeur. Cependant il ne fit sa quille que de vingt-cinq pieds. Dans le cours de son ouvrage, il sentoît à tous momens le besoin d'une scie; car les haches allongeoient extrêmement le travail. Les Negres, à qui il fit comprendre ses desirs en avoient une fort rouillée, qu'ils lui apportèrent. Elle étoit accompagnée d'une vieille lime, dont il se servit pour l'éguiser.

Il seroit trop long de le suivre dans le détail de ses opérations. Les Negres admiroient son industrie, en voyant prendre sous ses mains une nouvelle forme au bois & même au fer. Francklin, sur le secours duquel il avoit compté, étoit tombé malade au commencement de l'entreprise, & ne parut au rivage que lorsqu'elle approchoit de sa perfection. Il s'étoit vanté de pouvoir construire régulièrement un Vaisseau. Mais quoiqu'il fût homme d'esprit, & qu'il eût reçu assez d'éducation pour faire juger avantageusement de sa naissance, Roberts s'aperçut bientôt qu'il avoit plus de theorie que d'expérience. Il est vrai aussi que les Negres le soupçonnoient d'avoir fait naître à Roberts les premières idées de son ouvrage & lui en sçachant fort mauvais gré, la crainte de les offenser davantage ne lui permettoit pas d'exercer ouvertement son sçavoir.

Il ne manquoit plus à la Batque que d'y apporter l'ancre de la Felouque. Elle étoit reitée sous un roc dans la Baye de Salt-Point. Quatre ou cinq Negres s'y rendirent par les montagnes. Ils attachèrent à l'ancre une corde, avec laquelle ils eurent l'adresse de la dégager d'entre les rocs; & lorsqu'elle fut en mer, ils la conduisirent à la nage sur la surface de l'eau, avec une facilité qui surprit beaucoup Roberts. Il n'auroit pas crû qu'une masse de ce poids put être soutenue par moins de douze ou quinze Nageurs; car le bois seul, après avoir été si long-tems dans l'eau, pesoit plus d'un quintal.

Le Gouverneur, le Prêtre & les femmes de l'Isle se trouverent au rivage le jour que la Barque fut lancée. Cette opération se fit encore heureusement. Mais Roberts s'aperçut aussi-tôt que son Bâtiment prenoit eau par divers endroits, quoiqu'il n'y eût aucune apparence de ce qui s'appelle proprement une voie d'eau. Il resserra la charpente autant qu'il lui fut possible, & ne se hasarda pas moins à gagner la Baye de Ferrier, pour y pêcher une ancre qu'un Vaisseau Portugais y avoit laissée depuis peu dans une tempête. Plusieurs Negres, qui lui offrirent volontairement leur secours, plongèrent avec tant d'adresse & de bonheur, qu'ils tirèrent l'ancre du fond de la Baye, entre un grand nombre de rocs.

Après l'heureux succès de son travail, Roberts attendit la chasse générale que le Gouverneur avoit ordonnée, pour lui procurer du suif de Chevre, qu'il se proposoit de faire servir à calfeuter sa Barque. On a déjà vu que les Chevres étant fort maigres, il n'en pût tirer assez de suif pour ses besoins, non plus que d'une Vache que le Gouverneur eut la générosité de faire ruer dans la même vue. Il prit le parti d'y mêler de la fiente d'Ane brûlée & réduire en poudre; invention dont il tira le double avantage de garantir son

ROBERTS.
En
divers ten.s.

Il n'est pas allé
par Francklin.

Adresse des Ne-
gres à continuer
son ancre.

Roberts lance
sa Barque.

ROBERTS.
En
diverstems.

Son départ de
l'île Saint-Jean.

suif de l'ardeur du Soleil & de la morsure des Poissons.

Roberts partit enfin , mais extrêmement surpris de voir refuser à Francklin l'occasion de quitter avec lui l'île de Saint-Jean. Après l'impatience qu'il lui avoit vûe d'en sortir , il ne put attribuer le changement de ses desirs qu'à la crainte de la mer dans une Barque si fragile & si mal équipée. Ayant tourné ses misérables voiles vers les basses îles , qu'il visita successivement , il se rendit à celle de Saint-Nicolas , où il relâcha d'abord à Porto Ghuy. C'est-là vraisemblablement qu'il retrouva *Potter* , son Matelot ; car il le nomme ensuite plusieurs fois , sans nous apprendre autrement le lieu de leur rencontre. Les Habitans du canton achetèrent tout le sel qu'il avoit pris dans les basses îles ; & la saison ne pouvoit être plus favorable , puisque c'étoit alors celle des Tortues.

Rencontre qu'il
fit d'un jeune
Anglois.

Il passa de Porto Ghuy à Paraghisi , où il trouva un jeune Anglois , nommé *Georges* , qui se disoit né dans la Province de Devon. Il taconioit qu'ayant été pris , dans un voyage à la Virginie , par le Capitaine Loo , il s'étoit sauvé depuis quelques mois d'entre ses mains , à Saint-Vincent , pendant que ce Pyrate y faisoit radouber le *Merry-Christmas* , Vaisseau de Londres , dont il s'étoit saisi dans le même voyage. Roberts prit assez de confiance à ce jeune homme pour lui laisser la garde de sa Barque pendant la nuit ; & se trouvant fort incommodé , il se fit transporter à terre dans un lieu où les Negres prirent soin de lui. *Potter* , dont la santé n'étoit pas meilleure , se trouva néanmoins assez bien le soir pour retourner à bord. Dans le cours de la nuit , le vent devint si impétueux du Sud-Ouest , avec une pluie si violente , que l'inquiétude faisoit Roberts , il s'avança sur le rivage pour donner à *Georges* & à *Potter* des ordres convenables aux circonstances. Mais après avoir crié long-tems , il revint encore plus inquiet de n'avoir pu se faire entendre. Un de ses Negres , qui lui étoit fort affectionné , s'offrit à chercher sa Barque à la nage , par la seule raison qu'il ne pouvoit souffrir , disoit-il , qu'un Bâtiment qui l'avoit apporté avec tant de bonheur , pérît près du Port , faute d'entendre les ordres du Capitaine. Et malgré tous les discours des autres Negres , qui lui représentoient la violence de la mer & le danger de se mettre la tête en pièces contre les rocs , il s'élança du haut d'un rocher qui n'avoit pas moins de cinquante pieds au-dessus de l'eau. Ce qui augmentoit son ardeur étoit un cri qu'il venoit d'entendre de la Barque , & qui étoit échappé à *Potter* dans la crainte d'une vague qu'il avoit crue capable de l'abîmer. L'intrépide Negre gagna heureusement le bord. Mais le cable s'étant brisé presque aussitôt , les ordres qu'il portoit furent inutiles. La mer jeta la Barque si loin sur le rivage , que *Georges* , *Potter* & le Negre en sortirent facilement. Ils voulurent y rentrer lorsqu'ils furent revenus de leur effroi ; mais des flots encore plus furieux la retrainèrent avec tant d'impétuosité , qu'elle s'alla briser en pièces contre les premiers rocs. L'arrivée du jour fit voir à Roberts les pièces de sa Barque , qui flottoient au long du rivage , & la ruine d'un ouvrage qui lui avoit coûté presque un an de travail. Sa santé étoit déjà fort mauvaise. Le chagrin de cette nouvelle disgrâce , joint (64) à la fatigue incroyable qu'il avoit essuyée pendant la nuit , augmentèrent tellement ses incommodités , qu'elles se change-

Roberts perd sa
Barque.

Secours qu'il
trouve dans la
maladie.

(64) Voyez ci-dessus le Journal de Roberts.

rent dans une maladie habituelle, dont il ne fut délivré qu'après son retour en Angleterre.

ROBERTS.
En
diversitèms.

On a vu dans son Journal qu'il avoit pris quelques lettres de recommandation de l'Evêque de S. Jago & de l'ancien Prêtre de Saint-Nicolas. Elles lui attirèrent tant de considération, que s'étant rendu à la Ville, le Gouverneur lui offrit à dîner, & le logea chez le Signor Gonsalvo, qui avoit commandé autrefois dans l'Isle. Il y vécut dans une langueur extrême, mais avec tous les secours qu'il pouvoit désirer de l'affection des Insulaires.

A l'arrivée du Capitaine Harfoot (65), il lui rendit des services considérables, par la connoissance qu'il avoit des Rades, & de la langue du Pays. Ayant pris le parti de saisir l'occasion de son Vaisseau pour retourner en Europe, il lui proposa d'accorder aussi le passage à Georges, qui étoit capable de se rendre utile à bord par différentes sortes de services. Harfoot y consentit; mais à peine eut-il mis à la voile, qu'observant ce jeune homme avec plus d'attention, il crut se remettre son visage. L'embarras de Georges & le soin qu'il affectoit de se cacher, confirmèrent ses soupçons. Il se souvint qu'ayant été pris dans un voyage précédent par le Pyrate Loo, il avoit vu ce Matelot au nombre des Corsaires, aussi empressé que les autres à le piller. Dans le premier mouvement de son indignation, il lui demanda d'un ton furieux comment il avoit eu l'impudence d'attendre de lui quelque faveur. Georges fort consterné s'excusa sur sa qualité de Prisonnier, qui l'avoit mis dans la nécessité d'obéir aux ordres du Pyrate. Mais rien ne fut capable de fléchir Harfoot. Il crut faire assez pour un homme de cette sorte, en le sauvant du dernier supplice, dont rien n'auroit pu le garantir s'il eut été livré à quelque Vaisseau de guerre Anglois. Il le fit remettre à terre, en protestant qu'il ne lui accordoit la vie qu'à la considération de Roberts (66).

Dénoûment
des aventures de
Georges.

(65) *Ibidem.*

(66) Voyez dans le Journal comment Roberts prit le parti de quitter Harfoot pour monter sur un autre Vaisseau qui se proposoit

de retourner droit en Europe, mais qui fut obligé de relâcher à la Barbade. Il employa ce tems, & tout celui de sa maladie, à composer l'histoire de son Voyage.



HISTOIRE

GÉNÉRALE

DES VOYAGES

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XV^e SIÈCLE.

PREMIÈRE PARTIE.

LIVRE SIXIÈME.

VOYAGES AU LONG DE LA CÔTE OCCIDENTALE
D'AFRIQUE, DEPUIS LE CAP BLANCO
JUSQU'À SIERRA-LEONA.

Contenant la description de plusieurs Pays, & de leurs Habitans.

CHAPITRE PREMIER.

Etablissmens des François entre le Cap Blanc & Sierra Leona.

INTRODUCTION.

Les François
ont découverts la
côte occidentale
d'Afrique avant
les Portugais.

Commerce des
Normands, &
leurs Comptoirs
en Afrique.



QUOIQUE les Portugais s'attribuent les premières découvertes sur les Côtes Occidentales d'Afrique, cet honneur leur en est disputé par la Nation François. Dès l'année 1364, on trouve que les Vaisseaux de Normandie portoient leurs entreprises à Rufisco, & jusqu'à Sierra Leona. Les François produisent (1) un Traité d'association entre les Négocians de Dieppe & ceux de Rouen, du mois de Septembre 1365, pour l'exercice de ce commerce; & l'année suivante en fit éclater les effets. Un nombre de Vaisseaux, plus grand qu'on ne l'avoit encore vu sur les Mers de l'Europe, mit à la voile pour l'Afrique, dans la vue d'étendre leur trafic au long des Côtes, & de le confirmer par la fondation de plusieurs Comptoirs, (2) où les Habitans du Pays pussent trouver

(1) L'original de ce Traité fut brûlé dans l'incendie de Dieppe en 1694, mais on en trouve des témoignages irréfutables dans un ancien Manuscrit des Annales de la même Ville.

(2) Le Pere Labat a fort bien expliqué ces Antiquités dans son *Afrique Occidentale*, Vo-

lume I. p. 8. & suiv. Ce n'est pas sur des faits de cette nature que son autorité doit être suspecte, puisqu'il apporte des preuves authentiques. On examinera le caractère de ses Ecrits dans un autre lieu.

constamment



constamment une vente ouverte, & les Vaisseaux François des catgaisons toujours prêtes. Ce fut dans la même vûe, qu'après avoir augmenté leurs Etablissmens au Senegal, à Rufisco, & sur la riviere de Gambia, ils en formèrent d'autres à Sierra Leona, & fut la Côte de Malaguere, avec deux Villes, ou deux Forts, dont l'un fut nommé le petit Paris, & l'autre le petit Dieppe. Ils étendirent ainsi leur commerce en continuant de bâtir d'autres Forts, tels que celui de la Mine d'or, ou de *Mina*, fut la Côte de Guinée, qu'ils élevèrent en 1382, & ceux d'Actra, & de Cotmantin. Ces nouvelles sources de richesses en jetterent d'immenses dans la Monarchie Françoisë, qui n'auroient pas manqué de croître sans cesse par de nouveaux progrès du commerce, si les guerres civiles qui succéderent à la malheureuse catastrophe de Charles VI. en 1392, n'eussent interrompu de si belles entreprises.

La part que les Ducs de Normandie prenent aux troubles de la France, exposa les Normands aux mêmes disgrâces. Ces fatales conjonctures causèrent bientôt la décadence du commerce d'Afrique. La mort des principaux Négocians acheva de mettre les affaires de la Compagnie dans la dernière confusion. Mais la principale cause de sa ruine fut l'ambition de ceux qui s'étaient enrichis par le commerce, & dédaignèrent bientôt la source de leur fortune, & s'allierent avec la Noblesse pour faire perdre le souvenir de leur origine. Ainsi la fameuse Compagnie Normande s'affoiblissant par degrés, ses plus florissans Comptoirs tombèrent aussi successivement. Les plus éloignés furent les premiers abandonnés; & de tant d'Etablissmens il ne restoit à la fin du seizième siècle que celui du Niger, qui fut nommé ensuite l'Isle de *Sanaga*, (3) ou du Senegal, & qui s'appelle aujourd'hui l'Isle de Saint-Louis. On peut croire que la raison qui le fit subsister après la ruine des autres, fut non-seulement qu'il se trouvoit le plus proche de l'Europe, mais encore qu'étant couvert par l'embouchure de la riviere du Senegal, dont le passage est fort difficile, il étoit mieux défendu contre l'invasion des Etrangers. Aussi les Successeurs de la première Compagnie de Dieppe & de Rouen, n'ont-ils pas cessé de conserver ce Poste, & d'y entretenir des Directeurs & des Facteurs pour la conduite de leur commerce. Labat nous en donne la succession depuis Thomas Lombard en 1626, jusqu'à M. du Boulay en 1664, c'est-à-dire, jusqu'au tems où la Compagnie fut obligée de renoncer à ses droits.

Il ne doit donc rester aucun doute que les François ne fussent établis à l'embouchure de la riviere du Senegal en 1626. La ditéction de leur commerce étoit alors entre les mains de la Compagnie de Rouen, qui continua d'en jouir jusqu'en 1664. Mais, par l'autorité du Roi, elle fut obligée d'abandonner & de vendre ses droits pour la somme de cent cinquante mille livres, à la nouvelle Compagnie qui prit le titre de Compagnie des Indes Occidentales. Cette Compagnie des Indes ménagea si mal ses intérêts, qu'en 1673 le Roi l'obligea de céder ses Patentes à une autre Compagnie de nouvelle création, pour la somme de soixante-quinze mille livres. La fortune ou la conduite manquèrent encore à celle-ci. Elle vendit, en 1681, ses prétentions à une autre Société pour un million dix mille livres. Le Roi confirma cette troisième Compagnie par des Lettres qui limitoient son commerce en-

INTRODUC-
TION.Décadence &
ruine de leur
Compagnie.Le Comptoir du
Senegal se com-
serve.Succession de
plusieurs Com-
pagnies Françaises.

(3) Ce qu'on appelle ici le Niger est la Riviere même de *Sanaga*, dont les François ont fait par corruption *Senegal*. Voyez ci-des-

sus Tome I. Chap. I. On examinera dans la suite si c'est en effet le Niger.

INTRODUCTION.

tre le Cap-Blanc, & Sierra Leona, parce que le privilège de commercer au Sud du Cap de Bonne-Espérance avoit été accordé à d'autres Négocians, alliés sous le titre de Compagnie de Guinée.

En 1694, cette dernière Compagnie voyant ses affaires en désordre, vendit, avec la permission du Roi, dix-neuf ans qui lui restoiert de son Privilège, à M. d'Apougy, pour la somme de trois cens mille livres. Dix-huit autres Négocians, qui s'associèrent à M. d'Apougy, formèrent une quatrième Compagnie d'Afrique, sous le nom de Compagnie du Senegal, pour laquelle ils obtinrent de nouvelles Patentes. Mais n'ayant pas plus de succès que leurs Prédécesseurs, ils revendirent, en 1709, leurs droits pour la somme de deux cens cinquante mille livres, à une Compagnie de Marchands de Rouen, en se réservant néanmoins, sous certaines conditions, la moitié du commerce. Ces conditions furent si mal observées, que les Marchands de Rouen furent confirmés exclusivement par le Roi, sous le titre de cinquième Compagnie du Senegal. Enfin la nouvelle Compagnie des Indes, ou de Mississipi, formée à Paris en 1717, acheta des Marchands de Rouen, pour la somme d'un million six cens mille livres, le Commerce d'Afrique, dont elle est encore en possession (4).

Remarques sur
toutes ces Com-
pagnies.

Première Com-
pagnie.

Il ne sera point inutile de joindre ici quelques remarques sur la naissance & le progrès de toutes ces Compagnies Françaises. La première qui avoit acheté les droits des Normands alliés, & ceux des Seigneurs Propriétaires de la Martinique, de la Guadeloupe, de Saint-Christophe, de Sainte-Croix, de la Grenade & de Marigalande, reçut du Ministère toute l'assistance & tout l'encouragement qu'elle pouvoit désirer. Elle fut aidée des Vaisseaux & des Troupes du Roi. Enfin ne manquant de rien pour le succès de ses entreprises, il étoit impossible qu'elle ne parvint pas à son but, si elle avoit su se renfermer dans de justes bornes. Mais par une espèce de monopole, en s'efforçant, sous le titre de Compagnie des Indes Occidentales, de faire tourner tout le commerce du Royaume en Afrique & en Amérique, elle ruina ses propres affaires. On peut la considérer comme la première Compagnie d'Afrique établie par autorité, car l'ancienne Compagnie Normande n'étoit qu'une association privée. Quoiqu'elle eût obtenu la disposition des trente années qui restoiert de son Privilège, avec une clause de redemption, lorsque ce tems seroit expiré; elle fut rompue long-tems avant le terme; & dès 1674 (5) les Isles de l'Amérique furent réunies à la Couronne.

Seconde Com-
pagnie.

Les Patentes de la seconde Compagnie étoient pour trente ans, & ses Privilèges exclusifs pour le commerce s'étendoient depuis le Cap-Blanc jusqu'au Cap de Bonne-Espérance. Cette Compagnie se trouvant incommodée par l'Etablissement des Hollandois à Gorée & dans la Baye d'Arguim, obtint des ordres du Roi pour le départ d'une Escadre, sous le commandement du Comre d'Errées, qui prit Gorée en 1677. Elle arma elle-même quelques Vaisseaux, dont elle donna la conduite à M. du Casse, & qui se saisirent du Fort d'Arguim au mois d'Août de l'année suivante. D'un autre côté, elle fit en 1679 des Trairés avantageux avec les Rois de Rufisque, de Portodali, & de Joal, par lesquels ces Princes lui cédoient la propriété de toutes les

(4) Recueil des Edits, Ordonnances & Déclarations du Roi. Labat, *ubi sup.* p. 19. & suiv.

(5) Histoire des Antilles par du Tertre.

Côtes entre le Cap-Verd & la riviere de Gamba, c'est-à-dire d'un espace d'environ trente lieues de Côte, & de six lieues dans les terres. Tous les Etrangers étoient exclus du Commerce dans cette étendue de Pays, & les Vaisseaux de la Compagnie affranchis de toutes sortes de droits. Dans le cours de la même année, la Compagnie s'engagea par Contrat, avec le Roi, à fournir chaque année, pendant l'espace de huit ans, deux mille Negres aux Isles de l'Amérique qui appartenoient à Sa Majesté, & le même nombre, ou plus s'il étoit nécessaire, pour le service des Galères. Avec tant de sujets d'espérance, qui n'auroit pas eu le succès presque infallible? Mais les pertes que la Compagnie essuia par les guerres, & les dettes qu'elle fut obligée de contracter pour se soutenir, la réduisirent à la nécessité de composer avec ses Créanciers, qui se crurent fort heureux de pouvoir retirer le quart de leurs avances. Les disgrâces de deux Compagnies consécutives donnerent tant d'éloignement pour en former une troisième, que le Ministre eut beaucoup de peine à rassembler un nombre d'Associés suffisant. Il y avoit néanmoins assez de différence entre le prix de la seconde & celui de la première, pour faire juger que les fonds étoient considérablement augmentés dans la dernière des deux Administrations.

La troisième Compagnie qui fut formée en 1681, se promettoit plus de bonheur, lorsque le Ministre jugea qu'il étoit à propos de diviser le Privilège, en le restreignant pour la Compagnie, depuis le Cap-Blanc, jusqu'à la riviere de Gamba inclusivement, & formant pour le reste une nouvelle Association sous le titre de Compagnie de Guinée. Le Marquis de Seignelay, qui avoit alors l'Administration générale du Commerce, ne manquoit pas de prétexte. Il reprochoit à la Compagnie de n'avoir pas rempli ses engagements pour les deux mille Negres qui devoient être envoyés tous les ans aux Isles de l'Amérique. Il se plaignoit d'ailleurs que la Compagnie n'avoit pas apporté d'Afrique autant d'or qu'on s'y étoit attendu. En vain les Directeurs lui représentèrent qu'ils ne s'étoient pas engagés à payer les dettes de la Compagnie précédente, & qu'ils avoient compté de jouir paisiblement des droits qu'ils avoient acquis; qu'il leur en avoit coûté quatre cents mille livres pour rétablir & pour étendre le Commerce; que d'ailleurs ils avoient fait plus qu'ils n'étoient engagés par le Contrat, puisque dans les deux dernières années & demie, ils avoient transporté en Amérique quatre mille cinq cents soixante & un Negres, & qu'il paroïssoit par les Registres de la Monnoye, qu'en trois ans ils avoient fait entrer dans le Royaume quatre cents mares d'or. Toutes ces remontrances furent inutiles. Ils obtinrent seulement que les limites de la Concession fussent élargies depuis le Cap-Blanc, jusqu'à Sierra Leona, la possession de Gorée & d'Arguim confirmée, & leur droit continué pour fournir des Negres aux Isles Françaises de l'Amérique.

La fortune ne fut pas plus favorable à cette troisième Compagnie. Ses affaires tombèrent dans une décadence, qui l'obligea de demander la permission de la Cour pour vendre les dix-neuf ans qui lui restoiennent de son Privilège, au sieur d'Apouzny, un de ses Directeurs. Il se forma aussi-tôt une nouvelle Association. L'exemple du passé devant servir de règle à cette quatrième Compagnie, elle crut effectivement pouvoir profiter de l'infortune de ses prédécesseurs, & les mesures furent prises avec toute la sagesse qui con-

H h h ij

Troisième Compagnie.

Quatrième Compagnie.

INTRODUC-
TION.

venoit à cette vûe. Mais la durée n'en fut pas longue. Les affaires tombèrent dans un rel défordre, que le sieur Brue, qui fut envoyé au Senegal en 1697 pour les rétablir, l'ayant tenté sans succès, on fut forcé de vendre le Privilège en 1709, à une nouvelle Compagnie de Marchands de Rouen. Enfin ceux-ci, qui ne réussirent pas mieux, y renoncèrent en 1717, & le revendirent à la Compagnie de Mississipi, qui a réuni le commerce des Indes Orientales & Occidentales, & celui de l'Afrique, sous une seule Direction (6).

Bornes assignées
par les Lettres
Patentes.

Les bornes assignées à la troisième Compagnie par ses Lettres Patentes s'étendent depuis le Cap-Blanc jusqu'à Sierra-Leona. Dans cet espace, la France a les Etablissements suivans :

I. L'Isle & le Fort d'*Arguim*, près du Cap-Blanc. Elle a dans sa dépendance la Rade & le Comptoir de *Portendic*, ou *Portodali*, qui est au Nord du Cap-Vert.

II. L'Isle & le Fort du Senegal, ou de *Saint-Louis*, à l'embouchure de la riviere du Senegal. C'est la résidence du Directeur général.

III. Le Fort & le Comptoir de *Saint-Joseph*, près de *Mankanet*, sur le bord du Senegal, à 300 lieues de son embouchure, près des Cataractes de Felu dans le Royaume de *Galam*. Il a dans sa dépendance un petit Comptoir, & un Fort nommé *Saint-Pierre*, près de *Kaniura*, sur la riviere de *Falemé*, dans le même Pays, mais appartenant au Royaume de *Bambuck*.

IV. L'Isle & le Fort de *Gorée*, près du Cap-Vert.

V. Le Comptoir de Joal, sur la Côte, entre l'Isle de Gorée & l'embouchure de la Riviere de Gambia.

VI. Le Comptoir d'*Albreda*, au Nord de la même Riviere, vis-à-vis *Jamesfort*.

VII. *Vintain* ou *Bintam*, Comptoir sur la Riviere du même nom, au Sud de la Riviere de Gambia, & fort près de l'embouchure.

VIII. Un Comptoir dans l'Isle des Bisfages ou de Bisfo, près de *Cachao*.

Il reste à donner quelque idée de ces Etablissements, dans l'ordre où l'on vient de lire leurs noms.

Description de
la Baye, de l'Isle
& du Fort d'Ar-
guim.

Le Fort d'*Arguim* est situé dans une petite Isle, un peu au Sud du Cap-Blanc, qui est situé lui-même sur la Côte occidentale d'Afrique, à vingt degrés trente minutes de latitude. C'est une pointe basse, qu'on ne découvre pas aisément de la mer, qui se termine au Sud par un Cap, long, bas & stérile, sans verdure, sans arbres, & sans aucune marque qui puisse servir de regle aux Pilotes. Il a tiré son nom de la couleur blanche de sa terre, qui est sèche & sablonneuse. Son extrémité est ronde, & défendue par quantité de bancs de sable & de basses, qui rendent le débarquement (7) fort dangereux. Il se presente au Nord & au Sud; mais lorsqu'on a doublé la pointe du Sud, la Côte s'étend au Nord, & forme avec le Cap Sainte-Anne, qui est dans le même parallèle, à la distance de huit lieues à l'Est, une profonde Baye, où l'on trouve quantité de criques & de petites rivières. Cette Baye n'a pas moins

Baye de Sainte-
Anne.(6) *Ibid.*(7) Barboe dit qu'on trouve huit ou dix bras-
ses d'eau près du rivage, & que le courant yest au Sud-Ouest. *Description de La Guinée*, p.
529. La Description de Labat s'accorde avec
celle-ci, *ibid.* sup. p. 57.





Tom. II N° 15.

de douze lieues au Nord & au Sud. Le fond est inégal. Elle a une petite Isle & plusieurs bancs de sable. Ses Côtes sont seches & stériles, absolument désertes & hors des voies du Commerce. Du Cap Saint-Anne jusqu'aux Salines, la Côte prend du Nord-Ouest au Sud-Est l'espace d'environ six lieues, & présente vers le milieu de cet espace une petite Baye, près de laquelle on trouve quelques Salines naturelles, qui donnent abondamment du sel dans les tems secs.

Aller près de la pointe de Sainte-Anne, on trouve une autre Baye, de la même grandeur à peu près que la première. Elle a trois Isles, dont la plus grande est nommée *Ghir* par les Arabes, & par les Européens *Arguim*. La longueur de l'Isle d'Arguim est d'environ une lieue & demie, & sa largeur d'une lieue. Les deux autres Isles sont moins grandes, mais sont aussi stériles. C'est de l'Isle d'Arguim que le Golfe, ou la Baye, tire son nom. Il commence au Cap-Blanc & finit au Cap (8) Mirik, à l'embouchure de la Rivière de Saint-Jean. La Baye entre ces deux Caps, qui sont à quarante lieues l'un de l'autre, est défendue par un (9) banc de sable, long de vingt-cinq lieues & large de deux ou trois, sur lequel la mer est toujours fort grosse. Ce banc, & quantité d'autres de moindre grandeur, qui se trouvent aux environs, rendent l'entrée de la Baye fort dangereuse. La seule voie sûre pour les Vaisseaux pesans est entre le Cap-Blanc & l'extrémité Nord du grand banc, où l'on n'a pas moins de douze ou quatorze brasses. La largeur du Canal est d'environ quatre lieues. On trouve dans la Baye d'Arguim toutes sortes de Poissons en abondance, & sur-tout celui que les Hollandois nomment *Stock-fish*, & les François *Picillies*. Il y est d'une grandeur si extraordinaire, qu'on en a pris qui pesoient deux cens livres.

L'Isle d'Arguim est à vingt-huit degrés (10) trente minutes de latitude du Nord, à la distance d'une lieue du Continent d'Afrique. Les deux autres Isles n'en sont qu'à la portée du mousquet. Mais on ne peut aborder dans celle d'Arguim qu'avec les Chaloupes. Le meilleur endroit pour y descendre est du côté du Sud, sur un rivage plat, de gravier. Un bâtiment, qui ne prend que dix ou douze pieds d'eau, peut fort bien s'en approcher à la portée du mousquet. Entre l'Isle & le Continent, on trouve un Canal où une Frégate de vingt pièces de canon peut demeurer ferme à l'ancre sous le Fort, qui est situé sur la pointe du roc, au Nord-Ouest. Il a vingt toises de face. Les murs sont de brique & de pierre brute, cimentées ensemble, de l'épaisseur de quatre pieds, sur trente ou trente-cinq pieds de hauteur. Du côté de la terre il y a deux Tours, dont celle qui tient la droite est carrée. L'autre l'étoit aussi; mais elle a été revêtue du côté de la mer par un nouvel Ouvrage qui la fait paroître ronde. La courtine qui joint ces deux tours forme un angle assez saillant. La porte qui est au centre, est défendue par un fossé, & par un Ouvrage de pierre de la forme d'un fer à cheval, avec quatre embrasures. Le reste du Fort est environné par la mer. Il a une citerne, & un Magasin à l'épreuve de la bombe.

L'Isle a d'ailleurs deux citernes, dont la plus grande est à deux cens pas de la porte du Fort. C'est un puits, qu'on prendroit pour une carrière, & qui

INTRODUC-
TION.

Baye d'Arguim

Bancs fort dan-
gereux.

Situation de
l'Isle d'Arguim.

Son Fort.

Ses citernes.

(8) Lubat le nomme *Cirie*; mais si ce n'est par une faute d'impression, c'en est une de l'Auteur.

(9) Les Portugais l'appellent *Secca* de Gra-

cia; & les François, Banc d'Estéin.

(10) Cela ne peut être vrai, puisqu'e'le est plus Sud que le Cap Blanco de dix ou douze minutes.

INTRODUCTION.

semble avoir été ouvert à force de travail, ou en faisant sauter le roc avec de la poudre. Il a dix toises de largeur & seize de longueur. Sa profondeur est de quinze ou seize pieds. Il forme une voûte fort spacieuse, où quantité de personnes pourroient être à couvert du Soleil & de la pluie. Dans le centre est un grand puits, où l'on descend par plusieurs degrés, dont le plus bas est au niveau de l'eau. Ce puits, lorsqu'il est plein, contient mille quatre cents tonneaux. La petite citerne est au Nord de celle-ci, à sept ou huit cents pas du Fort. On s'imagineroit, au premier coup d'œil, que c'est l'ouvrage de la Nature; mais en l'observant de près on reconnoît aisément qu'il vient de l'Art, & vraisemblablement de celui des Portugais, qui se sont établis les premiers dans cette Isle. L'ouverture est longue de dix toises & large de six. On trouve, au fond, deux bassins ronds, d'environ huit pieds de profondeur, revêtus de bonne pierre, où l'eau se ramasse après s'être filtrée au travers du roc.

L'Isle d'Arguim fut découverte par des Malais.

L'Isle d'Arguim fut découverte par les Portugais (11) en 1444. Alphonse y fit commencer en 1455 un Fort qui ne fut achevé qu'en 1492, par Jean II. son Successeur. Trois Vaisseaux de Hollande étant entrés dans la Baye en 1638 (12) reconnurent la faiblesse de la Place, & s'en rendirent maîtres le 5 de Février. Les Hollandois augmentèrent les fortifications & s'y maintinrent jusqu'en 1665, avec l'avantage d'un commerce fort considérable; mais ils en furent chassés par les Anglois après un siège de dix jours. Cependant l'importance d'une telle situation les fit revenir l'année suivante avec une puissante Escadre; & comme les Anglois avoient négligé de réparer les fortifications, ils se remirent facilement en possession du Fort. Ils travaillèrent aussi-tôt à le rendre capable d'une bonne défense; & s'étant liés par un Traité avec les Mores, ils les engagèrent à venir former une petite Ville sous la protection du Fort.

Elle passa à la Compagnie Française du Sénégal, en 1675.

La Compagnie Française du Sénégal s'appercut bientôt combien cet Etablissement étoit nuisible à son commerce. Elle équipa un Vaisseau de cinquante-cinq pièces de canon, & de quatre cents cinquante hommes, dont elle donna le Commandement au fameux du Casse. Il partit du Havre-de-Grace le 23 d'Avril 1678; & paroissant devant Arguim le 10 de Juillet, il débarqua ses Troupes sans la moindre opposition. Le Gouverneur Hollandois, qui étoit dans le Fort avec cent hommes, n'avoit osé se présenter hors de ses murs; mais comptant sur le secours des Mores, il parut disposé à se défendre vigoureusement. Du Casse manquoit de mille choses nécessaires pour un siège. Il prit le parti de rappeler ses Troupes à bord, & de faire voile au Sénégal, où Fumehon, Directeur Général, lui fournit des munitions, & quatre petites Barques montées de soixante-dix hommes, qu'il commandoit lui-même. Ils partirent ensemble du Sénégal le 12 d'Août. Dans l'espace de dix jours ils arrivèrent devant l'Isle d'Arguim, où leur débarquement ne trouva pas plus d'opposition que la première fois. Le Gouverneur, sommé de se rendre, répondit qu'il feroit son devoir. Mais du Casse ayant fait dresser deux batteries de quatorze pièces de canon fort près du chemin couvert, fit un feu si bruyant que la Contrescarpe fut emportée le 28, & la brèche ouverte deux jours après, avec une mine prête à faire sauter une partie du Fort. Drelincourt, Gouver-

(11) Barbot prétend qu'elle fut découverte de la Guinée, p. 510.
en 1440, & le Fort bâti en 1441. Description (12) Barbot dit en 1633.

neur pour les Hollandois, crut qu'il étoit tems de proposer une capitulation (13). Elle fut signée le 29, avec des conditions honorables. La Garnison Hollandoise devoit sortir avec tous ses effets, pour être transportée en Hollande sur une Galliotte de cinquante tonneaux; & les Mores qui étoient établis dans l'Isle obtinrent la liberté d'y demeurer. Les affaires de la Compagnie n'étant point alors assez florissantes pour fournir à la réparation du Fort & à l'entretien d'une Garnison suffisante, elle prit le parti de le raser entièrement, en se réservant le droit de renouveler les fortifications dans un autre tems. La paix de Nimegue confirma les François dans la possession d'Arguim. En 1685, les Hollandois se ressentant d'une perte si préjudiciable à leur commerce, & ne voulant pas violer ouvertement le Traité de Nimegue, entreprirent de se rétablir dans la Baye d'Arguim sous le (14) Pavillon de Brandebourg. Leur Vaisseau fut pris, & leurs vûes renversées. Mais ils recommencerent bientôt cette entreprise avec plus de succès; & lorsque la guerre fut allumée en 1688, ils réparèrent les anciennes fortifications de l'Isle.

Ils s'y maintinrent sans trouble jusqu'en 1721, que la Compagnie Française des Indes, qui avoit acheté en 1717 les droits de la cinquième Compagnie du Senegal, équipa (15) trois Frégates, sous le commandement de M. de Salvert, pour se remettre en possession d'Arguim. Cette petite Escadre partit de l'Orient le 6 de Janvier 1721, & se rendit à Ténérife, où elle devoit attendre trois autres Vaisseaux qu'on armoir au Havre, & qui avoient ordre de la suivre. M. de Salvert arriva aux Canaries le 3 de Février, mais lorsqu'il étoit prêt à jeter l'ancre dans le Port de Ténérife, on lui tira une volée de canon du Fort ou du Château de Saint André. Au signal qu'il donna pour en apprendre la raison, il vit venir une Barque qui portoit le Pavillon (16) de Saint Roc, & qui s'approcha de la Flotte Française avec les précautions qu'on observe dans les tems de peste. Elle apportoit une Lettre du Consul François, pour informer le Commandant que le Roi d'Espagne avoit défendu tout commerce avec les Vaisseaux François, à cause de la peste qui ravageoit alors la Provence; & qu'on fourniroit néanmoins à la Flotte toutes les provisions qui lui étoient nécessaires, pourvu qu'elle se tint au large à quelque distance. En effet M. de Salvert reçut le lendemain les rafraichissemens qu'il avoit demandés, mais on exigea qu'il gardât la Barque avec les provisions.

Le désagrément de cette situation lui fit prendre le parti de laisser, dans l'Isle, un ordre aux Vaisseaux qu'ils attendoir, de le rejoindre au Cap-Blanc; & remenant à la voile il arriva le 13 de Février à Portendic, où il trouva un des trois Vaisseaux du Havre, qui étoit arrivé la veille sans avoir touché aux Canaries. Il mouilla devant la Barre sur sept brasses & demie. Sa Chaloupe, qu'il envoya au rivage, lui rapporta que deux Bârimens Hollandois de seize pièces de canon, & un Anglois de vingt-six, y étoient venus faire leur cargaison & s'étoient remis en mer le 24 de Décembre, mais qu'on n'y avoit pas vu d'autres Vaisseaux depuis, quoique cette année les gommes fussent en abondance. Il partit dès la même nuit, pour déguiser sa course aux Mores; & por-

INTRODUC-
TION.

Elle demeure
à cette Compa-
gnie par la paix
de Nimegue.

Les Hollandois
s'y établirent.

La Compagnie
Françoise des In-
des s'en remet en
possession.

(13) Labat, *ubi sup.* p. 70. Drelincour étoit un Réfugié François.

(14) De-là l'erreur de Barbot, qui rapporte qu'en 1685, une Compagnie Brandebourgeoise

se s'établit dans la Baye d'Arguim.

(15) Labat, p. 95. & suiv.

(16) C'est un Pavillon particulier dont on se sert sur mer en tems de peste.

INTRODUCTION.

tant vers le Cap-Blanc, il y arriva le 20 au matin. Le reste de son Escadre n'y étoit point encore. Il découvrit seulement, à une lieue & demie du Cap, une Barque qui gaignoit la terre dans une petite Baye. Tandis que ses Chaloupes furent envoyées à la découverte, il tint conseil, pour chercher le moyen d'entrer sûrement dans la Baye, parce qu'entre ses Pilotes & ses Matelots il n'y avoit personne qui connût cette Côte. Il fut obligé d'avancer la sonde à la main, en se faisant précéder de la Barque & de ses quatre Chaloupes.

M. de Salvart
Commandant
d'une Escadre
Françoise arrivée
devant l'Île
d'Arguin.

Il arriva le 24 de Février, au soir, à cinq lieues d'Arguin, où il fut obligé d'amarrer; & le 25, il ne s'efforça pas moins inutilement de trouver un passage pour s'approcher plus près de l'Île. Le jour suivant il mit, dans la Barque & dans les Chaloupes, les Troupes qu'il destinoit à faire le siège; & partant à leur tête il alla descendre dans une petite Baye, où il vit un Corps de quarante ou cinquante hommes, qui paroissoient retranchés dans le dessein de s'opposer à sa descente. Mais ils s'éloignèrent, après avoir tiré quelques coups de fusil, & s'étant placés sur une éminence, ils tinrent ferme jusqu'au premier mouvement que les François firent pour s'avancer. Alors, s'étant encore retirés, ils se postèrent dans un lieu qui devoit être un retranchement, puis qu'on ne leur voyoit que la tête, & le bout de leurs fusils. Il fut aisé à M. de

Il la trouve des-
cendue par les
Mores.

Salvert de reconnoître qu'il n'avoit à faire qu'à des Mores, & que les prétendus Brandebourgeois avoient confié le Fort à la défense des Naturels du Pays. Il leur envoya un Trompette, pour les sommer de rendre la Place. Mais loin d'écouter les propositions, deux d'entr'eux sortirent du retranchement le sabre à la main, & conseillèrent au Trompette de se retirer. Le Commandant François ne douta pas qu'ils ne fussent résolus de se défendre, à la faveur de l'artillerie du Fort. Les ordres furent donnés pour l'attaque; mais dès la première décharge, on vit les Mores se précipiter vers le Fort, d'où ils tirèrent aussitôt deux coups de canon à mitrailles, qui ne firent aucun mal aux Assiégés. Au lieu du retranchement que M. de Salvart avoit supposé, il trouva une grande citerne, capable de contenir quatre cens hommes. L'eau, quoique médiocrement bonne, fut un grand rafraichissement pour ses Troupes. Il renvoya de-là son Trompette aux Mores, qui firent feu sur lui.

Il les force de se
retirer dans le
Fort.

Lorsqu'il se vit réduit à former une attaque régulière, il fit reprendre un repos de quelques heures à ses Gens; & les divisant en trois Corps, il envoya le premier pour se saisir d'une seconde citerne, qui n'est qu'à deux cens pas du Fort, & le second pour apporter les munitions qui étoient restées dans les Chaloupes. Le troisième eut ordre de chercher une troisième citerne, qu'on supposoit encore plus près du Fort, & qui ne se trouva point. Les Mores voyant ce dernier détachement si près de leurs murs, firent une sortie, dans laquelle ils repoussèrent d'abord les François; mais le Picquet du Camp s'étant approché, les força de se retirer, en laissant derrière eux un de leurs Gens blessé, & les poursuivre jusqu'à la porte du Fort. La nuit du 26, les François s'occupèrent à démolir les maisons des Mores, à la portée du pistolet de leur retraite, malgré le feu continuel de leur canon & de leur mousqueterie. Ils auroient pu les détruire plus facilement par le feu; mais ils avoient besoin du bois de charpente pour faire cuire leurs vivres. M. de Salvart renvoya le lendemain son Trompette aux Mores, pour leur déclarer qu'ils seroient traités sans ménagement. Cette menace en fit sortir un, qui répondit en langue Hol-

Attaque du Fort.

landoise, que le Fort ayant été remis à la garde des Mores il alloit prendre les ordres de son Chef, dont il promettoit d'informer les François dans une heure. Il revint en effet, avec la réponse du Chef, qui ordonnoit à ses Gens de défendre le Fort jusqu'à la dernière pierre.

Le vingt-sept au soir ils firent sortir, à la faveur des ténèbres, un Parti, qui s'étant glissé au long du rivage auroit surpris infailliblement le détachement qui devoit apporter, dans le cours de la même nuit, les provisions des Chaloupes, si M. de Salvart n'eût découvert assez tôt leur dessein pour faire avancer du même côté une partie de ses Gens & se poiser lui-même avec beaucoup d'avantage. Ce mouvement leur faisant craindre qu'on ne leur coupât le passage, ils profitèrent de l'obscurité pour rentrer dans leurs murs.

Le dernier jour de Février & les deux premiers de Mars furent employés à faire amener au Camp l'artillerie. On dressa une pièce de six livres de balle, derrière des barils remplis de sable qui servirent de parapet, à la portée du Mousquet de l'angle du Bastion du Sud. Le feu commença le 5 de Mars, à la pointe du jour. Il fut grand du côté des Assiégés, mais de leur seule Mousqueterie, car ils faisoient peu d'usage de leur canon; & leur manière de s'en servir marquait beaucoup d'ignorance. M. de Salvart ayant remarqué qu'ils recevoient des secours du Continent par leurs canots, & par une Barque qui étoit à l'ancre au pied du Fort, du côté de l'Est, entreprit de surprendre la Barque ou de la brûler. Mais les Mores la mirent en sûreté du côté du Nord. Cependant les parapets des deux Bastions étoient déjà tour-à-fait ouverts, & le canon du Sud démonté. Il ne restoit qu'à faire approcher les Batteries pour agrandir la brèche, & d'y planter les échelles. Le Mardi 8, l'artillerie recommença, lorsqu'on avertit M. de Salvart qu'il ne paroîssoit plus personne sur le rempart. Il envoya aussitôt deux Officiers avec quelques Soldats pour s'assurer de la vérité. Ils s'avancèrent, en rampant sur le sable, jusqu'au pied du mur, où ils apperçurent une échelle. Ils ne firent pas difficulté d'y monter; & de s'introduire dans le Fort, où ils ne trouverent que deux Negres, une vieille femme du Pays, & les deux enfans de *Nicolas Both*, ancien Gouverneur d'Arguim. Il apprirent d'eux que tous les Mores avoient pris le parti de la retraite, avec quatre Blancs qu'ils avoient avec eux.

M. de Salvart prit immédiatement possession du Fort, au nom de la Compagnie. Les munitions & les vivres y étoient encore en abondance; mais il n'y restoit ni marchandises, ni meubles. Les brèches furent réparées; & M. du Bellay nommé Gouverneur, avec une Garnison suffisante: après quoi M. de Salvart ayant fait embarquer son canon, ne tarda point à retourner à bord.

Le 19, il aperçut un Bâtiment, qui avoit jetté l'ancre pendant la nuit à une demie lieue de l'Escadre. Il envoya une Frégate pour le reconnoître. C'étoit un Vaisseau Hollandois de vingt-deux pièces de canon & de quatre-vingt hommes d'Equipage, chargé de marchandises pour la Côte, & d'une grosse quantité de poudre. Il apportoit un Gouverneur pour le Fort d'Arguim. Une Galliotte, qui étoit venue avec lui, pour le service du Fort, avoit été séparée par le mauvais tems. Si ces deux Vaisseaux étoient arrivés plutôt, il y a beaucoup d'apparence que les Mores se seroient défendus plus long-tems. Comme les Hollandois n'avoient à bord aucune marchandise de contrebande, M. de Salvart ne pensa point à les chagriner; mais il envoya par sa Barque un

Tome II.

111

INTRODUCTION.

Les Assiégés s'échappent par la fuite.

Les François prennent possession du Fort & y laissent un Gouverneur.

M. de Salvart arrête un Vaisseau Hollandois.

INTRODUCTION.

renfort d'hommes & de munitions dans l'Isle d'Arguim, avec ordre d'observer les mouvemens des Hollandois après son départ, & de voir sur-tout s'ils n'entreprendroient pas de s'établir à Portendic, comme ils le firent bientôt. M. du Bellay, nouveau Gouverneur d'Arguim ne s'y ariéra que pour faire l'inventaire des provisions du Fort. Il laissa le sieur Durel, pour commander à sa place, & s'étant rendu le 19 à bord du Jafon (17) il arriva le 25 de Mars au Sénégal, avec M. de Salvvert.

Il se rend à Portendic pour en surprendre deux vaisseaux.

Peu de tems après, on y reçut avis par des Lettres envoyées du Désert (18), qu'il y avoit à Portendic deux Vaisseaux d'interlope, actuellement occupés à charger des gommès; l'un de vingt-huit, l'autre de vingt-deux pièces de canon. M. de Salvvert partit le 25 de Mai sur le Jafon, accompagné d'une autre Frégate, dans l'espérance de les surprendre. Mais la Frégate dont il s'étoit fait accompagner ayant été obligée de relâcher à Gorée pour boucher une voie d'eau, il arriva seul à Portendic le 8 de Juin. Il y trouva deux Vaisseaux à l'ancre, mais ce n'étoient pas ceux qu'il espéroit. L'un étoit une petite Barque échappée d'Arguim; & l'autre, cette même Galliotte qui venoit à la suite du Bâtiment Hollandois. La Barque se sauva heureusement, en coroyant de fort près le rivage. La Galliotte, après quelque légère résistance, tomba entre les mains des François. Elle appartenoit à la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales, & sa cargaison étoit composée d'ustensiles & d'autres commodités pour les établissemens de Hollande. Jean Vine, qui avoit abandonné Arguim sur la Barque avec quatre Mores, étoit déjà dans cette Galliotte; & vingt-cinq tonneaux de gomme qu'elle avoit à bord la rendoient d'ailleurs une fort bonne prise.

Bonté de cette prise.

Découverte importante que fait M. de Salvvert.

M. de Salvvert en examinant les Officiers, trouva qu'ils avoient ordre de porter des provisions au Fort d'Arguim, & qu'ils avoient à bord le nouveau Gouverneur qui arrivoit pour cette Isle, nommé Jean Reers, avec trente-deux Soldats de recrue pour la Garnison. Le Vaisseau que les François avoient laissé dans la Baye d'Arguim étoit destiné pour la Côte de Guinée. Il devoit seulement mettre le Gouverneur à terre; ou, s'il trouvoit le Fort pris, il avoit ordre de le laisser sur la Galliotte, comme il avoit déjà fait avant que le mauvais tems l'en eût séparé. Reers étant venu dans la Galliotte depuis le Cap Saint-Anne avoir relâché dans l'Isle de *Tidre*, ou de *Ner* (19). Il y avoit trouvé Jean Vine, qui s'y étoit retiré avec les Mores, après avoir abandonné le Fort d'Arguim; & profitant de l'occasion, il avoit insinué aux Mores que la Compagnie Hollandoise ayant appris que le dessein des François étoit d'enlever leur liberté, l'avoit envoyé exprès pour faire un établissement sur leur Côte, dans la vûe de protéger leur Commerce & de les défendre des insultes de leurs Ennemis; que s'ils étoient disposés à le seconder, il avoit apporté des matériaux pour bâtir un nouveau Fort, & des marchandises pour le Commerce; qu'ils devoient faire fond sur les secours constants de la Hollande, dont ils avoient éprouvé depuis long-tems l'affection: enfin, par ces artifices, il avoit gagné une grande partie de ces Peuples.

Adresse d'un Gouverneur Hollandois pour gagner les Mores.

Ensuite étant arrivé à Portendic, il avoit écrit au Prince *Alifchandora*,

(17) C'étoit le Vaisseau que montoit M. de Salvvert.

(18) C'est une Commune du Sénégal, où l'on s'assemble tous les ans pour le Commerce.

(19) Cette Isle est à dix-huit lieues d'Arguim, au Sud. On la trouve aussi nommée *Naire*.

Chef More de la Tribu d'*Etaraga* (10), qui avoit été de ses amis dans un autre tems; car Reers avoit déjà commandé dans l'Isle d'Arguin au nom de la prétendue Compagnie de Brandebourg. Il parloit d'ailleurs aussi parfaitement l'Arabe que sa propre Langue, & sa conduite lui avoit attiré l'estime & l'affection des Mores. Aussi avoit-il si bien usé de cet ascendant, qu'Alischandora, malgré le Traité qu'il avoit conclu avec les François en 1717, lui avoit accordé la permission de bâtir un Fort à Portendic, lui avoit promis de le secourir contre ceux qui entreprendroient de s'y opposer, & lui avoit même fourni des hommes pour débarquer ses marchandises, & pour commencer la construction de son Fort. Les Hollandois avoient déjà sur le rivage quatre canons de quatre livres de balle, & trois cens quintaux de poudre, avec les affûts & des boulets, une Garnison bien armée & fournie de provisions, dix mille briques, quatre cent planches de vingt pieds de long, des solives pour les plattes-formes, & une maison de bois qu'il avoit apportée en pièces, & qui n'attendoit que d'être montée. La Galliotte étoit remplie d'autres commodités, qu'ils avoient débarquées à mesure qu'ils avoient chargé leur gomme; de sorte que les François y trouveroient encore seize balles de toile, huit caisses d'armes, quatre milliers de poudre, des barres de fer, deux cens quintaux de tabac, & des matériaux pour construire deux Barques.

La prise de ce Bâtiment, que M. de Salvat envoya au Senegal, & la découverte du projet d'un nouveau Fort, devoir suffire pour allarmer les François, & leur faire prendre de nouvelles mesures. Les plus pressantes étoient de regagner, s'il leur étoit possible, l'esprit d'Alischandora & des principaux Mores de sa Tribu; ou, si l'on ne réussissoit pas par les voies de la douceur, d'y employer la force, en se joignant aux Mores d'Ebreghien leurs plus irréconciliables Ennemis. Il n'étoit pas moins nécessaire d'avoir dans l'Isle d'Arguin un Gouverneur prudent, & capable par de bonnes manieres de rappeler les Mores qui s'étoient retirés, ou de former un nouveau Parti contre les Hollandois. Au lieu de pourvoir au dernier de ces deux besoins, on avoit laissé dans la personne de Duval, l'homme le moins propre à l'emploi qu'il occupoit. Il étoit capricieux, violent, présomptueux, incapable de recevoir un conseil, aussi foible néanmoins & aussi irrésolu dans le danger, que fier & arrogant dans le succès. Loin d'employer la douceur pour gagner les Mores, il commença par les irriter. Ils étoient retournés volontairement de l'Isle de Ner à celle d'Arguin dans l'espérance apparemment d'y être bien reçus par le nouveau Gouverneur; mais l'accueil qu'ils obtinrent de lui fut une volée de toute son artillerie & de sa mousqueterie. Il ne se borna point à cette hostilité. Etant sorti du Fort avec sa Garnison, il fit plusieurs Prisonniers qu'il massacra inhumainement. Sa barbarie alla jusqu'à les faire couper en pièces, & faire exposer des lambeaux de leurs Cadavres sur des poteaux autour de l'Isle, pour faire connoître à ceux qui s'étoient échappés, sur quel traitement ils devoient compter s'ils tomboient entre ses mains. Ils n'eût pas surprenant qu'une si monstrueuse conduite ait rendu les Mores incapables de réconciliation. Ils sont naturellement portés à la vengeance; & les Hollandois, avec leur adresse ordinaire, ne manquèrent pas d'exciter leur ressentiment. Aussi la Garni-

INTRODUC-
TION.

Nouveau Fort
que les Hollan-
dois veulent bâ-
tir.

Mesures que les
François au-
roient dû pren-
dre.

Impudence du
Nouveau Gouver-
neur d'Arguin.

Ses cruautés
sur la garnison.

(10) D'autres le nomment Roi du Pays d'Addi.

INTRO-
DUCTION.

son d'Arguim en éprouva-t-elle bientôt les effets. N'osant mettre le pied hors du Fort, elle y fut arraquée de la dysenterie & du scorbut, qui en firent périr la plus grande partie. Les François n'étoient point accoutumés au climat. La cruauté & la mauvaise foi de leur Commandant leur avoient coupé toutes sortes de secours. En un mot le Fort devint bientôt un Hôpital.

La triste situation où ils se trouvoient réduits est représentée fort au long dans un Journal du sieur *Melay*, Magasinier d'Arguim, dont on se borne à donner ici l'extrait (a).

Mise des Fran-
çois.

Le sieur Roberr, alors Directeur Général, apprenant le fâcheux état du Fort d'Arguim, qui se trouvoit bloqué par une Troupe de Mores furieux, envoya une Barque, nommée la Prompte, avec un renfort d'hommes & de munitions. *Melay*, Auteur du Journal, étoit du nombre. Ce secours arriva au Fort le 7 Juillet 1721. Il trouva que de quarante François qui avoient composé la Garnison vingt-huit étoient morts; & que des douze qui restoit la plupart étoient si malades qu'en moins d'un mois il en mourut six. *Nicolas Both*, ancien Gouverneur Hollandois, qui étoit venu de France avec *M. de Salvart*, étoit resté dans le Fort. Duval autoit étendu son commerce & maintenu sa Garnison, s'il eût été capable de suivre ses avis. Cependant les malheurs dans lesquels il s'étoit précipité & les réprimandes du Directeur Général l'ayant rendu un peu plus traitable, il sentit enfin de quelle importance il étoit pour lui de se réconcilier avec les Mores; & de concert avec *Both*, il résolut de se rendre dans l'Isle de Net, où les Mores étoient retournés, pour leur faire des propositions de paix. Le jour du départ fut réglé; mais Duval se rappelant tous les excès auxquels il s'étoit emporté, manqua de courage au moment qu'il devoit s'embarquer.

Le Gouverneur
cherche à se ré-
concilier avec les
Mores.Both se rend
dans l'Isle de Net
à se réconcilier les
Mores.

Both partit seul, le 12 de Juiller, accompagné d'un Secrétaire, d'un Mоре nommé *Eman*, qui avoit échappé à la fureur de Duval, & de sept Soldats de la Garnison. Il fut reçu civilement par les Mores, qui lui promirent de retourner à Arguim lorsqu'ils auroient appris qu'il en seroit Gouverneur; mais ils protestèrent qu'on ne les y reverroit pas sous le commandement de Duval. *Both* s'efforça de les adoucir par ses promesses. Il les engagea même à lui prêter deux Barques; l'une pour la pêche des Tortues, l'autre pour procurer des vivres à la Garnison du Fort. La seconde étant revenue la première, il l'envoya aussitôt à Arguim, chargée de trente Mourons qu'il avoit achetés, sous la conduite de deux Soldats François & de cinq Mores. Il écrivit en même tems à Duval de traiter humainement les Mores, & de réparer ses cruautés par des caresses. Ce conseil fut suivi fidèlement. Mais Duval dégoûté d'une Commission dans laquelle il s'étoit conduit si mal, prit le parti de se décharger du Commandement sur *Both*, & de se rendre au Senegal.

Ils retournent à
Arguim.

Après son départ, les assurances que *Both* donna aux Mores qu'il ne reviendrait jamais, en attirèrent un grand nombre dans l'Isle d'Arguim. Ils y recommencerent leurs Etablissements. Le Commerce prit bientôt une nouvelle forme, & l'abondance qui regna dans le Fort servit à rétablir la Garnison. On comptoit déjà trois cens Mores dans l'Isle, & les affaires n'auroient pas cessé de prospérer, sans l'imprudente conduite d'un Officier nommé *le Riche*. Cet homme, qui ressembloit à Duval par le caractère, leur donna tant de sujets

(a) Il se trouve dans l'Afrique Occidentale de Labat, Tome I. p. 116.

de mécontentement, qu'abandonnant les Habitations qu'ils avoient sous le Fort, ils allèrent se placer beaucoup plus loin, c'est-à-dire, hors de la portée du canon, pour assurer la liberté de leur retraite lorsqu'ils y seroient forcés par les événemens. Cette déliance causa beaucoup d'inquiétude à Both, tandis que le Riche continua de se rendre odieux par de nouveaux sujets de plainte. Enfin les Chefs des Mores déclarèrent à Both qu'ils étoient déterminés à se retirer encore dans l'Isle de Ner, avec d'autant plus de raison que le Riche se vantoit d'obtenir bientôt le Commandement, & qu'ils le connoissoient aussi méchant que Duval.

Cependant comme Both avoit entr'eux beaucoup d'amis, ils lui donnerent avis que Reers, après avoir trouvé le moyen d'achever son Fort à Portendie, avoit équipé une grande Barque pour venir surprendre Arguim. Il parut en effet, le 30 d'Août; mais, les Mores amis de Both ayant contenu les autres dans la soumission, il manqua son entreprise. Quelque tems après, Both fut informé par d'autres avis qu'il étoit arrivé à Portendie cinq Vaisseaux Hollandois, auxquels on supposoit la même vue. Il n'en pouvoit douter, depuis que le 25 de Septembre il avoit vu dans la Baye d'Arguim une autre Barque avec Pavillon Hollandois, conduite hors d'usage, & dont le but étoit sans doute de s'assurer si le Fort étoit encore entre les mains des François. Aussi-tôt que leur Pavillon avoit paru sur le Fort, la Barque avoit fait divers mouvemens, après lesquels elle avoit enfin jetté l'ancre. Both y avoit envoyé un Charpentier Hollandois du Fort, avec deux François, pour sçavoir ses intentions. Ils avoient rapporté, à leur retour, qu'elle appartenoit à un Vaisseau Hollandois de 24 pieces de canon, qui étoit à l'ancre près du Cap Sainte-Anne, chargé de provisions pour Reers, que les Hollandois croyoient déjà maître d'Arguim.

Quoique le Prince Alifchandota eût assuré Both de son amitié pour les François, & qu'il eût même donné ordre à Reers de quitter Portendie, ces avis demandoient beaucoup de vigilance & de précautions contre une surprise. Both envoya au Senegal, pour solliciter le Directeur General de lui fournir du secours. Mais il apprit, dans l'intervalle, des nouvelles fort chagrinantes. Un More, nommé *Hamet Fonal*, à qui Duval avoit accordé pendant son Gouvernement la permission de commercer sur les Côtes avec le Pavillon de la Compagnie, ayant rencontré la *Curieuse*, Barque Française qui étoit partie du Senegal pour Arguim, & qui avoit échoué près de l'Isle *Texoli*, à cinq lieues d'Arguim, avoit massacré le Patron, nommé *Georges du Boc*, & sept Matelots. Duval même eut le malheur de tomber entre les mains de ce Brigand, qui lui fit porter la peine de son arrogance & de ses cruautés. Il venoit aussi du Senegal, dans une Barque chargée de munitions. Hamet, s'étant joint avec deux petites Bâtimens Moresques, étoit à la pêche aux environs du Cap Blanc, lorsqu'il vit paroître la Barque Française. Il s'en approcha; & montrant à Duval ses propres Passeports, il obtint de monter dans la Barque, où les Mores tuèrent Duval avec seize Matelots François. Ce tragique événement arriva le 16 d'Octobre 1721.

Les François d'Arguim reconnurent facilement leur Barque, lorsqu'ils la virent paroître à la Pointe Sud du Cap Blanc avec trois Batques Mores; mais ne se défiant pas d'une si cruelle trahison, ils n'en furent informés que plusieurs jours après. Both fit mettre aussi-tôt sa Garnison sous les armes. Il se saisit de cinq patens

111 ij

INTRODUCTION.
Nouveaux mé-
contentemens.

Entrées des
Hollandois sur
Arguim.

Faite recon-
naissance d'Alif-
chandota avec
les François.

Prise d'une Bar-
que Française,
& Matelots mas-
sacés.

Duval est tué
dans la Barque.

Précautions du
Gouverneur
d'Arguim.

INTRODUCTION.

de Hamer & de deux femmes de la même Nation. Il arrêta deux Barques qui appartoient aux Mores, & qui étant leur seule ressource pour quitter l'Isle, lui donnerent le pouvoir de les faire rapprocher sous le canon du Fort. Ensuite il dépêcha le *Marbut* (11) ou le Prêtre de l'Isle, avec trois Mores, pour aller déclarer au perfide Hamer que s'il ne se hâtoit de restituer la Barque, ses parens seroient envoyés dans les cachots du Senegal. Mais la Fortune préparoit au Commandant d'Arguim une disgrâce beaucoup plus sensible.

Alifchandora se
débata contre les
Français.

Alifchandora, levant enfin le masque, parut devant l'Isle le 26 d'Octobre, avec des forces considérables, & fit dire à Both qu'étant venu dans la Barque de Duval, avec son frere qui se nommoit Cherigny, & sept Mores, ils le prioient de leur accorder une conférence à bord. Il répondit que ce n'étoit pas l'usage pour un Gouverneur de s'éloigner si fort de sa Place, mais que le Prince seroit reçu avec honneur s'il vouloit prendre la peine de venir dans le Fort. La nuit suivante, quelques Mores se glissèrent sur les Barques qui étoient au pied du Fort, & malgré le feu de la Garnison, les enlevèrent, avec tous les Canots qu'ils purent trouver. Après cette execution Alifchandora ne gardant plus de mesures, débarqua un Corps de quinze cens hommes, & se saisit des deux Citernes. Les Mores qui avoient leurs Habitations près du Fort, les quitterent pour se joindre à leurs Compatriotes; & la seule vengeance que Both en put tirer fut de démolir leurs maisons & de faire transporter les matériaux dans ses murs. Depuis le 27 d'Octobre jusqu'au 16 de Novembre Alifchandora lui fit porter tous les jours de nouvelles propositions, en le pressant de lui rendre le Fort & de se livrer lui-même entre ses mains. Il s'étoit déjà fait de la Riche. Une Barque qui arrivoit du Senegal fut prise aussi par les Mores, quoiqu'au signal qu'elle reçut du Fort elle eût remis à la voile pour s'écarter.

Même que les
Mores font
pourt.

Both voyant son eau & ses provisions diminuer, fit sortir les bouches inutiles. Mais lorsqu'il croyoit sa défense assurée par de nouveaux soins, les Mores firent jouer une mine, qu'ils avoient creusée sous une vieille voûte qui étoit à l'Est du Fort, sans qu'on se fût aperçu de leur travail. Elle causa plus de bruit que de mal. Cependant elle fit sauter une partie de la premiere fortification; & l'ébranlement fut si furieux dans le Fort, que les portes des maisons & des armoires s'ouvrirent avec violence. Both, qui avoit à redouter d'autres périls de la même nature, & qui perdoit l'espérance d'être secouru du Senegal, sans compter que les vivres & les munitions commençoient à lui manquer, fit proposer enfin au Prince Alifchandora de lui remettre le Fort, à condition que les honneurs de la guerre fussent accordés à la Garnison, avec une Barque pour se rendre au Senegal. Alifchandora y consentit; mais le jour suivant il rétracta sa promesse. Dans une situation si désespérée Both prit le parti de faire construire secrètement une Barque, pour se retirer pendant la nuit avec ses gens, avec la résolution d'employer le reste de sa poudre pour faire sauter le Fort à son départ.

Reers, Gouverneur de Portendic, qui étoit d'intelligence avec Alifchandora, fut informé de ce terrible dessein, & se crut obligé de prévenir la ruine du Fort par une composition modérée. Alifchandora se livrant à ses conseils,

(11) Les Français l'appellent *Marabou*, & Jobson *Marbuck*. *Marbut* ou *Morabes*, Quelques Auteurs Anglois écrivent *Mara'sauts*, en Arabe, signifie un Hermite ou un Religieux.

demanda une conference avec les François, à la portée du pistolet de leurs murs. On y convint que la Place seroit rendue, pourvu que Reers parût en personne & se rendit garant de la fidelité des Mores. Mais soit que Reers eût déjà quitté leur Camp, où il étoit venu secrètement avec eux, soit qu'il ne fût pas empressé de paroître dans une occasion de cette nature, il envoya un de ses Officiers, à qui Both fut obligé de remettre le Fort. Alifchandora prit possession du peu de munitions & de vivres qui restoient aux François, & leur fournit une Barque, dans laquelle ils se rendirent à Portendic. Ils étoient au nombre de vingt-cinq. Reers leur rendit, suivant les articles, la *Prompte*, ancienne Barque de Duval, qui les transporta au Senegal le 18 de Janvier 1722.

La Compagnie Françoisé des Indes, qui étoit en possession du Commerce d'Afrique depuis 1717, n'eut pas plutôt appris la perte du Fort d'Arguim, qu'elle résolut non-seulement de s'en remettre en possession, mais encore de chasser les Hollandois de Portendic. Elle équippa, au Port de l'Orient, une Escadre de quatre Frégates & d'une Galliotte, sous le Commandement du Sieur Froger de la Rigaudiere. Le Sieur Brue, nommé Commissaire Général pour le règlement des affaires de la Compagnie en Afrique, s'embarqua sur la même Escadre. On nomme les Vaisseaux & leurs forces :

	Canons.	Hommes.	Capitaines.	Escadre qu'elle envoie.
L'Apollon,	44	347	M. de la Rigaudiere.	7
Le Duc du Maine,	24	200	M. de Joganville.	
Le Maréchal d'Estrées,	22	140	M. de Landouine.	
La Murine,	18	143	M. de la Cliffe.	
L'Espérance,	8	23	M. Hory.	

Cette petite Flotte partit de l'Orient le 8 de Décembre 1722. Mais elle fut arrêtée par les vents contraires jusqu'au 13 de Janvier, qu'elle remit à la voile. A trois lieues de Madere, elle rencontra une Flotte Hollandoise de douze Vaisseaux, qui alloient aux Indes orientales. De part & d'autre on arbora son Pavillon, mais on passa sans se saluer. Le 30 de Janvier M. de la Rigaudiere arriva heureusement à Gomera, une des Canaries, & fit complimenter le Gouverneur par son Major d'Escadre, en lui faisant demander la liberté de renouveler sa provision d'eau. Mais quoique les François produisissent leurs billets de santé, ils trouverent cet Officier inflexible, à cause de la peste qui regnoit encore en Provence. Il leur répondit qu'il y alloit de sa tête, & que ses ordres portoient peine de mort. L'Escadre se trouva forcée de porter vers le Cap-Blanc, où elle arriva le 6 de Février.

Elle y trouva une Galliotte, une Frégate & deux Chaloupes, qui étoient parties du Senegal dès le 2 de Décembre, par l'ordre du Directeur Général, mais qui avoient employé deux mois à doubler le Cap-Blanc. Il leur manquoit une Corvette, nommée *la Bonne aventure*, qui avoit été séparée par le vent, & qu'on suposoit retournée au Senegal, ou jetée peut-être vers les Antilles. M. de la Rigaudiere apprit ici que les Hollandois avoient à l'ancre, sous le Fort d'Arguim, un Vaisseau de vingt-deux pieces de canon, & fut informé par les Lettres du Directeur Général de tout ce qui s'étoit passé au Siège de cette Place. On lui marquoit aussi que le Gouverneur Reers se soutenoit à Portendic avec

INTRODUC-
TION.

Rédaction du
Fort d'Arguim.

La Compagnie
des Indes com-
prend de 17 se-
tablier.

Escadre qu'elle
envoie.

On lui refu-
se l'eau à Gome-
ra.

Elle trouve un
renfort du Sene-
gal au Cap Blanc.

INTRODUC-
TION,

Elle entre à la Baye d'Arguim.

Un Vaisseau
Hollandois leur
échappa.Descente des
Francois dans
l'île d'Arguim.Un commandant
le Fort de la rade.

une petite Garnison , & que les Hollandois avoient reçu avis du dessein des François quatre mois avant leur arrivée. Son inquiétude fut que les quatre Bâtimens du Senegal ayant consumé toute leur eau, ne prissent ce prétexte pour retourner sur leurs traces si les citernes d'Arguim leur manquoient. L'événement justifia ses craintes. Cependant il entra dans la Baye d'Arguim, malgré la difficulté du passage, où l'Apollon échoua sur le banc, & ne put se dégager qu'à la faveur de la marée suivante. Le 12 de Février, toute l'Escadre jeta l'ancre devant l'île, à la distance de cinq lieues.

Dès le lendemain on mit dans les petits Bâtimens, les munitions, l'artillerie & tout ce qui étoit nécessaire pour le Siège. Mais lorsqu'ils s'approchèrent du rivage, ils virent paroître, au Nord-Ouest de l'Escadre, un Vaisseau qui les obligea de retourner vers leur Flotte. Le Commandant détacha aussitôt une Chaloupe, pour l'aller reconnoître & pour observer ses mouvemens. Elle revint le matin du jour suivant; & le Vaisseau étranger parut avoir jetté l'ancre à trois lieues au Nord-Ouest. Alors M. de la Rigaudiere envoya une Barque avec la même Chaloupe, pour l'observer de plus près. Ces deux Bâtimens s'étant avancés à moins d'une lieue du Vaisseau, virent venir à eux sa Chaloupe. Ils en prirent les Matelots pour mettre à leur place quelques-uns de leurs propres gens, & continuèrent de faire voile vers le Vaisseau. Mais étant au-dessous du vent, il lui fut aisé de s'échapper à toutes voiles en leur lâchant sa bordée. Ils apprirent des Matelots qu'ils avoient pris, qu'il se nommoit le Flessingue; qu'il appartenoit à la Compagnie Hollandoise des Indes occidentales; que le nom du Capitaine étoit Jacob Vanderfolk; que l'Equipage étoit de trente-trois hommes, & l'artillerie de dix-huit pièces; enfin qu'il avoit à bord vingt Soldats & un Caporal pour le Fort d'Arguim. Il étoit parti d'Amsterdam le 30 de Novembre 1722. Il avoit relâché le 17 de Décembre à Plymouth, d'où il avoit remis à la voile le 10 de Janvier.

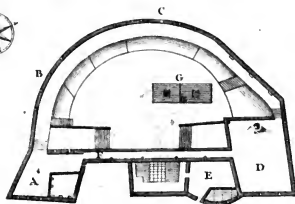
Les Barques, avec les Munitions & les Troupes destinées pour la descente, partirent le seize au matin; mais les vents & les marées devinrent si contraires, que n'ayant pu gagner la pointe Sud de l'île avant le soir, le débarquement fut remis au lendemain. Le 17, deux détachemens, chacun de deux cents hommes, descendirent sans résistance. Ils s'avancèrent vers le Fort, jusqu'à la portée du canon; & Careron, Commis de la Compagnie, fut envoyé avec un Trompette pour sommer le Gouverneur de se rendre. On fit dire en même tems au Capitaine d'un Vaisseau Hollandois qui étoit sous le Fort, de se retirer, & d'aller mouiller librement près de l'Escadre Française, parce qu'il n'y avoit pas de guerre entre la France & la Hollande. Careron avoit ordre de réclamer cinq prisonniers François qui étoient dans le Fort.

Reers, qui en étoit le Gouverneur, répondit que la garde de cette place lui ayant été confiée, il étoit résolu de la défendre jusqu'à l'extrémité; que Both la lui avoit vendue, & qu'il la tenoit du Roi de Prusse pour la somme de trente mille rixdalles. A l'égard des cinq François que M. de la Rigaudiere faisoit réclamer, il protesta que trois d'entre eux s'étoient engagés volontairement dans la Garnison; que les deux autres, qui étoient MM. le Riche & du Vaux, lui avoient été remis par Alifchandora pour la somme de six cents rixdalles qu'ils lui devoient, & qu'en payant cette dette, on pouvoit compter d'obtenir leur liberté,

Lc

PLAN DU FORT D'ARGUIM

Pris par M^r Perrier de Salvart le 8 Mars 1721.



Echelle de 20 Toises



- A. Bastion de la Pente qui a 4 faces, 4 Canons de 8^{es} de Bale, et 3 de 3^{es}
- B. Batterie de 4 Canons de 4^{es} de Bale qui battent à la Mer
- C. Batterie de 4 Canons de 6^{es} avec 4 autres pions de 3 onces, une Courte au milieu de la Batterie, de plus 3 pions d'une livre qui battent à la Mer
- D. Bastion qui a 4 faces, 2 Canons de 24^{es} et cinq autres de 3^{es} de plus un mortier de fonte de 5^{es} de Bombe, sur le Bastion une Plateforme
- E. Dans la demi-Lune 2 Canons de 24^{es}
- F. Sur le Fosse le long de la muraille de la fausse porte il y a 4 Pièces d'une livre
- G. Les Citerne.

Le même jour, M. de la Rigaudiere fit avancer ses Troupes au Nord de l'Isle, & détacha trois Compagnies pour prendre possession des Citermes. En passant devant le Fort elles esluierent huit ou dix coups de canon, mais sans aucune perte. Elles trouverent la grande Citerme remplie de pierres, de sable, & de carcasses de bêtes. Il restoit un peu d'eau dans la petite, mais qui sentoit le sel. Le tems ayant manqué aux Alliés pour la remplir, ils n'avoient trouvé que cet expédient pour la corrompre. Une partie des François entreprit de nettoyer la grande Citerme, tandis que les autres firent avancer l'artillerie. Les Hollandois firent une sortie la nuit suivante, dans l'espérance d'enlever deux pièces de canon, qui étoient près des Citermes; mais ils furent contraints de se retirer. Le 18, après des efforts inutiles pour nettoyer les Citermes, les Officiers de la Flotte jugerent dans un Conseil que la disette d'eau ne permettoit pas d'entreprendre un siège long & difficile. M. de la Rigaudiere fit signer cette délibération par tous les Officiers Généraux, ce qui n'empêcha pas M. de Brue de protester au nom de la Compagnie des Indes contre treize articles du Mémoire, en répondant particulièrement à celui de l'eau, qu'il auroit été facile d'en tirer du Senegal. L'artillerie & les Troupes n'en furent pas moins rembarquées le jour suivant. Cependant l'Escadre continua de demeurer à l'ancre dans la Baye jusqu'au 25, qu'elle mit à la voile pour le Cap-Blanc. Elle y arriva le 27. Après y avoir passé trois jours à l'ancre elle fit voile à Portendic, pour ruiner le Fort Hollandois dans sa naissance, & cette expédition lui ayant mieux réussi que la première, elle se rendit de-là au Senegal.

La disette d'eau
les force de se re-
tirer.

Cependant le mauvais succès de celle d'Arguim rebuta si peu la Compagnie des Indes, qu'ayant équipé une nouvelle Escadre, elle en donna le commandement à M. de Salvert, qui s'étoit rendu maître de ce Fort en 1721. Il partit de France au mois de Janvier 1724, avec toutes les munitions qui pouvoient assurer son entreprise; sur-tout avec d'excellens Officiers & trois Compagnies de Marine. Le mauvais tems l'obligea de relâcher aux Canaries, où il prit des rafraichissemens; après quoi remettant à la voile le 7 Fevrier, il arriva le 14 devant l'Isle d'Arguim. Il fit sa descente avec tant de diligence, que les Hollandois surpris, n'eurent le tems, ni de faire des retranchemens, ni de corrompre les Citermes. M. de Rambures fut envoyé immédiatement pour se saisir de la plus grande, & pour reconnoître la cause d'un feu qu'on avoit aperçu devant le Fort. Il revint avant la nuit. La Citerme n'avoit pas reçu d'altération. Les Alliés n'avoient pas de Garde avancée; & les flammes qu'on avoit vues venoient de l'Habitation des Mores, que les Hollandois avoient pris le parti de réduire en cendres.

Nouvelle pré-
paratifs des Fran-
çois contre Ar-
guim.

M. de Salvert
est chargé de l'en-
treprise.

Le 15, à la pointe du jour, M. de Salvert fit avancer ses Troupes sur une seule colonne, & se campa vis-à-vis du Fort, à la portée du canon, derrière la courtine, où M. de la Rigaudiere s'étoit campé l'année précédente. Il détacha quelques Soldats pour se saisir de la petite Citerme, & lui-même il alla choisir un lieu pour y dresser ses batteries. En s'avancant dans cette vue, il découvrit un Corps de Mores qui marchaient vers la petite Citerme; ce qui l'obligea d'envoyer M. de Fremigan avec quinze Grenadiers, pour soutenir son détachement. Cet Officier trouva les Mores déjà repoussés. Les Citermes étoient remplies d'excellente eau; secours qui contribua beaucoup au succès

Il met le siège
devant le Fort.

INTRODUCTION.

du siège. A quatre heures après midi , les Troupes Françoises se postèrent dans un lieu à couvert de l'artillerie du Fort. Le 16, un Officier, nommé M. de la Rue, avec toutes les Barques de l'Escadre, prit possession d'une petite Crigue au Sud-Ouest de l'Isle, & si voisine du camp, qu'on y pouvoir faire passer aisément les provisions. Le même jour, M. de Salvert fit l'essai de quelques pieces de campagne d'une nouvelle forme, & trouva qu'elles porteroient au-delà du Fort. Pendant la nuit suivante, M. Belugard fut employé à dresser les batteries.

Le 17, à huit heures du matin, les Mores firent une sortie; & s'étant divisés en deux corps, ils allerent attaquer les Citernes à la faveur de l'artillerie du Fort. Mais ils furent repoussés avec perte de quelques hommes. Le même jour, M. de Salvert envoya deux Chaloupes commandées par les sieurs Dupuis & Courtois, pour croiser au Nord de l'Isle, & couper la communication du Fort avec le Continent. Le travail des batteries fut si ardent le 18, que les canons & les mortiers furent en état de jouer le 19. Alors le Commandant François envoya un Trompette aux Alliés, pour leur proposer de se rendre. Ils demanderent jusqu'au lendemain pour délibérer. Ce remis fut employé par les François à perfectionner leurs batteries. Le jour suivant, qui étoit le 20, M. de Saint Pierre, déguisé en Trompette se presenta devant la porte du Fort, pour recevoir la réponse à laquelle on s'étoit engagé. Il avoit ordre de faire des observations qui surpassoient les lumières d'un simple Soldat; mais on le pressa de retourner au camp pour demander encore un jour de délai. Il fut renvoyé avec la même diligence, pour déclarer que si l'on tardoit un moment de plus à se rendre, le feu des batteries alloit commencer. Dans le chagrin d'un ordre si précis, le Gouverneur répondit brusquement qu'il se pendroit plutôt que de se deshonorer par une lâcheté, & qu'il se défendrait jusqu'à l'épuisement de ses forces.

On commença sur le champ à tirer. Le feu fut si vif, que dès la troisième bombe, le Gouverneur arbora le Pavillon blanc. Messieurs de Belugard & de Barilly furent envoyés pour savoir ses intentions. Il demanda encore quarante-huit heures pour délibérer. Mais cette proposition ayant été rejetée, il délivra le Riche & de Vaux, qui étoient prisonniers dans le Fort, & donna des otages, tandis qu'on régla la Capitulation. Les articles furent, 1°. Que les appointemens dus à la Garnison par la Compagnie des Indes, seroient payés sur les effets qui se trouvoient dans le Fort. 2°. Qu'elle sortiroit immédiatement avec son seul bagage. Aussi-tôt que le Traité fut signé, M. de Salvert s'étant avancé avec ses Troupes jusqu'à la porte du Fort, trouva le Gouverneur qui lui présenta les clefs. Mais comme la porte étoit encore bouchée, les François furent obligés de passer sur le mur avec des échelles, tandis qu'on travailloit à rendre l'entrée libre.

M. de la Morre, nommé Gouverneur par la Compagnie, fut laissé dans l'Isle d'Arguin avec une Garnison, un Major, un Magasinier, trois Secrétaires & un Chirurgien; après quoi l'Escadre Françoisse fit voile à Portendic, où elle arriva le 1 de Mars 1724.

Portendic, ou plutôt *Portodali*, que les Mores nomment (22) *Goura*,

(22) On *Jou*, ou *Gioura*. C'est le même lieu que *Penha* ou *Pensa*, appelé aussi *Raal-gar*, qui, suivant Barbot, est à sept lieues au Sud des Sept-montagnes, & quarante-cinq

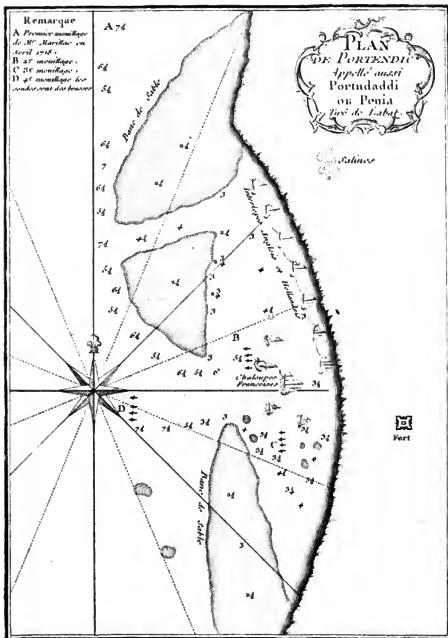
Le Gouverneur
fait même de vou-
loir le défendre.

Arguin repris
par les François.

Capitulation.

M de la Morre
nommé Gouver-
neur.

nil. 2.



Tom. II. N^o 17.

est une Baye située entre Arguim & le Senegal. Elle est à dix-huit degrés six minutes de latitude du Nord. Deux grands bancs de sable, qui n'ont que deux ou trois brasses d'eau, & qui joignent des deux côtés le Continent, lui servent de défense naturelle, & forment, au milieu, un Canal d'environ quatre vingt brasses de largeur, où la profondeur de l'eau est depuis cinq jusqu'à sept brasses. Celle de la Baye est depuis quatre jusqu'à six; mais pendant une grande partie de l'année, la violence de la mer y rend l'ancrage fort dangereux. Elle a d'ailleurs un inconvénient fort considérable. C'est qu'un Vaisseau qui manque la latitude en venant du côté de l'Ouest, ne trouve pas facilement le Canal. Du côté du Sud on s'y trompe moins, parce qu'entre l'embouchure du Senegal & Portendic, il n'y a pas de Baye, ni même de Crique remarquable, & qu'on n'y voit qu'une Côte brisée, avec de petites hauteurs par intervalles, jusqu'à trois lieues de Portendic, où la terre venant à s'abaisser, offre un rivage uni, & forme une petite Crique, que les François ont nommée le petit Portendic. Au Nord de cette Crique, on trouve quelques éminences, qui forment la pointe Sud de la grande Baye. Quand on est vis-à-vis cette pointe, il faut tenir pendant trois lieues Nord quart Nord-Est.

Au Nord des éminences qu'on vient d'observer, on a trois lieues d'un rivage bas & uni, au milieu duquel il se trouve trois arbres, également éloignés l'un de l'autre. Plus loin au Nord, il s'en trouve un quatrième, qui est seul, près de deux collines rondes, qu'on prendroit, dans un espace si bas, pour deux Vaisseaux à la voile. Voilà les meilleures marques de terre pour ceux qui arrivent du côté du Sud. Mais on ne les distingue pas si facilement du côté de l'Ouest, parce que la terre est fort basse, & que les bancs ne permettent pas de s'approcher assez du rivage. A l'Est & à l'Ouest de Portendic, on trouve, à la distance de cinq lieues, huit ou neuf brasses d'eau. A deux lieues & demie, on trouve encore sept brasses; mais c'est là que commence le banc, qui s'étend Nord-Ouest quart d'Ouest, & Ouest-Nord-Ouest, & qui n'a guères que trois brasses & demie de fond. Au Sud de la Baye, on découvre encore dix ou douze petites éminences; & la terre, du côté du Nord, paroît verte & unie, avec un Palmiste sur une pointe, à une lieue du rivage. Pour reconnoître ces marques, il faut nécessairement renir un Matelot au perroquet, d'où il apercevra aussi une saline qui se présente comme un lac, à deux cens pas dans les terres. Mais en approchant de Portendic, la prudence demande qu'on avance toujours la sonde à la main, & qu'on se fasse même précéder d'une Barque, jusqu'à ce qu'on ait trouvé le Canal, & qu'on l'ait entièrement passé.

Aux mois de Novembre, de Décembre, & de Janvier, les vents sont Nord-Ouest dans la Baye, & rendent la mer si grosse, qu'un Vaisseau perd quelquefois deux ou trois cables dans une nuit, & n'évitcroit pas d'être jetté sur le rivage, s'il n'avoit toujours d'autres cables prêts. Le parti le plus sûr est d'amarrer au Nord-Est ou au Sud-Ouest. Aux mois de Février, de Mars, d'Avril & de May, les vents sont ordinairement de terre depuis le lever du Soleil jusques vers midi, que ceux de mer s'élèvent généralement du Nord-Nord-Ouest au Nord-Ouest. C'est la meilleure saison pour le Commerce de la Baye,

lieues au Nord du Sénégal. Il dit aussi que Gommès, après avoir perdu le Port d'Arguim. Description de la Guinée, p. 331.

K k k ij

INTRODUCTION.

Description de la Baye de Portendic.

Difficulté de la reconnoître.

Marques de terre.

Vents, & renient du côté de la Baye de Portendic.

INTRODUCTION.

Il manque d'eau, mais le poisson y abonde.

Expédition des Français contre les Hollandais de Portendic.

M. de la Rigaudière entre dans la Rade.

Il entre dans le Fort. Son traité avec les Mores.

& celle où la contrebande y est dans sa plus grande chaleur. Aux mois de Juin, de Juillet, d'Août, de Septembre & d'Octobre, qui sont ici la saison des orages, les vents d'Ouest-Sud-Ouest, Sud-Ouest, & quelquefois Sud, rendent la Baye absolument inaccessible. Les flots s'enflent si furieusement sur la barre, que l'approche en est également dangereuse & terrible.

Un autre défaut de la Rade de Portendic, c'est qu'elle n'a pas d'eau fraîche, ou qu'il faut l'aller chercher fort loin dans les terres, avec autant de difficulté que de danger. Aussi prend-on le parti d'en acheter des Mores, qui la vendent cher, quoique fort mauvaise. En récompense, la Baye a beaucoup de poissons de diverses especes, telles que la Dorade, la Sole, la Parque & la Vieille. Les Vaisseaux qui s'y arrêtent en sont toujours bien fournis, & les Hollandois y envoient souvent des Batques chargées de sel, qui prennent leur cargaison de poisson pour les Côtes de Guinée.

Lorsqu'ils eurent perdu l'Isle d'Arguim en 1721, ils se retirèrent à Portendic, où l'on a vu qu'avec le secours de quelques Vaisseaux arrivés de Hollande ils bâtirent un Fort de bois sous la conduite du Gouverneur Reers, & sous la protection des Mores. C'étoit une ressource pour leur commerce dans le Pays, mais fort préjudiciable à celui des Français. Reers, par l'ascendant qu'il avoit sur l'esprit d'Alifchandora, Chef des Mores, trouva le moyen, comme on l'a rapporté, de rentrer dans Arguim en 1722, sans abandonner l'Etablissement de Portendic. M. de la Rigaudière ayant manqué de succès contre Arguim en 1723, retourna vers Portendic, dans l'espérance d'y attaquer plus heureusement les Hollandois. Il y jeta l'ancre le 4 de Mars, vis-à-vis l'Habitation des Mores, auxquels il fit annoncer par le sieur Both, qu'il étoit venu pour renouveler paisiblement le Traité de 1717. Deux Mores, qui se rendirent aussitôt à bord du Commandant, lui dirent qu'Alifchandora n'étoit éloigné que de deux journées avec ses Troupes, & que les Hollandois ayant abandonné le Fort, les Mores s'en étoient mis en possession. Comme la nuit approchoit, ils promirent de revenir à bord le jour suivant. Ils furent fidèles à cette promesse. L'un d'entre eux, qui se nommoit Ibrahim, ayant reconnu M. Brue, témoigna une vive joie de le revoir, & confirma tout ce qu'il avoit dit la veille. Là-dessus, M. de la Rigaudière prit la résolution d'entrer dans la Rade, sur le *Maréchal d'Estrées*, accompagné seulement de quelques Chaloupes bien armées, pour commencer une négociation avec *Bovali*, ou *Abu-Ali*, qui commandoit dans le Fort. Both étant descendu au rivage, revint bientôt avec deux orages, de la part de Bovali, qui en demandoit aussi de celle des Français. On lui envoya le sieur le Berg. La joie de Bovali fut extrême à la vue de M. Brue, qu'il nomma son pere, en protestant que son arrivée lui faisoit oublier tout ce qu'il avoit souffert de l'injustice & des cruautés de Duval. Brue prit avantage de cette disposition pour renouveler le Traité en quatre Articles. 1°. Qu'Alifchandora restitueroit à la Compagnie Française le Fort de Portendic, alors entre les mains de Mores, avec la liberté d'y mettre une Garnison. 2°. Qu'il rappelleroit les Mores qui étoient dans l'Isle d'Arguim avec les Hollandois. 3°. Que dans toutes les occasions il protégeroit les Français & leur commerce. 4°. Qu'il ne vendroit, & ne permettroit que ses gens vendissent de la gomme, qu'à la Compagnie. Du côté des Français, la Compagnie promettoit d'envoyer tous les ans deux Vais-

seaux, avec des marchandises, pour le commerce des gommés, chaque quintal devant peser sept cens livres; & de payer les droits ordinaires. Ce Traité fut signé le 6 de Mars 1723.

Le même jour, M. de la Rigaudière, avec six Officiers & vingt Soldats, prit possession du Fort. Mais il en trouva la situation fort désavantageuse. Cet ouvrage des Hollandois étoit dans un marais salé, cinq cens toises à l'Est de l'Habitation des Mores. De l'autre côté, à deux cens toises du Fort, il y avoit une autre Habitation; & ces deux Villages, ou ces deux Villes ensemble, contenoient trois ou quatre cens Habitans. Le Fort étoit bâti de bois, & consistoit dans un double enclos de planches, qui avoit huit pieds de hauteur en dehors. Le pied de cette palissade étoit joint par deux solives, & le haut par une seule, mais les planches étoient si serrées, qu'elles paroissent à l'épreuve du mousquet. Le sommier étoit garni de pointes de fer. A chaque angle du Fort il y avoit deux embrasures, pour autant de pièces de canon. Cependant il ne s'en trouva que cinq pièces sur les platte-formes, qui étoient des terre-plains revêtus de pierre. Au centre de la Place, les Hollandois avoient élevé une grande Maison de bois, avec des magasins & plusieurs salles pour servir de logement à la Garnison. Le Fort étoit environné de deux fossés, larges de six pieds & de la même profondeur, séparés par une levée très-étroite & demi-pleins d'une eau fort puante.

Diverses raisons portèrent le Conseil à garder ce poste; mais la principale vûe des François fut d'empêcher qu'il ne tombât dans les mains des Anglois, qui traitoient depuis quelque tems avec Bovali pour obtenir la liberté de s'établir à Portendic. M. de la Rigaudière donna le Gouvernement au sieur Marion, contre l'inclination de M. Brue, qui lui connoissoit l'humeur trop vive pour le commerce des Mores. Mais on lui devoit ce dédommagement pour le Gouvernement d'Arguin, qui lui avoit été promis. Ses appointemens annuels furent réglés à dix mille quatre-vingt livres, outre deux mille cent livres pour sa table. On lui laissa, pour Garnison, trente-deux Soldats François & six Esclaves Nègres. Sa Commission fut signée le 9 de Mars; & le même jour, M. Brue régla divers articles avec Bovali, pour l'entretien du Fort. Mais l'expédition d'Arguin ayant été différée de quelque tems, M. Marion qui se voyoit enlever ses espérances, s'ennuya bientôt à Portendic, & demanda instamment d'être rappelé. M. Brue, alors Directeur Général, lui envoya pour Successeur le sieur de l'Escaude, à bord du Vaisseau de M. de Landouine. Ils arrivèrent à Portendic le 15 d'Avril 1723. M. de Landouine y trouva la Garnison si mécontente du Pays, que personne n'ayant voulu se charger du Commandement, ni même demeurer plus long-tems dans un lieu si triste & si mal sain, il fut obligé de prendre tout le monde à bord. Mais ce ne fut pas sans avoir encloué le canon & démolí le Fort, ce qui désobligea beaucoup les Mores & devint fort nuisible aux intérêts de la Compagnie.

Il patoit par la Relation du second Voyage de M. de Salvart à l'Île d'Arguin en 1724, que les Hollandois rétablirent le Fort de Portendic. Après avoir remis les François en possession d'Arguin, ce Commandant fit voile à Portendic, où il arriva le premier de Mars. Tandis qu'il cherchoit un lieu commode pour sa descente, les Hollandois firent feu sur lui du Fort, & d'une batterie de cinq canons qui étoit posée sur le rivage. Mais les Troupes Fran-

INTRODUCTION.

Situation de Fort Hollandois.

Les François prennent le parti de le garder.

Ils l'abandonnent en 1723.

Les Hollandois le rétablissent.

INTRODUCTION.

Il est repris par les Français.

Etablissement des Français au Fort Saint-Louis.

coïses ayant débarqué dans une petite Baye, une lieue au Nord-Ouest du Fort, ils y mirent le feu & l'abandonnerent, quoiqu'Alifichandora n'en fût qu'à deux lieues avec six cens Mores, & qu'il n'attendit qu'un renfort pour les secourir. Le nouveau Fort étoit de bois comme le premier, avec huit pointes en forme d'étoile, sur un espace de cinquante pieds carrés. Il avoit été bâti près de l'ancien Fort, mais dans une situation plus avantageuse. Depuis cette expédition les François ont entretenu constamment un Comptoir à Portendic, sous la dépendance de celui d'Arguim.

Leur second Etablissement sur la même Côte est celui du Fort Saint Louis dans l'Île du Senegal. Cette Île est située à l'embouchure de la rivière du même nom. C'est la résidence du Directeur Général, & le centre des affaires de la Compagnie. La situation du Fort est avantageuse, quoiqu'il soit fort petit. Barbot le représente comme un lieu si mal fortifié, qu'il n'a pour sa défense (23) qu'une palissade avec un mur de boue, & trois batteries de canon, au nombre de quinze pièces. Mais il a changé de face depuis la description de Barbot. Labat raconte qu'il n'y reste (24) que quatre vieilles tours des anciennes fortifications; qu'elles sont de bonnes pierres, & couvertes de tuile. Aux murs de boue, on en a fait succéder de plus solides, avec plusieurs ouvrages avancés. L'artillerie est d'environ trente pièces, & la Garnison convenable à l'importance de la Place. Suivant la Relation de Barbot, James Booker, Agent général de la Compagnie Royale d'Afrique à Gambia, s'empara le 1 de Janvier 1692, de l'Île du Senegal, dont les François étoient en possession depuis cinquante ans. Desmoulins leur Gouverneur se rendit sans résistance; mais Booker n'y trouva que les quinze pièces de canon, dont parle Barbot. Il donna au Fort le nom de *William-Mary* (25).

Labat assure que le Fort du Senegal (26) n'a jamais changé de Maître. Cependant, quelques pages après, il reconnoît qu'il fut surpris par les Anglois, & qu'ils en conservèrent la possession pendant cinq ou six mois. Mais il ajoute que sans leur laisser le tems de s'y fortifier, & de gagner les Habitans naturels du Pays, un Capitaine François, nommé Bernard, les en chassa, avec un seul Vaisseau, qu'il nomme *le Leger*.

Etablissement des Français au Fort Joseph.

Le troisième Etablissement des François est le Fort & le Comptoir de Saint Joseph, à trois cens lieues dans la rivière du Senegal, près d'un village des Negres, nommé *Munkana*. Ils en avoient formé un autre de même nom, plus loin encore sur la même rivière, dans le second voyage de M. Brue en 1699. Mais Labat raconte que les *Marbuts* ou les Mores de Dramanet, Village voisin, s'apercevant qu'ils se rendoient les maîtres du commerce, se repentirent bientôt d'avoir contribué à leur Etablissement. Leurs artifices, soutenus secrètement par les Anglois (27) de Gambia, altérerent tellement les dispositions des Negres du Pays, que s'étant soulevés en grand nombre, ils investirent le Fort de Dramanet. Dans l'impossibilité de défendre un si mau-

(23) Description de la Guinée, p. 12. On trouvera ici, à l'article du Senegal, des observations plus étendues sur cet Île.

(24) Labat, Afrique Occidentale, Vol. II.

P. 210.

(25) Barbot, *ubi sup.* p. 483.

(26) Labat, *ubi sup.* Vol. IV, p. 108.

(27) Labat ne dit pas d'où étoient ces Anglois, & ne cite aucun garant de ce qu'il raconte; mais ce ne pouvant être que les Anglois de Gambia.

vais poste, les François y mirent le feu, & s'étant embarqués sur la rivière au travers de mille dangers, ils regagnerent l'île de Saint Louis. Cette disgrâce leur arriva le 23 de Décembre 1702.

En 1713, M. de Richebourg, Gouverneur de Gorée, forma le nouvel Etablissement de Mankaner, qui porte le nom de Fort de *Saint Joseph*, & qui est bien fortifié. Il a dans sa dépendance le petit Fort de *Saint-Pierre*, près de *Kaniura*, sur la rivière de Falemé, dans le Royaume de Galam; poste important, parce qu'il commande l'entrée du Royaume de Bambuck, qui est riche en mines d'or.

Les François ont un quatrième Etablissement sur la Côte Occidentale d'Afrique, qui se nomme l'île & le Fort de Gorée. Ce nom lui vient des Hollandois, qui l'ont tiré d'une Ville de Hollande. Mais suivant Barbot, (28) les Habitans du Pays le nomment *Bafaguiche*. Reynolds, dans son voyage, le représente comme un lieu de commerce, sous le nom de (29) Bésaguiche. L'île n'a pas plus de quatre cens vingt toises de longueur, & sa plus grande largeur n'est que de cent vingt; de sorte que sa circonférence ne surpasse pas deux mille d'Angleterre. Elle s'étend Nord-Nord-Ouest, & Sud-Sud-Est, à une portée de canon du Continent. Sa situation la rend presque inaccessible par la multitude de rocs qui l'environnent. Elle n'est ouverte qu'à l'Est-Nord-Est, par une petite Baye d'environ vingt toises de largeur; entre deux pointes, dont l'une nommée *la Pointe du Cimetière*, est assez élevée; & l'autre, beaucoup plus basse, est défendue par une pointe de sable, où la Mer bat avec tant de violence, qu'on s'en aperçoit de fort loin au bruit & à l'écume des flots. L'ancrage est fort bon autour de l'île, & sur-tout dans la Baye. Barbot dit que (30) la partie montagneuse de l'île ne laisse pas d'être platte au sommet; mais qu'elle ne produit que des roseaux & des joncs, qui servent de retraite à quantité de pigeons sauvages. Le fond du terroir est une sorte de sable rougeâtre, qui n'a ni bois, ni eau, ni pâturage. Les Citernes sont remplies de l'eau qu'on apporte du Continent. La Garnison ordinaire du Fort est d'environ trois cens hommes, en y comprenant les *Lapots*, ou les Nègres libres. L'île de Gorée n'a qu'un endroit propre au débarquement; & l'accès de ce lieu même est fort difficile (31).

Labat observe qu'elle fut cédée aux Hollandois en 1617, par *Biram*, Roi du Cap-Verd. Ils y bârirent un Fort, qu'ils nommerent *Nassau*, sur un roc situé au Nord-Ouest; mais ne le trouvant pas capable de défendre la Rade, ils en bârirent un second, sous le nom de Fort d'Orange, un peu plus bas, & dans un lieu qui commande en effet le lieu du débarquement. Ils conserverent cet Etablissement jusqu'en 1663, que l'Amiral Holmes les en chassa. Cependant les Anglois s'y maintinrent si mal, que dès l'année suivante, Ruyter s'étant présenté avec une puissante Escadre, obligea le Gouverneur, nommé *Abercromby*, de se rendre à discrétion. Les Hollandois augmentèrent leurs fortifications & vécurent paisibles jusqu'en 1677. Mais une Escadre d'onde Vaisseaux de guerre François, sous le commandement du Comte d'Étrées, vint troubler leur repos le trente d'Octobre. Dès le jour suivant, Hapsac,

INTRODUCTION.

Formé par M. de Richebourg en 1713.

Quatrième Etablissement des François à Gorée.

Description de cette île.

Son différend.

(28) Description de la Guinée, p. 20.

(29) Voyez ci-dessus au Vol. I.

(30) Barbot & Labat, *ibid. sup.*

(31) Voyage d'Issiny, par Loyer, en 1701, p. 47.

INTRODUCTION.

Gouverneur Hollandois, fut sommé de se rendre; & fut son refus, les François se préparèrent à faire leur descente sous le canon de leurs Vaisseaux. A cette vue les Hollandois abandonnerent le Fort d'en-bas pour se retirer dans l'autre, où demandant bientôt à capituler, ils le rendirent à discrétion.

Le Comte d'Etrées trouva la Place en fort bon état. Le Fort intérieur étoit monté de quarante-deux pièces de canon, & les fortifications soigneusement entretenues. Mais ses instructions ne portant pas de le conserver, il démôla le Fort d'en-haut & démantela l'autre; après quoi il fit voile en Amérique. M. du Casse, qui étoit alors sur la Côte d'Afrique avec un Vaisseau de guerre de quarante pièces de canon & de deux cens cinquante hommes, ayant appris la résolution du Comte d'Etrées, se rendit à Gorée le 15 de Novembre 1677, & prit possession de l'île au nom de la Compagnie Française du Senegal. Il conclut un Traité de Commerce avec les Rois Nègres de *Ruffeo*, de *Joal* & de *Portodali*, aux mêmes conditions que les Hollandois lorsqu'ils étoient en possession de Gorée. A son retour en France, sa conduite fut approuvée de la Cour, qui le renvoya l'année suivante en Afrique, avec des présents pour les Rois Nègres. La paix de Nimègue, qui fut conclue la même année, assura aux François toutes leurs conquêtes d'Afrique. Ils firent rétablir le Fort inférieur de Gorée sur ses anciens fondemens. Les courtines & les demi-bastions furent élevés à la hauteur de seize pieds. Le Fort d'en-bas reçut le nom de *Vermandois*, (32) & l'autre, celui de *Saint Michel*.

Elle demeura aux François par la paix de Nimègue.

Les Hollandois tentent inutilement d'y rentrer.

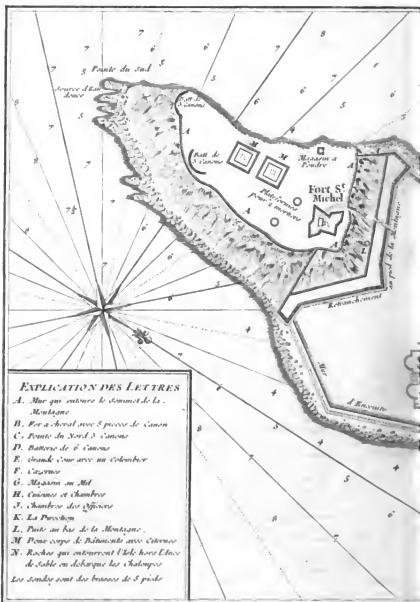
En 1679, les Hollandois tentèrent de se remettre en possession de Gorée. Ils envoyèrent un grand Vaisseau, nommé le *Château de Carosfil*, sous le Commandement du sieur *Huybert*, avec ordre de surprendre l'île de Gorée & tous les Etablissements des François sur la même Côte. Malheureusement pour Huybert, du Casse étoit déjà dans ces Mers avec son Escadre. Après avoir employé la douceur pour engager le Commandant Hollandois à se retirer, s'apercevant qu'il entretenoit des intelligences avec les Nègres, & qu'il s'efforçoit de les exciter à la révolte, il se crut obligé de saisir son Vaisseau, dont il envoya l'Equipage au Château de Mina. Un autre Vaisseau Hollandois, qui arriva dans la même vue, eut la prudence de se retirer au premier avis. Quelque tems après, Hapfac, ancien Gouverneur de Gorée, parut sur la Côte, avec un Vaisseau de guerre, pour encourager les Nègres à se soulever contre les François, & les porta effectivement à piller les Comptoirs de *Portodali* & de *Joal*. Mais du Casse, revenant à propos de la Gambia, mit Gorée à (33) couvert, & rendit ses représailles si vives, que les Rois Nègres n'eurent plus d'empressement que pour la paix. En 1697, le sieur Brue, envoyé à Gorée par la Compagnie, trouva les deux Forts en mauvais état. Il y fit toutes les réparations que le tems permettoit. Le Fort de Saint-Michel fut monté de vingt-quatre pièces de canon; & l'autre, qui prit le nom de Saint François, de vingt-huit pièces. Les fortifications ayant continué d'être en-

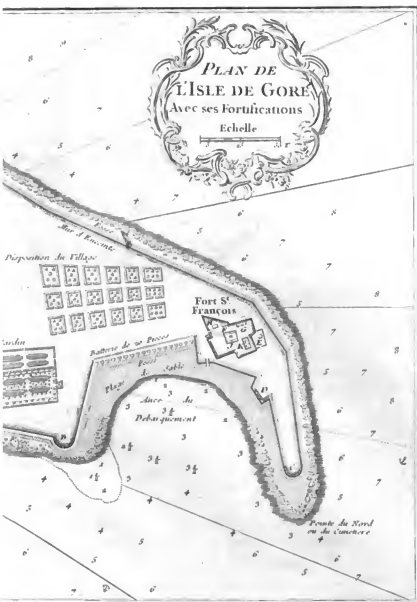
C'est à l'époque qu'imposait son nom.

(32) Labat, *ubi sup.* Vol. IV. p. 113. & suiv.

(33) Barbot dit que le 4 de Février 1693, les Forts de Gorée furent pris par *Bocher*, Général des Anglois de la Gambia, & que *Felix*, Gou-

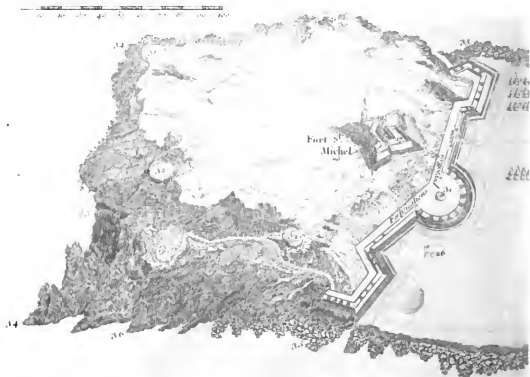
vernement de l'île se rendit à discrétion; mais qu'elle fut reprise en 1693. par les François, *ubi sup.* p. 424. qui rebâtirent alors le Fort de Saint Michel.





PLAN DE L'ISLE DE GORE.

Echelle de cent toises.

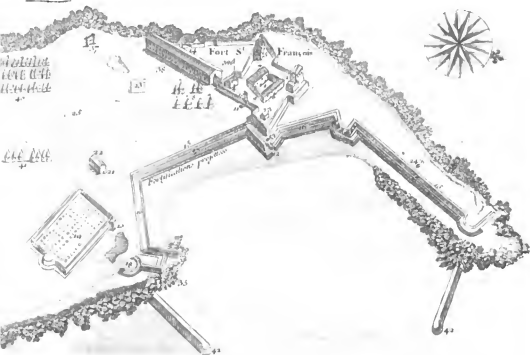


Explication des chiffres.

- | | | |
|---|------------------------------------|---|
| 1. Cour du Fort d'Orléans. | 7. Logis des Eclaireurs. | 16. Plate-forme d'artillerie de six pièces. |
| 2. Maison du Gouverneur. | 8. Casernes. | 17. Fosse de six pièces de canon. |
| 3. Corps de Garde. | 9. Escaliers. | 18. Fossé de six pièces. |
| 4. Cuisine. | 10. Entrée du Fort. | 19. Jardin. |
| 5. Munition. | 11. Canons pour défendre l'entrée. | 20. Logement du Jardin. |
| 6. Quartier des Officiers, avec la Chapelle, et des magasins de vivres. | 12. Lieu du débarquement. | 21. Bunkerie. |
| | 13. Barrière. | 22. Fosse. |
| | 14. Latrines. | 23. Cimetière. |
| | 15. Fortifications projetées. | 24. Columbar abattu. |

F. Duc L'Esclap.

2, sur les dessins du S^r Compagnon.



25. Petite Citernes.
26. Grande Citernes.
27. Cour du Fort S^t Michel.
28. Cour de Garde, et deux petites
magazines au dessous.
29. Porte d'entrée du Fort.
30. Magasin à poudre.
31. Fossé à cheval.
32. Batterie.

33. Rue perpendiculaire.
34. Pontons de bois, qui servent
sur la mer.
35. Arrière de terre.
36. Route à fleur d'eau.
37. Porte maritime.
38. Logis des Esclaves et Magasin
maritime.
39. Cour des Esclaves.

40. Logis des Nègres libres.
41. Logis des Bombardiers, et puis
maritime.
42. Jetée projetée.

N.B. Les endroits marqués d'une
parviennent à servir de traversé
que comme des choses projetées.

tretenues soigneusement, l'Isle de Gorée est aujourd'hui presque imprenable.

Cette Isle est célèbre par les observations Astronomiques (*) de Mellicurs des Hayes, Varin, & de Glos, Membres de l'Académie Royale des Sciences, que le Roi Louis XIV. y envoya dans cette vue. Ils observerent en 1682 plusieurs émerillons du premier Satellite de Jupiter. Les Astronomes François en ayant observé deux autres à l'Observatoire de Paris, la différence du tems qui résulta de la première fut d'une heure dix-sept minutes trente-quatre secondes; & celle de l'autre, d'une heure dix-sept minutes, quarante secondes; d'où l'on conclut que la différence méridienne entre Gorée & Paris est de dix-neuf degrés vingt-cinq minutes. Comme le lieu de l'observation étoit d'environ cinq minutes plus Est que la pointe Ouest du Cap-Verd, il s'en suit que cette pointe est à dix-neuf degrés trente minutes Ouest de Paris, ou trente minutes Est du Méridien de l'Isle de Fer.

La latitude de Gorée fut prise d'un grand nombre de hauteurs du Soleil & des étoiles fixes; entr'autres de la hauteur solstiale du Soleil le 21 de Juin, qui étoit de quatre-vingt-un degrés trente-neuf minutes cinquante-secondes: d'où résulte la latitude de quatorze degrés trente-neuf minutes cinquante & une secondes. Mais en accordant quelque chose pour l'Instrument, les Astronomes François la déterminèrent à quatorze degrés quarante minutes, différence qui n'est que de quelques secondes. La pointe la plus occidentale du Cap-Verd étant de trois minutes plus au Nord que Gorée, sa latitude est par conséquent de quatorze degrés quarante trois minutes. Ainsi celle de quatorze degrés vingt-cinq minutes, que Barbot donne au (34) Cap-Verd, n'est pas plus juste que celle de quatorze degrés quinze minutes qu'il suppose à Gorée.

Les mêmes Astronomes trouverent, dans cette Isle, la longueur du pendule de trente-six pouces six lignes $\frac{1}{2}$, ce qui faisoit deux lignes moins qu'ils n'avoient trouvé à Paris, & $\frac{1}{2}$ de ligne moins que M. Richer ne l'avoit observé à la Cayenne. Depuis le 31 de Mars jusqu'au 4 de Juin, ils remarquèrent que le Mercure ne s'étoit pas élevé dans le Barometre plus de vingt-sept pouces trois lignes $\frac{1}{2}$; de sorte que sa variation n'étoit que de six lignes: ce qui diffère peu de ce qu'elle est dans la même saison à l'Académie Royale, quoique dans le cours de l'année elle aille depuis vingt pouces deux lignes, jusqu'à vingt-huit pouces & demi. Ils observerent qu'à Gorée, le Barometre étoit ordinairement plus haut lorsque le Thermometre étoit plus bas; & que généralement la hauteur du premier étoit de deux ou trois lignes de plus pendant la nuit, & recevoit plus d'altération (35) du matin au soir que du soir au matin.

La variation de l'aiguille est incertaine à Gorée. Dans une si petite Isle, on la trouve différente, suivant les Cantons, d'un degré jusqu'à quatorze, mais toujours déclinant au Nord-Ouest. On en attribue la cause à quelques mines de fer, dont on croit voir effectivement des marques dans plusieurs pierres qui ressemblent au mache-fer. Lorsqu'on les approche de l'aiguille, surtout si l'on en ôte le verre, elles y causent un mouvement sensible. Une autre cause de cette différence dans les variations, est une source d'eau minérale, qui distillant goutte à goutte d'un roc, ne laisse pas de remplir un muid dans

INTRODUCTION.

Observations
Astronomiques à
Gorée.

Longitude de
Gorée.

Sa latitude.

Observations
sur le Pendule à
Gorée.

&, sur le Baro-
metre.

Variation de
l'aiguille aimas-
tée.

(*) Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences, Tome VII. p. 447.

(34) Description de la Guinée, p. 20.

Tome II.

(35) Voyages au Cap-Verd, &c. p. 65.
dans le Recueil d'observations faites en plu-
sieurs Voyages, in-fol. Paris 1691.

LII

INTRODUCTION.

l'espace de trois jours. Les Pilotes ne remarquent aucune variation à l'aiguille dans la Rade de Gorée.

Enfin les Astronomes François observent que les plus hautes & les plus basses marées y arrivent un jour ou deux après la pleine Lune & son changement. La différence des marées est d'environ cinq pieds. Rarement s'élèvent-elles d'un ou deux pieds plus haut, excepté lorsque les vents soufflent du Continent avec violence.

Forêts aux environs de Joalla.

Le cinquième Etablissement des François est le Comptoir de *Joalla*, ou de *Joad*, qui n'a rien de remarquable que son Commerce d'Esclaves, de cuits, de dents d'Eléphants, & de cire. Suivant Barbot (36) le Fort est situé sur la Rivière nommée Rio de la Gracia, qui sépare les Royaumes de Joalla & de Portodali. Son embouchure est couverte par un banc de sable, qui n'en permet l'accès qu'aux Canots & aux petites Barques. Cependant elle a une Rade, où les Vaisseaux peuvent mouiller sur cinq & six brasses. Une lieue au Nord de la Place, on rencontre en mer quelques Bâtes, vis-à-vis une pointe sablonneuse que les François ont nommée la *Pointe-blanche*, & les Portugais *Fazucha*. Au Sud de cette pointe, l'espace d'environ trois lieues en mer, on trouve d'autres Bâtes, qui se nomment *Baixo de Domingo Ramos*. Deux lieues au Nord-Ouest de la même pointe, on découvre sous l'eau une chaîne de rocs, qui s'appellent *Baixo de Barbocim*. Le Fort a du côté du Sud une autre rivière nommée *Rio das Ostras* ou la Rivière des huîtres. Les François ont un fort bon Comptoir à Joalla; & le chemin du Fort à *Russfo* est assez commode par terre, au travers des Villages qui bordent la Côte.

Etablissement d'Albreda.

Le Comptoir d'*Albreda*, sixième Etablissement des François, est au côté du Nord de la Rivière de Gambia, presque vis-à-vis *Jamesfort*. Il doit son origine au Sieur Brue en 1698, pendant que les François étoient en possession de *Jamesfort*, & qu'ils commandoient toute la rivière. Mais la paix de *Riswick* ayant rendu cette dernière Place à l'Angleterre, ils sont demeurés maîtres d'*Albreda* (37).

Etablissement d'Vintain, ou Bintam.

En 1717, ils furent obligés de l'abandonner, par la violence & les extorsions du Roi de Barra, à qui leurs forces présentes ne leur permettoient pas de résister. Le Sieur Brue envoya vers ce Prince le Sieur de *Sains*, ancien Gouverneur de Gorée, pour lui faire des plaintes de son injustice. Il désavoua le fait, parce qu'il n'ignoroit pas que les François commençoient à se fortifier par un autre Comptoir qui se formoit à *Vintain*. Ainsi celui d'*Albreda* (38) fut rétabli, avec certaines précautions. *Moore* nous apprend (39) que le 17 de Novembre 1730, il fut consumé par un incendie.

Vintain, ou *Bintam* est un septième Etablissement des François sur la Rivière de *Jereja*, nommée aussi Rivière de *Vintain* ou de *Saint-Grigon*, qui se décharge dans celle de Gambia du côté du Sud, huit ou dix milles au-dessus de *Jamesfort*. Le Comptoir de *Jereja*, qui est sept lieues (40) plus haut, dépend de celui de *Vintain*; mais ces deux Places sont mal fortifiées & n'ont pas besoin de l'être mieux. Leur Commerce est considérable. Le Sieur Brue,

(36) Barbot, *ubi sup.* p. 24.(37) Labat, *ubi sup.* p. 254.(38) *Ibid.* Vol. I. p. 114.

(39) Voyages de Moore dans l'Intérieur

de l'Afrique, p. 51.

(40) Labat dit ailleurs qu'il n'est qu'à trois lieues de *Vintain* par terre.

dans un voyage qu'il fit par terre d'Albreda à Kachao, trouva le Canton de Vintain fort avantageux pour un Comptoir. A son retour au Senegal, en 1714, il obtint de l'Empereur, ou du Roi de Fogny, par un Traité, la permission de s'y établir en 1718 (41).

La Ville Negre de Vintain, est située sur la rive droite de la rivière, au revers d'une colline qui reçoit l'ombrage d'un grand nombre d'arbres. Elle a plusieurs Maisons bâties à la Portugaise, dont la principale est le Comptoir des Anglois. Les Portugais y ont une forte belle Eglise, & la Ville étoit autrefois plus considérable qu'aujourd'hui. Moore parle d'une belle Mosquée que les (42) Mahométans y ont bâtie, avec un gros œuf d'Autruche au sommet. Il ajoute que les provisions y sont à bon marché.

Enfin, le dernier Comptoir des François sur cette Côte est celui de l'Isle de *Bissao*, ou *Bissos*. C'est encore au Sieur Brue qu'ils ont l'obligation de cet Etablissement, pendant qu'il étoit Directeur Général en 1698. Il avoit obtenu le consentement du Roi Negre; mais les Portugais de Kachao s'y étant opposés, le Gouverneur François qu'il y avoit établi fut obligé de se retirer en 1699. Un second voyage, que le Sieur Brue entreprit pour rétablir son ouvrage, ne servit qu'à faire naître des différends avec le Gouverneur Portugais de Kachao, dont la décision fut renvoyée à la Cour de Portugal.

Barbot rapporte que ce Comptoir est environné d'une Courtine, défendue par six ou huit canons de fer, & qu'en 1701 les François, pour augmenter leur sûreté, érigèrent un Fort dans une Isle, près de l'embouchure de la Rivière de Kachao, revêtu aussi d'une Courtine & muni de huit pièces d'artillerie. En 1694 un Prince Negre du Pays fut baptisé à Lisbonne avec beaucoup de pompes, & reçut le nom d'Emmanuel (43).

INTRODUCTION.

Situation de la Ville des Negres.

Frisé le Comptoir de Bissos.

CHAPITRE II.

Voyage en Lybie, particulièrement au Royaume du Senegal sur le Fleuve Niger.

Cet Ouvrage, composé par *Claude Jannequin*, Sieur de Rochefort, fut publié à (44) Paris en 1643. L'Auteur se justifie sur deux points dans sa Préface; 1^o. D'avoir mis le Senegal & le Cap-Verd dans la Lybie, qui de son propre aveu est fort éloigné de cette Côte. Si c'est une faute, dit-il, il y est tombé les yeux ouverts, & pour se conformer à l'usage des Navigateurs, qui depuis deux siècles, ont nommé la même Côte *Lybie maritime* ou *les Sables brûlés*. Il entend ici sans doute *Zarra* ou le *Désert*, dans l'étendue duquel les Contrées dont il parle sont situées. Le nom de Niger qu'il donne à la Ri-

JANNEQUIN, 1637.

Observations préliminaires.

Le Senegal & le Cap-Verd nommés Lybie maritime.

(41) On trouvera, ci-après, le Voyage du Sieur Brue à Kachao.

(42) Moore, *ubi sup.* p. 74.

(43) Description de la Guinée, p. 418.

(44) Chez Charles Rouillard, in-12. Il contient 228 pages, outre la Préface, & l'E-

pitre dédicatoire à M. de Lyonne. Jannequin étoit natif de Châlons sur Saône. Il fit les Voyages en qualité de Soldat. On l'accuse ici mal-à-propos de n'avoir pas mis d'autre date que celle de son titre. Il s'en trouve quelques autres dans le cours de sa narration.

JANNEQUIN,
1637.

viere du Senegal paroît lui causer moins de scrupule ; car il ne fait aucune Apologie de cette imitation des Modernes, quoiqu'elle n'en demandât peut-être pas moins que l'autre.

Défauts repro-
chés à Janne-
quin.

Sa seconde justification regardec la négligence de son style, dont il promet qu'on fera dédommagé par la fidélité de ses Relations. Il assure qu'elles contiennent des remarques si curieuses, qu'elles ne peuvent manquer de répondre à l'attente de ses Lecteurs. Un Ecrivain qui remplit des promesses de cette nature, a droit sans doute de demander quelque indulgence pour son style. Mais il semble que le Sieur Jannequin n'en a pas moins besoin pour ses Remarques. A parler naturellement la plupart sont fort superficielles. Quoique de son propre aveu, par exemple, il ait remonté la Rivière du Senegal l'espace de soixante-dix lieues, il ne nomme pas un seul Village ou une seule Place de cette Rivière, ni même d'aucune autre partie d'un si grand Pays ; à la réserve néanmoins de *Terrier-rouge* où se termina son voyage, & de *Biuyot* où il débarqua. Il est d'ailleurs si peu exact qu'il ne garde aucune apparence de Journal, & qu'il ne marque pas même la date de son retour en France ; de sorte qu'on n'en a pas d'autre que la date générale de son titre, qui est l'année 1639. Ainsi l'on peut douter avec raison qu'un Auteur à qui la Géographie du Pays qu'il visite, paroît si indifférente, soit fort capable de répondre à l'attente qu'il veut exciter par sa Préface. Cependant il faut reconnoître que s'il n'avoit pas tant promis, on pourroit lui attribuer l'honneur d'avoir beaucoup mieux fait qu'on ne devoit l'espérer d'un Soldat. Ses observations sur les mœurs & les usages des Negres sont assez instructives, & souvent fort exactes & fort judicieuses. Reconnoissons un autre mérite dans son Livre ; c'est d'être la premiere Relation d'un voyage François dans la Rivière du Senegal.

Motifs & com-
mencement de
ses Voyages.

Il s'embarque
à Dieppe pour le
Senegal.

En qualité de
Secrétaire d'Ecri-
vain.

Jannequin divise son Ouvrage en vingt-neuf Chapitres, précédés d'une sorte d'introduction, où il rend compte des motifs de son voyage. Il avoit accompagné en Angleterre M. de Bellievre, Ambassadeur de France, envoyé par Louis XIII. pour renouvellet l'amitié entre les deux Couronnes. Mais sa jeunesse lui faisant désirer de courir un peu le monde, il quitta Londres & le service de l'Ambassadeur, après avoir assez bien appris la Langue Angloise. Il passa à Dieppe, où se promenant un jour sur le Quai, il vit un Bâtiment, de deux cens tonneaux, prêt à faire voile. Quelques Religieux, qui étoient dans le même lieu, lui apprirent que ce Vaisseau alloit au Senegal, en Afrique, près du Cap-Verd ; & s'apercevant qu'il marquoit de l'inclination pour ce voyage, ces bons Peres, dit-il, qui le prirent pour quelque jeune Libertain, fugitif de sa famille, employèrent plusieurs argumens pour lui faire perdre ce dessein. Mais il avoit déjà pris son parti. Sans s'arrêter à leurs remontrances, il s'informa où demouroit le Capitaine. Il lui offrit son service en qualité de Soldat, dans une Compagnie qu'il avoit à bord. Cet Officier, qui se nommoit Lambert, lui découvrant quelque capacité accepta ses offres, & le fit son Ecrivain, ou si l'on veut, son Secrétaire.

Ils quitterent le rivage, le 5 de Novembre 1637 ; mais ils s'arrêtèrent quelques jours dans la Rade, pour se fournir de quelques nécessités qui manquoient encore au Bâtiment. Dans ce court intervalle ils faillirent d'être enlevés de dessus leurs ancrs par une violente tempête, qui fit échouer à leurs yeux un Vaisseau, dont tout l'Equipage périt. Le tems ayant changé, ils mirent à la voi-

le, & dans l'espace de deux jours ils gagnèrent (45) Ouessant & les Soltingues. Mais ils y furent surpris d'une seconde tempête, qui dura trois jours, & qui leur enleva leur vergue d'artimon. Lorsque le tems se fut éclairci, ils furent surpris de se trouver à la hauteur des Açores. Vers le même lieu, leur Bâtimement faillit d'être brûlé, par la négligence de quelques Soldats ivres, qui mirent le feu à un baril d'eau-de-vie.

Ils apperçurent bientôt l'Isle de Palma, une des (46) Canaries. Le Matelot qui faisoit la garde sur le hunier avertit qu'il découvroit près des Isles de *Grossier* (47) un Vaisseau d'environ deux cens cinquante tonneaux, qui faisoit voile vers la Côte de Barbarie. On porta droit à lui; & l'ayant joint facilement, on trouva que c'étoit un Navire Marchand qui alloit des Canaries en Espagne.

Le jour suivant on vit le Pic de Ténérif. L'Auteur fait la même Description qu'on a (48) déjà vue, de l'arbre merveilleux de Ferro; mais il ne la fait que sur le témoignage d'autrui. Il s'étend aussi sur la cérémonie du *Baptême de mer*. Ce bizarre usage est d'un établissement immémorial parmi les Matelots dans certains endroits de la mer, tels que le détroit de Gibraltar, le Tropique du Cancer, la Ligne; & tous les Etrangers qui passent dans ces lieux pour la première fois, sont forcés de s'y soumettre. Le Pilote se met en robe de chambre, ou se couvre de quelqu'autre robe; & prenant entre les mains son Livre de Cartes, il somme tous ceux qui n'ont point encore fait le voyage, de paroître devant lui. Ensuite il leur fait faire serment sur son Livre, que toutes les fois qu'ils passeront dans le même lieu ils observeront l'ancienne coutume. Un autre Homme, qui l'assiste dans cette cérémonie, donne à chacun un petit coup de plat d'épée sur le cou. Après quoi, leur ayant demandé quelque petit présent pour les pauvres, il les abandonne aux Matelots, qui leur plongent trois fois le devant de la tête dans une cuve d'eau, & qui leur en jettent quelquefois quelques seaux sur le corps pour rendre le Baptême plus complet. Jannequin prétend que personne n'est exempté de cet usage; & pour confirmer son opinion, il raconte que le Roi Henri IV. passant de Saint-Malo à la Rochelle, & se trouvant dans un Canal dangereux, qui se nomme le *Raz*, où il vit pratiquer cette cérémonie à ses Matelots, demanda sur quel droit elle étoit fondée; & qu'apprenant qu'elle est si ancienne qu'on n'en connoît pas l'origine, il ne fit pas difficulté de s'y soumettre.

Comme il manque plusieurs circonstances au récit de Jannequin, ce qu'on lit ici de lui semble demander d'être éclairci par le témoignage des autres Voyageurs. Durret, dont on a déjà vu plusieurs fois le nom, a décrit pleinement (49) les usages du Baptême sous la Ligne. Les Matelots se déguisent de diverses façons. L'un se noircit le visage, l'autre se fait un masque de père. D'autres paroissent armés de mousquets & d'épées, de halberdes, de broches & de poëlons. Le Pilote, pour se faire distinguer, tourne la doublure de

JANNEQUIN.
1637.

Cérémonie du
Baptême de mer.

Témoignage de
quelques autres
Voyageurs sur le
Baptême de mer.

Peinture qu'un
fait Durret.

(45) Jannequin écrit *Ouessen*, & les Traducteurs Anglois *Uchani*.

(46) En nommant les Canaries (pag. 31.) Jannequin compte Madere dans leur nombre.

(47) On ne sçait ce que l'Auteur entend par ces Isles. Ce sont vraisemblablement les

Saluges.

(48) Voyez ci-dessus la description de l'Isle de Ferro.

(49) Voyage à Lima par Durret, pag. 92. & suiv.

JANNEQUIN.
1637.

son habit en dehors, & prend, en manière d'écharpe, la première guenille qui se présente. Dans cet équipage, ils marchent ensemble vers la chambre du Capitaine, précédés par les trompettes, les timbales & tous les instruments qui se trouvent à bord. Après quelques fanfares, le Pilote monte sur le tillac, & donne ordre que les pavillons soient déployés. Il se place dans un fauteuil, pour présider à la solennité. On apporte devant lui une grande cuve remplie d'eau, avec un bâton qui la traverse & dont les bouts sont soutenus par deux Matelots. Les Passagers de distinction paroissent les premiers & s'assèment sur le bâton, tandis qu'on leur présente un bassin, dans lequel ils ont la liberté de mettre quelque argent, qui les exempte d'être plongés dans l'eau. Cette espèce de rançon est réglée suivant la qualité des personnes, depuis un écu jusqu'à douze, & chaque somme est enregistrée. En même tems un Matelot tient son coutelas suspendu sur le cou du Candidat, & le Pilote présentant son Livre de Cartes lui fait jurer, avec la main posée sur l'endroit où l'on suppose que le Vaisseau se trouve alors, qu'il obligera ceux qui passeront désormais avec lui dans le même lieu, d'observer la même cérémonie. On se contente, pour les personnes de quelque distinction qui rachètent leur liberté par un présent, de leur faire une petite croix noire sur le front & de les arroser de quelques gouttes d'eau. Mais s'ils n'ont pas satisfait au Tribut, les deux Matelots lâchent le bâton qu'ils soutiennent sur la cuve, & les laissent tomber dedans, avec le soin de les y arroser encore de quelques seaux d'eau qu'ils tiennent prêts. Un Amiral même n'est pas dispensé de ce ridicule usage, avec la seule différence qu'il n'est pas rançonné pour le présent. Lorsque la cérémonie est achevée, le Charpentier & les gens qui travaillent sous lui se présentent au Capitaine, chacun tenant à la main quelque instrument de leur profession. Ils lui représentent que, suivant l'ancienne coutume, tous les Vaisseaux qui n'ont point encore passé dans le même lieu, doivent payer; & si le sien est de ce nombre, ils le prient de se conformer à cette règle. S'il leur fait un présent, la solennité finit à la satisfaction de tout le monde. Mais s'il refuse de payer, ils se prétendent en droit de couper la figure du Beupré. Les Mouffes, qui n'ont jamais fait le voyage, sont dispensés du baptême, lorsqu'ils aiment mieux souffrir une autre cérémonie, qui est de recevoir sur leurs épaules nues un certain nombre de coups de fouets, au gré du Pilote.

Rapport du P.
Labat.

Le Père Labat, qui étoit Religieux Jacobin, raconte la manière dont il reçut le baptême (50) dans son passage en Amérique. Son premier Pilote, vêtu ridiculement, avec une grande épée de bois dans une main, & dans l'autre son Livre de Cartes, somma tous les nouveaux Passagers de paroître devant son Tribunal. Il étoit environné de douze ou quinze de ses Officiers, dans un habillement aussi ridicule que le sien. Labat, conduit par le Capitaine, qui devoit lui servir de Pairein pour la cérémonie, trouva le Pilote assis sur une espèce de trône couvert de peaux de mouton. Ses Officiers étoient debout des deux côtés, & son Secrétaire attendoit, la plume à la main, pour enregistrer les présens des Candidats. On avoit placé devant lui une cuve d'eau, avec un croc de fer qui la traversoit, sur lequel on fit asseoir Labat. Alors le Pilote lui tenant la main sur la Carte marine, lui fit promettre de faire obser-

(50) Voyage aux Isles de l'Amérique, Volume I. p. 14. & suiv.

ver la même cérémonie, à ceux qui passeroient le Tropique avec lui pour la première fois. Lorsque cette promesse fut achevée, le Pilote se leva gravement, & demanda au Capitaine quel nom il donnoit au Candidat. On lui donna le nom de *Prêcheur*, d'un Roc de la Martinique qui s'appelle de même. Après quoi le Pilote prit une coupe d'argent, dans laquelle il trempa ses doigts, & marqua Labat au front. S'étant remis ensuite sur son trône, il lui demanda quel présent il vouloit faire à l'Equipage. Labat donna trois écus, avec un baril d'eau-de-vie. Plusieurs Candidats, qui ne payerent point, furent plongés sans ménagement. Cette digression ne sauroit passer pour inutile dans un Ouvrage qui appartient proprement à la Marine.

Le Vaisseau de Jannequin continuant sa course arriva sur la Côte de Barbarie, qu'il ne cessa pas de suivre pendant cinquante ou soixante lieues, jusqu'au Cap-Blanc. Elle est basse; & le rivage, qui est de sable brûlé, paroît continuellement fort uni. On relâcha au Cap-Blanc, dans la vue d'y construire quelques Barques, qui sont nécessaires pour entrer dans la Rivière du Senegal; car les Vaisseaux sont obligés de demeurer à l'ancre dans la Rade. Comme l'Auteur ignoroit encore les raisons qu'on avoit de s'arrêter, il s'ennuya beaucoup du séjour qu'on lui fit faire dans un Pays qui lui parut maudit du Ciel. L'eau manquoit à bord, & l'on n'en put trouver sur la Côte, à quelque profondeur qu'on ouvrit la terre, ou plutôt le sable, qui est véritablement brûlé, & si mou qu'on n'y peut marcher cinquante pas. Cependant les Gens de l'Equipage étoient obligés de porter aux Ouvriers tous les secours dont ils avoient besoin. Leur fatigue auroit été soulagée s'ils avoient trouvé les Habitans plus sociables; mais ces Barbares, jugeant peut-être des Européens par eux-mêmes, n'osoient s'approcher pour faire l'échange de leur poisson, qu'ils prennent avec des flèches, contre le tabac, l'eau-de-vie & le biscuit des Marelots. Ils prenoient la fuite au moindre bruit qui parloit du Vaisseau, ou du chantier des Barques. Les François ne trouvoient pas d'autre moyen, pour les engager dans quelque commerce, que de placer à quelque distance ce qu'ils vouloient donner pour leur Poisson, & de se retirer, en attendant à quoi ils se détermineroient. Ils comprirent cette manière de traiter; & prenant les marchandises qu'on leur offroit, ils laissent à la place une bonne quantité de poisson. Mais se défiant sans doute de quelque artifice, ils regagnèrent leurs cabanes avec autant de précipitation que s'ils eussent été poursuivis. Ils mènent une vie si misérable, qu'on les prendroit pour des squelettes, ressuscités d'entre les Morts, plutôt que pour des créatures humaines. L'unique soutien de leur vie est le Poisson, avec un peu de maïs & de tabac. A la vérité, le Poisson est si abondant sur leur Côte que la mémoire de l'Auteur n'a pu lui faire rappeler la quatrième partie des noms. Les gens du Vaisseau prirent d'un seul coup de filet, trois cens Mullers, outre quantité d'autres espèces, telles qu'un Corbin & un Pantouffier, deux Poissons de la grandeur d'un Homme, des Bonites, des Dorades, des Barbes, des Soles, des Carpes, des Bars, des Capitaines, des Machorans, des Rachas, des Moines, des Negres, tirant tous leur nom de leur couleur ou de leur forme. Après avoir construit une seule Barque, le désagrément de ne pas trouver d'eau fraîche fit remettre en mer pour le Senegal, où l'on arriva dans peu de jours.

Le Vaisseau fut laissé à l'ancre près de la Barre; & le Capitaine, avec la

JANNEQUIN
1637.

Jannequin re-
vèle sur la Côte
de Barbarie.

Férocité des Mo-
res de cette Côte.

Différentes es-
pèces de poisson
au Senegal.

JANNEQUIN.
1657.
Les François
construisent une
maison.

plus grande partie de l'équipage, entra dans la rivière, où il aborda au Village de Byrrt, ou Bievre, comme l'Auteur le nomme, à trois lieues de l'embouchure. Là, les François, avec le secours des Negres, bâtirent une maison pour se mettre à l'abri des grandes rosées, qui sont si dangereuses dans le Pays, qu'on ne peut dormir l'estomac nud sans s'exposer à mourir le jour suivant. Pendant qu'une partie de l'Equipage faisoit cuire des briques pour l'édifice, d'autres s'occupent à décharger les marchandises, à payer les droits qui revenoient à quatre Princes du Pays, & à trafiquer avec les Negres. D'autres furent employés dans les Bois à couper des branches fourchues, pour bâtir, sur la rivière, un Pont, qui devoit servir à recevoir les cuirs des Negres & à charger les Barques. Enfin d'autres allerent à la chasse des Cerfs & des Sangliers, & le reste demeura pour jeter les fondemens de la maison. Cette dernière occupation fut la plus pénible, à cause de l'excessive chaleur, & de la difficulté qu'on avoit à trouver de l'eau.

Ils reçoivent
deux Ambassa-
deurs Negres.
Damel & Brak,
Rois Negres.

Quatre ou cinq jours après leur arrivée, les François virent venir deux Alkades (51) Negres, fort bien montés, avec la qualité d'Ambassadeurs; l'un de la part du *Damel* (52), avec qui le Capitaine avoit contracté des liaisons d'amitié dans un autre voyage, pour l'assurer de sa protection sur son territoire; l'autre de celle du *Brak*, avec qui le Capitaine avoit eu quelque différend, mais pour le féliciter néanmoins de son arrivée, lui proposer une réconciliation, & lui offrir en un mot le choix de la guerre ou de la paix. Le Capitaine, que Jannequin nomme ici pour la première fois *Lambert*, ne balança point à choisir la paix; non qu'il appréhendât la guerre, mais dans la seule vue de procurer du succès à son Commerce. L'Auteur observe à cette occasion que la crainte de l'artillerie faisoit tant d'impression sur les Sauvages, que soixante François bien retranchés auroient été capables de faire tête à six mille Negres.

L'Ambassadeur du *Damel* fut congédié avec les droits ordinaires, & des présens pour son Maître, qui consistoient en quelques batres de fer, du linge, quelques aunes de Frize rouge & bleue, de l'eau de-vie, du miel, de l'argent, des bracelets, des piques, des miroirs, des couteaux, des grains de verre, du cristal & du papier. Il fut chargé de dire à son Maître que ses Sujets pouvoient se rendre librement sur la Côte pour le trafic. L'Envoyé du *Brak* reçut aussi des présens pour le sien, avec ordre de lui demander quelque diminution de droits, parce que le Capitaine avoit eu depuis peu le malheur de perdre un Vaisseau. Le *Brak* ne se fit pas prier pour accorder cette faveur; mais l'Auteur remarque que s'il l'eût refusée, *Lambert* étoit résolu de ne lui rien donner, & n'en seroit pas entré moins hardiment dans les terres de son Domaine.

Faiblesse des
Épiqueux.

La Maison, ou le Fort, fut achevée avec beaucoup de peine, à cause des chaleurs excessives, & du trouble qu'on recevoit sans cesse d'un prodigieux nombre de petites Mouches qui s'appellent *Marignons* ou *Maringuins*. D'un autre côté, les provisions commençant à manquer, on étoit forcé de se réduire à la nourriture des Sauvages. Lorsqu'on eut vu la fin d'un ouvrage si difficile, on remonta la rivière dans la Barque, en commerçant, à mesure qu'on avançoit, pour des cuirs, de l'ivoire, des gommages, des plumes d'Autruche,

(51) L'Auteur dit *Alkati*.

(52) L'Auteur semble regarder les noms de

Damel & de *Brak* comme des noms propres, mais ce sont des titres.

de l'ambre-gris & de l'or. Les deux rives, jusqu'à *Ferrier-rouge* (53) sont d'une verdure continuelle, & revêtus de beaux arbres, aussi verts que les Orangers de France, avec les feuilles de la même forme, mais sans aucun fruit. Ces arbres, que l'Auteur appelle *Paretuvier*, ont de petites racines qui sortent de la terre, & qui sont si fortes & en si grand nombre, qu'elles rendent le chemin fort difficile. Les Forêts sont remplies d'échos, dont l'Auteur ne veut attribuer la cause qu'à la profondeur d'une si vaste solitude. L'agrément de l'ombre, dit-il, qui sert à rafraîchir le vent, la beauté de la perspective, & le son des trompettes mille fois redoublé par les échos, n'étoient pas une petite consolation pour les François dans ces climats brûlés du Soleil. Dans tous les lieux de leur passage, les Chefs des Negres venoient leur rendre des civilités, & leur apportoit pour présens, des Sangliers, qu'ils tuent avec leurs zagayes, ou qu'ils prennent dans des filers & dans des trappes. Enfin les Negres leur furent utiles en mille occasions, soit pour la pêche ou la chasse, soit pour leur servir de guides dans une infinité de lieux. Cependant Jannequin est persuadé que la crainte avoit plus de part à leurs services que l'affection. Les principaux Princes dont il rapporte les noms, sont le *Damel*, Roi des Negres de *Lybie* (54), le *Brack*, Roi des *Foulis*; le *Ramalingo*, Roi ou Chef des Mores de Barbarie; & le grand *Samba Lamma*, Roi des Mores & des Barbariens (55), dit l'Auteur, qui botdent Tombuto. Les trois premiers sont Tributaires du Samba Lamma, dont la Couronne est héréditaire. Les Seigneurs Negres sont les *Alkhadhis* (56), ou Chefs de Villages, & les *Marbuts* ou les Prêtres.

Jannequin n'eut aucune aventure extraordinaire dans ce voyage; mais il fait le récit d'un combat dont il fut témoin, entre le *Kamalingo*, & un Lion terrible. Ce Prince voulant faire connoître son courage & son adresse aux François, les fit monter sur quelques arbres, près d'un Bois fort fréquenté des bêtes farouches. Il montoit un excellent Cheval, & ses armes n'étoient que trois javelines, que les Negres appellent *Zagayes*, avec un coutelas à la Morelouse. Il entra dans la Forêt, où rencontrant bientôt un Lion, il lui fit une blessure à la fesse. Le fier animal accourut vers son ennemi, qui feignit de fuir, pour l'attirer dans le lieu où il avoit placé les François. Alors le *Kamalingo* tout d'un coup l'attendit d'un air ferme, & lui lança une seconde javeline, qui lui perça le corps. Il descendit aussitôt, & prenant un épieu, il alla au-devant du Lion, qui venoit à lui la gueule ouverte, avec un furieux rugissement. Il lui enfonça son épieu dans la gueule même. Ensuite sautant sur lui, le sabre à la main, il lui coupa la gorge. Après sa victoire, qui ne lui coûta qu'une légère blessure à la cuisse, il prit quelques poils du Lion, & les attacha comme un trophée à son Turban. Jannequin confesse que les Negres de ce Pays l'emportent tellement sur les Européens, pour la force & le courage, qu'un de ces Barbares renvertoit aisément d'une seule main le plus to-

JANNEQUIN.

1657.

Agrément des
rives du Sene-
gal.
Arbres nommés
Paretuviers.Echos en grand
nombre.Principaux Prin-
ces du Pays.Combat d'un
Prince Nègre
contre un Lion.Force des Nè-
gres.

(53) Ce lieu est sur la Rive du Nord, à 70 lieues du Fort Louis. Voyez la Carte du Sene-
gal.

(54) Jannequin entend les Negres voisins
du Sene-
gal. Voyez ci-dessus l'introduction de
ce Voyage.

Tome II.

(55) On ne sçait ce que l'Auteur entend ici
par Barbariens. On verra d'ailleurs qu'il se
trompe sur tous ces titres.

(56) On sçait que Khadi, ou al Khadi, si-
gnifie Juge chez les Mahométans. Les Fran-
çois, au lieu de Marbuts disent Marabouts.

M m

JANNIQUIN.
1647.
Credulité de
l'Auteur.

buîte des François ; de sorte que s'il étoit question d'en venir aux coups, dans un combat d'homme à homme, il ne doute pas que l'avantage ne demeurât toujours aux Negres. Il parle ailleurs de leur commerce avec le diable, dans des termes qui ne font pas un honneur extrême à ses lumières ; sur-tout lorsqu'il déclare que les jeunes Negres ne peuvent (57) apprendre à lire & écrire l'Arabe, sans le secours de l'esprit malin ; & qu'il paroît persuadé que leurs Marabouts ou Marabours reçoivent de lui, dans un commerce particulier, des informations sur les choses (58) dérobées. Cependant si l'on passe à l'Auteur cette grossière crédulité, qui paroît venir d'un défaut d'éducation, il paroît que ses observations sur les Negres sont exactes & fidelles. Mais on les remet, suivant la méthode qu'on s'est proposée dans cet Ouvrage, à la description du Pays même, qui ne sera pas éloignée de cet article, & l'on se borne ici à suivre l'Auteur dans l'histoire de son voyage.

Œuf d'Autruche qui produit sans être couvé.

Il raconte qu'un Negre lui ayant fait présent de deux œufs d'Autruche, pour les porter en France, il les enveloppa fort soigneusement dans de l'étoupe, & les mit dans sa cassette. Quelque tems après, le hazard lui ayant fait jeter les yeux sur ce dépôt, il fut surpris de voir remuer l'étoupe, & d'appercevoir qu'un de ses œufs étoit cassé. Il cherchoit avec surprise la cause de cet événement, lorsqu'il apperçut une jeune Autruche, qui s'efforçoit de rompre la membrane intérieure qui étoit encore entière. Il lui ouvrit aussitôt le passage, & la trouvant toute formée, il la nourrit pendant huit jours avec de l'herbe. Il ne doute pas, dit-il, que la même chose ne fût arrivée au second œuf, s'il n'eût pris soin de le vider, pour en porter l'écaille en France. Mais il laisse droit de conclure, que les œufs d'Autruche n'ont pas besoin d'être couvés pour la formation des poulins, & pour les faire éclore (59).

Effets du tonnerre & de la pluie au Sénégal.

Dans le Chapitre où l'Auteur parle des saisons, il se plaint beaucoup de l'incommodité d'un climat, où le tonnerre & la pluie produisent non-seulement de grandes inondations de rivières, mais encore des vers sur les Hommes & sur les animaux. C'est particulièrement aux mois de Juillet, d'Août, de Septembre & d'Octobre, quelquefois même jusqu'au commencement de Novembre. Aussi les Negres bâtissent-ils leurs maisons dans des lieux élevés. Les François, qui avoient négligé cette précaution, eurent le désagrément de voir leur premier étage rempli d'eau pendant toute la durée de cette saison, & de ne pouvoir sortir sans avoir l'eau jusqu'aux épaules. Ce contretemps leur fit hâter les préparatifs de leur départ. Ils envoyèrent à bord une partie des marchandises qu'ils s'étoient procurées par leurs échanges. Les cuirs & les peaux n'étoient pas tannées, demandoient beaucoup de soin pour les garantir de l'humidité de la mer. On les fit d'abord tremper pendant douze ou quinze heures dans de l'eau salée. Ensuite les étendant au Soleil, on les fit sécher à demi. Après quoi les ayant doublées, on acheva de les faire sécher entièrement dans cette situation, pour les mettre dans l'endroit le plus sec du Vaisseau. Jannequin prend occasion de tous ces embarras, pour condamner les Européens, qui se laissent conduire, par le désir du gain, dans des contrées où il prétend que les Negres seuls peuvent résister à la chaleur & à l'intempérie du climat.

(57) Pag. 118.

(58) Pag. 120.

(59) Ce que Jannequin trouvoit surprenant

ne l'est pas aujourd'hui pour nous. Toutes sortes d'œufs réussissent avec le secours d'une chaleur constante & modérée.

Les incommodités de la saison, qui ne faisoient qu'augmenter, ayant fait prendre aux François la résolution de quitter un Pays si mal sain, l'Auteur se croit obligé d'apprendre à ses Lecteurs que les Royaumes dont il a parlé sont arrosés par le Niger; qu'après avoir traversé le Royaume de Tombuto, ce fleuve se divise en trois branches: que la première passe en Barbarie, sous le Tropique du Cancer; que la seconde arrose les quatre Royaumes qu'il a nommés, & se jette dans la mer entre la Barbarie & le Senegal; & que la troisième, dont le cours est plus long que celui des deux autres, se décharge près de la Côte de Guinée. Il ne donne pas plus d'étendue à sa description, sous prétexte que les Géographes ont assez parlé de ces rivières; de sorte que n'ayant parlé qu'après eux, ce qu'il dit ne peut servir à prouver que le Senegal soit une branche du Niger. Il sembloit néanmoins, par le titre de son Livre, qu'on en pouvoit espérer d'autres éclaircissements.

Lambert mit à la voile pour les Isles du Cap-Verd. Il y prit des rafraichissements, sans lesquels il auroit perdu douze ou quinze Mamelots, affligés de différentes maladies. Les uns étoient attaqués dans les nerfs, & ressentoient des accès de foiblesse qui ressembloient beaucoup au mal caduc. D'autres étoient tourmentés du scorbut, & n'auroient pas conservé une de leurs dents, s'ils n'avoient trouvé un remède souverain dans la graisse des Tortues. Cependant on fut huit jours entiers à tourner entre les Isles de Saint Nicolas & de Saint Vincent, qui sont à sept lieues l'une de l'autre, avant que de pouvoir entrer dans la Baye de Saint Vincent, où l'on trouva les restes d'un Equipage François, dont le Vaisseau avoit péri quelque tems auparavant par l'ignorance du Pilote. Il s'étoit noyé trois Mamelots. Ceux qui étoient échappés au naufrage, & qui avoient regardé comme un bonheur de pouvoir gagner une Isle inhabitée, y avoient trouvé des Tortues. Avec le secours d'une pierre & d'un briquet, qu'un d'entre eux avoit sauvé dans sa poche, ils avoient eu l'art de les préparer. Ils avoient vécu de cette manière, jusqu'à ce qu'ils avoient découvert un Vaisseau Anglois qui faisoit voile aux Isles de Peru, & qui avoit envoyé sa Chaloupe au rivage. Le Capitaine, quoique disposé à les secourir, n'avoit pu recevoir que la moitié de leur nombre, parce que ses provisions n'étoient pas suffisantes. Ils avoient tiré au fort, & les plus heureux étoient passés sur le bord Anglois, tandis que les autres avoient continué de vivre dans la même misère jusqu'à l'arrivée de Lambert.

L'état déplorable où il les trouva réduits le toucha d'une vive compassion. Tous les gens de l'Equipage étant entrés dans les mêmes sentimens, chacun s'empresst de leur donner des vestes, des bas & des hautes-chausses, pour couvrir du moins leur nudité. Outre les peines qu'ils avoient essuyées dans une situation si misérable, on considéroit qu'ils avoient perdu tout le fruit de leur voyage. Cependant il falloit que la pitié de Lambert & de ses gens fût extrême, pour leur faire oublier qu'ils commençoient eux-mêmes à manquer de vivres, & que depuis quatre jours, l'Économe du Vaisseau avoit diminué la mesure ordinaire du biscuit. Avec ce retranchement même, il ne leur en restoit que pour deux mois, qui étoient le plus court espace dans lequel ils pussent espérer d'arriver en France. Aussi se ressentirent-ils de l'excès de leur charité vers la fin du voyage.

Les Tortues qu'ils trouverent en abondance à Saint Vincent, servirent

M m m ij

JANNEQUIN.
1637.

Départ du Vaisseau de Jannequin.

Ses remarques Géographiques.

Maladie de l'Equipage, & son remède.

Naufrage d'un Vaisseau François.

Secours que les Mamelots reçurent du Vaisseau de Jannequin.

JANNEQUIN.
1637.
Toute étoit où
le bien se trouve
réduit.

Jannequin re-
vêtu à Camaret
en Bretagne.

Il arrive à Dieppe.

non-seulement à rétablir les Malades, mais à prolonger leurs provisions, par le soin qu'ils eurent d'en saler quelques barils. Ils caçerent aussi leur Vaisseau, & la provision d'eau fut renouvelée.

Les vents furent si peu favorables à leur retour, qu'ils furent arrêtés beaucoup plus long-tems qu'ils ne s'y étoient attendu. Trois semaines avant qu'ils arrivassent à la vue des Côtes de France, leurs provisions se trouverent tellement diminuées, qu'ils furent réduits à trois onces de biscuit par jour; encore étoit-il si moisi, qu'ils étoient obligés de le tremper dans la graisse de leurs Tortues pour le pouvoir avaler. La faim, qui devint le mal commun, réduisit les plus robustes à la figure d'autant de squelettes. Jannequin protesta qu'en se mettant au lit, il se trouvoit si maigre, qu'il n'étoit pas reconnoissable à ses propres yeux. Il ajoute qu'en abordant à Camaret en Bretagne, les Soldats & les Matelots se hâterent de vendre leurs habits, leur linge & tout ce qu'ils ne portèrent pas actuellement sur eux, pour acheter des vivres; & qu'ils se remplirent si avidement l'estomac qu'en retournant à bord, ils étoient incapables de se remuer pour le service du Vaisseau. Ils passerent huit jours dans cette Baye, autant pour se remettre de leurs souffrances que pour attendre quelques Vaisseaux du Canada & des Isles de Peru, qui y avoient aussi relâché par la crainte des Armateurs de Dunkerque, dont cette Côte étoit infestée. Les Capitaines de tous ces Bâtimens convinrent de mettre ensemble à la voile, & choisirent Lambert pour les commander jusqu'à Dieppe, où ils arriverent heureusement dans l'espace de quarante-huit heures. Cependant ils faillirent de manquer ce Port, par l'inadvertance de leurs Pilotes, qui ne se étoient encore qu'à la hauteur du Havre-de-Grace; lorsqu'à la pointe du jour ils reconnurent qu'ils étoient proche de Saint Valéry. Ils entrèrent au Port de Dieppe avec la marée suivante.

Jannequin a joint trois Figures à sa Relation. 1°. Celle du Poisson que les François nomment *Pantouflier*, & les Anglois *Hammerfish*, page 45. 2°. Une Ville des Negres, fort mal dessinée, page 75. 3°. Un Negre, vêtu à la mode du Pays, page 94.

CHAPITRE III.

Voyages du Sr André Brue au long des Côtes occidentales d'Afrique.

BRUE.
1697.
Observations
particulaires.

Mérite de M.
Brue.

C'EST au Pere Labat qu'on doit la publication de ces voyages dans sa *Nouvelle Relation* de l'Afrique Occidentale; ou plutôt son Ouvrage est composé presque uniquement sur les Mémoires qui lui avoient été fournis par le Sieur Brue. Quand on considère avec quelle prudence ce Directeur général du Commerce François au Senegal, ménagea les affaires de la Compagnie, & quelle considération il s'attira des Rois Negres dans tous ses voyages, on prend nécessairement une haute idée de son esprit & de son habileté. Un si long séjour en Afrique, avec une réputation si juste, ne put manquer de lui fournir les meilleures occasions pour s'instruire des mœurs & des usages du Pays, & doit donner, par conséquent, autant d'autenticité que d'agrément à ses Relations.

Il fut nommé pour succéder en 1597 au Sieur Jean Bourguignon, premier

Directeur de la quatrième Compagnie François du Senegal. Les affaires de la Compagnie, qui étoient en fort mauvais état, changerent avantageusement sous sa direction, & seroient devenues encore plus florissantes, s'il eût reçu les secours nécessaires à ses entreprises. Il fit deux voyages sur la rivière du Senegal, l'un en 1697, l'autre en 1698, qui rétablirent le crédit de la Compagnie chez tous les Princes voisins. En 1700, il fit par terre le voyage de la Gambia à Cachao, & de-là celui de l'Isle de Bissao, ou (a) des Bissagos pour les intérêts du même commerce. Mais les affaires ayant commencé à décliner par divers contretems, il fut rappelé en France dans le cours de l'année 1702 pour y communiquer ses vûes sur le moyen de les rétablir. La cinquième Compagnie du Senegal le pria de reprendre la Direction générale en 1714, après avoir perdu le sieur Mustelier, qui étoit mort en 1711 à Tuabo. M. Brue passoit pour le seul homme de France qui pût rendre de l'éclat au commerce des François en Afrique. Mais ses propres affaires ne lui permettant pas d'accepter cette Commission, il proposa, pour remplir sa place, M. de Richebourg, alors Gouverneur de Gorée, que la Compagnie reçut à sa recommandation.

Ce nouveau Directeur eut le malheur de se noyer le 2 de Mai 1713, en traversant la rivière du Senegal. Alors M. Brue fut si vivement sollicité par la Compagnie de reprendre son ancien poste, qu'il ne put refuser d'y consentir. Il partit de Nantes le 15 de Mars 1714 ; & le 20 d'Avril, il arriva heureusement au Fort Saint Louis. Le succès de sa conduite répondit aux espérances de la Compagnie. En 1715, il fit le voyage du Senegal au Désert, pour le commerce des gommés. La même année, il en fit un autre pour découvrir le Lac de Kayor. Ensuite la Compagnie des Indes ayant acheté avec l'approbation du Roi, les droits de la cinquième Compagnie du Senegal, les Directeurs de ce nouvel Etablissement, qui connoissoient le mérite de M. Brue, l'engagerent par des offres fort avantageuses à conserver la Direction générale, jusqu'au mois de Juin 1720, que ses affaires l'obligèrent de retourner en France, après avoir résidé, en deux fois différentes, onze années entières en Afrique.

Aux Mémoires de M. Brue, le Pere Labat a joint ce qu'il a pu trouver de conforme à ses vûes dans les autres Auteurs. Mais n'ayant pas toujours pris soin de citer ses autorités, il nous laisse souvent embarrassés à distinguer les informations qu'il avoit reçues de M. Brue, de ses propres réflexions. Ainsi l'on ignore, assez ordinairement, à qui l'on a l'obligation de ce qu'il rapporte, ou dans quelle quantité ces additions font partie de son Ouvrage. A la vérité lorsqu'il parle des Végétaux, des Oiseaux, & des autres Animaux, il cite souvent les Anciens & quelquefois les Modernes. Mais il en faut donc conclure que tout n'appartient pas à M. Brue ; & dans les endroits mêmes où l'on pourroit croire que c'est d'après lui qu'il écrit, parce qu'il ne prend soin de citer personne, nous avons fait remarquer dans nos Notes qu'il emprunte quelquefois, mot-à-mot, des passages entiers de plusieurs Ecrivains modernes. En un mot, on ne peut s'assurer qu'il ait donné aucune partie des Mémoires de M. Brue sans mélange, à la réserve des Journaux, des Négociations, & des Descriptions. Cependant, jusqu'il ait publié son Ouvrage pendant la

BRUE.
1697.
Ses différens
emplois au service
de la Compagnie
Françoise.

L'Éditeur de ces
Mémoires y a joint
les autres témoignages.

Embarras qui
résulte de ce mélange.

(a) Labat écrit *Bissao*, *Cachao*, en affectant toujours les terminaisons Françoises. On sera souvent obligé de relever ses fautes.

BRUE.

1697.

Autre confusion qu'on se propose ici d'éviter.

vie de cet illustre Voyageur, il n'a pas fait difficulté de le donner pour garant de la vérité de ses Relations.

On peut lui reprocher encore d'avoir mêlé confusément dans sa narration les Journaux & les matières, pour en rendre apparemment la lecture plus agréable par la variété des sujets. Mais faisant profession dans ce Recueil de regarder l'utilité comme notre première règle, nous ne balançons pas à suivre ici la méthode dont nous nous sommes fait une loi, en réduisant notre narration à l'ordre du tems. Ainsi nous commencerons l'article de M. Brue par son voyage de Rufisco au Fort Louis, que l'Éditeur place le dernier ; & nous en placerons même un autre, dans l'intervalle, parce qu'on en peut tirer, pour la Géographie du même Pays, des éclaircissements qui ne doivent pas être rejetés plus loin,

§. I.

Différends entre Brue, & le Damel, Roi de Kayor.

Affection du Damel pour Brue.

IL n'y avoit pas long-tems que Brue étoit arrivé au Fort Louis, en 1697, avec la qualité de Directeur & de Gouverneur Général pour la Compagnie, lorsqu'à l'occasion de cent cinquante Esclaves, qu'il acheta dans l'espace de trois semaines à Rufisco, il fit connoissance avec *Latifal Saukabi*, Roi de (60) Kayor, qui porte le titre de (61) *Damel*. Les présens du Général François, joint aux marques de respect avec lesquelles il traita ce Prince, le mirent si bien dans son esprit, qu'il ne se faisoit point une partie de plaisir à laquelle il ne fût invité. Le Damel fit danser ses femmes en sa présence, & ne pouvoit être un instant sans le voir. Cette familiarité devint suspecte au Général. Elle pouvoit couvrir quelque trahison; ou du moins ce pouvoir être un artifice, pour amener insensiblement quelque demande extravagante, qui pouvoit devenir l'occasion d'une querelle. L'événement justifia ses soupçons. Le Damel lui demanda un jour, avec beaucoup d'instances, une certaine quantité de marchandises qui ne pouvoit être accordée sans nuire au Commerce François; & le Général embarrassé eut besoin de toute son adresse pour se défendre.

Naissance de leurs différends.

Avec quelques civilités qu'il eût adouci son refus, il en resta beaucoup de mécontentement au Roi Nègre. Ce commencement de méintelligence fut augmenté par la malignité ou l'imprudence du Gouverneur de Gorée, qui dit un jour à quelqu'un des Officiers du Damel, que le Général n'avoit pas fait voir ses plus belles marchandises à son Maître, & qu'au lieu de lui présenter des piéces de drap d'onze aunes, il ne lui en avoit donné que cinq aunes & demie. C'étoit assez pour faire éclater le ressentiment de ce Prince. Il reprocha vivement au Général de l'avoir trompé, & le menaça de sa vengeance. Il ajouta, en grinçant les dents, que les François devoient considérer de qui dépendoient leurs Comptoirs au Senegal & à Gorée; qu'il pouvoit les en chasser, ou les y faire mourir de faim, en défendant à ses Sujets de leur fournir des vivres; que si ses Prédécesseurs avoient eu la foiblesse de faire des Traités désavantageux avec les François, & de leur céder une partie de leurs Côtes, rien ne l'obligeoit à se couvrir de la même honte; qu'il étoit le Mai-

Ils ont ensemble une explication fort vive.

(60) Villault écrit Kaylor.

(61) On ne nous apprend pas ce que ce titre signifie.

tre dans les Etats; & qu'ayant le droit de commercer avec toutes les Nations du Monde, il ne manqueroit pas de forces pour réprimer ceux qui entreprendroient de s'y opposer.

Brue lui représenta que s'il étoit résolu de violer la foi d'un Traité qui avoit été jurée si solennellement, il pourroit bientôt s'en repentir, parce que la Compagnie étoit assez puissante pour le forcer d'exécuter ses promesses; que le Roi de France se ressentiroit de l'outrage qu'il verroit faire à ses Sujets, & non-seulement ravageroit ses Côtes, mais les assujettiroit par des Forts, dont toutes les Puissances d'Afrique ne pourroient secouer le joug; qu'à l'égard du Commerce, la Compagnie auroit toujours soin de lui fournir les marchandises convenables, & seroit toujours prête à les échanger pour les siennes. Ensuite, pour modérer son ressentiment, il lui fit présent de quelques piéces de drap d'onze aunes. La bonne intelligence parut rétablie par cette explication. Lorsque Brue quitta Rufisco, le Damel le fit conduire jusqu'au rivage par ses principaux Officiers, au bruit des tambours & des trompettes.

Quelque tems après, l'Alcade (62) de Rufisco fut envoyé au Général pour lui apprendre que le Damel avoit résolu de déclarer la guerre au *Burbaghio-los* (63), c'est-à-dire, au Roi des Jalofs, & pour lui demander de sa part un secours de douze *Lapots* (64), qui entendoient l'usage des armes à feu. Brue, qui connoissoit les caprices de ce Prince, & qui ne vouloit lui donner aucun sujet de plainte, fit assembler tous les *Lapots* qui étoient au service de la Compagnie, & laissa au Député la liberté de choisir. Mais comme la plûpart n'étoient pas Sujets du Damel, & n'avoient aucune obligation de le servir, ils refusèrent d'accompagner l'Alcade; de sorte que ce que le Général put faire de mieux, fut de lui donner deux de ses Interprètes, qu'il pourvut d'armes & de munitions. La guerre fut courte. Neuf jours après, le Damel renvoya ces deux hommes au Général, avec beaucoup de remerciemens & de civilités.

Il s'étoit mis en campagne avec deux mille chevaux, & le même nombre de gens de pied, entre lesquels il en avoit deux cens qui portoient des armes à feu. Le reste n'étoit armé que de zagayes, de sabres & de fleches. Son équipage consistoit en soixante-deux Chameaux, dont l'un portoit deux piéces de campagne, un autre sa charge de mousquets, un troisième de la poudre & des balles, un quatrième les zagayes du Prince; & le reste, de l'eau & des provisions. Il avoit fait trente lieues à la tête de cette armée; mais la Princesse *Linghera*, sa mere, lui ayant représenté qu'il s'exposoit à périr avec toutes ses Troupes, dans les déserts arides qu'il falloit traverser pour gagner les Etats du *Burbaghio-los*, & les Grands s'étant joints à cette Princesse pour lui faire changer de résolution, il avoit pris le parti d'abandonner son entreprise.

D'un autre côté le *Burbaghio-los*, qui avoit rassemblé ses forces, pour résister à l'invasion, n'apprit pas plutôt cette retraite, qu'il fit marcher un détache-

BRUE.
1697.

Leur raccommodement.

Guerre du Damel, & le cours qu'il demande aux Français.

Circonstances de la guerre du Damel.

(62) Les Auteurs Anglois après avoir décidé, comme on l'a vu dans l'article précédent, qu'il faut mettre *Alcadhis*, ne laissent pas de suivre ici l'Auteur François. Mais je m'attacherai au plus grand nombre qui écrit *Alcade*.

(63) Labat écrit *Bourbaghiolof*, d'autres *Bourghio-los*.

(64) Ce sont des Negres libres. D'autres François écrivent *Lapots*. Les Anglois appellent ces mêmes Negres *Gromettes* & *Gromets*.

B R U E.
1697.

Il est soupçonné
de manquer de
courage.

ment sous la conduite de *Biram Ruba*, son Lieutenant Général, pour ravager les Erats du Damel. Ce Général Negre prit & brûla six ou sept Villages, enleva des Esclaves, & fit un butin considérable sans trouver la moindre opposition au succès de ses armes. Le Damel, informé de sa disgrâce, se contenta de répondre que *Biram Ruba*, n'étant point Monarque, il dédaignoit de se mesurer avec un si vil ennemi. Cette excuse donna fort mauvaise opinion de son courage. Ses Sujets auroient désiré du moins qu'il eût fait marcher un de ses Officiers à sa place. Mais il avoit appréhendé, sans doute, que celui qu'il auroit revêtu du Commandement de ses forces, n'eût abusé de sa confiance pour usurper la Couronne. Cette idée, jointe à celle qu'il avoit du mécontentement de ses Peuples, lui inspira tant de jalousie & de soupçons, qu'il n'osoit se fier à personne autour de lui, & qu'à l'exception des voyages qu'il faisoit à *Rufisco* pour le Commerce, il se tint constamment renfermé à *Saram*, sur les limites de *Kayor* & de *Joul*, avec un petit nombre d'Officiers & d'Esclaves à qui il avoit donné sa confiance.

Manière dont
il se procure des
Esclaves pour le
commerce.

Tandis qu'il étoit dans cette retraite, *Brue* ayant reçu par les Vaisseaux de France un assortiment de marchandises, se hâta, suivant sa promesse, de lui donner avis que s'il avoit un nombre suffisant d'Esclaves, les François du Comptoir étoient prêts à traiter avec lui. Les Princes Negres ont toujours une ressource commode pour se procurer des suppléments d'Esclaves; c'est de vendre leurs propres Sujets. Les prétextes ne leur manquent pas pour justifier leur violence & leurs rapines. Le Damel eut recours à cette méthode, parce que devant déjà beaucoup à la Compagnie, il n'espéroit pas que le crédit fut continué. Il se saisit de trois cens Negres, qui ne s'attendoient pas à cette injustice; & pour s'épargner les frais de leur entretien, il fit avertir aussi-tôt les François qu'il avoit des Esclaves à leur livrer, & que si le Général vouloit se rendre à *Rufisco*, il s'y trouveroit pour le recevoir.

Marchandises
que les François
lui présentent.

Brue s'y rendit & fut reçu avec de grands témoignages d'amitié. Les droits & les présens, qui accompagnoient toujours la première visite, mirent le Prince en bonne humeur. Il avoit demandé un lit assez propre, avec une armure de la meilleure trempe, que le Général lui faisoit apporter. Mais quoiqu'il trouvât le lit de son goût, il refusa de l'acheter quand on en eut mis le prix à vingt Esclaves. Il s'étoit flatté qu'on lui en feroit un présent. La Compagnie n'étoit pas assez convenue de ses bons offices pour lui accorder cette gratification. Il se revêtit de l'armure, pour en faire l'essai; il la trouva trop pesante. D'ailleurs ses (65) Marbutz lui avoient persuadé que leurs Amulets, qu'ils appellent *Gris-gris* (66), le garantiroient de toutes sortes de blessures, à l'exception des balles, que les Negres appellent *poufs*, & contre lesquelles leurs Prêtres confessoient que les enchantemens n'ont pas de vertu. Cependant le Damel regrettoit beaucoup de ne pouvoir obtenir plus de marchandises qu'il n'avoit d'Esclaves à livrer. *Brue* lui proposa d'accorder aux François la permission d'en prendre eux-mêmes autant qu'il en falloit pour se payer. Mais il n'eut pas la hardiesse d'y consentir, dans la crainte d'exciter de nouveaux troubles. Ainsi, malgré son chagrin, il fut obligé de se passer pour

(65) Ecrivain d'après les Anglois, je conviens que les Marbutz qu'ils donnent pour le vrai nom au lieu de *Marabouts*.

(66) Les Anglois les appellent *Gregories*, mais ils conviennent que c'est une corruption, cette

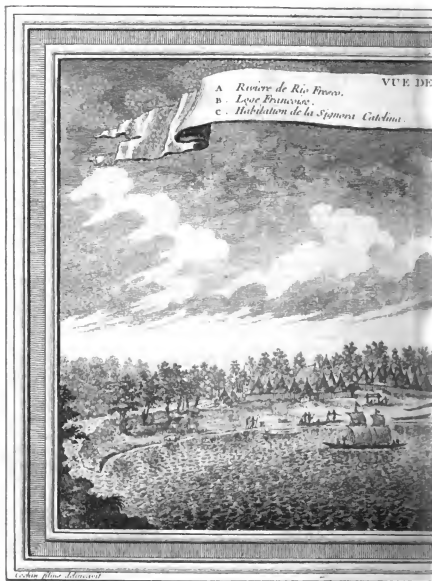
1619

...the ...

Variable	Mean	SD	Min	Max	Skewness	Kurtosis	Normality
Logarithmic outcome	0.000	0.000	-0.000	0.000	0.000	0.000	0.000

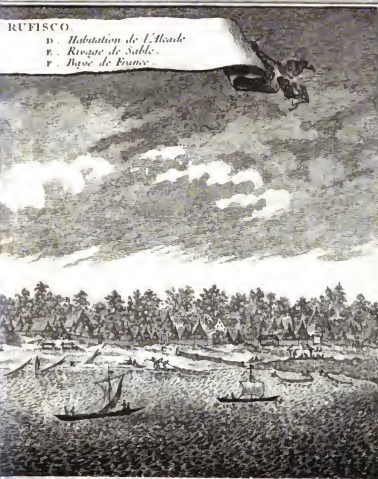
[illegible]

Downloaded from <http://www.jstor.org/stable/2346192> on Tue, 20 Jun 2016 12:02:00 UTC



RUFISCO.

- D. Habitation de l'Alade.
E. Rivage de Sable.
F. Baye de France.



Hotel de la

T.H.N.° V.



cette fois, de ce qu'on ne voulut pas lui donner d'autres conditions. Mais il en marqua beaucoup de ressentiment. Il dit au Général François qu'il se reprochoit de s'être relâché trop facilement sur plusieurs droits dont la perte diminueoit son revenu, particulièrement sur celui d'une barre de fer pour chaque Esclave transporté, & sur quelques impôts qui regardoient les provisions. A la vérité ce Prince avide s'étoit efforcé d'augmenter les droits; mais la Compagnie avoit toujours réclamé contre ses prétentions, & demandé qu'ils demeurassent sur l'ancien pied. Cependant il accompagna ses plaintes de tant de menaces, que le Général, soutenu alors par trois Vaisseaux de guerre, ne balança point à lui répondre que la Compagnie le forceroit d'exécuter ses Traités, & que si lui & ses Alliés entreprenoient quelque innovation, ils devoient s'attendre à voir ravager leur Pays avec plus de rigueur qu'il ne l'avoit été par du Caffé. Comme le Damel n'ignoroit pas que les effets pouvoient répondre aux menaces, il prit le parti de dévorer son chagrin, en attendant l'occasion de le faire éclater.

BRUE.
1697.
Avec qui'elle
entre le Damel de
Brue.

Peinte récom-
pensée.

§. II.

Voyage, par terre, de Rufisco au Fort Saint Louis.

Quelque tems après cette contestation, Brue qui étoit à Gorée, se trouvant appelé au Sénégal par des raisons pressantes, & se défat de la mer dans une saison peu favorable; prit la résolution de faire le voyage par terre. Il crut devoir donner avis de son dessein au Damel, qui étoit alors à Rufisco. Ce Prince lui promit toutes sortes de secours & de commodités pour son entreprise, à condition qu'il voulût s'arrêter quelques jours avec lui. Le Général y consentit; & dès le même jour, il se rendit à Rufisco, qui est situé sur la Côte, à trois lieues de l'Isle de Gorée.

Brue est tenu des
secours du Damel
pour voyager par
terre.

Ces Mémoires ne contenant aucune description de cette Ville, il est naturel ici d'y suppléer par les Relations de quelques autres Ecrivains. Barbot observe que son véritable nom, tel qu'elle l'a reçu des Portugais, est *Rio-fresco*, c'est-à-dire, *Rivière fraîche*, d'une petite rivière qui traversant des bois fort épais, conserve en tout tems beaucoup de fraîcheur. Les Hollandois lui ont donné le nom de *Vishers Dorp*, du grand nombre de Pêcheurs qui l'habitent. Mais les François s'étant renus au nom Portugais, se sont contentés de le corrompre, en faisant de *Rio-fresco*, Rufisco ou Rufisque (67).

Def i'pion de
Rufisco.

A l'Ouest-Sud-Ouest de la Ville, il y un (68) Cap; & vis-à-vis du Cap, à quelque distance, un grand rocher, environné de basses fort dangereuses, qui a reçu des Hollandois le nom de *Kampaen*, à l'honneur de *Claes Kampaen*, célèbre Aventurier de leur Nation, qui s'en approcha le premier. Cependant le Canal entre ce rocher & le Continent, ne manque pas de profondeur, & les Vaisseaux ordinaires peuvent y passer sans péril. Barbot assure que toutes sortes de Vaisseaux peuvent mouiller dans la Rade de Rufisco (69) sur un excellent fond de sable, entre six & sept brasses.

(67) Jobson l'appelle *Travisco*.

(68) C'est ici apparemment le Cap Bernard, près duquel est un Village, à deux lieues de
Tome II.

Rufisco, Voyage d'Iligny par Loyer en 1701, p. 54.

(69) Description de la Guinée, p. 22,
N n n

BAUE.
1667.
Bois de Camore.
Cette Ville.

Les Officiers du
Duaucy résident.

Chaleur excessi-
ve.

Comment les
Négres mangent le
poult.

Baye de France.

Abeon'net des
troupeaux.

La Ville de Rufisco est entièrement couverte par un grand bois de palmiers & d'autres arbres, au-delà duquel (70) on trouve des plaines à perte de vue. Le bois, la plaine, & les petites Dunes sablonneuses qui sont entre la mer & la Ville, forment une perspective fort agréable pour les Bâtimens qui s'approchent du rivage, sur-tout dans la basse marée (71).

Le Damel a plusieurs Officiers (72) qui sont leur résidence à Rufisco, sous un Chef de la même Nation, que les Portugais nomment *Alcayde*. Ce Gouverneur est en même tems Juge de la Ville, avec un Lieutenant qui se nomme *Jerapo*. Ces deux Commandans ont l'administration de toutes les affaires, & la Commission de recevoir tous les droits du Prince pour l'ancreage & les marchandises. Cependant on appelle de leur Tribunal à celui du *Kondi*, c'est-à-dire, du Viceroy & Capitaine Général de toutes les Troupes de Kayor (73).

La chaleur est insupportable à Rufisco pendant le jour, sur-tout à midi, dans le cours même du mois de Décembre (74). Du côté de la mer, le calme est ordinairement si profond qu'on n'y ressent pas le moindre soufle; & le bois arrêté aussi le mouvement de l'air du côté des terres. Aussi les Hommes & les Animaux n'y peuvent-ils respirer; sur-tout au long de la Côte dans la basse marée, car la reverberation du sable y écorche le visage & brûle jusqu'à la semelle des souliers. Ce qui rend encore cet endroit plus dangereux, c'est la puanteur d'une prodigieuse quantité de petits Poissons pourris que les Nègres y jettent & qui répandent une mortelle infection. On les y met exprès, pour les laisser tourner en pourriture, parce que les Nègres ne les mangent que dans cet état. Ils prétendent que le sable leur donne une forte d'odeur nauséuse, qu'ils estiment beaucoup (75).

La Baye, que les François ont nommée, *Baye de France*, abonde en plusieurs fortes de grands & de petits Poissons. Quantité de Pêcheurs en fournissent la Ville, & rendent le même service aux Villages voisins dans leurs Canots. La Ville de Rufisco est précisément (76) au fond de la Baye. Il s'y fait un commerce considérable de cuirs, mais petits, parce qu'on n'y tue gueres que de jeunes bêtes. Le Pays voisin est rempli de bestiaux & de volaille de différentes sortes, sur-tout de Pintades. Le vin de palmier n'y est pas en moindre abondance, & les Nègres le changent volontiers pour de l'eau-de-vie, qu'ils appellent *fangara*, & qu'ils aiment excessivement. On a communément un Veau gras & de bonne taille pour deux pieces de huit, en marchandises ou en argent; une Vache pour la moitié de ce prix, & quelquefois moins. Les troupeaux y

(70) Villault dit que la Ville est couverte à l'est par un grand bois, au-delà duquel s'étend l'espace de quatre ou cinq cents pas, il découvre des Plaines immenses. Voyage de Guinée, p. 25.

(71) Barbot en donne la figure.

(72) Rufisco est le Port de Commerce du Royaume du Kayor, comme Fortodali est celui de Baol. Le Roi de Kayor, en 1666, se nommoit le Damel *Biram*. Villault, *ubi sup.* p. 24.

(73) Barbot, *ubi sup.*

(74) Villault en parle plus favorablement au mois de Novembre. Il dit que l'air y est aussi bon & aussi chaud qu'en aucun endroit de la Côte, quoique Rufisco soit à quatorze degrés de la Ligne. *Ubi sup.* p. 25.

(75) Barbot, *ubi sup.*

(76) Villault, qui mouilla dans cette Baye, dit que le fond en est ferme & graveleux, & qu'il n'a pas moins de six brasses après la marée. Il ajoute que la Ville a un petit Port à l'Ouest, où une Fregate peut être en sûreté. *Ubi sup.* p. 20. & 25.

sont si nombreux, que l'Auteur en ayant vu quelquefois venir d'eux-mêmes sur le bord de la mer, dans la basse marée, & demeurer dans l'eau jusqu'au ventre pour se rafraîchir pendant des heures entières, s'est efforcé inutilement de les compter.

Chaque Vaisseau François donne aux Officiers du Damel une certaine quantité de marchandises dont on est convenu, pour le droit de prendre du bois & de l'eau. Les Nègres qu'ils employent ordinairement à leur fournir ces provisions, & qui apportent sur leur dos jusqu'aux Chaloupes, se croient bien payés de leur travail par quelques bouteilles de *Sangara*, c'est-à-dire d'eau-de-vie.

En 1666, Rufisco, suivant le témoignage de Villault, avoit environ deux cens maisons, habitées par trois cens hommes, sans y comprendre les femmes & les enfans. Il compare les édifices à ceux des Villages de Normandie. Mais *Loyer*, qui y étoit en 1701, assure que cette Ville (77) valoit beaucoup mieux que celle du Cap Bernard, & qu'elle contient entre deux & trois cens maisons, bâties de roseaux & de feuilles de palmiers. Il ajoute qu'étant la Capitale du Royaume de Kayor, les édifices y sont plus grands & plus commodes que dans tout autre lieu du même Pays. Les François y font leur résidence lorsqu'ils viennent de Sénégal ou du Fort Saint Louis (78).

Villault trouva fort étonnant que sans sçavoir lire ni écrire, tous les Habitans parlaient fort bien la Langue Portugaise. L'*Alcayde* sçavoit également le François, l'Anglois & le Hollandois. Les Nègres du canton sont d'assez belle taille, & la plupart n'ont pas le nez écrasé. Ce sont les meilleurs Esclaves de l'Afrique. Il sont nuds comme dans toutes les autres parties de la Côte ; & lorsqu'ils montent dans leurs Canots ils ne font pas de difficulté de se défaire d'une petite piece d'étoffe qui leur couvre le devant du corps. Les femmes & les jeunes filles, dès l'âge de treize ou quatorze ans, sont si lascives, qu'elles invitent les Etrangers jusqu'au milieu des rues. Un Homme peut prendre autant de femmes qu'il se croit capable d'en nourrir. La jalousie tourmente si peu les Nègres de Rufisco, qu'ils prostituent leurs femmes pour une bagatelle, & qu'ils les offrent quelquefois gratis. Elles ont les cheveux liés sur la tête, & couverts de quelques petites planches de bois qu'elles y attachent, comme un grand pré-servatif contre l'ardeur du Soleil (79).

Quoique le Pays soit bien fourni de Bœufs, de Vaches, de Moutons, de Chevres, de Poules, de Pigeons, de Pintades, & d'un grand nombre d'Oiseaux, la principale nourriture des Habitans est le poisson. Les autres productions, pour le Commerce, sont les peaux, les gommés, l'ivoire, les plumes d'Autruche, l'indigo, & les étoffes de coton rayées de blanc & de bleu ; de sorte qu'il n'y auroit rien que d'avantageux à dire du Pays, s'il n'étoit pas si chaud ; & même des Habitans, si les hommes n'étoient extrêmement menteurs, & les femmes trop libertines.

Brue fut reçu par l'Alkaide du Roi, & par une femme mulâtre, nommée *Signora Katti*, qui avoit part aussi à l'administration. Il fut logé dans les maisons du Roi, avec toute la suite, qui étoit composée de quatorze ou quinze Nègres & d'autant de Laptots. L'Alkaide & la *Signora Katti* lui envoyèrent

BRUE.
1697.

Nombre des
maisons & des
Habitans.

Figure & caractere
des Habitans.

Réception du
Général François
à Rufisco.

(77) *Loyer*, *ubi sup.* p. 54.
(78) *Ibid.*

(79) Villault, *ubi sup.* p. 24 & 26.

BRUC.

1697.

Il est traité dans
la marche par le
Koudi.

Lac des Sereres.

Nation des Se-
reres.

Elle est divisée
en deux peuplades.

Caractère des
Sereres.

Singularité de
leurs tombeaux.

quelques nattes pour meubles ; mais il fut fort surpris , en s'éveillant pendant la nuit , de les voir couchés tous deux dans sa chambre , & de trouver la Signora à son côté. Il étoit tard , le lendemain , avant que les Chevaux & les Chameaux qui étoient commandés pour lui & pour son bagage fussent prêts à se mettre en marche ; de sorte qu'il ne put arriver le même jour qu'à la maison du *Kondi* , Général des Troupes du Royaume. Ce Seigneur Nègre vint au devant de lui à quelque distance , avec vingt-cinq ou trente Chevaux , & le conduisit à sa maison , qu'il lui abandonna , pour lui faire passer la nuit avec plus de commodité. Il avoit fait préparer un grand souper , qui consistoit en un Beuf entier , du *Kuskus* , des Poules , des Canards , & quantité de lait.

Le jour suivant , Bruc fit dix lieues , dans un Pays sablonneux , qui ne paroît pas néanmoins sans culture. Au milieu du chemin il trouva un grand Lac d'eau somache , formé par un petit ruisseau dont l'eau ne laissoit pas (80) d'être fort douce , & sur le bord duquel il s'arrêta pour faire rafraîchir son cortège. Ce Lac , suivant le témoignage des Habitans se décharge dans la mer entre le Cap-Vert & le Cap-Manuel. Il est rempli de Poisson , qui est pêché par une sorte de Faucon avec autant d'adresse que par les Nègres. Bruc tua un de ces animaux , dans le tems qu'il prenoit son vol , avec un Poisson entre ses serres , de la forme d'une Sardine , & du poids de trois ou quatre livres. Le Lac s'appelle *Sereres* , du nom de quelques Tribus de Nègres qui habitent les lieux voisins.

Ces Sereres , qui se trouvent principalement répandus autour du Cap-Vert , sont une Nation libre & indépendante , qui n'a jamais reconnu de Souverain. Ils forment , dans les lieux de leur retraite , plusieurs petites Républiques , où ils n'ont pas d'autres loix que celles de la nature. Ils nourrissent un grand nombre de Bœufs. L'Auteur prétend que la plupart n'ayant aucune idée d'un Etre suprême , croyent que l'ame périt avec le corps. Ils sont entièrement nus. Ils n'ont aucune correspondance de Commerce avec les autres Nègres. S'ils reçoivent une injure , ils ne l'oublient jamais. Leur haine se transmet à leur postérité , & tôt ou tard elle produit une rigoureuse vengeance. Leurs voisins les traitent de Sauvages & de Barbares. C'est outrager un Nègre que de lui donner le nom de *Serere*. Cette Nation d'ailleurs est simple , honnête , douce , généreuse , & très-charitable pour les Étrangers. Elle ignore l'usage des liqueurs fortes. Un si bon caractère , sans aucunes lumières de Religion , les rendroit peut-être plus capables de celles du Christianisme que les Nègres Mahométans , auxquels il est impossible de les faire goûter , lors même qu'ils font transportés en Amérique. Ils entendent leurs Morts hors de leurs Villages , dans des butes rondes , aussi bien couvertes que leurs propres habitations. Après y avoir placé le corps dans une espèce de lit , ils bouchent l'entrée de la hute avec de la terre détrempée , dont ils continuent de faire un enduit autour des roseaux qui servent de murs , jusqu'à l'épaisseur d'un pied. L'édifice se termine en pointe , de sorte que ces lieux de sépulture , paroissent comme un second Village , & que les tombes des Morts sont en beaucoup plus grand nombre que les maisons des vivans. Comme les Sereres n'ont point assez d'industrie pour faire des inscriptions ou d'autres marques sur ces monumens , il se contentent de mettre , au sommet ,

(80) Il faut supposer que le terrain du Lac même avoit quelques parties altérées qui changeoient la nature de cette eau.



Habits des Nègres du Cap Vert.

V. IX.



un arc & quelques flèches sur ceux des hommes, & un mortier, avec un pilon, sur ceux des femmes : le premier marque l'occupation des hommes, qui est presque uniquement la chasse ; & l'autre celle des femmes, dont l'emploi continuel est de piler du riz ou du maïs.

BRUA.
1697.

Il n'y a pas de Nègres qui cultivent leurs terres avec autant d'art que les Sereres. Si leurs voisins les traitent de Sauvages, ils sont bien mieux fondés à regarder les autres Nègres comme des Infenies, qui aiment mieux vivre dans la misère & souffrir la faim, que de s'accoutumer au travail pour assufter leur subsistance. Leur langage est différent de celui des Jalofs, & paroît même leur être tout-à-fait propre. Ils ont pour boisson le vin de *Latanier*. Leur Canton produit un animal fort remarquable, dont on verra la description vers la fin de ce Livre, avec celle du *Latanier*. Ils l'appellent *Bomba* ; & les Portugais l'ont nommé *Capivard*, apparemment parce qu'ils l'avoient vu pour la première fois aux environs du Cap-Verd.

Leur industrie
à cultiver la cer-
ses.

Les Sereres reçurent le Général François avec beaucoup d'humanité, & lui présentèrent du *Kuskus*, du Poisson, des Bananes, avec d'autres alimens du Pays. Il partit si tard de leur Village, que l'excès de la chaleur le força de s'arrêter après avoir fait trois lieues. N'en ayant pu faire que sept dans le cours de la journée, il arriva le soir dans un Village des Jalofs, qui étoit la résidence d'un des plus grands Marbut du Pays. Ce saint Nègre avoit compté de recevoir la visite & des présens du Général François ; mais il vit ses espérances trompées. L'Alkaide de Rufisco & la Signora (81) Karti, qui étoient du voyage, ne manquèrent pas de le visiter, accompagnés de quelques François, que la seule curiosité y conduisit. Ils se mirent à genoux devant lui, & lui baissèrent les pieds ; après quoi, il prit la main de la Signora, l'ouvrit & cracha dedans. Ensuite la lui faisant tourner deux ou trois fois autour de la tête, il lui frotta de sa salive, le front, les yeux, le nez, la bouche & les oreilles, en prononçant pendant cette opération quelques prières en Arabe. Il reçut leurs présens, & leur promit un heureux voyage. La Signora fut raillée de sa superstition, à son retour, & de s'être laissée oindre de la salive du vieux Marbut. L'Alkaide du Village, avec plus de politesse pour les Etrangers, vint au-devant du Général, & lui offrit un Baruf, du Kuskus, quelques pieces de volaille, du lait, du vin de palmier, & un morceau de chair d'Elephant, en s'excusant de n'en avoir pas apporté davantage, sur ce que n'étant tué que depuis deux jours il n'étoit pas encore en état d'être mangé ; car les Nègres ne trouvent la chair bonne que lorsque les vers commencent à s'y mettre. Brue répondit à cette civilité par divers présens, sur-tout d'eau-de-vie. Quelques François ayant dit à l'Alkaide qu'ils n'aimoient pas la chair si vieille, il envoya aussitôt six de ses gens, chargés d'un quartier d'Elephant, qui fut cuit à l'eau, & servi avec différentes sauces. Il est certain que la chair de cet animal fait un assez bon aliment lorsqu'elle est bien préparée. Mais elle n'est pas si bonne rôtie. La trompe passe pour l'endroit le plus délicat. Ce festin fut suivi d'une danse, que les Nègres nomment *Folgar*, & qui dura une partie de la nuit pour l'amusement du Général. Lorsqu'il croyoit pouvoir prendre un peu de repos, son sommeil fut encore troublé par les Enfans du Village, qui s'assem-

Accueil qu'ils
font à Brue.

Cérémonies d'un
Marbut.

La chair des Ele-
phans n'est pas
si mangée.

(81) Barbot l'appelle *Catalina*.

BRUE.
1697.

blerent autour de la cabane du Marbut, pour répéter des versets de l'Alcoran qu'ils avoient appris par cœur. Cet exercice se fait à si haute voix, que le bruit est capable de rendre le maître sourd.

Brue recon-
nait un troupeau
d'Éléphants.

On partit du Village assez tard, le jour suivant. Comme la marche étoit fort lente, Brue se donnoit le plaisir de la chasse en chemin. Au milieu des Bois, il découvrit les traces de quelques Éléphants, & bientôt il en aperçut 18 ou 20, les uns couchés comme un troupeau de Vaches, d'autres occupés à baïsser des branches d'arbres, dont ils mangeoient les feuilles & les petits rameaux. La Caravane n'en étoit pas à la portée du pistolet. Cependant comme il ne paroïssoit pas qu'ils y fissent d'attention, les Gens du Général leur tirèrent quelques coups de fusil, auxquels ils ne parurent pas plus sensibles qu'à la piquûre des mouches, apparemment parce que les balles ne les touchèrent qu'aux côtes ou par derrière. Le même soir, on arriva sur les terres de la Signora Katti, où quelques Esclaves faisoient le Commerce pour elle. Le Général y fut bien traité avec toute la suite. On lui apprit qu'un quart de lieue plus loin il trouveroit le Village de *Makaya*, une des résidences du Damel, qui s'y étoit rendu pour y recevoir les François.

Makaya, mai-
son du Damel.

Ils y arrivèrent, le jour suivant, à huit heures du matin. Devant la porte du Palais, ils trouvèrent une garde de quarante ou cinquante Nègres, avec un grand nombre de *Guiriots*, ou de Musiciens, qui se mirent à chanter les louanges du Général, aussi-tôt qu'ils le virent à portée de les entendre. Le *Yagaraf* & le grand *Bukenet* (81) se présentèrent pour le recevoir, & l'introduire à l'audience du Roi. Il ne fut pas aisé à Brue, qui étoit d'une taille puiffante de passer par la première porte de ce Versailles du Royaume de Kayor. Le guichet étoit si bas, qu'il étoit obligé de se courber beaucoup. L'enclos contenoit quantité de Bâtimens, entre lesquels il y avoit un *Kalde* ou une salle d'audience, ouverte de tous côtés. Le Damel y étoit assis sur une petite couche dont la Compagnie lui avoit fait présent. Il se leva lorsque Brue fut entré, & lui présentant la main, il l'embrassa, avec beaucoup de remerciemens de s'être détourné si loin de la route pour le voir. Le Général lui fit son compliment, & lui offrit les présens de la Compagnie, avec deux barils d'eau-de-vie. L'ordre fut donné pour le traiter aux dépens de la Cour, & pour renvoyer à Rufisco les Chevaux & les Chameaux qu'il y avoit loués. Il fut conduit ensuite à l'audience des femmes du Roi. Ce Prince en avoit quatre de légitimes, suivant la loi de Mahomet; mais ses concubines étoient au nombre de douze, malgré les remontrances des Marbut. Un jour qu'ils lui reprochoient cette intempérance, il leur répondit que la loi étoit faite pour eux & pour le Peuple; mais que les Rois étoient au-dessus.

Intempérance du
Damel.

Les femmes du Damel ayant pris soin de fournir des provisions au Général, il se crut obligé de leur faire quelques présens. C'étoit le Roi qui se chargeoit lui-même de ces détails, lorsqu'il avoit la raison libre; mais sa passion pour l'eau-de-vie ne lui permettant pas d'être un moment sans en boire, il étoit ivre aussi long-tems qu'il avoit de cette liqueur. Quatre jours se passèrent avant que le Général pût le trouver en état de l'entendre, & ses deux barils étoient déjà presque épuisés. On parla de Commerce dans cette audience; & les François

San irrogner,

(81) Labat écrit *Jagaraf* & *Bouquetet*. On tire. Les Anglois disent : « Peut-être Bu- ne nous apprend pas la signification de tous ces » ketet signifie-t-il le grand Trésorier.

acheterent quelques Eslaves & quelques dents d'Eléphants. Mais comme il étoit entré quelques Flacons d'eau-de-vie dans le marché, le Damel en remit la conclusion au jour suivant. Il fit venir ses femmes pour danser devant Brue ; & lorsqu'elles eurent fini, il le força lui-même de danser avec lui. Enfin il continua de le traiter avec les plus grandes marques de distinction ; mais il remit de jour en jour l'affaire du Commerce. Les Chameaux & les Chevaux furent aussi différés.

L'impatience faisoit Brue. Un jour au soir, après avoir souhaité une heureuse nuit au Roi, il prit la résolution de partir à pied, & de faire porter son bagage par ses Eslaves. En effet il se mit en marche à la pointe du jour. Mais à peine étoit-il sorti de Makaya, qu'il vit venir après lui le Yagaraf, qui le pressa de retourner. Cependant il résista si constamment, que cet Officier se réduisit à lui demander le tems de donner avis au Roi de son départ. Ce Prince réveillé, par une démarche si brusque, l'envoya prier aussitôt d'attendre quelques momens, avec promesse de lui envoyer des Chevaux & des Chameaux. Brue commençoit à trouver la route si mauvaise, qu'il prit le parti d'attendre. Bientôt il vit arriver les Gens du Roi au grand galop, avec toutes les commodités que ce Prince lui avoit fait espérer pour son voyage. Les bagages furent chargés & l'on partit sous la conduite du Yagaraf, qui accompagna la Caravane une partie du chemin.

On arriva le soir dans un Village, où les gens du Roi prirent un Bœuf au milieu du 1^{er} troupeau qui se présenta. Ils enlevèrent de même une Vache & un Veau. La chair en étoit excellente. Mais les maîtres de ces animaux firent leurs plaintes au Général, qui leur donna, pour les consoler, un ou deux Flacons d'eau-de-vie. Le jour suivant, après s'être mis en marche de grand matin, on s'arrêta vers midi pour faire reposer l'Equipage. Le hazard fit trouver un grand troupeau de Vaches, dont le lait fut d'autant plus agréable qu'on n'avoit apporté de Makaya que de l'eau fort mauvaise. On arriva de bonne heure dans le Village d'un Parent du Roi, qui étant averti de l'approche du Général vint au-devant de lui avec un cortège de vingt Cavaliers fort bien montés. Il monroit lui-même un Barbe de haute taille, qui lui avoit coûté vingt Eslaves. L'accueil qu'il fit aux François répondit à cette galanterie. La journée suivante fut fort longue, mais au travers d'un beau Pays, dont la plus grande partie étoit cultivée. On y voit des plaines entières couvertes de tabac. Le seul usage que les Nègres fassent du tabac est pour fumer ; car ils ne savent ni le mâcher, ni le prendre en poudre.

On arriva le soir à Biurt (83), où le Chef de la Ville vint recevoir le Général, & le logea dans sa maison. Quoique la fatigue du voyage lui rendit le repos fort nécessaire, il ne put se refuser aux empressemens de son Hôte, qui fit tuer un Bœuf pour le traiter. Le lendemain, on se rendit à l'Isle de *Jean Baré*, d'où le Général renvoya les Gens & les Chevaux du Roi. Il trouva dans ce lieu une Barque & quelques Canots, qui le transporterent au Fort-Louis, après un voyage de douze jours, en y comprenant le séjour qu'il avoit fait à Makaya.

De la Barre du Sénégal à Gorée on ne compte que trente lieues, mais par Rufisco & Biurt il n'y en a pas moins de quarante. D'ailleurs Brue fit des

BRUE.
1697.

Il force le Général de danser.

Brue part sans l'en avertir.

Confirmation de la route.

Mesure du voyage de Brue.

(83) Labar varie entre Bioure & Bieurt. Barbot met constamment Biurt.

BRUE.
1697.

journées très-courtes, & le détour qu'il fit par Makaya rendit sa route encore plus longue. Cependant, il apprit par l'événement que c'étoit l'avoir beaucoup abrégée; car les Vaisseaux qui étoient partis de Gorée dans le même tems que lui, arrivèrent au Sénégal quinze jours après. Il n'avoit pas perdu ses peines dans une marche si fatigante. Outre un assez bon Traité pour le Commerce des Esclaves, qu'il n'auroit jamais obtenu du Damel sans le voir personnellement, il avoit fait plusieurs observations qui méritent de trouver place ici.

Observations
qu'il fit dans cette
route.

Quoique les Nègres du Pays, Payens & Mahométans, aient l'usage de la Polygamie, il ne leur est pas permis d'épouser deux sœurs. Latirfal Saukabé se croyant dispensé de cette loi avoit deux sœurs entre ses femmes. Les Marbut & les Mahométans zelés en murmuroient, mais secrètement, parce que ce Prince n'étoit pas traitable sur ce qui pouvoit blesser ses plaisirs. Il ne doutoit pas de l'existence d'un Paradis; mais il déclara naturellement à Brue qu'il n'espéroit pas d'y être reçu, parce qu'il avoit été fort méchant, & qu'il ne se sentoient, disoit-il, aucune disposition à devenir meilleur. Effectivement, il s'étoit rendu coupable de mille actions cruelles. Il avoit dépouillé, banni, ou tué ceux qui avoient eu le malheur de lui déplaire. Comme il possédoit deux Royaumes, il se croyoit plus grand que tous les Monarques de l'Europe; & faisant quantité de questions à Brue sur le Roi de France, il demandoit comment il étoit vêtu, combien il avoit de femmes, quelles étoient ses forces de terre & de mer, le nombre de ses Gardes, de ses Palais, de ses revenus, & si les Seigneurs de sa Cour étoient aussi-bien vêtus que les Seigneurs Nègres. Brue avoit beaucoup de peine à lui persuader que le Roi son maître avoit douze mille Soldats pour la garde ordinaire de sa maison, qu'il pouvoit mettre en campagne une Armée de trois cens mille Hommes d'Infanterie & de cent mille Chevaux, entretenir en même tems cent mille Matelots, deux cens Vaisseaux de guerre & quarante Galères, sans parler d'une quantité innombrable de petits Batimens; & que son revenu annuel, indépendamment des impôts extraordinaires, montoit à plus de deux cens millions de livres. Mais ce qui paroissoit le plus incroyable à Damel, c'étoit de s'entendre assurer qu'un si grand Roi n'avoit qu'une femme. Il demandoit comment il pouvoit faire lorsqu'elle étoit enceinte ou malade. Le Général répondit qu'il attendoit qu'elle se portât mieux. Bon, lui dit le Monarque Nègre, il a trop d'esprit pour être capable de tant de patience.

Ce qui rendra
les femmes des
Seigneurs Nè-
gres.

Un jour, il fit présent au Général, d'une femme, qui paroissoit d'une condition supérieure à l'esclavage. En effet elle avoit été l'épouse d'un des principaux Officiers de la Cour. Son mari, la soupçonnant de quelque infidélité, auroit pu se faire justice de ses propres mains; mais comme elle étoit d'une famille distinguée, il avoit pris le parti de porter ses plaintes au Roi, qui l'ayant jugée coupable, l'avoit condamnée à l'esclavage, & l'avoit donnée à Brue. Les parens de cette malheureuse femme vinrent solliciter les François en sa faveur, & supplierent le Général d'accepter en échange une Esclave beaucoup plus jeune, dont il auroit par conséquent plus de profit à tirer. Il y consentit; & l'autre fut conduite aussitôt par la famille hors des Etats du Damel. Cette rigueur dans la punition rend les femmes des Grands assez chastes, ou du moins leur cause beaucoup d'embarras à cacher leurs intrigues. Comme le droit

droit de les vendre appartient au Roi après leur conviction, elles sont sûres de ne jamais trouver en lui qu'un Juge inexorable, qui accorde toujours une prompte justice aux maris dont il reçoit les plaintes.

Le Port de Rufico ne recevant guères que des Barques & des Chaloupes, le Damel, qui souhaitoit beaucoup de voir un Vaisseau, pria le Général d'en faire venir un près de cette Ville. Brue lui répondit qu'il étoit fâché de ne le pouvoir, parce qu'il n'y avoit point assez d'eau pour un Bâtiment tel qu'il le desiroit; mais qu'il en feroit venir un de dix pièces de canon, qui serviroit à lui donner quelqu'idée de ceux qui en portent jusqu'à cent pièces. Il fit amener effectivement une Corvette, appareillée dans toute sa pompe, avec les Pavillons déployés. Le Damel & tous les Courtisans se rendirent sur le rivage pour jouir de ce spectacle. On fit faire quantité de mouvemens à ce petit Vaisseau, & les François s'étoient attendus que le Roi monteroit à bord. Mais soit qu'il craignît la mer, ou qu'ayant à se reprocher ses extorsions & ses violences il appréhendât qu'ils ne le retinssent Prisonnier, il n'osa se procurer cette satisfaction. Lorsqu'il eut tassé sa curiosité, il demanda au Général de combien les grands Vaisseaux surpassoient celui qu'il avoit vu. Sans répondre directement à cette question, Brue lui conseilla d'envoyer un de ses Officiers, pour être plus sûr de ce qu'il vouloit sçavoir, par le témoignage de ses propres gens. L'ordre fut donné à quelques Negres d'aller prendre les mesures. Ils revinrent, les bras remplis des cordes qu'ils avoient employées, & qu'ils étendirent devant le Damel. Quel Canot ! s'écria-t'il, & que la science des Blancs est prodigieuse !

Pour donner de l'amusement au Général, ce Prince fit un jour en sa présence la revue d'une partie de ses Troupes, sous la conduite du Kondi Lieutenant-Général. Ce Corps d'armée montoit à cinq cens Hommes, armés de sabres, d'arcs & de flèches, & couverts de cottes de maille, qui consistoient en deux morceaux d'étoffe de la forme d'une dalmatique. Le fond étoit de coton, blanc, rouge ou d'autres couleurs, parsemé de caractères Arabes que les Marbuts croyent également propres à jeter l'effroi parmi leurs Ennemis & à garantir ceux qui les portent de toutes sortes de blessures; à la réserve néanmoins de celles des armes à feu, parce que l'invention, leur a-t-on dit, est postérieure au tems de Mahomet. Sous ces cotes de maille les Negres ont une multitude d'Amulets, qu'ils appellent Griggris; & celui qui en est le plus chargé doit être le plus brave, parce qu'il a moins de périls à redouter.

Le Kondi s'étant mis à la tête de sa Troupe, la disposa sur quatre rangs, & fit avertir le Roi qu'il étoit prêt à le recevoir. Ce Prince étoit dans le magasin que la Compagnie avoit fait bâtir à Rufico. Quoiqu'il ne fût pas fort éloigné de cette petite Armée, il monta à cheval, & prenant sa lance il fit les mêmes mouvemens que s'il eût été prêt à combattre. Brue fut obligé de prendre un Cheval aussi pour l'accompagner. Ils s'avancèrent jusqu'au milieu de la ligne. Le Kondi, à la vue de son Maître, ôta son turban, & se jetant à genoux se couvrit trois fois la tête de poussière. Mais le Roi, qui n'étoit plus qu'à six pas, lui fit porter ses ordres par un de ses Guitiots militaires. Le Kondi, après les avoir reçus dans la même situation, se couvrit la tête & les fit exécuter. Ensuite il reprit sa première posture, en attendant de nouveaux ordres, qu'il reçut encore, & qui ne produisirent que des mouvemens fort irréguliers,

Tome II.

O o o

BRUE.
1697.

Curiosité du Damel pour voir un grand Vaisseau.

Revue de ses Troupes.

Exercice que le Kondi fait faire aux Troupes.

BRU.
1697.

Serpens du
Royaume de
Kajur.

Leur familiarité
avec les Nè-
gres.

Leur grandeur
monstrueuse.

Aigles en grand
nombre.

de sorte qu'il seroit fort difficile de rallier des Troupes si mal disciplinées si leurs rangs étoient une fois rompus. Cet exercice dura trois ou quatre heures ; après quoi le Roi reprit le chemin de la Ville, au bruit des tambours, & précédé par ses Guiriots, qui chantoient ses louanges, comme s'il eût remporté une victoire signalée.

Les Serpens sont fort communs dans tout le Pays, depuis Rufisco jusqu'à Biyurt. Ils sont extrêmement gros, & leur morsure est fort dangereuse. Les Grisgris passent dans l'esprit des Nègres pour un charme tout puissant contre ces terribles animaux. La vérité est que les plus redoutables peuvent être chassés facilement, mais que cette race d'Hommes imbeciles aime mieux attribuer leur sûreté aux impostures de leurs Marbuts qu'à leurs propres soins. D'ailleurs Labat remarque qu'il y a une espèce de sympathie entre les Serpens & les Nègres. On voit ces affreux monstres se glisser librement dans les cabanes, où ils dévorent les rats, & quelquefois la volaille. S'il arrive qu'un Nègre soit mordu, il applique aussitôt le feu à la partie blessée, ou la couvre de poudre à tirer, qu'il brûle dessus. Il s'y fait une cicatrice qui fixe le venin, lorsque le remède est assez promptement employé ; mais s'il vient trop tard, les parties nobles sont bientôt attaquées, & la mort est infaillible. La Nation des Bérés n'est pas si familière avec les Serpens que les autres Nègres, parce que n'ayant pas de Marbuts ni de Grisgris, elle ne se fie qu'à ses précautions pour s'en garantir. Elle leur déclare une guerre ouverte, avec des trappes qu'elle tend avec beaucoup d'adresse & qui en prennent un grand nombre. Elle mange leur chair qu'elle trouve excellente.

Plusieurs de ces Serpens ont jusqu'à vingt-cinq pieds de long, sur un pied & demi de diamètre. Mais les Nègres prétendent que les plus grands sont moins à craindre que ceux qui n'ont que deux pouces d'épaisseur & quatre ou cinq pieds de longueur. On a du moins plus de facilité à les éviter, parce qu'ils peuvent être aperçus de plus loin, & qu'ils n'ont pas tant d'agilité que les petits. Il y en a de verts, qu'on a peine à distinguer dans l'herbe. D'autres sont tachetés, ou semblent briller du moins de différentes couleurs. On prétend qu'il s'en trouve de rouges, dont les blessures sont incurables. Mais Labat s'imagine que la plupart de ces récits sont autant de fables des Marbuts, pour relever le prix & la nécessité de leurs Grisgris ; car la couleur, dit-il, peut-elle rien changer (84) à la qualité du poison ? Cependant il confesse que si l'artere est blessée, le poison passe si vite au cœur, que tous les remèdes arrivent trop tard ; au lieu que s'il ne pénètre que dans les chairs, il est beaucoup plus facile de l'arrêter. Les plus grands ennemis de ces Serpens sont les Aigles, dont le nombre est fort grand dans le Pays. Il ne s'en trouve pas de si gros dans aucune autre Région du monde. Mais il n'y a pas de lieu non plus où leur repos soit moins troublé ; car la pointe des flèches ne fait pas plus d'impression sur eux que la morsure des Serpens. Il faut que leurs plumes soient extrêmement fermes & serrées. Ils portent un Serpent entre leurs griffes, & le mettent en pièces pour servir de nourriture aux Aiglons, sans en recevoir le moindre mal. Les Aigles du Cap-Verd ressemblent si fort à ceux de l'Europe, qu'on n'a pas cru devoir en parler.

(84) Labat, *ubi sup.* p. 195. & suiv. Ce raisonnement est mauvais. La couleur ne change point la qualité, mais elle marque le changement.

§. III.

Route de Rufisco à Biyurt, & du Fort Louis à Kayor, suivant Barbot (85).

EN partant de Rufisco, on trouve à la distance d'une lieue, au Nord-Est, le Village de *Beer*, & deux lieues plus loin celui de *Jandos* qui appartient à un Vassal du Roi de Joala. Les palmiers y sont en abondance. De Jandos on compte trois lieues, au Nord, jusqu'au bord d'un Lac (86) que les Habitans nomment *Entane*, & les Portugais *Alagoas*; deux noms qui signifient Lacs dans les deux Langues. Il a quatre milles de longueur; & sa largeur est d'une demie lieue. Dans la saison des pluies, il en sort plusieurs petites rivières. L'abondance du Poisson y est prodigieuse, quoiqu'en Été il soit presque à sec. Le fond est couvert d'une sorte de petites écaïlles, que les Habitans nomment *Simbos*, & qui ressemblent beaucoup à celles qui servent de monnaie dans le Royaume d'Angola. De ce Lac, la route tourne au Nord-Est vers *Enduto*, Village où le Gouvernement demeure toujours dans la plus ancienne famille. C'est un lieu commode, & les Voyageurs s'arrêtent ordinairement pour y passer la nuit. Après *Enduto*, la route tourne au Nord-Ouest, & conduit dans un Village, où les Prêtres des Cantons voisins font leur résidence ordinaire (87). On prend ensuite à l'Est pour gagner un autre Village, nommé *Endir*, d'où l'on se rend à *Sanyeng*, lieu que plusieurs familles Portugaises avoient choisi autrefois pour leur demeure. Il y reste encore deux de leurs maisons, qui sont fort grandes, & dont chacune a devant elle un arbre d'une grosseur extraordinaire, sur lequel les Portugais ont formé de petits cabinets par le mélange des branches. On trouve dans le même lieu un puits, profond de dix brasses, qui fournit à toute la Canton de l'eau fraîche, & d'un goût si délicieux qu'on la croiroit mêlée de miel. Les Negres assurent que l'eau de certains torrens, près de ce Village, est pernicieuse aux Chameaux & aux Dromadaires, quoiqu'elle soit bonne pour tous les autres animaux (88).

De *Sanyeng*, la route conduit à *Mangor*, résidence du Damel pendant une partie de l'année; & de *Mangor* à *Emboul*, où ce Prince tient une partie de ses femmes. Leur demeure est un spacieux édifice, séparé de la Ville par une palissade, ou une haie de roseaux. Les avenues sont plantées de grands palmiers, où les Negres font des courses à cheval. C'est l'habitation des principales femmes du Roi, qui sont distinguées des autres, par le nom de *Sogona*. Il est défendu aux hommes d'en approcher à plus de cent pas.

A dix lieues de *Mangor*, on arrive au Village d'*Embar*, résidence du plus proche héritier de la Couronne; d'où l'on gagne *Biyurt*, Ville (89) située sur le Senegal, presque vis-à-vis l'Île de Saint Louis. C'est le séjour des Offi-

Différens Villages des Negres de Kayor.
Beer.
Jandos.

Lac d'*Entane*.

Enduto.

Endir.
Sanyeng.

Mangor, séjour du Damel.
Emboul, résidence de ses femmes.

Embar.

(85) Description de la Guinée, p. 16.

(86) C'est vraisemblablement le Lac des Serres.

(87) Il y a beaucoup d'apparence que c'est le même Village, où demeurait le Marbut dont on a parlé dans l'article précédent.

(88) Cela s'accorde avec la Relation de Ca-

da Mosto. Voyez ci-dessus.

(89) Barbot écrit toujours *Byhurt*, quoique les autres varient sur ce nom. De Liste, dans sa Carte, nomme cette Ville *Ganguet*, & remarque que c'est la résidence du *Pein Brak*, Roi Negre qui porte ce titre.

BRU.
1697.

Autres Villages
du Royaume de
Kayor.

ciers du Roi pour les droirs & les taxes. Les Habitans de ce lieu sont si paresseux, qu'ils ne s'occupent d'aucune sorte d'ouvrage ou de travail. Ils abandonnent ce soin à leurs femmes; & dans leur oisiveté ils cherchent l'occasion de faire la débauche avec les Mamelots de l'Europe.

Outre les lieux qu'on vient de nommer, on aperçoit des deux côtés de la route quantité de Hameaux ou d'autres Villages dispersés. Mais les Voyageurs ne doivent pas ignorer que pendant toute l'année la chaleur est insupportable dans ce Pays, à l'exception des mois de Novembre & de Décembre, où elle reçoit quelque diminution; & que si l'on ne trouve quelques arbres, sous lesquels on puisse se mettre à couvert pour s'y rafraîchir quelques momens, il ne faut pas penser, du matin jusqu'au soir, à s'arrêter dans les campagnes. On fait porter ses provisions sur le dos des Anes, qui sont des animaux fort pesans dans le Royaume de Kayor. Cependant les Agens François, qui marchent à cheval, n'ont pas d'autre monture pour leurs domestiques que des Anes sans selles, ce qui rend leur route fort lente & fort difficile. La nuit, ils s'arrêtent dans quelque Village, où l'on ne trouve pas plus de commodité pour les hommes que pour les bêtes. La plupart des Habitans vivent de racines, faute de bled & d'autres grains. Ils pourroient s'en procurer par leur travail, s'ils n'étoient d'une paresse égale à leur pauvreté.

Maisons ou huttes
des Nègres de
ce Pays.

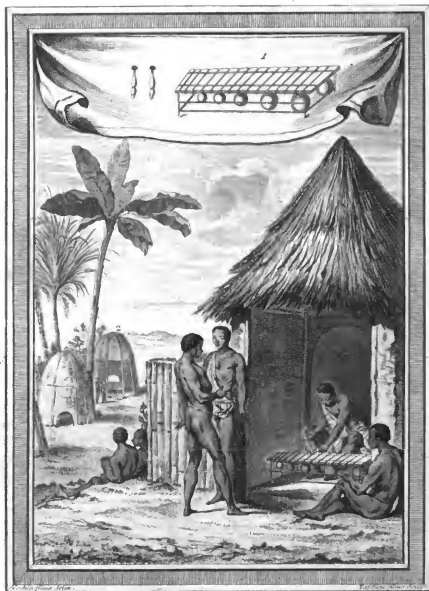
Leurs maisons, ou leurs huttes, sont de paille; mais plus ou moins commodes, suivant l'industrie de ceux qui les habitent. La forme en est ronde. Elles n'ont pour porte qu'un trou fort bas, comme la gueule d'un four; de sorte qu'ils ne peuvent y entrer qu'en rampant. Comme elles n'ont pas d'autre ouverture pour recevoir la lumière, & que le feu qu'on y entretient continuellement répand une épaisse fumée, il n'y a au monde que des Nègres qui puissent les habiter, sur-tout à cause de la chaleur, qui vient également de la voute & d'un fond de sable brûlé qui en fait le plancher. Leurs lits sont composés de petits pieux, placés à deux doigts l'un de l'autre, & joints ensemble par une corde. Aux quatre coins, d'autres pieux un peu plus gros, servent à soutenir tout l'édifice. Les Nègres de quelque distinction mettent une natte sur ces riches châlits.

Ruines d'un
Fort Portugais &
son origine.

On voit encore à Biyart les ruines d'un Fort que les Portugais avoient presque achevé en 1483, sous le commandement de Pierre Vas d'Acunha Bisagudo, que le Roi Jean II. avoit envoyé dans cette vue avec une Flotte de vingt Caravelles, chargée d'hommes & de matériaux. Ce Prince s'étoit laissé engager dans cette entreprise par Bemoy, Souverain du Pays, & Successeur de *Bur Biram* Roi des Jalofs, qui ayant été chassé par ses Sujets, s'étoit rendu à pied au long de la Côte, jusqu'à l'Isle d'Arguin, où il s'étoit embarqué avec un petit nombre de ses Sujets pour aller solliciter le secours du Roi de Portugal. Bemoy retourna dans son Pays avec cette Flotte, descendit au rivage, & commença l'édifice du Fort; mais le Pays parut si mal-sain aux Portugais, & la situation du lieu si mauvaise à cause du courant impétueux de la rivière, que d'Acunha craignant d'en être nommé Gouverneur, prit la cruelle résolution de massacrer (90) ce malheureux Prince sur son Vaisseau, & de retourner à Lisbonne avec tous ses gens, sans avoir fini son entreprise. Le Roi Jean fut extrêmement

(90) Voyez cette histoire fort au long dans l'Afrique de Marmol. Vol. III. Liv. IX. Chapitre XIX.

- 1 Instrument
musical des
Nigériens.
Balafé.
- 2 Hutte ou
Manséne
des Nigériens
du Sénégal.



Guiriol ou Nègre Jouant du Balafé

N° XXII

irrité de sa conduite & du meurtre de Bemoy ; mais il laissa le Coupable sans punition.

La route de Rufisco par terre, aux bords du Senegal, fut ouverte par les François, pour la commodité de leur commerce entre Gorée & l'Isle S. Louis, parce que la voie de la mer est fort ennuyeuse & fort incertaine. Ce voyage prenoit souvent un mois entier, quoique la distance au long des Côtes ne soit que d'environ quarante lieues. Pendant la plus grande partie de l'année, les vents & les courans sont contraires (91).

On a formé une autre route de Rufisco à Lambaya, Capitale du Royaume de Baol, vingt lieues à l'Est de *Kamina* ; & de-là à *Sanghay*, résidence du Roi de Baol, trois lieues, Nord-Ouest, au-delà de Lambaya. Jamefil est à cinq lieues de la même Ville, à l'Est ; & Borsalo, située sur une branche de la rivière du même nom, est trente lieues plus loin.

Quoique la route de Rufisco à Biyurt soit au travers des Bois & des Forêts, elle est bien moins mauvaise que celle du Comptoir de Saint Louis jusqu'à la Ville de Kayor. Les François font ce voyage sur des Chameaux, des Chevaux & des Anes, dans l'espace de six jours ; mais avec une infinité de dangers. La plus grande partie du chemin n'est qu'une vaste & épaisse Forêt, remplie de Voleurs & de Bêtes féroces, sans un seul endroit où l'on puisse passer commodément la nuit (92).

§. I V.

Révolution du Royaume de Kayor en 1695.

LA Côte qui dépend du Comptoir de Gorée s'étend depuis le Cap-Vert jusqu'à l'embouchure de la rivière de Gambia ; & dans cet espace on compte six Royaumes, qui ont la mer à l'Occident. Le premier est celui de Kayor ou de Kayllor, à qui le Cap appartient, & dont le Souverain se nomme Damel. Son étendue est d'environ trente lieues au long de la Côte. Elle est terminée par un Village, que les François ont nommé le *Grand Brigni* (93).

Le second Royaume est celui de Baol ou de Baul, dont le Roi porte le titre de *Tin*. Il commence à Brigni, & se termine à la pointe de *Serena*, qui en est éloignée de quinze lieues. Le troisième est le Royaume de *Sin*, dont le Roi s'appelle *Bur*, c'est-à-dire *Roi* dans la Langue du Pays. Il s'étend depuis la pointe de *Serena*, jusqu'à la Rivière de *Brusfalum* ou *Borsalo*, mais il ne renferme pas plus de douze lieues de Côtes. Le quatrième est celui de *Brusfalum* ou *Borsalo*, ou plus communément *Barfalli*, qui tire son nom de la rivière où il commence, & qui finit après quatre ou cinq lieues de Côtes à la Rivière de *Betonda* ou *Battonte*. Le cinquième est *Barra*, qui commence à la Rivière de *Betonda*, & qui se termine d'un côté à celle de *Gignac* ou de *Janock*, & de l'autre à la pointe du Palmiste, qui fait l'embouchure de la Rivière de Gambia. Le Royaume de Barra n'a de recommandable que la bonté du mouillage, au long de sa Côte, qui est d'environ cinq lieues. Cet avantage procure à son Roi quelques présents, & donne aux Sujets de ce Prince la commodité de vendre leurs provisions.

(91) Barbot, Description de la Guinée, p. 27.

(92) *Ibid.* p. 26.

(93) Labat, nouvelle Relation de l'Afrique occidentale, Vol. IV. p. 110. & suiv.

B A U L.

1697.

Pourquoi les routes de terre furent ouvertes dans le Pays de Kayor.

Autres routes à Lambaya.

Leurs difficultés.

Six Royaumes depuis le Cap-Vert jusqu'à la rivière de Gambia.

Kayor.

Baol ou Baul.

Sin.

Borsalo, ou Barfalli.

Barra.

BAUL.
1697.
Défaite de
Burba Ghiolef.

Les Royaumes de Kayor & de Baul, qui avoient été gouvernés par des Rois différens jusqu'à l'année 1695, tombèrent alors sous la puissance d'un seul Maître. Un Roi nommé le (94) *Burba Ghiolef*, Prince puissant, dont les Etats étoient situés au Sud-Est du Lac de *Pami Fide*, & à l'Est de Kayor, se trouva li chargé de la grandeur de sa domination qu'il prit le parti de la diviser en plusieurs Provinces, dont il abandonna le gouvernement à ses Généraux. Le Gouverneur de Kayor fut le plus prompt à se révolter, & prit le titre de Roi. D'autres suivirent son exemple. Enfin Burba se trouva bientôt réduit à la plus petite partie de ses vastes Etats, & même à la plus méprisable, parce qu'elle étoit la plus éloignée de toutes les occasions du Commerce. Mais son ambition s'étant réveillée, il trouva le moyen de susciter, dans le Royaume de Kayor, des différends qui lui donnerent l'occasion d'y porter la guerre. Il y fit entrer ses Troupes, il désira l'Armée du Damel & le tua lui-même dans une Bataille. Enfin, si sa prudence eût égalé son courage, il se seroit remis en possession de ce Royaume. Mais au lieu d'engager le Peuple par ses bienfaits à le reconnoître volontairement pour leur Maître, il ne pensa qu'à le punir de sa révolte. Cette rigueur obligea les Grands de recourir à la protection du *Tin*, Roi de *Baul*, & de lui demander du secours pour chasser leur Vainqueur, & pour se remettre en état de choisir un Souverain, par une élection libre, suivant l'ancien usage de leur Nation. Larit Fal Saukabe, qui regnoit alors à Baul, écouta facilement leur prière; soit qu'il eût déjà conçu le dessein qu'il exécuta dans la suite, ou qu'il craignît de devenir lui-même la proie du Conquérant, s'il lui donnoit le tems d'allurer ses conquêtes. Il leva une Armée nombreuse, qui fut augmentée par les Mécontents de Kayor. Il livra bataille au Burba, il lui tua la fleur de ses Troupes; & ce malheureux Prince ayant péri lui-même dans la mêlée, le Peuple de Kayor se vit encore sans Roi.

Larit Fal usurpe
la Couronne
de Kayor.

Voie qu'il prend
pour allurer son
élection.

Le *Tin* ne se trouva pas plutôt à la tête d'une Armée victorieuse, qu'il fit éclater les vûes de son ambition. Après avoir servi ses Voilins en qualité de Protecteur, il leur déclara qu'il pensoit à devenir leur Maître. Cependant, pour éloigner les idées d'usurpation, il résolut de se faire élire dans une Assemblée de tous les Grands. Elle fut convoquée dans une petite plaine, où il avoit campé ses Troupes. Il représenta ce qu'il avoit fait jusqu'alors pour le rétablissement de la liberté publique; que son dessein étoit encore de leur procurer un Roi capable de les gouverner avec équité & de les défendre contre leurs Ennemis; qu'ayant cherché quelqu'un qui fût digne de les commander, personne ne lui avoit paru plus propre que lui-même à remplir toutes leurs espérances; enfin, leur déclarant qu'il regardoit comme ses Ennemis tous ceux qui n'approuveroient pas ses vûes; il conclut par ces terribles mots, *defoulé sabay*, qui sont entre les Nègres une imprécation solemnelle, & un défi contre toutes sortes d'oppositions.

Cette expression passe dans le Pays pour un si cruel outrage, qu'il ne peut être effacé que par le sang. Les Electeurs se seroient portés sur le champ à la violence, s'ils n'eussent été retenus par la présence de l'Armée. Ils se virent forcés non-seulement au silence, mais encore à reconnoître Larit-Fal pour leur Roi, à l'exclusion des enfans du Burba, qui regarderent comme une grace

(94) Labat nomme ce Prince *Bourbagiolef*; signifie Roi, & *Ba* ou *Bau* signifie grand, mais mal-à-propos. *Bur* en langage Mandingo signifie Roi, & *Ghielef* est la même chose que *Jafef*.

que l'Usurpateur leur accordât la vie. Aussi-tôt qu'il fut proclamé, il se mit en possession du gouvernement, sans s'être fait laver dans une fontaine, suivant l'ancien usage de l'inauguration. Il récompensa ceux qui l'avoient favorisé dans l'élection; & prenant le titre de *Damel*, il se fit rendre par tous les Grands l'hommage le plus humiliant, qui consiste à se prosterner à quelque distance, sans autre habit que des haute-chaussés, & à se mettre ensuite trois fois à genoux en se jettant de la poussière sur la tête. *Larir-Fal* continua toujours d'exiger avec rigueur ces marques de soumission, & ne permit qu'aux *Marbuts* d'être couverts en lui parlant. Il nomma deux de ses Généraux pour gouverner les Royaumes de *Kayor* & de *Baul*, tandis qu'il passeroit alternativement une année dans l'un & dans l'autre. Ces Gouverneurs, qui portent le nom de *Yambors*, furent les deux personnes pour lesquelles il avoit le plus de confiance.

Dans la suite, il plaça ses enfans dans ces deux postes. Comme sa cruauté ne l'avoit pas rendu moins odieux que son usurpation, & qu'il avoit raison de craindre que les Grands n'excitassent le Peuple à la révolte, il prit deux méthodes qui lui assurèrent pendant toute sa vie la possession du trône; l'une, d'ôter la vie, sous divers prétextes, à ceux qu'il croyoit capables de lui causer de l'embarras; l'autre, de gagner le Peuple, en le mettant à couvert de l'oppression des Grands. La Noblesse se vit contrainte de chercher un azile dans les Etats du *Burba-Ghiolof*, ou des Princes voisins, & d'abandonner ses biens au *Damel*, qui mettoit encore entre les principes de sa politique le soin d'appauvrir ses Sujets, pour leur ôter le pouvoir de se révolter. Il suffisoit d'être riche pour devenir l'objet de sa haine. La mort suivoit le moindre soupçon. Il étoit rusé, avare, cruel jusqu'à l'inhumanité, fier, orgueilleux, défiant & vindicatif. La seule personne qui eût quelque ascendant sur son esprit étoit la Princesse *Linghera*, sa mère, à laquelle il n'avoit jamais osé défobéir, ni même parler avec la tête couverte. Mais comme il ne pouvoit souffrir un Censeur toujours prêt à l'observer, il la tenoit éloignée de sa Cour, sous prétexte qu'il avoit besoin de sa prudence & de ses soins pour contenir ses Sujets dans la soumission.

Cette Princesse avoit obtenu de lui la vie d'un Seigneur Nègre, dont il avoit conçu quelque défiance. Mais n'en étant pas moins résolu de s'assurer de sa personne, il l'envoya au Général François, qui étoit alors à *Gorée*, en lo faisant prier de se charger de la garde de ce Prisonnier. La qualité de *Geolier* flatant peu *Brue*, il fit dire au *Damel*, que si ses soupçons étoient justes, il feroit mieux d'envoyer le Coupable en esclavage dans les Colonies d'Amérique, d'où il ne devoit pas craindre de le voir jamais revenir. Ce conseil ne parut point assez sûr au *Damel*. Il retira son Sujet des prisons de *Gorée*; mais dans l'absence de sa mère, il chargea ses Gardes de le précipiter dans les flots, avec la précaution de lui faire lier les pieds & les mains; & cet ordre cruel fut exécuté. Un caractère si dangereux obligeoit les François d'être continuellement sur leur garde, & d'éviter les moindres différends avec le Roi Nègre. Cependant la Compagnie, qui s'étoit prévenue mal-à-propos en sa faveur, vouloit que *Brue* lui confiât les marchandises du Comptoir. Depuis deux ans & demi, il avoit fallu combattre sans cesse, pour lui refuser des sommes considérables qu'il vouloit emprunter continuellement. Enfin le

BRUE.
1697.

Il humilié les
Grands.

Rigueur de sa
politique.

Son caractère.

Ascendant que
sa mère avoit sur
son esprit.

Méprisement
auquel l'Etat
étoit obligé.

BRUE.
1697.

Général ne put se défendre de tomber dans le piège.

Différends à l'oc-
casions des An-
glois.

On a déjà fait remarquer que Rufisco est le Port du commerce pour le Royaume de Kayor, comme Portodali pour le Royaume de Baul. Latir-Fal, qui avoit réuni les deux Couronnes, étoit intéressé à faire établir des Comptoirs dans ces deux Ports. Quelque tems après le voyage que Brue avoit fait par terre, de Rufisco au Senegal, les François reçurent avis que le Damel étoit allé à Portodali. Cette démarche, dont les apparences n'étoient pas favorables à leur commerce, obligea le Général de retourner à Gorée & d'envoyer une Frégate, nommée la *Vigilante*, avec un Facteur & des marchandises, pour s'assurer tous les Esclaves que le Damel avoit alors, & prévenir l'interloppe. Le Facteur revint avec quelques esclaves, mais chargé des plaintes du Damel qui renouvelloit ses anciennes demandes, & qui lui avoit ordonné de déclarer de sa part au Général, que si les magasins de Rufisco & de Portodali n'étoient pas constamment remplis de marchandises, il arrêteroit absolument son Commerce. Après cette marque de chagrin, le Damel s'étoit rendu à Kaba, une de ses maisons de campagne; mais ayant appris dans l'intervalle qu'un petit Bâtiment Anglois commandé par *Pluman*, avoit mouillé à Portodali, il étoit retourné aulli-tôt dans cette Ville, où il traitoit de Commerce avec le Capitaine Anglois. Sur cet avis, Brue envoya de Gorée un Flybot, nommé le *Gaillard*, avec ordre de saisir & de confisquer le Bâtiment Anglois.

Les Anglois se
peussent,

Le même jour que le Flybot mir à la voile, Brue vit arriver un Officier du Damel, avec un Député des Anglois, qui venoit le prier de ne pas causer de mal à leur Bâtiment. Il répondit à l'Officier Negre que la Compagnie ayant fourni soigneusement au Roi & à ses Sujets toutes les marchandises dont ils avoient besoin, il étoit bien étrange qu'au mépris des Traités conclus avec ses Prédecesseurs & renouvelés par lui-même, ce Prince entreprit de se lier avec des Errangers; que si les Anglois continuoient de commercer sur la Côte, son devoir & l'obéissance qu'il devoit aux ordres de sa Compagnie l'obligeoient de se saisir de leur Vaisseau. Il tint le même discours au Député Anglois, en l'assurant néanmoins que si son Bâtiment manquoit de provisions, il pouvoit venir à Gorée, où rien ne seroit refusé à ses besoins. Il renvoya ces deux Officiers à Portodali sur une Caïche armée, dont le Capitaine fut chargé de répéter le même compliment au Capitaine Anglois. Cette fermeté, accompagnée d'autant de politesse, engagea *Pluman* à quitter la Côte pour faire voile à Gambra.

Reffentiment du
Damel contre
Brue.

Mais le Damel s'en crut offensé. Il envoya son Alkaïde au Général, pour le presser instamment d'écrire au Capitaine Anglois qu'il pouvoit revenir à Portodali, à condition qu'il ne fit rien de préjudiciable au commerce des François. Cet Officier avoit ordre d'ajouter que le Damel se croyoit maître dans son Pays, & ne souffrirait jamais qu'on entreprit de lui faire la loi, ou de le bouter dans son commerce; que si les François avoient eu la hardiesse de se saisir du Bâtiment Anglois, il la leur auroit fait payer bien cher; qu'il entendoit que ses Ports fussent ouverts à toutes les Nations, sans quoi il commenceroit par en exclure les François. Brue répondit qu'il ne dépendoit pas de lui d'accorder aux Anglois la liberté que le Damel paroïssoit désirer, parce que ce seroit violer des Traités dont il étoit obligé de maintenir l'exécution;

l'excursion ; qu'au reste l'exclusion dont on le menaçoit ne pouvoit manquer d'être beaucoup plus nuisible au Royaume de Kayor qu'à la Compagnie , qui pouvoit procurer , par d'autres voies , des vivres à ses Garnisons ; au lieu que le Damel ne pouvoit tirer des marchandises que de la Compagnie , puisqu'elle avoit le pouvoir d'arrêter tous les Vaisseaux qui voudroient faire le commerce d'interlope dans l'étendue de ses limites. Il ajouta que le meilleur conseil qu'il pût donner au Damel étoit de vivre en bonne intelligence avec les Ministres de la Compagnie , conformément au Traité qui subsistoit entre eux. Cette réponse fut appuyée d'un baril d'eau-de-vie , c'est-à-dire , de l'argument le plus propre à persuader le Damel.

Il parut s'apaiser , aussi long-tems du moins que l'eau-de-vie dura. Mais comme il ne quittoit pas Portodali , le Général y envoya un Negre de confiance , qui lui rapporta qu'un des Officiers de Pluman étoit demeuré dans ce Port , où il faisoit espérer l'arrivée d'un autre Vaisseau Anglois , assez fort pour exercer le commerce malgré les François. En effet ce Vaisseau arriva bientôt à Portodali. Il se nommoit le *William-Jane* , de deux cens cinquante tonneaux & de vingt pièces de canon , commandé par le Capitaine Bedford , Officier de réputation. La joie du Damel fut extrême. Il se hâta de commencer le commerce. Mais ce plaisir dura peu. Brue détacha un Vaisseau de la Compagnie , nommé le *Maupou* , qui se saisit du Vaisseau Anglois , sans tirer un coup de canon , & qui l'amena au Port de Gorée le 15 de Mars 1699. On ne peut se représenter quelle fut la rage du Damel en voyant enlever ce Bâtiment à ses yeux. Elle éclara par toutes sortes d'injures & de menaces. Cependant le *William-Jane* fut confisqué & mené en France , comme de bonne prise. La plupart des Esclaves qu'il avoit à bord étoient des Pêcheurs libres de la Côte , que le Damel avoit trompés en les appelant à Portodali , sous prétexte d'employer leurs canots au transport de ses Troupes pour assiéger Gorée. Quoique ce Prince n'eût pu les vendre aux Anglois sans une injustice criante , ils furent envoyés aux Colonies d'Amérique.

Brue avoit toujours entretenu des correspondances fort étroites avec la Princesse Linghera , mere du Damel. Il avoit gagné son amitié dans le premier voyage qu'il avoit fait à la Cour de ce Prince. Comme il la connoissoit obligante & généreuse , & qu'il n'ignoroit pas l'ascendant qu'elle avoit sur son fils , il s'étoit soutenu dans ses bonnes grâces par des présens conformes à son goût ; & lui-même en avoit reçu plusieurs fois d'elle , en tabac , en étoffes de coton & en fruits. Quelquefois même elle lui avoit envoyé de jeunes Esclaves des deux sexes. Un jour , elle avoit fait conduire à Gorée un jeune Negre de ses Parens , en faisant prier le Général de lui apprendre la Langue Française , afin qu'elle pût avoir près d'elle une personne fidèle , qui fût dans le secret de leur correspondance. Ce jeune homme avoit tant de dispositions pour toutes sortes d'exercices , qu'en peu de mois il apprit non-seulement à parler , mais à lire , à écrire , & à tirer fort adroitement. En le renvoyant à sa Maîtresse , Brue le fit habiller proprement à la manière des Negres ; il lui donna une zagaye , un fusil , un sabre , & le chargea d'un présent pour la Reine mere , qui consistoit dans une cassette remplie de parfums , de gands , & d'autres galanteries à l'usage des femmes. Dans la suite , lorsque cette Princesse apprenoit de son confident les différends qui s'élevoient entre le Damel

BRUE.
1699.
Permette du Général François.

Il se saisit d'un Vaisseau Anglois à la vue du Damel.

Ses tentatives avec la mer, de ce Prince.

Jeune Negre qu'elle le plus d'instruire.

BRUE.
1699.
Scènes qu'elle
rend aux Fran-
çois.

& le Général, elle marquoit une inquiétude presque égale pour l'un & pour l'autre. Les aimant tous deux, disoit-elle, comme les enfans, elle auroit souhaité que Brue, qui étoit le plus âgé, eût marqué moins de chaleur, & qu'il en pardonnât un peu à son fils dont la jeunesse demandoit cette indulgence. Elle le fit prier de ne pas s'alarmer trop vite sur l'article du Commerce, parce qu'elle prenoit sur elle-même d'envoyer un Exprès au Roi son fils, pour lui faire reconnoître sa faute, & de ne rien épargner pour ménager leur réconciliation.

Velle qu'elle
prend pour se ré-
concilier avec le
Damel.

Cette promesse fut exécutée fidèlement. L'Alkaïde de Ruffico, accompagné d'un autre Officier, vint informer Brue que la Princesse avoit convoqué une Assemblée de Seigneurs, pour représenter au Damel que la défense du Commerce entraînoit la ruine du pays, parce qu'il seroit toujours facile aux François de s'opposer à l'arrivée des Étrangers; de sorte que pour son propre avantage il devoit préférer leur amitié à celle des autres Nations, dont il pouvoit être beaucoup plus maltraité. Il avoit répondu que s'il étoit choqué contre Brue, c'étoit uniquement parce qu'il avoit empêché que les Anglois débarquassent leurs marchandises; après quoi il n'auroit pas trouvé mauvais que les François le fussent saisis du Vaisseau: & que si le Général vouloit faire avec lui cette convention pour l'avenir, tous leurs différends seroient bientôt terminés. Brue remercia la Princesse Linghiera du témoignage d'affection qu'elle donnoit à la Compagnie; mais il déclara librement aux deux Officiers du Roi, qu'il ne pouvoit entrer dans les vûes de ce Prince, parce que ses instructions y étoient absolument opposées. Il ajouta qu'il s'engageoit à soutenir au Pays toutes les marchandises dont il auroit besoin, de meilleure qualité, en plus grand nombre & à meilleur marché que tous les Bâtimens d'interlope. Son dessein étoit d'accompagner cette déclaration d'un baril d'eau-de-vie pour le Damel; mais l'Alkaïde n'osant rien accepter sans l'ordre de son Maître, promit de revenir dans quelques jours. Il remit au Général un présent de tabac, qui lui étoit envoyé par *Iffa-Fal*, principale femme du Damel, avec beaucoup de complimens de la part de cette Dame & des autres femmes de la Cour.

Accommode-
ment de condi-
tion que le Da-
mel exige.

Le même Officier revint à Gorée, dix ou douze jours après. Il trouva le Général à bord d'un Vaisseau d'interlope Hollandois, nommé le *Piter*, qui avoit été pris par l'*Ékonore de Roys*, Vaisseau de la Compagnie, à quelque distance de l'Isle de Bissao. Il lui apprit que le Damel étoit enfin disposé à vivre en bonne intelligence avec le Comptoir François, aux conditions qui lui avoient été proposées, mais qu'il souhaitoit que pour les confirmer, le Général fit faire une décharge de son artillerie, qui pût être entendue de *Kaba*, où la Cour étoit alors. Brue lui accorda volontiers cette satisfaction. Le canon de Gorée & du Vaisseau fut exercé avec beaucoup d'éclat, & ce bruit devint comme le signal d'un heureux renouvellement du Commerce. Les François envoyèrent au Roi un baril d'eau-de-vie, pour boire à la prospérité de la Compagnie. Ils firent présent d'un sabre à chacun de ses Députés, & leur firent entendre que c'étoit la mauvaise humeur & l'inconstance du Roi qui les avoit empêchés de former des Comptoirs à Ruffico & à Portodali, comme ils l'avoient toujours désiré.

Ainsi le Commerce & l'amitié furent rétablis, sans le secours d'aucun nou-

veau Traité & sans proclamation. Un présent, parmi les Negres est une ratification pour toutes sortes de promesses; mais souvent c'est un prétexte aussi pour les violer, parce qu'ils sont persuadés que les Européens ne peuvent se passer de leur commerce, & qu'une nouvelle paix est toujours accompagnée d'un nouveau présent.

Les Anglois de Gambia n'ayant pu voir l'augmentation du Commerce François sans jalousie, s'efforcèrent d'abord de le troubler par l'interlope; mais cette voie leur ayant mal réussi, & la plupart de leurs Bâtimens ayant été confisqués, ils eurent recours à d'autres artifices. Par quelques négociations secrètes, ils obtinrent enfin du Damel la permission d'établir des Comptoirs à Portodali & à Brigni. Le Roi de *Sin*, dont le Pays touche à celui de *Borsalo*, ou *Barfalli*, leur accorda la même faveur dans ses Etats. Outre ces Etablissements, ils envoyèrent à la Cour du Damel quelques personnes de leur Nation pour y résider, & pour suivre ce Prince dans ses différentes courses avec les marchandises dont il avoit besoin. En même tems ils établirent un nouveau Tarif, beaucoup plus favorable aux Negres que celui des François; ce qui servit beaucoup à refroidir le Damel pour Brue & sa Nation. Cependant, soit de dessein formé, ou par le hasard des circonstances, il leur causa cette année beaucoup de fatigue & d'embarras en changeant sans cesse de demeure. Il les obligea de faire jusqu'à soixante lieues, pour le suivre de Portodali à *Ambul*, dans le Royaume de Cayor. C'étoit pour eux une dépense considérable. Il falloit louer neuf ou dix Chameaux pour transporter leurs marchandises, sans compter d'autres frais indispensables. Leurs marchandises consistoient en piastres, en vaisselle, en cotons fins, corail, drap d'Ecosse, fusils, poudre à tirer, eau-de-vie, vins & merceries.

Le Damel les avoit traités d'abord avec tant de civilité & de distinction, qu'ils n'avoient pas donné de bornes à leurs espérances. Il ne leur promettoit pas moins que le commerce exclusif dans tous ses Etats. Mais pendant qu'ils se laissoient amuser par une si belle perspective, il prenoit leurs marchandises, & les Seigneurs Negres suivoient son exemple. Lorsque le terme du payement étoit arrivé, il naissoit une affaire qui forçoit le Roi de changer de demeure. Les Marchands le suivoient; mais ces voyages les obligeoient à se procurer de nouvelles audiences, qui demandoient toujours de nouveaux présents. Le Damel continua ses voyages pendant trois ou quatre mois, sans qu'ils pussent obtenir d'être payés; jusqu'à ce que leurs marchandises étant épuisées, il commença bientôt à leur donner d'autres sujets de chagrin, en leur faisant refuser par ses Officiers, des chevaux, des voitures & des provisions. Enfin leur dernière ressource fut de revenir sur leurs pas avec beaucoup de difficultés, sans avoir été payés, & sans sçavoir par quels moyens ils pourroient l'être. Pour comble de disgrâce, le Damel étant retourné à Kaba leur fit défendre d'approcher de sa Cour.

Ils reconnoissent clairement qu'ils avoient été trompés. La prudence leur fit abandonner leurs Comptoirs de Portodali & de Brigni, assez heureux de pouvoir sauver ce qui restoit dans leurs Magasins; car le Damel n'auroit pas manqué de prétexte pour s'en saisir, s'il avoit pu pénétrer leur dessein. Ils retournerent à Jamesfort dans le tems que Brue y étoit à négocier un Traité de Commerce entre les deux Nations. Mais la guerre qui s'éleva en 1701 en arrêta le succès.

P p p ij

 BRUE.
1699.

Les Anglois s'infirment à la Coa & dans les Etats du Damel.

 1700.

Ils sont emmenés par ce Prince.

BRUE.
1700.
Le Damel en-
tend le com-
pagnon des Français.

La facilité que le Damel avoit eue à tromper les Anglois lui fit espérer que les Français ne se défendroient pas mieux contre ses artifices. Il renouvela les anciennes prétentions, & les différends furent poussés jusqu'à lui faire interrompre entièrement le Commerce. Brue, pour ne lui rien devoir, observa de si près les Vaisseaux d'interlope, qu'il lui coupa toutes les voies du trafic étranger. Dans le même tems, il s'en ouvrit un fort avantageux avec le *Bur-Sin* & le *Bur-Salum*, c'est-à-dire, avec les Rois de Sin & de Salum, par les rivières de Palmerin & de Salum, qui conduisirent ses Barques jusqu'à Kahone, Capitale de Bur-Salum, située sur la rivière de Gambra, où il commença le commerce de l'or, de l'ivoire & des Esclaves avec les Mandingos, qui en apportèrent tous les ans de Galam, de Bambuck, & des Régions intérieures de l'Est.

Les guerres con-
tinuèrent les voisins.

Cependant les entreprises du Damel furent interrompues par d'autres soins. Les mécontents qui avoient quitté la Cour pour se réfugier sous la protection du Burbaghiolof, faisoient des courses fréquentes dans ses Etats, & retournoient toujours chargés d'Esclaves & de butin. Il prit enfin le parti d'assembler ses Troupes, pour attaquer l'Ennemi à son tour. Mais le Burbaghiolof & ses Généraux n'ayant osé lui faire tête, il fut réduit à brûler quelques Villages & à ravager le Pays. Entre ses Prisonniers, il se trouva quelques Nègres *Foulis*, Sujets d'un Prince nommé le *Siratick*, qu'il renvoya libres après leur avoir fait voir son Armée & sur-tout ses Mousquetaires. A peine fut-il rentré dans ses Etats, que *Biram Vouba*, Général du Burbaghiolof reprit la campagne, & recommença ses hostilités avec d'autant plus de confiance, que les Troupes du Damel ne pouvoient pas être si-tôt rassemblées. C'est ainsi que les Rois Nègres se font ordinairement la guerre. Il est rare qu'ils en viennent à des batailles décisives. La campagne se passe en incursions & en pillages. Ils s'enlèvent mutuellement un grand nombre de leurs Sujets, qu'ils vendent pour l'esclavage aux Marchands qui viennent les acheter sur leurs Côtes. Il est certain que si les Mécontents de Kayor, qui s'étoient retirés chez les Princes voisins, s'étoient bien entendus avec leurs Protecteurs, ils auroient détrôné facilement l'Ennemi commun; mais leurs divisions faisoient sa sûreté.

Les forces aug-
mentent la fierté.

Cette ombre de succès, qui avoit accompagné les armes du Damel, releva tellement sa fierté, qu'il continua de fermer l'oreille aux propositions de la Compagnie. Brue avoit écrit à ses Maîtres que l'unique méthode pour traiter avec un Prince également avare & rusé, étoit de le forcer à l'exécution des Traités qu'il avoit violés tant de fois. Il leur avoit fait voir que l'interruption du Commerce n'avoit pas été nuisible à leurs intérêts. Mais ses représentations furent inutiles. La guerre dont la France étoit menacée avoit alarmé si vivement les Directeurs, qu'ils lui envoyèrent ordre d'acheter à toutes sortes de prix l'amitié des Princes Nègres, dans tous les Pays où la Compagnie avoit des Etablissements; & sur-tout celle du Damel, à cause de l'important Comptoir de Gorée. Ils lui recommandèrent de laisser peu de marchandises dans les Forts, & d'en mettre la plus grande partie en dépôt chez les Rois voisins. C'étoit faire présent à ces Princes de tous les fonds de la Compagnie, car les Nègres ne connoissent pas de loi qui les oblige à la restitution.

Guerre entre la
France & l'An-
gleterre.

Les hostilités entre la France & l'Angleterre commencèrent sur la Côte de

Gorée au mois d'Avril 1701, quoiqu'on n'y fût point encore informé de la Déclaration de la Guerre en Europe. Un Vaisseau François de vingt pièces de canon ayant rencontré un Anglois de cinquante, à la hauteur de Portodali, on se canona quelques momens, & le combat n'aurait pas fini si tôt, si la partie eût été plus égale. Ce prélude de rupture entre les deux Nations détermina Brue à faire quelques démarches pour engager le Damel à la paix. Elles furent bien reçues en apparence. Ce Prince lui fit proposer de se rendre à Rufisco, où il promettoit d'arriver incessamment avec un grand nombre d'Esclaves, & de conclure un nouveau Traité, qui feroit oublier tous les anciens ressentimens. Le Général François ne fit pas difficulté d'y consentir. Il se trouva au rendez-vous, & le Damel y arriva le 30 de May 1701. Après les protestations mutuelles de confiance & d'amitié, il se passa peu de jours où Brue ne vit familièrement le Roi, en attendant l'arrivée des Esclaves. Enfin le jour qui avoit été marqué pour les échanges du Commerce, ce Prince proposa au Général François de monter à cheval pour prendre l'air avec lui. La partie fut liée sans affectation. Brue partit, accompagné de deux Facteurs; & le Damel, suivi de ses Officiers ordinaires. Ils marcherent l'espace d'une lieue, jusqu'au Village de *Feynier*, qui appartenoit au *Kondi*.

Là, étant entrés dans la maison, ils s'allirent avec la même tranquillité. Mais le Damel s'étant levé aussi-tôt, pria Brue d'attendre un moment son retour. A peine fut-il parti, que le *Kondi* patoisant avec plusieurs Negres armés, déclara au Général qu'il avoit ordre de s'assurer de sa personne. En même tems les Negres lui ôterent ses armes & traiterent de même les deux Facteurs.

Le même jour, qui étoit le 6 de Juin 1701, tous les François qui se trouvoient à Rufisco & au Cap Bernard furent arrêtés; sans oublier leurs effets & leurs marchandises, jusqu'aux habits que Brue avoit laissés à Rufisco. Le prétexte de cette violence fut que s'étant saisis des Vaisseaux étrangers qui étoient venus pour commercer sur cette Côte, il devoit des dédommagemens au Damel pour le tort que cette conduite avoit causée à ses Peuples. Il auroit répondu facilement à cette accusation; mais il ne put obtenir la liberté de parler au Roi, ni celle même de voir ses propres gens.

Le Conseil des Negres s'étant assemblé, on y proposa de lui couper la tête; & ce sentiment fut fort appuyé par l'Alkaïde de Rufisco, qui craignoit qu'en rendant la liberté au Prisonnier, on n'exposât sa Ville au pillage & à l'incendie. Mais les plus sages se déclarerent pour le parti de la modération, & proposerent de faire payer une grosse rançon. Le Damel entra d'autant plus volontiers dans cette vue, qu'elle flattoit son avarice. On commença une négociation avec les Officiers François de Gorée. Ils avoient été si allarmés de la détention de leur Général, qu'au défaut des autres voies ils étoient déjà résolus d'employer la force pour le remettre en liberté.

Les conditions du Damel furent d'abord excessives. Il demandoit non-seulement qu'on lui laissât tous les effets dont il s'étoit saisi, mais qu'on lui abandonnât l'or, les Esclaves & toutes les marchandises de Gorée, sans en excepter la cargaison du Saint François de Paule, Vaisseau nouvellement arrivé de France. Après de longues disputes, il consentit à recevoir un présent, qui joint aux effets qu'il avoit entre les mains, montoit le Tarif établi, à

P pp iij

BRUE.
1701.

Brue est enli
par le Damel.

Il est arrêté pri
sonnier.

Prétexte de cette
violence.

Il court d'effroi
de perdre la vie.

Il obtient la li
berté pour une
grosse rançon.

BRUE.
1701.

la somme de vingt mille sept cens soixante dix-neuf livres en marchandises, ce qui revenoit à sept mille francs, sur le pied de leur valeur en France. La perte particulière du Général, en habits, en meubles, en vaisselle & en bijoux fut évaluée à six mille livres. Il avoit été reserré pendant douze jours dans une étroite prison, sans aucune communication avec ses gens ni même avec son Interprète. Mais les femmes & la mere du Kondi l'avoient visité rous les jours, & lui avoient porté du tabac, en lui marquant qu'elles prenoient beaucoup de part à sa disgrâce. L'arrivée de deux Vaisseaux François, & la vûe de quelques autres Bâtimens qui parurent dans la Rade de Rufico, contribuerent beaucoup à sa liberré. Le Damel s'étant hâté de conclure l'accommodement, reçut le prix de sa trahison, & partit de Rufico le 17 de Juin à l'entrée de la nuit. Brue, à qui l'on n'ouvrit les portes de sa prison qu'à deux heures après minuit, s'embarqua aussitôt sur un des Vaisseaux de la Compagnie, & rendit la joie au Comptoir de Gorée par son retour.

Complimens
qu'il reçoit des
Rois voisins, &
de la Princesse
Linghera.

Le Brak & le Siratik, le Burbaghiolof, le Bur de Sin & le Bur de Salum, le firent complimenter sur le bonheur qu'il avoit eu de sortir des mains du Damel, & lui marquerent de la disposition à se liguier contre un voisin si détesté. La Princesse de Linghera même lui envoya son fidèle Negre, pour lui déclarer qu'elle avoit la conduite de son fils en horreur, & qu'elle alloit tout employer pour rendre la paix solide. Brue la remercia beaucoup de ses bontés, & de ses intentions; mais sur l'article de la paix, il lui fit une réponse équivoque. En effet le Damel éprouva bientôt les effets de son ressentiment. Les Côtes furent gardées avec tant de soin, qu'aucun Vaisseau étranger n'en put approcher pour le Commerce. Toutes les Barques de Pêcheurs furent enlevées; & les Villages de la Côte furent obligés, sous peine d'exécution militaire, de fournir Gorée d'eau & de bois. Les Sujets mêmes du Damel continuerent, malgré lui, d'apporter de l'ivoire & des Esclaves au Comptoir. Comme il vouloit tirer d'eux un prix exorbitant pour ses marchandises, ils trouvoient leur avantage à tourner secrètement vers les François.

Vengeance de
Brue.

Les affaires demeurerent dans cette situation pendant huit mois. Enfin le Damel, qui voyoit tous ses Peuples prêts à se révolter, commença sérieusement à desirer la paix. Il envoya l'Alkaïde de Biyurt au Général, qui se trouvoit alors au Fort de Saint Louis, pour lui proposer une réconciliation durable, & le prier de lui envoyer un de ses Facteurs, nommé Moreau, qui parloit fort bien la Langue Jalof. Brue demanda, pour première condition, que l'Alkaïde demeurât en otage. Tout lui fut accordé. Moreau s'étant rendu à Kaba, où le Damel s'étoit retiré, fut reçu de lui avec beaucoup de caresses. On ne parla du passé que pour l'ensevelir désormais dans l'oubli. En confessant que Brue avoit reçu de justes sujets de plainte, le Roi Negre prétendit qu'il étoit assez vengé par le mal qu'il lui avoit causé en ravageant ses Côtes & lui enlevant un grand nombre de ses Sujets. Il ajouta que n'ayant jamais reçu de lui aucune offense, il ne le haïssoit pas personnellement; qu'un Chirurgien François qui avoit donné quelque remède à une de ses femmes, ayant entretenu un commerce d'amour avec elle, dans le chagrin de ne pouvoir se venger du coupable il avoit fait tomber son ressentiment sur toute la Nation; mais qu'il demandoit en grace que le passé fût oublié, & l'amitié rétablie sur des fondemens inébranlables.

Le Damel est
forcé de deman-
der la paix.

Causé de sa haine
contre les
François.

Brue, sur le récit que Moreau lui fit à son retour, fit appeller l'Alkaide de Biyurt, & lui dit qu'il trouvoit fort étrange que le Damel l'eût rendu responsable des fautes d'un Chirurgien; qu'il falloit commencer par des plaintes, & s'assurer qu'il auroit obtenu de justes satisfactions; que les François néanmoins étoient disposés à bien vivre avec lui, s'il vouloit être plus fidèle à l'exécution des Traités; qu'il devoit restituer d'abord tout ce qu'il avoit pris injustement à la Compagnie, suivant le Mémoire qui lui avoit été présenté par Moreau, ou trouver bon que la Compagnie enlevât un assez grand nombre de ses Sujets pour se dédommager de ses pertes.

Le Damel avoit peu de penchant pour la restitution; & Brue pensoit bien moins à l'y obliger, qu'à trouver l'occasion de se saisir du Tyran, dans la résolution de l'envoyer en Amérique. Mais son dessein fut interrompu par un ordre de la Compagnie qui le rappelloit en France, où elle avoit besoin de le consulter sur la décadence de ses affaires.

Il partit le premier de Mai 1702, en laissant pour Directeur Général, à sa place, le sieur Louis le Maître. Le Damel fut charmé de ce changement. Il trouva dans le Maître un homme d'un caractère si différent, qu'ayant interdit à ses Sujets tout commerce avec Gorée, il réduisit ce nouveau Directeur à lui payer cent barres pour la liberté de tirer de l'eau, du bois & d'autres provisions du Continent.

Cet événement fut bientôt suivi de la mort de Latir-Fal Saukabé. Il laissa ses deux Royaumes à ses deux fils. L'aîné, qui se nommoit *Mar-Iffa Fal*, lui succéda au Royaume de Kayor & au titre de Damel. Le partage du plus jeune, nommé *Que Kombu*, fut la Coutonne de Baul, avec le titre de Tin. L'intérêt de la Compagnie est d'empêcher que ces deux Etats ne se réunissent encore sur la même tête.

Brue.
1701.

Réponse de Brue.

Projet de se saisir du Damel.

Brue est rappelé en France.
1702.

Mort du Damel.

CHAPITRE IV.

Description de la Rivière du Senegal, tirée des Mémoires de M. Brue.

Où l'on examine si cette Rivière est le Niger ou un de ses bras.

Le cours du Senegal est d'environ huit cens lieues de l'Est à l'Ouest, depuis le Lac de *Burnu*, où cette rivière prend (95) sa source, jusqu'à deux lieues & demie de l'Océan Occidental. Là, faisant un coude, elle tourne tout d'un coup au Sud; & n'étant séparée de la mer que par une langue (96) de terre, qui n'a pas dans quelques endroits plus de cent toises de largeur, & qui s'élargit dans d'autres depuis une lieue, jusqu'à deux & demie, elle roule encore l'espace de vingt-cinq lieues du Nord au Sud, pour se perdre enfin dans l'Océan à quinze degrés cinquante-cinq minutes de latitude (97).

Cours de la rivière du Senegal.

(95) Brue, ou Labar, partent ici sans doute d'après l'opinion des Géographes, puisqu'il ajoute qu'aucun François n'a pénétré si loin.

(96) Nommée la *Poinle de Barbarie*.

(97) Si ce n'est pas une fautive d'impression dans Labar, il s'est fort trompé en mettant vingt-cinq degrés cinquante-cinq minutes.

BRUC.
1701.

Difficultés de
son embouchure.

Flots servent à
la Entrée du com-
merce François.

Saisons où l'on
passe la Barre du
Sénégal.

Intérieur de ces-
se rivière.

Tourtouroux.

Grands-Goriers,
ou Pelicans.

Terre de Guinée.

Cette rivière, qui divise presque continuellement la Région des Negres de celle des Mores de Zarra, ou du Désert, s'avance l'espace de trois cens lieues par divers détours, de l'Est à l'Ouest, c'est-à-dire, depuis les Cataractes de Galam, au-delà desquelles les François n'ont pas encore pénétré, jusqu'à son embouchure près de *Biuyrt* ou *Bieurt* (98), dont on a déjà vu la description. Ses eaux sont fort rapides, ce qu'on attribue à la longueur de son cours dans un Canal fort étroit.

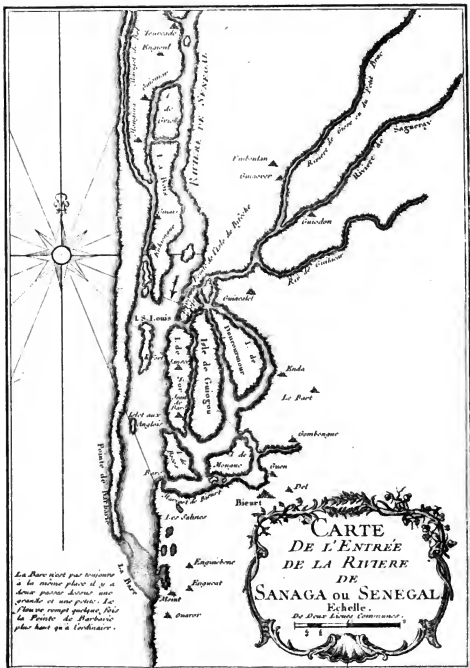
Son embouchure est large d'une demie-lieue; mais elle est masquée par une barre, ou un banc qui s'est formé de l'abondance du sable que le courant y amène, & qui est repoussé par la marée. Cette barre est doublement dangereuse, & parce qu'elle a peu d'eau, & parce que tous les ans, les flots impétueux qui sortent de la rivière, au tems des inondations, lui font changer de place. L'entrée du Senegal seroit inaccessible, si la force de son cours & celle de la marée n'avoient ouvert deux passages, dont le plus large est ordinairement de cent cinquante ou deux cens toises sur deux brasses de profondeur. Aulli ne reçoit-il que des barques de quarante ou cinquante tonneaux. Le plus petit n'est que pour les Canots. Ces deux ouvertures changent tous les ans de situation. L'Isle de Saint Louis est quelquefois à quatre lieues de la barre, quelquefois à deux. Mais le même inconvénient qui empêche les Bâtimens de quatre ou cinq cens tonneaux d'entrer dans la rivière & d'y pouvoir débarquer leurs marchandises, devient une sûreté pour le Fort, & rend le commerce des François fort tranquille. La Compagnie entretient une Barque & des Negres également adroits & robustes pour décharger ses propres Vaisseaux.

La saison la plus commode, pour passer la barre, est depuis le mois de Janvier jusqu'au mois d'Août, parce que les vents sont alors variables & que la direction des marées est au Nord. Mais dans cet intervalle même, les mois les plus favorables sont Avril, Mai, Juin & Juiller. La mauvaise saison est depuis Septembre jusqu'à la fin de Décembre, parce que les vents d'Est enflent beaucoup la mer, & rendent le Commerce absolument impossible.

Après avoir passé la barre, on trouve une rivière d'une belle largeur, d'une eau fort claire & fort unie, dont le cours est aussi agréable que l'entrée en a paru difficile. Sa profondeur est depuis dix-huit pieds jusqu'à vingt-cinq. La terre, du côté gauche en montant, est une pointe de sable basse & stérile. Elle n'a pas plus de cent toises de largeur à l'entrée de la barre; mais on a déjà fait remarquer qu'étant longue d'environ vingt-cinq lieues, sa largeur augmente, dans cet espace, d'une lieue jusqu'à deux & demie. Cette Peninsule est remplie d'une sorte de petites crabbes, que les François appellent *Tourtouroux* dans les Isles sous le vent, & d'une espece d'oiseaux qu'ils ont nommés *Grands goriers* ou *Pelicans*. Une lieue au-delà de la barre, la même Peninsule devient moins stérile, & présente des pâturages, où la Compagnie fait nourrir des troupeaux de Moutons & de Chevres, à la garde desquels elle entretient quelques Laptots armés. Mais le côté droit de la rivière, aussitôt qu'on a passé la barre, forme un meilleur & plus beau Pays, qui se nomme (99) *Terre*

(98) Voyez la Carte, qui est copiée d'après celle que Bruc fit lever sur les lieux par un habile Ingénieur, en 1718. On doit la regarder, par toutes sortes de raisons, comme une piece authentique.

(99) Il y a de l'apparence que c'est un resto du Pays de *Ghinea* ou *Gehenoa*, qui, suivant Leon & Marmol, étoit situé vers l'embouchure du Senegal, au côté du Sud.



de Guinée, c'est-à-dire en Langue Nègre, *Pays du Diable*. Il est uni, couvert de verdure & de petit Bois de différens arbres, entremêlés de palmiers & de cocotiers, qui forment une charmante perspective. Ce Canton appartient au territoire de *Biyurt* ou *Bieurt*, & fait partie du Royaume du Kayor, qui a de ce côté-là pour bornes la pointe de *Bifefcha*, éloignée de la barre d'environ six lieues.

Du même côté, deux lieues au-dessus de la barre, on trouve un Canal ou un bras de la riviere, qui remonte jusqu'à *Biyurt*. L'entrée est bouchée par une basse, qui la rend quelquefois fort dangereuse. Elle contient aussi deux petites Isles, dont la plus proche de la grande riviere se nomme *Bokos*. C'est dans cette Isle que la Compagnie Française avoir établi son premier Comptoir. On en voyoit encore les restes en 1724. Le terrain est bas, & fort mal sain, parce qu'il est sujet (1) aux inondations; ce qui obligea les François de l'abandonner. L'Isle de *Moghera*, qui est derriere celle de *Bokos*, est déserte & sans culture. Au long de cette Crique, ou du rivage de ce Canal, la nature a formé des salines fort riches & dans une situation fort singuliere. On en compte huit, éloignées d'une lieue ou deux l'une de l'autre. Les cinq principales sont celles de *Guianean*, où la Compagnie fait ses cargaisons, de *Dambur*, de *Luiango*, de *Guingha* & de *Quiert*. Les plus petites se nomment *Yunja*, *Matay*, & *Kab*. Ce sont de grands étangs d'eau salée, au fond desquels le sel se forme en masse. On le brise avec des crocs de fer pour le faire sécher au soleil. A mesure qu'on le tire de l'étang, il s'en forme d'autre. On s'en sert pour saler les cuirs. Il est corrosif, & fort inférieur en bonté au sel de l'Europe. Chaque étang a son Fermier particulier, qui se nomme *Ghiodin* ou *Komefsu*, sous la dépendance du Roi de Kayor. La même Crique est fort abondante en Huitres, dont les écailles servent aux Nègres pour composer une sorte de chaux qu'ils employent à leurs Bâtimens. Ces Huitres sont fort grandes. On les fait sécher, pour servir d'aliment; & l'usage en est fort commun dans le Canton.

Entre l'Isle de *Bokos* & la grande Isle de *Bifefcha*, il y a une autre Isle de cinq ou six lieues de tour, nommée l'Isle de *Jean Barre*. Le tertoir en est fertile, & couvert, dans quelques endroits, de fort gros arbres. Il appartient à deux Chefs des Nègres, *Jean Barre* & *Yanfuk*, qui y possèdent chacun leur Village. Le premier de ces deux Nègres est Interprète héréditaire de la Compagnie au Fort S. Louis. Près de la même Isle, il y en a deux autres plus petites, qui appartiennent aussi à des Chefs Nègres. L'une se nomme *Ghrogu*, & l'autre *Doremur*. Un peu au-dessus de *Jean Barre*, on en trouve une autre, qui s'appelle l'Isle du *Galet*; nom tiré d'un sorte de cailloux fort durs, fort péfants & fort unis, dont la forme est un ovale plat. On s'en sert quelquefois pour faire de la chaux. Vis-à-vis l'Isle de *Bokos*, on voit encore une Isle que les François ont nommée (2) l'Isle aux Anglois; basse, marécageuse, & qui n'a rien de

Canal de *Biyurt*;Salines extraor-
dinaires.Huitres usées
de leurs écaillesDifférentes Isles
du Senegal.

(1) Ces inondations sont causées, comme celles du Nil, par les pluies qui tombent dans les Pays situés entre les Tropiques, aux mois de Juin, de Juillet, d'Août & de Septembre. On en parlera ci-dessous. Voyez aussi la Relation de Dom Juan de Castro au Tome I.

Tome II.

(2) Labat prend beaucoup de peine à prouver que les Anglois n'ont jamais possédé cette Isle. Mais pourquoi n'en auroient-ils pas été les Maîtres dans le peu de tems qu'ils l'ont eue de l'Isle de S. Louis?

BRUR.
1701.

Île de S. Louis.

Son étendue.

Ses propriétés.

Il y manque
d'eau. Comment
on y supplée.

Ses fortifica-
tions.

recommandable. Enfin, trois quarts de lieue plus loin vers l'embouchure du Sénégal, est située l'Île qui porte le nom même de cette rivière, ou celui de S. Louis, qu'elle tient de son Fort, résidence ordinaire du Directeur Général.

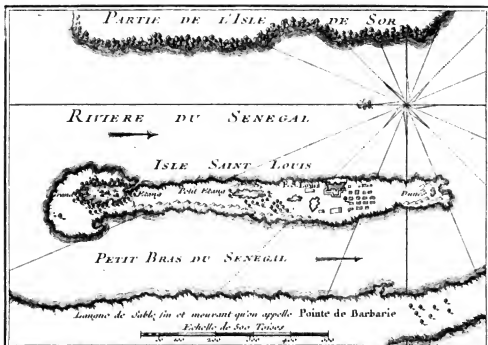
L'Île du Sénégal, ou de Saint Louis, est à seize degrés cinq minutes de latitude du Nord. Sa situation est au milieu de la rivière, à deux, trois, ou quatre lieues de l'embouchure, suivant les variations de la Barre. Quelques Voyageurs lui donnent une lieue de circonférence. Froger qui la mesura, en 1703, compte onze cens cinquante toises du Nord au Sud, c'est-à-dire, dans sa longueur; mais comme sa largeur est inégale il ne l'a pas déterminée. Un Ingénieur, qui prit le même loin en 1714, lui donne de largeur, du côté de la Barre, quatre-vingt-dix toises; cent quatre-vingt-douze du côté opposé; & cent trente dans l'endroit où le Fort est situé. Le bras oriental de la rivière est large de trois cens quatre-vingt toises; & celui de l'Ouest, de deux cens dix. On ne trouve dans l'Île qu'une terre plate, sablonneuse, & stérile. Le côté du Sud étoit autrefois sujet aux inondations; mais la marée & les vents du Nord y ont poussé tant de sable, qu'il s'en est formé des Dunes, qui couvrent le Fort & qui le font paroître dans un creux. Cependant il est resté vers cette pointe un *Marigot* ou un étang d'eau salée. La pointe du Nord est couverte de grands arbres, qui ont l'apparence d'une Forêt; mais ce ne sont que des *Mangles* (3), qui demandent, pour croître, d'avoir toujours leurs racines dans l'eau. Il se trouve un autre étang au milieu de ces arbres. Il s'en trouve encore un, mais plus petit, vers le centre de l'Île; avec un petit Bois voisin, qui sert à donner de l'ombre aux Moutons & aux Chèvres du Fort: car le fond sablonneux du terroir n'empêche pas qu'il n'y croisse une herbe courte, qui engraisse les Bestiaux, & qui les rend d'un fort bon goût. Les étangs sont peuplés de Porcs, qui s'y rafraîchissent dans la boue.

L'Île manque d'eau pendant la moitié de l'année, parce qu'il ne s'y trouve ni source ni puits, & que durant la mousson du Sud, c'est-à-dire, depuis Décembre jusqu'au mois de Juillet, la rivière est salée. Dans le tems des inondations, l'eau est assez bonne; mais, dans les saisons sèches, on est forcé d'ouvrir, au milieu du sable, des puits d'une eau fomache dont on ne peut faire usage qu'après l'avoir filtrée au travers d'une pierre qui vient des Canaries. Pour la rafraîchir, on la met dans des pots de terre qui ne soient pas vernis, dans lesquels on l'expose aux vents du Nord. On admire avec raison que l'eau devienne salée dans ces puits lorsque celle de la rivière devient douce; & qu'au contraire la rivière commence à devenir salée lorsque les puits cessent de l'être.

Il ne reste aujourd'hui de l'ancien Fort de Saint Louis que quatre Tours rondes, fort bien bâties à l'antique, & couvertes de tuiles en pyramides (4). Elles ont été jointes aux murailles, & renfermées par une fortification de palissades, revêtue de terre, au-dessous de laquelle sont les Magasins, & quelques Bastions mal formés; de sorte que le Fort n'a pas de meilleure défense que sa situation naturelle. Son artillerie est de trente pièces, distribuées en plusieurs batteries. L'Arсенal est bien fourni de petites armes & de munitions. On ne nous apprend pas si la Garnison est nombreuse; mais on fait observer que la Compagnie employe ordinairement deux cens hommes dans les six Etablissements

(3) Labat dit, *Mangles* ou *Peleruviers*. Les Anglois, *Mangroves*. Ces arbres repoussent souvent.

(4) Voyez son Plan.



PLAN
Du Fort St Joseph

- a. Entrée du Fort.
- b. la Cour.
- c. Magasin.
- d. Paroisse.
- e. Logis du Gouverneur.
- f. Escalier.

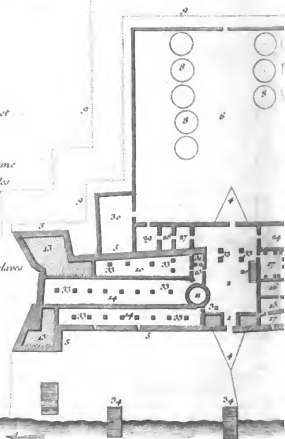


Echelle de 20 Toises.

0 5 10 15 20 Toises

PLAN DU FORT S^t LOUIS DANS L'ISLE

- 1 Entrée du Fort
- 2 Grande Cour
- 3 Porte de derrière
- 4 Palissades devant les Portes
- 5 Muraille d'Enceinte et Rampet
- 6 Grande Cour
- 7 Petit Jardin
- 8 Les Cases ou l'on met la Gomme
- 9 Double Enceinte de Palissades
- 10 Petite Cour
- 11 Tour ou est la Chapelle
- 12 Autre Cour ou Fosse
- 13 Quatre Bastions pleins
- 14 Lieu ou l'on renferme les Esclaves
- 15 Bureau du Grand Magasin
- 16 Entrée du Magasin
- 17 Les Magasins
- 18 Magasin au Fer

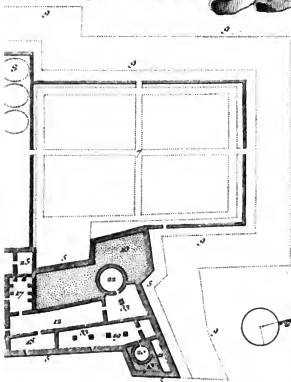


L A R

Echelle de



DE SANAGA ou DU SENEGAL



19. La Cave
20. Magasin à poudre .
21. Le Grenier sous les Loges
22. Magasin pour l'Esprit .
23. Entrée de la grande Caphiserie
24. La Cuisine
25. La Lavoir .
26. Escalier pour monter sur la Plateforme .
27. La Pénence
28. Cabinet joint à la Pénence
29. La Tourelle
30. Magasin d'Arment
31. Petit Magasin pour les outils et ustensiles
32. Entrée de la petite Caphiserie
33. Piliers pour soutenir la Plateforme et le toit
34. Deux ponts pour aborder les barques .

RIVER



qu'elle a sur cette Côte, & qu'ils sont dispersés suivant les ordres du Gouverneur.

On peut juger de la figure que le Directeur Général fait dans ce Pays (5), par la manière dont le sieur Brue reçut, en 1671, un Prince Nègre nommé le Petit-Brak. Ce Prince s'étant rendu, de *Maka*, dans l'Isle de Bifécha, avec un cortège de quinze ou vingt Nègres, envoya un Canot dans celle de Saint Louis, pour donner avis de sa visite au Général, & pour le prier de le faire prendre dans une Chaloupe. Lorsqu'il fut arrivé à la porte du Fort, il s'assit à terre avec sa suite, qui étoit armée de zagayes, de fabres & de targetes. Il demeura dans cette posture, en attendant le retour de son Interprète, qui étoit allé sçavoir du Général François s'il étoit disposé à le recevoir. L'Interprète revint aussitôt, avec ordre de l'introduire. Il le conduisit à la Salle de l'audience, accompagné seulement de deux de ses Officiers & de deux *Guiriots*, ou Musiciens Poètes, qui dans ces occasions ne s'éloignent jamais de leur Maître. Le Général étoit assis dans un fauteuil, la tête couverte, avec ses Officiers autour de lui. En entrant dans la Salle, le Prince Nègre ôta son bonnet, s'approcha de Brue, & mit sa main dans la sienne, qu'il leva trois ou quatre fois jusqu'à son front, sans prononcer un seul mot. Brue fit la même chose; mais sans se lever & sans se découvrir.

Le Prince s'assit sur un tabouret. Ses deux Officiers se placèrent à ses côtés dans la même posture, & les deux *Guiriots* se mirent à terre derrière lui. C'étoit un Vieillard de fort bonne mine. Il avoit la barbe & les cheveux gris, & le visage maigre & ridé; mais beaucoup de vivacité dans les yeux, & le son de la voix fort agréable, avec un air de grandeur qui marquoit celle de sa naissance. Sa robe, qui lui tomboit jusqu'aux genoux, étoit d'une étoffe (6) blanche de coton, à rayes bleues, avec de grandes manches, de la forme des surplis de l'Oratoire. Par-dessous, il avoit des hautes-chausses de la même étoffe, mais si larges qu'elles ne contenoient gueres moins de six aunes, & plissées par derrière, de manière à pouvoir lui servir de coussin. Sur la robe il portoit un baudrier de drap écarlate, d'un demi-pied de large, auquel son sabre étoit suspendu. La poignée & le fourreau étoient travaillés en argent, avec un art surprenant pour un ouvrage de Nègres. Toutes les parties de la robe & du baudrier étoient garnis d'amulets, ou de grisgris, cousus proprement dans de petites pièces d'écarlate, de maroquin rouge du Levant, & de peau des Bêtes sauvages du Pays. Mais la forme de toutes ces pièces étoit différente. Les unes étoient quadrées, d'autres rondes, ou longues, ou polygones; & chacune attachée sur la partie du corps qu'elle avoit la vertu de préserver. Les hautes-chausses étoient sans poches; mais le Prince portoit, au côté droit, un petit sac qui contenoit son trésor. Sa robe, quoiqu'on l'ait comparée à nos surplis, étoit échancrée par devant comme une chemise de femme, & relevée autour du cou par une broderie de drap rouge, qui représentoit des boutons & d'autres figures. Son bonnet étoit de la même étoffe que la robe, étoit par le bas, mais large au sommet; de sorte que ne pouvant se soutenir il penchoit beaucoup à côté de la tête. Au lieu de plumes, il étoit orné de la tête d'un Paon d'Afrique, qui contenoit un grisgris. Le Prince avoit d'ailleurs les jam-

BRUE.

1701.

Manière dont
le Gouverneur
François reçut
un Prince Nègre.

Habitemens &
figure du Prince.

(5) Jobson en parle beaucoup dans son Voyage à la Gambie.

(6) Ces étoffes de coton s'appellent *Pagnes*, du mot Portugais *Panna*.

BRUE.
1701.

bes nues, avec des sandales aux pieds, telles qu'on représente celles des Romains.

Harangue du
Prince Nègre.

Il demeura quelque tems en silence, regardant le Général avec beaucoup d'attention. Enfin il lui adressa un discours, qui fut expliqué par l'Interprète, & qui portoit en substance, « Qu'ayant appris l'arrivée du Sieur Brue au Sénégal, avec la qualité de Général pour la Compagnie, & n'ayant entendu que des éloges de son caractère, il s'étoit fait un devoir de le prévenir par sa visite, & de lui offrir son amitié; qu'il s'étoit toujours senti de l'inclination pour les François, & qu'il leur avoit rendu tous les services qui dépendoient de lui; qu'il promettoit de persévérer dans les mêmes dispositions, & que Brue pouvoit compter en particulier sur son affection, dont il vouloit lui donner un témoignage en lui faisant présent d'un Esclave.

Il est fort bien
gratifié par Brue.

Les deux Officiers & les Guiriots firent aussi leur compliment, que le Général reçut d'un air civil & gracieux. Il fit ensuite apporter de l'eau-de-vie; car si la qualité de Mahométans rend quelques Nègres fort réservés sur l'usage de cette liqueur, le plus grand nombre regarde le précepte de l'Alcoran comme un conseil, & se livre sans scrupule au plaisir de boire. Le Prince vit paroître avec plaisir sa bouteille. Un de ses Officiers remplit un verre, en fit l'essai, & le présenta joyeusement à son Maître, qui se leva, but à la santé du Général, & rendit le verre à l'Officier avec un petit reste de liqueur; ce qui passe pour une faveur entre les Nègres. Après le premier coup, il alluma sa pipe & se mit à fumer. Ses deux Officiers suivirent son exemple; tandis que les Guiriots commencèrent à chanter, en accompagnant leur voix du son d'un petit instrument, qui n'a que trois cordes & ressemble assez à nos luts. Le ventre est composé d'une pièce dealebasse, avec un manche qui y est attaché. Le chevalet en est fort bas, & les cordes sont de crin de Cheval. Ils les pincet & les frappent en mesure. Cette mesure n'a rien de désagréable. Leurs chansons sont martiales, & roulement sur les louanges de leur Prince. Ils relevent sa naissance. Ils disent qu'il est Seigneur de la mer, qu'il a vaincu tous ses Ennemis, & qu'ils n'ont jamais eu de Maître si magnifique & si libéral. Ils finissent par des vœux pour sa santé & pour la prolongation de sa vie.

Instruments &
chansons de ses
Musiciens.

Le concert des Guiriots n'interrompit pas la conversation. Comme il étoit assez tard, Brue proposa au Prince de loger dans le Fort. Cette invitation fut acceptée. Il fut conduit dans un appartement séparé, parce que les Nègres ne mangent pas volontiers avec les Blancs. On lui envoya des kuskus & diverses viandes, que les gens préparèrent à leur manière. Le vin de palmier & l'eau-de-vie ne lui furent pas épargnés. Son arrivée avoit attiré dans l'Isle quantité de Nègres, qui passèrent toute la nuit à danser. Le lendemain, il prit congé du Général, après avoir reçu le *Tago*, c'est-à-dire un présent, qui valoit beaucoup mieux que son Esclave. Brue fit aussi quelques libéralités à ses Officiers & à ses Musiciens.

Prédisposition con-
trainte.

Royaumes de
Moral & de
Kajor.

Pour reprendre notre description, la pointe de la grande Isle de Bisefcha est d'environ deux lieues au-dessus du Fort Saint-Louis, du côté droit de la rivière. Elle fait, des deux côtés, les limites du Royaume de Kayor & de Hoval; car le premier est à droite, & l'autre à gauche de la rivière. Cette Région étoit connue autrefois sous le nom de Jalofs, nom général, qui comprenoit

plusieurs Nations différentes. Le Royaume de Hoval s'étend de l'Est à l'Ouest, l'espace d'environ quarante-six lieues. Ses bornes sont incertaines au Nord, parce qu'il est fort exposé de ce côté-là aux incursions des Mores, qui s'avancent ou se retirent suivant les occasions qu'ils trouvent d'y exercer leurs pillages. Le Roi de Hoval porte le titre de *Brak*, qui signifie Roi des Rois. C'est purement un nom de Majesté, comme le *Damel*, le *Siratik*, & plus anciennement celui de Pharaon & de Cesar. Ses Etats ont plus d'étendue au Sud du Sénégal qu'au Nord. A l'Est ils sont séparés du Royaume des *Fulis* ou *Foulis* par le Lac de *Kayor*, & s'étendent au long du Sénégal jusqu'au Village d'*Embakana* ou *Embakan*, sur les frontieres du Royaume de Galam, qui a cent quatre-vingt-seize lieues d'étendue de l'Est à l'Ouest, mais dont les bornes sont encore inconnues au Sud. L'Empereur ou le Roi de Galam porte le titre de *Siratik*.

BRUL.
1701.

Royaume de
Galam, dont le
Roi se nomme Si-
ratik.

Dix ou douze lieues au-dessus du Fort Saint-Louis, on trouve une pointe où la fertilité du terroir a porté les Nègres à bâtir sept ou huit Villages, dont le principal se nomme *Buckfar*. Plus on s'avance vers la mer, plus le Pays au long de la rivière semble fertile & cultivé. Il abonde en maïs; & cette sorte de grain n'y manque jamais.

Village de Buck-
far.

L'Isle de *Bifefcha* n'a pas moins de vingt-huit lieues de long, sur huit dans sa plus grande largeur. Elle est fermée par un bras du Sénégal, qui la sépare du Village d'*Enfchoie*, & qui se divise en deux autres bras au Village d'*Aufchafur*. Le dernier de ces deux bras se subdivise encore au Village de *Pama*; de sorte que l'Isle de *Bifefcha* est bornée à l'Est par un bras du Sénégal, qui se nomme la Rivière de *Sagheray*, à l'Ouest par le Sénégal même, & se trouve divisée en trois parties par la petite Rivière de *Jor* & le *Kora* ou le *Bekio*. Le terroir en est riche & fertile, ce qu'on attribue principalement aux inondations du Sénégal. Il abonde en maïs des deux especes, en riz, en légumes, en tabac, & en indigo. Le froment y croît fort bien, mais après la seconde moisson; comme s'il avoit besoin de se naturaliser au terroir. Le coton y est aussi en fort grande abondance. On y voit de vastes prairies, qui nourrissent quantité de grands & de petits Bestiaux, tous excellens dans leur espece. La volaille & le gibier y soifonne, sur-tout les Perdrix, les Pigeons ramiers, & les Pintades. Outre les Forêts, il s'y trouve de grands Bois de palmiers; & les Villages, qui sont fort fréquens sur la rivière, rendent témoignage que le Pays est bien peuplé.

Isle de Bifefcha.

Divisions du Sé-
négal.

Au-dessus de l'Isle de *Bifefcha* est celle de *Buckfar*, que les François ont nommée *l'Isle aux Bois*, parce qu'elle en est remplie. Elle est située à demie-lieue de la pointe Nord de l'Isle Saint-Louis. Sa longueur est d'environ trois lieues & demi, sur trois quarts de lieues de largeur. L'Isle *Bichon* ou des *Palmiers*, est à neuf lieues de Saint-Louis, & ne forme qu'une langue fort étroite, quoiqu'elle ait deux lieues de longueur. Ces deux Isles sont habitées & cultivées par les Nègres. Ils ont bâti leurs Villages sur des terrains élevés, pour se garantir des inondations annuelles de la rivière.

Isle de Buck-
far & des Palmiers.

En continuant de remonter le Sénégal, le premier endroit remarquable qui se présente à gauche est le Village de *Serinpeta*, nommé aussi *Serimpalli*, où la rivière, qui a coulé, de-là, du Nord au Sud, descend désormais de l'Est à l'Ouest. Entre ce lieu & *Buckfar*, le Pays n'offre que des pâturages où les Mores de la Tribu de *Sargentes* viennent nourrir leurs Chameaux & leurs

Serinpeta.

Brak.
1701.

Désert, lieu cé-
lèbre pour le
commerce des
gommés.

Angherbel &
Ingherbel.

Rivière Porta-
gaise.

Lac de Pania-
Fuli.

Rivière de
Kayor.

Ingrin.

Queda.

Ménage.

autres Bestiaux dans les tems de sécheresse, en payant un tribut au Brak. C'est à Setinpeta que se font les meilleurs Canots du Sénégal. Ce Village appartenoit en 1715 à un Seigneur Nègre, nommé Caye, neveu du Brak. Quelques lieues au-dessus de Setinpeta, au Nord de la rivière, commence le *Difert*, Canton célèbre par le commerce des gommés, que les Mores de la Tribu de Hal-al-Agi y viennent exercer. C'est une Plaine vaste & stérile, bornée par des montagnes de sable rouge, & qui n'a pour arbres que plusieurs buissons, sans aucune sorte de verdure.

Deux lieues plus haut sur la rivière, on trouve *Angherbel*, résidence du grand Brak, Roi de Hoval. C'est une grande Ville, qui a, vis-à-vis, sur l'autre rive, un Village nommé *Ingherbel*. Du côté du Sud, le Sénégal reçoit une rivière qui vient du Lac *Pania Fuli* ou *Fouli*, & qui se nomme Rivière Portugaise. Elle est à trente-sept lieues de l'embouchure du Sénégal. C'est une espèce de Canal naturel, par lequel les eaux de cette rivière montent dans le Lac au tems des inondations, & reviennent ensuite lorsque ce déluge est fini. Il a cinq ou six lieues de longueur. Ses rives sont plantées d'arbres, & couvertes de Villages. Le terroir en est aussi fertile que les Habitans sont paresseux. L'entrée de cette Rivière Portugaise est embarrassée par un petit banc de sable, que sa situation néanmoins ne rend pas dangereux. Le lac même est ovale dans sa forme. Sa longueur est de six lieues, du Nord au Sud, & sa largeur de trois, de l'Est à l'Ouest. Il est fermé par deux pointes & par une petite Ile qui présente une crique formée par un assez grand ruisseau dont les rives disparaissent pendant l'inondation du Sénégal. Lorsque les flots se sont retirés, la plus grande partie du Lac demeure à sec, & produit d'abondantes moissons de maïs, de riz, de tabac & de légumes. Mais cette fécondité de la terre & l'abondance de ses Habitans n'empêchent pas que le Pays ne soit souvent défolé par la famine; ce qui vient autant de la paresse des Nègres, que du ravage des Sauterelles, qui dévorent dans certaines années toutes les plantes & tous les fruits. Les Nègres mangent ces insectes; mais le nombre en est si grand que l'air en est quelquefois obscurci, & qu'il ne reste pas la moindre verdure dans tous les lieux où elles ont passé.

Un peu plus haut du côté du Nord, le Sénégal reçoit le *Marigot* ou la petite rivière de Kayor, qui sort du Lac de même nom. Il est à cinquante lieues du Fort Saint-Louis; & comme celui de *Paniafuli*, il s'est formé par les débordemens du Sénégal. A trois lieues, sur la rive gauche de ce Canal, on trouve le Village de *Grain* ou d'*Ingrin*, qui est gouverné par un Seigneur Nègre, Sujet du grand Brak. Le Pays est agréable & bien cultivé. Quatre lieues plus loin, sur la rive droite, est le Village de *Queda*, de la dépendance du Siratik, Roi des Foulis. Dans les tems de la sécheresse, il ne faut pas espérer de remonter plus haut vers le Lac, à cause des roseaux qui bouchent le reste du Canal. Quelques lieues au-dessus, dans la rivière du Sénégal, on trouve une petite Ile nommée par les François *Ménage*, d'un lieu du même nom qui est à l'opposite, sur la rive méridionale de la rivière. Cette Ile est agréable & fertile; mais si basse qu'elle est couverte tous les ans par l'inondation. Aussi-tôt que l'eau s'est retirée, les Nègres y font leurs Lugans, c'est-à-dire, leurs Plantations de tabac, de riz, de millet & de légumes, qui leur rendent une riche moisson. Cinq lieues plus haut, du côté du Sud, est le Village de *Cock*, direc-

tement opposé à la pointe Est de l'Isle du *Morsil* (*) ou d'Ivoire, & au Village de *Niolé* qui est situé de cette pointe.

L'Isle d'Ivoire est longue de quatre lieues, sur trois, quatre, cinq & six de largeur. Elle est formée par un bras du Sénégal, qui la sépare de l'Isle de *Bilbas*, qu'on en peut regarder néanmoins comme une partie. Le grand Canal de la rivière est du côté du Nord & conserve le nom de Sénégal. Celui du Sud prend le nom de *Rivière d'Ivoire*.

Au Sud de la rivière d'Ivoire, le Pays est uni, fertile, bien cultivé, rempli d'arbres, & divisé par des Prairies d'une grande étendue. Il nourrit quantité d'Éléphants qu'on y voit paître tranquillement, en troupeaux de quarante & cinquante. Mais lorsqu'ils peuvent entrer dans les plantations des Nègres, ils y font de terribles ravages. A dix lieues de la pointe Ouest de l'Isle d'Ivoire, sur la rive Nord du Sénégal, est le Village de *Lali*, près duquel on trouve un Village nommé par les François *Terrier rouge*, d'où l'on compte soixante-dix lieues jusqu'à l'embouchure du Sénégal. Ce lieu est célèbre par le commerce des gommés, qui sont apportées par les Mores de la Tribu d'*Ebraghena*, & dont les échanges se font comme au Désert. Depuis *Terrier rouge* jusqu'à *Hovolakda*, les deux côtés de la rivière présentent une perspective charmante. Ce sont de vastes Plaines, remplies de routes sortes de bœufs, mais exposées à d'étranges ravages dans le tems des inondations. Les Habitans sont alors obligés de se retirer plus loin dans des lieux élevés, avec leurs troupeaux & tous leurs effets. Quinze lieues au-dessus de *Hovolakda*, on rencontre au milieu de la rivière, une chaîne de rocs qui la traverse. Elle se nomme *Platon de Donghel*. Dans les tems secs, l'eau y est si basse, qu'à peine le passage est-il sûr pour les Canots. Un peu au-delà de cet écueil, est une petite Isle, si haute dans une de ses parties, qu'on y est à sec dans les plus grandes inondations. Les François y avoient autrefois un petit Comptoir qu'ils ont abandonné. L'Isle d'Ivoire a du côté du Sud, un Village nommé *Donghel*, où il se fait quelque commerce. Vers la pointe Ouest, elle a le Village de *Burti* (7) vis-à-vis l'Isle de *Bilbas*, dont elle n'est séparée que par un petit bras du Sénégal. *Bilbas* n'est pas si grande, à beaucoup près, que l'Isle d'Ivoire. Elle est formée par deux bras (8), qui se divisent près d'un Village nommé le Cap, au Nord de cette rivière. Elle ressemble, pour le terroir & les productions, à l'Isle d'Ivoire, & n'est pas moins peuplée. Plus haut, sur la rive Nord du Sénégal, est le Ville de *Kahaydé*, qui étoit autrefois la dernière borne des Voyages François. Un peu plus loin, on trouve une Isle qui produit du coton, du tabac, & des légumes en abondance. Au-dessus de cette Isle, le Sénégal reçoit une grande rivière qui vient de *Gumel*, résidence du Siratik, Roi des Foulis. Cette rivière s'enfle beaucoup dans les inondations du Sénégal; & surpassant ses bords, elle forme un Lac d'une étendue considérable. Ensuivant, elle laisse, en se retirant, une espede de glaïre qui contribue beaucoup à la fertilité du terroir. Près de l'endroit où elle se joint au Sénégal, il y a du côté du Nord, un grand Village nommé *Ghiorel*, qui est le Port de Siratik. L'espace, qui est d'environ dix lieues entre *Gumel* & ce Village, est extrêmement fertile, & fort peuplé.

(*) L'Ivoire même est nommé *Morsil* par les Marchands.

(7) Ce Village ne se trouve pas dans la première Carte.

(8) Ici & dans plusieurs autres endroits, Labat donne le nom de Niger au Sénégal.

BRÉS.
1701.
Isle d'Ivoire ou
de morsil.

Lali.

Terrier rouge.

Hovolakda.

Rocs de Platon.
de Donghel.

Donghel.

Burti.
Isle de Bilbas.

Kahaydé.

Gumel, rési-
dence du Siratik.

Ghiorel.

BRU R.
1701.
Layla.
Embakana.
Betel.
Gilda.

Yaféré.
Burnaghi.
Tafaliffa.

Quarante lieues au-dessus de Ghiorel & du même côté, on trouve *Layda*; Ville ou Village d'un grand commerce. Plus haut, le Village d'*Embakana* près duquel, au côté du Nord, est le Village de *Betel*, sur la frontière du Royaume de Galam. Betel est un lieu remarquable par l'abondance de toutes sortes de volaille. *Gilda*, première Ville des Etats de Galam, est située du même côté à quatorze degrés cinquante-sept minutes de latitude du Nord. A l'opposite de *Gilda*, du côté du Sud, est *Tuabo*, résidence ordinaire du Roi de Galam, & renommée par quelques carrières de beau marbre. On trouve ensuite le Village de *Yaféré*, au-dessus duquel, sur la rive droite du Sénégal, est celui de *Burnaghi*, dont la latitude est de quatorze degrés neuf minutes du Nord. Quelques lieues plus haut, du côté du Sud, est la Ville de *Tafaliffa*, fort bien peuplée & célèbre par son commerce. On y voit une petite Mosquée, bâtie, si l'on en croit les Nègres, sur le modèle de celle de la Mecque; & près de la Ville, on trouve une montagne de marbre rouge, mêlé de veines blanches.

Rivière de Falcé.
Boba Segalle.
Dramanet, Ville d'un grand commerce.

Un peu au-dessous de *Tafaliffa*, près du Village de *Dongiana*; la rivière de *Falcé*, après avoir traversé le Pays de *Bambuk*, vient se décharger dans le Sénégal du côté du Sud. Au-dessus de *Tafaliffa*, on trouve le Village de *Boba Segalle*. Plus haut, du côté du Sud, on arrive à *Dramanet*, Ville grande & bien peuplée. Le nombre de ses habitans est d'environ quatre mille, la plupart Mahométans, qui vivent indépendans du Roi de Galam. Ils ont un génie particulier pour le Commerce, qu'ils portent jusqu'au Royaume de Tombuto, & jusqu'aux Etablissements des Anglois sur la rivière de Gambra. Tout le Pays, au Sud du Sénégal, est fort bien peuplé; mais du côté du Nord on ne rencontre pas de Villages au-dessus de *Gilda*, parce que cette partie est sans cesse exposée aux incursions des Mores. C'est à *Dramanet* que les François avoient bâti leur Fort de Saint Joseph, qui fut surpris en 1702 & détruit par les Nègres. Ils l'ont transporté à *Mankanet*, Village un peu au-dessous, du côté Sud de la rivière. Entre *Dramanet* & *Kaygnu*, le Pays est rempli de Villages, & le Sénégal reçoit du côté du Sud plusieurs petites rivières, dont la plus considérable est celle de *Ghianon*. Elle a quarante lieues de cours au Sud-Sud-Est, & porte de Canots.

Rivière de Ghianon.

Ile de Kaygnu.

Ville du même nom.

Cataractes de Félou.

De *Dramanet*, on compte vingt-cinq lieues par terre jusqu'à l'Isle de *Kaygnu* ou *Kagnou*, nommée par les François *Orléans* ou *Pontchartrain*. Elle est si haute, qu'elle n'est jamais entièrement couverte dans les inondations. Le terroir est bon & fertile. A l'opposite, du côté Sud du Sénégal, on trouve la Ville de *Kaygnu* ou *Gonghiru*, qui contient cinq mille Habitans Nègres, & qui jouit d'un commerce considérable, occasionné par le passage des Caravanes qui prennent cette voie pour se rendre à la rivière de Gambra. Les Cataractes de *Félou*, qui ne sont pas loin au-dessus de cette Ville, sont les limites du Royaume de Galam à l'Est, comme *Gilda* du côté de l'Ouest. Le Sénégal tombe ici de la hauteur de trente toises, après avoir coulé quelque tems dans un Canal étroit, entre les montagnes. Ses limites, Nord-Ouest, sont des Déserts habités par les Mores, dans des Villages mobiles, c'est-à-dire, dans des tentes.

Ile de Royaume de Kadian.

Au Nord-Est, on trouve le Royaume de *Kassan* ou *Kassu*, dont le Souverain porte le titre de *Segadara* & réside au Nord du Sénégal, dans une grande Ile qui

qui commence entre les cataractes de Felu & *Goyina*. Cette Isle est formée par deux bras du Senegal, qui prennent le nom de *Riviere Noire* & *Riviere Blanche*, & qui après soixante lieues de cours vont se décharger dans le lac de *Kassan*, peu connu jusqu'à présent des Européens. Il y a beaucoup d'apparence que la riviere de Gumel, qui tombe dans le Senegal à *Kahaydé*, vient du même lac; parce que les débordemens du lac arrivent en même tems que ceux de cette riviere. L'Isle de *Kassan* n'a pas moins d'environ soixante lieues de longueur, sur six de largeur. Elle est fort peuplée, extrêmement fertile & bien cultivée. Le Roi est si puissant & si respecté, que la plupart des Rois voisins lui payent un tribut, sans en excepter celui de *Galam*.

BRUL.
1701.

Se longueur, &
puissance de son
Roi.

§. II.

Recherches sur le Niger.

Où l'on examine si les Rivières du Sénégal & de Gambra en font des bras.

Avant que de finir la Description du Senegal, le sujet nous porte à chercher si cette riviere est la même que le Niger, comme un grand nombre d'Ecrivains modernes en paroissent persuadés. Cada Mosto, le premier qui ait voyagé sur ses bords, étoit (9) de cette opinion. Leon, dans sa Description de l'Afrique, l'assure avec certitude, & s'explique ensuite sur son origine d'une maniere qui rend ses lumieres fort douteuses. Il déclare que cette riviere commence à l'Est d'un Désert que les Habitans nomment *Sen*. D'autres assurent, dit-il aussitôt, que sortant d'un lac elle coule vers la mer à l'Ouest. Les Géographes Africains prétendent qu'elle vient du Nil, & qu'ayant coulé longtemps sous terre, elle reparoit dans ce lac. D'autres s'imaginent qu'elle prend source à l'Ouest, & qu'après avoir coulé vers l'Est, elle forme elle-même ce grand lac. Mais cette opinion, continue-t-il, est peu probable, parce que navigant à l'Ouest depuis Tombuto jusqu'à Gheneva & Melli, nous (10) suivîmes le cours de l'eau. Dans un autre endroit, il dit que le lieu où les Marchands s'embarquent est *Kabra*, Ville sur le Niger, à douze lieues de (11) Tombuto; de sorte que ses suppositions n'ont pas d'autres fondemens.

Témoignages
incertains de Cada
Mosto & de
Leon.

C'est néanmoins sur l'autorité de ces deux Auteurs, que sans autre discussion la plupart des Voyageurs & des Géographes ont regardé ce point comme accordé. *Atkins*, dans son voyage de Guinée, en 1721, ne fait pas difficulté d'assurer (12) que les rivières du Senegal & de Gambra sont deux bras du Niger. *Moore*, dans sa Relation des Régions intérieures de l'Afrique, publiée en 1738, est non-seulement de la même opinion, mais ajoute que le Niger (13) est un bras du Nil. Cependant il ne parle pas sur ses propres informations, mais sur le témoignage des Ecrivains qui l'ont précédé. Il en cite quatre, Herodote, la Géographie Nubienne, Leon l'Africain, & Ludolf dans son Histo-

On n'a pu
lire d'après eux.

(9) Voyez ci-dessus la Relation de Cada Mosto.

(10) *Nui navigammo scendendo per l'acqua. Deserts. de l'Africa*, Part. I. dans la Collection de Ramusio, Vol. I. p. 1.

(11) *Ibid.* Part. VII. p. 78.

Tome II.

(12) Voyage d'Atkins, pag. 35.

(13) Labat rejette toutes ces notions. En effet elles sont détruites par les Relations de plusieurs Jésuites qui ont été dans l'Abyssinie, tels que Manuel d'Almeida, Baltazar Telles, &c.

BRUE.
1701.
Hérodote.
Géographie Nubi-
enne.
Ludolf.

Leon avoit voya-
gé sur le Niger.

re d'Ethiopie. Mais le premier ne dit rien qui favorise ce sentiment. Le Géographe de Nubie a peu d'autorité, quand on considère combien ces Régions étoient inconnues aux Arabes; & Ludolf fonde l'opinion que le Niger est un bras du Nil, sur l'autorité du Géographe Nubien, & sur le rapport des Abyssins.

De ces quatre Auteurs, Leon est le seul qui eût voyagé sur le Niger; & l'on voit néanmoins qu'il ne dit rien de certain rouchant la source de cette rivière. Il ne se fonde que sur divers rapports, qui paroissent d'un poids fort médiocre. A l'égard de son cours, il s'explique plus positivement. Depuis Kabra, dit-il, le cours de la rivière est à l'Ouest; les Marchands le suivent de cette Ville jusqu'aux Régions de Ghinea & de Melli; & ces deux Pays sont situés sur le Niger, & vers l'Océan occidental où le Niger se décharge. C'est prendre un ton de certitude. Mais Leon ne produit aucune autorité. Il ne parle pas non plus sur le témoignage de ses propres yeux; & quiconque examinera sa Description la trouvera superficielle & defectueuse, pour ne pas dire remplie d'erreurs sur plusieurs points de Géographie. En particulier il assure que la Contrée de Melli s'étend l'espace de trois cens milles au long d'une rivière qui se jette dans le Niger; tandis qu'on est sûr aujourd'hui que cette rivière n'existe pas. Mais quoi qu'il en soit, le Niger, suivant sa description, ne sauroit être la rivière de Gambia, & ne peut être que le Senegal, du moins si c'est l'une ou l'autre. On se persuadera moins encore que la *Ghinea* ou *Gheneoa* de Leon, à laquelle il donne cinq cens mille d'étendue, & deux cens cinquante au long du Niger, puisse être, comme Moore le suppose, le petit Royaume de (14) *Yani*, sur la rivière de Gambia.

Les établissemens & les Voyages des François sur le Senegal leur ont donné plus d'occasions qu'aux autres Européens d'approfondir ce secret. Mais après bien des recherches, il paroît qu'ils en ont tiré peu de fruit. Les témoignages des Habitans n'ont jamais pu s'accorder; soit que cette opposition vienne de leur ignorance, ou d'un dessein formé d'ôter aux Etrangers le pouvoir & l'envie d'étendre plus loin leur commerce.

Brue, qui avoit fait trois voyages sur le Senegal, en a rapporté quelques lumières que Labar a publiées. Les *Mandingos*, qui voyagent beaucoup, & qui sont les plus habiles Commerçans de toutes les Nations des Nègres, prétendent, suivant cet Ecrivain, que le Niger (15) sort d'un lac nommé *Maberia*, dont la situation ne peut être bien déterminée sur leur rapport, parce qu'ils n'ont aucune connoissance des longitudes & des latitudes. Ils ajoutent que dans un lieu qui se nomme Barakota, il se divise en deux bras; que celui du Sud, appelé Gambia, va se perdre, après un fort long cours, dans un lac marécageux, & rempli d'herbes & de roseaux qui en rendent le passage impossible; & qu'en sortant de ce lac, il recommence à couler dans un fort beau lit jusqu'à *Barakonda*, où les Portugais & les Anglois, qui ont formé plus bas des Etablissemens, se rendent pour commercer avec les Marchands Mandingos; qu'elle est navigable, pour les Canots, depuis Barakonda jusqu'au lac;

(14) Le *g*, ou plutôt le *gh*, est une lettre fort gutturale chez les Arabes, qui ne ressemble point à notre consonnante *j*, & bien moins à l'y grec.

(15) C'est-à-dire, la rivière que l'Auteur nomme le Niger, car les Nègres ne connoissent pas ce nom, ni celui de Senegal ou Saganal.

Il n'en reste
pas avec point de
certitude.

Eumères que
Ruy a tirés des
Mandingos.

mais que dans la saison même des pluies, les Barques n'y peuvent remonter, à cause des bancs & des tocs qui coupent le passage, ou qui ne laissent que de fort petites intervalles (16).

Les Mandingos disent encore qu'au-dessus de *Barakota*, où le Niger forme la Gambra, il se divise en deux autres canaux; que celui qui traverse le Pays de Bambuk au Sud-Est, s'appelle la rivière de *Falemé*, & se rejoint au Niger un peu au-dessus de Ghien, dans le Royaume de Galam; qu'après avoir formé la Gambra, le Niger se divise encore en deux bras, pour former une grande Île, à laquelle ils donnent le nom de *Baba Degu*; que le Canal gauche se nomme *Rivière noire*, & celui de la droite, *Rivière blanche*; que ces deux bras se réunissent à *Kassan*, environ vingt lieues au-dessus de la cataracte de Govina, & forment la continuation du Niger.

Suivant les mêmes témoignages, à l'Est du lac Maberia est situé le Pays ou le Royaume de Ghingala, gouverné par un Prince Nègre qui se nomme *Tonka Quata*. Ce Pays est arrosé par la rivière de Ghien, qui passe au travers de *Tombuto*, Ville considérable par le commerce de l'or, de l'ivoire & des Esclaves. On compte soixante journées, ou le chemin de deux mois, depuis le roc de Felu jusqu'à cette Ville; ce qui fait environ quatre cens cinquante lieues.

Les Marchands Nègres que Brue interrogea sur la situation du Royaume de Tombuto ou Tombuktu, dont ils avoient fait plusieurs fois le voyage, l'informerent que la Ville n'est pas située sur le Niger, & qu'elle en est même assez loin dans les terres; que pour s'y rendre ils avoient d'abord suivi pendant plusieurs jours le côté Sud de la rivière; & qu'après l'avoir quitté, ils avoient eu cinq jours de marche pour arriver à la Ville.

De Kaignu, dernier endroit où la rivière est navigable, jusqu'à *Jaga*, il y a cinq journées de chemin. Il y en a une ensuite jusqu'à *Bayogne*; une de *Bayogne* à *Konguru*; & continuant cette route, une à *Sabaa*, & deux à *Bara-maga*, une à *Goury*, une à *Galama*, & quinze à *Timbi*. Là, quittant la rivière, & prenant au Sud-Est, on arrive dans l'espace de cinq jours à *Tombuto*. Là, disent les Mandingos, on voit arriver tous les ans une grande Caravane de Blancs, avec des armes à feu, qui apportent des marchandises, & qui en prennent d'autres, particulièrement de l'or. Il faut entendre apparemment les Mores de Barbarie. Ces trente-deux journées, à dix lieues par jour, donnent trois cens vingt lieues depuis le roc de Felu jusqu'à *Tombuto*. La raison qui fait quitter le Niger aux Mandingos, vers *Timbi*, est pour abréger le chemin, parce que cette rivière fait alors un grand détour vers le Nord. Ils y virent des Barques près de *Tombuto*; & l'Auteur juge qu'elles pouvoient avoir amené les Marchands de Tripoli, qui viennent à *Tombuto* tous les ans.

Ces deux Descriptions sont extrêmement différentes. Suivant la première, la source du Niger est au Sud-Ouest de *Tombuto* (17), à beaucoup de distance; & la rivière qui passe dans cette Ville, ou fort près, coule à l'Est, au lieu de l'Ouest, conformément à l'opinion de ceux dont Leon cite le témoi-

(16) Le Journal de Scibbis, qu'on verra dans la suite, s'accorde avec cette circonstance.

(17) Cette situation de la rivière obligeroit aussi de la traverser pour aller à *Tombuto*,

après l'avoir contournée du côté du Sud; au lieu que dans l'autre situation, cela n'est pas nécessaire, & s'accorde avec le Journal.

BRUN.

Réflexions sur
les deux descrip-
tions précédentes.

Carte de de l'Isle
fautive, l'on ne
sant sur quoi,

Moyen pour
éclaircir la diffi-
culté.

Raison qui em-
pêche qu'on ne
l'employe.

Origine du nom
de Niger.

gnage. De l'Isle a suivi cette hypothèse dans ses dernières Cartes, en donnant à cette rivière le nom de *Senegal* ou *Niger*, après qu'elle a passé le lac *Maberia*. Mais la seconde description s'accorde avec l'opinion même de Leon, & suppose tout à la fois que le Niger vient de l'Est, & qu'il est le même que le Senegal. Lequel des deux sentimens doit prévaloir ? Ce qu'il y a d'étrange, c'est que malgré de si justes sujets d'incertitude, Labat (18) regarde comme une vérité hors de doute, que le Niger est le Senegal, & que la Gambra en est une branche ; quoique le Canal de la Gambra, étant beaucoup plus large, méritât bien mieux d'être regardé comme le lit principal.

Il est difficile de juger sur quelles autres lumières de l'Isle s'est déterminé pour l'opinion contraire. A la vérité il s'efforce de concilier les deux Descriptions, en plaçant Timbi sur le lac Maberia, à quarante mille de la source de Ghien, qu'il fait sortir d'un autre lac. Mais les distances qu'il assigne dans sa Carte ne répondent pas au Journal Mandingo. D'ailleurs il ne paroît pas qu'il arrive jamais aucune Barque de Tombuto par le Senegal, & que les Marchands fassent le voyage par eau comme par terre ; d'où il faut conclure que le Niger, ou la rivière de Tombuto, n'a pas de communication avec le Senegal, ou qu'elle est coupée par des cataractes & des bancs de sable. A quelque parti qu'on s'arrête, le récit de Leon & celui de Marmol doivent être faux, lorsqu'ils rapportent que les Marchands suivoient le Niger jusqu'aux Royaumes de Ghinca & de Melli, puisque les cataractes du Senegal, dont on connoît quelques-unes à neuf cens milles de la mer, devoient nécessairement les arrêter.

Il paroît assez, par la différence de ces Descriptions, que si les Européens veulent éclaircir la difficulté, ils ne doivent s'en fier qu'à leurs propres loins. Labat propose un moyen. (19) Ce seroit d'envoyer d'*Arguin* & de *Galam* quelques Facteurs éclairés jusqu'à Tombuto, avec les Marchands Arabes ou Mandingos. Mais il est douteux que les Mandingos voulussent le permettre ; car jusqu'à présent rien n'a pu les y faire consentir. Cependant on a peine à se persuader que ce secret eût pu demeurer si long-tems caché, si les Marchands & les Facteurs qui résident dans ces contrées avoient fait quelques efforts pour le découvrir. Labat, parlant des Arabes qui font le commerce de l'or à Tombuto (20), dit que ce n'est pas leur ignorance, ni leur mauvaise volonté, qui empêche les Européens d'en tirer les lumières nécessaires pour entrer dans le même commerce ; mais que les Facteurs de l'Europe se renferment dans les entreprises où ils se trouvent engagés, sans avoir la curiosité de pousser plus loin leurs vûes & leurs recherches. Il en rejette la faute sur les Compagnies de Commerce, qui ne donnent point cette Commission à leurs Agens, & qui ne pensent jamais à les récompenser lorsqu'ils se portent d'eux-mêmes à faire quelque nouvelle découverte.

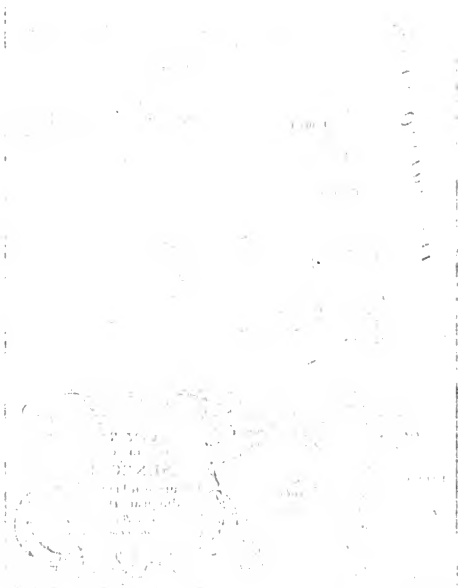
A l'égard du nom de *Niger*, Marmol le fait venir des Arabes, qui nomment cette rivière (21) *Hued*, ou plutôt *Wad Nickar*, c'est-à-dire, la *Rivière Noire*. Mais cette étymologie paroît forcée, car on ne connoît pas, dans la Langue Arabe, de mot tel que *Nickar* ou *Nijar*, comme l'écrit *Ortelius*, qui signi-

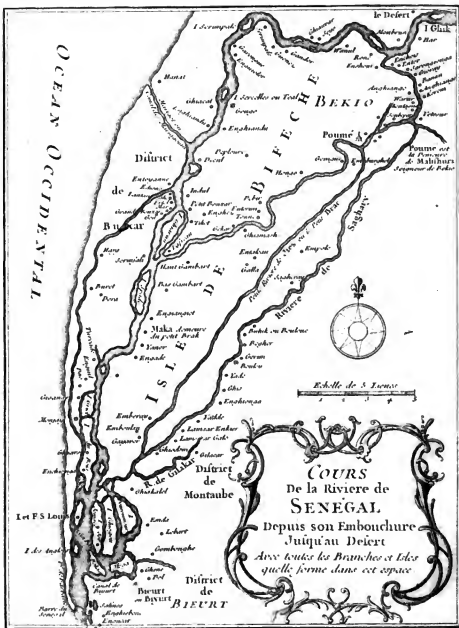
(18) Afrique Orient. Vol. III. pag. 362. & suiv.

(19) Id. Vol. I. pag. 307. & suiv.

(21) Afrique de Marmol en François, Volume I. p. 35.

(19) Labat, Vol. IV. p. 5. & suiv.





lie noir. Le nom que leurs Auteurs lui donnent est *Nil ad Sudan*, ou le *Nil des Noirs*. Il est certain d'ailleurs que *Wad Nickar* est un nom inconnu à tous les Habitans. Ils connoissent bien moins celui de *Sanaga*, ou de *Sénégal*, qu'il a reçu des Nations de l'Europe qui se sont établies sur ses bords. Marmol, après avoir observé qu'il a pris le nom de *Sanaga* d'un Seigneur du Pays avec qui les premiers Portugais s'étoient liés, ajoute que les Azanaghis (22) ou Seneghis l'appellent *Senedeck*; que les Jalofs, les Denghis & les Tukorons, ou Tukorols, qui habitent plus loin dans les terres, lui donnent le nom de *Maye*; les Saragols, ou Sarakolez, qui sont encore plus loin, celui de (23) *Kolle*; les Peuples encore plus à l'Est, celui de *Zimbale*; & que dans le Royaume de Tombuto, on lui donne celui d'*Iza*, qu'il porte jusqu'à sa source.

La trace de tous ces noms pourroit devenir utile à prouver que le Senegal est le Niger, si l'on pouvoit y prendre quelque confiance. Mais Marmol ne nous apprend pas comment cette connoissance lui est venue; & si l'on supposoit qu'il l'eût reçue de ceux dont il parle (24), il ne s'ensuivroit pas que cette opinion fût sans erreur; car puisqu'ils se trompent sur le cours de la même Rivière, ils ne doivent pas être plus infailibles sur le nom (*).

Divers noms de la même rivière.

(22) Voyez ci-dessus Tome I. Chap. I.

(23) Kozé est un nom général de Rivière dans la Langue de Mandingo.

(24) Marmol, *ubi sup.* Vol. III. p. 47.

(*) On verra dans la suite d'autres remarques sur le Niger, à l'occasion de la Gambia, au Volume III.

CHAPITRE V.

Premier Voyage du Sieur Brue sur le Senegal en 1697.

La curiosité eut moins de part à ce premier Voyage, que le mauvais état des affaires de la Compagnie, & la nécessité d'éclairer les fraudes & les malversations des Agens qu'elle avoit sur cette Rivière. Brue entreprenoit de rétablir le commerce & le credit de sa Nation dans tous les Etats voisins.

Dans ce dessein, il partit du Fort Louis le 28 Juillet 1697 (15) avec trois Barques & quelques petites Chaloupes, bien pourvues de marchandises & de vivres; sans avoir oublié de rendre les cabanes commodés, parce que l'expérience avoit appris combien cette précaution étoit nécessaire. Il se fit précéder d'une Barque & de deux Canots, pour donner avis de son voyage, & particulièrement pour annoncer au Siratik (26), Roi des Foulis (27) qu'il venoit lui payer les droits, c'est-à-dire, remplir un devoir que les Directeurs de la Compagnie avoient long-tems négligé. Ses avant-coureurs avoient ordre aussi d'exercer le commerce dans le cours de leur route, & de s'avancer jusqu'à *Galam* pour y attendre son arrivée. Il étoit résolu de rendre sa navigation fort lente. Le Senegal étoit alors navigable dans toutes ses parties; & la saison des pluies ne faisant qu'expirer, les arbres & les prairies commençoient à se revêtir de tout leur éclat. Brue visita soigneusement les deux côtés

Tout de son départ.

(15) Dans l'Original, il y a 1698, mais il est clair que c'est une erreur d'impression.

(16) D'autres écrivent *Schiratik*, & Labat *Siratik*.

(17) Labat (Vol. III. p. 268.) rapporte plusieurs remarques de M. Brue sur les Foulis. On les renvoie ici à la Description générale.

BRUE.
1697.

Beauté des rives
du Senegal.

de la rivière, s'arrêtant dans les endroits les plus célèbres pour le commerce ; achetant les marchandises que les Nègres lui apportent, & faisant des présents Chefs de chaque Village.

Rien ne pouvoir surpasser la beauté du Senegal dans cette saison. Il n'a-voir pas moins d'une demie lieue de large. Ses rives étoient couvertes de grands arbres de toutes les especes, chargés de verdure, & peuplés d'une grande variété d'Oiseaux, aussi-bien que de Singes & d'Eureils, dont les mouvemens & les tous comiques faisoient un spectacle amusant. Entre les Oiseaux, les uns étoient bleus, les autres rouges, d'autres noirs, un grand nombre de la grosseur des Linots, & bigarrés des plus brillantes couleurs. Un peu au-dessous de *Donay*, Village où les Motes de la Tribu d'Ebraghena viennent faire quelquefois le commerce des gommés, on trouve une Isle que les François appellent *Menage*, du nom d'un Village qui est situé vis-à-vis sur la rive droite de la Rivière. Elle est basse, & par conséquent sujette aux inondations. Mais aussi-tôt que l'eau s'est retirée, les Nègres y forment des Plantations, qu'ils appellent (28) *Lugans*, & la moisson est toujours fort abondante. Cinq lieues plus haut on trouve un autre Village, nommé *le Coq*, avec une petite Isle du même nom, qui est à la Pointe Ouest de la grande Isle d'Ivoire ou du Morfil, & vis-à-vis un Village de cette Isle, qui se nomme *Niolié*. L'Isle d'Ivoire est d'une grandeur considérable. Sa longueur est de quarante-quatre lieues, sur trois, quatre, cinq & six de largeur. Son nom lui vient de la quantité de dents d'Elephans que les François y achètent. Le terroir est riche & bien cultivé. Il nourrit un grand nombre d'Elephans, qui forment des troupes paisibles de quarante ou cinquante, mais qui sans nuire aux Habitans font quelquefois de grands ravages dans les Plantations. Les Nègres n'ayant pas la hardiesse de les attaquer ouvertement, employent l'artifice pour se venger. Ils creusent de grandes fosses, qu'ils couvrent de branches & de feuilles d'arbres. Lorsqu'un Elephant y est tombé, ils le tuent facilement à coups de fleches, & font un délicieux festin de sa chair, après lui avoir laissé le tems de se mortifier.

Village du Coq.

Isle d'Ivoire.

Laly & Terrier
rouge.

Dix lieues au-dessus de la Pointe Ouest de l'Isle d'Ivoire, sur la rive Nord du Senegal, on rencontre le Village de Laly, près duquel est un lieu célèbre pour le commerce des gommés avec les Motes de la Tribu d'Ebraghena. Les François l'ont nommée Terrier rouge, & comptent de-là soixante-six lieues jusqu'au Fort S. Louis. Depuis Terrier rouge jusqu'à Hovalalada, les deux côtés de la rivière sont charmans. On n'apperçoit que de vastes Prairies, couvertes de bestiaux. Mais dans les inondations annuelles du Senegal, le Pays est si rempli d'eau, que les Habitans sont forcés de se retirer dans des lieux plus élevés avec leurs troupeaux & leurs effets. Brue fut reçu, à Hovalalada, par le (29) *Farba*, ou le Chef du Village. C'étoit un ancien ami de la Nation François. Il apporta un présent au Général, qui lui fit aussi le sien, & qui le remercia du soin qu'il avoit pris de l'Equipage d'une Barque François. Elle avoit été submergée par une sorte d'ouragan, ou de vent subit, qui s'appelle *Puchor* dans le Pays. Cette partie du Senegal y est fort exposée, autant par sa

Barque François
submergée.

(28) Atkins les appelle *Lugans*, & dit que ce qui signifie Seigneur ou Chef d'un Village, dans les Royaumes de Galam & de Bambuck,

(29) Farba est un titre Nègre de dignité, c'est Farim & Elemanni.

largeur que par la disposition naturelle de ses bords & par l'immense étendue des Plaines. Le Farba de Hovalalda étoit fort riche en troupeaux. Il aimoit passionnément l'eau-de-vie, avantage extrême pour les François, qui étoient sûrs d'entretenir son amitié par cette voie. Il donnoit volontiers un Bœuf gras pour une pinte de cette liqueur chérie. Brue remarque qu'il n'est jamais à propos de donner aux Nègres une bouteille à demi-pleine, parce que, soit orgueil ou simplicité, ils préfèrent un petit vase plein à un baril auquel il ne manqueroit qu'un pouce de sa mesure. En général, comme ils aiment l'eau-de-vie à l'excès, c'est toujours la meilleure marchandise qu'on puisse leur proposer pour les échanges. On peut juger par-là des immenses profits de la Compagnie, quand ses Magasins en sont bien remplis. L'eau-de-vie ne lui revenant qu'à vingt sols la pinte, elle y gagne cent pour cent.

Brue.
1697.

Passion des Nègres pour l'eau-de-vie.

Les bords du Senegal, près de Hovalalda, abondent dans cette saison, en *Kubalots*, qui font une espèce d'oiseaux dont le nombre est toujours fort grand lorsque celui des poissons l'est aussi dans la rivière. Ils font leurs nids (30) à l'extrémité des branches qui sont suspendues sur la rivière, pour éviter les poursuites des Singes, que la crainte de tomber dans l'eau empêche de les chercher si loin. Quinze lieues au-delà de Hovalalda on rencontre une chaîne de rocs, nommée *Platon de Donghel*, qui traversent la rivière, mais au travers desquels on pourroit ouvrir facilement un passage, en les faisant sauter. On trouve, au-dessus, une petite île, que sa hauteur préserve des inondations. La Compagnie s'y étoit formé autrefois un Comptoir, pour le millet, les cuirs, les bestiaux & l'ivoire. La rivière étant alors navigable, Brue n'eût pas de peine à passer. Il laissa dans l'île un Facteur & quelques Laptots, pour saisir toutes les occasions du Commerce.

Oiseaux nommés *Kubalots*.

La multiplication des Comptoirs auroit été d'un grand avantage pour la Compagnie, si les Agens qu'elle y employoit eussent été en plus petit nombre, ou s'ils eussent été plus honnêtes-gens. Le projet du Directeur Général pour augmenter le Commerce auroit été de faire venir de France un certain nombre de pauvres familles, dont la Compagnie auroit encouragé l'établissement sur les bords du Senegal en leur donnant des terres, en leur fournissant des marchandises; en un mot, de les attacher par nécessité aux intérêts de la Compagnie.

Observation sur les Comptoirs.

Brue reçut dans son voyage (31) un Exprès du Siratik, Empereur ou Roi des Foulis, pour lui apprendre l'impatience que ce Prince avoit de le voir, ou plutôt de recevoir le paiement de ses droits. Il continua sa navigation jusqu'au Village de Burty, à l'extrémité Orientale de l'île d'Ivoire, & séparé de l'île de Bilbas par un bras du Senegal. L'île de Bilbas est longue d'environ trente-cinq lieues, sur deux & quatre de largeur. Le terroir ressemble beaucoup à celui de l'île d'Ivoire. Son principal commerce consiste aussi dans la multitude des dents d'Elephans, qui s'achètent sur le pied de six sols pour le poids de dix livres. Les cuirs se donnent à quarante sols pièce; les Moutons & les Chevres pour trois sols, & les autres alimens à proportion. Mais si les Nègres sont un présent, ils s'attendent à recevoir le double. Par exemple, s'ils vous donnent

Grandeur & fertilité de l'île de Bilbas.

(30) Les Nègres appellent ces rangées de nids, des *Villages d'Oiseaux*.

(31) Ces Courriers vont fort vite, parce

que la route est excellente & que leurs Chameaux ou leurs Chevaux sont très prompts.

BRUE.
1697.

Vifite que de
Brue reçoit d'un
Chef & de fa fa-
mille.

Iſle fort fertile.

Avarice des Rois
Nègres.

Port & Capitale
du Siratik.

Plan du Gé-
néral François pour
le commerce.

un Bœuf, ils comptent de recevoir cinq ou ſix aunes d'étoffe; au lieu que ſi vous l'achetiez au Marché, il ne vous coûteroit que vingt-cinq ou trente ſols.

Brue ſit voile enſuite à *Kahaydé*, où il fut viſité par le Chef de ce Village, qui étoit accompagné de ſa femme & de ſes enfans. Ce Seigneur Nègre étoit monté ſur un fort beau Cheval; & pour cortège il avoit vingt hommes bien équipés & chargés de grifgris. ſa femme & ſes filles, ſuivies de leurs ſervantes, étoient ſur des Anes fort gras, & vêtues d'étoffes de coton. Ce Village faiſoit autrefois les bornes des voyages & du commerce des François. Cette raiſon leur y faiſoit entretenir un Comptoir & payer les droits au Chef; mais depuis l'extension de leur commerce, cet Etabliſſement leur eſt devenu tout-à-fait inutile. Un peu au-deſſus de *Kahaydé*, on voit une Iſle fort riche en coton, en tabac & en toutes ſortes de légumes. Elle n'a rien à ſouffrir des inondations; & l'on auroit peine à trouver un lieu plus avantageux pour établir un Comptoir, ſi dans le rems de la ſécherelle, lorsque la riviere eſt fort baſſe, elle n'étoit ouverte aux incuſions des Nègres & des Mores, qui inſultent ſouvent cette Contrée. Elle eſt trop voiſine auſſi de la réſidence d'un Roi Nègre. Tous ces Princes ſe rendent ſi importuns par leurs demandes, que les Mendians les plus effrontés de l'Europe pourroient prendre d'eux des leçons. S'ils ne peuvent rien obrenir à titre de préſent, ils prennent le parti d'emprunter; & pour le moindre refus, ils défendent le Commerce ou le chargent de nouveaux impôts. Auſſi leur voiſinage eſt-il fort incommode. Ils s'attendent ſans ceſſe à de nouveaux préſens; & du premier qu'ils reçoivent, ils ſe font un droit pour demander qu'il ſoit renouvelé conſamment.

A *Kahaydé*, Brue reçut un ſecond Courrier du *Siratik*, pour preſſer ſon arrivée. Comme la petite flotte n'étoit plus qu'à deux lieues de *Ghiorel*, Port de ce Prince ſur le *Senegal*, le Général François y arriva bientôt. *Ghiorel* eſt un grand Village, dont le *Siratik* a fait le centre de ſon commerce. Sa réſidence eſt dans celui de *Gumel*, qui en eſt à dix lieues vers l'Eſt-Nord-Eſt, ſur les bords d'une fort belle riviere, qui s'enſe beaucoup pendant les inondations du *Senegal*, & qui porte les ſiennes dans tout le Pays voiſin. Ces grands débordemens ne contribuent pas peu à rendre la terre plus graſſe, par une ſorte d'écume qu'ils y laiſſent & qui produit conſécutivement deux récoltes. Celle du riz, ſur-tout, eſt d'une abondance extraordinaire dans un ſi bon terrain. Elle ſe fait immédiatement à l'arrivée des eaux. Le tabac n'y eſt pas moins excellent; & ſi les Habitans étoient accoutumés au travail, il eſt certain que la France en pourroit tirer beaucoup davantage. Mais tous les efforts de la Compagnie pour engager les Nègres à cultiver une planre ſi précieufe, ont produit peu d'eſſet juſqu'aujourd'hui. Brue ſit convenir plus d'une fois *Jean Barre* & *Yamfec* de l'utilité qui leur reviendroit d'en planter dans leur Iſle. Ils lui promirent même de l'entreprendre. Mais lorsqu'on en vint à l'exécution, ils trouverent des difficultés de la part des Nègres, qui s'excuſerent ſur l'exemple de leurs ancêtres.

En arrivant à *Ghiorel*, Brue ſit tirer trois coups de canon, pour annoncer ſon arrivée. A peine eut-il mouillé l'ancre, qu'il reçut la viſite du *Farba*. Ce Nègre, qui étoit oncle du *Siratik*, & qui avoit toujours eu beaucoup d'affection pour les François, fut reçu d'eux avec beaucoup de civilité. Il promit au Général de

dépêcher sur le champ un Exprès au Roi son neveu. Dès le même soir, *Bukar Siré*, un des fils du Siratik, qui avoit ses terres entre Ghiorel & Gumel, se rendit à bord, & répondit au Général de l'amitié que son pere avoit conçue pour lui sur la seule réputation de son mérite. Ce compliment fut accompagné d'un présent de deux Bœufs gras & d'une petite boëte d'or du poids d'une once. Le Général fit aussi ses présens au Prince, & le salua de plusieurs coups de canon à son départ. Ensuite ayant fait descendre ses Facteurs pour commencer le commerce, il trouva dans le Village tant d'avidité pour les marchandises, que ses Barques furent bientôt chargées de celles du Pays.

Le Siratik n'eut pas plutôt appris l'arrivée des François, qu'il fit complimenter Brue par son grand *Bouquetet*, c'est-à-dire par le Grand-Maître de sa Maison. Cet Officier étoit un Vieillard vénérable, de fort belle taille, avec la barbe & les cheveux gris; ce qui marque parmi les Negres une vieillesse fort avancée. Mais il n'en paroissoit pas moins vigoureux, ni moins vif & moins poli. Son nom étoit *Baba Milé*. Après les premiers complimens, il reçut le paiement des droits, & les présens annuels. C'étoient des étoffes noires & blanches de coton, quelques pieces de drap & de serge écarlate, du corail, de l'ambre jaune, du fer en barre, des chaudrons de cuivre, du sucre, de l'eau-de-vie, des épices, de la vaisselle, & quelques pieces de monnoye d'argent au coin d'Hollande, avec un surtout de drap écarlate à la maniere du Brandebourg, & deux boëtes pour renfermer la plus précieuse partie du présent. Le Bouquetet reçut aussi les droits qui revenoient aux femmes du Prince, & qui montoient à la moitié des premiers; sans oublier ce qui lui revenoit à lui-même. Le Kamalingo, ou le Lieutenant Général du Roi, qui est ordinairement l'Héritier présomptif de la Couronne, vint recevoir à son tour le présent ou le droit annuel qui lui devoit être payé. Tous ces présens peuvent monter à la valeur de quinze ou dix-huit cens livres. Ensuite le Bouquetet offrit au Général, de la part du Roi, trois grands Bœufs; & l'ayant invité à se rendre à la Cour, il fit paroître les Officiers qui étoient nommés pour le conduire. On avoit déjà préparé un grand nombre de Chevaux pour les gens de sa suite, & des Chameaux pour transporter son bagage.

Le jour suivant, Brue prit terre au bruit de son propre canon, & se mit en marche pour la Cour du Siratik. Son cortège étoit composé de six de ses Facteurs, deux Interprètes, deux Trompettes, deux Hautbois, & quelques Domestiques, avec douze Laptots, ou Negres libres, bien armés. Il traversa un Pays fort uni & bien cultivé, plein de Villages & de petits Bois. En approchant de *Bukar*, ou *Bukfar*, il découvrit de vastes prairies, dont les parties basses se sentoient déjà de l'inondation qui commençoit à gagner dans le Pays. Ce qui restoit de terrain sec étoit si couvert de toutes sortes de Bestiaux, que les Guides du Général avoient peine à lui faire trouver un passage. Le convoi ne put arriver à *Bukfar* qu'à l'entrée de la nuit.

Le Prince Siré, à qui ce Village appartenoit, vint au-devant des François à la tête de trente Chevaux. Aussi-tôt qu'il eut aperçu le Général, il s'avança au grand galop, en secouant sa zagaye, comme s'il eut voulu la lancer. Brue l'aborda de la même maniere, c'est-à-dire avec le pistolet en joue. Mais lorsqu'ils furent près l'un de l'autre, ils mirent pied à terre & s'embrassèrent. Ensuite, étant remontés à cheval, ils entrèrent dans le Village, & le Prince conduisit

Tome II.

S f f

BRUE.
1697.
Son arrivée à
Ghiorel & la ré-
ception.

Le Siratik lui
envoie son grand
Bouquetet.

Valeur des pré-
sens.

Arrivée des Fran-
çois à la Cour du
Siratik.

Ils passent à la
Cour du Prince
Siré.

BRUE.
1697.
Accueil qu'on
y fait à Brue.
Femmes du Prince.

son Hôte dans une maison qu'il avoit fait préparer pour lui, dans le même enclos que celle de ses femmes. Après l'avoir introduit dans son appartement, il le laissa seul, mais au même moment le Général fut conduit à l'audience de la Princesse. Elle lui parut d'une taille médiocre; mais très-bien faite, jeune & fort agréable. Ses traits étoient réguliers, ses yeux vifs & bien fendus; la bouche petite, & les dents extrêmement blanches. Son teint couleurt d'olive auroit beaucoup diminué les agrémens de sa figure, si elle n'eut pris soin de le teinter avec un peu de rouge.

Elle reçut Brue fort civilement, & le remercia de ses présens avec beaucoup de grace. Il fit successivement sa visite à deux ou trois autres femmes du Prince; après quoi retournant auprès de lui, il y passa le tems jusqu'à l'heure du souper. Il fut reconduit alors dans son appartement, où il trouva plusieurs plats de kuskus, du Sanglet, des fruits & du lait en abondance, qui lui étoient envoyés par les femmes du Prince. Quoiqu'il se fût fait préparer à souper par un Cuisinier de sa Nation, la civilité lui fit goûter de tous ces mets Africains. Après qu'il eut soupé, le Prince vint, s'assit sans cérémonie, mangea quelque chose du dessert, but plusieurs coups de vin & d'eau-de-vie, & se mit à fumer avec lui, jusqu'à ce qu'on fût venu l'avertir que tout étoit prêt pour le Folgar ou le Bal. L'assemblée étoit composée de toute la jeunesse du Village, qui danse & chante, tandis que les plus âgés sont assis sur des nattes autour de celle où se fait le Folgar. Ils s'y entretiennent agréablement; & cette conversation, dont ils font un de leurs plus grands plaisirs, s'appelle *Kalder*. Chacun parle librement. C'est dans ces cercles qu'on remarque aisément l'étendue surprenante de leur mémoire, & combien ils feroient de progrès dans les Sciences si leurs talens naturels étoient cultivés par l'étude. Ils s'expriment en termes fort nobles; ce qu'il ne faut entendre néanmoins que des personnes de distinction, tels que les Seigneurs, les Officiers & les Marchands; car les Payfans, les Ouvriers, & les Pâtres n'y sont pas moins ignorans & moins grossiers que dans les autres Pays du monde.

Folgar, ou Bal
des Negres.

Situation de
Buktar.

Le Village de Buktar est situé sur une petite éminence, au centre d'une grande plaine. L'air y est fort sain. Les maisons ressemblent à toutes celles du Pays. Elles sont rondes & se terminent en pointe, comme nos glaciers de France; les fenêtres en sont fort petites, apparemment pour se garantir des Mouchérons, qui sont extrêmement incommodes dans tous les lieux bas. Le Folgar auquel Brue fut invité se tint au centre du Village. Il dura deux heures, & ne fut interrompu que par une pluie violente, qui força tout le monde de se mettre à couvert.

Le lendemain, on vint, de la part du Prince, s'informer de la santé du Général. Cette politesse fut suivie du déjeuner. Le Prince ayant envoyé du kuskus & du lait, parut aussi-tôt lui-même, & se mit à table avec Brue, contre l'usage des Negres. Ensuite ils partirent ensemble, escortés d'environ quarante Chevaux. La route se trouva remplie d'une foule de peuple, qui s'étoit rassemblée de tous les lieux voisins pour voir les Européens & pour entendre leur musique. En approchant de Gurnel, Brue vit venir à sa rencontre le Kamalingo, suivi de vingt Cavaliers, qui le complimentèrent au nom du Siratik. Ce grand Officier de la Couronne portoit des hautes-chausses fort larges, avec une chemise de coton dont la forme ressembloit à celle de nos surplis. Autour

Le Kamalingo
vient au devant
du Général.

de la ceinture il avoit un large ceinturon de drap écarlate, d'où pendoit un cimetiére, dont la poignée étoit garnie d'or. Son chapeau & son habit étoient revêtus de grisgris; & dans la main il portoit une longue zagaye. Le Général le reçut avec une décharge de sa mousqueterie. Ils continuèrent leur marche, & traversèrent le Village de Gumel pour se rendre au Palais du Roi, qui en est éloigné d'une demie-lieue.

La demeure de ce Prince est composée d'un grand nombre de cabanes, qui sont environnées d'un enclos de roseaux verts, entrelacés, & défendus par une haie vive d'épines noires, si serrée que le passage en est impossible aux Bêtes sauvages. Le Roi informé de l'approche du Général envoya les principaux Seigneurs de sa Cour au-devant de lui; de sorte qu'en arrivant au Palais son train étoit d'environ trois cens Chevaux. Tout ce cortège descendit à la première porte, excepté le Général, le Prince Siré & le Kamalingo, qui entrèrent à cheval, & qui ne mirent pied à terre qu'à deux pas de la salle d'audience.

Brue trouva le Siratik assis sur un lit, avec quelques unes de ses femmes & de ses filles, qui étoient à terre sur des nattes. Ce Prince se leva, fit quelques pas au-devant de lui, la tête découverte, lui donna plusieurs fois la main, & le fit asseoir à son côté. On appella un Interprète. Alors Brue déclara qu'il étoit venu pour renouveler l'alliance qui subsistoit depuis un tems immémorial entre le Siratik & la Compagnie Française. Il protesta que dans toutes sortes d'occasions la Compagnie étoit prête à l'aider de toutes les forces. Il insista sur les avantages que les Sujets du Prince tiroient de cet heureux Commerce; & pour conclusion, il l'assura de ses sentimens particuliers de respect & de zèle. Pendant que l'Interprète expliquoit ce discours, Brue observa que la satisfaction du Siratik s'exprimoit sur son visage. Il prit plusieurs fois la main du Général, pour la presser contre sa poitrine. Ses Femmes & ses Courtisans répertoient avec la même joie : *Les François sont une bonne Nation ; ils sont nos amis.*

Le Siratik répondit d'un ton fort civil, qu'il rendoit grâces au Général d'être venu de si loin pour le voir; qu'il avoit une véritable affection pour la Compagnie, & pour sa personne en particulier; qu'il vouloit oublier quelques sujets de plainte qu'il avoit reçus des Agens de la Compagnie; que dans la confiance qu'il prenoit à son caractère, il lui accorderoit la liberté d'établir des Comptoirs dans toute l'étendue de ses États, & de bâtir des Forts pour leur sûreté. Enfin, il conclut en assurant les François de sa faveur & de sa protection.

L'article des Forts étoit une grace importante. Pour le bien comprendre, il faut observer qu'à la vérité les Rois Nègres aiment passionnément le Commerce des Européens, sur-tout celui des François, qui ont plus de complaisance pour eux que toutes les autres Nations de l'Europe; mais qu'ils ne craignent pas moins de leur voir former des Etablissmens dans leurs États, parce qu'ils ne sçauroient oublier la tyrannie avec laquelle ils ont été traités par les Portugais & les Hollandois. Cette défiance pour leur liberté les dispose à regarder toujours avec horreur tout ce qui a l'apparence de fortifications, quoiqu'ils accordent volontiers des magasins pour y placer des marchandises. D'un autre côté, les Européens, qui ont appris par une longue expérience quels avantages ils ont à tirer de leur Commerce en Afrique, mais qui ont reconnu

BRUE.
1697.

Cour du Siratik:

Audience de ce Prince.

Discours du Général François.

Réponse du Siratik.

Faveur importante accordée aux François.

Observation sur les Forts d'Afrique.

BRUE.
1697.

l'avidité des Princes du Pays, & la mauvaïse foi des Negres, n'abandonnent pas volontiers leurs marchandises aux insultes qu'ils ont toujours à redouter. Ainsi la liberté de fortifier les Comptoirs étoit la plus grande faveur que les François pussent espérer. Le Général, charmé de l'avoir obtenue, en remercia vivement le Siratik, & lui fit divers présens en son propre nom. Ils consistoient en quelques riches étoffes de l'Inde, en épées à monture d'argent, accompagnées d'une paire de pistolets fort bien travaillés, de quelques télescopes, de quelques verres ardents, & d'autres curiosités. Le Siratik en fut d'autant plus satisfait qu'ayant été payé de ses droits, il ne s'attendoit pas à cette nouvelle galanterie. Il combla le Général de caresses. Il lui fit l'honneur de le faire fumer dans sa propre pipe. Enfin, il le reconduisit lui-même jusqu'à la porte de la salle.

Audience des
Princesses.

Deux Officiers, qui étoient à l'attendre, le menerent ensuite à l'audience des Reines, & des Princesses filles du Roi. Il fit à toutes ces Dames des présens moins considérables par le prix que par leur nouveauté. Une des Reines ayant observé que pendant l'audience du Siratik, il avoit regardé avec beaucoup d'attention une jeune Princesse de dix-sept ans, qui étoit sa fille, s'imagina qu'il avoit pris de l'amour pour elle, & proposa au Roi de la lui donner en mariage. Ce Prince y consentit aussi-tôt, & fit offrir au Général les premiers Poltes de son Royaume, avec un grand nombre d'Esclaves. Brue s'excusa sur ce qu'étant marié, sa Religion ne lui permettoit d'avoir qu'une femme. Cette réponse fit naître quantité de réflexions & de discours entre les Dames Negres, sur le bonheur des femmes de l'Eutope. Elles demanderent à Brue comment il pouvoit vivre si long-tems sans la lienne, & ce qu'il pensoit de sa fidélité dans une si longue absence.

Elles veulent
marier le Général
au Siratik.

Portrait du Si-
ratic.

Le Siratik avoit alors près de cinquante-six ans. Il étoit d'une taille médiocre. Ses cheveux & sa barbe commençoient à blanchir. On l'autoit pris à son teint pour un Mulâtre plutôt que pour un Negre. Il avoit le nez aquilin & fort bien fait, la bouche petite, & les dents belles. Quoiqu'il eût les yeux petits, sa physionomie étoit belle, avec l'air vif & ouvert. Il étoit vêtu fort simplement d'une chemise de coton noir, avec un bonnet de la même couleur & de la même étoffe, des botines de cuir d'Espagne, & un sac de velours rouge sur l'estomac, qui contenoit son Alcoran. Il étoit déjà fort zélé pour la Religion de Mahomet, & son zèle augmenta dans la suite jusqu'aux derniers excès de la superstition.

Complimens
des Seigneurs Ne-
gres.

Il étoit fort tard lorsque le Général sortit de l'appartement des Princesses. Elles l'avoient arrêté long-tems par mille questions sur les usages de France. A son retour, il trouva trois des principaux Officiers du Roi, qui l'attendoient pour lui faire leur compliment. L'un se nommoit l'*Amadi Ardé*, Surintendant de la Maison royale; & les deux autres *Lam Ghiondé Bulu*, & *Lam Ghiondé Homé*, tous deux Gouverneurs de Province. Ils étoient vêtus d'une étoffe à raies blanches & noires, que les Negres tirent des Mores, à qui elle vient des Hollandois. Brue leur offrit de l'eau-de-vie; mais étant fort attachés à leur Religion ils refusèrent d'y toucher. Il leur fit quelques petits présens, avec lesquels ils se retirèrent fort satisfaits. Quelques momens après, on lui apporta de la part des Reines un grand souper, dans des plats de bois & dans des calebasses. Les mets étoient les mêmes que le soir du jour précédent. Il en goûta par respect, comme il avoit fait la veille. Pendant qu'il étoit à table, le Roi

lui envoya un jeune Esclave, dont il lui faisoit présent.

Le jour suivant, ce Prince, après avoir fait demander des nouvelles de sa santé, entra dans sa chambre, & s'étant assis familièrement sur son lit, prit long-tems plaisir à l'entretenir pendant qu'il s'habilloit. Il lui proposa d'aller faire la revue de sa Cavalerie. On amena aussi-tôt des Chevaux pour le Roi, pour le Général, & pour les Officiers de leur suite. Ils se rendirent dans une grande plaine à trois quarts de mille du Palais. Le Général François se fit accompagner de ses Trompettes & de ses Hautbois, qui imposèrent silence à ceux de la Cavalerie Negre. Les instrumens du Pays sont d'ivoire & de différentes grandeurs; mais ils rendent un son fort désagréable. La Cavalerie consistoit en sept cens hommes, bien faits, & fort bien montés. Ils passèrent deux ou trois fois devant le Roi & le Général; après quoi se divisant en deux corps ils firent plusieurs évolutions à leur manière, avec beaucoup d'agilité, mais fort peu d'ordre. Tous les Chevaux étoient Barbes, ou, sortis de cette race. Leur grand défaut est de n'avoir pas de bouche. Les étriers des Negres sont fort courts, comme ceux des Mores. Entre les Chevaux du Roi, Brue en vit plusieurs d'une grande beauté, qui étoient de véritables Barbes, & dont chacun valoit quinze Esclaves.

Après la revue, qui dura trois heures, le Roi revint au Palais, & prit la peine de conduire le Général à son appartement. De-là il se rendit à la salle d'audience, pour y administrer la justice à ses Sujets. Brue curieux d'assister à ce nouveau spectacle, obtint d'être placé dans un lieu d'où il pouvoit tout voir sans être aperçu. Il trouva le Siratik environné de dix Vieillards, qui écouroient les Parties séparément, & qui lui rapportoient ce qu'ils avoient entendu. Après quoi ce Prince, sur l'avis des mêmes Conseillers, prononçoit la décision. Elle étoit exécutée sur le champ. Brue n'apperçut point d'Avocat ni de Procureur. Chacun plaidoit sa propre cause. Dans les Causes civiles, il revient au Roi un tiers des dommages. Il y a peu de crimes capitaux parmi les Negres. Le meurtre & la trahison sont les seuls qui soient punis de mort. La punition ordinaire est le bannissement; c'est-à-dire que le Roi vend les coupables à la Compagnie, & dispose de leurs effets à son gré. Un Débiteur insolvable est vendu avec toute sa famille, jusqu'à la pleine satisfaction du Créancier; & le Roi tire son tiers de cette vente.

Brue, à son retour, trouva un dîner qui lui avoit été envoyé par les Reines, comme le souper du jour précédent. De son côté il leur envoya quelques pièces de pâtisserie à la Française, telles que ses gens les avoient pu faire sans four. Il passa une partie de l'après-midi avec le Roi, & l'autre avec les femmes de ce Prince, qui lui parurent fort satisfaites de ses tarres, & qui prirent soin de lui envoyer son souper. Le lendemain, le Roi se trouvant fort incommodé des Mouches, que l'eau sembloit amener en se débordant, & qui commençoient à remplir l'air, prit la résolution de se retirer plus loin dans le Pays avec sa Cour. Il fit appeler Brue en public; & dans la présence de tous ses Courtisans, il l'assura de son amitié & de sa protection. Il ajouta que si les François recevoient quelque tort ou quelque outrage de ses Sujets, il leur permettoit de se faire justice en les tuant sans aucune forme de procès. Il embrassa le Général, & lui ayant fait présent de quelques Esclaves, il lui promit d'en fournir bientôt un grand nombre pour le Commerce.

SSf iij

BRUE.

1697.

Revue de la Cavalerie Negre.

Les Negres ont des Chevaux barbes.

Administration de la justice par le Siratik.

Le Roi congédie Brue avec de nouvelles salutations.

BRUI.
1697.

quoi lui permettant de se retirer, il donna ordre au Grand Bouquetier de lui procurer les Chevaux & les Chameaux dont il avoit besoin pour son équipage. Brue prit congé immédiatement du Siratik, des Reines, & des principaux Seigneurs. Ensuite, il fut conduit sous une escorte de trente Chevaux, dans un endroit de la route, où il souhaita de s'arrêter, pour voir passer la Maison du Roi.

Brue voit la
marche de la
Maison Royale.

Cette marche commença par un corps de cent-soixante Chevaux, avec de petits tambours, des trompettes d'ivoire, & des timbales de cuivre, couvertes d'un parchemin grossier, qui rendoit un son fort bruyant, mais sans aucune harmonie. Les Reines & les Princesses venoient après cet avant-garde, montées sur des Chameaux, & renfermées dans de grands paniers d'osier, où l'on ne leur voyoit que la tête. La croupe des chameaux & les paniers étoient couverts de tapis de coton. Chaque Chameau portoit deux Dames, sous la conduite de deux hommes, qui tenoient les paniers, pour les empêcher de tourner. Les Dames suivantes étoient sur des Anes; & marchoient autant qu'il leur étoit possible à côté de leurs Maîtresses, pour les amuser par leur entretien, allumer leur pipe, & leur rendre d'autres services. Cette troupe galante salua le Général avec beaucoup de politesse & lui souhaita un heureux voyage. Elle étoit suivie d'un long train de Chameaux, de Bœufs & d'Anes, chargés du bagage de la Cour. Un corps de trois cents Chevaux formoit cette première partie du convoi.

Monture des
femmes.

A peu de distance, les tambours, les trompettes & les timbales du Roi se firent entendre, à la tête d'un autre corps de Cavalerie, bien armé, d'environ deux cents hommes. Le Roi suivoit seul, à cheval, vêtu d'un surcot d'écarlate, avec le ceinturon & l'épée à la Française. Il portoit sur la tête un chapeau bordé d'or, orné d'un plumet blanc, que Brue lui avoit donné. Il avoit deux Pistols au pommeau de la selle, & la zagaye au poing. En approchant du Général, qui le reçut, la tête découverte, il mit aussi le Chapeau à la main. Après quelques compliments, ils prirent enfin congé l'un de l'autre. Le Roi étoit suivi de quatre ou cinq cents Chevaux, qui matchoient sur quatre de front. Les premiers rangs étoient composés des principaux Seigneurs de la Cour, tous fort bien montés. Outre le fabre & la zagaye, chacun avoit son arc & son carquois, passés en sautoir sur le dos, avec une écharpe de plusieurs couleurs autour de la ceinture. Toute cette Noblesse salua civilement le Général, qui lui rendit quelques fanfares de sa musique, avec une décharge de sa mousqueterie. Les équipages du Roi suivoient en bon ordre, sur des Chameaux, des Bœufs & des Anes, & même sur le dos de quelques Nègres. Cette longue marche étoit fermée par deux cents Chevaux, qui composoient l'arrière-garde.

Derniers adieux
du Général François.

Le Siratik peut mettre en campagne une Armée nombreuse, parce que ses Gouverneurs des Provinces & ses autres Officiers sont obligés de fournir chacun leur contingent; ce qui rend sa puissance redoutable à tous les Rois voisins. Mais comme ces Troupes sont mal disciplinées, & qu'elles sont mal pourvues d'armes à feu, elles n'ont rien de terrible pour les Européens. Brue ayant continué sa route, rencontra bientôt la Princesse *Bukfar Siré*, belle-fille du Roi, qui étoit en chemin pour aller joindre la Cour. Elle étoit, avec une de ses filles, sur un Chameau, environné de plusieurs suivantes dont les unes étoient à pied, d'autres montées sur des Anes, avec une escorte de cent

Chevaux, & de plusieurs Chameaux qui portoit le bagage. Elle s'arrêta pour recevoir les complimens du Général, auxquels elle répondit avec beaucoup de civilité. Deux heures après, Brue fut surpris de se voir joint par le Prince son mari, accompagné de dix Cavaliers fort lestes. Il avoit ordre du Roi son pere de le conduire jusqu'aux bords du Senegal. En chemin, les gens du Général tuèrent un Oiseau bleu, d'une espèce rare, plus gros que ceux dont on a parlé, & le plumage du plus beau bleu céleste. Dans tout leur voyage ils n'en virent qu'un de cette sorte, & le Prince assura Brue qu'il s'en trouvoit fort peu; excepté vers l'Isle de *Sadel*, où ils se rendent dans une certaine saison, & où l'on observe qu'ils viennent du côté du Nord.

On arriva le soir à *Bukfat*. Le Prince y traita Brue comme la première fois, lui fit l'honneur de souper avec lui, & lui donna un grand *Folgar*, qui dura pendant toute la nuit. Quarre ou cinq heures de danse font un rafraichissement pour les Negres après la plus longue marche. Le lendemain, il y eut une chasse, où Brue trouva beaucoup d'amusement. Le jour d'après, on quitta *Bukfat*; & le soir on arriva au Port de *Ghiorel*. Là, Brue qui se trouvoit au milieu de ses gens, reçut galamment le Prince à bord, & se mit en devoir de le bien traiter à son tour. Enfin le quittant, après des civilités & des présens mutuels, il le salua d'une décharge de toute son artillerie.

En arrivant à *Ghiorel*, Brue fut témoin d'une singulière espèce de commerce. Les femmes de ce lieu s'étoient imaginé que l'eau qu'on pompoit dans les Barques avoit la vertu de guérir les maux de dents, ceux des yeux & la furdité, appor-toient du lait en échange pour ce remède. Un Chirurgien, nommé *Berenger*, s'étoit rendu le Directeur de ce trafic, & le ménageoit si habilement, qu'un jour qu'il ne put s'accorder avec une de ces pauvres femmes pour la quantité de lait qu'il exigeoit d'elle, il remit gravement son eau dans la pompe, comme s'il eut fait beaucoup de cas de cette liqueur. Le Général même ne trouva pas ces petits gains indignes de lui. Ayant apporté de la pointe de *Barbarie*, à l'embouchure du Senegal, de petites écailles plates, qui paroissent argentées, il en donna d'abord à quelques Negres, pour les récompenser de plusieurs petits services. Mais lorsqu'il s'aperçut qu'ils y attachoient beaucoup de prix, parce qu'ils étoient éloignés de la mer, qu'ils les tailloient en rond comme des médailles, ou que leur donnant d'autres formes ils y gravoient des caractères pour leur service de grifgris, il résolut d'en partager le profit avec les *Marbut*s, qui lui attribuoient des vertus extraordinaires. Il en fit un commerce, dont il ne tira pas peu d'avantage.

Quelques jours après son arrivée à *Ghiorel*, il y avoit vu arriver les deux Barques qu'il avoit envoyées devant lui à *Galam*, mais qui ne s'étoient pas avancées au-delà de *Laydé* sur les frontieres de ce Royaume, parce qu'elles y avoient trouvé à se charger si promptement d'Esclaves, d'ot, & de coton, que leurs propres marchandises étant épuisées, elles se trouvoient obligées de retourner au Fort Saint-Louis pour y renouveler leur cargaison. Brue loua la conduite de ses Facteurs. Comme il venoit d'établir un Comptoir à *Ghiorel*, après y avoir ouvert un Commerce fort avantageux, il prit le parti de renvoyer effectivement les deux Barques au Fort Saint-Louis, & d'attendre leur retour.

Pendant le séjour qu'il fit à *Ghiorel*, le *Kamalingo*, ou le Lieutenant Général du Roi, le fit inviter à passer quelques jours avec lui dans le lieu de sa rési-

BRUE.

1697.

Il est conduit par le jeune Prince.

Il le traite à bord.

Commerce prodigieux de quelques Français.

Secrès d'un Commerce plus utile.

Visite que Brue fait au Kamalingo.

BRUE.
1697.

Maison de ce
Seigneur Nègre.

Usage de ses
femmes.

Projet de Brue
pour l'avance-
ment de son com-
merce.

Richesses des
Foules.

Difficultés à re-
monter le Scen-
gu.

dence, qui se nommoit *Laka*, grand Village à quatre lieues de Ghiorel vers le Nord. Il se crut obligé à cette complaisance pour un Seigneur qui étoit dans une haute faveur à la Cour; d'autant plus que le Kamalingo lui faisoit offrir des Chevaux & toutes sortes de commodités pour son voyage. Dans cette route il traversa plusieurs Villages; & de toutes parts il remarqua que le Pays étoit fort bien cultivé. La maison du Kamalingo étoit à cinq cens pas de *Laka*, sur une éminence, & couverte de grands arbres au Sud & au Sud-Est, avec une esplanade devant sa principale face. C'étoit une multitude de Bâtimens, qui ressembloient beaucoup aux grandes métairies de France, où l'on trouve plusieurs cours entourées d'édifices. Il y en avoit trois fort spacieuses; la première, environnée d'une double haye de roseaux & d'épines, contenoit des étables pour toutes sortes de Bestiaux. La seconde servoit de logement au Kamalingo, à ses femmes, à tous ses domestiques, & contenoit aussi ses greniers & ses magasins. La troisième étoit un vaste enclos, derrière les deux autres.

Le Général & tous les gens de son cortège furent logés dans la seconde, près du Kamalingo, qui n'épargna rien pour lui faire trouver de la satisfaction dans cette visite. Les Dames furent charmées de la musique Française, & ne se faisoient pas de l'entendre. Brue observa ici qu'elles se couvroient le visage devant lui, lorsqu'il étoit amené dans leur appartement par le Kamalingo, & qu'elles paroisoient à découvert dans l'absence de leur mari.

Quoique ce Canton ne fût pas le plus fertile du Pays, l'excellence de la culture y faisoit regner l'abondance. Les Habitans sont beaucoup plus laborieux que le commun des Nègres. Ils font un commerce considérable avec les Mores du voisinage; & le Général auroit souhaité de le pouvoir détruire, parce qu'il emporroit beaucoup d'or & d'ivoire, qui seroit venu dans les magasins de la Compagnie. La seule voie étoit d'établir quantité de Comptoirs dans le Royaume du Siratik, & de fournir les Foules, ses Sujets, non-seulement de marchandises Françaises, mais encore de calicos rayés, de fer, de *haïks*, de cuirs d'Espagne, rouges, jaunes & noirs, & de les vendre à meilleur marché que les Mores, qui les apportent de Maroc & de Barbarie. Les Hollandois d'Arguim en fournissant aussi, c'étoit le moyen de ruiner en même tems leur Commerce.

L'or qui se trouve dans le Pays des Foules leur vient de Galam; car il ne paroît pas qu'il y ait des mines dans les Etats du Siratik. Mais ils ont l'ivoire en abondance. Le Pays, au Sud de la rivière, est rempli d'Eléphans, comme le côté du Nord l'est de Tigres, de Lions, & d'autres Animaux féroces. Ces Peuples ont aussi quantité d'Esclaves, autant de leur propre Contrée que des Régions voisines. Quoiqu'ils les employent à cultiver leurs terres, la nécessité les force quelquefois de les vendre.

Les Barques Françaises revinrent du Fort S. Louis avec de nouvelles marchandises, pour continuer leur commerce sur les bords de la rivière jusques dans le Pays de Galam. Mais l'arrivée d'un Vaisseau de France à la Barte du Senegal empêcha le Général d'exécuter lui-même ce projet. Il en laissa la Commission à ses Facteurs, & reprenant la route du Fort S. Louis, il la fit en six ou sept jours, quoiqu'il en eût mis quarante à se rendre à Ghiorel, sans y comprendre le séjour qu'il avoit fait dans plusieurs autres Villages. La raison qui l'avoit arrêté si long-tems, c'est que les bords de la rivière étant couverts d'arbres, il est impossible d'employer des Chevaux pour la remonter. On n'avance qu'avec

qu'avec le secours des Negres Laptots, qui ont beaucoup de peine à tirer les Barques lorsque le fil de l'eau les pousse au milieu du Canal. À la vérité on va fort vite avec un vent d'Ouest; mais il souffle rarement, & tous les autres sont contraires, ou souvent dangereux, parce que l'espace est trop petit pour louer. Mais la descente est fort aisée, quelque vent qui puisse souffler. Le cours de l'eau est toujours assez fort pour entraîner les Barques; & l'on avance nuit & jour sans aucun obstacle.

À l'occasion du voyage de Galam, que les Facteurs François devoient faire pour le Commerce, on peut joindre ici un trait de Barbot, qui ne paroît pas déplacé. Il le rapporte d'après un Gentilhomme François, qui fut amené prisonnier de guerre à Southampton, en 1711, & qui avoit été long-tems au service de la Compagnie Française en Guinée, pour le commerce des Negres. « Dix ou douze ans auparavant, un autre François, nommé *Des Marchais*, » qui avoit demeuré long-tems au Fort-Louis, entreprit de passer les Cataractes de Galam, par le moyen de quelques Barques plates; & surmontant en effet cet obstacle, il courut de remonter la rivière l'espace de cinq cens lieues. Il y établit un commerce très-avantageux, par un grand nombre de Comptoirs qu'il forma sur ses bords. Il y trouva quelques Nations presque blanches. Enfin, pour récompenser des travaux si pénibles, & faire naître de l'ardeur à ses Sujets pour les mêmes entreprises, le Roi de France honora Des Marchais de la qualité de Chevalier de S. Lazare (32).

On est porté à s'imaginer, sur ce récit, que le Chevalier Des Marchais fut l'Agent employé par Brue pour remonter jusqu'à Galam, quoique ce Pays soit moins éloigné de deux cens lieues que Barbot ne le représente. Cependant il manque quelque chose à cette conjecture, puisque Des Marchais n'est pas ici nommé dans les Mémoires du Sieur Brue, & qu'il ne paroît pas même qu'il ait jamais fait de voyage sur le Senegal. On a de lui la Relation d'un Voyage de Guinée, qui trouvera place dans la suite de ce Recueil; mais Labat, à qui l'on doit la Préface, ne nomme pas non plus le Voyage du Senegal entre ceux qu'il lui attribue (33).

§. I I.

*Remarques sur la Nation des Foulis, sur leur Pays,
& sur leur Gouvernement.*

LE Lac de Kayor sépare le Royaume des Jalofs, dont le Roi porte le titre de Brak, du Royaume des Foulis, qui donnent à leurs Souverains le nom de Siratik. Ces deux titres sont des noms d'honneur & de dignité, comme ceux de Roi & d'Empereur en Europe.

Le Pays des Foulis a plus d'étendue que celui de Hoval. Depuis le Lac de Kayor jusqu'au Village d'*Embakané*, c'est-à-dire de l'Ouest à l'Est, on lui donne environ cent quatre-vingt-seize lieues. Mais ses dimensions sont moins

(32) Description de la Guinée par Barbot, Senegal, fut imprimé par ordre du Roi. Cependant on ne connoît pas cet Ouvrage.

(33) Barbot assure d'après le même témoignage que l'expédition de Des Marchais sur le

BAU
1697.

Figure & caracte-
re des Habl-
tats.

Leurs inclina-
tions & leurs
exercices.

Leur goût pour
la musique & la
danse.

Leur habillem-
ent.

Caractère de
leurs femmes.

connues du Nord au Sud, parce que les François ont borné jusqu'à présent leur commerce aux rives du Senegal, sans avoir cherché à pénétrer dans les terres. On sçait seulement qu'il s'étend beaucoup plus au Sud qu'au Nord. Le Pays est fort peuplé, le terroir fertile; & si les Habitans avoient plus d'industrie, ils pourroient tirer, des productions de leurs propres terres, le fond d'un commerce fort avantageux avec les Etrangers.

On ignore l'Étymologie de leur nom. La plupart sont d'une couleur fort bazanée; mais on n'en voit pas qui soient d'un beau noir, tel que celui des Jalofs au Sud de la rivière. On prétend que leurs alliances avec les Mores ont imbu leur esprit d'une teinture de Mahométisme, & leur peau de cette couleur imparfaite. Ils ne sont pas non plus si hauts & si robustes que les Jalofs. Leur taille est médiocre, quoique fort bien prise & fort aisée. Avec un air assez délicat, ils ne laissent pas d'être propres au travail, bons Fermiers, & capables de se procurer d'abondantes moissons de miller, de coton, de rabac, de pois & d'autres légumes, & d'entretenir un grand nombre de bestiaux, dont la plus grande partie sert à leurs propres besoins. Aussi vivent-ils beaucoup mieux que les Jalofs. Leurs Chevres & leurs Moutons sont d'une bonté extraordinaire, leurs Pœufs fort gras, & la Compagnie n'a pas de meilleurs cuirs ni à meilleur marché que ceux qu'elle tire de cette Contrée.

Les Foulis aiment la chasse, & l'exercent avec beaucoup d'habileté. Leur Pays est rempli de routes fortes d'animaux, depuis l'Eléphant jusqu'au Lapin. Outre le fabre & la zagaye, ils se servent fort adroitement de l'arc & des flèches. Ceux qui ont appris des François l'usage des armes à feu, s'en servent aussi avec une adresse surprenante. Ils ont l'esprit plus vif que les Jalofs, & les manières plus civiles. Ils sont passionnés pour les Merceries de l'Europe, & cette raison les rend fort caressans à l'égard de tous les Marchands. Mais il ne faut jamais oublier qu'ils sont tous fripons & trompeurs. La différence n'est que dans le degré.

Ils aiment la musique; & les personnes du premier rang se font honneur de sçavoir toucher quelque instrument, tandis que les Princes & les Seigneurs Jalofs regardent cet exercice comme un opprobre. Ils en ont de plusieurs sortes, & leur symphonie n'est pas sans agrément. Leur inclination pour la danse leur est commune avec tous les Negres. Après des jours entiers d'un travail ou d'une chasse pénible, trois ou quatre heures de danse servent à les rafraichir.

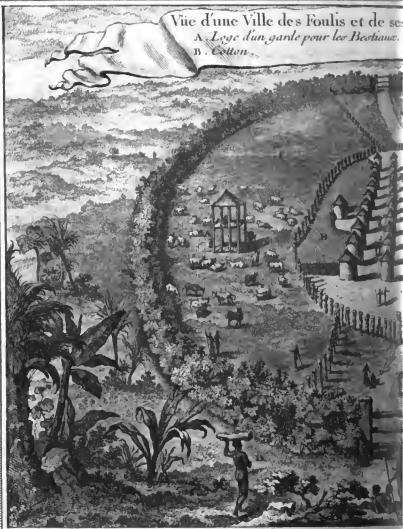
Leur habillement ressemble beaucoup à celui des Jalofs; mais ils sont plus curieux dans le choix de leurs étoffes; & quoique leurs voisins donnent la préférence au rouge, le jaune est leur couleur favorite.

Les femmes ne sont pas d'une haute taille; mais elles sont bien faites, belles, & d'une complexion délicate. La musique, la danse & la parure sont leurs plus fortes passions. Il n'y a rien de trop beau pour elles entre les étoffes de coton qui leur viennent des François & des Mores. Il est surprenant que l'usage de la soie ne s'y soit pas encore introduit. Labat est persuadé qu'elles le recevroient avec joie. Elles sont passionnées pour l'ambre jaune & les grains de verre de la même couleur. Elles ont l'art d'en faire des nœuds & des garnitures, qu'elles entrelacent dans leurs cheveux, ce qui relève beaucoup leurs agréments. La plupart ont l'esprit vif, les manières douces & polies; & si l'on

Vue d'une Ville des Foulis et de ses

A. Lège d'un gant pour les Bestiaux.

B. Cotton.

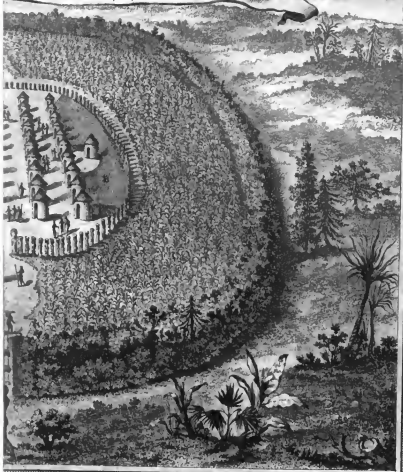


Engraving after Delaunay.

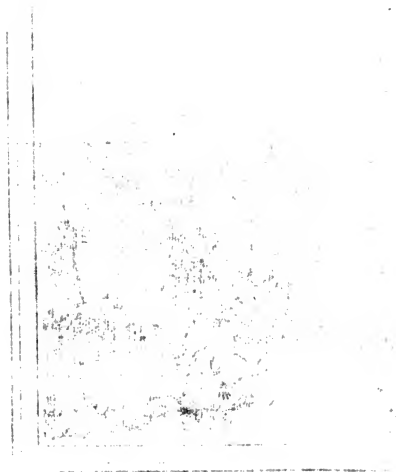
s Plantations, tirée du voyage de Moore.

c. Blat d'Inde.

d. Habitant qui porte du Bois.



N. XIV.



en étoit (34) Labar, elles sont aussi propres qu'aucune autre femme du monde à tirer parti de la foiblesse des hommes pour les ruiner.

Les grands avantages que la Compagnie Françoisë tire du Commerce des Foulis, & de celui de Galam, où ses Facteurs ne peuvent aller qu'en traversant les Etats du Sirarik, l'obligent de traiter ce Prince avec beaucoup de considération. Il permet aussi aux François le commerce des gommes avec les Mores de Bakkar, dans cette partie de son Royaume qui s'appelle *Terrier-rouge*. C'est ce qui porte la Compagnie à lui envoyer tous les ans une certaine quantité de marchandises de l'Europe, à titre de drois ou de présent.

Le Sirarik est un Prince puissant. Entre ses Vassaux, il compte le grand Brak & tous les Seigneurs du Royaume de Hoval, qui lui payent tous les quatre ans un tribut de quarante-trois Esclaves & d'un certain nombre de Bœufs. Son Armée n'est pas moins forte en Cavalerie qu'en Infanterie; car les Mores, ses voisins, lui fournissent autant de Chevaux qu'il en desire. Les armes de ses Troupes sont l'arc & le sabre. Sa Noblesse est dispersée dans les Provinces, pour y exercer les diverses fonctions du Gouvernement. Le premier Emploi du Royaume est celui de *Kamalingo*, ou de Lieutenant Général. Ensuite les principaux Officiers (35) sont ceux de *Solidiné*, *Ardobude*, *Gheri Sumba*, *Lama Boffé*, *Farma Vovalardé*, *Akfon*, *Boukar*, *Lauktor*, *Lali*, *Lamenage*, *Ardoghédé*, *Farba Voagali*, *Boniveré*, *Siratik de Belle*, & *Siratik de Klayé*. Les Seigneurs qui sont revêtus de ces titres, fournissent, à l'ordre du Roi, leur contingent de Troupes, pour former son armée, & se remboursent de leur dépense par le droit de faire Esclaves tous les Negres qu'ils rencontrent en chemin dans l'étendue de leurs Provinces ou de leurs Seigneuries; privilege dont le Roi même ne jouit qu'à l'égard de ceux qui sont convaincus de quelque crime, ou accusés de forcellerie, c'est-à-dire, parmi les Negres, d'empoisonnement.

Suivant les Loix des Foulis, & de la plupart des Etats Negres, quoiqu'il n'y ait que les Princes du Sang qui soient appelés à l'hérédité de la Couronne, elle ne descend pas néanmoins du pere au fils, mais au frere ou au neveu; & si le Roi n'a pas de frere, c'est à son neveu par sa sœur, ou même par sa sœur utérine, parce que la voie des femmes est regardée comme la plus sûre. A l'égard des enfans du Roi, leur sang est toujours fort incertain, car les Reines ont ordinairement quelque galanterie. Elles n'en sont pas crues sur leur parole; & s'il est vrai qu'il y eut autrefois des méthodes établies pour les forcer de déclarer la vérité, ces anciens usages ne subsistent plus. Le seul cas où les Princes fils d'un Roi puissent prétendre à sa succession est lorsqu'il s'est marié à quelque Princesse du même sang, parce qu'alors on se croit sûr, de part ou d'autre, de l'origine des enfans.

Le Sirarik Siré, qui regnoit à la fin du dernier siècle, entreprit, sans respect pour cette loi, de faire monter son fils sur le trône; & dans cette vue, il le revêtit de la dignité de *Kamalingo*, qui est toujours réservée pour l'héritier présomptif. C'étoit le Prince Sambaboa, son neveu, qui possédoit alors cet Office. Ses bonnes qualités le faisoient aimer également de la Noblesse &

B R U E.
1697.
Avantages que les François tirent du commerce des Foulis.

Puissance du Sirarik.

Seigneurs du Pays.

Loix de succession.

Histoire du Prince Sambaboa.

(34) Afrique Occidentale, Vol. III. p. 171. de dignité on eût pu nous expliquer ce qu'ils signifient.

(35) Il seroit à souhaiter qu'avec ces noms

FRU.
1697.
Son excellent
caractère.

du Peuple, qui le regardoient déjà comme leur Maître. Il étoit d'une belle figure. Ses inclinations étoient nobles; son caractère doux & libéral, & son courage éprouvé dans la guerre, qu'il entendoit parfaitement. Le Sirarik l'ayant dépouillé de son titre entreprit de l'emprisonner. Mais Sambaboa s'éloigna de la Cour & se tint sur ses gardes. Quoiqu'il n'eût rien à craindre des Nègres, qui devoient être ses Sujets, il redoutoit les Mores, que le Roi son oncle avoit fait entrer dans ses intérêts & dans ses vûes. S'étant donc retiré sur la frontière, pour épargner à sa Patrie les malheurs d'une guerre civile, il ne put empêcher que la plupart des Grands, avec une partie de la Nation, ne se rassemblaient autour de lui. Cette espèce de révolte à laquelle il n'avoit pas contribué, irrita si vivement le Sirarik, que levant une armée nombreuse il s'avança pour châtier son neveu & ses Parrisans. Mais Sambaboa, résolu de ne pas rirer l'épée contre son oncle, auquel il avoit toujours donné le nom de pere, continua de se retirer avec son parti. Cependant lorsqu'il eut appris que le fils du Sirarik, son Compétiteur, étoit chargé du Commandement, sous le titre même qu'il avoit usurpé; il chercha l'occasion d'en venir aux mains, & le défit entièrement avec les Mores qui composoient l'Armée Royale.

La modération
d'une langue
si forte d'infirmité
vive.

Enfin, considérant que la guerre ne pouvoit servir qu'à la ruine de sa Nation, & qu'à faciliter la conquête du Royaume aux Mores, qui étoient déjà maîtres du cœur du Roi, il prit la résolution de passer dans quelque Pays éloigné, & de laisser finir ses jours en paix à son oncle, qui étoit dans un âge fort avancé; après quoi il espéroit de rentrer facilement en possession de ses droits. Une conduite si modérée faisoit autant d'honneur à sa bonté qu'à sa prudence. Mais le Sirarik, dont l'esprit s'affoiblissoit avec le corps, tomba tout d'un coup dans un excès de dévotion, qui lui fit abandonner les rênes de l'Etat à son fils. Sous prétexte de se perfectionner dans la Loi de Mahomet, il se retira parmi les Marbut, que les Mores avoient placés près de lui, pour le disposer à les laisser maîtres du Gouvernement. Ce foible Prince devint si passionné pour l'Alcoran, qu'il le portoit constamment à son col, dans un gros *in-folio* qui contenoit le Texte & la Glose; & quoiqu'il soutint à peine cet énorme volume, il ne voulut jamais souffrir qu'on en diminuât le poids. Il combla d'honneurs & de bienfaits les Marbut qui trouverent de l'accès près de lui sous ombre de piété. Un pèlerinage à la Mecque étoit à ses yeux un titre infaillible de sainteté; & le Saint n'étoit pas moins sûr d'être enrichi que respecté. En 1701, il envoya dans le Royaume de Kayor *Barba Voalgali*, un de ses principaux Ministres, pour lui amener un célèbre Marbut, à qui l'on attribuoit des vertus extraordinaires. L'Officier & le Marbut rendirent une visite, dans l'Isle de Saint Louis, au Directeur François, qui, par respect pour le Roi, les reçut avec de grands rémoignages de distinction.

La disgrâce du Prince Sambaboa dura treize ans, dont il passa une partie sur les frontières du Royaume, sans cesse sous les armes, pour se défendre tout à la fois contre la violence & les pièges du Sirarik. Mais il fit demander enfin au Roi de Galam une retraite dans ses Etats, pour y vivre sous sa protection avec tous ses Parrisans. Ce Monarque, qui connoissoit la valeur de Sambaboa, se seroit volontiers dispensé de recevoir un Hôte si dangereux. Cependant il fut rassuré par la noblesse de son caractère, qu'il ne connoissoit

pas moins. Il lui alligna des terres, & loin de se voir trompé dans ses espérances, il lui trouva autant d'attachement & de fidélité, que de reconnaissance. Sambaboa laissa même passer plusieurs années sans causer la moindre inquiétude à son oncle. Mais quand il le vit entièrement affoibli par l'âge, il s'avança par degrés vers l'héritage dont on avoit voulu l'exclure. En 1700, il se mit en possession d'environ trente lieues de Pays au long du Senegal; & le Siratik étant mort en 1702, il monta sur le Trône sans opposition.

Son regne commença par l'expulsion des Mores, qui s'étoient établis, & qui commençoient à se fortifier dans plusieurs Cantons du Royaume. Ensuite il reforma plusieurs abus qui s'étoient introduits par la foiblesse de son Prédécesseur. Son dessein étoit de rendre ses Sujets heureux, & de le devenir lui-même par le bonheur d'autrui. Mais la mort l'enleva au mois d'Avril 1707. Les François ne doutèrent pas qu'il n'eût été empoisonné, ou suivant les idées des Negres, *enforcé* par les Mores. Il eut pour successeur *Samba Dondé*, qui fut défait & tué dans une bataille par Bubaka Siré son propre frere. L'Usurpateur ne jouit pas long-tems du fruit de son crime. Ghelonghaya qu'il avoit choisi pour son Kamalingo, se souleva contre lui, le força de fuir devant une Armée de Rebelles, & se saisit de ses Etats dont il jouissoit paisiblement en 1720.

Le Prince Sambaboa avoit reçu deux sujets de plainte de la Compagnie Française : l'un dès l'année 1680, dans la plus grande chaleur de ses affaires. Etant à la veille d'un combat général dont le succès étoit fort incertain, il avoit mis son trésor, qui consistoit dans la somme de mille écus, entre les mains d'un Facteur, pour le garder jusqu'à la décision du sort. Cet infidèle dépositaire s'étoit hâté de transporter le dépôt au Fort Louis, d'où le Prince ne put jamais parvenir à le retirer. Quelques années après, le Sieur Chambonneau, Directeur du Commerce François, avoit enlevé une des femmes du Prince, qui se nommoit Veragha, sœur du grand Brak, & l'avoit fait conduire à son frere, parce qu'elle se plaignoit des froideurs de son mari, qui avoit donné sa tendresse à quelque autre femme.

Ces deux raisons avoient refroidi le Prince pour la Compagnie; & si son caractère l'eût porté à la vengeance, il auroit pu satisfaire son ressentiment tandis qu'il résidoit dans les Etats de Galam. Brue, qui prévint les conséquences de son mécontentement lorsqu'il seroit monté sur le Trône, eut la prudence de les prévenir en 1720, par une lettre d'excuse, qui fut accompagnée d'un présent. Le Messager fit connoître au Prince que la Compagnie n'avoit pas eu de part à la friponnerie de son Facteur; qu'il s'étoit dérobé au châtiment par la fuite; mais que si le Prince pouvoit le faire retrouver, on abandonneroit le coupable à sa justice. Quant à la Princesse Veragha, on reconnut que le Sieur Chambonneau avoit été trop crédule; mais on prétendit que le Brak avoit assuré lui-même que la retraite de sa sœur se faisoit du consentement secret de Sambaboa, & Brue offrit de la ramener entre les bras de son mari quand il voudroit la recevoir.

Sambaboa reçut fort civilement les justifications de la Compagnie, & remercia Brue de ses offres; mais il déclara qu'il se croyoit heureux d'être défait d'une femme dont la conduite avoit marqué qu'elle se sentoit peu d'affection pour lui, & qu'il ne félicitoit pas moins la Compagnie d'être délivrée d'un fripon

BRUEL.
1697.

Sambaboa monte sur le Trône des Foulis.

Sapessé de son regne.

Sa mort & ses Successeurs.

Deux sujets de plainte qu'il eut contre la Compagnie Française.

Il reçoit les justifications de la Compagnie.

BRUE.
1697.

Négociation qui
fut lucrative à
Brue.

Elle vaut l'île
de *Sadel* & d'a-
vantage aux Français.

Majesté des Rois
du pays.

qui la deshonorait ; qu'il promettoit d'oublier le passé , & d'assister la Compagnie dans le dessein qu'elle avoit de s'établir à Galam. Il ajouta qu'il conférerait les mêmes sentimens lorsqu'il seroit sur le Trône.

Brue entreprit dans le même tems une autre négociation , qui lui fit autant d'honneur qu'elle procura d'avantage à la Compagnie. Il sçavoit que par jalousie ou par inconstance une des filles du Siratik Siré , femme de *Lali* , Seigneurs du Terrier rouge , avoit quitté son mari & s'étoit retirée chez son pere , qui approuvant la conduite de la fille ne vouloit pas consentir à la rendre. Brue étoit lié si étroitement avec *Lali* , qu'au mois de May 1720 il avoit obtenu par ses bons offices un Contrat de trois mille six cents quintaux de gomme dans son Port ; c'est-à-dire , la moitié plus que la Compagnie n'en avoit jamais tiré. Il se chargea de le réconcilier avec sa femme & son beau-pere. Cette entreprise ne lui coûta qu'une Lettre au Siratik , avec le paiement des droits & quelques présens. La Princesse fut renvoyée à son mari sur une des Barques de la Compagnie ; & *Lali* , dans sa reconnaissance , accorda aux Français , non-seulement la permission d'établir des Comptoirs dans tous ses Etats , mais encore le Domaine absolu de l'île de *Sadel* , pour y former une Colonie , avec la liberté d'y bâtir un Fort. La mere de la Princesse ne fut pas moins sensible au service du Directeur. Elle lui envoya des présens considérables , en le faisant assurer qu'elle s'efforceroit toujours d'entretenir la bonne intelligence entre le Roi & la Compagnie. Les Reines de cette Contrée soutiennent la grandeur de leur rang avec une majesté singulière. Jamais elles ne tournent la tête pour marquer de l'attention à ce qui se fait autour d'elles. Quand elles se sentent quelque démangeaison à la tête , elles ne se gratent jamais qu'avec une éguille d'or. Leur titre est *Galami* , c'est-à-dire , Souveraine.

CHAPITRE VI.

Second Voyage du Sieur Brue sur le Senegal, jusqu'au Royaume de Galam, en 1698.

1698.

TOUTS les Directeurs qui avoient précédé Brue , avoient formé le dessein de pénétrer jusqu'au Royaume de Galam , & d'y établir un Comptoir , pour le progrès d'un commerce qui avoit été commencé avec beaucoup d'avantage. Mais soit que les forces ou les informations leur eussent manqué , soit qu'ils eussent été rebutés par les obstacles , ils n'avoient pas poussé leurs voyages & leur trafic au-delà de *Laydé* , & de *Biet* ou de *Ghildé* , sur les frontieres de cet Etat. Ils n'avoient pas même entrepris de former des Etablissements dans ces deux lieux. Quelques Barques qu'ils s'étoient contentés d'y envoyer , n'avoient pas eu jusqu'alors d'autre commission que d'y prendre les Esclaves , l'or & l'ivoire , que les Marchands Mandingos ne jugeoient pas à propos de transporter sur la riviere de Gambra. L'Etablissement de Galam étoit réservé aux soins d'un Directeur aussi intelligent que Brue. Au premier moment de son arrivée sur les bords du Senegal , dans le cours du mois d'Août 1697 , il prit la résolution de faire le voyage de Galam. Mais les af-

Brue entreprend
de pénétrer jus-
qu'au pays de
Galam.

5182



fares de la Compagnie ne lui permettant pas de s'absenter si promptement, il passa cette année & la moitié de la suivante à faire ses préparatifs pour une entreprise de cette importance. Le Journal de sa navigation est si curieux, & la Compagnie en tira tant d'avantages, qu'on ne peut en rapporter trop exactement les circonstances.

Il partit du Fort Saint Louis avec deux Barques, une grande Chaloupe, & quelques Canots chargés des marchandises les plus propres au commerce, & d'une provision de vivres pour trois mois. Les gens de son cortège étoient choisis. Quoiqu'il lui manquât quelques marchandises particulières, stipulées dans les articles du Traité, pour le payement des droits, & que les Princes Negres soient scrupuleusement attachés à ces conventions, il se flatta que la réputation qu'il s'étoit établie par sa conduite leur feroit agréer tout ce qu'il voudroit leur offrir.

Les vents ayant été favorables à l'Est & au Sud-Est, il arriva le jour suivant à l'Isle du Désert, où il fit tuer quelques Bœufs qu'il y avoit fait engraisser. Ils furent salés, pour augmenter la provision. Le 29, il continua son voyage; mais les vents qui l'avoient si bien servi commencèrent à lui manquer. Il arriva néanmoins à Maka, résidence du Brak, à qui il fit faire aussitôt son compliment. Ce Prince monta sur le champ à cheval, pour lui rendre une visite à bord, & lui fit un reproche obligeant de n'être pas venu dans le dessein de s'arrêter quelque tems avec un ami si fidèle. Il reçut les droits & les présents, tels qu'il plut à Brue de les offrir.

La petite Flotte alla mouiller ensuite dans l'Isle de Roc, où le Général François avoit établi un Comptoir l'année d'au paravant. Mais trouvant que les Mores y étoient venus, & qu'ils avoient emporté toute la charpente du magasin, il prit le parti d'abandonner un poste si dangereux, pour transporter le Comptoir à Hovalalda.

Entre ces deux lieux, le Pays est coupé par de profondes vallées, où les Lions & les Elephans se rassemblent en grand nombre. Les Elephans y sont si peu farouches, qu'ils ne s'effrayent pas de la vue des hommes; & qu'ils ne leur font aucun mal, s'ils ne sont attaqués les premiers. Ces fonds, ou ces terres basses, produisent des épines d'une prodigieuse hauteur, qui portent des fleurs d'un beau jaune & d'une odeur fort agréable. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que l'écorce de ces épines étant de différentes couleurs, l'une rouge, l'autre blanche, noire ou verte, & la couleur du bois étant presque la même que celle de l'écorce, toutes les fleurs ne laissent pas d'avoir une parfaite ressemblance. Elles forment le plus bel ombrage du monde, s'il étoit possible d'en jouir sans être cruellement tourmenté par les chenilles rouges dont elles sont couvertes, & qui forment des pustules sur tous les endroits de la peau où elles tombent. Le seul remède est de laver les parties infectées avec de l'eau fraîche, qui dissipe tout à la fois l'ensuure & la douleur. Le bois des épines est si dur & si serré, que l'Auteur le prit pour une espèce d'ébène.

La nécessité & la fatigue de faire remonter les Barques à force de bras, fit prendre à Brue le parti de s'arrêter au Village d'Enghinuba, dans l'Isle de Bilbas, pour attendre un vent plus favorable. Le Chef du Village s'empres-
sa de venir à bord, & d'inviter le Général à prendre sa maison pour loge-
ment. Brue descendit à terre & prit son fusil pour se faire en chemin un aimu-

BRUE.
II. Voyage.
1698.

Arrivée à Maka, résidence du Brak.

Isle de Roc.

Vallées remplies de Lions & d'Elephans.

Épines singulières.

BRUE.
1698.
Singes au pays.

Les Nègres en
mangent la chair.

Démarches des
Hollandois au-
près du Siratik.

Combat contre
un Lion.

fement de la chasse. Vers l'entrée du Village il trouva un grand arbre couvert de Singes. Comme ces animaux sont fort nuisibles aux Plantations, & qu'entrant même dans les cabanes ils y gâtent tout ce qu'ils rencontrent, les Nègres qui leur font continuellement la guerre ne peuvent concevoir pour-quoi les Européens les achètent, lorsqu'ils ne paroissent propres qu'à nuire. Quelques-uns d'entre eux en ont pris occasion d'apporter des Rats à vendre aux Comptoirs François, dans l'opinion qu'ils ne devoient pas être de moindre prix que les Singes, puisqu'ils n'étoient pas moins pernicieux. Les femelles des Singes portent leurs petits sur le dos, à l'imitation des femmes du Pays. Brue en tua plusieurs, qui tomboient avec leurs petits. On observe, en tirant sur eux, de les blesser au visage, parce que portant aussi-tôt leurs pattes à la blessure, ils se rendent si aveugles qu'ils tombent de l'arbre à terre. Autrement ils montent jusqu'aux dernières branches, qu'ils ne quittent que lorsqu'ils tombent en pourriture. Les François du Sénégal, plus délicats que ceux de l'Asiatique, se font un scrupule d'en manger. Pour les Nègres, ils en trouvent la chair excellente. Il y a plusieurs espèces de Singes, qui ne se mêlent jamais les unes avec les autres.

Le 9 d'Août, Brue arriva à Ghiorel, où il apprit qu'une Barque dont il s'étoit fait précéder, avoit passé cinq ou six jours auparavant. Il rendit une visite au Siratik, qui reçut pour droits & pour présens les marchandises qu'on voulut lui donner. S'étant arrêté trois jours avec ce Prince, il apprit que depuis sa dernière visite les Hollandois avoient fait quelques démarches pour supplanter les François. Ils avoient envoyé dans cette vue un homme de leur Nation au Siratik, avec un présent de deux bracelets travaillés en or, d'une courtoise de satin jaune & d'une pièce de mousseline brochée. Mais il avoit paru disposé à demeurer ferme dans l'alliance des François.

Il pria le Général de lui prêter quelques Laptots, pour l'accompagner à la chasse d'un Lion, qui avoit fait depuis peu de grands ravages dans le Pays. Brue lui en accorda quatre. S'étant joints aux Chasseurs du Roi, ils trouvèrent ce furieux animal, qui se défendit avec tout le courage qu'il a reçu de la nature. Il tua deux Nègres. Il en blessa dangereusement un troisième, qu'il auroit achevé, si du coup le plus heureux du monde, un des Laptots du Général ne l'eût tué sur le champ. Il fut porté au Palais comme en triomphe, & le Roi fit présent de sa peau au Général. C'étoit un des plus grands Lions qu'on eût jamais vus dans le Pays. Foulé Diné, Seigneur Nègre dit à Brue dans une visite qu'il lui rendit, qu'il avoit voulu lui faire présent d'un jeune Elephant, mais que les François de sa Barque ayant refusé de le recevoir à bord, il avoit été obligé de le tuer & de le manger. A la prière du Général, il promit de faire ses efforts pour en prendre un autre, qui lui seroit payé au même prix qu'un Esclave. Ses Chasseurs avoient pris le premier après avoir tué sa mère. Il étoit demeuré tranquille auprès du Corps; & se laissant attirer par la nourriture qu'on lui avoit présentée, il avoit suivi les Chasseurs jusqu'à l'enclos de leur Maître, où il étoit devenu aussi familier que les animaux domestiques.

Brue partit de Ghiorel le 15 d'Août, & continua de remonter le Sénégal jusqu'au Village d'Embakané, près des frontières du Royaume de Galam. Il y arriva le 21; mais il eut dans cet intervalle un spectacle fort étrange.

Tout

Tout d'un coup le Soleil fut éclipsé par un nuage épais, qui dura presque un quart d'heure. Les François reconnurent bientôt que c'étoit une légion de Sauterelles. En passant au-dessus de la Barque, elles la couvrirent d'excremens. Quelques-uns de ces animaux étant tombés dans le même tems, ils parurent entièrement verts, plus longs & plus épais que le petit doigt, avec deux dents affilées & très-propres à la destruction. Cette terrible armée fut plus de deux heures à traverser la rivière. Brue n'apprit pas qu'elle eût causé beaucoup de mal dans le Pays. Il supposa qu'un vent Sud-Est, qui se leva aussi-tôt, & qui devint fort violent, la poussa vers le Désert, au Nord du Senegal, où elle périt apparemment faute de subsistance.

Avant son arrivée à Bitel, le Général rencontra la Barque qu'il y avoit envoyée devant lui. L'Officier qui la commandoit avoit été jusqu'à Konan, & n'avoit osé pénétrer plus loin, effrayé par les menaces du Prince Sambabao, qui sembloit vouloir tirer vengeance de l'affront qu'il avoit reçu de Chamboneau. Mais Brue, supérieur à ces craintes, s'avança jusqu'à Bitel, le Canton de toute l'Afrique où la volaille est en plus grande abondance. Les poulers y valent mieux que les meilleurs Chapons de l'Europe. Une Poularde grasse s'y donne pour une feuille de papier. Le 26 d'Août, la Flotte Françoisse arriva au Village de Ghildé, première place du Royaume de Galam, à quatorze degrés cinquante-sept minutes de latitude Nord. Les Habitans s'appellent *Saracoles*, Peuple léger & turbulent. En 1689, *Sendigha*, Chef de ce Village, trompa le Directeur Chamboneau, en se faisant passer pour le Roi de Galam, & tirant des François les droits & les présens ordinaires pour la liberté du Commerce. L'erreur avoit continué jusqu'en 1697, que Brue secoua le joug de cette imposition.

A son arrivée, le Successeur de Sendigha vint le recevoir au bord de la rivière, dans l'espérance de recevoir aussi les présens; mais lorsqu'il s'aperçut que l'artifice étoit découvert, il abandonna ses prétentions, par la seule raison sans doute qu'il manquoit de force pour les faire valoir.

Les rives du Senegal, depuis *Embaké* jusqu'à *Tuabo* sont couverts de ronces fort piquantes. Elles ont la forme de l'if & le nombre en est si grand qu'elles ne permettent pas de marcher au long de la rivière pour tirer les Barques contre le courant. En arrivant à *Tuabo*, Brue trouva une nouvelle espèce de Singes, d'un rouge si vif qu'on l'auroit pris pour une peinture de l'art. Ils sont fort gros & moins adroits que les autres Singes. Les Nègres les nomment *Patas*, & paroissent persuadés que c'est une sorte d'hommes sauvages, qui refusent de parler, dans la crainte d'être forcés au travail & vendus pour l'esclavage. Rien n'est si divertissant. Ils descendoient du haut des arbres jusqu'à l'extrémité des branches, pour admettre les Barques à leur passage. Ils les considéroient quelque tems; & paroissent s'entretenir de ce qu'ils avoient vu, ils abandonnoient la place à ceux qui arrivoient après eux. Quelques-uns devinrent familiers jusqu'à jeter des branches sèches aux François, qui leur répondirent à coups de fusil. Il en tomba quelques-uns; d'autres demeurèrent blessés, & tout le reste tomba dans une étrange consternation. Une partie se mit à pousser des cris affreux; une autre à ramasser des pierres pour les jeter à leurs ennemis; quelques-uns se vuiderent le ventre dans leurs mains, & s'efforcèrent d'envoyer ce présent aux Spectateurs; mais s'aperce-

Tome II,

V u u

BRUE.
II. Voyage.
1698.
Le Soleil s'éclipse par les sauterelles.

Extrême abondance de volaille à Bitel.

Les François trompés par un Nègre.

Espèce de Singes rouges.

Ils se défendent contre les François.

BRUE.
II. Voyage.
1698.

vant à la fin que le combat étoit du moins inégal, ils prirent le parti de se retirer.

Un Marbur que le Général avoit rencontré à Tuabo, & qui avoit consenti à l'accompagner, parce qu'il sçavoit plusieurs Langues de différentes Nations du Pays, lui apprit qu'il étoit arrivé depuis peu une grande révolution dans le Royaume de Galam, par la déposition de Tonka Mouka, dernier Roi de cette Contrée, & par l'élevation de Tonka Bukari sur le Trône. Brue feignit de ne pas croire ce récit, & se crut obligé pour l'intérêt de la Compagnie, de payer les droits aux deux Concurrents.

Homme extrême-
drame qui se fai-
soit nommer le
Roi des Abeilles.

Cependant il trouva la confirmation de cette nouvelle en arrivant à Ghiam. Mais il fut beaucoup plus frappé de la visite d'un homme qui se faisoit nommer le Roi des Abeilles. Ici, sans rien perdre de la confiance qu'on croit devoir au témoignage du Général François, on est porté à craindre que son Editeur n'ait mêlé les propres imaginations au récit de la vérité. A quelque secter, lit-on dans le Journal, qu'on veuille attribuer la vertu de cet homme extraordinaire, il est certain que dans quelque lieu qu'il allât, les Abeilles le suivoient comme les Mourons suivent leur Berger. Il en avoit le corps si couvert, sur-tout la tête, qu'on auroit cru qu'elles en sortoient. Elles ne lui faisoient aucun mal, ni à ceux qui se trouvoient avec lui. Lorsqu'il se sépara des François elles le suivirent comme leur Général; car outre celles qui fourmilloient sur son corps, il en avoit des millions à sa suite. Ghiam fut un lieu de merveilles pour la Caravane Française. On leur fit voir, sur les mêmes arbres que les Patas fréquentoient, un grand nombre de Serpens de l'espèce des Viperes. Le Chirurgien du Général en tua un, & l'ayant mesuré il lui trouva neuf pieds de long sur quatre pouces de diamètre. Les Nègres s'imaginent que les Serpens de la race de celui qu'on a tué ne manquent pas de venger la mort sur quelque parent du Meurtrier. Mais les Singes vivent en parfaite intelligence avec ces monstrueux reptiles. La rivière abonde ici en Crocodiles, beaucoup plus gros & plus dangereux que ceux qui se trouvent à l'embouchure. Les Laptots du Général en prirent un de vingt-cinq pieds de long, à la joie extrême des Habitans, qui se figurent que c'étoit le pere de tous les autres, & que sa mort jetteroit l'effroi parmi tous les monstres de sa race.

Serpens mon-
strueux.

Crocodile fort
gros.

Brue est faillie-
re par le nouveau
Roi de Galam.

Brue ayant jeté l'ancre à Ghiam pour faire reposer ses gens, reçut à bord deux Nègres, qui l'assurèrent que Tonka Bukari avoit été reconnu Roi de Galam. Il leur répondit que son dessein n'étoit pas de refuser les droits à ce Prince s'il étoit réellement sur le Trône, mais qu'il vouloit en être éclairci dans le lieu même de sa résidence. Les deux Nègres étant partis avec cette réponse, un autre Messager vint dire à Brue que Tonka Bukari étoit dans un Village voisin, & qu'il demandoit les droits qui avoient été payés à ses Prédecesseurs; sans quoi il déclareroit la guerre aux François pour empêcher qu'ils ne pénétraient plus loin sur la rivière. Le Général répondit encore qu'il prendroit de justes informations; mais qu'il méprisoit d'ailleurs les menaces de Tonka Bukari: qu'il continueroit malgré lui son voyage, & que si ce Prince lui déclaroit la guerre, il ravageroit le Pays. Cependant une sage précaution lui fit jeter l'ancre au milieu de la rivière, pour se garantir des flèches des Nègres.

Bienôt, il remarqua sur le rivage une foule & des mouvemens extraordinaires. Un de ses Nègres, qu'il y avoit envoyés, lui rapporta qu'il y avoit vu quantité de gens armés, & qu'on y avoit rassemblé des Canots qui sembloient menacer la Flotte Française. Comme Brue ne vouloit pas pousser les choses à l'extrémité, il prit le parti de demeurer sur la défensive. Cependant il envoya ses tambours & ses trompettes, dont le bruit fut accompagné de quelques coups de canon sans boulets, dans la seule vue d'intimider les Nègres. Cet expédient eut tant de succès, qu'après avoir passé tranquillement la nuit, la Flotte partit le lendemain sans obstacle; & le vent se trouvant favorable, elle arriva dans peu d'heures à *Yaséré*.

Brue envoya prendre sur le champ des informations. Le Chef du Village & le Marbut s'assurèrent tous deux que Tonka Bukari étoit en possession du Trône, & qu'il n'y avoit aucune apparence que Tonka Mouka y remontât jamais, parce que les *Bagheris*, ou les Seigneurs du Pays, étoient résolus de soutenir leur nouvelle élection. Le même jour il s'éleva un orage si violent, que les Barques furent arrachées de dessus leurs ancres. Brue persuadé enfin que Tonka Bukari étoit en possession de la Couronne, prit la résolution de lui payer les droits; & sur de la paix à cette condition, il fit voile droit à *Burnaghi*, résidence du nouveau Monarque. Ce Village est à quatorze degrés neuf minutes de latitude du Nord.

A son arrivée, il fit descendre un de ses Facteurs, qui se nommoit *Perere*, & qui parloit fort bien le Mandingo, accompagné de deux Marbuts & de deux Interprètes, avec ordre de complimenter le Roi de son Election, & de l'assurer que dans l'espérance d'obtenir son amitié, la Compagnie Française étoit disposée à lui payer les droits. Les Officiers du Prince Nègre voulurent obliger l'étranger à lui parler derrière une sorte d'estrade couverte d'un drap de coran, qui auroit donné au Roi le moyen de l'entendre sans être vu. Mais ayant rejeté cette proposition, il obtint une audience à découvert. Le Roi parut à cheval, environné de plusieurs femmes qui chantoient ses louanges. Après avoir fait faire quelques courbettes à son cheval, il descendit pour s'asseoir sur une natte. *Perere* se plaça près de lui. Au compliment qu'il lui fit en Mandingo, ce Prince répondit en Langage Sarakolez, dialecte du Pays, qu'il se réjouissoit de l'arrivée des Etrangers, & qu'il iroit voir le Général. Ensuite ayant reçu les droits, il congédia *Perere* avec de nouvelles marques de satisfaction. Les Barques Françaises essuyèrent dans cet intervalle des vents fort impétueux, qui les obligèrent de jeter deux ancres; & les Nègres qui étoient à bord regardèrent cet orage comme l'effet des enchantemens ou des griffris de Tonka Mouka, qui se vengeoit de l'hommage que les François étoient venus rendre à son rival. Le Roi de Galam envoya le lendemain au Général un présent de quelques Bœufs & de volaille. Le jour suivant il se rendit lui-même au bord de la rivière avec une suite nombreuse. Brue détacha une Pinace, pour l'amener sur sa Barque avec cinq de ses Officiers. Il le reçut la tête couverte, mais avec divers témoignages de confiance & d'amitié. Ensuite l'ayant fait entrer dans sa cabanne, sans autre suite que les deux Interprètes, il s'entretint familièrement avec lui. Entre plusieurs rafraichissemens, il lui fit présenter du chocolat. Le Roi qui n'en avoit jamais goûté, parut y prendre plaisir; mais ce ne fut qu'après s'être fait assurer qu'il n'y entroit pas de vin ni de graisse

Vu u ij

B R U E.
II. Voyage.
1698.
Menaces des Nègres.

Brue se déterminant à payer les droits.

Députation qu'il fait au Roi de Galam.

Vuie qu'il reçoit de ce Prince.

BRUE.
II. Voyage.
1698.

Il lui rend la
fièvre à son tour.

Forme du Pa-
lis Nègre.

Mosquée à Tafa-
lissa.

Conférence du
Général avec le
Roi dépo-
sé.

Ville de Dra-
manet, & com-
merce de ses Ha-
bitans.

de Porc. Cependant après avoir marqué tant de scrupule sur ces deux points, il ne fit pas difficulté de boire de l'eau-de-vie & d'autres liqueurs. En prenant congé du Général, il lui demanda un présent. Brue lui promit de le satisfaire lorsqu'il lui rendroit sa visite.

Elle ne fut pas remise plus loin qu'à l'après-midi du même jour. Les tambours & les trompettes de la Flotte commencèrent la marche, à la vue de tous les Habitans du Canton, que ce spectacle avait attirés. Les Officiers du Roi amenèrent un Cheval à Brue, quoique le Palais ne fût qu'à deux cens pas de la rivière. Il n'étoit différent des autres maisons du Pays que par ses fondemens, qui étoient composés de grands quartiers brutes de marbre rouge, & qui s'élevoient d'environ trois pieds au-dessus de la terre. Le pavé étoit aussi de marbre. Tonka Bukari reçut le Général à la porte, ou plutôt au guichet, car elle étoit si basse que Brue fut forcé de se mettre à genoux pour y entrer. Il jugea que dans une élévation si récente, ce Prince n'avoit pas encore eu le tems de se loger avec plus de dignité. Il étoit alors fort pauvre, sans pouvoir cacher sa misère.

Après les premiers complimens Brue lui fit un présent, qui consistoit dans une écharpe de soie cramoisie, bordée de franges d'or & d'argent. Il la reçut avec de vives marques de reconnaissance, mais il n'offrit rien en retour; ce que les François attribuerent à sa pauvreté. Le vent étant devenu Ouest, c'est-à-dire favorable pour la continuation du voyage, Brue prit congé du Roi, pour rentrer aussi-tôt dans ses Barques. Il arriva dans peu d'heures à *Tafalissa*, Village fort peuplé & d'un grand commerce. Il y observa une petite Mosquée de terre, que les Nègres Mahométans croyoient bâtie sur le modèle de la grande Mosquée de la Mecque. Près du même Village il vit une montagne de marbre rouge, mêlé de veines blanches fort brillantes, & de la dureté du caillou. Il en prit quelques morceaux pour servir de montre à la Compagnie. Le soir du même jour, il jeta l'ancre à *Babe Segaglie*, résidence de Tonka Mouka, Roi déposé; & sans entrer dans la discussion de ses droits, il lui fit faire un compliment, accompagné de quelques petits présens. Ce Prince reçut les civilités des François, sans paroître irrité de ce qu'ils avoient reconnu son Compétiteur. Mais il envoya son fils au Général, pour l'assurer qu'il avoit été trompé; qu'à la vérité quelques Rebelles s'étoient soustraits à l'autorité de son père, mais qu'ils seroient bientôt forcés de rentrer dans le devoir; qu'en attendant il conseilloit aux François de payer les droits, s'ils n'auroient mieux que le Roi son père interrompre leur commerce, & leur coupât le retour sur la rivière. Ces menaces irritèrent Brue jusqu'à lui faire répondre, non-seulement qu'il ne payeroit aucun droit, & qu'il exerceroit le Commerce à son gré, mais que si le Roi entreprenoit de lui faire la moindre insulte & il brûleroit sa Ville & l'enverroit Esclave en Amérique. Un ton si ferme réduisit le jeune Prince à la raison. Il protesta que son père avoit toujours eu de l'inclination pour les François & n'auroit pas à se faire des querelles avec ses amis. Cependant il revint encore à demander, sinon les droits, du moins quelque présent qui pût satisfaire le Roi. Mais voyant l'inutilité de ses instances, il prit le parti de se retirer. Brue fit voile le même jour vers Dramanet, où il arriva le premier jour de Septembre.

C'est une Ville fort peuplée, sur la rive Sud du Sénégal. Elle n'a pas moins

de quatre mille Habitans, la plupart Mahométans ; le plus justes & les plus habiles Négocians qu'on connoisse entre les Nègres. Leur commerce s'étend jusqu'à *Tombuto*, qui suivant leur calcul est cinq cens lieues plus loin dans les terres. Ils en apportent de l'or & des Esclaves *Bambarras*, qui tirent ce nom du Pays de *Bambarra Kana*, d'où ils sont amenés. C'est une grande Région située entre *Tombuto* & *Kallon*, fort peuplée quoique stérile, & peu connue d'ailleurs des Géographes. Les Marchands de *Dramanet* font quelque trafic d'or, avec les François du Sénégal, mais ils en portent la plus grande partie aux Anglois de la rivière de *Gambra*. Aussi-tôt que les Barques eurent jeté l'ancre, le Chef de la Ville s'empressa de venir voir le Général à bord, & parut charmé d'y trouver le Facteur *Perere*, qu'il avoit connu dans une autre occasion. Cette visite fut suivie de celle de plusieurs autres Chefs, qui priaient tous le Général d'ouvrir incessamment le Commerce, en promettant de lui fournir de l'or, des Esclaves & de l'ivoire en abondance. Ils l'assurèrent qu'il n'avoit rien à craindre du ressentiment de *Tonka Mouka* tandis qu'il s'arrêteroit dans leur Ville, parce qu'avec le secours de leurs Alliés ils étoient en état de résister aux forces réunies des deux Rois de *Galam*. Le Commerce fut ouvert dans cette confiance. Les François reçurent en six jours deux cens quatre-vingt Esclaves, avec une grosse quantité d'or, mais peu d'ivoire. Dans d'autres rems néanmoins, il s'en trouve beaucoup à *Dramanet*. Il y est apporté des Pays intérieurs, car les Mahométans de ce Canton s'exercent peu à la chasse & laissent leurs Elephans fort tranquilles. Ils croient même que la chair en est impure ; suivant la Glose apparemment de quelques-uns de leurs Marbut, puisque l'Alkoran ne met pas l'Elephant au nombre des animaux immondes. La Compagnie Française pourroit établir dans ce lieu un commerce d'autant plus avantageux, qu'il épargneroit aux Nègres la fatigue de porter leurs marchandises par terre jusqu'à la rivière de *Gambra*. Leur méthode constante est de faire regler le prix de leurs commodités par deux ou trois de leurs principaux Négocians, & ce tarif devient une loi pour tous les autres. En 1698, un Esclave mâle, entre dix-huit & trente ans, se donnoit pour la valeur de vingt livres de France en marchandises ; l'once d'or, pour la valeur de douze francs ; & l'ivoire, à quatre fois la livre.

Brue.
II. Voyage.
1698.

Les François y
ouvrent le Com-
merce.

Prix des mar-
chandises.

Au Sud du Sénégal, jusqu'aux Cataractes de *Felu*, on trouve plusieurs Villages Mahométans, entre lesquels *Dramanet* tient le premier rang. Tous ces petits Peuples forment une République, dont on prétend que la Capitale se nomme *Konyur*, Ville dont les édifices sont de pierre & couverts de tuiles.

Distribution du
pays.

Ils sont indépendans des Princes Nègres ; & la multitude de leurs Marbut les rend redoutables à leurs voisins, parce qu'avec tant de Prêtres ils ne manquent pas de grisgris. Le côté de la rivière, au Nord, est couvert de lataniers & d'autres arbres, mais tout-à-fait désert, à cause des incursions continuelles des Mores qui viennent du Royaume de Maroc. Le Sénégal leur sert de frein, parce qu'ils n'ont aucune méthode pour traverser cette rivière.

Tandis que *Brue* exerçoit heureusement le Commerce à *Dramanet*, il fut informé que *Tonka Mouka* s'avançoit avec un corps de troupes. Le Chef de la Ville de qui il reçut cet avis, l'assura que tous les Habitans perdroient plutôt la vie que de lui laisser faire la moindre insulte, & que pour se mettre en état de le défendre ils avoient demandé le secours des Villages voisins. Quel-

Tonka Mouka
poursuivit les Fran-
çois à Dramanet.

BRUE.
II. Voyage.
1698.

que mépris qu'il eût pour un Roi si foible, il rappella tout ce qu'il avoit de gens à terre, il fit disposer son artillerie, & se tint prêt contre toutes fortes d'attaques. Tonka Mouka arriva le soir, avec environ trois cens hommes. Il s'arrêta quelques tems à l'entrée de la Ville, comme si les Habitans eussent fait difficulté de le recevoir. Cependant il entra malgré eux, au bruit de ses tambours. Mais dans le même tems il y arrivoit près de mille hommes, qui étoient envoyés à leur secours par les Villages confédérés. Enfin Tonka Mouka voyant la partie inégale eut la sagesse de se retirer à mille pas de la Ville, où il alfit son camp.

Il se retire sans
qu'on sçache
pourquoi.

Le lendemain il fit renouveler aux François la demande de ses droits, en les menaçant de la guerre. Brue rejetta ses prétentions, & lui offrit le combat. Le Marbut qui avoit été chargé de cette députation revint bientôt, & lui déclara que le Roi de Galam aimoit mieux se retirer que d'en venir aux mains avec les François. Il s'éloigna effectivement dès le premier jour, sans qu'on pût pénétrer d'où lui venoit cette crainte ou cette inodération. Le Commerce recommença fort tranquillement; & Brue se crut obligé de récompenser, par quelques présens, les services qu'il avoit reçus des Chefs de la Ville. Une si bonne preuve de leur affection lui inspira le dessein d'établir un Comptoir dans le Pays. Il chercha un lieu commode; & son choix étoit prêt à se déclarer pour une des petites Isles de la rivière, qui, dans un tems où l'inondation avoit toute sa hauteur, lui paroïsoit inaccessible aux flots. Mais en consultant quelques-uns des principaux Nègres il reconnut qu'elle convenoit mal à ses vues, parce que dans les tems secs l'eau du Canal du Nord se trouvoit si basse, que la crainte des Mores les empêchoit eux-mêmes d'y mettre leurs troupeaux, Ce Canal néanmoins étoit alors aussi large que la Seine l'est à Paris devant le Louvre. Le Général, déterminé par cette raison pour le côté du Sud, choisit entre Dramaner & Mankaner une place également éloignée de ces deux Villes, qui lui parut tout à la fois à couvert de l'inondation & capable d'être aisément fortifiée. Il y forma le plan d'un Fort, dont il confia l'exécution à son Ingénieur.

Brue établit un
Comptoir & bâtit
un Fort à Drama-
ner.

Il pénétre jus-
qu'aux Cataractes
de Felu.

Pendant que ses Facteurs continuoient le Commerce, & qu'il attendoit le retour d'un Officier qu'il avoit envoyé avec deux Marbuts pour reconnoître la Rivière de Falemé, il prit la résolution de visiter les Villes qui sont au long du Sénégal jusqu'aux Cataractes de Felu. Ces Cataractes sont formées par un rocher qui coupe entièrement la rivière, & d'où elle tombe, avec un bruit épouvantable, de la hauteur d'environ quarante brasses. Les montagnes qui précèdent cette chute d'eau, commencent à une demi-lieue du Village de Felu, & rendent le Pays presque inaccessible. Le courant même de la rivière, au-dessus de la Cataracte, est interrompu par quantité de rocs qui le rendent dangereux pour les Canots, sur-tout pour ceux des Nègres, qui sont ordinairement fort mauvais Matelots. Brue laissa ses Barques deux lieues au-dessous du Rocher de Felu, & fit le reste du chemin à pied jusqu'aux Cataractes. A son retour, il visita l'Isle de Kaygnu ou Kaygnoux, qui porte à présent les deux noms de Pontchartrain & d'Orléans. Ce lieu lui parut d'autant plus commode pour y bâtir un Fort, qu'il est voisin de Ganghiuru, grande Ville où passent les Caravanes des Esclaves Bambarras, & riche par le commerce de quatre ou cinq mille Mahométans qui l'habitent. Le seul obstacle qui refroidit le Général pour cet

Il visite l'Isle
de Kaygnu.

Etablissement sur la distance de la Rivière de Falemé. Il en revint au projet du Fort du Dramaner.

Dans le voyage qu'il avoit entrepris, il s'étoit proposé de pénétrer jusqu'aux Cataractes de *Govina*, & les Guides ne lui manquoient pas pour l'exécution de ce dessein. Il auroit visité en chemin le Roi de *Kasson* ou de *Kassou*. Mais l'eau du Sénégal diminua si promptement, qu'en vingt-quatre heures elle se trouva baissée à dix-huit pieds; & pour peu que cette diminution continuât, il pouvoit devenir fort difficile de repailler les rocs de Donghal. Une grosse pluie, qui survint, fit remonter la rivière de huit pieds. Ces variations obligèrent le Général de retourner à Dramaner, où il trouva que Perere avoit acheté une assez bonne quantité d'or & d'ivoire, avec un grand nombre d'Esclaves Bani-barras, jeunes & bienfaits, mais d'une maigreur qui faisoit pitié. Leur l'ays avoit été affligé d'une si furieuse famine, que les Marchands d'Esclaves en avoient perdu plusieurs, pour n'avoir pu leur donner chaque jour une poignée de bled verd. Il ne fut pas facile aux François de rétablir ceux qu'ils avoient achetés. Des diarrhées violentes, qui les prenoient aussi-tôt qu'on leur donnoit quelque nourriture, en firent périr plusieurs. Mais ceux qui échappèrent à cette maladie devinrent les plus beaux Esclaves qu'on eût jamais tirés de l'Afrique.

Un homme de la suite du Général tua un Oiseau extraordinaire, que les François nomment *Quatr'ailes*. Il étoit de la grosseur d'un Coq d'Inde, le plumage blanc, le bec gros & crochu, les pieds armés de fortes griffes, avec toutes les autres marques d'un Oiseau de proie. Comme le temps de sa chasse est la nuit, on ne put juger quelle est sa proie; mais il étoit si gras, & son ventre étoit si plein, qu'il ne paroisoit pas avoir manqué d'alimens. Il avoit les ailes très-grandes, très-fortes; & bien garnies de plumes; mais dans la partie qui touchoit à l'épaule, les plumes de dessous étoient nues, & couvertes néanmoins d'autres plumes plus longues que les premières, qui, à la longueur de quatre ou cinq pouces, portoient une sorte de poil long & épais; de sorte qu'une aile, en s'étendant, paroisoit en former deux, l'une à la vérité plus grande que l'autre, avec un espace vuide entre les deux. De-là vint le nom de *Quatr'ailes*, que les François donnerent à cet Oiseau, & tout le monde auroit cru qu'il n'en avoit pas moins. Comme il est robuste, elles jouent parfaitement. Il doit voler fort haut & fort long-temps. Brue se flattoit d'en rapporter un vivant, si les Nègres eussent exécuté leur promesse.

Le Kamalingo de Tonka Bukari attendoit les François à Dramaner, tandis qu'ils faisoient le voyage de Felu. Il vint voir le Général à son retour, & lui offrit ses services. Mais sa commission étoit de demander un présent ou des devoirs, que le Général lui accorda, tels qu'il crut les devoir. Cet Officier avoit rempli la dignité de Kamalingo sous Tonka Mouka, ce qui le rendit un peu suspect aux François, jusqu'à ce qu'ils eurent appris que la haine étoit mortelle entre son ancien Maître & lui. D'ailleurs étant proche parent de Tonka Bukari, il devoit avoir naturellement plus de zèle pour ses intérêts. Aussi promit-il sa protection aux Agens de la Compagnie qui devoient s'établir à Dramaner, ou qui viendroient en suite dans le Pays. On a dû remarquer que le nom de Tonka est un titre de dignité pour les Rois de Galam. Après avoir terminé ses affaires à Dramaner, la Flotte Française retourna droit au Fort Saint-Louis.

BAUX.
II. Voyage.
1698.

Variations de
la rivière du Sené-
gal.

Oïl au nomm
Quatr'ailes.

Déposition de
Tonka Bukari au
Général.

Retour des Fran-
çois au Fort Saint
Louis.

*Observations sur le Royaume de Galam, & sur les découvertes
des François au-delà ;**avec quelques recherches sur le Pays de Tombuto.*Étendue & si-
tuation du pays
de Galam.

LA situation du Royaume de Galam est à l'Est du Pays des Foulis, ou du Siratik. Il commence au Village de Ghildé, à deux cens quarante-deux lieues de la Barre du Sénégal ; une lieue au-dessous de Tuabo. Son étendue, de l'Ouest à l'Est, en remontant la rivière, est d'environ quarante-cinq lieues. Il se termine au rocher de Felu, où le Sénégal ayant comme forcé le passage entre deux montagnes se précipite d'environ quarante brasses de hauteur. Cependant Brue raconte dans un autre endroit que le Pays de Galam commence au Village d'Embakané, qui est de trois ou quatre lieues à l'Ouest de Ghildé ; ce qui ne lui fait pas compter néanmoins plus de quarante-cinq lieues jusqu'aux Cataractes de Felu. Il ajoute au même endroit, que le Royaume au-delà de Felu s'étend du côté de l'Est.

Différence d'o-
pinions entre de
l'île & Labar.

Au Nord & au Nord-Ouest, il est borné par ces Déserts sablonneux qui portent le nom de Sarra, ou Désert de Barbarie ; Région fort vaste où les Mores ont des habitations mobiles ; & par quelques Villages fixes des Foulis de la dépendance du Siratik. A l'Est & au Nord-Est, ses bornes sont le Royaume de *Kassou* ou *Kassou*. Suivant la Carte posthume de M. de l'Île la partie du Royaume de Galam ou des *Sarakolez*, qui est au Nord du Sénégal, est occupée par les Nègres de *Heré*, Nation fugitive d'un autre Pays ; le même Géographe place les Foulis à l'Ouest, & le Pays de Bambuk au Sud. Mais, suivant les Mémoires employés par Labar, le Royaume de Bambuk fait partie de celui de Galam ; & dans cette supposition, Galam aura les Jalofs aussi pour limites à l'Ouest ; & les Mandingos du Nord de la rivière de Gambia, au Sud.

Noms particu-
liers des Sei-
gneurs & des Ha-
bitans de Galam.

Le titre du Roi de Galam est Tonka, qui signifie Roi. Les principaux Seigneurs du Pays, qui sont autant de petits Rois lorsqu'ils ont pu parvenir au gouvernement d'un Village, se font nommer *Siboyez*. Le commun des Habitans portent le nom de *Sarakolez*, tiré sans doute du lieu même de leur habitation, parce qu'en langage du Pays *Kolez* signifie rivière. On a déjà fait remarquer qu'ils sont inquiets & turbulens, capables de détrôner leurs Rois sous les moindres prétextes ; paresseux d'ailleurs, & si peu portés à s'éloigner de leur Pays que leurs plus longues courses ne vont gueres au-delà de Jaga, cinq journées au-dessus du Rocher de Felu, ou de Bambuk, grande Contrée au Sud qui mérite des observations particulières dans son propre article, quoiqu'elle soit regardée comme une partie du Royaume de Galam. Ils amènent des Esclaves de Jaga ; & de Bambuk, ils apportent de l'or.

Éclaircissement
sur les Mandin-
gos.

La Nation qu'on appelle les *Mandingos* est originaire de Jaga ; mais elle s'est établie dans le Pays de Galam, où elle est devenue fort nombreuse, avec assez d'union pour former une espèce de République, qui n'a pas plus de considération pour le Roi qu'elle ne juge à propos. Tout le commerce du Pays est entre les mains des Mandingos. Ils l'étendent dans les Royaumes voisins ; & n'étant pas moins ardens pour la Religion de Mahomet que pour les richesses,

ilq

ils font gloire d'être tout à la fois Marchands & Missionnaires. Ils se qualifient tous du nom de Marbut, que les François ont changé en *Marabous* ; c'est-à-dire Religieux & Prédicateurs. Si l'on excepte les vices propres aux Negres, il y a peu de reproches à faire à leur Nation. Elle est douce, civile, amie des Etrangers, fidelle à ses promesses, laborieuse, industrieuse, capable de tous les Arts & de toutes les Sciences. Cependant tout leur sçavoir consiste à lire & écrire l'Arabe. On a peine à juger si c'est par inclination qu'ils aiment les Etrangers, ou pour le profit qu'ils tirent d'eux par le commerce.

Les Habitans naturels du Pays de Bambuk, qui se nomment *Malinkops*, ont reçu aussi les Mandingos, & les ont même incorporés avec eux jusqu'à ne former qu'une même Nation, où la Religion, les mœurs & les usages des Mandingos ont si absolument prévalu qu'il n'y reste aucune trace des anciens *Malinkops*.

Mais outre le Pays de Jaga, d'où sont venus les Mandingos du Royaume de Galam, on trouve au Sud de Bambuk une vaste Contrée, ou un Royaume qui porte leur nom. Cette Region de Mandingo est extrêmement peuplée, autant parce que les femmes y font d'une rare fécondité, que parce qu'on n'y fait aucun Esclavage du Pays, comme dans tous les Etats voisins. On n'y vend du moins que les Criminels. L'abondance des Habitans s'est quelquefois trouvée si excessive, qu'il s'en est formé des Colonies dans diverses parties de l'Afrique, surtout dans les Pays où le Commerce est en honneur. Telle est l'origine des Mandingos de Galam, de Bambuk, & de plusieurs autres lieux.

Des Cataractes de Felu jusqu'à celles de Govina, qui sont encore plus hautes & plus inaccessibles, la distance est d'environ quarante lieues, suivant le calcul des Facteurs François qui firent ce voyage en 1719. Brue dit ici que la Cataracte de Felu a plus de trente toises de hauteur, quoiqu'on ait déjà rapporté d'après lui qu'elle a quarante brasses. La rivière se trouve comme pressée entre deux hautes montagnes; non que le Canal n'ait assez de largeur; mais il est rempli de rocs au travers desquels il semble que l'eau se soit ouvert un passage en chariant toute la terre qui les environnoit. Elle coule ainsi par cent boyaux fort rapides, dont aucun ne paroît navigable. Au-delà de ces Détroits, on trouve une belle Isle sans nom, vis-à-vis le Village de *Lanu*, qui est sur la rive droite de la rivière. La situation de cette Isle seroit fort commode pour un Etablissement, & pour un magasin de marchandises, d'où le commerce pourroit s'étendre sur les deux bords de la rivière, & plus haut jusqu'au dessus des Cataractes de Govina.

Brue avoit conçu l'importance de cette découverte pour l'intérêt de la Compagnie, & s'étoit proposé de la faire lui-même avec celle de tout le Pays qui est aux environs: mais d'autres affaires l'ayant obligé de mettre des bornes à son absence, il engagea quelques-uns de ses plus courageux Facteurs à tenter une si belle entreprise. Ils se rendirent du Fort Saint-Louis au Fort de Dramanet, qui avoit reçu le nom de *Saint-Joseph*, sous la conduite de quelques Negres qui connoissoient le Pays. Ensuite s'étant avancés jusqu'au pied des Cataractes de Felu, ils y quitterent leurs Chaloupes. Les bords du Senegal leur parurent d'une beauté admirable, mais mieux peuplés sur la droite, c'est-à-dire au Sud, que du côté du Nord. Ils furent bien reçus dans tous les lieux du passage, en se faisant des amis par leurs présents. Après avoir suivi à pied le bas

BRUE.
II. Voyage.
1698.
Cataracte supérieure de cette Nation.

Grand pays qui se nomme Mandingo.

Cataractes de Felu & de Govina.

Entreprises des François pour découvrir les pays voisins.

BAU.
II. Voyage.
1698.

de la montagne, ils arriverent à Lantou, ils vifiterent l'Ifle dont on a parlé, & s'étant procuré quelques mauvais canots par l'entremife de leurs Guides, ils poufferent leur navigation jufqu'au pied d'un roc, nommé *Govina* par les Habirans, à quarante lieues de Lantou.

Elle manque
par le caprice des
Negres.

La Caracâte de *Govina* leur parut plus haute que celle de *Felu*. Comme la riviere y eft affez large, elle forme, en tombant avec un bruit horrible, une épaffe bruite, qui des différens points d'où elle peut être obfervée réfléchir différens Arcs-en-ciel. Les Avanturiers François, encouragés par le fuccès de leur route, echercherent de quel côté de la riviere ils pouvoient efpérer de franchir plus facilement les montagnes qui font la Caracâte. Mais les Negres qui leur feroient de Guides refuferent confamment de les accompagner plus loin, fous prétexte qu'ils étoient en guerre avec les Peuples du Pays fupérieur, & qu'ils n'entendoient pas leur langage. Les Facteurs fe virent dans la néceffité de retourner au Fort S. Louis fans avoir exécuté leur defsein.

Avantages qu'on
en pouvoit efpé-
rer.

Quoique ces Caracâtes rendent le paffage de la riviere fort difficile, elles ne merrent point d'obftacle infurmontrable au Commerce. Les Habitans ne manquent ni de Bœufs ni de Chevaux pour le transport des marchandifes. Ils ont auffi des Chameaux en abondance; de forte que fi ces Régions étoient une fois bien connues, & l'ouverture affurée par de bons Etabliffemens, on pourroit entreprendre un riche commerce avec le Royaume de Tomburo & les Pays du même côté.

Royaume de
Kaffon, fon étren-
due & fa puiſſan-
ce.

A l'Est & au Nord-Est de Galam, on trouve le Royaume du *Kaffon*, ou de *Kaffou*, qui commence à la moitié du chemin entre les Rochers de *Felu* & de *Govina*. Le Souverain s'appelle *Sagedova*. Il fait fa réfidence ordinaire à *Gumel*, dans une grande Ifle, ou plutôt une Peninfule, formée par deux rivières au Nord du Senegal, qui après un cours de plus de foixante lieues vont fe perdre dans un grand Lac du même nom que le Royaume. La plus méridionale de ces deux rivières, qui forment l'Ifle de *Kaffon*, fe nomme la Riviere noire, de la couleur fombre de fes eaux, & ne prend pas fa fource à plus d'une demie lieue de celle du Senegal; mais à moins d'une lieue de fon origine, elle devient fi forte qu'elle cefle d'être guéable. L'autre, qui eft au Nord, porte le nom de Riviere blanche, parce que la terre blanchâtre & glaireufe où elle paffe, lui fait prendre cette couleur; fort différente de celle du Senegal, d'où elle fort, à demie-lieue, au plus, de la fource de la Riviere noire.

Abondance des
mines qui s'y
trouvent.

L'Ifle, ou la Peninfule de *Kaffon*, qui eft longue d'environ foixante lieues, n'en a guères que fix dans fa plus grande largeur. Le terroir en eft fertile, & bien cultivé. Elle eft fi peuplée, & fon commerce a tant d'étendue, qu'elle doit être fort riche. Son Roi paffe pour un Prince puiſſant, qui n'eft pas moins refpecté de fes Voifins que de fes Sujets. Galam & la plupart des Royaumes voifins font fes tributaires. On connoit peu fes limites au Nord; mais il eft certain qu'au Sud il s'étend jufqu'aux Pays de *Godova* & de *Jaga*; & que les *Mandingos* de *Bambuk* & de *Tomburo* font fes Tributaires, s'ils ne font fes Sujets. On prétend que les Habirans de *Kaffon* étoient Foulis dans leur origine, & que leur Roi poffédoit anciennement tout le Royaume de Galam & la plupart des Pays qui forment aujourd'hui les Etats du *Sirarik*. Peut-être faut-il rapporter à cette caufe le tribut que ces Peuples lui payent encore. On affure qu'il a des mines d'or, d'argens & de cuivre en fort grand nombre, & fi riches

que le métal paroît presque sur la surface ; de sorte que si délayant un peu de terre dans un vase on le vuide avec un peu de précaution, ce qui reste au fond est le métal pur. C'est ce qu'on appelle l'or de lavage.

Comme les François n'ont pas pénétré plus loin, à l'Est, que les Cataraëtes de Govina, toutes les lumières qu'on a sur les richesses du Royaume de Kaffon viennent des Marchands Negres du Pays, qui ont beaucoup de passion pour les Voyages, & plus d'habileté dans les affaires que tous les autres Peuples de leur couleur. Ils conviennent tous qu'il s'étend plusieurs journées au-delà du Rocher de Govina, & qu'il est borné à l'Est par un autre Royaume qui touche à celui de Tombuto ; Pays qu'on cherche depuis si long-tems.

Comme l'opinion qui s'est répandue des richesses de Tombuto & le désir d'entrer en partage ou plutôt de se saisir du commerce de l'or, est le principal motif qui a porté les Européens à s'établir sur la Côte occidentale d'Afrique, il ne sera pas inutile de faire ici quelques recherches sur l'état de ce commerce & sur les progrès qu'on a faits jusqu'à présent dans cette découverte.

Nous n'affirerons pas que Cada Mosto soit le premier qui ait fait connoître en Europe le nom de Tombuto & son commerce ; mais il est en effet le premier Voyageur qui nous en ait donné de justes idées dans sa Relation. Il avoit fait en 1435 le voyage des deux rivières du Senegal & de la Gambra. Suivant les lumières (36) qu'il s'étoit procurées, l'or venoit de l'Empire de Melli, Région des Negres à trente journées de Tombuto au Sud-Ouest. De Tombuto il passoit, par les Caravanes, en Egypte, à Tunis, à Hoden, (*Guiden* ou *Whaden*) six ou sept journées à l'Est d'Arguim. De Hoden, il étoit transporté à Oran, Fez, Maroc, & dans les Ports de ce dernier Royaume, où les Italiens & les autres Nations de l'Europe l'alloient prendre ; tandis que les Portugais le recevoient des Mores qui l'apportoient directement de Hoden dans (37) la Baye d'Arguim. Hoden, suivant le même récit, est situé au Nord-Ouest de Tombuto, à quarante ou cinquante (38) journées de distance, & lui fournissoit du sel, d'une Ville ou d'un Canton nommé *Teggazza*, dont Hoden n'est qu'à six journées au Nord-Est.

Leon, qui étoit à Tombuto vers l'année 1500, en parle comme d'un Pays fort riche en or, mais s'étend peu sur son commerce. Cependant l'occasion lui fait toucher quelque chose d'une correspondance établie par les Marchands avec divers Cantons de Barbarie. Il parle aussi de la possibilité de communiquer avec l'Océan par le Niger, qui est dans ses idées la même rivière que le Senegal. Marmol fit aussi le voyage de Tombuto, quelques années après Leon ; mais il ne donne pas plus d'éclaircissements sur les voyes du Commerce.

En 1594, un Marchand (39) nommé Antoine *Daffet*, envoya jusqu'à Ma-

(36) Voyez ci-dessus la Relation de Cada Mosto.

(37) Une Lettre écrite d'Arguim à Lisbonne en 1591, parle des riches Mines du Royaume de Darba, soixante lieues dans les terres, mais se plaint que les Portugais d'Arguim n'ayant pas de marchandises pour attirer ces richesses de leur côté, les Mores les transportent à Fez en Barbarie, quoiqu'ils en soient éloignés de deux cens cinquante milles ; & à Tombuto, qui

est à trois cens lieues d'eux au Midi. Il paroît par cette Lettre que les Portugais avoient alors un Fort dans la Baye d'Arguim, mais sans commerce. Voyez la Collection de Hakluyt, Vol. II. Part. II. p. 188.

(38) Leon met cinq cens milles, & Marmol six cens.

(39) Collection de Hakluyt, Vol. II. Part. II. p. 191.

B. N. T. F.
II. Voyage.
1698.
Recherches sur
le Commerce de
Tombuto, & sur
les entreprises des
Européens.

Témoignages
de divers Au-
teurs.

BAUZE.
II. Voyage.
1698.

roc, pour y recevoir de son Correspondant, Laurent *Madoc*, des informations sur Tombuto & Gago, & sur la conduite des Mores qui avoient fait depuis peu la conquête de ces deux Pays sous *Alkayd Hamet*. *Madoc* confirma l'idée qu'on avoit de la richesse de ces Contrées, & rendit témoignage qu'il en avoit vu arriver, au mois de Juillet de la même année, trente mulets chargés d'or.

L'Ecrivain anonyme d'une Lettre, qui se trouve jointe au voyage de Frejus en Mauritanie, imprimé en 1671, entre dans quelque détail (40) sur le commerce de l'or entre Maroc & Tombuto, & sur la manière dont on traverse les Déserts de sable. Il donne pour distance huit cent milles au Sud. Il représente les deux rivières du Senegal & de Gambia, comme deux branches du Niger, & place le lieu de leur division à quatre cens milles à l'Ouest du Royaume de Gago, dont il regarde Tombuto comme la Capitale. Il observe que suivant l'opinion de quantité de personnes on peut arriver au Royaume de Gago par ces deux rivières; que les Anglois en ont formé l'espérance plus que toute autre Nation; mais que toutes leurs entreprises ont manqué parce qu'ils n'ont pu remonter leur rivière au-delà de quatre ou cinq cens milles. Il ajoute qu'il avoit souvent demandé aux Habitans des bords du Senegal si cette rivière est plus navigable que celle de Gambia, & s'il n'étoit pas possible de remonter plus de quatre ou cinq cens milles; qu'ils l'ont assuré qu'on ne pouvoit remonter plus loin, par trois raisons insurmontables; les maladies causées par le climat, la méchanceté des Mores, & les Rochers qui traversent la rivière. On doit remarquer que cet Auteur attribue aux trois mêmes causes le mauvais succès des Anglois sur la rivière de Gambia; quoiqu'au fond le grand obstacle, sur les deux rivières, soit la hauteur des rocs & des cataractes qui les rend peu propres à la navigation.

Mouette qui voyageoit en 1670 dans les Royaumes de Fez & de Maroc, explique la manière dont se faisoit alors le commerce des Arabes à (41) *Sudan*, en Guinée & dans le Pays de Tombuto. Ils apportoit de ce dernier lieu du *ribis* ou de la poudre d'or, qu'ils y recevoient en échange pour du sel; & la vendant aux Mores & aux Juifs, ceux-ci la revendoient dans les Ports de *Zafy* ou *Asafy*, & d'*Agader* ou *Santa-Cruz*, aux Marchands de l'Europe, qui la transportoient dans leur Pays (42).

On pourroit citer quelques autorités plus modernes, si tous ces témoignages ne suffisoient pas pour prouver que le commerce de l'or dans la Nigritie n'est pas imaginaire, & que pendant trois cens ans les Arabes & les Mores l'ont exercé de Barbarie à Tombuto & à Gago. Depuis qu'on a scû dans l'Europe que c'étoit effectivement delà que venoit tout l'or de l'Afrique, on s'est efforcé d'y pénétrer, dans la vue de partager avec les Arabes & les Mores un commerce si utile, ou plutôt de le faire passer de leurs mains dans les nôtres. Les Portugais formerent les premiers cette entreprise; & quoiqu'ils l'aient négligée du côté d'Argnim, parce qu'ils desespérèrent de pouvoir arriver à Tombuto par terre, *Marmol* nous apprend qu'ils pensèrent ensuite à s'ouvrir une route par la rivière de Gambia, en faisant sauter le roc de Barakonda. Mais

(40) Page 13. de cette Lettre.

(41) Voyez les Voyages de Mouette, p. 80.

(42) C'est plutôt *Belad ad Sudan*, qui signifie Terre des Nègres.

Obstacles qui
arrivent les Euro-
péens.

Les Portugais
voulent faire sa-
luer un roc sur la
rivière de Gam-
bia.

il est à présumer qu'ayant été découragés par la grandeur de l'obstacle, ils abandonnerent entièrement leur entreprise (43).

Les Anglois formèrent ensuite le même dessein par la même rivière, dans la supposition qu'elle sortoit du Niger. Ils conservent encore cette idée, sans pouvoir l'éclaircir avec certitude, ni pénétrer plus loin que les rocs de Barakonda.

Enfin les François ont poussé leurs découvertes par le Senegal, mais avec aussi peu de succès que les autres Nations pour le principal objet de leur entreprise. Ils ont trouvé des rocs insurmontables à trois cens lieues de l'embouchure de cette rivière. Ils sont encore incertains s'ils doivent la prendre pour le Niger; & quand ce le seroit en effet, ils ignorent si dans la supposition qu'il fût navigable au-dessus de Govina, il les conduiroit à Tombuto.

Mais tandis que plusieurs autres Nations cherchoient comme eux à découvrir Tombuto par les rivières, ils ont pris des informations sur les routes par terre. Brue faisant construire son Fort à Dramaner demanda soigneusement la situation de Tombuto à divers Marchands Negres qui en avoient fait plusieurs fois le voyage. Ils lui apprirent que la Ville de ce nom n'est pas sur le Niger, mais à quelque distance de ses bords; que pour s'y rendre ils avoient suivi pendant plusieurs jours la rive du Sud, & qu'ayant quitté cette rivière à Tombir où elle tourne vers le Nord, ils avoient mis six jours de marche pour arriver à Tombuto. Trente-deux jours qu'ils avoient employés dans tout le voyage, en les comptant à dix lieues par jour, font trois cens vingt lieues depuis les cataractes de Felu jusqu'à cette Ville. Les Negres ajoutèrent qu'il venoit tous les ans à Tombuto une grosse Caravane d'hommes blancs, armés de fusils, pour faire l'échange de leurs marchandises, & qu'ils emportoient beaucoup d'or. Brue ne douta pas qu'ils ne parlassent des Mores de Barbarie.

Etant lui-même à Tripoli en Barbarie, il eut plusieurs fois l'occasion de voir partir les Caravanes des Mores pour un Pays méridional qu'ils appellent *Faisan*, *Faisan*, ou *Faisan* & *Faizgan*. Ces Caravanes étoient cinquante jours en chemin, sans y comprendre les jours de repos; d'où l'Auteur conclut que *Faisan* n'étoit qu'à cent ou cent vingt lieues de Tripoli, il y a beaucoup d'apparence qu'au lieu de *Faisan* les Caravanes alloient à Tombuto. D'ailleurs les Marchands Mandingos qui ont fait le voyage de Tombuto, racontent qu'outre l'or de ce Pays ils en apportent aussi du Royaume de Zanzara, & que les Marchands de ce Royaume emploient cinquante jours dans leur voyage; or Zanzara n'est pas à plus de deux cens lieues de *Faisan*. Ainsi l'on doit conclure que les Caravanes de Tripoli vont à Tombuto, & que leur voyage est de quatre cens cinquante lieues, qui peuvent fort bien prendre cinquante jours de marche. Les Marchands de Zanzara y emploient le même tems, parce que leur distance est à peu près la même. Il est probable que les Barques à mâts dont on a parlé, & que les Mandingos voyent sur le Niger à quelques lieues de Tombuto, sont celles que les Tripolitains emploient depuis le premier endroit où ils rencontrent cette rivière, & qu'ils laissent aussi dans l'endroit le plus proche de Tombuto, qui suivant l'opinion de plusieurs Géogra-

B R U E.

II. Voyage.

1698.

Tentative des Anglois.

Et des François.

Informations sur les routes par terre.

Lumieres que Brue se procura à Tripoli.

(43) Le Roi de Portugal envoya des Ingénieurs pour faire sauter un roc au-dessus de Cantor. La pèche & la dépense furent perdues.

Marmol, Vol. III. p. 74. Ce fut apparemment environ l'an 1510.

BRUI.
II. Voyage.
1698.
Caravane de
Tripoli.
Marchandises
qu'elle porte.

Marchandises
qu'elle tire, &
ses profits.

Richesses & fer-
tilité du Royaume
de Tombuto.

Vues & con-
seils pour étan-
dre les découve-
ries.

plus n'est qu'à six lieues du Niger. La Caravane de Tripoli est ordinairement composée d'environ mille hommes, assez bien armés pour se défendre contre les bêtes farouches ou les Voleurs qu'ils peuvent rencontrer dans les Déserts. Ils y trouvent de l'eau & du fourage pour leurs Chevaux & leurs Chameaux. Les Marchandises qu'ils portent à Tombuto sont presque les mêmes que les François portent à Galam; des draps & des serges de diverses couleurs; bleu, verd, violet, jaune & rouge, mais rouge sur-tout, jusqu'à la valeur de vingt mille écus; des cristaux & des glaces, pour la même somme; du corail travaillé de différentes sortes, pour douze mille écus; du papier, du cuivre, des baillins & des vases pour dix mille. Toute la cargaison peut monter ainsi à soixante deux mille écus, & l'on jugera de leur profit par les marchandises qu'ils prennent en retour. C'est ordinairement trois mille quintaux de dattes, qu'ils vendent dans leur Pays à deux écus le quintal; douze cens quintaux de sené, dont il tirent quinze écus pour chaque quintal; des plumes d'Autruche pour la valeur de quinze mille écus; huit cens, ou mille Esclaves, & mille marcs d'or. L'article seul de l'or monte à cent mille écus; & comptant les Esclaves à cinquante écus par tête, c'est encore quarante mille écus. Ainsi les cinq articles ne sont pas moins de cent soixante-dix-neuf mille écus; desquels, si l'on déduit les soixante-deux mille où l'on a fait monter le premier fond des marchandises, il reste pour profit cent dix-sept mille écus, gagnés dans l'espace de cinq mois. Les François pourroient se procurer ce gain avec plus de facilité, & par conséquent avec encore plus d'avantage.

Il est certain que le Royaume de Tombuto produit beaucoup d'or. Mais on y en apporte aussi de Gago, de Zanzara, & de plusieurs autres Régions; ce qui ajoute aux avantages de la Ville de Tombuto, qui est déjà riche en elle-même, celui d'être le centre du Commerce pour toutes les parties de l'Afrique. Son Pays a d'ailleurs en abondance toutes les nécessités de la vie. Le maïs, le riz, & toutes sortes de grains y croissent en perfection. Les bestiaux y sont en grand nombre & les fruits fort communs. Il s'y trouve des palmiers de toutes les espèces. Enfin le seul bien qui leur manque est le sel. Comme la chaleur du climat le rend absolument nécessaire, il y est aussi cher que rare. On l'y reçoit des Marchands Mandingos, qui l'achètent des Européens & des Mores. L'Auteur regrette qu'un si beau Pays soit si peu connu. Il est persuadé qu'on parviendroit plus aisément à cette découverte aujourd'hui, parce que la Compagnie Française ayant des Etablissements dans le Royaume de Galam, il ne seroit pas difficile d'engager les Marchands Mandingos à prendre avec eux quelque Agent François. Mais il faudroit choisir, pour cette entreprise, un homme de sçavoir & d'expérience, capable de dresser une Carte du Pays & de lever sur son passage le plan des Villes & des routes. Il seroit même à souhaiter qu'il fût versé dans la Physique, la Botanique & la Chirurgie; qu'il sût les Langues Arabe & Mandingo; & qu'il fût excité à courir les dangers d'une si grande entreprise par des espérances proportionnées aux difficultés du travail. On obtiendroit bientôt, par cette voie, une parfaite connoissance, non-seulement de Tombuto, mais encore de toutes les Régions inconnues de l'Afrique, dont on n'a publié jusqu'aujourd'hui que des Relations puériles & fautiveuses.

Après une découverte de cette importance, il seroit aisé à la Compagnie

de pousser son commerce par ses propres Facteurs, avec un bon nombre de Negres armés pour la sûreté de leur voyage. Elle pourroit former un Etablissement au-dessus des cataractes de Govina, où elle entretiendrait de petits Bâtimens propres à naviguer sur le Niger (44) jusqu'à l'opposite de Tombuto, & s'épargner ainsi les trois quarts de la peine & des frais du voyage par terre. Cette méthode la mettroit en état d'acheter sur les lieux, à très-bas prix, l'or, l'ivoire & les Esclaves qu'elle achète à présent des Mandingos, & lui épargneroit les profits qu'ils font sur les marchandises Françaises. Elle exclurait les autres Nations du même commerce. Elle couperoit le cours à celui qu'ils portent sur la rivière de Gambia.

Telles étoient les vues de Brue. La juste opinion qu'on a de son courage & de ses lumières fait juger qu'il les auroit exécutées, si le changement des affaires de la Compagnie ne l'eût obligé d'abandonner son entreprise.

(44) L'Auteur parle toujours dans la supposition que le Senegal est une branche du Niger, &c.

BRUE.
II. Voyage.
1698.
Utilité que la
Compagnie en
pourroit tirer.

CHAPITRE VII.

Différends entre les François & les Anglois pour le Commerce de la Rivière de Gambia.

IL n'est pas aisé de fixer le tems où les Anglois commencèrent à s'établir sur la Rivière de Gambia. Ce seroit d'eux-mêmes qu'on (45) devoit l'apprendre, si les fréquentes interruptions de leur commerce & les changemens des différentes Compagnies qui se formèrent pour cette entreprise, n'avoient jeté de la confusion dans un événement déjà fort obscur. Il est certain que les Marchands de la première Compagnie de Dieppe & de Rouen avoient connu & fréquenté la Rivière de Gambia long-tems avant les découvertes des Portugais. Ces Voyageurs Normands trouvant plus d'avantage pour leur commerce en Guinée que sur la Gambia, négligèrent leurs premiers Etablissmens sur cette Rivière pour en former de plus solides à Mina ou la Mina, au Petit-Dieppe, au Grand & au Petit-Paris, & dans d'autres Parties de la Côte Méridionale. Le commerce des Esclaves n'étoit point encore commencé, & les Marchands Mandingos n'avoient pas pris l'habitude d'apporter vers la Mer, l'or, l'ivoire & les autres richesses qu'ils tirent des Royaumes de Tombuto, de Galam & de Bambuk.

Les Portugais, qui vinrent ensuite, remplirent la place que les Normands avoient quittée, & firent divers Etablissmens sur la Côte, depuis le Cap Blanco, & dans l'intérieur même du Pays. Il en reste des témoignages dans leurs Forts & leurs Comptoirs, dont les ruines subsistent encore; & malgré la décadence de leurs affaires, ils en ont conservé quelques-uns, à Kachao,

Ignorance des
Anglois sur l'ori-
gine de leurs
propres Etablisse-
mens.

Succession des
François, des
Portugais & des
Anglois sur la ri-
vière de Gambia.

(45) Labat, Vol. III. p. 166. & suiv. Il n'est pas plus surprenant que les Anglois n'aient rien de certain sur l'origine de leurs Etablissmens en Afrique, qu'il ne l'est de les trouver dans la même ignorance sur d'autres points de

leur ancien commerce & de leurs premières navigations. On en a déjà fait remarquer la raison. C'est l'ignorance & la grossièreté de leurs Marchands, qui n'avoient de recommandable alors que leur avidité pour le gain.

BRUE.
1698.

à Bintam & Bissao, sans parler de ceux de la Rivière de Gambra, où ils font par commission un commerce assez considérable, pour les François, les Anglois & les Hollandois (46).

Jamesfort bâti par les Anglois.

Pris & rasé par les François.

Les Anglois, qui succederent aux Portugais, les chasserent de plusieurs lieux dont ils étoient en possession, & choisirent pour leur principal Etablissement une petite Ile au milieu de la Rivière, entre Albreda & Jilfray, à quatorze lieues de l'embouchure. Ils y bâtirent un Fort, qu'ils auroient pu défendre aisément, s'ils y avoient eu des Citernes & des Magasins à l'épreuve des bombes. Mais le défaut de ces deux avantages l'ayant exposé aux incursions des François & des (47) Pyrates, il fut pris plusieurs fois, pillé, démoli, & les affaires de la Compagnie Angloise réduites si bas, qu'elles n'auroient jamais pu se rétablir sans l'assistance du Parlement. Cet Etablissement portoit le nom de Jamesfort, & le tems de sa plus grande disgrâce fut l'année 1695, où il fut pris & rasé par le Comte de Gennes.

Brue établit des Comptoirs sur la Gambra.

Aussitôt que cette nouvelle fut arrivée en France, la Compagnie Française d'Afrique envoya ordre au Sieur Bourguignon son Directeur Général au Senegal, de prendre possession des ruines du Fort Anglois, & d'établir un commerce réglé sur la Rivière de Gambra. Il exécuta la première partie de cette commission (48) au mois de Septembre 1696; mais négligeant l'autre, il ne laissa personne dans le Fort pour y résider. Le Sieur Brue, qui retourna au Senegal le 20 d'Août 1697, avec la qualité de Directeur, s'appliqua plus sérieusement au progrès du commerce sur la Gambra. Il y envoya, au mois de Septembre de la même année, une Barque qui exerça le commerce sur la Rivière jusqu'à Guioches, & qui fit les Traités nécessaires avec le Roi de Barra & les autres Princes du Pays. L'année suivante, il y établit des Comptoirs à Albreda & à Jereja sur la Rivière de Bintam ou Vintain, où il mit un Facteur avec quatorze François. Plusieurs Chaloupes Françaises remonterent assez loin la Rivière de Gambra, & renouvelèrent le Commerce avec les Nations qui en habitent les bords.

Querelle des François avec des Rois Negres.

On pourroit s'étonner que les François n'eussent pas choisi pour leur établissement la Ville même de Bintam, dont la situation est plus favorable au commerce que celle de Jereja. Mais lorsque M. de Genes avoit pris Jamesfort, il avoit brûlé deux Chaloupes Angloises qui se crenoient près de cette Ville; ce qui avoit tellement irrité l'Empereur de Foigny ou Fonia, dont Bintam est la Capitale, qu'il fut long-tems sans vouloir souffrir qu'ils s'établissent dans ses Etats. Ils se firent une autre querelle avec le Roi de Barra, dont ils prévirent sagement les suites. Brue ayant donné des ordres rigoureux pour arrêter l'Interlope, un Vaisseau de la Compagnie Française, nommé *la Marianne*, se faisoit d'un Bâtiment Anglois sur lequel ce Prince avoit quelque intérêt. Mais le Facteur lui restitua de bonne grace cent Esclaves qui se trouverent à bord. La conduite de cet Officier, après avoir été blâmée par la Compagnie, obtint ensuite des éloges lorsqu'elle fut mieux approfondie. Il avoit jugé qu'il valoit mieux renoncer au petit avantage d'une fausse, que de fournir au Roi de Barra un prétexte pour piller le Comptoir François.

Le Commerce de la Gambra est resté aux Anglois.

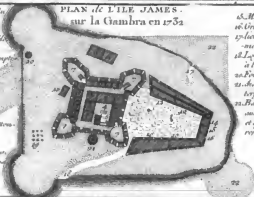
La Compagnie de France continua de jouir du Commerce jusqu'à la Paix

(46) Voy. le Voyage d'Afrique par M. Moore. & 262.

(47) Johnfon, Histoire des Pyrates, p. 231, (48) Labat, Vol. IV. p. 276,

1. Appartement du Gouverneur.
2. Cabinet.
3. Salle d'Assemblée.
4. Cour.
5. Chambre des Comptes.
6. Appartement du Ministre.
7. Bastion.
8. Chambre des instruments de chirurgie.
9. Pénitence.
10. Logis des soldats.
11. Boutique du boulanger.
12. Villa Baraque.
13. Nouvelle loge du Secrétaire.
14. Boutique du Serrurier.

PLAN de L'ILE JAMES.
sur la Gambia en 1732



15. Maison.
16. Grenier à Sel.
17. Lieu du débarquement des marchandises.
18. Logis de l'Écluseur à l'Ancre.
19. Four à chaux.
20. Chambre de l'Alcalde.
21. Basse qui servent à l'Écluseur à l'Ancre et qui en y font remonter.

1. Boutique du Secrétaire.
2. Logis de Soldats.
3. Boutique.
4. Crique.
5. Appartement.

VUE DU FORT JAMES du côté du Nord-est



6. Terrasse pour la promenade.
7. Grenier.
8. Four à chaux.
9. Chambre de l'Alcalde.
10. Basse.

1. Salles d'Armes.
2. Pénitence.
3. Place d'Armes.
4. Bastion.
5. Grenier.

VUE DU FORT JAMES du côté du Sud-est



6. Appartement de l'Alcalde.
7. Terrasse pour la promenade.
8. Grenier de l'Alcalde.

de Riswick, où Jamesfort fut restitué à la Compagnie Royale d'Afrique qui n'avoit pas cessé de subsister en Angleterre. Elle y envoya M. *Corker* pour Gouverneur, au commencement de l'année 1699. Le Parlement d'Angleterre voulant rétablir ce Fort sans aucune dépense pour l'Etat, rendit le Commerce libre dans la Rivière de Gambra, sous la seule condition de payer au Directeur de la Compagnie dix pour cent à l'arrivée de chaque Vaisseau, ou vingt pour cent à leur retour en Angleterre. Il est impossible de représenter quelle multitude de Vaisseaux Anglois cette permission conduisit en Afrique, & quelle confusion elle mit dans le Commerce. Chaque Capitaine se hâtant de prévenir les autres, pour être plutôt chargé, le prix d'un Esclave monta jusqu'à quarante bates. Les Marchands Mandingos, qui n'en tiroient que quinze ou dix-sept de la Compagnie de France & de celle d'Angleterre, à Barakonda ou à Guioches (49), furent attirés à l'embouchure de la Rivière par l'espérance d'un profit qui compensoit avantageusement leurs peines. Ainsi les Agens des deux Compagnies se virent forcés de demeurer oisifs, & d'attendre patiemment la fin de ce ruineux commerce. Depuis le mois de Janvier 1699 jusqu'au mois de Juin, tous ces Négocians particuliers ne transportèrent pas moins de trois mille six cents Esclaves, & répandirent dans le Pays plus de marchandises qu'il n'en falloit pour plusieurs années.

La Compagnie Angloise ouvrit enfin les yeux sur son imprudence. Elle sentit qu'il auroit mieux valu ne rien recevoir du Parlement pour les réparations de Jamesfort, que d'accepter un bienfait pernicieux, dont l'effet manifesté étoit de ruiner son propre Commerce. Elle avoit espéré de nuire par cette méthode au Commerce des François, & les plus grandes pertes tomberent sur elle-même. Cependant M. *Corker* avoit établi des Comptoirs dans plusieurs endroits où la Compagnie n'en avoit jamais eu. Outre ceux des bords de la rivière, & de Jereja, il en avoit à *Joval* (50), & à *Portodali*. Il avoit envoyé au Roi de Kayor, qu'on a vu paroître tant de fois sous le titre de *Damel*, quelques-uns de ses Facteurs, avec des marchandises, & l'ordre de les vendre à ce Prince avide fort au-dessous de leur prix, en les accompagnant de présens considérables. Ces libéralités avoient eu si peu de succès, que le *Damel* après avoir promené les Facteurs Anglois de Ville en Ville, comme il avoit déjà fait dans une autre occasion, les avoit renvoyés sans payement, & fort heureux d'être échappés de ses mains. *Corker* avoit fait beaucoup plus. Il avoit vendu les marchandises de la Compagnie au même prix, c'est-à-dire, aussi bas que les Vaisseaux d'Interlope; il avoit employé la force pour fermer l'entrée de la Rivière aux Bâtimens de la Compagnie Française; il en avoit arrêté quelques-uns, & fait feu sur les autres, sous prétexte qu'ils étoient sans Passeport. En un mot, il avoit déclaré dans toutes les occasions une haine ouverte aux François.

Il reconnut enfin son erreur, & dans le chagrin de tant d'imprudences, il écrivit à la Compagnie Royale qu'il valoit mieux renoncer au dix pour cent, réparer le Fort à ses propres frais, & vivre en bonne intelligence avec la

BREV.
1699.

Empruntee
de la Compagnie
Angloise.

Son Directeur
général y met le
cucul.

Il s'approprie
de la suite.

(49) Autrement *Jour*. On ne doit pas être surpris de voir porter deux, trois noms, & quelquefois plus au même lieu; c'est-à-dire, celui qu'il a dans le Pays, & celui qu'il a reçu des François, des Portugais, des Anglois, &c.

(50) *Joal*, *Juali*, ou *Joala*.

Tome II.

Y y y

BRUE.
1699.

Compagnie François, que de s'exposer tôt ou tard à la nécessité d'abandonner le Commerce. D'un autre côté, il proposa au Directeur François un accommodement, par lequel le prix des marchandises devoit être réglé de concert entre les deux Compagnies, avec des mesures unanimes pour arrêter le commerce d'Interlope aussi-tôt que l'Acte de 1695 auroit été révoqué par le Parlement d'Angleterre. Il envoya dans cette vue un Officier au Fort Saint-Louis, le 10 de Novembre 1699, chargé de ses complimens pour Brue, & d'un projet de Concorat dont on nous a conservé les articles.

Projet d'un Con-
corat avec les
Francois.

I. Que la Compagnie François conserveroit sur la Rivière de Gambia le même commerce dont elle avoit joui avant la guerre, c'est-à-dire, le droit d'entretenir des Comptoirs à Albreda & Jereja; & que les Agens vivoient, comme auparavant, en bonne intelligence avec ceux de la Compagnie Royale d'Angleterre.

II. Que la Compagnie Angloise ayant eu avant la guerre des Comptoirs à Joal & Portodali, elle continueroit de jouir des mêmes Privilèges.

III. Que la Barque François du Sieur Desnos étant la seule qui eût été saisie par les Anglois, elle seroit restituée à l'ordre du Sieur Brue, & que s'ils s'étoient portés à cette violence, c'étoit uniquement parce que le Sieur Desnos, sous prétexte de se rendre à *Guikar* (51) pour se faire payer de quelques dettes, avoit exercé un commerce illicite, & menacé outrageusement le Général Anglois de détruire son Fort.

IV. Que comme il venoit encore un si grand nombre de Vaisseaux d'Angleterre, il paroissroit impossible d'établir actuellement un Tarif pour les Esclaves; mais que cet article seroit réglé aussi-tôt que le Général Anglois auroit reçu les ordres de sa Compagnie.

V. Que la Compagnie Royale d'Angleterre ne pouvant chagriner les Marchands particuliers, tant qu'ils seroient autorisés par l'Acte du Parlement, le Général François ne devoit pas prendre en mauvaise part qu'elle leur accordât son secours dans l'occasion.

Brue envoya cette réponse aux Anglois, par le même Officier.

Réponse du Gé-
néral François.

I. Qu'on étoit convenu, par la Paix de Riswick, que les conquêtes seroient restituées de part & d'autre, & toutes les affaires rétablies dans le même état où elles étoient avant la guerre. Qu'avant la guerre le commerce de la Compagnie Angloise étoit borné à la Rivière de Gambia; au lieu que celui des François s'étendoit par Lettres Patentes depuis le Cap-Blanco jusqu'à la Rivière de Sierra Leona; que la Compagnie François avoit toujours eu le même droit que les Anglois de commercer sur la Rivière de Gambia, témoins les Comptoirs qu'elle avoit toujours entretenus à Albreda & à Jereja: qu'assurément on ne pouvoit lui contester d'en avoir autant que les Interlopeurs Anglois & Portugais: qu'il étoit de l'intérêt mutuel des deux Compagnies de s'unir dans un commerce libre, & d'établir pour les marchandises un Tarif auquel les Nègres seroient forcés de se soumettre, lorsqu'ils ne pourroient plus prendre avantage de la mauvaise intelligence des deux Nations pour troubler le Commerce.

II. Que la Compagnie Angloise étoit limitée à la Rivière de Gambia, &

(51) Ce lieu est nommé ailleurs Ginhor, c'est vraisemblablement le même que Joal.

n'étoit pas raisonnable qu'elle prétendit s'établir à Joal & à Portodali, puisque c'étoit empiercer sur les Droits de la Compagnie Française.

III. Que le Sieur Brue se promettoit de l'équité du Général Corker qu'il restituerait au Sieur *Marchand*, Magasinier de la Compagnie Française à Albreda, la Chaloupe & les effets qui avoient été saisis, suivant l'Inventaire qui seroit délivré : qu'à l'égard du Sieur Desnos, le Sieur Brue auroit rendu au Général Anglois la justice qui étoit due à son caractère, s'il eût pris la peine de la demander ; que le Sieur Brue avoit déjà appellé Desnos pour lui faire rendre compte de sa conduite ; mais qu'il prioit le Général Anglois d'éviter à l'avenir toutes les voies violentes, qui ne pouvoient servir qu'à rompre l'harmonie & l'amitié que les Français souhaitoient d'entretenir.

IV. Qu'il souhaitoit ardemment que le Général Anglois voulût représenter à sa Compagnie la nécessité de fixer, pour le prix des Esclaves, un Tarif qui fut commun aux deux Nations, & que les Officiers des deux Compagnies fussent obligés d'observer fidèlement.

V. Qu'avec toute la déférence qui étoit due au Parlement d'Angleterre, il ne faisoit pas difficulté de dire, qu'il y avoit eu de l'injustice à donner la liberté du Commerce aux Marchands particuliers, au préjudice non-seulement de la Compagnie d'Angleterre, mais de celle même de France, dont les intérêts dans cette occasion n'étoient pas différens.

Brue finissoit en exhortant M. Corker à presser sa Compagnie d'employer tout son crédit pour faire supprimer la permission du Commerce particulier, & lui promettoit d'engager la sienne à s'unir, pour représenter au Parlement l'importance de cette suppression.

L'inclination que Brue avoit à fixer, avec la Compagnie d'Angleterre, un Tarif ou un prix réglé pour les marchandises, sur un pied dont les deux Nations pussent tirer autant de satisfaction que d'avantage, lui fit naître la pensée d'entreprendre un voyage à la Rivière de Gambra, sur la *Princesse*, Vaisseau de trente-deux pièces de canon. Il entra dans cette rivière le 10 de Février 1700. Son premier soin fut d'envoyer faire des complimens au Général Corker. Mais apprenant qu'il étoit allé à *Kachao*, il prit ce tems pour visiter les Comptoirs d'Albreda, de *Jeteja* & de *Bilao*. En chemin il se faisoit d'un Vaisseau Hollandois nommé l'*Anne*, qui faisoit le Commerce sur cette Côte. Comme il falloit passer devant Jamesfort pour se rendre avec sa prise au Comptoir d'Albreda, il salua les Anglois de neuf coups de canon, & leur envoya un de ses Officiers pour savoir quand leur Général pourroit recevoir sa visite. Ils répondirent à son artillerie coup pour coup. Le lendemain un Capitaine de Vaisseau, nommé *Joanes*, vint faire les complimens de M. Corker au Général François, & de l'assurer qu'aussitôt qu'il seroit délivré de sa goutte, il s'empreseroit de l'aller voir à Albreda.

Cependant on convint que Joanes iroit prendre Brue à Albreda, lorsque Corker commenceroit à se porter mieux. Il s'y tendit trois jours après, avec deux magnifiques Barques, au bruit des trompettes & des hautbois. Sept Vaisseaux Anglois, qui étoient à l'ancre dans la rivière, déployerent leurs pavillons au passage du Général François & le saluerent de leur artillerie. En descendant, il trouva le Lieutenant du Fort & tous les Capitaines des Vaisseaux assemblés pour le recevoir. La Garnison étoit sous les armes. Corker, qui

Y y ij

Brue.
1699.

Voyage que Brue
fit à la rivière de
Gambra.

1700.

Il se présente
devant James-
fort.

Politesse qu'il
reçoit des An-
glois.

n'étoit pas encore bien remis de sa goutte, ne laissa pas de venir au-devant de lui jusqu'à la porte. Après le premier compliment, les deux Généraux entrèrent dans une grande salle, où la table du festin étoit déjà préparée. Elle étoit faite en longueur. Corker fit placer Brue au sommet. Il se mit à sa droite, & le Lieutenant du Fort à sa gauche. Les Officiers François furent placés d'un côté, & les Capitaines Anglois de l'autre. On servit beaucoup de grosse viande, & des pâtés de différentes sortes. Le vin, le *punch*, le *sangria* & l'eau-de-vie brûlée ne furent point épargnés. Les santés des Rois de France & d'Angleterre, des Compagnies Angloise & Française, & des deux Généraux furent bues avec autant de décharges de l'artillerie du Fort. Enfin, la fête ayant duré jusqu'à deux heures après minuit, Brue fut conduit à Albreda & salué comme en arrivant par tous les Vaisseaux Anglois.

Il reçoit leur
visite à son tour.

Deux jours après cette visite, il reçut celle de Corker, qui s'étoit promis de le surprendre, mais qui se trouva fort loin de ses espérances. Les Anglois furent surpris de la magnificence avec laquelle ils furent traités, & tout prévenu qu'ils font en faveur de leurs propres usages, ils convinrent que rien n'approchoit de la galanterie des François. A l'égard du cérémonial il fut le même qu'à Jamesfort. Le Général Anglois & ses Officiers se retirèrent fort satisfaits, après être convenus avec Brue de se revoir le lendemain sur le Vaisseau Anglois du Capitaine *Brown*, qui étoit entre Albreda & Jilfrey. Mais la fête & les plaisirs avoient été poussés si loin, qu'on fut obligé de remettre cette Assemblée au 19 d'Avril, & de régler qu'elle se feroit sans cérémonie dans le Fort.

Conférence
dans le Fort An-
glois.

Brue s'y rendit, & la conférence s'ouvrit après le dîner. Corker parut fort disposé à suivre toutes les vues du Général François; mais ses pouvoirs n'étaient pas assez étendus pour rien conclure sans le consentement des Capitaines qui étoient à l'ancre dans la rivière, il devint nécessaire de les faire inviter à l'assemblée, quoiqu'il fut aisé de prévoir qu'ils ne goûteraient pas des résolutions, qui devoient mettre fin à leur commerce. Cependant ayant été appelés, Brue leur représenta le préjudice extrême que les Marchands particuliers apportoient au Commerce des deux Nations, en fournissant aux Nègres des marchandises au-dessous de l'ancien prix; ce qui leur avoit donné l'occasion d'augmenter à l'excès celui des Esclaves & des provisions. Pour remédier à ce désordre & rétablir le Commerce sur l'ancien pied, il leur demanda la permission de proposer quatre articles.

Artic^{le} et propos
les par Brue.

I. Que si l'on vouloit couper désormais la source à toutes les contestations, il falloit nécessairement fixer les lieux où les deux Compagnies avoient le droit du Commerce, soit ensemble, soit séparément; que dans cette vue il falloit que les Comptoirs des deux Compagnies à Joal & à Portodali commençassent par se retirer de ces deux lieux, jusqu'à ce que le fond des affaires fût ajusté entre les Supérieurs respectifs.

II. Que si les Anglois persistoient, après cette convention, à faire le commerce du côté de Joal & de Portodali, les François auroient la même liberté sur la rivière de Gambia.

III. Qu'il paroîtroit convenable aux intérêts des deux Compagnies que le Gouverneur Anglois fit saisir & confisquer les Vaisseaux Portugais qui viendroient commercer dans la Gambia.

IV. Que si le Tarif n'étoit pas bientôt réglé, suivant le quatrième article du Mémoire qu'il avoit envoyé au Général Anglois, le Commerce de l'Europe étoit perdu sans ressource, puisque les Nègres ne cesseroient pas d'augmenter de jour en jour le prix de leurs marchandises & de diminuer celui des marchandises de l'Europe. Il en donnoit pour exemple le prix des Esclaves, qui étoit monté à trente ou quarante barres par tête, tandis que celui de la Compagnie n'avoit jamais surpassé vingt ou vingt-deux barres.

Brue reconnut bientôt que ses propositions ne s'accordoient pas avec les intérêts de la plus nombreuse partie de l'Assemblée. Les Capitaines étant sortis un moment avec leur Général, rentrèrent presque aussitôt, & Corker répondit à Brue en leur nom, que sans un ordre exprès de la Compagnie d'Angleterre, autorisé par le Parlement, ils ne pouvoient consentir au Tarif proposé entre les deux Nations; qu'ils ne troubleroient pas les François dans la possession de leur commerce à Albreda & à Jereja, mais qu'ils ne leur accorderoient jamais la liberté de remonter plus haut dans la rivière, puisque les François la leur avoient ôtée dans celle du Sénégal; qu'à l'égard de la Felouque du Sieur Desnos, qui n'avoit été qu'arrêtée, elle seroit rendue au Sieur Brue lorsqu'il voudroit la demander: que la proposition d'interdire aux Anglois le commerce de Joal & de Portodali regardoit le Parlement d'Angleterre, qui prendroit soin sans doute de régler cet article; & que la restitution du Vaisseau de William-Jane contribueroit à terminer là-dessus tous les différends.

Telle fut la fin de la conférence. On prit de part & d'autre le Mémoire de ce qui s'étoit passé, & les deux Généraux se séparèrent avec de grands témoignages d'amitié & de civilité.

Brue s'étant aperçu que le Général Anglois favorisoit secrètement son opinion, se flatta qu'il emploieroit son crédit auprès de la Compagnie Angloise pour avancer le succès de ses intentions. Mais Corker fut rappelé vers la fin d'Avril, & le Sieur Pinder nommé pour lui succéder. La Compagnie d'Angleterre envoya dans le même tems à Jamesfort une Compagnie de Grenadiers, avec des Ouvriers pour la réparation du Fort, qui portoit encore des marques de l'expédition de M. de Genes. Brue ne manqua point d'écrire au nouveau Général pour le complimenter sur son élévation, aussi-bien qu'au Sieur Corker, pour le féliciter du bonheur qu'il avoit de quitter un climat si préjudiciable à sa santé, & d'aller jouir dans sa Patrie (51) des richesses qu'il avoit acquises en Afrique. Pinder en recevant la Lettre du Général François, lui envoya son Lieutenant, avec son Chapelain & le Capitaine du Vaisseau qui l'avoit amené pour lui rendre ses politesses. Ils s'assemblèrent plusieurs fois; & cherchant tous deux les véritables intérêts de leur Compagnie, ils formèrent enfin un plan de paix & de commerce, qu'ils entreprirent de faire approuver à Paris & à Londres. En même tems Pinder communiqua au Général François un Mémoire présenté au Parlement d'Angleterre par la Compagnie Royale d'Afrique, en lui apprenant qu'il y avoit lieu d'espérer que les soins des Ambassadeurs des deux Couronnes dans les Cours respectives produiroient bientôt une parfaite intelligence.

(51) Il avoit gagné en peu de tems treize mille cinq cents livres sterling.

BRUE.
1700.

Difficultés de
la part des An-
glois.

La Compagnie
Angloise n'avoit
un nouveau Gouverneur.

Espérances d'un
commerce.

BRUE.
1700.
Raisons qui les
font manquer.

Un Vaisseau An-
glois se présente
devant Gorée.

Arrivée des Of-
ficiers.

Il se retirent.

Jamesfort pris &
pillé.

Après beaucoup d'efforts, Brue perdit l'espérance de réussir dans ses vûes. Quoique le Gouverneur Anglois les approuvât; les Marchands particuliers, dont les intérêts étoient fort différens de ceux de la Compagnie, ne cessèrent pas de s'y opposer; & par leur crédit ou leurs libéralités, ils obtinrent du Gouvernement d'Angleterre un Vaisseau de guerre de cinquante pièces de canon pour assurer leur Commerce.

Auili-tôt que ce Vaisseau, nommé le *Rocheester*, fut arrivé dans la rivière (53) de Gambia, le Capitaine *Mayn*, qui le commandoit, écrivit à Brue que sur diverses plaintes des Sujets de l'Angleterre, qui accusoient la Compagnie Française de les troubler dans leur commerce, & d'avoir fait saisir plusieurs Bâtimens Anglois, contre les articles formels du Traité de Riswich, le Roi son Maître l'avoit envoyé pour protéger le Commerce Anglois sur cette Côte, & pour demander la restitution des Vaisseaux saisis, particulièrement celle du Brigantin le *Saint Georges*. La réponse du Général François n'étant pas venue aussi-tôt que Mayn l'attendoit, il sortit de la rivière pour aller mouiller devant Gorée, hors de la portée du canon, & dépêchant un de ses Officiers à Brue, avec le pavillon blanc, il lui fit demander si la Nation étoit en paix ou en guerre avec les Anglois. Le Député déclara aux François que le Vaisseau qui avoit mouillé dans leur Rade étoit un Vaisseau de guerre Anglois de cinquante pièces de canon; que si le Fort lui faisoit l'honneur de le saluer, les Anglois rendroient coup pour coup; mais qu'ils demandoient du moins que le Fort fit feu de deux pièces, pour leur faire connoître qu'on n'étoit pas en guerre avec eux. Brue répondit que ce n'étoit pas l'usage des Forts Royaux de saluer les premiers; mais que si les Anglois vouloient commencer, on leur rendroit coup pour coup. L'Officier Anglois n'espérant plus de faire tomber Brue dans le piège, lui demanda une réponse à la Lettre du Capitaine. Elle lui fut accordée sur le champ. Brue lui marquait qu'il lui avoit envoyé la copie d'un Arrêt du Conseil d'Etat, daté le 24 d'Avril 1700, dans lequel il trouveroit les explications qu'il demandoit, sur-tout par rapport au Vaisseau le *William-Jane*, qui malgré les représentations du Lord Manchester, Envoyé d'Angleterre à Paris, & quoiqu'il eût payé dix pour cent à la Compagnie Angloise, avoit été déclaré de bonne prise; que le Brigantin le *Saint Georges*, que Mayn réclamoit, ayant été pris sans permission & sans passeport, étoit encore plus sujet à confiscation. Il ajoutoit que toute sa passion étoit de vivre en bonne intelligence avec les Anglois, suivant les ordres du Roi son Maître & ceux de sa Compagnie, pourvu que les Anglois ne fissent rien de propre à la troubler. Après avoir reçu cette Lettre, Mayn leva l'ancre & s'éloigna de Gorée.

Les Officiers de la Compagnie Angloise furent bientôt forcés de reconnoître que les propositions de Brue étoient ce qu'ils pouvoient accepter de plus utile. La guerre ayant éclaté dans l'Europe, toute la diligence qu'ils apportèrent à mettre Jamesfort en état de se défendre, ne l'empêcha point d'être pris au commencement de 1703 par le Sieur de la Roque avec un seul Vaisseau, & l'année suivante il fut pillé par Henri Baton, Armateur de la Martinique, qui montoit un Brigantin nommé le *Fanfaron*, avec cent vingt hommes. Ainsi

(53) Il étoit arrivé le 13 de Mars 1701.

le Commerce de la Compagnie Angloise sur réduit si bas sur cette Côte, qu'elle se vit obligée de proposer à la Compagnie Françoisse un Traité de neutralité, dont les articles furent signés à Londres le 8 Juin 1705 par les Agens des deux Parlis. On nous en a conservé la substance.

I. Que les deux Compagnies ordonneront à leurs Gouverneurs & leurs Officiers dans tous leurs Etablissmens sur la Côte d'Afrique, depuis le Cap Blanc jusqu'à la riviere de *Sierra Leona*, de vivre en bonne intelligence & de s'aider réciproquement contre les Nègres ou quiconque entreprendroit de troubler leur Commerce. II. Que la Compagnie Angloise s'engage à ne pas permettre qu'aucun de ses Officiers, de ses Agens, & de ses Commandans de Vaisseaux, attaque ou chagrine, par mer ou par terre, aucun Fort, aucun Comptoir, ni aucun autre Etablissement de la Compagnie Françoisse; depuis le Cap Blanc jusqu'à la riviere de *Sierra Leona*; ni aucune Barque, Vaisseau, ou Bâtimens de la même Compagnie, exerçant le Commerce dans les rivières ou sur la Côte. III. Que la Compagnie Françoisse du Sénégal promet les mêmes égards pour la Compagnie Angloise entre le Cap Blanc & les rivières du *Sierra Leona* & de *Scherbaro* inclusivement. IV. Que si quelque Vaisseau de l'une ou l'autre Compagnie étoit pris par les Armateurs, les Pyrates, ou les Vaisseaux de guerre de la Nation opposée, cette violence qu'aucune des deux Compagnies ne peut prévenir, ne sera pas regardée comme une infraction du Traité. V. Que les deux Compagnies s'emploieront auprès de leurs Cours respectives pour obtenir que les Vaisseaux de guerre de l'une & l'autre Nation ne commettent pas d'hostilités dans les bornes qu'on a nommées. VI. Que pour l'exécution de ces articles, le Traité sera déposé entre les mains du Sieur André de la Porte à Leyden, & qu'on s'engage de part & d'autre à le signer & le ratifier aussi-tôt que la défense du Commerce sera levée par les deux Cours. VII. Qu'on promet aussi de ne rien négliger des deux côtés auprès du Ministre de chaque Nation. VIII. Que les deux Compagnies donneront ordre à leurs Gouverneurs, leurs Facteurs & leurs Agens de se rendre fidèlement les Défenseurs.

Pendant que Brue étoit au Comptoir d'Albreda, il eut deux aventures remarquables. La première fait honneur à sa continence, dans l'attaque qu'elle reçut d'une fameuse Courtisane du Pays. C'étoit une femme de distinction, fille d'un Roi, & veuve d'un Portugais. Elle n'avoit pas été moins galante pendant son mariage que depuis qu'elle étoit veuve; & ses charmes ayant fait impression sur le Roi de Barra, elle avoit fait avec lui quelques marchés fort avantageux. L'Auteur loue la beauté de sa taille & celle de son visage. Elle étoit adroite & rusée. Elle parloit en perfection les langues Françoisse, Angloise & Portugaise. Elle sçavoit même écrire dans ces trois langues. Ses richesses, la beauté de sa maison & la multitude de ses Domestiques relevoient encore l'éclat de ses qualités personnelles. Elle se nommoit la *Signora Bellinguera*. Jamais femme ne fut plus exercée dans l'art de plaire & ne connut mieux celui de ruiner les Amans. Plusieurs Européens en ont fait une expérience qui leur a coûté bien cher. Cependant l'intérêt de la Compagnie obligeoit les Facteurs d'entretenir son amitié par des présents.

Brue n'ayant pu se dispenser de lui rendre une visite, elle le reçut dans une

BRUE.

1700.

Neutralité proposée par la Compagnie Angloise.
Articles des Actes.

Deux aventures de Brue.

Courtisane d'une Courtoise du Pays.

BRUE.
1700.

Repas qu'elle
donne à Brue.

grande salle, ouverte de trois côtés, à la manière des Portugais, & fort bien ornée de fauteuils & de tapisseries. Il ne paroît pas qu'il eût dessein de rendre sa visite fort longue. Mais la Signora, qui pensoit à le mettre au nombre de ses conquêtes, le retint à dîner avec les caresses les plus flatteuses. Le repas fut servi fort proprement. D'abord il ne manquoit rien à la beauté du linge. Le premier service consistoit en fruits du Pays, tels que des citrons, des oranges, des melons, & deux ou trois sortes de bananes & de kurbaris. Il fut relevé par trois Poulets au riz, où le poivre dominoit beaucoup, & par deux Pintades défilées, & farcies. Pour rôti, c'étoient des Poulets gras, du Mouton & d'autres viandes, accompagnées de Jambons & de Langues à l'Européenne. Les liqueurs furent d'excellent vin de palmier, & du punch. La Signora ne but que de l'eau pendant le dîner, mais elle prit un peu de punch au Dessert. Elle entretenit la Compagnie avec tout l'agrément possible. Brue, ou son Editeur passé modestement sur les efforts qu'elle fit pour plaire, & se contenta de remarquer que si elle perdit ses peines, ce ne fut pas pour les avoir épargnées.

Sa parure.

Elle étoit vêtue d'une chemise d'homme, fort fine, avec des boutons d'or au col & aux poignets. Par-dessus, elle portoit un corset de satin à la Portugaise, & pour jupe une de ces belles étoffes du Cap-Verd, qui se nomment *Pagne alte*. Sa Coiffure étoit une sorte de turban de mousseline blanche brochée d'or, qui s'élevoit un peu sur le front. Elle avoit un colier de grains d'or entremêlés d'ambre & de corail, & de très-belles bagues presque à tous les doigts. Cette parure ne contribuoit pas peu à relever ses charmes naturels. Brue lui fit un fort beau présent, & se crut fort heureux d'être échappé aux pièges d'une femme si dangereuse.

Aventure d'un
Empoisonneur Nègre.

Sa seconde aventure fut avec un Imposteur Nègre, qui se donnoit pour Prophète, & qui se prétendoit inspiré du Ciel pour découvrir les secrets les plus cachés. Il se vantoit de pouvoir se rendre invisible, & faire entendre sa voix à toutes sortes de distances. Ses Disciples & ses Partisans attestoient la vérité de ses miracles, & la confirmoient par cent relations fabuleuses; de sorte que le Peuple toujours crédule & passionné pour les nouveautés, donnoit avidement dans le prestige. Ce Charlatan se disoit envoyé du Ciel pour rétablir l'ordre & la justice; prenoit le titre de *Mamayenbuk*, c'est-à-dire, de grand Justicier. Il étoit sans cesse accompagné d'une multitude armée de ses Disciples. On n'approchoit de lui qu'avec des marques extraordinaires de soumission. S'il parloit, tous les Assistans demeuroient dans un profond silence. Il auroit été dangereux de le contredire ou de révoquer en doute la vérité de sa mission. Enfin la faveur du Peuple l'avoit rendu si redoutable, que si sa prudence & sa conduite avoient répondu à son impudence, il n'auroit pas eu de peine à s'élever sur le trône. On voyoit courir de toutes parts des troupes de Nègres, pour se mettre sous sa protection; car ceux à qui il donnoit une fois le titre de ses enfans ne se croyoient plus soumis à l'oppression du Roi & des Grands. Dans la marche, il se faisoit précéder d'un petit tambour. S'il ouvroit la bouche pour prêcher ou pour parler, c'étoit avec un ton d'autorité qui faisoit trembler le Peuple, & qui dispoisoit tous ses Partisans à lui rendre une obéissance aveugle.

Brue, passant un jour près d'un bois, fut surpris d'y voir une nombreuse assemblée. S'étant avancé vers un grand arbre, qui sembloit attirer les regards de

cette

cette populace, il apperçut des habits suspendus. C'étoient ceux de l'Impôt-
 teur ; & les Negres paroilloient persuadés qu'il y étoit lui-même, quoique par
 la vertu de ses secrets il se rendit invisible. Brue, qui étoit à cheval, voulut
 s'approcher davan tage, pour examiner mieux en quoi consistoit l'artifice ; mais
 tout le Peuple s'efforça de l'arrêter par de grands cris, en le menaçant d'une
 mort certaine s'il avoit la hardiesse de roucher aux habits. Ses Laptots mêmes,
 le voyant sourd aux prières & aux menaces, se mirent à pleurer, comme s'ils
 eussent déjà perdu leur maître. Cependant il arriva au pied de l'arbre, &
 frappant les habits d'une canne qu'il avoit à la main, il fit voir à l'assemblée
 qu'il n'y avoit rien d'extraordinaire. Le Prophète apprenant cette insulte dé-
 clara qu'il avoit pardonné au Général François, parce qu'il se feroit de l'af-
 fection pour lui, & qu'il sçavoir qu'un jour il devoit se convertir. Après cet
 incident, Brue eut la curiosité de le voir. Quelques présens qu'il lui envoya le
 déterminèrent à se rendre au Comproir, mais suivi d'un grand cortège. Sa ro-
 be d'écorce d'arbre étoit si longue qu'elle traînoit à terre, quoiqu'il s'en en-
 veloppât la tête pour se cacher la moitié du visage, & qu'il eût aussi les mains
 couvertes de ses grandes manches. Brue lui fit faire diverses questions par ses
 Interprètes. Mais il ne fit aucune réponse. De tems en tems il se mettoit à
 danser au son de son tambour. La couleur de sa peau étoit fort noire, & son
 âge paroissoit d'environ trente ans.

BRUE.
1700.

Brue détruit ses
prestiges.

Il reçoit une vi-
sité au Comproir.

CHAPITRE VIII.

Voyage du Sieur Brue, d'Albreda à Kachao.

Pendant le séjour que Brue fit au Comproir d'Albreda, il forma le des-
 sein de quitter les bords de la rivière pour s'avancer par terre jusqu'à
 Kachao (54) ; moins dans la vue de satisfaire sa curiosité, que dans la résolu-
 tion d'y établir un nouveau commerce, & d'examiner par ses propres yeux ce
 qu'il avoit à se promettre du Pays, sans se fier aux Officiers subalternes, qui
 ont toujours beaucoup d'inclination à cacher une partie de la vérité à leurs Supé-
 rieurs.

Défiance néces-
saire à l'égard des
Subalternes.

Il partit d'Albreda, sans autre suite que deux Facteurs, son Chirurgien, ses
 Domestiques, & un petit nombre de Laptots, pour le transport de son bagage
 & de quelques marchandises dont il vouloir faire des présens sur la route. En
 traversant la Rivière de Gamba, il rendit une visite au Gouverneur Anglois
 de Jamesfort, qui le reçut fort civilement, & qui lui donna pour guide un
 de ses Officiers, fort versé dans la connoissance du Pays, & des différentes lan-
 gues des Negres.

Départ du Gé-
néral.

De Jamesfort, il entra dans la Rivière de Vintain, ou Bintam, qui se jette
 dans la Gamba du côté du Sud, une lieue au-dessus du Fort Anglois. Les Eu-
 ropéens l'ont nommée la Rivière de *Saint-Grigou*. L'entrée en est facile & le
 Canal profond. Ses rives offrent, sur la droite, des collines chargées de grands

(54) Les François prononcent *Kachao*. Les Portugais écrivent *Chachao*. Les Anglois écri-
 vent *Kachewu*, & prononcent *Kachiu*.

BRUE.

1700.

Situation de la
Ville de Vintam
ou Buntam.

Portugais qui
s'y sont établis.

Viste que Brue
rend à Madame
Agis.

Effet barbare
de la jalousie.

Bois; & sur la gauche, de vaines plaintes, ou des prairies qui s'étendent à perte de vue. La Ville du même nom est située sur la rive droite, au pied d'une colline, & convertie d'arbres qui garantissent les maisons de l'ardeur du Soleil. Brue prit son logement au Comptoir Anglois.

Il trouva dans cette Ville quantité de Portugais, qui s'y sont fait des établissements, & qui ont une plus belle Eglise qu'à Jilfray. Leurs Chefs se rendirent auprès du Général François en habits de cérémonie; c'est-à-dire, vêtus de longues robes noires, avec l'épée au côté, le poignard à la ceinture, de grands chapelets à la main gauche, qui pendoient sur le pommeau de leurs épées, des chapeaux plats comme ceux des Quakers, & de longues moustaches. Ils furent un compliment fort grave, qui fut suivi de présens & d'offres de service. L'Alcade, ou le Chef Nègre de la Ville, vint faire aussi sa cour au Général, qui le renvoya fort satisfait avec quelques flacons d'eau-de-vie. Le soir, Brue rendit visite à ceux de qui il l'avait reçue, & crut en devoir une aussi à la femme d'un Capitaine Anglois, nommé Agis. C'étoit une Mulâtre, qui n'avait pas encore trente ans, grande, bien faite, & d'une figure agréable, mais sans beauté. Elle avait épousé en premières noces un Portugais, qui l'avait laissée veuve dans une grande jeunesse, avec un bien assez considérable. Aussi sa maison & le nombre de ses domestiques répondoient-ils à sa fortune. Brue la trouva sous son portique, assise sur une natte, avec trois servantes Nègres qui faisoient du coton autour d'elle. Aussi-tôt qu'elle eut aperçu la Compagnie du Général, elle se fit apporter un pagne pour se couvrir. Ses fileuses se retirèrent. Il ne resta qu'une de ses filles, & deux Esclaves Nègres qui se tinrent debout derrière sa chaise; car elle en prit une, après en avoir fait donner à toute la Compagnie. Elle parloit fort bien les Langues Portugaise & Angloise, mais elle ne sçavoit le François que pour l'entendre.

Après les premiers complimens, une de ses Esclaves, jeune & fort jolie, mais vêtue avec peu de modestie, présenta au Général du kola dans un bassin d'étain. C'est un fruit fort estimé des Portugais. Il est amer, & jaunit les dents & la salive. La même Esclave lui offrit ensuite, dans une coupe de terre de Portugal, de l'eau fraîche, qu'il ne trouva pas meilleure après avoir mangé du kola, quoique les Portugais en aient cette opinion. Madame Agis fit voir au Gouverneur deux petits canons de cuivre, qui avoient appartenu à son premier Mari. Brue promit de les acheter. Elle l'invita à dîner le jour suivant. Comme il lui reconnut l'esprit adroit, & qu'il avait appris qu'elle étoit fort bien à la Cour de l'Empereur de Foigny ou Fonia, il accepta volontiers son invitation. Le Capitaine Agis étoit alors à Barakonda. Quelques mois après, ayant trouvé à son retour que sa femme étoit accouchée d'un petit Nègre, & la soupçonnant de l'avoir eu de l'Alcade, avec lequel il prétendoit avoir découvert qu'elle étoit en commerce de galanterie; il poussa la rage jusqu'à écraser l'enfant dans un mortier, & le jeter ensuite aux chiens. Sa femme, épouvantée de cette barbarie, prit pendant quelque tems le parti de se cacher; mais ils se réconcilièrent enfin, & recommencèrent à vivre ensemble.

Vers le soir Brue fit une promenade autour de la Ville, pour observer les bords de la rivière, & le grand nombre de ruisseaux qui s'y jettent. Il y vit une si prodigieuse quantité d'Abeilles, qu'il ne fut pas surpris que le Pays produisît tant de cire. Les Habitans de cette Contrée sont distingués par le nom de

Flups ou *Floupes*. Ils ont une langue, ou plutôt un dialecte qui leur est propre. Leur Religion n'a pas d'objet fixe; ou s'ils ont quelques divinités, ils ne leur rendent que des adorations arbitraires. Ceux qui habitent l'intérieur des terres sont farouches, & souvent cruels pour les autres Nègres qui paissent dans leur Pays, à moins qu'ils ne soient à la suite de quelque Européen. A Bintam, & dans les lieux voisins, ils ont le naturel beaucoup plus doux. Ils aiment les Etrangers, ils sont de bonne foi dans le commerce; mais comme ils ne sont pas capables de tromper, ils n'aiment pas non plus qu'on abuse de leur simplicité. Brue passa quatre jours à Bintam, pour y jeter les fondemens d'un Comptoir, qui reçut bientôt sa perfection. Elle ne fut d'abord retardée que par l'absence de l'Empereur, qui étoit allé secourir le Roi de Komba contre ses Sujets rebelles.

Le Général François quitta Bintam pour se rendre à *Sereja*. La distance n'étant que de sept lieues, il étoit à peine six heures lorsqu'il y arriva; mais les Crépuscules sont si courts dans ces Régions Equinoxiales, que la nuit le surprit tout d'un coup. Il fut reçu dans cette Ville avec de grands honneurs, par l'Alcade Nègre, par les Portugais, & par les Facteurs des Comptoirs Anglois & François. Le lendemain, il se rendit au Palais du Roi, qui n'est qu'à une demie-lieue de la Ville. Ce ne fut pas sans difficulté qu'il se procura des Chevaux pour son cortège. Ils sont non-seulement rares dans le Pays, mais petits & fort mal faits. La plus grande partie du commerce s'y fait par eau.

Les cabanes du Roi sont en assez grand nombre pour former un petit Village. Brue trouva ce Monarque sur le seuil de sa porte. C'étoit un petit homme, d'une figure assez agréable, les yeux vifs, la bouche riante, & les dents fort blanches. Son habillement n'étoit pas différent de celui des Nègres; excepté qu'il portoit sur la tête un chapeau à la Portugaise, & qu'il tenoit à la main une longue épée Espagnole, sur laquelle il s'appuyoit. Après les premiers complimens, il conduisit le Général François dans la salle, & s'assit avec lui sur des sièges de bois. La conversation dura jusqu'à l'heure du diner. Le Roi fit passer ses hôtes dans une seconde chambre, où l'on avoit déjà servi. Il s'allia avec ses femmes, mais en laissant une place entre la Reine & lui, qui fut remplie par le Général. Il ne parut que des femmes, pour servir à table. Le diner consista dans une grande fricassée de Poullets & quelques plats de riz, de kuskus, & de biscuit. On prodigua le vin de palmier; & Brue ayant fait apporter de l'eau-de-vie, du vin de l'Europe & des confitures; le repas fut poussé jusqu'au soir avec de grands témoignages d'une satisfaction mutuelle. Le Général fit divers présens au Roi & à la Reine. Mais ceux qu'il fit au Roi lui furent si agréables, que ce Prince avoua qu'il n'avoit jamais rien vu de si magnifique. Il étoit passionné pour les armes à feu, & l'adresse ne lui manquoit pas pour s'en servir. Ses Sujets ne sont pas moins belliqueux. De bons Officiers en feroient d'excellentes Troupes; & les Anglois l'ont reconnu par plus d'une expérience. Quelques mois avant l'arrivée du Général Brue, sur quelques Sujets de plainte qui regardoient les droits & les présens, ils envoyèrent une Chaloupe bien armée jusqu'à *Sereja*. Le Roi qui avoit mis ses gens en embuscade, derrière quelques arbres, sur le bord de la rivière, reçut ses Ennemis avec un feu si vif, que pendant deux heures ils n'osèrent paroître sur le pont; & vraisemblablement il auroit abîmé la Chaloupe, si le reflux de la marée n'étoit arrivé

Z z z ij

BRUE.
1700.Caractère des
Habitans du
pays.Etablissement
d'un Comptoir
Français.Brue se rend à
Sereja.Il fit si come
au Roi qu'il
allait à diner.Bravoure de ce
Prince & de ses
Sujets.

BRUE.
1700.

Sa-esse de leurs
femmes.

Espagnol ma-
rie à la fille du
Roi.

Conversion se-
crette de ce Mo-
naque.

Juifs Portugais
et chassés en Afri-
que.

Brue continue
son voyage et ar-
rive à Paska.

Liqueur nom-
mée Farob.

à propos pour tirer les Anglois d'embarras. Bientôt la paix fut conclue à l'avantage du Roi, qui fut bien payé de la poudre & des balles qu'il avoit employées à se défendre. Outre quantité de Portugais qui vivent dans ses Etats, & qui lui payent un tribut annuel, ses Sujets sont composés de deux Nations Negres, les *Bagnons* (55) & les *Flups*. Les premiers habitent la rive Sud de la Riviere de Gamba, & forment une Nation civilisée, brave & industrieuse. Leurs femmes paroissent entièrement livrées à l'économie domestique, & au soin de leurs familles, avec une application qui n'est pas ordinaire aux Negres. On rapporte que pour éviter la médifance & l'inutilité des discours, elles se remplissent la bouche d'eau pendant qu'elles sont au travail. Le Roi fait sa résidence au Nord (56) de Kafamanfa. Il est idolâtre, lui & tous ses Sujets (57), & par conséquent plus facile à convertir que les Mahométans. C'étoit du moins l'opinion de Dom *Juan Felipe*, Gentilhomme Espagnol établi depuis long-tems dans le Pays, & si agréable au Roi, que ce Prince lui avoit donné en mariage une de ses filles, qui ne manquoit ni de jeunesse, ni d'agrémens.

Dom Juan assura le Général qu'il avoit converti sa femme, & que le Roi son Beau-pere avoit embrassé secrètement le Christianisme. Il racontoit même que le ciel avoit confirmé cette conversion par un miracle. Un jour que le Roi étoit tombé dans un précipice, par un faux pas que son Cheval avoit fait sous lui, il ne fit que prononcer avec confiance, Seigneur Jesus, ayez pitié de moi; & par la vertu de cette prière il se retrouva dans son chemin, à l'étonnement extrême des témoins de sa chute; & sans sçavoir lui-même comment cette merveille étoit arrivée. D. Juan avoit offert aux Portugais du Pays de partager les frais d'une Mission. Ils avoient refusé d'entrer dans une si pieuse intention; ce qui lui faisoit croire que c'étoit autant de Juifs déguisés, que la crainte de l'Inquisition avoit chassés du Portugal. Quoiqu'ils portent de grands chapelets, il est certain, ajoute l'Auteur, qu'ils ne mènent pas une vie fort chrétienne.

Pour remercier le Général de ses présens, le Roi donna ordre à l'Alcade de *Jereja* de lui fournir des Chevaux, & lui prêter trois des siens. Après s'être arrêté six jours, Brue partit accompagné de seize personnes bien armées, de cinq Chevaux de bagage, & de deux Chevaux de main. Le premier jour, sa marche fut de dix lieues. Il arriva le soir à *Paska*, grand Village de Negres Bagnons, dont l'Alcade le reçut fort civilement. On avoit préparé, par l'ordre du Roi, trois grandes maisons pour le loger avec son cortège, & du fourrage pour ses Chevaux. Il trouva un Bœuf & un Mouton tués pour son souper, un quartier de Cheval marin, de la volaille, du Poisson, du kuskus & du miel; enfin plus qu'il n'auroit fallu pour traiter cinquante personnes. Outre de l'eau excellente & du vin de palmier, on lui servit une liqueur (58) qui se nomme *Farob*, & qui a quelque ressemblance avec la bière. Elle se fait avec certains fruits, dont les noms seront rapportés dans l'article des productions naturelles du Pays. On en met plus ou moins, à proportion de la force qu'on veut

(55) Autrement *Bannens* ou *Baneays*. Moore écrit *Banyans* dans son Voyage d'Afrique, p. 40.

(56) A douze ou treize lieues de la mer, dit l'Auteur anonyme de la Relation qui est à la fin de la Maîne, p. 125.

(57) Le même Auteur dit qu'ils adorent les Bois & les Forêts, parce que ces lieux sont remplis de Voleurs, & qu'ils les craignent beaucoup.

(58) Labar, Vol. I. p. 20. & suiv.

donner à la liqueur. Après l'avoir fait bouillir, on la passe au clair dans de grands vaisseaux de terre, où la fermentation lui fait jeter une sorte d'écume ou de lie. Elle a l'odeur & le goût du pain de gingembre. Brue la trouva beaucoup plus agréable que le vin de latanier, dont les Seretes font usage; mais elle enyvte facilement.

Il avoit été surpris, dans sa marche, de voir le Pays si bien cultivé que rien n'y paroïssoit en friche. Les cantons bas étoient divisés par de petits canaux, & semés de riz. Au long de chaque canal, l'art des Habitans avoit élevé des bordures de terre pour arrêter l'eau. Les lieux élevés produisoient du millet, du maïs & des pois de différentes especes, particulièrement une espece noire qui s'appelle *Pois negre*, & qui fait d'excellentes soupes. Les melons d'eau de ce Canton sont d'une bonté parfaite. Il s'en trouve qui pèsent jusqu'à soixante livres. Leur graine est couleur d'écarlate, & le jus en est extrêmement doux & rafraîchissant. Le Bœuf du Pays est excellent, mais le Mouton est si gras qu'il sent le suif. La Volaille & toutes les nécessités de la vie y sont en abondance.

Entre Jereja & Paska, Brue rencontra une Caravane de Negres & de Negresses, qui attendoient son arrivée pour se garantir, par sa protection, de l'insulte des Flups, qui ne manquent guères de piller les Passans. Leurs Cabanes sont fortifiées par un enclos de palissades, de sept ou huit pieds de hauteur, qui a plusieurs entrées dans différens endroits du cercle. Les Cabanes sont au centre, fort bien couvertes de feuilles de palmier. Celle où le Général fut logé avoit environ vingt pieds de largeur. Elle étoit composée de six chambres. Le Propriétaire lui dit que l'usage des enclos leur venoit également de la nécessité de se défendre contre les bêtes farouches & contre leurs Ennemis. Dix hommes y feroient la garde de cent. Près d'un de ces enclos, Brue rencontra un *Guiriot*, c'est-à-dire, un Poëte-Musicien du Pays, avec un bonnet de la forme d'une tête de Bœuf, couvert de certains grains jaunes (59), & défendu par deux grandes cornes. Cet Histrion s'approcha du Général, lorsqu'il l'eut reconnu pour le Chef de la Troupe. Il se mit à genoux devant lui, à trois pas de distance, en le regardant d'un œil fixe. Ensuite se levant de même, il se retira sans avoir prononcé une parole.

Les Chauves-souris du Pays sont de la grosseur de nos Pigeons, avec de longues ailes pointues, qui leur servent à s'attacher aux arbres, où elles se tiennent suspendues, en formant ensemble des especes de gros pectorons. Les Negres en mangent la chair, après les avoir écorchées, parce qu'ils croient que le petit duvet brun dont elles ont la peau couverte est un poison. C'est le seul de tous les Volatiles connus, à qui la nature ait donné du lait pour la nourriture de ses petits.

Brue ayant remarqué, en chemin, des pyramides de terre dans plusieurs endroits, les avoit prises d'abord pour des tombeaux. Mais l'Alcade, qui lui servoit de Guide, l'assura que c'étoit la retraite des Fourmis, & l'en convainquit aussi-tôt en ouvrant un de ces terriers, dont le dehors étoit uni & cimenté, comme s'il eût été l'ouvrage d'un Maçon. Ces Fourmis sont blanches, de la grosseur d'un grain d'orge, & fort agiles. Leurs demeures n'ont

Brue.
1700.

Fertilité du pays

Cabanes des
Habitans.

Poëte musicien
Negre.

Chauves-souris
monstrueuses.

Reverses singulieres des fourmis.

(59) C'est la parure de ceux qui sont nouvellement circoncis.

Z z z iij

BRUE.
1700.

qu'une seule ouverture, vers le tiers de leur hauteur, d'où elles descendent sous terre par une sorte d'escalier circulaire. Brue fit jeter, près d'un de ces terriers, une poignée de riz, quoiqu'il ne parût aucune fourmi hors du trou. Mais dans l'instant il en sortit une légion, qui transporterent ce trésor dans leur magasin, sans en laisser le moindre reste, & qui rentrèrent dans leur azile lorsqu'elles n'en trouverent plus. Ces espèces de ruches sont si fortes qu'il n'est pas facile de les ouvrir.

Le Roi de Jereja entretient à Paska une Garnison de cent Mousquetaires Nègres, pour contenir les Flups sauvages dans la soumission, & lever le tribut auquel ils sont assujettis. La Ville, dont le nom signifie en langage Nègre, *Arbre* ou *Pavillon du Roi*, contient environ trois cents Habitans. Ses fortifications consistent en six rangs de palissades. Brue y passa un jour & deux nuits, pour se donner le tems de renvoyer les Chevaux qu'il avoit amenés de Jereja, & pour s'en procurer d'autres. Il employa cet intervalle à visiter le Canton, qu'il trouva rempli de Nègres occupés de l'agriculture, & les bords de la Rivière, qui sans être fort large ni profonde, nourrit un grand nombre de Crocodiles. Avec beaucoup de peine, il trouva des Chevaux, pour lui & pour les Blancs de son train; & deux Canots, conduits par des Nègres, servirent au transport de son bagage. Mais l'après-midi du troisième jour étoit arrivé avant qu'il fût en état de partir.

Belle maison
d'un Espagnol,

Il s'arrêta la nuit suivante dans la maison d'un Espagnol, à une lieue de Paska, & située sur la même rivière. Elle étoit commode, défendue par une quadruple palissade, dont la plus intérieure étoit flanquée de terre, & munie de huit pièces de canon. Le Maître se nommoit *Don Juan Maldonado*, natif de l'Isle de Cube, & si respecté des Nègres, qu'il n'en falloit pas un qui ne vint lui faire son compliment. Il ne manquoit jamais de reconnoître cette civilisation par quelque petit présent, ne fut-ce qu'une aiguillée de fil de la couleur que ces Peuples aiment le plus, & dont ils ornent le collet & les manches de leurs chemises. Le Pays, autour de sa maison, présentoit une fort belle perspective. Les terres qui étoient sans culture consistoient en vastes prairies, entremêlées de petits bois de palmiers & de (60) *polons*. Dom Juan n'étoit pas marié, mais il profitoit de l'usage du Pays, qui permet d'avoir autant de femmes qu'on le desire. Brue admira ici l'adresse d'un Nègre, qui tenoit son arc & ses flèches d'une main, tandis que de l'autre il conduisoit un Canot. S'il appercevoit un poisson, il étoit sûr de le percer; & sur le champ il retiroit la flèche avec sa proie. Entre les arbres, qui bordent les deux rives, Brue trouva des Oiseaux de la grosseur des *Trufches*, dont la chair est fort grasse & de très-bon goût. Leur cri consiste à répéter les deux syllabes *ha, ha*, aussi distinctement que la voix humaine.

Il voit plu-
sieurs femmes
sans être marié.

Oiseaux à voix
humaine.

En quittant cet agréable Canton, Brue voyagea, pendant deux jours, dans un Pays qui n'est habité que par des Flups. C'est une espèce de Nègres indépendans, qui se sont établis entre la rivière de Gambia & celle de Kachao. Ceux qui ont été subjugués par le Roi de Jereja & les Portugais, sont assez civilisés; mais les autres, qui habitent les bords de la rivière de Kafamanfa, forment

(60) C'est l'arbre qui s'appelle *Fromage* en Amérique, & que du Terre, dans son Histoire des Antilles. nomme *Fromage de Hollande*. On en donnera la description.

une Nation sauvage & barbare (61) qui ménage peu les Etrangers, comme l'expérience l'a fait connoître aux Anglois & aux François. Ils ont peu de commerce avec les Blancs, & ne vivent pas mieux avec leurs voisins, contre lesquels ils ont perpétuellement la guerre. Les Negres des autres Nations n'auroient pas la hardiëe de traverser le Pays des Flups, s'ils ne trouvoient l'occasion des Voyageurs Européens, qui n'y passent pas même sans se mettre en état de ne craindre aucune insulte. A cette peinture que Brue fait d'un Peuple si farouche, on peut joindre ici le témoignage de deux autres Ecrivains. Le premier est un Voyageur anonyme, qui a publié de curieuses remarques sur cette Côte, à la fin du voyage de le Maire en 1682. Il observe que les Flups (62) possèdent, jusqu'à six lieues dans les terres, tout l'espace qui est depuis la pointe Sud de l'embouchure de la Gambra jusqu'au Village de Bulol, à l'entrée de la riviere de San Domingo. Ceux, dit-il, qui habitent l'embouchure de la riviere de Zamenée, qui est la même que celle de Kafamanfa, sont si sauvages, qu'aucune Nation n'entretient de commerce avec eux. Chacun d'eux a sa divinité, qui est l'ouvrage de son imagination. L'un adore des cornes de Taureau, l'autre une bête, ou un arbre, & leurs sacrifices se font avec autant de bizarrerie. Leur habillement ressemble à celui des Negres du Cap-Verd & des Habitans de la Gambra; c'est-à-dire, qu'il consiste dans une piece d'étoffe de coton, rayé suivant la coutume du Pays, pour cacher uniquement leur nudité à la ceinture. Ils n'ont pas de succession établie pour les Rois. C'est le plus puissant qui se met en possession de l'autorité souveraine. Ils cultivent assez bien leurs terres, pour y semer du riz & du miller. Leurs richesses sont de grands troupeaux de Vaches & de Chevres. Leurs Villages sont bien peuplés, & ne sont éloignés que d'un quart de lieue l'un de l'autre.

Les Flups qui habitent le côté du Sud de la riviere, sont d'une cruauté barbare. Ils n'accordent point de quartier aux Blancs qui tombent entre leurs mains, & l'on raconte même qu'ils en mangent la (63) chair. Cette Côte est mieux peuplée que celle de la Gambra. On ne compte que deux lieues d'un Village à l'autre; & le plus proche de la mer n'en est qu'à un quart de lieue.

J'ai promis le témoignage de deux Ecrivains. Le second est (64) un Voyageur Anglois, (65) qui parlant des Flups, Habitans naturels du Sud de la Gambra, les représente comme un Peuple tout-à-fait sauvage, mortel ennemi des Mandingos. Leur Contrée, dit-il, est d'une grande étendue, & leurs Villes sont fortifiées de pieux flanqués de terre. Quoiqu'ils vivent dans l'indépendance & qu'ils n'aient pas de Rois, l'union est si bien établie parmi eux, que les Mandingos, en quelque nombre qu'ils soient, n'ont jamais pu les subjuguier. Leur caractère les rend également capables & d'oublier les bienfaits & de ne jamais pardonner les injures. Le même Auteur ajoute qu'en 1731, une Chaloupe envoyée pour le Commerce à Kachao, par le Gouverneur de Jamesfort, ayant échoué malheureusement à vingt lieues dans la Gambra, fut attaquée par ces

(61) Les Portugais les appellent *Bravos*.

(62) Il les appelle *Fluppes*.

(63) C'est une opinion qui a peu de fondement en Afrique, & dont on ne laisse pas d'être frappé de part & d'autre. Certains Negres croient que les Blancs sont capables de les manger, comme les Blancs craignent de l'être

par les Negres.

(64) Voyage de le Maire aux Isles Canaries, p. 124. & suiv. Barbot, Description de la Guinée, p. 82. Mais il est clair que Barbot a copié le Maire & plusieurs autres.

(65) C'est Moore, dans son Voyage d'Afrique, p. 36. Il écrit *Floopt*.

Brue.
1700.

Nation des
Flups ou Fluppes
peu-

Singularités de
son caractère.

BRUE.
1700.

cruels ennemis de l'humanité. L'Equipage, qui étoit composé de cinq Blancs & de sept Esclaves, se battit avec un courage extrême & tua un grand nombre de Flups. Mais la Chaloupe & tout ce qui lui restoit de défenseurs, auroient été la proie de ces Barbares, si le reflux de la marée ne les eût délivrés d'un si grand danger. En arrivant à Jamesfort, le Gouverneur Anglois leur fit présenter à chacun d'un habit neuf, pour récompenser leur valeur. Ce trait confirme ce qu'on a déjà rapporté d'après Brue; si ce n'est pas le même événement, avec quelque alteration dans les circonstances.

Admirations des
Femmes pour
Brue.

En traversant ce dangereux Pays, les François eurent à passer deux petites rivières, qui tombent dans celle de Paska. Ils s'arrêtèrent deux nuits dans les cabanes de quelques Bagnons, qui se trouvent mêlés avec les Flups. Les femmes du Pays, n'ayant jamais vu d'hommes blancs, s'assembloient en foule autour du Général, pour admirer sa couleur, ses habits, ses armes, & sur-tout ses cheveux, qu'ils ne pouvoient croire naturels, parce qu'ils étoient fort longs. Il arriva le troisième jour à *James*, (66) à quatorze lieues de Paska. *James* est l'endroit du Pays qui produit le plus de cire. Il s'y tient deux fois la semaine un marché pour le Commerce. Les Portugais, qui l'achètent sans préparation, la purifient & la font transporter à Kachao. On trouve ici moins de férocité à la Nation des Flups. Elle forme une espèce de République, sous le Gouvernement de ses Anciens. Les terres y sont bien cultivées; & les Portugais qui s'y sont établis ont des maisons fort agréables. Mais ils y sont infestés par les *Mosquitos* (*). Ce fut de-là que Brue renvoya ses Chevaux & qu'il prit des Canots pour le conduire jusqu'à Kachao.

Rivière de Kas
samanfa.

Une lieue au-dessous de *James* il entra dans la rivière de *Kasamanfa*, deux lieues au-dessus d'un Fort Portugais qui est sur la rive droite de cette rivière, en la remonrant, c'est-à-dire au Sud. La *Kasamanfa* va porter ses eaux dans la mer, au Nord de Rio San Domingo. Elle est assez large & assez profonde pour recevoir de gros Vaisseaux; mais la barre est si dangereuse à son embouchure, qu'il n'y peut entrer que des Canots, des Chaloupes & d'autres petits Bâtimens, qui n'y sont pas même exempts de dangers. Le Pays est divisé par plusieurs rivières, ou plutôt par des torrens sortis d'un grand lac qui se forme dans la saison des pluies, & qui se séchant ensuite, comme les torrens, ne compose plus qu'un marais. Brue passa par le Fort Portugais. Il consiste en deux demi-bastions, qui sont face à la rivière, & deux bastions du côté de la terre, munés de quelques pièces d'artillerie. Une lieue plus loin, il trouva le Village de Bayto, où les Portugais ont une redoute ou un magasin palissadé, avec quinze petits canons. La Garnison est de quinze hommes, en y comprenant deux Officiers qui la commandent; mais il étoit aisé de juger, à la pâleur de leur visage & à l'enflure de leur ventre, que la situation de la Place est fort mal saine. Le Commandant reçut les François avec beaucoup de civilité, & les pressa de s'arrêter; mais Brue aimait mieux s'avancer vers un Village de Nègres Bagnons, situé sur un ruisseau qui passe par *Ghinghin*, & qui se jette dans la rivière de Kachao. Cependant il se repenit d'avoir re-

Fort Portugais
& la Garnison.

(66) Autrement *Jam* ou *Tam*. L'Auteur anonyme, qui est à la fin de la Maire appelle ce lieu *Jam*, & le place à sept ou huit lieues de l'embouchure de Rio San-Domingo. Il dit que

les Portugais y ramassent beaucoup de cire, qu'ils envoient à Kachao & sur la Gambia.

(*) Espèce de Mouches, que les Marolots François appellent *Maringuins*.

suiv



1. Nègre qui -
ratisse la racine
de Manioc.
2. Nègre qui la
cise.
3. Nègre qui la
râsse.
4. Procès pour
la farine en
Saxe.
5. Nègre qui fuit
suer la Pâte.

Nègres de Kachao et de Bisao qui préparent le Manioc. n°. XIII



THE LAND OF THE LIVING DEAD

fusé les offres de l'Officier Portugais, car à peine eût-il fait cinq cens pas qu'il se vit engagé dans des marais fort humides, & percé jusqu'à la peau par une pluie qui le força d'entrer dans quelques cabanes de Negres, & d'y passer une fort mauvaise nuit. Le jour suivant il gagna un Village où le Roi des Bagnons fait sa résidence. Quoique ce Prince fut absent, ses Officiers fournirent au Général François autant de Chevaux & d'Anes qu'il en avoit besoin. Avec ce secours il arriva le même soir à Ghinghin, qui n'est qu'à cinq lieues de Baytô (67).

Le Village ou la Ville de Ghinghin est situé à la source d'un ruisseau qui sort de la riviere de Kafamansa, & qui tombe dans celle de San Domingo trois lieues au-dessus de Kachao, dont Ghinghin (68) n'est qu'à cinq lieues. C'est un lieu bien peuplé, moitié de Bagnons, moitié de Portugais qui s'y sont établis, & qui sont cultivier leurs plantations par les Gromettes, Esclaves Negres, qu'on employe au commerce de la cire. Le pays est agréable. Il porte des fruits en abondance; & de toutes parts on y voit des Abeilles. Les Singes y sont en si grand nombre qu'ils y causent beaucoup de défordre; mais ils n'osent attaquer les ruches. La riviere de Ghinghin est divisée en deux bras par une Isle longue & étroite, au-dessous de laquelle ils se réunissent pour entrer dans la Kafamansa. Les Flups rendent le plus grand de ces deux Canaux fort dangereux. Un Capitaine François qui s'y étoit engagé dans une Chaloupe bien armée, avec vingt cinq hommes, pour retourner à Ghinghin par cette voie, découvrit une embuscade de cent Flups qui l'attendoient au passage. Avec toute la diligence qu'il fit pour avancer, il ne put éviter d'être poursuivi par ces Barbates, les uns à la nage, d'autres dans leurs Canots. Ils attaquèrent la Chaloupe avec une extrême furie, & les François ne se virent libres qu'après les avoir tués presque tous à coups de fusil.

Ces deux bras de la riviere sont bordés d'une espece singuliere de citronniers, dont le fruit est tout-à-fait rond & la peau aussi fine que du parchemin. Il est rempli de jus, mais il ne porte aucune sorte de pepin ou de semence. Une lieue au-dessous de l'endroit où les deux bras réunis se jettent dans la riviere de San Domingo, on trouve la Ville de Cachao.

Brue s'étoit attendu de trouver, à Ghinghin, une Pinace dont il s'étoit fait précéder; & n'en apprenant aucune nouvelle il envoya, dans un Canot, un de ses Facteurs avec un Interpreté, pour se procurer des informations. Ils rencontrèrent un Vaisseau Anglois, arrivé nouvellement de Lisbonne, & chargé de fruits & de vins, dont le Capitaine envoya aussi-tôt sa Chaloupe au Général, pour le délivrer d'inquiétude. En effet dans la joie qu'il eut d'apprendre que sa Pinace étoit à l'ancre près de Kachao, il se rendit immédiatement sur le Vaisseau Anglois, où il fut reçu avec toute la distinction due à son caractère. Il y passa même la nuit. Le lendemain on lui fit voir un essain d'Abeilles qui s'étoient établis à bord & qui y faisoient leur travail.

Le Capitaine Anglois conduisit Brue à Kachao. Ils rencontrèrent la Pinace Française, qui attendoit les ordres de son Général; & le soir du même jour ils arriverent à la Ville, où Brue prit son logement chez Dom Manuel Perere, Officier Portugais. Le jour suivant il envoya complimenter le Gouverneur par un de ses Officiers, & dans le cours de l'après-midi il reçut sa visite. Ce

Brue.
1700.

Ghinghin & sa situation.

Grand commerce de cire.

Furie des Flups

Bruerrencontré un Vaisseau Anglois.

Abeilles qui s'y trouvent.

Arrivée des Français à Kachao.

(67) Labar, Vol. V. p. 42.

(68) Dans l'Appendix au Voyage de la Mal-
Tome II.

re, ce lieu est nommé *Guanghin*. Mais chacun se fait là-dessus des règles arbitraires.

BRUZE.
1700.

Description de
cette Ville.

Gentilhomme Portugais, qui se nommoit Dom Antonio de Barros, étoit né à Madere. Il offrit sa maison au Général, & lui fit porter quantité de rafraichissemens. Après avoir passé quelques jours à Kachao, Brue monta sur la Pinace, qu'il avoit fait partir avant lui dans ce dessein, & retourna directement dans la rivière de Gambra.

Kachao est une Ville & une Colonie Portugaise, située sur la rive Sud de Rio San Domingo, à vingt lieues de son embouchure. C'est le principal Etablissement que les Portugais aient dans ce Pays, quoique les Habitans, qui sont distingués par le nom de Negres *Papels*, leur portent une haine mortelle. Aussi n'ont-ils rien négligé pour se fortifier du côté de la terre. Ils y ont un rempart bien palissadé, avec une bonne artillerie. La Ville consiste en deux longues rues, traversées de plusieurs autres. Elle est environnée de marais, avec quelques petits cantons de terre labourable, où l'on recueille un peu de maïs & de riz, mais en si petite quantité qu'il ne peut fournir à l'entretien des Habitans (69). Comme il ne se trouve aux environs ni fermes, ni prairies, les Bœufs & les Vaches y sont aussi chers que rares. On y voit quelques Chèvres, mais sans Porcs & sans Moutons.

Les maisons de la Ville sont de terre glaise, blanchies dedans & dehors. Elles sont fort grandes, mais leur hauteur n'est que d'un étage. Pendant la saison des pluies, elles sont couvertes de feuilles de laraniers; mais dans les tems secs, on ne les couvre que d'une simple toile, qui suffit pour les garantir du Soleil & de la rosée. Le climat est sujet à des rosées fort abondantes, sur tout près d'un si grande rivière & dans un Canton si marécageux. Il y a dans la Ville une Eglise Paroissiale & un Couvent de Capucins. La Paroisse est desservie par un Curé & deux Prêtres, d'une ignorance égale à leur pauvreté. En 1700, le Couvent des Capucins n'en contenoit que deux, qui étoient entretenus par le Roi de Portugal. Ils sont fournis à l'Evêque de Saint Jago.

La Garnison &
les Fortifications.

La Garnison est composée de trente hommes, sous un Capitaine-Major, qui prend le titre de Gouverneur, & qui a sous lui un Lieutenant, un *Alferes* ou un Enseigne, & un Aide-Major. Dom Antonio de Barros occupoit (70) ce poste depuis long-tems. L'usage est de changer la Garnison tous les trois ans, terme qu'elle attend toujours avec impatience; car elle est si mal payée que la plupart des Soldats ne sont pas scrupule de voler pendant la nuit. Pour Officiers civils, le Roi (71) de Portugal a dans Kachao un Intendant, qui se nomme *Sindiquante*, un Receveur des droits, un Notaire & quelques Commis. Le droit d'entrée pour les Vaisseaux est de dix pour cent (72).

La Ville est défendue à l'Ouest par un Fort triangulaire qui se nomme *Casaforte*. Un de ses bastions fait face à la rivière; mais n'ayant qu'une palissade, sans fosse, sans glacis & sans chemin couvert, étant même très mal pourvu de munitions, il est peu capable de défense. La rivière a plus d'un quart de lieue de largeur devant la Ville. Elle est assez profonde pour recevoir des Bâtimens de la première grandeur, si les dangeurs de la barre ne les arrêtoient à l'ensi-

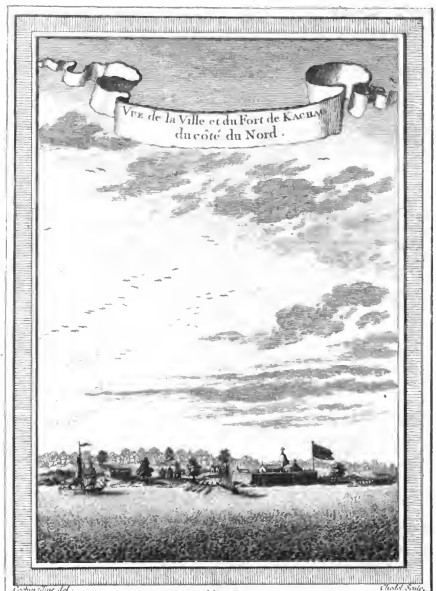
(69) L'Auteur anonyme qui est à la fin de le Maire n'en fait monter le nombre qu'à deux ou trois cens, p. 128.

(70) Il revint en Europe avec le Capitaine

Roberts en 1725.

(71) Lobar, Vol. V. p. 57.

(72) L'Auteur anonyme dans le Maire, page 128.



bouchure. Les deux rives sont couvertes d'arbres ; mais ceux de la rive du Nord sont les plus beaux de toute l'Afrique, (73) autant par l'excellence du bois , que par leur hauteur & leur grosseur. On seroit de leur tronc un Canot d'une seule piece, capable de recevoir le poids de dix tonneaux & de porter vingt-cinq ou trente hommes. La marée remonte trente lieues au-dessus de Kachao. Il y pleut avec tant d'abondance qu'on l'appelle le port de chambre de l'Afrique ; comme Rouen, dit l'Auteur, est celui de la Normandie. Sa situation est à l'onzième degré de latitude du Nord (74).

L'indolence des Portugais est extrême à Kachao. Quoique les vivres y soient chers, ils ne veulent pas prendre la peine d'élever de la volaille. Ils sont obligés pour leurs moindres besoins, jusqu'à celui de l'eau, de sortir de leurs remparts avec une Garde ; sans quoi ils seroient exposés aux insultes des Papels, leurs mortels ennemis. Cependant quelques-uns de ces Barbares se sont familiarisés avec eux, & demeurent même dans la Ville, dont ils composent environ la cinquième partie. Cette raison a fait donner à leur quartier le nom de *Villa Quinta*. Ils sont idolâtres ; mais pour le fond des mœurs ils ont pris la plupart des usages Portugais, comme les Portugais ont adopté quelques-uns des leurs ; sur-tout leurs débauches avec les femmes, que les deux Nations poussent à l'excès. Ils ne mangent de la chair qu'une fois par jour, au repas qu'ils appellent *jeniar*, ou diner. Leur rasiar, ou leur souper, est toujours maigre ; & la rivière, quoique remplie de *Legartos* ou d'*Alligators*, leur fournit du poisson en abondance. Tous leurs repas commencent par les fruits, dont le Canton produit différentes sortes, sans culture & sans soins ; tels que des guaves, des oranges, des citrons, des ignames, des parates, des kurbaris, &c.

Quoiqu'on ne puisse sortir pendant la nuit à Kachao, sans courir quelque danger, & qu'on ait soin de s'armer lorsqu'on est appelé dans la Ville par quelque affaire pressante, il s'y trouve une espèce de gens qui s'en font comme un métier. L'Equipage de ces Aventuriers nocturnes est fort remarquable. Ils portent sur leurs habits un petit tablier de cuir, avec une bavette qui couvre une cuirasse ou une Côte de maille. Ce tablier, qui ne passe la ceinture que de quelques doigts, est plein de trous, auxquels sont attachés deux ou trois paires de pistolets de poche, & plusieurs poignards. Le bras gauche est chargé d'un petit bouclier. Au-dessous pend une longue épée, dont le fourreau s'ouvre tout d'un coup par le moyen d'un ressort, pour épargner la peine & le tems de la tirer. Lorsqu'ils sortent sans dessein formé, & seulement pour se réjouir, ils sont couverts, par dessus toute cette parure, d'un manteau noir, qui leur pend jusqu'aux mollets. Mais s'ils se proposent quelque aventure, c'est-à-dire, un duel à la Portugaise, ils ajoutent à leurs armes une courte carabine, chargée de vingt ou trente petites balles, & d'un quarteron de poudre, avec un bâton fourchu pour la poser dessus en tirant. Enfin, pour achever une si étrange parure, ils ont sur le nez une grande paire de lunettes, qui est attachée des deux côtés à l'oreille. En arrivant au lieu de l'exécution, le Brave commence par planter sa carabine, rejette son manteau sur le bras gauche, prend son épée de la main droite, & , dans cette posture, attend courageusement l'homme qu'il veut tuer & qui ne pense point

BRU.
1700.
Arbres d'une
beauze singulière.

Indolence des
Portugais de Ka-
chao, & leur re-
gime.

Singulière espé-
ce d'armes.

Leur Habille-
ment.

Manière dont
ils torent leurs en-
nemis.

(73) Les Portugais appellent cette Rive *Mar-
sa formosa*.

(74) L'Auteur ne dit pas que cette latitude
ait été observée.

BRU.
1700.

Précautions dans
un sie contr'eux.

Femmes de Ka-
chao.

Facilité qu' les
Portugais y don-
nent aux Étran-
gers pour le Com-
merce.

à se défendre. Aussi-tôt qu'il le voit, il fait feu, en lui disant de prendre garde à lui. Il lui seroit fort difficile de le manquer, car cette espèce d'arme à feu écarte tellement les balles qu'elle en couvrirait la plus grande porte. Si l'infortuné qui reçoit le coup n'est pas tout-à-fait mort, le meurtrier s'approche, en l'exhortant à dire *Jesus Maria*, & l'acheve à terre de quelques coups d'épée ou de poignard. Il arrive quelquefois que ces perfides assassins trouvent la partie égale, & qu'ils sont arrêtés par ceux dont ils menacent la vie. Mais ils se tirent d'embarras en protestant qu'ils se sont trompés, & qu'une autre fois ils sçauront mieux distinguer leur ennemi. Enfin il est toujours très-dangereux à Kachao de sortir la nuit, & l'Auteur ajoute qu'il n'y a pas beaucoup plus de sûreté dans toutes les autres Colonies Portugaises. Cependant le Gouverneur fait marcher dans les ténèbres une patrouille de quelques Soldats, pour arrêter les vols & les autres désordres. Ce soin pourroit être de quelque secours au public, si les Gardes n'étoient eux-mêmes des Voleurs, & autant plus redoutables qu'ils sont en grand nombre & comme privilégiés. Les maisons ne sont guères plus sûres que les rues, parce qu'étant fort légères, il est aisé d'en forcer l'entrée. Aussi ne manque-t-on pas d'y renir des lanternes allumées pendant toute la nuit, & d'y avoir des Chiens de l'Europe, pour avertir par leur aboyement. Ceux du Pays n'aboyent presque point. On fait veiller aussi les Domestiques, avec ordre de tirer sur tout ce qui paroît autour de la maison.

Il y a peu de familles Portugaises, à Kachao, qui méritent véritablement ce nom. La plupart sont de race mêlée, & même si noirs qu'à peine les distingue-t-on des Nègres. Ces Portugais, soit blancs ou bazanés, mulâtres, ou noirs, ont des femmes légitimes, & les tiennent fort resserrées dans leurs maisons. Celles qui sont blanches n'en sortent jamais pendant le jour, pas même pour aller à l'Eglise. L'usage des personnes de distinction est d'avoir des Chapelles domestiques pour les exercices de la Religion. Cependant les Dames d'une autre couleur, c'est-à-dire, noires ou mulâtres, ont la liberté de sortir voilées. Les mantres, qui les couvrent, ne laissent voir de toute leur figure qu'un œil & les pieds. La jalousie des maris passe pour une marque d'estime & de tendresse. Dans les visites qu'on rend aux Portugais, on se garde bien de demander à voir leurs femmes, ou même de s'informer de leur santé. Ce seroit assez pour s'exposer à quelque duel, de la nature de ceux qu'on vient d'expliquer, ou pour exposer une femme au poignard ou au poison. Les filles des Papels & les Esclaves sortent librement, sans autre habit qu'une pièce d'étoffe, de la longueur d'un pied & de six ou sept pouces de largeur, pour cacher leur principale nudité, mais ornées néanmoins de bracelets, de pendans d'oreilles & de ceintures de grains de verre. Lorsqu'elles sont mariées, elles portent le pagne.

Les Portugais de Kachao voudroient se réserver tout le Commerce; mais comme le Portugal ne leur fournit point assez de marchandises pour les enrichir, ils ont la prudence d'entrer en composition sur cet article. En sauvant un peu les apparences, les Étrangers sont furs d'être bien reçus; & les Officiers même de la Ville se prêtent facilement à ces petits artifices. Ainsi l'on y trouve toujours quelque Vaisseau François, Anglois, ou Hollandois, qui feint de manquer d'eau, ou d'avoir besoin de quelque autre secours.

EMPRISES ENTRE LE CAP
A RIVIERE DE NUNHO
Manuscrite du Depot des Cartes
Géographiques de la Marine

Manuscrits du Dépôt des cartes
Géographiques de la Marine 2

Tom. H. N^o 24.

CHAPITRE IX.

Voyages du Sieur Brue aux Isles de Bissao & des Bissagos.

LES François avoient reconnu les avantages du commerce de *Bissao* (75) Avant que de s'y être fait un Etablissement. Dès les années 1685 & 1686, *Lafond*, qui avoit fait le voyage de cette Isle en qualité de Facteur, en avoir tiré dix-huit cens Esclaves & près de quatre cens quintaux de cire. En 1686 & 1687, Bourguignon s'y étoit procuré sept cens Esclaves dans l'espace de 18 mois; & Lafond n'avoit eu besoin que de trois mois, en 1687, pour en acheter trois cens. Mais ce commerce étoit tombé dans la suite, jusqu'à l'arrivée du Sieur Brue au Senegal, en 1697. Il n'avoit pas trouvé un seul des Agens de la Compagnie, qui eût été à Bissao par terre ou par mer. Cependant il reconnut bientôt que cette Isle méritoit l'attention d'un Directeur, & qu'année commune elle pouvoit fournir en échange, pour les marchandises de l'Europe, quatre cens Negres, cinq cens quintaux de cire, & trois ou quatre cens quintaux d'ivoire. C'est à la situation qu'elle doit ces richesses. Elle est au centre de plusieurs autres Isles fort peuplées, & proche de plusieurs rivières navigables, qui forment du Continent.

Le premier dessein de la Compagnie François étoit de former un Comptoir dans une petite Isle, nommée l'*Isle de Bourbon*, à peu de distance de celle de Bissao. Mais après l'avoir examinée plus soigneusement, Brue la trouva trop petite, & se détermina d'abord pour celle de *Bulam*, où il se proposa d'établir une Colonie. Le 10 de Janvier 1699, il y envoya l'*Eleonor de Roye*, Vaisseau de la Compagnie, avec les Corvettes, la *Mignone* & l'*Hirondelle*, chargées de plusieurs Facteurs, d'un Chapelain, d'un Ingenieur, d'un Chirurgien, & de quelques Soldats avec leurs Officiers. Ces trois Bâtimens firent heureusement le Voyage, & trouverent l'Isle inhabitée; mais le Sieur Cartaing, qui avoit la direction du projet, jugea dès la première vue qu'elle étoit trop grande pour être défendue par le petit nombre d'hommes qu'il avoit sous ses ordres. Il envoya proposer aussi-tôt cette objection au Général, qui lui fit dire de former son Etablissement dans l'Isle même de Bissao, & d'y prendre possession du Fort des Portugais, s'ils prenoient le parti de l'abandonner, comme le bruit s'en étoit répandu.

Cartaing exécuta une partie de ces ordres. Il fit voile à Bissao. Il y fut bien reçu du Roi, qui lui prêta quelques maisons pour y déposer les marchandises, & qui lui permit d'ouvrir un commerce fort avantageux avec les Habirans. Mais quelques mois après, on fut extrêmement surpris de le voir arriver à Gorée. Il s'étoit vu forcé d'abandonner son entreprise par la mort d'une partie de ses gens, & par le triste état où la maladie avoit réduit les autres; sans compter les exactions du Gouverneur Portugais, qui prétendoit lever sur les marchandises Françaises un droit de dix pour cent. Brue, plus rempli que

(75) Labar, qui affecte de donner à tous les lieux d'Afrique des terminaisons Françaises, écrit *Bissaox*. Barbot met *Biffes*. Mais, chez tous les autres, c'est *Bissao*, qui est le nom Negre.

Aaaa iij

Introduction
ou motif du
voyage.Ancien Com-
merce des Fran-
çois à Bissao.Projet d'une Co-
lonie à Bulam.Il est changé en
celui de s'établir
à Bissao.Mauvais succès
de l'entreprise de
Cartaing.

BRUE.
1701.

Brue entreprend
de l'écouter lui-même.

jamais de la nécessité de cet Etablissement , résolut de se rendre lui-même à Bissão ; mais si bien accompagné , qu'il n'eut rien à redouter des Portugais & des Negres.

Il étoit revenu depuis peu de Kachao & d'Albreda. Après avoir employé jusqu'au 21 de Février 1701 à faire ses préparatifs , il mit à la voile avec deux Vaisseaux de la Compagnie , la *Princesse* & l'*Eleonore de Roye* ; les deux *Corvettes la Mignone* & l'*Hirondelle* ; la *Sirene* , Galiote à bombes ; le *Saint Georges* , Brigantin , & la *Christine* , Barque de provisions. Cette petite Flotte mouilla le lendemain près de la Pointe de *Bagnon*. Le soir , ayant levé l'ancre avec la marée , elle continua sa course jusqu'au 18. Elle étoit à la vue de Saint Martin , Pointe Ouest-Sud-Ouest de l'Isle de Bissão , lorsque l'*Eleonor* avertit , par un signal , qu'il paroïssoit un Bâtiment. *De la Rue* , qui commandoit la Princesse , entreprit aussi-tôt de lui donner la chasse , & le suivit en effet au Sud-Sud-Ouest , vers le Canal qui sépare les Isles de Kazegut & de Carache. Mais s'étant fié à son Pilote , qui croyoit y trouver assez de fond , il échoua doucement sur le sable. La même disgrâce étoit arrivée au Vaisseau qu'il poursuivoit.

Il prend un
Vaisseau Danois.

Elle n'empêcha pas le Capitaine François d'armer aussi-tôt ses Chaloupes ; mais l'autre se rendit sans résistance. C'étoit un Bâtiment Danois , commandé par *Louis Batman* , François de Dieppe , établi à Saint Thomas , une des Isles Vierges. Après avoir assuré cette prise , & remis la Princesse à flots , la Flotte Française alla mouiller , le 4 de Mars , sous la Pointe de *Bernajel* , dans l'Isle de Bissão , six lieues à l'Ouest du Fort Portugais. La même nuit , Brue apperçut des feux en mer ; ce qui lui fit juger qu'il y avoit sur la Côte d'autres Bâtimens d'Interlope. Il découvrir en effet , avec la lumiere du jour , deux Vaisseaux à l'ancre , sous le vent de la Flotte. S'étant avancé pour les observer , il les reconnut en moins d'une heure pour des Hollandois. La Princesse arbora son Pavillon , & , portant droit au plus gros , tira un coup de canon pour le sommer de se rendre. Mais le Hollandois fit bonne contenance & parut disposé à se défendre. Alors de la Rue cessant de le ménager , lui envoya quelques bordées qui lui ôterent l'envie de combattre. Dans le même tems l'*Eleonor* donnoit la chasse à l'autre , qui se défendit vigoureusement ; mais l'Equipage Hollandois désespérant à la fin de pouvoir s'échapper , se fit échouer volontairement , & se sauva dans ses Chaloupes. Les Negres , qui étoient à bord , profiterent de l'occasion pour briser leurs chaînes. Ils pillèrent même une partie des marchandises , avec lesquelles ils gagnèrent la terre en sautant dans la vase. Il fut impossible aux Barques Françaises d'arriver assez tôt pour prévenir ce désordre. Elles trouverent le Vaisseau abandonné , & le tillac couvert des restes du pillage. Les Negres de l'Isle , voyant un Vaisseau à sec , s'approcherent avec leurs arcs pour attaquer les François ; mais la chute de quelques-uns de leurs compagnons arrêta leur ardeur , & le Bâtiment fut remis à flots par la premiere marée. Le plus considérable de ces deux Vaisseaux se nommoit l'*Anne* , de vingt-deux pieces de canon. L'autre , nommé le *Peter* , en avoit seize. Les deux Capitaines , *Vandernotte* & *Jacob Kenoque* , étoient morts de maladie sur la Côte.

Il arrive à Bissão.

Brue alla jeter l'ancre , avec ses prises , sous le Fort Portugais de Bissão. Quoique la Flotte Française y fut arrivée avec ses pavillons déployés , le Gou-

verneut lui fit tirer un coup de canon à balle ; ce qui irrita si vivement de la Rue, que fans les instances du Général, il auroit battu sur le champ la Place avec toute son artillerie. Mais Brue lui ayant fait suspendre son ressentiment, envoya la Mignone, commandée par le Sieur *le Cerf*, avec ordre d'entrer dans une Crique fort proche du Fort ; résolu de ne garder aucun ménagement avec les Portugais, s'ils continuoient de tirer sur cette Corvette ou sur la Florre. Le Cerf mouilla si près du Fort, que le Gouverneur, nommé *Dom Rodrigo de Oliveira de Alphonça*, prit le parti de lui envoyer demander qui il étoit, & de le faire prier de descendre au rivage. Le Cerf descendit, & se laissa conduire dans le Fort, où le Gouverneur feignant d'apprendre qu'il étoit François, lui demanda si Cartaing étoit à bord. Sans s'expliquer nettement, le Cerf répondit que Cartaing seroit bientôt dans l'Isle. Alors le Portugais prenant un ton fort haut, déclara que si Cartaing paroissoit à Bissao, on le forceroit d'en sortir plus vite qu'il n'y seroit entré, & que les François ne devoient pas espérer d'être souferts dans l'Isle, ni même d'obtenir la liberté d'y descendre. Là-dessus, il conseilla au Capitaine de se retirer, & de faire voile où ses affaires l'appelloient.

Au retour de le Cerf, & sur le récit des rodomontades Portugaises, Brue fit monter Cartaing sur une Barque bien armée, pour aller complimenter de sa part le Gouverneur, lui faire des plaintes du coup de canon qu'il avoit fait tirer, & lui déclarer que le Général François du Senegal étoit venu précisément dans la vue de s'établir à Bissao. Cette députation rendit les Portugais plus modérés. Dom Alphonse reçut Cartaing fort civilement, & s'excusa sur l'accident du boulet. Cependant il continua de prétendre que les François ne pouvoient être reçus dans l'Isle, parce qu'elle étoit comprise dans les limites de la Compagnie Portugaise en Afrique, & qu'il avoit une défense expresse du Roi son Maître d'y souffrir l'établissement d'aucune autre Nation. Le soir du même jour, il envoya son Alfere, ou son Enseigne, au Général, avec des explications dans la même vue, & de grandes offres de service.

Brue répondit qu'il étoit fort surpris qu'après avoir résidé si long-tems dans le Pays, il oubliât que les François y avoient exercé le commerce avant que les Portugais y eussent bâti leur Fort ; qu'il devoit apprendre à mettre de la distinction entre la Compagnie Française & les Interlopeurs, puisque la Compagnie avoit un droit établi par Lettres Patentes d'exercer le commerce au long des Côtes, depuis le Cap Blanco jusqu'à Sierra Leona ; droit qui excluait toutes les autres Nations, comme il pouvoit en juger par les prises que la Flotte Française venoit de faire à ses yeux ; que le meilleur parti qu'il eut à prendre, étoit de bien vivre avec la Compagnie, & de faire son commerce sans apporter d'obstacle à celui d'autrui.

Comme il falloit s'attendre qu'il employeroit tout son crédit auprès de l'Empereur de Bissao, pour empêcher l'Etablissement François, Brue envoya de la Rue & Cartaing à la Cour de ce Prince, pour lui faire demander une prompte audience. Ils furent reçus fort civilement. L'Empereur promit de se rendre dans un jour ou deux à la Capitale, & de délibérer avec le Conseil sur l'Etablissement que le Général propoisoit.

Le 9 de Mars, ce Prince arriva de grand matin dans une maison qu'il avoit près du rivage, & fit donner avis de son arrivée à la Florre Française.

BRUE.
1701.

Mauvais accueil
qu'il reçoit du
Fort Portugais.

Il dépose au
Gouverneur & le
réconforte peu.

Réponse qu'il
fait au M^{re} Page
du Gouverneur.

Il demande une
audience à l'Em-
pereur de l'Isle.

BRUE.
1701.
Marche des
Français en al-
lant à l'Audience
de l'Empereur.

Cérémonies de
l'Audience.

Brue se disposa aussi-tôt à descendre. Il entra dans sa Chaloupe au bruit de toute l'Artillerie de sa Flotte. En touchant à terre, sa marche fut ordonnée avec beaucoup d'appareil. Elle commença par deux Trompettes & deux Hautbois. Un Capitaine d'Infanterie, nommé *de Segonzac*, suivait armé du sponton, à la tête de 25 Soldats, avec deux Sergens & deux Tambours. Les facteurs de la Compagnie marchaient ensuite, deux à deux, devant le Général, qui avait à ses côtés les deux principaux Capitaines de la Flotte. Les autres Officiers venaient après lui, suivis des Domestiques de sa Livrée, & d'un Corps de Mameluks armés. L'artillerie fit une seconde décharge lorsque cette Troupe se mit en mouvement. Elle s'avança vers un grand arbre, entre le Fort Portugais & le Couvent des Franciscains. Là Brue trouva l'Empereur de Bissão, assis sur un fauteuil. Ce Prince portait un habit de moire verte, orné de quelques dentelles d'argent. Ses hautes-chausses étoient d'une belle étoffe de coton. Il avait la tête couverte d'un bonnet de drap rouge, en forme de pain de sucre, & bordé par le bas d'un double rang de corde de chanvre. Ce bord de corde est la marque de son pouvoir absolu sur la liberté de ses Sujets. Quatre de ses femmes étoient assises à ses pieds; & les Seigneurs de la Cour se tenaient debout en cercle, mais à quelque distance. Derrière eux, trois Negres d'une taille fort haute, jouaient d'un instrument qui ressemble à la flûte Allemande. Il y avait quelques fauteuils placés vis-à-vis de l'Empereur.

Brue s'étant approché, l'Empereur se leva pour le recevoir. Ils se saluèrent en se serrant plusieurs fois les mains; & l'Empereur répéta chaque fois, d'un air riant, *vous êtes le bien venu*. Lorsqu'ils se furent assis tous deux, Brue commença son compliment, qui fut expliqué aussi-tôt par l'Interprète de la Compagnie, à genoux entre l'Empereur & le Général. Il contenoit en substance que la grande réputation de S. M. n'étant pas moins répandue en Europe qu'en Afrique, la Compagnie qui avait appris en même tems sa bonté pour les Etrangers, & le soin qu'il prenoit de rendre son Peuple riche & florissant, par les encouragemens qu'il donnoit au Commerce, souhaitoit ardemment & lui demandoit la permission d'établir un Comptoir dans ses Etats, & d'y bâtir les Magasins nécessaires à cette entreprise, avec l'espérance que S. M. lui accorderoit tout à la fois son consentement & sa protection.

Réponse de l'Em-
pereur à la haran-
gue du Général.

L'Empereur répondit civilement, qu'il remercioit le Général de sa visite, & qu'il souhaitoit de vivre en bonne intelligence avec les Français; mais qu'à l'égard de l'établissement il ne pouvoir se déterminer sans avoir consulté ses Diens, en présence du Gouverneur Portugais, qu'il alloit faire appeler. Brue jugea que cette réponse avait été concertée, car le Gouverneur arriva immédiatement, accompagné de son Alferé & de six Fusiliers Negres. Cependant il profita de ce court intervalle pour représenter à l'Empereur les grands avantages qu'il pouvoit tirer de l'ouverture du Commerce, sur-tout avec la Compagnie Française. Le Gouverneur en arrivant salua Brue, & fit une profonde révérence à l'Empereur, qui le reçut d'un air familier, sans se lever de son fauteuil, & qui le pria de s'asseoir.

Il fait appeler
le Gouverneur
Portugais & le
présente pou-

Après un moment de silence, l'Empereur lui dit d'un ton sévère : « Vous m'avez soutenu que le dessein des Français étoit de bâtir ici non-seulement un Comptoir, mais encore un Fort. M'avez-vous dit la vérité, ou n'est-ce qu'une fable de votre invention ? Le Gouverneur ne pouvant prouver ce qu'il

qu'il avoit avancé, demeura quelque tems dans l'embarras. Enfin il répondit que les François ne pouvoient penser à bâtir un Comptoir sans le fortifier d'une manière qui assurât la conservation de leurs marchandises; que le Roi son Maître ne le souffrirait jamais, & qu'une entreprise de cette nature étoit contraire aux Traités du Portugal avec S. M. Imp. & ses Prédécesseurs. Brue prit la parole, pour expliquer hautement que ce qu'il demandoit n'étoit pas une nouvelle faveur, mais le renouvellement d'une ancienne alliance entre les deux Nations; que les injustes prétentions des Portugais avoient forcé le Sieur Cartaing de se retirer l'année d'auparavant; que la Compagnie ne pensoit point à bâtir un Fort ni même des Magasins de pierre, & qu'elle croiroit ses marchandises assez assurées par la protection de l'Empereur; que ce Prince étant le Maître dans son Isle, pouvoit accorder les faveurs qu'il jugeoit à propos, & n'avoit pas besoin de consulter des Nations Etrangères. Cette réponse parut plaire à l'Empereur. Il se leva, & regardant le Gouverneur Portugais d'un air sombre, il lui dit qu'il trouvoit fort étrange qu'on prétendit lui imposer des loix dans son Royaume; qu'il feroit voir s'il étoit le Maître, & qu'il sçavoit comment il devoit traiter ceux qui entreprendroient de s'opposer à ses volontés. Ensuite prenant Brue par la main, il le pria de le suivre. Il s'avança vers la mer avec ses femmes & ses principaux Courtisans, précédé de ses trois Joueurs de flutte. Il s'arrêta près d'un grand arbre, que les Habitans regardent comme une espèce de Divinité, parce qu'il contient les images de leurs Dieux. Tout le cortège fit un grand cercle autour de cet arbre, tandis que l'Empereur & ses femmes s'approchèrent du tronc. Un Prêtre des Idoles, vêtu d'un habit de plusieurs couleurs, d'où pendoient quantité de petites sonnettes, présenta au Monarque une coupe de calebasse, remplie de vin de palmier. Ce Prince la reçut sur la paulme de sa main droite, & ses femmes y joignirent aussi leur main pour la soutenir. Tous les Seigneurs, qui purent trouver place, firent la même chose, & ceux qui n'en purent trouver soutinrent le coude des autres.

Alors l'Empereur s'adressant aux Divinités qui étoient placées dans les niches de l'arbre, leur répéta la demande du Général François, & leur demanda gravement leur avis. Brue avoit peu d'embarras pour la réponse. Il avoit pris soin de se la rendre favorable par les présens qu'il avoit faits secrètement au Prêtre, aux femmes de l'Empereur & à ses principaux Courtisans.

L'Empereur, après avoir arrosé l'arbre d'une partie de la liqueur, & versé le reste au pied, donna ordre qu'on amenât un Bœuf, destiné pour le Sacrifice. Le Prêtre fe saisit de la Victime, lui coupa la gorge, & recevant le sang dans la même calebasse, il la presenta encore à l'Empereur, qui recommença ses aspersions. Ensuite ayant trempé un de ses doigts dans le sang, il s'approcha du Général, & lui toucha la main; mistère sacré, qui emporte un serment d'alliance perpétuelle. Après toutes ces formalités, il prit Brue par la main & le reconduisit au premier lieu de l'audience. On s'y assit. La musique cessa, & fut suivie, pendant quelques momens, d'un profond silence. Enfin l'Empereur s'adressa au Général dans ces termes : « Vous êtes le bien venu. Vous avez la liberté d'établir ici un Comptoir & des Magasins, dans les lieux que vous voudrez choisir. Je fais une alliance perpétuelle avec vous & votre Nation. Je vous reçois sous ma protection; & jusqu'à ce que vos maisons soient bâties,

Tome II.

B b b

BAUX.
1701.

Adresse du Général.

L'Empereur consulte ses Dieux. Cérémonies de la cérémonie.

La réponse des Dieux est favorable au Général.

BRUE.
1701.

" je vous prêterai les miennes. Lorsque l'Empereur eut fini ce discours, les femmes, les Grands, & tous les spectateurs, poussèrent un cri de joie, auquel les François répondirent par une décharge de leur mousqueterie & de tout le canon de leur Flotte.

Pressé qu'il
fut par l'Empereur.

Brue s'étant levé aussitôt tendit grâces à l'Empereur de ses bontés, & fit apporter les présents de la Compagnie. C'étoient de fort beaux calicos, de l'eau-de-vie & d'autres liqueurs, du corail, des verres ardens, des telescopes, des cristaux & plusieurs belles paires de pistolets, avec une épée à monure d'argent, & le ceinturon brodé. Les femmes de l'Empereur eurent aussi leurs présents, qui consistoient en petites galanteries de l'Europe. Toute l'Assemblée fut traitée avec de l'eau-de-vie; ce qui produisit de nouvelles acclamations. En se retirant, l'Empereur donna plusieurs fois la main au Général, & le fit conduire jusqu'à sa Barque par ses Joueurs de flutte, & par une partie de ses Courrisans. Le Gouverneur Portugais, qui avoit quitté l'Assemblée en apprenant la réponse de l'Oracle, rejoignit Brue en chemin, & lui fit un compliment fort froid sur l'avantage qu'il venoit d'obtenir. Brue lui répondit que ce qu'ils avoient à faire de mieux l'un & l'autre étoit de vivre en amis, jusqu'à ce que leurs différends fussent terminés par leurs Supérieurs en Europe. Le Gouverneur s'y engagea nettement par sa promesse. Il pressa même les Officiers François d'accepter un dîner dans le Fort. Brue ne fit pas difficulté d'y consentir. On l'y reçut avec une décharge de treize canons. Mais il arriva malheureusement qu'une pièce étant chargée à boulet, brisa quelques pierres, qui blessèrent le fils du Roi & quelques Seigneurs du Pays. Quoique ce fût le simple effet du hasard, les Nègres en firent un crime aux Portugais, & l'attribuerent au ressentiment de ce qui s'étoit passé. Il s'éleva de grands cris, on courut aux armes, & les Habitans du Canton commençoient à s'assembler. Brue envoya Carraing à l'Empereur pour l'informer de la vérité, & le supplier d'arrêter le desordre. Sa prière eut l'effet qu'il avoit espéré. Après le festin, il fut conduit par le Gouverneur au Couvent des Cordeliers, où il fut traité avec de nouvelles politesses.

Fine du Fort de
Bissao.

Le Fort Portugais de Bissao est peu considérable. C'est un quarté d'assez grande étendue, qui n'a que trois bastions, parce que le quatrième est demeuré imparfait; sans fossés, sans chemin couvert & sans palissades. Les courtines étoient fort basses & fort mal entretenues. L'artillerie consistoit en vingt pièces de campagne; mais il n'y avoit dans l'Arsenal que vingt fusils, outre ceux de la Garnison, qui étoit ou qui devoit être composée de quinze (76) *Gromettes*, c'est-à-dire de quinze Nègres gagés. Le Gouverneur, son Lieutenant & son Alferé étoient les seuls Blancs. Ils avoient pour Sergent un vieux Créole noir de S. Jago.

Brue se hâte de
bâter un Comproir.

Brue ne perdit pas un moment pour commencer l'édifice du Comproir. Tous ses gens furent employés au travail. Il se servit des Nègres pour couper le bois de la charpente; mais au lieu de paille & de feuillage, il couvrit les toits de fort bonnes tuiles, qu'il avoit apportées pour leste. Il fit un grand cabinet de briques, avec la précaution de les enduire de terre glaife & d'en

(76) Labar les appelle *Gourmetis*; mais Barbot, Atkins, &c s'accordent pour *Grometas*, qui est le nom Portugais. Ces Nègres sont les

mêmes qu'on appelle Laprots sur le Senegal & la Gambria.

blanchir les dehors, pour aller au devant de toutes les défiances des Negres.

L'ouvrage fut pressé avec tant de diligence, que dans l'espace d'un mois le Comptoir fut en état, non - seulement de recevoir les marchandises & les Facteurs, mais de se défendre même en cas d'attaque. On avoit menagé, autour de la maison, des embrasures bouchées de terre & blanchies. Sous prétexte de se procurer de l'eau pour les Ouvriers & de se précautionner contre les accidens du feu, on avoit environné le Comptoir d'un fossé large de six pieds, sur autant de profondeur, avec une double haie d'épine, qui en défendoit l'approche. Brue n'avoit pas manqué, tandis qu'on travailloit aux embrasures, de prodiguer l'eau-de-vie aux Ouvriers Negres, pour écarter leur attention.

Après l'heureuse exécution de son projet, il se rendit à la maison de campagne de l'Empereur, qui n'est pas à plus d'un quart de lieue du Fort Portugais. Le grand nombre de ses cabanes lui donne l'apparence d'un petit Village. La première porte étoit gardée par vingt-cinq ou trente Negres, armés de sabres, d'arcs & de fleches. On entre dans un labyrinthe de bananiers, entremêlé de cabanes fort propres, qui sont la demeure des Femmes, des Enfants, & des Esclaves domestiques. Au centre est une grande place, au milieu de laquelle est un oranger d'une si prodigieuse grosseur, qu'il couvre toute la place de ses branches. Brue trouva l'Empereur assis sous cet arbre, avec une douzaine de ses femmes & de ses enfans. Il étoit en deshabillé. Un pagne faisoit toute sa parure; mais il avoit son diadème sur la tête, c'est-à-dire, le bonet bordé de corde. Après avoir fait donner au Général & à ses Officiers des chaises de bois, telles que la sienne, il se servit de la Langue Portugaise, qu'il parloit fort bien; & que Brue entendoit parfaitement. Ses discours furent civils. Il présenta du vin de palmier à la Compagnie. Il but à la santé du Général. On apporta des pipes, & la conversation dura trois heures.

BRUE.
1701.

Son habileté
dans cet édifice.

Palais de l'Em-
pereur de Bissao.

§. II.

Description de l'Isle de Bissao & des usages du Pays.

L'Air circonferé de cette Isle est de trente-cinq ou quarante lieues. Sa perspective est d'autant plus agréable de la mer, qu'elle s'élève insensiblement jusqu'au centre, où l'on découvre plusieurs hauteurs, qui sont moins des montagnes que des collines, entre lesquelles il se trouve des vallées & des sources d'eau assez fortes pour former des rivières, qui vont se perdre dans l'Océan après avoir fertilisé toutes les parties de l'Isle. Aussi est-elle entièrement cultivée, avec un mélange de petits bois de palmiers, qui servent d'abris contre la chaleur. Les orangers y sont en abondance, avec les autres especes d'arbres qui sont propres au climat. Il y a peu de cabanes qui ne soient environnées de bananiers & de guaviers.

Le terroir est si riche & si fécond, qu'à la grandeur du riz & du maïs, on les prendroit pour des arbuttes. Il s'y trouve, avec le maïs des deux especes, un autre sorte de grain qui lui ressemble. Il est blanc, & se réduit aisément en farine, que les Habitans mêlent avec du beurre ou de la graisse, pour en faire une pâte qu'ils nomment *Fonda*. Le maïs ne leur sert pas, comme au

Grandeur de
l'Isle.

Sa beauté & la
fécondité.

Aliments des
Indiens.

B b b b ij

Brue.
1701.

Senegal, à faire du pain ou du kuskus. Ils le mangent grillé. Cependant les plus curieux en forment quelquefois des gâteaux, nommés *banagos*, de l'épaisseur d'un doigt, & les font cuire dans des cercles de terre, comme la cassave en Amérique. Cette sorte de pâtisserie excite l'appétit, sur-tout lorsqu'on la mange fraîche, avec du beurre. Ils préparent le riz avec du beurre, ou sous la volaille. Les femmes du Roi en firent manger à Brue, qu'il trouva délicieux.

Les Bœufs & les Vaches sont d'une grosseur extraordinaire dans l'Isle de Bissao, & se vendent assez cher. Mais le lait & le vin de palmier sont en si grande abondance qu'ils ne peuvent être à meilleur marché, de même que les bananes, les guaves & les autres fruits. L'Isle est si remplie de bananiers, qu'une de ses parties en a tiré son nom. Les Portugais y ont planté du Manioc, dont ils faisoient d'aussi bonne farine qu'au Brésil. On ne remarque pas que les Nègres en prennent le goût, apparemment parce que leur paresse leur fait craindre la peine de le préparer. Cependant il s'en trouve quelques-uns qui le cultivent; mais ce n'est pas pour en faire de la cassave ni de la farine. Ils le mangent grillé sur les charbons, ce qui le purge de son jus, qui passé pour nuisible. Les patates & les ignames sont une grande partie de leur nourriture. Ils ont une grande quantité de Chevres grasses à courtes jambes; mais ils manquent de Moutons & de Chevaux. On prétend même que les Chevaux meurent aussi-tôt qu'ils ont goûté de l'herbe de l'Isle. On n'y voit pas de Porcs. Les Portugais & les Nègres paroissent les mépriser également, sans qu'on puisse soupçonner ceux-ci d'être arrêtés par des scrupules de religion, puisqu'ils ne sont ni Juifs ni Mahometans; mais que faut-il penser des premiers? Leurs Vaches leur servent de monture au lieu de Chevaux. On leur fait un trou dans les narines, par lequel on passe une corde qui leur sert de bride; & si leur pas n'est pas fort vite, il est extrêmement doux.

L'Isle n'a pas
de Porcs ni de
Chevaux.

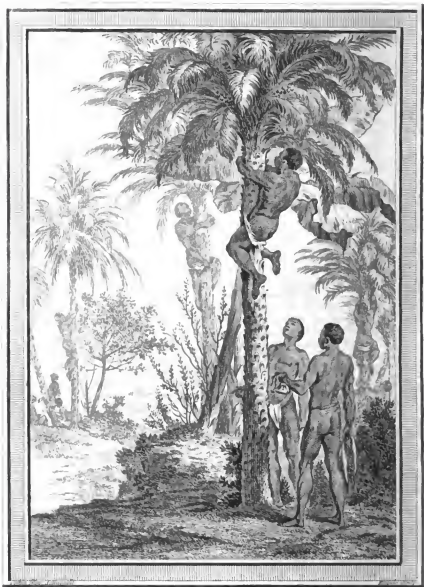
Logemens des
Indulaires.

Les Habitans demeurent dans des cabanes dispersées; car, excepté deux petits Villages qui se sont formés autour de l'Eglise paroissiale & du Couvent des Portugais, il n'y a rien dans l'Isle qui ait l'apparence d'une habitation régulière. Le Couvent & la Chapelle ont un grand air de pauvreté; mais ils étoient entretenus proprement. La Paroisse, qui est entre le Fort & le Couvent, regarde la mer, & n'est pas mieux bâtie que les maisons des Portugais, qui sont de terre blanchie & couvertes de paille. Elle a deux ou trois petites cloches, mais si peu de revenus qu'il ne peut suffire à l'entretien de ses Ministres. Les Paroissiens sont environ cent cinquante Nègres & quatre cents femmes, qui se disent Portugais, quoiqu'ils soient aussi noirs que des Corbeaux. Brue vit à Bissao une Nègresse blanche, née d'un pere & d'une mere noirs. Elle fut mariée à un Nègre, dont elle eut des enfans aussi noirs que leur pere.

Nègresse blan-
che.

L'Isle de Bissao est fort peuplée, & le seroit beaucoup plus si elle n'étoit exposée aux incursions des Nègres *Biafaras*, *Balantes*, *Bisjagos*, qui infestent souvent ses Côtes. Les Biafaras vendent une partie de leurs Prisonniers aux Blancs, & sacrifient le reste à leur Divinité, qui se nomme China.

Les Habitans de Bissao sont *Papels*. Cette Nation occupe une partie des Isles & des Côtes voisines, sur-tout au Sud de Kachao. Elle est mal disposée pour les Portugais, quoiqu'elle ait emprunté un grand nombre de leurs usages. Les femmes des *Papels* ne portent pour habillement qu'un pagne de coton,



Nègres grimpeurs sur les Arbres.

N° VIII.

avec des bracelets de verre ou de corail. Les filles sont entièrement nues. Si leur naissance est distinguée, elles ont le corps régulièrement marqué de fleurs & d'autres figures, ce qui fait paroître leur peau comme une piece de satin travaillé. Les Princesses filles de l'Empereur de Bissao étoient couvertes de ces marques, sans autre parure que des bracelets de corail, & un petit tablier de coton.

L'habillement des Seigneurs est peu différent de celui des conditions inférieures. C'est une peau de Chevre passée entre les jambes, qui leur couvre le derrière & le devant du corps. (77) Ils portent à la main un sabre nud, & deux grosses bagues de fer, qui ont, au lieu de pierre, une petite plaque du même métal dont ils se servent comme de castagnettes. L'une est au pouce & l'autre au doigt du milieu. En les frappant l'une contre l'autre, ils expriment mille choses qui ne peuvent être entendues de ceux qui ignorent cette méthode. Les Negres de Bissao sont excellents mariniens, & paissent pour les plus habiles Rameurs de toute la Côte. Ils employent au lieu de rames de petites pelles de bois, qu'ils nomment pagales; & le mouvement qu'ils font pour s'en servir produit une sorte de musique, avec un faux-bourdon, qui n'est pas sans harmonie. Ils ont un langage qui est propre aux Papels, comme ils ont des usages qui leur sont particuliers. Le Commerce n'a pas servi peu à les civiliser. Ils sont Idolâtres; mais leurs idées de religion sont si confuses, qu'il n'est pas aisé (78) de les démêler. Leur principale Idole est une petite figure qu'ils appellent *China*, dont ils ne peuvent expliquer la nature ni l'origine. Chacun d'ailleurs se fait une Divinité suivant son caprice. Ils regardent certains arbres consacrés, sinon comme des dieux, du moins comme l'habitation de quelque Dieu. Ils leur sacrifient des Chiens, des Cocqs & des Bœufs, qu'ils engraisent & qu'ils lavent avec beaucoup de soin avant que de les faire servir de victimes. Après les avoir égorgés, ils arrosent de leur sang les branches & le pied de l'arbre. Ensuite ils les coupent en pieces, dont l'Empereur, les Grands & le Peuple ont chacun leur partie. Il n'en reste à la Divinité que les cornes, qu'on attache au tronc de l'arbre jusqu'à ce qu'elles tombent d'elles-mêmes.

Il ne paroît pas que l'Isle de Bissao ait jamais été troublée par des guerres civiles; preuve assez honorable de l'humanité des Habitans & de leur soumission pour leur Prince. Cependant ils sont sans cesse en guerre avec leurs voisins, qu'ils troublent, comme ils en sont troublés, par des incursions continuelles. Les *Biafars*, les *Bissagos*, les *Balanus*, & les *Nalus* (79), qui les environnent de toutes parts, sont des Nations fort braves, qui se battent avec la dernière furie. Les Traités de paix n'étant pas connus entre ces Barbares, il n'y a jamais beaucoup de correspondance entre eux dans les intervalles mêmes de repos. Loin de leur offrir leur médiation, les Européens trouvent leur intérêt à les voir souvent aux mains, parce que la guerre augmente le nombre des Esclaves. Mais ordinairement les incursions, de part ou d'autre, ne durent pas plus de cinq ou six jours.

(77) Sabor dit que c'est une peau d'Agneau préparée & peinte en rouge. Description de la Guinée, p. 33.

(78) L'Auteur a dit ci-dessus qu'ils adorent

particulièrement les Bois & les arbres.

(79) La Carte de l'Afrique Française par de l'Isle les appelle *Anallus*, d'autres les nomment *Naloux* & *Amalloux*.

BRUZ.
1701.
Habillement
des Infidèles.

Castagnettes qui
forment un lan-
gage.

Religion de
l'Isle.

Nations belli-
ques & leurs guer-
res.

B R U E .
1701.

Manière dont
la guerre se fait
entre ces Barba-
res.

Lorsque l'Empereur prend la résolution de porter la guerre chez ses voisins, il fait sonner le *bonbalon*, qui est une sorte de toclin; & ce signal rassemble en certains lieux les Officiers & les Soldats. Ils y trouvent la Flotte Royale, qui est ordinairement de trente Canots. Chaque Canot reçoit vingt hommes, dont le Commandant répond. Il est rare que l'Empereur prenne lui-même la conduite de ces expéditions; mais il consulte ses dieux avant l'entreprise par le sacrifice de plusieurs victimes, dont la chair ne se partage qu'entre lui, les Prêtres & son armée. Comme les divinités de bois sont toujours dans les intérêts du Prince, la réponse ne manque point de lui être favorable. Alors les Troupes s'embarquent avec une vive confiance, & la course est tellement réglée qu'elles arrivent sur le terrain ennemi pendant les ténèbres. Elles débarquent sans bruit. S'il se trouve quelque cabane écartée & sans défense, elles l'environnent, la surprennent; & se saisissant des Habitans & des effets, elles se rembarquent aussitôt. Si les Habitations sont capables de se défendre, l'attaque n'est pas si brusque. On se met en embuscade du côté de quelque rivière ou de quelque fontaine, & l'on cherche l'occasion d'enlever furtivement quelque ennemi. Au moindre avantage de cette nature, on s'attribue la victoire, & l'on retourne en triomphe. La moitié du butin appartient à l'Empereur. Le reste se divise entre ceux qui l'ont enlevé. Tous les Esclaves sont vendus aux Européens, à moins que dans le nombre il ne se trouve quelque Nègre d'un rang distingué, qui est ordinairement racheté par sa famille ou ses amis, en donnant à sa place deux autres Esclaves ou cinq ou six Bœufs. Les Guerriers de l'expédition font parade de leurs avantages dans toutes les parties de l'Isle. Ils montrent leurs blessures. Ils se font suivre de leurs Prisonniers. Leur usage n'est pas de les maltraiter, comme dans le Nord de l'Amérique; mais de les accabler de reproches, & de les forcer à chanter les louanges de leurs Vainqueurs. C'est une espèce d'ovation qu'ils appellent *Cavalarie*; nom tiré apparemment des Portugais. Mais s'il arrive au contraire que l'entreprise soit malheureuse, les Prisonniers courent grand risque d'être sacrifiés; sur-tout lorsqu'on a perdu quelque personne riche ou d'une famille puissante. Ceux qui périssent dans ces occasions reçoivent des honneurs publics, par des chants, & des danses au son du tambour. Les femmes, qui sont les principales actrices de la pompe funèbre, expriment leur douleur d'une manière qui inspire la compassion. Elles s'arrachent les cheveux, elles se déchirent la peau, & leurs cris ne peuvent être représentés. Lorsqu'elles sont fatiguées d'un si rude exercice, on leur donne du vin de palmer en abondance. Ce rafraîchissement les met en état de recommencer la scène, & leur fournit une nouvelle source de larmes, jusqu'à ce que le corps ait reçu la sépulture.

Pouvoir despo-
tique de l'Empe-
reur.

L'Empereur de Bissao jouit d'une autorité fort despotique. Il a trouvé une voie fort étrange pour s'enrichir aux dépens de ses Sujets, sans qu'il lui en coûte jamais rien. C'est d'accepter la donation qu'un Nègre lui fait de la maison de son voisin. Il en prend aussitôt possession, & le Propriétaire se trouve dans la nécessité de la racheter ou d'en bâtir une autre. A la vérité, le moyen de se venger est facile, en jouant le même tour à celui de qui on l'a reçu. Mais l'Empereur n'y peut rien perdre, puisqu'il ne hazarde que de gagner deux maisons pour une. Ce pouvoir arbitraire s'étend sur tous ceux qui habitent

dans l'Isle. Un jour, l'Empereur de Bissao avoir confié à la garde des Portugais, un Esclave qui se pendit. C'étoit lui, naturellement, qui devoit supporter cette perte. Mais il ordonna que le cadavre fût laissé dans le même lieu, jusqu'à ce que les Portugais lui fournissent un autre Esclave. Le désagrément de voir pourrir un corps devant leurs yeux, leur fit prendre le parti d'obéir. Dans une autre occasion, deux Esclaves qu'il avoit vendus s'échappèrent de leurs chaînes, & furent repris par ses Soldats. L'équité sembloit demander qu'ils fussent restitués à leur Maître. Mais l'Empereur déclara qu'ils étoient à lui, puisqu'ils s'étoient remis en liberté, & les revendre sans scrupule à d'autres Marchands. Le Sieur de la Fond, Agent de la Compagnie Française, s'étoit procuré un Negre qui jouoit excellemment d'un instrument du Pays, nommé *Balaso*. L'Empereur, qui entendit louer le talent de cet Esclave, souhaita de l'acheter; & l'Agent, pour l'intérêt de sa Compagnie, consentit à le vendre. Mais le Negre s'étant échappé de la maison de l'Empereur, retourna sur le Vaisseau de de la Fond, qui lui demanda avec surprise pourquoi il avoit abandonné son Maître. L'Esclave répondit que l'usage de la Cour étoit de tuer les Musiciens à la mort du Prince, pour l'accompagner & le rejouir dans l'autre monde; & que les Blancs n'ayant pas cette cruelle coutume, il préféreroit leur esclavage à celui de l'Empereur. Cependant il fut réclamé par ce Maître impérieux, qui ne craignoit pas de démentir son propre exemple; & l'Agent François n'osa refuser de payer le prix de l'Esclave.

A la mort des Empereurs de Bissao, les femmes qu'ils ont aimées le plus tendrement & leurs Esclaves les plus familiers sont condamnés à perdre la vie, & reçoivent la sépulture près de leur Maître, pour le servir dans un autre monde. L'usage étoit même autrefois d'enterrer des Esclaves vivans avec le Monarque mort. Mais il paroît que cette coutume est abolie. Le dernier Roi n'eut qu'un Esclave enterré avec lui; & celui qui regne à présent paroît disposé à détruire entièrement une Loi si barbare. Un Seigneur du Pays avoit donné ordre en mourant qu'on enterrât près de lui trois jeunes filles, qu'il avoit choisies pour cet affreux sacrifice. L'Empereur les vendit, & donna l'argent aux héritiers du mort.

En parlant de la guerre, on a nommé le tocfin qui sert à rassembler la milice des Negres. Il porte dans cette Isle le nom de *Bonbalon*. C'est une sorte de trompette marine, mais sans corde, avec beaucoup plus de grosseur & le double de la longueur. Elle est d'un bois léger. On frappe dessus avec un marteau de bois dur, & l'on prétend que le bruit se fait entendre de quatre lieues. L'Empereur a plusieurs de ces instrumens au long des Côtes & dans l'intérieur de l'Isle, avec une Garde pour chacun; & lorsque le sien a donné le signal, les autres répètent autant de fois les mêmes coups & sur les mêmes tons; de sorte que ses volontés sont connues, en un moment, par la manière de les communiquer. Si quelqu'un refuse d'obéir, il est vendu pour l'esclavage. Ce châtiment politique tient tout le monde dans la soumission; & l'Empereur, pour qui la désobéissance est utile, se plaint quelquefois de trouver les Sujets trop ardens à le servir.

Au lieu de la qualité de Roi, la plupart des Ecrivains lui donnent celle d'Empereur, parce que l'Isle étant divisée en huit ou neuf Provinces, ils prétendent que le titre des Gouverneurs répond à celui de Rois. Mais pour confir-

BAU.

1701.

Exemples.

Usages barbares à la mort des Rois de Bissao.

Tocfin militaire nommé Bonbalon.

Le Roi de Bissao qualifié d'Empereur, & pourquoi.

BRUE.
1701.

mer, cette remarque, il auroit fallu nous apprendre quels titres ils portent en effet dans la Langue du Pays, & ce qu'ils signifient dans les Langues de l'Europe.

§. III.

Voyage dans l'Isle de Bulam.

Motifs de ce
Voyage.

TANDIS que le Comptoir se formoit à Bisfao, Brue entreprit de visiter l'Isle de Bulam, où son premier dessein avoit été d'établir une Colonie. La grandeur de l'Isle l'avoit fait renoncer à ce projet; mais il lui restoit des impressions avantageuses du Pays, & quelque espérance d'en tirer de l'avantage pour les intérêts de la Compagnie. Dans cette vue, il prit deux Barques, montées par les Laptors de Gorée, & par quelques Papels qui avoient traversé les Détroits dans leurs expéditions, avec deux Pilotes François qu'il se proposoit de laisser à Bisfao après son départ, pour examiner les Côtes & pouller le Commerce.

Isles des Sorciers & de Bourbon.

Il mit à la voile entre l'Isle des Sorciers & celle de Bourbon, portant au Sud, pour doubler la Pointe de l'Isle Formosa. Les apparences de celle-ci répondent fort bien à son nom. Elle est couverte de grands arbres, excepté sur les Côtes, qui sont basses & qui ne présentent que des arbrisseaux. Le terroir paroit uni & fertile; mais il manque d'eau fraîche, & c'est apparemment ce qui le rend désert. Brue se sentoît beaucoup de penchant à descendre au rivage, pour observer un si beau Pays. Quelques raisons lui firent remettre ce dessein à d'autres tems. Il remarqua seulement que la longueur de l'Isle est d'environ deux lieues, sur une de largeur. On en compte cinq depuis la Pointe Sud-Est de Bisfao jusqu'à la Pointe Nord-Est de l'Isle Formosa.

Observation sur
les Détroits de
ces Isles.

En doublant cette Pointe, on entre dans le bras d'une grande rivière, qui sépare la Peninsule de Biataras de l'Isle de Bulam. L'entrée de ce Canal peut avoir une bonne lieue de largeur. Ses rives sont hautes, & la mer y bat avec assez de violence, à proportion de la force des marées. Comme le dessein du Général étoit de reconnoître soigneusement tous ces passages, il avançoit la sonde à la main. Entre la Pointe Ouest de la Peninsule de Biataras & la Pointe Est de l'Isle Formosa, il trouva depuis deux & trois jusqu'à sept brasses, & qu'il est nécessaire de suivre le milieu du Canal pour éviter les bancs qui le resserrent beaucoup, jusqu'à ce qu'on soit arrivé à la Pointe Nord-Est de l'Isle de Bulam.

Dangers de la
pénalité des Bisfa-
nas.

En sondant, avec trop peu d'attention pour le reste, les deux Barques échouèrent vis-à-vis l'une de l'autre. Le reflux, qui est d'une extrême rapidité dans le Canal, les laissa si vite à sec, qu'on n'eut pas d'autre parti à prendre que d'y faire la garde, en attendant le retour de la marée. Il est dangereux de demeurer exposé aux Negres de Biataras. Leur avidité pour le butin les rend attentifs à tous les Bâtimens qui s'approchent de leur Côte, & rarement manquent-ils de les insulter. Ils attachent à leurs pieds, dans ces occasions, des semelles d'écorce d'arbre, longues de deux pieds & larges de sept ou huit pouces, avec lesquelles ils marchent sur la vase sans enfoncer; à peu près comme les Sauvages du Canada font pour marcher sur la neige. Quoique les deux Barques fussent trop bien armées pour craindre des Ennemis si méprisables,

peissables, l'Equipage demeura sous les armes jusqu'à l'arrivée des flots.

En doublant la Pointe Nord-Est de Bulam, on trouve une Crique large d'une lieue, & d'environ la même profondeur, au milieu de laquelle il y a toujours trois ou quatre brasses d'eau, & dont les bords sont couverts d'arbrisseaux. Dans le mauvais tems, c'est une fort bonne retraite pour les petits Vaisseaux. De cette petite Baye jusqu'à la Pointe Sud, le mouillage est sûr & commode au long de la Côte, pour les plus grands Bâtimens. Mais il faut connoître la nature des marées. Bruc en sentit la nécessité par son expérience ; car à peine eut-il gagné la Pointe Est, que la même marée qui l'y avoit conduit lui devenant contraire, produisit le même effet que le reflux. Il n'eut pas d'autre ressource que de gagner aussi-tôt le rivage, & d'amarrer contre les arbres, à l'exemple d'un Canot de Bissagos, qui se trouvoit dans le même cas. Il passa la nuit dans ce lieu. Ses tentes n'empêchèrent pas qu'il n'y fût fort mouillé, & qu'il n'eût beaucoup à souffrir d'un violent ouragan, accompagné de tonnerre & de pluie ; outre l'irregularité des courans, qui lui firent craindre d'être enlevé si dessus ses ancrs, & de se briser sur la Côte. L'obscurité d'ailleurs étoit si épaisse, que les objets les plus proches ne pouvant être distingués qu'à la lueur des feux, il n'étoit pas possible de se hasarder en mer. Le jour suivant ramena un tems plus tranquille. Les Bissagos, qui avoient passé la nuit sur le rivage avec beaucoup d'inquiétude pour leur Canot, s'approchèrent des Barques Françaises après les avoir long-tems observées. Bruc les y encouragea par des signes d'amitié, & leur fit parler par ses Interprètes. Il en vint trois à bord, qui furent traités civilement. On les fit boire. On leur offrit quelques petits présens. Enfin tous les autres s'avancèrent, au nombre de quinze.

Bruc leur ayant déclaré le dessein qu'il avoit de traverser l'Isle, & de chasser en chemin, ils s'offrirent volontairement à lui servir de Guides. Il en prit sept, & laissa le reste dans ses Barques, sous prétexte d'assister ses gens ; mais en effet pour lui servir d'otages pendant sa course. Après avoir doublé la Pointe Est de Bulam, il découvrit une belle rivière, de la largeur d'une lieue, & d'une profondeur à recevoir les plus gros Vaisseaux. Ce fut-là qu'il reconnut la cause de cette contrariété qui l'avoit surpris dans les marées & les courans. Le canal, ou la rivière, qui est entre l'Isle de Bulam & la Peninsule de Biafaras, fait partie de la grande rivière, nommée *Rio Grande*, qui se divise en deux bras à la Pointe Sud-Est de Bulam. Il arrive de-là que la marée entrant par deux ouvertures, les flots du canal du Sud, qui vont impétueusement à l'Est, forcent ceux du canal du Nord, qui est plus étroit & plus creux que l'autre, à retourner sur eux-mêmes, & forment ces courans rapides & incertains, qui obligent de jeter l'ancre pour ne pas perdre, par le reflux, ce qu'on a gagné à la faveur de la marée.

Depuis la Pointe Nord-Est de Bulam jusqu'au Sud-Est, l'ancre est excellent, entre douze & vingt brasses d'un très-bon fond. La Côte est unie, & couverte de grands arbres. Les terres intérieures sont cultivées en plusieurs endroits, & présentent une perspective agréable. Quatre gros ruisseaux se déchargent dans la Baye, qui est large d'environ deux lieues. Elle forme un Port très-commode pour toutes sortes de Vaisseaux.

Dans la Peninsule de Biafaras, à l'opposite du lieu où les Barques Françaises avoient jetté l'ancre, on trouve trois sources d'eau fraîche qu'on a

BRUC.
1701.
Sous ancrages
autour de Bulam.

Concurrence des
marées & des
courans.

Rencontre de
quinze Bissagos.

Explication des
courans.

Les trois font-
aines.

BRUE.
1701.
Brue descend
dans l'île de Bu-
lam.

Description de
cette île.

Sa fertilité.

Pourquoi elle
est défectueuse.

nommées les trois Fontaines. La rivière en est éloignée d'une lieue.

Brue laissant ses deux Barques amarrées avec le Canot des Bissagos, descendit au rivage, accompagné de dix-huit Blancs, de douze Laptots, & de plusieurs Nègres armés, sans compter les sept Bissagos. Il laissa un Officier avec le reste de ses gens, pour garder les deux Barques, & tenir l'œil ouvert sur le Canot & sur les huit hommes qui y étoient restés. Après avoir marché l'espace de six cens pas, & s'être dégagé des Bois qui bordent la Côte, il trouva un Pays fort agréable, qui paroïssoit avoir été habité, & qui est encore cultivé tous les ans par trois ou quatre cens Bissagos, qui viennent y semer leur riz, leur maïs & leurs légumes, & qui se retirent dans leur Pays après la moisson. Le terrain s'éleve insensiblement jusqu'au pied de quelques collines, qui servent comme de base à des montagnes plus élevées. Mais les plus hautes ne sont ni escarpées ni stériles. Elles sont couvertes de grands arbres. Les côtés sont capables de culture; & l'on voit sortir, des fréquentes vallées qui les séparent, quantité de petits ruisseaux, qui, suivant le témoignage des Bissagos, ne tarissent jamais dans les plus grandes chaleurs.

Le terroir est gras, riche & profond, autant qu'on en peut juger par la hauteur des arbres qu'il produit. Il s'y trouve des palmiers de toutes les espèces. On y voit aussi des chênes verts, les uns droits, d'autres tortus, qui paroissent très-propres aux édifices; & des poiriers de la même espèce que dans les Îles de l'Amérique. Le bois en est fort bon pour toutes sortes d'usages, pourvu qu'on apporte un peu de soin à le garantir de certains insectes qui l'altèrent beaucoup. Le rivage offre une pierre grise d'un beau grain. Toutes les rivières ont du sable fort net; & la mer jette sur les Côtes une si grande quantité d'Huîtres & d'autres coquillages, qu'on ne sçauroit manquer de ciment. La Pointe Sud de l'île est une Prairie naturelle, où le pâturage est excellent. On y voit des troupeaux de Vaches & de Chevaux sauvages. Les Chevaux sont petits; mais les Taureaux & les Vaches paroissent d'une grosseur extraordinaire. Les Cerfs, les Daims, les Busses ne sont pas en moindre abondance. On rencontre même quelques Elephans, qui viennent sans doute du Continent.

L'île de Bulam appartenoit anciennement aux Biafaras; mais les Bissagos, leurs Ennemis, leur ont fait une guerre si cruelle, qu'après en avoir enlevé un grand nombre pour l'esclavage, ils ont forcé le reste de se renfermer dans leur Pays. Cependant les Vainqueurs n'ont jamais entrepris de se mettre en possession de leur conquête. Ils s'y rendent, chaque année, au nombre de trois ou quatre cens, pendant les mois de Février, de Mars, d'Avril & de May, pour y faire leurs *Lugans*, ou leurs Plantations; & la fin de la moisson est le signal qui les rappelle chez eux. S'il s'y en trouve dans d'autres tems, comme à l'arrivée du Général François, ce sont ou des Avanturiers qui vont ravager les Côtes des Biafaras, ou des Chasseurs qui viennent tuer des Elephans. Ces animaux sont toujours une riche proie pour les Nègres, qui, outre le profit des dents, se nourrissent long-tems de la chair. C'est cette destruction qui empêche les Elephans de multiplier, comme ils feroient nécessairement dans une île où il ne se trouve pas de Lions, ni d'autres bêtes de proie qui leur fassent la guerre.

Bulam ne manque pas d'Oiseaux, soit de passage, soit naturels au Pays. La mer y est remplie de Poissons. Les Tortues & les coquillages de toute espèce

y font en si grande abondance que l'homme le plus paresseux y peut vivre avec peu de travail. Brue, & tout son cortège, qui n'avoient avec eux que du bœuf, du vin & de l'eau-de-vie, ne laisserent pas de faire fort bonne chère pendant quelques jours, qu'ils employèrent à faire le tour de l'Isle. Ils la trouverent charmante dans toutes ses parties, fort propre à l'établissement d'une Colonie, qui ne manqueroit pas de devenir bientôt riche & florissante. Le Commerce y seroit avantageux avec les Portugais & les Nègres des Pays voisins, non-seulement en marchandises de l'Europe, mais même en productions du Pays, telles que le sucre, le rum, le coco, l'indigo, le coton, le roucou, &c. qui n'y recuilliroient pas moins que dans les Isles de l'Amérique. Il seroit d'autant plus aisé d'y établir des Manufactures de sucre, que les cannes viennent en perfection au Sénégal, d'où l'on pourroit en tirer facilement; & la plus grande partie de l'Isle étant déjà défrichée, les plantations s'y feroient sans peine. Les Esclaves qui sont si chers en Amérique, se trouveroient ici à bon marché. On pourroit s'assurer la possession tranquille du Pays, soit par un Traité avec les Bissagos, ou par la voie de la force, en les châtiant s'ils entreprennent de s'y opposer.

Brue mit quatre jours à faire le tour de l'Isle. Quoique fatigué en retournant à ses Barques, il s'applaudit beaucoup d'un voyage, qui le confirmoit dans la résolution d'établir une Colonie à Bulam, semblable à celle de l'Isle *des Vaches*, ou *des Vaches*, sur la Côte d'Hispaniola. Suivant son calcul, l'Isle de Bulam a huit ou dix lieues de longueur, de l'Est à l'Ouest; cinq de largeur, du Nord au Sud, & vingt ou trente de circonférence.

Après avoir fait ses observations par terre, il entreprit d'en faire le tour sur les Barques, pour reconnoître parfaitement les Bayes, les Rocs, les Ports & les profondeurs. Il partit avec des provisions fraîches, en suivant la même direction qu'il avoit prise pour venir. La sonde, qu'il n'abandonnoit pas, ne put lui faire trouver de passage entre l'Isle de Bulam & l'Isle Formosa. C'est un banc continu, où le moindre vent met la mer dans une grande agitation. Il y envoya les Bissagos dans leur Canot, avec la précaution d'en retenir quatre, par la sûreté de deux Pilotes dont il les fit accompagner. Quoique la marée fût pleine, le Canot toucha le fond dans plusieurs endroits, & les Nègres furent obligés de se jeter dans l'eau pour le tirer au travers des rocs, sur une basse de la plus dure espèce. Il rejoignit les Barques à la Pointe Ouest de Formosa, où elles s'étoient rendues par un passage plus sûr. Les rocs continuent d'une Pointe à l'autre, en formant un demi-cercle jusqu'à celle du Nord-Ouest dans l'Isle de Bulam. Cependant, à la distance de deux cables de ces rocs, on trouve de l'eau depuis huit jusqu'à dix brasses.

En avançant entre l'Isle de Bulam & celle des Bissagos, que les Portugais ont nommée l'Isle *des Gallinas*, parce qu'elle produit beaucoup de volaille, on rencontre un canal d'une lieue de large, qui a l'apparence d'une rue fort droite, & qui a cinq lieues de long au Sud-Est. Le fond est depuis douze jusqu'à trente-six brasses. Entre les bancs & les basses qui commencent à la Pointe de l'Isle des Bissagos, & qui continuent jusqu'à une Isle déserte qui est à l'Est-Sud-Est de Kasnaback, on trouve au long du rivage, à deux cables de distance, un fond de gravier entre quatre & cinq brasses.

Les basses de l'Isle de Bulam commencent à deux lieues de la Pointe Nord-
Cccc ij

BRUE.
1701.

L'Isle de Bulam fort propre à l'établissement d'une Colonie.

Brue en fait le tour par mer.

Passage impossible entre Bulam & Formosa.

Isle des Bissagos, ou des Galinias.

Bancs & basses.

Ouest. Cet espace forme la Rade de l'Ouest, qui n'est pas moins sûre & moins commode pour l'ancre que celle de l'Est. Les bancs reparoissent & forment un angle droit, à deux lieues de la Pointe de l'Isle, par une ligne qui retourne & qui va se terminer à la Pointe Sud-Sud-Est. Entre cette Pointe des Rocs & celle de Tombali au Continent, qui est habitée par les Nègres *Nalous* ou *Anallus*, on découvre le plus grand bras de *Rio Grande*, qui a, dans toutes les parties, depuis vingt jusqu'à trente brasses d'eau. Brue s'engagea dans ce bras, entre la Pointe des Nalous & celle de Troisfontaines. *Rio grande* a deux lieues de largeur dans ce lieu. Après avoir coulé pendant quelques lieues à l'Est & à l'Ouest, & fait un grand détour au Sud, il prend un autre cours au Nord-Est, jusqu'à ce qu'il soit divisé en deux bras par l'Isle de Bisague.

Rio Grande & ses bords.

Tout le Pays, aux deux côtés de cette rivière, est fort bien peuplé. Brue entendit, pendant la nuit, les tambours qui battoient dans chaque quartier, soit par simple amusement, soit que les deux Barques fussent suspectes aux Habitans, & qu'ils voulussent faire connoître qu'ils étoient sur leurs gardes. Les bords de *Rio Grande* sont couverts de gros arbres, qui firent naître aux Portugais la pensée d'y venir construire des Vaisseaux. Celui qu'on nomme *le Misher*, donne d'excellentes planches, qui sont fort aisées à travailler, & qui ont la propriété d'être à l'épreuve des vers, non-seulement sur cette Côte où les Vaisseaux s'en ressentent beaucoup, mais encore dans toutes les Parties de l'Afrique, de l'Europe & de l'Amérique. La résine onctueuse, dont cet arbre est rempli, a tant d'amertume, qu'on n'attribue pas sa vertu à d'autre cause. Il n'est pas fort haut, & rarement surpasse-t-il vingt ou vingt-deux pieds; mais il a le tronc d'une grosseur surprenante.

Ce qui manque au pays pour l'équipement des Vaisseaux.

Sur les bords des ruisseaux & dans les terrains marécageux, on trouve certains arbres d'une hauteur médiocre, qui ressemblent par le bois & par les feuilles au Mahoe de l'Amérique, dont l'écorce sert au lieu d'étroupe pour calfeuter les Vaisseaux. Les Habitans, au défaut de godron, qui leur manque souvent, emploient l'huile de palmier, mêlé avec de la glue vive, & bouillie jusqu'à la consistance nécessaire. Pour suppléer aux cables, la nature a donné au Pays certains roseaux, nommés *Bumbus*, qui croissent dans les lieux marécageux. On les coupe, on les laisse rouir dans l'eau; après quoi les ayant bien battus, pour en séparer les parties les plus grossières, on les file en corde. Ce qui manque au Pays, c'est du bois propre à faire des Mâts. Le *misher* est trop court, le palmier trop pesant, & tous les autres arbres trop faciles à se fendre; de sorte qu'on est réduit à se servir du palmier: mais pour corriger sa pesanteur, on n'y met pas de perroquets, & l'on fait généralement les mâts fort courts. Il est étrange que l'Isle produisant un si grand nombre de cocotiers, on ne s'y serve pas, comme aux Indes Orientales, des coques pour en faire des cordes.

Isle de Bisague.

Après avoir passé l'Isle de Bisague, d'où les Bisagos ont peut-être tiré leur nom, Brue trouva, une lieue plus loin, sur la gauche, un *Marigot* (81) ou une petite rivière, dans laquelle s'étant avancé l'espace d'une lieue, il arriva près de *Ghinala*, grand Village habité depuis long-tems par les Portugais. Il y trouva un petit Vaisseau Anglois de Sierra Leona, commandé par le Capitaine *Glick*, qui s'étoit marié dans ce Pays avec une riche Nègresse. Outre une grosse

(81) Ce nom signifie proprement l'eau qui reste dans les terres lorsque la marée se retire; mais les François le donnent sans distinction à toutes les rivières qui sont sur cette Côte.

soinme d'argent, elle lui avoit apporté la propriété d'une grande Isle dans la riviere de Sierra Leona; & tandis qu'il faisoit cultiver son bien par des Esclaves, il exerceoit un commerce avantageux sur les Côtes voisines. Son Vaisseau étoit un Brigantin de 30 ou 60 tonneaux, construit à Sierra Leona. A l'arrivée des François, il se hâta de venir faire des civilités au Général. Le Signor *Patricio Pareffe*, un des principaux Habitans, ne fut pas moins empressé dans les sienes, & lui offrit sa maison, qu'il accepta. Cet honnête Africain étoit né d'un pere Hollandois & d'une Mulâtresse Portugaise. Il étoit blanc, mais avec un cercle noirâtre autour des yeux, qu'il tenoit apparemment de sa mere. Il avoit hérité la gravité du Portugal, & la propriété de la Hollande. Il étoit riche. Sa maison étoit fort belle. A peine Brue y fut-il entré, qu'il reçut la visite du Chef des Portugais & de tous les *Fidalgos* du voisinage, personnages fort remarquables par la longueur de leurs noms & de leurs titres.

Le Village de Ghinala est situé sur la rive droite du Marigot ou de la riviere du même nom. Elle donne aussi son nom au Royaume, qui porte également celui de Biafaras. Cette Région est considérable par le nombre des Portugais blancs, noirs, bazanés & mulâtres, qui y jouissent d'une fortune aisée; & qui sont assez bien logés. L'antichambre, qu'ils appellent le portique de leurs maisons, est agréable & fort bien meublé. Nul étranger ne pénétre plus loin dans un Pays où la jalousie est le vice général. Femmes & Maitresses, tout est renfermé sous une même clef. A l'exception de ce point, les Portugais de Ghinala sont civils & complaisans. Brue employa trois jours à rendre ses visites & à prendre des informations sur l'état du Commerce.

Il partit escorté de vingt hommes de sa suite & de plusieurs Gentilshommes Portugais, qui se firent honneur de l'accompagner, l'espace d'une lieue, jusqu'à la Cour du Roi de Ghinala ou de Biafaras; car ce Monarque est également connu sous ces deux noms. Il le trouva informé de son approche, & de déjà prêt à le recevoir, sous un arbre qui est vis-à-vis de son enclos. Son habillement étoit un pagne noir, qui lui tomboit jusqu'au milieu des jambes, avec un manteau de la même couleur; des sandales noires, sans bas; & sur la tête un grand chapeau noir; de sorte qu'à la réserve de ses dents & de ses yeux, on n'appercevoit rien que de noir dans sa figure.

Il reçut avec beaucoup de civilités le compliment & les présens du Général François, en lui touchant plusieurs fois la main, & l'assurant qu'il verroit volontiers des François dans ses Etats; qu'il leur accorderoit une protection particulière, & qu'il prendroit plus de plaisir à commercer avec eux qu'avec toute autre Nation: qu'il leur donnoit la permission de s'établir dans les lieux qu'ils voudroient choisir, & d'y bâtir des Magasins & des enclos. Enfin Brue lui témoigna quelque désir de former un établissement dans l'Isle de Bulam, dont il n'ignoroit pas, lui dit-il, que le Domaine étoit à lui, il répondit que rien ne pouvoit lui être plus agréable que de voir les Bisagos, ses ennemis, chassés pour jamais de cette Isle; qu'il en faisoit présent de tout son cœur aux François, & que si cet espace du Pays ne leur suffisoit pas, il y joindroit volontiers d'autres terres, du côté de trois Fontaines. Ensuite il examina curieusement les présens du Général; & pour lui témoigner qu'il en étoit satisfait, il se rapporta du vin de palmier, dont il lui fit boire, après avoir bu lui-même à sa santé.

SAU.
1701.
Anglois marié
avec une riche
Nègresse.

Situation de Ghinala.

Brue rend visite au Roi.

Civilités & offres qu'il reçoit de ce Prince.

BRUE.
1701.

Beauté du pays.

Lieu où les Européens construisent des Vaisseaux.

Commodité de Rio Grande pour le Commerce.

Nombre des Isles des Bissagos.

Il prit tant de plaisir dans sa conversation, qu'il parut chagrin de ne pouvoir le retenir quelques jours de plus à sa Cour. Il lui donna un dîner dans le goût du Pays; c'est-à-dire, que l'abondance y tint lieu de la délicatesse. Cependant le riz étoit fort bien préparé; & la volaille bouillie, qu'on servit dessus, étoit coupée en quartiers avec assez de propreté. Après le repas, Brue visita le village, qu'il trouva fort grand. Le Pays, aux environs, lui parut délicieux. Les bananiers & les autres arbres dont les maisons sont entourées, les enclos de roseaux, les haies d'épines, forment des perspectives charmantes. La situation du Village est sur le bord d'une rivière médiocre, qui venant de l'Est va se jeter dans celle de Kurbali. Elle répand la fécondité dans un terroir déjà riche & fertile, qui le deviendroit encore plus s'il étoit cultivé par d'autres mains. La cire, les Esclaves & l'ivoire y entretiennent un commerce considérable. Les Elephants y sont en grand nombre, malgré les persécutions des Nègres, qui en aiment autant la chair que les dents.

Les François retournèrent le soir à Ghinala, & prirent le reste du jour pour se reposer. Le lendemain Brue eut la curiosité de faire six lieues sur la rivière, pour visiter un Village où l'excellence du bois porte divers Européens à faire construire des Vaisseaux. Il y en trouva un sur les chantiers, d'environ cent tonneaux. Le seul désavantage du Pays est de manquer de mûrs.

La plupart des Villages, au long de la rivière, sont habités par des Portugais, quelquefois entremêlés de Nègres; mais on distingue aisément leurs maisons par la forme & la grandeur. Outre la cire, les Esclaves & l'ivoire, le Pays produit, pour le Commerce, de grands cuirs séchés, du coton, quelques plumes d'Autruche & des gommes de différentes sortes. Il fournit même de l'or, qui vient des terres intérieures au Sud & à l'Est, mais sans qu'on connoisse autrement les lieux.

Rio Grande est navigable jusqu'à cent cinquante lieues de son embouchure, du moins pour les Barques & les autres petits Bâtimens. Brue assure que si l'Etablissement de Bulam étoit une fois formé, & qu'on n'y laissât pas manquer les marchandises de l'Europe, on pourroit s'ouvrir un commerce fort étendu dans toutes ces Régions. Les Portugais de Bissao & des rivières de *Gefes*, de Nunez, de Kurbali, de Rio Grande, &c. s'empresseroient d'y venir prendre les commodités dont ils auroient besoin, & d'y apporter en vente ou en échange leurs propres richesses.

§. IV.

Voyage à Kazegut, une des Isles des Bissagos.

Après avoir fait toutes les observations convenables à ses vûes, Brue revint à Bissao, où il trouva les édifices du Comptoir fort avancés. Comme il n'y avoit rien qui demandât nécessairement sa présence, il remonta aussitôt dans sa Barque, pour visiter quelques Isles des Bissagos. On en compte treize ou quatorze, dont les principales & les plus fréquentées sont Kasnabak, las Gallinas, Kazegut, Karache, Aranghena, Papagago, ou l'Isle des Perroquets, Formosa, Babachoka, Bissague, & Warange. Il y en a quelques autres moins connues, parce qu'elles sont peu fréquentées. Chacune de ces

Ille est gouvernée par un Chef, qui est revêtu de l'autorité souveraine. Tous ces petits Monarques sont indépendans l'un de l'autre, & se sont même souven- tent la guerre ; mais s'ils s'unissent pour la faire sur le Continent aux Biafaras, leurs anciens ennemis, qu'ils ont chassés de l'Isle de Bulam. Leurs Canots sont assez grands pour recevoir vingt-cinq ou trente hommes, avec des provisions & leurs armes, qui sont l'arc & le sabre.

Les Nègres de ces Isles sont grands & robustes, quoique leurs alimens ordinaires soient le poisson, les coquillages, l'huile & les noix de palmier, & qu'ils aiment mieux vendre leur riz, leur maiz & leurs légumes aux Eutoptéens, que de les réserver pour leur usage. Ils sont idolâtres, & d'une cruauté extrême pour leurs ennemis. Ils coupent la tête à ceux qu'ils tuent dans leurs guerres ; ils emportent cette proie pour l'écorcher, & faisant sécher la peau du crâne avec la chevelure, ils en ornent leurs maisons comme d'un trophée. Au moindre sujet de chagrin, ils tournent aussi facilement leur furie contre eux-mêmes. Ils se pendent, ils se noient, ils se jettent dans le premier précipice. Leurs Héros prennent la voie du poignard. Ils sont passionnés pour l'eau-de-vie. S'ils croient qu'un Vaisseau leur en apporte, ils se disputent l'honneur d'y arriver les premiers, & rien ne leur coûte pour se procurer cette chère liqueur. Alors le plus foible devient la proie du plus fort. Dans ces occasions ils oublient les loix de la nature. Le pere vend ses enfans ; & si ceux-ci peuvent l'emporter par la force ou l'adresse, ils traitent de même leurs peres & leurs meres.

Formosa est la plus orientale de toutes leurs Isles, mais elle est inhabitée. Celles des Gallinas & de Kasnabak, qui sont situées à la tête des bancs & des basses qui environnent cette chaîne d'Isles, sont également fertiles & peuplées. L'eau fraîche y est en abondance. Les Côtes sont remplies de poisson & de coquillages. Avec un peu plus d'industrie pour cultiver leurs terres, les Habitans pourroient faire un commerce considérable, car le terroir est excellent dans toutes les Isles.

Kazegut est une des plus grandes & des plus fertiles. Elle est renfermée dans un cercle de bancs de sable & de basses, excepté aux deux pointes du Nord-Est & du Sud-Ouest, où les Vaisseaux peuvent mouiller en sûreté. On compte dix ou douze lieues depuis la pointe de Bernafel dans l'Isle de Bissao, jusqu'à la pointe Nord-Est de Kazegut, & cinq seulement jusqu'à celle de Saint Martin. En partant de la pointe de Bernafel, il faut suivre de près l'Isle des Perroquets, sans quoi les marées & les courans écartent beaucoup un Vaisseau, & l'obligent de louver long-tems pour regagner ce qu'il a perdu. Les Habitans de Kazegut sont les plus civils de tous ces Insulaires, & doivent cet avantage au Commerce. Mais il y a néanmoins des précautions nécessaires pour traiter avec eux. Brue qui en étoit bien informé les observa soigneusement. Lorsqu'il eut amaré sa Corvette, il fit arborer son pavillon & tirer une petite piece d'artillerie. Trois Bissagos, qui parurent aussi-tôt sur le rivage, firent connoître par des signes qu'ils souhaitoient d'être conduits à bord. On les prit dans l'Esquif. C'étoit un des Grands de l'Isle & des plus proches parens du Roi, accompagné de deux personnes de sa famille. Il n'avoit qu'un pagne autour de la ceinture, & un chapeau sur la tête. Ses cheveux étoient graissés d'huile de palmier, ce qui les faisoit paroître rouges. Il salua civile-

BRUE.
1701.

Qualités des Habitans.

Leur passion pour l'eau-de-vie. A quoi elle les porte.

Description de Kazegut.

Brue y arriva-
Signeur Nègre

BRUE.
1701.

Cérémonie bizarre d'un Nègre.

ment Brue, en se découvrant la tête; & l'ayant pris par la main il lui demanda des nouvelles du Sieur de la Fond, dont il avoit été l'ami particulier.

Tandis que le Général traitoit le Seigneur Nègre avec de l'eau-de-vie, on vit paroître un Canot chargé de cinq Insulaires, dont l'un étant monté à bord s'arrêta sur le tillac, en tenant un Coq d'une main, & de l'autre un couteau. Il se mit à genoux devant Brue, sans prononcer un seul mot. Il y demeura une minute; & s'étant levé, il tourna vers l'Est & coupa la gorge au Coq. Ensuite s'étant remis à genoux, il fit tomber quelques gouttes de sang sur les pieds du Général. Il alla faire la même cérémonie au pied du mât & de la pompe; après quoi retournant vers le Général, il lui présenta son Coq. Brue lui fit donner un verre d'eau-de-vie, & lui demanda la raison de cette conduite. Il répondit que les Habitans de son Pays regardoient les Blancs comme les Dieux de la mer; que le mât étoit une Divinité qui faisoit mouvoir le Vaisseau; & que la pompe étoit un miracle, puisqu'elle faisoit monter l'eau, dont la propriété naturelle étoit de descendre.

Brue renvoya le Seigneur Nègre après lui avoir fait un présent. Comme la nuit s'approchoit, il remit sa descente au lendemain. Le premier Insulaire qu'il rencontra sur le rivage fut ce même Seigneur, qui venoit au-devant de lui pour le conduire dans son habitation. Elle étoit à trois cens pas du rivage, bâtie à la manière des Portugais, & blanchie en dehors, avec un porche ouvert, qui étoit environné de grands palmiers, & garnie de chaises de bois assez propres. Après quelques momens de conversation, le Nègre conduisit Brue vers un édifice, qui étoit à cinquante pas de la maison, & que les François reconnurent avec beaucoup d'étonnement pour une Chapelle, qui avoit son autel, ses bancs, & même une cloche d'environ trente livres, suspendue près de la porte à un grand arbre. Le Seigneur Nègre fit sonner la cloche, & dit à Brue qu'aimant les Chrétiens sans l'être lui-même, il avoit fait bâtir cette Chapelle pour l'usage de ceux qui pourroient venir dans l'Isle; & que si quelque Prêtre vouloit s'y établir avec lui, il s'engageoit à ne le laisser manquer de rien.

Maison d'un Seigneur de l'Isle.

Chapelle qu'il avoit bâtie sans être Chrétien.

Viste que Brue rend au Roi de Kaegou.

Ensuite ils se rendirent ensemble à la maison, ou si l'on veut, au Palais du Roi, qui n'étoit éloigné que d'un mille. Ce Prince parut charmé de la visite qu'il recevoit du Général. C'étoit un vénérable vieillard d'environ soixante-dix ans. Sa barbe étoit frisée, & presque blanche. Il avoit la bouche & les yeux agréables, & l'air majestueux. Son habillement n'étoit qu'un pagne & un chapeau. Il se découvrit pour saluer Brue; & lui ayant pris la main en repétant plusieurs fois qu'il étoit le bien venu; il lui offrit la liberté de s'établir dans son Isle. Brue lui fit présent de quelques curiosités de l'Europe & de deux barils d'eau-de-vie. Sa maison n'étoit pas si commode que celle de son parent; mais elle ne manquoit ni de chaises ni de tables. Il retint le Général à dîner. Les mets furent de la volaille bouillie dans du riz, de la venaïson, du Mouton & du Bœuf. Le vin de palmier étoit excellent, & l'eau-de-vie du Général ne fut pas épargnée. Ensuite le Roi proposa de fumer, & pressa Brue de se servir de sa pipe. Le tuiau n'avoit pas moins de cinq pieds de longueur, & la tête étoit assez grande pour contenir un quarteron de tabac. Elle étoit ornée de divers anneaux & d'autres bijoux de cuivre blanc.

Le

Le Roi fit présent au Général de deux coqs; ce qui passe à Kazegut pour la plus haute marque de distinction, parce que cet animal est consacré particulièrement aux Divinités de l'Isle.

La longueur de Kazegut surpasse trois fois sa largeur. Le terroir est riche & bien cultivé. Il produit en abondance des lataniets, des palmiers, & des oranges, du maïs, du riz, des courges, des pois & d'autres especes de légumes. Brue remarqua près du Palais quarante ou cinquante Negres armés de sabres, qu'il prit pour la Garde du Roi. Kazegut, Karache, Kosnabak, & las Gallinas sont les seules Isles des Bissagos où le Commerce soit sans péril pour les Etrangers. Dans toutes les autres, il faut être dans une défiance continuelle, & ne pas se hasarder témérairement au rivage. Les Portugais se sont repentis plusieurs fois d'avoir négligé les précautions. A bord même, c'est-à-dire sur son propre Vaisseau, un Etranger ne peut être trop sur ses gardes, particulièrement dans les ténèbres; & l'ancre doit être jetée dans un lieu, où l'on ne puisse pas craindre que la marée laisse jamais un moment le Vaisseau à sec. Brue donne des avis fort utiles pour la conduite qu'il faut tenir ensuite avec les Insulaires. Après avoir arboré les couleurs & tiré un coup de canon, il conseille d'envoyer au rivage un Interprète, avec des essais de marchandises, & une bouteille d'eau-de-vie pour le Roi ou le Chef de l'Isle. Pour cette députation, il recommande que la Chaloupe soit bien armée, & n'approche pas plus du rivage qu'il n'est nécessaire pour débarquer l'Interprète. Les Insulaires le reçoivent & le conduisent à leur Roi, qui se trouve souvent fur le bord de la mer, dans la foule de ses Sujets. Leurs compliments sont fort ennuyeux, & consistent à répéter mille fois, *bon-jour, soyez le bien venu*. On convient néanmoins assez promptement du prix des Esclaves, de l'ivoire, & des autres marchandises. La Chaloupe ramène l'Interprète, qui rend compte de la négociation. Si les Habitans ont des Esclaves ou d'autres biens à vendre, ils s'empressent bientôt de les amener à bord dans leurs Canots. C'est alors qu'il faut redoubler la garde, tenir l'Equipage sous les armes, & pointer même le canon, pour forcer les Negres d'entrer l'un après l'autre. Malgré le danger, il n'y a pas d'année où l'on ne tire de ces Isles trois ou quatre cens Esclaves, dont le prix est depuis quinze jusqu'à vingt barres; & ce commerce pourroit recevoir beaucoup d'augmentation s'il étoit bien ménagé. Les marchandises qui conviennent à ces Isles sont l'ambre jaune, les étoffes de laine jaunes & rouges, l'eau-de-vie en abondance, les sonnettes, les armes à feu, sur-tout pour la chasse; les paremens de lit rouges & jaunes, les étoffes de cor on les pagnes, la vaisselle d'étain, les bassins de cuivre, des toiles de différentes sortes, & des grains de verre rouges & noirs.

Le Roi de Kazegut avoit eu de grands sujets de plainte, qu'il promit d'oublier en faveur du Général Brue. En 1687, le Sieur de la Fond, qui étoit venu commercer dans ces Isles, avoit perdu quelques marchandises par le pillage des Habitans. Pendant qu'il cherchoit à se vanger, il arriva sur la Côte un Vaisseau de guerre François nommé le *Lion*, sous le commandement du Sieur de Montifier. Les deux Capitaines convinrent de piller l'Isle, & débarquerent, dans cette vûe, deux cens hommes qui n'y trouverent aucune résistance. Le Roi, qui se nommoit *Dukermenay*, se voyant surpris dans sa maison, sans espérance de pouvoir se sauver par la fuite, prit le parti d'y

Tome II.

D d d d

BRUE.
1701.

Propriétés de
l'Isle.

Avis sur la manière de se conduire avec les Insulaires.

Plainte du Roi de Kazegut contre les François.

BRUE.
1701.

mettre le feu de ses propres mains & de se brûler vif. Les Negres se retirent si promptement dans les montagnes, que de deux ou trois mille Habitans, il fut impossible aux François d'en prendre plus de dix ou douze. Le mauvais succès de cette entreprise fit craindre à la Fond que le Commerce ne fût interrompu pour jamais avec tous ces Peuples; mais il eut l'habileté de leur persuader qu'il n'avoit pas eu de part au pillage, & qu'ils ne devoient en accuser que les Corfaires.

Usages des Habitans de Kazegut.

Les Habitans de Kazegut, sur-tout ceux qui sont distingués par le rang ou les richesses, se frottent les cheveux d'huile de palmier; ce qui les fait paroître tout-à-fait rouges. Les femmes & les filles n'ont autour de la ceinture qu'une espece de frange épaisse, composée de roseaux, qui leur tombent jusqu'aux genoux. Dans la saison du froid, elles en ont une autre qui leur couvre les épaules, & qui descend jusqu'à la ceinture. Quelques-unes en ajoutent une troisième sur la tête, qui pend jusqu'aux épaules. Rien n'est si comique que cette parure. Elles y joignent des bracelets de cuivre & d'éraux aux bras & aux jambes. En général les deux sexes ont la taille belle, les traits du visage assez réguliers & la couleur du jais le plus brillant, sans avoir le nez plat, ni les levres trop grosses. L'esprit & la vivacité ne leur manquent pas. Il ne seroit pas difficile de les instruire dans toutes sortes d'arts, si leur indolence n'étoit un obstacle insurmontable; mais ils souffrent l'esclavage avec tant d'impatience, sur-tout hors de leur Patrie, qu'il est dangereux d'en avoir un grand nombre à bord. La Fond, après en avoir acheté plusieurs, avoit pris toutes sortes de précautions pour les tenir sous le joug, en les enchainant deux à deux par le pied, & mettant des menottes aux plus vigoureux. Ils n'en trouvant pas moins le moyen d'arracher l'étroupe du Vaisseau, & l'eau pénétra si vite, qu'il auroit coulé à fond si le Capitaine n'eût rencontré fort heureusement une vieille voile qui servit à boucher le trou. Le naturel fier & indomptable de ces Insulaires, & leur paresse obstinée, sont des vices si connus en Amérique, qu'on ne les y achete qu'avec de grandes précautions. Ils ne travaillent qu'à force de coups. Ils se débrent souvent par la fuite, & quelquefois ils se détruisent eux-mêmes.

Leur paresse & leur fierté dans l'esclavage.

§. V.

Affaires de Bissao.

Le Comptoir François s'achève à Bissao.

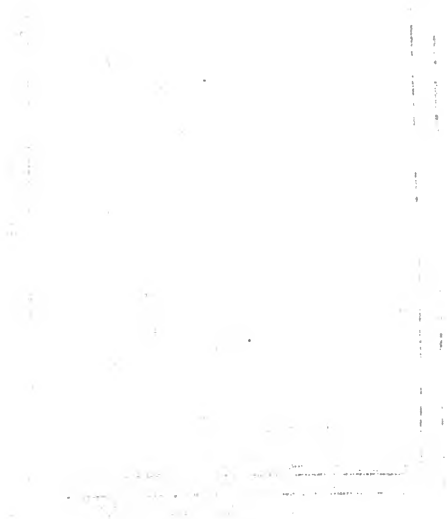
EN arrivant de Kazegut, le Général trouva ses édifices presque achevés. Le solé demandoit encore quelque travail; mais la haie étoit entièrement plantée; & deux ou trois nuits paroisoient suffire pour la perfection de l'entreprise. Son premier soin fut de se rendre auprès de l'Empereur, qui le reçut avec de grands témoignages d'amitié & de nouvelles assurances de protection. Les femmes de ce Prince & les Seigneurs de la Cour lui firent mille offres de service. Enfin dans cette occasion, comme en 1723, lorsqu'il retourna au Senegal avec la qualité de Directeur, toutes les apparences devoient lui persuader que l'Empereur & ses Peuples étoient de bonne-foi dans ses intérêts.

Il se crut obligé de rendre une seconde visite au Gouverneur Portugais, avec lequel il vivoit aussi-bien qu'on pouvoit l'attendre de l'un & de l'autre.



Femmes de Kazan en différens habits.

N.° XXII.



dans l'opposition de leurs intérêts. Dom Rodrigo apprenant que Brue se proposoit de loger dans son nouveau Comptoir, le pressa de prendre un appartement dans le Fort. Il s'en défendit, parce que le Fort étoit trop éloigné de ses Bâtimens. Le Gouverneur lui offrit le Couvent des Cordeliers, que Brue refusa par la même raison. Enfin il accepta un magasin dont la situation lui parut plus commode, & les Portugais le firent aussi-tôt meubler pour l'y recevoir. Le Dimanche suivant, Brue étant à la Messe avec le Gouverneur, qui l'y avoit invité, observa qu'une des peintures de l'autel portoit les Armes de la Compagnie François, c'est-à-dire, *argent semé de fleurs de lys d'or*, avec deux Negres pour support. Il les fit remarquer au Gouverneur, comme une preuve que la Nation avoit eu des Etablissmens dans l'Isle avant les Portugais, ou du moins aussi-tôt qu'eux, puisque cette peinture paroissoit aussi ancienne que l'Eglise. Dom Rodrigo répondit qu'il n'entreprendoit pas de décider cette difficulté; mais il protesta qu'un Empereur de Bislaï avoit envoyé son fils au Roi de Portugal, pour le reconnoître en qualité de Souverain, & s'étoit engagé par un Traité exclusif à recevoir les Portugais dans son Isle, & à leur permettre d'y élever un Fort. Ce récit parut d'autant plus fabuleux à Brue, que le Gouverneur ne put lui citer le tems dont il parloit, ni sous quels Rois de Portugal & de Bislaï le Traité s'étoit conclu, ni même la date (81) de l'érection du Fort. Aussi n'abandonna-t'il pas le projet d'établir son commerce & de ruiner celui des Portugais.

L'amitié fut entretenue extérieurement par des visites, des présens, & des festins mutuels. Cependant lorsque Brue fut à la veille de son départ, il reçut de la main d'un Officier du Fort une protestation formelle au nom du Roi de Portugal contre l'Etablissement des François. Le parti qu'il prit, sans rien changer à ses politesses, fut de répondre par une contre-protestation datée à bord de l'*Anne*, dans la rade de Bislaï, le 16 d'Avril 1701. Malgré cette espèce d'hostilité, les deux Chefs ne cessèrent pas de se voir avec leurs civilités ordinaires, & convinrent de laisser la décision du différent aux deux Cours.

L'Empereur de Bislaï n'eut pas plutôt appris que Brue se dispoisoit à partir, & lui faisoit demander son audience de congé, qu'il se rendit avec toute sa Cour au nouveau Comptoir. Les François allèrent le recevoir à quelque distance, & le saluèrent de toute l'artillerie de la Flotte. Ils lui rendirent tous les honneurs dont ils ne pouvoient craindre aucune conséquence. L'Empereur de-

BRUE.
1701.

Armoiries de
la Compagnie
Françoise dans
l'Eglise des Por-
tugais.

Expéditions du
Gouverneur. 1

Amitié politi-
que entre les deux
Chefs.

L'Empereur vi-
sita Brue.

(81) On trouve dans la Gazette, de Paris du mois de Novembre 1694. un article de Lisbonne, en date du 16 Octobre, où l'on raconte qu'il étoit arrivé un Vaisseau de Kachao avec un Prince Negre, nommé *Batemo*, fils de *Bacompeloo* Empereur de l'Isle de Bislaï; que son pere l'avoit envoyé à la Cour de Portugal pour se faire baptiser, pour en amener des Missionnaires, pour demander la protection du Roi & pour lui promettre la liberté de bâtir un Fort dans son Isle. La Gazette de la même Ville, du 18 de Décembre, dit dans un autre article de Lisbonne du 9 Novembre, que ce jeune Prince avoit été baptisé dans la Chapelle du

Château par Contarini, Nonce du Pape; que le Roi lui avoit servi de Parrain, l'avoit nommé Emmanuel, & lui avoit fait présent d'un joyau de huit cens pistoles. Voyez *Barbot*, dans sa Description de la Guinée, p. 418. On ne peut contester ce fait; mais il paroît si peu que les Portugais eussent profité des offres du Prince, que le *Maire* dans son Voyage publié en 1694. déclare positivement qu'ils n'avoient point alors de Fort dans l'Isle de Bislaï. Mais en quelque année qu'eût été bâti celui que Brue y trouva, le droit des François, qui portoit sur un Traité de Commerce plus ancien, n'en pouvoit recevoir d'affoiblissement.

D d d d ij

BRUE.
1701.

Son habilement.

manda civilement à Brue s'il étoit satisfait de son établissement, en lui offrant la liberté de le changer ou de l'augmenter à son gré. Le Général lui fit des remerciemens fort vifs, & lui marqua beaucoup de confiance à sa protection. Entre plusieurs présens, il lui donna un bonnet de velours cramoisi, brodé d'or, que ce Prince mit aussi-tôt sur sa tête.

Il étoit vêtu fort bizarrement ce jour là. Ses hautes-chausses étoient un pagne fort long. Il portoit sur le corps un manteau de gros drap sans forme, sous lequel on ne voyoit ni veste ni chemise. Ce manteau étoit long, & par derrière il avoit un capuchon qui pendoit jusqu'au milieu des épaules. Sa tête étoit couverte d'un grand chapeau noir à forme haute, ceint d'un ruban rouge, sans sa bordure ordinaire de corde de chanvre. Il avoit les pieds nus; ce qui ne l'empêcha point de marcher dans cet état l'espace d'un quart de mille, jusqu'au Comptoir François. Il auroit pu venir à cheval; car à l'exception de la taille, qui étoit fort basse, il se trouva d'assez jolis Chevaux dans l'île. Mais il n'en avoit pas assez pour tout son train.

Brue prend en
gré de la Cour.

Brue se rendit à son Palais de campagne le 26 d'Avril, pour lui faire ses derniers adieux. On servit des chaises au Général & à son cortège, sous un arbre fort près de la porte de l'enclos. L'Empereur parut immédiatement, couvert, sur son pagne, d'un manteau d'écarlate doublé de calico, avec un bonnet gris sur la tête. Brue lui renouvela ses remerciemens pour toutes ses faveurs, & lui présenta le Sieur Cartaing, qu'il laissoit pour Chef du Comptoir, avec six autres Facteurs qui devoient demeurer dans l'île, & pour lesquels il lui demanda sa protection. Elle lui fut accordée, avec des vœux pour le succès de son voyage, & pour le plaisir de le revoir. Le même jour une partie (83) des Courtisans & des femmes de l'Empereur l'allèrent complimenter sur son départ & lui portèrent des provisions. Ils l'amuserent par des danses, au son des tambours Imperiaux. Enfin ce Prince, qui marque tant de hauteur pour toutes les autres Nations, traita Brue avec des témoignages extraordinaires de considération.

Ordre qu'il met
au Comptoir
Français.

Avec les Facteurs, Brue laissa dans le Comptoir un Chirurgien, deux Interprètes & quelques Laptors. Il leur donna une Barque, un Brigantin, une excellente Chaloupe, avec des Pilotes & des Matelors. Dans le Comptoir, il mit des armes, des munitions, des marchandises pour le Commerce, & des provisions de l'Europe. Il donna au Sieur Cartaing toutes les instructions qui pouvoient servir à régler sa conduite. Mais il le chargea particulièrement de reconnoître avec soin les Côtes voisines; & si les Portugais abandonnoient leur Fort, comme on ne cessoit pas de le publier, il lui recommanda de s'en mettre en possession avant que les Negres pussent le détruire.

Politesses qu'il
reçoit des Portu-
gais au départ.

Le 30 d'Avril, il se rendit dans le Fort, pour rendre ses dernières civilités au Gouverneur. Il y fut reçu, comme il l'avoit toujours été, au son des instrumens militaires & la Garnison sous les armes. Don Rodrigue alla au-devant de lui jusqu'à la porte extérieure. Après quelques complimens, Brue lui présenta les sept Officiers de la Compagnie qui étoient destinés pour le

(83) Les Portugais, pour flatter les Seigneurs de l'île, leur avoient donné le nom de *Fidalgos*, qui signifie Gentilshommes. Les François se gardoient bien de leur refuser ce

titre, lorsqu'il étoit question de se les attacher & d'assurer leur protection au nouveau Comptoir.

Comptoir, en le priant de leur accorder son amitié jusqu'à la décision de leur différend. Elle lui fut promise, & Don Rodrigo voulut l'accompagner jusqu'au Port. L'artillerie du Fort le salua de neuf coups à son embarquement. Comme il avoit envoyé devant lui ses deux plus grands Vaisseaux, pour faire leur cargaison au Senegal & à Gorée, il partit de Bissão avec ses trois prises & les petites Barques, fort satisfait du succès de son voyage.

Les civilités du Gouverneur Portugais & la parole qu'il avoit donnée d'attendre la décision de ses Maîtres en Europe, ne l'empêchèrent pas d'employer secrètement toutes sortes d'artifices pour engager Brue à payer les dix pour cent, dont il s'attribuoit le droit sur les marchandises. Le Gouverneur Portugais de Kachao écrivit à Gorée, pour représenter au Général François que c'étoit le moyen de vendre plus de marchandises en quinze jours qu'il ne pouvoit l'espérer dans une année. Il lui offrit même de rabatre quelque chose de ce droit, en lui rappelant que le Sieur la Fond avoit fait des profits considérables dans l'Isle de Bissão, parce qu'il ne s'étoit pas fait un scrupule de le payer. Il ajoutoit que le Roi son Maître lui ayant permis de commercer avec les Etrangers, il souhaitoit que les François voulussent saisir une si belle occasion, avant qu'il l'offrit aux Marchands d'Angleterre & de Hollande. Brue répondit qu'il ne manqueroit pas de communiquer ces propositions à sa Compagnie; quoique suivant ses propres lumieres il les trouva préjudiciables au Commerce des François & contraires à leurs privilèges: que l'exemple de la Fond n'étoit pas une raison qui leur pût faire abandonner leurs droits, parce qu'il s'étoit conduit en Négociant particulier, qui n'avoit en vue que son propre intérêt. Bientôt le Commerce des Portugais à Bissão tomba dans une décadence qui ne leur permit plus de fournir aux frais d'un Commandant & d'une Garnison. Leur Magasinier fut rappelé, & le Gouverneur de Kachao conseilla au Roi de Portugal d'abandonner & de raser le Fort. Brue se hâta d'en donner avis à sa Compagnie, qui écrivit aussitôt au Président Rouillé, Ambassadeur de France à la Cour de Portugal. En 1703, Brue se rendit lui-même à Lisbonne, & joignit ses instances à celles de l'Ambassadeur, pour obtenir du Ministère Portugais que le Fort fut vendu à la Compagnie Française. Mais la Cour de Lisbonne prit le parti de le faire démolir; ce qui fut exécuté au mois d'Octobre de la même année.

Le Couvent appartenoit à l'Ordre de Saint François; mais il avoit été rempli successivement par des Cordeliers, des Capucins & des Recollets. La Paroisse étoit gouvernée par des Prêtres Seculiers, qu'on y envoyoit de S. Jago; & s'ils venoient à manquer, c'étoient les Religieux du Couvent qui suppléaient à leurs fonctions. Ils n'étoient que trois pendant le séjour que Brue fit à Bissão. Mais quoique leur zèle fut fort ardent, ils pensoient à se retirer, rebutés du champ stérile qu'ils avoient à cultiver. Le mauvais exemple des Blancs, leurs débauches & leurs vices, sont un obstacle presque invincible à la conversion des Negres. Cependant un Insulaire de quelque distinction se fit baptiser. Mais ayant bientôt renoncé à sa nouvelle religion, il mourut sans aucun signe de pénitence. Ses parens ne laissèrent pas d'apporter son corps à l'Eglise Portugaise. Les Recollets qui exerçoient alors l'Office de Curé refuserent de l'enterrer, à cause de son apostasie & de son impénitence finale; ce qui fit naître un tumulte qu'il ne fut pas aisé d'apaiser.

D d d iij

BRUE.
1701.

Artifices qu'il
employoit pour
le faire entrer
dans leurs vices.

Sa réponse.

Les Portugais
abandonnent le
Fort de Bissão.

Zeile des Frères
Catholiques dans
cette Isle.

Différend des
Insulaires avec
les Recollets.

BRU.
1701.

Les Recollets
sont chassés de
l'Isle. Leur mani-
feste.

Les amis du mort enterrent le corps dans l'Eglise, malgré la résistance des Recollets, qui interrompirent le Service divin, & regarderent l'Eglise comme profanée. Cette sévérité, que les Portugais mêmes traitèrent de contre-tems, rendit les Prêtres fort odieux dans l'Isle. Ils furent accablés de reproches par les Seigneurs Negres, & la vengeance auroit été poussée plus loin s'ils n'eussent été sous la protection du Roi de Portugal. Enfin le Vicaire Général de Kachao, allarmé pour les suites de cette affaire, envoya un Commissaire Ecclésiastique à Bisfao pour terminer le différend. Après de longues délibérations, l'expédient auquel on s'arrêta fut d'enlever secrètement le corps pendant la nuit, & de purifier l'Eglise par une nouvelle consécration. Mais cette démarche fâcha si peu les Recollets, qu'ils publièrent un Manifeste pour justifier leur conduite. Ils accusèrent d'irreligion tous les Chrétiens qui tenoient d'autres Chrétiens dans l'esclavage, quoique Negres & Barbares. Ils firent un crime de vendre des Esclaves aux Anglois & aux Hollandois, parce qu'il n'y avoit point avec eux de sûreté pour l'exercice de la Religion. Ils s'emportèrent ouvertement contre leurs Compatriotes, en leur reprochant d'arrêter par leurs irrégularités les progrès de la foi catholique. Ils firent répandre des copies de ce Mémoire en Espagne & en Portugal. Enfin l'excès de leur zèle les ayant fait chasser de Bisfao par les Negres & par les Portugais mêmes, qui les obligèrent de s'embarquer dans un Vaisseau de la Compagnie Française qui faisoit voile à la Martinique, ils s'efforcèrent de faire approuver leur conduite & leurs sentimens aux Négocians François de cette Isle. Mais le Gouverneur les pria de garder leur apologie pour eux-mêmes, & de ne pas ouvrir la bouche sur cette matière, pendant le séjour qu'ils devoient faire parmi les François en attendant l'occasion de repasser dans leur Patrie. Ils eurent des Cordeliers pour Successeurs à Bisfao.

§. V I.

Voyage à Geves, avec une Description historique & géographique des Pays & des Isles jusqu'à Sierra Leona.

LA rivière de *Kasamanza* ou *Kasamanfa* (84) est une branche de la *Gambra*. Son cours est fort long & fort rapide. Elle le prend entre les rivières de *Saint Juan* & de *San-Domingo*, dont la dernière est souvent nommée *Rivière de Kachao*, parce que cette Ville est située sur ses bords.

Deux Forts Portu-
gais sur la ri-
vière de *Kasamanfa*.

Les Portugais ont deux petits Forts sur la rivière de *Kasamanfa*, tous deux sur la rive droite en remontant. Le premier, qui n'est qu'à dix-huit ou vingt lieues de son embouchure, s'appelle *Zinkinchor*. Le second, presque à la même distance de l'autre, est ce même Fort de *Ghingim* dont on a déjà vu la description dans le voyage de *Kachao*. Ces deux Places ne sont proprement que des magasins, environnés d'un mur ou d'un enclos de terre garni de fascines. Leur principale force consiste dans la difficulté de l'accès, à cause des marais & des arbres au milieu desquels ils sont situés; quoiqu'ils soient assez défendus par des Légions de Mouches, qui suffisoient pour détruire une armée.

(84) Ce nom lui vient de celui d'un Seigneur du Pays. Il semble que son vrai nom soit *Zamensu* ou *Jamensu*, tiré de la Ville de

Jam ou *Jamex*, qui est fort loin sur ses bords. Du moins l'Auteur anonyme, à la fin de le Maître, ne la nomme pas autrement, p. 124.

C'est dans ce triste séjour qu'on trouve dix ou douze misérables Bannis Portugais, avec deux ou trois pieces d'artillerie pour exclure les autres Nations du Commerce de cette Contrée. Les Portugais tirent annuellement de ces deux lieux cent ou cent vingt quintaux de cire jaune, aux mois d'Avril, de Mai & de Juin. Lorsqu'ils ne peuvent la vendre aux Bâtimens étrangers qui s'approchent de la Côte, ils la transportent à *Sommers*, Village sur la gauche de leur riviere, d'où elle passe à *Jereja*, & de-là dans la *Gambra*. Quelquefois ils la portent à *Kachao*; mais c'est lorsqu'ils desespèrent de trouver d'autres voyes, parce qu'il y a des droits à payer au Gouverneur de cette Ville; & que ceux qui achètent la cire en baissent d'autant plus le prix, qu'ils ne peuvent trouver autrement de profit à la revendre.

A cent cinquante lieues de son embouchure la riviere de *Kafamanfa* forme, en tournant, un coude qui donne le nom de *Cabo* à un grand Royaume voisin. Il étoit gouverné au commencement de notre siècle par un Roi Nègre, nommé *Briam Mansare*, qui vivoit avec plus de faste que tous les autres Princes de la même Côte. Sa Cour étoit nombreuse. Il se faisoit servir dans de la vaisselle *** (85), dont il avoit jusqu'à quatre mille marcs. Il entretenoit constamment six ou sept mille hommes bien armés, avec lesquels il tenoit ses voisins dans la soumission, & les forçoit de lui payer un tribut. La Police étoit si bien établie dans ses Etats, que les Négocians auroient pu laisser sans crainte leurs marchandises sur le grand chemin. A force de Loix & par la rigueur de l'exécution, il avoit corrigé dans ses Sujets le penchant au vol, qui est un vice comme naturel aux Nègres. Jamais les Esclaves n'étoient enchaînés. Lorsqu'ils avoient reçu la marque du Marchand, il ne falloit plus craindre de les perdre par la fuite, tant la garde étoit exacte sur les frontieres & la discipline rigoureuse dans le Gouvernement. Ce Prince faisoit chaque année, avec les Portugais, un commerce de six cens Esclaves, à quinze ou dix-huit barres (86) par tête, en différentes especes de marchandises, telles que des armes à feu, des sabres courbés avec de belles poignées, des selles de France, des fauteuils de velours, & d'autres meubles, de la fenouillette de l'Isle de Rhé, de l'eau de canelle, du rosolis, &c. Lorsqu'il recevoit la visite de quelque Blanc, il le faisoit défrayer dès l'entrée de ses Etats; & ses Sujets ne pouvoient rien exiger d'un Etranger, sous peine d'être vendus pour l'esclavage. Il étoit toujours prêt à donner audience. A la verité on étoit obligé, pour l'obtenir, de lui faire un présent de la valeur de trois Esclaves; mais il rendoit toujours plus qu'il n'avoit reçu. Ces civilités continuoient jusqu'à ce que l'Etranger eût disposé de ses marchandises. Alors si dans son audience de congé il demandoit au Roi un présent pour sa femme, ce Prince ne manquoit jamais de donner un Esclave ou deux marcs d'or. Il mourut en 1705, également regretté de ses Peuples & des Etrangers.

L'Isle de *Bussi*, *Busi* ou *Boissifi*, est située à l'Est de *Bissao*. Elle en est séparée par un canal large & profond, dont l'entrée, du côté du Sud, est devenue fort dangereuse par deux basses qui se sont formées à l'embouchure. C'est tout

BRUL.
1701.
Commerce de
cire.

Royaume de
Cabo.

Bonnes qua-
rités du Roi. Ex-
cellence de son
Gouvernement.

Sa pénitence
pour les Escla-
vages.

Isle de Bussi.
Éloignée de ses
Habitations.

(85) L'Auteur ayant omis la qualité du métal, on n'ose y suppléer, quoique ce soit apparemment de l'or: cela est même assez confirmé quelques lignes plus bas par le présent d'or

que le Roi fait aux Etrangers.

(86) Le mot de barre est une évaluation imaginaire de marchandises qui sert de règle pour le Commerce. Elle a déjà été expliquée.

BRUEL.
1701.

Sur deux Ports.

Canton des Negres nommés Balantes.

Singularité de cette Nation.

Elle attaque un Brigantin François.

Raisons qui font croire qu'elle a des mines d'or.

cé qu'on a pû découvrir de cette Isle, parce que ses Habitans, qui sont Papels comme ceux de Bissão, ont le caractère si farouche & si méchant, qu'on n'ose se fier à leur commerce. Cependant on tire d'eux quelques bestiaux, & des noix de Palmier, qu'on fait servir à la nourriture des Esclaves, après en avoir exprimé l'huile. Cinq barils de ces noix ne coûtent que deux barres, en grains de verre. Leurs Boeufs reviennent à quatre ou cinq barres. L'Isle de Bussi a deux Ports, où l'ancre est sûr & commode. Celui du Nord porte le nom de *Vieux-Port*, & l'autre celui de *Port-Neuf*. On n'y peut trop apporter de précaution contre la surprise & la fraude. La plus sûre est de ne recevoir qu'un Canot à la fois, & de faire feu sur les autres, s'ils ne se retirent pas après avoir été avertis.

Au Nord de l'Isle de Bussi, de l'autre côté du Canal ou de la Riviere de Geves, on trouve un Canton de dix ou douze lieues de longueur, habité par des Negres, nommés *Balantes*, qui n'ont aucune correspondance avec leurs voisins, & qui ne souffrent pas que les Etrangers pénètrent dans leur Pays. Ils ne contractent leurs alliances qu'entr'eux, sans se relâcher jamais de cette loi pour les mariages. Leur Religion est l'Idolâtrie; & leur Gouvernement une espèce de République, dont le Conseil est composé des Anciens. Ils ne font aucun Esclave dans leur Pays, mais ils sont méchants à l'excès pour leurs voisins; & comme ils cherchent souvent leur proie, ils ont surpris plusieurs Barques Portugaises. Dans ces occasions, ils ne font pas de quartier aux Blancs. Pour les Negres, ils les vendent à leurs voisins, ou les échantent pour des bestiaux. Leurs armes sont le sabre, la zagaye, & les fleches. Ils eurent la hardiesse, le 23 d'Avril 1700, d'attaquer un Brigantin François de quatre pieces de canon. Ils l'environnerent avec trente-cinq Canots, dont chacun ne portoit pas moins de quarante hommes. Heureusement les François, à la vue de cette Flotte, eurent le tems de se couvrir d'un double mur de peaux de Boeufs, qui les garantit de la premiere grêle des fleches. Les Negres tenterent plusieurs fois d'aborder le Brigantin; mais le Capitaine François fit un usage si bien entendu de son artillerie, que prenant plusieurs files de Canots, avec sa mitraille, il en détruisit une grande partie. Le combat dura néanmoins plus de six heures, & rien ne peut être comparé à la furie des Sauvages. Enfin leur courage diminuant avec le nombre, ils se retirèrent, en marquant par des cris effroyables la grandeur de leur perte & leur consternation.

C'est l'opinion commune du Pays que les Balantes ont des Mines d'or dans leur terroir, & qu'ils n'ont pas d'autre raison pour en interdire l'entrée aux Etrangers. Cette persuasion est fondée sur deux ou trois argumens : 1°. Que les Portugais ayant acheté d'eux de la volaille sur cette côte, ont trouvé de l'or dans presque tous les geziers. 2°. Que ces Peuples payent en or leur tribut annuel au Roi de Kafamanfa, dont le territoire est entre la Riviere de ce nom & celle de Geves. 3°. Que leur or est différent de celui de Galam & de Tomba-Aura, quoique les Mandingos n'aient aucun commerce avec eux. Quant à la premiere raison, quoique les François n'aient jamais trouvé d'or dans la volaille de cette contrée, parce qu'elle leur venoit peut-être d'un autre canton, les Portugais étoient si persuadés de la vérité du fait, que s'étant assemblés à Bissão, au mois de Juillet 1695, ils partirent avec trois

cens Nègres pour la conquête de la Toison d'or, & débarquèrent sans opposition. Mais comme on étoit alors au milieu de la saison des pluies, leurs armes & leurs munitions furent si mouillées, qu'elles se trouvaient hors d'état de servir. Ils furent attaqués par les Balantes & repoussés avec beaucoup de résolution jusqu'à leurs Barques, en laissant à leurs ennemis une bonne partie de leur bagage & de leurs Nègres auxiliaires.

Les Balantes sont laborieux, autant du moins qu'on en peut juger par cette partie de leur côte qu'on découvre de la Mer, car aucun Voyageur n'a pénétré assez loin pour en donner la description. S'ils font quelque commerce avec leurs voisins, il ne consiste qu'en riz, en maïs, en légumes, en bestiaux, & en volaille. On juge de la fertilité de leur terroir par l'abondance de leur volaille & de leurs bestiaux.

Rio St Domingo, autrement nommé la Rivière de Kachao, a son embouchure à trois lieues au Sud de celle de Kafamanfa. L'accès en est difficile. Après avoir doublé le Cap Rouge (Cabo Roxo), qui est à onze degrés trente-six minutes de latitude du Nord, il faut mouiller sur quatorze ou quinze brasses, à deux lieues de ce Cap, Nord & Sud. On appelle de-là la Chaloupe, pour observer l'état présent de la Rivière, parce qu'une partie des rocs & des basses se faisant voir à découvert dans les basses marées, on juge plus aisément du péril. On doit passer fort près de ceux du Nord, si l'on veut éviter ceux du Sud, qui sont les plus dangereux. Ces bancs ont environ trois lieues de longueur. Il ne faut pas espérer d'y pouvoir louvoyer, parce que le Canal n'a qu'une demi-lieue de large. Lorsqu'on a mis au Nord & Sud un gros arbre qu'on a nommé l'Arbre Couronné, pour la forme de ses branches, on peut s'avancer droit vers la Rivière, sans s'embarrasser des battemens de la marée, que ceux qui connoissent mal ce lieu peuvent prendre pour autant d'écueils, & qui leur fetoient chetcher des dangers réels pour en éviter d'imaginaires.

Kachao, Colonie Portugaise, dont on a déjà vu la description, est située sur la rive droite de la Rivière, à vingt lieues de son embouchure. Il s'y fait annuellement un commerce de deux ou trois cens Esclaves, à tenir barres par tête; de cent quintaux de cire, à seize barres le quintal; & d'autant d'ivoire, à dix-huit barres le quintal.

Farim, est un autre Marché sur la rive droite, c'est-à-dire, au Sud de Rio San Domingo. Cette Ville est environ quarante-cinq lieues au-dessous de Kachao, & n'a gueres que la moitié du même commerce.

Mais revenant à l'embouchure de Rio San Domingo, on trouve entre sa rive Sud & le Canal de Geves, un Village nommé le Bor, où le riz est excellent & dans une extrême abondance. On l'achete avec de l'ambre jaune, des cristaux, du fer, des sables, du cuivre, & de l'étain; des bassins, des sonnettes de différentes grandeurs, des coureaux, & d'autres sortes de mercerie. On remarque, avec étonnement, dans la Rivière de Rio San Domingo, que les Caymans, ou les Crocodiles, qui sont ordinairement des animaux si terribles, ne nuisent ici à personne. Il est certain, dit l'Auteur, que les enfans en font leur jouer, jusqu'à leur montrer sur le dos & les battre même; sans en recevoir aucune marque de ressentiment. Cette douceur leur vient peut-être du soin que les Habitans prennent de les nourrir, & de les bien traiter. Dans

Tome II.

E c c c

BRUS.
1701.

Embouchure de
Rio S. Domingo & y
& les difficultés.

Commerce de
Kachao & de Farim.

Le Bor, Village.

Crocodiles pris
vifs.

B R U L.
1701.

toutes les autres parties de l'Afrique, ils se jettent indifféremment sur les hommes & sur les animaux. Cependant il se trouve des Nègres assez hardis pour les attaquer à coups de poignards. Un Laptot du Fort Saint-Louis s'en faisoit tous les jours un amusement, qui lui avoit long-tems réussi; mais il reçut enfin tant de blessures dans ce combat, que sans le secours de ses compagnons, il auroit perdu la vie entre les dents du monstre.

Bote, Village.

Un peu au-dessus du Bot, & du même côté, sur la Rivière de Geves, au Nord de Bissao, est le Village de *Bote*, où les Habitans donnent du maïs & des Beufs pour du fer, du cuivre, des bassins, des grains de verre noir, des couteaux, & du cristal. Le baril de maïs écoslé, se vend quatre barres; & le plus gros Beuf ne passe pas le même prix. Ces Nègres sont Papels, & font un commerce assez considérable. La Rivière de Geves est au Nord-Nord Est de l'Isle de Bissao. Ses Habitans sont Biafaras & Mandingos; les premiers Idolâtres, & ceux-ci Mahométans. Les Portugais ont un Comptoir dans ce canton, avec un Officier qu'ils appellent Sergent. Ils y ont aussi une Eglise, desservie par deux ou trois Prêtres.

Fort Portugais.

La Rivière de Geves est extrêmement rapide. Outre la pente du Canal, on attribue la vitesse de son cours à l'irrégularité de la marée, qui après avoir employé six heures à monter, descend en trois heures, & quelquefois plus vite, avec une si furieuse violence, que les vagues s'élèvent comme autant de montagnes. Il est à propos de jeter l'ancre de manière qu'on soit toujours à flot, & que les Bâtimens obéissent au mouvement de la marée. On emploie dix marées pour se rendre de Bissao à Geves. Les Barques qui sont destinées pour ce voyage, ne doivent prendre que quatre pieds d'eau. Elles ne peuvent partir que depuis le mois de Décembre jusqu'au mois de Septembre, c'est-à-dire, pendant que la Rivière est accessible; car depuis Octobre jusqu'au mois de Janvier, les marées sont si fortes, que la navigation est trop dangereuse, sur-tout lorsqu'il n'y a pas d'espérance d'être aidé sur les rives.

Rapacité de la Rivière de Geves.

La Ville, ou le Village de Geves, contient environ quatre mille âmes, entre lesquels on compte quatre ou cinq familles de Blancs. Tout le reste est noir ou bazané, & n'en prend pas moins le nom de Portugais, mais sans autre garant que leur parole. Geves est située sur une éminence, & n'a pas de mur ni d'enclos. Les maisons sont de terre, blanchies en dehors, & couvertes de paille. L'Eglise Paroissiale est fort belle. C'est un Prêtre mulâtre de St Jago, qui exerce les fonctions de Curé. Autrefois les environs de la Ville étoient fort bien cultivés; mais les terres sont à présent fort négligées, & les Habitans tirent leurs provisions des Villages voisins. Années communes, il s'y fait un commerce de deux cens cinquante Esclaves, à trente barres par tête; & de quatre-vingt ou cent quintaux de cire, à seize barres le quintal; d'autant d'ivoire, à dix-huit barres; & de quatre ou cinq cens *Guluzans*, ou Pagnes communs, qui se donnent pour une paire de cordes, ou pour une pinte & demie d'eau-de-vie. Ces *Guluzans* sont absolument nécessaires, pour le commerce de Bissagos & de la plupart des Nègres. Comme ils se vendent sur le pied de trois livres pices, il y auroit peu de profit sur cette vente, si l'évaluation commune de l'eau-de-vie n'étoit à quarante sous la pinte.

Description de la Ville de Geves.

La Ville, ou le Village de Geves, contient environ quatre mille âmes, entre lesquels on compte quatre ou cinq familles de Blancs. Tout le reste est noir ou bazané, & n'en prend pas moins le nom de Portugais, mais sans autre garant que leur parole. Geves est située sur une éminence, & n'a pas de mur ni d'enclos. Les maisons sont de terre, blanchies en dehors, & couvertes de paille. L'Eglise Paroissiale est fort belle. C'est un Prêtre mulâtre de St Jago, qui exerce les fonctions de Curé. Autrefois les environs de la Ville étoient fort bien cultivés; mais les terres sont à présent fort négligées, & les Habitans tirent leurs provisions des Villages voisins. Années communes, il s'y fait un commerce de deux cens cinquante Esclaves, à trente barres par tête; & de quatre-vingt ou cent quintaux de cire, à seize barres le quintal; d'autant d'ivoire, à dix-huit barres; & de quatre ou cinq cens *Guluzans*, ou Pagnes communs, qui se donnent pour une paire de cordes, ou pour une pinte & demie d'eau-de-vie. Ces *Guluzans* sont absolument nécessaires, pour le commerce de Bissagos & de la plupart des Nègres. Comme ils se vendent sur le pied de trois livres pices, il y auroit peu de profit sur cette vente, si l'évaluation commune de l'eau-de-vie n'étoit à quarante sous la pinte.

Réflexions sur les moyens de l'éclaircir.

La meilleure voie & la plus sûre pour étendre ici le commerce, seroit d'avoir un grand nombre de petites Barques qui fussent répandues continuel-

lement dans les Marigots & dans les autres lieux où les Nègres se présentent. On pourroit faire un établissement fort avantageux avec deux Façteurs & quelques Gromettes, au Village de Malanpagne, qui est vis-à-vis celui de Geves. Ce Pays est habité par les Biafaras, dont le Souverain se nomme *Tamba*. Celui qui occupoit alors le Trône, étoit un Prince des plus affables de cette Côte, porté d'inclination pour les Blancs, sur-tout pour les François. La Compagnie française employe dans ses Comptoirs & pour le service de ses Barques, un grand nombre de Gromettes, dont elle tire beaucoup d'avantage. Les uns servent d'Interprètes. Ceux qui ont plus de lumières & d'habileté, sont chargés du Commerce intérieur pour la cire, l'ivoire, l'or, & les Esclaves. Outre leurs gages, elle leur accorde un certain profit sur les marchandises. De cette manière, elle est sûre que tout ce qu'elle achète est de la première main, & son profit est de cent pour cent. Lorsque ces Façteurs Nègres ont rassemblé de quoi charger une Barque ou deux, la Compagnie leur envoie de nouvelles marchandises pour remplir leurs magasins, & fait transporter celles qu'ils ont achetées.

Dix-sept lieues au-dessus de Malanpagne, on trouve un Village nommé *Mal Formosa* (87), dont le terroir produit les plus beaux Arbres du monde pour la construction des Vaisseaux. Il est facile de les couper & de les transporter à bord. Le Chef du Village donneroit le moitié de la Forêt pour un baril d'eau-de-vie.

Après avoir tourné le coude, pour entrer dans la véritable embouchure de la Rivière de Geves, qui a son cours au Nord-Est, on découvre sur la rive droite un Village nommé *Gonfede*, habité par les Biafaras civilisés, qui font un Commerce assez considérable de miller, de riz, d'ivoire, de bestiaux, & d'Esclaves. Plus au Sud du même coude, dans un grand Marigot, qui se nomme *Rivière de Dongol*, & qui est plutôt un bras de Mer, ou une Baye qui sépare du Continent la Péninsule des Biafaras, on voit le Village de *Golli*, où l'on achète des Esclaves, depuis dix jusqu'à quinze barres par tête, de l'ivoire à huit ou dix barres le quintal, & des guluzans pour une pinte & demie d'eau-de-vie. Mais c'est à condition que votre commerce se borne aux Nègres du Canton; car s'ils apprennent que vous ayez quelque relation avec les Portugais qui s'y sont établis, ils font monter le prix des Esclaves jusqu'à trente barres, & celui du quintal d'ivoire à dix-huit. Les Nègres Biafaras de Golli, sont d'un naturel assez doux, & l'on peut traiter sûrement avec eux sur le rivage. Cependant il ne faut jamais perdre les marchandises de vue; car l'occasion les porte quelquefois à tromper.

Le Village de *Kurbaly*, donne son nom à la Rivière qui passe au long de son enclos, & qui venant de l'Est va se perdre dans celles de Geves. Ses bords sont fort unis de deux côtés, & cultivés avec beaucoup de soin. Mais les Habitans sont obligés de veiller nuit & jour, pour garantir leurs plantations des Elephans & des Chevaux marins. Cette Rivière de *Kurbaly* conduit dans un Village où le Roi de Ghinala fait quelquefois sa résidence. Il est fort commun de voir dans le Pays des troupeaux de quarante ou cinquante Elephans. Lorsqu'ils sont couchés dans la fange, pour s'y rafraîchir, ils ne jettent pas

(87) Il y a de l'apparence que c'est plutôt *Matta Formosa*, à l'embouchure de Rio San-Domingo.

BRUI,
1701a

Malanpagne,
Mal Formosa.

Gonfede.

Rivière de Dongol.
Golli.

Village & rivière de Kurbaly.

Abondance des
Elephans.

BRUE.
1701.

les yeux sur les passans ; & l'on n'a pas d'exemple qu'ils aient jamais attaqué personne ; à moins qu'on ne fasse feu sur eux & qu'on ne les irrite par quelque blessure, car ils deviennent alors des ennemis si dangereux, qu'il est fort difficile de leur échaper. Mais si l'on parvient à les effrayer assez pour leur faire prendre le parti de se retirer, il le font avec beaucoup de lenteur. Ils regardent fixement ceux qui troublent leur repos, & jettant deux ou trois cris, ils continuent leur marche.

Quelques Mamelots François remontant la Rivière dans une Barque, virent un Elephant si embarrasé dans la fange, qu'ils se promirent d'en faire aisément leur proie. Comme ils ne pouvoient s'en approcher assez pour le tuer, leurs balles ne servirent qu'à le mettre en fureur. Ne pouvant aussi s'avancer vers eux, il n'eut pas d'autre moyen pour se venger, que de remplir sa trompe d'eau bourbeuse, & de leur en lancer une si grosse pluie qu'elle faillit de les abîmer dans leur Barque. Ils furent contraints de se retirer ; & la marée qui revint bientôt, mit l'Elephant en état de regagner la rive à la nage.

Chevaux marins,
& leurs ravages.

Les Chevaux marins sont en nombre prodigieux dans toutes ces Rivières, comme dans celles du Sénégal & de Gambra ; mais ils ne causent nulle part tant de désordre qu'entre celles de Kafamanfa & de Sierra-Léona. Les plantations de riz & de maïs que les Nègres ont dans leurs cantons marécageux, sont exposées à des ravages continuels, si la garde ne s'y fait nuit & jour. Cependant ils sont plus rimides & plus aisés à chasser que les Elephants. Au moindre bruit, ils regagnent la Rivière, où ils plongent d'abord la tête ; & se relevant ensuite sur la surface, ils secouent les oreilles, & poussent deux ou trois cris si hauts, qu'ils peuvent être entendus d'une lieue.

Portugais établis à Kurbaly.

Il se trouve quantité de Portugais établis sur les deux rives de la Rivière de Kurbaly. Leur occupation pendant tout le jour est de demeurer assis sur des nattes à l'entrée de leurs maisons, sans autre habillement que leur chemise & des hautes-chausses ; & d'y passer le tems à discourir & à fumer. Ils se promènent rarement. Ils ne chassent jamais. Enfin ils paroissent avoir renoncé à toutes sortes d'exercices. Après avoir mangé du Kola, ils boivent de l'eau, que l'amertume de cette noix leur fait trouver plus agréable. Ils ne laissent pas de faire un Commerce considérable sur la Rivière, par le ministère de leurs Gtomettes. On y voit sans cesse descendre & monter leurs Canots, quoique la marée soit si violente qu'elle s'approche avec un bruit horrible & qu'elle arrive en un moment. Il s'y trouve des Serpens d'une grandeur prodigieuse. On en a vu de vingt-cinq & trente pieds de long. On assure même qu'ils sont capables d'avaler un Bœuf entier, à la seule exception des cornes. Mais comme ces récits viennent des Portugais, ils sont d'autant plus suspects, qu'on n'ignore pas que la nature apprend aux Serpens, lorsqu'ils doivent quelque animal, à commencer par la tête. Ainsi, dire qu'ils ne peuvent avaler les cornes d'un Bœuf, c'est donner lieu de conclure qu'ils ne nuisent pas plus au corps.

Famille idée sur
des serpens.

Pendant le Voyage que Brue fit à Geves, la mort y enleva le Capitaine *Manuel Alvas*, Gouverneur de cette Ville pour le Roi de Portugal. C'étoit un Chrétien Nègre, Chevalier de l'Ordre de Christ, & le plus généreux Cavalier du Pays ; qualité rare parmi les Nègres, & qu'il portoit si loin, qu'outre l'accueil agréable qu'il faisoit aux Etrangers, personne ne sortoit de sa maison,

sans avoir reçu de lui un petit présent d'or, plus ou moins considérable, suivant la qualité de ses Hôtes. Brue, en arrivant dans la Ville, ne manqua point d'aller faire ses complimens de condoléance à la Veuve & aux Enfans du mort. Aussitôt qu'il parut à la porte de la maison, les Pleureuses gagées pour cette cérémonie, commencèrent leurs lamentations, comme si le Gouverneur eut expiré le même jour.

Les usages des Portugais & des Nègres sont à peu près les mêmes à la mort des Chefs d'une famille. Il seroit difficile de juger laquelle des deux Nations emprunte les siens de l'autre. Lorsque la principale personne d'une Maison a rendu l'ame, toutes les femmes du voisinage s'assemblent; & si le nombre n'en est pas assez grand, on en prend d'autres à gages. Ces femmes tiennent compagnie pendant quelques tems à la Femme & aux Enfans du mort, & font leurs gémissemens en cadence. Ces cris funebres, accompagnés de soupirs & de larmes, sont capables de toucher vivement ceux qui ne les prendroient pas pour de simples grimaces. A la fin de chaque scene, on sert aux Pleureuses de l'eau-de-vie & du vin de palmier, qu'elles boivent d'aussi bonne grace que si elles n'avoient fait que rire pendant tout le jour. Elles se réjouissent ainsi jusqu'à l'arrivée de quelques nouveaux spectateurs, devant lesquels cette comédie recommence.

Les Enfans du Capitaine Manuel étoient assis sur des nattes, en deuil profond, avec tous leurs Parens autour d'eux. Lorsque Brue leur eut fait son compliment, il s'assit près d'eux, & pendant quelques momens il regna dans la compagnie un profond silence. Ensuite on servit du vin de Palmier. Tous les assistans en burent quelques verres; après quoi la conversation tourna sur les nouvelles, tandis que les Pleureuses, qui étoient dans une chambre voisine avec la Veuve, crioient de toutes leurs forces, buvant dans les intervalles & récitant les grandes actions du mort. Après avoir assisté une heure entière à cette triste cérémonie, Brue se leva & fut conduit à la porte par les Parens; car l'usage oblige les Enfans de demeurer sur leur natte, dans la même posture, c'est-à-dire, à demi étendus, & la tête appuyée sur le bras.

Brue fut invité aux Obsèques du Capitaine. Tous les Portugais du Canton y assistèrent en habits longs, avec leurs longues épées & leurs poignards. On avoit placé devant la maison du Mort huit petites Pièces de canon, dont on fit une décharge au départ du Convoi. On continua de tirer successivement chaque Pièce, à mesure que la Procession défilait. Après l'Enterrement on fit encore une décharge générale. Ensuite le Cortège étant retourné à la Maison, on y distribua du vin de Palmier, & tout le monde se retira.

Le Capitaine Manuel avoit toujours donné un appartement dans sa Maison aux Facteurs François que leurs affaires amenoient à Geves. Mais l'état de sa famille ne permettoit pas au Général d'en attendre cette civilité. Un Officier Portugais, nommé *Dom Francisco Collea*, le fit prier d'accepter un logement près de sa Maison. Il profita de cette offre; mais ayant cru devoir une visite à son Hôte, il fut surpris en approchant de sa Maison d'entendre des cris si aigus, que s'il avoit distingué plus d'une voix, il les auroit pris pour quelque nouvelle cérémonie d'Enterrement. Etant entré, il trouva un grand homme maigre, dans un Hamac, ou un *Brancie*, qui faisoit une pénitence forcée pour les péchés de

BRUE.
1701.

Cérémonies funebres communes aux Portugais & aux Nègres.

Brue accepte un logement chez Dom Francisco Collea.

Etat où il se trouve.

E c c c i j

BRUL.
1701.

la jeunesse. Sa femme, qui étoit une Nègresse du Pays, ne manquoit ni d'agrément ni de politesse. Elle avoit préparé l'appartement du Général avec autant de propreté qu'elle avoit pu, c'est-à-dire, qu'elle y avoit mis un branle, des chaufes, des nattes, une table, du bois & de l'eau, & qu'elle y avoit laissé des domestiques pour lui faire son souper. Heureusement, il avoit apporté des provisions & du linge, parce qu'il s'étoit attendu à n'en pas trouver aisément dans la Ville. C'est un embarras extrême lorsqu'il faut se procurer un chevreau ou quelques poulets. Les Portugais, qui sont établis depuis longtemps dans un Pays si fertile & si capable de culture, se laissent manquer des choses les plus nécessaires à la vie, & se traitent plus misérablement que les Nègres.

Tempérance forcée des Portugais.

Cette disette générale de provisions les force à la tempérance. Leur nourriture la plus ordinaire, est la chair des Chevaux marins; viande, qui avec l'apparence du Bœuf, n'a qu'un goût sauvage de poisson. Ils n'ont gueres d'autre vin que celui de Palmier, ni d'autres liqueurs que le *Rum*. Encore leur *Rum* est-il si fort & d'une odeur si désagréable, que dans les Isles voisines, il n'y a que les Nègres & la plus vile populace qui en veuille faire usage. La Chasse pourroit suppléer au défaut de la volaille & des bestiaux, car le Pays est rempli de Singes, de Gazelles, de Daims, & d'autre gibier. Il s'y trouve aussi des Oyseaux de toute espèce, & dans une grande abondance. Mais le soin de les tuer seroit un exercice trop pénible, pour des gens qui préfèrent l'oisiveté & l'inaction à tous les plaisirs.

Flamingos, oiseau fort révérent des Nègres.

Les *Flamingos* sont en grand nombre dans le Canton, & si respectés par les Mandingos d'un Village à demie-lieu de Geves, qu'il s'y en trouve des milliers. Ces Oyseaux sont de la grandeur d'un Cocq-d'Inde. Ils ont les jambes fort longues. Leur plumage est d'un rouge de feu, mêlé de quelques plumes noires. Mais leur chair a le goût huileux, & fait un mets très-médiocre pour ceux qui n'y sont pas accoutumés. Les Habitans du même Village portent le respect si loin pour ces animaux, qu'ils ne souffrent pas qu'on leur fasse le moindre mal. Ils les laissent tranquilles sur des arbres, au milieu de leur habitation, sans être incommodés de leurs cris, qui se font entendre néanmoins d'un quart de lieue. Les François en ayant tué quelques-uns dans cet azile, furent forcés de les cacher sous l'herbe, de peur qu'il ne prît envie aux Nègres de venger sur eux la mort d'une bête si reverée (88)

Oyseaux nommés *Spatules*.

Dans plusieurs endroits de la Côte, sur-tout aux environs de Geves, on trouve une sorte d'Oyseaux de Rivière, de l'espèce des Oyes ou des Canards. On la nomme *Spatule*, parce que leur bec a beaucoup de ressemblance avec cet instrument de chirurgie. Ils ont la chair beaucoup meilleure que les *Flamingos*.

Différentes rivières sur la Côte ou qui se jettent dans Rio Grande.

Rio-Grande n'est qu'à dix ou douze lieues au Sud de la Rivière de Geves. Dans l'intervalle, on trouve deux autres petites Rivières qui sont peu fréquentées. Le Commerce des Esclaves est plus ou moins riche dans cette contrée, suivant les guerres des Habitans & leurs divers succès. On en tire aussi de l'ivoire, de la cire, & de l'or.

En remontant Rio-Grande, quatre-vingt lieues au-dessus de son embou-

(88) Voyez la Description au Tome suivant, dans l'Histoire naturelle de ces Régions.

chure, on arrive dans le Pays des Nalus ou des Analoux, Nègres qui ont beaucoup de passion pour le Commerce. Leurs richesses sont l'ivoire, le riz, le maiz, & les Esclaves.

A seize lieues de Rio-Grande, vers le Sud, on trouve la Riviere de Nogne (89) ou Nuneez, sur les bords de laquelle on fait un Commerce annuel de trois cens quinquaux d'ivoire, à huit ou dix barres le quintal, & d'une centaine d'Esclaves, depuis dix jusqu'à quinze barres par tête. Le riz y est excellent & à fort bon marché. Les cannes de sucre & l'indigo, y croissent naturellement. Ce Commerce se fait depuis le mois de Mars jusqu'au mois d'Août, pour se ménager l'avantage des vents de Sud au retour.

Le Pays, aux environs de la Riviere de Nogne, produit un Sel que les Portugais estiment beaucoup, & qu'ils regardent comme un contre-poison. Ils ont l'obligation aux Elephans de leur en avoir découvert la vertu. Les Nègres qui vont à la chasse de ces animaux, leur tirent des flèches empoisonnées; & lorsqu'ils les tuent, ils coupent l'endroit où la flèche a touché, & vuident le corps de ses boyaux, pour en manger la chair. Des Chasseurs qui avoient blessé un Elephant, furent surpris de le voir marcher & se nourrir, sans aucun ressentiment de sa blessure. Ils cherchoient la cause de ce prodige, lorsqu'ils le virent s'approcher de la Riviere & prendre dans sa trompe quelque chose qu'il mangeoit avidement. Ils trouverent, après son départ, que c'étoit un sel blanc, qui avoit le goût de l'alun. Un autre Elephant, qu'ils blessèrent encore, s'étant guéri de la même manière, les Portugais, qui sont dans une défiance continuelle du poison, firent diverses expériences de ce sel, & le reconnurent pour un des plus puissans antidotes qui aient jamais été découverts. Que le poison soit intérieur ou extérieur, une dragme du *Sel de Nogne*, délayée dans de l'eau chaude, est un remède spécifique.

On compte cinq Rivières entre celles de Nogne & de Sierra-Léona. Leurs noms sont (90) *Ponghé*, *Tafali*, *Samos*, & *Casseres*. Les Peuples qui en habitent les bords, se nomment les *Zapez*, les *Foulis*, les *Kokolis*, & les *Nalus*. Les *Zapez* sont divisés en quatre Tribus, distinguées par autant de noms; les *Zapez Errans*, les *Zapez Volans*, les *Zapez Rapés*, & les *Zapez Sôfés*. Toutes ces Nations sont Idolâtres, & n'en reconnoissent pas moins un Être suprême, auquel ils ne rendent aucun culte, parce qu'ils se fient à sa bonté. Ils empoisonnent si habilement leurs flèches, que la moindre blessure cause la mort dans l'espace d'une demi-heure. Mais ils n'entendent pas moins l'art des contre-poisons. Leur principal Commerce est celui de l'ivoire, & d'un certain fruit nommé *Kola*, dont les Portugais font beaucoup d'usage, pour relever le goût de l'eau, comme on l'a déjà fait observer.

Les Anglois ont un petit Fort sur la Riviere de Sierra-Léona, d'où leur Commerce s'étend dans l'intérieur du Pays, jusqu'à celui des *Foulis*, à l'Est. Ils en tirent des Esclaves, de l'ivoire, & même une bonne quantité d'or (91). Mais on n'a point encore appris d'où cet or vient comme de la première

(89) On lit mal-à-propos *Nogues* dans le Carte de l'Isle, puisqu'il est certain que le nom vient de *Nuneez* ou *Nugnez*. D'autres veulent *Nucho*.

(90) L'Auteur n'en nomme que quatre. Les

Cartes en mettent six; & dans la Description de Sierra Léona l'Auteur même en met dix.

(91) Les Anglois ont depuis abandonné ce Fort.

BRUL.
1701.

Riviere de Nogne ou Nuneez.

Especes de sel; qui est un contre-poison.

Cinq rivières.

Ancien Fort Anglois.

BRUT.
1701.

source. La Rivière de Sierra Léona borne au Sud la Concession de la Compagnie du Sénégal.

§. VII.

Supplément au Voyage de Bissao, par un Voyageur anonyme.

INTRODUCTION.

ON a l'obligation de la Relation suivante aux observations d'un François, qui fit le Voyage de cette partie de l'Afrique dans le même tems que le Maire, & qui le vit à Gorée en 1682. Aussi l'a-t-on publiée en 1696, à la suite du Voyage de le Maire aux Isles Canaries; mais il semble que contenant des Remarques curieuses sur les rivières & les Habitans des Côtes qu'on vient de représenter, il ne peut être placé plus naturellement qu'après le Voyage du Sieur Brue à Bissao.

ANONYME.
1695.
Royaume des
Mameluks.

Le Royaume des Barbossins, qui sont presque tous Mahométans, & qui touchent au Pays des Jalofs, n'a pas plus de six ou sept lieues d'étendue sur la Côte. Il commence au Village de Jual, & n'est habité dans cette partie que par un petit nombre de Mulâtres & de Portugais. Il a dans sa dépendance, près du Cap-Verd, un autre petit Village nommé *Koringhe*, où se fait le principal Commerce du Pays.

Au Sud, on trouve à sept ou huit lieues la Rivière de *Brufalum* ou de *Borsali* (91), dont l'embouchure est fort large, mais remplie de bancs de sable qui ferment l'entrée aux Canots, aux Chaloupes, & aux petites Barques. Le Commerce y est de peu d'importance. Cependant les Portugais y achètent du sel & des provisions de vivres.

Royaume de
Barra.

Sur la même Côte, deux lieues plus bas, est la Rivière de Gambra, qui offre deux passages aux vaisseaux, l'un au Nord & l'autre au Sud. Elle peut recevoir des Batimens de cinq cens tonneaux; mais auparavant il est à propos de sonder le canal, si l'on veut se garantir des bancs. En entrant dans la rivière on trouve au Nord le Royaume de Barra, dont le Roi fait sa résidence à un quart de lieue de la mer. Les Habitans sont Mandingos, & la plupart Mahométans.

L'Isle des Chiens
ou Charles.

L'Isle des Chiens, qui se nomme aujourd'hui l'Isle Charles, où l'on peut passer à pied sec dans les basses marées, est vis-à-vis de cette Région. Elle étoit autrefois habitée par les François, qui se laisserent surprendre & massacrer par les Nègres. Depuis leur infortune, elle est demeurée sans Habitans, & ses avantages ne sont pas assez considérables pour en attirer. Les Nègres Flups, ou Floupes, sont précisément à l'entrée, sur la Pointe Sud. Six lieues plus haut dans la rivière, on voit le Village d'Albreda, où les François avoient autrefois (93) un Comptoir. Les Anglois en ont un à Jilfray, qui est une lieue plus loin sur la même rive. Ils ont aussi un Fort régulier dans l'Isle, qui n'est pas à plus d'un demi-quart de lieu de Jilfray. Ce Fort est muni de plus de cinquante piéces de canon; mais faute de mains ou d'habileté pour les employer, elles ne sont pas d'un grand usage. Les Anglois sont obliges de faire venir leur bois & leur eau du Continent. Ils ont la meilleure partie du commerce de cette ri-

Fort Anglois
dans la Gambra.

(91) L'Auteur met *Brufalime*.

(92) Ils l'ont rétabli depuis le voyage de l'Auteur.

viers

viere, qui consiste en Esclaves Nègres, en cire & en ivoire. Elle est navigable l'espace d'environ deux cens lieues.

La riviere *Zamené* (94) est habitée par différentes sortes de Nègres. Ceux qui habitent l'embouchure sont de la race des Flups, Nation extrêmement sauvage (95) qui occupe toute la Côte jusqu'à *Bulol*, à l'entrée de Rio San-Domingo. Cette Côte est beaucoup mieux peuplée que celle de la Gambia.

Sept ou huit lieues plus haut, la marée forme un ruisseau, qui conduit à la Ville de Jam, où les Portugais font une grosse quantité de cire, qu'ils transportent à Kachao & sur les bords de la Gambia. Les Pays voisins sont habités par les Nègres, nommés *Bagnons*, dont le Roi fait son séjour ordinaire à douze ou treize lieues de la mer.

Le cours de Rio S. Domingo est de l'Est à l'Ouest, mais il fait différens tours pendant plus de deux cens lieues. Ses rives ont aussi différentes sortes d'habitans, Nègres & Portugais, qui sont rassemblés dans plusieurs Villages. A l'embouchure, du côté du Nord, les Portugais ont un Fort, muni de quatre pieces de canon, & commandé par un Sergent, avec quatre Soldats. Quatre lieues plus loin, sur la même rive, près du Village de *Bulol*, on rencontre la petite riviere de *Linghin*, qui n'a que huit ou dix lieues de cours dans les terres, & qui est occupée par les Bagnons. Elle a, près de l'endroit où elle se perd dans celle de S. Domingo, le Village de *Quongain* (96) habité par quantité de Portugais & de Gromettes, qui ramassent beaucoup de cire.

La riviere de *Bujind* vient se décharger du même côté, trois lieues au-dessus de l'endroit jusqu'où la marée remonte. Elle coule douze ou quinze lieues dans les terres, & ses bords sont habités par la même Nation, qui fait aussi le commerce de la cire. C'est la route ordinaire de *Jam* à Kachao.

A l'entrée de la riviere de S. Domingo, du côté du Sud, on trouve un grand Bois, nommé (97) *Matta formosa*, qui renferme un Village habité par des Flups, mais moins barbares qu'on ne les a représentés dans leurs autres Cantons. On fait avec eux le commerce des Esclaves & des provisions, sur-tout du riz, que leur terroir produit en abondance. Deux lieues plus loin, en continuant de remonter, on rencontre une petite riviere qui n'est pas navigable, & qui sépare le Pays des Flups de celui des Papels.

Les Nègres qui se nomment *Papels*, sont Idolâtres comme les Flups, & gouvernés par un Roi qui fait sa résidence à cinq ou six lieues de cette riviere. A la mort des personnes considérables, ils sacrifient des Veaux, des Chevreux & des Chapons à leurs Dieux, qui sont généralement des arbres, des cornes de Taureaux & d'autres substances inanimées. Dans le même Canton, trois ou quatre lieues plus loin, est située la Ville de Kachao (98), Colonie Portugaise. Cette Ville a trois Forts, dont le premier contient dix ou douze pieces de canon, & les deux autres chacun deux ou trois. Elle est commandée par un Ca-

Divers lieux
sur les bords de
Rio San-Domingo.
80.

Riviere de Bujind.

Observations
sur les Villes de
Kachao & de Farim.

(94) Ou *Jam*, ou *Jameni*. C'est la même riviere que la *Kafamanfa*.

(95) On a déjà cité cet endroit de la Relation.

(96) La même sans doute que *Guinguin* ou *Glinghin*.

(97) Suivant ce récit, *Matta Formosa* de-
Tome II.

voit être placée, dans la Carte, à l'endroit où est *Bulol* ou *Bulot*, comme l'Auteur l'appelle, qui devoit être reculé plus loin au côté Nord de la riviere.

(98) L'Auteur écrit toujours Kachao & Gambie. On a fait remarquer l'erreur de cette orthographe.

ANONYME.

1695.

pitaine-Major, qui dépend du Gouverneur Général des Isles du Cap Verd. Sa Garnison est recrutée tous les ans par trente ou quarante Soldats Portugais, dont la plupart ont été bannis pour leurs crimes. Le nombre des Habitans est de deux ou trois cens hommes, sans y comprendre leurs femmes & leurs concubines. Le Roi de Portugal entretient à Kachao un Receveur des droits, qui sont de dix pour cent sur tous les Vaisseaux Marchands qui arrivent & qui partent; avec un Ecrivain ou un Secrétaire, qui exerce tout à la fois l'Office de Notaire & de Chérif. C'est au Gouverneur qu'appartient l'administration de la Justice. Il y a dans la Ville une Eglise Paroissiale, qui a son Curé, dépendant d'un Visiteur, ou de ce qu'on appelle en France un grand Vicaire, pour l'Evêque Diocésain de S. Jago. Les Capucins ont un Couvent à Kachao, mais on y voit rarement plus de trois ou quatre Religieux. Les Habitans de la Ville ont de petites Barques, avec lesquelles ils exercent le commerce sur les rivières de Nogne, de Pouque, de Sierra Leona, & dans les Isles des Bislagos, d'où ils tirent beaucoup de cire & d'Esclaves, avec une petite quantité d'ivoire.

Les Portugais ont plus haut sur la même rivière une autre Ville, nommée *Farim*, à cent cinquante lieues (99) de Kachao, mais beaucoup moins peuplée. Elle n'a pour fortifications qu'un enclos de palissades. Les principaux Habitans de Kachao ont des maisons à Farim, où leurs Gromettes font des étoffes de coton & de la cire. La Ville est gouvernée par un Capitaine-Major, dépendant de celui de Kachao. On appelle Mandingos les Nègres qui habitent les Contrées voisines. Tous les Villages entre Kachao & Farim sont peuplés de Gromettes Portugais, qui s'employent à ramasser du coton.

Isles au Sud de
Rio-San-Domin-
go.

En quittant la rivière de S. Domingo pour s'avancer vers le Sud, on rencontre plusieurs Isles. La première, nommée *Trois-Isles*, parce qu'elle en a (1) l'apparence, est possédée par des Gromettes Nègres, qui se sont délivrés de l'esclavage des Portugais. La plupart, quoique baptisés, ont renoncé au Christianisme. Cette Isle, qu'ils cultivent soigneusement, produit une extrême abondance de coton, dont ils se font des habits. Ils ont des Canots, sur lesquels ils vont commercer avec les Nègres du Continent, dans un Village nommé (2) *le Bot*. Mais ils ne permettent pas l'accès de leur Isle aux Canots étrangers.

Vis-à-vis les *Trois-Isles*, on découvre celle de Bussli, ou Bussisi, qui est occupée par les Papels, sous un Roi de peu d'autorité. Le canal qui sépare ces deux Isles a si peu de profondeur, qu'on n'y a pas de l'eau jusqu'aux genoux. Mais le commerce n'en est pas moins dangereux avec les Insulaires, parce qu'ils portent à l'excès la défiance & la jalousie. L'Auteur rend témoignage que de sa connoissance plusieurs Négocians Anglois & Hollandois ont péri par la trahison de ces Barbares. Ils ont des provisions en abondance, telles que du riz, du miller, des bestiaux, de la volaille & des Faisans, mais d'une bonté médiocre. L'Isle de Bussli a de circonférence environ dix lieues. On lui connoît deux Ports; l'un à l'Est nommé le *Port-Vieux*; l'autre au Sud-Est, qui se nomme (3) *Port des Pierres*.

(99) Cette distance est une erreur. On l'a marquée ci-dessus plus juste.

(1) Ce font en effet trois Isles, & l'Auteur s'est trompé en les prenant pour une seule.

(2) Ce Village, dont on a déjà parlé, est placé dans la Carte à trois lieues de l'embouchure de Rio San-Domingo.

(3) Il s'appelle aussi *Port-neuf*. Voy. ci dessus.

blanches. Vis-à-vis est l'Isle de Kazelut (4), & plusieurs autres petites Isles qui ne sont pas habitées.

Celle de Bissao est à deux lieues de Bussi. Le canal est si bien connu entre ces deux Isles, qu'un Bâtiment de trois cens tonneaux y passe sans danger. Bissao n'a pas moins de quarante lieues de circuit. Les Papels qui l'habitent sont Idolâtres, & sacrifient souvent à leurs Dieux des Veaux, des Chevreux & des Chapons. Elle a plusieurs Ports, dont le principal porte le nom de *Port Bissao*. Plusieurs Vaisseaux de soixante pieces de canon y peuvent mouiller sans incommode. Les Portugais y ont une Eglise & un Couvent de Capucins. Ils se marient sans difficulté avec les femmes du Pays, & plusieurs jeunes Papels ont reçu le Baptême.

L'Isle a neuf Rois, dont huit reconnoissent l'autorité du neuvième, & ne sont proprement que des Gouverneurs de Province. Lorsqu'il en meurt un, on étrangle plus de trente personnes pour l'accompagner au tombeau, sur-tout les jeunes filles & les Esclaves qui lui ont été les plus fidèles. On enterre avec lui cette multitude de victimes, & l'on renferme dans le même tombeau son or, son argent, son ambre gris, ses étoffes & ce qu'il avoit de plus précieux. Il ne se présente pas d'autres concurrents pour le Trône que les Jeagres, dont la dignité peut être comparée à celle des Ducs & Pairs en France. Ils s'assemblent en cercle, autour de la tombe du Roi mort, qui est composée de roseaux & de bois fort léger. Elle est soulevée par quantité des Nègres qui l'élancent dans l'air; & le Jeagre sur qui elle retombe, obtient la Coutonne.

Le Palais de l'Empereur n'est éloigné du Port de Bissao que d'une lieue. Ce Monarque a ses Gardes, son armée & ses femmes autour de lui. Sa Flotte est composée d'environ cinquante Canots, qui peuvent recevoir chacun trente hommes. La seule arme de la Milice est un cimeterre attaché au bras. Pour habillerment, les Insulaires de Bissao portent une peau de Chevreau, qui pend derrière eux, & qui passant entre leurs jambes se relève pardevant pour cacher leur nudité. Leurs guerres sont contre les Biafaras, qui habitent le Continent à l'opposé de leur Isle. Elles se renouvellent deux ou trois fois dans le cours de l'année.

Les Portugais avoient autrefois bâti un Fort dans l'Isle de Bissao, & l'avoient monté de huit pieces de canon, pour interdire le commerce de l'Isle aux Errangers; mais les Nègres ne le souffrirent (*) pas long-tems. Ils ont toujours entre-tenu la liberté de leur Pays, en recevant dans leurs Ports les Errangers qui s'y présentent pour le Commerce, & leur accordant la permission de l'exercer dans l'Isle avec une parfaite sûreté. Mais avant que de les laisser descendre au rivage, leur Roi consulte les Dieux par un sacrifice solennel.

Vis-à-vis de Bissao est une Isle nommée *Sortieres*, couverte d'arbres, où les Nègres vont faire tous les ans leurs grands sacrifices. Les Vaisseaux y sont en sûreté sur leurs ancres.

La riviere de Geves coule environ soixante-dix lieues dans le Continent par divers détours au Nord-Est & au Sud-Est. Tous les Villages qu'elle a sur ses bords, à une lieue de la mer, sont habités par les Biafaras. A l'entrée, sur la rive de l'Est, on trouve le Village de Gonsede, où les Veaux & la volaille

ANONYME.

1695.

Observations
sur l'Isle de Bis-
sao.

Isle Sortieres.

Gonsede.

(4) Erreur, pour *Kazegni*.

(*) Voyez ci-dessus le Voyage de Brue à Bissao.

ANONYME,
1695.

Geves.

sont en abondance. Les Nègres y vendent aussi de l'ivoire & quelques Esclaves.

Cinq lieues plus haut dans la rivière on arrive à la Ville de Geves, dont la plupart des Habitans sont Portugais & Gromettes. Cette Ville est défendue par un enclos de palissades. Elle a son Eglise, son Curé; & pour Commandant, un Capitaine qui dépend du Gouverneur de Kachao. Les lieux voisins sont possédés par les Biafaras.

Les Portugais ont quantité de Barques, sur lesquelles ils portent leur commerce jusqu'à Sierra Leona. Ils les envoient aussi dans la rivière Nogne, pour en apporter de l'ivoire & de l'Indigo en feuilles, qui leur sert à teindre leurs étoffes. Il se fait un grand commerce de *Koërs* (5), fruit qui par sa forme & son goût ressemble beaucoup aux marons de l'Inde. Il y en a de rouges & de blancs. Le principal transport est dans le Pays de Biafaras & des Mandingos.

Île de Bulam.

Les Barques ne peuvent aller plus loin que la rivière de Geves; mais avec les Canots on pénètre dans plusieurs petites rivières qui coupent le Pays. Vis-à-vis cette Côte, on rencontre plusieurs Îles, particulièrement celle de Bulam, qui est fort riche en arbres, mais sans aucun Habitant. Elle est à l'embouchure de Rio Grande, & son circuit est d'environ six lieues. Les autres Îles ne méritent pas qu'un Voyageur s'y arrête, ni qu'il en parle.

(5) C'est vraisemblablement le Kola, dont on a parlé plusieurs fois.

CHAPITRE X.

Entreprise pour découvrir le Lac de Kayor en 1714, avec des observations sur le Commerce de Gorée.

BRUG,
1714.
INTRODUCTION.

Faits incertains
sur le Lac de
Kayor.

LE Lac de Kayor, de Kayer, ou de Kaïllor, n'est pas à plus de cinquante lieues du Fort Saint Louis, c'est-à-dire, de l'embouchure du Sénégal. Il est formé par les inondations de cette rivière, au Nord de laquelle il est situé; mais lorsque les flots se retirent, il demeure à sec dans une grande partie de son étendue, & les Mores ou les Nègres qui habitent ses bords y font leurs Plantations de millet & de riz, qui réussissent merveilleusement dans un terrain engraisé par des eaux de la rivière. Ce Lac n'avoit pas été fort connu des Français, ou du moins leurs principales lumières venoient des Mores & des Nègres, dont le témoignage est toujours suspect. On sçavoit, sur leurs récits, que le Lac de Kayor est fort grand, & que pour y naviguer on étoit obligé d'employer la Boussole. Quoique cette circonstance parût douteuse, on étoit sûr, du moins par l'accord de tous les témoignages, qu'il est plus grand que celui de Panier Fouli; que le Commerce s'y étoit fait autrefois avec beaucoup d'avantage, & que les Pays voisins sont habités par des Mores & des Nègres sujets du Siratik.

Entreprise de
Chambonau
pour les vérifier.

Les changemens qui étoient arrivés dans la Compagnie Française ayant fait perdre toutes les idées de ce commerce, Chambonau, Directeur au Sénégal en 1693, entreprit de les faire revivre. Il fit partir du Fort Saint Louis,

une Barque, avec un Facteur & des marchandises. Les François chargés de cette commission arriverent au Lac & n'y entrèrent pas sans difficulté. Ils eurent à traverser une forêt de roseaux, qui rendoient le passage presque impossible. Cependant après avoir surmonté cet obstacle, ils furent effrayés par la vue d'un corps de Nègres armés, qui se présenta sur la Côte, près d'un Village où ils se proposoient de débarquer. Ils revinrent sans aucun fruit de leur voyage ; & les récits qu'ils en firent ayant paru terribles, le Directeur ne trouva personne qui voulût tenter la même entreprise.

Brue, qui se trouva revêtu de la qualité de Directeur en 1697, entra d'abord ardemment dans les vues de son Prédécesseur ; mais d'autres affaires le forcèrent de les suspendre jusqu'en 1699. Enfin, son caractère lui faisant mépriser les difficultés, il envoya une Barque bien armée, sous la conduite d'un Facteur habile, avec les Marchandises convenables & des présents pour les Chefs Mores. Il avoit eu la précaution de mettre dans ses intérêts quantité de Marbuts ou de Prêtres, qui lui avoient promis de faire goûter ses propositions de commerce aux Chefs de plusieurs Nations. La Barque gagna heureusement la rivière de Kayor. C'est un Canal naturel par lequel les eaux du lac communiquent avec la rivière du Sénégal, & celles du Sénégal vont grossir le lac dans leurs débordemens. Sa largeur est de seize, ou dix-huit toises, & sa profondeur de douze ou quinze pieds. La navigation n'y est pas difficile jusqu'au Port de Graine, ou d'*Ingrin*, Village éloigné du lac d'environ huit lieues, où les Nègres ont un commerce établi pour le millet, les pois & d'autres légumes. Mais, un peu au-dessus de ce Village, les François commencèrent à trouver le Canal si bouché par l'épaisseur & la force des roseaux, qu'avec un fort bon vent & de l'eau dans une juste hauteur, leur Barque fut arrêtée. Le Facteur, qui s'étoit fait accompagner par plusieurs Canots du Village d'*Ingrin*, en prit un pour aller reconnaître de plus près la grandeur de l'obstacle & s'ouvrir un passage. Mais ne trouvant pas plus de facilité à pénétrer, & les roseaux s'élevant, dans plusieurs endroits, de deux toises au-dessus de l'eau, il n'eut pas d'autre parti à prendre que de retourner sur ses traces.

Cette confirmation des premiers récits fit abandonner l'entreprise jusqu'en 1714, que Brue prit la résolution de la tenter lui-même. Il semble que la meilleure méthode auroit été de mettre le feu aux roseaux dans le tems de la sécheresse, & de les brûler ainsi jusqu'à la surface de l'eau ; après quoi il auroit été moins difficile de les déraciner ; sur tout avec le secours des Nègres qui habitent les bords du Canal, & que leur propre intérêt auroit attachés au travail. Les terres des deux côtés appartiennent à un Chef Nègre, nommé *Riquet*, qui a plusieurs Villages au long des rives. Il est vassal du Sirarik. Son terroir est fertile, & les Habitans y vivent dans l'abondance.

La saison des pluies ayant fini tard cette année, & les eaux étant plus grosses qu'à l'ordinaire, Brue se flattoit de trouver les passages plus ouverts, ou du moins les roseaux plus faciles à forcer. Il se mit dans une Barque de vingt tonneaux, commandée par *Gaudebon*, ancien Officier de la Compagnie, qui connoissoit la rivière & le Pays. Etant partis du Fort Saint Louis au commencement de Novembre, ils arriverent le soir du même jour à Bukfar, ou Buxar, qui en est à 15 lieues. Cette habitation est un composé de plusieurs Villages, dans une grande plaine qui aboutit aux bords du Sénégal. Les Nègres y nourrissent

BRUE.
1714.

Elle réussit mal.

Brue la tenta aussi avec peu de succès.

Seconde tentative du sieur Brue.

Il part dans une Barque de vingt tonneaux.

BRUE.
1714.

un grand nombre de bestiaux & menent une vie assez aisée. On remarque que de Bukfar jusqu'à la mer, les bestiaux sont petits, & qu'on les trouve plus gros à mesure qu'on remonte la rivière. Ils y sont infestés par certains Oiseaux qui s'attachent sur leur dos, & qui leur mangeroient la chair jusqu'à l'os, si l'on ne prenoit soin de les délivrer. Brue, sans s'arrêter à Bukfar, continua de remonter, avec le secours de ses Laptots, jusqu'à l'Isle des Palmiers. C'est un peu plus haut, du côté Nord de la rivière, qu'on trouve le Marigot ou le Canal de Kayor. Il a quinze lieues de longueur, du Nord au Sud. Dans l'endroit où il se joint au Sénégal sa largeur est d'environ huit toises. Le 4 de Novembre, il avoit quatre toises de profondeur, ce qui fit connoître au Général que l'eau étoit beaucoup plus diminuée qu'il ne devoit s'y attendre dans la saison. Cependant sa résolution n'en fut pas refroidie. En avançant il observa que le Canal devenoit plus large & plus creux. Il jeta l'ancre près du Village de Graine ou d'Ingrin, à trois lieues du Sénégal, contre la rive gauche du Canal.

Arrivée au-
nal de Kayor.

Riquet, Sei-
gneur Nègre.

Ce Village appartient à *Riquet*, Seigneur Nègre du Royaume de Hoval, & parent du grand Brak. Quoiqu'il n'y fâsse pas sa principale résidence, il y a des femmes & des Esclaves, pour ne pas manquer de compagnie lorsqu'il y vient. Il s'y trouvoit à l'arrivée du Général. Il lui fit présent d'un Esclave, & Brue descendit sans difficulté, pour tirer quelques pintades avec lui. Il trouva le Pays agréable, bien cultivé, & libre de ces moucheron importuns qui remplissent les Cantons bas & marécageux. Le riz & le maïs promettoient une riche moisson sur les bords du Canal. Les pompions n'y étoient pas moins abondans. C'est le nom que les Nègres donnent aux melons d'eau, que les Espagnols appellent *pastèques*. Les melons de France & d'Espagne, c'est-à-dire, les rouges & les verts croissent ici parfaitement. On en ramasse la graine; & les Nègres en font un mets qu'ils aiment beaucoup, en la rotissant dans des poêles pleines de trous.

Brue donna de
la femme & son
leurre pour les
conservir.

Brue passa la nuit dans sa Barque; mais le jour suivant, Riquet lui rendit une seconde visite, accompagné d'une de ses femmes, qui fit présent d'un Bruf gras au Général. Cette Dame avoit la taille bien prise, le visage agréable, & les dents d'une blancheur surprenante. Brue lui demanda quelle étoit sa méthode pour les conserver si belles. Elle lui dit qu'elle se les frottoit avec un certain bois, dont elle lui donna quelques piéces. Ce bois se nomme *ghetele*. Il croît sur le bord de l'eau & ressemble beaucoup à notre ozier; mais il est d'un goût fort amer. L'âge de Riquet paroissoit d'environ soixante-quinze ans: mais il jouissoit d'une parfaite santé, il avoit l'air martial & robuste, avec beaucoup de vivacité dans les yeux. Son courage avoit éclaté dans les guerres des Nègres contre les Mahométans, où il avoit battu plus d'une fois les troupes du Roi de Matoc.

Village de Quer-
éa.

Brue ayant levé l'ancre se rendit, quatre lieues plus loin, dans un Village nommé *Queda*, sur la rive droite du Canal, & de la dépendance du Siratik, Empereur ou Roi des Foulis. Le Canal & le Lac de Kayor séparent ses Etats de ceux des Jalofs & du Brak. Ici le Canal se retrecit beaucoup, & l'eau s'abaisse visiblement. Vis-à-vis du Village, il s'est formé une crique fort profonde où de gros Vaisseaux pourroient être à flot toute l'année; mais lorsqu'on en est sorti, à peine trouve-t-on assez d'eau pour les plus petites Barques dans les

tems de sécheresse. Le Chef du Village vint faire les complimens ordinaires à Brue & les accompagna d'un présent. Il lui déclara que s'il ne finissoit pas son voyage dans l'espace de quarante-huit heures, il falloit y renoncer jusqu'à la saison suivante, parce que les eaux se retiroient avec une promptitude dont on n'avoit jamais eu d'exemple. Un Seigneur de Kayor qui vint rendre le lendemain ses civilités au Général lui tint le même langage, en paroissant fort affligé de ce que la retraite des eaux lui ôtoit l'espérance de le recevoir dans son Village. Il l'assura que si les Barques Françoises venoient à la fin de Juillet ou d'Août, elles trouveroient le passage plus libre, & qu'elles feroient un Commerce avantageux dans les Pays, où les Habitans seroient charmés qu'on leur épargnât la peine de porter leurs marchandises à Arguim, à Portendic & aux Comptoirs du Sénégal. Il ajouta que si le Général vouloit s'arrêter deux ou trois jours à Queda, on lui fourniroit assez de maïs & de riz pour charger sa Barque. Brue accepta cette offre, qui fut exécutée fidèlement.

Le même jour il reçut à bord un Seigneur More, accompagné de deux autres, avec une suite qui annonçoit son rang. Les trois Seigneurs étoient fort bazanés. Ils avoient la tête nue, les cheveux frisés au sommet & tressés par derrière. Leur barbe & leurs moustaches étoient fort longues. Ils étoient vêtus comme les Nègres; mais leurs pagnes étoient d'une étoffe très-fine & d'un noir brillant. Sans avoir beaucoup d'embonpoint ni la taille fort haute, ils étoient de fort bonne mine & leurs manieres fort polies. Le Principal fit un compliment au Général & lui présenta deux Beufs d'une grosseur extraordinaire, mais si farouches que pour les empêcher de nuire il fallut les tuer sur le champ. Les préfens des deux autres Seigneurs furent quelques beaux pagnes. Brue leur fit aussi les siens, & les ayant retenus à dîner avec quelques Seigneurs Nègres, il ne leur épargna pas l'eau-de-vie. Mais par un scrupule de religion les Mores ne burent que de l'hydromel. Ils étoient venus sur des Chevaux barbes d'une grande beauté, qu'ils estimoient la valeur de quinze Esclaves, c'est-à-dire, quatre cens cinquante livres.

Le lendemain au lever du Soleil, on vit arriver plus de cinq cens Marchands, Nègres ou Mores, avec du Maïs, du riz & des fèves en colic, chargés sur des Chameaux, des Chevaux & des Anes. Les Chefs de Queda & de Kayor reglerent le prix du marché. Leur mesure contient environ le minot de Paris. Le Commerce se fit à bord, avec la précaution de n'y recevoir à la fois qu'un petit nombre de Marchands, pour éviter la confusion. Ils étoient si empressés à se procurer des marchandises de l'Europe, que plusieurs tomberent dans l'eau; & le bruit auroit été capable d'effrayer, si l'on en avoit ignoré la cause. Cependant il n'arriva aucun désordre. Les François acheterent quatre-vingt barils de maïs, de riz & de fèves, de l'ivoire, des plumes d'Autriche & quelques livres d'Ambre gris; mais, avec si peu d'espace pour placer les marchandises, ils furent obligés de renvoyer plus de quatre cens Marchands.

Pendant le séjour qu'ils firent à Queda, il arriva un accident qui retarda leur départ de quelques heures. Un des principaux Habitans du Village mourut subitement, & sa femme n'eût pas plutôt mis la tête à sa porte, pour porter avis de sa perte par un cri, qu'il s'éleva un tumulte surprenant dans toute l'habitation. On n'entendit de toutes parts que des gémissemens. Les femmes accouru-

BRUE.
1714.
Obstacles aux
progrès vers le
Lac de Kayor.

Visiter que Brue
reput à bord.

Scrupule res-
pect des Mores.

Commerce des
Francois avec les
Habitans du
pays.

Funérailles d'un
Nègre emporté
Brue assista.

BRUE.
1714.

rent en foule ; & sans sçavoir de quoi il étoit question , elles commencerent à s'arracher les cheveux , comme si chacune eut perdu toute sa famille. Ensuite lorsqu'elles eurent appris le nom du mort , elles se précipiterent vers sa maison , avec des hurlemens qui n'auroient pas permis d'entendre le tonnerre. Au bout de quelques heures les Marbutts arriverent , laverent le corps , le revêtirent de ses meilleurs habits , & le placèrent sur son lit , avec ses armes à son côté. Alors ses parens enterrent l'un après l'autre , le prirent par la main , lui firent plusieurs questions ridicules , & lui offrirent leurs services ; mais ne pouvant recevoir aucune réponse , ils se retiroient comme ils étoient entrés , en disant gravement , Il est mort. Pendant cette cérémonie , ses femmes & ses enfans tuent ses Boeufs , & vendirent ses marchandises & ses Esclaves pour l'eau-de-vie ; parce que l'usage , dans ces occasions , est de faire un Folgar , c'est-à-dire , de donner une fête après l'enterrement.

Le convoi fut précédé des Guiriots , avec leurs tambours. Tous les Habitans suivoient en silence , chargés de leurs armes. Ensuite venoit le corps , environné de tous les Marbutts qu'on avoit pu rassembler , & porté par deux hommes. Les femmes fermoient la marche , en criant & se déchirant le visage comme autant de furieuses. Lorsque le mort est enterré dans sa propre maison , privilège qui n'appartient qu'au Prince & aux Seigneurs , la procession se fait autour du Village. En arrivant au lieu destiné pour la sépulture , le principal Marbut s'approche du corps & lui dit quelques mots à l'oreille , tandis que quatre hommes soutiennent un drap de coton qui le cache à la vue des Assistans.

Enfin les Porteurs le mettent dans la fosse , & le couvrent aussitôt de terre & de pierres. Les Marbutts attachent ses armes au sommet d'un pieu , qu'ils placent à la tête du tombeau avec deux pots , l'un rempli de kuskus , l'autre d'eau. Après ces formalités , ceux qui soutenoient le drap de coton le laissent tomber ; signal auquel les femmes recommencent leurs lamentations jusqu'à ce que le principal Marbut donne ordre aux Guiriots de battre la marche du retour. Au même moment le deuil cesse , & l'on ne pense qu'à se rejouir , comme si personne n'avoit fait aucune perte. Dans quelques endroits , on creuse un fossé autour du tombeau , & l'on plante sur le bord une haie d'épine. Sans cette précaution , il arrive souvent que le corps est déterré par les bêtes farouches. Dans d'autres lieux , la cérémonie funebre dure sept ou huit jours. Si c'est un jeune homme qu'on ait perdu , tous les Nègres du même âge courent le sabre à la main , comme s'ils chetchoient leur camarade , & font retentir le cliquetis de leurs armes lorsqu'ils se rencontrent. Brue prit plaisir à ce spectacle.

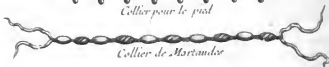
Il étoit au
Fort Saint Louis.

Quoique la Barque fût petite , il eut beaucoup de peine à retourner par le Canal de Kayor , jusqu'au Sénégal. Les eaux s'étoient retirées avec une promptitude qu'il auroit eu peine à croire , s'il ne l'eût reconnu par sa propre expérience. Dans le chagrin d'avoir manqué son entreprise , il ne pensa qu'à retourner directement au Fort Saint Louis.

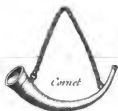




Collier pour le pied



Collier de Mortandae



Corne



Sifflet de Bosmanian



*Sorte de boche
pour
la terre*



Makaton

§. II.

*Observations sur le Commerce de Guinée.*BRUZ.
1714.

LE département, ou la division du Comptoir de Gorée, comprend le commerce des Royaumes de *Kayor*, de *Sin*, & de *Salum*.

On a déjà vu que le Royaume du *Damel*, ou de *Kayor*, est assez loin du lac qui porte le même nom. Il est près du Cap-Verd & de Gorée ; au lieu que le lac est dans le *Zarra*, ou le Désert, habité par les Mores, au Nord du Senegal. Le commerce du Royaume de *Kayor* produit chaque année deux ou trois cens Esclaves, vingt mille cuirs, & deux cens cinquante quintaux de morfil ou d'ivoire. Les cuirs montoient autrefois jusqu'à quatre-vingt mille ; mais les oppressions du *Damel* ont dépeuplé le Pays & diminué le nombre des bestiaux.

La Compagnie Française a trois tarifs pour le Département de Gorée ; l'un qui sert de règle pour le Commerce avec le Roi, l'autre avec les Grands du Pays, le troisième avec le peuple. Le principal, qui regarde le Roi, est pour le commerce des Esclaves. On apporte beaucoup de soin à les examiner. Les moindres défauts suffisent pour les faire rejeter, ou du moins pour en diminuer le prix. Deux enfans passent pour un homme, ou trois pour deux, suivant leur âge & leurs forces. C'est dans le ménagement de cet article que consiste l'habileté des Facteurs.

Trois Tarifs de
la Compagnie
Françoise.

Les principales marchandises, pour l'échange, sont distinguées par des noms qui viennent apparemment des Negres.

1^o. Le grand *makaton*. C'est une boîte d'argent quarrée, de trois pouces neuf lignes de hauteur, & de la même largeur ; épaisse d'un pouce & quatre lignes, avec un couvercle de la même figure, & quatre anneaux aux quatre coins pour y attacher une chaîne ou un cordon de soie. La longueur de la chaîne est ordinairement de quatre pieds sept pouces. Avec le *makaton*, elle pèse quatorze onces. Les Negres portent cet ornement en forme de bandoulière, & s'en servent pour garder leurs parfums, leurs bagues, leur or, & d'autres choses précieuses. Les Damels ne le portent pas eux-mêmes, car ils ne font cet honneur qu'à l'Alcoran ; mais ils le font porter près d'eux par un de leurs principaux Officiers, qui est toujours prêt à leur présenter ce qu'ils demandent. Quelquefois le *makaton* ne contient que des cure-dents, ou ne sert que pour la montre.

Le grand Ma-
katou.

2^o. Le *cornet d'argent*. C'est effectivement une sorte de cornet, dont le diamètre est de neuf ou dix pouces dans sa plus grande largeur, & de sept dans sa plus étroite partie. Avec la chaîne qui est ordinairement longue de quatre pieds, il pèse six onces & quatorze grains. Les Negres s'en servent comme du *makaton*, pour garder leurs parfums. Ils sont passionnés aussi pour les sifflets d'argent, tels qu'on les a sur les Vaisseaux. Le poids de ces sifflets est ordinairement de deux onces deux grains. Avec la chaîne, qui est longue de quatre pieds & demi, ils pèsent dix onces. Les femmes aiment certaines petites chaînes plates, qu'elles portent au-dessous de la cheville du pied. Elles les nomment chaînes des pieds. Leur poids est de deux onces & demie.

Le cornet d'ar-
gent.

3^o. Les *mortaules*. Ce sont des grains d'argent, creux & de figure ovale,

Mortaules.

Tome II.

G g g g

BRUL.
1714.

que les femmes mêlent dans leurs colliers avec les grains de corail & d'ambre. Les uns sont unis, & pèsent depuis quarante jusqu'à cinquante grains. Les autres qui sont travaillés & qui se nomment *mortaues de Godéné*, pèsent depuis soixante-dix jusqu'à quatre-vingt grains. Quelquefois les femmes se servent de petits grelots d'argent, tels que ceux des hochers, & se les attachent aux pieds pour se donner plus de grace en dansant. Ces grelots pèsent depuis soixante jusqu'à soixante-dix grains.

4°. Les *Bujis*, ou les *Kouris*. Ce sont de petites coquilles qui viennent des Isles Maldives, & qui servent de petite monnaie au long des Côtes de Guinée, & depuis la rivière du Senegal jusqu'à celle de Sierra Leona.

Barres de fer,
& manière d'en
faire des épées.

5°. Des *barres de fer*. Celles qu'on porte au Royaume de Kayor doivent être plates, & longues de neuf pieds, sur deux pouces de largeur & quatre lignes d'épaisseur. Les Negres les divisent en douze longueurs, chacune de sept pouces & demie, qu'ils appellent *pattes*; & chaque longueur est subdivisée en trois parties, nommées *dialots*. Un dialot suffit pour faire l'épée ou le poignard, ou la bêche d'un Negre.

Emaux & ver-
res.

6°. Des *émaux & des verres* de toutes sortes d'espèces, de couleurs & de figures. Il s'en vend une incroyable quantité dans le Royaume de Kayor. Les Negres, hommes, femmes & enfans, s'en font des colliers, des bracelets & d'autres parures.

Le Tarif pour les Esclaves, avec le Damel, est réglé de la manière qui suit. Le coin d'argent, ou le *patacon*, est évalué à vingt-huit sols.

Tarif des Es- claves.	Marchandises.	Esclaves.
Grand Makaton avec la chaîne.	1.	1.
Ambre jaune.	3 livres.	1.
Balles de Mousquet.	100.	1.
Corail rouge.	9 oz.	1.
Couteaux de Hollande.	240.	1.
Tambours.	2.	1.
Echarpes de taffetas à franges.	4.	1.
Drap écarlate.	4 aunes.	1.
Eau-de-vie.	300 pintes.	1.
Barres de fer.	30.	1.
Fusils communs.	4.	2.
Fusils garnis du cuivre jaune.	2.	1.
Epices.	4 livres.	1.
Iris de Florence.	4 livres.	1.
Laine écarlate.	30 livres.	1.
Pistolets.	3 paires.	1.
Papier.	12 rames.	1.
Etoffes rouges & jaunes.	30 aunes.	1.
Petits Bassins de cuivre.	30.	1.
Quintin.	6 pieces.	1.
Calicos de cinq aunes & demie.	5 pieces.	1.
Grains de verre petits & gros, de mille au rang.	5 rangs.	1.

Le Royaume de Sin n'a que deux Ports pour le Commerce, fut la Côte occidentale d'Afrique; *Joal* & *Fakiyu*. Le plus considérable est le premier, parce que l'ancre y est plus sûr, & le débarquement plus aisé. La Ville est grande & peuplée. Quoique les Habitans soient insolens & grossiers, ils aiment le Commerce; & lorsqu'on s'est accoutumé à leurs manières, on peut trouver avec eux beaucoup d'avantages. Deux raisons avoient déterminé la Compagnie Française à s'y faire un Comptoir. 1°. La certitude de s'y procurer près de deux cens Esclaves, plus de trois mille cuirs, douze ou quinze cens quintaux d'ivoire, & quatre ou cinq cens quintaux de cire jaune, fut le même Tarif que celui du *Damel*; de sorte qu'en tenant ses Magasins bien remplis, la Compagnie étoit sûre d'y jouir de tout le Commerce, & d'éloigner par conséquent tous les Vaisseaux d'Interlope. 2°. La nécessité de tenir le *Damel* en respect, & de se garantir de ses caprices, dont les François avoient fait plusieurs fois l'expérience. Le *Bur*, ou le Roi de Sin, étant sans cesse en guerre avec le *Tin* & le *Damel*, ses deux voisins, les différends continuels de ces trois Princes tournent à l'avantage de la Compagnie, qui est en état, lorsqu'elle tient ses Magasins bien garnis, d'acheter tous les Prisonniers qu'ils font l'un sur l'autre, & qui s'enrichit ainsi de leurs pertes.

Outre les marchandises qu'on a nommées, *Joal* est capable de fournir à l'Isle de Gorée & aux Vaisseaux qui viennent sur la Côte, toutes les provisions qui peuvent être nécessaires. Les Bœufs y sont en abondance; la volaille, commune & à bon marché. Six cens barils de maïs, pesant chacun deux cens livres, s'y donnent pour une barre. Cinquante ou soixante mesures de riz, chacune du poids ordinaire de quatre cens livres, n'y coûtent pas plus de quatre barres, quand le riz est nettoyé, & se donnent autrement pour deux.

A *Fakiyu*, treize ou quatorze lieues au Sud de *Joal*, on ne paye le sel transporté à bord que trois livres le baril, c'est-à-dire la valeur de cette somme en fer, en *Bujis*, en couteaux & verres rouges; de sorte que trois cens livres de sel ne reviennent qu'à trente-six francs. C'est encore une voie que la Compagnie prend pour mortifier le *Damel*, dont les revenus consistent dans les Salines de *Biuyrt*.

L'Auteur n'a pu se défendre, dit-il, de donner place ici à l'artifice des Nègres d'un Village voisin de *Joal*. Ils avoient publié, dans le Canton, que tous les Chevaux qui entroient dans leur Village mouraient subitement. Les François & les Anglois s'étoient laissés persuader par ce bruit, sur-tout depuis qu'un Facteur François, nommé *Moreau*, y avoit perdu son Cheval par un accident qui l'auroit fait périr de même dans tout autre lieu. Enfin la mort de ce Cheval avoit confirmé le récit des Nègres; jusqu'à ce que *Brue* s'informant de la vérité dans le Village même, découvrir que c'étoit une ruse des Habitans, inventée pour empêcher que le *Bursin*, leur Roi, ne leur rendit de si fréquentes visites, parce que ce Prince ne passoit jamais chez eux sans enlever tout ce qu'il trouvoit de son goût. *Brue* ayant traversé plusieurs fois le même Village à Cheval, sans avoir éprouvé le moindre accident, les Nègres eurent encore la malice de répandre qu'il s'en étoit garanti par la vertu d'un grisgris François. Le *Bur*, qui ne pouvoit se procurer un grisgris si puissant, n'en eut que moins de hardiesse à visiter le Village; & vraisemblablement les Nègres auroient empoisonné ses Chevaux, pour se délivrer de l'honneur dangereux de le voir;

G g g g ij

BRUE.
1714.
Commerce de
la Compagnie
Françoise au
Royaume de Sin.

Avantages qu'elle
trouve au Port
de Joal.

Commerce de
Fakiyu.

Artifice des Nègres pour se débarrasser de recevoir leur Roi.

BRUS.
1714.

Moyen de re-
tenir les Nègres de
Joa. en esclavage.

Commerce du
Royaume de Sa-
lun qui se fait à
Kahone.

Les François
préférés aux An-
glois dans le
Commerce.

Conseils pour
le succès du com-
merce de France.

car les Rois Nègres ne marchent jamais qu'à Cheval.

De Joal jusqu'à la rivière de Palmerin on compte sept lieues, qui font à peu près toute l'étendue du Royaume de Sin au long de la Côte. Il est beaucoup plus large de l'Ouest à l'Est. Le terroir en est fertile & bien cultivé, à l'exception des Frontières, que les incursions des Sujets du Tin & du Damel ont rendues fort désertes. On trouve dans ce Pays une grande abondance de palmiers, & de bananiers, avec beaucoup de fruits & de coton. Les Nègres de Joal sont fiers & brutaux. Le seul moyen de les tenir dans la soumission est de se bien fortifier dans un Comptoir bâti de pierre, car ils n'ont point assez d'adresse & de force pour entreprendre un siège. Mais, pour leur inspirer plus de terreur, il seroit à propos que les Vaisseaux qui font le commerce sur cette Côte, mouillassent quelquefois dans leur Port, qu'ils y prissent leur provision d'eau & de bois, & qu'ils chargeassent plus souvent les marchandises du Pays, qui demeurent dans les Magalins.

Le principal commerce du Royaume de Salum se fait au Village de Kahone, ou Kohorne, près de l'endroit où la rivière de Gambia forme (6) celle de Salum. On y pourroit établir un bon Comptoir, parce que les Marchands Mandingos s'y arrêtent avec l'or, l'ivoire & les Esclaves qu'ils ont tirés des Royaumes de *Tombuto*, de *Bambara Kana*, & des autres Régions plus orientales. Ils seroient fort satisfaits de trouver à Kahone un Marché, qui leur épargneroit cinq ou six jours de chemin jusqu'aux Comptoirs d'Albreda & de Jilfray, sans compter les droits considérables qu'ils sont obligés de payer au Roi de Barra. La meilleure saison pour le Commerce de Kahone est depuis le mois de Novembre jusqu'au mois de Mai, en ménageant sa route pour s'y trouver au commencement de Janvier, qui est le tems auquel on y voit arriver les Marchands Mandingos. Ils y amènent annuellement sept ou huit cents Esclaves. Ils y apportent une grosse quantité d'ivoire, & souvent quatre cents marcs d'or.

Les Anglois qui sont établis sur la rivière de Gambia, & qui traversent autant qu'il leur est possible le commerce des François, vont jusqu'à Barakonda pour rencontrer les Mandingos. Mais comme ils manquent souvent de Facteurs pour entreprendre ce voyage, les Marchands Nègres ne les trouvant point au rendez-vous sont alors obligés de descendre à Jilfray, où les Anglois ont un Comptoir, vis-à-vis Jamestort. Il arrive de-là que les François du Comptoir d'Albreda partagent leur commerce, d'autant plus que sur la réputation d'avoir de meilleures marchandises, & d'être plus civils que leurs compétiteurs, les Mandingos les préfèrent toujours aux Anglois. Mais l'Auteur observe qu'outre ces deux raisons, ils sont assez vengés par la mort presque certaine de trois ou quatre Agens du Comptoir Anglois, que leur intemperance & la saison des pluies font périr tous les ans. Ensuite ces places étant remplies par de nouveaux Facteurs, qui ne sont accoutumés ni au climat, ni au commerce du Pays, le tort qu'ils peuvent causer à la Compagnie Française n'est jamais fort redoutable.

La meilleure voie, continue l'Auteur, que le Comptoir de Gorée puisse prendre pour conserver son commerce, & l'étendre dans l'intérieur des terres, seroit, 1°. d'entretenir les Forts & la Garnison de Gorée dans un état

(6) Suivant les informations des Anglois, la rivière de Salum ou de Barfali n'est pas un bras de celle de Gambia, Voyez le Tome suivant.

qui ne lui laiffât rien à craindre des Ennemis de l'Etat en tems de guette, ni des Pyrates & des Negres pendant la paix; 2°. d'avoir ses Magafins toujours bien fournis de marchandifes de l'Europe; 3°. de n'être jamais fans quelques Vailfeaux bien armés, pour éloigner les Bâtimens d'Interlope; enfin d'être fans cefle en état de contenir les Negres par la terreur, & de les forcer à l'obfervation des anciens Traités. Il faudroit s'attacher fur-tout à nourrir les jaloufies dont le fond fubfifte toujours entre le Damel & le Tin, & ne jamais permettre, s'il étoit poffible, que les Couronnes de ces deux Princes fe trouvent réunies fur la même tête. En confervant ces deux Puiffances dans l'équilibre, la Compagnie Françoisfe fera toujours en état de leur faire la loi, ou du moins d'empêcher qu'elles ne puiſſent impofer de nouveaux droits fur les marchandifes, hauffer le prix des proviſions, ou rettancher la liberté de prendre de l'eau & du bois dans leurs Ports.

TARIF des Echanges pour les Cuirs & les Eſclaves, à Ruſico, Portodali & Joal, avec le Damel, le Burſin & leurs Sujets.

MARCHANDISES D'EUROPE.

MARCHANDISES DU PAYS.

Avec les Officiers des deux Rois.

Avec le Peuple.

Grains ou Perles d'argent uni.	1.	2 Cuirs & demi.	2 Cuirs.	Tarif des Echanges.
Perles d'arg. travaillées.	1.	1 Cuir & demi.	2 Cuirs.	
Sifflets d'arg. & la chaîne.	1.	1 Eſclave.	1 Eſclave.	
Cornet d'ar. & la chaîne.	1.	1 Eſclave.	1 Eſclave.	
Makotons & la chaîne.	1.	1 Eſclave.	1 Eſclave.	
Grands baſſins de cuivre.	1.	6 Cuirs.	8 Cuirs.	
Petits baſſins.	1.	3 Cuirs.	4 Cuirs.	
Bujis, ou Kowris.	50.	1 Cuir.	1 Cuir.	
Corail.	1 once.	18 Cuirs.	24 Cuirs.	
Chapeaux communs.	1.	8 Cuirs.	12 Cuirs.	
Chemifes groſſes.	1.	8 Cuirs.	12 Cuirs.	
Couteaux de Flandres.	2.	1 Cuir & demi.	2 Cuirs.	
Drap rouge de Berry.	1 aune.	20 Cuirs.	30 Cuirs.	
Eau-de-vie.	1 pinte.	1 Cuir & demi.	2 Cuirs.	
Echarpes de taſſ. à frang.	1.	1 Eſclave.	1 Eſclave.	
Barres de fer de 9 pieds.	1.	8 Cuirs.	12 Cuirs.	
Papier commun.	2 mains.	1 Cuir & demi.	2 Cuirs.	
Aſſiettes d'étain.	1.	3 Cuirs.	4 Cuirs.	
Etoffes rouges, jaunes, bleues.	1 aune.	6 Cuirs.	8 Cuirs.	
Rubans de couleur.	1 aune.	6 Cuirs.	8 Cuirs.	
Sabres.	1.	8 Cuirs.	12 Cuirs.	
Linge.	1 aune.	6 Cuirs.	8 Cuirs.	
Grains de verre.	100.	1 Cuir.	2 Cuirs.	
Petits grains de verre rouges.	10 rangs.	1 Cuir & demi.	2 Cuirs.	
Grains rouges moyens.	6 rangs.	1 Cuir & demi.	2 Cuirs.	
Gros grains rouges.	3 rangs.	1 Cuir & demi.	2 Cuirs.	

Gggg ij

BRUZ.
1714.

BRUE.
III. Voyage.
1715.

CHAPITRE XI.

Troisième Voyage du Sieur Brue sur le Senegal.

Brue est averti
par un Marbut.

A Son retour au Senegal, en 1714, avec la qualité de Directeur Général du Commerce de France en Afrique, Brue prit la résolution de pénétrer dans le commerce des Gommès, qui étoit sujet à quantité de fraudes & d'artifices, dont on avoit accusé plusieurs Officiers de la Compagnie. Le 4 de Mars de l'année suivante, *Scham Schi*, Chef des Marbuts Mores, qui se nomment *Serins*, le fit avertir qu'il étoit tems d'envoyer ses Barques pour le Commerce. Il partit le 7, avec deux Barques & deux Canots Negres, accompagné de dix-huit Blancs & d'autant de Laptots. Dans sa route il toucha au Port de *Maka*, résidence du petit Brak, qui lui envoya un Bœuf, pour lequel il lui fit présent d'un baudrier d'écarlate. Après l'avoir traité à bord, avec deux ou trois de ses Grands, il continua son voyage.

Boucherie d'a-
nimés.

Le 10 de Mars, il jeta l'ancre à Serinfalli. Le Pays entre ce Village & celui de *Maka*, est fort uni, & consiste en vastes Plainnes, qui seroient en France les plus belles Prairies du monde. Il étoit autrefois rempli de bestiaux, quoiqu'il s'y en trouve à présent fort peu. Mais à la place on voit de grands troupeaux de Daims & de Gazelles, qui traversent la rivière pour venir paître dans un si beau lieu, quoique les Negres leur fassent payer cette nourriture bien cher; car dans la saison de la sécheresse, c'est-à-dire, au mois de Mars & d'Avril, ils mettent le feu aux herbes; & les flammes chassant tous ces animaux à l'extrémité de l'Isle, ils en font une prodigieuse boucherie. Leur chair est excellente.

Contre des Mo-
res conseilles Ne-
gres.

La fertilité du terroir, depuis Serinfalli jusqu'à *Bukfar*, y attire, avec leurs troupeaux, les Negres qui se nomment *Sargams*. Ils donnent, pour cette permission, quelques marques de reconnaissance au Chef du Pays. On fait dans le même Canton les plus grands Canots que les Negres emploient pour se rendre à *Maka* & à *Biyurt*, où ils vont charger du sel, qu'ils échangent pour leur maïs avec les Foulis. Quoique cette Région fût autrefois si abondante en troupeaux noirs, qu'il en sortoit tous les ans vingt-cinq ou trente mille Cuirs, à peine en fournit-elle aujourd'hui le riens. Ce changement est venu des guerres que les Negres ont eues avec les Mores, & qui ont causé la ruine des deux Partis. L'occasion qui les avoit fait naître est trop remarquable pour ne pas demander une courte digression.

Les Mores qui introduisirent le Mahométisme parmi les Negres furent longtemps l'objet de leur vénération. Cette prévention que leurs Marbuts ou leurs Prêtres remarquaient en leur faveur, leur inspira le dessein de prendre, sur des hommes si simples, la même autorité dans le Gouvernement civil qu'ils s'étoient procurée dans la Religion. Ils commencèrent à s'emporter contre le pouvoir absolu que les Rois Negres exerçoient sur leurs Peuples, & le traitèrent de tyrannie. D'un autre côté ils représentèrent la liberté comme le plus grand de tous les biens. Une doctrine de cette nature fut extrêmement agréable aux Negres, qui sont les plus paresseux de tous les hommes, l'ave-

sion qu'ils ont pour le travail leur fit embrasser toutes les propositions des Prêtres, sur-tout lorsque ces Imposteurs leur promirent que s'ils vouloient secouer le joug de leurs Rois, le riz & le millet croitroient pour eux naturellement, par la vertu de leurs grisgris.

La révolte commença par le refus qu'ils firent de travailler aux Lugans de leurs Rois. Les Princes du Pays s'étant efforcés de les faire rentrer dans la soumission, ils appelèrent les Mores à leur secours. Ce fut alors qu'on vit paroître les Marburs à leur tête. On en vint aux mains plusieurs fois. Le Brak & le Damel furent tués dans une sanglante bataille, & leurs Troupes entièrement défaites. Le Burba Ghiolof, qui avoit embrassé leur cause, fut vaincu à son tour & contraint de chercher un azile dans les Terres du Roi de Galam, dont les Sujets, comme ceux du Siratik, avoient refusé de prêter l'oreille aux séductions des Marburs. La mort ou la fuite de ces trois Princes ayant laissé leurs Etats à la discrétion de leurs Ennemis, les Mores de Mavre enleverent la plus grande partie des jeunes gens pour l'Esclavage, tandis que les Marburs & leurs partisans pillèrent le Pays, sans mettre de distinction entre leurs Ennemis & ceux qui avoient imploré leur assistance. Pendant ce tems-là, il ne paroissoit aucun effet de ces promesses de bonheur & d'une abondante moisson, qui avoient fait prendre les armes à tant de misérables. La famine qui vint après la guerre, en fit perir un nombre incroyable. Le reste ouvrit enfin les yeux; & revenant de leurs folles espérances, ils choisirent de nouveaux Princes dans les plus anciennes familles du Pays. Ces Princes formèrent une armée du débris des trois Nations, & chassèrent les Marburs, qui n'étoient plus supportés par le Roi de Maroc, se trouverent trop foibles pour leur résister. C'étoit dans une si longue guerre que Riquet, dont on a déjà vu le nom, avoit signalé sa conduite & sa valeur.

Le Pays s'est rétabli insensiblement, sur-tout en Bestiaux, par la défense d'en tuer, excepté dans certaines occasions. Comme ce sage règlement en a beaucoup augmenté le nombre, on peut espérer que les habitans seront bientôt en état de fournir l'ancienne quantité de cuirs. Le Seigneur ou le Prince du Canton où Brue aborda, se nommoit *Kaye*. Il étoit neveu du Brak, à la Cour duquel il se trouvoit actuellement. Ses femmes & les Chefs des Villages voisins ne manquèrent pas de faire au Général François leurs complimens & leurs présens. Il y avoit dans le même Canton un autre Seigneur nommé *Ker*, dont le Territoire nommé le *Petit-Bukfar*, est situé à l'opposite du *Grand-Bukfar*, sur le bord gauche de la riviere. Sans aucune sorte d'étnde, il s'attribuoit des lumieres extraordinaires en Médecine; & cette réputation lui attiroit quantité de malades, dont il ne faisoit pas scrupule de se faire payer à grand prix. Brue ayant à bord la femme d'un Chef Negre des environs du Fort S. Louis, qui étoit attraquée depuis quelques années d'une fâcheuse infirmité, la mit entre les mains de *Ker*, comme la dernière ressource à tenter pour sa guérison. Il accompagna sa priere d'un flacon d'eau-de-vie, spécifique aussi agréable pour les malades Negres que pour le Médecin. Mais en faisant entendre que la femme du Chef fut redevable de sa santé à ce remède, l'Auteur ne nous apprend pas pourquoi il en avoit réservé l'expérience au Docteur Negre.

Le terrain, depuis Bukfar jusqu'à la Riviere des Maringouins, est parfaite-

BRUE.
III. Voyage.
1715.

Commencement
de la révolte des
Negres.

Trois Rois tués
dans une bataille.

Rétablissement
des Royaumes
Negres.

Médecin Negre.

BRUE.
III. Voyage.

1715.
Écume de mer
changée en crasse
de sel.

Fort bâti par
des Espagnols in-
connus.

Antraches ap-
privoisées ; gros-
seur de leurs
œufs.

Marché des
gommés.

Brue va mouil-
ler à Ingherbel.

ment au niveau de la Mer, pendant l'espace de trois lieues ; ce qui expose les Barques à des vents capables de les renverser. On trouve fort ordinairement sur la surface de la terre, dans cette étendue de Pays, une matière blanche & solide, d'un goût fort âcre & fort amer. Quelques uns l'avoient pris pour du salpêtre, & fondaient de grandes espérances sur cette opinion : mais Brue jugea que ce n'étoit que l'écume des flots, qui étant poussée par le vent, res- soit la condensation de la chaleur, & forme cette crouse salée. La rivière des Maringouins n'a pas plus de quatre toises de largeur. Elle est si basse, qu'elle ne devient navigable que dans le tems des inondations. Mais sa petitesse n'empêche pas qu'elle ne porte ses eaux jusqu'à la Mer. En 1645, un Bâ- timent Espagnol arrivé sur cette côte, y débarqua quelques hommes, qui bâ- tirent un Fort. Ils s'y maintinrent jusqu'à la fin de leurs provisions ; mais lorsqu'elles vinrent à manquer, ils prirent le parti de s'engager au service du Sieur Collyer, qui étoit alors Directeur de la Compagnie Française au Fort Saint-Louis. On se figura que c'étoient des criminels transportés pour recruter quelque Garnison Espagnole en Afrique ; mais ils s'accorderent fidelle- ment à cacher leur fortune & leurs noms. Les environs de la rivière des Ma- ringouins forment un tetroit marécageux, qui produit une espèce de maïs sauvage, nommé *Gernotta*. Brue vit environ deux cens femmes, qui s'occu- poient à le recueillir.

Il arriva le 14 de Mars à Serinpaté, où il trouva une Barque de la Compa- gnie, qui ayant fait le Voyage de *Terrier-Rouge*, pour le Commerce des gomme- s, avoit eu quelques différends avec les Officiers du Siratik, au sujet des droits. Elle avoit pris le parti de retourner ; mais elle apportoit deux cens Moutons & quatre-vingt Bœufs, pour les conduire au Fort Saint-Louis. Cha- que Mouton ne lui revenoit qu'à six ou sept sous, & chaque Bœuf à trente- cinq ou quarante. Brue se procura ici deux Antraches, qu'il fut surpris de trouver apprivoisées en arrivant au Fort Saint-Louis. On lui fit aussi présent de douze de leurs œufs. Il les prit comme une bonne provision pour le Carè- me, parce que d'un seul on peut faire une omelette pour huit hommes.

Le lendemain, c'est-à-dire le 15, il arriva au Desert, Marché ordinaire des Gommés, qui y sont apportées par les Mores de la Tribu d'*Alad-al-Haji*. De-là, il dépêcha au Brak un Alkaïde, avec un présent de quelques flacons d'eau-de-vie, pour inviter ce Prince à venir recevoir lui-même les droits éta- blis. L'Alkaïde revint le 16, & déclara au Général que le Prince son maître ayant commencé par s'enyvrer à l'arrivée du présent, ne seroit pas en état de venir d'un jour ou deux ; sans compter qu'il étoit arrêté par la crainte des Mores, qu'il avoit pillés peu de jouts auparavant, & qui cherchoient l'occa- sion d'en tirer vengeance. Enfin le Député fit entendre au Général que s'il vouloit obliger beaucoup le Brak, il falloit lever l'ancre & l'aller jeter de- vant son Village, pour lui épargner la peine ou le danger d'en sortir.

Cette demande étoit si raisonnable, que mettait à la voile aussi-tôt, le Général alla mouiller devant le Village d'*Ingherbel* ou *Garebal*, résidence du Roi. Il fit connoître son arrivée par trois coups de canon. Le lendemain ayant vu paroître ce Prince sur le rivage, avec un cortège de trente Chevaux, il le fit prier de ne prendre que cinq ou six de ses gens pour venir à bord. Le Brak y consentit, & ne se fit accompagner que de *Mulo*, *Riquet*, *Kayé*, &

& *Menhros*, quatre de ses Grands, avec ses Guiriots, *Manet*, son Amiral, deux Valets, & son Alkaïde. Brue le reçut sous une Tente, qu'il avoit fait dresser sur le tillac. Ils se serrèrent plusieurs fois la main. Après quelques momens de silence, le Général déclara qu'il étoit venu pour payer les droits & renouveler le Traité de commerce & d'amitié : mais qu'il avoit trois faveurs à demander au Roi. 1°. Que le Commerce fût ouvert à Serinpaté au lieu du Désert, parce qu'attendant de jout en jout des Vaisseaux de l'Europe, il auroit plus de facilité à renvoyer la Barque de la Barre (7), qu'il avoit amenée avec lui ; 2°. Que sa Majesté se privât du plaisir de boire pendant qu'elle seroit à bord, pour éviter tous les désordres qui étoient capables de troubler leur bonne intelligence ; 3°. Qu'elle ne demandât cette année aucun présent, parce qu'il n'y avoit, dans les Magazins de la Compagnie, que les marchandises nécessaires pour le Commerce.

Le Brak écouta paisiblement ces propositions, & s'engagea sans peine aux deux dernières ; mais il répondit à l'autre, qu'il prioit le Général de trouver bon que le Commerce s'ouvrit au Désert, parce que s'attendant à se voir attaqué par les Mores, il espéroit que les François lui accorderoient leur secours. Malo, qui paroïssoit le plus considérable de ses Grands, appuya cette demande par des raisons si fortes, que pour obliger le Roi, Brue promit d'ouvrir le Commerce, non-seulement au Désert, mais au Port même d'Ingherbel, s'il le désiroit, & de l'assister de toutes les forces de la Compagnie. Tous les Courtisans poussèrent un cri de joie à cette promesse. Le Brak témoigna lui-même beaucoup de reconnaissance pour les offres du Général ; & se bornant à demander l'ouverture du Commerce au Désert, il l'assura d'une parfaite amitié.

Les droits furent payés sans aucune contestation. Mais le Roi ne se souvint pas long-tems de la parole qu'il avoit donnée de ne pas boire. Il demanda si souvent de l'eau-de-vie, que Brue se crut obligé d'en faire apporter. Contre sa coutume, ce Prince but avec modération. Il paroïssoit âgé d'environ 46 ans. Sa taille étoit haute, avec un embonpoint raisonnable. Il n'avoit rien dans ses habits qui le distinguât de ses Courtisans ; mais il avoit l'air noble, & le son de la voix fort agréable. Lorsqu'il étoit sobre, c'étoit un des plus raisonnables & des meilleurs hommes du monde. Il se nommoit *Fara Pinda*, du nom de son pere & de sa mere, suivant l'usage des Princes Nègres du Pays. Les droits consistèrent en makatons d'argent, en fer, linge, ballins, corail, ambre jaune, colliers de verre, eau-de-vie, & quelque argent en espèce ; le tout de la valeur d'environ cent écus. Le Brak fit présent au Général d'un jeune Esclave, pour lequel Brue lui donna huit piastres. Il souhaita d'être salué à son départ de quelques coups de canons. Cette satisfaction lui fut accordée d'autant plus volontiers qu'on étoit content de sa conduite. Toute la Cour & le Peuple qui étoit en foule sur le rivage, marquerent leur joie par de grandes acclamations.

Le même jour Brue reçut la visite des deux sœurs du Brak. Le Roi leur pere, nommé *Fara Komba*, avoit été tué dans la guerre contre les Mores. L'une des deux Princeses étoit femme d'un Seigneur Nègre qui se nommoit *Brieu*. L'autre étoit encore à marier. Elles étoient toutes deux jolies & bienfaites, fur-

BRUE.
III. Voyage.
1715.

Il prie le Roi
de ne pas boire de
quelques jours.

Accord entre
le Brak & Brue.

Ace se figure
du Brak.

Visite que Brue
reçoit des deux
Princeses.

(7) C'est une Barque entretenue par la Compagnie pour transporter les marchandises des Vaisseaux au Fort St. Louis.

BRUI.
III. Voyage.
1715.

Portrait de ces
deux Princesses.

tout la plus jeune, qui, avec un teint aussi noir que le jais, avoit l'air vif & gracieux. Elles avoient à leur suite deux Esclaves & un Guiriot de leur sexe, dont les cheveux étoient chargés de grisgris dans un grand nombre de petites boîtes d'argent, de différentes formes. Brue reçut ces deux Dames, le chapeau à la main, & les conduisit sous sa tente, où il leur présenta d'abord du biscuit blanc, qu'elles trempèrent dans de l'eau mêlée de miel. Ensuite il leur fit servir des Prunes de Brignoles & d'autres confitures. Elles burent, à sa prière, un verre de malvoisie. A leur départ, elles lui firent des excuses de n'avoir aucun présent à lui offrir; mais elles lui promirent qu'à son retour du Désert elles ne manqueroient pas de lui témoigner leur reconnaissance. Leur habillement consistoit en deux pagnes noirs, à raies blanches, l'un qui leur servoit de jupon, l'autre qui leur couvrait le corps en manière d'écharpe, tomboit par derrière avec une longue queue. Ce pagne supérieur est une grande marque de distinction, & se porte distictement. Quelques femmes le passent en bandoulière, & laissent voir un bras nud, avec une partie du sein. Dans les grandes chaleurs, elles le quittent entièrement, & demeurent nues jusqu'à la ceinture. Les deux Princesses avoient des colliers de corail, entremêlés de grains d'or, avec quantité de clous de girofle liés en faisceaux, qui leur tomboient sur la poitrine. A chaque bras elles portoient deux bracelets, l'un d'or, l'autre d'argent, & des chaînes du même métal. Leurs pieds étoient ornés de petites coquilles & de grelots au-dessous de la cheville. En arrivant à bord elles avoient des sandales de cuir rouge, comme celles des anciens Romains; mais elles se les firent ôter, pour être plus à leur aise. Leurs cheveux tomboient par derrière en deux tresses, avec quelques brins d'or & de corail à l'extrémité. Sur la tête, ils étoient relevés en touffe, à l'aide d'un petit bonnet de coton qui les soutenoit; & sur le front, ils étoient partagés comme ceux des Villageoises de France; ce qui n'empêchoit pas qu'il n'en tombât quelques boucles sur les temples & au long des oreilles, mais sans cachet les pendans, qui étoient deux anneaux d'or. Les Princesses mariées portent de grands morceaux de corail au lieu d'anneaux. Leurs sourcils étoient fort noirs. Elles les entretiennent dans cette couleur en se les frottant souvent avec un morceau de plomb. On leur remarquoit une affectation continuelle à montrer les mains; sur-tout leurs ongles, qu'elles avoient fort grands & rougis à l'extrémité. Leurs dents étoient extrêmement blanches & bien rangées. Elles leur donnent cet éclat de blancheur avec le bois de Ghelele, dont on a déjà parlé. Après une longue conversation, où elles marquerent toutes deux beaucoup d'esprit & de bon sens, elles chanterent un air du Pays, & firent danser leur Guiriot, qui surprit Brue par son agilité, mais avec des postures lascives & indécentes, qui lui causèrent peu de satisfaction. Il fit présent d'une lunette d'approche à chacune des deux Princesses, & les salua d'une décharge de son Artillerie à leur départ.

Autre visite que
Brue reçut du
Brak.

Le 18, il reçut une seconde visite du Brak, accompagné d'une de ses femmes & de ses trois filles. Ce Prince s'assit sans façon sur une caisse, la jambe étendue sur les genoux de sa femme, qui étoit assise près de lui. Une de ses filles, qui se mit entre ses jambes, lui tenoit la cuisse accolée d'un bras. Les deux autres étoient à terre auprès de leur mère, & firent quantité de petites figneries pour divertir le Roi. Leur situation, dit l'Auteur, auroit fait le sujet



1. The first of the two illustrations is a landscape scene, showing a body of water, a small boat, and a distant shoreline with trees and buildings. The second illustration is a view of a city, showing a large building, a bridge, and a street with people.



G. A. Schreyer delinavit

F. A. A. Schreyer sculpsit

*Arabes et Moris montés sur leurs Chameaux, leurs Chevaux,
et leurs bœufs pour apporter des gemmes au Soudan* N° X

d'une peinture fort grotesque. Pendant que Brue entretenoit le Roi, on vint lui annoncer l'arrivée de *Schamchi*, Chef des Mores. Il se hâta de l'aller recevoir sur le tillac, & de l'introduire dans sa chambre avec ses deux fils & trois Marbuts. *Schamchi* lui fit un compliment fort civil; mais ayant aperçu le Brak, il évita de parler des affaires qui l'amenoient. C'étoit un petit homme, assez blanc, en comparaison des Nègres, qui avoit une longue barbe grise, & qui paroissoit âgé de plus de soixante ans. Il portoit un bonnet de drap rouge, entouré d'un bord de mousseline. Son habillement étoit un pagne de coton, à la manière des Nègres; mais il avoit par-dessus une écharpe de laine blanche, avec des ornemens de soie rouge. Les gens de sa suite étoient vêtus de même. Le Général lui fit quelques préens; & sachant qu'il étoit venu pour le Commerce des Gommès, il lui indiqua le jour où l'ouverture du Marché devoit se faire au Désert.

Le Désert est une plaine vaste & stérile au Nord du Sénégal, bornée au loin par de petites collines de sable rouge, & couverte de ronces qui n'ont pas beaucoup d'épaisseur. C'est dans ce lieu que se faisoit depuis long-tems le Commerce des Gommès. Le Général, pour se garantir de l'attaque des Mores, fit entourer les Magazins qu'il éleva au long de la Rivière, d'un fossé large de six pieds & d'autant de profondeur, défendu par une haie d'épine. Il fortifia soigneusement la porte, & mit pour la garder deux Laptots bien armés, avec un Interprète, pour examiner & pour introduire ceux qui viendroient s'y présenter. Près de la porte, il éleva un cavalier, sur lequel il plaça deux petites Pièces de canon. Les deux Barques furent tangées contre la rive, & l'Artillerie pointée vers les ouvrages du Fort. Le Brak & le *Schamchi* qui virent toutes ces préparations, & qui n'en ignoroient pas les motifs, approuverent les précautions du Général, comme la meilleure voie pour prévenir les désordres pendant la Foire.

Le 1 d'Avril, *Schamchi* ayant reçu avis de l'approche des Caravanes, vint avertir Brue qu'il étoit tems de régler les prix. Après quelques contestations sur les mesures, sur la nature des échanges, & sur les frais de l'entretien des Mores, le Général se relâcha de quelque chose en faveur de la paix; mais il obtint en récompense que de trois cens quatre-vingt livres dont la mesure avoit été composée jusqu'alors, elle monteroit à cinq cens.

Les François sont obligés de pourvoir à l'entretien des Mores qui apportent les Gommès. Cet engagement les expose à quantité de fausses dépenses, parce que, sous prétexte de Commerce, il arrive une multitude de Mores, qui ne cherchent que l'occasion de vivre quelques jours aux dépens d'autrui, ou de satisfaire leur inclination au larcin. Mais Brue régla tellement cet article, qu'il n'étoit obligé de nourrir que ceux qui auroient apporté des marchandises, & dans la proportion même de ce qu'ils auroient apporté. Cette nourriture fut fixée à deux livres de *Beruf* & autant de *Kuskus* pour chaque portion, & tel nombre de portions pour chaque quintal. Les Commis qui furent nommés pour la distribution, reçurent l'ordre de la finir aussi-tôt que les marchandises seroient délivrées. On parvint ainsi à purger la Foire de voleurs & de gens oisifs.

On commença le 14 d'Avril à mesurer les Gommès. Cette opération se fit sans désordre, parce qu'on ne reçut les Marchands que l'un après l'autre. Le

H h h h ij

BRUE.
III. Voyage.
1715.
Visite de *Schamchi*, Chef des Mores.

Déscription de
Désert.

Fait que Brue
y soit pour la
bûche du Com-
merce.

Arrivée des Ca-
ravanes.

Engage-ment des
Francois pour
l'entretien des
Mores.

Exercice du
Commerce.

BRUE.
III. Voyage.
1715.

Portraits des fem-
mes Moreques.

Général y assista exactement , & fit veiller avec le même soin à tout ce qu'il ne pouvoit éclairer par sa présence. Aussi-tôt que le Commerce fut ouvert , on vit arriver chaque jour de nouvelles Caravanes , de dix , vingt & trente Chameaux , ou de voitures traînées par des Bœufs & gardées par les Propriétaires des Gommès & par leurs domestiques. Ces Mores ont l'apparence d'autant de Sauvages. Ils n'ont pour habit que des peaux de chevre autour des reins , & des sandales de cuir de Bœuf. Leurs armes sont de longues piques , des arcs , & des fleches , avec un long couteau attaché à leur ceinture. Leurs femmes , qui sont portées sur le dos des Chameaux , ont des chemises de coton blanc , & par-dessus , une piece d'étoffe rayée , en forme de juppe ou d'écharpe. Une partie de leurs cheveux est relevée sur la tête , le reste est lié par derrière & leur tombe jusqu'à la ceinture. Cet habillement est modeste. Pour coëffure , elles ont une piece de linge entrelassé. Les filles ne portent qu'une piece d'étoffe rayée , autour des épaules , & plusbas une juppe de peau assez courte , coupée en plusieurs bandes , qui les couvre assez bien lorsqu'elles sont en repos ou dans un tems calme ; mais le moindre mouvement , ou le soufflé du vent les met en désordre. Ces Moreques ont le teint olivâtre , les traits réguliers , de grands yeux noirs fort beaux & fort brillans , la bouche petite & les dents d'une blancheur extrême. Quoiqu'elles ayent l'air fort vif , elles ont plus de retenue que les femmes des Nègres. Elles apportent leur provision de beurre & de lait dans des outres fort nettes , des boîtes à tabac , & des bourses de différentes sortes , composées de paille de riz ou de jonc , & tissées avec beaucoup d'art.

Il n'est pas besoin de Sentinelles pour découvrir l'approche de ces Caravanes. Les Chameaux poussent des cris hideux qui les trahissent bientôt. Leurs *soutons* , c'est-à-dire , les sacs dans lesquels ils apportent les gommès sont des peaux de Bœufs sans couverture. Les Mores n'ont point d'autres commodités pour renfermer leurs marchandises , ni même pour le transport de leur eau. Comme on avoit pris toutes sortes de soins pour empêcher qu'ils n'entraissent plusieurs à la fois dans l'enclos , c'étoit un spectacle amusant que de voir leurs efforts & leurs contorsions pour entrer l'un avant l'autre ; car les Mores sont une Nation fort bruyante.

Frémont de des
Océ. et du Com-
merce.

Le premier jour de la foire , *Mahagni* , Interprète More de Schamchi , vint trouver Brue & lui dit que les Officiers François qui avoient eu jusqu'alors la conduite du Commerce s'étoient toujours accordés avec lui pour faire tourner à son avantage un huitième de profit , qui devoit revenir à son Maître ; & que de son côté il leur avoit ménagé le commerce privé de l'or & de l'ambre gris que les Mores apportent à la foire. C'étoit précisément ce que le Général s'étoit proposé d'approfondir. Il déclara d'un air ferme à l'Interprète , que s'il continuoit cette injuste pratique il en avertiroit son Maître ; & cet honnête Agent , fâché de s'être trahi sans précaution , promit d'être à l'avenir plus fidèle.

Portrait d'une
Femme Fran-
çaise.

A l'arrivée du Général on lui avoit présenté une jeune Nègresse d'une fort jolie figure , qui lui avoit offert diverses sortes de services , tels qu'elle étoit accoutumée de les rendre aux François qui étoient venus avant lui. Elle avoit soin , lui dit-elle , de leur laver les pieds , de les peigner & de les servir dans l'intérieur du magasin lorsqu'ils revenoient fatigués du travail. Brue admira

la délicatesse de ses Facteurs, & reçut la Négresse pour blanchir son linge, mais la dispensa du reste de ses offes.

La présence du Général entermit l'ordre & la tranquillité pendant toute la durée de la foire. On mesura les gommés dans un vaisseau cubique, que les Mores appellent *quantor*. Il en revenoit au Brak une certaine quantité sur chaque quintal. Ses Commissaires la mettoient dans un sac; & lorsqu'ils en avoient reçu le poids d'un quintal, ils laissoient aux Agens de la Compagnie la liberté d'emporter ce qui leur appartenoit. Un Officier de Schamchi prenoit le compte de tous les quintaux qui se mesuroient, parce que ce Chef More s'attribue le droit d'un huitième sur toutes les gommés qui sont vendues à la Compagnie. Comme c'est lui-même qui règle le prix des gommés & le poids du quintal, on trouve toujours le moyen de faire tomber ce droit sur les Marchands Mores, par des compensations qui sont à l'avantage de Schamchi ou de ses Officiers.

Le Brak, qui se reprochoit d'avoir pillé les Mores, étoit dans la crainte continuelle de leur vengeance. Ses Espions lui rapportèrent un jour au soir qu'ils avoient remarqué parmi eux des mouvements extraordinaires, & qu'il en étoit arrivé quelques-uns avec des armes, de la part d'Addi, Prince More qui avoit son camp dans le voisinage. Cet avis l'avoit jeté dans une si vive allarme, qu'il étoit prêt à quitter Inghetbel, lorsque sur de meilleurs conseils il prit le parti de faire communiquer ses craintes au Général François & de lui demander du secours. Il étoit minuit lorsque son Courrier arriva au magasin. Brue éveillé brusquement & frappé lui-même de cette nouvelle, se détermina sur le champ à s'éloigner du rivage avec ses deux Barques, en laissant deux Facteurs & ses Laptots pour la garde du magasin. Lorsqu'il se préparoit à partir, il lui vint un autre exprès pour lui apprendre que le Prince Addi ne s'approchoit d'Inghetbel que pour faire une visite de civilité au Brak, & qu'il en avoit fait demander la permission; mais qu'il étoit accompagné de vingt fusiliers, dont on pouvoit apprehender quelque violence. Sur quoi le Brak faisoit prier Brue de lui envoyer quelques hommes bien armés, pour soutenir sa réputation & faire connoître aux Mores qu'il avoit des amis. Brue lui envoya douze de ses Laptots, avec trois Officiers Nègres. Le Prince Addi étant entré dans Inghetbel affecta de saluer le Brak par une décharge de sa mousqueterie. Elle lui fut tendue par treize fusiliers Nègres, que le Brak avoit à son service, & par les quinze Laptots du Général. Ceux-ci ayant tiré à balle, les Mores ne parurent pas contents d'une civilité de cette nature. Cependant les deux Princes eurent une longue & secrète conférence, qui finit par des témoignages éclatans de leur satisfaction. Addi présenta au Brak un Bœuf gras, & le Brak lui donna un jeune Esclave.

Le même jour Addi vint rendre sa visite au Général. La conversation dura long-tems. Le Prince More parloit Arabe. Schamchi, qui l'accompagnait, répétoit ses discours en Langue des Nègres à l'Interprète, qui les rendoit en François à Brue. Addi loua beaucoup les Hollandois, qui étoient alors en possession d'Arguim. Il vanta les droits & les présens qu'il recevoit d'eux. C'étoient cent fusils, cent pistolets, quatre barils de poudre, quatre de balles, & cent écus pour chaque quintal de gomme; sans compter une grosse quantité de bifeuit blanc, de miel, de prunes, de miroirs & d'autres merceries. Brue répondit que les Hollandois s'étoient rendus coupables d'une injustice en se

H h h h iij

BRUE.
III. Voyage.
1715.
Détail du Commerce.

Le Prince Addi allume le Brak.

Secours que Brue envoie au Brak.

Le Prince Addi se loue des Hollandois.

BRUE.
III. Voyage.
1715.

Sa figure & ses
Habits.

faillisant d'Arguim, & que les égards qu'ils avoient pour les Princes Mores cef-
feroient aulli-tôt qu'ils pourroient se paſſer de leur protection. Il retint le Prince
à diner. On ne lui ſervit d'abord que de l'eau & du miel pour liqueur. Mais
ayant conſenti à goûter du vin de Canarie, il ne ſe fit pas preſſer enſuite pour
boire toutes ſortes de vins François. Addi étoit d'une taille médiocre, mais fort
bien priſe. Il paroifſoit extrêmement robuſte. Il avoit les traits réguliers, le nez
aquilin, les dents belles, la barbe longue & les cheveux courts. Sa tête étoit nue,
mais il avoit le corps entièrement couvert. Il portoit pour habit une ſorte de
chemiſe blanche, qui ſ'élargiſſoit ſur ſes hautes-chaufſes, avec une ceinture
de mouſeline, d'où pendoit un couteau en forme de poignard. Par deſſus, il
avoit une caſaque d'étoffe blanche, avec un capuchon qui pendoit par derrière.
Après le diner, Brue lui fit préſent de pluſieurs chofes qui paroifſoient lui plaire.
Il fuma, il prit du café. A ſon départ il fut ſalué de cinq coups de canon. Brue,
qui l'avoit reçu ſur ſa Barque, le conduiſit juſqu'au rivage, dans l'eſpérance
de voir ſon Cheval; mais il fut ſurpris de n'y trouver que des Chameaux,
pour ſa monture & celle de ſa ſuite. Quoique les Mores ne manquent pas de
Chevaux, il les ménagent beaucoup, & les reſervent particulièrement pour leurs
expéditions.

Aigle apprivoi-
ſée.

Le Brak vint remercier le Général du ſecours qu'il lui avoit envoyé, & parut
mettre beaucoup d'ardeur & de bonne-foi dans les témoignages de ſon amitié.
Il lui amena pluſieurs jeunes Eſclaves, mais il n'en reſuſa pas le payement. Le
même jour un More, nommé *Barikada*, fit préſent au Général d'une Aigle ap-
privoiſée, de la grandeur d'un Coc-d'Inde. Elle n'avoit rien d'ailleurs qui la
diftinguât des Aigles ordinaires. Sa familiarité avec les hommes alloit juſqu'à
ſe laiſſer prendre par le premier venu, & dans peu de jours elle prit l'habitude
de ſuivre le Général comme un chien. Mais elle fut tuée malheureuſement par
la chute d'un baril, qui l'écrâſa ſur le tillac.

Viſite que la
Sultane rend à
Brue, & de ſes cir-
conſtances.

Le 10 d'Avril, la principale femme du Brak rendit une viſite au Général,
accompagnée des Dames de ſa Cour. Elles étoient montées ſur des Anes, avec
un cortège de dix ou douze femmes à pied & d'autant d'hommes, entre leſquels
étoient deux Guiriots. Brue reçut la Sultane à l'entrée de ſa Barque & la con-
duiſit dans ſa chambre, où elle ſ'afſit d'abord ſur le lit avec trois de ſes prin-
cipales Dames. Les autres prirent les places que le hazard leur offrit; & le ſau-
reuil demeura au Général. Toutes ces Dames étoient couvertes d'un fort beau
pagne de coton noir, qui prenant depuis la tête avec la forme d'un turban, leur
tomboit juſqu'à la ceinture. Plus bas, elles avoient un ſecond pagne qui trai-
noit juſqu'à terre, & ſous lequel il y en avoit un troiſième qui leur ſervoit de
jupon. Après les premières civilités, elles ôtèrent le pagne ſupérieur, & laiſ-
ſerent voir leur tête, qui étoit coiffée comme celle des deux Princeſſes dont on
a déjà vu le portrait. Bientôt elles ſe déſirent aulli du ſecond pagne, qui les
laiſſa preſque nues. La Sultane n'étoit pas une beauté régulière, mais elle avoit
le viſage agréable, & la taille fine, avec un air de Majeſté & de douceur qui
rendoit ſa figure fort touchante; ſes dents & celles de toutes les autres Da-
mes étoient d'une grande blancheur. Elle fit préſent au Général d'une boîte
d'or de Filigrane, travaillée à la Moreſque, remplie d'épices & de petits
grains d'or.

Elle fit enſuite apporter des pipes, pour elle-même & pour les Dames de

sa suite. Le ruiau est un roseau de dix-huit ou vingt poudes de longueur, orné d'anneaux d'or, d'argent, de corail & d'ambre. La tête est d'or ou d'argent. La Sultane remarquant que le Général ne fumoit pas, offrit de renvoyer les pipes si la fumée l'incommodoit. Mais lorsqu'elle eut appris qu'il ne s'en dispensoit que pour lui donner une marque de respect, elle le força de recevoir sa propre pipe & s'en fit apporter une autre. La conversation fut fort vive, & Brue n'eut pas peu d'enbarras à répondre aux questions qu'on lui faisoit de tous côtés par la-bouche de son Interprete. Elles roulerent presque toutes sur les Dames de France, sur leur beauté, leur habillement, leur galanterie, sur la magnificence de la Cour de France, & sur la maniere dont les femmes Françoises vivent avec leurs maris. Le bonheur de n'en avoir qu'un paroilloit leur faire envie. On servit le déjeuner, c'est-à-dire, de l'eau & du miel, des confitures & des biscuits de France, de l'eau-de-vie & du vin.

A l'heure du diner, le Général qui sçavoit que les femmes du Pays ne mangent jamais devant les hommes, prit volontairement le parti de se retirer. Elles furent traitées suivant leurs usages. Mais Brue leur envoya quelques mets de sa table, sur-tout plusieurs pieces de pâtisserie Françoisse. La Sultane y fut si sensible qu'elle but à sa santé, & qu'elle le fit prier de venir boire à la sienne. Il passa aussitôt dans la chambre des Dames, où il acheva de diner à leur table. Ensuite il leur fit servir du café, & du chocolat qu'elles trouverent délicieux. A leur départ il leur fit présent de miroirs, de corail, de cloux de girofle; & de colliers de verre aux femmes de leur suite. Il conduisit la Sultane au rivage, il l'aida à temoner sur son Ane, & la fit saluer de cinq coups de Canon. Elle laissa pailler peu de jours sans lui envoyer quelque présent. L'auteur nomme deux Pintades, mâle & femelle, si privées qu'elles mangeoient sur son assiette, & qu'avec la liberté de voler au rivage elles revenoient sur la Barque au son de la cloche pour le diner & le souper. Pendant toute la foire, Brue ayant observé les jours de fête & les jeûnes de l'Eglise, & n'ayant pas manqué de faire reciter soir & matin les prières à bord, tous les Mores le prirent par un Marbut François.

Le Désert est infesté par une sorte de Milans, que les Nègres appellent *Ekaus*. Ces Animaux sont si voraces, qu'ils venoient prendre les aliments des Marelots jusques dans les plats.

Brue, qui ne le ménageoit pas dans l'exercice de ses fonctions, gagna une colique violente, pour avoir dormi à l'air après s'être extrêmement fatigué. Ses Chirurgiens avoient employé vainement toute leur habileté à le soulager, lorsqu'un More, qui étoit venu lui rendre visite, lui conseilla, comme un remède ordinaire à sa Nation, de faire dissoudre de la gomme dans du lait & d'avaler cette potion fort chaude. Il suivit ce conseil, & fut guéri sur le champ.

Le 15 de Mai, il arriva au Désert un Marbut, qui prétendoit revenir de la Mecque. Brue le reconnut pour un imposteur, au récit qu'il faisoit de la rombe du Prophète, qu'il avoit vû, disoit-il, suspendue dans l'air entre les mains de quatre Anges, qui se relevoient d'heure en heure, pour soutenir ce précieux fardeau. Cependant il le retint à diner : après quoi le Marbut se présenta au Peuple, pour le conduire à la priere. Elle fut suivie d'un solgar, ou d'une danse, qui dura toute la nuit, avec un mélange de chants

BRUE.
III. Voyage.
2715.

Sujet de leur
mariage.

Galanterie qu'elle
lui fait à Brue.

Pintades priées.

Remède More
pour la colique.

Marbut imposteur.

BRUE.
III Voyage.
1715.

Vifite que Brue
reçoit de la Prin-
ceffe Addi.

tirés des versets de l'Alcoran , à l'honneur de ce nouveau Saint. Le Général lui fit présent de quelques mains de papier , pour faire des grifgris , qui font le principal revenu des Prêtres Mores.

On vit arriver , le 17 Mai , une nouvelle Caravane , avec des apparences qui annonçoient moins une troupe de Marchands , que des voyageurs d'une haute distinction. Elle étoit précédée par un grand nombre d'hommes armés , les uns montés sur des Chameaux , d'autres à cheval , avec un tambour & deux trompettes à leur tête. Cette avant-garde étoit suivie de huit ou dix Chameaux , qui portoient sur leur dos des sièges couverts de drap bleu. Ensuite on voyoit un autre Chameau , beaucoup plus gros , chargé aussi d'un grand siège ouvert , mais ombragé par un parasol , sur lequel étoient assises deux femmes vis-à-vis l'une de l'autre. Autour de ce Chameau marchaient plusieurs hommes à pied , armés de mousquers & de sabres. Dix ou douze Cavaliers bien montés fermoient la marche. Schamchi apprenant qui étoient les Dames , se hâta d'aller à leur rencontre , & fit dire en même tems à Brue , que c'étoient la niere & la femme du Prince Addi qui venoient pour le voir.

Le Général fit mettre aussi-tôt tous ses gens sous les armes , & prit la résolution de recevoir les Princesses dans son magasin , parce que les deux Barques étoient si chargées qu'il n'y restoit plus d'espace libre. Un de ses Officiers les reçut d'abord à la porte du Fort , avec une décharge de mousqueterie , au son des hautbois & des tambours. Brue fit quelques pas hors du Bâtiment pour aller au-devant d'elles ; & les ayant introduites dans la salle , il les plaça dans une alcove , couverte d'un beau tapis & de coussins. Elles n'y furent accompagnées que de deux ou trois Dames de leur suite & d'un Guiriot. Les autres s'arrêtèrent dans une antichambre , & tout l'Equipage attendit dans la Cour , avec beaucoup d'ordre & de retenue.

Portrait de ces
deux Princesses.

La Princesse mere de Sidi Addi avoit été très-belle femme ; mais l'enbonpoint avoit altéré ses traits. Son habillement consistoit dans une belle mante de toile noire des Indes , qui descendoit jusqu'à terre ; & dont les manches étoient si longues qu'elles lui couvroient les mains. Une partie de ses cheveux étoit rassemblée sur le haut de la tête ; le reste lié d'un nœud de ruban tombant négligemment sur les épaules , avec un voile de mousseline rayée , qui flotroit par-dessus. Elle avoit à chaque oreille un anneau d'or , dont le diametre étoit au moins d'un demi-pied. Son collier étoit d'or , mêlé de grains d'ambre. La femme du Prince paroissoit âgée d'environ dix-huit ans. Elle étoit plus grande que ne le sont ordinairement les femmes de sa Nation , mais parfaitement bien faite ; les traits réguliers ; les yeux noirs , bien ouverts & remplis de feu ; la voix douce , & toute la figure agréable. Elle avoit du rouge au visage ; mais son teint , qui étoit olivâtre , en tiroit peu d'avantage. Ses ongles étoient aussi peints de rouge , & ses mains fort belles. Elle étoit vêtue comme sa mere , avec la seule différence que ses cheveux étoient entremêlés de grains d'or , d'ambre & de corail , & qu'ils étoient rangés avec plus d'art. Les Dames de la suite n'étoient pas vêtues moins modestement , fort différentes des Nègresses qui ont l'habitude de laisser voir la moitié de leur Corps à découvert.

Leur conversation.

La vieille Princesse commença par un compliment fort civil. Elle dit au Général que sur la réputation de son caractère , elle n'avoit pas fait difficulté

de

de passer un peu sur les loix de la bienséance pour venir voir un étranger. Ensuite elle lui présenta une boîte d'or & une chaîne de filigrane, fort bien travaillées. La jeune Princesse lui fit aussi son compliment & son présent. Il leur fit à toutes deux une réponse polie. La conversation devint fort agréable, & les deux Dames marquerent beaucoup d'esprit & d'enjouement. Brue ayant demandé à la Princesse Douairiere si la jeune Dame, qu'elle avoit avec elle, étoit la Sultrane, ou la premiere femme du Prince Addi; elle lui répondit que les Mores n'avoient qu'une femme légitime; & que si la Loi leur en permettoit d'autres, les personnes de distinction & de conduite ne les voyoient qu'en secret & comme à la dérobée.

A l'heure du dîner, le Général demanda aux deux Dames si elles étoient résolues de manger suivant leurs usages, ou si elles lui feroient l'honneur d'accepter un dîner à la Françoisé. Elles lui en laisserent le choix, en le priant seulement qu'il n'y eût pas dans la salle d'autre homme que l'Interprète. On mit aussi-tôt une table fort basse. Brue s'assit, comme les Dames, en croisant les jambes sur un coussin. Les plats furent apportés jusqu'à la porte par les Domestiques François, & les femmes des Princeses les alloient recevoir. L'Interprète les plaçoit sur la table, & faisoit le reste du service autour du Général. On avoit eu soin de se pourvoir de kuskus, & de quelques autres mets à la Morefque. Mais les Dames eurent la complaisance de ne toucher qu'aux alimens François. Elles imirerent même, avec beaucoup de grace, l'usage qu'elles voyoient faire au Général de sa fourchette & des autres instrumens de table.

Pendant le dîner, la Princesse mere fit chanter quelques airs à son Guiriot, qui étoit une jeune fille extrêmement jolie. Elle lui fit toucher un instrument composé d'une calebasse couverte de parchemin rouge, avec douze cordes, les unes d'argent, d'autres de letton, dont le son ressembloit à celui de la harpe. Les deux Dames parurent charmées de l'accueil qu'elles avoient reçu du Général. Elles accepterent quantité de confitures qu'il les pria d'emporter, & plusieurs paires de gants parfumés, qui étoient pour elles un présent d'autant plus agréable qu'elles n'en avoient jamais vu. Brue les conduisit ensuite jusqu'à leur Chameau, & les fit saluer, à leur départ, d'une décharge générale de sa mousqueterie & de son canon.

Un Pêcheur lui apporta le même jour un jeune Crocodile vivant, long d'environ cinq pieds. Mais personne n'ayant voulu prendre la commission de l'approprier, on prit le parti de lui casser la tête. Brue n'en trouva pas la chair désagréable.

Le 9 de Mai, un Officier François, qu'il avoit envoyé pour le Commerce à Terrier rouge, revint avec cent cinquante quintaux de gomme, mais sans ivoire & sans or, parce que les Mores avoient porté leur or & leur ivoire à Portendic, où il étoit arrivé quelques Vaisseaux Hollandois. Le teins du Commerce approchant de sa fin, & les eaux du Senegal commençant à s'ensécher, Brue renvoya ses Barques chargées au Fort Saint Louis. Le 24 il jeta l'ancre devant Ingherbel, où rendant visite au Brak, il le trouva sous le portique de son Palais, occupé à juger un procès fort singulier. Un Marbut s'étoit engagé avec un Seigneur Negre à lui donner un grisgris ou un charme qui le rendroit invulnérable à la guerre. Il avoit reçu, pour une faveur si pré-

BRUE.
III. Voyage.
1715.

Elles font dîner
Brue avec elles.

Leur chant &
leurs instrumens.

Visite que Brue
rend au Brak.

BRUE.
III. Voyage.
1715.
Il jure un Pro-
cès bizarre.

Palais du Brak.
Ses Femmes &
ses Chiens.

cieuse, un Cheval d'une beauté rare. Mais ce merveilleux amulette n'avoit point empêché que le Negre n'eût été tué dès le commencement du combat. Ses Héritiers, qui n'avoient pas ignoré le marché, redemandoient le Cheval au Marbut. Le Brak voyant arriver Brue lui demanda son opinion. Il parut clair au Général que le grigris ayant été sans vertu, le Cheval devoit être restitué aux Héritiers; & son jugement servit de Sentence.

Après cette audience, il fut conduit dans l'appartement du Roi, qui ne diffère de ceux de ses Sujets que par le nombre & la grandeur des bâtimens. La nature de l'édifice & les meubles sont à peu près les mêmes. Ce qui distingue seulement le Palais Royal, c'est qu'il est renfermé dans un vaste enclos de roseaux, qui reçoit de l'ombre d'une grande quantité d'arbres, autour desquels sont les appartemens du Roi, ses magasins, ses étables, son chenil, & les logemens de ses femmes & de ses Officiers. La porte de cet enclos est gardée par cinq ou six Negres, armés de sabres & de zagayes. Après une longue conférence où les engagemens du Commerce & de l'amitié furent renouvelés, le *Yagras*, un des principaux Officiers du Palais, conduisit le Général à l'audience de la Sultane ou de la principale Reine. Cette Princesse étoit assise sur son lit. Sa chambre étoit couverte de nattes, sur lesquelles cinq ou six de ses femmes s'occupoient à filer. Elle fit asséoir Brue à son côté; & lorsqu'il se leva pour se retirer, elle quitta aussi sa posture & le reconduisit jusqu'à la porte. Il rendit successivement sa visite à toutes les autres femmes, car le Brak en a plusieurs, qui ont chacune leur maison & leur famille. Retournant ensuite auprès du Roi, il le trouva dans sa cour, assis au pied d'un laranier, d'où il voyoit faire l'exercice à quelques Chevaux qu'on lui offroit à vendre. Les Mores qui les exerçoient ne manquoient pas d'art & de grace pour les conduire; mais quoique ces animaux fussent de belle encolure, ils n'avoient pas de bouche; ce que Brue crut devoir attribuer à leurs brides, qui lui parurent fort mal faites. Il vit aussi les Chiens du Brak. Ce Prince en avoit dix-huit, grands, les oreilles belles, & de l'espece de nos levriers; mais avec deux propriétés rares dans cette espece, le nez & les yeux excellens. On les nourrissoit avec du son de maïs trempé dans du lait; & lorsqu'ils avoient tué quelque piece de gibier, on leur donnoit les entrailles.

A l'heure du dîner, le Général fut conduit dans une chambre où le Roi l'attendoit. Toutes les femmes de ce Prince lui envoyèrent chacune un plat de leur cuisine. Comme il avoit apporté de l'eau-de-vie & du vin, le Brak fut de la meilleure humeur du monde, avec assez de modération pour ne pas s'enivrer. Brue prit ensuite congé des femmes du Roi, de ses sœurs & de ses filles, qu'il n'avoit pas vues le matin, & qu'il ne quitta pas sans leur avoir fait quelques petites présens. Il en reçut aussi de toutes ces Princeses. Enfin lorsqu'il fut retourné pour faire ses derniers adieux au Brak, il fut surpris de le voir monter à cheval avec toute sa Cour, dans la résolution de conduire ses Hôtes jusqu'au bord de la rivière. Cette politesse fut accompagnée de toutes sortes de galanteries. Le Roi fit faire quantité de sauts & de courbettes à son Cheval. Quelquefois il le mettoit au grand galop; & retournant tout d'un coup, il se rapprochoit du Général en branlant sa zagaye d'un air libre & gracieux. On amena quelques Esclaves qu'il lui vendit, & dont il reçut le prix sur le champ. A son départ, Brue le salua de quelques coups de canon.

Départ du Gé-
néral, & galan-
teries du Brak.

Le jour suivant, les droits de Schamchi furent réglés. Il lui revenoit dix quintaux, des huitièmes qu'il s'attribuoit sur les gommes; mais on ne manqua pas de déduire ce qu'il avoit emprunté l'année d'aputavant. Il fit un nouvel emprunt, de la valeur de trente quintaux de gomme en marchandises, qui devoit être pris sur les huitièmes de l'année suivante. Cette méthode le met en état de continuer le Commerce, & l'interresse beaucoup à l'avantage de la Compagnie.

Brue partit du Désert le 1 de Juin 1715, avec plus de sept cens quintaux de gomme, sans y comprendre ce qui étoit venu de Terrier rouge. Comme il avoit fait monter le quintal à sept cens livres, poids de Paris, sa cargaison se trouva de quatre cens mille livres de gomme, outre les Esclaves, l'ivoire, les plumes d'Auruche, l'or & l'ambre gris. Les vents étant contraires, il fut obligé de jeter l'ancre plusieurs fois, & d'attendre le reflux des marées pour retourner au Fort Saint Louis, où routes ces richesses arriverent heureusement.

BRUE.
III. Voyage.
1715.
Droits de Schamchi.

Richesse du Commerce l'Anglois.

§. I I.

Observations sur la Gomme du Senegal, & sur son Commerce.

Quoique le Pays, aux environs d'Arguim & de Portendic, soit fort mauvais, & la Côte très-dangereuse, les François, les Anglois, les Hollandois & les Portugais s'y rendent avec beaucoup d'empressement, & s'efforcent tous d'y établir leur commerce, parce que c'est le seul endroit, avec le Senegal, où les Peuples de l'Afrique apportent les gommes. Cette marchandise est peu importante en apparence; mais deux raisons principales en font un objet considérable. 1^o. Elle s'achette à fort bon marché dans le Pays, & se vend fort cher hors de l'Afrique. 2^o. Elle occupe une grande partie des manufactures de l'Europe, & sert ainsi à faire circuler l'argent. Elle fournit à l'entretien d'une infinité de personnes.

Importance du commerce des gommes.

Il n'est donc pas surprenant que les plus riches Marchands de l'Europe entreprennent de porter leur commerce du côté d'Arguim & de Portendic. Ils n'ont que cette voie pour empêcher que routes les gommes ne tombent entre les mains des François, qui sont seuls en possession du Senegal, c'est-à-dire, de tous les autres Ports où cette marchandise est apportée. C'est la véritable raison qui a jetté les Hollandois dans une si grosse dépense pour établir un Comptoir dans l'Isle d'Arguim, & qui leur a fait chercher une retraite à Portendic lorsqu'ils ont été chassés de cette Isle. Ils ont réussi, par cette voie, à partager d'abord le commerce des gommes avec les François. Ensuite ils l'ont attiré presque entièrement dans leur Comptoir, en payant les gommes fort cher, & faisant des échanges à perte, pour engager les Mores à tourner de leur côté. Lorsque ces artifices ne produisoient rien, ils employoient le Prince Alischandora & d'autres Seigneurs Negres à piller les gommes que les Mores portoient au Senegal. C'est ce qu'on a vu plus d'une fois, malgré les Traités formels de ce Chef de Tribu avec la Compagnie Française, qui n'a jamais manqué de lui payer les droits & de les accompagner de présents.

Efforts des Nations de l'Europe pour y participer.

Antisé des Hollandois.

La gomme s'appelle gomme du Senegal, ou gomme Arabique, parce qu'avant que les François eussent des Comptoirs au Senegal, elle ne venoit

Origine & nature du commerce de ces gommes.

BRUE.
III. Voyage.
1715.

que de l'Arabie. Mais depuis que le Commerce est ouvert par cette voie, le prix en est tellement diminué qu'on n'en apporte plus d'Arabie. Cependant il en vient encore du Levant. On prétend même qu'elle est meilleure que celle du Senegal, par la seule raison qu'elle est plus chère; car au fond elles sont toutes deux de la même bonté. L'artifice consiste à tirer la plus belle, c'est-à-dire la plus claire & la plus sèche, & celle qui est en gros morceaux, qu'on fait passer hardiment pour la véritable gomme d'Arabie.

Qualités de la
gomme du Senegal.

Les Médecins prétendent que cette gomme est pectorale, anodine, & rafraîchissante; qu'elle épaissit les humeurs sereuses & les empêche d'entrer dans la masse du sang pour le corrompre; qu'elle est excellente pour le rhume, sur-tout lorsqu'elle est mêlée avec le sucre d'orge, suivant l'usage de Blois, où l'on en fabrique beaucoup; que c'est un spécifique contre la dysenterie & les hemorrhagies les plus obstinées. On lui attribue quantité d'autres effets. Ce qui est certain, suivant le témoignage de l'Auteur, c'est qu'un grand nombre de Negres qui la recueillent, & les Mores qui l'apportent au marché, n'ont pas d'autre nourriture; qu'ils n'y sont pas réduits par nécessité, faute d'autres alimens, mais que leur goût les y porte, & qu'ils la trouvent délicieuse. Ils n'y employent pas d'autre art que de l'adoucir par le mélange d'un peu d'eau. Elle leur donne de la force & de la santé. Enfin par sa simplicité & ses autres vertus ils la regardent comme une diète excellente. Si elle a quelque chose d'insipide, on peut lui donner, avec une teinture, l'odeur & le goût qu'on desire. Il paroît étrange, ajoute l'Auteur, que ceux qui l'apportent, de plus de trois cents milles dans l'intérieur des terres, n'ayent aucune provision de reste lorsqu'ils arrivent au Marché; mais il est bien plus surprenant qu'ils n'en ayent pas eu d'autre que leur gomme, & qu'elle ait été leur unique subsistance dans une si longue route. Cependant c'est un fait qui ne peut être contesté, & sur lequel on a le témoignage de tous ceux qui ont passé quelque tems au Senegal. Brue, qui avoit goûté souvent de la gomme, la trouvoit agréable. Les pièces les plus fraîches, c'est-à-dire, celles qui ont été recueillies nouvellement, s'ouvrent en deux comme un abricot mur. Le dedans en est tendre, & ressemble assez à l'abricot par le goût.

Usage de la gomme
du Senegal.

On fait un grand usage de la gomme du Senegal dans plusieurs Manufactures, particulièrement dans celles de laine, & de soie. Les Teinturiers s'en servent beaucoup aussi. Toute l'habileté dans le choix de cette gomme consiste à choisir la plus sèche, la plus nette & la plus transparente, car la gros-seur & la forme des pièces n'y mettent aucune différence.

Arbre qui la
produit.

L'arbre qui la porte, en Afrique comme en Arabie, est une sorte d'*Acacia*, (a) assez petit & toujours verd, chargé de branches & de pointes, avec de longues feuilles, mais étroites & rudes. Il porte une petite fleur blanche en forme de vase, dans laquelle il y a des filets de la même couleur, qui environnent un piston où la semence est renfermée. Ce piston est d'abord verd; mais en meurissant il prend une couleur de feuille morte. La semence ou la petite graine dont il est rempli, est dure & blanchâtre. On trouve entre le Senegal & le Fort d'Arguin trois Forêts qui portent quantité de ces arbres. La première se nomme *Sahel*; la seconde & la plus grande, *Lebiar*; & la troisième

Trois forêts où
il s'en trouve.

(a) Cet article n'appartient qu'au Commerce. Mais on trouvera d'autres détails dans

l'Histoire naturelle de toutes ces Régions, au Tome suivant.

me *Afatak*. Elles sont à peu près à la même distance, c'est-à-dire à trente lieues du Désert, qui est aussi à trente lieues du Fort Saint Louis; & toutes trois, elles sont entr'elles à dix lieues l'une de l'autre. De Sahel à Marfa ou Portendic, on compte soixante lieues, & quatre-vingt jusqu'à la Baye d'Arguim.

La récolte de la gomme se fait deux fois chaque année; mais la plus considérable est celle du mois de Décembre, où l'on prétend qu'elle est plus treite & plus sèche. Celle du mois de Mars est plus guante, avec moins de transparence. La raison en est sensible. C'est qu'au mois de Décembre elle se recueille après les pluies, lorsque l'arbre est rempli d'une sève que la chaleur du Soleil vient épaissir & perfectionner, sans lui donner trop de dureté. Depuis cette saison jusqu'au mois de Mars, la chaleur devenant excessive & séchant l'écorce de l'arbre, oblige d'y faire des incisions pour en tirer cette sève; car la gomme n'étant que de la sève extravasée qui transpire par les pores de l'écorce, on est forcé, lorsqu'elle ne sort pas d'elle-même, de blesser l'arbre pour l'en tirer (8).

Elle se mesure, pour la vente, dans un vaisseau cubique nommé *Quantar*, ou *Quintal*, de la grandeur dont on convient entre les Européens & les Mores. La mesure des Hollandois, lorsqu'ils étoient en possession d'Arguim, contenoit le poids de deux cens vingt livres de Paris, qui leur revenoit à la valeur d'un piastra d'Espagne en marchandises. Les Interlopiers, qui faisoient le Commerce à Portendic & dans la Baye d'Arguim avec la permission du Gouverneur Hollandois, avoient une mesure qui contenoit environ sept cens livres de Paris.

Il ne sera point inutile de joindre ici les droits qu'ils payoient aux Hollandois, sur les marchandises qu'ils donnoient en échange dans le commerce des gommes, & les présens que le Prince Alischandora exigeoit d'eux, pour mille quintaux du poids qu'on vient d'expliquer.

Droits du Gouverneur Hollandois d'Arguim pour sa protection & le courtage de mille quintaux, à une demie-piastra par quintal, . . . 3000 l.

Prix des Gommes en Marchandises.

Mille pieces de drap de laine bleue, nommé *Blaekaton*, de vingt-cinq aunes de Hollande (9), à 17 *guilders* (10) ou 21 liv. 5 s. par pieces, . . . 21250

Cinq cens douzaines de petits miroirs, à 7 sols la douzaine, . . . 175

Cinq cens douzaines de peignes de bois, à 6 sols la douzaine, . . . 150

Deux mille cadenats . . . à 5 sols piece, . . . 500

Deux mille courtaux de Flandres, à 5 sols piece, . . . 500

Total. . . . 25575 l.

Tarif des Contrebandiers d'Arguim & de l'estadie.

(8) Barbot explique autrement la maniere de recueillir la gomme. Il prétend que dans la saison les Mores dépouillent l'arbre de son écorce avec de petits instrumens de fer, & que peu de tems après, la substance aqueuse qui étoit dedans, s'endurcit & se gromele. Il ajoute que les Arabes la conservent fraîche d'une année à l'autre, en la mettant sous terre. Mais

il ne cite aucune autorité. Voyez sa Description de la Guinée, p. 46.

(9) L'aune de Flandres, telle que l'emploient les Hollandois, ne fait qu'environ la moitié de celle de Paris.

(10) Monnaie de Hollande que nous appelons *Flem*.

BRUE.
III. Voyage.
1715.

Droits du Prince Alifchandora, pour la Cargaifon d'un Vaisseau.

Ce Prince a long-tems exigé deux mille quatre cens piaftres en efpeces. Mais il pouvoit prendre la moitié de certe fomme en marchandifes, c'eft-à-dire, en trois cens pieces de toile bleue, évaluées à douze cens piaftres, quoiqu'au fond leur valeur foit de vingt & une liv. cinq fols par piece; ce qui monte à neuf mille neuf cens foixante-quinze livres,

Les préfens en différentes fortes de marchandifes montent à . . . 9975 l.

Les appointemens de l'Interprète, pour cent jours de fervice, à une demie-piaftre par jour, payables, moitié en efpeces, moitié en toile bleue, . . . 130

Les gages de vingt Ouvriers Mores, pour charger le Vaisseau pendant le même efpace de tems, à un quart de piaftre par jour, payables de la même maniere que ceux de l'Interprète, . . . 1418

Total. . . . 14413

Cette dernière fomme ajoutée à la première de 25575 liv. fans y comprendre les autres frais du Vaisseau, fait celle de . . . 39988

Ce qu'il y a de fort remarquable, c'eft que les droits du Prince Alifchandora regardoient toutes fortes de Vaisseaux, fans diftinction de leur grandeur. Ainfi les Hollandois, au lieu d'employer des Bâtimens de trois ou quatre cens tonneaux, auroient trouvé beaucoup d'avantage à n'en avoir que de mille ou douze cens.

En 1715, Brue régla, au nom de la Compagnie Françoisé, un Tarif des poids fort différent, tant au Désert qu'à Terrier-Rouge fur le Senegal. Le quintal des Mores, pefoit dans ces deux lieux, cinq cens livres de Paris.

Tarif des François
régulé par
Brue en 1715.

MARCHANDISES.

Argent en Efpeces, ou Piaftres d'Allemagne, à 48 fols piece. . . .

Perles d'argent uni, à 5 f. 6 d. piece. . . .

Ambre jaune. . . .

Cadiz ou Serge noire & bleue. . . .

Chaudières de cuire, pefant 12 livres. . . .

Chaudrons de cuivre de fix livres. . . .

Corail. . . .

Colliers, nommés de Cornalines. . . .

Drap rouge commun. . . .

Drap bleu. . . .

Barres de fer plattes, de 8 à 9 pieds. . . .

Gloux de girofle. . . .

Mains de papier à 10 feuilles la main. . . .

Pagnes de coton du Pays. . . .

Revesches rouges ou bleues. . . .

Baffins de cuivre rouge. . . .

Baffas bleus. . . .

Toile blanche. . . .

Nomb.

Quincaux de gomme.

4. 1.

24. 1.

6 onces. 1.

8 aunes. 1.

1. 1.

2. 1.

1 once. 1.

6. 1.

2 aunes. 1.

2 aunes. 1.

2. 1.

80. 1.

20. 1.

5. 1.

3 aunes. 1.

4. 1.

12 aunes. 1.

11 aunes. 2.

MARCHANDISES.	Nomb.	Quintaux de ponne.	ROY.
Calico, ou Toile des Indes.	5 aunes $\frac{1}{2}$.	1.	III. Voyage.
Grains de verre rouge, de moienne grosleur.	40.	1.	1715.
Grains de verre rayé.	18.	1.	
Grains de verre jaune.	600.	1.	
Grains jaunes maffifs.	40.	1.	
Petits grains de différentes couleurs. 14000.		1.	

Différence du prix des Marchandises en France & au Senegal.

	En France. liv. sols.		Au Senegal. liv. sols.	Différence des prix en France & au Senegal.
Piaftres d'Allemagne.	1	10	10	
Perles d'argent unies.	5	10	10	
Ambre jaune, l'once.	1		2	5
Serge de Cadix, l'aune.	1	10	4	
Ballins de cuivre rouge, la livre.	1	4	2	4
Corail. . . . la livre.	45		160	
Drap rouge ou bleu, l'aune.	11		16	
Barres plattes de fer, la livre.	3		6	
Cloux de girofle.	8	10	32	
Papier, la rame.	2		8	
Pagnes, ou étoffes de coton, la piece.	1	10	4	
Reveche l'aune.	1	10	4	
Toiles diverfes, l'aune.	18		2	

CHAPITRE XII.

Etat des Pays, au Nord du Senegal, d'où l'on tire la gomme.

LE Pays au Nord du Senegal, qui s'appelle *Zarra* ou le *Désert*, & que la plupart de nos Géographes ont nommé *le Désert de Barbarie*, est habité, suivant le témoignage de Leon, par six Nations ou Tribus de Mores; les *Sanagas*, les *Souenigas*, les *Fuergas*, les *Lamphins*, les *Bardoas* & les *Levatas*. Ces Peuples sont situés, depuis l'Océan vers l'Est, l'un après l'autre dans l'ordre où l'on vient de les nommer. Ainsi les *Sanagas*, *Zanajas*, ou *Zaneghas*, car leur nom se trouve écrit différemment, sont les plus Occidentaux, bordent la mer, & possèdent le Pays où croit la gomme, & dans lequel Arguin & Portendic se trouvent renfermés. Quoiqu'ils aient la même origine que les Mores de Barbarie, ils sont distingués d'eux par la différence des Pays qu'ils habitent, comme ils le sont des Arabes, qui viennent souvent commercer avec eux. Cependant les Ecrivains de l'Europe confondent ordinairement tous ces Peuples; & Labat, sur-tout, est habituellement dans cette erreur. L'Espagne fut d'abord conquise par les Arabes, & dans la suite, arrachée de leurs mains par les Mores de Fez & de Maroe. Nos Historiens & nos Géographes modernes n'ayant pas mis de distinction entre ces deux conquêtes, employent souvent les noms de Mores & d'Atabes pour désigner indifféremment

Six Tribus Mo-
res.

Erreurs des Ecri-
vains de l'Euro-
pe sur le nom de
ces Peuples.

BRUTE.
III. Voyage.
1715.

les deux Nations. D'autres se sont servis, avec la même indifférence, du nom de Mores pour signifier tous les Mahométans. C'est ainsi que pour suivre le langage des Portugais & des autres Nations de l'Europe aux Indes Orientales, nous n'avons pas donné d'autre nom, dans le premier Volume de ce Recueil, aux Mahométans de l'Asie. Enûn les Arabes mêmes de Barbarie, qui sont en grand nombre & qui n'admettent aucun mélange, n'ont pas laissé d'être confondu sous le nom de Mores par la plupart de nos Auteurs, qui paroissent ne pas connoître d'Arabes hors de l'Arabie. Cependant Labat mérite quelque indulgence, lorsqu'il assure (*) que la gomme est recueillie par trois Tribus de Mores ou d'Arabes, parce qu'il se trouve en effet quelques Tribus d'Arabes établis dans le Pays du Senegal. Mais il confesse qu'il n'a jamais sçu à quelles Tribus l'un ou l'autre de ces noms appartient.

Trois Tribus
Arabes, & leur
sejour.

La premiere de ces familles ou de ces Tribus s'appelle en Arabe *Terarqa*. Son Chef étoit *Alisichandora*, dont on a vu plusieurs fois le nom. Ce Prince, fils d'Addi, n'avoit pas d'autre demeure que les Villages errans, au Nord de la Forêt de Sahel, vers Arguim & Portendic. Aussi portoit-il volontiers la gomme de sa Forêt dans ces deux Ports, parce qu'ils étoient plus proches de lui; mais sur-tout à Portendic, où il y avoit deux pauvres Villages, composés d'environ quatre cens personnes, qui y faisoient constamment leur résidence.

Le Chef de la Tribu d'*Aulad al Haji*, se nommoit *Chams*. Cette Tribu recueille la gomme de la Forêt de Hebiar, & quelquefois celle d'*Afatak*, & la porte aux François dans la Désert du Senegal. La Tribu d'*Ebraghena*, dont le Chef se nommoit *Burkar*, recueille la gomme de la Forêt d'*Afatak*, & la porte aussi à la Compagnie Françoisse dans un Port du Senegal, qui se nomme *Terrier-Rouge*, de la dépendance du Siratik, à cinquante lieues de la résidence de Bakar.

Religion des
Mores dans ces
Contrées d'Afri-
que.

La Religion des Mores est le Mahométisme, quoiqu'ils n'aient pas de Mosquées, ni de lieu fixe pour leur culte. Ils prient dans leurs Tentes, ou dans quelque lieu qu'ils se trouvent, au tems marqué pour la priere, après s'être lavés d'eau s'ils en ont, & s'être frottés de terre ou de fable si l'eau leur manque. Les Chefs des trois Tribus Arabes, les Principaux de chaque Tribu, & celle d'*Aulad al Haji* presque entière, sont Marbut, ou Marabouts, comme les François les appellent par corruption. A leur contenance grave & modeste, à leurs discours & leurs prieres, qui commencent & finissent toujours par le nom de Dieu & de leur Prophète, on s'imagineroit qu'ils sont les plus scrupuleux observateurs d'une Loi, qui, malgré les libertés qu'elle accorde, a des pratiques tristes & mortifiantes. Mais lorsqu'on les met à l'épreuve, sur-tout dans les affaires & le commerce, on n'y trouve que de l'hipocrisie, de la dissimulation, de l'avarice, de la cruauté, de l'ingratitude, de la superstition & de l'ignorance, sans aucun principe de vertu morale, ou même d'honnêteté naturelle. Ce sont les Phariens du Mahométisme. Ils parcourent la Terre & les Mers pour faire des Prosélytes; ce qui leur réussit sans peine parmi les Negres.

Pendant des
Arabes d'Afri-
que pour les longs
voyages.

La moindre espérance de gain engage aisément les Arabes dans de longs voyages. Ceux qui habitent le Cantou d'Arguim n'entreprennent guères le pèlerinage de la Mecque, parce qu'il est long & dangereux; mais comme ils sont

passionnés pour l'or, & que la nature n'en produit pas dans leur Pays, ils sont volontiers le voyage de *Tombuto*, de *Gago* & de *Galam*, d'où ils le tirent quelquefois en abondance. Il est certain qu'ils y vont en Catavanes, sans craindre la fatigue & les dangers. Outre l'or, ils en apportent des dents d'Elephans d'une grosseur & d'une blancheur extraordinaires, de la civette, du bezoar, & des Esclaves; pour lesquels ils donnent en échange, du sel, du drap & des instrumens de fer. Il semble que tout ce qu'ils trouvent en chemin leur appartienne. Amis, ennemis, ils traitent tout le monde en vrais Brigands. Ils ressembleraient à ces Vaisseaux qui exercent tout à la fois le commerce & la guerre. Souvent ils se saisissent des Negres mêmes qui trafiquent avec eux; & s'ils ne les gardent pas pour leur usage, ils les vendent aux Européens ou aux Mores de Fez & de Maroc.

Les trois Tribus de Mores qui ont leurs Habitations entre le Cap Blanc & le Senegal ne reconnoissent pas de Souverains. Chaque Canton compose une petite République, gouvernée par un Chef, qui est ordinairement le plus riche & le plus considéré de la Tribu. Ces Chefs ont entr'eux de fréquens démêlés, mais qui s'apaisent aussi facilement qu'ils s'élèvent. Ils ont un respect extrême pour les Marbut, par la crainte de leurs griffes & de leurs enchantemens, plutôt que par un sentiment de Religion.

On trouve, parmi ces Mores, des Chevaux Barbes d'une beauté admissible, qu'ils entretiennent avec beaucoup de soin. Ils nourrissent aussi un grand nombre de Chameaux, de Bœufs, de Moutons & de Chevres. Mais à l'exception des jours de fêtes & des occasions où ils traitent leurs amis, jamais ils ne tuent aucun de ces animaux pour les manger. Ils mangent des Autruches, des Gazelles, des Cerfs, & même des Singes & des Lions, qu'ils tuent à la chasse; mais assez rarement, car ils sont mauvais tireurs. Leurs Bœufs & leurs Chameaux leur servent à transporter leur bagage, lorsque la disette du fourrage les force de changer de quartier, ou dans les voyages qu'ils font à *Galam* & à *Gago*, pour le commerce des Esclaves, de l'or & des pagens.

Leurs armes ordinaires sont le sabre & la zagaye. Ils ont quelques mousquets & quelques pistolets de poche, qu'ils ont achetés des Hollandois; mais la chaleur & l'humidité du climat les rend bientôt inutiles en les couvrant de rouille; & comme ils n'ont pas d'Ouvriers qui soient capables de les remettre en ordre, ils les négligent, pour reprendre leurs anciennes armes. S'ils étoient mieux armés & plus accoutumés à la guerre, ils seroient d'autant plus redoutables pour les Européens qu'ils sont naturellement braves & fort endurcis à la fatigue.

Les Mores & les Arabes, aux environs d'Arguim & du Senegal, conservent inviolablement les usages de leurs ancêtres. Si l'on excepte un petit nombre, qui ont leurs Cabanes sous les murs du Fort de Portendic, & vers le Senegal, ils campent tous en pleine campagne, près ou loin de la mer ou de la rivière, suivant les saisons & les besoins du commerce. Leurs Tentres & leurs Cabanes ont toutes la forme d'un cône. Les premières sont composées d'une toile grossière de poil de Chevres & de Chameaux, si bien tissée que malgré la violence & la longueur des pluies il est fort rare que l'eau les pénètre. Ces toiles ou ces étoffes sont l'ouvrage de leurs femmes, qui filent le poil & la laine, & qui apprennent de bonne heure à les mettre en œuvre. Elles n'en font pas moins

BRUS.
1715.

Trois Tribus de
Mores entre le
Cap Blanc & le
Senegal.

Armes des Mo-
res. Pourquoi ils
n'ont pas d'armes
à feu.

Leurs tentes.

Leurs femmes.

BRU
1715.

chargées de tous les travaux domestiques, jusqu'à celui de panser les Chevaux, de faire la provision d'eau & de bois, de faire le pain & de préparer les alimens. Malgré ces assujettissemens, où leurs maris les réduisent, ils les aiment & ne les maltraitent presque jamais. Si elles manquent à quelque devoir essentiel, ils les chassent de leur maison; & les peres, les freres ou les autres parens d'une femme coupable la punissent bientôt de l'opprobre qu'elle jette sur leur famille. D'ailleurs les maris se font un honneur d'entretenir leurs femmes bien vêtues, & ne leur refusent rien pour leur parure. Tout ce qu'ils gagnent par le commerce ou par le travail est employé à cet usage. Aussi ne faut-il guères espérer d'obtenir d'eux l'or qu'ils apportent de leurs voyages. Ils le gardent pour en faire des bracelets & des pendants d'oreilles à leurs femmes, ou pour garnir la poignée de leurs couteaux & de leurs sabres.

Leur figure &
leur taille.

Les femmes des Mores ne paroissent jamais sans un long voile, qui leur couvre le visage & les mains. Les Eutopiens ne sont pas encore assez familiers avec leur Nation pour obtenir la liberté de les voir à découvert. Mais les hommes & les enfans ont généralement la taille & la physionomie fort belles. Quoiqu'ils ne soient pas fort hauts, ils ont les traits réguliers: leur couleur foncée vient de la chaleur du Soleil, à laquelle ils sont continuellement exposés. Si la beauté du teint manque aussi à leurs femmes, elle est fort avantageusement compensée par la prudence, la modestie, & la fidélité pour les engagements du mariage. Elles ne connoissent pas la galanterie; apparemment, dit l'Auteur, parce qu'elles n'en trouvent pas l'occasion. Non-seulement elles ne forcent jamais seules, mais l'usage des hommes est de détourner le visage lorsqu'ils rencontrent une femme. Ils se rendent même le bon office de veiller mutuellement sur les femmes & les filles l'un de l'autre, & nul autre que le mari n'a la liberté d'entrer dans la Tente des femmes. Un More, qui seroit assez pauvre pour n'avoir qu'une seule Tente, recevroit ses visites & seroit toutes ses affaires à la porte, plutôt que d'y laisser entrer ses plus proches parens. Ce privilege n'est accordé qu'à leurs Chevaux, ou plutôt à leurs Jumens, qu'ils préfèrent beaucoup aux mâles de cette espece, parce qu'outre l'avantage d'en tirer des Poulains, qui leur apportent beaucoup de profit, ils les trouvent plus douces, plus vives & de plus longue durée que les mâles. Elles couchent dans leurs Tentés, pêle-mêle avec leurs femmes & leurs enfans. Ils les laissent courir librement avec leurs Poulains; ou du moins ils ne les attachent jamais par le col, & leur seul lien est aux pieds. Elles s'étendent par terre, où elles servent d'oreiller aux enfans, sans leur faire le moindre mal. Elles prennent plaisir à se voir baiser, caresser; elles distinguent ceux qui les traitent le mieux, & lorsqu'elles sont en liberté elles s'en approchent & les suivent. Leurs Maîtres gardent fort soigneusement leur généalogie, & ne les vendent pas sans faire valoir les bonnes qualités de leurs peres, dont ils produisent un état exact qui en rehausse beaucoup le prix. Elles ne sont pas remarquables par leur grandeur ni par leur embonpoint; mais, dans une taille médiocre, elles sont bien proportionnées. L'usage des Mores n'est pas de les ferret. Ils les nourrissent pendant la nuit avec du grand millet & de l'herbe un peu séchée. Au Printemps ils les mettent au verd, & les laissent un mois sans les menter.

Leur familiarité avec leurs Chevaux.

Leur habillement.

L'habillement des Arabes est fort simple. Il n'y a que les personnes riches ou

d'un rang distingué, qui portent des chemises de toile. Leurs hautes-chausses tombent jusqu'à la cheville du pied. Ils ont, par-dessus, une grande casaque sans boutons, liée d'une ceinture qui leur fait trois ou quatre fois le tour du corps. Cette robe, qu'ils nomment *Cassian* ou *Kasian*, est d'un drap de laine, ou de serge, ou de coton, bleu ou noir, mais rarement de soie. Les manches en sont longues & étroites. Dans la ceinture, ils passent un fourreau, qui contient une grande bayonette, & quelquefois deux. Comme ils n'ont pas de poches, ils portent tout ce qu'ils ont sur eux dans leur sein. Leur bourse est ordinairement suspendue à leur ceinture; c'est un petit sac, d'un tissu de soie ou de coton, assez grand pour y mettre la main. Quelques-uns en portent d'un cuir fort doux & fort fin, assez proprement brodé par leurs femmes.

Ils portent aussi à leur ceinture un mouchoir de coton, beaucoup plus long que large, qui ne leur sert guères que pour s'essuyer les mains. Les plus galans en ont deux. Leurs hautes-chausses leur tenant lieu de bas, ils ont aux pieds des soes de cuir d'Espagne rouge, qui montent jusqu'au-dessus de la cheville, & des baboches ou des mules de la même matière & de la même couleur. Sur la tête, ils portent un bonnet rouge bordé de coton blanc. Par-dessus tout cet habillement, ils ont une autre sorte de robe, sans manches, d'un beau drap de laine, qu'ils nomment *Hak*. Elle est ornée d'un grand capuchon, de la forme de celui des Chartreux. Ils ne portent de sabre que dans les occasions de s'en servir. Alors ils le tiennent entre les mains, ou ils le passent dans leur ceinture, car ils n'ont pas l'usage des ceinturons ni des baudriers.

Ils montent à Cheval en botines de cuir d'Espagne rouge, avec une massue de guerre à l'arçon de la selle, & la lance ou la zagaye dans la main. Les Pauvres n'ont par-dessus leurs hautes-chausses qu'un morceau d'étoffe passé en forme de ceinture, & la plupart vont nuë-tête & nuds-pieds. Ceux qui ont leurs Habitations près de celles des Negres n'ont guères d'autre habillement que ces Barbares.

Les femmes ont des chemises & des hautes-chausses fort longues. Les manches de la chemise sont d'une grande largeur; mais au lieu de hak, elles portent une pièce de drap qui les couvre de la tête jusqu'aux pieds. Leurs pendans d'oreilles sont plus précieux & plus grands, à proportion de leurs richesses. Elles ont des bagues à chaque doigt, des bracelets aux jointures du bras, des chaînes à la cheville du pied, & d'autres ornemens.

Un *Adoïar* est un nombre de Tentes & de Cabanes, où les Mores habitent, quelquefois par Tribus, & quelquefois par familles. Ils les rangent ordinairement en cercle, l'une fort près de l'autre, en laissant dans le centre une place où leurs bestiaux & leurs animaux domestiques passent la nuit. Il y a toujours une Sentinelle établie, pour garantir l'Habitation des surprises de l'Ennemi, ou des Voleurs, ou des Bêtes farouches. Au moindre danger, la Sentinelle donne l'alarme, qui est augmentée par l'aboïement des Chiens; & tout le Village pense aussitôt à se défendre. Ces Adoïards sont mobiles & se transportent d'autant plus aisément que les Mores ayant peu de meubles & d'ustensiles domestiques, ils chargent en un instant tout leur équipage sur leurs Bœufs & leurs Chameaux. Ils placent leurs femmes dans des paniers, sur le dos de ces animaux. Cette vie errante n'est pas sans agrémens. Ils se procurent ainsi de nouveaux voisins, de nouvelles commodités & de nouvelles

BRUE.
1715.

Habillement de
leurs femmes.

Adoïar ou Vil-
lage des Mores.

K k k k ij

BRUS.
1715.
Ils changent
souvent de lieu.

perspectives. Leurs Tentres sont de poil de Chameau. Elles sont soutenues par des pieux, auxquels ils ne les attachent qu'avec des courroies de cuir. Dans le tems de la sécheresse, ils approchent leurs Camps des bords du Senegal, pour y trouver de l'herbe & la fraîcheur de l'eau. Dans la saison des pluies, ils se retirent vers les Côtes de la mer, où le vent les délivre de l'importunité des Mouchérons. C'est à la fin de cette dernière saison qu'ils font leurs plantations de miller & de maïs.

Manière dont
ils conservent
leurs grains.

Ils n'ont pas d'autre liqueur que l'eau & le lait. Leur pain est de farine de miller; non que la nature leur refuse d'autres grains, puisque le froment & l'orge croissent en perfection dans le Pays; mais les changemens continuels de leur demeure leur ôtent le goût de l'agriculture. Ils se servent quelquefois de riz. Lorsqu'ils recueillent de l'orge ou du froment, ils l'enferment, après l'avoir fait sécher, dans des puits fort profonds, qu'ils creusent dans le roc on dans la terre. L'ouverture de ces trous n'a pas plus de largeur qu'il ne faut pour le passage d'un homme; mais ils s'élargissent par degrés, à proportion de leur profondeur, qui est souvent de trente pieds. On les nomme *Mata-mors*. Le fond & les côtés sont garnis de paille. Les Mores y mettent leur bled jusqu'à l'ouverture, qu'ils couvrent de bois, de planches & de paille; & par-dessus ils forment une couche de terre, sur laquelle ils sement ou plantent quelque autre grain. Le bled se conserve fort long-tems dans ces greniers souterrains.

Leurs usages
domestiques.

Les Mores ont des moulins portatifs, dont ils se servent avec beaucoup d'industrie. Ils nettoient fort soigneusement leur grain pour le moudre. Leur pain se cuit sous la cendre, & leur usage est de le manger chaud. Ils font bouillir doucement leur riz dans un peu d'eau; & lorsqu'il est à demi cuit, ils le tirent du feu, le couvrent & le laissent ainsi comme en digestion. Dans cet état, il s'enfle, sans se coaguler. N'ayant pas l'usage des cuillieres, ils se servent de leurs doigts, pour en prendre de petites patties qu'ils jettent fort adroitement dans leur bouche. Ils ne mangent que de la main droite, parce que l'autre est réservée pour des exercices qui ont moins de propreté. Aussi ne se lavent-ils jamais la main gauche. Leurs viandes sont coupées en petits morceaux avant qu'elles soient cuites, pour éviter la peine de servir des couteaux à table. Mais si l'on prépare des Poules ou quelque autre piece de volaille au riz, on les coupe en quartiers; après quoi il n'est plus besoin de couteau pour les dépecer autrement, parce que l'un en prend un quartier qu'il présente à son voisin; & celui-ci tirant de son côté tandis que l'autre tire du sien, le partage est fait en un moment. Ils mangent, comme au Levant, assis à terre & les jambes croisées, autour d'un cercle de cuir rouge, ou d'une natte de palmier, sur laquelle on sert les alimens dans des plats de bois ou dans des bassins de cuivre. Ils mangent successivement leur pain & leur viande; & jamais ils ne boivent qu'à la fin du repas, lorsqu'ils quittent la table pour se laver. Les femmes ne mangent point avec les hommes. L'usage ordinaire est de manger deux fois le jour, le matin, & vers l'entrée de la nuit. Les repas sont courts, & se font avec un grand silence. Mais la conversation vient ensuite, du moins entre les personnes de distinction, lorsqu'on commence à fumer, à boire du café, ou du vin & de l'eau-de-vie, pour se procurer les amusemens que chacun peut tirer de son rang ou de ses richesses. Les Marbars mêmes ne se refusent

Leur repas.

sent pas ces plaisirs, lorsqu'ils peuvent les prendre secrètement & sans scandale.

Les Mores de ces Contrées n'ont pas de Médecins. La santé, qui est un bien commun dans leur Nation, les délivre de cette servitude. S'ils sont sujets à quelques maladies, c'est à la dysenterie & à la pleurésie; mais ils s'en guérissent eux-mêmes avec le secours des Simples. Barbot assure nettement (10) qu'ils ne sont sujets à aucune maladie, & que l'air de Zatta est si bon, qu'on y porte les Malades comme à la source de la santé & de la vie.

Ils sont passionnés pour leurs enfans, & sans cesse attentifs à les garantir de toutes sortes de maux. Leurs femmes sont persuadées, comme celles d'Espagne & de Portugal, que certaines gens ont les yeux empestés & capables de communiquer des maladies par leur regard. Elles ne connoissent pas d'autre remède que les griffris, c'est-à-dire des amulettes composées de quelques versets de l'Alcoran, que les Marbuts enveloppent dans de petites boîtes ou de petits sacs, & qu'ils vendent fort cher. Les Atabes établis en Syrie sont esclaves de la même superstition (11).

Les enfans mâles reçoivent la circoncision à l'âge de treize ou quatorze ans. Ils se marient ensuite, aussi-tôt qu'ils sont en état d'acheter une femme. Un pere qui a plusieurs filles devient bientôt riche par les Chameaux, les Chevaux, les Bœufs & les Chevres qu'il reçoit en les mariant. L'Amant convient de prix avec la famille, & doit le payer avant que la femme lui soit délivrée. S'il ne la trouve pas de son goût lorsqu'elle arrive chez lui, il peut la renvoyer; mais il perd tout ce qu'il a donné pour l'obtenir.

Lorsqu'un More a rendu le dernier soupir, sa femme, ou quelque parent de la famille met la tête à la porte de la tente & pousse un horrible cri. A ce signal, toutes les femmes du voisinage se mettent à crier aussi de toute leur force; de sorte qu'en un moment la nouvelle de cette mort est répandue dans l'Adouar. Tous les Habitans s'assemblent autour de la tente, où les uns jettent des cris, & les autres chantent les louanges du More. On s'imagineroit, aux témoignages d'un intérêt si vif, qu'ils sont tous ses parens ou ses intimes amis. Mais c'est une simple formalité; & malgré toutes ces grimaces, il n'y en a pas un qui ne soit aussi prêt à rire qu'à pleurer. Ensuite on lave le corps, on l'habille, on le transporte dans quelque lieu élevé, où l'on creuse une fosse dans laquelle on place le corps, la tête un peu élevée & le visage tourné à l'Est. On remplit la fosse, & l'on jette dessus quantité de pierres, pour la garantir des bêtes sauvages.

Les Marbuts sont presque les seuls qui sachent lire l'Arabe. En général toute la Nation est enlevée dans l'ignorance. Cependant il se trouve un grand nombre de particuliers qui connoissent fort bien le cours des Etoiles, & qui parlent raisonnablement sur cette matière. L'habitude qu'ils ont de vivre en pleine campagne leur donne beaucoup de facilité pour les observations. Ils ont presque tous l'imagination fort vive & la mémoire excellente; mais leur histoire est mêlée de tant de fables, qu'il est difficile d'y rien comprendre. Leur habileté principale est pour le Commerce. Ils n'ignorent rien de ce qui appartient à leurs intérêts (12). Ils sont adroits & trompeurs. Sans goût pour les

BRUZ.
1715.
Ils n'ont pas de
Médecins.

Superstition des
leurs femmes.

Femmes qui
s'achètent.

Funérailles des
Mores.

Leurs sciences
& leurs plaisirs.

(10) Description de la Guinée, p. 334.

(11) Voyez le Chevalier d'Arvieux, dans son Voyage en Palestine.

(12) Barbot prétend au contraire qu'ils ont

le cœur libre & ouvert, qu'ils sont fort sensibles à l'honneur, & qu'ils reçoivent bien les Etrangers. Description de la Guinée, p. 334.

Kkkk iij.

BRUE.
1715.

arts, ils ne laissent pas d'aimer la musique & la poésie. L'instrument qui les amuse le plus ressemble à nos guitarras. Ils composent des vers, qui ne paroissent pas méprisables à ceux qui connoissent le génie des langues orientales, dont la leur est descendue.

Leurs armes ordinaires sont la zagaie, dont ils se servent avec beaucoup d'adresse, le sabre & le poignard. On a déjà remarqué que les armes à feu qu'ils reçoivent des Hollandois ne leur sont pas d'un grand usage, parce qu'ils manquent d'art pour les remettre en ordre. Leurs combats se font à cheval. Ils sont excellens cavaliers. Leur adresse ne paroît pas moins dans les services qu'ils tirent de leurs Bœufs & de leurs Chameaux.

Chameaux de
plusieurs espèces
ou leurs proprié-
tés.

Cette partie de l'Afrique produit des Chameaux d'une grosseur & d'une force extraordinaires. Ils ne sont pas incommodés d'un poids de douze cens livres. On les accoutume à se mettre à genoux pour recevoir leurs charges ; mais lorsqu'ils se trouvent assez chargés, ils se lèvent d'eux-mêmes, & ne souffrent pas volontiers qu'on augmente leur fardeau. Il y a peu d'animaux aussi faciles à nourrir. Le Chameau se contente de branches d'arbres, de ronces & de joncs, qu'il mâche à loisir. Il est capable de demeurer chargé pendant trente ou quarante jours, & d'en passer huit ou dix sans boire & sans manger. Sa nourriture commune est le maïs & l'avoine. Lorsqu'il est revenu de quelque long voyage, ses Maîtres lui donnent la liberté de chercher à vivre dans les plaines, où il trouve toujours de quoi se nourrir. Si l'herbe est fraîche, on ne lui donne de l'eau qu'une fois en trois jours. Il boit beaucoup lorsqu'il en trouve l'occasion ; & loin d'aimer l'eau bien claire, il la trouble avec le pied pour la rendre bourbeuse.

Le Chameau a le col fort long, à proportion de sa tête, qui est fort petite. Il a sur le dos une bosse assez épaisse, & sous le ventre une substance calleuse, sur laquelle il se soutient lorsqu'il plie les jambes. Ses cuisses & sa queue sont petites ; mais il a les jambes longues & fermes, & le pied fourchu comme le Bœuf. La nature l'a rendu traitable & docile, fort utile aux besoins des hommes & peu incommode pour la dépense. Il vit longtems. Son naturel le porte à la vengeance ; & s'il est maltraité sans raison par les guides, il saisit la première occasion de leur marquer son ressentiment, par quelques coups de pieds, qui sont heureusement peu dangereux. Il aime la musique & le chant. La manière de lui faire hâter sa marche est de siffler ou de jouer de quelque instrument. On assure que les femelles portent leurs jeunes une année presque entière, & qu'elles ne s'accouplent qu'une fois en trois ans. Aussitôt qu'un jeune Chameau paroît au jour, les Mores lui lient les quatre pieds sous le ventre, & le couvrent d'un drap, sur les coins duquel ils mettent des pierres fort pesantes. Ils l'accoutument ainsi à recevoir les plus gros fardeaux. Le lait des Chameaux est un des principaux alimens des Mores. On mange leur chair, lorsqu'ils deviennent vieux, ou peu propres au service, & l'on assure que malgré sa dureté elle est saine & nourrissante. Les Mores donnent à cette espèce de Chameau le nom de *Simels* (13).

Chameaux nom-
més Bechets.

Ils en ont une autre espèce qu'ils nomment (14) *Bechets*, mais qui est rare en Afrique, & qui ne se trouve guères hors de l'Asie. Elle est plus foible que la première, quoiqu'elle ait deux bosses sur le dos.

(13) Ou *Jam*.

(14) C'est plutôt *Bast* ou *Bist*, car *Bechets* su-

gnifie un Chameau en pâture avec son Pou-
lain.

La troisième espèce se nomme (15) *Dromadaires*. Elle est plus faible encore que la seconde, & ne sert ordinairement que de monture. Mais en récompense elle est extrêmement légère à la courir; sans compter qu'elle résiste fort longtemps à la soif. Aussi les Mores en font-ils beaucoup d'estime. Le mouvement de cet animal est si rapide, qu'il faut se ceindre la tête & les reins pour le supporter.

Les Chimistes attribuent beaucoup d'effets aux diverses parties du corps des Chameaux. Mais la principale vertu est dans son urine, qui étant séchée & sublimée au soleil, produit le vrai sel armoniac, drogue fort connue, & souvent contrefaire par les Hollandois & les Vénitiens. Ce sel, lorsqu'il n'est point altéré, a tant de force & d'acreté, qu'étant mêlé dans l'eau forte ou dans l'esprit de nitre, il dissout l'or.

L'Autruche est le principal oiseau du même Pays. Il est si commun, qu'on en voit souvent de grandes troupes dans les déserts qui sont à l'Est du Cap Blanc, du Golphe d'Arguim, de celui de Portendic, & sur les bords de la rivière de *S. Jean*. Ils ont ordinairement six ou huit pieds de hauteur, en les prenant de la tête aux pieds; mais leur corps a peu de proportion avec leur grandeur, quoiqu'il soit assez gros, & qu'ils aient le derrière large & plat. Il semble qu'ils ne soient composés que de pieds & de col. Le plus grand avantage qu'ils reçoivent de leur taille est de voir de fort loin. Ils ont la tête fort petite, & couverte d'une sorte de duvet jaune. La nature, qui est toujours sage dans ses opérations, n'a pas cru devoir une défense plus forte à des têtes qui ont fort peu de cervelle. En effet, rien n'approche de leur stupidité. Les yeux de l'Autruche sont fort grands, avec de longs sourcils. Les paupières supérieures sont aussi mobiles que celles de l'Homme. Elle a la vue ferme. Son bec est court, dur & pointu. Sa langue est petite & fort rude. Son col, qui est aussi long qu'on l'a déjà représenté, est couvert de petites plumes, ou plutôt d'un poil fort doux & comme argenté. Ses ailes sont trop petites & trop faibles pour soutenir dans l'air un corps si pesant; mais elles l'aident à courir avec une vitesse surprenante, sur-tout avec la faveur du vent; elles lui servent de voiles, & rien n'égale alors sa légèreté; au lieu que si le vent est contraire, les ailes & le corps demeurent immobiles. Les plumes du corps sont douces. Elles ressemblent à la laine ou au coton. Celles des mâles sont plus blanches, plus longues & plus épaisses que celles des femelles, dont la couleur est ordinairement grise ou d'un brun foncé. Celles du derrière, quoique de la même espèce que celles des ailes, sont plus courtes & plus noires qu'aux femelles. La queue est toujours blanche, du moins lorsque l'Autruche est parvenue à toute sa grandeur. Ses cuisses ressemblent beaucoup à celles de l'homme. Elles sont grosses & charnues, couvertes d'une peau dure & épaisse, ridée, d'un blanc sable qui tire sur le rouge; ses jambes longues, grosses & fortes, couvertes d'écailles depuis la jointure supérieure jusqu'aux pieds, qui sont aussi fort gros & de la forme de ceux des Bœufs; mais la corne est distinguée en articles, & même armée de griffes, qui lui servent à lever ce qu'elle veut prendre. Si quelqu'un la pourfuit, elle prend des pierres qu'elle jette derrière elle avec beaucoup de force.

Les Autruches multiplient prodigieusement. Elles couvent leurs œufs plu-

(15) Barbot dit que les Mores les appellent *Ragnahils* & *Elmaharis*. Au reste on verra l'Histoire naturelle de ces Pays au Tome suivant.

BAUS.
1715.
Dromadaires,

Verrus du Chameau.

Autruches & leurs propriétés.

Forme des Autruches.

Leur fécondité.

BRU.
1715.

sièurs fois l'année, & jamais elles n'en couvent moins de quinze ou seize à la fois. Ce n'est point en reposant dessus qu'elles leur rendent l'office de meres. Elles les placent au Soleil, où la chaleur les fait éclore; & les jeunes n'ont pas plutôt vu le jour qu'ils cherchent leur nourriture (16). Les œufs sont fort gros. Il s'en trouve qui pèsent jusqu'à quinze livres, & qui suffisent pour rassasier sept personnes. On assure qu'ils sont de bon goût & fort nourrissans. L'écaille en est blanche, unie & fort dure, quoique d'une épaisseur médiocre. On en fait des tasses, & des ornemens pour le cabinet des curieux. Les Turcs & les Persans les suspendent à la voûte de leurs Mosquées. L'extrémité de l'aile des Autruches est armée d'un os pointu, de la longueur d'un doigt.

Ses vertus.

Les Arabes n'estiment pas seulement l'Autruche pour ses plumes, qui sont une marchandise recherchée, mais encore pour sa chair, qui toute rude qu'elle est, passe chez eux pour un mets délicat. Comme ils ont peu d'adresse à tuer, qu'ils sont mal pourvus d'armes à feu, & qu'ils n'ont pas de chiens formés à la course, ils chassent les Autruches à cheval, en prenant soin de les pousser toujours à contre-vent. Lorsqu'ils s'aperçoivent qu'elles commencent à se fatiguer, ils fondent dessus au grand galop, & les achevent à coups de fleches & de zagayes (17).

Sa voracité.

L'Autruche est d'une voracité singulière. Elle dévore tout ce qu'elle rencontre; herbe, bled, ossemens d'autres animaux, jusqu'aux pierres & au fer. Mais les corps durs passent au travers de son corps, avec peu d'altération. D'une infinité de vertus que les Chimistes attribuent à cet oiseau, on n'en connoit pas une assez averée pour mériter un éloge sérieux. Son principal mérite consiste dans ses plumes. Elles sont en usage dans tous les Pays de l'Europe pour les chapeaux, les dais, les cérémonies funebres, & sur-tout pour les habillemens de théâtre. En Turquie, les Janissaires s'en servent pour orner leurs bonnets. On n'estime que celles qui sont arrachées à l'oiseau tandis qu'il est vivant. Mais les Arabes en font des amas, dans lesquels ils font entrer indifféremment les bonnes & les mauvaises. Dans la difficulté de les distinguer, les Facteurs n'ont qu'une règle; c'est de presser le tuyau, qui doit rendre une liqueur rouge, semblable à du sang, lorsque les plumes sont d'une Autruche vive. Autrement, elles sont legères, seches & fort sujettes aux vers.

Usage de ses plumes.

(16) Elian (Liv. XIV. Chap. XV.) prétend que les Autruches aident à la fécondité de leurs œufs par leurs regards, & que les œufs sont remplis de petites vers qui servent de nourriture aux petits. Mais on sçait qu'il faut se fier peu aux anciens Naturalistes.

(17) Jannequin assure qu'ils ne les tuent qu'à coups de bâton, dans la crainte de fouiller leurs plumes de sang. Voyage de Lybie, page 158 Il ajoute que les Autruches s'apprivoisent aisément dans leur jeunesse.



CHAPITRE

CHAPITRE XIII.

Relation de la découverte du Royaume de Bambuk, ou Bambouc, & de ses Mines d'or, en 1716.

LES richesses du Royaume de Bambuk excitoient depuis long-tems toute l'ardeur des Compagnies Françaises. Elles n'avoient pas eu de Directeur Général qui n'eût recommandé, à ses Agens, d'employer tous leurs soins pour la découverte d'un Pays, d'où venoit l'or qu'ils recevoient des Sujets du Siratik, & de ne rien négliger pour s'en ouvrir l'entrée. Les affaires du Commerce François, qui avoient reçu tant d'altération par la mauvaise conduite d'une grande partie de ses Officiers, avoient besoin d'un secours si puissant pour se rétablir (a).

INTRODUCTION.

Cette découverte étoit réservée à la Compagnie de 1696, & Brue fut le premier Directeur qui se procura les éclaircissemens nécessaires pour remonter jusqu'à la source des trésors que les Negres apportoient au Senegal & sur les bords de la Gambra. Il avoit vu quelquefois jusqu'à quatre cens marcs d'or entre les mains des Mandingos. C'étoit pour approfondir cet important secret qu'il avoit fait le voyage du Royaume de Galam, & qu'il avoit entrepris d'y établir plusieurs Comptoirs. Il vouloit s'avancer par degrés vers le Pays qui méritoit justement le nom de terre d'or, puisqu'outre les rivières, il s'y trouve plusieurs Cantons qui portent ce précieux métal en abondance.

Premieres tentatives pour la découverte de Bambuk.

Ce n'étoit pas une entreprise aisée. Les Mandingos du Royaume de Galam, & les Sarakolez, qui sont les Habitans naturels du Pays, comprenoient également qu'il n'étoit pas de leur intérêt d'introduire des Etrangers, dont le premier soin seroit de faire tourner un si riche commerce à leur avantage, & qui ne s'établiraient peut-être dans le Pays que pour les en chasser. Ils consentoient volontiers à partager avec les François le commerce de leur propre Pays; mais ils ne vouloient pas les recevoir pour associés dans celui de Bambuk & des autres Pays à l'Est. En un mot, leur jalousie allant jusqu'à leur faire exclure les Sujets du Siratik, leurs voisins, leurs pareils en couleur & leurs freres en religion, il étoit aisé de s'imaginer qu'ils admettroient bien moins les Européens, dont ils connoissoient le génie entreprenant & l'humeur audacieuse.

Obstacle de la part des Mandingos.

D'ailleurs les Peuples de Bambuk n'ignoroient pas les avantages de leur Pays. L'expérience leur avoit fait connoître depuis long-tems combien les hommes de toutes sortes de Nations & de caractères étoient passionnés pour le précieux métal qu'il renfermoit dans son sein, & quelle ardeur ils auroient eue à s'en rendre maîtres, s'ils avoient trouvé de la facilité dans les circonstances. Par cette raison ils n'y recevoient aucun Etranger, sous quelque prétexte qu'il se présentât, à la réserve d'un petit nombre de Négocians qui leur apportoient les commodités que la nature a refusées à leur climat; de sorte que si l'on excepte les occasions du commerce, personne ne pouvoit se vanter d'avoir pénétré dans le Royaume de Bambuk. Ceux qui l'avoient tenté

Autres obstacles.

(a) Afrique Occidentale, Tome IV. pag. 5. & suiv.

COMPAGNON.
1716.

Préparatifs du
Directeur François pour les
vaincre.

avoient payé leur curiosité bien cher, & l'on ne connoissoit pas de Voyageurs qui fussent revenus pour en faire le récit.

Cependant la Compagnie François, qui n'entreprendoit rien qu'avec prudence, n'étoit pas disposée à risquer ses peines & son argent, sans être bien sûre que l'or dont les Mandingos & les Sarakolez faisoient un si riche trafic venoit réellement de Bambuk, & n'étoit pas peut-être apporté de quelque Région beaucoup plus éloignée. Il falloit commencer par faire découvrir non-seulement les lieux, mais encore la quantité de métal qui s'y trouvoit; chercher le moyen d'y former des Etablissements; s'en rendre maître, s'il étoit possible, autant du moins qu'il étoit nécessaire pour empêcher que les trésors du Pays ne passassent dans d'autres mains; projet dont l'exécution n'avoit pas moins de difficultés que de dangers.

Difficultés qui
résultent.

La première démarche & la plus indispensable étoit de s'établir d'abord dans le Royaume de Galam. Brue se l'étoit proposé dès l'année 1698, près d'un lieu nommé *Dramanet*, où il avoit tracé le plan d'un Fort. Il avoit eu le même dessein dans l'Isle de *Kaygnu*, près des Cataractes de Felu; & cette double entreprise auroit réussi, particulièrement la première, s'il eût été libre alors de suivre ses vûes, & s'il avoit eu le nombre d'hommes & les matériaux nécessaires. Mais il lui falloit le consentement de la Compagnie, qui toute prévenue qu'elle étoit par les informations qu'il avoit pris soin de lui envoyer, marquoit tant de lenteur dans ses délibérations, que le renfort d'hommes & les autres secours qu'il lui demandoit n'arriverent point au Senegal avant le milieu de l'année 1700.

A quel il s'é-
toit réduit pen-
dant deux ans.

Les soins du Directeur s'étoient bornés dans cet intervalle à cultiver le commerce de Galam, autant qu'il l'avoit pu avec la petite quantité de marchandises qu'il recevoit de France. Il n'avoit pas cessé d'y envoyer des Barques dans la saison. Ses présents & ses promesses lui avoient fait obtenir l'amitié des Princes du Pays. Il s'étoit assuré de leur protection pour les Etablissements qu'il méditoit; & dans leur faveur qu'il avoit acquise à leur Cour, il crut avoir trouvé l'occasion d'envoyer un de ses Facteurs à Bambuk, & d'approfondir enfin la situation & les richesses de cette contrée.

Il emploie
le Frere Apolli-
naire, Caracière
de ce Religieux.

Entre les François qu'il avoit laissés à *Dramanet*, il faisoit beaucoup de fond sur l'intelligence & l'habileté d'un Frere Augustin, nommé *Apollinaire*, Chirurgien de profession, qui avoit servi la Compagnie dans cette qualité, avant que d'embrasser l'état Religieux, & qui étoit rentré depuis à son service. Comme il joignoit des mœurs fort réglées aux qualités de l'esprit, il y avoit beaucoup d'apparence que la considération même qu'il s'étoit acquise parmi les Negres serviroit à lui ouvrir un passage libre dans leur Pays, & le feroit recevoir sans défiance sous la conduite des Mandingos qui rendroient témoignage à son caractère. Il rapporta long-tems ses soins à ce grand projet. Mais les Mandingos eurent l'adresse d'éluder toutes ses offres. Il fut obligé de réduire ses observations au Royaume de Galam; ou, s'il les étendit au-delà, ce ne fut que dans une partie de celui de Kallon, environ quatre lieues au-dessous de la Cataracte de Govina. Les Negres du Pays lui refusèrent constamment la liberté de pénétrer plus loin, sous prétexte de leurs guerres, qui ne leur permettoient, ni de lui servir de guides, ni de lui accorder le passage.

Ses entreprises.

Cependant il fut plus heureux du côté de la rivière Falcem, qu'il remonta

jusqu'à la chaîne de rocs qui est vis-à-vis de *Kaygnura*. Il y mit dans les intérêts de la Compagnie le Seigneur de ce Village, & l'attacha par des liens si forts, que les François ont tiré des fruits constants de son amitié. Brue avoit laissé au Frere Apollinaire un assortiment de marchandises pour le commerce. Il l'avoit recommandé particulièrement au Chef des Marbuts de Dramanet qui ne se relâcha point de son zèle dans toutes les occasions de lui rendre service. Ce fut sous la protection que Frere Apollinaire se procura une maison à Dramanet, & qu'en vendant ses marchandises il acquit beaucoup de lumières sur tout ce qui regarde la situation & le commerce du Pays. Mais il n'exécuta rien de plus dans le cours d'une année; & rassemblant toutes ses connoissances, il en fit un Mémoire daté le 8 d'Octobre 1699, qu'il prit soin d'envoyer à la Compagnie. Il en reçut de nouvelles instructions, & diverses demandes auxquelles on le pressoit de répondre. Comme il n'excelloit pas dans l'art d'écrire, il crut qu'il lui seroit plus facile de faire le voyage de France que de satisfaire par ses lettres aux questions de la Compagnie. Dans cette résolution il arriva au Fort Saint-Louis le 16 de Septembre 1700. Deux mois après, il s'embarqua pour l'Europe, avec des Lettres du Directeur général, qui rendoient témoignage à son mérite, & qui exhortoient la Compagnie, non-seulement à le récompenser avec distinction, mais à le retenir à son service dans quelque poste honorable.

Brue avoit abandonné le dessein du Fort dont il avoit tracé le plan à Dramanet; ou du moins, en ayant différé l'exécution jusqu'à l'arrivée des secours de France, il commençoit à desespérer de cette entreprise, depuis deux ans d'une attente inutile; lorsqu'en 1700 il reçut par les Vaisseaux de la Compagnie ce qu'il n'avoit pas cessé de demander avec des instances continuelles. Il dépêcha aussitôt un Facteur à Dramanet pour commencer le Fort. Mais cet Officier eut la présomption de changer le terrain que le Général avoit marqué. Sous prétexte d'en prendre un plus commode pour charger & décharger les marchandises, il bâtit si près de la rivière, qu'à la première inondation le Fort fut emporté par la violence des flots, avec une perte considérable pour la Compagnie. Cette disgrâce chagrina d'autant plus le Général, qu'elle rompoit toutes ses mesures. Cependant il se hâta de la réparer par de nouveaux ordres. Comme la quantité des marchandises augmentoit à mesure que le Commerce acqueroit plus d'étendue, il fit prendre un lieu plus élevé, & donner aussi plus d'élévation aux édifices, pour mettre d'abord à couvert les biens de la Compagnie. L'enclos fut environné d'une bonne terrasse, sur laquelle on plaça quelques pieces de canon. Brue se dispoisoit à s'y rendre, pour achever d'en faire un Fort régulier. Mais, contre son attente, il fut rappelé en France le 12 d'Avril 1702.

Suivant les informations des Mandingos, la rivière de Falemé sépare du Senegal, un peu au-dessous de *Barakotta*, un Village où les Anglois de Gambia paroissent souvent, soit par eux-mêmes, soit par les Negres libres, & les Portugais qui leur servent de Gromettes, c'est-à-dire, de Messagers & de Facteurs. Ils se rendent dans ce lieu par la rivière de Gambia, qui est une branche (a) du Senegal, mais qui n'est pas navigable au-dessus de *Barakotta*, parce qu'une chaî-

(a) On voit ici l'Ameur, qui l'ique cette sup- précédent, & qu'elle paroisse détruite dans le position ait déjà été combattue dans un article Tome suivant.

COMPAGNIE
1716.

Compte qu'il
en rend à la Com-
pagne.

Il retourne en
France.

Brue fait enfin
bâtir un Fort à
Dramanet.

On fait mal les
vues.

Il est rappelé
en France.

Anglois, ou
leurs Agents, qui
s'approchent des
Etablissements
Français.

COMPAGNON.
1716.

Rivière de Fa-
lemé.

Les François at-
taqués à Drama-
net dans leur Fort
de Saint Joseph.

On les rend
obéiss. aux Nè-
gres par divers
artifices.

Ils se défendent
vaillamment.

ne de rocs dont elle est traversée y forme une de ces chûtes d'eau qu'on a nommées Cataractes. Les Gromettes, & quelquefois même un Capitaine Anglois nommé *Agis*, laissant leurs Barques à Bata kotra, venoient avec une fatigue incroyable jusqu'à Kaygnura. Ils étoient obligés de faire à pied une route aussi dangereuse que difficile, sans oser prendre à l'Est de Falemé, parce que les Negres y sont si déshans qu'ils ne permettent à personne l'accès de leur Pays. Cette rivière de Falemé (18), après un cours dont la longueur n'est pas encore bien connue, vient se rendre dans la rivière du Senegal à Dughjuma. Elle forme une grande île nommée *Babadegu*, qui renferme les Contrées de Bambuk, de Makanna, de Jaka, & de Gadda, partie des Royaumes de Galam & de Kaffon, avec divers autres Pays à l'Est, dont les Européens n'ont point acquis la connoissance. On n'y a trouvé jusqu'à présent qu'une chaîne de Rocs, près de Kaygnura; mais c'est assez pour y rendre la navigation impossible, dans tout autre tems du moins que celui des pluies. Ses eaux sont fort rapides, avec beaucoup moins de profondeur que celles du Senegal. Ses débordemens arrivent dans la même saison. Les lieux mêmes où elle est navigable sont d'un accès si difficile, par la hauteur des rives qui sont en même tems escarpées & couvertes d'arbres ou de grandes bornes, qu'on n'y peut faire passer ni hommes ni animaux pour tirer les Barques. On ne va pas plus aisément à la voile, parce que les arbres coupent sans cesse le vent. Cependant il se trouve, sur les bords, quantité de Villages qui communiquent l'un à l'autre par des routes, & dont l'accès est fort aisé par terre.

Le départ du Directeur général l'ayant empêché de former à Kaygnu l'Etablissement qu'il s'étoit proposé, devint fatal à celui de Dramanet. Les Marbuts Mandingbes se repentirent bientôt d'avoir reçu les François. Ils ne se crurent pas obligés, dans l'absence du Général, d'observer le Traité d'alliance qu'ils avoient avec lui. On ignore si ce changement vint de la diminution du commerce ou des artifices des Anglois, qui insinuerent aux Negres que la Compagnie Française n'avoit poussé si loin ses découvertes que pour leur imposer la loi, & remonter jusqu'à la source de l'or. Ces discours furent soutenus par une lettre qu'on prétendoit avoir reçu de Salé, & qui portoit que les François devoient se joindre aux Mores de Maroc, pour conquérir une partie de l'Afrique, réduire à l'esclavage tous les Negres qui étoient en état de porter les armes, & forcer le reste de travailler aux Mines. C'étoit assez pour soulever contre eux tout le Pays. Aussi le Fort de Dramanet, qu'ils avoient nommé *Saint Joseph*, fut-il assiégé par une multitude de Negres, avant que le Commandant pût s'en délier. Malheureusement il vouoit d'abattre une partie de son enclos, dans la vue de l'élargir; & le canon du Fort ayant été démonté, la Garnison se trouvoit exposée aux fleches empoisonnées des Assiégés, qui ne cessèrent d'en lancer jour & nuit. Les Facteurs & quelques Soldats employés par la Compagnie se défendirent pendant plusieurs jours avec un courage extrême, & tuèrent beaucoup de monde à l'ennemi. Mais ces Barbares, irrités par leur perte, n'en furent que plus ardens à presser le siège. Ils y employèrent une habileté qui n'est ordinairement que le fruit de l'expérience, s'avancant la nuit

(18) Cet endroit n'est pas sans difficulté, car dans la supposition de l'Auteur il paroit ici que la Gambia se sépare du Senegal au-dessous de Barakotta; mais si cela est, comment la Falemé, qui sort de cette rivière au-dessus du même Village peut-elle y retomber, puisqu'elle doit rencontrer la Gambia qui l'en empêche?

à couvert de leurs fascines, & paroissant se proposer de brûler le Fort. A la vérité leurs efforts eurent si peu de succès, qu'ils ne ruèrent pas un homme aux Affiégés. Mais la fatigue de tant de jours & de nuits passés sous les armes, & la diminution de la poudre & des vivres, forcerent enfin le Commandant de faire quelques propositions d'accomodement. Elles furent si mal reçues que perdant toute espérance, il prit le parti de profiter des ténèbres pour descendre dans une Barque qui étoit sous le Fort, avec ses gens, le reste de ses munitions & ses meilleures marchandises. Il mit le feu à tout ce qu'il laissoit derrière lui; & s'abandonnant au cours de la rivière, le 23 Décembre 1702, il ne pensa qu'à retourner droit au Fort Saint Louis.

Les Negres ne perdirent pas la Barque de vue. Ils s'obtinèrent à la suivre au long de la rivière, dans l'espérance que l'eau lui manquant au milieu du Canal, elle seroit forcée, dans quelque endroit, de s'approcher des rives. Mais les François aimèrent mieux s'exposer à toute autre sorte de danger; ce qui n'empêcha point que lorsqu'ils rencontroient des bûches ou des bancs de sable, ils ne se vissent dans la nécessité de s'avancer quelquefois à la portée des fleches. Ils ne sortirent de cet embarras qu'en arrivant dans les Eats du Siratik.

Après ce fâcheux événement les affaires de la Compagnie tombèrent dans une langueur qui fit différer le rétablissement du Fort Saint Joseph jusqu'à l'année 1710, lorsque le sieur Mustellier, premier Directeur de la cinquième Compagnie, & dix-neuvième depuis la concession du Senegal, arriva au Fort Saint Louis dans le cours du mois de May. Il en partit l'année suivante, dans le dessein de telever le Comptoir de Dramanet; mais la mort l'arrêta dans ce voyage, le 15 du mois d'Août, à Tuabo sur le Senegal.

Il eut pour Successeur le sieur de Richebourg, Commandant de Gorée, qui ne posséda guères plus long-tems le même Office. Le 2 de May 1713, ayant voulu passer la barre du Senegal, il eut le malheur de se noyer avec quelques Matelots; mais ce ne fut qu'après avoir établi un Comptoir & bâti un Fort dans le Royaume de Galam, une lieue au-dessous de Brankanet, dans un lieu nommé (12) Mankanet. La situation en est agréable & l'air excellent. L'ancrege pour les Barques est sûr & commode, au pied d'une petite éminence, & défendu par l'artillerie & la mousqueterie du Fort.

Brue renvoyé au Fort Saint Louis dans le cours du mois d'Avril 1714, s'attacha beaucoup à remettre le commerce de Galam dans un état florissant. Il fit achever le Fort de Mankanet, sous l'ancien nom de Saint Joseph, & dans le même tems il en éleva un à Kaygnuta, qu'il nomma Fort de Saint Pierre. Des commencemens si favorables sembloient lui promettre beaucoup de succès; mais il ne voyoit réussir qu'une partie de ses espérances, par la vente des marchandises qu'il envoyoit dans ses Comptoirs; sans aucun moyen de participer à des richesses beaucoup plus considérables, qu'il ne pouvoit se promettre qu'en les allant chercher à leur source. Il falloit, comme on l'a déjà fait remarquer, avoir acquis une parfaite connoissance du Pays & des Mines. Brue en avoit proposé l'entreprise à plusieurs de ses Facteurs. Il avoit joint des offres fort avantageuses à ses propositions. Quelques-uns s'y étoient engagés par des promesses formelles. Mais ils s'étoient crus tous en droit de

(12) Les Auteurs François mettent *Macanet*, mais on trouve dans tous les autres & dans la Carte *Mankanet*.

COMPAGNIE.
1716.

Ils font forcés
d'abandonner
leur Fort.

Mort confidén-
ve de deux Di-
recteurs Fran-
çois.

Brue renouvelle
ses efforts pour le
Commerce du Fort
qu'il bâtit.

COMPAGNON.
1716.

Entreprise du
Sieur Compagnon.

les retraire, lorsqu'ils avoient appris de quels dangers les Blancs étoient menacés à l'entrée du Royaume de Bambuk, où la jalousie des Negres n'épar-
gnoit rien pour éloigner les Etrangers.

Un Facteur, nommé (10) le Sieur Compagnon, qu'on a vu depuis Archi-
tecte à Paris, fut le seul qui osa risquer tous les périls d'une si grande entre-
prise. Il s'étoit fourni de toutes les marchandises qu'il avoit cru convenables
au Pays, & de présens pour les *Farims* ou les Chets de Village qui pouvoient
favoriser son dessein par leur protection. Toutes ses mesures furent prises
avec tant d'habileté, qu'ayant réussi avec autant de bonheur, il fut le premier
Européen qui pénétra dans cette redoutable Contée, & qui acquit aisé de
connoissance des lieux pour y retourner plusieurs fois.

La Carte qu'on ne manquera pas de joindre à ce Chapitre est de sa propre
composition. Après y avoir tracé les différentes routes qu'il avoit suivies dans ses
divers voyages, il a pris soin de les corriger ensuite & de rectifier la position,
& les distances des places, sur le Recueil général de ses propres observations.

Voyages qu'il
fit au Royaume
de Bambuk.

Son premier voyage fut du Fort Saint (11) Joseph, en droite ligne, jus-
qu'à celui de Saint Pierre sur la rivière de Falemé. Il en fit un second, en sui-
vant la rive Est de cette rivière depuis Onneka jusqu'à Naye. Dans le troisié-
me il traversa le Pays depuis Babiakolam sur le Senegal, jusqu'à Nettekko &
Tamba Aura, lieux qui sont au centre de Bambuk & voisins des Mines les plus
riches. Ainsi, dans l'espace d'un an & demi qu'il mit à voyager dans ce Royau-
me, il le visita de tant de côtés différens, qu'il paroît n'avoir laissé aucun
endroit à parcourir. Il porta ses observations sur tous les objets qui se présen-
terent dans sa route, avec l'exactitude dont son génie le rendoit capable; au-
tant pour satisfaire sa curiosité, que pour répondre aux espérances de la Com-
pagnie qui l'employoit.

Il dût ses suc-
cès à sa conduite.

La sagacité de sa conduite & ses présens lui gagnèrent aisément l'estime du
Farim de Kaygnure, qui le prit moins pour un Agent de la Compagnie,
que pour un Artiste curieux, dont le but étoit de s'instruire. Il le fit conduire
par son propre fils jusqu'à *Sambanura*, dans le Royaume de *Kontu*. On y fut
extrêmement surpris de voir un Blanc. Mais on ne le fut pas moins de la
hardiesse de cet Etranger, & les Negres l'auroient fort mal reçu s'il n'avoit eu
pour guide le fils du Farim de Kaygnure. Tout étoit à craindre de la part d'un
Peuple si jaloux de son or. Les plus passionnés proposèrent de lui ôter la vie.
D'autres plus modérés voulurent qu'il fut renvoyé sans lui laisser le tems d'ob-
server le Pays.

Obstacles qu'il
trouva à vaincre.

Cependant le Farim de la Ville, sollicité par le fils de son ami, & peur-
être gagné par les présens de Compagnon, trouva le moyen de persuader à
ses Sujets que leurs allarmes étoient sans fondement. Il les assura que ce Blanc
étoit un honnête homme, qui venoit leur proposer un commerce avantageux,
& qui pouvoit leur fournir d'excellentes marchandises à meilleur marché

(10) L'autorité de Labat n'ayant paru trop
faible pour établir la vérité d'une Relation si
merveilleuse, je me suis adressé à MM. de Pré-
menil & David, actuellement Directeurs de la
Compagnie des Indes, & chargés particulière-
ment des affaires du Senegal. Ils m'ont garanti

toute l'histoire du Sieur Compagnon.

(11) Labat donne pour latitude à ce Fort,
11 degrés 34 minutes. Il semble que c'est une
erreur pour 14 degrés 34 minutes. Aussi ne dit-
il pas qu'il l'ait appris par observation.

c389

que les Négocians Motes ou Negres, auxquels ils permettoient l'entrée de leur Pays. Ces raisons, soutenues de quelques présens, qui furent répandus à propos entre les principaux Habitans & leurs femmes, produisoient un changement merveilleux. La défiance parut se changer en affection. Le peuple accourut en foule pour admirer les armes & l'habillement de l'Etranger. On lui trouva du sens & de bonnes qualités. Comme il s'accommodoit à leurs manières, il s'insinua si heureusement dans leur estime, qu'il se vit bientôt autant d'amis qu'il avoit eu d'abord d'ennemis & de persécuteurs. On lui répétoit de toutes parts : « Nous remettons le Ciel de vous avoir conduit ici. Nous sou-

haitons qu'il ne vous arrive aucun mal. Compagnon auroit remercié la fortune, s'il n'avoit pas eu d'autre obstacle à surmonter. Mais il devoit s'attendre aux mêmes difficultés dans chaque Ville qu'il avoit à traverser. A la vérité, il n'oublia pas de se faire accompagner, dans toute la suite de ses voyages, par quelques Habitans du Pays qui lui avoient paru fort attachés à ses intérêts. Cependant les jalousies & les dangers renaissent à chaque pas. Il fut obligé de répondre à mille questions ennuyeuses, d'essuyer des observations fort gênantes ; & sans l'amorce de ses présens, il auroit désespéré plus d'une fois de pouvoir pénétrer plus loin. Dans ce Pays, comme dans le reste du monde, c'est le plus sûr moyen de donner de la force & du poids aux argumens. Il trouva néanmoins plusieurs Villes où les présens joints aux raisons furent trop foibles pour dissiper la crainte & la défiance. Si les Habitans paroissent disposés à ménager sa vie, ils n'en refusoient pas moins de le laisser toucher à la terre de leurs Mines. En vain leur offroit-il de l'acheter au prix qu'ils y voudroient mettre, en les assurant par lui-même & par ses guides qu'il n'avoit pas d'autre motif que sa curiosité, & que son dessein étoit d'en faire des cassots ou des têtes de pipes. Après avoir écouté ses raisons, ils lui déclaroient que jamais il ne leur feroit croire qu'un homme pût voyager si loin par un motif si léger. Ils lui soutenoient qu'il étoit venu dans quelque mauvaise intention ; celle peut-être de voler leur or, ou de conquérir leur pays après l'avoir reconnu ; & la conclusion ordinaire étoit de le renvoyer sur le champ, ~~vers le pays d'où il étoit venu~~ ^{à la pensée de} suivre son exemple.

La fermeté de Compagnon servoit souvent à le tirer des plus dangereux embarras. Etant à Tarako, il envoya un de ses guides à Silabali, pour lui apporter du ghingan, ou de la terre dorée, & pour inviter le Peuple à lui vendre ses cassots, qu'il promettoit de payer libéralement. Son Messager fut mal reçu. Non-seulement on rejeta ses demandes, mais il fut chassé brutalement, avec ordre de dire au Farim de Tarako, qu'il falloit être fou pour ouvrir l'entrée de ses terres à un Blanc, dont l'unique intention étoit de voler le Pays après y avoir fait ses observations. Cette réponse fut rendue à Compagnon dans la présence du Farim ; mais sans se déconcerter il répliqua que le Farim de Silabali devoit être lui-même un fou, pour s'effrayer de l'arrivée d'un Blanc dans son Pays, & pour refuser de vendre quelques morceaux d'une terre dont il avoit beaucoup plus qu'il n'en pouvoit jamais employer. Après ce discours, il paya le Negre avec autant de libéralité que s'il eût réussi dans sa commission.

Cette humeur génétieuse fit tant d'impression sur les Habitans du Pays qu'elle devint le sujet de tous les entretiens. Un autre Negre offrit à Compagnon de

COMPAGNON.
1716.

Il redoublait
à mesure qu'il
avançait.

Douter qu'il
soit en espérance.

Fermeté de
Compagnon.

Effet qu'elle
produit sur les
Negres.

COMPAGNON.
1716.

lui aller chetcher de la terre pendant la nuit. Mais comme la politique du Facteur François le portoit toujours à cacher ses vûes, il reçut cette offre avec beaucoup d'indifférence, en se contentant de répondre que lorsqu'il seroit mieux connu on ne feroit pas difficulté de lui vendre de la terre & des cassors.

Il parvint ainsi à s'en voir apporter plus qu'il n'en desiroit. Les Farims, & le Peuple même, prirent par degrestant de considération pour lui, qu'ils lui rendirent des présens pour les siens, & qu'à la fin ils lui accorderent la liberté de choisir lui-même la terre qui lui plairoit le plus, & d'en faire autant de cassors qu'il desiroit. Brue, qui continuoit de commander au Fort Saint Louis, envoya (22) de ces cassors à la Compagnie, avec des essais de toutes les Mines, par le Vaifseau la *Vidoire*, qui partit du Senegal le 28 Juillier 1716.

Mines de Ham-
buk & leur ri-
cheur.

Les Mines qui furent ouvertes en 1716 sont marquées de plusieurs petites croix dans la Carte. Ce sont celles où les Negres du Pays travaillent habituellement. La plupart produisent de l'or en si grande abondance, qu'il n'est pas besoin de creuser. On gratte la superficie du terrain. On met la terre dans un vase, & l'ayant détrempée avec de l'eau, il suffit de pancher doucement le vase pour en faire sortir les parties terrestres, qui laissent, au fond, de l'or en poudre, & quelquefois en assez gros grains. Compagnon fit lui-même l'expérience de cette méthode. Mais il remarqua que les Negres s'arrêtant ainsi à l'extrémité des rameaux d'une Mine, ne parviennent jamais aux principales veines. A la vérité ces rameaux mêmes sont fort riches, & l'or en est si pur, qu'on n'y trouve aucun mélange de marcassite ni d'autres substances minérales. Il n'a pas besoin d'être fondu, & tel qu'il sort de la Mine il peut être mis en œuvre. La terre qui le produit ne demande pas non plus beaucoup de travail. C'est ordinairement une sorte d'argile de différentes couleurs, mêlée de veines de sable ou de gravier; de sorte que dix hommes font plus ici que cent dans les plus riches Mines du Perou & du Bresil.

Manière dont
les Negres y tra-
vaillent.

Les Negres du Pays n'ont aucune notion des différences de la terre, ni la moindre règle pour distinguer celle qui produit de l'or d'avec celle qui n'en produit pas. Ils savent en général que leur Pays en contient beaucoup, & qu'à proportion que le sol est plus sec ou plus aride, il produit plus d'or. Ils grattent la terre indifféremment dans toutes sortes de lieux; & quand le hazard leur fait rencontrer une certaine quantité de métal, ils continuent de travailler dans le même endroit jusqu'à ce qu'ils le voyent diminuer ou disparaître entièrement. Alors ils tourment leur travail d'un autre côté. Ils sont persuadés que l'or est un être malin, qui se plaît à tourmenter ceux qui l'aiment, & qui par cette raison change souvent de domicile. Aussi, quand après avoir remué quelques poignées de terre ils ne trouvent rien qui réponde à leurs espérances, ils se disent l'un à l'autre, sans aucune plainte: Il est parti. Ensuite ils vont chercher plus de bonheur dans un autre lieu.

L'indulgence leur
est si grande.

Si la Mine est fort riche, & que sans beaucoup de travail ils soient satisfaits du produit, ils s'y arrêtent & creusent quelquefois jusqu'à six, sept, ou huit pieds de profondeur. Mais ils ne vont pas plus loin; non qu'ils craignent que le métal vienne à manquer, car ils déclarent au contraire que plus ils pénètrent, plus ils le trouvent en abondance; mais parce qu'ils ignorent la ma-

(22) On trouve de ces Cassors à Paris dans plusieurs Cabinets.

COMPAGNON.
1716.

Noms & lieux
des mines con-
nues.

Furkarane.

Mine de Sam-
banura.

Segalla.

Ghinghi Faran-
na.

Rivières qui
charrient de l'or.

des Comptoirs bien fortifiés, dans un Pays dont elle a tant de richesses à se promettre.

Compagnon, & ceux qui ont entrepris à son exemple de pénétrer dans le Royaume de Bambuk, pour confirmer l'alliance qu'il avoit commencée avec les *Furins*, n'ont pu trouver en remontant la rivière de Falemé, depuis sa jonction avec le Sénégal jusqu'au Village de Naye, c'est-à-dire, dans l'espace de quatorze ou quinze lieues, qu'un seul Village où ils aient découvert quelques marques de mines d'or. Ce lieu, qui se nomme *Furkarane*, est une Habitation ruinée, à deux lieues de la rivière, au Nord-Est, près d'un Marigor ou d'un Ruiffeau qui va s'y jeter. Ce Marigor a trop peu d'eau pour recevoir des Barques ; mais n'étant qu'à deux lieues de la rivière, il seroit fort aisé, si l'on y avoit formé un Etablissement, de transporter le minéral sur le dos des Chameaux. Outre les apparences d'une mine d'or, on y a trouvé celles d'une mine d'argent des plus riches. On prendroit facilement possession d'un lieu qui est abandonné, éloigné de toute habitation, & qui n'est pas à plus d'une journée du Fort de Saint-Joseph.

La seconde mine d'or, dont on doit la découverte à Compagnon, est à l'Est de la rivière de Falemé, à vingt-cinq lieues de sa jonction avec le Sénégal, environ cinq lieues dans les terres, entre les Villages de Sambanura & de Dallelmuler. C'est un Canon haur & sablonneux, où les Nègres trouvent de l'or, en lavant seulement la surface de la terre, qu'ils grattent au hazard, sans se donner la peine de la creuser.

Les environs de *Segalla*, Village à cinq cens pas de la rive droite de Falemé, en remontant cette rivière, & à cinquante lieues de son embouchure, sont remplis de veines de la même couleur & de la même substance que celles des mines d'or de *Ghinghi-Faranna* ; sans compter que les Nègres y recueillent aussi de l'or en lavant seulement la terre. Il est d'une beauté extraordinaire, & facile à travailler. On ne doutera point que si ces terrains métalliques étoient ouverts par des mains habiles, ils ne produisissent beaucoup plus que les Nègres n'en peuvent tirer.

Les mines de *Ghinghi-Faranna*, sont cinq lieues plus loin. Il semble que ce Canon soit uniquement composé d'or. Le *Farim de Taroko*, qui en est le maître, ayant accordé à Compagnon la liberté d'enlever autant de terre, qu'il en souhaiteroit, elle fut prise au hazard, & lavée dans un vase, au fond duquel Compagnon trouva une grosse quantité d'or pur, qu'il fit fondre fort aisément. Une autre preuve de la richesse de ce terroir, c'est que tous les marigots ou les ruisseaux qui l'arrosent & qui vont se jeter dans la rivière de Falemé, charient tant d'or dans leur sable, que les Nègres voisins, lorsqu'ils ont besoin d'or pendant le repos de leurs mines, viennent aux bords de ces marigots & de la rivière de Falemé, en prennent le sable, le lavent, & tirent quantité d'or. Cette manière de le ramasser n'est défendue dans aucun tems, & si les Nègres étoient moins paresseux, elle suffiroit pour les enrichir.

Les montagnes voisines de *Ghinghi-Faranna*, sont composées d'un gravier doux, qui paroît entièrement couvert de paillettes d'or. Brue en communiqua des essais à la Compagnie de France, après avoir fait lui-même diverses expériences qui lui réussirent heureusement. Sans le secours d'aucun dissolvant, il fit, avec le feu seul, des lingots d'or d'une excellente qualité. Dans le même lieu, on

trouve des marcaillites dorées, qui surpassent les espérances. On prétend que le Village de *Nian Sahanna*, sur la rivière *Sannon*, près de *Turet Kanda*, est un des premiers endroits où les Peuples de cette région ont découvert de l'or. La mine en est riche, & le travail facile. Mais le minéral demande d'être fordu, ouvrage dont les Nègres n'ont aucune notion. D'ailleurs il est mêlé de souffres d'arsenic, qui produisent de fâcheux effets sur ceux qui n'ont pas l'art de s'en défendre. Les Nègres, qui sont idolâtres de leur santé, & qui ont une extrême aversion pour le travail pénible, ont entièrement abandonné cette mine. Il y a beaucoup d'apparence que le Farim de ce Canton céderoit volontiers un terrain dont il ne fait aucun usage.

La plus riche de toutes les mines où les Nègres travaillent actuellement, est presque au centre du Royaume de Bambuk, entre les Villages de *Tamba Aura*, & *Nettoko*, à trente lieues de la rivière de Falemé à l'Est, & quarante du Fort Saint-Pierre à Kaygnure, sur la même rivière. Elle est d'une abondance surprenante, & l'or en est fort pur. Quoique tout le Pays, à quinze ou vingt lieues, soit si rempli de mines qu'on n'auroit pu les marquer toutes dans la Carte sans y mettre trop de confusion, il est certain que ce Canton de Bambuk surpassé tous les autres en richesse.

Ces mines sont environnées de montagnes, hautes, nues, & stériles. Les Habitans du Pays n'ayant pas d'autres commodités que celles qu'ils se procurent avec leur or, sont obligés d'y travailler avec plus d'application que leurs voisins. Le besoin sert d'aiguillon à leur industrie. On trouve, dans cet espace, des trous qui n'ont pas moins de dix pieds de profondeur; ce qui doit paroître merveilleux pour les Peuples qui n'ont ni échelles ni machines. Ils confessent tous qu'à la profondeur où ils s'arrêtent, l'or se trouve en plus grande abondance qu'à la surface. Lorsqu'ils rencontrent quelque veine mêlée de gravier, ou de quelque substance plus dure, l'expérience leur a fait comprendre qu'il faut briser la marcaillite pour en tirer l'or. Ils en lavent les fragmens, & rassemblent ainsi ce qui frappe leurs yeux. Qui ne conçoit pas qu'avec plus d'industrie ils en tireroient infiniment davantage? Ajoutons qu'ils n'ont jamais été capables de pénétrer jusqu'aux principales veines.

Toutes ces terres sont argilleuses, & de différentes couleurs; comme blanc, pourpre, verd de mer, jaune de plusieurs nuances, bleu, &c. Les Nègres de ce Canton l'emportent sur tous les autres pour la fabrique des cassots ou des têtes de pipe. On voit briller de tous côtés, dans la terre dont ils se servent, du sable d'or & des paillettes de diverses grandeurs; mais les paillettes sont fort minces. Ils appellent cette terre *Ghingan*, c'est-à-dire, terre d'or ou dorée. Quoiqu'elle ait été lavée lorsqu'on l'employe pour les cassots, on en tireroit encore beaucoup d'or.

Assez près du Fort Saint-Pierre à Kaygnure, on trouve un marigot dont le fond & les bords sont revêtus de roquailles colorées, ou de marcaillites métalliques. La couleur & le poids semblent indiquer quelques mines aux environs; & la difficulté de les découvrir ne sçauroit être infinie à si peu de distance du Fort.

Le Village de Naye a deux mines d'or. Celle qui est le plus près de la rivière est abandonnée depuis long-tems, parce qu'elle est sujette aux inondations, & que les Nègres ne pensent guères à vider les puits. Mais on en a

M m m m ij

COMPAGNON,
1716.
Mine de Sahanna.

Tamba Aura &
Nettoko.

Situation de ces
mines.

Qualités des terres.

Mines près du
Fort Saint-Pierre.

Mines de Naye.

COMPAGNON.
1710.

découvrit une autre, sur la droite de la rivière, & plus éloignée, qui n'a rien à redeu et du débordement des eaux. Le Village de Naye est assez grand. Comme il n'est qu'à quatre lieues du Fort Saint-Joseph, il ne seroit pas difficile de se faire de cette mine ou de l'acheter.

Mines de Tomana Niakanel.

Vingt lieues au-dessus de Kaygnure, à gauche de la rivière de Falemé, on connoît une mine d'or dans les terres de *Tomana Niakanel*, où la pureté du métal ne se cède qu'à son abondance. Quoique le travail y soit aisé, les Nègres l'ont abandonnée, par l'opinion superstitieuse qu'il n'y a que des femmes ou des Blancs qui puissent y travailler sans mourir. Les Femmes n'osent y mettre la main, parce qu'elles se croient menacées du même danger que leurs maris. Ainsi, conclut l'Auteur, elle paroît réservée aux Blancs, à qui l'intérêt seul est capable de faire mépriser les superstitions.

Mine de la Raque de bois.

On trouve, en différens lieux, des signes manifestes de mines d'or, sur-tout à dix-sept lieues de la jonction des rivières de Falemé & du Sénégal. L'Auteur désigne encore plus exactement le lieu, en marquant la trente-sixième *Raque de bois* à main droite. Il nomme souvent ces *Raques*, sans expliquer leur usage; mais on croit comprendre que ce sont des poteaux, à distances égales, qui servent à marquer l'éloignement des lieues. La terre de ce Canton est sèche, stérile, & chargée d'un gravier doux, divisé en plusieurs couches de couleurs fort vives, comme celle de Tamba Aura & de Nettoko. Quoiqu'on n'ait pas découvert d'autres mines jusqu'en 1710, on doit présumer que le même Pays en a quantité d'autres, qui demeurent inconnues par l'ignorance & la paresse des Nègres.

Autres métaux de Bambuk.

Outre l'or & l'argent, dont la nature est si prodigue dans la contrée de Bambuk, on trouve, dans quantité d'endroits, des pierres bleues, qu'on regarde comme des signes certains de quelques mines de cuivre, d'argent, de plomb, de fer, & d'étain. On y a trouvé d'excellentes pierres d'aimant, dont on a pris soin d'envoyer plusieurs morceaux en France. Mais l'ardeur ne doit pas être bien vive pour des biens d'une valeur médiocre, dans un Pays où l'on nous représente l'or si commun.

Fer extrêmement commun dans toutes ces contrées.

A l'égard du fer, ce n'est pas seulement dans les contrées de Bambuk, de Galam, de Kayne, & de Dramanet, qu'il est en abondance & d'une excellente qualité. Il s'en trouve dans tous les autres Pays en descendant le Sénégal, sur-tout à Joël & Donghel, dans les États du Siratik, où il est si commun que les Nègres en font des pots & des marmites, sans autre secours que le feu & le marteau. Aussi n'en achètent-ils pas des François, à moins qu'il ne soit travaillé.

Autres productions.

Le Royaume de Galam produit quantité de cristal de roche, de pierres transparentes, & de beau marbre. Il n'est pas moins riche en bois de couleur, d'un grand nombre d'espèces, dont quelques-unes donneroient beaucoup de teinture de l'Europe.

Deux systèmes de Brue pour s'établir dans le Royaume de Bambuk.

La Compagnie de France s'est fait apporter, du même Pays, des essais de Salpêtre. Il ne demande que la peine du travail & du transport. Ce seroit épargner, à l'Europe, l'embaras de l'apporter des Indes Orientales, d'où l'on en tire beaucoup.

Brue avoit formé différentes vues pour l'établissement des François dans le Royaume de Bambuk. Il les réduisit à un seul système, qu'il soumit au juge-

ment de la Compagnie. Il vouloit d'abord qu'on n'épargnât rien pour se concilier l'affection des Farims, & pour en obtenir la permission de bâtir des Forts dans leur Pays. Il propoisoit d'en construire deux sur la rivière de Falemé, & d'en faire un troisième qui fût mobile, c'est-à-dire, de bois, pour le transporter de mine en mine, suivant les raisons qu'on auroit de préférer l'une à l'autre. Le Directeur, les Officiers, les Mineurs, les Soldats, & tous les gens nécessaires à l'entreprise, auroient eu dans le Fort mobile une retraite toujours sûre, dont la crainte des atmes à sen auroit éloigné les Nègres de Bambuk. Mais ce projet entraînant des lenteurs, qui ne convenoient point à l'impatience de la Nation, il en forma un second, qu'il présenta à la Compagnie le 25 Septembre 1723. Il y établissoit que douze cens hommes étoient une armée suffisante pour la conquête du Royaume de Bambuk, & que l'entretien de ce corps de troupes, pendant quatre ans, ne reviendrait qu'à deux millions de livres. Il comptoit que quatre mille marcs d'or, à cinq cens livres le marc, rembourseroient toute la dépense, & que les mines fourniraient annuellement plus de mille marcs. Mais on ne s'est point aperçu jusqu'à présent que ce système ait été goûté.

On ne peut se dispenser de donner ici quelque idée de l'étendue & de la situation d'un Royaume dont on a tant vanté les richesses. Du côté du Nord, le Royaume de Bambuk s'étend dans une partie des Régions de Galam & de Kallon. A l'Ouest, il a la rivière de Falemé & les Royaumes de Kantu & de Kambregudu; au Sud, celui de Mankanna, & les Pays à l'Ouest de Mandingo. Ses bornes Orientales sont encore peu connues. On sçait seulement qu'elles touchent aux Pays de Gadda & de Guinée, où les Voyageurs Européens n'ont pas porté bien loin leurs découvertes.

Le Pays de Bambuk, comme ceux de *Kontu* & de *Kombregudu*, n'est gouverné par aucun Roi, quoiqu'il porte le nom de Royaume. Peut-être avoit-il autrefois des Souverains. Mais à présent les Habitans n'ont pour Seigneurs que les Chefs des Villages, qui sont nommés *Farims*, vers la rivière de Falemé, avec l'addition du lieu dont ils sont les maîtres; comme *Farim Torako*, *Farim Furbarane*. Dans l'intérieur du Pays, ces Chefs s'appellent *Elemanni*, ou portent d'autres noms. Quoique leurs titres soient moins fastueux que ceux d'Empereur ou de Roi, ils ont la même autorité, & leurs Sujets vivent dans la même soumission, aussi long-tems du moins qu'observant les anciens usages de cette Aristocratie, ils n'entreprennent point d'innovation; car il seroit dangereux ici d'aspirer au pouvoir arbitraire. Le moindre châtimement qui menaceroit les usurpateurs, seroit une honteuse déposition ou le pillage de leurs biens.

Tous ces Farims ou ces Chefs, sont indépendans l'un de l'autre; mais leur devoir les oblige de se réunir pour la défense du Pays, lorsqu'il est attaqué dans le corps ou dans les membres. Les Habitans s'appellent *Malinkups*. Ils sont en fort grand nombre, comme on en peut juger par la multitude de Villages qui sont à l'Est de la rivière de Falemé, quoiqu'on n'ait pu donner place dans la Carte qu'aux plus considérables. Le *Sannon*, le *Guanon*, la *Manja* & d'autres petites rivières qui se rendent dans celle de Falemé ou du Sénégal, sont aussi bordées d'Habitations. Mais le centre du Pays n'est pas si peuplé, parce que les lieux qui n'ont pas de rivières sont secs & stériles. La terre

M m m m iij

COMPAGNON.
1716.

Lumières qu'on
a sur l'étendue &
la situation de ce
Pays.

Gouvernement
de Bambuk.

Le pays est fort
peuplé.

COMPAGNON.
1716.

Il est moins
au centre. Raison
que l'Auteur en
apporte.

n'y produit ni millet, ni riz, ni légumes. La paille même y manque pour couvrir les maisons. Cette stérilité vient de la chaleur excessive du climat, non-seulement parce qu'il est entre le douze & treizième degré de latitude du Nord, mais encore plus parce qu'étant environné de hautes montagnes, l'air n'y trouve aucun passage, & les vapeurs qui s'exhalent sans cesse d'un fond si rempli de métaux & de minéraux, y demeurent constamment renfermées. Aussi le séjour de ce Canton est-il fort mal-sain, & très-dangereux pour les Étrangers, quoique les Habitans naturels n'en souffrent aucune incommodité.

Comme le Royaume de Bambuk produit quelques Animaux extraordinaires, & plusieurs Plantes qui lui sont propres, il est naturel de les placer ici, sans les confondre dans l'article général de l'histoire naturelle.

Singes blancs.

On y trouve une espèce de Singes blancs, d'une blancheur beaucoup plus brillante que les Lapins blancs de l'Europe. Ils ont les yeux rouges. On les apprivoise aisément dans leur jeunesse ; mais lorsqu'ils avancent en âge, ils deviennent aussi méchans que les Singes des autres Pays. Jusqu'à présent il n'a pas encore été possible d'en apporter un vivant au Fort Saint-Louis. Outre la délicatesse de leur constitution, ils paroissent chagrins lorsqu'ils sortent de leur Pays, & leur tristesse va jusqu'à leur faire refuser toutes sortes de nourriture.

Le Renard blanc est un autre animal particulier au Pays de Bambuk, qui n'est pas moins ennemi de la volaille que celui de l'Europe. Sa couleur est un blanc argenté. Les Nègres en mangent la chair, & vendent la peau aux Comptoirs François.

Pigeons verts.

Animal nommé
Ghiamala.

Les Pigeons de Bambuk sont tout-à-fait verts ; ce qui les fait prendre souvent pour des Perroquets. On trouve dans le même Pays & dans les Régions voisines, un Animal extraordinaire, nommé *Ghiamala*. Il se retire particulièrement à l'Est de Bambuk, dans les Cantons de Gadda & de Jaka. Ceux qui l'ont vu prétendent qu'il est plus haut de la moitié que l'Elephant, mais qu'il n'approche pas de sa grosseur. On le croit de l'espèce des Chameaux, avec lesquels il a beaucoup de ressemblance par la tête & le cou. Il a d'ailleurs deux bosses sur le dos comme le Dromadaire. Ses jambes sont d'une longueur extraordinaire, ce qui sert encore à le faire paroître plus haut. Il se nourrit, comme le Chameau, de ronces & de bruyères. Aussi n'est-il jamais fort gras. Mais les Nègres n'en mangent pas moins la chair, lorsqu'ils peuvent le prendre. Cet animal pourroit devenir propre à porter les plus lourds fardeaux, si les Nègres étoient capables de l'apprivoiser. Le Pays de Bambuk ayant peu de pâturages, on n'y voit pas de troupeaux, à la réserve de quelques Moutons & de quelques Chevres, qui trouvent à vivre dans les lieux les plus secs. Le *Ghiamala* est extrêmement féroce. La nature l'a pourvu de sept petites cornes fort droites, qui dans leur pleine grandeur sont longues chacune d'environ deux pieds. Il a la corne du pied, noire & semblable à celle du Bœuf. Sa marche est prompte & se soutient long-tems. Les Nègres trouvent sa chair excellente.

Merles blancs
& tachetés.

Moucerons, ou
l'Oiseau du Paradis.

Quoique le merle blanc passe pour une chimère, il s'en trouve néanmoins de cette couleur dans le Pays de Bambuk & de Galam. On y en voit aussi de marquetés. Le *Monoceros* ou l'Oiseau du Paradis, n'y est pas rare. Sa grandeur est celle d'un Coq ordinaire, & son plumage varié, sur-tout aux ailes,

Son bec est trochu , comme celui de l'Aigle ; ses éperons gros & robustes. Il a sur la tête deux plumes , longues de trois ou quatre pouces , qui se joignent dans un point avec l'apparence d'une corne ; ce qui a fait croire mal-à-propos que c'en étoit une.

COMPAGNON.
1716.

Les cantons sablonneux du Royaume de Rambuk produisent une espèce de pois fort singulière. La cosse en est ronde , d'environ deux pouces de diamètre. La tige rampe & s'étend fort loin. Il est fort ordinaire de lui voir cinq ou six pieds de longueur. Ses feuilles , semblables au treffle , n'ont pas moins de six pouces de long , & sortent deux à deux , à cinq ou six pouces de distance. C'est entre les deux feuilles que se placent les fleurs ; mais elles sont de différentes formes. Les premières forment un calice ouvert , composé de cinq feuilles bleues , longues de quinze ou seize lignes , & presque de la même largeur. Ce calice est supporté par cinq petites feuilles vertes , fort douces & fort brillantes. Le centre du calice contient quantité de filets , longs de six lignes , d'un jaune foncé ou couleur d'orange ; mais il est sans piston. Les autres fleurs ressemblent à celles de nos pois. La plus grande différence entre les unes & les autres , c'est que les premières ne produisent point de cosse ; au lieu que les autres en donnent une , qui est partagée en petites cellules par une petite peau rouge. Chaque cellule contient un pois , de la grosseur d'une balle de mousquet , de seize à la livre. Les pois sont ronds , d'un gris marbré , durs , & difficiles à cuire s'ils n'ont été trempés dans l'eau chaude pendant onze ou douze heures. Comme ils viennent sans culture , les Nègres en font beaucoup de cas , & les préfèrent à de meilleures espèces qui leur couteroient plus de peine & de travail. Ce qui paroît fort extraordinaire dans cette Plante , c'est que ses différentes sortes de fleurs sont placées alternativement de chaque côté de la tige.

Espèce de pois singulière.

L'Abel-Mosh , nommé autrement la *Graine de Musc* ou l'*Ambrette* , croît en abondance & sans culture dans le Pays de Galam. Les Nègres n'en font aucun usage. Leurs femmes mêmes , qui aiment beaucoup les odeurs & qui sont passionnées pour les cloux de girofle , dont elles portent des paquets autour du cou , négligent cette graine , par la seule raison peut-être qu'elle est fort commune ; car lorsqu'elle est cueillie doucement , elle rend une odeur de musc qui est fort agréable. Il est vrai que cette odeur se dissipe ; mais elle peut être renouvelée avec de la graine fraîche. Les Marchands ne doivent pas souhaiter que l'usage s'en établisse parmi les Nègres , parce que le girofle , qu'ils achètent assez cher , leur deviendroit inutile.

Abel-Mosh ou graine de musc.

Lorsque l'Abel-Mosh se trouve dans un riche terroir , & qu'il rencontre un arbre auquel il puisse s'attacher , il s'élève jusqu'à six ou sept pieds de hauteur. Sans ce secours , il rampe sur la terre , & ne s'élève à la fin que d'environ deux pieds. Ses cosses sont rondes , blanches , tendres & couvertes d'un duvet. Les feuilles croissent deux à deux , mais d'inégale grandeur. Celles du côté supérieur sont beaucoup plus grandes que les autres. Elles sont dentelées ; & quoique l'échancrure ne soit pas fort profonde , elle forme des angles si aigus qu'on les croiroit capables de piquer. Leur couleur est un verd brillant au-dessus , & plus pâle au-dessous. On prétend que ces feuilles , bouillies dans l'eau , & réduites en cataplasmes , sont un remède excellent pour les tumeurs , & qu'elles les font mourir en peu de tems. Elles ne sont pas moins estimées pour

Description de cette plante.

COMPAGNON.
1716.

les contusions & les éréthèles. C'est du pied de la feuille que sortent les fleurs, composées de cinq feuilles rondes, qui forment un grand calice. Le dehors est de couleur d'or fort brillante, & le dedans couleur de pourpre. Du fond du calice il s'élève plusieurs filets, au milieu desquels est un piston blanc, qui se change en un fruit pyramidal, à cinq angles. Il est d'abord d'un verd pâle, ensuite brun & presque noir dans sa maturité. Ce fruit contient quantité de petite semence grise, plate d'un côté, de la forme d'un rognon, & d'une odeur d'ambre qui est fort agréable. On prétend que cette semence est extrêmement chaude, & qu'elle est d'un excellent usage dans certaines maladies. Il s'en trouve chez nos Parfumeurs, On les accuse même de s'en servir pour falsifier leur musc.

Beurre ou beur-
re de Bambuk.

Entre les curiosités du Pays de Bambuk, Brue reçut des Marchands Mandingos plusieurs calebasses remplies d'une certaine graisse, qui sans être aussi blanche que celle du Mouton avoit la même consistance. On la nomme *Bataule* dans le Pays. Les Nègres qui sont plus bas sur la rivière lui donnent le nom de *Bambuk Tulu*, ou beurre de Bambuk, parce qu'elle leur vient de cette Contrée. C'est une admirable présent de la nature. Cependant on assure que la meilleure vient du Pays de *Ghiaora*, sur les bords du Sénégal, trois cens

son origine.

vingt lieues à l'Est de Galam. L'arbre qui produit le fruit d'où l'on tire cette graisse, est d'une grosseur médiocre. Les feuilles sont petites, rudes, & en fort grand nombre. Si on les presse entre les doigts, elles rendent un jus huileux. Les incisions qu'on fait au tronc de l'arbre en tirent la même liqueur, mais en moindre quantité. On n'en connoit pas d'autre propriété, parce que les Mores & les Nègres s'attachent plus au commerce de leur beurre qu'à l'étude de l'arbre qui le produit. Cependant on sçait d'eux que le fruit en est rond, de la grosseur d'une noix, & couvert d'une coque, avec une petite peau sèche & brillante. Il est d'un blanc rougeâtre, & ferme comme le gland, huileux & d'une odeur aromatique. Son noyau est de la grosseur d'une muscade, & fort dur; mais l'amande qu'il contient a le goût d'une noisette. Les Nègres sont passionnés pour ce fruit. Après en avoir séparé une partie, qui tient de la nature du suif, ils pilent le reste & le mettent dans l'eau chaude. Il s'en forme une graisse qui surnage. C'est ce qui leur tient lieu de beurre ou de lard, avec leurs légumes, & quelquesfois sans aucun mélange. Les Blancs qui en mangent sur le pain ou dans les sauces, ne le trouvent pas différent du lard, à la réserve d'une petite acreté qui n'est pas désagréable. Brue paroit persuadé que l'usage de cette graisse est fort sain. Les Nègres l'employent d'ailleurs avec succès pour la guérison des rhumatismes, des sciatiques, des douleurs de nerfs, & des autres maladies de cette nature. Ils la préfèrent beaucoup à l'huile de palmier. Leur méthode est d'en frotter devant le feu les parties attaquées, pour y faire pénétrer la graisse autant qu'il est possible; de les couvrir ensuite avec du papier gris, le plus doux, & de les tenir chaudement sous quelque drap fort épais.

Son usage pour
diverses mala-
dies.

§. II.

Suite des affaires du Comptoir François à Mankanet,

BRUE.
1718.

C'est ici qu'il faut joindre aux transactions du sieur Brue ce qu'il rapporte de Mankanet

Mankanet, après le rétablissement du Fort en 1718, & ce qui regarde le projet qu'il avoit formé de bâtir un Fort à Kaygnu, pour couper le commerce des Anglois sur la rivière de la Gamba.

Auſſi-tôt que le Fort de S. Joſeph eut été rétabli à Mankanet, Brue reçut pluſieurs plaintes, au Fort Saint Louis, des infultes continuéſſes que les Agens de la Compagnie recevoient d'un Chef Negre nommé *Budel*, Alkaïde de *Tonka Niama*. Cet Ennemi des François défendoit le commerce, ſuivant les mouvemens de ſon caprice, dans la vue de faire monter les droits auſſi hauts que ceux du Siratik, ou de réduire les Agens à la néceſſité de quitter le Pays. Brue prit la réſolution, le 31 de Juillet 1718, d'envoyer au ſieur Charles, Gouverneur du Fort Saint Joſeph, l'ordre de rafſembler toutes les munitions néceſſaires pour ſa déſenſe & de commencer alors à punir rigoureuſement *Budel*, non-ſeulement par le pillage & l'incendie de ſon Village, mais ſ'il en trouvoit l'occafion, en l'enlevant lui-même avec ſes femmes & ſes enfans. Il ajoutoit à cet ordre que ſi *Tonka Niama* prenoit le parti de ſon Alkaïde, au lieu de le corriger, & reſuſoit de ſatisfaire la Compagnie, il vouloit que Charles engageât les *Bakarris*, ou les principaux Seigneurs de *Galam*, à dépoſer leur Roi, pour en élire un plus agréable aux François. Ces menaces, qu'on ne chercha point à tenir ſecrètes, allarmèrent ſi vivement le Roi, ſon Alkaïde & les *Bakarris*, qu'abandonnant toute leur fierté, ils devinrent extrêmement civils. Mais c'étoit un maſque, ſous lequel ils vouloient attendre l'occafion d'exercer leur reſſentiment.

La paix dura juſqu'en 1722, que l'Alkaïde & les *Bakarris* de Mankanet, ſoutenus par *Tonka Niama*, recommencèrent leurs outrages, & les pouſſèrent ſi loin, qu'ils tuèrent un Façteur à ſon retour du marché. Le Gouverneur de Saint Joſeph, qui ſe nommoit alors Charpentier, ne ſe trouvant point en état de penſer à la vengeance, prit le parti d'attendre l'arrivée des Barques du Fort Saint Louis. A peine eurent-elles paru qu'il rafſembla toutes ſes forces; & tournant vers le Village de Mankanet, il battit en pleine campagne les Negres qui avoient pris les armes, il en tua ſoixante, il en bleſſa le double & fit quatre cens Eſclaves. Enſuite il brûla le Village, après en avoir enlevé tous les beſtiaux.

Un châtiment ſi juſte & ſi ſévère jeta la terreur dans tout le Pays, & força *Tonka Niama* & ſes *Bakarris* d'implorer la clémence des Vainqueurs. Ils employèrent pour médiateurs les Marbuts de *Dramanet*, & les principaux Négocians Negres, qui s'étoient conſervé l'amitié des François. Charpentier ſe fit preſſer long-tems, & ne manqua pas, dans l'intervalle, de faire conduire ſes Eſclaves & ſon butin au Fort Saint Louis. Enſuite il ſe rendit aux ſollicitations des Marbuts. Le Roi déſavoua la conduite de ſes *Bakarris*, qui reconnoiſſant leur faute demandèrent pardon aux François, & ſe reconnurent ſujets de la Compagnie de France. Le Traité fut confirmé avec les cérémonies ordinaires, par le ſerment des deux Parties. Il y a beaucoup d'apparence qu'il continuera d'être obſervé fidèlement, comme il n'a pas ceſſé de l'être juſqu'aujourd'hui; ſur-tout depuis que la Compagnie eſt devenue plus puiffante dans ces Régions, & que ſon commerce ne fait qu'augmenter de jour en jour.

Lorſque Brue avoit été rappelé en France, peu de tems après la perte du Fort de *Dramanet* en 1702, pluſieurs Façteurs s'étoient fait un mérite d'écrire

Tom. II.

N n n n

BRUE.
1718.

Députés avec
un Alkaïde.

Réſolution du
Directeur ci-
deſſus, & ſes eſſais.

1722.
Les 2 ſuſcriteurs
comme-cent.

Châtiment des
Negres.

Reſtaurément
du Tronc & la
confirmation.

Remarque ſur
divers Eſtabliſ-
ſemens.

BRUE.
1722.

Directs projets
propres à la
Compagnie fran-
çoise pour bâtir
un Fort.

Projet du Frere
Apollinaire. Ses
raisons pour l'ap-
puyer.

Autres raisons.

leurs sentimens à la Compagnie sur les lieux les plus propres à la construction d'un nouveau Fort. Mais la plupart n'avoient pris pour guides que leur passion & leur intérêt. La différence des opinions tint long-tems la Compagnie en suspens. Quelques-uns propofoient de bâtir à l'embouchure de la riviere de Falemé, & cet avis n'auroit pas été le moins raisonnable, s'il avoit été possible de l'exécuter. D'autres furent pour Mankanet, sans considérer ce qu'il y avoit à craindre parmi des Negres factieux & turbulens. Enfin d'autres louèrent l'Isle de Kaygnu, & prirent parti pour l'opinion de Brue, qui avoit toujours jugé ce lieu fort commode, pourvu qu'il y eût près de la riviere Falemé un autre Fort, tel que celui de Dramanet, pour soutenir le principal établissement, & que le commerce pût suffire aux frais de ces deux Comptoirs; ce qu'on ne pouvoit connoître que par une expérience de plusieurs années.

Le Frere Apollinaire ayant été consulté, comme un homme de probité & d'expérience, déclara qu'on ne pouvoit choisir de place plus favorable que le Canton de Dramanet. 1°. Parce que les provisions y sont en abondance, objet d'une importance égale pour la commodité des Agens de la Compagnie & pour l'entretien des Esclaves jusqu'à l'arrivée des Barques. 2°. Parce qu'on y pourroit toujours compter sur un commerce avantageux, & trouver pendant toute l'année l'occasion d'acheter des Esclaves, de l'ivoire & de l'or, pourvu que les marchandises ne manquaient point au Comptoir, & que les Facteurs fussent des gens doux & civils. 3°. Frere Apollinaire représentoit qu'à la vérité les Sarakolez de Kaygnu desiroient de voir chez eux un Etablissement François; mais qu'étant une Nation maligne & turbulente, & leurs Chefs fort avides, il seroit fort difficile, dans le cas d'une rupture, de retirer les marchandises d'entre leurs mains; que comme il étoit vrai néanmoins qu'on pouvoit tirer de l'avantage du commerce de Kaygnu, parce que les Caravanes de Bambara Kana s'y arrêtoient, & que les Marchands Negres seroient bien aises qu'on leur épargnât la peine de porter leur ivoire & leur or jusqu'à la Gambra, il croiroit qu'en attendant que le Fort de Dramanet fût en état de soutenir celui qu'on vouloit bâtir à Kaygnu, il falloit ne pas négliger ce dernier lieu, & prendre soin d'y envoyer des Barques pour le passage des caravanes. Il ajoutoit qu'il seroit plus aisé de soutenir un établissement à Dramanet qu'à Kaygnu, parce qu'ici la paresse des Sarakolez rendoit les provisions toujours rares; de sorte que dans toutes les suppositions, il étoit nécessaire d'avoir un Fort à Dramanet, ne fut-ce que pour fournir des provisions à l'autre.

D'ailleurs il faisoit observer que dans les tems mêmes où la riviere est la plus basse, il y a toujours devant Dramanet un Canal d'une demie-lieue de largeur, avec six ou sept pieds d'eau; ce qui suffisoit pour les Barques: au lieu que la riviere étant trop large à Kaygnu, il y avoit à peine assez d'eau pour les Canots; enfin que si les François vouloient pousser leur commerce dans le Pays de Bambuk, il falloit absolument qu'ils eussent deux ou trois postes fortifiés sur la riviere de Falemé, particulièrement à Kaygnura: ce qui établissoit encore la nécessité d'un Fort à Dramanet, pour les provisions. Kaygnura est situé dans un lieu fort avantageux, & dépend d'un Peuple ami des François. Il n'est qu'à dix-huit ou vingt lieues de Dramanet par terre, sans être beaucoup plus éloigné par eau. C'est ce qui a fait prendre enfin le parti d'y bâtir un Fort sous le nom de Saint Pierre, comme on l'a déjà remarqué.

Il paroît par toutes ces raisons qu'un Etablissement à Kaygnu a toujours été regardé comme un objet fort important pour le commerce des François fut le Senegal. Aulli Brue n'avoit-il pas cessé de pesser la Compagnie, depuis son premier voyage au Royaume de Galam en 1697. L'Isle de Kaygnu, ou de *Kaygneaux*, comme Labat l'a corrompu dans sa Langue, est située dans la riviere du Senegal, un peu au-dessous des Cataractes de Felu, & vingt lieues au-dessus de Mankanet. Sa longueur est d'environ une lieue, & dans les plus grandes inondations l'eau ne couvre que sa pointe Est. Les Pays voisins, habités par les Negres, sont bien cultivés & fournissent beaucoup de provisions. Mais le principal avantage de sa situation est d'avoir à l'opposite une Ville du même nom, où les Mandingos & les autres Matchands de Tombuto, de Bambara Kana, & de plusieurs autres Contrées à l'Est & à l'Est-Sud-Est, ne manquent jamais de s'arrêter avec les Esclaves qu'ils amènent de l'intérieur des terres, pour les conduire sur la riviere de Gambra, où ils les vendent aux Anglois. On en doit conclure de quel avantage il seroit de pouvoir intercepter ces Matchands & leur faire perdre l'envie d'aller plus loin, en leur fournissant ici des marchandises pour leur or, leurs Esclaves & leur ivoire. On composeroit avec eux d'autant plus facilement, que ce seroit leur épargner près de deux cens lieues qui leur restent à faire jusqu'aux Etablissements Anglois sur la riviere de Gambra. Outre une nouvelle ouverture pour le débit de ses marchandises, la Compagnie seroit assurée de trouver tous les ans une grosse quantité d'or, & depuis quinze cens jusqu'à deux mille Esclaves. A la vérité les Anglois ont porté le prix des Esclaves trois ou quatre fois plus haut qu'il n'étoit anciennement, dans la vûe de ruiner le commerce de France. Mais que deviendroît le leur sur la Gambra, si la source en étoit coupée à la distance de deux cens lieues? Ils seroient peut-être obligés d'abandonner tous les Etablissements qu'ils ont sur cette riviere.

On convient que ce commerce avec les Mandingos ne peut procurer des Esclaves que de Bambara. Mais il est certain que ces Negres sont les meilleurs de l'Afrique pour le travail; qu'ils sont robustes, dociles & fidèles; enfin qu'ils ne sont pas sujets, comme la plupart des Negres de Guinée, à se désespérer de leur condition, jusqu'à vouloir s'en délivrer par la mort ou la fuite.

Le sieur Courbe, que Brue eut pour Successeur en 1702, suivit le plan qu'il lui avoit laissé, & n'épargna rien pour engager la Compagnie à bâtir un Fort à Kaygnu. Mais il fut rappellé avant l'exécution; & le sieur Mustelier, qui prit sa place en 1710, écrivit si fortement contre ce projet, qu'il parvint à le faire abandonner. Brue ayant repris l'Emploi de Directeur Général en 1714, rentra aulli-tôt dans toutes ses anciennes vûes, & renouvela ses efforts pour les faire goûter, sans y avoir jamais pû réussir. Il dressa en 1727 un Mémoire, datté du Fort Saint Louis, le 27 de Fevrier, où toutes ses raisons furent réunies avec beaucoup de force, mais avec aulli peu de succès. On trouvera, dans la suite de ce Recueil, les remarques de quelques autres Voyageurs sur l'état actuel du Commerce de France en Afrique.

Brue.
1722.
Conclusion en
faveur de Kay-
gnu.

Situation avan-
tageuse de ce lieu.

Avantage que
les François en
peuvent tirer au
préjudice des An-
glois.

Ce projet de-
meure encore
sans execution.

FIN DU SECOND VOLUME.

N n n n j

T A B L E

DES CHAPITRES ET DES PARAGRAPHES CONTENUS DANS CE VOLUME.

LETTRE de M. BELLIN, Ingenieur de la Marine, à M. l'Abbé
PREVOST, Page iij

L I V R E I V.

Premiers Voyages des Anglois aux Indes Orientales, entrepris
par une Compagnie de Marchands.

<p>CHAPITRE I. <i>Voyage de Sir Henri Middleton, à la Mer Rouge & à Surate, en 1610,</i> Pag. 1 <i>Journal de Nicolas Dounton, Capitaine du Pepper-Corn, dans la Flotte de Sir Henri Middleton,</i> 44</p> <p>CHAP. II. <i>Voyage d'Antoine Hippon à la Côte de Coromandel, à Bantam & à Siam en 1611,</i> 92</p> <p>CHAP. III. <i>Journal de Peter William-fon Floris, premier Facteur du Capitaine Hippon dans le même Voyage,</i> 98</p> <p>CHAP. IV. <i>Voyage de Samuel Castle-ton à Priaman, en 1612,</i> 114</p>	<p>CHAP. V. <i>Voyage du Capitaine John Saris à la Mer Rouge, aux Moluques & au Japon, en 1611,</i> 121</p> <p>CHAP. VI. <i>Divers événemens arrivés à Bantam & dans d'autres Parties des Indes Orientales, depuis le mois d'Octobre 1605, jusqu'au même mois 1609,</i> 176</p> <p>CHAP. VII. <i>Relation de ce qui se passa dans l'Isle de Firando pendant le Voyage de Saris à la Cour de l'Empereur du Japon,</i> 190</p> <p>CHAP. VIII. <i>Voyage & aventures de William Adams, Pilote d'un Navire Hollandois, aux Isles du Japon, 113</i></p>
---	---

L I V R E V.

Voyages en différentes Parties de l'Afrique & dans les Isles adjacentes, avec la description des Pays & des Habitans.

<p>CHAPITRE I. <i>Description des Isles Canaries & de l'Isle Madere, par Thomas Nicols,</i> 125 Parag. I. <i>Isles Canaries en général,</i> 126 Parag. II. <i>Isle Canarie,</i> 132 Parag. III. <i>Isle de Tenerife,</i> 134</p>	<p>PARAG. IV. <i>Isles de Gomera, de Palma, d'Hiero ou Ferro, de Lancerota & de Fuerte Ventura,</i> 243 Parag. V. <i>Trois Voyages au sommet du Pic de Tenerife, avec des observations sur l'origine des Guanches, & sur le</i></p>
--	--

TABLE DES CHAPITRES ET PARAGRAPHES. 653

<i>Caves des Morts ,</i>	249	CHAP. VI. <i>Description des Isles du Cap Verd ,</i>	354
Parag. VI. <i>Description de l'Isle de Madere ,</i>	263	Parag. I. <i>Observations générales sur les Isles du Cap Verd ,</i>	355
Parag. VII. <i>Histoire de la découverte de l'Isle de Madere ,</i>	277	Parag. II. <i>Isles de Sal & de Bona-Vista ,</i>	361
CHAP. II. <i>Voyage d'Aluise da Cada Mosto, au long des Côtes d'Afrique, jusqu'à Rio Grande, en 1455, 185</i>		Parag. III. <i>Isles de Mayo ou de May ,</i>	368
CHAP. III. <i>Second Voyage d'Aluise da Cada Mosto en 1456, & découverte des Isles du Cap Verd ,</i>	312	Parag. IV. <i>Isle de S. Jago, ou de Saint Jacques ,</i>	374
CHAP. IV. <i>Voyage de Piedro de Cintra à Sierra Leona, écrit par Cada Mosto ,</i>	318	Parag. V. <i>Isle de S. Philippe, ou de Fuego ,</i>	391
CHAP. V. <i>Voyage de Georges Roberts au Cap Verd & aux Isles du même nom, en 1721 ,</i>	321	Parag. VI. <i>Isle de S. Jean, ou Brava ,</i>	397
		Parag. VII. <i>Isle de S. Nicolas ,</i>	405
		Parag. VIII. <i>Isles de S. Vincent & de S. Antoine ,</i>	412

LIVRE VI.

Voyage au long de la Côte Occidentale d'Afrique , depuis le Cap Blanco jusqu'à Sierra Leona, contenant la description de plusieurs Pays & de leurs Habitans.

CHAPITRE I. <i>Etablissement des François entre le Cap Blanc & Sierra Leona ,</i>	424	re est le Niger ou un de ses bras ,	487
CHAP. II. <i>Voyage en Lybie, particulièrement au Royaume du Senegal sur le Fleuve Niger ,</i>	451	Parag. II. <i>Recherches sur le Niger ; où l'on examine si les Rivières du Senegal & de Gambia en font des bras ,</i>	497
CHAP. III. <i>Voyages du Sieur André Brue, au long des Côtes Occidentales d'Afrique ,</i>	460	CHAP. V. <i>Premier Voyage du Sieur Brue sur le Senegal, en 1697 ,</i>	501
Parag. I. <i>Différends entre Brue, & le Damel, Roi de Kayor ,</i>	462	Parag. II. <i>Remarques sur la Nation des Foulis, sur leur Pays & sur leur Gouvernement ,</i>	513
Parag. II. <i>Voyage, par terre, de Rufisco au Fort S. Louis ,</i>	465	CHAP. VI. <i>Second Voyage du Sieur Brue sur le Senegal, jusqu'au Royaume de Galam, en 1698 ,</i>	518
Parag. III. <i>Route de Rufisco à Biyurt, & du Fort S. Louis à Kayor, suivant Barbot ,</i>	475	Parag. II. <i>Observations sur le Royaume de Galam, & sur les découvertes des François au-delà ; avec quelques recherches sur le Pays de Tombuto ,</i>	528
Parag. IV. <i>Révolution du Royaume de Kayor en 1695 ,</i>	477	CHAP. VII. <i>Différends entre les François & les Anglois pour le commerce de la Rivière de Gambia ,</i>	535
CHAP. IV. <i>Description de la Rivière du Senegal, tirée des Mémoires de M. Brue ; où l'on examine si cette Rivière</i>		CHAP. VIII. <i>Voyage du Sieur Brue, d'Albreda à Kachao ,</i>	545

654 TABLE DES CHAPITRES ET PARAGRAPHES.

CHAP. IX. <i>Voyage du Sieur Brue aux Isles de Bissao & des Bissagos</i> , 557	<i>servations sur le Commerce de Gorée</i> , 596
Parag. II. <i>Description de l'Isle de Bissao & des usages du Pays</i> , 563	Parag. II. <i>Observations sur le Commerce de Gorée</i> , 601
Parag. III. <i>Voyage dans l'Isle de Bulam</i> , 568	CHAP. XI. <i>Troisième Voyage du Sieur Brue sur le Senegal</i> , 606
Parag. IV. <i>Voyage à Kagegut, une des Isles des Bissagos</i> , 574	Parag. II. <i>Observations sur la Gomme du Senegal, & sur son Commerce</i> , 617
Parag. V. <i>Affaires de Bissao</i> , 578	CHAP. XII. <i>Etat des Pays, au Nord du Senegal, d'où l'on tire la Gomme</i> , 623
Parag. VI. <i>Voyage de Geves, avec une description historique & géographique des Pays & des Isles jusqu'à Sierra Leona</i> , 582	CHAP. XIII. <i>Relation de la découverte du Royaume de Bambuk, ou Bambouc, & de ses Mines d'or, en 1716</i> , 634
Parag. VII. <i>Supplément au Voyage de Bissao, par un Voyageur anonyme</i> , 592	Parag. II. <i>Suite des affaires du Comptoir François à Mankanet</i> , 641
CHAP. X. <i>Entreprise pour découvrir le Lac de Kayor en 1714, avec des ob-</i>	

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

De l'Imprimerie de CLAUDE SIMON, Pere, Imprimeur de Monseigneur l'Archevêque.

AVIS AU RELIEUR,

Pour placer les Cartes Géographiques.

- | | |
|---|--|
| 1. Carte du Golphe de Bengale, p. 92 | 16. Plan du Fort d'Arguim, p. 441 |
| 2. Carte des Isles de Java, de Sumatra, Borneo, Détroits de la Sonde, Malaca, Golphe de Siam, &c. p. 102 | 17. Plan de Portendic, appelé aussi Portodali, Portudaddi, Penia, &c. p. 443 |
| 3. Cartes des Côtes de Cochinchine, Tonquin, & partie de celles de la Chine, p. 172 | 18. Plan de l'Isle de Gorée avec ses Fortifications, communiqué par MM. les Directeurs de la Compagnie des Indes, p. 449 |
| 4. Carte des Isles du Japon & la Presqu'Isle de Corée, avec les Côtes de la Chine depuis Pekin jusqu'à Canton, p. 152 | 19. Plan de l'Isle de Gorée par le Sieur Compagnon, <i>ibid.</i> |
| 5. Cartes des Isles Philippines, Célèbes & Moluques, p. 149 | 20. Carte des Pays voisins des Rivières du Senegal & de la Gambia, p. 479 |
| 6. Carte des Isles Canaries, p. 126 | 21. Cours de la Rivière de Sanaga ou du Senegal, p. 487 |
| 7. Carte de l'Isle de Ténérife, p. 134 | 22. Carte de l'entrée de la Rivière du Senegal, p. 489 |
| 8. Carte des Isles de Madère & de Porto-Santo, p. 263 | 23. Isle de S. Louis au Senegal, & Fort de S. Joseph, p. 490 |
| 9. Cartes des Isles du Cap Verd, p. 321 | 24. Plan du Fort S. Louis dans l'Isle de Sanaga ou du Senegal, <i>ibid.</i> |
| 10. Plan de la Ville & des Forts de S. Jago, p. 374 | 25. Cours de la Rivière du Senegal depuis son Embouchure jusqu'au Désert, p. 501 |
| 11. Isle de Mai, vûe de l'Isle S. Jago, Havre de Praya, p. 368 | 26. Cours du Senegal depuis le Désert jusqu'à l'Isle du Morfil, p. 519 |
| 12. Isle & Baye de S. Vincent, p. 415 | 27. Carte du cours de la Rivière Falemé dans le Pays de Bambuck, &c. p. 639 |
| 13. Carte de la Côte Occidentale d'Afrique, depuis le Cap Blanc jusqu'à Tanir, p. 424 | 28. Côte d'Afrique & les Isles comprises entre le Cap Rouge & la Rivière de Nugno, p. 557 |
| 14. Carte d'une partie de la Côte d'Afrique, depuis Tanir jusqu'à la rivière du Senegal, p. 434 | |
| 15. Plan de la Baye & Isle d'Arguim, p. 428 | |

Nota. Les transpositions n'empêchent pas que le rapport du numero des Cartes avec la page indiquée ne soit exact. Il en est de même dans l'Avis pour les Figures. On n'a pu garder plus d'ordre, parce que les Planches ne sont pas fortées, en même sens, des mains de l'Ouvrier.

III^E AVIS AU RELIEUR,

Pour placer les Figures.

• I. Vue de la Rade de Gorée,	p. 601	l'Île de S. Jean,	p. 401
• II. Plan de l'Île James sur la Gambia,	p. 537	• XIV. Vue d'une Ville des Foulis,	p. 581
• III. Vue de la Ville & de la Rade de Funchal, Capitale de l'Île de Madère,	p. 266	• XV. Cave sepulchrale des Guanches,	p. 261
• IV. Vue du Cap de Bonne-Espérance. Baye de la Table, &c.	p. 47	• XVI. Supplices du Japon,	p. 157
• V. Vue de Rufico, Double vue du Cap Verd,	p. 115	• XVII. Marche militaire du Japon,	p. 160
• VI. Double vue du Pic de Tenerife,	p. 249	• XVIII. Festein du Gouverneur de Mocka,	p. 181
• VIII. Negres grimpons sur les arbres,	p. 564	• XIX. Vue de Porro grande dans l'Île S. Vincent,	p. 311
• IX. Habits des Negres du Cap Verd,	p. 468	• XX. Vue de la Ville & du Fort de Kachao du côté du Nord,	p. 311
• X. Arabes & Mores montés sur leurs Chameaux, &c.	p. 611	• XXI. Vue de l'Île de S. Philippe ou Fuego, & de son Volcan,	p. 593
• XI. Hommes & Femmes de l'Île de Saint Jean dans leurs habits,	p. 402	• XXII. Femmes de Kazegut en différens habits,	p. 578
• XII. Deux vues du Cap Verd,	p. 2	• XXIII. Negres de Kachao & de Bissao préparant la racine de Manioc,	p. 513
• XIII. Hommes & Femmes de		• XXIV. Guiriot Negre jouant du Balafo,	p. 474

005657072



CB

